ADOLPHE JOANNE

LES ENVIRONS DE PARIS

L. HACHETTE ET CIE

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

LES

ENVIRONS DE PARIS

Toutes les mentions et recommandations contenues dans les Guides-Joanne

SONT ENTIÈREMENT GRATUITES

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DE LA FRANCE

GUIDES-JOANNE

LES
ENVIRONS DE PARIS
ILLUSTRÉS

PAR ADOLPHE JOANNE

DEUXIÈME ÉDITION

CONTENANT

245 VIGNETTES DESSINÉES D'APRÈS NATURE

PAR AUBERT CLERGET, LANCELOT, THÉROND

UNE CARTE DES ENVIRONS DE PARIS

ET SEPT AUTRES CARTES OU PLANS



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868



TABLE MÉTHODIQUE.

ITINÉRAIRES.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST.

SECTION I.

DE PARIS A SAINT-CLOUD ET A VERSAILLES.

SECTION II.

DE SAINT-CLOUD A LA MARCHE, A LA CELLE-SAINT-CLOUD, A BOUGIVAL, AU BUTARD ET A RUEIL PAR GARCHES.

SECTION III.

DE PARIS A RAMBOUILLET ET A MAINTENON.

(Chemin de fer de Bretagne.)

SECTION IV.

DE PARIS A DREUX.

(Chemin de fer de Granville.)

SECTION V.

DE PARIS A SAINT-GERMAIN.

SECTION VI.

DE PARIS A RUEIL, A LA MALMAISON, A BOUGIVAL, A MARLY, ETC.

SECTION VII.

DE PARIS A MANTES.

(Chemin de fer de Rouen et du Havre.)

SECTION VIII.

DE PARIS A ERMONT, PAR ARGENTEUIL.

CHEMINS DE FER DU NORD.

SECTION IX.

DE PARIS A CREIL, PAR PONTOISE.

SECTION X.

DE PARIS A MONTMORENCY.

SECTION XI.

DE PARIS A CHANTILLY ET A COMPIÈGNE.

(Chemin de fer de Paris à Cologne.)

SECTION VII.

DE PARIS A MANTES.

(Chemin de fer de Rouen et du Havre.)

SECTION VIII.

DE PARIS A ERMONT, PAR ARGENTEUIL.

CHEMINS DE FER DU NORD.

SECTION IX.

DE PARIS A CREIL, PAR PONTOISE.

SECTION X.

DE PARIS A MONTMORENCY.

SECTION XI.

DE PARIS A CHANTILLY ET A COMPIÈGNE.

(Chemin de fer de Paris à Cologne.)

SECTION XII.

DE PARIS A SENLIS.

SECTION XIII.

DE PARIS A VILLERS-COTTERETS, PAR DAMMARTIN.

(Chemin de fer de Soissons.)

CHEMINS DE FER DE L'EST.

SECTION XIV.

DE PARIS A MEAUX.

(Chemin de fer de Strasbourg.)

SECTION XV.

DE PARIS A NANGIS.

(Chemin de fer de Mulhouse.)

SECTION XVI.

DE PARIS A COULOMMIERS, PAR NOGENT-SUR-MARNE.

SECTION XVII.

DE PARIS A LA VARENNE-SAINT-MAUR, PAR VINCENNES.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE.

SECTION XVIII.

DE PARIS A FONTAINEBLEAU.

(Ligne de Paris à Lyon.)

SECTION XIX.

DE PARIS A MALESHERBES, PAR CORBEIL.

(Ligne de Paris à Montargis.)

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS.

SECTION XX.

DE PARIS A ÉTAMPES.

(Ligne de Paris à Bordeaux.)

SECTION XXI.

DE PARIS A DOURDAN.

(Ligne de Paris à Tours par Vendôme.)

SECTION XXII.

DE PARIS A SCEAUX.

SECTION XXIII.

DE PARIS A LIMOURS.

TABLE MÉTHODIQUE.

SECTION XXIV.

PARIS A FONTENAY-AUX-ROSES, PAR CHATILLON ET BAGNEUX.

BATEAUX A VAPEUR.

SECTION XXV.

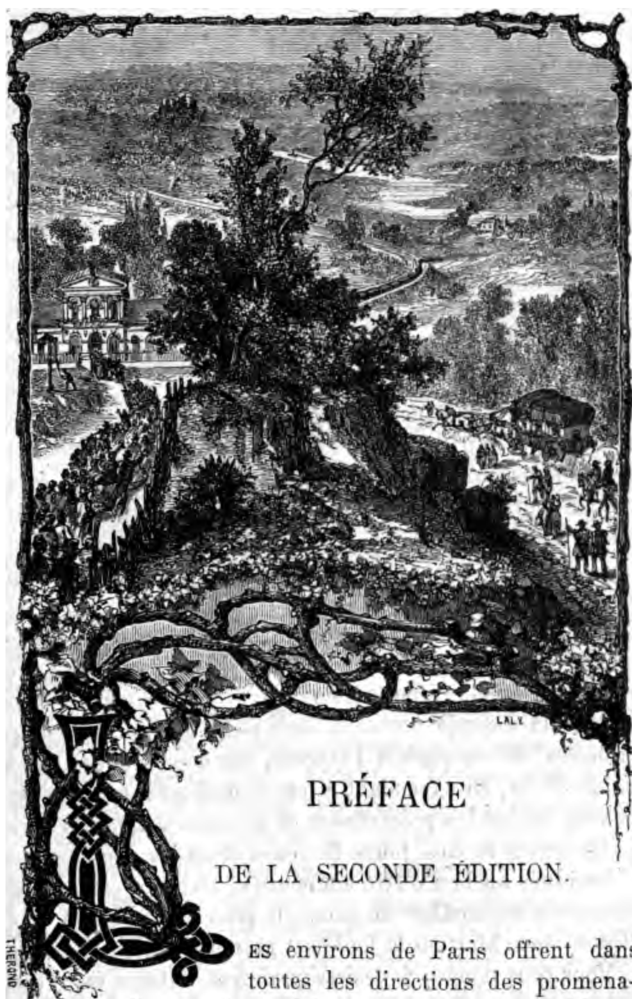
LISTE DES GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

ABRÉVIATIONS.

....	altitude.	ham..............	hameau.
rond	arrondissement.	h.................	heure.
....	auberge.	kil................	kilomètre.
e c	chef-lieu de canton.	l..................	lieue.
m......... ..	commune.	mèt...............	mètre.
épart.......	département.	min...............	minute.
....	diligences.	p..................	poste.
....	droite.	R..................	route.
....	gauche.	V..................	ville.
....	environ.	v..................	village.
....	habitants.	*V*................	voir.

. A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont toujours évaluées au-des-niveau de la mer.



PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Les environs de Paris offrent dans toutes les directions des promenades aussi agréables qu'intéressantes. Où trouver en effet autour d'une autre capitale tant de fraîches vallées, de riants coteaux, de gracieuses villas, des jardins dessinés avec un art plus charmant et entretenus avec un soin plus raffiné, des plaines mieux cultivées et

aussi fertiles, un climat aussi également tempéré, de plus vastes et de plus belles forêts, des châteaux, des églises, des abbayes, des palais plus dignes d'être visités pour leur architecture, pour leurs œuvres d'art, pour leurs souvenirs historiques! Et cependant cette région de la France, si appréciée des artistes et des amateurs, reste presque inconnue à la foule. Les Parisiens surtout ignorent l'art de se promener avec profit. Parviennent-ils un jour à s'échapper pour quelques heures de ces affreuses prisons de pierre ou de plâtre dans lesquelles ils achètent trop chèrement le droit d'être enfermés sans air, sans espace et sans lumière, ils se précipitent par bandes vers certains points où de perfides réclames attirent incessamment leur trop naïve curiosité; ils s'y entassent pêle-mêle dans des établissements publics, encore moins salubres et moins séduisants que leurs demeures, pour y rechercher surtout des distractions banales qui n'ont absolument rien de champêtre et qu'ils se fussent procurées à moins de frais dans l'enceinte même de la grande ville.

C'est pour apprendre aux Parisiens et aux étrangers à se promener dans les environs de Paris que j'avais publié cet itinéraire en 1856 et que je viens de le refaire complétement en 1868. Ma seconde tentative sera-t-elle plus heureuse que la première? Je me plais à l'espérer, car depuis douze ans les chemins de fer, en s'étendant et en se multipliant, ont singulièrement facilité les promenades et les excursions. Les trains des dimanches et des jours de fêtes, dont les prix devraient être diminués au lieu d'être augmentés, transportent hors des fortifications un nombre de plus en plus considérable de familles entières. Mais, si la foule est grande, l'espace ne manque pas. Vous tous donc qui désirez vraiment fortifier votre corps et votre esprit à l'air libre des champs ou des forêts, vous n'avez que l'embarras du choix. Jetez-vous un rapide regard sur la carte, que de lieux et que d'objets divers sollicitent à l'envi votre préférence! — A l'ouest, Fleury, Meudon, Chaville, Viroflay, Marnes, Ville-d'Avray et leurs bois si peu éloi-

gnés et si accidentés ; Saint-Cloud, son château et son parc ; Bellevue, si bien nommée; Sèvres et sa manufacture; la Marche et ses *steeple-chases;* Versailles, ses palais, ses musées, ses jardins et ses eaux; plus loin Rambouillet avec ses allées ombragées et solitaires, ses eaux dormantes, ses bergeries modèles; Dreux avec sa chapelle royale; les canots d'Asnières, les rosières de Nanterre, les tombeaux de Rueil, les souvenirs de la Malmaison et de Saint-Cucufa, les châtaigneraies de Bougival et de la Celle, les points de vue de Louveciennes, les machines, l'aqueduc, les ruines et les ombrages des deux Marly, Saint-Germain, sa terrasse, son château, son musée, sa forêt, Poissy et son église, et, au fond de cette jolie vallée de la basse Seine parsemée de châteaux et de villas, les merveilles architecturales de la Notre-Dame de Mantes; — au *nord*, la basilique royale de Saint-Denis, les thermes et le lac d'Enghien, la forêt de Montmorency, l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau; la vallée de l'Oise, de Pontoise à Creil; Écouen et son château-pensionnat; les étangs de Commelle, l'hippodrome de Chantilly; Mortefontaine et Ermenonville, qu'il suffit de nommer; Compiègne, son château, ses futaies, ses points de vue; Pierrefonds, son lac, ses eaux et son château féodal si admirablement restauré; les ruines de Nantouillet; le collége de Juilly; la forêt de Villers-Cotterets; — à l'est, les bords de la Marne, le Raincy démocratisé; la tombe de Bossuet dans la belle cathédrale de Meaux; le château royal du baron de Rothschild; la vallée de Grand-Morin; Vincennes, son bois transformé en parc, son vieux donjon, ses établissements militaires, ses lacs, ses points de vue et toutes ces villas qui s'élèvent à l'entour de son chemin de fer comme bâties par la baguette d'une fée; enfin le panorama de Chennevières, rival de celui de Saint-Germain; — au sud, Charenton et le confluent de la Marne et de la Seine; Alfort et son école; la vallée d'Yères, la plus gracieuse peut-être de toutes les vallées des environs de Paris; Melun et ses monuments historiques; Fontainebleau et toutes les merveilles, et tous les

souvenirs de son palais et de sa forêt; Corbeil et ses établissements industriels; les vallées de l'Yvette et de la Juine; — au sud-ouest, les petites alpes de Saint-Chéron; la tour de Montlhéry; Sceaux et son bal populaire sur les derniers débris des jardins de la duchesse du Maine; Robinson et ses châtaigniers-restaurants; Chatenay, où naquit Voltaire; Chevreuse, dont la vallée n'est pas moins célèbre que le duché; le vallon solitaire où fut Port-Royal des Champs; le château princier de Dampierre où le dernier duc de Luynes a si noblement protégé les lettres et les arts; et cette gorge pittoresque des Vaux de Cernay, qui doit sa juste renommée autant à ses beautés naturelles qu'aux ruines de son abbaye, enfin Bièvre et ses points de vue, Buc, son aqueduc et ses bois qui ramènent à Versailles par Satory. Et tous ces paysages, toutes ces vallées, toutes ces rivières, toutes ces collines, tous ces monuments, toutes ces œuvres d'art, vous pouvez les voir tour à tour en une journée, grâce aux chemins de fer, sans être obligé de passer une seule nuit hors de ce Paris tour à tour si aimé et si maudit, dans lequel vous avez le bonheur ou le malheur de vivre!...

Cette seconde édition, ai-je besoin de l'ajouter, est un ouvrage entièrement nouveau, pour l'ensemble comme pour les détails. Cependant, malgré tous les soins que j'y ai apportés, je me permettrai de réclamer non-seulement l'indulgence des promeneurs que j'aurai l'honneur de guider, mais leurs rectifications et leurs conseils pour une édition future.

Adolphe JOANNE.

Paris, 2 mai 1868.



Lac de Mortefontaine.

MODÈLES DE PROMENADES[1].

CHEMINS DE FER DE L'OUEST.

Ligne de Versailles rive droite.

Station de Saint-Cloud. — 1° Par le parc soit à la station de Bellevue soit à Ville-d'Avray, et de Ville-d'Avray à Versailles. — 2° Par le parc à Marnes et de Marnes à Bougival ou à Rueil. — 3° A la Marche par Garches et de la Marche soit à Ville-d'Avray par Marnes, soit à Versailles par les bois, soit à Bougival par la Celle Saint-Cloud, soit enfin à Rueil par Saint-Cucufa.

Station de Ville-d'Avray. — 1° A Versailles par la route ou par les bois. — 2° A la Marche par Marnes, et de la Marche (*V.* ci-dessus Saint-Cloud) soit à Bougival, soit à Rueil, soit à Saint-Cloud.

Pour Versailles, *V.* l'*Itinéraire.*

Ligne de Versailles rive gauche.

Station de Clamart. — 1° De la station à la porte du bois et de la porte du bois à la station de Chaville par l'Étang de Villebon. — 2° De la station à Clamart et de Clamart au Plessis-Picquet. Retour par Robinson et Aulnay à la station de Sceaux.

Station de Meudon. — Par les bois, soit à Clamart, soit à Chaville.

Station de Sèvres. — 1° Par les bois à Chaville, Meudon ou Clamart. — 2° A Saint-Cloud par la manufacture. — 3° A Marnes par Ville-d'Avray et retour soit à Chaville, soit à Rueil par Saint-Cucufa, soit à Bougival par la Celle Saint-Cloud.

Station de Chaville. — 1° A Bellevue, à Meudon ou à Clamart par les bois. — 2° A Marnes par les bois des Fausses-Reposes et les Étangs de Ville-d'Avray.

1. Nous ne déterminons pas ici la longueur des promenades, les distances de toutes les localités entre elles étant indiquées dans l'*Itinéraire.* Chaque promeneur réglera lui-même la durée de son excursion selon ses forces, ses habitudes et ses goûts.

Station de Viroflay. — A Jouy par les bois et de Jouy à Versailles par Buc ou à Palaiseau par Bièvre et Igny.

Lignes de Rambouillet et de Dreux.

Station de Trappes. — A Chevreuse par Port-Royal-des-Champs.

Station de la Verrière. — 1° A Dampierre et à Chevreuse par Levy-Saint Nom. Retour soit par le chemin de fer de Limours, soit par les Vaux-de-Cernay, à la station du Perray. — 2° A Montfort-l'Amaury par Maurepas.

Station du Perray. — A Chevreuse par les Vaux-de-Cernay et Dampierre.

Pour Rambouillet, Maintenon et Dreux, *V. l'Itinéraire.*

Lignes de Saint-Germain, de Mantes et d'Ermont.

Station de Rueil. — 1° A Suresnes par le Mont-Valérien. — 2° A Saint-Cloud par Garches. — 3° A Marnes et à Ville-d'Avray par Saint-Cucufa. — 4° A Bougival par la Malmaison, les Châtaigneraies des Bruyères et la Celle Saint-Cloud.

Station de Bougival. — 1° A Saint-Cloud par la Celle, Saint-Cucufa et Garches. — 2° A Marnes par la Celle et Vaucresson. — 3° A Versailles par la Celle et le Butard. — 4° A Marly par Louveciennes. — 5° A Saint-Germain par Port-Marly.

Station de Port-Marly. — 1° A Marly et à la forêt de Marly. — 2° A Versailles par Marly et Louveciennes. — 3° A Versailles par Marly la Forêt et la porte de Noisy.

Station de Chatou. — A Bougival par Croissy.

Pour Saint-Germain, *V. l'Itinéraire.*

Station de Maisons. — A Saint-Germain par la forêt.

Station de Conflans. — A Conflans et re tour par Andrésy et Chanteloup, à Triel.

Station de Poissy. — Au moulin de Villennes. Retour à Saint-Germain par Orgeval et la forêt de Marly.

Station de Triel. A Andrésy par Chanteloup. Retour par Poissy ou par Conflans.

Station de Sannois. — Par Cormeilles à la station de Franconville ou à celle d'Herblay.

CHEMINS DE FER DU NORD.

Saint-Denis, V. l'Itinéraire.

Station d'Enghien. — Enghien et Saint-Gratien.

Station de Montmorency. — 1° A Saint-Brice par l'Ermitage. — 2° A Andilly, monter sur la colline, traverser le plateau, gagner le rendez-vous de la Chasse, descendre à Montlignon et revenir à la station d'Ermont par Eaubonne ou par Saint-Prix et Napoléon-Saint-Leu.

Pour *Pontoise, V. l'Itinéraire.*

Station d'Auvers. — Par Méry à l'abbaye du Val. Revenir à l'Isle-Adam par la forêt.

Station de Villiers-le-Bel. — Par Villiers-le-Bel à Écouen, d'Écouen à Saint-Brice et de Saint-Brice à Montmorency par l'Ermitage.

Station de Luzarches. — Par Montmélian à Mortefontaine et retour, ou de Mortefontaine à Plessis-Belleville par Ermenonville.

Station d'Orry-la-Ville. — Aux Étangs de Commelle, et retour par la forêt à Chantilly.

Pour Chantilly, Creil, Senlis, Compiègne, Pierrefonds, Dammartin, Villers-Cotterets, *V. l'Itinéraire.*

Station de Plessis-Belleville. A Ermenonville et retour à la station de Plessis-Belleville ou retour à la station de Luzarches par Mortefontaine.

CHEMINS DE FER DE L'EST.

Station du Raincy. — A Livry par la forêt de Bondy et retour à Chelles par Montfermeil.

Pour Lagny et Meaux, *V. l'Itinéraire.*

Station de Saint-Mandé. — Par les lacs de Charenton au rond-point de Gravelle et du rond-point de Gravelle à la station de Vincennes par le lac des Minimes, ou à la station de Saint-Mandé par le lac des Minimes et celui de Saint-Mandé.

Station d'Ozouer-la-Ferrière. — Aux châteaux Pereire, d'Armainvilliers et de Ferrières. Retour par Lagny.

Station de la Varenne-Saint-Maur. — A Chennevières, pour la vue, et de Chennevières à Champigny.

NS DE FER DE LYON.

'ontgeron. — De Montgeron à ères à Grosbois, par les bois. Brunoy.

Ris. — De Ris à Corbeil et par Soisy-so s-Étiolles et

m, Fontainebleau et Corbeil, ire.

IS DE FER D'ORLÉANS.

pinay. — D'Épinay à Mont-Longpont. — Retour à Saint-

ipes, V. l'*Itinéraire*.

Saint-Chéron. — Promenade illée, V. l'*Itinéraire*.

Fontenay. — A Meudon par le cquet.

Station de Sceaux. — 1° A Robinson et au Plessis-Picquet et de Robinson à Bièvre ou à Verrières, par le bois de Verrières. — 2° A Verrières par Chatenay. Retour par le bois de Verrières et Aulnay.

Station de Massy. — 1° A Meudon par Verrières, le bois de Verrières et le Petit-Bicêtre. — 2° A Bièvre par Verrières, Amblainvilliers, Igny, et retour soit à Sceaux par le bois de Verrières, soit à Versailles par Jouy.

Station de Palaiseau. — A Versailles par Igny, Bièvre, Jouy et Buc.

Station de Saint-Remi. — 1° A Chevreuse et de Chevreuse soit à la Verrière par Dampierre, soit au Perray par Dampierre et les Vaux-de-Cernay, soit à Trappes par Port-Royal. — 2° A Versailles par Chevincourt, Châteaufort, Toussus et Buc.

BIBLIOGRAPHIE.

RINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

GÉNÉRALITÉS.

onumental ou collection de sur les monuments histori-rance, dirigé par M. de Cau-8. Paris, Derache et Didron; Blanc. Le XXXIXe vol. est en publication.

héologique de France. Paris, Caen, Le Blanc.

entifique de France. Paris, Caen, Le Blanc.

e géographique, administra-il, statistique, archéologi-des communes de la France, oanne. 1 vol. grand in-8 de s à 2 colonnes. Paris, L. Ha-tie (2e édition sous presse).

Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du Ve au XVIe s., par Viollet-le-Duc. In-8. Paris, Morel.

Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres. *Nouvelle édition* annotée et continuée jusqu'à nos jours, par Hippolyte Cocheris. In-8. Paris, Durand.

Histoire physique, civile et morale des environs de Paris, depuis les premiers temps historiques jusqu'à nos jours, par Dulaure. 7 vol.

Itinéraire général de la France, par Ad. Joanne. 8 gros vol. in-12. Paris, L. Hachette et Cie.

Promenades d'un naturaliste aux environs de Paris, par J. Rengade (Aristide Roger). Paris, Petit-Journal, 1866.

Souvenirs historiques des résidences royales de France, par J. Vatout. Paris, Firmin Didot.

EURE-ET-LOIR.

Dreux : ses antiquités : chapelle Saint-Louis, par le président Eustache de Rotrou; continué jusqu'à nos jours. Dreux, Lacroix.

Itinéraire descriptif et historique du chemin de fer de l'Ouest : De Paris à la Loupe, par Aug. Moutié. 1 vol. in-8. Paris, L. Hachette et Cie, 1853.

Pèlerinage de Dreux, dédié à S. M. le roi des Français, par Mgr Guillon, évêque de Maroc, aumônier de la reine. Paris, ...ot, 1846.

OISE.

Annuaire commercial, industriel, administratif de l'arrondissement de Compiègne, par Valliez.

Annuaire statistique et administratif du département de l'Oise et du diocèse de Beauvais. Beauvais, Desjardins.

Compiègne historique et monumental, par Lambert de Ballyhier. In-8. Compiègne, Langlois, 1842.

Description du château de Pierrefonds, par M. Viollet-le-Duc. 4e édition. Paris, A. Morel, 1865.

Étude médicale sur les eaux minérales de ...refonds-les-Bains, par le Dr Sales-...ns. Paris, Delahaye, 1864.

...oire de Chantilly, depuis le xe siècle ...qu'à nos jours, par l'abbé Franquemprez. Senlis, Regnier, 1840.

Répertoire archéologique du département de l'Oise, par E. Woillez. Paris, Imprimerie impériale, 1862.

Ruines romaines (Les) de Champlieu (Campi locus), près de Pierrefonds, par C. Marchal. Paris, Dentu, 1860.

Senlis et Chantilly, anciens et modernes, par M. Vatin. Senlis, Ch. Duriez, 1847.

SEINE.

Abbaye de Saint-Denis : salle capitulaire, maison et salle du Trésor, par Mme F. d'Ayzac, dignitaire honoraire de la maison impériale de Saint-Denis. Paris, 1859.

Annuaire historique, commercial et anecdotique de Suresnes. In-18. Paris, Dumoulin, 1861.

Église Saint-Denis (L'), sa cry... chapelles, son trésor, par l'abbé ...met. In-18 jésus. Paris, ... 1867.

Histoire du village de Chatenay-lès-Bagneux et du hameau d'Aulnay, par Ch. Barthélemy, 1847.

Monographie de l'église royale de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques, par M. de Guilhermy et Ch. Fichot. Paris, Bance et Morel.

Notice historique et archéologique sur la commune et la paroisse de Châtillon-sous-Bagneux, par Troche. Paris, Dupont, 1850.

...s (Le) de Saint-Cloud, résidence ...ériale, par Ph. de Saint-Albin et ...urantin. In-18. Paris, Librairie Cen...e, 1861.

...cis de l'histoire de Sceaux, depuis son origine connue jusqu'à nos jours, par M. Sinet. 1843.

Recherches et études sur les sépultures celtiques des environs de Choisy-le-Roi, par Anatole Roujou. In-8. Paris, Goupy, 1863.

Saint-Denis, sa basilique et son monastère, par Mme Félicie d'Ayzac. Saint-Denis, Moulin, 1867.

SEINE-ET-MARNE.

Almanach historique, topographique et statistique du département de Seine-et-Marne et du diocèse de Meaux. Meaux, Le Blondel.

Complément des Guides de Fontainebleau. Itinéraire de nouvelles promenades, publié dans le but d'éviter aux visiteurs de la forêt bien des mécomptes et de fâcheuses pertes de temps, par C. F. Denecourt. In-8. Fontainebleau, 1863.

De Paris à Fontainebleau, par Ad. Joanne, 2e édition, avec 45 gravures. Paris, L. Hachette et Cie, 1867.

Description historique du château de Melun, par Eug. Crisy, 1852.

Études historiques et archéologiques sur la ville de Coulommiers, par A. Dauvergne. Coulommiers, Brodard, 1863.

Excursions archéologiques et historiques au pays de Bierre, par G. Leroy. Melun, Michelin, 1862.

Forêt de Fontainebleau. Itinéraire des nouvelles promenades au rocher Saint-Germain, au rocher Bouligny et à la Gorge aux Loups, par Denecourt. In 8. Fontainebleau, 1861.

Galerie de la reine, dite de Diane, à Fontainebleau, peinte par Ambroise Dubois, en MDC, sous le règne de Henri IV, publiée par E. Gatteaux et V. Baltard, d'après les dessins de L. P. Baltard et de C. Percier. Texte. In-folio, 8 p., 14 planches. Paris, 1858.

Histoire pittoresque de Crécy-en-Brie et de la Chapelle-sur-Crécy, par le Dr Robillard, 1852.

Histoire topographique, politique, physique et statistique du département de Seine-et-Marne, par F. Pascal. Melun, Thomas, 1844.

Indicateur (L') historique et descriptif de Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs, par Denecourt. Fontainebleau, Lacodre.

Merveille (La) des rochers de Fontainebleau, ou la Roche du 5 mai, par Denecourt. In-8. Fontainebleau, 1867.

Monuments (Les) de Seine-et-Marne. Description historique et archéologique, et reproductions des édifices religieux, civils et militaires du département, par Am. Aufauvre et Ch. Fichot. In-folio. Troyes, Coflé, 1858.

Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Meaux. Meaux, Dubois, 1839.

Notice sur la grosse tour de Provins, par F. Bourquelot. In-8. Melun, 1846.

Palais de Fontainebleau (Le), ses origines, son histoire artistique et politique, son état actuel, par J. J. Champollion-Figeac, bibliothécaire du palais impérial. Paris, Imprimerie impériale, 1866.

Travaux-Denecourt, dédiés aux amis de Fontainebleau. Encore une promenade. La plus belle parmi les plus belles, par C. F. Denecourt. In-8. Fontainebleau, 1864.

SEINE-ET-OISE.

Almanach de l'industriel de Saint-Germain-en-Laye. Annuaire des cantons de Saint-Germain, Argenteuil, Marly, Meulan, Poissy, recueilli et mis en ordre par M. Léon de Villette, rédacteur en chef de l'Industriel. Saint-Germain, Picault.

Annuaire administratif et statistique de Seine-et-Oise, par H. Moser. Versailles, Defaure.

Annuaire du Raincy et de ses environs. Le Raincy.

Antiquités gauloises et gallo-romaines de l'arrondissement de Mantes, par A. Cassan. Mantes, Refay, 1835.

Brunoy, par M. Pinard. Brochure in-12.

Brunoy et ses environs. Itinéraire du chemin de fer de Lyon, de Paris à Sens, par A. Jeannest-Saint-Hilaire, maire de Brunoy.

Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux-de-Cernay, par MM. L. Merlet et Aug. Moutié, aux frais de M. le duc de Luynes. Paris.

Château (Le) de la Malmaison : histoire, description, catalogue des objets exposés sous les auspices de S. M. l'Impératrice, par M. de Lescure. Paris, Plon, 1867.

Écouen. La paroisse. Le château. La maison d'éducation, par l'abbé Chevalier, curé d'Écouen. Grand in-18. Versailles, Beau jeune, 1865.

Excursions dans le département de Seine-et-Oise, par Mme de Gaulle. Paris et Tournai, Casterman.

Géographie départementale de Seine-et-Oise, par A. Pinet et Ad. Guérard. In-18. Versailles, Dagneau, 1856.

Guide du visiteur à Grignon. Versailles, 1855.

Histoire, archéologie, biographie du canton de Longjumeau, par M. Pinard. In-8. Paris, Durand.

Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère, par V. A. Malte Brun. In-12. Paris, Aubry, 1867.

Histoire de Pontoise. In-8. Pontoise, Villemer, 1861.

Histoire et description naturelle de la commune de Meudon, par le Dr Eug. Robert. Paris, Paulin, 1843.

Monographie historique et archéologique de Villeneuve-Saint-Georges, par F. Martin, 1866.

Notice du musée impérial de Versailles, par Eud. Soulié, conservateur adjoint des musées impériaux, chargé du service du musée de Versailles. Paris, Ch. de Mourgues frères.

Notice historique et pittoresque sur le Raincy, par Ch. Beauquier et J. Tarby. In-8. Paris, Libr. agricole de la Maison rustique, 1865.

Notice historique sur Chatou et ses environs, par L. Bornot. Paris, Bureau, 1852.

Notice historique sur le domaine et le château de Rambouillet, par Aug. Moutié. Rambouillet, Raynal, 1850.

Notice historique sur l'origine de la ville d'Étampes, par E. Dravard. In-8. Étampes, Fortin, 1855.

Notice sur l'abbaye royale de Notre-Dame de Royaumont. Versailles, Beau jeune, 1866.

Notice sur la chapelle de Notre-Dame des Anges, située dans la forêt de Bondy, à Clichy-en-l'Aunois. In-32. Paris, 1863.

Notice sur le château féodal d'Étampes, par M. Léon Marquis. Paris, Dumoulin, 1867.

Palais (Le) de Trianon : histoire, description; catalogue des objets exposés sous les auspices de S. M. l'Impératrice, par M. de Lescure. Paris, H. Plon, 1867.

Palais de Versailles, histoire généalogique du musée des Croisades, par A. Boudin. Paris, Pilloy, 1862.

Recherches archéologiques sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris, par M. Hérard, architecte. Paris, Didron, 1853.

Rueil, le château de Richelieu, la Malmaison, par J. Jacquin et J. Duesberg. Paris, Dauvin et Fontaine, 1845.

Statistique de l'arrondissement de Mantes, par A. Cassan. Mantes, Forcade.

Tour de la vallée (Le) : histoire et description de Montmorency, Enghien-les-Bains, Napoléon-Saint-Leu, etc., par Lefeuve. Paris,, 1868.



Embarcadère des chemins de fer de l'Ouest, 124, rue Saint-Lazare.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST.

SECTION I.

DE PARIS A SAINT-CLOUD ET A VERSAILLES.

A. PAR LE CHEMIN DE FER DE LA RIVE DROITE.

L'*embarcadère* des chemins de fer de l'Ouest (rive droite) a la forme d'un triangle coupé à son sommet. Sous les deux corps de bâtiments latéraux règnent des galeries couvertes, bordées de cafés, de restaurants, de cabinets de lecture, etc. Le bâtiment du fond est précédé d'un escalier qui conduit à un spacieux vestibule, d'où d'autres escaliers montent aux salles d'attente. En face

1. *Embarcadère.* A Paris, rue Saint-Lazare, 124 (rive dr.). — A Versailles, rue du Plessis. — *Départ de Paris* d'heure en heure, depuis 7 h. 30 min. du matin jusqu'à 10 h. 30 min. du soir. — Deux départs supplémentaires ont lieu à 5 h. 10 min. (en sem[illegible]) et à minuit 30 min. Les dimanches [illegible]s, des trains extraordinaires, orga[illegible] selon les besoins du service, partent 10 min. avant l'heure de départ des trains réguliers. — *Départ de Versailles* d'heure en heure, de 7 h. du matin à 11 h. du soir. — Un départ supplémentaire a lieu à 8 h. 30 min. du matin (en semaine). — La station de Chaville n'est desservie que par deux trains. — La *durée du trajet* est de 47 minutes. — Des *omnibus spéciaux* (30 c. par

sont les bureaux de distribution de billets pour St-Germain, la galerie latérale de dr., qui longe la rue d'Amsterdam, contient ceux des grandes lignes de Rouen, du Havre, de Dieppe, de Fécamp, de Caen, de Cherbourg; à g., dans la grande galerie supérieure, se trouvent ceux de Versailles, d'Auteuil, du bois de Boulogne.

A l'intérieur, l'embarcadère de la rue Saint-Lazare offre un magnifique coup-d'œil. On y compte 10 quais et 20 voies. 6500 mèt. sont couverts.

Au sortir de cette belle gare, le chemin de fer passe sous le pont qui a remplacé l'ancienne place de l'Europe, puis dans un tunnel long de 329 mèt., sous une partie des Batignolles. Un peu au delà du pont de la rue d'Orléans, à g., près des ateliers de construction et de réparation, se détache l'embranchement du bois de Boulogne et du chemin de ceinture (rive g.). Quand on a passé sous le pont de la rue Cardinet, on longe, à g., les *ateliers*, qui prennent chaque année des développements plus considérables. Sur la dr. s'étend la belle *gare des marchandises* des Batignolles d'où part le chemin de fer de ceinture (rive dr.). Après avoir franchi l'enceinte des fortifications, et traversé le chemin de la Révolte, on longe à g. le v. de **Levallois-Perret** (15 763 hab.), récemment érigé en commune et dont il n'y a rien à dire. Le v. de *Courcelles* (250 hab.) apparaît ensuite dans la même direction; à dr. se

voyageur) partent des stations suivantes pour tous les trains : boulevard Bonne-Nouvelle, à l'angle du bazar. — Place de la Bourse (25 c.). — Pointe-Saint-Eustache. — Place Saint-André-des-Arts, 9. — Place du Châtelet (un seul départ pour les derniers trains, après la fermeture des théâtres).

L'omnibus X, qui part de Vaugirard et qui passe au Palais-Royal, stationne sur la place du Havre. — L'omnibus B, qui va de Chaillot au boulevard de Sébastopol, passe devant la gare de la rue Saint-Lazare.

Les prix des places sont ainsi fixés :

En semaine.

kil.			1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
6	de Paris	à Asnières	0 50	0 35
8	—	à Courbevoie	0 60	0 40
10	—	à Puteaux	0 60	0 40
12	—	à Suresnes	0 60	0 40
15	—	à Saint-Cloud	0 75	0 50
17	—	à Ville-d'Avray	0 90	0 60
19	—	à Chaville	1 20	0 90
21	—	à Viroflay	1 25	1 00
23	—	à Versailles	1 50	1 25

Dimanches et fêtes, billets simples.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Asnières	0 60	0 45
Courbevoie	0 80	0 60
Puteaux	0 80	0 60
Suresnes	0 80	0 60
Saint-Cloud	1 00	0 75
La fête de Saint-Cloud	1 25	1 00
Ville-d'Avray	1 25	1 00
Chaville	1 25	1 00
Viroflay	1 25	1 00
Versailles	1 50	1 25
Jours de Grandes eaux	2 00	1 50

Dimanches et fêtes, billets d'aller et retour.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Asnières	1 20	0 80
Courbevoie	1 50	1 00
Puteaux	1 50	1 00
Suresnes	1 50	1 00
Saint-Cloud	2 00	1 50
La fête de Saint-Cloud	2 50	2 00
Ville-d'Avray	2 00	1 50
Chaville	2 40	1 80
Viroflay	2 50	2 00
Versailles	3 00	2 50
Jours de Grandes eaux	4 00	3 00

Au-dessous de 3 ans, les *enfants* ne payent rien; ils payent demi-place de 3 à 7 ans, et place entière au-dessus de 7 ans (ces conditions sont les mêmes sur toutes les autres lignes).

Abonnements.

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	SIX MOIS. 2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	UN AN. 2e cl. fr.
Asnières	150	105	210	150
Courbevoie	150	105	210	150
Puteaux	150	105	210	150
Suresnes	150	105	210	150
Saint-Cloud	150	105	210	150
Ville-d'Avray	150	105	210	150
Chaville	225	150	300	210
Viroflay	225	150	300	210
Versailles	225	150	300	210



Canotiers d'Asnières.

trouve **Clichy-la-Garenne**, v. de 13 666 hab. (*omnibus* aux Batignolles: semaine, 20 c., dim. 25 c.). Clichy possédait une résidence royale sous les Mérovingiens, devint plus tard une dépendance de l'abbaye de Saint-Denis et eut pour curé, en 1612, saint Vincent de Paul. De nombreuses usines et fabriques y ont été établies. La *fête patronale* se célèbre le dimanche qui suit le 8 juin.

Le chemin de fer croise la route de terre de Paris à Argenteuil, avant de traverser la Seine sur un beau pont en fer à 4 voies construit par M. Eugène Flachat pour remplacer le pont de bois incendié en 1848.

Ire STATION. — ASNIÈRES.

5 kil. de l'embarcadère de la rue Saint-Lazare, 9 kil. 100 mèt de Notre-Dame, 15 kil. de Versailles, 6 kil. de Nanterre, 7 kil. 300 mèt. de Saint-Denis, 3 kil. 300 mèt. de Courbevoie, 3 kil. 300 mèt. de Neuilly, 3 kil. de Colombes, 5 kil. d'Argenteuil, 1 kil. de Clichy, 2 kil. de Gennevilliers.

N. B. Les trains de Saint-Germain et d'Argenteuil desservent également la station d'Asnières.

OMNIBUS pour *Gennevilliers* (2 kil.) : la correspondance n'est établie que pour les trains des lignes de Saint-Germain et d'Argenteuil. 7 départs par jour; 50 c. en semaine, 60 c. le dim.

HÔTEL : — *Cassegrain* ou *de la Marine*, près du pont.

CAFÉ : — *de la Terrasse.*

Nombreux établissements publics; nombreuses maisons à louer.

Asnières, v. de 5455 hab., est situé sur la rive g. de la Seine, à dr. de la station. La large rue, ouverte à l'extrémité du couloir auquel aboutit l'escalier du débarcadère, conduit à une avenue menant, à dr., sur le quai et au pont qui relie Clichy-la-Garenne à Asnières. Ce pont (droit de péage, 5 c.), peu éloigné de celui du chemin de fer, se compose de 7 arches en bois. Du milieu, on jouit d'une belle vue en amont sur le Mont-Valérien, le bois de Boulogne, l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, une partie de Paris, et les rives de la Seine. On y voit aussi, amarrés au rivage, une multitude de petits canots qui, les dimanches et les jours de fête surtout, sillonnent le fleuve dans tous les sens. Asnières est en effet le port principal du canotage parisien. En aval du pont se montrent: l'*école de natation* (entrée 50 c.), les îles Vaillard et Robinson, et le pont de Saint-Ouen.

En suivant le quai, bordé de nombreuses maisons de campagne, on trouve le parc d'Asnières, qui a deux entrées principales, l'une sur le quai, l'autre sur la *place Napoléon*. Le **château**, bâti au milieu du parc, a été, selon des traditions locales, la résidence de Mlle de Fontanges et de Mme de Parabère. Le passage suivant de l'*Histoire du diocèse de Paris* semble plus digne de foi : « M. Voyer d'Argenson, dit l'abbé Lebœuf, a fait couper une saulsaye en 1751, vis-à-vis de la belle maison qu'il a bâtie à Asnières, *à côté de l'église.* » Or, le château d'Asnières est à côté de l'église, et, quels qu'aient été ses fondateurs, c'est une des plus charmantes constructions que le XVIIIe s. ait élevées aux environs de Paris. L'intérieur contient un beau salon en boiseries sculptées et dorées, et une chambre à coucher du temps de Louis XV.

Le château d'Asnières, transformé pendant plusieurs années en un restaurant par un entrepreneur de fêtes et de bals publics, avait été abandonné et mis en vente. Des fêtes de jour et de nuit y ont été données en 1867.

La porte du parc qui fait face à celle du quai s'ouvre sur la place Napoléon, plantée de beaux arbres, tout à côté de l'*église*, qui est dédiée à sainte Geneviève.

Depuis quelques années il s'est construit à Asnières et sur les coteaux voisins un grand nombre de maisons, qualifiées de villas et affectant toutes les formes d'architecture.



Château d'Asnières.

Au delà de la station d'Asnières, le chemin de fer de Versailles décrit une forte courbe à g. en s'éloignant du chemin de fer de Saint-Germain, puis croise la route de Neuilly et celle de Courbevoie à Argenteuil.

2e STATION. — COURBEVOIE.

8 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 1 kil. 500 mèt. de Neuilly, 4 kil. 500 mèt. de Paris, 9 kil. 500 mèt. de Notre-Dame, 4 kil. 500 mèt. de Nanterre.

Des OMNIBUS conduisent de Paris (rue Saint-Honoré, 123, cour d'Aligre) à Courbevoie, Puteaux et Suresnes.

	Sem.	Dim.
De Paris à Courbevoie, Puteaux et Suresnes	50 c.	60 c.
Du pont de Neuilly à Puteaux et Suresnes	25	30
De Paris, rue du Louvre, au pont de Neuilly (lettre C.)	45	55

Courbevoie, ch.-l. de c. de 9862 hab. (arrond. de Saint-Denis), possède de magnifiques *casernes*, construites au sommet de la colline, par Louis XV, pour le régiment suisse, et occupées aujourd'hui par un régiment de la garde impériale. Ces casernes se composent de trois pavillons principaux d'un aspect imposant, avec des avant-corps au centre de chacun d'eux et à leurs extrémités. Le pavillon principal, qui regarde Paris, est décoré d'un fronton triangulaire. Tous ces bâtiments, enfermés dans un vaste enclos, sont flanqués de constructions nouvelles, moins grandioses. L'entrée principale donne sur une large avenue plantée d'arbres, longue de 800 mèt., et conduisant au rond-point de Courbevoie, où aboutissent la grande route de Saint-Germain et quatre autres avenues bordées d'ormes séculaires. Au centre de ce rond-point se trouve la *statue* en bronze de Napoléon Ier (par Seurre), qui avait été, sous Louis-Philippe, érigée au sommet de la colonne Vendôme.

Le nouvel *hôtel de ville* de Courbevoie, situé à l'extrémité de la rue de l'Hôtel-de-Ville, est un édifice élégant, dont la façade est décorée de colonnes doriques et corinthiennes.

L'*hospice Lembrecht* est destiné aux protestants.

La *fête patronale* se célèbre le dimanche après la Saint-Pierre.

La rive g. de la Seine, de Courbevoie à Asnières (3 kil. 300 mèt.), offre de jolis points de vue sur l'*île de la Grande-Jatte.*

Le chemin de fer croise la route de Neuilly à Bezons et à Pontoise, puis celle de Paris à Saint-Germain.

3e STATION. — PUTEAUX.

10 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 8 kil. de Paris. On compte 1300 mèt. du pont de Neuilly au pont de Suresnes.

OMNIBUS : — cour d'Aligre, à Paris (*V.* ci-dessus, Courbevoie).

Puteaux, en latin *Puteoli*, est un v. de 9428 hab. (Seine), n'offrant aucune importance historique, malgré sa grande ancienneté. Aux XVIIe et XVIIIe s., on y voyait un grand nombre de maisons de campagne appartenant à des familles nobles. Presque partout les usines y ont remplacé les villas. Les principales bordent le quai. On remarque surtout les usines pour l'extraction de la matière colorante des bois de teinture pour impressions (Michel, quai Impérial, 9, et Panay, même quai, 33); des usines pour apprêts et teintures de tissus, des fabriques d'impressions, un atelier de construction d'appareils et de machines, rue des Pavillons, 18, etc.

Les habitants de Puteaux cultivent la vigne et des rosiers dont les fleurs, vendues aux parfumeurs de Paris, servent à fabriquer de l'essence de rose.

L'*église* (XVIe s.) a une voûte en bois qui date de la construction. — *La chapelle protestante* est du style roman.

En face du quai de Puteaux s'étend l'île qui porte le nom du village, et qui cache en partie la vue de Saint-

James. Cette île appartient à M. de Rothschild.

Sur le quai s'élève l'*hôtel de ville*, édifice élégant, construit en 1854, et portant cette inscription :

SUB LEGE LIBERTAS.

Au delà de Puteaux, les tranchées s'abaissent, et l'on découvre à g. une vue étendue sur le cours de la Seine, le bois de Boulogne, les coteaux de Saint-Cloud, de Bellevue et de Meudon, et la ville de Paris. Le chemin de fer est à 63 mèt. (40 mèt. au-dessus du niveau de la Seine, qui est à 23 mèt. 42 c.). A la base des coteaux, sur lesquels il s'élève de 20 mèt. de l'avenue de Neuilly à la station de Montretout, s'étendent les villages de Puteaux et de Suresnes. A dr., on est dominé par le Mont-Valérien.

4e STATION. — SURESNES.

12 kil. de la gare de Saint-Lazare, 10 kil. 500 mèt. de Notre-Dame, 2 kil. 500 mèt. du pont de Neuilly, 1 kil. 300 mèt. de Puteaux, 3 kil. du pont de Saint-Cloud, 3 kil. de la porte de Passy, 3 kil. 500 mèt. de Rueil, 3 kil. de Nanterre.

OMNIBUS : — à Paris, rue Saint-Honoré, 123 (cour d'Aligre) ; — à Suresnes, place Henri IV, 2 (*V.* ci-dessus, Courbevoie).

Suresnes, en latin *Surisnæ*, est fort ancien, car il fut cédé à Robert, comte de Paris, par Charles le Simple, en 918. Il n'est célèbre que par les conférences qui décidèrent Henri IV à se faire catholique, en 1593.

Tous les ans, le dimanche le plus rapproché du 21 août, a lieu le *couronnement de la rosière*, cérémonie instituée à la fin du XVIIIe s. par un M. Héliot. Les noms des rosières demeurent affichés dans l'église. Cette *église*, des XVe et XVIe s., ne mérite pas une visite. La voûte est en bois; le chœur, irrégulier, est plus élevé que la nef.

Le quai est bordé d'usines et de maisons de campagne, dont la plus belle appartient à M. de Rothschild. Le 25 février 1848, elle fut brûlée par une bande de voleurs et d'incendiaires, qui en saccagèrent les magnifiques jardins. Vingt-deux de ces misérables furent pris, et, le 11 novembre, condamnés, les uns à l'emprisonnement, les autres à plusieurs années de travaux forcés. Le château a été reconstruit.

Un barrage éclusé, qui se compose d'un canal et d'une digue, vient d'être construit à Suresnes. Le canal, établi le long de la rive g., a 150 mèt. de longueur et 24 de largeur. Il offre une grande analogie avec celui de la Monnaie. La digue, qui a 80 mèt. de longueur sur 19 de largeur, se soude à la muraille du passage éclusé près de sa porte d'aval, et traverse une partie de la rivière. Elle arrive jusqu'à la hauteur de l'île Rothschild, mais son musoir se dresse à 40 ou 50 mèt. de cette île, de façon à laisser une ouverture pour un déversoir.

Suresnes communique avec le bois de Boulogne par un pont suspendu.

La *fête patronale* de Suresnes se célèbre le dimanche le plus rapproché du 21 juin.

Suresnes, patrie du célèbre architecte Perronnet, fait encore partie du départ. de la Seine (arrond. de Saint-Denis). Sa population dépasse 4515 hab., presque tous vignerons et blanchisseurs. A peu de distance de sa dernière villa, on entre dans le départ. de Seine-et-Oise.

Excursion au Mont-Valérien.

Suresnes est situé sur la rive g. de la Seine, à 30 mèt. au-dessus du niveau de la mer et à la base du mont Valérien, qui le domine de plus de 130 mèt.; car sa hauteur absolue est de 161 mèt. 30 cent. Il suffit de 25 ou 30 min. pour monter du pont de Suresnes à la forteresse qui couronne aujourd'hui cette colline isolée. Le chemin de fer, sous lequel on passe, est à 68 mèt. 8 cent.; la porte d'entrée de la forteresse, à 122 mèt. 8 cent.

Le **Mont-Valérien** portait autre-

fois un ermitage où se rendaient de nombreux pèlerins pour en visiter le *calvaire*. Sous Louis XIII, les prêtres de la Croix y fondèrent, de leur côté, un couvent et une église qu'ils voulurent vendre, en 1663, aux Jacobins de Paris. Le chapitre de Notre-Dame y forma opposition; mais les Jacobins purent s'établir au mont Valérien.

En 1791, les deux communautés furent supprimées; les prêtres de la Croix, rétablis après le Concordat, furent de nouveau chassés par Napoléon, parce que, dit-on, des évêques se réunissaient chez eux pour comploter contre le gouvernement. Napoléon, destinant le mont Valérien à un établissement d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'honneur, fit bâtir un édifice orné de colonnes avec un fronton décoré d'un bas-relief, mais son projet n'eut pas de suite. Sous la Restauration, une nouvelle communauté, celle des *Pères de la Foi*, s'établit sur la montagne. M. Forbin Janson, depuis évêque de Nancy, se fit construire à côté une maison de campagne, aujourd'hui résidence du commandant du fort.

Les missionnaires furent chassés par la révolution de juillet 1830, et les bâtiments de la congrégation furent détruits en 1841, lors de la construction de la citadelle, excepté l'édifice de Napoléon Ier, qui sert d'habitation aux officiers.

La forteresse du mont Valérien, destinée à servir de lieu de sûreté pour les approvisionnements d'armes et de munitions, a coûté 4 500 000 fr., et peut loger, outre le personnel d'artillerie et le matériel, 1500 hommes d'infanterie. Elle contient 60 canons en temps de guerre. A l'intérieur s'élèvent deux casernes et une belle salle d'armes, disposées sur trois côtés d'un grand carré servant de champ de manœuvres à la garnison. Dans la partie basse du fort, sont placés les magasins, les ateliers, la salle d'artifices et le corps de garde de la porte d'entrée.

Le cimetière de l'ancien couvent est entièrement compris dans l'enceinte fortifiée. Les concessions de terrains ont été respectées.

Pour asseoir les fortifications nouvelles sur des fondations solides, et pour ôter en outre tout abri à l'assiégeant, il a fallu abandonner et combler les carrières exploitées dans les flancs de la montagne, et dont quelques-unes s'enfonçaient jusqu'au centre de la masse.

Les étrangers qui désirent visiter le Mont-Valérien doivent en demander la permission au colonel commandant la place, qui l'accorde *s'il le juge convenable*.

Le Mont-Valérien mérite la visite de tous les étrangers. On y découvre le plus beau panorama des environs de Paris; en effet, on aperçoit la vallée de la Seine, d'un côté, jusqu'à l'embouchure de la Marne; de l'autre, jusqu'à Saint-Germain et jusqu'à Saint-Denis.



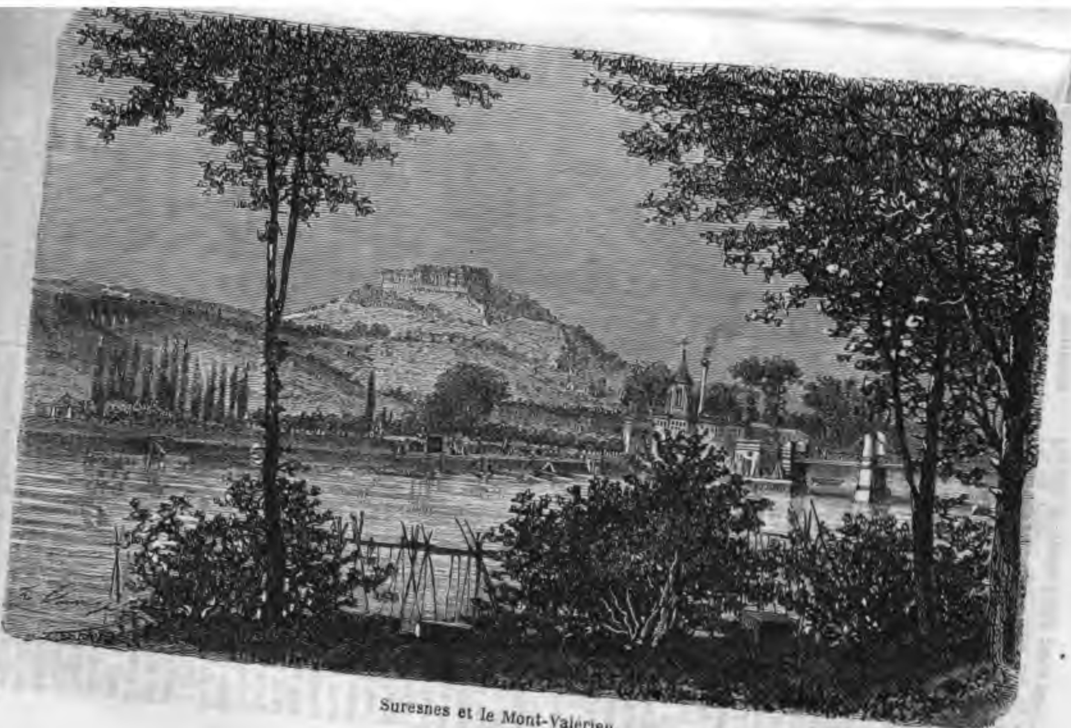
Le chemin de fer s'élève de 14 mèt. de Suresnes à Montretout (Saint-Cloud). A travers les arbres dont il est bordé, on découvre à g. de charmants points de vue: la Seine, ses îles, ses ponts, les coteaux de Saint-Cloud, de Bellevue et de Meudon, le bois de Boulogne, Paris, Montmartre et les hauteurs de Belleville.

5e STATION. — SAINT-CLOUD.

15 kil. de la gare de Saint-Lazare, 11 kil. de Paris, par la route de terre, 3 kil. de Suresnes, 6 kil. de Neuilly, 14 kil. de Saint-Denis, 500 mèt. de Boulogne, 1 kil. 500 mèt. de Sèvres (les deux ponts), 2 kil. de la manufacture de Sèvres, 3 kil. de Bellevue, 2 kil. de Garches, 4 kil. de l'hospice de la Reconnaissance, 8 kil. 500 mèt. de Rocquencourt, 3 kil. 500 mèt. de Ville-d'Avray, 5 kil. 750 mèt. de Versailles.

Renseignements généraux.

On peut aller de Paris à Saint-Cloud: 1° par le chemin de fer de Versailles,



Suresnes et le Mont-Valérien.

rive dr., qui vient d'être décrit ; 2° par le chemin de fer américain, partant de la place de la Concorde (*V.* plus loin à la fin de la description du *chemin de fer de Versailles, rive* g.). 3° par le chemin de fer d'Auteuil : des omnibus, partant à l'arrivée de chaque convoi, conduisent d'Auteuil à Saint-Cloud, pour 25 c. (dim. et fêtes, 30 c.); 4° par les voitures de Saint-Cloud (Boulonnaises et Jumelles réunies), partant, à Paris, de la rue Saint-Honoré, 123 (cour d'Aligre), et à Saint-Cloud, de la place d'Armes (en semaine, 60 c., les dim. 75 c., jours des grandes eaux, 1 fr.); 5° par les bateaux à vapeur qui partent du quai des Tuileries et du quai d'Orsay (50 c. la semaine, 1 fr. le dim.). Pour les heures de départ, qui varient souvent, voir les indicateurs du mois et les affiches.

En quittant la gare pour aller visiter le château, on suit d'abord, à pied, un sentier au-dessous du parc de M. Pozzo di Borgo; on croise la route de Saint-Cloud à Versailles et à la Marche; on laisse à dr. l'entrée du parc de Montretout, où s'élèvent de jolies maisons de campagne; puis, longeant le mur du parc de Montretout, on passe à g. sous une voûte qui aboutit à l'embarcadère des jours de fête, plus rapproché du parc que celui de Montretout. De là on descend une rampe, qui aboutit à l'avenue du château et à une porte du bas parc, près du restaurateur Legriel. On peut, sans la suivre jusqu'au bout, tourner à dr. dans la première rue (rue d'Orléans), et on arrive également, mais plus haut, à l'avenue du château, dont on aperçoit à dr. la grille d'entrée. Traversant cette avenue, on prend en face une ruelle en pente, au-dessus des cours de la caserne, et l'on entre dans le parc de Saint-Cloud par l'allée dite du Tillet, qui divise la Grande Cascade. On trouvera plus loin les indications nécessaires pour se diriger dans le parc.

RESTAURATEURS : — *Baudot*, ancienne maison Cornaille, à *la Tête-Noire*, à l'angle du quai ; *Toutain*, au fond de la place d'Armes, en face du pont; *Legriel*, à l'entrée de la grande avenue du bas parc; *Aguettand ; Cornaille; Couvrecelle ; veuve Duport ; Guillardon ; Diot*, à la grille de Ville-d'Avray, à l'extrémité du parc de Saint-Cloud, et à 5 minutes de la station de Ville-d'Avray. Dans la belle saison, on y dine en plein air, dans des bosquets.

CAFÉS : — *Griminy ; Ménage; Nourry ; Ollivier* ; café du Parc, dans la grande avenue du bas parc.

Situation. — Édifices publics.

Saint-Cloud, V. de 5248 hab., arrond. de Versailles, est pittoresquement située sur le penchant d'une colline qui domine la rive gauche de la Seine et que couvrent les hautes futaies du parc, du château aux coteaux de Sèvres. On y arrive, quand on a pris la route de terre, par un pont en pierre, à l'extrémité duquel, sur la *place Royale*, s'ouvrent la grande avenue du bas parc, et l'avenue Royale, menant au château. C'est sur cette place que stationnent les voitures pour Paris. A dr. est la nouvelle route ouverte sous Louis-Philippe, et qui, traversant une partie de Saint-Cloud, va, par les hauteurs de Montretout, rejoindre la route de Versailles (*V.* p. 13).

Les rues de Saint-Cloud sont en pente si rapide, qu'il a fallu pratiquer sur plusieurs points des escaliers pour les gravir. Les maisons en sont généralement mal bâties. *L'église* vient d'être reconstruite dans le style du XIIe s., par M. Delarue, architecte à Chaillot. La nef est flanquée de collatéraux, et les grandes voûtes en sont soutenues par des arcs-boutants. Le clocher est surmonté d'une flèche élégante en pierre.

Le *cimetière* de Saint-Cloud renferme le tombeau de la famille Tamburini et celui de Mme Jordan, actrice célèbre qui fut la maîtresse du duc de Clarence (Guillaume IV).

Les *eaux* jouent ordinairement tous les 15 jours pendant la belle saison, de 3 à 5 heures. L'annonce en est faite dans les journaux et par des affiches.

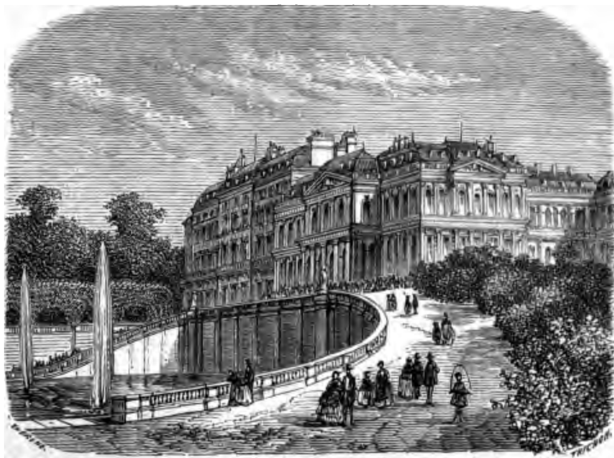
Histoire.

Saint-Cloud doit son nom au 3e fils du roi Clodomir, Clodoald, qui, échappé au glaive de ses oncles, s'y retira et y vécut saintement. Auparavant, ce lieu appelé Nogent se perdait dans la forêt de Rouvray. Clodoald, devenu possesseur de Nogent, le légua aux évêques de Paris, qui augmentèrent

'importance du village. Un pont de ·ois le mit en communication avec 'aris; il fut plus tard entouré de ›rtifications, et, après avoir résisté ux Anglais en 1346, il fut brûlé par ux après la bataille de Poitiers. Occupé ensuite par les factions qui ensanglantèrent le règne de Charles VI, l se releva de ces désastres; déjà il enfermait des maisons de plaisance ppartenant à la famille royale.

François Ier habita le palais que évêque de Paris possédait à Saint-Cloud. Henri II s'y fit bâtir une villa dans le goût italien et remplaça le vieux pont de bois par un pont de pierre de quatorze arches. Catherine de Médicis y donna des fêtes dans une maison appartenant au banquier Gondi, et c'est dans cette maison qu'Henri III fut assassiné par Jacques Clément.

Après la mort d'Henri III, Henri IV s'installa dans la maison du Tillet, l'une des plus belles du bourg, où il commença à tenter la fortune, ma-



Château de Saint-Cloud, vu du parc.

œuvrant adroitement entre les caıoliques et les protestants.

La maison de Gondi, après avoir ›partenu au contrôleur de finances ervard, fut achetée, en 1658, pour onsieur, frère de Louis XIV. Elle evint, grâce au duc d'Orléans, un ılais dont le Nôtre dessina les jarins, et dont la brillante Henriette ıt quelque temps le plus bel orneıent. Tout à coup survint cette nuit désastreuse, où, dit Bossuet, ›tentit comme un éclat de tonnerre ›tte étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! Au premier bruit d'un mal *si étrange*, on accourt à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. » Elle mourait, à l'âge de 26 ans, empoisonnée, selon l'opinion qui a prévalu, à l'instigation du chevalier de Lorraine, le favori de Monsieur, qu'elle avait fait exiler. Louis XIV fut heureux d'apprendre que son frère était innocent de ce crime.

Henriette d'Angleterre était morte le 30 juin 1670; l'année suivante, de

nouvelles fêtes étaient célébrées dans les jardins de Saint-Cloud à l'occasion du mariage de Monsieur avec la princesse palatine.

Les gazettes du temps ont conservé le souvenir des fêtes magnifiques que Monsieur donna à Saint-Cloud pour Louis XIV. La merveille de ces fêtes était les *cascades*, déjà célèbres du temps de Gondi, et que Monsieur avait fait réparer et embellir par Mansart. Monsieur fit aussi construire une grande galerie à Saint-Cloud, et chargea Mignard de la peindre. Il mourut dans ce palais embelli par ses soins. Sa seconde femme, la princesse palatine, y mourut également. Le régent y reçut le czar Pierre en 1717. En 1752, Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du régent, y donna une fête qui surpassa en magnificence l'éclat de toutes les fêtes précédentes. Le peuple y prit part. Devenu veuf, le duc d'Orléans épousa secrètement Mme la marquise de Montesson, et celle-ci, désirant avoir une habitation plus simple, l'engagea à se défaire de Saint-Cloud. Cette belle résidence fut acquise, en 1785, pour le prix de 6 millions, par la reine Marie-Antoinette. Toutes les distributions intérieures furent changées, et une nouvelle chapelle fut bâtie. Sur l'emplacement de l'ancienne, on établit l'escalier d'honneur des grands appartements. Pour construire l'escalier de la Reine, on doubla la partie de l'aile gauche au delà de l'avant-corps du côté du bassin du Fer-à-Cheval (voir page 22) jusqu'à sa jonction avec l'aile du couchant. Le bâtiment du milieu, au fond de la cour, fut également doublé du côté de l'Orangerie. Les grands salons furent divisés en petites pièces, et meublés en toiles peintes de Jouy. Mais Marie-Antoinette n'habita pas longtemps Saint-Cloud. La Révolution réserva le parc *pour l'agrément des citoyens*, ne songea point à entretenir le château. La première République succomba à Saint-Cloud le 18 brumaire, dans un odieux coup d'État. Le Directoire y avait installé le conseil des *Cinq-Cents*. Bonaparte, revenu d'Égypte, s'y présenta, au moment où le président Lemercier donnait communication d'un message annonçant que le Directoire n'existait plus, au moins de fait. Bonaparte prit la parole et protesta de la pureté de ses intentions; mais, vivement interpellé, il se troubla, pâlit, et se retira protégé par sa garde. Peu après, il ordonnait à Murat de faire évacuer la salle par les baïonnettes. On battit la charge, et les soldats envahirent le sanctuaire des lois, comme s'il s'était agi d'emporter une citadelle. Un grand nombre de députés s'échappèrent par les fenêtres. Cette journée du 18 brumaire fit Bonaparte consul. Bientôt le premier consul de la République, réélu pour dix ans, fut proclamé consul à vie. Les demeures royales furent mises à sa disposition, et il choisit, pour sa résidence d'été, le palais de Saint-Cloud, qui avait été le berceau de sa puissance. A la fin de 1801, il fit exécuter avec la plus grande promptitude les changements de distribution et les restaurations nécessaires. La dépense de ce travail s'éleva à 3 millions 141 000 francs.

En mars 1805, le pape Pie VII baptisa en grande pompe, à la chapelle de Saint-Cloud, le fils de Louis Bonaparte, et cinq ans après, le mariage religieux de Napoléon avec Marie-Louise y fut célébré, le 1er avril 1810.

En 1815, lorsque Paris dut se rendre, la capitulation fut signée à Saint-Cloud, le 3 juillet. « Les jardins, envahis par une horde d'étrangers, présentaient l'image d'un camp, et les chevaux du Nord se désaltéraient dans les belles eaux du parc. Un vainqueur brutal s'était couché tout habillé dans le lit de Napoléon ; heureux dans son orgueil de déchirer avec ses éperons les draperies impériales! une meute de chiens qui le

suivaient partout occupaient et dévastaient le boudoir de l'impératrice, et les livres de la bibliothèque, jetés pêle-mêle sur les parquets, attestaient son respect pour la civilisation. »

A cette époque, les beaux ombrages de Saint-Cloud connurent encore l'éclat d'une fête; mais c'était une fête offerte par les envahisseurs de la France, par le prince de Schwartzenberg, aux souverains étrangers.

Louis XVIII, après avoir fait disparaître les tristes vestiges de l'invasion, vint habiter le palais, le 18 juin 1817. En 1818, des écuries furent construites pour les gardes du corps; en 1820, on termina la chapelle commencée par Marie-Antoinette, et Heurtot dessina sur la montagne de Montretout, pour les promenades et l'instruction botanique du duc de Bordeaux, un jardin, décoré, après l'expédition d'Espagne, du nom de *Trocadéro*. Charles X fit élever, sur l'emplacement de la maison des pages et sur celui du couvent des Ursulines, les bâtiments du grand commun pour les employés des différents services de sa maison. Une caserne pour les gardes du corps fut construite aussi dans les jardins du bas parc, au-dessous de l'avenue royale menant au château.

Ce fut à Saint-Cloud que Charles X signa les fatales ordonnances du 24 juillet 1830, qui devaient entraîner sa chute. Il le quitta le 30 juillet, à 3 heures du matin, et succomba en ce lieu même où Henri IV, le chef de la maison de Bourbon, avait été salué roi.

Louis-Philippe partagea ses étés entre Neuilly, sa résidence de prédilection, et Saint-Cloud, qui lui rappelait les souvenirs de sa jeunesse, et où il vint s'établir avec sa famille le 27 mars 1832. Sous ce prince, le château, le parc et la ville elle-même subirent de grandes modifications. Les distributions intérieures du palais furent changées, les appartements furent restaurés, richement décorés et meublés; des routes nouvelles furent tracées dans le parc; les étangs de Ville-d'Avray, qui fournissent l'eau au parc et au château, furent curés avec soin; la grande cascade fut reconstruite en partie, et une nouvelle source d'eau amenée pour alimenter le bassin des 24 jets d'eau; le chemin de fer de Paris à Versailles obtint la concession du passage à travers le parc, et une route nouvelle, ouverte à la droite du pont, mit Saint-Cloud en communication avec Versailles et les villages des environs.

Description du château [1].

Le château de Saint-Cloud, construit et modifié selon les goûts de ses divers propriétaires, et par divers architectes (Gérard, Lepaute, Mansart, Micque), offre une choquante irrégularité.

Après avoir franchi la grille du château, on passe devant les bâtiments occupés par le commandant, par le corps de garde et les gens de service, et on arrive à la cour d'honneur fermée, au fond, par la façade du palais, dont Gérard a fourni le dessin; et, à dr. et à g., par les deux ailes ou pavillons qui sont dus à Lepaute. Les appartements de l'empereur et de l'impératrice sont situés au premier étage de l'aile à g. C'est cette partie du château qu'habitèrent successivement Marie-Antoinette, Marie-Louise et la duchesse d'Angoulême. Le premier étage de l'aile à dr. est occupé par la galerie d'Apollon.

Au milieu de la façade centrale du palais de Saint-Cloud s'ouvre le *vestibule de l'Empereur*. On voit, au fond, une statue de Sapho, par *Pradier*. Cette statue en marbre, dernière œuvre de l'artiste, fut exposée au salon de 1852,

1. Le public est admis à le visiter en été, le dimanche et le jeudi, de 1 h. 1/4 à 4 h. Hors ce temps, il faut une autorisation spéciale du ministère de la maison de l'Empereur ou de l'adjudant des palais, au palais des Tuileries.

couverte d'un crêpe. — Au fond du vestibule, à dr., est l'escalier de l'Empereur, construit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle et menant au salon de Mars et aux appartements du premier étage. Dans la cage de l'escalier, fort beau tableau de M. Muller, *la réception de la reine Victoria par l'Empereur et l'Impératrice.* — Au haut de l'escalier s'ouvre le vestibule des grands appartements; la porte de g. conduit dans les appartements en façade sur le parc réservé. Celle de dr. donne accès dans le salon de Mars.

Salon de Mars.

Plusieurs des salles que nous allons décrire ci-dessous ont un intérêt particulier pour l'histoire de l'art français. Elles ont en effet été décorées par *Mignard*, envieux de la gloire et de la faveur de Lebrun, qui exécutait alors de grands travaux à Versailles. Lorsque Monsieur, frère de Louis XIV, chargea, en 1677, Mignard de peindre sa galerie, l'artiste avait déjà 67 ans. « Il déploya dans ce beau travail, dit M. Charles Blanc, tous les trésors d'une imagination lente à s'échauffer, mais riche et merveilleusement secourue par une immense mémoire. L'histoire d'Apollon, depuis le moment où il vient au monde sur les genoux de Latone jusqu'à celui où il préside aux concerts des Muses sur le Parnasse, fut le sujet que Mignard se proposa, et il le remplit avec pompe, avec abondance, avec une grâce toute française, y faisant entrer les idées les plus ingénieuses, se souvenant à propos de Carrache et de Jules Romain, du palais Farnèse et de Mantoue, et jamais il n'employa de tons plus clairs, plus brillants et plus chauds. »

« C'est dans le salon de Mars (*Le Palais de Saint-Cloud*, par MM. Ph. de Saint-Albin et A. Durantin) que le peintre de Saint-Cloud faillit payer de sa vie un désir trop impatient de Monsieur, qui voulait juger de l'effet produit par les compositions de son favori avant qu'elles fussent entièrement terminées. Un jour, le frère de Louis XIV donna l'ordre d'enlever l'échafaudage. A ce commandement inopportun, Mignard, qui travaillait au plafond, se hâta de descendre; mais les mains embarrassées par sa palette et ses brosses, il fit une chute des plus graves qui le força de garder le lit pendant six semaines. Les soins affectueux de son protecteur, le désir de laisser un chef-d'œuvre hâtèrent son rétablissement, et peu après les toiles et les échafaudages furent enfin jetés bas. Alors Louis XIV fut invité à venir visiter les grands salons. Il y avait longtemps que le roi attendait ce jour avec une certaine impatience. La cour et la ville s'étaient partagés en deux camps: dans l'un, Mignard avait trouvé d'ardents prôneurs, dans l'autre son rival Lebrun était regardé comme un demi-dieu. A cette époque la gloire de Lebrun était sans rivale; il peignait les grands appartements de Versailles, sa renommée était immense, ses amis nombreux et puissants; la visite de Louis XIV à Saint-Cloud devait donc être pour Mignard un succès ou un soufflet. Il attendait, plein d'anxiété, dans le salon de Mars avant que le roi commençât sa promenade dans les galeries. En l'apercevant, Louis XIV lui dit d'un ton affectueux : — « Mignard, mon frère a « dû vous répéter combien j'ai pris « part à votre accident et combien de « fois je lui ai demandé de vos nou« velles. » Après avoir tout examiné avec soin, Louis XIV se tourna vers ses courtisans: — « Messieurs, je sou« haite fort, reprit-il, que les pein« tures de mes galeries de Versailles « répondent à la beauté de celles-ci. » Un tel éloge pénétra Mignard de joie et d'orgueil. Il lui valut, plus tard, de peindre, à Versailles, les petits appartements et la galerie qui a pris son nom. »

Le plafond, les voussures et les

dessus de portes du salon de Mars, sont de Mignard. Le plafond représente l'*Olympe;* il a été gravé par Poilly ; la voussure du côté du jardin, ***Mars et Vénus;*** celle du côté des appartements, les *forges de Vulcain.* Dessus de portes : ***la Jalousie et la Discorde***, gravé par Jean Audran; ***les Plaisirs des jardins***, élégante composition gravée par Benoît Audran. — Le portrait équestre de Louis XIV, par Lebrun et Van der Meulen, a dû céder la place à un portrait de Napoléon, premier consul, en tapisserie des Gobelins. — On voit, dans les angles, la devise de Monsieur : *Alter post fulmina terror.* Quelles divinités terribles on fait de tous ces personnages de sang royal! — Quatre portières en vieilles tapisseries des Gobelins méritent d'attirer l'attention.

Du salon de Mars on passe dans la galerie d'Apollon.

Galerie d'Apollon.

Cette galerie, où les ducs d'Orléans donnèrent des fêtes brillantes servit, sous le Directoire, aux séances du conseil des Anciens. Bonaparte y fit son coup d'état du 18 brumaire (*V.* ci-dessus), y fut proclamé empereur, le 18 mai 1804; le 1er avril 1810, son mariage civil avec Marie-Louise y fut célébré. Ce fut aussi dans la galerie d'Apollon que, le 7 novembre 1852, le prince président reçut le sénatus-consulte qui l'appelait à l'empire. Le mariage civil de Napoléon y fut célébré. — Les peintures de la voûte sont de ***Mignard.*** — Au-dessus de la porte d'entrée sont représentées : ***la Naissance d'Apollon et de Diane;*** et ***Latone implorant Jupiter***, qui change en grenouilles les paysans qui l'insultent. Au centre du *plafond :* ***Apollon sur son char;*** à l'extrémité de la galerie, au-dessus des fenêtres : ***le Parnasse;*** et à dr. et à g. de la voûte : ***les quatre Saisons.*** « Pour exprimer le printemps, Mignard choisit, dit M. Charles Blanc, l'hymen de Flore et de Zéphire, qu'il peignit entourés d'Amours se jouant avec les Napées et les Dryades, et composant des guirlandes pour la reine des Fleurs. L'été fut pour le peintre l'occasion de représenter un sacrifice à Cérès. Il se plut à chercher parmi les plus belles dames de la cour celles qui figureraient dans sa composition, comme prêtresses de la Déesse des moissons. Ses ressemblances favorites étaient celles de sa fille (la comtesse de Feuquières), de Mlle de Théolon, de Mme de Ludre, de Mme d'Armagnac. » Dans l'automne, il représente les fêtes de Bacchus traîné, ainsi qu'Ariane, sur un char attelé de panthères; dans celui de l'hiver, on voit Borée et les Aquilons soufflant les frimas sur la terre, et Vulcain présentant un brasier à Cybèle. Dans le milieu de la voûte, entre les grands tableaux, sont encore peints différents sujets : Circé; Clymène, fille de l'Océan, conduit à Apollon leur fils Phaéton; Apollon montre à la Vertu le temple de l'immortalité; la chute d'Icare. Enfin, huit médaillons, en bronze ou en camaïeu, sont placés à dr. et à g. de la voûte : Apollon et la Sibylle; Apollon et Esculape; Apollon et Pan; Apollon et Marsyas; la nymphe Coronis; Daphné; Cyparisse; Clytie. Au-dessus des portes et des croisées, des médaillons contiennent divers portraits; côté g. : Mademoiselle de Valois; Philippe d'Orléans, régent du royaume, avec l'emblème d'un aiglon qui s'échappe de son nid et cette devise : *Et jam spe fulminis ardet;* Monsieur, duc d'Orléans, avec l'emblème d'abeilles ayant leur reine en tête, et la devise : *Et solo jubet exemplo;* Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans, avec une flamme allumée sur un autel pour emblème, et la devise : *Et castis alitur curis;* Monsieur, duc d'Orléans, avec l'emblème d'une grenade qui éclate, et la devise : *Alter post fulmina terror;*

Anne d'Autriche, avec l'emblème d'une grenade et la devise : ***Mon prix n'est pas de ma couronne***. Du côté de la cour sont : Louis XIII, avec le soleil pour emblème et la devise : ***In rorem et fulmina***; Louis XIV, avec le soleil et la devise : ***Nec pluribus impar;*** Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, avec la lune pour emblème et la devise : ***Todos me miran yo a uno;*** Louis XIV, avec un porc-épic sur un bouclier et la devise : ***Tot tela quot hostes;*** le grand Dauphin, avec l'emblème d'une étoile dans le soleil et la devise : ***Coram micat unus;*** Louis XIV, avec la devise : ***Solis opus***. On s'étonne que le bon goût de Louis XIV ait toléré la fade répétition de ces adulations hyperboliques et ridicules.

A dr. et à g., dans les trumeaux entre les croisées du côté de la cour et de fausses portes du côté de la chapelle, sont disposés une suite de petits meubles, et au-dessus, des tableaux de différents maîtres. On remarque principalement plusieurs vues de Venise par ***Canaletti*** ou par des peintres de son école (deux de ces tableaux faisaient précédemment partie du musée du Louvre). On verra également avec intérêt plusieurs tableaux d'anciens peintres français :

Coypel (Noël-Nicolas, 1628-1707). Diane et la nymphe Eucharis; Apollon et Vénus; Vénus demande des armes à Vulcain; Arion. — *Boullongne* (1649-1717). Pan et Syrinx. — *Verdier* (1651-1730). Vénus et Adonis. — *Bertin* (Nicolas, 1667-1736). Acis et Galatée; Jupiter et Léda; Jupiter et Danaé; Psyché abandonnée par l'Amour; Persée et Andromède. — *Raoux* (Jean, 1677-1734). Pygmalion. — *De Troy* (Jean, 1679-1752). Hercule délivre Prométhée. — *Le Moyne* (1688-1737). Hercule et Cacus; la Fécondité. — *Restout* (Jean, 1692-1768). Nymphe se réfugiant dans les bras de Diane. — *Natoire* (1700-1777). La Charité; Agar dans le désert; triomphe de Bacchus; Flore. — *Boucher* (1704-1770). L'Enlèvement d'Europe. — *Regnault* (1754-1829). Scène du déluge. — Plusieurs paysages de *Moucheron* (Isaac, né à Amsterdam, en 1670); d'*Allegrain* (né à Paris, en 1653); de *Lahyre* (1606-1656) l'ânesse de Balaam; de *Joseph Vernet* marine; la Bergère des Alpes. — De *Hubert-Robert* (1733-1808). — Des fleurs et des fruits par Jean-Baptiste *Monnoyer* (1634-1699); *Van Daël* (1764-1840); *Van Spaendonck* (1746-1822). — Une vue de Paris en 1560 : le vieux Louvre, la tour de Nesle, par *Gastiels*. A dr. et à g., en entrant dans la galerie, quatre vues de Malte. — Au fond de la galerie d'Apollon, à g., on entre dans le salon de Diane.

Salon de Diane.

Mignard a peint au plafond : Diane, déesse de la nuit; et, dans les voussures : la toilette, la chasse, le bain et le sommeil de Diane. — Portraits d'Henri IV, par M. Franque; de Louis XIII, par M. Badin; de Philippe de France (Monsieur), par M. Franque; de Philippe d'Orléans, régent, par Casimir de Balthasar; de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, par M. Badin. — On remarque dans ce salon quatre grands vases de porcelaine, aux armes d'Orléans, fabriqués en Chine, par ordre du frère de Louis XIV. — De l'extrémité de la galerie d'Apollon et du salon de Diane, on voit la *chapelle*, dont la simplicité nue contraste avec la richesse des décorations mythologiques des salles qui l'avoisinent.

Revenant sur nos pas par la galerie d'Apollon, nous passerons du salon de Mars dans le salon de Vénus.

Salon de Vénus (salle de billard).

C'était la salle du conseil des ministres sous Napoléon Ier, et c'est là que fut décidé son mariage avec Marie-Louise. ***Le Moyne*** a peint le plafond, qui est dans un ton léger de pastel : Junon empruntant la ceinture de Vénus. Deux dessus de portes sont peints par *Jean Nocret* : la Paix et la Science. Ce salon est en outre décoré de tentures en tapisseries des Gobelins : le duc d'Anjou, déclaré roi d'Espagne (Philippe V), d'après le tableau du baron *Gérard;* la naissance de Marie de Médicis, d'après Ru-



Galerie d'Apollon, au château de Saint-Cloud.

bens; Henri IV reçevant le portrait de Marie de Médicis, d'après *Rubens;* Mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis (le grand-duc Ferdinand de Médicis épouse par procuration, au nom du roi, la princesse sa nièce, à Florence; le cardinal Aldobrandini leur donne la bénédiction nuptiale; Jeanne d'Autriche, duchesse de Mantoue, accompagne Marie de Médicis). Cette tapisserie, ainsi que la suivante, portrait en pied de Marie de Médicis, sous la figure de Bellone, ont été exécutées d'après *Rubens.* — Les meubles qui garnissent le salon sont en tapisserie de Beauvais.

Du salon de Vénus on passe dans le salon de la Vérité.

Salon de la Vérité.

Sous Charles X, cette pièce servait de salle de jeu. « Un soir, le 27 juillet 1830, l'un des valets de service, s'étant approché de la fenêtre, aperçut un violent incendie du côté de Paris : c'était le corps de garde de la place de la Bourse que le peuple brûlait. Le valet, inquiet, fit voir les tourbillons de flamme et de fumée à l'un des gentilshommes de la chambre; celui-ci s'approcha du roi; mais comme Charles X, prévenu d'ailleurs des troubles commencés, continuait tranquillement son whist, le gentilhomme n'osa lui parler : l'étiquette s'y opposait. Ce fut le duc de Mortemart, qui, arrivant vers minuit, fit sortir le vieux monarque de sa quiétude. Bientôt survinrent MM. de Sémonville et d'Argout. « Sire, s'écria « M. de Sémonville, après avoir tracé « un rapide tableau des événements « dont Paris était le théâtre, Sire, si « Votre Majesté ne révoque pas les « ordonnances, si elle ne change pas « son ministère, demain peut-être il « n'y aura plus ni roi, ni dauphin, « ni duc de Bordeaux. — Je ne le « crois pas, monsieur, répondit le « roi; mon frère Louis XVI n'a péri « que par faiblesse. Dans tous les cas, « je suis prêt à paraître devant Dieu. » (*Le palais de Saint-Cloud*, par MM. de Saint-Albin et Armand Durantin.)

Le salon de la Vérité doit son nom au plafond peint par *Antoine Coypel* (1661-1722), et représentant le triomphe de la Vérité. Les dessus de portes, par *Jean Nocret*, représentent : la Justice, la Gloire, les muses Calliope, Clio et Euterpe. Cette pièce servait de salon de famille sous Louis-Philippe. Pour ouvrir une communication avec les appartements de la duchesse d'Orléans, donnant sur les parterres, on fit percer des portes dans les murs et construire un salon-bibliothèque, éclairé par le haut. Le salon de la Vérité est décoré de tentures en tapisseries des Gobelins, représentant : le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis, sous les traits de Jupiter et de Junon (la ville de Lyon, assise sur un char, admire les nouveaux époux, d'après *Rubens*) : la naissance de Louis XIII, d'après *Rubens;* Henri IV confiant le gouvernement du royaume à la reine, d'après *Rubens*, ainsi que la tapisserie suivante : la réconciliation de Marie de Médicis avec son fils (la reine tient conseil à Angers avec les cardinaux de la Valette et de la Rochefoucauld : ce dernier l'engage à accepter le rameau d'olivier que Mercure lui présente, et à faire la paix avec Louis XIII. Le cardinal de la Valette, au contraire, lui retient le bras pour marquer qu'il est d'un avis opposé; la Prudence, placée à la gauche de la reine, semble lui inspirer le conseil de se tenir sur ses gardes). — Les meubles qui garnissent ce salon sont en tapisseries de Beauvais. — On passe de là dans le salon de Mercure.

Salon de Mercure.

Les peintures de ce salon sont de M. *Alaux :* Mercure et Pandore; noces de Thétis et Pélée; assemblée des Dieux; Mercure remet la pomme à Pâris; jugement de Pâris. — Tentures en tapisseries des Gobelins. —

Meubles en tapisseries de Beauvais. Dans ce salon ont été placés quatre beaux vases en porcelaine de Sèvres, avec sujets peints (les quatre saisons). Ces vases faisaient partie de l'Exposition universelle de 1855. On passe de là dans le salon de l'Aurore.

Salon de l'Aurore.

Le plafond, peint par *Nicolas-Pierre Loir*, représente le lever de l'Aurore. — Meubles en laque de Chine.

Du salon de l'Aurore on sort par un vestibule donnant sur l'*escalier de la Reine*, construit par l'architecte Micque, après la suppression du grand escalier de l'aile g. Au bas de cet escalier est placée la jolie statue, en marbre, d'une Heure de la nuit, par M. *Pollet* (salon de 1850-51).

Du vestibule situé à l'issue du salon de l'Aurore, on entre dans les appartements de l'Empereur et de l'Impératrice, occupant l'aile dr. du château. Ces appartements, nouvellement décorés et meublés, ornés de tableaux et d'objets d'art, ne sont pas visibles sans une autorisation spéciale. — Les appartements du duc et de la duchesse d'Orléans, donnant sur les parterrès, ont été réparés au printemps de 1856, ainsi que le salon des marines de *Joseph Vernet*.

Suivant la description publiée vers 1840 par l'architecte M. Fontaine, le château de Saint-Cloud, avec tous les bâtiments qui en dépendent, renfermait, outre l'appartement du Roi et de la Reine, 45 appartements de maître, 600 logements de suite; écuries pour 237 chevaux; remises pour 20 voitures; corps de garde pour 180 hommes d'infanterie et 54 de cavalerie, non compris la caserne des gardes du corps, qui peut contenir 1500 hommes d'infanterie et 150 de cavalerie.

Pièces détruites.

Les changements introduits par divers architectes ont amené la destruction d'un certain nombre de salons remarquables. Nous signalerons : le salon d'Énée, détruit pour bâtir l'escalier de la Reine. On y voyait sept tableaux dont les sujets, tirés de l'Énéide, étaient peints par Antoine Coypel; — le salon de Flore : le plafond représentait l'Amour et Flore, par Antoine Coypel; — le salon d'Armide, ainsi nommé des sujets relatifs à l'opéra d'Armide, peints par Pierre, premier peintre du roi, dans un plafond de 44 pieds sur 33; il était situé dans l'aile dr. du palais; — la chambre en laque d'Henriette d'Angleterre, où cette princesse est morte. Elle était située dans les appartements occupés par la dernière duchesse d'Orléans. La façade de cette partie du château, du côté de l'Orangerie, exigeait d'urgentes réparations; elle fut modifiée par Marie-Antoinette. On reporta la façade à dix pieds en avant; — l'Orangerie et la salle de spectacle, détruites en 1864. — Dans le salon de Diane, conservé, on voyait autrefois un tableau de Rubens, représentant Diane et ses nymphes au retour de la chasse; et Énée portant son père et tenant son fils par la main, par Michel-Ange Caravage. — L'ancienne chapelle a été détruite pour faire place au grand escalier (voir ci-dessus, p. 14).

Parc de Saint-Cloud.

Le parc de Saint-Cloud contient 392 hectares (1146 arpents). Il se divise en parc public et parc réservé. Le parc réservé renferme de belles avenues ombragées, et, à l'une de ses extrémités, des hauteurs de la Brosse, on jouit d'un beau point de vue sur les bois de Marnes et de Ville-d'Avray. Il est partagé en deux par le chemin de fer de Paris à Versailles, qui le traverse vers le milieu dans sa largeur (*V.* p. 25). Des ponts jetés sur la tranchée du chemin de fer permettent de passer d'une des portions du parc dans l'autre. Des parterres, ornés de bassins et de sta-

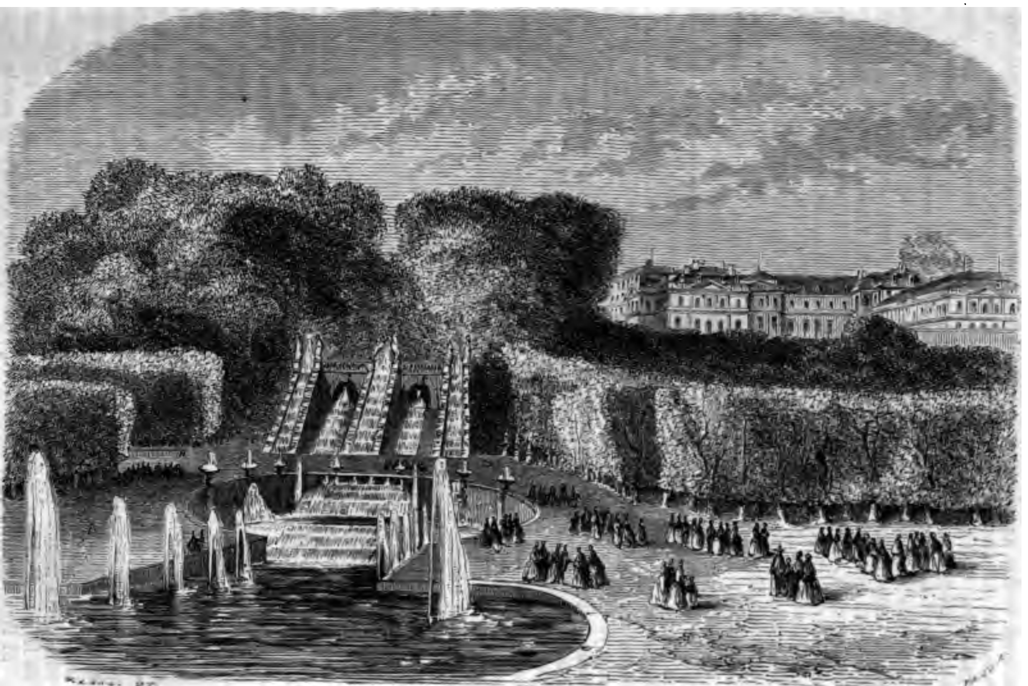
tues, s'étendent devant le château; ils sont interdits au public, ainsi que le *jardin du Trocadéro* (*V.* ci-dessus, p. 13), situé sur les hauteurs, au N. du château. « Les eaux qui embellissent les jardins et alimentent tous les services de l'habitation viennent des étangs de Ville-d'Avray. Elles se réunissent au grand réservoir du parc, à 81 mèt. au-dessus du niveau de la Seine. Leur volume total, en y ajoutant celui de la nouvelle source, tirée des environs de Garches, près de la porte Jaune, peut être évalué à la mesure moyenne de 14 pouces fontainiers[1]. »

Les jardins et le parc ont subi des changements considérables, aussi bien que le château. « Ainsi, on chercherait vainement, dit M. Vatout, la *grotte de verdure* qui ombrageait la grande cascade; une foule de statues qui ornaient les bassins; les *goulottes*, au murmure desquelles Charlotte de Bavière allait souvent rêver, et quelquefois médire; le *Trianon*, remplacé par le pavillon de Breteuil, mais déshérité de ses jardins brodés, de ses tourelles et du grand bassin de Vénus; l'allée des *Portiques*, le pavillon de la *Félicité*, élevé par Marie-Antoinette, sous des auspices qui l'autorisaient à lui donner ce nom; le *Mail*, le *Fort*, et mille autres détails minutieusement célébrés par les poëtes et les auteurs contemporains. » Parmi les *poésies* que Saint-Cloud a inspirées, il faudrait pouvoir citer ici, à côté de la faconde stérile du poëte des Jardins, les vers énergiques et pleins d'amertume politique de Chénier intitulés: *Promenade à Saint-Cloud* (1805).

Portes du parc. — On entre dans le parc, — du côté de Saint-Cloud: 1° par la grande grille, sur la place Royale (*V.* p. 10); 2° par une porte voisine de celle-ci et du restaurant Legriel; 3° par une ruelle donnant dans la grande avenue du château (*V.* p. 10); — à l'extrémité du parc, du côté de Ville d'Avray, par la porte dite de Ville-d'Avray; — du côté de Sèvres: 1° par la porte de Bellevue, faisant face à la route qui monte à ce village et à la manufacture impériale de Sèvres; 2° un peu plus bas, du côté du pont, par la grille de Sèvres, qui date de 1825.

Direction des promeneurs dans le parc public. — Le parc public se compose de deux parties: le bas parc qui s'étend le long de la Seine, et qui est ombragé par de hautes futaies, et le haut parc. Si l'on arrive par le pont, on entre par la grille ouverte sur la place Royale. En suivant l'allée d'arbres, bordée à droite de petites boutiques de confiseurs, de jouets d'enfants et de cafés, on se trouve bientôt en vue de la grande cascade. On peut monter à l'allée dite du Tillet, qui divise la cascade de manière à jouir de plus près de la double perspective de cette riche décoration. C'est également sur cette allée qu'arrivent les promeneurs venus de Paris par le chemin de Versailles (*V.* ci-dessus, p. 10). Un peu plus loin est le bassin d'où s'élance le grand jet d'eau. De là on peut: 1° suivre les avenues du bas parc jusqu'à la grille de Sèvres, ou des allées ombragées qui montent par une pente douce à l'avenue de Breteuil; 2° prendre en face de soi une allée tournante qui monte, ou gravir à dr. de celle-ci des talus assez roides pour gagner l'entrée de la longue et droite avenue de Breteuil, aux ombrages épais et silencieux. A l'autre extrémité de cette avenue, est situé le pavillon de Breteuil; et de ce pavillon un chemin descend à la porte de Bellevue; 3° en gravissant les talus dont nous venons de parler, et en appuyant un peu à droite, on atteint une des entrées du château, dont on aperçoit une façade latérale.

1. Le pouce d'eau de Fontainier, c'est-à-dire la quantite d'eau qui s'écoule d'un orifice d'un pouce de diamètre, est égal à une dépense de 20 mèt. cubes par 24 heures.



Parc et la grande cascade de Saint-Cloud.

En avant de cette façade est un bassin, dit *du fer à cheval*. Si l'on tourne le dos au château, on a devant soi un amphithéâtre de talus gazonnés, et à dr., une route montante qui va à travers le parc à l'Étoile de Ville-d'Avray, dont nous parlons plus bas, et au village de ce nom. Cette route était ouverte aux voitures, avant le règne de Louis-Philippe (*V.* ci-dessus. p. 13). Au-dessus des talus de l'amphithéâtre, une avenue, à peu près parallèle à l'avenue de Breteuil, monte à la terrasse dominée par la lanterne de Démosthène, et d'où l'on a une vue panoramique très-étendue, sur Paris, le bois de Boulogne, Boulogne, la Seine, les ponts de Sèvres, de Saint-Cloud, de Suresnes, et à l'horizon sur les coteaux de Montmorency. Cinq vertes avenues rayonnent de l'esplanade de la lanterne de Démosthène. La première est celle par laquelle on vient du château à la lanterne ; la dernière, opposée à celle-ci, descend à Sèvres ; celle du milieu, la plus longue et la plus belle du parc ouvert au public, mène à Ville-d'Avray. Son extrémité semble être fermée par une clôture grossière en palis, sans doute provisoire. Un poteau indique la porte de *sortie*. Quand on a franchi cette porte, on se trouve au milieu d'un espace libre, dit *Étoile de Ville-d'Avray*, et que traverse la route de voitures de Ville-d'Avray à Saint-Cloud (un pont jeté au-dessus de cette route fait communiquer ensemble les deux parties du parc réservé). On aperçoit à sa g. la porte de Ville-d'Avray, près de laquelle sont les jardins d'un restaurant très-fréquenté. En dehors de la porte, une petite ruelle qu'on trouve à gauche conduit en quelques minutes à la station de Ville-d'Avray, la cinquième station du chemin de fer de la rive dr. (*V.* p. 25).

Si l'on veut revenir à Saint-Cloud, on peut, au lieu de suivre encore la grande avenue verte à l'entrée de laquelle est la lanterne de Démosthène, prendre sous les arbres, à dr., une allée irrégulière, qui longe le mur à quelque distance. On ne tarde pas à passer devant une large grille fermée, à travers laquelle on aperçoit les coteaux de Bellevue et de Meudon. Elle est située au-dessus de l'issue du tunnel du chemin de fer de Versailles et de la station de Ville-d'Avray. A l'extrémité de cette allée, on arrive à un rond-point, d'où l'on aperçoit à g. la lanterne. Si l'on continue à marcher, en inclinant un peu à dr., on arrive à une esplanade verte dominant la Seine et le coteau de Bellevue, et, à quelque distance de là, à un pont, dit *le pont Brut*, jeté sur une allée profondément encaissée, et que Louis-Philippe a fait creuser dans le rocher. Cette allée, désignée sous le nom de *Tranche-Montagne*, vient aboutir à une autre allée qui descend au pavillon de Breteuil. Quand on est en face de ce pavillon, on peut, par une allée en pente, à g., redescendre dans le parc inférieur, et revenir au pied de la grande cascade, ou, par l'allée à dr., gagner la porte de Bellevue. Avant d'arriver à cette porte, on passe sous l'arche d'un pont. Si l'on passe sur ce pont, on entre à g. dans une allée de vieux arbres, qui descend dans le parc inférieur vers la grille de Sèvres. Au-dessous de la terrasse de cette allée, on aperçoit le *jardin fleuriste*, qui, vendu pendant la Révolution, fut racheté sous le Consulat par Napoléon.

Grande cascade. — Cette élégante décoration, où l'architecture et la sculpture s'associent d'une manière si pittoresque aux jeux de l'eau s'élançant en jets variés, ou retombant en nappes d'étage en étage, est une des curiosités les plus célèbres des environs de Paris. Elle se divise en haute et basse cascade. La haute cascade fut construite sur le dessin de l'architecte Lepaute, par ordre du frère de Louis XIV, et perfectionnée

par ordre du Régent. « Elle a, dit dans sa description Harcouet de Longeville, 108 pieds de face sur autant de pente, jusqu'à l'allée du Tillet, qui y forme un large repos et la sépare de la basse cascade. Cet amphithéâtre architectural, que dominent en arrière de beaux massifs d'arbres, est couronné de figures représentant des fleuves. D'autres statues, distribuées çà et là, contribuent à l'agrément de la perspective.» Ces statues sont mauvaises; quelques-unes, telles que celles des fils d'Éole, qui se contournent en soufflant à joues enflées et rebondies, sont ridicules. Toute cette triste mythologie, d'ailleurs, menace ruine. — La basse cascade, dessinée par *Mansart*, recueille toute l'eau de la cascade supérieure qui passe souterrainement sous l'allée du Tillet, et la distribue en nappes variées, dans un bassin circulaire au delà duquel s'étend un canal, d'où jaillissent encore des jets d'eau.



Lanterne de Démosthène.

Grand jet d'eau. — Cette autre merveille du parc est située à peu de distance et à g. de la cascade. Le jet d'eau s'élance du milieu d'un bassin autour duquel des arbres forment une salle de verdure. Il s'élève à 42 mèt. au-dessus du niveau du bassin, et s'échappe du tuyau avec une force capable d'enlever, dit-on, un poids de 65 kilogrammes.

Lanterne de Démosthène. — Le monument désigné sous ce nom est situé en vue du château, du côté du midi, sur la plate-forme du point le plus élevé qui domine la Seine. C'est la reproduction, dans les proportions exactes de l'original, d'un petit édifice en marbre, existant encore à Athènes, et qui fut acquis, en 1669, par la mission des capucins français établis en cette ville. M. de Choiseul en avait rapporté quelques

moulages en plâtre ; ce fut d'après ces moulages complétés par M. Fauvel, que les architectes Legrand et Molinos firent exécuter une imitation en terre cuite, par les frères Trabuchi, poêliers - fumistes. Elle attira l'attention à l'exposition des produits de l'industrie française, au Louvre, en 1800, et valut une médaille d'argent aux auteurs. Le ministre de l'intérieur Chaptal fit hommage de ce monument curieux au premier consul, qui le fit transporter à Saint-Cloud, où il fut élevé, sur une tour carrée en pierre, par M. Fontaine. Il y figurait un phare dont la clarté annonçait à la capitale la présence du chef de l'État à Saint-Cloud.

Le nom de ce monument exige une double rectification. Comme le public n'avait jamais entendu parler d'une lanterne de Démosthène, mais connaissait la *lanterne de Diogène*, ce dernier nom prévalut dans le langage vulgaire. Du reste, dans l'adoption de ce nom, il y avait peut-être une sorte de malice gauloise, et le peuple pouvait trouver plaisante, dans le voisinage de la cour, l'idée de cette lanterne du cynique athénien, cherchant inutilement UN HOMME. Les gens instruits se distinguent des ignorants en appelant ce petit édifice la *Lanterne de Démosthène;* mais cette seconde dénomination est aussi ridicule que la première ; ce qui ne l'empêchera pas de se maintenir : elle a pour elle la prescription. La dénomination de Lanterne de Démosthène fut longtemps admise à Athènes elle-même. Mais, en 1678, le célèbre voyageur Spon, s'appuyant sur une inscription, assignait à cette prétendue lanterne sa véritable destination, et reconnaissait que c'était un *monument choragique de Lysicrate*, c'est-à-dire un de ces édifices construits par un chorége (sorte d'entrepreneur de musique et de représentations théâtrales, que choisissait une tribu), pour consacrer le souvenir du prix qu'il avait remporté sur ses rivaux et qui consistait en un trépied de bronze. Le vainqueur devait exposer publiquement le prix obtenu ; on élevait, à cet effet, une colonne ou même un petit édifice, comme dans l'exemple présent. Voici la traduction de l'inscription placée sur l'architrave: « Lysicrate de Cicyne, fils de Lysithidès, avait fait la dépense du chœur. La tribu Acamantide avait remporté le prix par le chœur des jeunes gens. Théon était le joueur de flûte. Lysiades, Athénien, était le poëte, Évaénète l'archonte. » Dans le monument qui existe à Athènes, les colonnes, au lieu d'être isolées, sont engagées dans un mur de marbre.

Pavillon de Breteuil. — Ce bâtiment bien situé, à l'extrémité de la grande avenue si paisible et si ombreuse, dite de *Breteuil* (*V.* p. 20), du côté de Sèvres, fut construit à la place du Trianon (*V.* p. 20), par le bailli de Breteuil, chancelier du grand-père du roi Louis-Philippe. Le pavillon et le jardin furent acquis, en 1804, du baron de Breteuil, au retour de l'émigration.

Fête de Saint-Cloud.

La *fête de Saint-Cloud* a lieu le premier dimanche de septembre. C'est la plus fréquentée des environs de Paris. Elle se tient dans le parc inférieur.

Outre les boutiques permanentes qui bordent la grande avenue, une quantité de boutiques ambulantes, de petits spectacles et de jeux divers attirent la foule; ces journées de plaisir vont se terminer dans des salles de danse brillamment éclairées.

On peut, de Saint-Cloud aller visiter : la manufacture de Sèvres (2 kil.); Bellevue (3 kil.); Meudon (4 kil. et demi; *V.* ci-dessous *B* le *chemin de fer de la rive gauche*) ; Ville-d'Avray, Marnes (3 et 4 kil. ; *V.* ci - dessous). On peut aussi revenir à Paris par Boulogne et le bois de Boulogne ou

par Neuilly, en longeant la rive g. de la Seine (6 kil.; *V.* ci-dessus Suresnes, le Mont-Valérien, Puteaux).

Enfin on peut aller à la Marche, à Garches, à Vaucresson, à l'Étang de Saint-Cucufa, au Butard, à la Celle-Saint-Cloud, à Bougival, à Rueil, à Versailles (*V.* ci-dessous *E* et section II).

DE SAINT-CLOUD A VERSAILLES,

PAR LE CHEMIN DE FER.

En quittant la station de Montretout, on traverse un petit tunnel, puis une tranchée au sortir de laquelle on entre dans le parc réservé de Saint-Cloud. A dr. court la route de terre. On la côtoie d'abord, mais on s'en éloigne bientôt pour venir s'enfoncer dans un second tunnel plus long que le premier, car il mesure 504 mèt. 55 cent. Au-dessus de son extrémité supérieure se trouve le mur du parc de Saint-Cloud. A peine en est-on sorti que l'on s'arrête à la station de Ville-d'Avray.

6e STATION. — VILLE-D'AVRAY.

17 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 14 kil. de Paris, route de terre (à la station), 15 kil. de Paris à la croisée des routes de Saint-Cloud et de Sèvres, 3 kil. 1/2 de Saint-Cloud, 1 kil. de Marnes, 2 kil. 1/4 de l'hospice Brezin, 6 kil. du château de Versailles, 3 kil. environ du pont de Sèvres.

Des *omnibus* conduisent les voyageurs à Sèvres (10 c.) et à Marnes (25 c.).

Ville-d'Avray, v. de 1120 hab., cant. de Sèvres, était déjà connu au XIIIe s. Après avoir appartenu à divers seigneurs, la terre de ce nom échut, vers le milieu du XIVe s., à la maison de Dangeau, puis elle passa aux Célestins de Paris. En 1778, Louis XVI en acheta la seigneurie qu'il donna, en l'érigeant en baronnie, à Marc-Antoine Thierry, chevalier et mestre de camp au régiment dauphin, et intendant général du Garde-meuble de la Couronne. Ce nouveau seigneur fit bâtir, au milieu du village, le château qui subsiste encore aujourd'hui, moins une salle de spectacle et une chapelle. On lui doit aussi la construction de l'église.

Au-dessous du château est une *fontaine* qui s'est trouvée, dit l'abbé Lebœuf, la meilleure de tous les environs de Paris. « C'est pour cela, ajoute-t-il, que le roi n'en boit point d'autre. Cette fontaine est enfermée, mais cependant elle coule par un tuyau pour la commodité des passants. »

Pendant l'été, la population de Ville-d'Avray est presque doublée ; la plupart de ses maisons de campagne (on en bâtit tous les ans) se louent, y compris son château, à des hommes d'affaires (banquiers, agents de change, avocats, avoués, hommes de lettres), qui y établissent leur famille et qui vont tous les jours à Paris. Les plus petits appartements, même sans jardin, y sont rares et chers. Cette vogue, Ville-d'Avray la doit non-seulement à sa proximité de Paris, mais à son agréable situation dans un joli vallon boisé — un peu humide cependant — et aux charmantes promenades qui l'entourent de tous côtés.

Au sortir de la station, on descend à l'avenue, bordée de grands arbres et traversée par le chemin de fer, qui conduit de Sèvres à Ville-d'Avray et à Marnes. Pour aller à (750 mèt.) Sèvres il faut descendre cette avenue. Pour aller à (800 mèt. env.) Ville-d'Avray et à Marnes, il faut la monter. Dans ce trajet on laisse à g. le chemin des Vallières qui mène au bois et au lac, et, à l'entrée d'une grande propriété, du même côté, celui de la Côte d'Argent. L'une des maisons — une maison carrée — que l'on aperçoit à dr., a été bâtie et habitée longtemps par de Balzac, qui y a composé un grand nombre de ses ouvrages. Une plaque, revêtue d'une inscription, indique qu'elle a appartenu au célèbre romancier.

Si l'on continue à monter l'avenue, on atteint, en 8 ou 10 min., l'église consacrée à Saint-Nicolas, bâtie de 1785 à 1787 et restaurée en 1830. Cet édifice, qui n'offre aucun intérêt architectural, renferme : le modèle en plâtre de la statue de *saint Louis*, exécuté par Pradier, pour la ville d'Aigues-Mortes (à dr. de la porte d'entrée); un modèle d'une *Vierge en pierre* (le marbre est à Avignon) et celui du *mariage de la Vierge*, dont on voit le marbre à la Madeleine, par le même artiste. Vis-à-vis du mariage de la Vierge est le *Baptême du Christ*, modèle de Rude, dont le marbre est également à la Madeleine. Vis-à-vis de la Vierge en pierre est le modèle du *Christ montrant ses plaies à Madeleine*, par Duret. Les originaux des deux figures d'anges qui surmontent les bénitiers de la Madeleine, et qui ont été modelées par A. Moyne, se voient aussi de chaque côté de l'autel dans le sanctuaire de l'abside.

M. Corot, qui a longtemps habité Ville-d'Avray, a peint pour l'église de ce village un *saint Jérôme*, paysage historique d'un beau style et d'un grand caractère, et, au-dessus des fenêtres des chapelles latérales, dédiées à la sainte Vierge et à saint Nicolas et formant les deux bras de la croix, quatre fresques : *Adam et Ève chassés du paradis terrestre*; *sainte Madeleine pénitente, retirée à la Sainte-Baume*; le *Baptême du Christ* et le *Christ au Jardin des Oliviers*. — En face du saint Jérôme de M. Corot se voit un tableau de M. Romain Caze, *Jésus au désert adoré par des anges*. — Les quatre *Évangélistes* qui décorent les pendentifs du chœur ont été peints, en 1844, par M. A. Chambellan. — Les fresques de M. Richomme (1856) que l'on remarque au-dessus des latéraux, représentent le *Repos de la Sainte-Famille* (à dr.), et *saint Nicolas apparaissant à des marins battus par la tempête* (à g.). A l'entrée de l'église, au-dessous de la tribune, M. Richomme a peint deux autres fresques, *Jésus portant sa croix* (à dr.), et l'*Entrée de Jésus à Jérusalem* (à g.). Enfin au-dessus du bénitier, à dr. en entrant, sur une plaque de marbre, on lit une inscription destinée à consacrer le souvenir de François-Eugène Barbé, décédé en 1866, et qui fut curé de Ville-d'Avray pendant 36 ans.

Près de l'église, quatre routes forment un carrefour. Celle qui continue la route de Sèvres monte à Marnes (*V.* ci-dessous) en longeant à dr. le mur du château de Ville-d'Avray; celle de dr. conduit, par le village proprement dit, à la porte du parc de Saint-Cloud, où se trouve un bon restaurant, digne d'être recommandé aux étrangers (un sentier plus court que la route y monte directement de la station); celle de g. est la route de Versailles (*V.* ci-dessous *E*).

Les charmants *étangs* de Ville-d'Avray, entourés de jardins anglais, sont, par cette route, à 8 min. de l'église (restaurant).

Fontenelle a longtemps habité Ville-d'Avray, dont une rue porte encore son nom. Parmi les personnages célèbres qui y ont aussi séjourné à diverses époques, on cite Ducray-Dumesnil, Arnault, Laya, Pradier, M. Corot, etc.

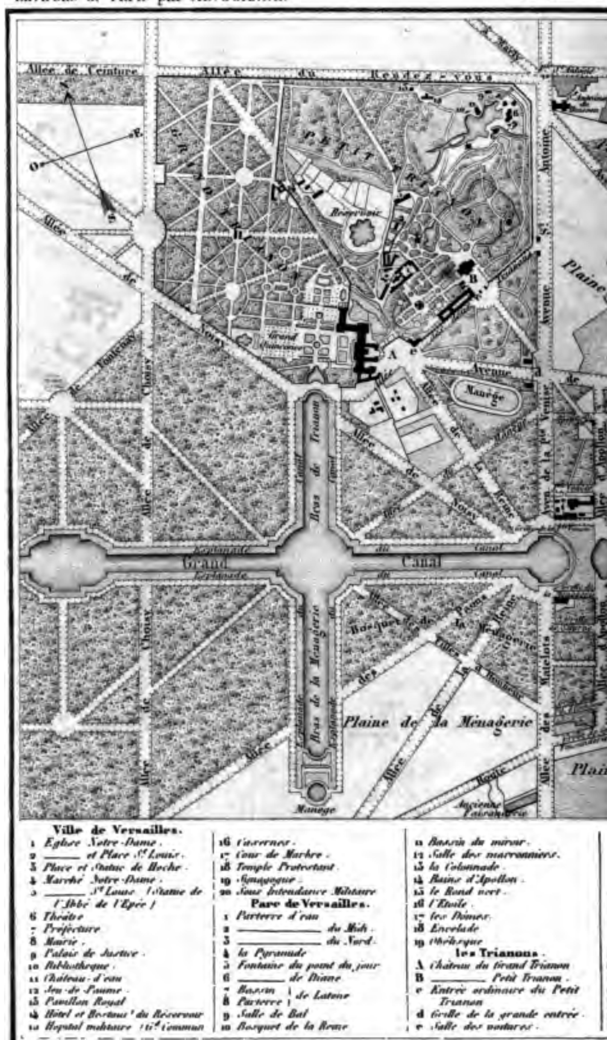
La *fête patronale* de Ville-d'Avray se célèbre le 15 juin.

Excursion à Marnes.

16 kil. de Paris, 2 kil. 500 mèt. de Sèvres, 1 kil. de Ville-d'Avray, 4 kil. 1/2 de Saint-Cloud par Ville-d'Avray, 5 kil. 1/4 de Saint-Cloud par l'hospice Brezin, 1 kil. 1/4 de l'hospice Brezin, 6 kil. de Versailles.

OMNIBUS. — *V.* Ville-d'Avray, p. 25.

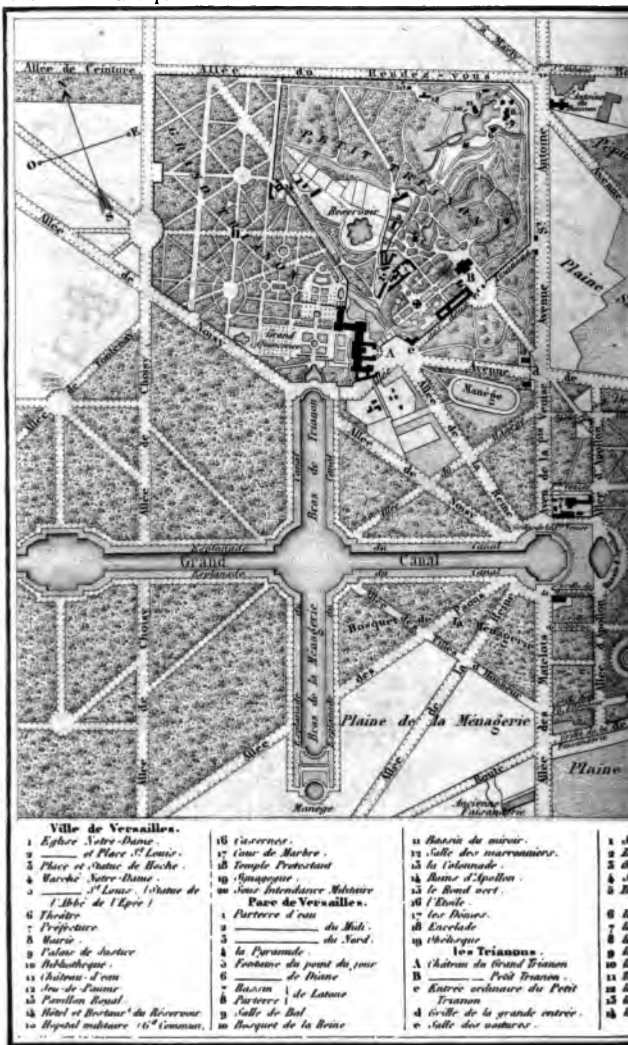
Marnes (355 hab., nombreuses maisons de campagne), qui doit son nom à la nature de son terrain, a été créé, vers la fin du XIIe s., par un évêque de Paris, Odon de Sully. Ce village végéta pendant plusieurs siècles. En 1702, le cardinal de


Allée de Ceinture
Allée du Rendez-vous
Petit Trianon
Grand Trianon
Grand Commun
Manège
Avenue St. Antoine
Plaine
Allée de Fontenoy
Allée de Choisy
Bras de Trianon
Grand Canal
Esplanade
Bosquet de la Reine
Bras de la Ménagerie
Plaine de la Ménagerie
Allée des Matelots
Route
Ancienne Faisanderie
Ville de Versailles.
1 Eglise Notre-Dame.
2 ——— et Place St Louis.
3 Place et Statue de Hoche.
4 Marché Notre-Dame.
5 ——— St Louis (Statue de l'Abbé de l'Epée)
6 Théâtre
7 Préfecture
8 Mairie.
9 Palais de Justice.
10 Bibliothèque.
11 Château-d'eau
12 Jeu-de-Paume.
13 Pavillon Royal
14 Hôtel et Restaurt du Réservoir
15 Hôpital militaire (Gd Commun)
16 Casernes.
17 Cour de Marbre.
18 Temple Protestant.
19 Synagogue.
20 Sous Intendance Militaire
Parc de Versailles.
1 Parterre d'eau
2 ——— du Midi.
3 ——— du Nord.
4 la Pyramide
5 Fontaine du point du jour
6 ——— de Diane
7 Bassin } de Latone
8 Parterre }
9 Salle de Bal
10 Bosquet de la Reine
11 Bassin du miroir.
12 Salle des marronniers.
13 la Colonnade.
14 Bains d'Apollon.
15 le Rond vert.
16 l'Etoile.
17 les Dômes.
18 Encelade
19 Obélisque
les Trianons.
A Château du Grand Trianon
B ——— Petit Trianon.
c Entrée ordinaire du Petit Trianon
d Grille de la grande entrée.
e Salle des voitures.
0
100



Gravé: le Plan par Gombault, la Lettre par P. Rousset.

700 900


Allée de Ceinture
Allée du Rendez-vous
Grand Trianon
Petit Trianon
Réservoir
Grand Trianon
Allée de Choisy
Allée de Fontenay
Allée de Noisy
Avenue St. Antoine
Plaine
Manège
Allée de la Reine
Bras de Trianon
Canal
Grand Canal
Esplanade du Canal
Bras de la Ménagerie
Bosquet de Daphné
Plaine de la Ménagerie
Allée des Matelots
Allée d'Apollon
Route
Ancienne Faisanderie
Ville de Versailles.
1 Eglise Notre-Dame.
2 ——— et Place St. Louis.
3 Place et Statue de Hoche.
4 Marché Notre-Dame.
5 ——— St. Louis. (Statue de l'Abbé de l'Epée)
6 Théâtre
7 Préfecture
8 Mairie.
9 Palais de Justice
10 Bibliothèque.
11 Château-d'eau
12 Jeu-de-Paume
13 Pavillon Royal.
14 Hôtel et Restaurt. du Réservoir
15 Hôpital militaire (16e Commun.
16 Casernes.
17 Cour de Marbre.
18 Temple Protestant
19 Synagogue.
20 Sous Intendance Militaire
Parc de Versailles.
1 Parterre d'eau
2 ——— du Midi.
3 ——— du Nord.
4 la Pyramide.
5 Fontaine du point du jour
6 ——— de Diane
7 Bassin } de Latone
8 Parterre }
9 Salle de Bal
10 Bosquet de la Reine
11 Bassin du miroir.
12 Salle des marronniers.
13 la Colonnade.
14 Bains d'Apollon.
15 le Rond vert.
16 l'Etoile.
17 les Dômes.
18 Encelade
19 Obélisque
les Trianons.
A Château du Grand Trianon
B ——— Petit Trianon.
c Entrée ordinaire du Petit Trianon
d Grille de la grande entrée.
e Salle des voitures.
0
100

 L. HACHETTE et Cie — Paris.

Gravé: le Plan par Gombault, la Lettre par P. Rousset.

700 900

Noailles y réunit le nouveau château de l'Étang, bâti sur une éminence, et le petit château dit la Villeneuve. Depuis, de nombreuses maisons de campagne s'y sont bâties. Comme celle de Ville-d'Avray, la population se trouve plus que doublée pendant l'été. Le château, qui a appartenu à M. de Malésieux et à Chamillart, ministre et secrétaire d'État, au commencement du XVIIIe s., a été vendu, et démoli; sur l'emplacement de son beau parc se sont élevées de nombreuses villas.

Le parc réservé de Saint-Cloud (restaurant au *Nouveau Robinson*) a une entrée sur la place Napoléon, où l'on remarque une petite mare entourée d'arbres, la Mairie et une petite église (Sainte-Eugénie) sans intérêt architectural, bâtie en 1861.

De l'extrémité de Marnes, où l'on trouve une belle grille qui donne entrée dans l'ancien parc, on peut aller : soit, à dr., à (1 kil.) la Marche et à l'hospice Brezin (*V.* section II), soit, à g., à Versailles, par (6 kil. le château) le Jardy ou par (5 kil. le château) les bois des Fausses-Reposes (*V.* ci-dessous, *E*). On peut aussi gagner Saint-Cucufa, la Celle et Bougival par le Butard (*V.* sections II et VI).

En quittant la station de Ville-d'Avray, le chemin de fer traverse sur un pont d'une seule arche la route de Sèvres à Ville-d'Avray, puis, décrivant une forte courbe, il vient dominer Sèvres sur la g. Quand les talus des tranchées s'abaissent, on aperçoit à g. la route de terre, au fond du vallon, et le chemin de fer de la rive g., sur le coteau opposé; à dr., s'étendent les bois des Fausses-Reposes. En se retournant, on découvre à l'horizon, entre les coteaux du parc de Saint-Cloud et de Bellevue, les principaux monuments de Paris. Les coteaux boisés de Chaville et de Viroflay, parsemés de maisons de campagne, attirent les regards.

8e STATION. — VIROFLAY[1].

21 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare.

Viroflay est décrit ci-dessous (*V.* le *chemin de fer de Versailles*, rive g.). Un peu en deçà de cette station, à 2 kil. environ de Versailles, se détache le raccordement qui relie le chemin de fer de la rive dr. à celui de la rive g. Cet embranchement, long de 1407 mèt., se compose d'un énorme remblai et d'un viaduc de 256 mèt. de longueur, haut de 13 mèt. 18 cent., jeté sur la route de terre de Paris à Versailles, qu'il traverse sous un angle de 3 mèt. 037. Ce *viaduc*, composé de 22 arches en maçonnerie de 10 mèt. d'ouverture, a été construit en 1852, sous la direction de M. Flachat. Au delà de Viroflay, on s'enfonce dans une tranchée plantée d'arbres qui forment deux jolis rideaux de verdure, et bientôt on entre dans la gare de Versailles, qui se trouve à 118 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et à 80 mèt. au-dessus de la gare de Paris.

VERSAILLES.

23 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 18 kil. de la gare du boulevard Montparnasse, 19 kil. de Paris par la route de terre, 7 kil. de Sèvres par la même route, 8 kil. de Saint-Cloud par le chemin de fer, 8 kil. de Sèvres par le chemin de fer, 4 kil. de Rocquencourt, 7 kil. de Bougival, 5 kil. 1/2 de la Celle, 7 kil. de Marly, 7 kil. de Louveciennes, 13 kil. de Saint-Germain, 11 kil. de Rueil, 4 kil. 1/2 de Saint-Cyr, 16 kil. de Grignon, 32 kil. de Rambouillet par la route de terre, 31 kil. de Rambouillet par le chemin de fer, 4 kil. de Buc, 6 kil. de Jouy-en-Josas, 7 kil. de Velisy, 9 kil. de Bièvres, 15 kil. de Palaiseau, 15 kil. d'Orsay.

Renseignements généraux.

HÔTELS ET RESTAURATEURS. — Quartier Notre-Dame : Grosseuvre, successeur de Duboux, *hôtel des Réservoirs*, 9, 11 et 11 bis, rue des Réservoirs, en face de la rue de la

1. Chaville (la 7e station), où ne s'arrêtent que 2 trains de la rive dr. (dans chaque sens), est décrit ci-dessous (*B*, rive g.)

Pompe (il y a au fond de la cour une porte qui ouvre dans le parc; le passage est libre). Maison meublée (grands et petits appartements) dans l'ancienne préfecture. — Le prix des dîners pour les personnes logées dans l'hôtel est de 5 et de 6 fr. Dans la salle du restaurant, on dîne au même prix ou à la carte. — *Hôtel et restaurant du Petit-Vatel*, 28, rue des Réservoirs, à l'angle de la rue Pétigny. — *Hôtel de France*, Jumeau, restaurateur, 5, place d'Armes. — Bastide, *restaurant de Londres*, 7, place d'Armes. — Thévenot, *restaurant du Rocher-de-Cancale*, 9, place d'Armes. — *Café-restaurant de Bourgogne*, 13, place d'Armes.—Pegeyre, *hôtel et restaurant de la Tête-Noire*, 38, rue du Plessis, à côté de la gare de la rive dr. (déjeuners à 1 fr. 75 c.; dîners à 2 fr. 50 c.). — Celin, *café-restaurant*, rue du Plessis, en face de la gare. — Épinette, *café-restaurant du Débarcadère*, rue du Plessis, à côté du précédent. — Rousseau, *hôtel du Sabot-d'Or*, restaurant et café, rue du Plessis, 67, près du Marché neuf. — *Hôtel et restaurant du Comte-de-Toulouse*, 30, rue de la Paroisse. — Angiboust, *café-restaurant*, 2, rue de la Paroisse, près du parc et du bassin de Neptune. — *Café-restaurant de la place Hoche*, à l'angle de la place et de la rue du même nom. — *Restaurant du Musée*, rue des Réservoirs, 2. — *Café-restaurant de Neptune*, rue des Réservoirs, en face du théâtre.

Quartier Saint-Louis : Lebas, *hôtels de la Chasse-Impériale et d'Elbeuf*, rue de la Chancellerie, 6, sur la place d'Armes. — *Restaurant du Palais*, rue de la Chancellerie, 4.

CAFÉS : — *de la Comédie* (dans le parc), près du bassin du Dragon (il a aussi une entrée rue des Réservoirs, à côté du théâtre) ; — *des Réservoirs* (bureau des voitures de Saint-Germain), rue des Réservoirs, à l'angle de la rue de la Paroisse; — de l'*Opéra*, rue des Réservoirs, à côté du théâtre; — *du Globe*, rue du Plessis, près de la gare de la rive dr.; — *de l'Europe*, 18, rue du Plessis; — *des Tribunaux et de la Préfecture*, rue Saint-Pierre, à côté du palais de Justice; — *Brasserie alsacienne*, 15, place d'Armes; — *café Pichot*, à l'angle de l'avenue de Sceaux et de la rue de Satory.

GUIDES DES ÉTRANGERS : — autorisés par l'administration; reconnaissables à une plaque qu'ils portent sur la poitrine, avec un numéro et l'indication du tarif, 1 fr. par heure. Ils n'entrent pas dans les galeries du Musée. — On les trouve dans la cour d'honneur et devant le château sur le parterre.

Le *Musée* est ouvert tous les jours, excepté le lundi, depuis 11 h. du matin jusqu'à 4 h. A partir du 1er mai et jusqu'au 1er octobre, il reste ouvert jusqu'à 5 h.

Dans la belle saison, les *Eaux* du parc *jouent* tous les mois, et quelquefois deux fois par mois; l'annonce en est faite à l'avance dans les journaux, et affichée dans les gares du chemin de fer.

DIRECTION DANS VERSAILLES. — Quand on arrive à Versailles par le chemin de fer de la rive dr. ou de la rive g., on trouve dans la cour du débarcadère des *omnibus* qui vont jusqu'au château; prix, 25 c. par personne (les dim., 30 c.). Dans les deux débarcadères stationnent des voitures de louage (*V.* la page suivante). Veut-on gagner à pied le château, on peut le faire en peu de temps. Au sortir du débarcadère du chemin de fer de la rive g., on se trouve sur l'*avenue de la Mairie*. Si on la suit à dr., on arrive en peu d'instants à la grande *avenue de Paris*, qui, sur la g., mène directement à la place d'Armes et au château. Si, en sortant de la gare, on prend à g. dans l'avenue de la Mairie, on se trouve presque immédiatement dans l'avenue de Sceaux, qui, à dr., vient également aboutir au château. — Le trajet est un peu plus long pour les personnes qui arrivent à Versailles par le chemin de fer de la rive dr. Au sortir de ce dernier débarcadère, on se trouve dans la *rue du Plessis*. Si on la suit à g., on traverse successivement un boulevard (le *boulevard de la Reine*) et la place du *Marché-Neuf*, et on arrive à l'*avenue de Saint-Cloud*, qui, à dr., mène à la place d'Armes et au château. C'est par la place d'Armes qu'il faut aller au château, quand on visite Versailles pour la première fois, afin de jouir du coup d'œil grandiose de la place et des édifices. Mais si l'on connaît déjà Versailles et que l'on veuille gagner plus directement les jardins ou Trianon, il faut, quand on est arrivé au *boulevard de la Reine*, dont nous venons de parler, tourner à dr. sur ce boulevard et le suivre jusqu'à la *rue de Maurepas* (à g.), sur laquelle s'ouvre la *grille* dite *du Dragon*. Après avoir franchi cette grille, placée en 1855, et qui fait face à la *rue de la Paroisse*, on se trouve dans la partie des jardins où est le bassin de Neptune (*V.* plus loin pour Trianon).

CHEMIN DE FER AMÉRICAIN : *bureaux dans Paris*, place du Louvre, 2; à Versailles, 17, place d'Armes; — *départs* de

Paris, aux heures, depuis 9 h. du matin jusqu'à 9 h. du soir; départs de Versailles (*V.* ci-dessous, *C*).

VOITURES. — S'adresser pour les réclamations à M. Chaurin, rue des Bons-Enfants, 20.

Voitures à un cheval. — Chaque course dans Versailles, y compris les deux Trianons, Glatigny, la Ménagerie, le rond-point de Viroflay........... 1 fr. » c.

Chaque heure............ 1 50

Promenade à Satory ou dans le parc (chaque heure). 2 »

Voitures à deux chevaux. — Chaque course dans Versailles, suivant les limites fixées plus haut........... 1 fr. 50 c.

Chaque heure............ 2 »

Promenade à Satory ou dans le parc (chaque heure). 250

Tarif pour les communes environnantes.

Jusqu'à minuit : chaque course ou chaque heure, de Versailles aux communes de Viroflay, Buc, Saint-Cyr, Rocquencourt et le Chesnay, est fixée :

Semaine.	Voit. à 1 cheval. .	2 fr. »
	— à 2 chevaux.	2 50
Dimanches et jours fériés.	Voit. à 1 cheval...	2 fr. 50
	— à 2 chevaux.	3 »

Les voitures ne sont prises qu'à l'heure pour se rendre aux communes de Chaville, Jouy, Bailly, Ville-d'Avray, la Celle-Saint-Cloud, Marly-le-Roi, Louveciennes, Guyancourt et Voisins-le-Bretonneux. Prix de l'heure, de 6 h. à 7 h. 1/2 du soir en hiver, et à 9 h. 1/2 du matin en été :

Semaine.	Voit. à 1 cheval..	2 fr. »
	— à 2 chevaux.	2 50
Dimanches et jours fériés.	Voit. à 1 cheval...	2 fr. 50
	— à 2 chevaux.	3 »

Après les heures ci-dessus, les prix sont réglés de gré à gré. Il en est de même à l'égard des voyageurs qui veulent se rendre aux communes comprises dans la dernière série, les jours annoncés publiquement à l'avance pour les grandes eaux et les courses de Satory.

Les cochers sortant de Versailles sont tenus de marcher à raison de 8 kil. à l'heure. Les voyageurs doivent payer le prix de retour depuis le point où ils quittent la voiture jusqu'à Versailles.

OMNIBUS *de l'École de Saint-Cyr*, et *Voitures* pour *Neauphle-le-Château* et *Grignon* (*V.* ci-dessous, section II).—*Omnibus d'Orsay et de Jouy* (*V.* le Chemin de fer d'Orsay). — *Voitures* pour *Saint-Germain* (*V.* le Chemin de fer de Saint-Germain).

LA VILLE DE VERSAILLES.

Versailles, ch.-l. du départ. de Seine-et-Oise, V. de 44021 hab., située sur un plateau isolé, entre des collines couvertes de bois, à 139 mèt. au-dessus du niveau de la mer, jouit d'un air vif et d'un climat sain depuis que les marais du voisinage ont été desséchés, mais elle manque d'eau courante. Elle possède un évêché, des tribunaux de première instance et de commerce, un lycée, etc.

Versailles ne fut, dans le principe, qu'une dépendance, et, pour ainsi dire, le *grand commun* du château. Le plan de la nouvelle ville que Louis XIV voulait créer autour de son château avait été dressé dès 1670. Des terrains furent donnés aux seigneurs de la cour pour y bâtir des hôtels, et les nouvelles constructions furent encouragées par divers priviléges et exemptions. Elles s'élevèrent principalement au N., dans le quartier dit la Ville-Neuve, et qui se compose des rues des Réservoirs, de la Pompe, de la Paroisse, de la rue et de la place Hoche. L'autre quartier, ou le vieux Versailles, comprenait les rues de la Surintendance, de l'Orangerie, du Vieux-Versailles et de Satory. La population urbaine s'accrut considérablement sous le règne de Louis XV. De nouveaux quartiers s'élevèrent. Une seconde paroisse, celle de *Saint-Louis*, fut formée en 1734 (la première paroisse était celle de *Notre-Dame*). Cependant Versailles, malgré ses augmentations, ne suffisait pas à contenir la population si nombreuse qui se pressait autour de la cour. On construisit un nouveau quartier, composé de dix-huit rues alignées et traversé par les boulevards de la Reine et du Roi, sur le terrain occupé, sous Louis XIV, par les prés et le château de Clagny [1],

1. Louis XIV fit bâtir, en 1674, ce châ-

dont l'état d'abandon fit ordonner alors la démolition. L'étang du château, causant des maladies épidémiques, avait été auparavant desséché et converti en prairies. Les faubourgs réunis à la ville en 1787, formèrent, à l'E., le quartier de *Montreuil* ou la paroisse de *Saint-Symphorien*. La même année, Louis XVI accorda à la ville proprement dite, l'établissement d'une municipalité; et c'est de ce moment seulement qu'elle commença à vivre d'une vie indépendante du palais.

A chaque pas que l'on fait dans cette ville, qui fut, pendant près d'un siècle et demi, le séjour habituel de la cour, on rencontre des monuments et des souvenirs se rattachant à l'un des trois rois qui s'y sont succédé. Dans un grand nombre de maisons et d'établissements particuliers, on pourrait retrouver les hôtels habités autrefois par les grands seigneurs de la cour; tels que l'hôtel de Condé, situé rue des Réservoirs, n° 14, et où mourut la Bruyère; l'hôtel de Noailles, rue de la Pompe, n° 1; l'hôtel du maréchal de Richelieu, avenue de Saint-Cloud, n° 38; l'hôtel du duc de Saint-Simon, le célèbre auteur des *Mémoires*, même avenue, n° 42, etc.[1]. On consultera avec intérêt sur l'histoire intime de la ville, un ouvrage publié en 1854, *Histoire anecdotique des rues de Versailles*, par J. A. LE ROI, conservateur de la bibliothèque de la ville de Versailles (Versailles; librairie Bernard, rue Satory, 9).

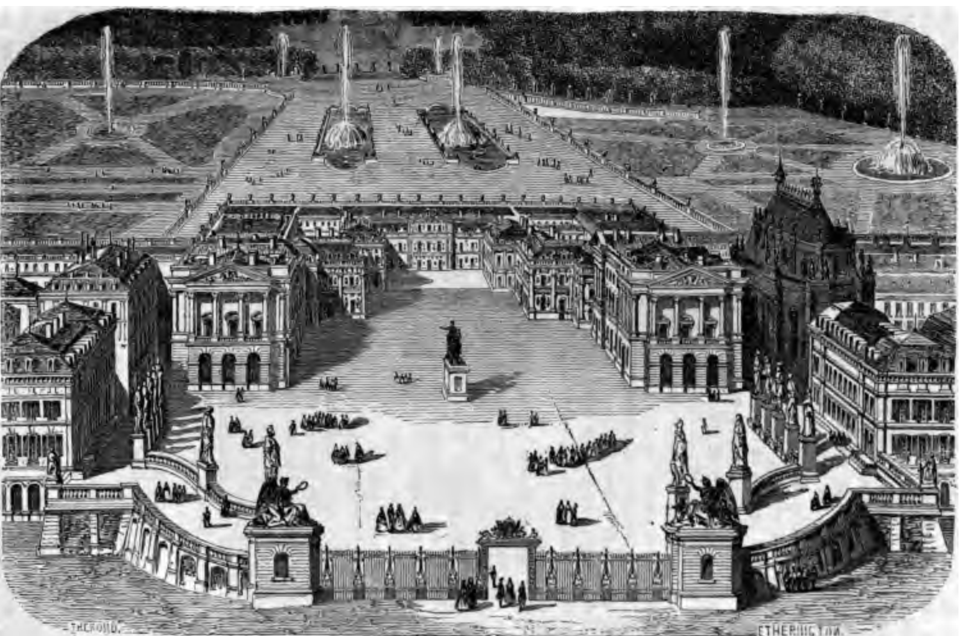
teau par Mansart pour Mme de Montespan. Les dépenses s'élevèrent à la somme de 2 861 728 livres tournois. Le musée de Versailles possède un tableau, n° 740, représentant le château de Clagny (*V.* p. 71).

1. M. le Roi a retrouvé dans une maison de la rue Saint-Médéric la *maison du parc aux cerfs*, qui a eu une si honteuse célébrité sous Louis XV. Ce nom lui venait du quartier où elle était située, et qui occupait l'emplacement d'un parc destiné par Louis XIII à élever des cerfs. Louis XV vendit cette *petite maison* à Sévin, premier commis de la guerre, et il en toucha le prix, 40 000 fr. en or, de ses propres mains dans son cabinet.

Le château occupe le point le plus élevé de la ville. En avant s'étend la vaste *place d'Armes*, d'où partent trois larges avenues en formant l'éventail. Celle du milieu, l'*avenue de Paris*, arrivant en ligne droite vis-à-vis du château, et ayant environ 94 mèt. de largeur, traverse la ville dans la direction de l'E. à l'O., et la divise en deux parties égales : à g. (en venant de Paris) est le *quartier Saint-Louis*, et, dans la partie la plus rapprochée du château, le vieux Versailles; à dr., est le *quartier Notre-Dame*, la ville neuve, qui s'est groupée auprès du palais. Les deux autres avenues sont : à dr., l'*avenue de Saint-Cloud*, ainsi nommée parce que cette route conduit du palais de Versailles à Saint-Cloud; à g., l'*avenue de Sceaux*, qui est beaucoup moins étendue que les deux autres. Dans l'espace qui les sépare de l'avenue de Paris, à leur débouché sur la place d'Armes, s'élèvent les grandes et les petites *écuries*, faisant face au château; elles sont aujourd'hui converties en quartiers de cavalerie. Ces deux bâtiments uniformes, construits, sur le dessin de Mansart, de 1679 à 1685, complètent avec les avenues, un magnifique ensemble, servant de perspective au château.

Outre ces trois avenues, plantées de quatre rangs d'arbres, deux boulevards contribuent aussi à donner un aspect grandiose à Versailles. Le *boulevard de la Reine*, tracé en 1775, traverse le quartier Notre-Dame, et s'étend de l'O. à l'E., depuis la plaine de Trianon jusqu'à l'avenue de Picardie, prolongement de l'avenue de Saint-Cloud. Le *boulevard du Roi*, qui coupe le précédent, forme la continuation de la rue des Réservoirs.

Deux *chemins de fer* mettent Versailles en communication avec les deux parties de Paris divisées par la Seine. Ils viennent aboutir à Versailles, à peu près à la même hauteur :



Vue à vol d'oiseau du château de Versailles, prise de l'avenue de Paris.

l'un, celui de la rive g., près de la mairie, entre l'avenue de Paris et l'avenue de Sceaux; l'autre, celui de la rive dr., dans une situation un peu moins centrale, au N. de l'avenue de Saint-Cloud. En outre, le chemin de fer américain dessert aujourd'hui l'ancienne route de terre.

Malgré les nombreux visiteurs que ces trois voies ferrées amènent chaque jour à la ville de Louis XIV, ses immenses avenues, ses vastes places, ses rues larges et tirées au cordeau, semblent être vides et attendre le retour de la cour qui y entretenait la vie. A défaut de la cour, les soldats y répandent un certain mouvement. Une partie considérable de la garde impériale (infanterie, cavalerie, artillerie) y tient garnison, et Versailles est, après Paris, la ville de France qui possède le plus grand nombre de casernes.

La ville, qui présente un aspect régulier, est partagée en portions symétriques. Les divisions principales sont déterminées par les trois avenues de Paris, de Saint-Cloud et de Sceaux. Deux marchés : le *marché Saint-Louis*, au S., au centre duquel s'élève la statue en bronze de l'abbé de l'Épée; et, au N., le *marché Notre-Dame* ou *Marché-Neuf* (construit en 1841), sont placés sur une ligne à peu près parallèle. Ils sont traversés : le premier, par la *rue Royale*, se prolongeant par l'avenue de la Mairie, jusqu'à l'avenue de Paris (c'est sur l'avenue de la Mairie qu'est le débarcadère du chemin de fer de la rive gauche); le second, par la *rue du Plessis* (sur laquelle se trouve le débarcadère du chemin de la rive droite), aboutissant à l'avenue de Saint-Cloud. A l'O. de ces marchés, et de même sur une ligne sensiblement parallèle, s'élèvent les deux principales églises de Versailles. L'une, l'église de Saint-Louis, est au S.; sur un de ses côtés s'étend la *rue de Satory*, qui vient aboutir près de la place d'Armes. Au N., la *rue Hoche* (autrefois Dauphine), traversant la place de ce nom, aboutit en face de la seconde église, Notre-Dame. Enfin, deux rues droites et parallèles aux précédentes partent de la cour du château : au S., la *rue de la Bibliothèque* (autrefois de la Surintendance), dont le prolongement est l'allée du Potager, qui longe la pièce d'eau des Suisses; au N., la *rue des Réservoirs*, dont la continuation, nous l'avons vu, est le boulevard du Roi. Cette dernière rue, l'une des plus larges de Versailles, a dû son nom aux réservoirs qui s'y trouvaient anciennement, et non au *réservoir* dit *de l'Opéra*, placé à l'extrémité de l'aile N. du château, et dont le mur de soutènement domine la rue et se voit aussi du côté du parc.

La *place Hoche*, la plus belle de Versailles après la place d'Armes, est coupée à angles droits par les rues Hoche et de la Pompe. Au milieu d'un parterre entouré d'une grille, s'élève la statue en bronze du général Hoche, posée sur un piédestal de marbre blanc et portant cette inscription : HOCHE, *né à Versailles, le* 24 *juin* 1768, *soldat à* 16 *ans, général en chef à* 25, *mort à* 29, *pacificateur de la Vendée*. Cette statue, due au sculpteur Lemaire, a été inaugurée en 1836. — M. Le Roi nous apprend (ouvrage déjà cité) qu'avant la Révolution la place Hoche était l'un des endroits où se tenaient les *chaises bleues* et les *brouettes*. Avant 1769, il n'y avait point, à Versailles, de voitures de place. Toutes les dames de la cour avaient leurs chaises dorées et armoriées. Une société obtint le privilége d'en établir pour le service public, et elles furent peintes en bleu, pour les distinguer de celles des grands seigneurs. Ces chaises exigeaient deux porteurs. Les brouettes étaient des chaises suspendues sur deux roues, mais tirées par un seul homme.

L'*église Saint-Louis* (cathédrale) a été bâtie en 1743, par Hardouin Man-

sart de Sagonne, petit-fils du célèbre Mansart. La façade et les clochers sont d'un style disgracieux. L'intérieur offre un ensemble assez simple et proportionné mais lourd. Au-dessus de la porte d'entrée, la voûte, supportant la tribune des orgues, est du plus mauvais goût. Dans la 3e chapelle à dr., un *monument* en marbre blanc, sculpté par *Pradier* (1821), a été érigé par la ville à la mémoire du duc de Berri. Nous signalerons aussi quelques tableaux curieux de l'ancienne école française : 2e chapelle du collatéral de dr., la Présentation de la Vierge au temple, par *Colier de Vermont* (1755) ; 2e chapelle à dr. après la sacristie, un saint Louis, en culotte de satin, par *Le Moyne;* 3e chapelle, une Prédication de saint Jean, par *Boucher*, dans le style de ses bergeries. Dans la chapelle de l'abside, sont des vitraux composés par *Devéria* et exécutés à la



Entrée principale du château sous Louis XIII.

manufacture de Sèvres. En revenant par l'autre côté de l'église, on remarque : 1re chapelle : saint Pierre sauvé des eaux, par *Boucher;* chapelle après le transsept, saint Pierre délivré des liens, par *Deshayes* (1701). Enfin, on peut voir dans la sacristie un tableau de J. *Jouvenet :* la Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Les fenêtres du chœur et des chapelles latérales ont été garnies, en 1867, de vitraux à médaillons.

L'ancien *orgue* de la cathédrale de Versailles construit par Clicquot, fut inauguré en 1761. La partie mécanique et instrumentale de cet instrument a été récemment renouvelée et enrichie de tous les perfectionnements de l'art moderne. C'est aujourd'hui un grand seize-pieds en montre avec pédale de 32 pieds; il possède 46 jeux complets distribués sur 3 claviers et 1 pédalier, 12 pédales de combinaison et 3131 tuyaux.

L'église Notre-Dame a été construite par Mansart, de 1684 à 1686. Le portail, formé de deux ordres, dorique et ionique, supportant un fronton, est d'un aspect massif. Le peu d'élévation de la coupole et surtout des tours, qui rappellent l'idée vulgaire de colombiers, ajoute à la lourdeur de l'édifice. A l'intérieur, les voûtes sont trop basses. L'*Assomption* du maître-autel a été peinte par *Michel Corneille*. La chapelle qui précède la sacristie, à dr., contient un tableau de *Restout*, de 1739, représentant saint Vincent de Paul prêchant. La chaire, sculptée par *Caffieri*, est la même que sous Louis XIV. On voit, dans la 2e chapelle à g., un cénotaphe élevé au comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, et une plaque de marbre noir à la mémoire de La Quintinie. Une chapelle en rotonde, avec déambulatoire et coupole a été construite en 1867, au chevet de l'église Notre-Dame, dans le style général de l'édifice. — C'est à Notre-Dame que commença, le 4 mai 1789, la procession des États généraux.—Dangeau raconte dans son journal que Louis XIV allait quelquefois communier à la paroisse; il y touchait jusqu'à 1300 malades. On sait que la foi attribuait aux rois de France la vertu de guérir les écrouelles.

Les édifices consacrés aux cultes dissidents sont : un *temple protestant*, derrière la gendarmerie; — une *chapelle anglicane*, rue des Bons-Enfants, près de la rue de la Pompe; — et une *synagogue*, avenue de Saint Cloud.

Le *théâtre* (restauré en 1850) se trouve dans la rue des Réservoirs. Mlle Montansier qui en obtint le privilège en 1775, en fit l'ouverture en 1777. Un corridor pratiqué du côté du parc, derrière le réservoir, permettait à Louis XVI et à Marie-Antoinette de se rendre dans leur loge sans être vus. -- Un petit *théâtre des Variétés* a été ouvert à côté de l'hôtel de la Chasse-Impériale, rue de la Chancellerie.

La **salle du Jeu de Paume** (rue Horace Vernet, donnant dans la rue de Gravelle, qui prend naissance à l'angle où la rue Satory vient aboutir sur l'avenue de Sceaux, dans le voisinage de la place d'Armes), a été le berceau à jamais célèbre de la Révolution française (*V.* p. 40). Elle a longtemps servi d'atelier à Horace Vernet, qui y a peint ses plus grandes toiles du Musée historique.

La *bibliothèque de la ville* (rue de la Bibliothèque, autrefois de l'Intendance), ouverte tous les jours, de 10 h. à 3 h., contient 60 000 vol.

Le *Potager du Roi*, situé entre la rue Satory et la pièce d'eau des Suisses, a été dessiné et planté autrefois par le célèbre La Quintinie; il offre un certain intérêt aux amateurs d'horticulture. Un étang profond, qui fut comblé avec les terres enlevées pour creuser la pièce d'eau des Suisses existait jadis en ce lieu. Sur ce fond de sable, on transporta de la terre végétale de la montagne de Satory. M. Dupetit-Thouars, dans sa *Notice sur La Quintinie*, estime à 1 800 000 fr. la dépense qu'a nécessitée la création de ce potager, qui a été clos sur la rue Satory, d'un mur en pierres de taille dans lequel s'ouvrent de loin en loin, vis-à-vis des rues correspondantes, de larges grilles en fer qui permettent aux passants de jouir de la vue du potager, généralement fermé aux visiteurs.

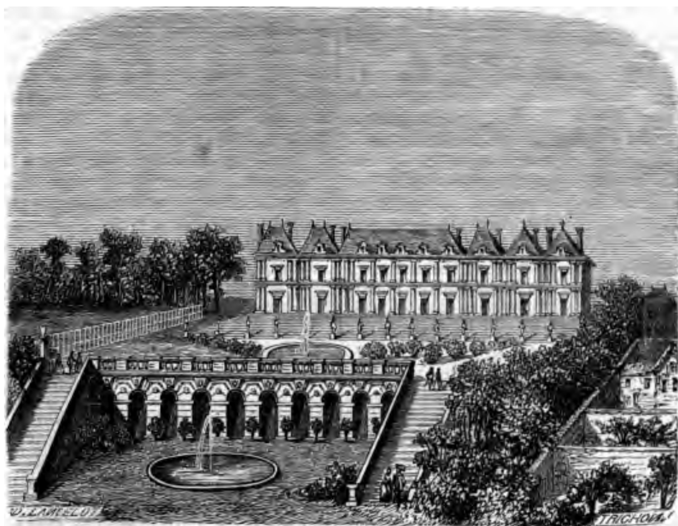
Parmi les monuments publics de Versailles, nous citerons encore : le nouvel *hôtel de la Préfecture*, composé d'un vaste corps de logis, avec pavillon central, et de deux ailes en retour terminées par des pavillons semblables (avenue de Paris; entrée des bureaux, rue Saint-Pierre); — la *mairie* (à côté du débarcadère de la rive gauche); — l'*hospice* (rue du Plessis); — le *lycée* (avenue de Saint-Cloud; — le *palais de justice* (rue Saint-Pierre); — le bâtiment du *Grand-Commun* (rue de la Surintendance, aujourd'hui de la Bibliothè-

que), immense édifice qui pouvait loger 2000 personnes attachées au service du château. Sous la première République, une manufacture d'armes y fut établie; il sert aujourd'hui d'*hôpital militaire*.

Histoire.

Versailles date de Louis XIII. Ce prince, qui venait continuellement chasser dans les bois du voisinage, ennuyé, et sa suite encore plus, d'y avoir couché dans un méchant cabaret de rouliers, ou dans un moulin à vent, excédé de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, s'y fit d'abord construire un pavillon, dont on retrouve l'emplacement à l'angle de la rue de la Pompe et de l'avenue de Saint-Cloud.

Mais Louis XIII voulut bientôt avoir une véritable habitation; il en confia les plans à Lemercier, en 1627, et en devint, cinq ans plus tard, le vrai *seigneur*, par l'achat qu'il fit de cette terre à François de Gondi, archevêque de Paris, moyennant 66000 livres.



L'Orangerie sous Louis XIII.

Le vieux château presque ruiné qui dépendait de ce fief fut abattu. A cette époque, des bois couvraient l'emplacement actuel de la place d'Armes. Une avenue, tracée dans ces bois, en face du château, est devenue, sous Louis XIV, la large avenue de Paris: toutefois les contre-allées n'en ont été rendues praticables qu'en 1774.

Dès l'année 1661, l'architecte Le Vau ajoutait de nouvelles constructions au modeste château de Louis XIII, perdu au milieu des bois. Mais ce fut seulement en 1682 que Louis XIV fixa définitivement à Versailles la résidence de la cour. « Avant Louis XIV, dit M. Le Roi, dans l'ouvrage déjà cité, le chemin de Paris à Versailles passait par Saint-Cloud et Ville-d'Avray. Mais, lorsque ce monarque, eut fixé son séjour à Versailles, il voulut

que la route de la capitale à son habitation royale fût digne du palais qu'il venait de créer. Une véritable armée, composée de soldats et d'ouvriers, fut répandue de Paris à Versailles. Des travaux considérables furent exécutés sur les bords de la Seine. On fit de très-hautes levées de terre dans Paris et le long du village d'Auteuil; un grand nombre de maisons de Sèvres furent abattues; la butte de Chaville fut aplanie, et une route large et commode vint enfin aboutir à cette grande avenue de Versailles, magnifique entrée de la demeure du grand roi. »

L'architecte Mansart ne put, malgré son insistance, obtenir de Louis XIV la démolition des bâtiments élevés par Louis XIII. Pour agrandir le château, il dut l'entourer, du côté du jardin, d'une enveloppe qui en doublait la profondeur, et établir à l'intérieur quatre petites cours, afin de conserver le jour aux façades masquées par les nouvelles constructions; il joignit les pavillons isolés, élevés en avant, et fit disparaître les arcades qui fermaient la *cour de Marbre* (*V.* p. 42).

Du côté du jardin, Mansart avait conservé à la partie centrale une terrasse qui disparut, en 1678, pour faire place à la grande galerie (*V.* p. 54); les ailes du S. et du N., qui furent successivement construites, vinrent se rattacher à cette partie centrale, et firent comparer ce vaste ensemble à un oiseau aux ailes disproportionnées. Ce palais si magnifique, manquait non-seulement d'ensemble mais il était distribué d'une manière très-incommode. C'est pour se soustraire à ces incommodités insupportables des appartements du palais de Versailles que Louis XIV fit bâtir Trianon à l'extrémité du parc; il y trouva un refuge contre Versailles; plus tard, il en chercha un autre mieux approprié à ses goûts au château de Marly.

Ce fut par les jardins que commencèrent les grands travaux d'agrandissement qui firent de Versailles la plus somptueuse des résidences royales. Le Nôtre en fut chargé; le parc, dessiné par lui, devint le chef-d'œuvre des *jardins français*.

Cependant, quand les allées eurent été plantées, les bassins construits, on s'aperçut, un peu tard, que, grâce à la situation élevée de Versailles, l'eau prise des étangs du voisinage était insuffisante pour alimenter les bassins et les jets d'eau. Afin de remédier à ce manque d'eau, on imagina divers projets : le premier et le plus hardi, proposé par Riquet, auteur du canal de Languedoc, consistait à amener sur les hauteurs de Satory une portion de la Loire, en la prenant près de Briare. Par ordre de Colbert, l'abbé Picard commença en 1674 les études de nivellement. Mais le projet dut être abandonné; on s'aperçut qu'afin d'avoir une pente suffisante pour amener l'eau de la Loire, il faudrait la prendre à la hauteur de la Charité, c'est-à-dire à 50 lieues de Versailles.

Une machine immense, inventée et construite par le Liégois Rennequin (*V.* l'article que M. de Prony lui a consacré dans la *Biographie universelle*, tome XXXVII), fut établie à Marly. Elle mettait en jeu 221 pompes et devait faire monter les eaux de la Seine à la hauteur de 154 mèt. sur l'*aqueduc de Marly*, long de 643 mèt., et l'amener à Versailles. Les travaux durèrent 7 ans et coûtèrent 3 674 864 livres[1]. Quand l'eau de la *machine de Marly* arriva à Versailles, en 1683, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle serait insuffisante; et comme, à cette époque, on venait de construire le château royal de Marly, elle fut réservée au service de cette dernière résidence. En 1741 une partie en fut rendue à Versailles.

Cependant l'eau manquait toujours

1. L'entretien de la machine de Marly, de 1691 à 1792, a coûté 7 242 750 liv.

à Versailles ; tous les esprits travaillaient pour trouver le moyen d'en faire venir. Enfin, on entreprit de détourner la rivière de l'Eure et de l'amener à Versailles. Louvois chargea l'académicien Lahire de faire les nivellements. Les travaux furent commencés et poursuivis activement auprès de Maintenon, qui appartenait depuis peu de temps à la veuve de Scarron, destinée à devenir plus tard la femme légitime de Louis XIV.

On creusa un canal de 40 000 mèt. depuis Pontgouin jusqu'à Berchère-la Mangot; le lit du canal devait avoir 5 mèt. de largeur et 3 mèt. de profondeur ; l'aqueduc, qui traverserait la vallée de Maintenon, devait avoir 5920 mèt. de longueur et 242 arcades. — On lit dans une lettre de Racine à Boileau, à la date du 4 août 1687 : « J'ai fait le voyage de Maintenon et je suis fort content des ouvrages que j'y ai vus; ils sont prodigieux et dignes en vérité de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis de Maintenon sont presque faites : il y en a 48 ; elles sont bâties pour l'éternité. Je voudrais qu'on eût autant d'eau à faire passer dessus qu'elles sont capables d'en porter. Il y a là plus de 30 000 hommes qui travaillent. »



Intérieur de l'avant-cour sous Louis XIII.

A ces indications nous ajouterons un dernier détail :

« Vauban, calculant que toutes les bêtes de somme de la Beauce mises en réquisition n'auraient pas suffi pour charger les matériaux de ce gigantesque monument, matériaux qui n'existaient qu'au loin, avait creusé un canal de 12 kil. et à 9 écluses, d'Épernon à Maintenon, par la vallée de la Guesle, tout exprès pour apporter les masses de pierre de grès. Un autre canal de 33 kil., du Moulin-Neuf, près de Saint-Priest, jus-

qu'à Maintenon, fut établi pour amener la pierre à chaux. »

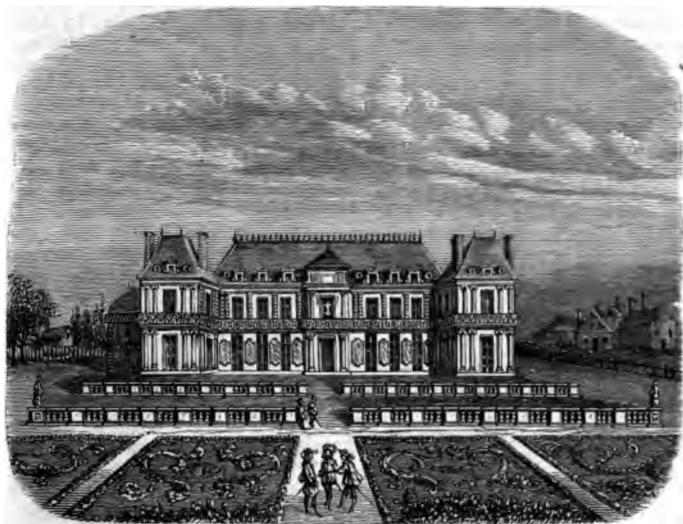
On a beaucoup discuté sur le montant des sommes que coûta la tentative faite pour amener la rivière de l'Eure à Versailles. Ces dépenses ont sans doute été fort exagérées par Saint-Simon et par des historiens plus récents, peu favorables à Louis XIV. Un écrivain moderne, qui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, a entrepris de justifier à la fois Mme de Maintenon et Louis XIV, croit pouvoir affirmer que, *sans compter les acquisitions de terrains*, les dépenses occasionnées par ces travaux ne s'élevèrent qu'à près de 9 millions. Quoi qu'il en soit, il est juste de faire remarquer que cette somme était encore considérable pour le temps, et qu'elle eût pu d'ailleurs trouver un emploi beaucoup plus utile, lors même que les travaux entrepris n'eussent pas complétement avorté !

Mais ce qui est hors de doute, parce que le fait est attesté par des contemporains très-favorables au roi, entre autres par Mmes de la Fayette et de Sévigné, c'est que ces travaux entraînèrent des malheurs d'un autre genre, et beaucoup plus déplorables qu'une perte d'argent. On imagina d'employer les troupes aux terrassements. En 1684, le chroniqueur de la cour, Dangeau, porte, par jour, le nombre des soldats qui y travaillaient à 22 000 hommes, et celui des chevaux à 6000. L'année précédente, il porte le nombre des travailleurs à 36 000. « On employait, dit Mme de la Fayette, des troupes à ce prodigieux dessein *pour avancer de quelques années les plaisirs du roi*, et on le faisait avec moins de dépenses et moins de temps que l'on n'eût osé l'espérer. La quantité des maladies que causent toujours les remuements des terres mettait les troupes qui étaient campées à Maintenon, où était le fort du travail, hors d'état d'aucuns services; mais *cet inconvénient ne paraissait digne d'aucune attention, au sein de la tranquillité dont on jouissait.* » Voici ce que Mme de Sévigné écrit à Bussy-Rabutin, à la date du 12 octobre 1678 : « Le roi veut aller à Versailles ; mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité de faire que les bâtiments soient en état de le recevoir et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits des chariots pleins de morts. On cache cette triste marche, pour ne pas effrayer les ateliers et ne pas décrier l'air de ce *favori sans mérite*. Vous savez ce bon mot de Versailles. » Ces inutiles tentatives, où périssaient des milliers de soldats pour *avancer de quelques années les plaisirs du roi*, durèrent plusieurs années ; « et non-seulement les officiers particuliers, mais les colonels, les brigadiers et ce qu'on y employa d'officiers généraux, n'avaient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart d'heure. » La guerre, enfin, interrompit les travaux en 1688. On ne fut peut-être pas fâché d'avoir un prétexte de les abandonner sans honte. Ils n'ont jamais été repris. Sous Louis XV, ces travaux tombèrent dans la propriété du maréchal de Noailles. Mme de Pompadour obtint de lui la permission d'y prendre des matériaux pour la construction de son château de Crécy. D'autres après elle obtinrent des permissions semblables. L'aqueduc de Maintenon, dont on admire encore la jeune ruine, atteignait une longueur d'environ 1300 mèt. lorsque les travaux furent interrompus. (Consulter l'ouvrage de M. le Roi, bibliothécaire de Versailles : *Des eaux de Versailles considérées dans leur rapport historique et hygiénique*. 1847, 1 vol. in-8.)

Après tant de travaux si tristement avortés, on se réduisit à un plan beaucoup plus modeste, et qui réussit enfin, ou à peu près. On songea à utiliser les eaux des étangs situés sur le plateau qui s'étend de

Versailles à Rambouillet; et, « par un vaste système de rigoles et d'aqueducs souterrains présentant un développement de 50 lieues, on parvint à recueillir et à transporter à Versailles, comme cela se fait encore, les eaux de pluie et de fonte de neige qui tombent sur une surface de 8 à 9 lieues de long sur 3 ou 4 de large. » (M. de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. II, p. 87.) Le sol des jardins de Versailles est une sorte de parquet recouvrant des voûtes souterraines, qui ont sous le parterre jusqu'à 5 mèt. de hauteur, des aqueducs et des milliers de tuyaux.

Ces jardins, enfin pourvus d'eau, furent peuplés de statues dues au ciseau des plus habiles sculpteurs. Le parc de Versailles se divisa en grand et en petit parc : ce dernier se composait du parc actuel; l'autre, qui renfermait plusieurs villages, était entouré d'un mur de 9 lieues de longueur.



Château du côté du parc sous Louis XIII.

On a évalué diversement les sommes énormes qui durent s'engloutir à Versailles. On sait seulement d'une manière certaine que Louis XIV, effrayé de tant de dépenses, brûla les mémoires des ouvriers.

En 1682, Versailles devint la résidence presque permanente de la cour. Mais, aux joies et aux fêtes, succédèrent des revers. En 1709, Louis XIV envoya à la Monnaie son trône d'argent et les meubles les plus précieux de son palais, pour subvenir aux frais de la guerre. Il mourut à Versailles le 1er septembre 1715, et fut enterré sans pompe à Saint-Denis.

Louis XV ne vint habiter Versailles qu'en 1722. Sous Mme de Pompadour, ce palais ne fut plus qu'un boudoir[1] :

1. M. le Roi, bibliothécaire de Versailles, a publié, d'après un manuscrit conservé aux archives de la préfecture de Seine-et-Oise, le relevé des *dépenses* de Mme de Pompadour pendant sa fa-

sous Mme Dubarry, une petite-maison. Il subit alors des transformations conformes à la vie cachée que voulait mener le souverain : ses vastes pièces furent converties en petits réduits. Cependant quelques additions y furent faites. En 1753, l'architecte Gabriel y construisit une salle de spectacle, et, vers 1772, le pavillon parallèle à la chapelle, et dont l'architecture fait avec le reste des bâtiments un contraste choquant quand on arrive par la cour d'honneur. Ce pavillon se rattachait à un projet de restauration générale interrompu par la mort de Louis XV.

La ville qui avait vu ces effroyables excès de la royauté devait en voir aussi la première expiation ; et ce fut l'infortuné Louis XVI qui, sans avoir hérité des vices de ses ancêtres, en subit le châtiment. Nous ne pouvons que rappeler ici l'affaire du collier, dont les principales scènes se passèrent dans les bosquets de Versailles, et dont le scandale fut si fatal au prestige du trône.

Pendant l'année 1789, l'histoire de Versailles se confond avec celle de la Révolution. C'est dans le Jeu de Paume de cette ville que l'Assemblée nationale se réfugia et refusa de se dissoudre. A l'intérieur de l'édifice, on lit encore cette inscription :

« Les représentants des communes de France, constitués en Assemblée nationale, le 17 juin 1789, ont prêté ici, le 20 du même mois, le serment qui suit :

« Nous jurons de ne jamais nous
« séparer, et de nous rassembler par-
« tout où les circonstances l'exige-
« ront, jusqu'à ce que la constitution
« soit établie et affermie sur des fon-
« dements solides. »

Au-dessus de cette inscription, on a ajouté celle-ci :

ILS L'AVAIENT JURÉ :
ILS ONT ACCOMPLI LEUR SERMENT.

On peut lire, dans toutes les histoires de la Révolution, le récit des journées des 5 et 6 octobre, où la royale demeure de Versailles ayant été violée par le peuple de Paris, le roi et la reine furent obligés de venir s'installer à Paris avec l'Assemblée nationale. Cette insurrection avait été provoquée, qui l'ignore, par le banquet qu'avaient donné quelques jours auparavant les gardes du corps dans la salle de théâtre du château.

Depuis cette époque, Versailles n'est plus la résidence des rois. La Convention fit faire l'inventaire du mobilier, qui fut vendu. Cette ville fut négligée par Napoléon, qui, à Sainte-Hélène, la traitait de *ville bâtarde*, et se reprochait le peu de dépenses d'entretien qu'il y avait faites. Il s'était fait présenter des projets de restauration ; mais, découragé par les difficultés, effrayé des dépenses, « il regretta, en le maudissant, dit M. Fontaine, que Louis XIV, dans cet amas d'incohérences, lui eût laissé son faste à utiliser, et la Révolution ses excès à réparer. »

Sous Louis XVIII et Charles X, 6 millions furent consacrés à réparer les façades du château, à restaurer les peintures et les dorures, et à élever un pavillon correspondant à celui qui avait été construit sous Louis XV et dont il a été parlé plus haut.

Louis-Philippe a rendu au palais de Versailles son ancienne splendeur. Il l'a débarrassé des petits logements qui l'obstruaient. « Le palais, dit un historien de Versailles, sous l'ancien régime et depuis, était habité par un nombre considérable de familles, qui avaient divisé en deux ou trois étages la plupart des grandes salles. La *salle de* 1830 contenait 27 chambres. Les corridors, autour de ces salles, recevaient les immondices de tous les ménages. On se ferait difficilement une idée de la saleté, du désordre qui régnaient à Versailles, dans l'ancienne cour. » Il fallut abattre tous ces planchers et ces soupentes pour retrouver

veur ; elles s'élèvent au chiffre de 36 924 140 livres.

les salles spacieuses qui devaient être rétablies dans leur ancien état. Ces détails sont confirmés par M. Fontaine, architecte.

En 1831, dit M. de Montalivet, la pensée d'établir à Versailles des Invalides militaires fut reproduite et faillit triompher. La résistance énergique du roi, aidée de l'opinion de quelques-uns des ministres, repoussa ce projet. Louis-Philippe résolut alors de sauver pour toujours l'ancienne demeure de son aïeul, et de la mettre par une destination nouvelle hors de l'atteinte des révolutions futures. Le vaste musée de Versailles est l'œuvre personnelle de Louis-Philippe. Lui-même il a discuté le plan de toutes les salles et des galeries, qui contiennent plus de 4000 tableaux et portraits et environ 1000 œuvres de sculpture. Dans ce vaste classement de tous les souvenirs glorieux pour le pays, il ne reculait devant aucun acte



Cour royale.

de l'impartialité la plus hardie. Pour l'unique satisfaction de léguer à l'État cet immense musée, Louis-Philippe a consacré 398 visites à l'indication et à la surveillance des travaux de restauration dirigés par l'architecte du palais, M. Nepveu. Les sommes dépensées par le roi, pour la création qu'il avait conçue et qu'il tenait a réaliser, s'élèvent en bloc à 23 494 000 francs, qui se décomposent ainsi : entretien des bâtiments et du système des eaux : 2 640 000 francs; travaux neufs. 12 419 000 francs; commandes, acquisitions et restaurations de peintures et de sculptures : 6 625 000 francs; acquisitions et restaurations du mobilier : 1 810 000 francs. L'emplacement d'un nouveau musée, consacré à la gloire politique et aux vertus civiles, était désigné dans la partie du palais qui s'étend parallèlement à la grande aile du midi, sur l'un des côtés de la rue de la Surintendance; la Révolution

de février a mis obstacle à la réalisation de cette pensée.

Malgré le peu de valeur qu'ont un certain nombre de tableaux, qui devraient être remplacés, le musée de Versailles est le plus beau monument consacré à l'histoire d'un peuple; il offre, en outre, un grand intérêt aux amateurs de peinture qui étudient l'École française.

LE PALAIS.

Le palais de Versailles comprend trois corps de bâtiments principaux : une partie centrale et deux ailes. Du côté des jardins, il offre aux regards une ligne d'une grande étendue (415 mèt. 27 cent., sans compter les façades en retour), sur laquelle s'avance le corps central. Du côté de la grande cour, nommée autrefois *cour des Ministres*, au contraire, non-seulement on ne peut pas en embrasser toute l'étendue, mais, à cause des deux pavillons qui se projettent en avant, il ne présente que des lignes qui fuient et des parties rentrantes : une cour centrale, la *cour Royale*, dans la portion comprise entre les deux ailes (au fond est la petite *cour de Marbre*), et deux petites cours latérales, la *cour des Princes* à g., et la *cour de la Chapelle*, à dr. Les architectes Gabriel et Peyre firent, sous Louis XV et sous Louis XVI, des plans pour dissimuler cette mauvaise ordonnance, et donner de ce côté au palais un grand aspect monumental. Les événements ont empêché l'exécution de ce projet.

Cour du palais.

Cette cour, créée par Louis XIV, a subi depuis plusieurs changements. On consultera avec intérêt les tableaux du Musée n°s 725 et 726 (dans la grande salle des *Résidences royales*, n° 99 du plan II), qui montrent l'état du château vers 1664 et 1722. La porte de la grille était à l'endroit où est placée aujourd'hui la statue équestre de Louis XIV. Les personnes qui n'avaient pas le privilége d'être admises dans la cour Royale « trouvaient, à l'entrée, des chaises bleues (*V.* ci-dessus, p. 32), qui les transportaient pour six sous jusqu'aux vestibules des escaliers de marbre. » Une grille dorée sépare la cour de la place d'Armes. De chaque côté de cette grille est un groupe en pierre : à dr., la France triomphant de l'Empire, par *Marsy* ; à g., la France triomphant de l'Espagne, par *Girardon;* plus en arrière, aux deux extrémités de la balustrade, sont deux autres groupes : à dr., la Paix, par *Tuby;* à g., l'Abondance, par *Coysevox*. Seize statues en marbre ornent à dr. et à g. la grande cour; la plupart ont été placées autrefois sur le pont de la Concorde, à Paris, mais leur masse trop considérable, surchargeant le pont, elles furent transportées à Versailles. Ces statues sont, à dr. : celle de Richelieu, par *Ramey;* puis celles de Bayard, de Colbert, de Jourdan, de Masséna, de Tourville, de Duguay-Trouin, de Turenne; à g., celle de Suger, par *Stouf;* puis celles de du Guesclin, de Sully, de Lannes, de Mortier, de Suffren, de Duquesne, et de Condé, par *David* (d'Angers).

Au milieu de la cour, la statue équestre, en bronze, de Louis XIV est de *Petitot* et de *Cartellier*. Le cheval est de ce dernier; il était destiné à une statue de Louis XV

Des deux côtés s'élèvent deux pavillons modernes qui se projettent en avant, ornés de colonnes corinthiennes; sur leur fronton triangulaire se lit cette inscription : *A toutes les gloires de la France.*

La petite cour carrée du fond, entre les deux pavillons, qui était celle de l'ancien château de Louis XIII, a été nommée, à cause de son dallage en marbre, la cour de Marbre.

Cour de Marbre.

Cette cour était d'un mèt. 75 c. environ plus élevée que les apparte-

ts du rez-de-chaussée. On y tait par des marches. Louis XIV obligé de la traverser pour al- de ce côté gagner sa voiture. a été abaissée sous Louis-Phi- ɜ, et n'est plus élevée que d'une marche au-dessus du sol de la cour précédente. Elle servit quelquefois à des fêtes données par Louis XIV; en 1674, l'opéra d'*Alceste*, par Lully et de Quinault y fut représenté. Dans la matinée du 6 octobre



Intérieur de la chapelle.

, ce fut au balcon du premier ɜ que Louis XVI et Marie-Antoi- ː se virent forcés de se montrer ɔeuple qui remplissait la cour. cris se firent ensuite entendre, lant : « La reine seule! » et elle nça seule sur le balcon.

De la grande cour du château on peut gagner les jardins par les passages qui sont au fond, soit de la *cour des Princes*, à g., soit de la *cour de la Chapelle*, à dr. (*V.* plan II). C'est ordinairement de ce côté que l'on entre dans le Musée. La salle d'entrée au rez-de-chaussée (sous le vestibule ouvert, qui sert de passage entre la

cour de la Chapelle et les jardins) est à dr. Elle sert de vestibule à la chapelle (1, plan II).

La chapelle (plan II).

Il y a eu successivement trois chapelles dans le palais : la première, élevée sous Louis XIII, et qui était près de l'escalier de marbre; la seconde, qui fut bâtie sous Louis XIV, et qui était à la place où se trouvent aujourd'hui le vestibule ouvert à côté de la chapelle actuelle et le salon d'Hercule, au premier étage; enfin, la chapelle actuelle, qui, commencée en 1696, ne fut achevée qu'en 1710; c'est le dernier ouvrage de *Mansart*. « Cette chapelle, dit Saint-Simon, qui a coûté tant de millions, si mal proportionnée, qui semble vouloir écraser le château, n'a été faite ainsi que par artifice. Mansart ne compta ses proportions que des tribunes, parce que le roi ne devait presque jamais y aller en bas, et il fit exprès cet horrible exhaussement par-dessus le château pour forcer, par cette difformité, à élever tout le château d'un étage. Sans la guerre qui arriva, pendant laquelle il mourut, cela serait fait. » Louis XIV assistait tous les jours à la messe et sa musique y chantait toujours un *motet*.

Cette chapelle, richement décorée, ornée de statues et de bas-reliefs, est à peu près dans l'état où l'a laissée Louis XVI en quittant Versailles; on peut remarquer, comme une singularité, que la Révolution l'ait respectée.

Le *maître-autel* est en marbre et en bronze doré. Les chapelles des bas côtés sont ornées de bas-reliefs par *Bouchardon*, *Slodtz*, etc., et de tableaux : la Cène, par *Silvestre;* saint Louis soignant les blessés, par *Jouvenet;* les Apôtres des plafonds des travées sont peints à l'huile sur enduit de plâtre, par *Louis* et *Bon Boullongne*. Dans une de ces travées est une sainte Thérèse en extase, par *Santerre*. Dans la chapelle de la Vierge, le plafond et le tableau d'autel sont de *Louis Boullongne*.

Plafond de la voûte. — Au centre, *A. Coypel* a peint le Père éternel dans sa gloire. Dans la voûte du chevet, *Lafosse* a peint la Résurrection de Jésus-Christ; au-dessus de la tribune du roi, en face du maître-autel, la Descente du Saint-Esprit est due au pinceau de *Jouvenet*.

LE MUSÉE.

Le musée de Versailles est ouvert tous les jours, de 11 h. à 4 h., le lundi excepté. A partir du mois de mai jusqu'au mois d'octobre, il reste ouvert jusqu'à 5 h.

Dans la visite du musée, nous suivrons l'ordre selon lequel on fait traverser les salles au public, ordre qu'il est nécessaire d'observer pour ne pas s'égarer dans ce dédale si compliqué et pour ne rien omettre involontairement. Nous indiquerons postérieurement les autres points où peuvent entrer ceux qui veulent fractionner leur visite et ne voir qu'une des trois divisions de l'édifice : l'aile du S., le corps central où sont les grands et petits appartements, ou l'aile du N. [1] C'est par cette dernière que nous commencerons, en parcourant successivement ses trois étages.

Les limites imposées à ce travail ne permettent pas de donner l'énumération complète des tableaux. Chaque tableau portant inscrit au bas du cadre l'indication et la date de l'événement qu'il représente, avec le nom du peintre, nous nous bornerons, au milieu de cette multitude d'objets fatigants pour la curiosité, à indiquer sommairement les œuvres principales et à signaler celles qui, par le mérite du peintre, l'intérêt ou la singula-

1. Divers motifs, parmi lesquels il faut compter, dit-on, le nombre trop restreint des surveillants, font quelquefois tenir fermées certaines parties du musée, choisies, il est vrai, parmi celles que le public fréquente le moins. Au mois de novembre 1867, on ne pouvait visiter : ni l'attique du nord, ni les salles des marines, ni les salles des tombeaux, ni les salles des résidences royales, ni les salles des tableaux-plans. Quant aux petits appartements, ils sont habituellement fermés et on ne peut y pénétrer qu'avec une permission du M. le général Rolin, adjudant-général des palais impériaux, aux Tuileries. Cette permission, qu'il suffit de demander par écrit, n'est jamais refusée.

cour de la Chapelle et les jardins) est à dr. Elle sert de vestibule à la chapelle (1, plan II).

La chapelle (plan II).

Il y a eu successivement trois chapelles dans le palais : la première, élevée sous Louis XIII, et qui était près de l'escalier de marbre; la seconde, qui fut bâtie sous Louis XIV, et qui était à la place où se trouvent aujourd'hui le vestibule ouvert à côté de la chapelle actuelle et le salon d'Hercule, au premier étage; enfin, la chapelle actuelle, qui, commencée en 1696, ne fut achevée qu'en 1710; c'est le dernier ouvrage de *Mansart*. « Cette chapelle, dit Saint-Simon, qui a coûté tant de millions, si mal proportionnée, qui semble vouloir écraser le château, n'a été faite ainsi que par artifice. Mansart ne compta ses proportions que des tribunes, parce que le roi ne devait presque jamais y aller en bas, et il fit exprès cet horrible exhaussement par-dessus le château pour forcer, par cette difformité, à élever tout le château d'un étage. Sans la guerre qui arriva, pendant laquelle il mourut, cela serait fait. » Louis XIV assistait tous les jours à la messe et sa musique y chantait toujours un *motet*.

Cette chapelle, richement décorée, ornée de statues et de bas-reliefs, est à peu près dans l'état où l'a laissée Louis XVI en quittant Versailles; on peut remarquer, comme une singularité, que la Révolution l'ait respectée.

Le *maître-autel* est en marbre et en bronze doré. Les chapelles des bas côtés sont ornées de bas-reliefs par *Bouchardon*, *Slodtz*, etc., et de tableaux : la Cène, par *Silvestre;* saint Louis soignant les blessés, par *Jouvenet;* les Apôtres des plafonds des travées sont peints à l'huile sur enduit de plâtre, par *Louis* et *Bon Boullongne*. Dans une de ces travées est une sainte Thérèse en extase, par *Santerre*. Dans la chapelle de la Vierge, le plafond et le tableau d'autel sont de *Louis Boullongne*.

Plafond de la voûte. — Au centre, *A. Coypel* a peint le Père éternel dans sa gloire. Dans la voûte du chevet, *Lafosse* a peint la Résurrection de Jésus-Christ; au-dessus de la tribune du roi, en face du maître-autel, la Descente du Saint-Esprit est due au pinceau de *Jouvenet*.

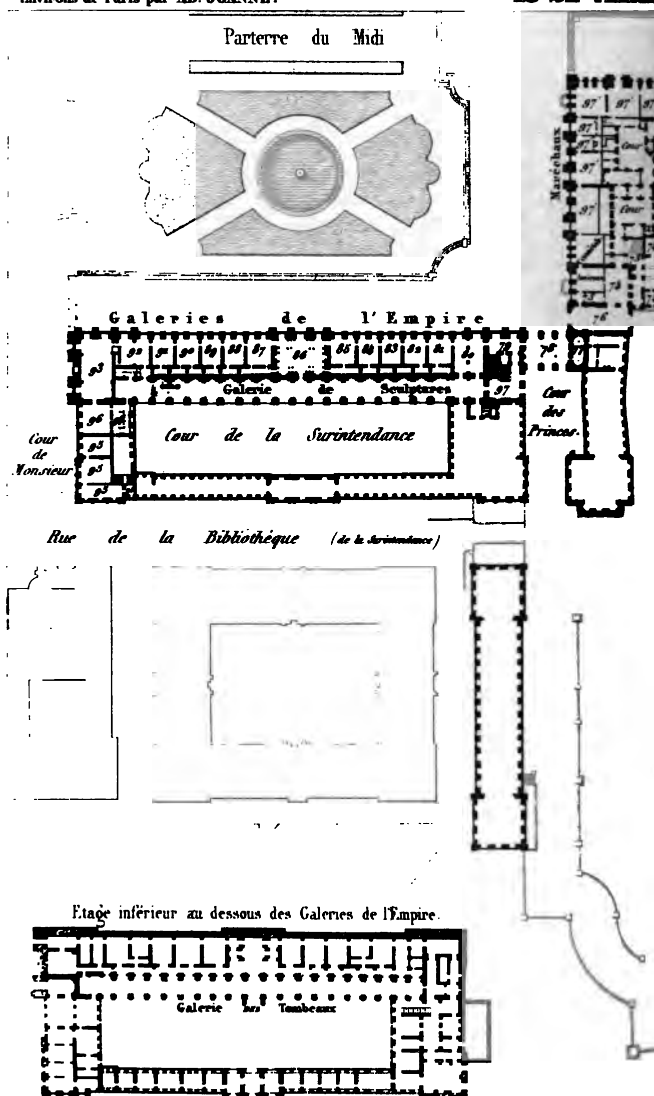
LE MUSÉE.

Le musée de Versailles est ouvert tous les jours, de 11 h. à 4 h., le lundi excepté. A partir du mois de mai jusqu'au mois d'octobre, il reste ouvert jusqu'à 5 h.

Dans la visite du musée, nous suivrons l'ordre selon lequel on fait traverser les salles au public, ordre qu'il est nécessaire d'observer pour ne pas s'égarer dans ce dédale si compliqué et pour ne rien omettre involontairement. Nous indiquerons postérieurement les autres points où peuvent entrer ceux qui veulent fractionner leur visite et ne voir qu'une des trois divisions de l'édifice : l'aile du S., le corps central où sont les grands et petits appartements, ou l'aile du N. [1] C'est par cette dernière que nous commencerons, en parcourant successivement ses trois étages.

Les limites imposées à ce travail ne permettent pas de donner l'énumération complète des tableaux. Chaque tableau portant inscrit au bas du cadre l'indication et la date de l'événement qu'il représente, avec le nom du peintre, nous nous bornerons, au milieu de cette multitude d'objets fatigants pour la curiosité, à indiquer sommairement les œuvres principales et à signaler celles qui, par le mérite du peintre, l'intérêt ou la singula-

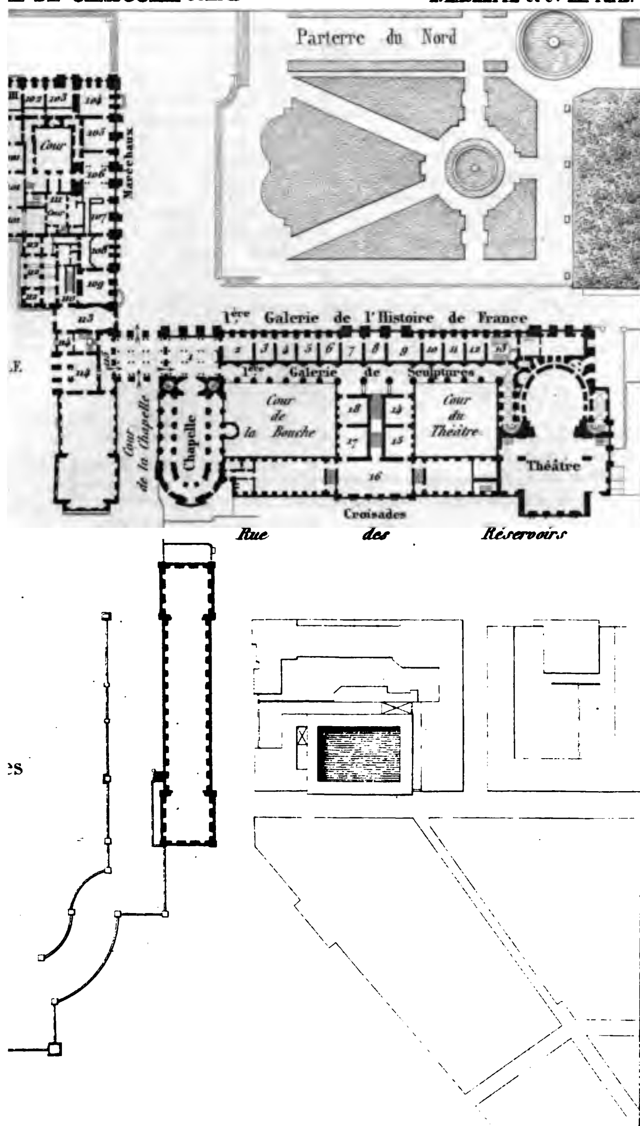
1. Divers motifs, parmi lesquels il faut compter, dit-on, le nombre trop restreint des surveillants, font quelquefois tenir fermées certaines parties du musée, choisies, il est vrai, parmi celles que le public fréquente le moins Au mois de novembre 1867, on ne pouvait visiter : ni l'attique du nord, ni les salles des marines, ni les salles des tombeaux, ni les salles des résidences royales, ni les salles des tableaux-plans. Quant aux petits appartements, ils sont habituellement fermés et on ne peut y pénétrer qu'avec une permission du M. le général Rolin, adjudant-général des palais impériaux, aux Tuileries. Cette permission, qu'il suffit de demander par écrit, n'est jamais refusée.



Parterre du Midi
Galeries de l'Empire
Galerie de Sculptures
Cour de la Surintendance
Cour de Monsieur
Cour des Princes
Maréchaux
Cour
Rue de la Bibliothèque (de la Surintendance)
Etage inférieur au dessous des Galeries de l'Empire.
Galerie des Tombeaux

Imp. Bellé

Z-DE-CHAUSSÉE. Plan II. L. HACHETTE et Cie — Paris.



Gravé le Plan par Lefèvre, la Lettre par P. Rousset.

rité du sujet, se recommandent plus particulièrement à l'attention. Nous parlerons rarement des copies. Les personnes qui voudraient avoir des renseignements plus étendus trouveront à acheter aux portes du musée la *Notice du musée impérial de Versailles* (2e édition), par Eud. Soulié, conservateur du musée de Versailles, travail important et riche en documents de toute nature. La première partie, consacrée au rez-de-chaussée et contenant 524 pages, coûte 4 fr.; la seconde, consacrée au 1er étage du musée, contient 406 pages et coûte 3 fr.; la troisième, consacrée au 2e étage du musée et aux sculptures du jardin, contient 623 pages et coûte 4 fr.

AILE DU NORD.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

Première galerie de l'Histoire de France.

Deux galeries adossées s'ouvrent sur le vestibule de la chapelle, dans lequel nous venons d'entrer (*V.* page 44); l'une est une *galerie de sculptures*; l'autre, divisée en plusieurs salles et éclairée par des fenêtres donnant sur le parterre, est une galerie de peintures, dite : *de l'Histoire de France* :

1re *salle* (2, plan II). — (Les six premières salles formaient, sous Louis XIV, l'appartement du duc du Maine). Elle contient 22 tableaux, parmi lesquels nous citerons : N° 10. Charlemagne présentant ses Capitulaires, par *Ary Scheffer* (1827); plusieurs tableaux relatifs à saint Louis, par *Rouget*.

2e salle (3, plan II). — 26. Mort de du Guesclin, par *Brenet* (salon de 1777).

3e *salle* (4, plan II). — 49. Prise de Brescia, par *Larivière*.

4e *salle* (5, plan II). — 52. Mort de Gaston de Foix à Ravenne, par *Ary Scheffer*, tableau exposé en 1824, et qui compte dans l'histoire de l'invasion de l'école romantique.

5e *salle* (6, plan II). — Tableaux : par *Brenet*, 62; par *Rouget*, 66 et 68; par *Odier*, 71.

6e *salle* (7, plan II). — 98. 101. Deux tableaux de *Van der Meulen*.

7e *salle* (8, plan II). — Ici était autrefois l'escalier de l'aile du nord.

8e *salle* (9, plan II). — 155. 162. Tableaux de *Van der Meulen*. 164. Louis XIV reçoit Dangeau grand maître de l'ordre de Saint-Lazare, par *Pezey*; ce tableau curieux est la fidèle représentation de l'ancienne chapelle, remplacée depuis par le salon d'Hercule (*V.* p. 52). 166. Prise de Lérida, par *Couder*; ce tableau a noirci.

9e *salle* (10, plan II).— 172. Lit de justice de Louis XV. 173. Départ du roi après le lit de justice. 177. Réception de l'ambassadeur turc, par *Charles Parrocel*. 178. Cavalcade du roi après le sacre. 180-181. Tableaux de *Couder*.

10e et 11e *salles* (11 et 12, plan II). — Peintures de *Vanloo*, *Parrocel*, *Lenfant*. 223. Louis XVI distribuant des secours, par *Hersent* (1817).

On arrive ici au pied de l'escalier reconstruit en 1851 (13, plan II); tournant à dr., on entre dans la galerie de sculptures, adossée aux salles précédentes. Avant de s'y engager, on peut visiter la salle de l'Opéra; il faut pour cela s'adresser au gardien qui stationne à l'extrémité de la galerie, près d'un corridor où se trouve l'entrée du parterre.

Salle de l'Opéra. (Plan II.)

Louis XIV, malgré son goût pour les représentations dramatiques, n'avait pas élevé de théâtre dans son palais. *La princesse d'Élide*, de Molière, et l'*Iphigénie*, de Racine, par exemple, furent représentées sur des théâtres improvisés, dans les bosquets du parc (*V.* ci-dessous). Plus tard, ce fut dans les appartements, souvent même sans décors et sans costumes, que furent représentés les chefs-d'œuvre de notre scène. *Athalie*, dit Louis Racine, fut exécutée deux fois, devant Louis XIV et Mme de Maintenon, dans une chambre sans théâtre, par les demoiselles de Saint-Cyr, vêtues de leurs modestes uniformes.

L'architecte Gabriel commença, en 1753, la construction de cette salle, par ordre de Louis XV, pour complaire à Mme de Pompadour, qui aimait beaucoup le spectacle; mais la favorite était morte et remplacée par Mme du Barry quand la salle fut terminée, en 1770. Elle fut inaugurée, le 16 mai de la même année, pour le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette. Cette salle devait, dix-neuf ans plus tard, être témoin d'une fête dont les conséquences furent désastreuses pour la monarchie elle-même et pour le château de Versailles.

Le 2 octobre 1789, pendant que la Révolution grondait aux portes du château et que l'Assemblée nationale siégeait à quelques pas de là, les gardes du corps se réunissent dans un banquet aux officiers du régiment de Flandre; le repas est servi dans la salle de l'Opéra. « Les loges sont remplies de spectateurs de la cour. Les officiers de la garde nationale sont au nombre des convives; une gaieté très-vive règne pendant le festin, et bientôt les vins la changent en exaltation. On introduit alors les soldats des régiments. Les convives, l'épée nue, portent la santé de la famille royale; celle de la nation est refusée ou du moins omise; les trompettes sonnent la charge; on escalade les loges en poussant des cris; on entonne ce chant si expressif et si connu : *O Richard! ô mon roi! l'univers t'abandonne!* On se promet de mourir pour le roi.... » (Thiers, *Révolution française*.) Pour comble d'imprudence, le roi, qui rentrait de la chasse, et la reine, portant dans ses bras le Dauphin, paraissent au milieu du festin, et leur présence vient augmenter encore ce délire, que l'infortunée princesse devait si cruellement expier. La cocarde nationale est arrachée, foulée aux pieds, remplacée par la cocarde blanche, que les gardes du corps continuaient de porter, ou par la cocarde noire, couleur de la maison d'Autriche, en l'honneur de Marie-Antoinette. Les gardes nationaux se retirent stupéfaits. Le bruit de cette fête se répand. Trois jours après, le peuple de Paris se met en marche pour Versailles; quelques gardes du corps sont massacrés; le roi et la reine sont contraints de quitter ce palais, qu'ils ne devaient plus revoir.

Louis-Philippe fit réparer cette salle, et l'inauguration du théâtre eut lieu le 17 mai 1837.

Première galerie de sculptures.

(Plan II.) — (16. *Notice du Musée.*)

En sortant de la salle de spectacle, on revient dans la galerie de sculptures : cette galerie renferme les tombeaux et les statues des rois de France et des personnages célèbres, depuis Clovis II jusqu'à Louis XIV, moulés pour la plupart sur les tombeaux de Saint-Denis. Au milieu de cette galerie est : 311, *le mausolée de Ferdinand V et d'Isabelle de Castille*, moulé en plâtre d'après l'original placé dans la chapelle Royale de l'église de l'Ange-Gardien, à Grenade. — Près de là se trouve l'entrée des salles renfermant les tableaux consacrés à l'histoire des Croisades. Elles occupent, avec la partie de la galerie de sculpture qui leur sert de vestibule, le rez-de-chaussée de l'ancien pavillon de Noailles et formaient autrefois l'appartement des personnes de la suite du roi, de la reine et des princes. Les plafonds et les frises sont décorés des armoiries des rois, princes, seigneurs et chevaliers qui prirent part aux différentes croisades, ainsi que des grands maîtres et chevaliers des ordres religieux militaires. L'ordre dans lequel on visite ces belles salles est absolument contraire à l'ordre chronologique des faits représentés par les tableaux qu'elle renferment, mais l'ordre chronologique lui-même n'y est point partout rigoureusement observé dans le classement des toiles.

Salles des Croisades.

(14-18, pl. II.)

(17-21. *Notice du Musée*)

1re *salle* (14, plan II). — 392. Baudouin couronné empereur de Constantinople, par *Gallait* (1847). 380. Bataille d'Ascalon, par *Larivière.*

2e *salle* (15, plan II). — 402. Guillaume de Clermont défend Ptolémaïs, par *Papety* (salon de 1845). 399. Gaucher de Châtillon défend seul, contre les Sarrasins, l'entrée d'une rue de Miniéh, par *Karl Girardet.*

3e *salle* (16, plan II). — Elle occupe toute la largeur du pavillon de Noailles, du côté de la rue des Réservoirs. On y remarque : des portes en cèdre sculpté et un mortier en bronze, provenant de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean, à Rhodes; deux statues couchées, en plâtre, de Pierre d'Aubusson (la tête est l'œuvre de *Simart*)



Salle de l'Opéra.

et de Parisot de la Valette, et la statue agenouillée, en albâtre, de Villiers de l'Isle-Adam, provenant de l'ancienne église du Temple à Paris. — (Sans n°.) Bataille de las Navas de Tolosa, par *Horace Vernet* (salon de 1817). 428. Procession des croisés autour de Jérusalem, par *Schnetz.* 453. Prise de Constantinople par les croisés, 12 avril 1204, par *Eugène Delacroix* (salon de 1841); ce tableau du célèbre peintre coloriste a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Il y a dans le cabinet de M. Ad. Moreau, à Paris, un tableau du même artiste, où ce sujet est traité d'une manière différente. Cette première composition a dû être modifiée et restreinte pour la place qui lui est assignée ici. 472. Levée du siége de Malte, par *Larivière.* 465. Levée du siége de Rhodes, par *Odier.*

4e *salle* (17, plan II). — 365. Bataille d'Ascalon, par *Schnetz.* 374.

Prédication de la deuxième croisade, par *Signol*. 366. Godefroi de Bouillon, etc.... 376. Chapitre de l'ordre du Temple, par *Granet*.

5e *salle* (18, plan II). — 351 et 360. Passage du Bosphore en 1097, et Prise de Jérusalem en 1099; ces deux tableaux, par M. *Signol*, ont paru à l'Exposition universelle de 1855.

Après avoir visité les salles des Croisades, on rentre dans la galerie de sculptures, qui ramène (à dr.) au vestibule de la chapelle; là, on prend le petit escalier (plan II) à g. de la chapelle, et on arrive au 1er étage, à un autre vestibule de la chapelle, où s'ouvre une porte donnant accès à la tribune du roi (plan III). Ici, ainsi qu'au rez-de-chaussée, deux galeries adossées s'ouvrent à dr. : l'une de peintures, du côté du jardin; l'autre de sculptures, derrière celle-ci; c'est dans la galerie de sculptures que l'on entre d'abord.

PREMIER ÉTAGE.

Deuxième galerie de sculptures.

(Plan II.) — (96. *Notice du Musée.*)

Cette galerie contient la suite des bustes et statues des rois et des hommes illustres. Au milieu se trouve l'entrée de salles de peintures, assez mal désignées sous le nom de galerie de Constantine.

Salles de peintures. — Galerie de Constantine.

1re *salle* (20, plan III). — 1958. Bataille de Balaklava, par le capitaine d'état-major *Valentin Jumel*. 1946 *bis*. Bataille de Solferino, par *le même*. (Sans nos) Batailles de l'Alma et de Magenta, par *le même*. 1944. Rentrée du prince Président à Paris, par *Larivière*. (Sans nos). Ouverture des Chambres par Napoléon III, aux Tuileries, par *Muller*. Portraits des maréchaux Regnault de Saint-Jean d'Angély et Bosquet, par *Horace Vernet*.

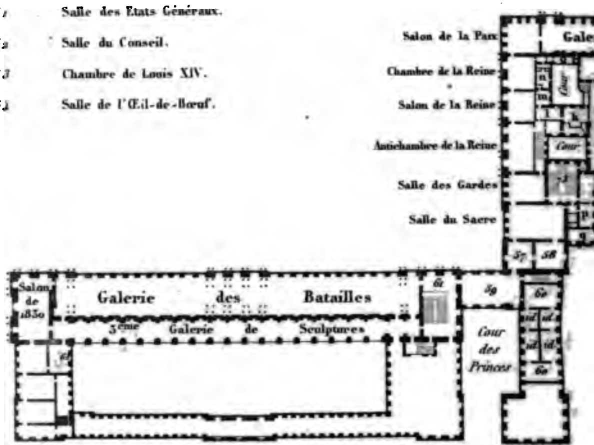
2e *salle* (21, plan III). — 1941. Le maréchal Ney soutient l'arrière-garde de la grande armée pendant la retraite de Russie, par *Yvon*. (Sans no.) Rentrée de l'armée d'Italie à Paris, en 1859, par *Eug. Ginain*. 1967, 1968. Bataille de Traktir et Prise de Sébastopol, par *V. Jumel*. 1963. Attaque de la redoute Selinghinsk (Ouvrages-Blancs), par *Fontaine*. (Sans no.) Bataille de l'Alma, par *H. Bellangé*.

3e *salle* (22, plan III) dite *salle de la Smahla*. — 2031. Siége de Rome, en 1849; par *Horace Vernet* (salon de 1852); les tons bleus prédominent dans cette peinture, exécutée avec un nombre de couleurs très-restreint. 2030. Vue curieuse de la ville de Rome pendant le siége, par *MM. Th. Jung* et *Gobault*. 2028. Bataille d'Isly, par *H. Vernet* (salons de 1846 et de 1855). 2027. Prise de la Smahla, par *le même* (cette toile, de 21 mèt. 39 cent. de longueur, a été exposée aux salons de 1845 et de 1855). (Sans no.) Les Sœurs de charité sur le champ de bataille, par *Eug. Appert*.

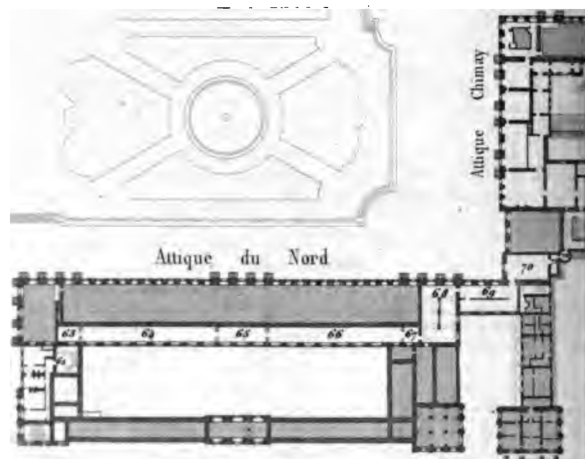
4e *salle* (23, plan III), dite *salle de Constantine*. — 2021, 2022, 2023. Siége de Constantine. 2024. Attaque du fort de Saint-Jean-d'Ulloa. 2026. L'armée française occupe le Téniah de Mouzaïa. 2018. Combat de l'Habrah. 2016. Attaque de la citadelle d'Anvers. Tous ces tableaux sont dus au pinceau d'*Horace Vernet*.

5e *salle* (24, plan III), dite *salle de Crimée*. — 1955. Débarquement de l'armée française à Old-Port (Crimée), par *Barrias*. 1959. Bataille d'Inkermann, par *G. Doré*. 1971. La Courtine de Malakoff, par *Yvon*. 1973-1993. Opérations du siége de Sébastopol, par *Durand-Brager*. (Sans no.) Batailles de Magenta et de Solferino, par *Yvon*. 1994. Congrès de Paris, par *Edouard Dubufe*. 1999. 1946 *ter*, 1946 *quater*. Portraits des maréchaux Canrobert, Niel et Mac-Mahon, par *H. Vernet*.

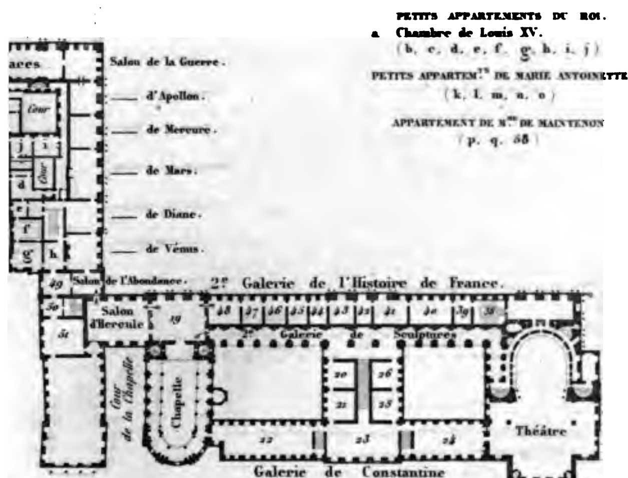
6e *salle* (25, plan III). — 1954. Ouverture des Chambres et proclamation de la Charte en 1814, par *Aug. Vinchon*. 1952. Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents, le 18 brumaire, par *Fr.*



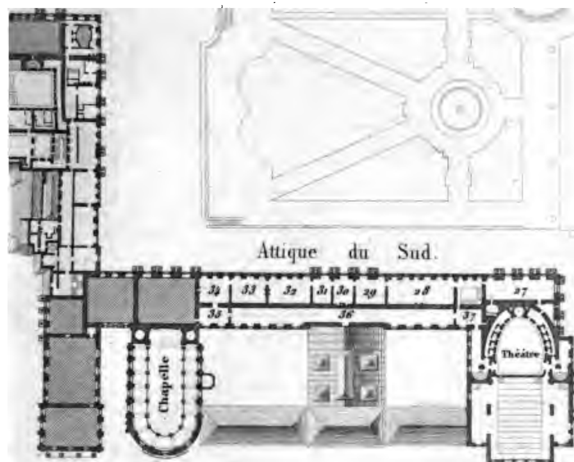
Parterre du Midi



Impr. Balle, Rue ...



Parterre du Nord



Bouchot. 1953. Installation du Conseil d'État, par *Couder*. 1950. Serment du Jeu-de-Paume, par *le même*. 1951. Fédération nationale au champ de Mars, 14 juillet 1790, par *le même*.

Au sujet de ce tableau, M. de Montalivet raconte l'anecdote suivante : « M. Couder avait conçu sa composition d'une manière animée et pittoresque. Quand son tableau était presque achevé, Louis-Philippe le vit : « C'est une belle peinture, « dit-il, mais ce n'est pas la fédération « de 1790. Vous vous êtes trompé d'é- « poque, monsieur Couder; en 90, la mi- « norité n'était pas encore devenue maî- « tresse de la révolution. Le désordre « était sur le second plan; pourquoi l'a- « voir mis au premier? Tous ces gens-là « semblent vouloir escalader le trône.... « Où sont les cent trente mille acteurs « de cette grande scène?... J'y étais, mon- « sieur Couder.... Voilà la vérité de votre « sujet; abordez-le franchement et recom- « mencez votre tableau. » On comprend le désespoir de l'artiste, la lutte qu'il soutint avec le roi, au nom des difficultés d'exécution que devaient offrir le froid aspect de la foule se pressant sur l'estrade, et la monotonie de ces lignes immenses se déployant parallèlement dans toute l'étendue du champ de Mars. L'ancien duc de Chartres, fidèle au témoignage historique de ses souvenirs personnels, fut inébranlable et persista. Cependant le directeur des musées intervint pour faire observer que le prix du tableau avait été fixé à 25 000 fr., et qu'il était presque terminé : « Eh bien! dit le roi, Montalivet « donnera 25 000 fr. de plus; c'est une « rature un peu chère, mais je la dois à « l'histoire. »

7e salle (26, plan III). —1935. Enrôlements volontaires en 1792, par *Aug. Vinchon*. 1949. Le Parlement casse le testament de Louis XIV, par *Alaux*. 1948. Bataille d'Ivry, par *Ch. Steuben*. 1946. Fondation du Collége royal par François Ier, par *Delorme*.

Les salles précédentes servaient autrefois de logements à des seigneurs de la cour. — Au sortir de ces salles, on rentre dans la **galerie de sculptures**; près de la porte, on voit à dr.: 1913, la statue du comte de Beaujolais, par *Pradier* (salon de 1839); et à g. : 1920, le maréchal Bugeaud, par *Dumont*; un peu plus à g., en face de l'escalier : 1915, la statue du duc d'Orléans, par *Pradier* (salon de 1846). Achevant de parcourir, à dr., la galerie de sculptures, on trouve à l'extrémité, n° 1854, la statue si populaire de Jeanne d'Arc, par la princesse *Marie d'Orléans*, fille de Louis-Philippe, née en 1813, mariée au prince de Wurtemberg et morte à vingt-six ans.

A l'extrémité de la galerie, tournant à g., on arrive sur un palier, où s'ouvre, à g., la *deuxième galerie de l'Histoire de France*, que nous visiterons tout à l'heure; à dr. un escalier (38, plan III) conduit à l'*attique du nord* (*V.* la note, p. 44).

DEUXIÈME ÉTAGE.

Attique du Nord (27 à 37, plan III).

Le second étage de l'aile du nord comprend une partie de la vaste collection de portraits réunie dans les galeries de Versailles. Ces portraits sont ceux de personnages célèbres, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIIIe. Plusieurs d'entre eux sont étrangers à la France, tels que Dante, Pétrarque, le chancelier d'Angleterre Thomas Morus; l'Espagnol Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites (salle 28, n° 3161); le dominicain Savonarole, l'héroïque tribun de Florence, n° 3086; Michel-Ange, etc.

Un assez grand nombre de ces portraits sont originaux, et plusieurs joignent une véritable valeur artistique à l'intérêt historique qui s'attache à l'image des grands hommes des temps passés. C'est surtout pour la visite de ces galeries que l'on consultera avec fruit les notices du musée.

Salle (27, plan III. — Salle 152 de la notice du musée, à dr. au haut de l'escalier). De la croisée ouverte à l'extrémité de la salle, on découvre une vue étendue sur Versailles et la campagne, et l'on domine le vaste réservoir dont il est parlé ci-dessus (p. 32). — Retraversant le palier, on entre.

Bouchot. 1953. Installation du Conseil d'État, par *Couder.* 1950. Serment du Jeu-de-Paume, par *le même.* 1951. Fédération nationale au champ de Mars, 14 juillet 1790, par *le même.*

Au sujet de ce tableau, M. de Montalivet raconte l'anecdote suivante : « M. Couder avait conçu sa composition d'une manière animée et pittoresque. Quand son tableau était presque achevé, Louis-Philippe le vit : « C'est une belle peinture, « dit-il, mais ce n'est pas la fédération « de 1790. Vous vous êtes trompé d'é- « poque, monsieur Couder; en 90, la mi- « norité n'était pas encore devenue maî- « tresse de la révolution. Le désordre « était sur le second plan; pourquoi l'a- « voir mis au premier? Tous ces gens-là « semblent vouloir escalader le trône.... « Où sont les cent trente mille acteurs « de cette grande scène?... J'y étais, mon- « sieur Couder.... Voilà la vérité de votre « sujet; abordez-le franchement et recom- « mencez votre tableau. » On comprend le désespoir de l'artiste, la lutte qu'il soutint avec le roi, au nom des difficultés d'exécution que devaient offrir le froid aspect de la foule se pressant sur l'estrade, et la monotonie de ces lignes immenses se déployant parallèlement dans toute l'étendue du champ de Mars. L'ancien duc de Chartres, fidèle au témoignage historique de ses souvenirs personnels, fut inébranlable et persista. Cependant le directeur des musées intervint pour faire observer que le prix du tableau avait été fixé à 25 000 fr., et qu'il était presque terminé : « Eh bien! dit le roi, Montalivet « donnera 25 000 fr. de plus; c'est une « rature un peu chère, mais je la dois à « l'histoire. »

7e *salle* (26, plan III). —1935. Enrôlements volontaires en 1792, par *Aug. Vinchon.* 1949. Le Parlement casse le testament de Louis XIV, par *Alaux.* 1948. Bataille d'Ivry, par *Ch. Steuben.* 1946. Fondation du Collége royal par François Ier, par *Delorme.*

Les salles précédentes servaient autrefois de logements à des seigneurs de la cour. — Au sortir de ces salles, on rentre dans la **galerie de sculptures**; près de la porte, on voit à dr.: 1913, la statue du comte de Beaujolais, par *Pradier* (salon de 1839); et à g. : 1920, le maréchal Bugeaud, par *Dumont;* un peu plus à g., en face de l'escalier : 1915, la statue du duc d'Orléans, par *Pradier* (salon de 1846). Achevant de parcourir, à dr., la galerie de sculptures, on trouve à l'extrémité, n° 1854, la statue si populaire de Jeanne d'Arc, par la princesse *Marie d'Orléans*, fille de Louis-Philippe, née en 1813, mariée au prince de Wurtemberg et morte à vingt-six ans.

A l'extrémité de la galerie, tournant à g., on arrive sur un palier, où s'ouvre, à g., la *deuxième galerie de l'Histoire de France*, que nous visiterons tout à l'heure ; à dr. un escalier (38, plan III) conduit à l'*attique du nord* (*V.* la note, p. 44).

DEUXIÈME ÉTAGE.

Attique du Nord (27 à 37, plan III).

Le second étage de l'aile du nord comprend une partie de la vaste collection de portraits réunie dans les galeries de Versailles. Ces portraits sont ceux de personnages célèbres, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIIIe. Plusieurs d'entre eux sont étrangers à la France, tels que Dante, Pétrarque, le chancelier d'Angleterre Thomas Morus; l'Espagnol Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites (salle 28, n° 3161); le dominicain Savonarole, l'héroïque tribun de Florence, n° 3086; Michel-Ange, etc.

Un assez grand nombre de ces portraits sont originaux, et plusieurs joignent une véritable valeur artistique à l'intérêt historique qui s'attache à l'image des grands hommes des temps passés. C'est surtout pour la visite de ces galeries que l'on consultera avec fruit les notices du musée.

Salle (27, plan III. — Salle 152 de la notice du musée, à dr. au haut de l'escalier). De la croisée ouverte à l'extrémité de la salle, on découvre une vue étendue sur Versailles et la campagne, et l'on domine le vaste réservoir dont il est parlé ci-dessus (p. 32). — Retraversant le palier, on entre.

en face, dans les autres salles de l'attique du nord. Outre la collection curieuse de portraits, il y a été réuni une collection de médailles exposées dans des vitrines placées devant les fenêtres.

Salle (28, plan III). — Nous citerons quelques portraits seulement : 3040. Du Guesclin. 3052. Charles VII, peinture du XVIe s. 3068 et 3069. Charles le Téméraire. 3090. Christophe Colomb (XVIe s.). 3116. François Ier (XVIe s.). 3117. Claude de France. 3121. Renée de France. 3125. Charles-Quint. 3144. La comtesse de Charny. 3146. Anne Stuart. 3166. Portrait de fantaisie donné pour celui de Rabelais. 3195. Marie, reine d'Angleterre. 3196. Philippe II.

Salle (29, plan III). — 3281. Procession de la Ligue. 3282. Henri IV, à l'âge de quatre ans, par ***Fr. Porbus***. 3238. Marie Stuart. 3347. Maurice de Nassau, par ***Mireveld***. 3351. Barneveldt. 3352. Le même, par ***Otto Venius***. 3358. La duchesse de Guise.

Salle (30, plan III). — 3391. Le cardinal de Richelieu, par ***Philippe de Champaigne***. 3408. Philippe IV, roi d'Espagne.

Salle (31, plan III). — 3440. Anne d'Autriche. 3444. Henriette-Marie, reine d'Angleterre. 3466. Testelin, peintre et graveur, par ***Ch. Lebrun***. 3477. Le grand Condé. 3485. Le cardinal de Retz. 3488. Turenne, par ***Lebrun*** (à comparer avec 3489). 3492. Don Juan d'Autriche.

Salle (32, plan III). — 3496. La duchesse de Guise. 3497-3500. Louis XIV. 3518. Lerambert, sculpteur, par ***Nic. Belle***. 3531. Colbert, par ***Mignard***. 3539-3541. Mlle de La Vallière. 3544. François Mansart et Claude Perrault, par ***Ph. de Champaigne***. 3545. Le Nôtre, par ***Carlo Maratta***.

Salle (33, plan III). — 3563. Louis XIV, beau portrait, d'après ***Hyacinthe Rigaud***. 3578. Magnifique portrait de Mignard, par ***H. Rigaud***. 3579. Coysevox. 3580. Racine. 3581. Boileau. 3582. Le peintre Ch. de Lafosse. 3583. Desjardins, sculpteur, par ***H. Rigaud***. 3589. Charles II, roi d'Angleterre. 3624. La duchesse du Maine, par ***Mignard***.

Salle (34, plan III). — 3687. Mme de Maintenon, par ***Mignard***. 3640. 3641. Les frères Keller, fondeurs, par ***H. Rigaud***. 3639. Jouvenet. 3652. Dangeau, beau portrait par ***H. Rigaud***; l'ampleur, la magnificence du costume suffiraient seules à donner une juste idée de la pompe de la cour de Louis XIV. 3658. Fénelon, par ***Vivien***. 3673. Le duc d'Antin. 3677. La comtesse de Feuquières, la jolie fille de Mignard, par ***Mignard***. 3679. Le peintre Hallé. 3680. ***Rigaud***, peint par lui-même. 3681. ***Largillière***, peint par lui-même. 3682. ***Antoine Coypel***, peint par lui-même. 3686. Philippe V, d'après ***Rigaud***. 3692. Pierre Ier. 3694. Charles XII. 3695. Louis XV, par ***Rigaud***. 3699. Le prince de Condé (Louis-Henri de Bourbon).

Salle (35, plan III). — 3707. Rigaud peignant le portrait de Louis Boullongne. 3714. Charles XII (comparer à 3694 dans la salle précédente). 3716. Saïd-Pacha. 3725-3726. Louise d'Orléans, abbesse de Chelles, de peu édifiante mémoire, par ***Santerre***.

Galerie (36, plan III). — 3749. Louis XV, par ***J. B. Vanloo*** et ***Ch. Parrocel***. 3754. Marie Leczinska, par ***J. B. Vanloo***. 3849. Carle Vanloo, par ***L. M. Vanloo***. 3750. Louis XV, par ***Rigaud***. 3755. Marie Leczinska, d'après ***Tocqué*** (comparer au n° 3754). 3782. Tardieu, graveur, par ***J. B. Vanloo***. 3763. Le cardinal de Fleury, d'après ***H. Rigaud***. 3741. La duchesse du Maine, par ***Nattier***. 3791. Louis, Dauphin, par ***Ch. Natoire***. 3795. La Dauphine, par ***L. Tocqué***. 3885. Gresset, par ***Tocqué***. 3817-3818-3819. La duchesse d'Orléans, par ***Nattier*** (la première fois, elle est représentée en Hébé). 3845. Le duc de Choiseul, par ***L. M. Vanloo***. 3805-3806. Madame Victoire, par ***Nattier***. 3872. Charles III, par ***Raphaël Mengs***. 3878. Catherine II. 3890. Louis XVI, par

Callet. 3893. Marie-Antoinette, par *Mme Lebrun*. 3876. La duchesse de Parme, par *Mme Guiard*. 3847. Le duc de Praslin, ministre d'État, par *L. M. Vanloo*. 3851. *L. M. Vanloo*, par lui-même. 3875. La duchesse de Parme, par *Nattier* (salon de 1761). 3801-3802-3803. Mme Adélaïde, par *Nattier*. 3804. Mme Adélaïde, par *Heinsius*. 3898. Le comte d'Artois et Mme Clotilde. 3796. La Dauphine. 3800. Henriette (Madame), par *Nattier* (salon de 1755). 3824. Le thé chez le prince de Conti, au Temple (salon de 1777), tableau curieux par la réunion des personnages : la princesse de Beauvau, la comtesse de Boufflers, la comtesse d'Egmont, la maréchale de Luxembourg, le prince d'Hénin, le président Hénault, Pont de Vesle, Trudaine; le jeune Mozart, âgé de huit ans, est au piano et accompagne le célèbre chanteur Géliotte. 3822. Fête donnée à l'Ile-Adam, par le prince de Conti. 3823. Le cerf pris devant le château de l'Ile-Adam. 3825. Souper du prince de Conti, au Temple. 3776. Le marquis de Marigny, par *Tocqué* (salon de 1755). 3850. Carle Vanloo et sa famille, par *L. M. Vanloo* (salon de 1757). 3751. Louis XV, par *C. Vanloo*. 3775. Mme de Pompadour, par *Boucher*. 3887. Xavier de France, par *Nattier*. 3785. Bouchardon, sculpteur, par *Drouais*.

Salle (37, plan III). — 3958. Madame Adélaïde. 3960. Madame Victoire, par *Mme Guiard*. 3966-3968. Louis XVI.

On redescend l'escalier (38, plan III) et l'on entre au premier étage dans la galerie de peintures. La direction du parcours imposée au public a ici l'inconvénient de lui montrer les peintures de la galerie suivante dans un ordre chronologique renversé.

Deuxième galerie de l'Histoire de France.

Les tableaux de ces salles sont consacrés à diverses scènes de notre histoire, depuis 1797 jusqu'en 1836.

Salle (39, pl. III). — Nous continuons à indiquer quelques tableaux seulement. 1809. Le duc d'Orléans signe la proclamation de la lieutenance générale, par *Court*. 1814-1815. Les Chambres présentent au duc d'Orléans l'acte qui l'appelle au trône, par *Heim*. 1822. Le roi au milieu de la garde nationale, par *Biard*. 1828. Reddition de la citadelle d'Anvers, par *Eug. Lami*.

Salle (40, pl. III). — 1791. Revue de Charles X, par *H. Vernet* (1824). 1792. Sacre de Charles X, par *Gérard* (1829). 1793. Revue au camp, par *Gros* (1827). 1804. Attaque d'Alger par mer, par *Gudin*.

Salle (41, pl. III). — 1778. Louis XVIII quitte les Tuileries, par *Gros*. 1787. Prise du Trocadéro, par *Paul Delaroche* (salon de 1827).

Salle (42, pl. III). Deux copies d'après *H. Vernet*.

Salle (43, pl. III). — 1763. Bataille de la Moscowa, par *Ch. Langlois* (salon de 1838). 1754. Mariage de Napoléon et de Marie-Louise, par *Rouget*.

Salle (44, pl. III). — 1745. Napoléon blessé devant Ratisbonne, par *Gautherot*. 1746. Retour de Napoléon dans l'île de Lobau, par *Meynier* (salon de 1812). 1749. Bataille de Wagram, par *Bellangé* (salon de 1837). La peinture de ce tableau, un des meilleurs ouvrages du maître est toute craquelée.

Salle (45, pl. III).—1731. Alexandre présente à Napoléon les Kalmoucks, par *Bergeret* (salon de 1810). 1732. Entrée de la garde impériale à Paris, par *Taunay*. 1735. Traversée de la Sierra-Guadarrama, par *Taunay* (salon de 1812); un des bons tableaux de l'école française moderne. 1739. Prise de Landshut, par *Hersent*. 1742. Napoléon fait jeter un pont sur le Danube, par *Appiani*. (Efforts curieux du peintre italien pour draper ses paysans d'une façon *classique!*)

Salle (46, pl. III).— 1715. Le Sénat reçoit les drapeaux pris dans la campagne d'Autriche, par *Regnault* (1808).

1721. Napoléon au tombeau de Frédéric II, par *Ponce Camus*. 1724. Napoléon reçoit l'ambassadeur persan, par *Mulard* (1810).

Salle (47, pl. III). — 1696. Descente du mont Saint-Bernard. 1709. Entrée de l'armée française à Munich, par *Taunay*.

Salle (48, pl. III). — 1684. Bataille des Pyramides, par *Hennequin* (1806). 1690. Bataille d'Héliopolis, par MM. *Cogniet* et *Girardet*. (Sans n°.) Napoléon reçoit aux Tuileries la comtesse de Bonchamps, par *Fr. Legrip*.

Ici se termine la visite de l'aile du N. Le salon d'Hercule sert de communication entre cette aile et la partie centrale et principale du palais. Les personnes qui, en arrivant à Versailles, voudraient visiter seulement cette dernière partie du palais devraient entrer au rez-de-chaussée dans le vestibule (n° 1, plan II), et prendre un des petits escaliers en limaçon situés à côté de la porte de la chapelle, qui conduit au premier étage dans le vestibule (19, plan III); de là on passe, à g., dans une suite de pièces richement décorées, que nous allons décrire.

Salon d'Hercule.

(Plan III.) — (105. *Notice du Musée.*)

Ce salon, qui sert d'entrée aux grands appartements, fut, jusqu'en 1710, la partie supérieure de l'ancienne chapelle, alors établie dans l'espace correspondant en dessous, qui sert aujourd'hui de passage pour se rendre au jardin. Là furent célébrés les mariages du duc de Chartres, du duc du Maine, du duc de Bourgogne; là retentit la parole de Bossuet, celle de Massillon et celle de Bourdaloue.

Plafond. — Cette composition, une des plus vastes connues, a 18 mèt. 50 cent. de longueur sur 17 mèt. de largeur, et contient 142 figures; elle fut exécutée à l'huile, sur toiles marouflées, par François *le Moyne*, et découverte en 1736. L'artiste, dans le choix du sujet, l'*Apothéose d'Hercule*, avait eu en vue une allusion singulière au prénom du cardinal ministre, Hercule de Fleury, son protecteur. Quelques mois après l'achèvement de ce travail, qui l'avait beaucoup fatigué, car il avait été forcé de peindre le corps renversé, sa raison s'altéra et il se tua de neuf coups d'épée, à l'âge de 49 ans. Cette œuvre immense atteste une imagination féconde et un génie hardi, mais qui s'abandonne à sa prodigieuse facilité et s'éloigne autant de la nature que du style sévère des grands maîtres Le dessin est mou et sans correction; les draperies sont flasques; mais le coloris, agréable et aérien, est très-convenable pour un plafond. Dans ce genre de peinture décorative, le Moyne nous semble bien supérieur à Lebrun et à Mignard. Tous les dieux de la mythologie sont réunis, contemplant Hercule qui s'avance vers Jupiter et Junon sur un char tiré par des amours.... vertueux sans doute. Vénus seule détourne un peu la tête; près d'elle l'Amour regarde sournoisement le héros, comme pour chercher l'endroit où il peut être vulnérable. — On voit aussi, dans le salon d'Hercule, une copie du passage du Rhin, d'après Lebrun et Van der Meulen.

PARTIE CENTRALE.

PREMIER ÉTAGE.

Salon de l'Abondance.

(Plan III.) — (106. *Notice du Musée.*)

Plafond par *Houasse*, élève de Lebrun, représentant l'Abondance; il a été plusieurs fois restauré. — Tableaux de *Van der Meulen* et de son école.

De là, passant à g. dans un salon (49, pl. III; — 137, notice du Musée), on y voit, ainsi que dans la pièce qui fait suite (50, pl. III) des gouaches, par *Van Blarenberghe*, et des dessins d'anciens costumes militaires français.

Salle des États généraux.

(51, Plan III.) — (139. *Notice du Musée.*)

Cette salle, où l'on arrive ensuite, est richement décorée : les camaïeux

des voussures sont peints par *Blondel.* Ce travail est surchargé et d'une exécution médiocre. Au-dessous est une frise peinte par *Louis Boulanger*, représentant la procession des États généraux (4 mai 1789). Les panneaux et les dessus de portes sont de M. *Alaux*, ainsi que trois des grands tableaux qui ornent les murs de la salle. M. *Couder* est l'auteur de (n° 2275) l'Ouverture des Etats généraux à Versailles, le 5 mai 1789, tableau exposé au salon de 1840.

On revient dans le salon de l'Abondance, pour entrer à g. dans le :

Salon de Vénus.

(Plan III.) — (107. *Notice du Musée.*)

Dans cette salle étaient placées les tables destinées à la collation, les jours *d'appartement* (*V.* ci-dessous : *salon de Mercure*). Le plafond, peint par *Houasse*, représente le Triomphe de Vénus. Dans une niche est le groupe des trois Grâces, par *Pradier*, exposé en 1831.

Salon de Diane.

(Plan III.) — (108. *Notice du Musée.*)

C'était la salle de billard sous Louis XIV. — Le *plafond*, par *Blanchard*, a Diane pour sujet. La principale curiosité de cette salle est le buste en marbre de Louis XIV, fait par *le Bernin.* L'artiste attaqua tout de suite le marbre, sans faire de modèle en terre. Le jet hardi des cheveux et l'aspect flamboyant des draperies attestent la fougue du maître italien, qui avait soixante-huit ans quand il fut appelé en France.

Salon de Mars.

(Plan III.) — (109. *Notice du Musée.*)

Cette pièce servit, sous Louis XIV, de salle de jeu, de bal et de concert; elle était alors décorée de six portraits de Titien, de deux tableaux de Paul Véronèse et du tableau de Lebrun : *la Famille de Darius*, aujourd'hui au musée du Louvre.

Plafond. — Au milieu : Mars, sur un char tiré par des loups, par *Audran.* Le compartiment du côté du salon précédent est de *Jouvenet*, celui du côté du salon de Mercure est l'œuvre de *Houasse.*

Dessus de porte : La Justice, la Modération, la Force et la Prudence, par *Simon Vouet*, dans cette manière claire et facile que retint de lui quelque temps Eustache Le Sueur, son élève. — Portraits du temps. — Sacre de Louis XIV, d'après *Lebrun.*

Salon de Mercure.

(Plan III.) — (110. *Notice du Musée.*)

C'était une chambre de parade appelée *chambre du lit*, et pour laquelle Delobel avait composé un ameublement merveilleux. Selon la *Notice du Musée*, quand le duc d'Anjou eut été nommé roi d'Espagne, le 16 novembre 1700, Louis XIV fit préparer le grand appartement pour qu'il y tînt sa cour, et Philippe V coucha dans la chambre du lit jusqu'à son départ. Lois XIV habita lui-même cette chambre pendant quelque temps, en juillet 1701. Après sa mort, son cercueil y fut exposé pendant huit jours. D'ordinaire cette chambre servait aux jeux du roi les jours *d'appartement.*

« Ce qu'on appelait *appartement*, dit Saint-Simon, était le concours de toute la cour, depuis 7 heures du soir jusqu'à 10, que le roi se mettait à table, dans le grand appartement, depuis un des salons du bout de la grande galerie jusque vers la tribune de la chapelle. » Voici à ce sujet quelques détails fournis par le *Mercure* de 1682 : « Le roi permet l'entrée de son grand appartement de Versailles le lundi, le mercredi et le jeudi de chaque semaine, pour y jouer à toutes sortes de jeux depuis 6 heures du soir jusqu'à 10. La liberté de parler y est entière; cependant le respect fait que personne ne hausse trop la voix. Le roi, la reine et toute la maison royale descendent de leur grandeur pour jouer avec plusieurs de l'assemblée. Le roi ne veut ici ni qu'on se lève, ni qu'on interrompe le jeu quand il approche. On entend ensuite la symphonie, ou l'on voit danser. On passe à la chambre des liqueurs ou à

celle de la collation. Trois grands buffets sont aux côtés d'un salon; celui du milieu est pour les boissons chaudes, comme café, chocolat...; les deux autres sont pour les liqueurs, sorbets.... On donne de très-excellent vin à ceux qui en demandent. »

Le *plafond*, représentant Mercure sur un char qui est tiré par deux coqs, et les quatre voussures, sont peints par *J. B. Champagne.* — Tableaux d'après Lebrun et Van der Meulen. — Portraits de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Gaston d'Orléans, de Marguerite-Louise d'Orléans, grande-duchesse de Toscane, qui se sépara de Côme III et revint mener en France une vie plus que dissipée, etc....

Salon d'Apollon.

(Plan III.) — (111. *Notice du Musée.*)

C'était autrefois la *salle du Trône.* Les trois pitons qui retenaient le dais sont encore en place. C'est là que Louis XIV reçut la soumission du doge de Gênes, ce doge qui répondit aux courtisans qui lui demandaient ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles : « C'est de m'y voir. » C'est là aussi que Louis XIV reçut les ambassadeurs de Siam, les envoyés du dey d'Alger; que Louis XV reçut les envoyés de Mahomet V; et Louis XVI, ceux de Tippoo-Saëb, le dernier nabab du Mysore.

Le *plafond*, peint par *de Lafosse*, ainsi que les voussures, représente Apollon accompagné des Saisons. — Parmi les portraits, il faut remarquer, n° 2084, celui de la princesse Palatine, célèbre par les fragments qui ont été publiés de sa correspondance si curieuse et si libre. Ce portrait est peint par *Hyacinthe Rigaud.* On remarque aussi, à cause de sa singulière coiffure, (n° 2089) celui de Marie-Louise d'Orléans, fille aînée de Monsieur, mariée à Charles II, roi d'Espagne, « qui révéla à Louis XIV le secret de la couche royale, et mourut par le poison pour n'avoir pas voulu la souiller. »

Salon de la Guerre.

(Plan III.) — (112. *Notice du Musée.*)

Ce salon, la grande galerie et le salon de la Paix qui la suit, occupent toute la façade ajoutée du côté des jardins au palais de Louis XIII.

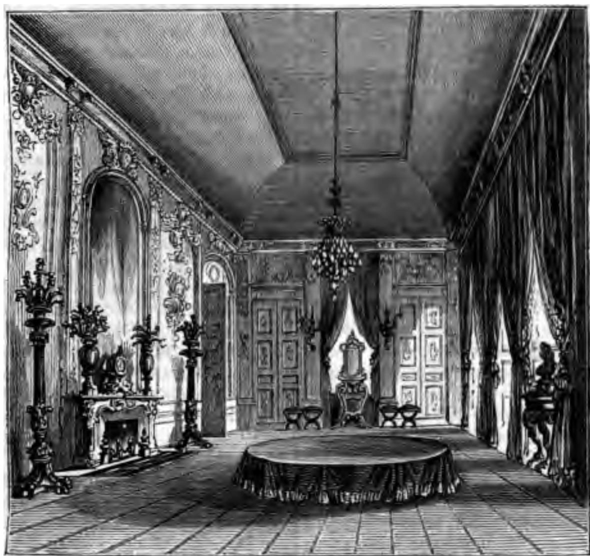
Le *plafond*, représentant la France armée de la foudre et tenant un bouclier sur lequel est l'image de Louis XIV, a été peint, ainsi que les voussures, par *Lebrun.* Une des voussures, en face de la cheminée, représente Bellone. Dans les trois autres cintres sont représentées : l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, épouvantées des victoires de Louis XIV. Ces tableaux et ceux qui se trouvent dans la galerie des Glaces, *n'ont pas eu peu de part*, dit Saint-Simon, *à irriter et à liguer toute l'Europe contre le roi.* En effet, dans toutes ces peintures où l'emphase naturelle à Lebrun s'accordait si bien avec le goût de Louis XIV, chaque nation vaincue pouvait trouver une insulte; chacune devait chercher l'occasion de s'en venger. — Au-dessus de la cheminée, on voit Louis XIV à cheval, bas-relief en stuc par *Coysevox.* — Six bustes d'empereurs romains, dont les têtes sont en porphyre et les draperies en marbres de différentes couleurs, complètent la décoration de ce salon.

Grande galerie des Glaces.

(Plan III.) — (113. *Notice du Musée.*)

Louis XIV la fit élever à la place d'une terrasse pavée de marbre, qui formait un renfoncement entre deux pavillons. Elle a 73 mèt. environ de longueur, sur 10 mèt. 40 cent. de largeur, et 13 mèt. de hauteur; elle est éclairée par 17 fenêtres en arcades cintrées sur les jardins, auxquelles répondent en face 17 arcades feintes remplies de glaces dans toute leur hauteur. Les fenêtres et les arcades sont séparées de chaque côté par 24 pilastres à bases et à chapiteaux dorés. Dans les trumeaux, pendent des

ophées de bronze doré. La voûte, en ein cintre, est symétriquement disée en 7 grands compartiments et } petits, entourés de figures allégoques, soutenant des trophées ou des iirlandes, avec cette surabondance ccessive autorisée par l'emploi que s grands maîtres italiens en ont fait ıns ce genre d'ouvrages; témoin le ımeux plafond de la chapelle Sixne, par Michel-Ange. Cette galerie fut composée par *Lebrun*, qui peignit, vers 1679, les grands tableaux sur toile marouflée. Les 23 figures d'enfants posées sur la corniche, ainsi qu'une partie des trophées, sont dues à *Coysevox*. Outre les 7 grands compartiments du plafond, il y en a deux autres aux extrémités de la galerie. Tout ce fastueux travail est exclusivement consacré à la gloire de Louis XIV. Dans les cartouches au-dessous des ta-



Salle du Conseil.

eaux sont des inscriptions, générament attribuées à Boileau et à ıcine. — Dans certaines circonstans, comme pour la réception de l'amssadeur du roi de Perse, Louis XIV isait transporter le trône dans la ·ande galerie. Cette galerie fut téoin de bien des fêtes. Une des plus ·illantes, sous Louis XIV, eut lieu à ›ccasion du mariage du duc de ourgogne.

« La galerie fut éclairée de quatre mille bougies, pour un bal où les dames parurent toutes en velours noir, étincelantes de pierreries. Les hommes étaient également chargés de diamants. Des filous trouvèrent le moyen de se glisser parmi cette riche assemblée; ils y volèrent beaucoup de pierreries, et coupèrent un morceau de la robe de la duchesse de Bourgogne, pour enlever une agrafe

de diamants. » Louis XIV ayant voulu que la cour fût magnifique, la profusion du luxe fut extraordinaire. Saint-Simon dit que, entre sa femme et lui, il leur en coûta 20000 livres.

1er tableau, au-dessus de l'entrée du salon de la Guerre : Alliance de l'Allemagne et de l'Espagne avec la Hollande (1672).

2e tableau, au-dessus de l'entrée du salon de la Paix : la Hollande accepte la paix et se détache de l'Allemagne et de l'Espagne (1678).

Plafond. — Voici l'indication des grands tableaux, en commençant du côté du salon de la Guerre :

1er tableau (occupant toute la voûte) : Passage du Rhin (1672). — Cette composition allégorique laisserait à peine deviner quel est le sujet, si l'on n'y découvrait le Rhin, qui, comme dans l'épître de Boileau, *appuyé sur son urne penchante*, se relève épouvanté de tant d'audace et laisse d'effroi tomber son gouvernail. L'abaissement de l'orgueil de la Hollande est marqué par une figure renversée, ayant les ailes à moitié coupées et laissant échapper une couronne. — A l'autre extrémité est figurée la prise de Maëstricht en 1673.

2e tableau (côté des jardins) : Le roi arme sur terre et sur mer (1672). Toutes les divinités s'empressent autour de Louis XIV. Neptune lui amène des vaisseaux; Mars, des soldats; Vulcain lui apporte des armes; Mercure lui présente un bouclier; Minerve va poser sur sa tête un casque d'or ; Apollon surveille la construction d'une forteresse. Au haut du tableau est la Vigilance, tenant un sablier, et à côté du roi la Prévoyance, avec un livre et un compas, « pour montrer qu'il prend toujours ses mesures justes. »

3e tableau (opposé au précédent) : Le roi donne ses ordres pour attaquer en même temps quatre des plus fortes places de la Hollande. — Ce tableau, moins allégorique que les autres, représente le roi tenant un conseil de guerre avec le duc d'Orléans, Condé et Turenne. Cependant Mars, aux armes fleurdelisées, Minerve, la Victoire, la Prévoyance, la Vigilance, le Secret, etc., n'en continuent pas moins leur stérile cortége, si cher aux artistes du temps.

4e tableau (au milieu de la voûte, dont il occupe toute la largeur) : Le roi gouverne par lui-même (1661). Tout l'Olympe semble s'intéresser à la gloire du jeune monarque, près duquel sont les Grâces, la Prudence, la Valeur et l'Hyménée tenant son flambeau, tandis que la France est paisiblement assise et que divers génies symbolisent les plaisirs de la cour. — A l'autre extrémité du tableau sont figurées l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande, avec cette inscription : « L'ancien orgueil des puissances voisines de la France. »

5e tableau (côté des jardins) : Résolution prise de châtier les Hollandais (1671). Le roi trône au milieu de son entourage mythologique.

6e tableau (opposé au précédent) : La Franche-Comté conquise pour la seconde fois (1674). — Toujours des allégories, insaisissables pour qui n'en a pas l'explication. Sans la description faite pour Louis XIV, par Rainssan, conservateur des médailles, on serait souvent embarrassé au milieu de ces énigmes. Les villes de la Franche-Comté sont figurées par des femmes en pleurs, que Mars présente au roi. « Un Hercule, symbole de la force et de la vertu héroïque, monte sur un rocher effroyable, où Minerve semble le conduire et sur lequel on voit un lion furieux. Le lion représente l'Espagne, et le rocher la citadelle de Besançon. Les vains efforts que fit l'Allemagne pour empêcher cette conquête sont marqués par un grand aigle effrayé qui crie et qui bat des ailes sur un arbre sec, à l'un des coins du tableau. » N'est-ce pas le cas de dire avec Molière :

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.

7[e] tableau (occupant toute la voûte): Prise de la ville et de la citadelle de Gand en six jours (1678). Louis XIV est représenté tenant en main la foudre, porté sur un nuage et suivi de la Terreur. — A l'autre extrémité de cette composition, l'artiste a cherché à figurer les mesures des Espagnols rompues par la prise de Gand.

Les 18 médaillons que contient le plafond, outre ces grandes compositions, consacrent le souvenir de quelques autres événements du règne.

Quatre statues en marbre ont remplacé dans les niches les statues antiques ; côté des jardins : Mercure et Pâris, par *Jacquot* (1827); en face : Vénus devant Pâris, par *Dupaty;* et Minerve, par *Cartellier* (1822).

De la grande galerie des Glaces, avant de continuer à s'avancer à travers les galeries du Musée, il faut entrer par la première porte à g. pour visiter les appartements particuliers.

Salle du Conseil.

(52, plan III.) — (125. *Notice du Musée.*)

Cette salle, sous Louis XIV, était divisée en deux pièces, qui furent réunies sous Louis XV. La plus éloignée de la chambre du roi était le *cabinet des perruques* (Louis XIV changeait de perruque plusieurs fois par jour). Dans ce singulier voisinage, l'autre pièce était le cabinet du roi ou *cabinet du conseil*, ainsi nommé parce que Louis XIV y travaillait avec ses ministres.

C'est dans cette salle où s'étaient décidées tant et de si grandes affaires, que plus tard, en plein conseil, une courtisane, Mme du Barry, venait s'asseoir familièrement sur le bras du fauteuil de Louis XV, et qu'elle jetait un jour au feu un paquet de lettres encore cachetées qu'elle avait prises entre les mains du roi. Ce fut là, le 23 juin 1789, dans l'embrasure de la première croisée, que M. de Brézé vint tout éperdu annoncer à Louis XVI la résistance des députés sommés de se séparer, et la foudroyante réponse de Mirabeau : « Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baionnettes ! »

On y voit une pendule curieuse, faite en 1706 par Morand. — Les dessus de portes, peints par *Houasse*, représentent : Minerve naissant armée du cerveau de Jupiter; Minerve dans l'Olympe ; Minerve sur le Parnasse ; la dispute de Minerve et de Neptune.

De la salle du Conseil, on passe dans la chambre à coucher de Louis XIV, à moins que l'on ne soit admis à visiter les *petits appartements.*

LES PETITS APPARTEMENTS.

Pour ne pas interrompre la description des salles publiques du musée de Versailles, nous renvoyons à la fin de cette description l'examen des *petits appartements.*

Chambre à coucher de Louis XIV.

(53, plan III.) — (124. *Notice du Musée.*)

Cette pièce devint la chambre à coucher du roi en 1701. C'est là que se renouvelait la cérémonie du petit lever et du petit coucher, fastidieuse pour tout autre que lui. Frédéric le Grand, roi de Prusse, se faisant énumérer un jour par un Français tous les détails de cette singulière étiquette, s'écriait en éclatant de rire : « Si j'étais roi de France, je nommerais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place. »

« A 8 heures, le premier valet de chambre en quartier, qui avait couché seul dans la chambre du roi et qui s'était habillé, l'éveillait. » (Saint-Simon.) Quand le roi quittait Versailles seulement pour quelques jours, un valet de chambre y restait et couchait au pied du lit pour le garder.

Louis XIV dînait souvent dans sa chambre.

« Le dîner était presque toujours au *petit couvert*, c'est-à-dire, seul dans sa chambre, sur une table carrée vis-à-vis de la fenêtre du milieu. Il était plus ou

moins abondant, car il ordonnait le matin : petit couvert ou très-petit couvert. Mais ce dernier était toujours de beaucoup de plats et de trois services sans le fruit (Louis XIV était gros mangeur). La table entrée, les principaux courtisans entraient, puis tout ce qui était connu, et le premier gentilhomme de la chambre allait avertir le roi. Il le servait si le grand chambellan n'y était pas. J'ai vu, mais fort rarement, Monseigneur et messeigneurs ses fils au petit couvert, debout, sans que jamais le roi leur ait proposé un siége. J'y ai vu assez souvent Monsieur, venant de Saint-Cloud voir le roi. Il donnait la serviette et demeurait debout. Un peu après, le roi lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir; il faisait la révérence, et le roi ordonnait qu'on lui apportât un siége. On mettait un tabouret derrière lui. Quelques moments après, le roi lui disait : « Mon frère, asseyez-vous « donc. » Il faisait la révérence et s'asseyait. D'autres fois le roi demandait un couvert pour Monsieur. Le grand chambellan donnait à boire ou des assiettes à Monsieur, mais Monsieur recevait tout ce service avec une politesse fort marquée. Le roi d'ordinaire parlait peu à son diner. » (Saint-Simon.) A côté de cette insipide étiquette, qui pesait sur tous les moments de la vie de Louis XIV, rappelons qu'un matin à son petit lever, ayant fait servir son *en cas de nuit*, petite collation qu'on plaçait le soir dans sa chambre, il fit asseoir Molière à sa table, et, ayant ordonné d'introduire les seigneurs de sa cour : « Vous me voyez, dit-il, occupé de faire manger Molière que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux. » On sait que Molière était un de ses valets de chambre. Le poëte Belloc, entendant un jour un des autres valets de service refuser de faire le lit du roi avec lui, dit à Molière : « Monsieur de Molière, voulez-vous bien que j'aie l'*honneur* de faire le lit du roi avec vous? »

Le lit et l'ameublement de cette chambre étaient l'œuvre de Simon Delobel, tapissier, valet de chambre du roi. Delobel employa douze ans pour confectionner ce travail, qui prit rang, dit M. Vatout, parmi les merveilles du temps, et qui était consacré au triomphe de Vénus. On voit encore sur le dossier : l'Amour endormi sur des fleurs, au milieu des nymphes. Plus tard, quand s'éveillèrent les scrupules religieux, « la courte-pointe Delobel fut échangée contre un couvre-pieds brodé par les demoiselles de Saint-Cyr. On y voyait le sacrifice d'Abraham (il forme aujourd'hui le ciel du lit) et le sacrifice d'Iphigénie; singulier rapprochement qui révèle la double inspiration de Mme de Maintenon et de Racine! »

Le lit a été retrouvé dans les dépôts de la couronne : le couvre-pieds, vendu pendant la Révolution, après avoir traîné quelque temps, en deux morceaux, en Allemagne et en Italie, et avoir été vainement offert à Louis XVIII et à Charles X, fut racheté par Louis-Philippe. La balustrade a été également retrouvée au Garde-Meuble; on n'a eu qu'à la faire redorer. L'étiquette défendait de la franchir sans la permission du roi; on raconte que, en 1714, le premier président de Novion s'étant permis de s'avancer près du lit de Louis XIV, qui était souffrant, le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, le tira par sa robe et lui dit : « Où allez-vous? Sortez. *Des gens comme vous* n'entrent pas dans la balustrade, si le roi ne les appelle pour leur parler. »

De chaque côté du lit on voit aujourd'hui deux tableaux de la Sainte-Famille, des écoles italienne et flamande, que des guides distraits ont le tort d'indiquer quelquefois aux visiteurs comme les tableaux de saint Jean par Raphaël, et de David par le Dominiquin, qui y étaient placés du temps de Louis XIV. Le tableau du Dominiquin le suivait dans ses voyages à Marly, à Saint-Germain et à Fontainebleau. Il fait aujourd'hui partie du musée du Louvre.

Le portrait de la reine Anne d'Autriche, par *Mignard*, était déjà dans cette pièce sous Louis XIV. Les autres portraits, placés à l'époque de la restauration du château, représentent des membres de la famille royale.— Sur la fausse cheminée est un buste

en marbre, par *Coysevox*, de la duchesse de Bourgogne, prise d'après nature.

Plafond. — Le milieu du plafond n'avait été décoré d'aucune peinture. On y plaça, sous Napoléon Ier, Jupiter foudroyant les crimes, par *Paul Véronèse*. Cette peinture, provenant du palais ducal de Venise, a été transportée au Louvre en 1859, et n'a pas été remplacée. Au-dessus de la corniche sont les quatre Évangélistes, par *Valentin*.

C'est dans cette chambre, dans ce lit, que mourut Louis XIV, après un règne de 72 ans. Lorsque Louis XV revint à Versailles, en 1722, il occupa aussi cette chambre, et la conserva jusqu'en 1738.

Le cérémonial suivi à la mort du roi était le suivant : Le premier gentilhomme se présentait à la croisée



Chambre à coucher du roi.

qui donne sur la cour de marbre, en criant trois fois : *Le roi est mort!* Puis, brisant sa canne et en prenant une autre, il reprenait : *Vive le roi!*

En même temps, on plaçait l'aiguille de l'horloge du palais sur l'heure à laquelle le monarque avait rendu le dernier soupir. Elle y restait immobile jusqu'à la mort de son successeur. Cet usage fut observé pour Louis XV; mais après lui, des six monarques appelés à régner sur la France, Louis XVI, Louis XVII, Napoléon, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, un seul, Louis XVIII, est mort sur le trône : c'est à sa mort que cette cérémonie fut accomplie pour la dernière fois, en 1824.

Salle de l'Œil-de-Bœuf.

(54, plan III.) — (123. *Notice du Musée.*)

Cette salle est ainsi appelée de la fenêtre ovale, ou *œil-de-bœuf*, pratiquée au-dessus de la fenêtre du

fond. C'était l'antichambre du roi; c'était là que les courtisans venaient attendre le lever du maître.

Un tableau (peint par *Nocret*), que l'on y voit encore, reste comme l'une des plus curieuses preuves de cette espèce d'idolâtrie dont on entourait Louis XIV, et à laquelle il se prêtait complaisamment. Il y est représenté, ainsi que sa famille, avec les emblèmes des divinités de l'Olympe. Voici les personnages de ce travestissement mythologique : Louis XIV, en *Apollon;* un peu au-dessous : Marie-Thérèse, en *mère des Amours;* debout, derrière le roi : Mlle de Montpensier, en *Diane;* Monsieur, en *étoile du matin* qui va saluer le soleil; à sa gauche : Henriette d'Angleterre, en *Flore;* près de celle-ci : Anne d'Autriche, en *Cybèle;* dans le fond du tableau : les filles du duc d'Orléans, Mme de Guise, Mme de Toscane et Mme de Savoie, sous les figures des trois *Grâces;* Mademoiselle, reine d'Espagne, en *Zéphire;* la reine d'Angleterre, mère de Madame, assise près de Monsieur, tient un trident.

Cet étrange tableau rend presque concevable l'assertion paradoxale de Saint-Simon : « Si le roi n'avait peur du diable, il se serait fait adorer. »

A une extrémité de la pièce est un petit modèle en bronze de la statue équestre de Louis XIV, par *Petitot*, que l'on voit dans la cour du palais.

De la salle de l'Œil-de-Bœuf, on peut entrer, du côté opposé à la grande galerie, dans une pièce d'apparence simple, l'*antichambre du roi.*

Un couloir ouvrant sur la salle de l'Œil-de-Bœuf communique avec l'*appartement de la reine.* (*V.* page 62.)

Antichambre du Roi.

(55, plan III.) — (121. *Notice du Musée.*)

Cette pièce servit, pendant un certain temps, de salle à manger du roi pour le *grand couvert*; les fils et petits-fils de France avaient seuls le droit d'y prendre place; elle devint ensuite la salle des valets de pied. On y voit une Bataille d'Arbelles, par *Pierre de Cortone*, et, sur la cheminée, une Bataille, de *Parrocel*, ainsi que des tableaux de *Van der Meulen*. Le tableau 2149 : Institution de l'ordre militaire de Saint-Louis, 10 mai 1695, offre un intérêt particulier, parce qu'il représente Louis XIV dans sa chambre à coucher; il a servi, en 1838, de guide pour la restauration de cette chambre. — On passe de là dans la salle des Gardes.

Salle des Gardes.

(56, plan III.) — (120. *Notice du Musée.*)

Cette salle, située au haut de l'escalier de marbre, était destinée aux gardes composant la maison du roi. Elle contient quelques tableaux. Un tableau curieux (n° 2130) représente le carrousel donné par Louis XIV devant les Tuileries, le 5 juin 1662.

Revenant sur ses pas, on rentre dans la grande galerie des Glaces. A g., au fond de cette galerie, on entre dans le *salon de la Paix,* qui fait pendant au *salon de la Guerre*, placé à l'autre extrémité de la galerie.

Salon de la Paix.

(Plan III.) — (114. *Notice du Musée.*)

L'intention du roi et des artistes était sans doute dans l'origine, de faire contraster les allégories pacifiques de cette salle avec celles qui ornent le salon de la Guerre. Mais, dans les tableaux des voussures, qui sont l'œuvre de *Lebrun*, on retrouve en partie le même orgueil insultant pour les étrangers, qui offensa si fort les rois de l'Europe. Un des tableaux, comme dit la description quasi-officielle de Rainssan, représente *la Hollande à genoux, recevant sur son bouclier des flèches qu'un Amour lui apporte avec des branches d'olivier, symbole des provinces que le roi avait conquises sur elle et de la paix qu'il lui a donnée.* Sur les autres voussures sont figurées : l'Espagne, l'Allemagne et l'Europe chrétienne en paix.

.u *plafond*, on voit la France sur char tiré par deux couples de tour-ılles que des Amours mettent sous oug, et qui portent des médailles ıoriées, pour désigner le mariage Dauphin avec la princesse de Ba-·e, et celui de Mademoiselle avec ·oi d'Espagne.

ur la cheminée est une peinture *Le Moyne*, figurant Louis XIV don-ıt la paix à l'Europe. — On remarque aussi, dans le salon de la Paix, comme dans le salon de la Guerre, six bustes d'empereurs romains.

Cette salle servait de salle de jeu. Il s'y est perdu des sommes folles. On raconte que Mme de Montespan, dans une nuit, y perdit 400 000 pistoles au biribi. On y a même volé quelquefois. « Les confidences des Mémoires du chevalier de Grammont, dit M. Vatout, nous apprennent que la délica-



Salle de l'Œil-de-Bœuf.

ıe et la probité ne présidaient pas jours à ces amusements, où plu-ırs seigneurs de la cour cher-ient, par une adresse équivoque, efaire leur crédit aux dépens de r honneur. »

Chambre de la Reine.

›lan III.) — (115. *Notice du Musée.*)

'rois reines, Marie-Thérèse, Marie zinska, Marie-Antoinette, ont couché dans cette chambre. La duchesse de Bourgogne y mourut. Marie-Antoinette y mit au monde Madame, depuis duchesse d'Angoulême, et fut suffoquée par le flot de curieux qui, selon l'étiquette autorisée, se précipitèrent alors dans la chambre.

Un souvenir plus émouvant reporte ici l'esprit à cette nuit du 6 octobre 1789, quand, vers six heures du matin, au cri poussé par un garde

du corps : « Sauvez la reine; ses jours sont en danger ! » deux femmes de chambre, qui veillaient dans un salon voisin, accoururent auprès de Marie-Antoinette. S'élançant hors de son lit, elle courut, à demi nue, par le couloir (*o*, plan III) communiquant avec l'Œil-de-Bœuf, se réfugier auprès du roi, qu'elle trouva dans la salle du conseil (52, pl. III), salle voisine de la chambre où il couchait (*a*, plan III). La porte du passage par lequel se sauva la reine existe encore, à g., au fond de la pièce; le gardien de service l'ouvre volontiers aux visiteurs pour leur montrer le couloir, en leur racontant à sa manière le fait historique que nous venons de rappeler ; elle est surmontée du portrait de Marie-Antoinette, par Mme *Lebrun*. — On voit encore les pitons qui soutenaient le dais du lit de la reine.

Aux voussures, quatre peintures en grisaille, figurant la Fidélité, l'Abondance, la Charité, la Prudence, sont de *Boucher*. — Au-dessus des portes, côté du salon de la Paix : la Jeunesse et la Vertu présentent deux princesses à la France, par *Natoire ;* en face : la Gloire s'empare des enfants du prince ; peinture d'une agréable couleur, par *Detroy* (1734). — Parmi les tableaux et les portraits, nous signalerons : 2092. Le Mariage de Louis XIV, par Testelin, d'après *Lebrun*. Le roi et Marie-Thérèse semblent s'épouser de la main gauche. Cette singularité s'explique, parce que cette toile était destinée à être reproduite à l'envers sur une tapisserie des Gobelins; 2095. Mariage du duc de Bourgogne, par *Antoine Dieu ;* 2096. Marie Leczinska, par *Nattier.*

Salon de la Reine.

(Plan III.) — (116. *Notice du Musée.*)

Le *cercle de la reine* se tenait dans cette pièce. Son siége était placé sur une estrade, sous un dais, dont on voit encore les pitons d'attache. C'est là que brillèrent les élégantes beautés, les grandes dames de la cour de Louis XIV, avant que Louis XIV allât s'emprisonner dans les appartements de Mme de Maintenon.

Plafond : Mercure protégeant les sciences et les arts, et, dans les voussures, Sapho, Pénélope, Aspasie : ces peintures sont dues à *Michel Corneille.*

Parmi les tableaux, on remarque les portraits du duc de Bourgogne et du duc de Berry.

Salon du grand couvert de la Reine, ou antichambre de la Reine.

(Plan III.) — (117. *Notice du Musée.*)

Cette salle servait au *grand couvert* de la reine, auquel le public était admis. Marie Leczinska dînait ainsi tous les jours.

Plafond. — Sous Napoléon Ier, on y avait placé une toile de Paul Véronèse ; saint Marc couronnant les Vertus théologales. Ce tableau, provenant de la salle des Dix, au palais ducal à Venise, a été remplacé, en 1861, par une répétition du tableau de *Ch. Lebrun*, qui se voit au Louvre : la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre. — Dans les *voussures* sont représentées des héroïnes de l'antiquité et des divinités mythologiques.

On remarque aussi dans ce salon : les portraits de Louis XIV, par *Lebrun*, de Mme de Soubise, de Mme de Maintenon, du comte de Toulouse et du comte de Vermandois, « ce fils si beau de Mme de La Valiiere, que les historiens ont voulu faire passer pour le Masque de fer ; » et, entre autres tableaux : 2108. Le duc d'Anjou, déclaré roi d'Espagne, par *Gérard* (salon de 1824), un des meilleurs tableaux de ce peintre ; 2107. Réparation faite par le doge de Gênes, par *Hallé.*

Salle des Gardes de la Reine.

(Plan III.) — (118. *Notice du Musée.*)

C'est la porte entre la salle précédente et celle-ci qu'entr'ouvrirent les

femmes de chambre de Marie-Antoinette, le 6 octobre 1789 au matin, et qu'elles se hâtèrent de fermer au verrou, quand elles eurent entendu le cri de détresse du garde du corps qui la défendait. C'est ici qu'il fut massacré. La foule, armée de piques, s'était introduite dans le château par l'escalier de marbre dont le palier vient aboutir derrière la salle des gardes de la reine.

Noël Coypel a peint au ***plafond :*** Jupiter entouré de figures allégoriques, et, dans les ***voussures :*** Ptolémée rendant la liberté aux Juifs; Alexandre Sévère faisant distribuer du blé; Trajan et Solon. — Parmi les portraits, il faut remarquer : 2117, le joli portrait de la duchesse de Bourgogne, par *Santerre*. A l'aide de ce portrait et du buste de Coysevox, placé dans la chambre de Louis XIV, on peut retrouver complète la physionomie de cette princesse qui fut les délices de la cour de Louis XIV.

Cette grande pièce fut une salle des gardes; Louis XV et Louis XVI y tinrent des lits de justice.

On laisse ici les souvenirs de la vieille monarchie et l'on entre brusquement dans l'histoire des temps modernes.

Salle du Sacre.

(Plan III.) — (140. *Notice du Musée.*)

Plafond. — Allégorie du 18 brumaire, par *Callet*. — Dessus de portes : le Courage, le Génie, la Générosité, la Constance, ouvrages médiocres de *Gérard*. 2277. Sacre de Napoléon, par *David* (salon de 1808).

Cette toile, haute de 6 mèt. 10 cent., et longue de 9 mèt. 31 c., contenant 100 portraits, est un des chefs-d'œuvre du grand artiste. Cette scène solennelle est rendue avec intelligence et simplicité, malgré le ridicule du costume et la contrainte imposée par l'étiquette. Plusieurs portraits de femmes semblent traités négligemment. Un critique reprocha à David d'avoir fait Joséphine trop jeune. « Allez le lui dire, » répliqua-t-il vivement. Le peintre avait représenté d'abord, avec une simplicité toute raphaëlesque, le pape Pie VII, les mains posées sur ses genoux. Mais l'Empereur exigea qu'il fût représenté donnant sa bénédiction. « Je ne l'ai pas fait venir, dit-il, de si loin pour ne rien faire. » M. Delécluze, dans son intéressante étude sur David, raconte une curieuse visite faite par Napoléon à l'atelier de l'artiste : « Les personnes de la cour reprochaient au peintre d'avoir fait de l'Impératrice l'héroïne du tableau, en représentant plutôt son couronnement que celui de Napoléon. L'objection n'était certainement pas sans fondement.... On aurait dû penser que le nouveau souverain avait tout prévu, tout calculé, tout arrangé d'avance avec son premier peintre ... Lorsque toute la cour fut rangée devant le tableau, Napoléon, la tête couverte, se promena pendant plus d'une demi-heure devant cette large toile, en examina tous les détails avec la plus scrupuleuse attention, tandis que David et tous les assistants demeuraient dans l'immobilité et le silence.... Enfin, il prit la parole et dit : « C'est bien, très-bien.
« David. Vous avez *deviné* toute ma pen-
« sée; *vous m'avez fait chevalier fran-*
« *çais!!* Je vous sais gré d'avoir transmis
« aux siècles à venir la preuve d'affection
« que j'ai voulu donner à celle qui par-
« tage avec moi les peines du gouverne-
« ment. » Bientôt Napoléon, faisant deux pas vers David, leva son chapeau et, faisant une légère inclination de tête, lui dit d'une voix très-élevée : « David, je vous
« salue. »

2278. Distribution des aigles, composition théâtrale, par *David*. — 2276. Bataille d'Aboukir, par *Gros*. Cette fougueuse peinture, reléguée dans un grenier à Naples, put être rachetée, en 1824, par l'artiste, grâce à l'entremise de la duchesse d'Orléans (depuis la reine Amélie) : elle fut acquise, dit la notice, en 1833, par la liste civile, moyennant 25 000 fr.

Première salle de 1793-1794.

(57, plan III.) — (144. *Notice du Musée.*)

2327. Bataille d'Hondschoote, toile pleine de lumière. — 2328. Bataille de Watignies, par *Eug. Lami*. — 2323. Capitulation de la citadelle d'Anvers par *Philippoteaux*.

Deuxième salle de 1793-1794.

(58, plan III.) — (143. *Notice du Musée.*)

Cette pièce, alors sans communication avec les deux précédentes, était le grand cabinet de Mme de Maintenon, dont l'appartement contigu occupait les pièces *p* et *q* du plan III (*V.* p. 75). 2316. Bataille de Fleurus, par *Bellangé* (salon de 1836).

Salle de 1792.

(59, plan III.) — (145. *Notice du Musée.*)

Salle des Cent-Suisses, sous Louis XVI. — 2333. La garde nationale part pour l'armée, par Léon *Cogniet.* — Nombreux portraits de guerriers illustres.

Avant d'entrer dans la galerie de l'aile du sud, on peut aller visiter (à g., dans la salle de 1792) six petites pièces plus élevées, dites :

Salles des Aquarelles.

(60, plan III.) — (146. *Notice du Musée.*)

Elles formèrent l'appartement du duc de Bourgogne, puis du cardinal Fleury et du duc de Penthièvre.

Ces salles contiennent, entre autres tableaux, une nombreuse collection d'*aquarelles*, par : *Bagetti*, capitaine ingénieur-géographe de l'armée d'Italie, *Dauzats*, *Dutertre* et *Siméon Fort;* des vues curieuses des Portes-de-Fer (n°s 2661-2666) ; deux dessins d'*Isabey* (2574 et 2576), et une suite très-nombreuse d'anciens costumes militaires.

Revenu dans la salle (59, plan III) qui relie la partie centrale du palais à l'aile du sud, on traverse le palier de l'*escalier des Princes* (61, plan III), ainsi nommé parce qu'il desservait les appartements de l'aile du Sud, occupée par les princes du sang, et l'on entre dans la magnifique galerie des Batailles. — Les personnes qui ne voudraient visiter que les galeries de l'aile du sud pourraient entrer dans le palais par le vestibule situé au fond de la cour des Princes, et monter directement par l'*escalier des Princes* à la *galerie des Batailles.*

AILE DU SUD.

PREMIER ÉTAGE.

Galerie des Batailles.

(Plan III.) — (148. *Notice du Musée.*)

Cette splendide galerie, d'une étendue presque double de celle de la grande galerie des Glaces, a 120 mèt. de longueur et 13 mèt. de largeur; elle a été ouverte en 1836, à la place d'une série d'appartements habités sous Louis XIV par Monsieur, frère du roi, le duc et la duchesse de Chartres. Elle est recouverte en fer, éclairée par le haut et décorée avec la plus grande richesse. Le plafond, à voussures, est soutenu aux extrémités et au milieu par des groupes de colonnes. Elle contient plus de 80 bustes des princes du sang royal, des amiraux, connétables, maréchaux de France et autres guerriers célèbres, tués en combattant pour la France. Dans l'embrasure des fenêtres, des plaques de bronze portent, en lettres d'or, les noms de tous les personnages militaires qui ont également donné leur vie pour la patrie et l'indication du combat où ils ont péri. Cette longue liste (elle ne comprend pas les officiers d'un grade inférieur à celui de général de brigade) commence à Robert le Fort, comte d'Outre-Maine, mort en 866, et se continue jusqu'à nos jours. De grandes toiles sont consacrées à reproduire les souvenirs des principaux faits militaires de notre histoire. Parmi ces tableaux, nous citerons particulièrement : les n°s 2670, Bataille de Tolbiac, et 2672, Charlemagne à Paderborn, par *Ary Scheffer*; 2673. Le comte Eudes défend Paris, par *Schnetz* ; 2676. Bataille de Taillebourg, par *Eug. Delacroix* (salon de 1837); 2678. Bataille de Mons-en-Pevèle, par *Larivière* ; 2715. Entrée d'Henri IV à Paris (salon de 1817), et 2765. Bataille d'Austerlitz (salon de 1810), deux des chefs-d'œuvre de *Gérard*, dont la couleur a malheureusement

verdi ; 2744. Bataille de Lawfeld (salon de 1836), et 2747, prise d'York-Town, par Auguste *Couder*; 2721. Bataille de Rocroi, par *Heim*; 2756. Bataille de Rivoli, par *Philippoteaux*; et les toiles si populaires, peintes par *Horace Vernet* : 2674. Bataille de Bouvines; 2743. Bataille de Fontenoy (salon de 1836) ; 2768. Bataille d'Iéna; 2772. Bataille de Friedland; 2776. Bataille de Wagram (salon de 1836). Ces tableaux complètent l'exposition si considérable et si remarquable d'Horace Vernet, à Versailles. Cet artiste, qui dut entreprendre de lointaines excursions pour aller étudier sur les lieux les scènes qu'il devait peindre, « figura pour 843 000 fr., dit M. de Montalivet, dans les acquisitions ou les commandes ordonnées par Louis-Philippe. »

Nous voici maintenant parvenus à une dernière salle formant l'extrémité de l'aile du sud.

Salon de 1830.

(Plan III.) — (149. *Notice du Musée.*)

Louis-Philippe a consacré cette salle à la révolution de juillet 1830, origine du pouvoir de la dynastie d'Orléans. Il a écarté les souvenirs de nos guerres civiles, et n'a cru devoir rappeler que les scènes où il figure lui-même; elles sont reproduites dans les tableaux du baron *Gérard*, de *Court*, *Eug. Devéria*, *Larivière* et *Ary Scheffer*.

Le plafond peint par M. *Picot* (1835) représente *la Vérité, accompagnée de la Justice et de la Sagesse, protégeant la France contre la Discorde, l'Hypocrisie et le Fanatisme.*

Au sortir de cette salle, on entre à g. dans une galerie de sculptures, à dr. de laquelle on trouve immédiatement le palier de l'*escalier de Monsieur* (62, plan III). Sur cet escalier, à dr., est une porte ouvrant sur plusieurs salles (fermées au public), où sont réunies les peintures relatives à Louis-Philippe et sa famille.

On peut, avant de monter à l'attique, parcourir la *galerie de Sculptures*, adossée à la galerie des Batailles. On peut aussi, en suivant un autre ordre, et en commençant par la *galerie des Tombeaux* (*V.* au bas du plan II), parcourir toutes les galeries des différents étages de l'aile du sud, sans être obligé de revenir sur ses pas.

Troisième galerie de Sculptures.

(Plan III.) — (150. *Notice du Musée.*)

Cette galerie servait autrefois de dégagement aux appartements qu'a remplacés la galerie des Batailles. On y voit : 2812. Buste de Michel de L'Hôpital, par *Germain Pilon*, plusieurs statues, par *Barthélemy Prieur* (n°s 2802, 2808, 2817, 2818), par *François Anguier*, *Coysevox*, *Coustou* et *Houdon*.

On monte l'*escalier de Provence* ou *de Monsieur* (62, plan III), dans lequel sont placés deux tableaux : 3990. Mort de Louis XIII, par *Decaisne*. 3991. Le pape Léon XII porté dans la basilique de Saint-Pierre à Rome, par *H. Vernet* (salon de 1831).

ATTIQUE.

(63 à 72, plan III.)

Cet étage supérieur de l'aile du sud renferme, ainsi que celui du nord, une collection de portraits. Il formait autrefois près de cent pièces occupées par diverses personnes attachées à la cour.

Salle (63, plan III) (164, *Notice du Musée*). — Anciens portraits et copies. Nous signalerons seulement : 4063. Diane de Poitiers, par *Hipp. Flandrin*, d'après le portrait, attribué à Primatice, qui se voit au palais de Fontainebleau.

Galerie (64, plan III) (165, *Notice du Musée*). — A g. : 4117. Henri IV âgé de 38 ans (peinture du XVIIe s.). 4118. Henri IV. 4120. Henri IV, par *Ary Scheffer*. 4074. Catherine de Médicis. 4232. Femme inconnue. 4116. Élisabeth, reine d'Angleterre. 4226. Portrait, par *de Keyser*. 4274. Racine. 4275. La Fontaine. 4202. Beau portrait, par *Séb. Bourdon*. 4329. Le car-

dinal de Rohan, d'après *Hyacinthe Rigaud*. 4264. Mme de Grignan. — En revenant de l'autre côté : 4286. La duchesse de Lancastre, par *Peter Lely*. 4276. Boileau, par *Hyacinthe Rigaud* 4259. Fouquet. 4213. *L'Albane*, peint par lui-même.

Salle (65, plan III) (166. *Notice du Musée*). — A g. : 4418. Wleughels, peintre, par *Pesne*. 4375. Edelinck, graveur. 4389. Louis XV, par *Parrocel*. — En revenant de l'autre côté : 4426. Portrait, par *C. Vanloo*. 4419. *Nattier* et sa famille, peints par lui-même. 4415. Largillière. 4423. Thierry, sculpteur, et 4421. Coustou, par *Largillière*. 4374. Fontenelle, par *Greuze*.

Galerie (66, plan III) (167. *Notice du Musée*). — A g. : 4501. Frédéric II, par Mme *Therbusch* (consulter sur cette artiste les *Salons* de Diderot). 4458. Madame Sophie, par *Nattier*. 4516. Chasse au lac de Patria, par *Jos. Vernet*. 4457. Mme Sophie, par *Nattier*, portrait plusieurs fois répété dans cette galerie. 4587. Le comte de Pembroke et sa famille, intéressante peinture, par *Josué Reynolds*. 4519. Marie-Antoinette, par *Roslin*. 4572. Joseph II. 4614. Mme Roland. 4615. Charlotte Corday. Ce portrait fut dessiné par le peintre *Hauer*, quelques moments avant l'exécution de Charlotte Corday. Quand le bourreau entra, elle lui prit les ciseaux des mains, et, coupant une mèche de ses cheveux d'un blond cendré, elle la remit au peintre, comme le seul souvenir qu'elle pût lui laisser. 4616. Belley, esclave noir qui s'était racheté et qui fut député à la Convention, par *Girodet*. 4626. Fourcroy, par *Gérard*. 4627. De Lalande. 4630. Paul Ier, portrait curieux, à cause du nom et de la laideur. — En revenant de l'autre côté : 4634. Napoléon, premier consul, par *Greuze* ; portrait singulier par l'expression de douceur des yeux que le peintre a donnée à cette jeune figure. 4550. Delille, par *Danloux* (salon de 1802). 4622. Pichegru. 4611. Fabre d'Églantine. 4607. Barère, par *David*. 4642. Girodet, et 4643. Gros. 4551. Marmontel, par *Boilly*. 4525. La duchesse d'Orléans, par Mme *Lebrun*. 4554. Ménageot, peintre. 4556. Grétry, par Mme *Lebrun*. 4520. Marie-Antoinette et ses enfants, par Mme *Lebrun* (salon de 1787). « Je ne me connais pas en peinture, dit Louis XVI à Mme Lebrun, mais vous me la faites aimer. » On peut remarquer à cette occasion l'absence du sens artistique chez la plupart des derniers souverains de France. 4485. Boucher, peintre, par *Roslin*. 4514. Linnée, par *Roslin*. 4441. Marie Leczinska. 4454. Madame Henriette, seconde fille de Louis XV, par *Nattier*. 4510. La duchesse de Parme, fille aînée de Louis XV. 4456. Mme Adélaïde, quatrième fille de Louis XV, par *Nattier* (répétition). 4494. Benoît XIV.

Salle (67, plan III) (168. *Notice du Musée*). —Personnages anglais.— De cette petite pièce, on passe dans une salle double, c'est-à-dire partagée en deux par une boiserie dans le sens de sa longueur.

Salle (68, plan III) (169. *Notice du Musée*). — Cette salle, construite au-dessus de l'escalier des Princes, dont elle a remplacé l'ancienne voussure, était autrefois décorée de douze grands modèles de tapisserie, d'après *Lebrun* et *Van der Meulen*, représentant les douze signes du Zodiaque et douze des principales résidences royales. Six autres toiles, de M. *Siméon Fort*, représentant d'autres châteaux royaux, y avaient été ajoutées. Tous ces tableaux ont été récemment transportés dans l'attique Chimay (partie centrale du palais), que le public ne visite pas, et remplacés par les portraits des membres de la famille Bonaparte. Ces portraits n'ont pas encore reçu de numéros ; quelques-uns sont des œuvres toutes récentes, exécutées dans les ateliers de la couronne. — Nous signalerons : Charles-Marie Bonaparte, père de Napoléon, par *Girodet Trioson*. L'impératrice Joséphine Marie-Lætitia

Ramolino (Mme mère); Marie-Louise et le roi de Rome; le roi de Rome seul; Joachim Murat; Caroline Bonaparte, reine de Naples, et sa fille Marie Lætitia Murat (princesse Pepoli); tous ces portraits sont de *Gérard*. Marie-Julie Clary, femme de Joseph Bonaparte, et sa fille aînée; Napoléon Ier; Pauline Bonaparte, princesse Borghèse, par *Robert Lefèvre*. Le premier consul, par *David*. Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie (portrait équestre) par *Gros*. Élisa Bonaparte, par *Le Thière*. Eugène Beauharnais, par *Henry Scheffer*.

Salle (69, plan III) (170. *Notice du Musée*). Cette salle est, comme la précédente, divisée en deux parties par une cloison. — 4789. Pie VII, par *David* (répétition du tableau du Louvre). 4700. L'impératrice Joséphine, par *Le Thière* (1807). 4786. *Gros*, par lui-même. 4706. Napoléon présentant le roi de Rome aux grands dignitaires de l'Empire, par *Rouget*. 4710. Duroc, et 4727, le comte Daru, par *Gros*.

Salle (70, plan III) (171. *Notice du Musée*).— 4798. Le duc de Berri, par *Gérard*. 4795. Charles X, par *Gérard*. 4799. La duchesse de Berri et ses enfants, par *Gérard*. 4793. Louis XVIII, par *P. Guérin*. 4794. Le comte d'Artois (Charles X), par *Gérard*. 4797. La duchesse d'Angoulême, par *Caminade*. 4804. Le prince de Carignan, à la prise du Trocadéro, et 4803, le duc d'Angoulême à la prise du Trocadéro, par *Paul Delaroche*. 4835. Grégoire XVI, par *P. Delaroche*. 4830. Gérard, peintre, par *Lawrence*. — De là on passe dans une petite pièce étroite :

Cabinet (71, plan III) (172. *Notice du Musée*). — Cette pièce contient une nombreuse collection d'esquisses des portraits en pied peints par *Gérard*, de 1796 à 1836. 4938. Andrieux, faisant une lecture dans le foyer de la Comédie-Française, par *Heim* (1847). 4937. Entrevue de Louis XVIII et de la princesse Caroline des Deux-Siciles, dans la forêt de Fontainebleau, par *Hipp. Lecomte*.

En sortant de cette dernière salle de portraits, on traverse une petite pièce d'entrée dite *la Tourelle* (72, plan III). — Une flèche mobile, attachée au plafond, indique la direction du vent. — A l'issue de cette pièce, on se trouve sur le palier de la partie supérieure de *l'escalier de la Reine* (73, plan III).

La Tourelle et cet escalier revêtu de stuc sont les dernières constructions dues à Louis-Philippe. Il se proposait d'étendre la construction des galeries de l'attique à la partie centrale du palais, de manière à faire communiquer l'attique du sud avec celui du nord.

On descend l'escalier de la Reine et on arrive sur le palier de *l'escalier de Marbre* ou *des Princes*, escalier d'honneur qui sert pour les jours de cérémonie (73, plans II et III). Parvenu au bas de ce dernier escalier, on se trouve au rez-de-chaussée, dans une suite de VESTIBULES (74, plan II). On peut, si l'on veut, entrer par l'un de ces vestibules (75, pl. II) dans la *salle des Connétables et des Maréchaux* (*V.* plus bas page 70). Mais, avant de parcourir le rez-de-chaussée du centre du palais, nous pensons qu'il vaut mieux achever de voir la dernière partie de l'aile du sud qui n'a pas encore été visitée, c'est-à-dire les *galeries de l'Empire*. Pour cela on traverse les vestibules 76 et 77 et, sortant sous le grand vestibule 78, on entre en face dans le vestibule 79 (pl. II), qui introduit dans les galeries de l'Empire.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

Après avoir traversé un vestibule orné de bustes (79, plan II) (66. *Notice du Musée*), on entre dans une suite de galeries de peintures situées du côté du jardin. Ces salles, jusqu'au vestibule Napoléon, formaient, sous Louis XIV, l'appartement du duc et de la duchesse de Bourbon.

Galeries de l'Empire.

Salle (80, pl. II) (67. *Notice du Musée*). — Au milieu de cette salle est une statue en marbre (1472) représentant l'héroïque Viala, par *Mathieu Meusnier*. 1481. Mort de Marceau, par *Couder*. 1482. Le général Augereau

au pont d'Arcole, par *Thévenin* (1796). 1483. Bataille d'Arcole, par *Bacler d'Albe.*

Salle (81, pl. II). — 1493. Paix de Léoben, par *Le Thière* (1805).

Salle (82, pl. II). — 1496. Bonaparte devant les Pyramides, par *Gros.* 1497. Révolte du Caire, par *Girodet* (ces deux tableaux célèbres ont été exposés au salon de 1810). 1498. Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire, par *Guérin* (salon de 1808).

Salle (83, pl. II). — 1500. Consulat de la république Cisalpine, par *Monsiau* (1808).

Salle (84, pl. II). — 1503. Napoléon recevant le sénatus-consulte qui le proclame empereur, par *Rouget.* Ce tableau, transporté il y a quelques années à Saint-Cloud, et remplacé alors par une mauvaise tapisserie d'après la Peste de Jaffa, par *Gros,* a été récemment replacé dans cette salle.

Salle (85, pl. II). — 1507. Napoléon reçu par le prince de Bade, par *Bertin.* 1511. Combat de Landsberg, par *Bellangé.*

Vestibule Napoléon (86, pl. II). — Statues de la famille Napoléon. 1520. Réduction de la statue en bronze, par *Seurre,* placée autrefois sur la colonne de la place Vendôme et maintenant à Courbevoie.

Salle (87, pl. II). Cette salle et les suivantes, jusqu'à la salle de Marengo, formaient un appartement dont la disposition et la destination furent souvent changées. Sous Louis XIV, elles étaient habitées par le prince et la princesse de Condé ; sous Louis XVI, l'aile tout entière était affectée aux enfants de France 1546. Honneur au courage malheureux, par *Debret.* 1547. Ney remet au 76ᵉ de ligne ses drapeaux retrouvés à Inspruck, par *Meynier* (salon de 1808). 1548. Combat de Guntersdorf, par *Féron* (1837).

Salle (88, pl. II). — 1549. Napoléon reçoit les clefs de Vienne, par *Girodet* (1808). 1550. Napoléon donnant l'ordre avant la bataille d'Austerlitz, par *Carle Vernet* (1808). 1551. Entrevue de Napoléon et de François II, par *Gros* (1812).

Salle (89, pl. II). — 1552. Entrée de Napoléon à Berlin, par *Meynier* (1810).

Salle (90, pl. II). — 1555. Napoléon reçoit la reine de Prusse à Tilsitt, par *Gosse.*

Salle (91, pl. II). — 1558. Mariage du prince Jérôme, par *Regnault* (1810). 1559. Napoléon devant Madrid, par *Carle Vernet* (1810). 1560. Capitulation de Madrid, par *Gros* (1810).

Salle (92, pl. II). — 1565. Mariage de Napoléon et de Marie-Louise, par *Rouget* (1836).

Salle de Marengo (93, pl. II). — 1566. Passage du grand Saint-Bernard par l'armée française, par *Ch. Thévenin.* 1567. Le premier consul franchissant le Saint-Bernard, célèbre tableau de *David* (1805). Il ne s'agit pas ici évidemment de la vraisemblance historique. L'artiste a saisi seulement la poétique de son sujet. Napoléon voulut être représenté *calme sur un cheval fougueux.* Or, c'est sur un mulet tenu par un guide, ainsi que l'a représenté M. Paul Delaroche, qu'il a franchi le Saint-Bernard. Il y a quatre répétitions du tableau de David. 1568. Bataille de Marengo, par *Carle Vernet.* 1570. Convention d'Alexandrie, par *Drolling* (1837).

Au sortir de cette salle on se trouve dans la quatrième galerie de sculptures, à droite de laquelle est l'*escalier de Monsieur* (94, pl. II, et 62, pl. III). En descendant quelques marches, on trouve, sur le palier en face, l'entrée des salles des Marines, qui sont ordinairement fermées au public.

Salles des Marines.

(95, plan II.) — (65. *Notice du Musée.*)

Ces salles, sous Louis XVI, faisaient partie du pavillon habité par le comte de Provence (Louis XVIII) et nommé, en conséquence, pavillon de Monsieur

ou de Provence. Elles sont au nombre de cinq. La majeure partie des tableaux de marine qui y sont réunis ont été exécutés par *Gudin*. 1437. Combat de la frégate française *la Bayonnaise* contre la frégate anglaise *l'Embuscade* (1798), par *Crépin* (salon de 1801). 1440. Capitulation obtenue à Pondichéry, 1803, par *H. Bellangé* (1854). 1407. Combat du Texel, par *Eug. Isabey* (Salon de 1839).

En sortant des salles des Marines, on voit plus bas le *vestibule de l'escalier de Provence* (96, pl. II), où sont des statues et des bustes de Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, etc.

De là on passe dans les salles des Tombeaux, situées sur la cour de la surintendance, au-dessous de l'étage du rez-de-chaussée (*V.* au bas du pl. II), parce que, de ce côté, le sol est beaucoup plus bas que du côté du jardin. Sur cette cour, les étages de l'aile du sud se succèdent ainsi : 1° rez-de-chaussée (salles des Tombeaux) : 2° au-dessus, rez-de-chaussée proprement dit, par rapport au niveau du parterre (quatrième galerie de sculptures du plan II) : 3° premier étage (troisième galerie de sculptures, du plan III, adossée à la galerie des Batailles) ; 4° galeries de l'attique (portraits), second étage sur le jardin, troisième sur la cour.

Galerie et Salles des Tombeaux.

(Plan II). — (60-64. *Notice du Musée.*)

La galerie des tombeaux, qui servait autrefois de dégagement et de couloir pour les offices, cuisines et fourrières de l'aile du sud, occupe toute la longueur de cette aile, sur la cour de la surintendance. Du côté des jardins, elle est bordée de salles obscures qui servent encore de fourrière. Elle renferme un très-grand nombre de statues tombales, moulées en plâtre sur les originaux. Nous en signalerons seulement quelques unes : 1289 et 1290. François II, duc de Bretagne, et Marguerite de Foix, par *Michel Colombe*. 1268 et 1269. Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et Marguerite de Bavière (d'après les tombeaux de Dijon). 1280. Agnès Sorel (d'après le tombeau de Loches). 1283 et 1284. Charles le Téméraire, et Marie de Bourgogne (d'après les tombeaux de Bruges). 1293. Tombeau des fils de Charles VIII (l'original est dans la cathédrale de Tours). 1297, 1298 et 1299. Marguerite de Bourbon, Philibert II, duc de Savoie, et Marguerite d'Autriche par *Conrad Meyt* (d'après les tombeaux de l'église de Brou, à Bourg). 1302. Chabot, par *Jean Cousin* (d'après la statue du Louvre).

A l'extrémité de la galerie, du côté de l'orangerie, une suite de vestibules renferment aussi des statues et des bustes en marbre ou en plâtre. 1335. Le grand Condé, par *Coysevox*. 1339. Le duc d'Enghien, par *Bosio*. 1340. Louis XVIII, par *Romagnesi*. 1345. Louis-Philippe, par *Dumont*. 1346. Marie-Amélie, par *Bosio*.

Enfin plusieurs autres vestibules, dont l'un s'ouvre au pied de l'escalier de Provence, sont disposés en retour d'équerre, sous le pavillon de Monsieur. En face de cet escalier, est un modèle en plâtre du monument expiatoire que la Restauration avait projeté d'ériger à Louis XVI, sur la place de la Concorde, à l'endroit même où il périt. La statue du roi est de *Cortot;* aux angles du monument quatre autres statues figurent la Justice, la Piété, la Bienfaisance et la Modération. — Dans le vestibule suivant : 1365. Mausolée de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, roi de Castille, et de sa femme Jeanne la Folle (moulé en plâtre, d'après l'original placé dans la chapelle royale de l'Ange-Gardien à Grenade). 1366. Tombeau de Diane de Poitiers, en marbre, provenant de la chapelle extérieure du château d'Anet.

Remontant l'escalier de Monsieur, on parcourt à dr. la galerie de sculptures adossée aux galeries de l'Empire.

Quatrième galerie de Sculptures.

(Plan III.) — (81. *Notice du Musée.*)

On voit dans cette galerie les statues des personnages et des généraux célèbres, depuis le commencement de la Révolution jusqu'en 1814. — 1584. Hoche, par *Milhomme* (1808), est représenté assis, vêtu à l'antique. 1593. Le général Leclerc, par *Dupaty* (1812), est représenté nu, en Achille.

Ici l'on a complétement achevé de parcourir les différents étages de l'AILE DU SUD. Parvenu à l'extrémité de la galerie de sculptures, on y trouve l'*escalier des Princes* (97, plan II, et 61, plan III); puis, traversant le vestibule (78, plan II) qui sert d'entrée pour aller dans les jardins, on entre en face, sous ce vestibule, dans les salles du rez-de-chaussée (PARTIE CENTRALE DU PALAIS), les seules qui restent encore à visiter.

C'est par ce vestibule qu'est l'entrée du cour des Princes rez-de-chaussée du centre du palais. On n'y entre pas du côté du vestibule de la chapelle.

PARTIE CENTRALE DU PALAIS.

REZ-DE-CHAUSSÉE.

1er *Vestibule d'entrée* (77, pl. II). — Bustes en marbre : 852. Voltaire, par *Houdon* (1782). 855. Diderot, par *Houdon*. 854. Rousseau, par *Boyer*.

2e *Vestibule* (76, plan II) servant au besoin, de passage pour les voitures entre la cour Royale et le parterre du Midi. — Bustes et statues.

3e *Vestibule* (75, plan II). — Bustes et statues.

On entre de là dans les salles des Amiraux, des Connétables et des Maréchaux (V. plan II). — Une partie de ces salles formèrent successivement le logement du grand Dauphin, fils de Louis XIV, et, après sa mort, du duc et de la duchesse de Berri, puis du Dauphin, fils de Louis XV, etc.

Salle des Amiraux.

(*V.* plan II.)

Cette collection des portraits des amiraux de France commence en 1270, à Florent de Varennes, amiral sous saint Louis, et finit au duc d'Angoulême, fils de Charles X.

Salle des Connétables.

(*V.* plan II.)

Dans le principe, le connétable (*comes stabuli*) était le grand écuyer du souverain. Il y eut, sous l'ancienne monarchie, trente-neuf connétables, depuis le XIe s. jusqu'au XVIIe; le dernier fut Lesdiguières, sous Louis XIII, qui supprima cette charge en 1627. Louis XIV ne rétablit pas la connétablie, quoiqu'on eût fait espérer à Turenne qu'elle serait rétablie en sa faveur.

Parmi les plus illustres connétables, on remarque (n° 945) du Guesclin, qui se défendit d'accepter l'épée de connétable, dit Froissart, alléguant qu'*il était venu de trop pauvre noblesse*, et qui, pourtant, donna à cette dignité suprême un nouvel éclat; (n° 946) Olivier de Clisson, *le boucher des Anglais*; (n° 954) Anne de Montmorency, si terrible aux huguenots, tué à la bataille de Saint-Denis.

Napoléon fit revivre cette dignité pour un de ses frères, Louis, depuis roi de Hollande.

Salles des Maréchaux.

(97, plan II.)

Il y a eu jusqu'ici plus de trois cents maréchaux de France. Quatorze salles leur sont consacrées : elles sont divisées en deux séries par la galerie de Louis XIII. Il n'a pas été possible, comme on le pense bien, de se procurer les portraits de tous ces guerriers. Des écussons, portant le nom et les titres des absents, complètent ce long catalogue du maréchalat. Le premier maréchal date du XIIe s.

Parmi tous ces noms, dont plusieurs sont devenus ou demeurés obscurs, les illustrations abondent. Ce sont les rudes compagnons des rois de France aux époques féodales ; ce sont, sous Louis XIV, Catinat, Villars,

Turenne ! A la mort de ce dernier, on nomma huit maréchaux pour le remplacer : *la monnaie de M. de Turenne !* L'augmentation du nombre des maréchaux s'explique par l'accroissement de l'armée, qui, vers la fin du règne de Louis XIV, s'éleva à 450 000 hommes. A côté de ces grands noms, d'autres illustrations d'un genre tout différent rappellent, ou de tragiques souvenirs, comme Vitry, capitaine des gardes, nommé maréchal pour avoir tué Concini; ou la faveur des cours, comme ce Concini lui-même, maréchal d'Ancre, et comme Villeroi.

Sous le règne de Louis XV, on retrouve les mêmes contrastes. A côté du maréchal de Saxe, le glorieux vainqueur de Fontenoy, figure Soubise, le vaincu de Rosbach.

Viennent ensuite les maréchaux de notre siècle, ceux du premier Empire, presque tous sortis des rangs du peuple; ceux de la Restauration, noms plus illustres, pour la plupart, par leurs ancêtres que par leurs victoires, et parmi lesquels figure un étranger, le prince de Hohenlohe; enfin, ceux du nouvel Empire.

De la septième salle des Maréchaux, on passe dans la salle des Rois de France.

Salle des Rois de France.

(98, plan II.) — (33. *Notice du Musée.*)

Cette salle contient la collection des portraits des rois de France, la réduction en bronze de la statue d'Henri IV, par *Lemot*, qui se voit sur le pont Neuf, et le buste en bronze de Louis XII, par *L. de Mugiano*. Là se trouve l'entrée des salles des Résidences royales, habituellement fermées au public.

Salles des Résidences royales.

(99, plan II.) — (34-37. *Notice du Musée.*)

Ces salles, au nombre de quatre, renferment des vues curieuses des anciens châteaux royaux. 741. Château de Marly. 743. Château de Saint-Cloud, vers 1700. 744. Château de Meudon. 763. Château de Saint-Germain. — Le visiteur de Versailles comparera avec intérêt les anciennes vues de ce château avec sa physionomie nouvelle; entre autres : état de Versailles en 1722, état vers 1788, état vers 1664. Il y verra des châteaux qui n'existent plus, comme : 740, celui de Clagny (*V.* p. 29). Le Parisien, en contemplant, dans des tableaux du XVIe et du XVIIe s., le palais de la Cité, la tour de Nesle, le vieux Louvre et le *pont Neuf*, qui alors méritait son nom, aura peine à y reconnaître ce Paris que chaque siècle vient transformer et rajeunir. Le nº 787, peint par *Hubert Robert* présente une vue curieuse des démolitions des maisons du pont au Change et du quai des Morfondus, pour démasquer une des façades du palais de Justice.

Vestibule de Louis XIII.

(100, plan II.) — (32. *Notice du Musée.*

On revient des salles précédentes, dans la salle des Rois de France (98), et, en traversant le vestibule de Louis XIII, qui donne sur la cour de Marbre, on entre dans les salles des Tableaux-Plans.

Salle des Tableaux-Plans.

(101, plan II.) — (27. Notice du musée.

Ces salles au nombre de quatre, dont trois sont habituellement fermées, contiennent des tableaux qui complètent cette grande histoire militaire de notre pays : ce sont les plans d'un grand nombre de combats, depuis le nº 607, levée du siége de l'île de Ré, en 1627, sous Louis XIII, jusqu'au nº 581, vue générale de la bataille d'Isly (1844). Les dix tableaux de la première salle (101, pl. II, — 30, *Notice du Musée*) étaient autrefois placés dans la galerie du château de Richelieu.

La dernière salle (27. *Notice du*

Musée) formant l'angle d'un des pavillons du château primitif de Louis XIII, faisait partie de la salle des gardes pour l'appartement particulier du roi, auquel conduisait l'escalier n° 111, désigné sous le nom d'*escalier du Roi* « Louis XV venait de descendre cet escalier et de sortir de cette salle, dit la *Notice du Musée*, pour monter en voiture, lorsqu'il fut frappé par Damiens, le 5 janvier 1757, à six heures du soir. » Peu de temps après, le garde des sceaux Machault, saisissant l'assassin dans la salle des gardes, lui fit tenailler les jambes en présence du chancelier de Lamoignon et de Bouillé, ministre des affaires étrangères, par deux gardes du corps armés de pinces rougies au feu, qui s'offrirent à faire ainsi l'office du bourreau. » C'est donc ici que commença cette série d'effroyables tortures auxquelles fut soumis l'assassin.

On revient de là, en traversant le vestibule (100, pl. II), dans la galerie de Louis XIII.

Galerie de Louis XIII.

Cette galerie est ornée des statues de ce prince et de la reine, sa femme, Anne d'Autriche, et en outre de plusieurs tableaux, parmi lesquels : 1066. Bataille de Rocroy, par *Schnetz* (salon de 1822).

On passe dans les sept dernières *salles des Maréchaux*.

Salles des Maréchaux.

(De 102 à 108, pl. II.)

Ces sept salles sont la continuation des salles des Maréchaux que nous avons visitées précédemment. Elles contiennent les portraits des maréchaux depuis le maréchal de La Ferté (1651) jusqu'à nos jours.

Salle (102, plan II; 52, *Notice du Musée*). — C'était dans le principe le *cabinet des bains;* elle devint en 1684 une pièce de l'appartement de Mme de Montespan.

Salles (103 et 104, plan II; 53 et 54, *Notice du Musée*). Elles firent partie de l'appartement des bains, qui fut habité par les filles de Louis XV.

Salle (105, plan II).—1133. Lannes, par *Perrin*.

Salle (106, plan II). — Ce vestibule était divisé en trois parties. — 1155. Le duc de Bellune, par *Gros*. 1157. Oudinot, par *Robert Lefebvre*. 1159. Suchet, par *P. Guérin*. 1160, Gouvion-Saint-Cyr, et 1167, Molitor, par *H. Vernet*. 1168. Maison, par *L. Cogniet*. 1169. Duperré, par *Court*.

Salle (107, plan II). — Chambre à coucher de Mme de Pompadour. 1173. Lobau, par *Ary Scheffer*. 1174. Truguet, par *P. Guérin*. 1176. Valée, par *Court*. 1179, Drouet; 1180, Bugeaud; 1181, Reille, par *Larivière*.

Salle (108, plan II). — Cabinet de Mme de Pompadour. — On y a réuni les portraits de plusieurs maréchaux et amiraux du nouvel Empire.

Salle des Guerriers célèbres.

(109 plan II.) — (59. *Notice du Musée*.)

Cette salle, la dernière qu'il nous reste à visiter, contient les portraits des guerriers qui se sont illustrés par leurs faits d'armes, sans avoir été revêtus des dignités de connétable ou de maréchal. On peut remarquer que la plupart de ces guerriers célèbres ont déjà été représentés dans d'autres salles, et que ces classifications sont assez peu rigoureuses.

Autrefois coupée en deux, cette salle servait d'antichambre à l'appartement de Mme de Pompadour. — 1213. Joubert, par *Bouchot*. 1214. Hoche, par *Ary Scheffer*.

On arrive ici au pied de l'*escalier des Ambassadeurs* (110, plan II), détruit sous Louis XV et reconstruit sous Louis-Philippe, et l'on peut parcourir une suite de *vestibules de sculptures* (112, pl. II), contenant les bustes des officiers généraux tués en combattant pour la France. De là, prenant l'*arcade du Nord* (113, pl. II; 25, *Notice du Musée*), passage pouvant, au besoin, servir de communication pour les voitures entre la cour

Royale et les jardins, on traverse les derniers vestibules de sculptures (114, pl. II), et l'on sort par le vestibule (115, pl. II). On n'entre jamais de ce côté.

PETITS APPARTEMENTS.

Ces petits appartements situés au premier étage, forment deux divisions : l'une, à dr. de la cour Royale, près de la *cour de Marbre*, composée des appartements particuliers du roi ; l'autre, à g. de la même cour, composée de l'appartement particulier de Marie-Antoinette et de celui de Mme de Maintenon. Trop difficiles à surveiller ils ne sont pas ouverts au public, comme le sont les grandes salles ; mais on peut obtenir la permission de les visiter avec un gardien.

Nous commencerons par visiter les petits appartements du *côté droit* ou *du nord* (de *a* à *j*, plan III). On y entre par la *salle du Conseil* (*V.* page 57) qui précède la chambre à coucher de Louis XIV.

COTÉ DU NORD.

Chambre à coucher de Louis XV.

(*a*, plan III.) — (126. *Notice du Musée.*)

Ce fut d'abord une salle de billard sous Louis XIV. Ce prince excellait à ce jeu. Ce fut là qu'ayant apprécié la force de Chamillard au jeu de billard, il s'accoutuma peu à peu à lui ; il finit, malheureusement pour la France, par récompenser ce rare talent en nommant ministre celui qui le possédait. Plus tard, cette pièce fut agrandie par la réunion de deux petites pièces attenant à la *cour des Cerfs*. Elle est située entre cette cour et la cour de Marbre. Louis XV en fit sa chambre à coucher et y mourut. Immédiatement après sa mort, « le château resta désert : tout le monde s'empressa de fuir la contagion qu'aucun intérêt ne donnait le courage de braver. En sortant de la chambre de Louis XV, le duc de Villeguier enjoignit à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, d'ouvrir le corps et de l'embaumer. Le premier chirurgien était exposé à en mourir. « Je suis « prêt, répondit Andouillé, mais pen- « dant que j'opérerai, vous tiendrez « la tête ; votre charge vous l'or- « donne. » Le duc s'en alla sans mot dire, et le corps ne fut ni ouvert ni embaumé. Quelques serviteurs subalternes et de pauvres ouvriers demeurèrent près de ces restes pestiférés. » (Mme Campan.) Le cercueil fut placé dans un carrosse de chasse, et les gens de l'escorte qui le conduisait à Saint-Denis firent courir le mort du même train qu'il les avait menés si souvent durant sa vie. — « Cette chambre est ornée avec un soin minutieux, dit le comte Alexandre de Laborde, par MM. d'Angoulon et Delbet ; c'est le type de la sculpture ornementale, plus soignée encore et plus élégante sous le règne de Louis XV que sous Louis XIV. » — On y voit quelques peintures, et entre autres des portraits de Louis XV, par *Hyacinthe Rigault* et *J. B. Vanloo*, et de six de ses filles, par *Nattier* (n° 2179) et des peintres du temps.

V. la note, p. 44.

Salon des Pendules.

(*b*, plan III.) — (127. *Notice du Musée.*)

En 1749, une pendule indiquant les jours, les mois, les années, les phases de la lune, etc., y fut placée. D'autres pendules, dont l'une a été prise à Alger en 1830, y ont été également réunies. On voit sur le parquet une méridienne qui passe pour avoir été tracée par Louis XVI, et, sur des dessus de table en stuc, les plans figurés des forêts des résidences royales. — Ce salon servait de salle du conseil sous Louis XV.

Ancien cabinet des Agates.

(*c*, plan III.) — (130. *Notice du Musée.*)

Ce cabinet, sous Louis XIV, renfermait les pierres précieuses et les bijoux. Il reçut diverses destinations. On prétend que c'est d'une des fenêtres de ce cabinet que Louis XV,

voyant passer de loin le convoi de Mme de Pompadour, prononça ces singulières paroles : « La marquise a mauvais temps pour son voyage ! »

Salle des Buffets, sous Louis XVI.

(*d*, plan III.) — (131. *Notice du Musée.*)

M. Vatout, dans son Histoire de Versailles, indique par erreur cette pièce comme faisant partie de l'*appartement de Mme de Maintenon* (V. page 75), et le petit cabinet qui y tient comme le *confessionnal de Louis XIV*. Ce retrait était, selon Blondel, une garde-robe. On y voit un portrait, provenant de Saint-Cyr, et représentant Mme de Maintenon avec sa nièce d'Aubigné, par *Ferdinand*.

Cabinet de la Vaisselle du roi, sous Louis XVI.

(*e*, plan III.) — (132. *Notice du Musée.*)

« Ce cabinet, ainsi que la bibliothèque et la salle à manger à la suite, occupent l'emplacement de la petite galerie et de ses deux salons, dont les peintures étaient de Pierre Mignard. Avant la construction de cette petite galerie en 1685, cette partie du palais était habitée par Mme de Montespan. » (*Notice du Musée.*) Cette galerie fut détruite à son tour en 1736, quand on établit des appartements dans les combles du château.

Bibliothèque de Louis XVI.

(*f*, plan III.) — (133. *Notice du Musée.*)

Selon M. Vatout, ce serait dans cette salle qu'auraient été découverts, sur la dénonciation de Gamain, l'armoire de fer et le *livre rouge* qu'elle renfermait. Louis-Philippe voulait réunir dans cette bibliothèque tous les ouvrages analogues au caractère historique des galeries de Versailles.

Sur une console, se voit un autographe curieux conservé sous une glace : c'est un rapport de Mansart sur les salles de la ménagerie, en date du 8 septembre 1694. En marge sont des annotations de la main de Louis XIV; on y remarque ces passages : « Il me paraît.... que les sujets sont trop sérieux et qu'il faut qu'il y ait de la jeunesse mêlée dans ce que l'on fera.... Il faut de l'enfance répandue partout. »

Salon des Porcelaines, sous Louis XVI.

(*g*, plan III.) — (134. *Notice du Musée.*)

Cette pièce était ainsi nommée, parce que les plus beaux produits de la manufacture de Sèvres y étaient exposés, au 1er janvier.

De là, reprenant une autre direction et traversant une pièce en retour, on arrive à l'ancien escalier des Ambassadeurs.

Ancien escalier des Ambassadeurs.

(*h*, plan III.) — (135-136. *Not. du Musée.*)

Ce magnifique escalier fut détruit en 1750; il était décoré de peintures, par Lebrun et Van der Meulen, et de sculptures, par Coysevox. La salle (*h*, plan III), qui renferme quelques tableaux de *Van der Meulen*, et l'escalier actuel occupent une partie de son emplacement.

L'escalier actuel a été construit par Louis-Philippe. On y voit deux grandes toiles intéressantes dues au pinceau de *Ch. Parrocel* : Méhémet Effendi, ambassadeur turc, entrant aux Tuileries et sortant des Tuileries.

Prenant, au delà de l'escalier, un petit couloir éclairé par une cour intérieure, on arrive à la salle suivante :

Salle à manger.

(*i*, plan III.)

Cette pièce a eu d'abord plusieurs autres destinations. Elle est située entre la cour des Cerfs et une autre petite cour intérieure. — De là, on passe dans le cabinet des Chasses.

Cabinet des Chasses.

(*j*, plan III.) — (128. *Notice du Musée.*)

« La croisée de ce cabinet, dit M. Vatout, donne sur une petite cour, qu'on

appelle la *cour des Cerfs;* elle est entourée d'un balcon sur lequel, au retour de la chasse, la famille royale se plaçait pour voir faire la curée. Cette grille en fer, à main gauche sur le balcon, servait d'entrée dans l'alcôve de la chambre de Louis XV. C'est par là que Mme du Barry, dont l'appartement était au-dessus, se rendait secrètement auprès du roi. La porte dorée, à dr. en entrant, donne sur un escalier qui conduisait en haut, dans le logement de Mme du Barry. (Il consistait en une suite de petites pièces très-basses, éclairées par des fenêtres en voûte circulaire.) Au deuxième étage de la cour des Cerfs, Louis XV avait fait pratiquer pour lui de petits appartements que Louis XVI, plus tard, fit disposer selon ses goûts. » C'est dans cette partie supérieure du palais qu'il s'occupait de travaux de serrurerie, sous la direction d'un ouvrier nommé Gamain, qui construisit, au commencement de 1792, la fameuse armoire de fer. Quelques jours avant le procès de Louis XVI, Gamain fit au ministre Roland la révélation de cette cachette secrète, révélation que lui seul pouvait faire. Plus d'un an après la mort de Louis XVI, Gamain adressa à la Convention nationale une pétition dans laquelle, à la suite d'une odieuse accusation de tentatives d'empoisonnement sur sa personne par Louis XVI, il demandait une pension. Une pension viagère de 2000 livres lui fut effectivement accordée, *à compter du jour de l'empoisonnement!*

COTÉ DU MIDI.

Petits appartements de Marie-Antoinette.

Ces petits appartements, prenant leur jour par une petite cour intérieure et desservis par un petit escalier, étaient, sous Louis XIV, les dépendances du service intime de Marie-Thérèse. Quand la duchesse de Bourgogne prit possession des appartements de la reine, des additions et des changements furent faits à cette partie du château. Sous Louis XV, Marie Leczinska y ajouta des bains et un cabinet d'étude où elle se livrait à l'innocente distraction de la peinture (voir, ci-dessous, le grand Trianon. Marie-Antoinette habita à son tour ces petits appartements. « C'est là, dit M. Vatout, que dans un aimable abandon cette princesse recevait cette société de prédilection qui souleva tant de jalousies : la comtesse Jules de Polignac et sa belle-sœur Diane ; MM. de Guignes, de Coigny, d'Adhémar, de Bezenval, de Polignac, de Vaudreuil, de Guiches, et le prince de Ligne. »

Salon de la Reine.

(*k*, plan III.)

Les boiseries du salon de la Reine sont de l'époque de Marie-Antoinette. Ce salon a été nouvellement meublé à l'occasion de la visite que la reine d'Angleterre a rendue à l'empereur Napoléon III.

Bibliothèque verte.

(*l*, plan III.)

Cette pièce était le cabinet de bains de Marie Leczinska.

Bibliothèque blanche.

(*m*, plan III.)

Ce cabinet servait d'atelier de peintures à Marie Leczinska. « Les verrous et les boutons de porte sont au chiffre de Marie-Antoinette. »

Traversant ensuite un petit cabinet (*n*, plan III), on rentre dans la salle de l'Œil-de-Bœuf par le couloir suivant :

Couloir de communication.

(*o*, plan III.)

C'est par ce couloir de service, établissant une communication avec l'appartement du roi, que Marie-Antoinette se sauva le matin du 6 octobre 1789. Il communique avec la chambre à coucher de la reine (*V.* page 61).

Appartement de Mme de Maintenon

(*p*, *q*, plan III.)

Nous avons constaté précédemment (page 74) qu'on avait placé d'abord par erreur cet appartement dans une

autre partie du château. C'est M. J. A. Le Roi, bibliothécaire de Versailles, qui en a retrouvé le véritable emplacement. Il résulte, de ses recherches et des descriptions du temps, que l'appartement de Mme de Maintenon était formé de trois des salles aujourd'hui consacrées aux campagnes de 1793, 1794 et 1795 (*p*, *q* et 58, plan III).

On y entre par une petite porte, percée sous Louis-Philippe, au fond de la *salle du Sacre* (plan III).

L'appartement de Mme de Maintenon se composait : 1° de *deux antichambres*, aujourd'hui détruites et ne formant plus qu'une seule pièce (*p*, plan III; 141, *Notice du musée*); — 2° d'une grande pièce très-profonde, éclairée par trois croisées, qui était sa *chambre à coucher* (*q*, plan III; 142. *Notice du Musée*); elle a été partagée en deux pièces lors de l'établissement des galeries historiques; 3° d'un *grand cabinet*, aujourd'hui salle 58, plan III (143. *Notice du Musée*); le plancher en était plus élevé que celui de la chambre à coucher et on y montait par cinq marches qui n'existent plus, parce que le sol de cette pièce a été abaissé. Sur l'emplacement de ces marches il y a aujourd'hui un petit couloir pour aller du grand cabinet à la chambre à coucher. Dans la salle 58 (plan III), le tableau n° 2307 « masque, dit la *Notice du Musée*, une porte qui donnait sur un petit escalier et de là dans l'appartement du duc de Bourgogne. C'est par cette porte que l'on entrait dans le grand cabinet de Mme de Maintenon, sans passer par sa chambre à coucher. » Nous ajouterons ici quelques détails sur la vie intérieure de cette reine quasi plébéienne, détails empruntés à Saint-Simon.

« Entre la porte de l'antichambre et la cheminée (cette cheminée, située au fond, a été détruite), était le fauteuil du roi adossé à la muraille, une table devant lui et un ployant autour, pour le ministre qui travaillait; de l'autre côté de la cheminée, une niche de damas rouge et un fauteuil où se tenait Mme de Maintenon, avec une petite table devant elle; plus loin, son lit dans un enfoncement; vis-à-vis les pieds du lit, une porte et cinq marches.... Pendant le travail, Mme de Maintenon lisait ou travaillait en tapisserie; elle entendait tout ce qui se disait entre le roi et le ministre qui parlaient tout haut; rarement elle y mêlait son mot.... Mais elle était d'accord avec le ministre.

« Vers les neuf heures du soir, deux femmes de chambre venaient déshabiller Mme de Maintenon. Aussitôt après, son maître d'hôtel et un valet apportaient son couvert, un potage et quelque chose de léger. Dès qu'elle avait achevé de souper, ses femmes la mettaient dans son lit, et tout cela en présence du roi et du ministre.... ou des dames familières; tout cela gagnait dix heures, que le roi allait souper et, en même temps, on tirait les rideaux de Mme de Maintenon. » Et, dans un autre endroit de ses Mémoires: « Lorsque le roi était averti qu'il était servi, il passait un moment dans sa garde-robe, allait après dire un mot à Mme de Maintenon, puis sonnait. Alors, Monseigneur, s'il y était, Monseigneur et Mme la duchesse de Bourgogne, M. le duc de Berri, entraient à la file dans la chambre de Mme de Maintenon, ne faisaient presque que la traverser, et précédaient le roi qui allait se mettre à table. Tous les soirs, Mme la duchesse de Bourgogne jouait, dans le *grand cabinet* de Mme de Maintenon, avec les dames à qui on avait donné l'entrée, et, de là, entrait, tant et si souvent qu'elle voulait, dans la pièce joignante, qui était celle de Mme de Maintenon, où elle était avec le roi, la cheminée entre deux. Monseigneur, après la comédie, montait dans le grand cabinet, où le roi n'entrait point et Mme de Maintenon presque jamais. »

Parmi les tableaux historiques, nous signalerons les suivants :

Salle (*p*, plan III). — 2287. Bataille de Loano, et 2288. Bataille d'Altenkirchen, par H. *Bellangé*.

Salle (*q*, plan III). 2297. Combat d'Hooglède, par *Jollivet*. 2299. Entrée à Anvers, par *Caminade*. 2301. Prise de Maëstricht, par *Eug. Lami*. 2298. Prise d'Ypres, par *Philippoteaux*.



Palais de Versailles, vu du jarJin.

LES JARDINS.

Les jardins de Versailles sont le chef-d'œuvre de Le Nôtre (né en 1613 et mort en 1700). Le Nôtre étudia avec Lebrun dans l'atelier de Vouet. Il aurait pu se distinguer comme peintre; il se contenta d'être architecte et dessinateur de jardins. Le genre solennel introduit par lui dans le paysage servit de modèle et se répandit dans toute l'Europe. Si nous avons peine aujourd'hui à goûter la singulière géométrie qui, rognant et taillant avec une régularité désespérante, faisant de l'architecture et de la sculpture avec la verdure des arbres, les transforme en murailles, en pyramides, etc., on ne peut méconnaître cependant la grandeur de conceptions qui présida au tracé de ces jardins. Rien de libre assurément, rien qui rappelle la luxuriante indépendance de la nature : mais ce genre qui transporte dans un parc les divisions régulières de l'intérieur d'un palais, offre ici une merveilleuse harmonie avec le faste et les pompes de la cour de Louis XIV; la nature elle-même a dû subir les lois de l'étiquette sévère qui régnait dans le palais[1].

Façade du palais. — Elle présente du côté des jardins un très-long développement (*V.* ci-dessus, p. 42), et une ligne de 125 fenêtres (23 à la façade centrale; 17 sur chacune des façades en retour, et 34 à chaque aile); ce qui donne 375 fenêtres pour le rez-de-chaussée et les deux étages.

Terrasse au pied du château. — Quatre belles statues en bronze, d'après l'antique, sont adossées au bâtiment du milieu : *Silène*, *Antinoüs*, *Apollon* et *Bacchus*.

Aux angles sont deux vases en marbre blanc; celui du côté du nord, par Coysevox, a des bas-reliefs figurant la victoire des Impériaux sur les Turcs à l'aide des secours de Louis XIV, et la prééminence de la France reconnue par l'Espagne; celui du sud est sculpté par Tuby. Les bas-reliefs font allusion à la paix d'Aix-la-Chapelle et à celle de Nimègue.

Parterre d'eau (1, plan I). — Il s'étend devant la façade centrale, et il est ainsi nommé parce qu'il présente au lieu de tapis de gazon deux bassins, contournés aux angles, dont la forme a été plusieurs fois changée. Ces bassins sont bordés d'une tablette de marbre blanc sur laquelle reposent de remarquables groupes en bronze, fondus par les frères *Keller*, vers 1688 et 1690.

Le *bassin du Nord* (qu'on longe quand on entre dans les jardins par la cour de la chapelle), a aux quatre angles des figures de fleuves : du côté du château, la *Garonne* (1688) et la *Dordogne*, appuyée sur deux urnes, modelées par Coysevox; à l'autre bout, la *Seine* et la *Marne*, par Le Hongre (cette dernière est du côté sud).

Bassin du Midi. — Du côté du château : la *Loire*, tenant une corne d'Abondance, et le *Loiret*, par Regnaudin; à l'autre extrémité, le *Rhône* appuyé sur une rame, et la *Saône*, par Tuby. Sur les longs côtés, sont des groupes en bronze également par Legros, Le Hongre, Van Clève, Magnier, Poultier, Raon, Lespingola, figurant des Nymphes ou des Naïades avec des Amours ou des Zéphyrs, et des groupes d'enfants montés sur des dauphins, ou jouant avec des oiseaux et tenant des couronnes de fleurs, des roseaux, des coquilles. Du milieu de chaque bassin s'élance une gerbe d'environ 10 mèt., qu'entourent seize jets inclinés formant la corbeille.

Devant les deux ailes du palais

1. Nous indiquons toutes les statues qui sont distribuées dans le parc. Bien qu'un nombre considérable de ces ouvrages soit dépourvu de tout mérite, elles offrent cependant un certain intérêt, comme spécimen du style artistique de l'époque, et elles sont, le plus souvent, des énigmes allégoriques dont il est bon de donner la clef aux étrangers.

s'étendent deux parterres : le parterre du Midi et le parterre du Nord.

Parterre du Midi. (2, plan I.)

Il est au pied de la terrasse de l'aile du midi. On y descend par un escalier de marbre blanc, dont les angles sont ornés de *sphinx* en marbre, montés chacun par un enfant en bronze, de Lerambert ; sur les perrons sont des vases, en marbre, par Bertin, et en bronze, par Ballin.

Ce parterre est orné de deux petits bassins, d'où sort une gerbe, et autour desquels sont des plates-bandes à dessins de broderies formés avec du gazon et du buis.

Sur l'angle de la balustrade qui règne le long du parterre, et qui conduit à un des escaliers dont nous allons parler, est une statue de *femme couchée*, dite Cléopatre, par Van Clève (d'après l'antique). Du haut des terrasses qui supportent le parterre du midi, on aperçoit la pièce d'eau des Suisses, dominée par le bois de Satory, et au-dessous de soi le parterre de l'Orangerie, à dr. et à g. duquel sont deux magnifiques escaliers, ayant 103 degrés chacun et 20 mèt. de largeur.



Versailles vu de la pièce d'eau des Suisses.

Sur la terrasse, à l'extrémité de l'aile du midi, est une statue en plomb de Napoléon Ier, par *Bosio*. Elle était destinée à être placée dans le char de l'arc de triomphe de la place du Carrousel. — Dans une cour perdue au bas de cette terrasse est la statue en bronze du duc d'Orléans, par *Marochetti*, qui fut érigée, en 1844, dans la cour du Louvre.

L'Orangerie.

L'Orangerie, construite en 1685 par *Mansart*, est, par le caractère mâle et simple qui la distingue, par l'effet grandiose et pittoresque de ses deux rampes d'escaliers « le plus bel ouvrage d'architecture qui soit à Versailles. » Elle se compose d'une galerie du milieu, de 155 mèt. de longueur sur 12 mèt. 90 de largeur, éclairée par douze fenêtres cintrées qui sont dans l'enfoncement des arcades, et de deux galeries latérales ayant chacune 114 mèt. 43 de longueur. Ces galeries présentent trois avant-corps ; celui de la galerie du fond est de huit colonnes d'ordre toscan, et les deux autres ont chacun quatre colonnes.

Devant le bâtiment, et au pourtour d'un bassin sont rangées, dans la belle saison, près de 1200 caisses d'orangers et de 300 caisses d'espèces variées.

Le plus vieux des orangers est celui qu'on nomme le *Grand-Bourbon*, parce qu'il fut acquis en 1530 par la confiscation des biens du connétable de Bourbon; on croit qu'il fut semé en 1421; il aurait donc 447 ans.

On lit dans le journal de Dangeau, samedi 7 juin 1687 : « Sur les cinq heures, le roi s'alla promener à pied à son Orangerie, où on a apporté les beaux orangers de Fontainebleau. »

Sous le bâtiment du milieu, vis-à-vis de la porte centrale, est une statue en marbre de Louis XIV, par *Desjardins*, destinée en 1686 à être dressée sur la place des Victoires à Paris. La tête, mutilée pendant la Révolution, a été refaite en 1816.

Pièce d'eau des Suisses.

La pièce d'eau des Suisses que l'on aperçoit du haut de la terrasse du parterre du Midi, est ainsi nommée parce qu'un régiment suisse fut employé à la creuser en 1679; elle a 400 mèt. de longueur sur 140 mèt. de largeur. A l'extrémité, est une statue équestre, qui devait représenter Louis XIV; ce dernier ouvrage du Bernin fut envoyé de Rome; Louis XIV en fut si mécontent qu'il voulut la faire briser. Girardon la retoucha et en fit un *Marcus Curtius*.

Nous allons maintenant visiter, dans une direction opposée à l'Orangerie, un autre des deux parterres qui s'étendent devant les ailes du palais.

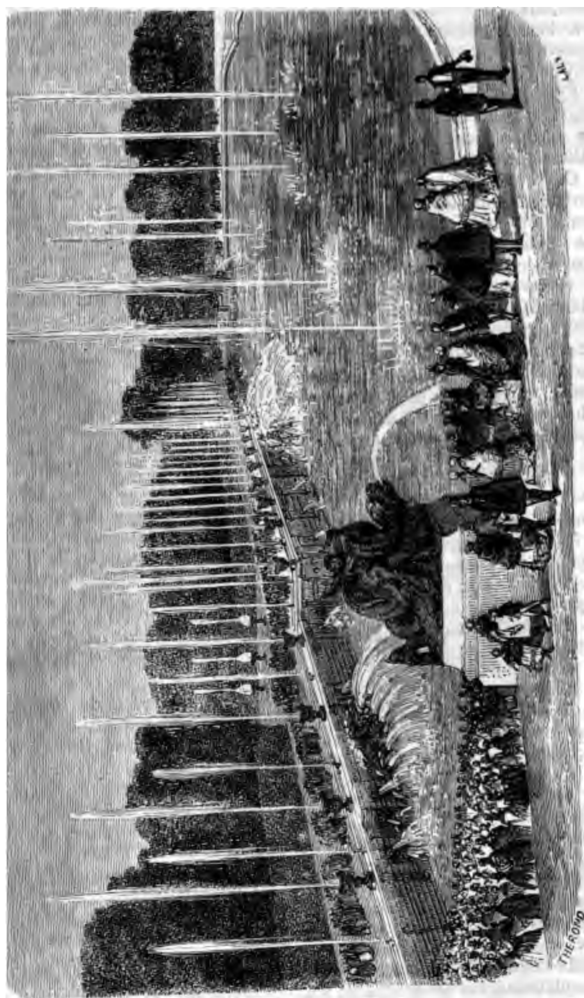
Parterre du Nord. (3, plan I.)

Parallèlement au parterre du Midi, devant l'aile du nord, s'étend un autre parterre que l'on a à sa droite, quand on entre dans les jardins par la cour de la chapelle. Il est entouré de vases en bronze, par Ballin, Anguier, etc. A dr. et à g. du perron de l'escalier qui descend dans le parterre sont deux statues en marbre d'après l'antique : le *Scythe écorcheur*, vulgairement le *Rémouleur*, par Foggini, et la *Vénus accroupie*, par Coysevox. Dans la partie basse de ce parterre sont les deux *Bassins des couronnes*, décorés de figures en plomb de Tritons et de Sirènes, par Tuby et Le Hongre. Un peu plus bas que les bassins des couronnes est la *fontaine de la Pyramide*, dont les sculptures en plomb sont l'œuvre de Girardon. Enfin, au-dessous de celle-ci, est un bassin carré, où l'eau tombe en cascade. On remarque, sur la face principale de ce bassin, un joli bas-relief en plomb bronzé, représentant les *Nymphes au bain*, par Girardon; les autres bas-reliefs sont de Legros et de Le Hongre.

L'allée qui descend de ce bassin carré au grand bassin de Neptune est désignée sous le nom de l'*Allée d'eau*. Avant de la prendre, nous indiquerons les statues adossées aux bosquets du pourtour du parterre du Nord. Ce sont, à dr. et en commençant du côté du palais : le *Poëme héroïque*, par Drouilly; le *Flegmatique*, par Lespagnandelle; l'*Asie*, par Roger; le *Poëme satirique*, par Buyster; — à dr. et à g. du bassin carré : le *Sanguin*, par Jouvenet; le *Colérique*, par Houzeau; — et, en continuant au delà de l'Allée d'eau : l'*Hiver*, par Girardon; l'*Été*, par Hutinot; l'*Amérique*, par Guérin; l'*Automne*, par Regnaudin.

Allée d'eau.

Cette allée en pente a été dessinée par Claude Perrault. Sur les bandes de gazon qui la partagent, on remarque vingt-deux groupes, chacun de trois enfants, jeunes garçons et jeunes filles, Amours et Satyres, jouant, dansant, revenant de la chasse, exécutés par Legros, Lerambert, Massou. Ces groupes sont placés chacun au milieu d'un bassin en marbre blanc; ils soutiennent une cuvette



Bassin de Neptune.

de marbre du Languedoc, du milieu de laquelle s'élève un petit jet d'eau qui retombe en nappe dans le bassin inférieur.

A l'extrémité de l'Allée d'eau se trouve, à dr., l'entrée du bosquet (fermé) de l'*Arc de Triomphe*. On y voit la *France* assise dans un char. Cette figure et celle de l'*Espagne*, appuyée sur un lion, sont de Tuby; celle de l'*Allemagne*, assise sur un aigle, est de Coysevox. Sur le premier degré de marbre se tord un dragon expirant, symbole de la triple alliance.

A l'issue de l'Allée d'eau et entre cette allée et le bassin de Neptune, on remarque un bassin rond d'où s'élancent neuf jets d'eau. Cette pièce était appelée autrefois le *bassin du Dragon :* elle avait dû cette désignation aux figures bizarres qui la décoraient; et la foule continue encore à donner, par erreur, au bassin de Neptune le nom de pièce du Dragon.

Bassin de Neptune.

De tous les bassins du parc, le plus grand et le plus remarquable, tant par le caractère grandiose des sculptures qui le décorent que par l'abondance de ses eaux est, sans contredit, le bassin de Neptune. C'est le jeu des eaux de cette merveille d'hydraulique que l'on réserve en dernier lieu comme une sorte de *bouquet*, qui termine magnifiquement la fête féerique des *Grandes eaux*.

Une longue tablette ornée de vingt-deux vases de plomb bronzé, et garnie d'un jet entre chaque vase, règne le long de la façade méridionale de ce bassin ; ces jets et ceux qui s'élèvent de chaque vase,au nombre de soixante-trois, sont reçus dans un chenal d'où l'eau s'échappe dans de vastes coquilles placées aux angles, et par des mascarons, pour retomber dans la grande pièce.

Sur la tablette inférieure sont trois vastes plateaux, sur lesquels sont placés des groupes de métal. Le groupe central représente *Neptune*, ayant à sa gauche *Amphitrite*, assise dans une grande conque marine, par Adam aîné (1740) ; celui de gauche : *Protée* gardant les troupeaux de Neptune et appuyé sur une licorne, par Bouchardon (1739) ; celui de droite : l'*Océan*, par Le Moyne (1740).

Aux deux extrémités de la tablette circulaire sont placés deux *dragons marins montés chacun par un Amour*. Ces groupes sont de Girardon.

« Louis XIV vit aller pour la première fois, le 17 mai 1685, toutes les fontaines de la pièce de *Neptune* (Dangeau). Les groupes qui décorent ce bassin ne furent exécutés que sous Louis XV, par Adam l'aîné, Bouchardon et Le Moyne. »

Cette pièce d'eau commence, d'ordinaire, à jaillir vers cinq heures, dès que tous les autres bassins ont successivement épuisé leurs gerbes liquides. Il est impossible d'en rendre l'effet magique, quand de tout le pourtour du bassin, quand de toutes les bouches des dieux, des Tritons, des Naïades, des phoques et des chevaux marins, surgissent, bouillonnent, s'entre-croisent des jets d'eau d'une force et d'un volume extraordinaires, qui retombent en cascade écumante dans la pièce d'eau agitée. Le spectacle de toute cette masse d'eau déchaînée suffirait seul pour attirer la foule à Versailles.

A dr. du bassin de Neptune est la *grille du Dragon*, qui mène dans Versailles au quartier Notre-Dame. Près de là, dans l'allée circulaire tracée en face du bassin de Neptune, on voit une assez belle statue de *Bérénice* (d'après l'antique), par Lespingola. Sous les massifs, en face du groupe de Neptune et d'Amphitrite, est un groupe dessiné par Lebrun et exécuté à Rome par Guldi, dans le style de décadence qui régnait alors; il représente *la Renommée écrivant l'histoire de Louis XIV*. A l'autre extrémité, du côté de Trianon, dont on aperçoit le palais au bout d'une longue avenue sur laquelle ouvre la

:ille dite de Neptune, se dresse une atue de *Faustine* (d'après l'antique), ır Frémery.

Après avoir visité cette première partie :s jardins qui s'étend immédiatement :vant le château, nous allons achever de s parcourir, en nous rapprochant peu peu de Trianon. Pour cela, nous revien-'ons nous placer en avant des deux 'ands bassins du *parterre d'eau*, au-:ssus de l'escalier et des rampes qui descendent dans le parterre de Latone. De là, tournant le dos au palais, nous apercevons une longue perspective : à nos pieds s'étale le *parterre de Latone* : au delà s'ouvre une magnifique avenue bordée de futaies et ayant au milieu un champ de gazon, nommé le *tapis vert;* à l'extrémité de ce tapis vert, se montre le *bassin d'Apollon*, et, en arrière, un *grand canal* qui s'étend jusqu'à l'horizon. Pour procéder avec ordre dans notre promenade, nous visiterons d'abord le *parterre*



Vase du bassin de Neptune. — L'Eau. — Vase Borghèse.

Latone et le *tapis vert*, puis les parties :érales du parc.

Avant de descendre dans le parterre de ıtone, jetons un coup d'œil sur deux lies fontaines, dans des cabinets de ver-ıre, à g. et à dr. de l'escalier.

Les deux fontaines.

La fontaine du côté de l'Orangerie :t appelée *fontaine du Point du* ɔ*ur* (5, plan I), du nom d'une sta-ıe qui l'avoisine, exécutée par Marsy; et celle du côté de la chapelle, *fontaine de Diane* (6, plan I). — Des deux côtés de la fontaine du Point du Jour, sont deux statues de femmes : l'une, à g., figurant l'*Eau*, œuvre charmante de Legros; l'autre, à dr., le *Printemps*, par Magnier. — En retour de la fontaine, du côté des rampes qui descendent au parterre de Latone, est une autre statue, par G. Marsy, ayant une étoile sur la tête et

figurant le *Point du jour.*—Des deux côtés de la fontaine de Diane, sont également deux statues représentant : le *Midi* sous la figure de *Vénus* (à dr.), par G. Marsy, et le *Soir* sous la figure de *Diane* (à g.), par Desjardins. — En retour de la fontaine est une statue, par Le Hongre, ayant un aigle à ses pieds et figurant l'*Air*.

Sur l'appui de la bordure supérieure de chacune des fontaines sont des groupes d'animaux en bronze, fondus par les frères Keller (1687). Ils lancent de l'eau dans les bassins et représentent : un tigre terrassant un ours ; un limier abattant un cerf, modelés par Houzeau ; un lion combattant un sanglier, un lion terrassant un loup, par Van Clève.

Du parterre d'eau, on descend dans celui de Latone par un escalier central, ou par deux rampes douces qui se developpent sur les côtés.

Aux angles de l'escalier du milieu sont deux vases, par Dugoulon et Drouilly. Quatre autres vases, placés sur le second perron formant terrasse, ont été faits à Rome, d'après l'antique, par Grimaud et d'autres élèves.

Voici maintenant l'indication des statues qui décorent les rampes.

Rampe de g. ou du S. :

Le poëme lyrique, par Tuby ;

Le feu, par Dossier ;

Prisonnier barbare (d'après l'antique), par Lespagnandelle ;

Vénus Callipyge (d'après l'antique), par Clairion. — La pruderie moderne y a ajusté un bout de draperie d'une manière au moins maladroite ;

Silène portant Bacchus enfant (d'après l'antique qui est au Louvre), par Mazière ;

Antinoüs (d'après l'antique), par Legros ;

Mercure (d'après l'antique), par Melo ;

Uranie (d'après l'antique), par Carlier ;

Apollon du Belvédère (d'après l'antique), par Mazeline ;

En face de la statue d'Apollon est celle du *gladiateur mourant* (d'après l'antique), par Mosnier.

Rampe de dr. ou du N. :

Le *Mélancolique*, par La Perdrix ;

Antinoüs (d'après l'antique), par Lacroix ;

Prisonnier barbare (d'après l'antique), par André ;

Faune (d'après l'antique qui est au Louvre), par Hustrelle ;

Bacchus (d'après l'antique), par Granier ;

L'impératrice *Faustine* sous la figure de *Cérès* (d'après l'antique), par Regnaudin ;

L'empereur *Commode* sous la figure d'*Hercule* (d'après l'antique), par Nicolas Coustou ;

Uranie (d'après l'antique), par Frémery ;

En face de la statue de Ganymède est la jolie statue de la *Nymphe à la coquille* (d'après l'antique qui est au Louvre), par Coysevox.

Bassin de Latone.

Le bassin de Latone est au milieu du parterre. Sur le plus élevé des gradins de marbre rouge étagés en pyramide, a été placé le groupe de Balth. Marsy : *Latone* avec ses deux enfants, *Apollon* et *Diane*, qui demande vengeance à Jupiter contre les insultes des paysans de la Lycie. Çà et là, au pourtour, des grenouilles, des lézards, des tortues, des paysans et paysannes, dont la métamorphose commence, lancent contre la déesse des jets d'eau qui croisent dans tous les sens leurs gerbes brillantes.

N'oublions pas les deux petits bassins, dits *des Lézards*, avec des gerbes de 10 mèt. environ, placés plus bas, dans le parterre, et faisant suite aux métamorphoses des paysans de la Lycie.

A droite et à gauche du bassin se trouvent huit vases, dont trois représentent un sacrifice à *Diane ;* trois autres, une fête de *Bacchus*, œuvres de Cornu, d'après les vases antiques

lits : Borghèse et Médicis. Les deux lerniers vases, de Hardy et de Prou, ·eprésentent : le premier, le jeune lieu ***Mars*** sur un char tiré par des oups ; le second, ***Mars*** assis sur des rophées et couronné par des génies.

Des Termes en marbre sont adossés ıux bosquets des *quinconces du Midi* :t *du Nord.* — Dans la demi-lune en ıvant du Tapis vert sont placés les groupes suivants :

A g. (côté du S.) : *Castor et Pollux* d'après l'antique), par Coysevox ;

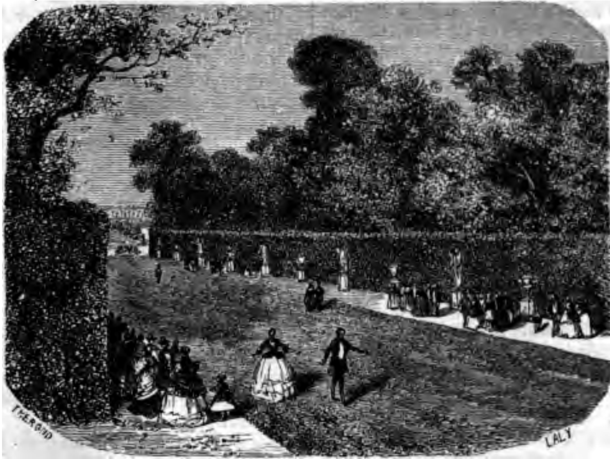
Arria et Pætus (d'après l'antique), par Lespingola ;

A dr. : *Papirius et sa mère* (d'après l'antique), par Carlier ;

Laocoon et ses fils (d'après l'antique), par Tuby.

Grande allée du Tapis vert.

La belle avenue ouverte dans le centre du parc, et qui relie le parterre de Latone au bassin d'Apollon, est remarquable par le long tapis vert qui s'étend au milieu et qui lui a fait



Le Tapis vert.

lonner son nom. Cette immense ıappe de gazon sert d'arène à un ·xercice auquel se livrent, selon une radition non interrompue, une foule le provinciaux, de parieurs de toutes :onditions, qui essayent, un bandeau ıur les yeux, d'arriver jusqu'au bout ıans avoir dévié et quitté l'herbe ›our le sable.

Le tapis vert est bordé d'une double ıaie de vases et de statues dont voici es noms :

Côté g. (S.) : la *Fidélité* (dessin le Mignard), par Lefèvre :

Vénus sortant du bain, par Legros ; statue intéressante, imitée d'un antique qui se trouvait au château de Richelieu ;

Faune au chevreau (d'après l'antique), par Flamen ;

Didon sur son bûcher, par Poultier ;

Amazone (d'après l'antique), par Buirette ;

Achille sous l'habit de *Pyrrha*, par Vigier (spécimen de mauvais style, vers 1695).

Côté dr. (N.) : La *Fourberie* (dessin de Mignard), par Leconte ;

Junon (antique restauré) ;
Hercule et Télèphe, par Jouvenet ;
Vénus de Médicis (d'après l'antique).
Cyparisse caressant son cerf, par Flamen ;
Artémise, par Lefèvre et Desjardins.

A peu près aux deux tiers du Tapis vert, à g., on aperçoit le bosquet de la Colonnade (*V.* ci-dessous).

Nous avons cru devoir décrire de suite, après le parterre de Latone, l'allée du Tapis vert, qui forme une perspective si importante au centre du parc de Versailles ; maintenant, revenant sur nos pas, nous allons décrire les deux grandes divisions du parc du midi et du nord, séparées par le parterre de Latone et le Tapis vert. Nous commençons par le côté du sud.

Les *bosquets*, que nous indiquons comme étant *fermés*, sont ouverts les jours de fête seulement ; mais les autres jours, on peut les visiter en se faisant accompagner d'un surveillant. (Le poste des surveillants est à l'entrée du Tapis vert, à g.)

BOSQUETS DU CÔTÉ GAUCHE (SUD).

Ces bosquets sont divisés dans leur longueur par une allée parallèle au Tapis vert, mais double de longueur : l'*allée de Saturne et de Bacchus*, ainsi nommée à cause des figures qui ornent deux bassins situés dans cette allée à la rencontre d'allées transversales. — Le premier bassin (du côté de l'Orangerie), est octogone ; le groupe en plomb représente *Bacchus* et de petits satyres, par les frères Marcy, d'après le dessin de Lebrun. — Le bassin le plus éloigné est rond ; et le groupe représente *Saturne* entouré d'enfants, par Girardon (dessin de Lebrun).

Visitons maintenant les divers bosquets de cette partie gauche du parc ; en commençant par ceux du côté de l'Orangerie et en nous avançant successivement vers le grand canal.

Bosquet de la Cascade, dit Salle de Bal.

(Fermé.) — (9, plan I.)

Ce bosquet, de forme elliptique, présente au fond une cascade composée de gradins en rocailles et en coquillages, et enrichie de vases et de torchères en métal bronzé. Les nappes d'eau qui tombent d'un gradin sur un autre forment un charmant coup d'œil, dont l'effet a été quelquefois augmenté en plaçant, dans les cavités qui s'étendent à chaque gradin sous les rocailles, des lumières colorées, par-dessus lesquelles les eaux se jouaient dans leur chute.

Au-dessus de l'amphithéâtre de verdure, en face de la cascade, est un joli groupe en marbre représentant l'*Amour terrassant un Satyre*.

On a appelé ce bosquet *Salle de Bal*, parce qu'il a servi à cet usage dans plusieurs grandes fêtes. Un tableau du temps nous montre Mme de Maintenon y conduisant Mademoiselle de Blois, fille du roi et de Mme de Montespan. On lit dans le journal de Dangeau que le grand Dauphin, après avoir été *courre* le loup, son exercice de chasse favori, se plaisait quelquefois à y donner à dîner aux chasseurs.

Bosquet de la Reine.

(Fermé). — (10, plan I.)

Ce bosquet remplace l'ancien *labyrinthe*, supprimé en 1775, et ainsi nommé à cause de l'entrelacement des allées. Au détour de chaque allée se trouvait une fontaine ornée de figures d'animaux en plomb et de bassins en rocaille représentant une fable d'Ésope. Le dessin de ses sculptures avait été fourni par Lebrun, et les vers placés au bas étaient de la composition de Benserade. Ces ornements ont fait place à une décoration plus simple.

Parmi les arbres exotiques de ce bosquet, on remarque surtout un quinconce de tulipiers, décoré par quatre beaux vases en bronze, au milieu desquels est placée une statue de *Vénus de Médicis*, et une belle statue du *Gladiateur combattant*, toutes deux en bronze.

Le bosquet de la Reine est situé au pied d'un des grands escaliers qui

descendent à l'Orangerie, parallèlement au mur du parc, vers l'avenue de Saint-Cyr.

C'est dans ce bosquet que se passa, dit-on, vers les dernières années de l'ancienne monarchie, une scène des plus singulières : le cardinal de Rohan, dupe d'intrigants et surtout de son aveugle crédulité, entrevit à la nuit une certaine Oliva, ayant une taille et une toilette pareilles à celles de Marie-Antoinette, et il crut avoir rencontré la reine. Dans l'espérance de rentrer en grâce auprès de cette princesse, mal disposée pour lui à cause de sa conduite politique comme ambassadeur à Vienne, il crut voir dans cette rencontre un mystérieux assentiment à négocier pour elle l'achat du collier de diamants de 1 600 000 fr., que le joaillier Bœhmer lui avait fait offrir et qu'elle avait précédemment refusé. C'est ainsi que se noua cette funeste affaire du collier, dont la malveillance s'arma pour répandre d'infâmes calomnies sur la reine, et qui a été justement appelée la première journée de la Révolution.

Nous prenons maintenant l'*allée de l'Automne*, et, nous dirigeant du côté du parterre de Latone, nous passons devant le bassin de Bacchus, et, au delà, nous entrons, à g., dans le quinconce du Midi.

Quinconce du Midi.

Nous signalerons seulement dans ce vaste espace, ouvert aux promeneurs et ombragé de marronniers, une suite de Termes en marbre exécutés d'après des dessins de Poussin, par Fouquet. Du côté du S. sont les sujets suivants : ***Morphée***, un ***Moissonneur; Flore;*** une ***Bacchante;*** du côté du N.: ***Pomone; Minerve; Hercule; Vertumne.*** Dans plusieurs de ces Termes, le génie sévère de Poussin se retrouve encore à travers la traduction faite par le sculpteur.

Après avoir traversé le quinconce du Midi, nous arrrivons à l'*allée de l'Hiver*, qui s'étend du Tapis vert au jardin du Roi (*V.* plus bas); nous jetons un coup d'œil sur un vase en marbre, dessiné par Mansart, et, passant devant le bassin rond de Saturne, nous voyons au delà, à g., le bassin du Miroir.

Bassin du Miroir. (11, plan I.)

Cette pièce d'eau est en face du bosquet du Roi. On remarque autour quelques statues antiques très-bien restaurées : une ***Vestale*** tenant une patère; ***Apollon; Vénus;*** une autre ***Vestale.***

Jardin du Roi.

(A partir du 1er mai, il est ouvert tous les jours, de 2 heures à la nuit.)

Le jardin du Roi, promenade favorite des habitants de Versailles, remplace l'ancien bassin de l'*Ile d'Amour*. Ce bassin ne présentait, depuis longtemps, par suite de l'altération des conduits, qu'une sorte de marais fangeux, lorsque le roi Louis XVIII, pendant le rigoureux hiver de 1816, ordonna d'employer les indigents à des travaux de terrassement pour transformer ce marécage en un jardin d'arbrisseaux, d'arbustes, de gazons et de fleurs de toutes sortes.

Le plan du jardin, tracé par M. Dufour, architecte du roi, fut exécuté en trois mois; il ne reproduit nullement, comme semble le croire l'opinion générale, le dessin du jardin de la maison d'Hartwell, que Louis XVIII occupait en Angleterre.

De la porte d'entrée on aperçoit, sur le tapis de verdure, une colonne surmontée de la statue de Flore. — A l'extérieur se voient *Hercule Farnèse*, par Cornu, et *Flore Farnèse*, par Raon, statues colossales d'après l'antique.

Rien de plus ravissant dans la belle saison que l'ensemble de fleurs aux couleurs vives et fraîches, coquettement encadrées dans la verdure du gazon et servant elles-mêmes de bordures étagées aux massifs des arbustes. Des bancs sont disposés çà et là sous les ombrages pour les promeneurs.

Retournant au bassin de Saturne, nous entrons, à g., dans une avenue droite qui se dirige vers le bassin d'Apollon, et nous prenons, à g., une allée qui conduit au milieu d'une salle dite : la SALLE DES MARRONNIERS, nommée autrefois salle des Antiques, à cause des statues antiques qui l'ornaient; elle n'a conservé que les suivantes : *Antinoüs* et *Méléagre*, et les bustes (côté du S.) de *Marc-Aurèle*, d'*Othon*, d'*Alexandre*, d'*Apollon*, (côté du N.) d'*Annibal*, d'*Octavien*, de *Sévère*, d'*Antonin*.

Il ne nous reste plus, pour achever le parcours des bosquets du S., qu'à visiter celui de la Colonnade, dont la principale entrée est par l'allée du Tapis vert.

Bosquet de la Colonnade.

(Fermé). — (13, plan I.)

Ce bosquet renferme un péristyle en marbre, de forme circulaire (32 mèt. de diamètre) et d'un riche aspect décoratif; il est composé de 32 colonnes en marbre de différentes couleurs, avec des chapiteaux en marbre blanc. Sur les colonnes viennent s'appuyer une suite d'arcades cintrées, ornées à leurs clefs de masques de Nymphes, de Naïades ou de Sylvains. Dans les tympans sont des bas-reliefs par Mazière, Granier, Le Hongre, Leconte et Coysevox. Sous les arcades sont placées 28 cuvettes en marbre, de chacune desquelles s'élève un jet d'eau qui retombe en cascade dans le chenal inférieur.

Toute cette architecture a été exécutée par Lapierre, d'après les dessins de Hardouin Mansart.

Dans l'arène formée au centre de cette salle de verdure, est un groupe en marbre par Girardon, d'après les dessins de Lebrun, ouvrage plein de mouvement, mais d'un dessin mou. Il représente l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton ;* les bas-reliefs du piédestal figurent les diverses scènes de cet enlèvement.

Après avoir fait le tour de la Colonnade, reprenant le Tapis vert, nous descendons jusqu'au bassin d'Apollon.

En avant de ce bassin s'élargit une demi-lune où des statues de marbre sont adossées aux massifs des bosquets. A g. (côté du S.) : *Ino se précipitant dans la mer avec son fils Mélicerte*, pour se soustraire à la fureur de son époux, groupe par Granier d'après Girardon. Viennent ensuite les Termes suivants : *Pan*, par Mazière, d'après Girardon; le *Printemps*, par Arcis et Mazière; *Bacchus*, par Raon; *Pomone*, par Le Hongre, et une statue de *Bacchus*, dont la partie supérieure a été refaite en 1853 par M. Duseigneur.— A g. (côté du N.) : *Aristée et Protée*, d'après Girardon, par Slodtz, 1723, groupe faisant le pendant de celui d'Ino ; et, à la suite, les Termes de *Syrinx*, de *Jupiter* et de *Junon*, par Clairion, de *Vertumne*, par Le Hongre, et une statue antique en marbre de *Silène*, portant Bacchus enfant.

Bassin d'Apollon et Canal.

A l'extrémité de la grande allée du Tapis vert, et dans l'axe du palais, se trouve le *bassin d'Apollon*, le plus grand du parc après celui de Neptune.

Au centre, un groupe en plomb représente *Apollon* sur son char traîné par quatre chevaux et entouré de quatre Tritons sonnant de la conque, et de quatre monstres marins; exécuté par Tuby, d'après les dessins de Lebrun. Le vulgaire, dépoétisant la mythologie, a surnommé ce groupe *le Char embourbé*, mais il faut voir comment le Char embourbé se venge, les jours de grandes eaux, de cette dénomination moqueuse, quand il lance vers le ciel ses puissants jets d'eau, l'un de 18 mèt. environ, les deux autres de 15 mèt., qui voilent à demi le dieu du jour sous leurs brillantes vapeurs. L'un des chevaux a été refondu et les autres ont été restaurés en 1737 et 1738, par Le Moyne.

A la suite de ce beau bassin s'étend le grand canal, qui a 62mèt. de largeur et 1558 mèt. de longueur. Sous Louis XIV, cette majestueuse pièce

au était couverte de bâtiments de tes formes, et principalement de ıdoles vénitiennes ; elles étaient duites par de nombreuses troupes rameurs et de matelots pour les- ıls un village avait été bâti dans le voisinage. Le roi, le grand Dauphin, les princesses, allaient souvent y prendre le plaisir de la promenade et de la collation. Les fêtes finissaient toujours par quelque feu d'artifice sur le canal ; en 1770, pour le mariage



La Colonnade.

Dauphin, on y avait établi un so- de feu qui éclairait tout l'horizon, e canal était parcouru par deux s chaloupes couvertes de verres couleur.

ntre le bassin d'Apollon et le commencement du grand canal sont rangées les statues suivantes :

Côté gauche (S.).

Consul romain (antique);
Empereur romain (antique);

La *Foi*, statue gracieuse, mais sans style, par Clodion;
Leucothoé et Bacchus (antique);
Hercule (antique);
Junon (d'après l'antique).

Côté droit (N.).

Empereur romain (antique);
Bacchus (antique);
Apollon (d'après l'antique);
La *Clarté*, figure bizarre, par Baldi.
Hercule (Antique);
Cléopatre.

Parvenus à cette extrémité du parc, nous pourrions visiter la partie N. des bosquets, successivement en remontant vers le château; mais, pour suivre une marche parallèle à celle que nous avons adoptée pour la description des bosquets de la partie S., nous recommencerons notre parcours depuis le parterre de Latone, et, de là, nous rapprochant peu à peu du bassin d'Apollon, quand nous y serons arrivés une seconde fois, notre examen du parc de Versailles étant terminé, nous n'aurons plus qu'à nous rendre aux Trianons.

BOSQUETS DU CÔTÉ DROIT (NORD).

Ces bosquets, ainsi que ceux de l'autre côté, sont divisés dans leur longueur par une allée parallèle au Tapis vert, mais double de longueur: l'*allée de Flore et de Cérès*, ainsi nommée à cause des figures qui ornent deux bassins situés dans cette allée, à la rencontre d'allées transversales. Le premier bassin (du côté du château) est octogonal, et décoré d'un groupe en plomb représentant *Cérès* entourée d'Amours, par Regnaudin, d'après le dessin de Lebrun. — Le bassin le plus éloigné est rond; le groupe en plomb représente *Flore* au milieu d'Amours, par Tuby, d'après le dessin de Lebrun.

Le premier bosquet que nous visiterons de ce côté est celui d'Apollon.

Bosquets des Bains d'Apollon.

(Fermé). — (14, plan I.)

Ce bosquet, adossé au bassin de la Fontaine de Diane, a subi plusieurs changements. Trois ans après la replantation du parc, qui eut lieu en 1775, il fut composé sur un nouveau dessin, par Hubert Robert, qui était alors très à la mode comme dessinateur de jardins irréguliers. Il renferme un immense rocher dans lequel a été pratiquée une grotte décorée du célèbre groupe en marbre d'*Apollon et les Nymphes*, dû au ciseau de Girardon et de Regnaudin.

A dr. et à g., et à quelque distance de ce groupe principal, sont: deux coursiers d'*Apollon* abreuvés par des *Tritons*, ouvrage de Guérin; et les *Tritons*, tenant deux coursiers dont l'un mord la croupe de l'autre qui se cabre, par les frères Marsy.

Ces beaux groupes furent d'abord placés dans la fameuse grotte de *Thétis*, bâtie en 1662 par Pierre de Francine, auprès du château, à la plaee où se trouve aujourd'hui le vestibule de la chapelle. Elle fut démolie pour faire place aux constructions de l'aile du N. Il est digne de remarque que, dans le groupe d'Apollon, une des Nymphes agenouillée tient une aiguière sur laquelle est sculpté le passage du Rhin. C'est toujours Louis XIV qui est le véritable Dieu adoré sous l'image du Dieu du soleil.

Le bosquet des Bains d'Apollon est ouvert au public le jour des grandes eaux, et le gracieux agencement des eaux, de la verdure et de la sculpture, qu'il présente, est une des merveilles de ces spectacles féeriques.

En sortant des bains d'Apollon, nous visiterons une salle de verdure qui est désignée sous le nom de Rond vert.

Le Rond vert. (15, plan I.)

Ce bosquet a été planté sur l'emplacement du théâtre d'eau dont les dispositions sont reproduites dans les tableaux 737 et 738 de la salle des résidences royales (*V.* page 71). On y voit quatre statues antiques, très-endommagées, *Faune*, *Pomone*, *Cérès* et la *Santé*. Le centre de ce bosquet

présente une pelouse rendez-vous ordinaire des bonnes et des enfants.

A l'extrémité du bosquet du Rond vert est un petit BASSIN D'ENFANTS, représentés se jouant au milieu des eaux. Ces figures d'enfants sont en plomb et au nombre de huit. De là, traversant l'*allée*



La toilette d'Apollon.

de l'Été (qui aboutit au bassin octogone de Cérès), nous entrons en face, dans un bosquet d'égale grandeur, désigné sous le nom de bosquet de l'Étoile.

L'Étoile. (16, plan I.)

A la place du bosquet de l'Étoile était autrefois la Montagne d'eau (re-

produite dans le tableau 736 de la salle 9; *V.* page 71). Au pourtour de l'Étoile, sont les statues antiques en marbre de ***Mercure***, d'***Uranie***, d'une ***Bacchante*** et d'***Apollon;*** et, dans l'allée circulaire, celles de *Ganymède* (d'après l'antique), par Joly, et de ***Minerve***, par Bertin.

Entre l'Étoile et le Tapis vert s'étend le quinconce du Nord.

Quinconce du Nord.

Ce vaste espace ombragé, ouvert aux promeneurs, fait le pendant du quinconce du Midi, et il est également décoré de Termes en marbre, exécutés à Rome, comme ceux du quinconce du Midi, d'après les dessins de Poussin. Du côté du S. sont : *Flore*; l'***Été***, par Théodon (en arrière); ***Pan*** et ***Bacchus***. Du côté du N. : *Faune;* l'***Hiver***, par Legros (en arrière); la ***Libéralité*** et l'*Abondance*.

A l'extrémité du quinconce du Nord, on aperçoit, dans l'allée du Printemps, un *vase* en marbre, par Robert. Le bosquet qui s'étend derrière ce vase est celui des Dômes. On y entre du côté du bassin de Flore, ou du côté du Tapis vert.

Bosquet des Dômes.

(Fermé). — (17, plan I.)

Quand les groupes statuaires des bains d'Apollon furent enlevés de la grotte de Thétis, on les transporta d'abord dans ce bosquet qui dut ensuite son nom actuel à deux petits pavillons en marbre blanc, — couverts chacun d'un dôme enrichi d'ornements de métal doré, — et détruits à cause de leur état de vétusté. Le tableau 734 du musée reproduit cette ancienne disposition.

Au milieu est un bassin entouré d'une balustrade en marbre blanc, ainsi qu'une terrasse avec une seconde balustrade. Sur le socle et les pilastres sont sculptés une suite de bas-reliefs représentant des trophées d'armes, par Girardon, Guérin et Mazeline.

Ce bassin, au centre duquel est une cuvette en marbre blanc, est dans un état regrettable de délabrement. Nous ne le mentionnons que pour être complet, et à cause des bas-reliefs de Girardon.

Le bosquet est décoré des statues suivantes : ***Impératrice romaine*** et ***Faune dansant*** (d'après l'antique); ***Bacchus***, par Guill. Coustou; ***Diane***, par Frémin; ***Vénus de Médicis***, ***Isis*** (d'après l'antique); ***Melpomène*** et ***Thalie***, statues antiques.

Bassin d'Encelade. (18, plan I.)

Près du bosquet des Dômes est le *bassin* d'*Encelade*. Il doit son nom à la figure d'*Encelade*, dont on aperçoit seulement la tête et le bras gigantesques, au milieu de fragments de rochers. Le jet d'eau (23 mèt.), qui sort de la bouche du Titan, à demi enseveli sous les débris de l'Etna, est un des plus élevés du jardin. — Derrière le bassin d'Encelade est un dernier bosquet au milieu duquel se trouve le bassin de l'Obélisque.

Bassin de l'Obélisque.

(19, plan I.)

Ce bassin doit son nom à la forme pyramidale que prennent ses eaux jaillissantes.

LES EAUX DE VERSAILLES.

On a vu plus haut (page 39), dans l'historique que nous avons donné des dispendieuses tentatives faites pour amener des eaux abondantes à Versailles, que, par suite de l'insuffisance de celles qui étaient fournies par la machine de Marly, on avait dû organiser un vaste système de rigoles qui, contournant les hauts plateaux, ramassent les eaux de pluie et de neige fondue, et vont les verser dans les étangs et les réservoirs creusés pour les recevoir. Les principaux étangs sont ceux de Trappes ou de

ınt-Quentin, * Saclay, Bois-d'Arcy, .nt-Hubert, Perray, etc. Le déve-ıppement total des rigoles est de ɾ652 mèt., sur une largeur moyenne 20 mèt. environ.

.e système des étangs fournit des ıx *hautes* et des *eaux basses*.

.es eaux hautes, qui sont celles de ıppes, viennent par un aqueduc sou-rain de 10 772 mèt. de longueur, se réunissent, à l'E. de Versailles, ıs les bassins de Montboron. Les ıx basses viennent de la plaine de :lay; elles sont d'abord réunies ıs des étangs, et traversent ensuite la vallée de Buc au moyen d'un aqueduc (*V.* section XXII). Elles arrivent dans Versailles à un niveau de 13 mèt. plus bas que celles du bassin de Montboron. Ces eaux, soit hautes, soit basses, se distribuent : une partie directement dans la ville, ou dans le parc ; une autre, amenée par des conduits, du bassin de Montboron au château d'eau (11, plan I); une dernière au grand réservoir (*V.* p. 32), et de ces deux réservoirs elles vont alimenter les bassins du parc.

Selon un rapport de l'habile direc-



Bassin de Flore.

ır actuel des eaux de Versailles, le ɔe des eaux de tous les étangs, par-ıues à leur niveau de déverse-nt, est de 7 971 726 mèt.; niveau elles atteignent, du reste, très-ement. La quantité moyenne est imée à 5 321 151 mèt. cubes, quan-: sur laquelle il s'opère une réduc-ı d'un cinquième par suite des fil-tions et de l'évaporation. Sur cette ıntité ainsi réduite, la consomma-ı annuelle de la ville absorbe 82 460 mèt. cubes. On voit, d'après a, quel est l'excédant disponible ır le jeu des eaux du parc. — D'importantes améliorations ont été apportées, dans ces dernières années, au système des eaux de consommation de la ville de Versailles, au moyen d'un plus grand développement de puissance donné à la machine de Marly (*V.* ci-dessous, p. 32).

Il faut distinguer dans le jeu des eaux ce qu'on appelle les *petites eaux* et les *grandes eaux*. Les premières *jouent* souvent, dans la belle saison tous les quinze jours. Les secondes ne jouent même pas tous les mois. Ces dernières se composent des bassins réservés, tels que la *salle de Bal*, la

figurant le *Point du jour*.—Des deux côtés de la fontaine de Diane, sont également deux statues représentant : le *Midi* sous la figure de *Vénus* (à dr.), par G. Marsy, et le *Soir* sous la figure de *Diane* (à g.), par Desjardins. — En retour de la fontaine est une statue, par Le Hongre, ayant un aigle à ses pieds et figurant l'*Air*.

Sur l'appui de la bordure supérieure de chacune des fontaines sont des groupes d'animaux en bronze, fondus par les frères Keller (1687). Ils lancent de l'eau dans les bassins et représentent : un tigre terrassant un ours ; un limier abattant un cerf, modelés par Houzeau ; un lion combattant un sanglier, un lion terrassant un loup, par Van Clève.

Du parterre d'eau, on descend dans celui de Latone par un escalier central, ou par deux rampes douces qui se developpent sur les côtés.

Aux angles de l'escalier du milieu sont deux vases, par Dugoulon et Drouilly. Quatre autres vases, placés sur le second perron formant terrasse, ont été faits à Rome, d'après l'antique, par Grimaud et d'autres élèves.

Voici maintenant l'indication des statues qui décorent les rampes.

Rampe de g. ou du S. :

Le poëme lyrique, par Tuby ;

Le feu, par Dossier ;

Prisonnier barbare (d'après l'antique), par Lespagnandelle ;

Vénus Callipyge (d'après l'antique), par Clairion. — La pruderie moderne y a ajusté un bout de draperie d'une manière au moins maladroite ;

Silène portant Bacchus enfant (d'après l'antique qui est au Louvre), par Mazière ;

Antinoüs (d'après l'antique), par Legros ;

Mercure (d'après l'antique), par Melo ;

Uranie (d'après l'antique), par Carlier ;

Apollon du Belvédère (d'après l'antique), par Mazeline ;

En face de la statue d'Apollon est celle du *gladiateur mourant* (d'après l'antique), par Mosnier.

Rampe de dr. ou du N. :

Le *Mélancolique*, par La Perdrix ;

Antinoüs (d'après l'antique), par Lacroix ;

Prisonnier barbare (d'après l'antique), par André ;

Faune (d'après l'antique qui est au Louvre), par Hustrelle ;

Bacchus (d'après l'antique), par Granier ;

L'impératrice *Faustine* sous la figure de *Cérès* (d'après l'antique), par Regnaudin ;

L'empereur *Commode* sous la figure d'*Hercule* (d'après l'antique), par Nicolas Coustou ;

Uranie (d'après l'antique), par Frémery ;

En face de la statue de Ganymède est la jolie statue de la *Nymphe à la coquille* (d'après l'antique qui est au Louvre), par Coysevox.

Bassin de Latone.

Le bassin de Latone est au milieu du parterre. Sur le plus élevé des gradins de marbre rouge étagés en pyramide, a été placé le groupe de Balth. Marsy : *Latone* avec ses deux enfants, *Apollon* et *Diane*, qui demande vengeance à Jupiter contre les insultes des paysans de la Lycie. Çà et là, au pourtour, des grenouilles, des lézards, des tortues, des paysans et paysannes, dont la métamorphose commence, lancent contre la déesse des jets d'eau qui croisent dans tous les sens leurs gerbes brillantes.

N'oublions pas les deux petits bassins, dits *des Lézards*, avec des gerbes de 10 mèt. environ, placés plus bas, dans le parterre, et faisant suite aux métamorphoses des paysans de la Lycie.

A droite et à gauche du bassin se trouvent huit vases, dont trois représentent un sacrifice à *Diane ;* trois autres, une fête de *Bacchus*, œuvres de Cornu, d'après les vases antiques

lits : Borghèse et Médicis. Les deux lerniers vases, de Hardy et de Prou, eprésentent : le premier, le jeune lieu *Mars* sur un char tiré par des oups ; le second, *Mars* assis sur des rophées et couronné par des génies.

Des Termes en marbre sont adossés ux bosquets des *quinconces du Midi* t *du Nord*. — Dans la demi-lune en vant du Tapis vert sont placés les roupes suivants :

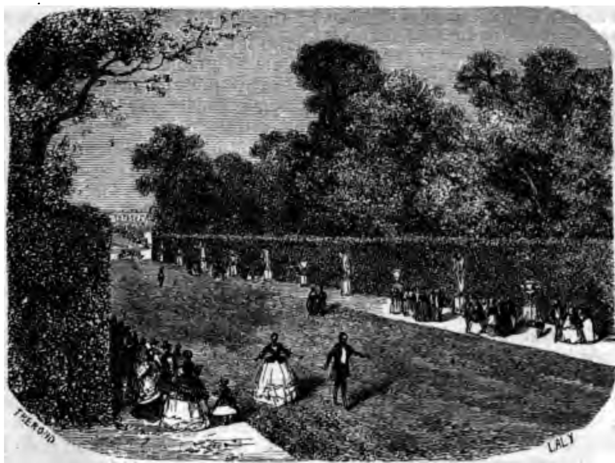
A g. (côté du S.) : *Castor et Pollux* d'après l'antique), par Coysevox ; *Arria et Pætus* (d'après l'antique), par Lespingola ;

A dr. : *Papirius et sa mère* (d'après l'antique), par Carlier;

Laocoon et ses fils (d'après l'antique), par Tuby.

Grande allée du Tapis vert.

La belle avenue ouverte dans le centre du parc, et qui relie le parterre de Latone au bassin d'Apollon, est remarquable par le long tapis vert qui s'étend au milieu et qui lui a fait



Le Tapis vert.

lonner son nom. Cette immense appe de gazon sert d'arène à un xercice auquel se livrent, selon une radition non interrompue, une foule e provinciaux, de parieurs de toutes onditions, qui essayent, un bandeau ur les yeux, d'arriver jusqu'au bout ans avoir dévié et quitté l'herbe our le sable.

Le tapis vert est bordé d'une double aie de vases et de statues dont voici es noms :

Côté g. (S.) : la *Fidélité* (dessin e Mignard), par Lefèvre : *Vénus* sortant du bain, par Legros ; statue intéressante, imitée d'un antique qui se trouvait au château de Richelieu ;

Faune au chevreau (d'après l'antique), par Flamen ;

Didon sur son bûcher, par Poultier ;

Amazone (d'après l'antique), par Buirette ;

Achille sous l'habit de *Pyrrha*, par Vigier (spécimen de mauvais style, vers 1695).

Côté dr. (N.) : La *Fourberie* (dessin de Mignard), par Leconte ;

Junon (antique restauré) ;
Hercule et Télèphe, par Jouvenet ;
Vénus de Médicis (d'après l'antique).
Cyparisse caressant son cerf, par Flamen ;
Artémise, par Lefèvre et Desjardins.

A peu près aux deux tiers du Tapis vert, à g., on aperçoit le bosquet de la Colonnade (*V.* ci-dessous).

Nous avons cru devoir décrire de suite, après le parterre de Latone, l'allée du Tapis vert, qui forme une perspective si importante au centre du parc de Versailles; maintenant, revenant sur nos pas, nous allons décrire les deux grandes divisions du parc du midi et du nord, séparées par le parterre de Latone et le Tapis vert. Nous commençons par le côté du sud.

Les *bosquets*, que nous indiquons comme étant *fermés*, sont ouverts les jours de fête seulement; mais les autres jours, on peut les visiter en se faisant accompagner d'un surveillant. (Le poste des surveillants est à l'entrée du Tapis vert, à g.)

BOSQUETS DU CÔTÉ GAUCHE (SUD).

Ces bosquets sont divisés dans leur longueur par une allée parallèle au Tapis vert, mais double de longueur : l'*allée de Saturne et de Bacchus*, ainsi nommée à cause des figures qui ornent deux bassins situés dans cette allée à la rencontre d'allées transversales. — Le premier bassin (du côté de l'Orangerie), est octogone; le groupe en plomb représente *Bacchus* et de petits satyres, par les frères Marcy, d'après le dessin de Lebrun. — Le bassin le plus éloigné est rond; et le groupe représente *Saturne* entouré d'enfants, par Girardon (dessin de Lebrun).

Visitons maintenant les divers bosquets de cette partie gauche du parc; en commençant par ceux du côté de l'Orangerie et en nous avançant successivement vers le grand canal.

Bosquet de la Cascade, dit Salle de Bal.

(Fermé.) — (9, plan I.)

Ce bosquet, de forme elliptique, présente au fond une cascade composée de gradins en rocailles et en coquillages, et enrichie de vases et de torchères en métal bronzé. Les nappes d'eau qui tombent d'un gradin sur un autre forment un charmant coup d'œil, dont l'effet a été quelquefois augmenté en plaçant, dans les cavités qui s'étendent à chaque gradin sous les rocailles, des lumières colorées, par-dessus lesquelles les eaux se jouaient dans leur chute.

Au-dessus de l'amphithéâtre de verdure, en face de la cascade, est un joli groupe en marbre représentant l'*Amour terrassant un Satyre*.

On a appelé ce bosquet *Salle de Bal*, parce qu'il a servi à cet usage dans plusieurs grandes fêtes. Un tableau du temps nous montre Mme de Maintenon y conduisant Mademoiselle de Blois, fille du roi et de Mme de Montespan. On lit dans le journal de Dangeau que le grand Dauphin, après avoir été *courre* le loup, son exercice de chasse favori, se plaisait quelquefois à y donner à dîner aux chasseurs.

Bosquet de la Reine.

(Fermé). — (10, plan I.)

Ce bosquet remplace l'ancien *labyrinthe*, supprimé en 1775, et ainsi nommé à cause de l'entrelacement des allées. Au détour de chaque allée se trouvait une fontaine ornée de figures d'animaux en plomb et de bassins en rocaille représentant une fable d'Ésope. Le dessin de ses sculptures avait été fourni par Lebrun, et les vers placés au bas étaient de la composition de Benserade. Ces ornements ont fait place à une décoration plus simple.

Parmi les arbres exotiques de ce bosquet, on remarque surtout un quinconce de tulipiers, décoré par quatre beaux vases en bronze, au milieu desquels est placée une statue de *Vénus de Médicis*, et une belle statue du *Gladiateur combattant*, toutes deux en bronze.

Le bosquet de la Reine est situé au pied d'un des grands escaliers qui

descendent à l'Orangerie, parallèlement au mur du parc, vers l'avenue de Saint-Cyr.

C'est dans ce bosquet que se passa, dit-on, vers les dernières années de l'ancienne monarchie, une scène des plus singulières : le cardinal de Rohan, dupe d'intrigants et surtout de son aveugle crédulité, entrevit à la nuit une certaine Oliva, ayant une taille et une toilette pareilles à celles de Marie-Antoinette, et il crut avoir rencontré la reine. Dans l'espérance de rentrer en grâce auprès de cette princesse, mal disposée pour lui à cause de sa conduite politique comme ambassadeur à Vienne, il crut voïr dans cette rencontre un mystérieux assentiment à négocier pour elle l'achat du collier de diamants de 1 600 000 fr., que le joaillier Bœhmer lui avait fait offrir et qu'elle avait précédemment refusé. C'est ainsi que se noua cette funeste affaire du collier, dont la malveillance s'arma pour répandre d'infâmes calomnies sur la reine, et qui a été justement appelée la première journée de la Révolution.

Nous prenons maintenant l'*allée de l'Automne*, et, nous dirigeant du côté du parterre de Latone, nous passons devant le bassin de Bacchus, et, au delà, nous entrons, à g., dans le quinconce du Midi.

Quinconce du Midi.

Nous signalerons seulement dans ce vaste espace, ouvert aux promeneurs et ombragé de marronniers, une suite de Termes en marbre exécutés d'après des dessins de Poussin, par Fouquet. Du côté du S. sont les sujets suivants : ***Morphée***, un ***Moissonneur; Flore;*** une ***Bacchante;*** du côté du N.: ***Pomone; Minerve; Hercule; Vertumne.*** Dans plusieurs de ces Termes, le génie sévère de Poussin se retrouve encore à travers la traduction faite par le sculpteur.

Après avoir traversé le quinconce du Midi, nous arrrivons à l'*allée de l'Hiver*, qui s'étend du Tapis vert au jardin du Roi (V. plus bas); nous jetons un coup d'œil sur un vase en marbre, dessiné par Mansart, et, passant devant le bassin rond de Saturne, nous voyons au delà, à g., le bassin du Miroir.

Bassin du Miroir. (11, plan I.)

Cette pièce d'eau est en face du bosquet du Roi. On remarque autour quelques statues antiques très-bien restaurées : une ***Vestale*** tenant une patère; ***Apollon; Vénus;*** une autre ***Vestale.***

Jardin du Roi.

(A partir du 1er mai, il est ouvert tous les jours, de 2 heures à la nuit.)

Le jardin du Roi, promenade favorite des habitants de Versailles, remplace l'ancien bassin de l'*Ile d'Amour*. Ce bassin ne présentait, depuis longtemps, par suite de l'altération des conduits, qu'une sorte de marais fangeux, lorsque le roi Louis XVIII, pendant le rigoureux hiver de 1816, ordonna d'employer les indigents à des travaux de terrassement pour transformer ce marécage en un jardin d'arbrisseaux, d'arbustes, de gazons et de fleurs de toutes sortes.

Le plan du jardin, tracé par M. Dufour, architecte du roi, fut exécuté en trois mois; il ne reproduit nullement, comme semble le croire l'opinion générale, le dessin du jardin de la maison d'Hartwell, que Louis XVIII occupait en Angleterre.

De la porte d'entrée on aperçoit, sur le tapis de verdure, une colonne surmontée de la statue de Flore. — A l'extérieur se voient *Hercule Farnèse*, par Cornu, et *Flore Farnèse*, par Raon, statues colossales d'après l'antique.

Rien de plus ravissant dans la belle saison que l'ensemble de fleurs aux couleurs vives et fraîches, coquettement encadrées dans la verdure du gazon et servant elles-mêmes de bordures étagées aux massifs des arbustes. Des bancs sont disposés çà et là sous les ombrages pour les promeneurs.

Retournant au bassin de Saturne, nous entrons, à g., dans une avenue droite qui se dirige vers le bassin d'Apollon, et nous prenons, à g., une allée qui conduit au milieu d'une salle dite : la SALLE DES MARRONNIERS, nommée autrefois salle des Antiques, à cause des statues antiques qui l'ornaient; elle n'a conservé que les suivantes : *Antinoüs* et *Méléagre*, et les bustes (côté du S.) de *Marc-Aurèle*, d'*Othon*, d'*Alexandre*, d'*Apollon*, (côté du N.) d'*Annibal*, d'*Octavien*, de *Sévère*, d'*Antonin*.

Il ne nous reste plus, pour achever le parcours des bosquets du S., qu'à visiter celui de la Colonnade, dont la principale entrée est par l'allée du Tapis vert.

Bosquet de la Colonnade.

(Fermé). — (13, plan I.)

Ce bosquet renferme un péristyle en marbre, de forme circulaire (32 mèt. de diamètre) et d'un riche aspect décoratif; il est composé de 32 colonnes en marbre de différentes couleurs, avec des chapiteaux en marbre blanc. Sur les colonnes viennent s'appuyer une suite d'arcades cintrées, ornées à leurs clefs de masques de Nymphes, de Naïades ou de Sylvains. Dans les tympans sont des bas-reliefs par Mazière, Granier, Le Hongre, Leconte et Coysevox. Sous les arcades sont placées 28 cuvettes en marbre, de chacune desquelles s'élève un jet d'eau qui retombe en cascade dans le chenal inférieur.

Toute cette architecture a été exécutée par Lapierre, d'après les dessins de Hardouin Mansart.

Dans l'arène formée au centre de cette salle de verdure, est un groupe en marbre par Girardon, d'après les dessins de Lebrun, ouvrage plein de mouvement, mais d'un dessin mou. Il représente l'*Enlèvement de Proserpine par Pluton*; les bas-reliefs du piédestal figurent les diverses scènes de cet enlèvement.

Après avoir fait le tour de la Colonnade, reprenant le Tapis vert, nous descendons jusqu'au bassin d'Apollon.

En avant de ce bassin s'élargit une demi-lune où des statues de marbre sont adossées aux massifs des bosquets. A g. (côté du S.) : *Ino* se précipitant dans la mer avec son fils *Mélicerte*, pour se soustraire à la fureur de son époux, groupe par Granier d'après Girardon. Viennent ensuite les Termes suivants : *Pan*, par Mazière, d'après Girardon; le *Printemps*, par Arcis et Mazière; *Bacchus*, par Raon; *Pomone*, par Le Hongre, et une statue de *Bacchus*, dont la partie supérieure a été refaite en 1853 par M. Duseigneur.— A g. (côté du N.) : *Aristée et Protée*, d'après Girardon, par Slodtz, 1723, groupe faisant le pendant de celui d'Ino; et, à la suite, les Termes de *Syrinx*, de *Jupiter* et de *Junon*, par Clairion, de *Vertumne*, par Le Hongre, et une statue antique en marbre de *Silène*, portant Bacchus enfant.

Bassin d'Apollon et Canal.

A l'extrémité de la grande allée du Tapis vert, et dans l'axe du palais, se trouve le *bassin d'Apollon*, le plus grand du parc après celui de Neptune.

Au centre, un groupe en plomb représente *Apollon* sur son char traîné par quatre chevaux et entouré de quatre Tritons sonnant de la conque, et de quatre monstres marins; exécuté par Tuby, d'après les dessins de Lebrun. Le vulgaire, dépoétisant la mythologie, a surnommé ce groupe *le Char embourbé*, mais il faut voir comment le Char embourbé se venge, les jours de grandes eaux, de cette dénomination moqueuse, quand il lance vers le ciel ses puissants jets d'eau, l'un de 18 mèt. environ, les deux autres de 15 mèt., qui voilent à demi le dieu du jour sous leurs brillantes vapeurs. L'un des chevaux a été refondu et les autres ont été restaurés en 1737 et 1738, par Le Moyne.

A la suite de ce beau bassin s'étend le grand canal, qui a 62mèt. de largeur et 1558 mèt. de longueur. Sous Louis XIV, cette majestueuse pièce

au était couverte de bâtiments de tes formes, et principalement de ıdoles vénitiennes ; elles étaient duites par de nombreuses troupes rameurs et de matelots pour lesıls un village avait été bâti dans le voisinage. Le roi, le grand Dauphin, les princesses, allaient souvent y prendre le plaisir de la promenade et de la collation. Les fêtes finissaient toujours par quelque feu d'artifice sur le canal ; en 1770, pour le mariage



La Colonnade.

Dauphin, on y avait établi un sode feu qui éclairait tout l'horizon, e canal était parcouru par deux ts chaloupes couvertes de verres couleur.

ntre le bassin d'Apollon et le commencement du grand canal sont rangées les statues suivantes :

Côté gauche (S.).

Consul romain (antique);
Empereur romain (antique);

La *Foi*, statue gracieuse, mais sans style, par Clodion;
Leucothoé et Bacchus (antique);
Hercule (antique);
Junon (d'après l'antique).

Côté droit (N.).

Empereur romain (antique);
Bacchus (antique);
Apollon (d'après l'antique);
La *Clarté*, figure bizarre, par Baldi.
Hercule (Antique);
Cléopatre.

Parvenus à cette extrémité du parc, nous pourrions visiter la partie N. des bosquets, successivement en remontant vers le château; mais, pour suivre une marche parallèle à celle que nous avons adoptée pour la description des bosquets de la partie S., nous recommencerons notre parcours depuis le parterre de Latone, et, de là, nous rapprochant peu à peu du bassin d'Apollon, quand nous y serons arrivés une seconde fois, notre examen du parc de Versailles étant terminé, nous n'aurons plus qu'à nous rendre aux Trianons.

BOSQUETS DU CÔTÉ DROIT (NORD).

Ces bosquets, ainsi que ceux de l'autre côté, sont divisés dans leur longueur par une allée parallèle au Tapis vert, mais double de longueur: l'*allée de Flore et de Cérès*, ainsi nommée à cause des figures qui ornent deux bassins situés dans cette allée, à la rencontre d'allées transversales. Le premier bassin (du côté du château) est octogonal, et décoré d'un groupe en plomb représentant *Cérès* entourée d'Amours, par Regnaudin, d'après le dessin de Lebrun. — Le bassin le plus éloigné est rond; le groupe en plomb représente *Flore* au milieu d'Amours, par Tuby, d'après le dessin de Lebrun.

Le premier bosquet que nous visiterons de ce côté est celui d'Apollon.

Bosquets des Bains d'Apollon.

(Fermé). — (14, plan I.)

Ce bosquet, adossé au bassin de la Fontaine de Diane, a subi plusieurs changements. Trois ans après la replantation du parc, qui eut lieu en 1775, il fut composé sur un nouveau dessin, par Hubert Robert, qui était alors très à la mode comme dessinateur de jardins irréguliers. Il renferme un immense rocher dans lequel a été pratiquée une grotte décorée du célèbre groupe en marbre d'*Apollon et les Nymphes*, dû au ciseau de Girardon et de Regnaudin.

A dr. et à g., et à quelque distance de ce groupe principal, sont: deux coursiers d'*Apollon* abreuvés par des *Tritons*, ouvrage de Guérin; et les *Tritons*, tenant deux coursiers dont l'un mord la croupe de l'autre qui se cabre, par les frères Marsy.

Ces beaux groupes furent d'abord placés dans la fameuse grotte de *Thétis*, bâtie en 1662 par Pierre de Francine, auprès du château, à la plaec où se trouve aujourd'hui le vestibule de la chapelle. Elle fut démolie pour faire place aux constructions de l'aile du N. Il est digne de remarque que, dans le groupe d'Apollon, une des Nymphes agenouillée tient une aiguière sur laquelle est sculpté le passage du Rhin. C'est toujours Louis XIV qui est le véritable Dieu adoré sous l'image du Dieu du soleil.

Le bosquet des Bains d'Apollon est ouvert au public le jour des grandes eaux, et le gracieux agencement des eaux, de la verdure et de la sculpture, qu'il présente, est une des merveilles de ces spectacles féeriques.

En sortant des bains d'Apollon, nous visiterons une salle de verdure qui est désignée sous le nom de Rond vert.

Le Rond vert. (15, plan I.)

Ce bosquet a été planté sur l'emplacement du théâtre d'eau dont les dispositions sont reproduites dans les tableaux 737 et 738 de la salle des résidences royales (*V.* page 71). On y voit quatre statues antiques, très endommagées, *Faune, Pomone, Cérès* et la *Santé*. Le centre de ce bosquet

présente une pelouse rendez-vous ordinaire des bonnes et des enfants.

A l'extrémité du bosquet du Rond vert est un petit BASSIN D'ENFANTS, représentés se jouant au milieu des eaux. Ces figures d'enfants sont en plomb et au nombre de huit. De là, traversant l'*allée*



La toilette d'Apollon.

de l'Été (qui aboutit au bassin octogone de Cérès), nous entrons en face, dans un bosquet d'égale grandeur, désigné sous le nom de bosquet de l'Étoile.

L'Étoile. (16, plan I.)

A la place du bosquet de l'Étoile était autrefois la Montagne d'eau (re-

produite dans le tableau 736 de la salle 9 ; *V.* page 71). Au pourtour de l'Étoile, sont les statues antiques en marbre de ***Mercure***, d'***Uranie***, d'une *Bacchante* et d'***Apollon;*** et, dans l'allée circulaire, celles de *Ganymède* (d'après l'antique), par Joly, et de ***Minerve***, par Bertin.

Entre l'Étoile et le **Tapis vert** s'étend le quinconce du Nord.

Quinconce du Nord.

Ce vaste espace ombragé, ouvert aux promeneurs, fait le pendant du quinconce du Midi, et il est également décoré de Termes en marbre, exécutés à Rome, comme ceux du quinconce du Midi, d'après les dessins de Poussin. Du côté du S. sont : *Flore;* l'***Été***, par Théodon (en arrière); ***Pan*** et ***Bacchus***. Du côté du N. : *Faune;* l'***Hiver***, par Legros (en arrière) ; la ***Libéralité*** et l'*Abondance*.

A l'extrémité du quinconce du Nord, on aperçoit, dans l'allée du Printemps, un *vase* en marbre, par Robert. Le bosquet qui s'étend derrière ce vase est celui des Dômes. On y entre du côté du bassin de Flore, ou du côté du Tapis vert.

Bosquet des Dômes.

(Fermé). — (17, plan I.)

Quand les groupes statuaires des bains d'Apollon furent enlevés de la grotte de Thétis, on les transporta d'abord dans ce bosquet qui dut ensuite son nom actuel à deux petits pavillons en marbre blanc, — couverts chacun d'un dôme enrichi d'ornements de métal doré, — et détruits à cause de leur état de vétusté. Le tableau 734 du musée reproduit cette ancienne disposition.

Au milieu est un bassin entouré d'une balustrade en marbre blanc, ainsi qu'une terrasse avec une seconde balustrade. Sur le socle et les pilastres sont sculptés une suite de bas-reliefs représentant des trophées d'armes, par Girardon, Guérin et Mazeline.

Ce bassin, au centre duquel est une cuvette en marbre blanc, est dans un état regrettable de délabrement. Nous ne le mentionnons que pour être complet, et à cause des bas-reliefs de Girardon.

Le bosquet est décoré des statues suivantes : ***Impératrice romaine*** et ***Faune dansant*** (d'après l'antique) ; ***Bacchus***, par Guill. Coustou; ***Diane***, par Frémin ; ***Vénus de Médicis***, ***Isis*** (d'après l'antique) ; ***Melpomène*** et ***Thalie***, statues antiques.

Bassin d'Encelade. (18, plan I.)

Près du bosquet des Dômes est le *bassin* d'*Encelade*. Il doit son nom à la figure d'*Encelade*, dont on aperçoit seulement la tête et le bras gigantesques, au milieu de fragments de rochers. Le jet d'eau (23 mèt.), qui sort de la bouche du Titan, à demi enseveli sous les débris de l'Etna, est un des plus élevés du jardin. — Derrière le bassin d'Encelade est un dernier bosquet au milieu duquel se trouve le bassin de l'Obélisque.

Bassin de l'Obélisque.

(19, plan I.)

Ce bassin doit son nom à la forme pyramidale que prennent ses eaux jaillissantes.

LES EAUX DE VERSAILLES.

On a vu plus haut (page 39), dans l'historique que nous avons donné des dispendieuses tentatives faites pour amener des eaux abondantes à Versailles, que, par suite de l'insuffisance de celles qui étaient fournies par la machine de Marly, on avait dû organiser un vaste système de rigoles qui, contournant les hauts plateaux, ramassent les eaux de pluie et de neige fondue, et vont les verser dans les étangs et les réservoirs creusés pour les recevoir. Les principaux étangs sont ceux de Trappes ou de

Saint-Quentin, Saclay, Bois-d'Arcy, Saint-Hubert, Perray, etc. Le développement total des rigoles est de 157652 mèt., sur une largeur moyenne de 20 mèt. environ.

Le système des étangs fournit des *eaux hautes* et des *eaux basses*.

Les eaux hautes, qui sont celles de Trappes, viennent par un aqueduc souterrain de 10772 mèt. de longueur, et se réunissent, à l'E. de Versailles, dans les bassins de Montboron. Les eaux basses viennent de la plaine de Saclay; elles sont d'abord réunies dans des étangs, et traversent ensuite la vallée de Buc au moyen d'un aqueduc (*V.* section XXII). Elles arrivent dans Versailles à un niveau de 13 mèt. plus bas que celles du bassin de Montboron. Ces eaux, soit hautes, soit basses, se distribuent : une partie directement dans la ville, ou dans le parc; une autre, amenée par des conduits, du bassin de Montboron au château d'eau (11, plan I); une dernière au grand réservoir (*V.* p. 32), et de ces deux réservoirs elles vont alimenter les bassins du parc.

Selon un rapport de l'habile direc-



Bassin de Flore.

teur actuel des eaux de Versailles, le cube des eaux de tous les étangs, parvenues à leur niveau de déversement, est de 7 971 726 mèt.; niveau qu'elles atteignent, du reste, très-rarement. La quantité moyenne est estimée à 5 321 151 mèt. cubes, quantité sur laquelle il s'opère une réduction d'un cinquième par suite des filtrations et de l'évaporation. Sur cette quantité ainsi réduite, la consommation annuelle de la ville absorbe 2 182 460 mèt. cubes. On voit, d'après cela, quel est l'excédant disponible pour le jeu des eaux du parc. — D'importantes améliorations ont été apportées, dans ces dernières années, au système des eaux de consommation de la ville de Versailles, au moyen d'un plus grand développement de puissance donné à la machine de Marly (*V.* ci-dessous, p. 32).

Il faut distinguer dans le jeu des eaux ce qu'on appelle les *petites eaux* et les *grandes eaux*. Les premières *jouent* souvent, dans la belle saison tous les quinze jours. Les secondes ne jouent même pas tous les mois. Ces dernières se composent des bassins réservés, tels que la *salle de Bal*, la

Colonnade, les *bains d'Apollon*, et surtout du *bassin de Neptune*. Les *petites eaux* commencent ordinairement à jouer vers trois heures. A quatre heures, commencent les *grandes eaux*; et, à partir de ce moment, outre les jeux nouveaux des bosquets, d'autres bassins, tels que ceux de Latone et d'Apollon, reçoivent un plus grand développement de leurs eaux jaillissantes. C'est alors qu'il faut savoir se diriger dans le parc pour visiter tour à tour ces merveilleux spectacles hydrauliques. Notre itinéraire fournit d'amples renseignements à cet égard. Du reste, la foule se porte d'elle-même et par tradition aux différents bassins, et finit par se rassembler autour du bassin de Neptune, qui joue vers cinq heures. Le spectacle qu'il offre alors est si merveilleux, que, en voyant le peu de temps qu'il dure, on se prend à regretter la permanence qu'il pourrait avoir, si les folles tentatives de Louis XIV pour amener la rivière de l'Eure à Versailles avaient réussi.

JARDINS ET PALAIS DES TRIANONS.

On peut s'y rendre à pied, en une petite demi-heure, depuis les débarcadères des chemins de fer. Si l'on arrive par celui de la rive g., il faut se rendre au château, traverser le parc et, parvenu au bassin d'Apollon, prendre l'allée qui s'ouvre à dr., sortir du parc à g., à l'extrémité de cette ée, d'où l'on n'a que quelques centaines de pas à faire pour gagner la grille de la grande entrée (*V.* ci-dessous). Si l'on arrive par celui de la rive dr., on doit prendre, comme nous l'indiquons ci-dessus, le *boulevard de la Reine*, le suivre jusqu'à la *barrière de la Reine*, et, au delà de cette barrière, suivre encore un peu le prolongement qui aboutit obliquement à la grande avenue, bordée de doubles rangs d'arbres, qui, elle-même, va directement du bassin de Neptune au palais du grand Trianon (A, pl. I).

N. B. A l'extrémité d'une des branches du grand canal, dite *bras de Trianon*, on aperçoit deux rampes d'escalier qui montent au parc (réservé) du grand Trianon; mais ces escaliers sont fermés de grilles, et, si l'on arrivait de ce côté, il faudrait faire un détour sur la dr. pour gagner les entrées des deux Trianons.

Arrivé à l'esplanade sur laquelle s'ouvre la *grille de la grande entrée* (*d*, pl. I), on franchit cette grille, et on suit la belle avenue qui va au palais du grand Trianon. (Après avoir dépassé la grille, on peut gagner de suite le petit Trianon, en prenant à dr., derrière les bâtiments du concierge et du corps de garde, une allée bordée de peupliers.) A l'extrémité de l'avenue, on arrive à une autre esplanade qui précède la cour du palais du grand Trianon. La porte d'entrée est à g., sous l'horloge; là on se joint à une compagnie de visiteurs, ou l'on s'assied dans une salle d'attente, jusqu'à ce que le gardien soit de retour.

Le grand Trianon est ouvert tous les jours au public; mais on ne visite les appartements qu'accompagné par un gardien. — La salle des Voitures, dont l'entrée est près de l'esplanade, à dr., quand on est devant le grand Trianon (*V. e*, plan I), n'est ouverte au public que le jeudi et le dimanche.

Les jardins du petit Trianon sont ouverts tous les jours au public; mais le château ne se visite pas sans une permission qu'il faut demander par écrit au ministre de la maison de l'Empereur ou à l'adjudant des palais impériaux aux Tuileries.

Les deux Trianons.

HISTOIRE.

Versailles était loin d'être achevé que déjà Louis XIV, après avoir acquis, en 1663, des moines de Sainte-Geneviève, des terres sur la paroisse de Trianon (désigné sous le nom de *Triarnum* dans une bulle du XIIe s.), s'y fit bâtir, en 1670, un petit château, ou plutôt un pavillon, pour aller s'y reposer des ennuis du faste et de la représentation. C'était d'abord, dit Saint-Simon, une *maison de porcelaine à aller faire des collations*. Au bout de quelques années, vers 1687, la fantaisie royale voulut, à la place de ce pavillon, avoir un palais. Mansart fut chargé d'en dessiner les plans. Louis XIV, en faisant détruire le premier Trianon pour en construire un nouveau, ne choisit pas judicieusement l'emplacement. C'est sur la ter-

rasse élevée dans l'axe de la branche transversale du grand canal qu'aurait dû être placée la façade principale, présentant de ce côté une magnifique perspective.

Pendant que l'on bâtissait ce château, le roi visitait un jour les travaux avec Louvois, qui, à ses autres fonctions, joignait celles de surintendant des bâtiments. Louis XIV crut s'apercevoir qu'une des fenêtres, encore inachevée, était plus étroite que les autres. « Louvois, qui, naturellement était brutal, et, de plus, gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître, disputa fort et ferme, et maintint que la croisée était bien. Le roi insista, et le lendemain encore, sans que Louvois, qui était entier, brutal et enflé de son autorité, voulût céder. Le roi tourna le dos et s'alla promener ailleurs dans le bâtiment. »

Quelques jours après, le roi retourne à Trianon avec son ministre, fait appeler Le Nôtre, et lui ordonne de mesurer la fenêtre; commission embarrassante pour Le Nôtre, qui, craignant de déplaire à Louvois ou à Louis XIV, « aurait bien voulu n'être pas là, dit Saint-Simon, et ne bougeait. Enfin le roi le fit aller; et cependant Louvois toujours à gronder et à maintenir l'égalité de la fenêtre avec audace et peu de mesure. Le Nôtre trouva et dit que le roi avait raison de quelques pouces. Louvois voulut imposer; mais le roi, à la fin trop impatienté, le fit taire, lui commanda de faire défaire la fenêtre à l'heure même, et, contre sa modération ordinaire, le malmena fort durement. Ce qui outra le plus Louvois, c'est que la scène se passa non-seulement devant les gens de bâtiment, mais en présence de tout ce qui suivait le roi dans ses promenades, seigneurs, courtisans, officiers des gardes, etc. La *vesperie* fut forte et dura assez longtemps, avec les réflexions sur les conséquences de la faute de cette fenêtre, qui, remarquée plus tard, aurait gâté toute cette façade et aurait engagé à l'abattre Louvois, qui n'était pas accoutumé d'être traité de la sorte, revint chez lui en furie, et comme un homme au désespoir. Ses familiers en furent effrayés, et dans leur inquiétude tournèrent pour tâcher de savoir ce qui était arrivé. A la fin, il le leur conta, dit qu'il était perdu, et que, pour quelques pouces, le roi oubliait tous les services qui lui avaient valu tant de conquêtes; mais qu'il y mettrait ordre, et qu'il lui susciterait une guerre telle, qu'il lui ferait avoir besoin de lui, et laisser là la truelle. Il ne mit guère à tenir parole. Il enfourna la guerre par l'affaire de la double élection de Cologne, etc., il la confirma en portant les flammes dans le Palatinat.... » Si le satirique écrivain tire ici des conséquences exagérées, cependant l'anecdote qu'il raconte à deux endroits différents de ses Mémoires n'en est pas moins curieuse et caractéristique.

Louis XIV venait fréquemment avec les princes et princesses de sa famille visiter cette résidence; et l'on jouissait de toutes ces nouveautés avec une ardeur singulière. Cependant, à partir de 1700, le roi ne coucha plus à Trianon, et, désenchanté de ce palais, il voulut encore se créer une autre habitation moins magnifique, mais plus commode. C'est alors que Mansart construisit pour lui le château de Marly. Les jardins furent replantés en 1776.

Louis XV fit, à l'instigation du duc d'Ayen, créer à côté de Trianon un jardin botanique célèbre par les expériences de Bernard de Jussieu et par ses arbres exotiques rapportés de l'Angleterre. Ce jardin, appelé le *petit Trianon*, était séparé, par une avenue, du grand Trianon. La fantaisie de Louis XV voulut bâtir là un château, diminutif du grand Trianon, comme le château construit par Louis XIV avait été un diminutif de Versailles. Ce château du petit Trianon, construit en 1766 par Gabriel, est composé d'un pavillon formant un carré de 23 mèt. de façade. Louis XVI, lors de son avénement au trône, donna le petit Trianon à Marie-Antoinette; elle y fit planter des jardins pittoresques, *à l'anglaise* ou naturels, que les Anglais appelaient *jardins chinois*, et dont la mode s'était établie complétement en France vers la fin du règne de Louis XV. Au milieu de ces jardins, Mique, l'architecte de la reine, assisté du peintre Robert et inspiré par le duc de Caraman, creusa un lac, traça des rivières, dissémina des mai-

sons rustiques, sorte de décors d'opéra figurant un hameau, et éleva au milieu des bosquets le Temple de l'Amour (5, plan I) et le pavillon des Concerts (4, pl. I), près du grand rocher.

Marie-Antoinette prit ce séjour en affection. Elle venait s'y reposer dans l'intimité et y échanger le faste de Versailles contre d'innocentes mais fort peu naïves imitations de la vie villageoise. « Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille, étaient, dit Mme Campan, la seule parure des princesses. Le plaisir de parcourir les fabriques du hameau, de voir traire les vaches, de pêcher dans le lac, enchantait la reine, et chaque année elle montrait plus d'éloignement pour les fastueux voyages de Marly. » La royauté, précédemment tombée de l'Olympe dans le boudoir, se réfugiait maintenant dans l'idylle et la bergerie; halte douce et paisible à la veille d'une révolution. « L'idée de jouer la comédie, comme on le faisait alors dans toutes les campagnes, suivit celle qu'avait eue la reine de vivre à Trianon, dégagée de toute représentation. Il fut convenu qu'à l'exception du comte d'Artois, aucun jeune homme ne serait admis dans la troupe. La reine riait beaucoup de la voix de M. d'Adhémar, belle anciennement, mais devenue chevrotante; l'habit de berger, dans le Colin du *Devin du Village*, rendait son âge fort ridicule. Le rôle de Colette fut réellement très-bien joué par la reine.... Le 19 août 1785, le *Barbier de Séville* fut joué dans la salle du petit Trianon. La reine remplissait le rôle de Rosine, le comte d'Artois celui de Figaro et M. de Vaudreuil (le meilleur acteur de société qu'il y eût peut-être à Paris) celui d'Almaviva; Beaumarchais assistait à la représentation. » (Mme Campan.) Et cette représentation avait lieu au moment même où le *Mariage de Figaro* remuait tout Paris et éveillait déjà ces passions révolutionnaires qui devaient éclater quatre ans plus tard, et conduire à l'échafaud ou en exil les acteurs et les spectateurs du petit Trianon!

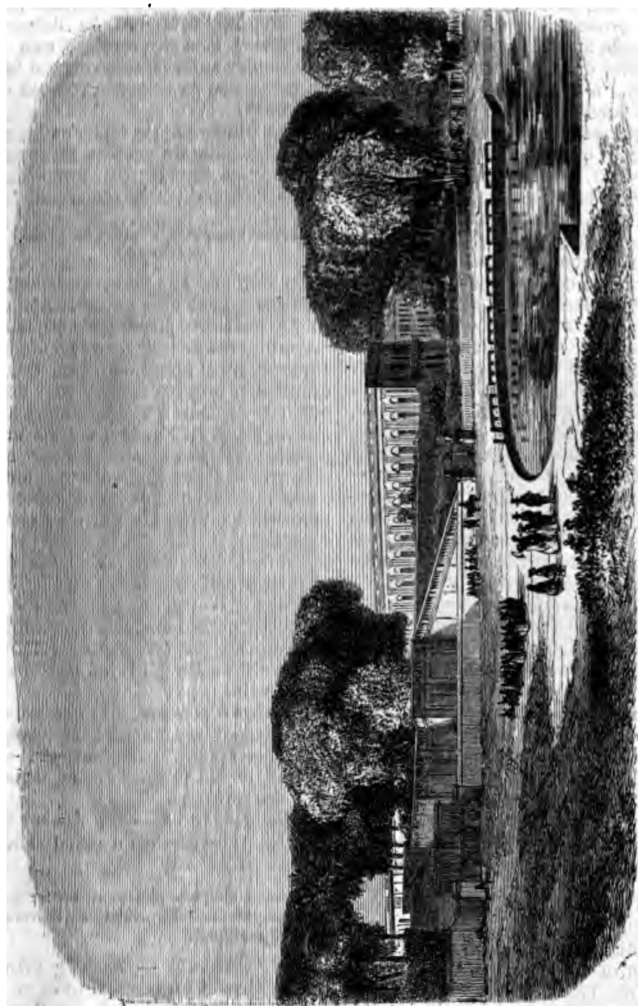
« Vers 1797, dit M. Le Roy (*Histoire des rues de Versailles*), un limonadier de Versailles, nommé Langlois, eut l'idée de louer le petit Trianon pour en faire un jardin public. Il y établit un restaurant, donna des fêtes avec illuminations, feux d'artifices. Ce fut dans ce jardin que Garnerin fit ses premières ascensions aérostatiques. » Quant aux meubles, ils furent vendus à l'encan.

Napoléon fit faire des réparations aux Trianons et les fit meubler; il songea un moment à y établir sa résidence d'été, mais il en fut détourné par l'insuffisance et l'incommode distribution des appartements. Le jour de la dissolution de son mariage avec Joséphine, il se retira à Trianon, et l'impératrice à la Malmaison.

Louis XVIII et Charles X ne firent aucun séjour à Trianon; mais ce dernier s'y arrêta en partant pour l'exil. Louis-Philippe y fit exécuter, par Ch. Nepveu, architecte, des travaux considérables (V. ci-dessous). Le mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg y fut célébré en 1837. Le petit Trianon devint ensuite la résidence d'été du duc et de la duchesse d'Orléans. En 1848, Louis-Philippe, fuyant Paris, s'arrêta aussi à Trianon, après avoir quitté Saint-Cloud.

LE GRAND TRIANON.

Ce palais se compose d'un seul rez-de-chaussée, sans toit apparent et sans caves sous les appartements, avec deux ailes en retour d'équerre qui encadrent la cour. Les proportions de la façade sont élégantes. Au milieu, un vestibule à jour en colonnes de marbre, et dont le dessin est attribué à Robert de Cotte, séparait la cour des parterres et isolait les deux ailes, qui devenaient ainsi en quelque sorte deux



Le grand Trianon.

habitations distinctes. Ce vestibule fut fermé, en 1810, par des vitrages. « La *grande galerie*, qui paraît avoir été bâtie après coup en prolongation de l'aile droite, au midi sur les parterres, n'était qu'un long corridor isolé sur deux faces, communiquant par son extrémité au grand corps de bâtiment que l'on appelait le *Trianon-sous-Bois*. Cette troisième partie du château, bâtie également après coup (en 1705) lorsque l'on s'aperçut de l'insuffisance des logements, n'avait d'autre abord que par la galerie (outre le manque de dégagements, de communications faciles). On avait tellement peu pensé à satisfaire aux besoins particuliers des différents services sans lesquels toute habitation est impossible, qu'on avait été obligé de construire après coup, au dehors, isolément, sans plan, sans régularité, plusieurs bâtiments pour y placer les domestiques, les chevaux, les voitures, etc. Ces bâtiments, jetés presque au hasard aux alentours des deux Trianons, avaient apporté une sorte de confusion dans les limites des dépendances particulières des deux palais. » (*Les palais des deux Trianons*. 1837.) Après avoir décrit les lacunes et les vices des distributions intérieures du grand Trianon, M. Fontaine, que nous venons de citer, énumère les travaux entrepris par ordre de Louis-Philippe, pour rendre cette résidence habitable. Nous signalerons seulement l'amélioration apportée à la grande galerie, qui, de simple corridor de passage, est devenue une salle à manger, « dont le service est fait de la manière la plus inaperçue au moyen de nouvelles communications souterraines, pratiquées à grands frais dans toute l'étendue des appartements, depuis les cuisines jusqu'à l'extrémité de l'aile du Trianon-sous-Bois. Partout on est parvenu à établir toutes les petites pièces de service, dont aujourd'hui on ne peut se passer, et qui, très-négligées au temps de Louis XIV, semblaient être un besoin presque inconnu. » Ces travaux d'utilité, et qui n'apparaissent pas au dehors, ont été si bien appropriés, que le tout semble aujourd'hui avoir été fait en même temps et par la volonté de Louis XIV.

Nous allons passer rapidement en revue les salles du château du grand Trianon, et signaler les principaux objets d'art que l'on y remarque.

Appartements à gauche du grand vestibule.

Un vestibule sert de séparation entre l'aile gauche et le grand vestibule. — La première pièce dans laquelle on entre ensuite est le *Salon de la chapelle*, ainsi nommé à cause de sa destination primitive. On y voit des portraits de Louis XV et de Marie Leczinska, par *J. B. Vanloo*, et des fleurs peintes par *Monnoyer*. Groupe en marbre, par *Vela*, symbolisant l'union de la France et de l'Italie, offert à l'impératrice Eugénie par les dames de Milan.

Cabinet. — Il a fait partie de la première chambre à coucher de Louis XIV. — Peinture allégorique à l'occasion de la naissance d'une fille du Dauphin, par *Ch. Natoire* (1750). — Portrait de Joseph II, en tapisserie des Gobelins.

Chambre à coucher. — Cette pièce était d'abord réunie avec la précédente. — Fleurs, par *Monnoyer*. — Portrait de Marie-Therèse, en tapisserie des Gobelins.

Salon des Glaces. — Il a vue sur la branche transversale du grand canal du parc de Versailles.

Revenant sur ses pas pour visiter les appartements de l'aile droite, on traverse le grand vestibule.

Grand vestibule. — Dans le principe, il formait un passage libre et à jour (V. ci-dessus, p. 96). On y remarque cinq statues en marbre : le *Tireur d'épines* et la *Joueuse d'osselets* (d'après l'antique); *Atalante*

antique); *Jeune pâtre romain*, par Brun (1821); l'*Amour*, par Lorta (1819).

Appartements à droite du grand vestibule.

Vestibule, appelé aussi *salon Rond* ou *salon des Colonnes* (chapelle sous Louis XVI). — On y voit les deux statues suivantes: le *Faune au chevreau* (d'après l'antique); *Olympia abandonnée*, par Étex (1842); 28. un tableau de Jupiter chez les Corybantes, par *Noël Coypel*, et des fleurs, par *Monnoyer* et *Desportes*.

Avant de parcourir les salles qui occupent le prolongement des bâtiments sur le parterre, on peut visiter les pièces de *l'aile droite*, sur la cour d'honneur. Cette aile contenait d'abord la salle de spectacle, qui fut supprimée en 1699. Louis XIV en fit alors son appartement et céda celui de l'aile g. au grand Dauphin.

Salon. — 35. L'Abondance, tableau de réception à l'Académie de peinture, par *Oudry*.

Chambre à coucher. — Seconde chambre à coucher de Louis XIV.

Nous allons maintenant passer en revue les appartements qui se prolongent à dr du vestibule.

Salle de billard. Salle de musique sous Louis XIV. — Louis XV, par *L. M. Vanloo*. Marie Leczinska, par *J. M. Nattier*. 61. Vénus et Adonis, par *Bon Boullongne*. 62. Naissance d'Adonis. 67. Io changée en vache. 69. Vénus et Adonis, par *Verdier*. 63. Hercule sacrifiant à Jupiter, et, 66. Junon apparaissant à Hercule, par *Noël Coypel*. 64. Mercure et Argus, par *Ant. Coypel*. 70. Clytie changée en tournesol, par *Lafosse*.



Le petit Trianon.

Grand salon. — 75. Apollon et Thétis, par *Lafosse*. Fleurs, par *Monnoyer*.

Dans une armoire vitrée on voit des pièces pour un surtout de table, de mauvais goût, donné à Napoléon par Charles IV, roi d'Espagne.

Salon (ancienne chambre à coucher de la duchesse de Bourgogne). — Portraits de Louis XIV, du grand Dauphin, du duc de Bourgogne et du duc d'Anjou, par *Rigaud;* de Louis XV, par *L. M. Vanloo;* du Dauphin, par *Natoire*. — Au milieu est une grande coupe en malachite que l'on a endommagée sur les bords en cherchant à la cacher, en 1848, quand Louis-Philippe se réfugia à Trianon. Les vases et les dessus de consoles sont aussi en malachite. Ces divers objets furent donnés à Napoléon par Alexandre, après la paix de Tilsitt.

Pour compléter l'examen de cette aile droite, on peut, avant d'entrer dans la

grande galerie, visiter la bibliothèque et les petits appartements.

Bibliothèque (ancien salon des Sources). — Quatre tableaux de *Boucher*. 89. L'Hiver, par *Noël-Nicolas Coypel*. 91. David apprenant la mort de Saül, par *Saint-Ours*. Vue d'aqueducs, par *Hubert Robert*.

Petits appartements. — Ils furent habités par Mme de Maintenon, par Stanislas Leczinski et par Louis XV, en 1744. Sous l'Empire, ils formèrent les cabinets de travail et de conseil de Napoléon. — Les quatre Saisons, par *J. B. Restout* (1767). 98. La Moisson, tableau d'une jolie couleur, par *Oudry*. Bustes de Joséphine, par *Bartolini*, et de Marie-Louise, par *P. Triscarnia*.

Grande galerie.

Elle forme un angle droit avec la façade, sur le parterre, des bâtiments que nous venons de parcourir, et elle sert de communication entre cette première partie centrale du château et l'aile dite Trianon-sous-Bois (voy. ci-dessous, p. 100). Cette galerie est garnie de tableaux modernes peu remarquables. Un seul, le n° 149, mérite d'être particulièrement indiqué, non toutefois pour le mérite de l'exé-



Temple de l'Amour, au petit Trianon.

cution, mais à cause de la signature de l'artiste : *Marie* (Leczinska), *reine de France, fecit* 1753. C'est une copie d'un tableau d'Oudry, qui est au Musée du Louvre. Des tables de mosaïque et de marbre, ainsi que des consoles, portent des vases de Sèvres, des figurines de bronze, etc.

Salon des jardins. — 155-157. Le Torrent, la Pêche, la Chasse au vol, par *Crépin*. — Bustes.

Trianon-sous-Bois.

Cette aile forme un dernier angle à l'extrémité des bâtiments du château. Elle fut habitée successivement par le grand Dauphin, par Monsieur, frère de Louis XIV, par le duc de Bourgogne et par la duchesse d'Orléans, veuve de Monsieur.

Chapelle — Elle a été faite sous Louis-Philippe. — On y remarque : un tableau, par *Pierre Dulin* : Saint Claude ressuscitant un enfant; la Présentation au Temple, par *Lagrenée* le jeune; la Mort de la Vierge, par *Perrin*; un vitrail exécuté à Sèvres, d'après l'Assomption par *Prud'hon*.

Jardins du grand Trianon.

Devant le péristyle du château s'étend un parterre, dont les deux bas-



Village suisse, au petit Trianon.

sins circulaires sont décorés de groupes d'enfants en plomb, par *Girardon*. — Dans le bassin octogonal du parterre bas se voit un jeune Faune couché sur des raisins, par *G. Marsy*. — Des sept statues qui décoraient autrefois le parterre et le bassin du Miroir, qui en occupe l'extrémité, il n'en reste que trois : à dr., un jeune Romain appuyé sur un tronc d'arbre; à g., un jeune Romain tenant un glaive; au milieu, le Rémouleur (d'après l'antique).—Le *bassin du Miroir*, qui forme cascade, est décoré de deux groupes d'enfants et d'Amours en plomb, et de deux Dragons, par *Hardy*.

Au delà de ce bassin, une *allée verte* s'étend dans toute la largeur des jardins. On y remarque des statues faites de fragments antiques restaurés par les frères *Marsy*.

L'*allée de la Cascade*, qui fait face au pavillon d'angle de Trianon-sous-Bois, conduit à une fontaine ou cascade, en marbre blanc et en marbre du Languedoc, exécutée d'après les dessins de *Mansart* (statues de Neptune et d'Amphitrite; bas-reliefs).

Au N. du parterre, dans la partie du jardin dite l'*amphithéâtre*, sont placés 25 bustes en marbre des principaux personnages de l'antiquité. Au centre est un bassin rond au milieu duquel s'élèvent quatre statues de nymphes; aux angles, deux vases en plomb, par *le Lorrain*.— Entre l'amphithéâtre et la cascade, est une *salle verte* avec bassin.— Dans le *parterre de Trianon-sous-Bois*, nous signalerons un bassin orné d'un Faune jouant avec une panthère, par *Marsy*, et, en face du perron, Silène porté par un Centaure (marbre). — Le *Jardin de l'Empereur*, qui communique avec le Jardin du petit Trianon par un pont construit sous Napoléon Ier, renferme une fontaine surmontée d'un Amour porté par un dauphin, œuvre de *Marsy*, et, dans un bassin, un groupe de *Tuby:* deux amours tenant une tige de fleur.

Salle des voitures.

Cette salle, située en dehors du grand Trianon, à dr. de l'esplanade qui précède le palais, le long d'une avenue qui conduit au petit Trianon, a été reconstruite en 1851, sur les dessins de M. Questel. On y voit : les chaises à porteurs de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette; des traîneaux du temps de Louis XIV (l'un d'eux est orné de peintures de *Watteau*); la voiture du sacre de Charles X, qui a servi pour le baptême du prince impérial; la voiture de Bonaparte lorsqu'il n'était que Premier Consul (elle n'a pas servi depuis le jour où, après le divorce de l'Empereur, elle conduisit Joséphine à la Malmaison); la voiture du mariage de Napoléon III; plusieurs autres voitures de gala; une *araba* (voiture orientale) donnée par le sultan au prince impérial; enfin des harnais aux armes de Louis XIV, de Louis XV et du nouvel empire.

LE PETIT TRIANON.

Lorsque l'on est devant la grille qui précède la cour d'honneur du petit Trianon, on entre, à g., sous un petit vestibule ouvert; on s'adresse au concierge si l'on a l'autorisation de visiter l'intérieur du château; mais, si l'on veut seulement parcourir les jardins, on traverse la cour: une entrée ouverte qui fait face à la loge du concierge donne accès aux bosquets.

Le palais du petit Trianon forme un simple pavillon carré de peu d'étendue et d'apparence peu royale. Il comprend un rez-de-chaussée, un premier étage et un attique. Les façades sont décorées dans toute leur hauteur de colonnes et de pilastres corinthiens. Les bâtiments des dépendances sont distribués à quelque distance. Louis-Philippe fit exécuter au petit Trianon des travaux destinés à le rendre une résidence commode et agréable. Dans le jardin, les rochers ont été reconstruits; les chaumières rustiques, ainsi que les eaux, les plantations ont été rétablies comme par le passé.

Intérieur du château.

.es appartements, décorés simple-nt, ne contiennent que quelques ntures.

lntichambre. — Des dessus de te et de glace, par *Natoire*.

ïalle à manger. — Le parquet y .serve les traces d'une trappe par uelle se montaient, toutes dressées, tables destinées aux *petits soupers* Louis XV, afin de supprimer le service des valets. — Belles boiseries exécutées sous Marie-Antoinette. Le Bain et la Pêche, par *Pater*. Les quatre Saisons, par *Dejuinne* (1819-1822).

Petit-salon. — La cheminée est soutenue par deux cariatides figurant des boucs. Dessus de porte et de glace, par *Natoire* et *Lépicié*.

Salon suivant : quatre Scènes champêtres, ébauches faciles et colorées, par *Pater*.

Au milieu du parterre qui s'éten



Jardin du petit Trianon.

un des côtés du château s'élève le *ıillon français*, construit sous is XV. Ce pavillon servait de salle anger d'été. Non loin de là est la *alle de spectacle.* — « Le plafond, ɜuté vers 1779, par *Lagrenée* le ıe, a été entièrement repeint. » *tice du palais de Trianon.*)

Jardin du petit Trianon.

'ne fois entré dans le jardin, ıme nous l'indiquons ci-dessus, on peut prendre devant soi une allée qui en contourne les bords. A peu de distance, à g., on aperçoit, dans une île, le *temple de l'Amour*, petit édifice rond et ouvert, composé de colonnes corinthiennes, et construit par l'architecte Micque. Au milieu est une statue de l'*Amour qui se taille un arc dans la massue d'Hercule*, par Bouchardon (répétition de la statue qui est au Musée du Louvre). Si l'on continue à suivre pendant quelque temps la

même allée, on aperçoit à g. les maisons rustiques qui composent ce qu'on appelle le *Hameau;* on peut voir dans le plan I leur emplacement et leur désignation. Un saule pleureur, près de la tour de Marlborough, a été planté, dit-on, par Marie-Antoinette, l'année même où elle fut forcée de quitter Versailles. Après avoir examiné ces petites fabriques, on fait le tour du lac. Nous appelons l'attention sur un singulier phénomène végétal qui se remarque à son extrémité (aux points marqués * sur le plan I), et qui est produit par des racines de cyprès de la Louisiane (cyprès chauve, *cupressus disticha, taxodium distichum*). Ces racines multiplient des exostoses ou renflements ligneux, qui, dans les marais de la Louisiane, prennent jusqu'à 1 ou 2 mèt. de hauteur, et rendent impraticables les espaces où ils se développent. C'est vers 1764 que furent plantés les principaux arbres qui font aujourd'hui l'ornement du jardin de Trianon. Enrichi depuis 1830 de beaucoup d'espèces nouvelles, il présente une des plus belles collections d'arbres indigènes et exotiques. Des écriteaux, placés sur la plupart de ces arbres, indiquent aux visiteurs les noms des espèces. Un certain nombre n'ont plus aujourd'hui l'intérêt qu'ils tiraient alors de leur rareté; mais plusieurs se font remarquer par leur belle végétation : ainsi les *pins* de l'Amérique du Nord, connus sous le nom de *lord Weymouth*, y passent pour les plus beaux que l'on connaisse en Europe. Nous citerons, parmi les arbres les plus dignes d'être remarqués, un *chêne au kermès*, un beau chêne *planera*, des *chênes rouges d'Amérique*, des *chênes à cupules hérissées*, et au bord d'une allée peu éloignée de l'étang et du salon de musique, un *chêne à feuilles de saule*, de 30 mèt. d'élévation.

Après s'être promené dans les jardins, on peut aller voir un autre petit lac, dominé d'un côté par le *Salon de musique* ou *du déjeuner* (4, pl. I), dessiné par l'architecte Micque, et d'un autre côté par des rochers artificiels. Du tertre qui s'étend derrière le salon de musique, on aperçoit le *Jardin des fleurs*, compris entre les bâtiments du jardinier en chef (2, pl. I) et l'*Orangerie* (3, pl. I).

Jardin des Fleurs.

Ce jardin, si intéressant pour les amateurs d'horticulture, a été créé, en 1850, par M. Charpentier. On y voit plusieurs arbres remarquables : un magnifique *chêne pyramidal*; un beau chêne-yeuse (*quercus ilex*); un chêne noir (*quercus toxa*); un *pin Montezuma*; un jeune pin gigantesque (*pinus Lambertiana*), arbre qui, lorsqu'il a acquis toute sa croissance, atteint 100 mèt. de hauteur. A peu de distance se trouve un arbre de la Californie (*Wellingtonia gigantea*), qui, en Amérique, atteint 150 mèt. Citons encore le *taxodium semper virens* (Californie); un *chêne à feuilles d'ægylops* (Grèce); un *chêne de Gibraltar*, ou faux liége. Dans une allée située derrière l'Orangerie, on remarque un *chêne-liége* d'un beau développement, arbre très-rare dans nos climats.

Parmi les fleurs qui ont valu son nom à cet agréable jardin, nous citerons particulièrement une riche collection de *rhododendrons*, d'*azalées* et d'autres plantes de terre de bruyère.

ENVIRONS DE VERSAILLES.

En dehors du parc actuel de Versailles et des jardins des Trianons, de chaque côté du grand canal, s'étendent de vastes bosquets plantés de beaux arbres et percés de larges avenues. Ces bosquets, qui faisaient partie du parc primitif, sont aujourd'hui assez mal entretenus et surtout très-négligés de la foule. Ils offrent cependant d'agréables promenades et de beaux ombrages.

L'*allée des Matelots*, la première à g. si l'on en sort du parc par la grille

de la Ménagerie près du bassin d'Apollon, conduit, en croisant la route de Saint-Cyr et le chemin de fer de Bretagne, aux bois de Satory (15 min. environ). — L'*allée de la Reine* et l'*allée des Paons* (la 2e et la 3e du même côté) se dirigent toutes deux vers Saint-Cyr (1 h. ou 1 h. 10 min.) en passant, l'une à l'E., l'autre au N. et à l'O. de la *ferme de la Ménagerie*.

A l'extrémité O. du grand canal, la plus éloignée de Versailles, s'ouvre une large avenue, aboutissant 200 ou 300 mèt. plus loin à un vaste rond-point (107 mèt. d'altit.) d'où rayonnent dix routes ouvertes à travers bois, et d'où l'on découvre une très-belle vue sur le canal et le château de Versailles, qui domine au loin (3 kil.) le parc et les jardins. — De ce rond-point, situé près du hameau de *Gally*, on peut gagner, en 10 ou 12 min., l'*allée de Noisy*, qui, partant de l'extrémité du canal la plus rapprochée de Versailles, longe les jardins du grand Trianon et conduit en 45 min. (depuis la grille du bassin d'Apollon) aux villages de Bailly ou de Noisy, sur la lisière S. de la forêt de Marly (*V.* ci-dessous, section VI : *De Paris à Bougival, à Louveciennes et à Marly*).

Les bois des Fausses-Reposes, qui s'étendent entre le Grand-Montreuil et Ville-d'Avray, sont décrits à la page 129, et les bois de Meudon et de Chaville aux pages 116 et 125. — Les routes qui conduisent de Versailles au Butard, à Bougival, à Louveciennes, à Marly, à Saint-Germain, seront décrites ci-dessous, sections V (*de Paris à Saint-Germain*) et VI (*de Paris à Bougival, à Louveciennes et à Marly*). — Pour Saint-Cyr et Grignon, *V.* sections III (*de Paris à Maintenon*) et IV (*de Paris à Dreux*). — Pour Buc, Jouy-en-Josas, Bièvre, etc., *V.* section XXII.

Les **bois de Satory**, traversés par le chemin de fer de l'Ouest, et beaucoup plus longs que larges, sont agréablement accidentés. Si l'on sort de Versailles par la porte de Satory, qui se trouve à l'extrémité de la rue de ce nom, et si l'on gravit la route qui croise à peu de distance le chemin de fer, on ne tarde pas à atteindre (5 min. depuis la porte) le carrefour du bois de Satory, situé au sommet de la colline. De ce carrefour part à dr. la route de Chevreuse, à dr. de laquelle descendent jusqu'à la plaine de Versailles les bois de Satory proprement dits ; à g. s'étend le plateau qui sert d'hippodrome et sur lequel des camps ont été plusieurs fois établis et des revues passées.

Une assez vaste étendue de bois comprise entre ce plateau, Versailles et la route de Versailles à Buc et à Jouy, a été transformée en promenade. On y découvre de jolis points de vue. A l'extrémité E. de l'hippodrome, on peut longer, en le dominant sur la *butte du bois Gobert*, le chemin de fer de l'Ouest, ou aller descendre à la *porte du Cerf-Volant*, sur la route de Versailles à Buc (*V.* section XXII). En tournant à dr., quand on a franchi le seuil de cette porte, on descendrait à Buc et à Jouy ; en tournant à g., on regagnerait Versailles.

De l'autre côté de la route de Buc s'étend le *bois des Gonards*, l'une des plus agréables promenades des environs de Versailles. Malheureusement ce bois, entouré de murs, est fermé par des portes dont il n'est pas toujours facile de se procurer la clef. Nous devons donc nous borner à en signaler aux amateurs les beaux arbres et les charmantes allées.

B. DE PARIS A SAINT-CLOUD ET A VERSAILLES PAR LE CHEMIN DE FER DE LA RIVE GAUCHE [1].

Le chemin de fer de Versailles (rive g.), inauguré le 10 sept. 1840, part

1. *Embarcadères.* A Paris, boulevard Montparnasse, n° 44 ; à Versailles, avenue

du boulevard Montparnasse, n° 44, où l'embarcadère actuel a été construit par M. Victor Lenoir, sous la direction de M. A. Baude, ingénieur des ponts et chaussées. A g. est le côté du départ, à dr. le côté de l'arrivée. Dans la ga-

de la Mairie. — *Départs* de Paris, d'heure en heure, depuis 8 h. 5 min. du matin jusqu'à 11 h. 5 min. du soir. — Les dimanches et jours de fêtes, des trains supplémentaires peuvent avoir lieu, entre Paris et Bellevue ; ces trains partent de Paris 10 min. après les trains réguliers ; ils desservent les stations d'Ouest-Ceinture, de Clamart, de Meudon, de Bellevue ; les trains réguliers ne prennent alors que les voyageurs en destination de Sèvres, de Chaville, de Viroflay et de Versailles. — *Départs* de Versailles à 7 et à 8 h. du matin et d'heure en heure, de 9 h. 35 min. du matin à 10 h. 35 min. du soir. — La *durée du trajet* est de 40 min. en-



Embarcadère du chemin de fer de l'Ouest, rive gauche (vue extérieure).

viron (arrêts compris). — Des *omnibus spéciaux* (30 cent. par voyageur) partent des points suivants pour tous les trains, et y ramènent les voyageurs à l'arrivée de chaque convoi :

Rue Royale, 11, près de la Madeleine. — Place de la Bourse. — Rue Saint-Martin, 326. — Rue Bourtibourg, 4, près de l'hôtel de ville. — Place du Palais-Royal, 2. — Place Saint-André des-Arts, 9.

L'omnibus O, qui part de Ménilmontant, et stationne sur la chaussée du Maine, passe devant l'embarcadère de l'Ouest. — L'omnibus V, qui part du chemin de fer du Nord, et l'omnibus X, qui part de la place du Havre, conduisent également près de l'embarcadère de l'Ouest, car en allant : V, à l'ancienne barrière du Maine, X, à Vaugirard, ils traversent le boulevard Montparnasse.

Les prix des places sont ainsi fixés :

En semaine.

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
2	Ouest-Ceinture	» 30	» 20
6	Clamart	» 60	» 40
8	Meudon	» 75	» 50
9	Bellevue	» 75	» 50
10	Sèvres	» 75	» 50
13	Chaville	1 »	» 75
14	Viroflay	1 25	1 »
18	Versailles	1 50	1 25

Les dimanches et fêtes, billets simples.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Ouest-Ceinture	» 40	» 30
Clamart	» 60	» 45
Meudon	» 80	» 60

rie de g. sont les bureaux où se ìlivrent les billets de place et où se ìposent les bagages. Le premier age de g. est occupé par les salles attente, qui s'ouvrent sur la belle ılerie vitrée dans laquelle les con-

ıllevue	» 80	» 60
ıvres	1 »	» 75

vois viennent chercher et déposer les voyageurs. A l'entrée se trouve la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Au sortir de la gare couverte, on traverse sur deux viaducs le boulevard de Montrouge et la chaussée du

Chaville	1 25	1 »
Viroflay	1 25	1 »



Embarcadère du chemin de fer de l'Ouest, rive gauche (vue intérieure).

ersailles, dimanches et fêtes ordinaires	1 50	1 25
Jours de Grandes eaux	2 »	1 50

Billets d'aller et retour, en semaine et les dimanches et fêtes.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
amart	1 »	» 75
eudon	1 50	1 »
ellevue	1 50	1 »
ìvres	1 50	1 »
ıaville	2 »	1 50
iroflay	2 50	2 »
ersailles, dimanches et fêtes ordinaires	3 »	2 50
Jours de Grandes eaux	4 »	3 »

Abonnements.

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	SIX MOIS. 2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	UN AN. 2e cl. fr.
Clamart	150	105	210	150
Meudon	150	105	210	150
Bellevue	150	105	210	150
Sèvres	150	105	210	150
Chaville	225	150	300	210
Viroflay	225	150	300	210
Versailles	225	150	300	210

N. B. En allant de Paris à Versailles par la rive g., il faut prendre de préférence les places de dr. Au retour, les places de g. devront, par conséquent, être préférées.

Maine, puis on laisse, à dr., l'ancien embarcadère de la chaussée du Maine, les ateliers et la gare des marchandises. Enfin, on croise à niveau, dans Plaisance, un certain nombre de rues. Les regards sont attirés au loin, par le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe, le mont Valérien, les coteaux de Saint-Cloud, de Sèvres et de Meudon. A dr. aussi s'élève, au-dessus d'un vaste amas de toits, le clocher de l'église moderne de Vaugirard. Les rails sont à 65 mèt. 8 cent. d'altitude, à peu de distance des fortifications.

1re STATION. — OUEST-CEINTURE.

2 kil. de la gare de Paris, 4 kil. de Clamart.

Cette station est établie près des fortifications, au point de rencontre du chemin de fer de Versailles et du chemin de ceinture, qui passe sous le chemin de fer de Versailles, au fond d'une profonde tranchée.

Les fortifications dépassées, la vue s'étend des deux côtés : à g. se montrent la tour Malakoff, Montrouge, le fort de Vanves et les hauteurs de Bagneux et de Châtillon; sur la dr., se dresse, au-dessus d'Issy et de Vanves, l'ancien château du prince de Condé, aujourd'hui le lycée du Prince Impérial. Plus loin on découvre à g. Clamart et à dr. le fort d'Issy, au pied duquel est établie la station.

2e STATION. — CLAMART.

6 kil. de la gare de Paris, 1 kil. d'Issy, 1 kil. de Vanves, 2 kil. de Meudon. — Clamart est à : 1 kil. 600 mèt. de la station, 9 kil. 800 mèt. de Notre-Dame, 4 kil. 400 mèt. de Sceaux, 1 kil. de Fleury, 2 kil. de Châtillon, de Fontenay et du Plessis-Piquet, 6 kil. de Bièvre.

OMNIBUS : — de la station au village, 20 c.
RESTAURANT : — *de la Mairie*, avec jardins et bosquets.

Clamart, v. de 3194 hab. (Seine), se trouve situé à 100 mèt. au-dessus de la mer, dans une sorte de petit vallon planté de vignes et d'arbres fruitiers, au pied de collines boisées. Il n'a en lui-même rien d'intéressant. Il est fort ancien, car un acte de 690 en fait mention (Clafmar pour clos Mard). L'*église*, consacrée à saint Pierre et à saint Paul, a été reconstruite, il y a quelques années, dans le style du XVe s. Le portail latéral de g. est seul ancien, il est intéressant et date de la fin du XVe s.

La plupart des habitants de Clamart sont blanchisseurs, fabriquent de la chaux ou du plâtre et exploitent les carrières du voisinage. L'été, la population est plus que doublée. Toutes les maisons de campagne, abandonnées pendant l'hiver, voient revenir leurs possesseurs ou se remplissent de locataires. Il s'en construit constamment de nouvelles.

Les environs de Clamart sont fort agréables. Les bois qui séparent ce village de Fleury et de Meudon offrent aux amateurs les promenades les plus accidentées; leur point culminant est à 164 mèt. On y découvre de jolis points de vue. 30 ou 40 min. suffisent pour les traverser. Leur lisière, du côté de Fleury et de Meudon, forme les limites des départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Une belle route, qui forme la rue principale de Clamart et qui, garnie de trottoirs et plantée d'arbres, offre plus loin de beaux points de vue (la route de Sèvres), conduit de Clamart à Fleury, à Meudon et aux Moulineaux. Si, la prenant à dr., à peu près au centre du village, on la suit pendant 4 ou 5 min., on trouve alors à g. un chemin qui conduit, entre des villas, à une porte du bois, d'où plusieurs routes montent sur le plateau et conduisent, en passant derrière le haras ou parc de Chalais, à (20 min. environ) la mare du Bois ou à (30 min.) l'étang de Villebon (*V.* ci-dessous, p. 117).

On peut, à l'endroit où la route de Sèvres se bifurque, laisser à dr. le bras qui descend au Val et aux

Moulineaux, et, prenant l'autre bras, traverser *Fleury*. A l'extrémité de la rue étroite de ce village (10 min. environ), au delà des propriétés Panckoucke, à dr., et Pastoret, à g., on entre dans les bois par la *Porte de Fleury*. Là, de belles allées se présentent de tous côtés aux promeneurs. Si l'on suit celle qui longe à dr. le mur du parc de Chalais, on passe près de la *fontaine du Roi*, et l'on peut gagner, en 25 min., l'étang de Villebon (*V.* ci-dessous). — En 10 ou 15 min. on va de Fleury à Meudon, en traversant la vallée.

De Clamart on peut aussi, dans une autre direction, aller à (2 kil.) Châtillon, au (2 kil.) Plessis-Piquet, à (3 kil.) Aulnay, à (7 kil.) Bièvre (*V.* sections XXI, XXII et XXIII).

Enfin, de la station de Clamart on descend en 15 min. à Issy, dont le château mérite une visite.

ISSY.

6 kil. 800 mèt. de Notre-Dame, 3 kil. 100 mèt. de la barrière, 1 kil. 400 mèt. de Vaugirard, 700 mèt. de Vanves, 2 kil. des Moulineaux, 3 kil. de Meudon, 5 kil. de Sèvres.

Omnibus : — toutes les heures de Vaugirard à Issy (15 c. en semaine, 20 c. le dimanche). Cet omnibus correspond avec la lettre X, à Vaugirard.

Issy (9204 hab.) était sous Childebert une terre royale, dont ce souverain donna une partie à l'église Saint-Vincent de Paris. Plus tard, Hugues Capet en céda une autre portion à Sainte-Geneviève, et enfin le roi Robert se dessaisit du reste en faveur de l'abbaye de Saint-Magloire.

Quand Issy eut cessé d'être une propriété royale, les seigneurs et les évêques se complurent à y bâtir des maisons de plaisance. Hugues de Croissy, qui avait été président du parlement, fut arrêté dans la sienne, en 1348, pendant le règne de Philippe de Valois, sous l'accusation du crime de lèse-majesté. Ses biens furent confisqués et donnés aux religieux de Saint-Germain, qui possédaient déjà une partie d'Issy à titre de fief. La reine Marguerite de Valois avait aussi, dans ce village, un château où elle se retira, en 1605, pendant la peste de Paris.

En 1659, le premier opéra français, la *Pastorale*, par le sieur Perrin, de la ville de Lyon, fut représenté à Issy. — En 1695, les quatre docteurs chargés d'examiner les doctrines de Fénelon, relativement au Quiétisme, s'y assemblèrent. Bossuet y tint à ce sujet plusieurs conférences, où il témoigna plus de passion que de charité chrétienne. — En 1774, le cardinal de Fleury y mourut.

Issy est un village mal bâti, mais agréablement situé, au pied et sur les pentes d'un coteau qui domine la rive g. de la Seine. Quand on vient de Paris, à l'entrée du village (6 kil. 800 mèt. de Notre-Dame) on laisse à g. l'avenue qui conduit au lycée du Prince Impérial (*V.* ci-dessous, Vanves). Plus loin, on remarque à dr. l'*hospice Devillas* ou maison de retraite pour les ménages, annexée à l'ancien hôpital d'Issy. Dans la même direction se trouve la *mairie*. Au delà et de l'autre côté de la rue, à g., la succursale du *séminaire de Saint-Sulpice* a été établie sur l'emplacement du château de Marguerite de Valois et de la maison du cardinal de Fleury, dont une aile subsiste encore, en assez mauvais état (poutres et solives peintes au premier étage). Derrière le séminaire s'étend un beau jardin renfermant le petit pavillon dans lequel eurent lieu, sous la présidence de Bossuet, les conférences relatives au quiétisme. Ce jardin communique, par un passage souterrain percé sous une rue, avec un vaste parc (beau point de vue sur Paris) dans lequel s'élève la *chapelle de Notre-Dame de Lorette*, ainsi nommée parce qu'elle reproduit exactement, à l'intérieur l'aspect et les di-

mensions de la *santa casa* ou maison de la sainte Vierge, qui se voit dans la grande église de Lorette.

Entre le parc du séminaire et l'église du village, se trouvent la *Solitude*, maison d'étude qui sert en quelque sorte de noviciat aux prêtres de la Société de Saint-Sulpice, et le *séminaire* de la congrégation des prêtres *de Picpus*. — Dans la grande rue d'Issy, en face du séminaire de Saint-Sulpice, on remarque la succursale du *pensionnat Saint-Nicolas*, et un peu plus loin, à dr., celle du *couvent des Oiseaux*.

Quand on a atteint l'extrémité du village d'Issy, il faut monter à g. la rue qui conduit au *château*. Ce château, construit par Bullet et qui a compté, parmi ses propriétaires, le président Talon, le prince de Conti et la princesse de Chimay, est une des plus charmantes habitations des environs de Paris. Notre dessin nous dispense de le décrire. Nous dirons seulement qu'il s'élève au fond d'une grande et belle cour d'honneur. Le parc, long de plus d'un kil., a près de 30 hectares; il offre de beaux points de vue habilement ménagés sur Paris, sur Meudon et sur la vallée de la Seine. Il se distingue principalement par la beauté de ses arbres et par l'abondance de ess eaux. Ces eaux proviennent de sources vives, filtrées dans les sables siliceux des terrains supérieurs; elles ont toujours la même abondance, et elles conservent en toute saison une température basse (7 à 8 degrés).

Le château et le parc d'Issy ont été mis en vente en deux lots en 1867; le premier lot, qui comprend les bâtiments d'habitation, contient 9 hectares; le deuxième lot, qui comprend la plus grande partie du parc, renferme 19 hectares.

L'*église* d'Issy, récemment reconstruite dans le style de la Renaissance du XVIIe s., n'offre rien d'intéressant; elle renferme *une Fuite en Égypte* par Champmartin.

La *fête patronale* d'Issy se célèbre le premier dimanche d'août.

VANVES.

7 kil. 500 mèt. de Paris, 1 kil. 700 mèt. de Vaugirard, 3 kil. de Clamart, 2 ki 500 mèt. de Châtillon.

Vanves (8511 hab.) touche à Issy. Il n'a rien d'intéressant, mais on y voit un beau *château* bâti en 1698, sur des dessins de Mansart et qui appartenait à la maison de Condé quand la Révolution éclata. Ce château fut compris au nombre des maisons royales réservées pour servir aux réjouissances publiques et pour former des établissements d'utilité publique. Dulaure en a laissé une pompeuse description. C'est un bâtiment fort simple; mais, à en juger par ce qui en reste, le parc devait être magnifique. La vaste terrasse au milieu de laquelle il s'élève offre de beaux points de vue sur Paris, Issy, les coteaux de Bellevue, de Meudon, de Sèvres, de Saint-Cloud, le mont Valérien et la vallée de la Seine. Le *lycée du Prince Impérial*, établi aujourd'hui dans ce château considérablement agrandi, a été créé par décret du mois d'août 1864 pour les enfants qui commencent leurs études. Ce n'était auparavant qu'une succursale du lycée Louis le Grand.

Les enfants y jouissent d'un air excellent; ils y prennent un exercice salutaire, tantôt en plein air, tantôt dans des galeries vitrées. La maison est admirablement tenue; les dortoirs surtout méritent d'être visités. Ce bel établissement est à 6 kil. de Paris. Pour y aller on suit la route d'Issy, et à l'entrée de ce village on prend une avenue à g.

L'*église* de Vanves, consacrée en 1449, a été en grande partie reconstruite dans le style du XVe s. Une inscription placée à g. de la grande porte d'entrée donne la date de sa dédicace. — La *maison de santé* pour les aliénés des deux sexes, située rue du Bois, n° 2, et dirigée par les doc-

teurs Voisin et Falret, père et fils, renferme une chapelle moderne construite dans un style qui s'efforce de rappeler l'époque romane; un vaste jardin l'entoure.

Le *fort de Vanves* est situé entre ceux d'Issy et de Montrouge, à 1 kil. de celui d'Issy et à 2 kil. de celui de Montrouge.

En quittant la station de Clamart, le chemin de fer de Versailles passe au-dessous du fort d'Issy, puis s'enfonce dans une longue et profonde tranchée. Vers l'extrémité de cette tranchée, on entre dans le département de Seine-et-Oise. On découvre à g. les hameaux *le Val* et *Fleury*, séparés par de belles propriétés et dominés par les bois de Fleury, un petit vallon parsemé de villas, et, sur le versant opposé, Meudon au pied de son beau château. A dr., la vue est plus étendue, plus variée, plus belle. On embrasse d'un seul coup d'œil



Château d'Issy.

toute la vallée de la Seine, de Charenton à Montmorency, Paris tout entier, le bois de Boulogne, le mont Valérien, Saint-Cloud, Sèvres, Montmartre. A l'entrée du vallon, sont les Moulineaux et le bas Meudon.

Ce vallon, c'est celui du **Val-Fleury**. On le traverse sur un viaduc en pierre, construit par M. Payen, composé d'un double rang de sept arches, long de 142 mèt. 70, et haut de 36 mèt. D'énormes remblais viennent y aboutir des deux côtés. Les arches inférieures ont une ouverture de 7 mèt. entre les culées et une hauteur de 7 mèt. sous clef. L'ouverture des arches supérieures est de 10 mèt.; leur hauteur sous clef, de 20 mèt.; les piles qui les séparent ont 3 mèt. d'épaisseur; l'épaisseur des piles du rang inférieur est de 4 mèt. 80 cent. Le fond de la vallée est formé d'un terrain argileux fort mou, couvert de quelques couches calcaires; les fondations ont donc dû être descendues jusqu'au banc de craie, inférieur à celui d'argile. Le volume des maçonneries c[illegible] terre

se trouve ainsi presque aussi considérable que la partie visible.

La première pierre de ce viaduc, appelé d'abord *pont Hélène*, en l'honneur de Mme la duchesse d'Orléans, a été posée le 1er octobre 1838.

A peine a-t-on franchi le Val-Fleury que l'on s'arrête à la station de Meudon.

3e STATION. — MEUDON.

8 kil. de la gare du boulevard Montparnasse, 2 kil. de Clamart, 1 kil. de Bellevue, 2 kil. de Sèvres, 10 kil. de Versailles. — Le village est à : 1 kil. de la station, 4 kil. de Sèvres, 3 kil. d'Issy, 1 kil. de Fleury, 1 kil. 500 mèt. de l'étang de Villebon, 1 kil. 500 mèt. de Bellevue, 3 kil. 500 mèt. de Chaville, par les bois, 3 kil. 500 mèt. du Petit-Bicêtre, 4 kil. du Plessis-Piquet.

Omnibus. — De la station à l'extrémité du village, à chaque convoi, 15 cent.

Meudon (5417 hab.) s'étend en amphithéâtre le long d'un versant du Val-Fleury, et se divise en haut et bas Meudon. Le haut Meudon, la partie la plus importante, s'allonge parallèlement à la terrasse du château, qui le domine et le limite.

Au sortir de la station du chemin de fer, la *rue de l'Arrivée* conduit à l'*avenue Jacqueminot*, belle route en pente douce, bordée de jeunes platanes et qui monte presque en droite ligne des *Moulineaux* (sur la route de Paris à Sèvres) à l'avenue du château, près de la terrasse. En suivant l'avenue Jacqueminot à dr., on atteint en 5 ou 6 min., près de la poste aux lettres, la *rue des Princes* (à g.), qui, traversant le haut Meudon dans toute sa longueur, aboutit à l'entrée des bois, près du haras.

La rue des Princes longe d'abord, à dr., un mur élevé qui soutient les terrasses d'un parc récemment morcelé (une large rue, à peu près parallèle à la rue des Princes, a été tracée à travers cette ancienne propriété du général Jacqueminot, où l'on voit encore de très-beaux arbres (entre autres un cèdre magnifique) et une sorte de grotte en rocaille). Après avoir dépassé une croix de pierre (à dr.) et l'abreuvoir (à g.), on trouve à g. la mairie, puis l'église (12 min. de la station) sur une petite place.

L'*église* de Meudon, construite vers 1570, n'offre aucun intérêt. On y voit quelques tableaux : au-dessus du maître autel, une Résurrection du Christ; à g. en entrant, une Adoration des Mages, donnée par M. *Ed. Odier*, en 1840, et, dans le chœur, deux tableaux, par *Descamps* (1841), n'ayant d'autre mérite que de rappeler les noms des deux patrons du lieu : saint Martin et saint Blaise. Cette église a eu pour curé Rabelais, qui, malgré la tradition contraire, n'y exerça jamais les fonctions du saint ministère.

De la rue des Princes, plusieurs rues étroites et tortueuses conduisent, sur la g., à Fleury et aux bois de Fleury et de Clamart. A dr., presque en face de la mairie, s'ouvre la *rue Terre-Neuve*, qui, très-escarpée dans sa partie supérieure, aboutit à l'avenue du château, près de la grille d'entrée de la terrasse. Un peu au delà de l'église, la *rue Royale* monte aussi vers le château. Dans le haut de cette rue, à g., commence une rampe ou escalier qui, débouchant vers le milieu de la terrasse, abrége beaucoup la montée, mais, depuis que le château est devenu la résidence d'été du prince Napoléon, cet escalier est fermé. Il faut maintenant, à l'extrémité de la rue Royale, prendre à dr. une ruelle qui longe la base des énormes murs de soutènement de la terrasse, pour aller rejoindre la rue Terre-Neuve près de la gendarmerie.

Dès le XIIIe s., on trouve des seigneurs de Meudon (*de Muldonio*). La terre et la seigneurie furent données en 1527, moyennant une rente de 1200 livres par an, à la duchesse d'Étampes, par son oncle, qui était cardinal, avec l'autorisation de François Ier. En 1552, la duchesse d'Étampes les vendit au cardinal de Lorraine, qui s'y

fit construire un château d'après les dessins de Philibert Delorme, sur le point culminant de la colline. Un des princes de Lorraine, héritiers du cardinal, vendit, en 1654, cette propriété, pour le prix de 9300 livres de rente, à Servien, qui fut surintendant des finances de 1664 à 1669. C'est à Servien qu'est due la terrasse qui domine le village, et d'où l'on jouit d'une si belle vue. Cette terrasse, longue de 260 mèt. et large de 120 mèt., a coûté des sommes considérables. Servien acquit encore pour 36 000 livres les terres qui restaient de la propriété, sur ce territoire, de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il agrandit le parc et obtint la permission de l'enclore, bien qu'il fût dans le voisinage des chasses du roi. Du fils de Servien, Meudon passa à Louvois, qui y fit de grandes dépenses.

Ce domaine, assez vaste pour que les extrémités atteignissent Versailles, était digne de devenir un domaine royal. Louis XIV l'acheta, en effet, pour le grand Dauphin, dans le but de l'éloigner de Choisy-le-Roi, que lui avait donné Mlle de Montpensier. Mme Louvois échangea sa terre de Meudon contre celle de Choisy, moyennant 900 000 livres de retour.

Le Dauphin, devenu, malgré lui, propriétaire de cette maison de plaisance, se plut à l'embellir comme Louis XIV embellissait Versailles. De belles avenues y furent ouvertes; le jardin fut replanté par le Nôtre; l'Orangerie prit une importance considérable; les appartements, richement décorés et meublés, reçurent une collection de tableaux par Jouvenet, de la Fosse, Audran, A. Coypel.... Enfin, le Dauphin, trouvant le château insuffisant, en fit construire un autre vers 1695, à quelque distance du premier; c'est celui qui subsiste aujourd'hui. Louis XIV vint un jour de Versailles visiter cette nouvelle construction; mais il ne voulut pas y entrer : car, il trouva « que cela ressemblait plutôt à la maison d'un financier qu'à celle d'un grand prince. »

Cette époque fut celle des splendeurs de Meudon. Le Dauphin aimait à y séjourner. « Il remplissait, dit Saint-Simon, les devoirs de fils et de courtisan avec la régularité la plus exacte, mais toujours la même.... Tout cela lui faisait trouver Meudon et la liberté qu'il y goûtait délicieux; et, bien qu'il ne tînt qu'à lui de s'apercevoir souvent que le roi était peiné de ses fréquentes séparations,... il n'en fit jamais semblant.... Il était fort peu à Versailles, et rompait, par des Meudon de plusieurs jours, les Marly, quand ils s'allongeaient trop. »

Meudon avait alors, comme Versailles, sa favorite, reine non déclarée, et, probablement aussi, unie par un mariage secret au Dauphin, comme Mme de Maintenon l'était à Louis XIV. Mlle Choin, « grosse camarde brune, ayant l'air d'une servante, » gardait à Meudon le ton d'une belle-mère devant le duc et la duchesse de Bourgogne, laquelle lui faisait les mêmes petites caresses qu'à Mme de Maintenon. Menant d'ailleurs une vie modeste, elle refusa l'offre que lui fit Louis XIV d'un appartement à Versailles. Le Dauphin, qui était avare, donnait à Mlle Choin 1600 louis par an, « de la main à la main, sans y ajouter ni s'y méprendre jamais d'une pistole. » Le Dauphin mourut de la petite vérole en 1711. Louis XIV vint s'établir, pendant la maladie, auprès de son fils. Mlle Choin fut reléguée dans sa chambre; mais Louis XIV fit des reproches à Mme de Maintenon de ce qu'elle n'avait pas été la voir. Elle se montra très-désintéressée, se retira à Paris, et y vécut d'une pension de 12 000 livres que lui fit le roi.

« Meudon et Chaville, qui valaient 40 000 livres de rente, et 1 500 000 livres de meubles ou de pierreries composaient tout ce qui était à partager (dans la succession du Dauphin), » dit Saint-Simon, qui raconte avec quelle indécence les principaux bijoux furent vendus, à Marly, dans l'appartement de la duchesse de Bourgogne : « Toute la cour, princes et princesses du sang, hommes et femmes, y entraient à portes ouvertes; chacun achetait à l'enchère. »

Le duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin, ne lui survécut que quelques mois, et ne fit que des apparitions à Meudon. En 1719, le roi Louis XV autorisa l'échange proposé par la duchesse de Berri, fille du régent, du château d'Amboise contre celui de Meudon. Elle en donna le gouvernement au comte de Riom, ce neveu de Lauzun avec lequel elle était secrètement mariée. Ce beau domaine fut réuni à la couronne en 1726. En 1736, Stanislas, roi de Pologne, y fut logé. Pendant la Révolution, l'ancien château fut transformé en une forteresse dont de larges fossés défendaient l'approche, et il devint un atelier de machines de guerre, où des ouvriers travaillaient nuit et jour. On y confectionna l'aérostat utilisé à la bataille de Fleurus. En 1795, un incendie, qui éclata dans les magasins, compromit

la solidité des bâtiments et nécessita quelques travaux de restauration.

Mme Roland raconte ainsi, dans ses *Mémoires*, les plaisirs de sa jeunesse :

« A cinq heures du matin, le dimanche, chacun était debout. Un habit léger, frais, très-simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçaient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisaient tout mon bagage. Nous partions tous les trois (elle, son père et sa mère), On allait s'embarquer au pont Royal, que je voyais de mes fenêtres, sur un petit batelet, qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisait au rivage de Bellevue, non loin de la verrerie. Là, par des sentiers escarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon.... Le dîner se faisait chez l'un des suisses du parc.... Aimable Meudon! combien j'ai respiré sous tes ombrages en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour, mais avec ce charme d'un désir sans impatience qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien j'aimais me reposer sous ces grands arbres, non loin des clairières, où je voyais passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur : là, tandis que mon père, couché sur l'herbe, et ma mère, doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits. »

La réparation de l'ancien château exigeant de grandes dépenses, Napoléon en ordonna la démolition en 1803. Les fûts des colonnes en marbre blanc veiné de rouge de l'arc de triomphe de la place du Carrousel, en proviennent. L'autre château fut réparé et meublé, les jardins furent rétablis. Napoléon, qui élevait des souverains de son choix sur les différents trônes de l'Europe, songea à former une pépinière, une école de rois, et résolut de la fonder à Meudon; mais l'*institut de Meudon* resta à l'idée de projet. Pendant toute la campagne de Russie, Marie-Louise résida à Meudon avec le roi de Rome. Le château a été, depuis, habité tour à tour par don Pédro, roi de Portugal, par sa femme et sa fille, doña Maria; par le duc d'Orléans; par le maréchal Soult; par le prince Jérôme Bonaparte; il est aujourd'hui la résidence d'été du prince Napoléon.

Plusieurs étangs artificiels du voisinage, alimentés par un vaste système de rigoles, fournissent de l'eau à Meudon. La meilleure eau vient du château qui la tire lui-même de l'étang des Fonceaux (*V.* p. 117), mais la distribution en est limitée. L'étang de Villebon, à l'entrée de la forêt (*V.* p. 116), fournit aussi d'assez bonne eau. L'étang de Chalais, beau bassin enfermé dans le haras (*V.* p. 116), ainsi que l'étang de Trivaux, situé à l'entrée de la forêt, à peu de distance du précédent, distribuent leur eau dans une partie de Meudon qui s'appelle, à cause de cela, *le Ruisseau*, et qui renferme de nombreux établissements de blanchissage.

La constitution géologique du sous-sol de Meudon donne lieu à l'exploitation de carrières de pierres de taille, dont les couches ont jusqu'à 24 mèt. d'épaisseur, et de carrières de craie avec laquelle se fabrique le *blanc d'Espagne* ou *de Meudon*, d'un emploi si fréquent pour la peinture en détrempe et pour différents usages. Cette craie, débarrassée, au moyen du lavage, des parties terreuses et du sable qu'elle contient, puis séchée, est livrée au commerce en pains. De la partie superficielle du sol se tirent des *pierres meulières*, employées dans les constructions des égouts et des lieux bas et humides.

Terrasse du château.

La terrasse de Meudon est, avec celles de Saint-Germain et de Saint-Cloud, et le coteau de Chennevières (voyez section XVII : *De Paris à la Varenne - Saint - Maur*), un des points des environs de Paris d'où l'on découvre les plus belles vues. Elle est ouverte toute la journée aux promeneurs.

On y arrive, soit par des rues escarpées du côté du village, soit par l'avenue Jacqueminot depuis la station de Meudon (*V.* ci-dessus), soit par la grande et belle avenue du château qui part de Bellevue et dont les

contre-allées sont ombragées par quatre rangées d'épais tilleuls.

Après avoir franchi la grille, on voit à g., dans l'angle de la terrasse, de gros *blocs de grès* découverts, en 1845, dans la grande avenue alors en réparation. Autour de ces blocs volumineux, à la profondeur de 1 mèt., étaient rangés des ossements humains témoignant d'une grande vétusté, et près d'eux furent recueillies deux haches de silex, semblables à celles dont les prêtres gaulois se servaient dans leurs sacrifices.

De la terrasse, on aperçoit, en face, le village, les collines boisées de Fleury et le Val-Fleury (voy. ci-dessus, p. 111), fermé, sur la g., par le hardi viaduc du chemin de fer, au delà duquel la vue s'étend sur la vaste plaine de la Seine, le bois de Boulogne, le magnifique pont-viaduc du chemin de fer de ceinture, et presque tout Paris dominé par la butte Mont-



Château de Meudon.

martre. Les collines de Montmorency forment l'horizon. Si l'on reporte ses regards sur les bords de la Seine, on voit, à dr. de l'*île Séguin*, l'*île de Billancourt et de Saint-Germain*, qu'un double pont relie aux deux rives de la Seine. En parcourant la terrasse, la vue plonge d'abord dans les jardins, dans les cours et sur l'amas peu pittoresque des maisons de Meudon; puis, on domine des bosquets réservés. A l'extrémité, on aperçoit, au-dessous de soi, deux étages de parterres ayant chacun leur bassin et qui s'étendent au-dessous du château, et, plus loin, les pelouses du haras et l'*étang de Chalais*, la partie supérieure du Val-Fleury, et la commencement du bois de Meudon. La terrasse était autrefois plantée de beaux arbres, que le prince Napoléon a fait abattre pour y dessiner un jardin anglais, exposé pendant l'été à toutes les ardeurs du soleil.

Une petite volière y renferme trois aigles d'espèces différentes, dont la

présence en ce lieu ne paraît pas suffisamment expliquée.

Le château de Meudon.

Le château de Meudon[1], percé de quinze croisées sur la façade, a, du côté de Paris, deux étages, sans compter les mansardes ; mais un étage seulement du côté du parc, à cause de la différence de niveau du plateau contre lequel il s'appuie. On monte par plusieurs degrés au vestibule, dans lequel s'ouvre, à g., le grand escalier.

Les appartements n'offrent rien de bien remarquable comme décoration. Nous signalerons seulement : dans l'antichambre, quelques *statues* modernes; dans la salle à manger, un très-beau tableau de Huet (1769), *un Chien aboyant après une famille de cygnes;* et les portraits, par M. Paul Geruzez, de *Druid* et de *Wellcome*, deux célèbres chiens bloodhounds achetés par le prince Napoléon; enfin, chez le commandant des chasses, deux vieilles toiles curieuses représentant *un Faucon gerfaut* et *deux Faucons lanniers* qui ont abattu une perdrix rouge.

Parc réservé. — Ce parc, autrefois percé de belles avenues, a été complétement transformé en jardin anglais, il y a quelques années. Plusieurs groupes et statues, entre autres, la statue du *Silence*, le décorent. L'intérieur des massifs et des pelouses a été mis en culture, le prince Napoléon ayant établi à Meudon une petite ferme, dont tous les bestiaux sont des animaux de choix. Le parc renferme, en outre, une collection d'animaux vivants, rares ou utiles. Un équipage de chasse à courre, composé d'une quarantaine de chiens (foxhounds, bâtards et bloodhounds) ayant été formé au château de Meudon, une partie assez considérable du bois, contiguë au parc réservé, a été entourée de palissades et peuplée de cerfs, de biches, de daims et de chevreuils. Cette nouvelle réserve, qui s'étend de l'étoile du Château, près de l'étang des Fonceaux, au N. O., jusqu'à l'extrémité S. E. du parc, près du haras, comprend l'*étang de Villebon*, c'est-à-dire l'un des plus jolis sites de la forêt, maintenant interdit au public. L'équipage chasse une fois par semaine; le rendez-vous habituel est le rond de l'Ursine, dans le bois. Ces chasses sont très-suivies des Parisiens et il y a souvent deux cents cavaliers au rendez-vous.

1. Quand il n'est pas habité, on peut obtenir l'autorisation de le visiter, en la demandant par écrit à M. Brançon, intendant, au Palais-Royal, à Paris.

Le bois de Meudon.

Le bois de Meudon se divise en deux portions : l'une à l'O. et au S. O. du château, jusqu'à Chaville et Vélisy; l'autre à l'E. et au S. E. se confondant avec le bois de Fleury. « Le point le plus élevé, dit le docteur Robert, est au pavillon de Trivaux (au S. du bois, à 1500 mèt. du Petit-Bicêtre, hameau situé sur la route de Versailles à Choisy-le-Roi). Ce point est à 172 mèt. au-dessus du niveau de la mer, ou à 142 mèt. au-dessus de celui de la Seine. La superficie du domaine, y compris le château et ses dépendances, est de 1367 hectares 82 ares, sur lesquels il y a 1085 hectares 39 ares en bois. »

Le chêne est l'essence qui domine dans les bois de Meudon. Il y a cependant peu de chênes séculaires remarquables. Les autres arbres sont : le châtaignier, le bouleau, le charme, le tremble, le frêne. Le hêtre pourpre, placé au rendez-vous de chasse du rond de l'Ursine, attire les regards par son feuillage sombre et triste, et sert de point de repère aux promeneurs: Au centre de la *mare Adam* est un cyprès chauve et autour « l'on voit le tulipier du Japon égaler presque en hauteur les arbres de la forêt, et se couvrir de larges corolles rougeâtres. »

Direction. — Les bois de Meudon

sont l'une des promenades favorites des Parisiens. Les versants de Chaville abondent surtout en aspects variés. De plusieurs points, on voit briller à l'horizon les toits métalliques du château de Versailles.

On se rend dans le bois de Meudon de deux côtés principaux, par Meudon ou par Bellevue :

1° De Meudon à l'étang de Villebon.

Si l'on veut arriver au bois par Meudon, il faut suivre jusqu'à son extrémité supérieure la rue des Princes (*V.* ci-dessus, p. 112). A son issue (20 min. environ depuis la station), on se trouve sur une large route, bordée à dr. par les murs du parc inférieur, à g. par ceux du vaste enclos (parc de Chalais) qui a appartenu au prince Berthier, et qui est encore désigné sous le nom de *haras* de Meudon, quoiqu'il ne conserve plus cette destination. Parvenu à l'angle du mur du parc, on peut prendre, en appuyant à dr., un sentier à mi-côte qui s'engage dans le bois et qui, rejoignant bientôt un chemin d'exploitation, longe la clôture de la nouvelle réserve jusqu'à l'*étang de Villebon*, que l'on aperçoit derrière les palissades (20 min. depuis la sortie du village). — On peut aussi, au lieu de prendre le sentier à l'angle du parc réservé, continuer de longer le haras jusqu'à une belle allée qui est indiquée par un poteau du restaurant, et qui monte à dr. vers l'étang. Une autre route, très-sablonneuse dans sa partie supérieure, y mène aussi directement, depuis la *mare du Bois* ou *étang de Trivaux*, situé en arrière et un peu à dr. du haras. Ces deux routes se rejoignent à 5 min. de l'étang. On allonge la promenade de 5 min. environ en suivant la première, et de plus de 10 min. en suivant la seconde. Parvenu à leur point de rencontre, il faut négliger les routes à g. et continuer sa marche en appuyant sur la dr.

Les alentours de l'étang de Villebon sont un des points les plus fréquentés du bois de Meudon. Un café-restaurant, qui s'est établi sur le plateau, à g., au-dessus de l'étang (3 min.), sous le nom d'***Ermitage de Villebon***, contribue à y attirer encore un plus grand nombre de visiteurs (des poteaux indicateurs placés à divers endroits du bois, et, en particulier, près de l'étang, révèlent cet utile voisinage, que l'on ne soupçonnerait pas autrement). A côté de l'ermitage de Villebon, une ferme, flanquée d'une tourelle carrée et ombragée de beaux cèdres, a remplacé une grange qui existait déjà au XIIIe s. et qui appartint à l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

Veut-on, de l'étang de Villebon, se rendre à Bellevue, il faut continuer de suivre le chemin par lequel on est arrivé, en laissant la palissade à dr., au delà de l'étang. On arrive alors, en 5 min., sur la lisière d'une plaine enclavée dans la forêt, à l'*Étoile de la Patte d'Oie*, où aboutissent neuf routes. Si l'on prend la troisième à dr. de celle par laquelle on est arrivé, on gagne en 15 min. environ l'extrémité S. E. de l'*étang des Fonceaux*, d'où l'on aperçoit à dr. le château, à travers une grille du parc. Continuant à suivre la même allée en ligne droite, on ne tarde pas à voir la *porte de Bel-Air* (8 min.) au delà de laquelle une route descend à la grande avenue qui va de Bellevue au château (10 à 12 min. de la porte de Bel-Air à la station de Bellevue).

En prenant, à la Patte-d'Oie, la quatrième route à dr. de celle par laquelle on est arrivé, on croise (5 min.) le pavé de Versailles à Meudon; 5 min. plus loin, on arrive à un carrefour où aboutissent six routes et un sentier. Continuant à se diriger en face, on atteint, en 3 ou 4 min. le *pavé des Gardes*, près de la ferme des Bruyères (*V.* ci-dessous). De ce point, on descend, en 15 min. environ, à la station de Bellevue.

Si, de l'Étoile de la Patte-d'Oie, on

traverse la plaine dans sa plus grande largeur, en prenant, presque en face de la route qui vient de l'étang de Villebon, un chemin bordé de quelques pommiers, on gagne, en 7 ou 8 min., la partie du bois située du côté de Chaville et à l'entrée de laquelle se trouve la *mare Adam*.

2° De Meudon au Plessis-Piquet, au bois de Verrières et à Bièvres.

Arrivé à la *mare du Bois* (15 à 20 min. de l'église de Meudon, *V.* ci-dessus), on prend une des allées qui montent parallèlement à la grande pelouse située derrière le haras. 5 ou 6 min. suffisent pour atteindre la lisière S. du bois, à 200 mèt. au-delà de laquelle s'élève la *ferme de Trivaux*. On passe près de cette ferme en se dirigeant vers la maison du garde dite *porte de Trivaux*. — Si l'on veut aller au Plessis-Piquet, on suit alors à g. un sentier qui se dirige, à travers champs, vers la route de Paris à Chevreuse, et, croisant cette route (15 min. depuis la sortie du bois), on prend, en face du sentier, le chemin qui descend au Plessis (10 ou 12 min.).

Pour aller au bois de Verrières, il faut, quand on est arrivé à la porte de Trivaux, continuer en droite ligne jusqu'au (8 min.) *Petit-Bicêtre*, hameau situé au point de rencontre des routes de Paris à Chevreuse et de Versailles à Choisy-le-Roi. Une allée droite conduit, en 25 min. environ, du Petit-Bicêtre au carrefour de l'Obélisque, dans le bois de Verrières. — Veut-on aller à Bièvres, on traverse le bois de Verrières ou l'on suit la route de Chevreuse, qui descend dans la vallée en passant près des ruines de l'Abbaye-aux-Bois (3 kil. du Petit-Bicêtre à Bièvres). — Enfin, si au lieu de prendre la route de Chevreuse, on prend, au Petit-Bicêtre, celle de Choisy-le-Roi, on gagne successivement (1500 mèt.) Malabry, (4 kil.) Chatenay et (6 kil.) Sceaux (*V.* section XXIII.)

3° De Bellevue à Chaville et à Viroflay.

'En partant de Bellevue, pour visiter la partie occidentale des bois de Meudon, on peut gagner le plateau supérieur du bois, soit par l'allée Mélanie, soit par la jolie route bordée de jardins, qui, de la station du chemin de fer, monte au *Pavé des Gardes* (10 min.). 5 min. plus loin, à dr., dans un espace découvert, se trouvent quelques maisons, et une fabrique de capsules, en face de laquelle, à g., deux chemins pénètrent dans le bois. Le premier conduit en 2 ou 3 min. à l'étang des Fonceaux (*V.* ci-dessus). En suivant le *pavé des Gardes*, on dépasse bientôt (à dr.) la *ferme des Bruyères* (lait chaud le matin et le soir), et (à g.) l'allée droite qui, s'ouvrant en face de cette ferme, conduit à l'Étoile de la Patte-d'Oie; puis, on atteint, à g., (6 min. de la capsulerie) une porte du bois appelée la *porte Dauphine*. Si l'on prend l'allée droite qui fait face à cette porte, et si, après avoir traversé la route pavée de Versailles à Meudon (à 5 min. sur la dr. se montre le cèdre de l'Étoile du Pavé), on continue à suivre le même chemin, on arrive en 15 min. à la *mare Adam*. En la contournant à dr. et en prenant la seconde allée du même côté, on se trouve, 5 min. plus loin, sur les versants du côté de Chaville ou de Viroflay. Suivant alors à g. une route tournante on atteint, en 2 ou 3 min., une allée qui descend rapidement à dr. vers (8 min.) le *rond d'Ursine*, dont le hêtre pourpre attire de loin l'attention. Du rond d'Ursine, la troisième allée à dr. de celle par laquelle on est arrivé, conduit directement au village de Chaville, en traversant, à la sortie du bois, les prairies artificielles où se trouvent les glacières (*V.* ci-dessous, p. 126). On compte 18 à 20 min. du rond d'Ursine à la station de Chaville.

Pour aller à Viroflay, il faut prendre

la quatrième allée à dr. Cette allée, longeant l'*étang d'Ursine*, puis l'*étang de l'Écrevisse*, conduit au (20 min. du rond d'Ursine) *chêne de la Vierge*.

Un chemin (à dr.) descend de ce chêne à Viroflay et à la station (3 ou 4 min.). Si l'on continuait de suivre, au delà du chêne, la route venant du rond d'Ursine, on arriverait, en 12 ou 15 min., près du champ de courses de Porchefontaine, à l'entrée de la belle avenue de Paris, qui, longue de plus de 2 kil., conduit à Versailles.

En quittant la station de Meudon, on reste pendant quelque temps dans une tranchée profonde. A peine les parois de cette tranchée s'abaissent-elles, que l'on aperçoit à dr. la *chapelle de Notre-Dame des Flammes*, érigée en commémoration de la catastrophe du 8 mai 1842. On traverse à niveau la route des Moulineaux à Chaville, puis, laissant à g. la petite église de Bellevue, on passe sous l'avenue qui monte au château de Meudon.

La station de Bellevue est à 90 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

4e STATION. — BELLEVUE.

9 kil. de la gare de Paris et de la gare de Versailles, 1 kil. des gares de Meudon et de Sèvres, 1 kil. du château de Meudon, du pont de Sèvres et de l'entrée du parc de Saint-Cloud. — 5 min. suffisent pour descendre de la station à la *manufacture de Sèvres*.

RESTAURANTS : — *du Chemin-de-Fer*; — *de la Tête-Noire*.

Bellevue doit son origine à un caprice de Mme de Pompadour. S'étant éprise de cette position, dans un voyage qu'elle fit à Meudon, elle résolut de s'y faire construire un château. Le 30 juin 1748, les travaux commencèrent. Le 24 novembre 1750, Louis XV coucha pour la première fois dans le nouveau château de sa favorite. Dès lors il y vint souvent; il s'y plut tellement, qu'il l'acheta en 1757. Il y signa, du reste, un des actes les plus justes de son règne, celui qui faisait de la noblesse une récompense du courage militaire.

Avant la Révolution, le château de Bellevue appartenait à Mesdames. Les premières éditions des *Environs de Paris*, par Dulaure, en contiennent une description complète. Vendu pendant la Révolution, il a été presque complétement détruit. Son dernier débris, *Brimborion*, appartient aujourd'hui à un riche négociant du Levant, qui y vit complétement à la mode orientale. La belle propriété qui couvre la plus grande partie du coteau de Bellevue (la butte Coislin), au-dessus du pont de Sèvres et en vue du parc de Saint-Cloud, est possédée aujourd'hui par Mme veuve Delisle. Le pavillon d'habitation fut construit par Louis XV pour Mlle de Coislin. Il a appartenu jadis à M. Villamil, riche Espagnol, qui y donna l'hospitalité à Thomas Moore. Une des maisons voisines a été habitée pendant quelques années, par Casimir Delavigne, qui y composa le *Paria*.

Depuis l'établissement du chemin de fer, les villas se sont multipliées comme par enchantement sur le coteau de Bellevue. Il s'en bâtit tous les ans de toutes les grandeurs et de tous les styles. Elles s'y vendent et s'y louent fort cher.

Parmi les propriétés les plus agréables ou les plus célèbres, nous citerons: *Montalais*, que M. Scribe avait cédée au maréchal Saint-Arnauld et qui a été dépecée; la *tour de Marlborough*, habitée pendant quelque temps par le général Cavaignac; la *villa Boson*, reconstruite par son propriétaire, M. Amédée Pichot, l'historien de Charles Édouard et de Charles-Quint, le directeur de la *Revue britannique*. Cette propriété était autrefois l'Orangerie du château de Bellevue. En 1866, M. A. Pichot en a décoré un des côtés de très-intéressantes et très-belles peintures sur briques émaillées par M. Paul

Balze (la *Moisson* et la *Vendange* sont de vrais chefs-d'œuvre de composition et de couleur) ; la *maison des Cerfs*, ainsi nommée d'un cerf qu'y tua Louis XV et dont une inscription rappelle la mort. La belle maison de campagne que possède aujourd'hui M. le baron de Bussières passe pour avoir été donnée à M. de Polignac par la reine Marie-Antoinette. Enfin, sur l'emplacement de la ferme des Capucins, s'élève une maisonnette qui fut habitée par Émile Souvestre.

Bellevue possède un *établissement hydrothérapique*, dont la fondation remonte à 1848.

De la terrasse qui s'élève à l'extrémité de l'*avenue Mélanie*, on découvre une vue comparable à celle dont jouissait autrefois le château de Mme de Pompadour. C'est celle que représente notre dessin.

Les rues de Bellevue, bordées pour la plupart de haies, comme celles des villages anglais, ressemblent à des allées de jardin; les bois qui couronnent, au-dessus du chemin de fer, les dernières pentes du coteau offrent aux amateurs de délicieuses promenades, bien qu'ils aient été singulièrement endommagés depuis quelques années par des exploitations de pierres meulières. (*V.* ci-dessus, p. 114).

Bellevue dépend de la commune de Meudon.

En quittant la station de Bellevue, le chemin de fer passe entre deux rangs de jolis villas. Au sortir d'une petite tranchée, on découvre sur la dr. un admirable paysage. Le vallon dans lequel se trouve la ville de Sèvres, les hauteurs de Ville-d'Avray, le parc de Saint-Cloud, le mont Valérien, les coteaux de Montmorency, la Seine, le bois de Boulogne et Paris dominé par Montmartre, apparaissent tour à tour aux regards des voyageurs. Le parc de Saint-Cloud a déjà caché une partie de ce beau tableau, lorsque le convoi s'arrête à la station de Sèvres.

5e STATION. — SÈVRES.

10 kil. de la gare de Paris, 8 kil. de celle de Versailles, 1 kil. de celle de Bellevue. — Sèvres (le pont) est à : 1 kil. 500 mèt. de Saint-Cloud, 7 kil. 500 mèt. de Neuilly, 2 kil. 500 mèt. des Moulineaux, 10 kil. 300 mèt. de Paris, 6 kil 500 mèt. de Versailles, 3 kil. du bas Chaville, 3 kil. de Ville-d'Avray. — Mais le pont de Sèvres est à plus de 1 kil. de l'église, et à 800 mèt. environ de l'avenue qui conduit à la manufacture.

VOITURES PUBLIQUES. — Les omnibus du chemin de fer américain (*V.* ci-dessous).

Sèvres (*villa Savara*) ch.-l. de canton, V. de 6754 hab., est située sur la route de terre de Paris à Versailles, entre les deux collines qui portent les deux chemins de fer. Elle commence en face du parc de Saint-Cloud, sur la rive g. de la Seine, à l'extrémité d'un beau pont de pierre construit en 1808, coupé en 1815 pour la défense de la rivière, et terminé seulement en 1820; et s'étend des deux côtés de la route jusqu'aux premières maisons du bas Chaville. Le groupe principal de ses maisons se trouve près de l'église et de la mairie, situées immédiatement au-dessous de la station (5 min. environ). La plupart des habitants exercent la profession de blanchisseur. Les produits de leur industrie ne sont que trop souvent exposés aux regards des promeneurs. Il y a un siècle environ, la plus grande partie des vins qui se consommaient à Paris arrivaient de Sèvres. Les anciennes carrières des coteaux voisins avaient été disposées en caves. L'une de ces caves, appelée la *cave du Roi*, pouvait contenir au moins 15 000 pièces de vin.

L'*église*, qui date du XIIIe s., mais qui a été souvent remaniée, est en fort mauvais état, aussi M. Delarue, l'habile architecte de la jolie église de Saint-Cloud, doit-il construire, assure-t-on, une nouvelle église dans le style du XIIe s., sur la terrasse de l'ancienne manufacture.



La vallée de la Seine, vue des terrasses de Bellevue.

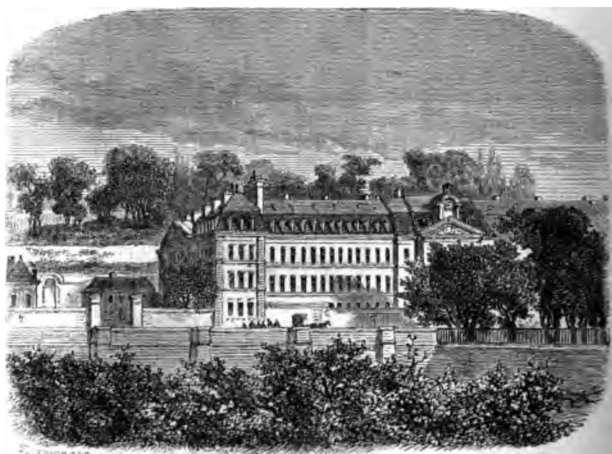
L'ancien château seigneurial était un peu plus bas que l'église, vers le S. Au XVIe s., il avait pour seigneur Simon de Livres, qui le prêtait souvent au roi, moyennant le payement de quelques droits, lors des entrées des reines.

En 1815, Sèvres fut le théâtre d'un engagement sérieux entre les Français et les Prussiens. Les Français durent céder au nombre. Après leur retraite, leurs vainqueurs pillèrent la ville. La manufacture de porcelaine fut seule épargnée, grâce au général Zieten.

Sèvres est arrosée par un ruisseau appelé le *Marinel*, qui, descendant de Montreuil et de Chaville, va se jeter dans la Seine.

La *fête patronale* de Sèvres se célèbre le dimanche après la Saint-Jean. Son *marché* se tient le lundi.

Une bonne route de voitures, qui s'ouvre presque en face de l'église, monte de Sèvres à la station de Ville-d'Avray (750 mèt.), et, par Ville-d'Avray (1 kil.), à Marnes (V. p. 26), 3 kil.



Ancienne manufacture de porcelaine de Sèvres.

En longeant le chemin de fer (rive g.) pendant 3 ou 4 min., puis en prenant à g. une des routes qui montent dans les bois, on atteint, en 10 min., la capsulerie, et, en 15 min., la porte Dauphine, sur le pavé des Gardes, qui traverse le bois de Meudon et d'où il est facile de gagner l'étang des Fonceaux, la mare Adam, ou l'étang de Villebon (V. ci-dessus, p. 116). — On peut aussi se rendre à Chaville en moins de 30 min. Il faut pour cela, lorsque l'on est arrivé sur le plateau, incliner vers la dr., en marchant parallèlement au chemin de fer.

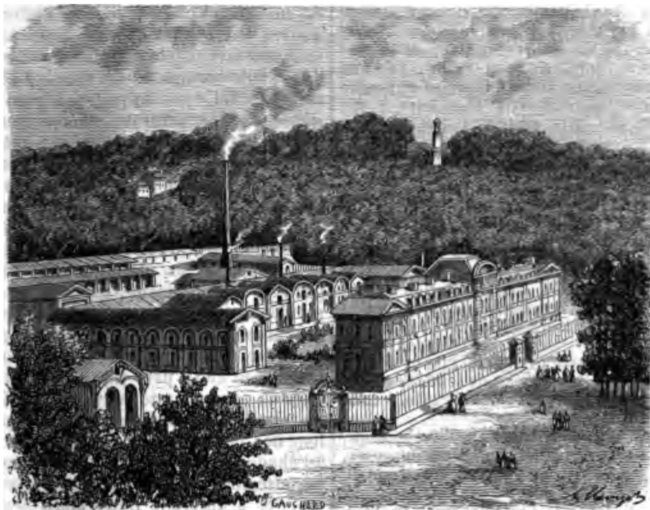
Manufacture impériale de Sèvres.

Cet établissement, placé sous le patronage du gouvernement, fait le plus grand honneur à la France dans la voie si intéressante de l'industrie associée à l'art. Toute une pléiade d'artistes qui lui consacrent leurs talents jouissent d'une juste renommée, et la supériorité de ses produits est reconnue du monde entier.

La manufacture de Sèvres pos-
ède une riche collection, fondée par
I. Brongniart, comprenant les productions céramiques les plus di-
erses, depuis les poteries les plus
ommunes jusqu'aux porcelaines les
lus recherchées de la Chine et du
apon, des poteries antiques, des
aïoliques, des faïences de l'Italie
t de la France, etc. Ce *musée céamique* réunit, en outre, les mo-
èles des services, des vases d'ornements, des figures et statuettes, exécutés à la manufacture depuis son origine.

Le public est admis tous les jours à visiter les magasins. On visite le mardi et le vendredi le musée céramique, avec une permission délivrée par le directeur de la manufacture ou par le ministre de la maison de l'empereur et des beaux-arts.

On arrive à la manufacture actuelle de Sèvres par une avenue située à dr.



Nouvelle manufacture de porcelaine de Sèvres.

e la route qui, partant de Sèvres is-à-vis de la porte du parc de Saint-Cloud, monte à Bellevue.

En 1695 il existait à Saint-Cloud un ablissement antérieur de quinze ans à la aie porcelaine de Saxe, et dans lequel se briquait de la porcelaine tendre. Une ianufacture se fonda à Chantilly, sous la rotection du prince de Condé. M. de Fulvy, itendant des finances, en créa une autre Vincennes, en 1745. Après la mort de I. de Fulvy, Louis XV reprit sa part dans ı compagnie qu'il avait formée; il s'y itéressa pour un quart, et donna à la fabrique le titre de *manufacture royale*. Comme elle était trop à l'étroit à Vincennes, les fermiers généraux lui firent construire exprès, à Sèvres, un vaste bâtiment d'exploitation sur l'emplacement de la maison Lully, dont une dépendance, qui existe encore, sert de château d'eau; la manufacture y fut transférée en 1756. En 1760, Louis XV remboursa à la compagnie le prix de 1 400 000 fr., prit la manufacture à son compte et lui assigna un fonds de 96 000 livres.

Jusqu'en 1765, on chercha les procédés de fabrication de la porcelaine chinoise, découverts et mis en pratique en Saxe de-

puis 60 ans. On ne s'était pas procuré, à ce qu'il paraît, des échantillons du kaolin[1] qui s'y employait. En 1761, on acquit les procédés de fabrication de porcelaine *dure* d'un fabricant du Frankenthal; toutefois la nécessité de tirer de la Saxe le kaolin et le feldspath mit obstacle au développement de cette industrie en France. Mais, en 1765, un mémoire de Guettard, dans lequel il signalait *la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de Chine est composée*, attira l'attention des savants sur cette question. A la même époque, la découverte fortuite d'un autre gîte, bien plus beau et plus abondant que celui reconnu à Alençon par Guettard, mit enfin en possession des véritables matériaux de la porcelaine dure. A Saint-Yrieix, près de Limoges, Mme Darnet, femme d'un pauvre chirurgien, découvrit et montra à son mari une terre onctueuse qui lui parut devoir être bonne pour le savonnage. Cette terre n'était rien autre que le kaolin dont on se sert encore aujourd'hui pour la fabrication de la porcelaine dure.

En 1770, la porcelaine *dure* fut fabriquée en grand, et concurremment avec la porcelaine *tendre*, jusque vers 1802, époque à laquelle cessa tout à fait la fabrication de cette dernière. « La Révolution ne suspendit pas la fabrication de la porcelaine à la manufacture de Sèvres. Pendant la période républicaine, cette manufacture fut administrée par l'État. Elle fit ensuite partie des listes civiles de tous les souverains qui ont régné sur la France. » (Notice de 1850.)

M. Alexandre Brongniart fut nommé, en 1801, directeur de la manufacture, qu'il administra jusqu'à sa mort, survenue en 1847. Il eut pour successeur le savant chimiste Ebelmen, mort en 1852, auquel a succédé M. Regnault, membre de l'Institut.

Les procédés de fabrication méritent au moins quelques détails. La pâte céramique, composée de kaolin, de feldspath, de sable quartzeux et d'un peu de craie, détrempés et réduits à un état d'extrême division, est façonnée par le *tournage*. Pour les pièces rondes, l'ouvrier, plaçant sur le plateau horizontal d'un tour, qu'il met en mouvement, une masse de pâte à l'état liquide, lui imprime avec ses mains la forme voulue. Quand les pièces ébauchées ont acquis assez de fermeté, il les *tournasse*, c'est-à-dire les réduit à l'épaisseur convenable, à l'aide du tour et de lames coupantes. Le *moulage* est un second procédé de fabrication. Toutes les pièces qui ne sont pas rondes doivent être façonnées dans des moules composés de matière absorbante, telle que le plâtre. Un troisième procédé, celui du *coulage*, permet de faire des pièces d'une légèreté extraordinaire. L'emploi en a été repris et beaucoup étendu dans ces dernières années; il a même été appliqué au façonnage des pièces de grande dimension admirées aux dernières expositions de la manufacture. Les garnitures, les anses, les bas, etc., moulés à part, sont collés à la pièce avec une pâte de même composition, mais plus délayée, nommée *barbotine*. C'est avec cette pâte liquide, appliquée au pinceau, que l'ouvrier modèle en relief sur un fond d'une autre couleur des ornements terminés ensuite à l'ébauchoir. Les pièces achevées et parfaitement sèches sont passées au feu, et acquièrent dans cette première cuisson de la solidité et de la porosité par l'évaporation de l'eau qu'elles contenaient. A cet état de demi-cuisson, la porcelaine prend le nom de *dégourdi*. Pour la couvrir du *vernis* ou *émail* qui doit lui donner l'imperméabilité et le brillant, on la plonge dans un bain liquide, tenant en suspension du feldspath et du sable broyés très-finement. Ainsi couvertes, les pièces sont reportées au four et soumises à une température presque égale à celle des hauts fourneaux, dans des étuis de terre cuite qui les isolent de la cendre et de la fumée. Le vernis ou

1. Le *kaolin* provient de la décomposition d'une roche feldspathique. Le feldspath est un silicate d'alumine et de potasse, qui fond sous l'influence d'une haute température. En s'altérant, il perd tout ou partie de sa potasse, et le kaolin qui résulte de cette décomposition forme la partie infusible et opaque de la pâte à porcelaine.

.l peut recevoir certaines couleurs illiques, qui se fondent et s'incornt avec lui. Mais, à cause de la e température à laquelle elles doiêtre soumises, ces couleurs sont limitées. Elles sont fournies par oxydes de cobalt, de chrome, de de manganèse, d'urane. Si les eurs des porcelaines dures ou au d feu sont limitées, au contraire couleurs dites *de moufle*, parce les se parfondent dans de petits ayant ce nom, et à une tem-ure moins élevée, sont très-mul-ies. Elles s'appliquent sur le s de la porcelaine cuite, et ièrent avec lui qu'à l'aide de ints appropriés. — Les procédés iisson ont été améliorés, dans ces ières années, par la substitution houille au bois pour l'alimen-n des fours. Cette méthode pro-une économie de plus des deux sur les frais de la cuisson.

rès avoir pris l'initiative de la ation des vitraux peints, qu'en-gea particulièrement le roi -Philippe, la manufacture, ciant les progrès accomplis par istrie privée, qui l'avait suivie cette voie, crut devoir, avec ntiment du ministre, renoncer te branche de la fabrication. elle se livre aussi à la peinture maux, cette partie de l'industrie ique de la France qui fit la gloire imoges; enfin, elle a repris la ation de la *porcelaine tendre*, ie préoccupation trop systéma-du directeur, M. Brongniart, fait abandonner, et qui répond ains besoins de luxe que la por-ie dure ne saurait satisfaire.

e nouvelle manufacture bâtie a direction de M. Landin, ar-te, à l'extrémité inférieure du de Saint-Cloud, sera, dit-on, urée en 1869. Le public ignore e pourquoi cette reconstruction jugée nécessaire.

En s'éloignant de la station de Sèvres, on aperçoit à dr., au-dessous de la voie, les toits de la manufacture de porcelaine. A g., s'élèvent des coteaux couverts de bois. Sur le versant opposé du vallon au fond duquel s'étend la ville de Sèvres, se montre bientôt le chemin de fer de la rive dr. On traverse une profonde tranchée avant de s'arrêter à la station de Chaville.

6e STATION. — CHAVILLE.

13 kil. de la gare de Paris, 5 kil. de la gare de Versailles, 3 kil. de la station de Sèvres. — Chaville est à : 3 kil. de Sèvres, 4 kil. 500 mèt. de Versailles, 2 kil. 500 mèt. (par les bois) de l'étang de Villebon, 3 kil. 500 mèt. (par les bois) de Bellevue, 1 kil. de Viroflay, 2 kil. de Vélizy.

Chaville, v. de 2543 hab., se compose de deux parties séparées par le chemin de fer. A dr. est le *bas Chaville*, sur la route de terre; à g., se trouve le village proprement dit, situé à 83 mèt. d'alt., au pied de coteaux boisés, à l'entrée d'un petit vallon. Son *église* a été rebâtie au XVIIe s. Son château, contruit à grands frais par M. de Louvois, fils du maréchal Le Tellier, fut vendu pendant la Révolution comme propriété nationale, et démoli en 1800. Les bois qui le domine offrent d'agréables promenades.

1° En prenant (à g.) la route ou un sentier qui, immédiatement au sortir de la station, montent à travers bois, on atteint, en moins de 2 min., une allée (à dr.) en pente douce qui, après avoir croisé la route pavée de Versailles à Meudon, descend vers la *maison Porcher* (15 min. de la station). Un peu en avant de cette maison abandonnée, un grand orme signale une *source* d'eau légèrement ferrugineuse, près de laquelle les promeneurs viennent souvent faire des repas champêtres. De ce point, la vue s'étend sur une vaste plaine, traversée par le chemin de fer de la rive g., entre Chaville et Viroflay, et

encadrée de bois pittoresques. Les bois des Fausses-Reposes, au pied desquels passe le chemin de fer de la rive dr., forme l'horizon au N. Entre la maison Porcher et la *ferme de Chaville*, que l'on remarque à l'entrée du village de ce nom, s'étendent des prairies artificielles et des champs inondés pendant l'hiver, et au bord desquels ont été établies les *glacières* de Chaville et de Viroflay. Au delà de la maison Porcher, une belle avenue de peupliers du Canada s'étend le long d'un fond marécageux, souvent à sec pendant l'été. Lorsque l'on est arrivé à l'extrémité de cette avenue (4 min. de la maison Porcher), si l'on prend une des routes qui montent à g., on atteint, en 4 ou 5 min., le *cordon* ou route tournante tracée au bord du plateau supérieur (164 mèt. d'altit.) du bois de Meudon. De là, en se dirigeant vers l'E. (dans le sens de la largeur du plateau), on peut gagner en 10 min. environ, le restaurant de Villebon ou l'Étoile de la Patte-d'Oie (*V.* ci-dessus, p. 117). Mais il est plus agréable de suivre le cordon à g. On jouit alors de beaux points de vue sur les versants opposés de la forêt et l'on découvre même à l'horizon les toits du palais de Versailles. Au point où la route tournante s'infléchit sensiblement vers l'E. et s'éloigne de la crête du versant (8 ou 10 min., suivant le chemin que l'on a pris pour y monter), il faut la quitter et prendre à g. un sentier qui conduit, en moins de 5 min., à l'*Étoile du Pavé*, au milieu de laquelle s'élève un beau cèdre. Si l'on prend alors l'allée qui s'ouvre en face, on gagne en 8 min. la porte Dauphine; si l'on prend le sentier à dr. de cette allée, il faut 15 min. environ pour atteindre le pavé des Gardes, en face de la capsulerie, d'où l'on peut gagner la station de Sèvres ou celle de Bellevue (*V.* ci-dessus, p. 117).

2° Les routes qui se présentent à dr. au delà de la maison Porcher et de l'avenue de peupliers, conduisent en quelques minutes au rond d'Ursine, et, de là, par les étangs d'Ursine et de l'Écrevisse, à Viroflay et à Versailles (*V.* ci-dessus, p. 118). — Si l'on veut aller à Vélizy, il faut, à l'extrémité de l'avenue de peupliers, continuer en face, et suivre la même route, qui décrit une courbe du N. au S. par l'E., sans se laisser détourner ni à dr. ni à g. 30 ou 35 min. suffisent pour aller, par cette route, de la maison Porcher à Vélisy.

3° On peut aussi, de la station de Chaville, gagner en 15 min. les bois des Fausses-Reposes, qui couronnent le sommet du versant opposé de la vallée, et dont les belles allées conduisent, à g., à Versailles, en face, à l'étang de Ville-d'Avray, à dr. à Ville-d'Avray (*V.* ci-dessous, p. 109). Il faut pour cela, en descendant de la station, croiser, au bas Chaville, avant leur jonction, les routes des Moulineaux et de Sèvres, puis le chemin de fer de la rive dr.

Dès la station de Chaville, on aperçoit à dr. le viaduc qui sert à relier l'un à l'autre les deux chemins de Versailles. On remarque du même côté les prairies où sont parqués les chevaux du haras de Viroflay; à g. une plaine entourée de hauteurs boisées attire les regards.

7e STATION. — VIROFLAY.

14 kil. de la gare de Paris, 4 kil. de la gare de Versailles, 1 kil. de la station de Chaville, 2 kil. de Vélizy, 4 kil. de Jouy-en-Josas.

Viroflay 1220 hab. dépendit d'abord de Montreuil, et ne fut que plus tard érigé en paroisse. L'*église*, consacrée à Saint-Eustache, n'a rien de remarquable. Le chancelier le Tellier vendit cette seigneurie à Louis XIV. Aujourd'hui Viroflay fait partie du canton de Versailles. On y remarque plusieurs jolies maisons de campagne et les bois voisins offrent d'agréables promenades.

On peut, de la station de Viroflay, se rendre par les bois à l'étang de Villebon en 45 min. environ, ou en 1 h. si l'on monte jusqu'à Vélizy (169 mèt.). **Vélizy** est un v. de 178 hab., situé à 6 kil. de Versailles, à l'extrémité des bois de Meudon, sur le plateau cultivé que traverse à peu de distance la route pavée de Versailles à Choisy-le-Roi. Son église a été bâtie en 1674, pour remplacer celle d'*Ursine*, détruite à cette époque en même temps que l'ancien village de ce nom, dont l'emplacement trop humide et malsain fut transformé en étang par M. de Louvois. En 1815, les Prussiens saccagèrent Vélizy.

La plus agréable excursion que l'on puisse faire de Viroflay, c'est d'aller à Versailles par Jouy et Buc; 2 h. suffisent, sans compter les temps d'arrêt. Au sortir de Viroflay, à l'E., on gravit à g., le long d'une carrière de sable, un chemin très-sablonneux; on longe ensuite (à g.) la crête d'un versant boisé avant de sortir du bois sur un plateau cultivé. Après avoir traversé (20 ou 25 min. de Viroflay) la route pavée de Versailles à Choisy-le-Roi, on a le choix entre plusieurs chemins : on peut descendre à Jouy par une charmante route de voitures, ou suivre l'une des nombreuses allées qui conduisent également à Jouy par *les Mets*. De Jouy, qui est décrit dans la section XXII, il faut aller à Versailles (6 kil.), non par la route de voitures, qui est monotone, mais par Buc et le bois de Satory.

A peu de distance de la station de Viroflay, on rejoint, près du nouveau champ de courses de *Porche-Fontaine* (à g.), le raccordement de la rive dr.; un peu plus loin, on laisse à g. la ligne de l'Ouest proprement dite, qui domine bientôt de plusieurs mètres l'embranchement de Versailles. Sur la dr., on aperçoit la porte de Versailles; à g., s'étend le *Petit-Montreuil*. On s'enfonce dans des tranchées de pierres et l'on traverse plusieurs tunnels avant de s'arrêter dans l'embarcadère de l'avenue de la Mairie (*V.* le plan, et, pour la direction à suivre, p. 28).

C. DE PARIS A VERSAILLES PAR LA ROUTE DE TERRE.

19 kil. — 11 kil. de Paris à Sèvres, 7 kil. de Sèvres à Versailles.

VOITURES PUBLIQUES. *Omnibus américains.*

Le *prix des places* est ainsi fixé :

De la cour d'Aligre ou de la rue du Louvre :

	Coupé. fr. c.	Int. fr. c.	Imp. fr. c
A Passy	» 40	» 30	» 30
Au Point-du-Jour	» 65	» 50	» 45
A Billancourt	» 75	» 60	» 50
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 85	» 60	» 60
A Chaville	» 95	» 70	» 70
A Viroflay	1 10	» 80	» 80
A Versailles	1 25	1 »	1 »

De la place de la Concorde :

	Coupé.	Int.	Imp.
A Passy	» 30	» 20	» 20
Au Point-du-Jour	» 55	» 40	» 35
A Billancourt	» 65	» 50	» 40
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 75	» 60	» 50
A Chaville	» 85	» 70	» 60
A Viroflay	1 »	» 80	» 70
A Versailles	1 25	1 »	» 90

De l'ancienne barrière de Passy :

	Coupé.	Int.	Imp.
Au Point-du-Jour	» 25	» 20	» 15
A Billancourt	» 35	» 30	» 20
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 45	» 40	» 30
A Chaville	» 55	» 50	» 40
A Viroflay	» 70	» 60	» 50
A Versailles	» 95	» 80	» 70

Du Point-du-Jour (fortifications) :

	Coupé.	Int.	Imp.
A Billancourt	» 10	» 10	» 05
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 20	» 20	» 15
A Chaville	» 30	» 30	» 25
A Viroflay	» 45	» 40	» 35
A Versailles	» 70	» 60	» 55

De Billancourt (rue de la Ferme).

	Coupé.	Int.	Imp.
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 10	» 10	» 10
A Chaville	» 20	» 20	» 20
A Viroflay	» 35	» 30	» 30
A Versailles	» 60	» 50	» 50

encadrée de bois pittoresques. Les bois des Fausses-Reposes, au pied desquels passe le chemin de fer de la rive dr., forme l'horizon au N. Entre la maison Porcher et la *ferme de Chaville*, que l'on remarque à l'entrée du village de ce nom, s'étendent des prairies artificielles et des champs inondés pendant l'hiver, et au bord desquels ont été établies les *glacières* de Chaville et de Viroflay. Au delà de la maison Porcher, une belle avenue de peupliers du Canada s'étend le long d'un fond marécageux, souvent à sec pendant l'été. Lorsque l'on est arrivé à l'extrémité de cette avenue (4 min. de la maison Porcher), si l'on prend une des routes qui montent à g., on atteint, en 4 ou 5 min., le *cordon* ou route tournante tracée au bord du plateau supérieur (164 mèt. d'altit.) du bois de Meudon. De là, en se dirigeant vers l'E. (dans le sens de la largeur du plateau), on peut gagner en 10 min. environ, le restaurant de Villebon ou l'Étoile de la Patte-d'Oie (*V.* ci-dessus, p. 117). Mais il est plus agréable de suivre le cordon à g. On jouit alors de beaux points de vue sur les versants opposés de la forêt et l'on découvre même à l'horizon les toits du palais de Versailles. Au point où la route tournante s'infléchit sensiblement vers l'E. et s'éloigne de la crête du versant (8 ou 10 min., suivant le chemin que l'on a pris pour y monter), il faut la quitter et prendre à g. un sentier qui conduit, en moins de 5 min., à l'*Étoile du Pavé*, au milieu de laquelle s'élève un beau cèdre. Si l'on prend alors l'allée qui s'ouvre en face, on gagne en 8 min. la porte Dauphine; si l'on prend le sentier à dr. de cette allée, il faut 15 min. environ pour atteindre le pavé des Gardes, en face de la capsulerie, d'où l'on peut gagner la station de Sèvres ou celle de Bellevue (*V.* ci-dessus, p. 117).

2° Les routes qui se présentent à dr. au delà de la maison Porcher et de l'avenue de peupliers, conduisent en quelques minutes au rond d'Ursine, et, de là, par les étangs d'Ursine et de l'Écrevisse, à Viroflay et à Versailles (*V.* ci-dessus, p. 118).—Si l'on veut aller à Vélizy, il faut, à l'extrémité de l'avenue de peupliers, continuer en face, et suivre la même route, qui décrit une courbe du N. au S. par l'E., sans se laisser détourner ni à dr. ni à g. 30 ou 35 min. suffisent pour aller, par cette route, de la maison Porcher à Vélisy.

3° On peut aussi, de la station de Chaville, gagner en 15 min. les bois des Fausses-Reposes, qui couronnent le sommet du versant opposé de la vallée, et dont les belles allées conduisent, à g., à Versailles, en face, à l'étang de Ville-d'Avray, à dr. à Ville-d'Avray (*V.* ci-dessous, p. 109). Il faut pour cela, en descendant de la station, croiser, au bas Chaville, avant leur jonction, les routes des Moulineaux et de Sèvres, puis le chemin de fer de la rive dr.

Dès la station de Chaville, on aperçoit à dr. le viaduc qui sert à relier l'un à l'autre les deux chemins de Versailles. On remarque du même côté les prairies où sont parqués les chevaux du haras de Viroflay; à g. une plaine entourée de hauteurs boisées attire les regards.

7e STATION. — VIROFLAY.

14 kil. de la gare de Paris, 4 kil. de la gare de Versailles, 1 kil. de la station de Chaville, 2 kil. de Vélizy, 4 kil. de Jouy-en-Josas.

Viroflay 1220 hab. dépendit d'abord de Montreuil, et ne fut que plus tard érigé en paroisse. *L'église*, consacrée à Saint-Eustache, n'a rien de remarquable. Le chancelier le Tellier vendit cette seigneurie à Louis XIV. Aujourd'hui Viroflay fait partie du canton de Versailles. On y remarque plusieurs jolies maisons de campagne et les bois voisins offrent d'agréables promenades.

On peut, de la station de Viroflay, se rendre par les bois à l'étang de Villebon en 45 min. environ, ou en 1 h. si l'on monte jusqu'à Vélizy (169 mèt.).

Vélizy est un v. de 178 hab., situé à 6 kil. de Versailles, à l'extrémité des bois de Meudon, sur le plateau cultivé que traverse à peu de distance la route pavée de Versailles à Choisy-le-Roi. Son église a été bâtie en 1674, pour remplacer celle d'*Ursine*, détruite à cette époque en même temps que l'ancien village de ce nom, dont l'emplacement trop humide et malsain fut transformé en étang par M. de Louvois. En 1815, les Prussiens saccagèrent Vélizy.

La plus agréable excursion que l'on puisse faire de Viroflay, c'est d'aller à **Versailles** par Jouy et Buc; 2 h. suffisent, sans compter les temps d'arrêt. Au sortir de Viroflay, à l'E., on gravit à g., le long d'une carrière de sable, un chemin très-sablonneux; on longe ensuite (à g.) la crête d'un versant boisé avant de sortir du bois sur un plateau cultivé. Après avoir traversé (20 ou 25 min. de Viroflay) la route pavée de Versailles à Choisy-le-Roi, on a le choix entre plusieurs chemins : on peut descendre à Jouy par une charmante route de voitures, ou suivre l'une des nombreuses allées qui conduisent également à Jouy par *les Mets*. De Jouy, qui est décrit dans la section XXII, il faut aller à Versailles (6 kil.), non par la route de voitures, qui est monotone, mais par Buc et le bois de Satory.

A peu de distance de la station de Viroflay, on rejoint, près du nouveau champ de courses de *Porche-Fontaine* (à g.), le raccordement de la rive dr.; un peu plus loin, on laisse à g. la ligne de l'Ouest proprement dite, qui domine bientôt de plusieurs mètres l'embranchement de Versailles. Sur la dr., on aperçoit la porte de Versailles; à g., s'étend le *Petit-Montreuil*. On s'enfonce dans des tranchées de pierres et l'on traverse plusieurs tunnels avant de s'arrêter dans l'embarcadère de l'avenue de la Mairie (*V.* le plan, et, pour la direction à suivre, p. 28).

C. DE PARIS A VERSAILLES PAR LA ROUTE DE TERRE.

19 kil. — 11 kil. de Paris à Sèvres, 7 kil. de Sèvres à Versailles.

VOITURES PUBLIQUES. *Omnibus américains.*

Le *prix des places* est ainsi fixé :

De la cour d'Aligre ou de la rue du Louvre :

	Coupé. fr. c.	Int. fr. c.	Imp. fr. c.
A Passy	» 40	» 30	» 30
Au Point-du-Jour	» 65	» 50	» 45
A Billancourt	» 75	» 60	» 50
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 85	» 60	» 60
A Chaville	» 95	» 70	» 70
A Viroflay	1 10	» 80	» 80
A Versailles	1 25	1 »	1 »

De la place de la Concorde :

A Passy	» 30	» 20	» 20
Au Point-du-Jour	» 55	» 40	» 35
A Billancourt	» 65	» 50	» 40
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 75	» 60	» 50
A Chaville	» 85	» 70	» 60
A Viroflay	1 »	» 80	» 70
A Versailles	1 25	1 »	» 90

De l'ancienne barrière de Passy :

Au Point-du-Jour	» 25	» 20	» 15
A Billancourt	» 35	» 30	» 20
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 45	» 40	» 30
A Chaville	» 55	» 50	» 40
A Viroflay	» 70	» 60	» 50
A Versailles	» 95	» 80	» 70

Du Point-du-Jour (fortifications) :

A Billancourt	» 10	» 10	» 05
A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 20	» 20	» 15
A Chaville	» 30	» 30	» 25
A Viroflay	» 45	» 40	» 35
A Versailles	» 70	» 60	» 55

De Billancourt (rue de la Ferme).

A Sèvres (Ville-d'Avray)	» 10	» 10	» 10
A Chaville	» 20	» 20	» 20
A Viroflay	» 35	» 30	» 30
A Versailles	» 60	» 50	» 50

De Sèvres et de Ville-d'Avray :

A Chaville	» 10	» 10	» 10
A Viroflay	» 25	» 20	» 20
A Versailles	» 50	» 40	» 40

De Chaville :

A Viroflay	» 15	» 10	» 10
A Versailles	» 40	» 30	» 30

De Viroflay.

A Versailles	» 25	» 20	» 20

Dimanches et fêtes.

De la cour d'Aligre ou de la rue du Louvre :

	Coupé fr. c.	Int. et imp. fr. c.
A Passy	» 45	» 35
Au Point-du-Jour	» 70	» 55
A Billancourt	» 80	» 65
A Sèvres	» 95	» 75
A Chavillle	1 10	» 85
A Viroflay	1 25	» 95
A Versailles	1 55	1 20

De la place de la Concorde :

A Passy	» 35	» 25
Au Point-du-Jour	» 60	» 45
A Billancourt	» 70	» 55
A Sèvres	» 85	» 65
A Chaville	1 »	» 75
A Viroflay	1 15	» 85
A Versailles	1 45	1 10

De Passy :

Au Point-du-Jour	» 25	» 20
A Billancourt	» 35	» 30
A Sèvres	» 50	» 40
A Chaville	» 65	» 50
A Viroflay	» 80	» 60
A Versailles	1 10	» 85

Du Point-du-Jour :

A Billancourt	» 10	» 10
A Sèvres	» 25	» 20
A Chaville	» 40	» 30
A Viroflay	» 55	» 40
A Versailles	» 85	» 65

De Billancourt :

A Sèvres	» 15	» 10
A Chaville	» 30	» 20
A Viroflay	» 45	» 30
A Versailles	» 75	» 55

De Sèvres et de Ville-d'Avray :

A Chaville	» 10	» 10
A Viroflay	» 25	» 20
A Versailles	» 50	» 45

De Chaville :

A Viroflay	» 15	» 10
A Versailles	» 45	» 35

De Viroflay.

Versailles	» 30	» 25

La route directe de Paris à Versailles laisse à dr. Passy et Auteuil, traverse le *Point-du-Jour*, puis, s'éloignant de la Seine après être sortie de Paris par la porte de Saint-Cloud, elle se dirige en ligne droite, entre Billancourt à g. et Boulogne à dr., vers le pont de Sèvres sur lequel elle passe ; elle laisse alors à dr. le parc de Saint-Cloud, à g. la route de Bellevue et de Meudon, avant de pénétrer dans l'étroit vallon où elle traverse successivement Sèvres, Chaville et Viroflay (*V.* p. 125 et 126), entre le chemin de fer de la rive dr. et le chemin de fer de la rive g. Elle entre à Versailles par Montreuil et aboutit sur la place d'Armes, en face du palais, par l'avenue de Paris (*V.* p. 28).

D. DE PARIS A SAINT-CLOUD PAR LA ROUTE DE TERRE.

La route de terre de Paris à Saint-Cloud longe la rive dr. de la Seine jusqu'à Auteuil, s'éloigne peu à peu de la rivière, sort des fortifications au Point-du-Jour, où elle laisse à g. la route de Versailles par Billancourt et Sèvres. Elle se dirige ensuite en ligne droite sur le rond point de Boulogne, à l'entrée du pont de Saint-Cloud. Cette route est desservie par les omnibus du chemin de fer américain qui partent de la place de la Concorde.

Le *prix des places* est ainsi fixé :

En semaine.

	Int. fr. c.	Imp. fr. c.
Depuis la place de la Concorde (9 kil.)	» 55	» 45
Depuis Passy (5 kil. 1/2)	» 35	» 25
Depuis le Point-du-Jour (2 kil. 1/2)	» 15	» 10

1. Billancourt, Boulogne et le bois de

Dimanches et fêtes.

Depuis la place de la Concorde.	» 60	» 60
Depuis Passy................	» 35	» 35
Depuis le Point-du-Jour......	» 15	» 15

DE SAINT-CLOUD A VERSAILLES,

PAR LA ROUTE DE TERRE.

7 à 8 kil.

La route de terre de Saint-Cloud à Versailles est l'une des plus agréables promenades des environs de Paris. Quand on fait ce trajet à pied, il faut gagner la porte de Ville-d'Avray par le parc de Saint-Cloud; la route de voitures, qui passe par Montretout, et qui traverse le parc en longeant presque constamment le chemin de fer (*V.* p. 25 et suiv.), étant plus longue et moins variée. Après avoir croisé, près de l'église de Ville-d'Avray, la route de Sèvres à Marnes (*V.* p. 26), on ne tarde pas à atteindre les *bois des Fausses-Reposes.* A l'entrée de ces bois, dans le petit vallon boisé que traverse la route, se trouvent sur la g. les jolis *étangs de Ville-d'Avray*, qui alimentent les eaux du parc de Saint-Cloud. On peut y déjeuner à l'*hôtel-restaurant de la Chaumière*, et y faire des promenades en bateau. Ces pièces d'eau, si bien encadrées et entourées depuis quelques années de jardins anglais, ont fourni de nombreux sujets d'étude à nos plus célèbres paysagistes; nous mentionnerons surtout un tableau de Carle Vernet (musée du Louvre) que Charles X avait commandé en 1825, pour la somme de 8000 fr. (une chasse au daim pour la Saint-Hubert, en 1818).

Rien de plus charmant au printemps, en été et surtout en automne, que les **bois des Fausses-Reposes**, traversés par la route. Toutes leurs allées mériteraient d'être parcourues à pied. Il est difficile de s'y égarer (voir la carte). D'un côté (dr.), on irait rejoindre (1 kil. env.) Marnes, la Marche, Vaucresson et la route de Saint-Cloud à Rocquencourt (2 kil.); de l'autre (g.), on ne tarderait pas à rencontrer (1 kil. à 1 kil. 500 mèt.) le chemin de fer de la rive dr. et la route de terre de Paris à Versailles. Les allées appelées *Cordon du nord* (à dr.) et *Cordon du sud* (à g.) offrent surtout d'agréables paysages.

Un peu au delà de l'étang de Ville-d'Avray, si l'on continue à suivre la route de voitures, on gravit une petite côte; on laisse ensuite à dr. une route qui conduit par l'ancien prieuré de *Jardy* à Vaucresson (5 kil. du château de Versailles à Vaucresson), et bientôt on descend à Versailles par le Grand-Montreuil et l'avenue de Saint-Cloud (*V.* le plan).

SECTION II.

DE SAINT-CLOUD A LA MARCHE, A LA CELLE-SAINT-CLOUD, A BOUGIVAL, AU BUTARD ET A RUEIL PAR GARCHES.

La route de Saint-Cloud à la Marche gravit le coteau de Montretout par une rampe habilement ménagée et bordée de jolies maisons de campagne. Elle s'ouvre sur la dr., au delà du pont et de la route de Neuilly qui longe la Seine, en face de l'avenue du château. De distance en distance on y découvre de belles vues sur le cours de la Seine, le bois de Boulogne et Paris. Au delà du pont qui traverse

Boulogne, sont décrits dans le *Paris illustré*, par AD. JOANNE. Paris, Hachette et Cie.

le chemin de fer spécial de Saint-Cloud, à 50 mèt. au-dessus du niveau de la Seine, continuant à monter, on passe au-dessus du tunnel du chemin de fer de Versailles, entre un beau *parc*, appartenant à M. Pozzo di Borgo, et le parc de Montretout, dépecé il y a un certain nombre d'années par des spéculateurs qui y ont construit de nombreuses villas. Au delà de ce nouveau village dont l'importance s'accroît chaque année, on se trouve sur un plateau où la vue est bornée et peu intéressante. La route de Garches et de la Marche laisse à g. la route de Ville-d'Avray [1] pour longer le mur du parc de Saint-Cloud, dans lequel s'ouvre, à 500 mèt. environ, la *porte Jaune*. La porte Jaune est à 2 kil. un quart de Saint-Cloud, 13 kil. un quart de Paris, 6 kil. et demi de Rocquencourt et 5 kil. trois quarts de Rueil. La route qui vient y aboutir sur la dr. conduit à Rueil en passant près du château de Buzenval (voir section V et VI, *chemin de fer de Saint-Germain*). Il faut la prendre, puis la quitter à quelques pas pour prendre le chemin de g. si l'on veut aller à Garches, v. situé à 12 à 15 min. de marche.

Garches, en latin *Garziachus*, est un village fort ancien qui ne mérite pas une visite [2]. Son église est la première qui fut érigée sous l'invocation de saint Louis (1297). Sa population se compose surtout de vignerons, de blanchisseurs et de maraîchers; ses rues sont étroites et tortueuses. Il se divise en deux parties : le *grand* et le *petit Garches*. Il compte 1443 hab., et dépend du cant. de Sèvres, arrond. de Versailles.

1. Les plaques placées à l'entrée de la route de Ville-d'Avray par la préfecture de Seine-et-Oise et éloignées l'une de l'autre de 30 mèt. à peine portent ces indications : à g. : Ville-d'Avray 1 kil. 3/4 ; Versailles 5 kil. 3/4 ; à dr. : Ville-d'Avray 1 kil. 1/4 ; Versailles 5 kil. 3/4, et la plaque placée à 300 mèt. en deçà indique : Ville-d'Avray 3 kil. 1/2 ; Versailles 7 kil. 1/2.

2. Omnibus de Saint-Cloud à Garches, 5 fois par jour, 30 et 40 c.

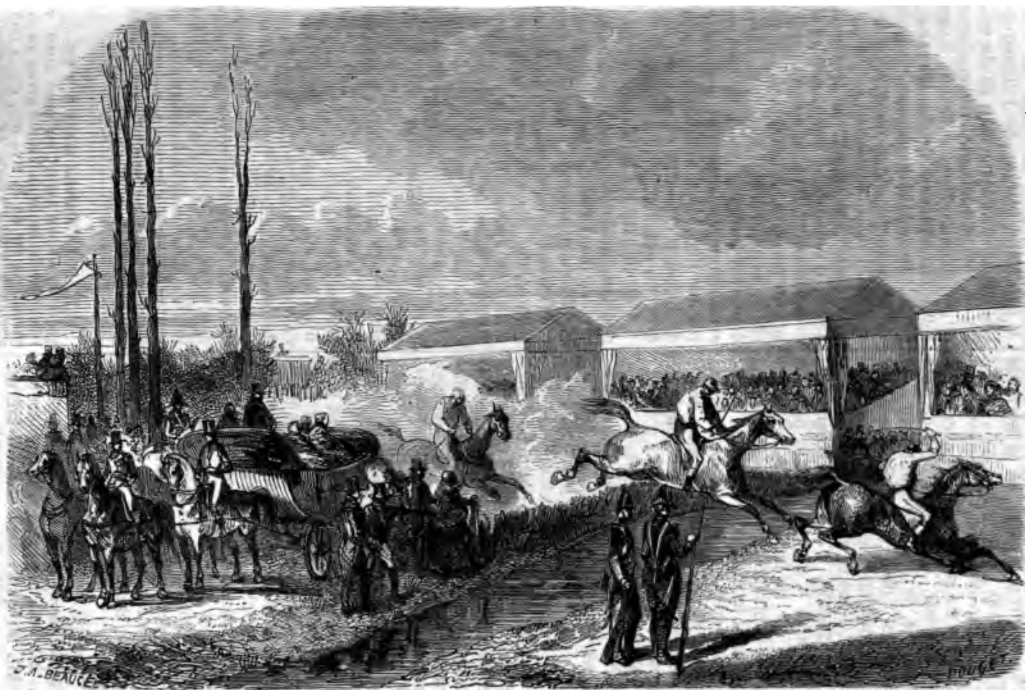
20 à 30 min. suffisent pour aller, par les bois, de Garches à l'Étang de Saint-Cucufa (voir sections V et VI, *chemin de fer de Saint-Germain*).

N. B. Un chemin plus direct, qui part de la station de Montretout, conduit du chemin de fer à l'Étang de Saint-Cucufa. Ce chemin, qui passe entre Garches et le château de Buzenval, offre de beaux points de vue. Nous le recommandons aux amateurs de promenades solitaires. Quand on a atteint l'extrémité du mur de Buzenval, il faut, à l'entrée du bois, prendre la route qui s'ouvre en face; celle de dr. descend à la Malmaison et à Rueil. Du reste, à la porte du bois où elle aboutit, on jouit d'une très-belle vue, et l'on peut en inclinant à g. gagner Saint-Cucufa.

Une partie des bois situés à l'O. de Garches sur le plateau ont été, en 1867, percés de belles avenues et divisés en lots ; des maisons de campagne doivent y être construites.

Au delà de la porte Jaune, la route de la Marche continue à longer le mur du parc de Saint-Cloud. On laisse sur la dr. plusieurs chemins qui conduisent à Garches. Au parc de Saint-Cloud succède, au delà de la porte de Garches, celui de *Villeneuve-l'Étang*. Le mur et les arbres cachent la vue du château, peu éloigné de la route. Ce château, qui a appartenu depuis le commencement de ce siècle à Mme la duchesse d'Angoulême, puis à M. le duc Decazes, a été acquis par l'empereur Napoléon III. Le parc, fermé aux visiteurs, est remarquablement entretenu.

Vis-à-vis de la *porte de Villeneuve* s'ouvre à dr. la route de Saint-Cucufa, interdite aux voitures. Cette route (on l'appelle le *chemin de l'Empereur*), tracée au milieu de plantations d'arbres verts, traverse la partie des bois de Garches sur laquelle ont été ouvertes de nombreuses avenues, croise l'avenue Brezin, le chemin de Vaucresson à Suresnes, l'avenue des



Steeple-chase dans le parc du château de la Marche.

Grandes-Fermes, et aboutit au carrefour de Vaucresson (15 min. de marche environ à partir de la porte de Villeneuve).

Au carrefour de Vaucresson convergent six voies, outre le chemin de l'Empereur. La première, à dr., est l'avenue de la Celle-Saint-Cloud, la seconde l'allée de Saint-Cucufa, la troisième un chemin d'exploitation, la quatrième la route de Saint-Cucufa (20 à 25 min. à pied), la cinquième, qui longe à g. et à l'O. le parc du haras de M. Lupin, la route de la Celle-Saint-Cloud, la sixième, qui longe aussi le mur du haras dans la direction du S., le chemin de l'hospice Brezin et de Marnes (30 min. env. : incliner sur la dr. à l'extrémité du mur du haras).

N. B. Pour Saint-Cucufa, la Celle-Saint-Cloud et Bougival, *V.* les sections V et VI.

A 800 mèt. de la porte de Villeneuve, si l'on continue de suivre la route de la Marche et de Vaucresson, on trouve l'***hospice de la Reconnaissance*** ou ***hospice Brezin***, créé en 1828 par Michel Brezin, au ham. du Petit-l'Étang, en faveur des vieillards âgés de soixante ans au moins, et ayant exercé une profession ***à marteau***. Cette condition est expresse. Cet hospice peut contenir trois cents pensionnaires, qui tous y sont l'objet de soins attentifs et éclairés. Il est bâti entre Garches et Vaucresson, au pied d'un coteau boisé, et en face de la route qui conduit à Marnes. Les bâtiments forment deux cours : au fond de la seconde cour, entourée des quatre côtés par des portiques, s'élève l'église, d'un style simple, mais élégant.

L'hospice Brezin est à : 4 kil. de Saint-Cloud, 1 kil. de Vaucresson, 4 kil. et demi de Rocquencourt, 1 kil. un quart de Marnes, 2 kil. un quart de Ville-d'Avray, 3 kil. trois quarts de Sèvres.

En face de l'hospice Brezin s'ouvre, entre deux murs, la route de Marnes. A g. s'étend le mur de Villeneuve-l'Étang, dont la maison du garde est, de ce côté, un joli pavillon moderne (style Renaissance) ; à dr. on longe celui du **château de la Marche**, dans le parc duquel ont lieu, depuis quelques années, de nombreux ***steeple-chases***[1].

Le parc de la Marche est très-accidenté ; il renferme des pièces d'eau et des ruisseaux. Il y a de plus été créé, sur un parcours de 5000 mèt., divers obstacles artificiels. La piste ne laisse donc rien à désirer. Les ***steeple-chases*** sont annoncés longtemps à l'avance par des affiches qui indiquent les prix d'admission (25 et 15 fr. une voiture, 5 fr. un cavalier, 3 fr. un piéton).

A g. du parc de la Marche s'étendent, sur un coteau, des bois dont on a récemment retracé les allées principales en en décorant les abords d'arbres verts. Ces bois offrent d'agréables promenades. Ils communiquent avec ceux des Fausses-Reposes, que traverse la route de Saint-Cloud à Versailles par Ville-d'Avray (*V.* p. 129).

Si, laissant à dr. l'hospice Brezin, à g. le parc de la Marche, on continue à se diriger à l'O. en suivant la route, on ne tarde pas à atteindre **Vaucresson**, v. sans intérêt (341 hab.), qui doit sa fondation à Suger, et qui est situé à 1 kil. du Butard, 2 kil. de la Celle-Saint-Cloud, 3 kil. de l'étang de Saint-Cucufa (*V.* le ***chemin de fer de Saint-Germain.***), 5 kil. du château de Versailles par la route qui passe devant la ferme de Jardy et qui rejoint, près du grand Montreuil, la route de Ville-d'Avray à Versailles, 5 kil. et demi de Saint-Cloud, enfin 3 kil. et demi de Rocquencourt.

1. *N. B.* La Marche étant à 2 kil. un quart de Ville-d'Avray, on peut aussi y venir par la route de Ville-d'Avray ou le chemin de fer de la rive dr., qui a une station à Ville-d'Avray (*V.* ci-dessous). Les équipages suivent d'ordinaire la route qui vient d'être indiquée.

Au S. et au N. de Vaucresson s'ouvre une route de voitures qui mène à (5 kil. le château) Versailles par la ferme du jardin, les bois de Glatigny (le parc de Clagny a été dépecé) à dr., les bois des Fausses-Reposes à g., et le *moulin de Picardie* (180 mèt. d'alt.). Près de ce moulin on rejoint, à g., la route de Saint-Cloud à Versailles par Ville-d'Avray.

Au N. de Vaucresson se trouvent le *haras de M. Lupin* et le *clos Toutain.*

A 800 mèt. et à 1 kil. du village de Vaucresson, en suivant la route, on laisse, à dr., des chemins conduisant à (2 kil.) la Celle-Saint-Cloud (*V.* section VI) et au (5 minutes) Butard (*V.* section VI), 1 kil. plus loin (à dr., les *bois Plantés*, à g., le *bois des Hubies*, d'où l'on peut gagner (4 kil.) Versailles par Glatigny, on croise la route de Bougival (dr.) à Versailles (g.) décrite dans la section VI. Enfin, laissant à dr. le château de Beauregard celui de Belair et le Chesnay à g., on atteint (1 kil. 200 mèt.) Rocquencourt, situé sur la route de Saint-Germain à Versailles (*V.* section V).

SECTION III.

DE PARIS A RAMBOUILLET ET A MAINTENON[1].

(CHEMIN DE FER DE BRETAGNE.)

Le chemin de fer de Bretagne a été décrit de Paris à Viroflay p. 105 et suivantes. Nous le reprenons ici au point où, à peu de distance de la station de Viroflay (*V.* p. 127), il se sépare de la ligne de Versailles (rive g.) pour se diriger, à un niveau beaucoup plus élevé, vers la station de la rue des Chantiers.

En quittant la gare de la rue des Chantiers, on entre dans un souterrain courbe de 700 mèt. de rayon et de 140 mèt. de longueur. A ce tunnel succède une profonde tranchée creusée dans un terrain sablonneux. Les talus, qui s'abaissent et se relèvent tour à tour, continuent d'intercepter la vue jusqu'au delà des ponts sur lesquels passent les routes qui conduisent à la plaine de Satory. Le dernier de ces ponts dépassé, on aperçoit tout à coup, à travers les

1. *Embarcadère.* Boulevard Montparnasse, n° 44 (*V.* p. 105). — Bureaux de distribution des billets, salles des bagages et salles d'attente au premier étage, où les voitures montent par une rampe assez forte et les piétons par des escaliers.

Huit *départs* par jour. *Durée du trajet*, 1 h. 3/4 et 2 h. 1/2. Pour les *omnibus*, *V.* p. 106).

Le *prix des places* est ainsi fixé :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
22	Saint-Cyr	2 45	1 85	1 35
28	Trappes	3 15	2 35	1 70
33	La Verrière	3 70	2 75	2 05
42	Le Perray	4 70	3 55	2 60
48	Rambouillet	5 40	4 05	2 95
61	Épernon	6 85	5 10	3 75
69	Maintenon	7 75	5 80	4 25

Abonnements :

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	SIX MOIS. 2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	UN AN. 2e cl. fr.
Saint-Cyr	300	200	400	300
Trappes	300	200	400	300
La Verrière	325	250	500	375
Le Perray	325	250	500	375
Rambouillet	375	275	550	400

N. B. Les trains ne s'arrêtent à Bellevue et à Versailles (les deux premières stations) que pour prendre des voyageurs.

arbres, la statue de Marcus Curtius (*V.* p. 80), la pièce d'eau des Suisses et l'Orangerie ; mais bientôt les talus des tranchées et les arbres qui bordent le chemin de fer dérobent aux voyageurs la vue du bois de Satory qu'ils traversent et du parc de Versailles qu'ils laissent sur leur dr. Puis les talus s'abaissent, et ce long rideau de verdure se déchire près de la station de Saint-Cyr. De ce point on découvre, sur la dr., au delà des bâtiments de l'école, une vaste et fertile vallée qui s'étend jusqu'à la forêt de Marly.



La pièce d'eau des Suisses et l'Orangerie du château de Versailles, vues du chemin de fer.

3ᵉ STATION. — SAINT-CYR.

5 kil. de Versailles par le chemin de fer, 4 kil. 1/2 par la route, 22 kil. de la gare de Paris, 2 kil. de Fontenay-le-Fleury.

Saint-Cyr (2308 hab.) ne fut, jusqu'à Louis XIV, qu'un hameau placé sous l'invocation d'un petit saint de trois ans dont la curieuse légende mérite d'être racontée.

Sa mère, chrétienne gauloise, était belle. Elle eut le malheur de plaire à un magistrat ou officier romain qui, n'ayant pu s'en faire écouter, lui fit couper la tête. Elle morte, le païen s'en prit à son fils Cyrus. Il n'avait

que trois ans : mais *son esprit*, comme celui du petit roi Joas, *avait devancé son âge*. On employa tous les moyens pour lui faire changer de croyance ; aucun ne réussit. Il réfuta victorieusement tous les arguments. Il fut sourd aux prières. Il brava les menaces. Le magistrat furieux le précipita du haut de son tribunal. Or, ce tribunal était établi sur le sommet d'un rocher. L'enfant tomba au bas de ce rocher et s'y brisa. Quelques chrétiens des environs formèrent une colonie en ce lieu, et lui donnèrent pour patron ce jeune martyr. La colonie existe encore, mais le rocher a disparu.

De ces temps reculés à la fin du XVIIe s., l'histoire ne dit plus rien de Saint-Cyr. Il y avait près du village un petit château et un couvent de femmes. Le château, selon Dulaure, avait été remplacé par une auberge. Ce fut probablement le couvent que Louis XIV



Saint-Cyr.

acheta 91 000 livres pour y établir la maison d'éducation fondée par Mme de Maintenon, et à laquelle le château de Noisy ne suffisait plus.

Une religieuse ursuline, nommée Mme de Brinon, se trouvant dans un embarras extrême par suite de la ruine de son couvent, avait imaginé de fonder une pension de jeunes filles. Son entreprise échoua complétement : mais elle parvint à intéresser en sa faveur Mme de Maintenon, qui était alors seconde dame d'atours de la Dauphine, et jouissait de la confiance et de la faveur du roi. Mme de Maintenon paya les dettes de Mme de Brinon, loua pour elle une maison à Rueil, et y plaça plusieurs pensionnaires. L'établissement prospéra et s'agrandit. La communauté fut ensuite transférée au château de Noisy, où Mme de Maintenon allait souvent la visiter, et enfin à Saint-Cyr, où furent construits les bâtiments que l'on

voit encore aujourd'hui. Le but de cette fondation fut de donner une éducation convenable à des jeunes filles de familles nobles, mais réduites à l'indigence. Il fallait, pour y entrer, prouver quatre degrés de noblesse du côté paternel. Le nombre des pensionnaires fut fixé à 250, celui des maîtresses à 40, avec 40 sœurs converses, pour le service de la maison. C'était une sorte de communauté religieuse, sur laquelle la fondatrice exerça longtemps une autorité souveraine. Elle s'y était réservé un petit appartement où elle allait passer tous les moments dont elle pouvait disposer. Elle y fit représenter *Esther* et *Athalie*, que Racine avait composées tout exprès pour ses pensionnaires. Elle s'y retira enfin à la mort de Louis XIV, et n'en sortit jamais pendant les quatre années qu'elle survécut à ce monarque. Elle y mourut de vieillesse en 1719, et y fut inhumée dans la chapelle, au milieu du chœur. M. le duc de Noailles, qui avait épousé sa nièce, lui avait érigé un riche tombeau, détruit pendant la Révolution.

A cette époque, la maison royale de Saint-Cyr, où rien n'avait été changé depuis la fondation, fut supprimée, les élèves dispersées, ainsi que les maîtresses; en 1793 l'édifice fut pillé, et les restes de Mme de Maintenon profanés. Ils furent retrouvés lorsque la maison de Saint-Cyr fut appropriée à sa destination actuelle, recueillis et déposés dans le mur de la chapelle, à la droite et non loin de l'autel. Un monument fort simple en indique la place. Il est en marbre noir et l'on y lit ces mots :

CY-GÎT MADAME DE MAINTENON.
1635-1719-1836.

L'empereur Napoléon Ier établit à Saint-Cyr l'école militaire. 350 élèves, distribués en deux divisions, y suivent des cours de mathématiques, physique et chimie, dessin d'après la bosse et paysage, langue allemande, fortification permanente et de campagne, topographie, artillerie, histoire et géographie, administration militaire, belles-lettres, escrime et danse. On n'y peut pas entrer avant l'âge de 16 ans, ni après 20 ans révolus. On n'y peut passer plus de trois années. L'école est soumise au régime militaire et à l'autorié suprême du ministre de la guerre, qui a pour représentant un général commandant. Ce général a sous ses ordres un colonel commandant en second, un administrateur, un directeur et un sous-directeur des études, un médecin, deux chirurgiens, un dentiste, un économe, un payeur, un bibliothécaire, un chef de bataillon, un chef d'escadron, huit capitaines, vingt-quatre professeurs, quatorze répétiteurs, un aumônier, un pasteur protestant, quatorze adjudants sous-officiers, un adjudant du génie et huit employés d'administration. Il sort chaque année de cette école environ 250 jeunes officiers qui sont immédiatement placés dans l'armée.

Les douze corps de bâtiments dont se compose l'école de Saint-Cyr ne sont remarquables que par leur étendue et l'extrême simplicité de l'architecture. Il ne reste plus qu'une partie des anciens jardins, l'autre ayant été transformée en *champ de Mars* pour les exercices et les manœuvres des élèves de l'école actuelle. La chapelle est simple, comme le reste. On y peut voir cependant quelques bons tableaux de Jouvenet, de Lagrenée, de Vien; les statues des Apôtres; deux figures allégoriques représentant la Force et la Justice; et, sur deux colonnes, à l'entrée du chœur, les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Cyr.

4e STATION. — TRAPPES.

6 kil. de Saint-Cyr, 28 kil. de la gare de Paris, 9 kil. de Néauphle-le-Château, 4 kil. de Port-Royal.

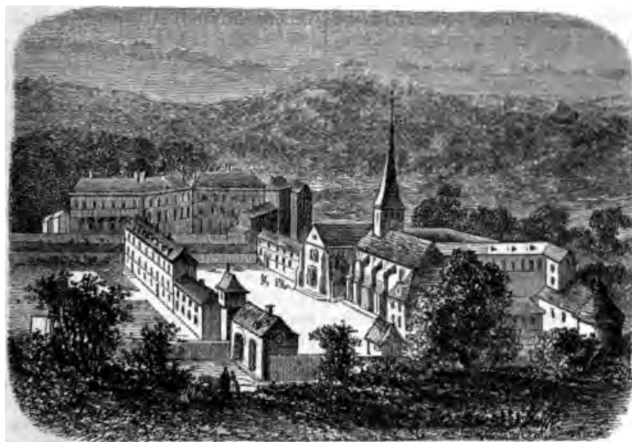
Trappes, v. de 774 hab., est situé près du vaste *étang de Saint-Quen-*

tin dont les eaux alimentent en partie les bassins et les cascades de Versailles. Il possède une église fort ancienne, deux distilleries agricoles, une féculerie et une scierie mécanique à la vapeur.

Excursion à Port-Royal.

A 4 kil. au S. de Trappes s'ouvre une petite vallée solitaire, dominée par de hauts coteaux fortement boisés d'une physionomie singulièrement agreste; c'est là que s'élevait jadis l'abbaye de **Port-Royal-des-Champs**, qui occupe une si grande place dans l'histoire religieuse, philosophique et littéraire du XVIIe s. — *N. B.* Pour y aller, il faut traverser le bois de Trappes.

Jean Racine à écrit l'histoire de l'abbaye de Port-Royal. « Elle fut fondée, dit-il, en 1204, par un saint évêque de Paris, nommé Eudes de Sully, de la maison des comtes de Champagne, proche parent de Philippe Auguste.... La fondation n'était que pour douze religieuses; ainsi ce monastère ne possédait pas de fort



Ancienne abbaye de Port-Royal des Champs.

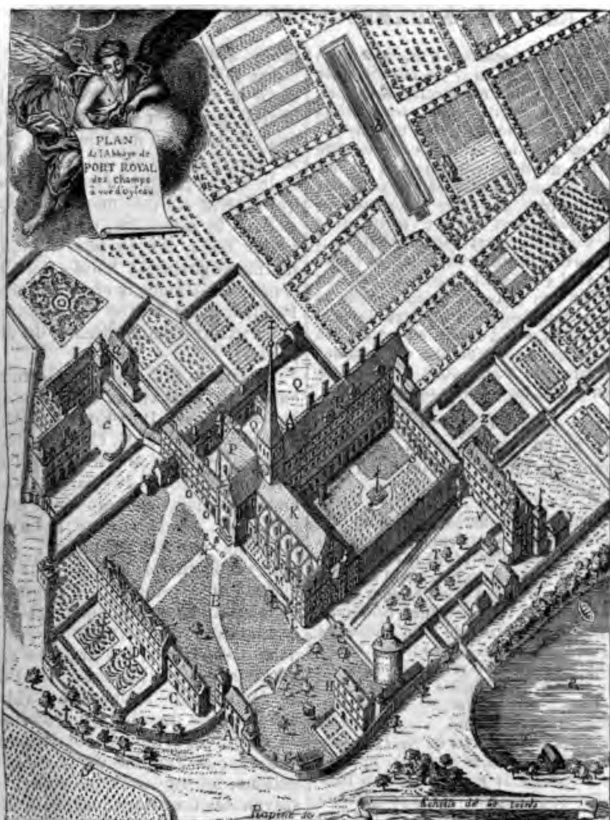
grands biens. Ses principaux bienfaiteurs furent les seigneurs de Montmorency et les comtes de Montfort.... Sur la fin du XVIe s., ce monastère, comme beaucoup d'autres, était tombé dans un grand relâchement; la règle de Saint-Benoît n'y était presque plus connue, la clôture même n'y était plus observée, et l'esprit du siècle en avait entièrement banni la régularité. Marie-Angélique Arnauld, par un usage qui n'était que trop commun en ces temps-là, en fut faite abbesse en 1602, n'ayant pas encore onze ans accomplis.... » Ce fut pourtant cette petite fille qui, six ans plus tard, réforma Port-Royal et plusieurs autres maisons religieuses. « Un capucin, dit Racine, qui était sorti de son couvent par libertinage, et qui allait se faire apostat dans les pays étrangers, passant par hasard à Port-Royal en 1608, fut prié par l'abbesse et par les religieuses de prêcher dans leur église. Il le fit, et ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et sur la sainteté de la règle de Saint-Benoît,

que la jeune abbesse en fut vivement émue. Elle forma dès lors la résolution, non-seulement de pratiquer cette règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire aussi observer à ses religieuses. » Elle eut un plein succès, si bien « qu'en moins de cinq ans la communauté de biens, le jeûne, l'abstinence de viande, le silence, la veille de la nuit, et enfin toutes les austérités de la règle de Saint-Benoît furent établis à Port-Royal. » Ce monastère acquit bientôt une grande réputation de sainteté, et s'accrut dans des proportions considérables. En 1625, il y avait plus de quatre-vingts religieuses. Le local étant insuffisant, humide et malsain, Mme Arnauld, mère de Marie-Angélique, d'Antoine Arnauld, le fameux théologien, d'Arnauld d'Andilly, et de dix-sept autres enfants moins célèbres, acheta au faubourg Saint-Jacques, à Paris, une maison où la communauté vint se réfugier et où elle resta plus de vingt ans.

Ce fut alors que les trois frères Lemaître, dont l'un, Lemaître de Sacy, a traduit la Bible et Térence, — ils étaient petits-fils de Mme Arnauld, et neveux de Marie-Angélique, — allèrent s'établir dans la maison abandonnée de Port-Royal-des-Champs. « Leur exemple y attira encore cinq ou six autres, tant séculiers qu'ecclésiastiques, qui, étant comme eux dégoûtés du monde, se vinrent rendre les compagnons de leur pénitence. Mais ce n'était point une pénitence oisive : pendant que les uns prenaient connaissance du temporel de cette abbaye, et travaillaient à en rétablir les affaires, les autres ne dédaignaient pas de cultiver la terre comme de simples gens de journée; ils réparèrent même une partie des bâtiments qui y tombaient en ruines, et, rehaussant ceux qui étaient trop bas et trop enfoncés, rendirent l'habitation de ce désert beaucoup plus saine et plus commode qu'elle n'était. » Arnauld d'Andilly vint se joindre à ses trois neveux. Le duc et la duchesse de Luynes, épris des charmes de la vie solitaire, firent bâtir un petit château dans le voisinage de l'abbaye. Un certain nombre de religieuses y étaient revenues. Plusieurs gens du monde, parmi lesquels on cite le duc et la duchesse de Liancourt, et la duchesse de Longueville, obtinrent la permission d'y faire des retraites. D'autres construisirent des habitations auprès de la maison du faubourg Saint-Jacques. Les grands succès obtenus par les religieuses dans l'éducation des jeunes filles accrurent encore la vogue de leur institut. Les solitaires dont nous venons de parler, hommes très-savants pour la plupart, imitèrent cet exemple, et se consacrèrent, de leur côté, à l'instruction des jeunes gens. Une estampe de ce temps-là, dont il reste encore des exemplaires, permet de juger de la disposition des bâtiments, qui s'étaient successivement agrandis. On y voit très-distinctement l'emplacement des deux communautés, attenantes, quoique séparées, et n'ayant de commun que l'église. Les hommes, d'ailleurs, n'y prononçaient point de vœux : c'étaient des solitaires laïques, et non des moines. Parmi eux étaient encore, outre ceux que nous avons nommés, l'éloquent écrivain Nicole, l'helléniste Lancelot, auteur du *Jardin des racines grecques*. Ils eurent des élèves très-distingués, dont Jean Racine, leur historien, fut assurément le plus illustre. Racine avait été amené là tout naturellement. Sa sœur y avait pris le voile, et sa mère s'y était retirée. Pascal y avait également une sœur qui lui fit connaître les Arnauld, et finit par le décider à se joindre à ces savants cénobites, dont il fut le plus vaillant champion, contre les jésuites.

M. Sainte-Beuve cite, dans le cinquième volume de son intéressante histoire de Port-Royal, une description faite, en 1693, par un M. Louail :

« On le découvre tout entier en descen-



A Entrée de l'abbaye.
B Grande cour du dehors.
C Écuries, forge, menuiserie.
D Logement des messieurs.
E Logement des dames.
F Jardin des messieurs.
G Chambre de Saint-Thibault.
H Maison de M. de Sainte-Marthe.
I Grange.
K L'église, tournée à l'orient ainsi que l'indiquent les signes placés devant le portail.
L Parloirs.
M Cimetière du dehors.
N Galerie de Mme de Longueville.
O Salle des hôtes.
P Tour, parloir de l'abbesse.
Q Cour du dedans de l'abbaye.
R Dortoir des religieuses.
S Cloître et cimetière.
T Basse-cour.
V Infirmerie.
X Cour de l'infirmerie.
Y Moulin.
Z Jardin des simples.

a Grand jardin.
b Canal.
c Hôtel de Longueville.
d Bâtiment de Mlle de Vertus.
e Étang.
f Chaussée.
g Enclos des Granges; la ferme était sur la hauteur vers le N.

dant. C'est un monastère d'une assez petite étendue, mais où il y a beaucoup de logement. La cour est étroite et longue, d'occident en orient; l'église, les parloirs et les maisons de tourières et des hôtesses, en font un côté; les écuries, les boutiques de différents ouvriers et les maisons des ecclésiastiques et des hôtes, font l'autre côte. Le cloître et les maisons des religieuses sont derrière l'église. Leur jardin s'étend surtout vers l'orient, et il est traversé d'un petit canal qui le coupe en deux. Il y a dans la partie du midi un petit bois fort couvert, qu'on appelle *la Solitude*. Tout cela est entouré de murailles, où il y a d'espace en espace des tours, bâties, à ce qu'on m'a dit, pendant les guerres de Paris pour défendre la maison contre les insultes des soldats. »

Après avoir décrit l'église, le cloître et la procession du Saint-Sacrement, M. Louail continue en ces termes :

« Je sortis enfin, après none, d'un lieu où j'eusse voulu être toute ma vie. J'en visitai, en m'en allant, tout le dehors. Je montai sur la montagne, à main gauche, pour voir les Granges (c'est le nom de la ferme); j'y vis les anciennes écoles de Port-Royal, la maison de M. d'Andilly et de M. Arnauld, et la solitude de M. de Pontchâteau. Je me promenai dans le bois qui est derrière les Granges, où Monseigneur vient quelquefois chasser. Je retournai vers l'orient, d'où je découvris une grande étendue de pays; je jetai la vue de tous côtés, et m'arrêtai quelque temps à considérer encore une fois l'abbaye, l'hôtel de Longueville, à présent uni aux maisons des religieuses, le château de Vaumurier (bâti par M. le duc de Luines, père de M. le duc de Chevreuse), et, au delà, toute la campagne qui a été cultivee par tant de pieux solitaires. Je dis enfin adieu à cette terre de bénédiction; mais le souvenir que j'en conserve, et de la fête que j'y ai vue, me fait goûter la joie d'une fête continuelle : *Reliquæ cogitationem diem festum agent....* »

Il ne nous appartient pas de raconter ici la fameuse querelle des jésuites et des solitaires de Port-Royal, qui se termina par l'exil de ces derniers. Les solitaires furent dispersés, et quelques-uns enfermés à la Bastille. Les religieuses, après avoir subi mille avanies, furent enlevées et mises dans des couvents plus dociles; enfin le monastère de Port-Royal fut démoli par arrêt du Conseil du 27 octobre 1709. On n'y laissa pas pierre sur pierre au-dessus du sol. On poussa la fureur jusqu'à déterrer les corps qui avaient été inhumés dans l'église et dans le cimetière, pour les transporter dans des paroisses plus ou moins éloignées, à Saint-Lambert, à Magny-les-Hameaux et même jusqu'à Palaiseau. La tombe de Racine est aujourd'hui à Saint-Étienne du Mont, à Paris.

Devenu la propriété des Dames de Saint-Cyr, puis vendu en 1793 comme bien national, Port-Royal appartint successivement à M. Ch. Talmont et à M. Silvy, ancien avocat, qui en a fait don à la Société de Saint-Antoine, entre les mains de laquelle il est aujourd'hui. De l'ancienne abbaye, il ne reste que le colombier, grosse tour ronde située dans la cour de la ferme qui a remplacé le monastère, les fondations des anciens bâtiments d'habitation qui ont été retrouvées dans des fouilles, les granges sur la hauteur voisine, les caves de l'hôtel de Longueville attenant à l'abbaye, des tronçons de piliers, de colonnes et de chapiteaux, débris de l'ancienne chapelle, la fontaine de la mère Angélique, et un énorme noyer, qui, suivant les traditions locales, a été le contemporain des solitaires. A l'endroit qu'occupait le maître-autel de la chapelle, M. Silvy a fait construire un petit bâtiment en forme de chapelle, qui renferme quelques inscriptions funéraires et plusieurs peintures, entre autres le portrait d Pascal [1].

1. M. Hérard, architecte, auteur d'intéressantes *Etudes archéologiques* sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris, a publié une monographie de l'abbaye de Port-Royal. Est-il besoin de signaler ici aux promeneurs l'important ouvrage de M. Sainte-Beuve, dont la seconde édition (6 volumes in-18 à 3 fr 50 c.) a été mise en vente en 1866, à la librairie Hachette?

De Port-Royal-des-Champs, on peut gagner (6 kil.) Dampierre, par la route de Versailles, ou (7 kil.) Chevreuse, soit par une belle route de voitures qui, au delà du château Vaumurier (*V.* p. 632) s'embranche, à g., sur celle de Versailles à 3 kil. 1/2 de Port-Royal (avant de déboucher dans la charmante vallée de l'Yvette, elle traverse un défilé boisé de l'aspect le plus pittoresque), soit par les hauteurs boisées de Saint-Lambert (4 kil. 1/2), soit enfin en suivant jusqu'à Saint-Remi-lès-Chevreuse le vallon de Saint-Lambert qui commence à Port-Royal; on rencontre successivement: *Saint-Lambert-les-Bois*, c. de 225 hab., dont les maisons sont en partie disséminées dans la vallée et que domine, sur une petite éminence, une chapelle rustique (moulin Feauvau, ancienne dépendance de Port-Royal); *Milon-la-Chapelle*, c. de 200 hab. (ancien château; dépôt d'étalons); et enfin le hameau de *Rhodon*. Par ce dernier chemin, la distance de Port-Royal à Chevreuse est de 8 à 9 kil. (*V.* section XXIII).

De Trappes à Rambouillet, on ne voit guère qu'une route bordée d'arbres et une plaine bien cultivée, parsemée de fermes et de villages. On laisse à g. *Montigny-le-Bretonneux* (290 hab.; distillerie agricole au domaine du Manet; belle ferme), village entouré de nombreuses villas.

5e STATION. — LA VERRIÈRE.

5 kil. de Trappes, 33 kil. de Paris, 2 kil. 1/2 de Mesnil-Saint-Denis, 5 kil. de Lévy-Saint-Nom, 8 kil. de Dampierre, 12 kil. de Chevreuse, 2 kil. de Maurepas, 6 kil. du Tremblay, 11 kil. de Montfort-l'Amaury.

On trouve à la station de la Verrière des omnibus pour Chevreuse, Dampierre, le Tremblay, les Menuls, les Mousseaux, les Essarts, Maison-Neuve, Mareil, Maurepas, Montfort-l'Amaury, Bazoches et Coignières.

La Verrière est un petit village de 75 hab. avec un *château* qui a appartenu au comte de la Valette, que le dévouement de sa femme a rendu célèbre sous la Restauration.

Excursion à Montfort-l'Amaury par Maurepas, le Tremblay et Bazoches.

Des omnibus conduisent 2 fois par jour de la Verrière à (12 kil.) Montfort-l'Amaury (prix, 1 fr. 10 c.) par (2 kil.) Maurepas (prix, 30 c.), (7 kil.) le Tremblay (60 c.), et (8 kil.) Bazoches (60 c.).

Au sortir de la station de la Verrière, on prend, en tournant à dr., la route de Montfort-l'Amaury, qui croise la route de Chartres, et, en continuant à la suivre, sur un vaste plateau, on ne tarde pas à trouver à dr. (20 min. de marche) un chemin communal qui traverse le village de **Maurepas**, et qui, à 10 min. de l'embranchement, passe au pied d'une haute *tour* cylindrique (XIe s.), reste imposant d'une forteresse féodale très-redoutée des voyageurs au moyen âge. Cette tour, bâtie sur un petit tertre, à la limite du plateau, est entièrement ouverte d'un côté sur la moitié de sa circonférence. Les murs ont une grande épaisseur, et on peut encore distinguer, à l'intérieur, les traces des divers étages. — A peu de distance on aperçoit, à dr., l'église, près de laquelle on remarque les vestiges d'une porte qui formait vraisemblablement l'entrée d'une première enceinte de la forteresse. — Enfin, en contournant une ferme située entre la tour et l'église, on atteint une magnifique châtaigneraie, qui couvre une éminence d'où l'on jouit d'une vue délicieuse et étendue sur Pontchartrain, Néauphle-le-Château et sur de beaux coteaux boisés. — Un peu après avoir dépassé (à dr.) le chemin communal menant à la tour de Maurepas et le village, on quitte le vaste et monotone plateau de la Verrière; on passe dans une forêt et, jusqu'à Montfort-l'Amaury, on traverse une riante campagne offrant presque constamment de charmantes perspectives.

Le Tremblay, joli et riche v. de

413 hab., dans une situation très-agréable, possède (à 4 kil. de la route) un beau château, orné d'un vaste parc. Ce château, qui renferme plusieurs tableaux remarquables de Philippe de Champaigne, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rougé, fut longtemps le domaine des Leclerc du Tremblay. Le fameux père Joseph, capucin diplomate, que le cardinal de Richelieu honora d'une si grande confiance, était de cette famille. A 1 kil. 1/2 à peu près du Tremblay, se trouve *Bazoches*, v. de 342 hab. — *L'église* (à dr. de la route), précédée d'une petite esplanade plantée de beaux arbres, a conservé une tour et un portail de l'époque romane. La tour est percée de baies en plein cintre que divise en deux ouvertures une colonnette élégante. On remarque au portail, malheureusement masqué par une construction parasite formant porche, des restes de sculptures décoratives du style roman. — L'intérieur se compose d'une seule nef avec une voûte en bois.

A la sortie de Bazoches, on ne tarde pas à découvrir au loin la colline dont Montfort-l'Amaury occupe le versant et que surmontent les restes de l'ancien château. A 3 kil. de distance environ on aperçoit l'entrée du château Groussay, dont on longe le parc (à g.) en arrivant à Montfort-l'Amaury (V. ci-dessus, section IV, de Paris à Dreux).

Excursion à Chevreuse.

Des omnibus de correspondance font deux fois par jour le trajet de la Verrière à Dampierre (50 c.) et à Chevreuse (même prix).

On se rend de la station de la Verrière à (12 kil.) Chevreuse en passant par (2 kil.) *le Mesnil-Saint-Denis* (château du XVIIIe s.), et par Dampierre. Un petit monument, à g. de la route, consacré à Notre-Dame de la Salette, représente la Vierge apparaissant à deux enfants agenouillés. Ces figures sont en terre cuite et de grandeur naturelle. A 1 kil. au S. du Mesnil-Saint-Denis s'élèvent sur un vaste plateau, à l'extrémité d'une belle prairie (à dr.), les restes de l'**abbaye de Notre-Dame de la Roche**, de l'ordre de Saint-Augustin. Ce monastère avait été fondé en 1190 par Guy, sire de Lévis, qui, s'étant croisé contre les Albigeois avec Simon, comte de Montfort-l'Amaury, mérita par ses hauts faits d'armes le titre héréditaire de *maréchal de la Foi* que lui donna le roi Louis VIII, et qui reçut des dépouilles des Albigeois les terres de Florensac et de Mirepoix, en Languedoc. La *chapelle* de l'abbaye, entourée de bâtiments de ferme, appartient aux premières années du XIIIe s., et forme une croix latine de 28 mèt. de longueur, que précède un porche ouvert en ogive et que termine un sanctuaire en abside, coupé au XVIIIe s. par une cloison, afin de ménager au fond une sacristie. Il est à souhaiter que cet appendice de mauvais goût et délabré, qui nuit beaucoup à l'effet du sanctuaire, disparaisse. Les chapiteaux des piliers de la nef et des transsepts sont ornés de sculptures remarquables représentant des têtes d'hommes et d'animaux. Dans le pavé se voient des dalles tumulaires de plusieurs abbés, de chanoines réguliers et de bienfaiteurs de l'abbaye; le chœur contient les tombes à effigies du fondateur Guy I de Lévis, mort en 1230; de Guy II, mort en 1276, dont la statue est maladroitement baptisée du nom de saint Victor, et la tombe, plus richement ornée, de Roger fils de Jean de Lévis, et de Constance de Foix, mort en 1313. Nous mentionnerons encore de très-belles et curieuses stalles en bois, du XIVe s., qui se détériorent par l'effet de l'humidité; quelques traces de peintures murales relativement récentes; une ouverture circulaire de style roman dans le portail, et une jolie tourelle octogonale engagée dans la muraille de g.

M. le marquis de Lévis-Mirepoix a racheté cette chapelle, et l'on espère que le descendant des maréchaux de la Foi la fera restaurer.

Au côté droit de l'église s'appuie une très-belle salle formant autrefois soit une salle capitulaire, soit un réfectoire. Elle sert aujourd'hui d'habitation au fermier et elle a été divisée en trois compartiments par des cloisons pour ce nouvel usage. Aussi ne peut-on apprécier tout d'abord son étendue et sa disposition primitives. Elle se partageait en deux par-



Donjon de Maurepas.

ties principales séparées en trois travées indiquées par deux colonnes à chapiteaux octogones, supportant les retombées d'une voûte ogivale s'appuyant en outre à des colonnes semblables engagées dans les murs de clôture. L'une des colonnes des travées reste seule bien apparente. On remarque dans cette salle une ancienne et vaste cheminée ornée de sculptures, de la même époque. On aperçoit également, sur le côté droit de l'église, les traces d'un cloître. Enfin à dr., à l'entrée de la ferme, s'élève

encore la demeure abbatiale, datant du XVII[e] s.

15 à 20 min. de marche suffisent pour descendre de la Roche, par une route pittoresque tracée dans les bois, à *Lévy-Saint-Nom* (315 hab.), petit village bien situé dans la jolie vallée de l'Yvette, au-dessus de la rive g. de cette rivière. L'église paroissiale, qui date en partie de 1537, renferme la pierre sépulcrale d'Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, baron de Lévis ou Lévy, gouverneur de Saintonge et d'Anjou, mort en 1692. On a transporté dans la même église, sur le maître-autel, une très-ancienne statue de la Vierge provenant de la chapelle abandonnée de Notre-Dame de la Roche. Aux fêtes de l'Annonciation et de la Nativité, les mères des environs viennent faire toucher à cette statue les habits de leurs enfants, sur la tête desquels un prêtre lit l'Évangile de saint Jean qui termine la messe.

Le *château* ne présente aujourd'hui que des ruines consistant en pans de murs formés de moellons et de briques, séparés par de larges déchirures et couverts en partie d'épais rideaux de lierre. Une maison moderne recouvre en partie ces débris.

Au-dessous de Lévy-Saint-Nom on traverse l'Yvette, sur la rive dr. de laquelle une jolie route conduit à (8 kil.) Dampierre. Toutefois les piétons devront la laisser de côté, et, au lieu de traverser l'Yvette, prendre un chemin charmant, ombragé, qui passe entre la base d'un coteau boisé (à g.), où l'on remarque de beaux rochers, et (à dr.) la rive g. de l'Yvette, pour aboutir (40 à 45 min. de marche) à la route de Versailles, par laquelle, en tournant à dr., on arrive en quelques min. à Dampierre. Pour la description de Dampierre et de Chevreuse, *V.* ci-dessous, *Chemin de fer de Limours*, section XXII.

Au delà de la Verrière, on dépasse, au milieu d'une plaine riche mais monotone, la station aujourd'hui supprimée de l'*Artoire*, En face de l'ancien embarcadère de l'Artoire, vient s'embrancher sur la route impériale le chemin de Montfort-l'Amaury.

6e STATION. — LE PERRAY.

42 kil. de Paris, 9 kil. de la Verrière.

Le Perray (695 hab.) possède un beau château, dit de *Saint-Hubert*, construit pour les rendez-vous de chasse de Louis XV, au bord de l'étang de Pourras.

Excursion aux Vaux-de-Cernay.

En revenant du Perray à la montée de l'Artoire, on trouve sous l'arcade du chemin de fer un chemin qui conduit en quelques min. à *Auffargis* ou *Fargis*, ancien village dans lequel ont été découverts des vestiges de l'époque celtique et des sépulcres mérovingiens. Auffargis appartenait à la maison d'Angennes, d'où sortirent les comtes d'Auffargis ou de Fargis. Qui ne connaît les intrigues de la comtesse de Fargis, sous le ministère du cardinal de Richelieu ? En continuant à descendre la vallée entourée de bois, de rochers et de bruyères et arrosée par le ruisseau dit *des Vaux*, on atteint (6 kil. du Perray), au milieu d'un paysage d'un caractère à la fois sévère et pittoresque, près d'un étang formé par le ruisseau des Vaux, à l'aide d'une digue de retenue, les ruines du monastère des **Vaux-de-Cernay**, situé (3 kil.) à l'O. du village de *Cernay-la-Ville*.

Pour la description des Vaux-de-Cernay, *V.* la section XXII.

Des Vaux-de-Cernay, on peut gagner par une belle route décrite à la section XXII (1 h. 10 m. de marche) Dampierre et y prendre l'omnibus pour la station de la Verrière (ligne de Rambouillet) ou celle de Saint-Remi (ligne de Limours), situées à peu près à égale distance de Dampierre (6 à 7 kil.).

On entre dans la *Forêt-Verte*, qui se relie à celle de Rambouillet, puis on traverse les plaines fertiles des *Pâtis*, de *Grange-Colombe* et de *Grenonvilliers*.

7ᵉ STATION. — RAMBOUILLET.

48 kil. de Paris, 6 kil. du Perray, 40 kil. de Chartres.

HÔTELS : — *du Lion-d'Or ; — de Saint-Pierre ; — du Dauphin ; — de la Croix-Blanche.*

OMNIBUS : — pour la ville, 30 c.; la nuit, 60 c.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — Ablis (16 kil.) ; — Auneau (26 kil.) ; — Clairefontaine (8 kil.); — Dourdan (22 kil.); — Orsonville (22 kil.); — Rochefort (15 kil.); — Saint-Arnoult (15 kil.); — Sonchamp (9 kil).

Rambouillet (3971 hab.), ch.-l. d'arrond. du dép. de Seine-et-Oise, est situé à 145 mèt. d'alt., dans un petit vallon peu profond, arrosé par



Château de Rambouillet.

un affluent de l'Eure. Pour se rendre au château, il faut suivre la Grande-Rue (la rue Impériale) qui s'ouvre à dr., quand, après être descendu de la station, on a dépassé le viaduc du chemin de fer.

Rambouillet, bâti dès les premiers temps de la monarchie, au milieu de la vaste forêt d'Yveline, faisait alors partie du domaine royal. Sous les rois de la troisième race, il appartenait à la maison des comtes de Montfort ; il passa ensuite, par alliance, aux seigneurs de la Roche-Tesson, en Normandie, puis à la famille Bernier qui le donna en échange d'autres terres, en 1368, à Regnault d'Angennes, écuyer, premier valet tranchant de Charles VI. Celui-ci agrandit sa terre en se faisant successivement acquéreur de tous les fiefs environnants et de la seigneurie des Essarts dont il était le vassal. Son arrière-petit-fils, Jacques d'Angennes, y reçut, avec une grande partie de sa cour, François Iᵉʳ, qui y mourut le 31 mars 1547. En 1562, Catherine de Médicis, accompagnée de son fils Charles IX, attendi

à Rambouillet l'issue de la bataille de Dreux. En 1588, Henri III, fuyant de Paris après la journée des Barricades, y vint prendre gîte et « y coucha tout botté, » suivant le *Journal de l'Estoile*. Érigée en marquisat en l'année 1612, la terre de Rambouillet appartenait alors à Charles d'Angennes, dont la femme, Catherine de Vivonne, exerça, sous le nom de marquise de Rambouillet, une si puissante influence sur le mouvement littéraire du XVIIe s. Après la mort de Charles, Rambouillet échut au duc de Montausier, mari de la célèbre Julie d'Angennes. La seconde fille de Julie l'apporta en mariage au duc d'Uzès; mais elle mourut sans postérité, et, après la mort du duc, Rambouillet, saisi féodalement sur ses héritiers, fut, par décret du parlement, adjugé au directeur général des finances, Fleuriau d'Armenonville, qui y fit des embellissements considérables; mais il le revendit bientôt au comte de Toulouse, dernier fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, en faveur duquel la terre de Rambouillet, avec les châtellenies, fiefs et seigneuries qui y avaient été ajoutées en grand nombre par ses différents propriétaires, fut érigée en duché-pairie. Louis XIV y vint souvent avec Mme de



Grotte de Rabelais.

Maintenon. Plus tard, Louis XV y fut attiré par la belle comtesse de Toulouse. Enfin, le duc de Penthièvre, cédant aux instances réitérées du roi Louis XVI, lui vendit son domaine de Rambouillet.

Louis XVI se prit d'une vive prédilection pour ce domaine, qu'il augmenta et embellit encore. Il y fit élever de vastes bâtiments pour loger sa vénerie et ses équipages de chasse; il construisit la laiterie de la Reine et la ferme modèle dans laquelle il établit, en 1786, une bergerie pour la propagation des bêtes à laine fine en France. Un troupeau de mérinos, acheté à grands frais en Espagne, y fut installé. La bergerie, confiée à des directeurs habiles et protégée depuis par tous les gouvernements, en particulier par celui de Napoléon Ier, a prospéré au delà de toute espérance.

Louis XVI posséda Rambouillet comme domaine privé jusqu'au jour où la constitution de 1791 l'eut réuni à la liste civile. Mais, lorsque la royauté fut abolie, ce domaine fit retour à l'État et fut compris dans l'administration des domaines nationaux. Il fut alors démembré : l'État vendit toutes ses dépendances, maisons, terres, et conserva seulement le château, le parc et toute la forêt.

Rambouillet, tel que l'avait laissé la Révolution, fut compris dans la liste ci-

vile impériale, constituée en 1805. Napoléon y chassait quelquefois et y rendit, en juillet 1810, le décret qui réunit la Hollande à son empire. Le 29 mars 1814, Marie-Louise, ayant quitté Paris, qui était déjà menacé par les Alliés, passa la nuit à Rambouillet. Elle y fut remplacée le lendemain par l'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte. Elle y revint enfin le 12 avril, y séjourna dix jours, avec le roi de Rome, et en repartit pour Vienne, escortée de 2000 soldats autrichiens. Après Waterloo, Rambouillet servit aussi d'étape à Napoléon Ier, sur la route de l'exil. L'empereur y passa la nuit du 25 au 26 juin 1815.

Sous la Restauration, Rambouillet fit partie des listes civiles de Louis XVIII, qui y vint une seule fois, et de Charles X, qui y chassait plus que partout ailleurs. Le 26 juillet 1830, Charles X quitta le château de Saint-Cloud pour venir chasser à Rambouillet. En descendant de voiture au pied de la grosse tour crénelée, il dit d'un ton qui ne lui était pas familier : « Notre prédécesseur François Ier est mort ici après une chasse à courre, et moi, sans doute, je suis destiné à finir comme lui.... » Peu de jours après ces paroles prophétiques, la famille royale s'éloignait précipitamment de Saint-Cloud et entrait le 1er août,



Laiterie de la Reine.

à neuf heures du soir, à Rambouillet. La maison militaire du roi fut placée au bivouac dans les jardins anglais; les troupes de la garde et l'artillerie dans le parc et sur les hauteurs qui dominent la ville. Mais, le lendemain, Charles X et le Dauphin signèrent à Rambouillet, l'un son abdication, l'autre sa renonciation au trône en faveur du jeune duc de Bordeaux.

Le 3 août au soir, trois commissaires, députés par le gouvernement provisoire, MM. le maréchal Maison, de Schonen et Odilon-Barrot, furent introduits chez le roi et lui annoncèrent qu'environ 25 000 Parisiens armés marchaient sur Rambouillet pour le contraindre à quitter le royaume. Les commissaires ajoutaient qu'ils avaient peu d'heures d'avance sur les Parisiens et que, par conséquent, il ne fallait pas perdre un instant pour éviter la gravité du péril. A 9 heures, le roi donna l'ordre du départ et se rendit à Cherbourg, où il s'embarqua pour un exil qui devait être éternel.

Après 1830, la Chambre des députés, ayant refusé de comprendre le domaine de Rambouillet dans la liste civile du roi Louis-Philippe, le château et le parc furent *affichés* comme une maison de campagne et loués, pour douze ans, par le baron Schickler. Ils furent ensuite occu-

pés par le comte Duchâtel. A la suite de la révolution de 1848, le château fut loué à un entrepreneur de fêtes, qui le convertit en cabaret et en bal public. Le parc et le jardin, administrés par le régime forestier, virent tomber en ruine leur mur de clôture et abattre sans pitié leurs magnifiques avenues. Aujourd'hui Rambouillet est rentré dans la liste civile impériale.

Le domaine de Rambouillet se divise en trois parties bien distinctes : le château, le parc et les jardins.

Le **château**, qui n'a conservé de sa première construction au XIVe s. qu'une grosse tour à créneaux et à mâchicoulis et quelques salles basses attenantes, a été depuis successivement restauré, agrandi ou mutilé à diverses époques. Les constructions modernes, rangées autour des débris de la vieille forteresse, forment un mélange de bâtiments irréguliers dont la partie principale se compose de deux corps de logis perpendiculaires. Quand il n'est pas habité, on peut en visiter l'intérieur, aussi peu intéressant d'ailleurs que l'extérieur. On y remarque seulement dans la salle à manger, dans le boudoir et dans le petit salon, de belles boiseries en chêne, exécutées sous Louis XV par l'ordre du comte de Toulouse.



Pont biais et gare de Rambouillet.

Le *parc*, l'un des plus beaux et des plus grands qui soient en France, contient plus de 1200 hectares clos de murs, plantés de taillis et de hautes futaies, coupés dans tous les sens par de longues avenues admirablement dessinées. Les terres en sont cultivées par la ferme Impériale que Louis XVI fit bâtir. On visitera avec intérêt les *bergeries* du premier troupeau de mérinos introduit en France, et le lieu appelé l'*île des Roches*, où Catherine de Vivonne donnait des fêtes mythologiques en l'honneur des beaux esprits qui formaient son cortége assidu et qu'elle y amenait de Paris. On y voit encore dans une roche la *grotte de Rabelais*, présenté à Rambouillet par le cardinal du Bellay, parent des d'Angennes.

Les *jardins*, qui s'étendent au S. du château, sont divisés en deux parties : le parterre et le jardin anglais. Le *parterre* renferme : un magnifique quinconce; de belles avenues de tilleuls; une salle de tulipiers; des avenues d'acacias séculaires; de longues et vertes pelouses; un champ de roses; de superbes plates-bandes de rhododendrons, et une avenue de cyprès de la Louisiane, unique en Europe. Une immense pièce d'eau, divisée en nombreux canaux par des îles plantées d'arbres et semées de gazon,

sépare le parterre du *jardin anglais*, dans lequel on entre par deux portes: l'une à l'extrémité de la pièce d'eau, à l'O., près de la laiterie; l'autre au S. E., près de la grande pièce d'eau voisine du chemin de fer. Le parterre a été dessiné à la française du temps du comte de Toulouse; dans toute sa partie haute, il est planté d'arbres forestiers de toutes les essences; parmi lesquels se trouvent de nombreuses variétés d'arbres verts semés sous le premier Empire. Le jardin anglais, dessiné sous le duç de Penthièvre et restauré sous Napoléon Ier, abonde en arbres exotiques des plus belles variétés; les prairies en sont capricieusement sillonnées par des allées sablées qui suivent ou traversent des rivières aux nombreux contours. Ici l'eau se brise en écume en s'échappant d'un rocher artificiel; là c'est une chaumière dont l'intérieur est tapissé de coquilles produisant le plus merveilleux effet; plus haut c'est un rustique ermitage, avec sa chapelle, caché sous l'épais ombrage des hêtres, des mélèzes et des pins. On peut y faire de belles études d'arbres et de charmantes promenades



Ruines de Saint-Hilarion.

A l'extrémité N. O. du jardin anglais, mais en dehors, au pied du monticule sur lequel s'élève la ferme, est la *laiterie de la Reine*. Louis XVI l'avait fait bâtir, orner et meubler pour Marie-Antoinette : le premier consul la fit dépouiller et démeubler pour la laiterie de Joséphine à la Malmaison. L'empereur la fit enfin restaurer pour Marie-Louise. C'est un petit temple bâti en grès et qui ressemble à un tombeau. A l'intérieur, on montre une rotonde décorée d'une vaste table et de consoles de marbre blanc, puis une salle carrée, au fond de laquelle l'eau s'échappe des fissures d'un rocher artificiel, pour tomber dans une vasque rustique où se baigne une nymphe sculptée par Beauvalet. Cette nymphe a remplacé le beau groupe de la nymphe à la chèvre, de Julien, qui est aujourd'hui dans les galeries du Louvre. Dans le pavillon de g. (en entrant), une salle démeublée (le salon de la reine) est décorée de quatre jolies *grisailles* en relief par Sauvage.

L'*église* de Rambouillet, qui n'offre aucun intérêt, mais qui doit être reconstruite, possède un ancien tableau

attribué à Thévenin (*le Christ en croix*), un autre de Carle Vanloo (*Conversion de saint Hubert*), et un tableau (*saint Lubin*) d'Eugène Tourneux, donné par M. de la Motte. Dans un caveau muré sont ensevelis plusieurs membres de l'illustre famille d'Angennes. — *L'hôtel de ville* (1787) sert de mairie et de halle aux grains. La salle du conseil renferme deux beaux portraits attribués à Mignard. — *L'hospice* a été fondé par la comtesse de Toulouse, en 1731.

Au delà de Rambouillet, la voie passe sur deux petits viaducs. Quand on a dépassé le mur des jardins du château et du village de Guéville, on ne tarde pas à apercevoir sur la dr. les ruines du vieux *manoir* féodal de *Gazeran*, situé dans la commune du même nom (660 hab.); on longe le parc du château Voisin, puis on entre dans le département d'Eure-et-Loir, en même temps que dans la vallée de Saint-Hilarion. On traverse la Droue en deçà de la station d'Épernon.



Carrières d'Epernon.

8e STATION. — ÉPERNON.

61 kil. de Paris, 13 kil. de Rambouillet.

HÔTEL et CAFÉ *de la Gare*. — AUBERGE *de la Grâce-de-Dieu*.

Épernon, V. de 1683 hab. (canton de Maintenon), est située à dr. de la station, sur le penchant et au pied d'une colline baignée par la Guesle, affluent de l'Eure. Du sommet du plateau (106 mèt. d'altit.), sur les flancs duquel s'étagent en partie ses maisons, on découvre un vaste panorama que terminent au S. O. les clochers de la cathédrale de Chartres, éloignés de 23 kil. à vol d'oiseau.

Autrefois entourée de murs et de fossés, la ville d'Épernon reçut de Simon Ier, seigneur de Montfort, comte d'Évreux, et vers la fin du XIe s., une charte d'affranchissement. Dans le courant du XIIIe s., Laure de Montfort, fille du comte Amaury VI, apporta en dot à Ferdinand de Castille, comte d'Aumale, la baronnie d'Épernon, qui passa successivement de la maison d'Aumale dans celles des comtes de Vendôme et des rois de Navarre.

La seigneurie d'Épernon fut érigée en duché l'an 1581, en faveur de Jean-Louis Nogaret de la Valette, un des mignons

d'Henri III, pour prix de ses indignes complaisances. Ce favori parvint dans la suite à gagner toute la confiance d'Henri IV et se trouvait dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné. Le duc d'Épernon se rendit odieux par sa hauteur et sa violence, qui donnèrent sans doute naissance à ce dicton populaire :

Épernon,
Petite ville sans renom,
Rivière sans poisson,
Justice sans raison.

De son mariage avec Marguerite de Foix, comtesse de Candale, le duc d'Épernon laissa trois fils ; le plus célèbre d'entre



Épaule de Gallardon.

eux fut le cardinal de la Valette, archevêque de Toulouse, qui s'engagea dans le parti du cardinal de Richelieu dont il fut toujours le servile adhérent. Il fut par cette raison désigné dérisoirement sous le nom de cardinal-valet, par opposition au cardinal-ministre. Au commencement du XVIIIe s., le duché d'Épernon, dont la pairie s'était éteinte, fut vendu par le marquis d'Antin, partie au maréchal de Noailles et partie au comte de Toulouse.

Il ne reste du *château* d'Épernon, dont on fait remonter la construction à Amaury II de Montfort et au milieu du XIe s., que des caveaux voûtés et quelques vieux pans de murailles.

L'église de Saint-Pierre ne présente de remarquable que des restes d'anciens vitraux et un caveau qui servait, dit-on, de lieu de sépulture aux seigneurs d'Épernon.—Une construction plus curieuse, à laquelle on accède par de larges escaliers de grès, dans la partie haute de la ville, a conservé le nom de *la Diane*, et, suivant l'opinion générale, un temple dédié à cette déesse aurait d'abord existé sur cet emplacement. Quelle que soit la valeur de cette tradition, l'édifice actuel de la Diane, composé de trois nefs à voûtes d'ogive, soutenues sur de lourds et épais piliers, fut élevé au XIIIe s. pour les religieuses de la *Haute-Bruyère*.

Aujourd'hui ces salles basses, appelées les *Pressoirs d'Épernon*, servent de hangars pour les voitures; au-dessus est établie une école de filles.



Hanches.

Il se fait à Épernon une exploitation considérable de grès siliceux.

A 9 kil. au S. d'Épernon, se trouve Gallardon, qui, quoique plus éloigné de Maintenon, correspond avec la station de cette dernière ville. — **Gallardon** (1671 hab.) est l'un des points les plus curieux du pays chartrain. On y voit les ruines d'un *donjon* cylindrique élevé au XIe s. par Geoffroi, vicomte de Châteaudun, et que Dunois, après en avoir chassé les Anglais qui s'en étaient emparés sous la conduite de Talbot, fit démanteler en 1442. Ces ruines, connues sous le nom d'*épaule de Gallardon*, sont situées sur une éminence bordée par l'Ocre, près de son confluent avec la Voise, à 119 mèt. d'altit., et appartiennent à M. le duc de Luynes. — *L'église*, ancien prieuré de l'abbaye de Bonneval, offre un mélange des styles roman, ogival et de la Renaissance. Le chœur et les nombreuses

guilles qui surmontent cet édifice ont un chef-d'œuvre de grâce et de gèreté. — Près de l'une des entrées la ville, du côté de Maintenon, est ne belle *maison en bois*, du xv° s.

La voie ferrée laisse à dr., au delà u *château de Morville*, le village des *anches* (839 hab.), dominé par la eille tour de son clocher, puis entre ans une tranchée assez profonde et oupe bientôt à angle aigu l'énorme ôle de l'aqueduc de Maintenon.

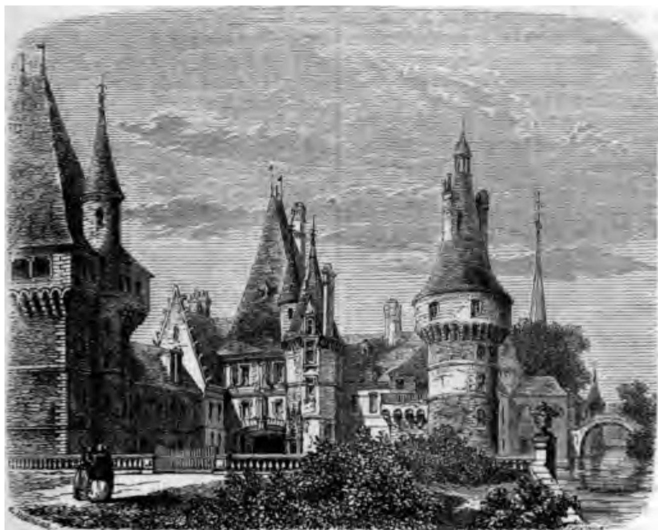
9° STATION. — MAINTENON.

69 kil. de Paris, 8 kil. d'Épernon, 8 kil de Nogent-le-Roi (les deux églises).

HÔTEL ***Saint-Denis.***

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour — Gallardon (11 kil.; prix, 60 c.) et Nogent-le-Roi (12 kil.; prix, 1 fr. *V. Itinéraire général de la France*: la *Normandie*)

Maintenon, ch.-l. de c. de 1920 hab., situé à dr. du chemin de fèr, en deçà de l'aqueduc, doit sa notoriété



Château de Maintenon du côté de la cour.

son **château**, que Louis XIV acheta n 1674 au marquis de Villeray pour n faire don à Françoise d'Aubigné, réée marquise de Maintenon en 1688. e château avait été élevé par Jean ottereau, trésorier des finances sous s rois Louis XI, Charles VIII, ouis XII et François Ier, et dont la lle unique, Isabeau, épousa en 1526 acques d'Angennes, seigneur de ambouillet. La maison d'Angennes endit Maintenon au marquis de Villeray. Lorsqu'elle maria sa nièce au duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, Mme de Maintenon lui fit don de sa terre, qui depuis est toujours restée dans la famille de Noailles. Les armes de Jean Cottereau (d'argent à trois lézards de sable) sont sculptées sur les deux tourelles en encorbellement qui flanquent la porte d'entrée, autrefois munie d'un pont-levis. Le château actuel est environné de larges et profonds fossés d'eaux

vives, alimentés par l'Eure et par la Voise.

C'est à Jean Cottereau qu'est due la jolie *chapelle*, anciennement église paroissiale, dont les vitraux (diverses scènes de la *Passion*) brillent d'un vif éclat. Mme de Maintenon fit construire l'aile droite du château entre la grosse tour carrée couronnée de mâchicoulis et l'entrée principale flanquée de tourelles; puis l'aile g. reliée à la chapelle et une longue galerie attenante à la chambre et au cabinet du roi, par laquelle Louis XIV allait entendre la messe (M. le duc de Noailles a fait décorer magnifiquement cette galerie). La dépense de ces constructions s'éleva à 140 000 livres. Une antichambre, où dînait Mme de Maintenon, précède la chambre à coucher, tendue en étoffes du temps et que M. le duc de Noailles a fait restaurer avec le plus grand soin. Le lit est au fond; un portrait de la marquise et ceux des d'Aubigné complètent l'ameublement.

Les appartements historiques du château sont ouverts complaisamment aux étrangers, quand M. le duc de Noailles est absent. Parmi les hôtes illustres qui les ont habités, nous devons citer Racine, qui y séjourna longtemps, lorsque Mme de Maintenon le chargea d'écrire pour les Demoiselles de Saint-Cyr les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. L'une des avenues du parc, où le grand poëte se promenait souvent en composant ses vers, a conservé le nom d'*allée Racine*. Louis XIV ne fut pas non plus le dernier roi de sa race l'hôte de Maintenon. « Au milieu de la nuit du 3 août 1830, dit M. le duc de Noailles (*Histoire de Mme de Maintenon*), le bruit se répandit tout à coup à Maintenon que Charles X, obligé de fuir sa capitale et résidant depuis trois jours à Rambouillet, allait venir y demander un asile. Aussitôt les ordres furent donnés, les appartements préparés, et, à 2 h. du matin, tout se trouva prêt à recevoir le triste cortége attendu. La nuit était calme et pure, la lune à demi voilée, et le silence n'était interrompu que par les pas de deux régiments de cavalerie qui défilaient sur le pont de la ville, après lesquels défila aussi, sur le même pont, l'artillerie de la garde, mèche allumée. Cette marche guerrière et silencieuse, le bruit sourd des canons, l'aspect des noirs caissons, l'éclat de ces torches au milieu des ténèbres, présentaient l'image trop véritable du convoi de la monarchie.

« A deux heures du matin, les premières voitures arrivèrent, ensuite M. le Dauphin et Mme la Dauphine, Mme la duchesse de Berry, M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle, enfin le roi et toute sa suite.... En descendant de voiture, le roi paraissait accablé, sa tête était penchée sur sa poitrine et pliait sous le poids des réflexions. Il monta avec peine l'escalier qu'avait jadis monté Louis XIV, et il fut conduit dans l'appartement de Mme de Maintenon qu'on lui avait destiné; celui qu'avait jadis occupé Louis XIV fait aujourd'hui partie de l'appartement public. Il y resta quelques moments avec sa famille, puis chacun des princes se retira chez lui, et Charles X, demeuré seul avec le maître et la maîtresse du lieu, leur adressa ces paroles: « Je ne veux pas qu'on fasse la guerre civile en France, et qu'on y verse du sang pour moi; je m'éloigne. Mon regret est de n'avoir pas pu la rendre heureuse, car ç'a toujours été mon vœu le plus cher; je voulais sa puissance et sa tranquillité : tout mon désespoir est l'état dans lequel je la laisse. Que va-t-il arriver? Le duc d'Orléans lui-même n'est pas certain d'avoir dans quinze jours la tête sur ses épaules. On m'assure que tout Paris marche contre moi; je ne m'en suis pas fié cependant aux rapports des commissaires; quand ils ont été sortis, j'ai appelé Maison et je lui ai dit : « Je vous de« mande de me dire, foi de soldat, si « ce qu'ils m'ont dit est vrai; » il m'a

répondu : « Ils ne vous ont dit que « la moitié de la vérité. »

« La première cour du château se trouvait remplie par les voitures, les chevaux de main et des soldats couchés par terre. Dans la deuxième étaient quelques voitures encore avec la compagnie des cent-Suisses qui bivouaquait sur le pavé, et dont les officiers déchirèrent et se partagèrent le drapeau. De temps à autre, des détonations lointaines faisaient appréhender une attaque de nuit, mais ces détonations provenaient de quelques soldats qui déchargeaient leurs armes. Enfin le tumulte s'apaisa peu à peu et le silence reprit par degrés l'empire qui lui appartient pendant la nuit.... Le lendemain, à 10 h., Charles X entendit la messe dans la chapelle du château. Ce fut dans cette petite chapelle que l'infortuné monarque offrit à Dieu le sacrifice de la couronne qui lui était si douloureusement arrachée. C'est en effet à Maintenon que Charles X cessa véritablement de régner : c'est là qu'il licencia la garde royale et les cent Suisses, ne gardant pour escorte que les gardes du corps qui l'accompagnèrent jusqu'à Cherbourg. Après la messe, le roi remonta un instant dans sa chambre, et, à 11 h., le cortége se remit en route, laissant dans les âmes une impression ineffaçable, et attachant à ces lieux déjà pleins de souvenirs une nouvelle et triste célébrité. »



Château de Maintenon du côté du parc.

Le *parc*, qui s'étend derrière le château, est magnifique. Jean Cottereau y avait établi des jardins fruitiers et des potagers ; Mme de Maintenon le fit agrandir ; le Nôtre y dessina un parterre, construisit le grand canal passant sous l'aqueduc et planta

les deux grandes avenues que l'on y voit encore. Trente ponts jetés sur les canaux, sur la Voise et sur l'Eure, relient entre elles de larges prairies, ombragées çà et là par des massifs et par des arbres de haute futaie. Mais ce qui rend surtout ce parc remarquable, ce sont les ruines du gigantesque aqueduc sur lequel Louis XIV avait entrepris de faire passer les eaux de l'Eure pour les amener dans les jardins de Versailles. (V. ci-dessus, au sujet des travaux de construction et de leur abandon, la page 37.)

Cet **aqueduc**, destiné à réunir les deux collines entre lesquelles s'étend la vallée de Maintenon, devait être construit en maçonnerie, sur une longueur d'environ 4600 mèt. Au plus profond de la vallée, il devait s'élever sur trois rangs d'arcades. Le 1er rang, le seul qui ait été construit, se compose de 47 arcades de 13 mèt. d'ouverture chacune sur 15 mèt. 60 cent. de profondeur, et 975 mèt. de longueur totale. La hauteur des arches varie suivant l'inclinaison du sol; les plus hautes atteignent 25 mèt. Les piles sont armées d'un contre-fort de 2 mèt. de saillie sur 8 mèt. de hauteur.



Aqueduc de Maintenon.

L'élévation totale de ce 1er étage est de 30 mèt.

(Pour la description de la ville de Chartres et de la route de Rennes par le Mans, voir l'*Itinéraire général de la France*, *Bretagne*, par AD. JOANNE. Paris, Hachette et Cie.)

SECTION IV.

DE PARIS A DREUX[1].

(CHEMIN DE FER DE GRANVILLE.)

La ligne de Paris à Dreux a été décrite pages 105-127 jusqu'à Versailles, et pages 133 et 134 de Versailles à Saint-Cyr. Les trains ne s'arrêtent à Bellevue et à Versailles que pour prendre des voyageurs.

Au delà de Saint-Cyr, le chemin de fer, laissant à g. la ligne de Rambouillet, croise la route de terre de Paris à Chartres, sous un viaduc de 8 mèt., puis, au sortir d'une courte tranchée, passe près de *Fontenay-le-Fleury*, v. de 634 hab., aux environs duquel ont été bâties de belles maisons de campagne. L'église, du style de la Renaissance, renferme un tableau de Duval-Lecamus. On laisse, à g., *Bois-d'Arcy*, v. de 454 hab., situé près de l'étang de Saint-Quentin (église antérieure à 1556).

4e STATION.—VILLEPREUX-LES-CLAYES.

29 kil. de Paris, 12 kil. de Versailles, 7 kil. de Saint-Cyr.

Cette station a dû son nom à deux villages situés, l'un, celui de *Villepreux* (581 hab.; omnibus, 20 c. le jour, et 30 cent. la nuit, sans bagages), à dr. du chemin de fer (2 kil.), et l'autre, celui de *Clayes* (315 hab.), à 800 mèt. sur la g. L'église date du XIIe s. L'ancien château de Villepreux, transformé en une filature de laines et de cachemires, appartient à M. L. Bietry. Le château moderne est la propriété de M. Bertin de Vaux, général de division. Dans les bois d'Arcy, au ham. de la *chapelle Saint-Jouan*, se célèbre, tous les ans, le lundi de la Pentecôte, une charmante fête champêtre. A Clayes se voient une église du XIe s. et un château moderne.

On aperçoit à g. le village de *Plaisir* (1112 hab.), dont l'église remonte en partie au XIIIe s.; le château date du règne de Louis XIII.

5e STATION. — GRIGNON.

33 kil. de Paris, 4 kil. de Villepreux.

Grignon, ham. (287 hab.), de la c. de Thiverval, est situé sur la dr., dans la vallée de Gally arrosée par le

---

1. *Embarcadère*. A Paris, boulevard Montparnasse, n° 44. (*V.* p. 105 et 133.)
Quatre *départs* par jour. La *durée du trajet* est de 2 h. 1/2.
Pour les *omnibus*, *V*. p. 105.
Le *prix des places* est ainsi fixé :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
9	Bellevue	» »	» »	» »
17	Versailles	» »	» »	» »
22	Saint-Cyr	2 45	1 85	1 35
29	Villepreux-les-Clayes	3 25	2 45	1 80
33	Grignon	3 70	2 75	2 05
40	Villiers-Néauphle	4 50	3 35	2 45
45	Montfort-l'Amaury	5 05	3 80	2 75
49	Garancières-la-Queue	5 50	4 10	3 »
56	Tacoignières	6 25	4 70	3 45
63	Houdan	7 05	5 30	3 90
70	Marchezais	7 85	5 90	4 30
80	Dreux	9 20	6 90	5 05

Abonnements :

	SIX MOIS. 1re cl.	SIX MOIS. 2e cl.	UN AN. 1re cl.	UN AN. 2e cl.
Saint-Cyr	300	200	400	300
Villepreux	300	200	400	300
Grignon	325	250	500	375
Villiers	325	250	500	375
Montfort	350	275	525	400
Garancières	375	275	550	400
Tacoignières	400	300	600	450
Houdan	400	300	600	450

ruisseau du même nom. Le *château* et le parc, d'une étendue de 290 hectares, occupent le fond et les deux versants du vallon, où se trouvent aussi les jardins, une pièce d'eau de plusieurs hectares, des prairies, des bois d'essences variées, quelques terres labourables et une falunière abondant en coquilles fossiles d'une rare conservation.

Le surplus du domaine, situé sur un plateau, ne comprend que des terres labourables d'une étendue de 176 hectares.

Cette propriété a successivement appartenu à la famille de Brassac, au beau-père du maréchal Ney et au maréchal Bessières. Dans les premiers jours de son mariage, Ney occupa l'appartement du 1er étage qui forme l'angle de la façade et de l'aile dr. du château.

A l'époque où ce château appartenait au maréchal Bessières, Napoléon Ier vint chasser deux ou trois fois dans le parc. Espérant y recevoir plus souvent l'Empereur, le maréchal fit disposer dans l'aile g. du château un appartement princier que l'empereur n'a jamais occupé, mais dont il remboursa les frais d'installation à la veuve de son compagnon d'armes.

Aujourd'hui Grignon est le siége d'une **école** agronomique théorique et pratique dont la fondation, due à l'initiative de Polonceau père, alors ingénieur en chef à Versailles, a été un des plus grands services rendus à l'agriculture française.

Sous ce rapport, l'histoire de sa création présente un intérêt t[illegible] spécial.

Polonceau conçut le projet de [illegible] de Grignon longtemps avant l[illegible] tion de la ferme modèle de R[illegible] que le témoigne une note [illegible] M. Cordier dans son ou[illegible] griculture de Flandre, [illegible] mais ce projet, plus va[illegible] que celui de M. d[illegible] des conditions pl[illegible] surtout à cette é[illegible]

Tandis que l'[illegible] ville ne voulait offrir que l'exemple d'une culture perfectionnée et la preuve pratique de ses avantages, Polonceau voulait fonder un établissement où pussent être réunis tous les faits pratiques servant à la fois de base et de démonstration à l'enseignement des sciences applicables à l'agriculture.

Pour acquérir le domaine nécessaire, pour l'exploiter et y créer des écoles de différents degrés, il fallait un capital considérable.

Quand il eut fait apprécier son projet par des hommes qui ont laissé ou qui portent encore un nom honorable dans la grande propriété, l'agriculture, l'industrie et la finance, tels que les Mortemart, les Darblay, les Ternaux, les Mallet et bien d'autres, Polonceau le présenta à M. le duc de Doudeauville, alors ministre de la maison du roi Charles X. La portée et l'utilité d'une telle institution frappèrent tellement l'esprit du ministre et celui de Charles X que le roi voulut acheter le domaine et en accorder pendant 40 ans la jouissance gratuite à l'institution. La Société fondatrice s'imposa l'obligation de faire, en retour de cette jouissance, des améliorations foncières pour une somme totale de 300 000 fr., sacrifice qui équivalait à un fermage de 7200 fr. par an.

En même temps que Polonceau réalisait ces conditions matérielles, il s'occupait de trouver le directeur de l'établissement. Il avait eu d'abord le dessein de le diriger lui-même, comme l'indique M. Cordier; mais ses amis et la réflexion l'ayant retenu dans sa carrière d'ingénieur, où, déjà connu par d'éminents travaux, il devait s'illustrer encore, il jeta les yeux s[illegible] ses anciens amis, M. Bella, qui, [illegible]ervice militaire, dirigeait al[illegible], avec beaucoup de soin [illegible], la verrerie et la ferme [illegible]nts.

[illegible] visité les écoles d'agricul[illegible]gne, le nouveau directeur, [illegible] et possédant une [illegible] approprier des idées [illegible] concession de [illegible]

A cette déception financière se joignit une perte personnelle bien sensible. Des dissentiments, dont Polonceau eut le droit d'être blessé, l'éloignèrent de l'administration de Grignon, et, quoiqu'il n'ait jamais refusé depuis à ceux qui l'avaient obligé à se retirer le secours de ses lumières, sa retraite laissait un grand vide.

Cependant M. Bella restait entouré des professeurs que son ami avait choisis, et préparait son fils aîné, par de solides études et par des voyages, à le seconder et à le suppléer un jour, mais il fallait ou que les bénéfices de l'agriculture et le désintéressement des actionnaires pussent subvenir à certains frais ou que le gouvernement intervînt. Force fut, après quelques années d'efforts, de recourir à ce dernier moyen; et, grâce à l'appui de M. le duc de Mortemart, le gouvernement prit à sa charge le traitement des professeurs et les frais matériels de l'instruction scientifique.

Dès lors l'établissement profitait tout à la fois de la générosité de Charles X, qui avait en définitive laissé un revenu de plus de 20 000 fr. pour 7200 fr. d'améliorations annuelles, du bénéfice que lui laissaient la pension des élèves, et de la consommation des produits de la culture. Grâce à ces avantages, le succès fut assuré, et les nombreux élèves qui sont sortis de l'école de Grignon ont répandu sur toute la surface de la France les connaissances théoriques et pratiques qu'ils y avaient puisées.

Aujourd'hui l'établissement de Grignon, qui, après la mort de M Bella, fut dirigé avec distinction par son fils, est en voie de transformation. Le bail de 40 années, concédé par Charles X, est expiré, la Société fondatrice se dissout et le gouvernement semble vouloir se réserver entièrement le domaine et l'institution agronomique. Espérons que cet établissement, déjà supérieur à ceux du même genre qui existent en Europe, gardera non-seulement cette supériorité, mais atteindra tout le développement qu'avait désiré et prévu l'éminent ingénieur qui en a conçu le projet et posé les premières bases.

L'école de Grignon compte environ 60 élèves qui payent une pension de 750 fr. — Des examens d'admission ont lieu chaque année. — Douze demi-bourses, dont six pour les anciens élèves des fermes-écoles, sont accordées à chaque division des élèves de l'école. Les études comprennent : l'économie et la législation rurales, l'agriculture, la sylviculture et la botanique, la zootechnie, le génie rural, la physique et la chimie agricoles et la comptabilité.

Thiverval, c. de 497 hab., dont dépend l'établissement de Grignon, possède une *église* du XIII[e] s., classée parmi les monuments historiques.

La voie ferrée, laissant à g. *Saint-Germain-de-la-Grange* (175 hab.), décrit une courbe vers le S., traverse une longue et profonde tranchée, et, au delà de *Villiers-Saint-Frédéric* (396 hab.), bâti sur le penchant d'un coteau couvert de vignes, atteint la station de Villiers-Néauphle.

6[e] STATION. — VILLIERS-NÉAUPHLE.

40 kil. de Paris, 7 kil. de Grignon, 1 kil de Villiers, 1 kil. 1/2 de Néauphle.

La station porte le nom des deux villages de Villiers-Saint-Frédéric et de **Néauphle-le-Château** (1242 hab.; omnibus, 20 c.), situés à g. à 1 kil. l'un de l'autre.

On aperçoit, à dr., dans la jolie vallée de la Mauldre, *Néauphle-le-Vieux* (490 hab., jolie villa formée des bâtiments d'une ancienne abbaye de Bénédictines).

A 2 kil. de la station, sur la g., se trouve le beau *château de Pont-Chartrain* (parc magnifique) appartenant à Mme de Payva.

Après avoir croisé la route d'Épone et franchi la Mauldre sur un viaduc de 4 mèt. d'ouverture, la voie ferrée parcourt une vaste plaine nue sur laquelle se montrent, à dr. *Vicq* (172 hab.), et à g. *Méré* (389 hab.).

7[e] STATION. — MONTFORT-L'AMAURY.

45 kil. de Paris, 5 kil. de Villiers-Néauphle. La ville est située à 3 kil. à g. de la station (omnibus, 30 c. le jour et 40 c. la nuit, sans bagages; avec bagages, 50 c. le jour et 60 c. la nuit).

Montfort - l'Amaury (hôt. : *des Voyageurs, de Paris*), ch.-l. de c. de

1658 hab., conserve les ruines de son vieux château (on ne les voit pas du chemin de fer), qui dominent toute la contrée. Ce fut dans cette forteresse que résidèrent les puissants comtes de Montfort, dont le nom occupe si souvent l'histoire pendant les deux premiers siècles de la dynastie des Capets. Ils descendaient de Charlemagne par Judith, fille de Charles le Chauve, qui avait épousé le comte de Flandre, Beaudouin Bras de fer.

Simon Ier, l'un des comtes de Montfort, fut le père de Bertrade qui s'enfuit du château de son premier mari, Foulques le Réchin, comte d'Anjou, pour épouser Philippe Ier, roi de France, déjà marié comme elle. Ce cas de bigamie double et publique est un des faits les plus curieux de l'histoire. Le pape excommunia les deux criminels couronnés. Ils se moquèrent du pape, et vécurent ensemble pendant seize années. Bertrade,



Ruines du château de Montfort.

dit M. Henri Martin, « eut l'adresse de réconcilier ses deux maris, et l'impudence d'aller avec le second visiter le premier dans la ville d'Angers.... Ce dut être un spectacle assez scandaleux que de les voir tous trois siéger à une même table dans le château, ou sur un même banc d'honneur à l'église. Elle faisait asseoir le roi à ses côtés, et Foulques à ses pieds sur un escabeau. » On connaît ses attentats contre Louis le Gros dont elle convoitait l'héritage pour son propre fils. N'ayant pu réussir, elle se fit religieuse de dépit.

Parmi les seigneurs de Montfort, un des plus célèbres fut Simon de Montfort, qui lutta avec succès contre les comtes de Toulouse.

Montfort-l'Amaury, dont les rues, en général escarpées, mais très-propres, s'étagent sur les flancs d'une haute colline, renferme, outre le château Groussay, à l'entrée de la ville, plusieurs jolies habitations particulières de construction récente.

Il ne reste du **château** de Montfort-l'Amaury que les débris de deux tours, situés sur un mamelon qui termine la colline de Montfort. Un pan de muraille très-épaisse, s'élevant à une certaine hauteur et enveloppé en partie par la verdure d'un lierre magnifique, est tout ce qui subsiste de la plus ancienne de ces tours. La seconde, en face de celle-ci, est de forme hexagonale; bâtie en pierres et en briques, elle conserve encore un aspect très-élégant. Une plaque en marbre noir, scellée sur l'une des faces, porte une inscription en lettres d'or rappelant l'acquisition faite de ces ruines par la ville de Montfort. Le mamelon qu'elles occupent forme une très-agréable promenade garnie de massifs de verdure, de pelouses, de bancs, et coupée de sentiers qui remontent en pente douce jusqu'aux deux tours. De la partie supérieure on jouit d'une vue très-étendue d'un côté, sur la vallée de la Maulde, Néauphle-le-Château, Pontchartrain, et Maurepas, et, de l'autre, sur de riantes prairies qui s'étendent jusqu'à la forêt de Rambouillet dont on rencontre l'extrémité à 20 min. environ de Montfort. L'entrée principale de cette promenade se trouve aux abords de la porte Bardou.



Porte Bardou, à Montfort-l'Amaury.

Outre les restes du vieux château, on visitera avec intérêt à Montfort-l'Amaury : l'*église paroissiale*, le *cimetière* et la *porte Bardou*.

L'*église paroissiale* (mon. hist.), placée sous le patronage de saint Pierre, paraît remonter au XIIe s., et

nous signalerons, comme rappelant tout spécialement le style de cette époque, la travée pleine de la grande nef faisant face à la chaire. Mais la plus grande partie de l'église a été refaite pendant que le domaine de Montfort appartenait aux derniers Valois, et l'intérieur, surtout dans les bas côtés, appartient au style ogival, dans sa dernière période, lorsque son caractère s'altérait de plus en plus, sous l'influence de la Renaissance. L'extérieur, sauf quelques détails d'ornementation, particulièrement à l'entrée principale de dr., date des dernières années du XVIe s. ou même du commencement du XVIIe. La galerie qui se dessine à la naissance de la toiture et les gargouilles qui y font saillie reproduisent à peu près, par leur dessin, les mêmes parties décoratives de l'église Saint-Eustache de Paris.—La façade se compose de trois ordonnances superposées, de pilastres corinthiens cannelés, encadrant au premier et au deuxième étage une grande fenêtre cintrée. Le tout est couronné par une galerie dont la balustrade s'appuie à deux petites tourelles rondes. L'intérieur se partage en trois nefs; la nef principale, beaucoup plus haute de voûte que les bas côtés, paraît leur être antérieure. Ceux-ci se prolongent en déambulatoire autour du sanctuaire, qui est encadré à l'extrémité de la grande nef par sept arcades ogivales. Les fenêtres des bas côtés ainsi que celles de la nef circulaire derrière le chœur sont ornées de vitraux de couleur reproduisant différents épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y lit les dates de 1574 et de 1578. Sur la plupart de ces verrières, remarquables par la vivacité des couleurs et la composition, se voient les principaux bienfaiteurs de l'église de Montfort. Parmi ces personnages on en indique un à g. comme représentant Catherine de Médicis accompagnée de deux filles d'honneur, et un autre agenouillé à un prie-Dieu à dr., comme étant le portrait d'Henri III ou du duc d'Alençon, son frère. Des nervures très-élégantes, se réunissant en culs-de-lampe aux clefs de voûtes, décorent les bas côtés. — Nous indiquerons enfin, dans la nef circulaire, une porte ogivale avec de délicates sculptures cachées malheureusement par un confessionnal, et le buffet d'orgue qui est très-beau.

Le *cimetière*, situé dans une rue s'ouvrant à dr. de la place de l'Église (en la remontant), occupe le préau d'un ancien couvent; un cloître renfermant plusieurs chapelles commémoratives entoure ce préau sur deux côtés; il se compose d'arcades en plein cintre, reposant sur des piliers carrés à chapiteaux très-simples. La galerie du S. O., pour laquelle a été employée la brique, paraît la plus ancienne. Parmi les nombreux monuments funéraires qui remplissent le préau, on distingue la tombe en marbre blanc de la duchesse de Béthune-Charost née comtesse de Tourzel. On assure que Ciceri s'est inspiré de ce préau pour son beau décor du troisième acte de *Robert le Diable*.

La **porte Bardou**, qui fait face à l'église, semble avoir été flanquée de deux tours carrées. D'après la disposition des rainures pratiquées, sans doute, pour recevoir la herse, il y a lieu de croire qu'elle formait l'entrée du château du côté de Montfort. Cette porte pittoresque, dont il ne subsiste plus qu'une grande arcade cintrée, est probablement antérieure au XIIe s. On peut conjecturer que son nom lui vient du sire Hugues Bardoulf ou Bardoul, beau-père du comte Simon Ier qui régna de 1053 à 1087.

Nous mentionnerons encore: dans la petite rue longeant le côté dr. de l'église, une curieuse *maison* chapitrale en briques, qui conserve quelques restes de sculptures décoratives; une ancienne tour que couronne une charmante corniche à modillons, formée par la disposition des briques.

A 2 kil. au S. est la chapelle de *Notre-Dame-du-Chêne*, où se voit une statue de la Vierge fort vénérée.

On laisse à dr. *Boissy-sans-Avoir* (287 hab.), et, à g., *Galluis-la-Queue* (1050 hab.). Près du château de Galluis, bâti par la duchesse du Maine, jaillissent des sources abondantes.

8e STATION. — GARANCIÈRES-LA-QUEUE.

49 kil. de Paris, 4 kil. de Montfort-l'Amaury.

Garancières-la-Queue, v. de 780 hab., canton de Montfort, n'offre rien d'intéressant. — On aperçoit à dr. le *château du Moulinet*, à g. celui de *Millemont* (194 hab.), bâti à l'entrée de la *forêt des Quatre-Piliers*, qui recouvre une colline dont le point culminant atteint 183 mèt. — *Orgerus* (714 hab.) se montre à dr.

9e STATION. — TACOIGNIÈRES.

56 kil. de Paris, 7 kil. de Garancières, 7 kil. de Houdan.

Tacoignières, v. de 241 hab., possède un château avec un beau parc.

La voie ferrée, après avoir laissé à dr. *Richebourg*, où l'on remarque un vaste château du XVIe s. et une église du XVe, croise la route de Mantes à Houdan près de *Maulette* (307 hab.) sur la Vesgre. Sur le revers occidental du coteau, au lieu dit la *Butte des cercueils*, se voit un ancien cimetière du VIIe au Xe s., où ont été découverts, à plusieurs reprises, des tombeaux en plâtre et des débris d'armures.

10e STATION. — HOUDAN.

63 kil. de Paris, 7 kil. de Tacoignières, 18 kil. de la station de Montfort-l'Amaury. La ville est à 500 mèt. de la station (omnibus, 25 c. le jour et 35 c. la nuit, sans bagages; 40 c. le jour et 50 c. la nuit, avec bagages).

On trouve à la station des *voitures de correspondance* pour Adainville, Orvilliers et Septeuil, Gambais, Condé-sur-Vesgre.

HÔTEL : — chez *Cadot*, rue de Paris, 94. — *Philippe*, loueur de voitures, rue de Paris, 45.

Houdan, V. de 2007 hab., reliée à la station par une large avenue récemment ouverte, est située sur le sommet et le penchant d'une colline peu élevée, baignée au N. par la Vesgre et au S. par l'Opton. Les bords de la Vesgre offrent d'assez riantes promenades.

Houdan passe généralement pour une ville d'origine celtique; les médailles, les poteries romaines, les armes franques découvertes dans la ville ou dans les environs, prouvent au moins qu'elle existait déjà à l'époque gallo-romaine.

L'emplacement du château des anciens comtes de Montfort, seigneurs d'Houdan, « occupait, dit Armand Cassan, l'espace qui s'étend depuis la rue des Fossés, du côté de la place de l'Église, jusqu'à l'endroit où elle se réunit à la halle, et du N. au S., depuis la rue des Fossés, jusqu'au jeu de paume. » Les fortifications et les portes de la ville ont été détruites; mais le vieux **donjon**, bâti par Amaury III, seigneur de Montfort et comte d'Évreux (1105-1137), se dresse encore au milieu de la ville que domine sa masse imposante. Ce donjon, bâti en meulière avec quelques chaînes en grès, se compose d'une tour ronde (15 mèt. de diamètre) flanquée de quatre tourelles (4 mèt. de diamètre). Le sommet de la tour, que recouvrait autrefois un toit conique, porte aujourd'hui une balustrade en bois. Les tourelles étaient surmontées de toits pointus. L'entrée primitive était dans la tourelle N., à environ 4 mèt. du sol; la porte ogivale, qui s'ouvre dans la tourelle E., n'est qu'une brèche pratiquée dans le mur. L'intérieur (la plus grande partie des voûtes a été démolie) se compose d'un rez-de-chaussée, et de deux étages auxquels on accède par des escaliers en pierre, de construction romane pour la plupart. Presque toutes les fenêtres ont été mu-

rées. Les murs conservent encore au deuxième étage une épaisseur considérable. Près de la tour se voit une petite *place* bordée d'arbres et servant de champ de foire.

L'**église** (mon. hist.) est un bel édifice gothique, malheureusement inachevé, et dont quelques parties auraient besoin de restaurations. La tour est surmontée, à partir de la hauteur du toit, d'un laid appendice recouvert en ardoise. Les sculptures du portail sont dans un état de délabrement complet; celles du tympan ont presque entièrement disparu. Les panneaux de la porte sont ornés de sculptures assez curieuses. — On remarque à l'intérieur (1 nef et 2 bas côtés) les sculptures des chapiteaux de la nef; les stalles du chœur; des autels sculptés et quelques débris de vitraux.

Signalons encore une jolie *maison* en bois (rue de Paris, 39) dont la façade principale est ornée de têtes d'hommes et d'animaux, de fleurs, de branches de palmier, etc.

Gambais, v. de 1004 hab., où des omnibus de correspondance conduisent de la station de Houdan, est situé à 6 kil. à l'E. de cette ville et possède les restes d'un *château* du xe s., consistant en une enceinte circulaire de 33 mèt. de diamètre, entourée d'un fossé profond de 4 mèt.

La voie ferrée franchit la vallée de la Vesgre sur un remblai haut de 15 mèt., puis s'engage dans une longue tranchée (2 kil.) vers le milieu de laquelle elle sort du départ. de Seine-et-Oise pour entrer dans celui d'Eure-et-Loir. On laisse à g. *Goussainville* (602 hab.), dont le château, du xvie s., a été restauré.

11e STATION. — MARCHEZAIS.

kil. de Paris, 7 kil. de Houdan, 12 kil. de Dreux.

Marchezais est un village insignifiant de 95 hab., situé à 500 mèt. à dr. du chemin de fer. — A 2 kil. de la station, sur la g., se trouve *Broué* (578 hab.).

Les parties les plus anciennes de l'église de ce village, bâtie à plusieurs reprises, ne sont pas antérieures à la fin du xie s. Cette église fut pillée en 1567 par les protestants qui brûlèrent les images, renversèrent les autels et jetèrent les reliques au vent.

On laisse à dr. *Serville* (183 hab.), traversé autrefois par une voie romaine allant de Paris à Évreux. L'église, située au centre du village, offre un mélange des styles roman et ogival. — La voie ferrée descend ensuite dans la charmante vallée de l'Eure qu'elle franchit près de *Cherisy* (à g.) sur un viaduc de 5 arches de 4 mèt. A g. se montre un petit château. Après avoir dépassé, au delà d'un long remblai, une succession presque non interrompue de tranchées, on atteint la station de la ville de Dreux que l'on aperçoit sur la dr.

12e STATION. — DREUX.

72 kil. de Paris, 12 kil. de Marchezais, 19 kil. de Houdan.

OMNIBUS : — de la station à la ville; 30 c. le jour et 40 c. la nuit, sans bagages avec bagages, 50 et 60 c.

HÔTELS : — *du Paradis*; — *de l'Écritoire*.

LOUEUR DE VOITURES : — Lepelletier.

LIBRAIRES : — Lacroix-Job, Audiger.

Dreux est une V. de 7237 hab., ch.-l. d'arrond., située dans la vallée de la Blaise qui s'y divise en plusieurs bras et se jette dans l'Eure au N. E. Dominée au N. par un coteau que couronnent la Chapelle royale et les ruines entourées de verdure de l'ancienne forteresse des comtes de Dreux, elle offre, vue de la station, un aspect assez pittoresque.

On ne connaît pas la date de la fondation de Dreux, mais la plupart des historiens attribuent à cette ville une origine fort ancienne et prétendent qu'elle dut être sous les Romains un poste militaire

très-remarquable. « Sous le règne d'Agrippa, dit M. Lefèvre, la capitale des *Durocasses* et son territoire étaient le centre de plusieurs voies romaines qui correspondaient aux quatre grandes chaussées que cet empereur « lança » du milieu de la ville de Lyon, aux bords de l'Atlantique, du détroit gallique et du Rhin. » Les chroniqueurs du XI[e] s. parlent du château de Dreux qu'ils traitent de fameux et d'illustre, *famosum et nobile castrum de Drocis*. Il est constant que, dès l'année 1031, il existait un comté de Dreux, et il parait même que l'on y battait monnaie avant cette époque. Nous n'entreprendrons pas de retracer ici l'histoire des comtes de Dreux, histoire qui d'ailleurs ne présenterait qu'un intérêt local; nous devons nous borner à signaler, le plus brièvement possible, les principaux événements historiques dont cette ville a été le théâtre.

En 1188, Philippe Auguste vint mettre le siége devant Dreux et en expulsa Henri II, roi d'Angleterre, qui avait livré la ville au pillage et à l'incendie.

Dreux soutint encore deux nouveaux siéges, le premier en 1412, le deuxième en 1421 ; mais le plus grand événement qu'elle ait vu s'accomplir sous ses murs durant le XV[e] s. est la bataille qui porte son nom. Cette sanglante bataille se livra le 19 décembre 1562, sur le territoire de la commune de *Marville-Moutiers-Brûlé*, entre les protestants, commandés par le prince de Condé et l'amiral Coligny, et les catholiques, à la tête desquels marchaient le connétable de Montmorency et le duc de Guise. Les principaux chefs des deux partis se trouvaient en présence et tout le monde connait la haine dont ils étaient animés les uns contre les autres; aussi, les deux armées se battirent-elles avec un incroyable acharnement depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Huit mille morts restèrent sur le champ de bataille, et, au dire des historiens, la perte fut à peu près égale dans les deux camps; mais la victoire resta aux catholiques. Le connétable de Montmorency fut tué; Brantôme prétend que le duc de Guise soupa dans une grange à *Nuisement* et coucha dans le même lit que le prince de Condé, son prisonnier.

Pendant longtemps on fit tous les ans à Dreux, le 19 décembre, une procession commémorative à laquelle assistaient les magistrats, le corps de ville, les corps de métiers et la plus grande partie des habitants.

Henri IV assiégea Dreux une première fois en 1590 et une deuxième fois en 1593. Les assiégés lui opposèrent pendant dix-huit jours la plus opiniâtre résistance. Une grande partie des fortifications de la ville et du château fut détruite par l'artillerie du roi de Navarre. La misère des habitants de Dreux était extrême; Henri IV en eut pitié et leur donna à chacun un écu avec la liberté de se retirer où ils voudraient. Avec ses murailles, Dreux perdit son importance politique.

Dreux a été la patrie de J. Rotrou, poëte du XVII[e] s.; de Cl. Métézeau, architecte célèbre, auquel on doit une partie de la galerie du Louvre; du général Sénarmont, etc.

L'église Saint-Pierre (mon. hist.) appartient à plusieurs époques. Le portail et le croisillon N. du transsept, le chœur, les voûtes et les pilastres cylindriques qui séparent les chapelles des nefs latérales, datent du XII[e] ou du XIII[e] s. La grande nef, les chapelles des nefs latérales et le pourtour du chœur, paraissent être l'œuvre du XV[e] s. La façade occidentale offre : un beau portail creusé en ogive (l'œuvre de l'architecte Cl. Métézeau, le trisaïeul du Cl. Métézeau qui dirigea les travaux de construction de la digue de la Rochelle), et flanqué de deux tours parallèles dont l'une a 36 mèt. de hauteur et l'autre (elle n'a jamais été achevée) 16 mèt. à peine; une rosace centrale, et plusieurs charmants détails de statuaire et de sculpture, malheureusement bien mutilés. Le bas-relief du tympan (l'*Entrée triomphante de Jésus à Jérusalem*) est à peine distinct, mais les culs-de-lampe, et les dais qui ornent les niches vides, se font remarquer par la délicatesse de leurs sculptures. Le portail du N., autrefois très-orné, a été bien maltraité par les iconoclastes. C'est à peine s'il subsiste encore quelques débris des bas-reliefs qui le décoraient et dont le sujet principal était : *Jésus-Christ juge suprême des bons et des méchants*.

A l'intérieur, cette église, longue de 68 mèt. et haute de 17 mèt. envi-

ron, se compose de trois nefs partagées par six travées jusqu'au transsept, et d'un chœur avec collatéral et chapelles, dont l'une, plus profonde, est dédiée à la sainte Vierge.

Les *verrières*, quoique mutilées, attirent encore l'attention des connaisseurs. La grande nef n'a conservé que quelques restes de la série des apôtres qui la décorait. On remarque, dans le chœur, plusieurs personnages de grandeur naturelle, entre autres sainte Anne et sainte Hélène, et, dans le croisillon méridional du transsept, la Descente de croix et le Sacrifice d'Abraham. Les mutilations et les restaurations inintelligentes qu'ont subies les verrières des chapelles des collatéraux n'ont laissé subsister que le Crucifiement, quelques traits de la vie de saint Crépin et de saint Crépinien, l'Ascension, le Baptême de Clovis, saint Jean, Notre-Dame de Pitié, saint Blaise, saint Sébastien, quelques fragments de l'histoire de Notre-Dame-de-Lorette, et l'histoire de saint Fiacre. Les vitraux des sept fenêtres de la chapelle de la Vierge, habilement restaurés, représentent des traits de la vie de Jésus et de la Vierge.

« On remarque, dans deux chapelles latérales de la nef, dit M..., au midi et au nord, des peintures murales qui, dans la première, conservent des souvenirs historiques : une longue suite de pèlerins à genoux, les mains jointes et munis de bourdons, et, au-dessous, les noms des habitants de Dreux qui, dans le XVIIe et le XVIIIe s., ont fait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle; puis, sur la muraille en face de l'autel, un cavalier armé de pied en cap, et, au-dessous, l'épitaphe de Mercœur de France, mort en 1562.

« Dans la chapelle parallèle, du côté du N., toute la muraille est occupée par une grande peinture, dont le sujet paraît être la *Glorification des élus*. On croit cette peinture de la fin du XVe s. »

Nous signalerons aussi aux visiteurs : un bénitier du XIIe s., provenant de l'ancienne collégiale de Saint-Étienne; le buffet des orgues, exécuté en 1614, par un menuisier de Dreux, nommé Fortier; la chaire à prêcher dont le dôme est soutenu par deux palmiers; les stalles du chœur; plusieurs pierres tombales de diverses époques; et deux plaques de marbre (chapelle de Notre-Dame de Pitié), érigées, l'une en l'honneur de Nicolas Lecomte, bienfaiteur de l'église, décédé en 1614; l'autre, à la mémoire du général Alexandre-François Hureau de Sénarmont, mort le 25 septembre 1805, et du général Alexandre-Antoine Hureau de Sénarmont, fils du précédent, tué au siége de Cadix, le 26 octobre 1810.

Du **Château** de Dreux, qui fut un des principaux boulevards des domaines propres de la couronne de France contre les incursions des Anglo-Normands, il ne subsiste plus que quelques ruines, entourées de massifs de verdure et d'un aspect très-pittoresque. Les courtines et une partie des tourillons de la grande enceinte ou place d'armes furent abattus, en 1593, sur l'ordre d'Henri IV. L'attention n'est guère attirée aujourd'hui que par une porte cintrée du XIIe s., et quelques tours qui faisaient partie des anciens murs; mais l'enceinte de cette antique forteresse, « qui n'offrait, au commencement de ce siècle, que l'image d'un désert inculte et jonché de débris, a bien changé d'aspect; il a suffi, dit M. Lefèvre, d'un souffle royal pour ranimer cette nature morte.... »

Dans l'enceinte du château fort s'élevait jadis, sur le plateau de la colline qui domine la ville au N., sous le vocable de saint Étienne, une *église collégiale* qui, selon quelques auteurs, remontait au règne de Childebert. Sur l'emplacement même de cette église a été bâtie la **Chapelle royale**, destinée à la sépulture des membres de la famille d'Orléans. Commencée en 1816, par la duchesse

uairière d'Orléans, cette chapelle t agrandie et achevée par l'aîné ses fils, le roi Louis-Philippe Ier, ɩi présida lui-même à tous les travaux (M. Lefranc, architecte). Bien ɩ'elle offre dans son ensemble et dans s détails un mélange bizarre de di- ;rs styles d'architecture (le gothique, lombard et le gréco-romain), son ;pect général est imposant et pitto- ;sque.

On monte à la Chapelle de Dreux par une route de voitures et par la rue Philidor, qui s'ouvre devant le *palais de justice*, monument moderne sans intérêt. — *N. B.* Pour la visiter, s'adresser au concierge.

Le portail actuel de la façade principale (douze degrés y conduisent) est flanqué de deux gracieuses tourelles octogonales terminées par deux cônes surmontés de fleurons.

« L'arcade du portique est ornée, dit M..., d'une première archivolte



Chapelle royale de Dreux.

dont le sommet disparaît sous les plis du vêtement flottant de l'*Ange de la Résurrection*. Cet ange, abrité par un dais à pinacle que termine une croix, déploie un phylactère sur lequel on lit : *Evigilabunt*. A ses côtés, et se détachant aussi heureusement de la façade, sont deux médaillons qui représentent, l'un, le *Père éternel* entre deux têtes d'anges, l'autre, l'*Ecce Homo*, accompagné des attributs de la Passion. D'autres archivoltes secondaires viennent reposer sur le tailloir des chapiteaux de quatre colonnes placées de chaque côté du portique. »

Sous le portique s'ouvrent trois portes ; celle du milieu, sculptée par Liénard, représente les 12 Apôtres ; les sculptures du tympan représentent *saint Louis sous le chêne de Vincennes*. Les trois clefs de voûte offrent les emblèmes de la Trinité.

A l'intérieur, la Chapelle royale se compose de l'ancienne rotonde, d'une nef en avant accompagnée de deux

chapelles, d'un transsept, d'une abside derrière le maître-autel, de deux nefs latérales demi-circulaires en contre-bas autour du sanctuaire appelées cryptes, qui viennent se réunir à une chapelle absidale au chevet, et d'un grand caveau circulaire pratiqué au-dessous du sol de la coupole.

Au-dessus de la porte principale, se trouve à l'intérieur un orgue remarquable inauguré en 1845. La voûte est décorée du médaillon de saint Louis. Des deux côtés de cette espèce de vestibule qui précède la rotonde, deux autels, en regard l'un de l'autre, ont été élevés en l'honneur des patronnes de la reine Amélie et de Madame Adélaïde. Les fenêtres sont ornées de beaux vitraux d'après les dessins de M. Larivière, dont le premier, à dr., représente Jésus au jardin des Oliviers; à g., le Christ déposé de la croix dans les bras de sa mère; parallèlement, saint Arnould lavant les pieds des pèlerins; en regard, sainte Adélaïde, reine de Hongrie, distribuant des aumônes.

Le chœur ou rotonde appartient aux constructions primitives exécutées par ordre de la duchesse douairière d'Orléans. Il est richement pavé. A l'entrée se voient deux magnifiques coquilles servant de bénitier (elles ont été données par le prince de Joinville). On y remarque : 18 stalles en chêne sculpté; des tribunes (style de la Renaissance) présentant un double amphithéâtre et de belles fenêtres géminées surmontées de roses à quatre lobes dont les magnifiques vitraux représentent en pied saint Louis, sainte Isabelle, saint Germain, saint Remi, sainte Radegonde, sainte Bathilde, saint Philippe, sainte Amélie, saint Ferdinand, sainte Clotilde, saint Denis et sainte Geneviève. Ces vitraux ont été exécutés, d'après les cartons d'Ingres, et pour les ornements qui les encadrent, d'après M. Viollet-le-Duc, sous la direction de M. Robert, directeur de la manufacture de Sèvres.

Dans l'enfoncement des tribunes et entre les colonnes se voient des bas-reliefs représentant l'Adoration des mages, par Chambord, la Résurrection du Sauveur, par Bonassieux, saint Ferdinand, sainte Amélie, sainte Adélaïde et saint Arnould. Au-dessous de la voûte parsemée de rosaces, de jolis pendentifs représentent les Évangélistes. Le vitrail de la coupole, peint par MM. Roussel, Apoil et André, d'après M. Larivière, représente le mystère de la Pentecôte. Le sanctuaire est orné d'un beau maître-autel élevé de plusieurs degrés et revêtu de marbre précieux.

A côté de l'autel sont ménagés des escaliers conduisant aux cryptes et à la *chapelle de la Vierge* (Notre-Dame-de-Pitié ou des Sept-Douleurs) placée au chevet du monument. On remarque, dans la chapelle de la Vierge, deux niches finement sculptées, et occupées par les statues de saint Ferdinand et de sainte Adélaïde; une série de bas-reliefs (ils revêtent les parois des murailles) modelés par Hubert Lavigne et représentant des scènes du Nouveau Testament; des vitraux représentant la Foi, l'Espérance, la Charité, l'Ange gardien, la Mère de douleurs; de jolies clefs de voûte; les tombeaux du duc d'Orléans, sculpté par Loison, sur les dessins d'Ary Scheffer, de Mme la princesse Adélaïde, de Mme la duchesse douairière d'Orléans, par Barre fils, etc.

Au centre s'élève une tombe disposée pour la sépulture commune de Louis-Philippe et de la reine Amélie. « Je demande, a dit Louis-Philippe, dans son testament, quel que soit le lieu de ma mort, que mon corps soit transporté sans pompe à Dreux, afin d'y être enseveli dans le tombeau situé en avant de l'autel de la Sainte-Vierge. »

Une sorte de crypte supérieure, décorée d'une frise délicatement sculptée, et de niveau avec la chapelle de la Vierge, fait le tour d'une partie de l'édifice. Cette crypte renferme à l'en-

ée de la chapelle les tombeaux : de me la duchesse de Bourbon-Condé, ère du duc d'Enghien, et, vis-à-vis, ı duc de Penthièvre, de la princesse arie, duchesse de Wurtemberg (au-essus, remarquable statue de la *Ré-gnation*, dernière création de la oyale artiste), de Mlle de Montpensier harmante statuette de Pradier), d'un ıfant de Mgr le prince de Joinville, e deux enfants de Mgr le duc d'Au-nale, etc. Les autres tombeaux sont ıoccupés.

Aux extrémités N. et S. de cette crypte supérieure, des ouvertures à plein cintre et des degrés conduisent aux cryptes inférieures et au grand caveau circulaire situé sous la coupole. En face de l'ouverture du N. commence la série des beaux vitraux diaphanes représentant les principaux traits de l'histoire de saint Louis d'après MM. Rouget, Eugène Delacroix (par Roussel, le Combat de Taillebourg), Wattier, Horace Vernet, Bouton, H. Flandrin, Rouget.

Le grand caveau circulaire contient 12 tombeaux dont un renferme les



Chapelle royale de Dreux.

restes mortels du prince de Conty. Au-dessous est le caveau du duc de Penthièvre violé en 1793.

Les couloirs de dégagement sont éclairés par cinq glaces d'un seul morceau, peintes (la sixième n'est pas placée) d'après les cartons de M. Larivière par MM. Apoil, Bonnet, André et Schilt. Ces admirables vitraux, le chef-d'œuvre du genre, ont été exécutés à la manufacture de Sèvres sous la direction de MM. Brongniart et Robert.

Au S. O. de la Chapelle royale se voit une maison moderne flanquée de tourelles.

Des terrasses de l'ancienne forteresse, on découvre une belle vue sur la ville de Dreux et le cours de la Blaise, et sur une vaste étendue des plaines de la Beauce. Le jardin, bien entretenu, offre une agréable promenade.

L'**hôtel de ville**, terminé en 1737, est un bel édifice du style de la Renaissance qui conserve encore un grand intérêt architectural, malgré les nombreuses mutilations qu'il a

subies. On remarque, à l'extérieur, deux élégantes tourelles et des fenêtres à croisillons de pierre surmontées de galbes finement sculptés. A l'intérieur se voient : de vastes salles aux voûtes élancées et décorées de gracieux pendentifs; un magnifique escalier en pierre (142 marches) dont chaque dalle forme marche, rampe et vis ou noyau; le modèle en plâtre de la cloche du beffroi, autour de laquelle est figurée en relief une procession grotesque dite des *flambarts*, qui anciennement avait lieu à Dreux la veille de la Noël; une petite bibliothèque décorée de belles boiseries; une jolie cheminée sculptée (Renaissance); des tableaux représentant l'*Hôtel de Rambouillet* et le *Siége de la Rochelle*, par Debon; une charmante porte sculptée provenant du château de Crécy; des armures trouvées sur le champ de bataille d'Ivry, etc. Au haut de l'escalier, dans les greniers, est la cloche du beffroi fondue sous Charles IX.

Signalons encore : le *collége;* — la *sous-préfecture*, récemment construite; — la belle place *Saint-Gilles*, ouverte il y a peu de temps et plantée d'arbres; — la *place Métézeau* qui relie l'hôtel de ville à l'église Saint-Pierre; — les *halles;* — d'agréables *promenades* sur les bords de la Blaise; et le *buste* de Jean Rotrou, érigé en 1867 sur la place la Fayette.

(Pour la suite de la route jusqu'à Laigle, *V.* l'*Itinéraire général de la France*, *Bretagne*, par AD. JOANNE, Paris, Hachette et C[ie].)

SECTION V.

DE PARIS A SAINT-GERMAIN.

Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain[1], le premier chemin de fer qui ait été construit à Paris, a été concédé le 9 juillet 1835, et inauguré le 21 août 1837 (pour la description de la gare, *V.* page 1).

De Paris à Asnières, le chemin de fer a été décrit p. 1 et suivantes.

En quittant la station d'Asnières, on laisse à g., le chemin de fer de Versailles, à dr., celui d'Argenteuil, et on décrit une grande courbe sur

1. *Embarcadère.* A Paris, rue Saint-Lazare, 124; à Saint-Germain, sur la terrasse en face du château.

Départs de Paris d'heure en heure, de 7 h. 35 m. matin à 6 h. 35 m. soir. Derniers départs : à 6 h. 35 m., à 8 h. 35 m., à 10 h. 35 m. et à minuit 35 m. Départs supplémentaires (les dim. et fêtes) : à 5 h. 15 m., à 7 h. 35 m. et à 9 h. 40 m. du soir.

Départs de Saint-Germain d'heure en heure, de 6 h. 55 m. du matin à 6 h. 55 m. du soir. Derniers départs : à 8 h. 55 m. et à 10 h. 55 m. Départs supplémentaires (les dim. et fêtes) : à 8 h. 30 m. du matin, à 7 h. 55 m. et à 10 h. du soir.

Omnibus spéciaux et omnibus ordinaires (*V.* page 1).

La *durée du trajet* est de 50 min.

Le *prix des places* est ainsi fixé :

En semaine.

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
5	Asnières	» 50	» 35
12	Nanterre	» 90	» 60
14	Rueil	» 90	» 60
15	Chatou	1 10	» 75
17	Le Vésinet	1 25	1 »
18	Le Pecq	1 50	1 25
20	Saint-Germain	1 50	1 25

Les dimanches et les jours de fête (billets simples).

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Asnières	» 65	» 45
Nanterre	1 25	1 »
Rueil	1 25	1 »

ıe plaine parsemée de petites maisns de campagne. Le Mont-Valérien tire l'attention sur la g. Bientôt on ıtre dans une longue tranchée. On ısse sous la route de Courbevoie à :genteuil et sous la route de Neuilly Pontoise, avant de laisser à dr., à station de Colombes (cette station, ıstincte de celle de la ligne d'Argenıuil, n'est pas desservie par les trains e la ligne de Saint-Germain), la ligne qui dessert Rouen, le Havre, Féamp, Dieppe, Caen, Cherbourg (V. ection VII, de Paris à Mantes). Sur a g. on remarque des carrières de ıierre desservies par un petit chemin le fer. Les talus s'abaissent; on ıperçoit, à dr., Bezons et Carrières-Saint-Denis; à g., le Mont-Valérien, Nanterre, Rueil et les coteaux de Bougival.

2e STATION. — NANTERRE.

12 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 8 kil. de la gare de Saint-Germain, 2 kil. de la station de Rueil, 7 kil. de celle d'Asnières, 13 kil. de Paris par la route de terre, 5 kil. 200 mèt. de Courbevoie, 13 kil. 700 mèt. de Saint-Denis, 3 kil. du Mont-Valérien, 2 kil. de Rueil, 4 kil. de Puteaux, 5 kil. du pont de Neuilly.

Nanterre, b. de 3907 hab., situé à g. de la station, au pied d'un coteau couvert de vignes, est dominé au S. par les vastes bâtiments qui couronnent le *Mont-Valérien*. Saint Germain, évêque d'Auxerre, envoyé dans la Grande-Bretagne, et cherchant à gagner un port de mer, passa par Nanterre et « y discerna, dit l'abbé Lebœuf, la fille de Sévère, habitant de ce lieu, parmi la multitude de personnes qui s'étaient assemblées pour le voir avec saint Loup, évêque de Troyes. Il la fit approcher, la mena à l'église, où il récita les prières de nones et de vêpres, et, le lendemain, il lui fit déclarer, ainsi qu'elle le lui avait promis la veille, qu'elle désirait embrasser l'institut des vierges chrétiennes. Il l'affermit dans cette résolution, et lui donna une pièce de cuivre où était gravée la figure de la croix, lui disant de la porter à son cou, au lieu de ces colliers que les filles mondaines portaient. »

Dans la principale rue du bourg, on peut lire, au bas d'une enseigne de sage-femme, appendue à la façade de la maison dans laquelle naquit, dit-on, la patronne de Paris, la date de la naissance de sainte Geneviève (422). Près de l'église s'ouvre le jardin du presbytère situé tout à côté de la maison dont nous venons de parler et à l'entrée duquel se voit le *puits de sainte Geneviève*. La mère de la sainte, étant menacée de perdre la vue, lui dit d'aller puiser de l'eau à un puits voisin de leur habitation en demandant à Dieu sa guérison, et les prières de la jeune vierge furent exaucées. A dater de cette

Chatou	1 25	1 »
Le Vésinet	1 40	1 10
Le Pecq	1 50	1 25
Saint-Germain, dimanches et fêtes ordinaires	1 50	1 25
Saint-Germain, le dimanche de la fête des Loges	2 »	1 50

Les dimanches et les jours de fête (billets d'aller et retour).

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Asnières	1 20	» 80
Nanterre	2 »	1 50
Rueil	2 50	2 »
Chatou	2 50	2 »
Le Vésinet	2 80	2 20
Le Pecq	3 »	2 50
Saint-Germain, dimanches et fêtes ordinaires	3 »	2 50
Saint-Germain, le dimanche de la fête des Loges	4 »	3 »

Abonnements.

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	SIX MOIS. 2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	UN AN. 2e cl. fr.
Asnières	150	105	210	150
Nanterre	150	105	210	150
Rueil	150	105	210	150
Chatou	225	150	300	210
Le Vésinet	225	150	300	210
Le Pecq	225	150	300	210
Saint-Germain	225	150	300	210

époque, l'eau de ce puits a conservé, dit-on, ses vertus miraculeuses. Vingt ou trente mille pèlerins viennent encore chaque année en chercher pour se guérir. Le 3 janvier 1536, la reine Anne d'Autriche en but, dans l'espoir de devenir mère. Les malades, qui désirent emporter de l'eau miraculeuse, trouvent à acheter de petites bouteilles dans le jardin du presbytère. Le curé a fait bâtir à côté du puits une espèce de petite *chapelle* ornée d'une statue de sainte Geneviève. Du jardin, on peut descendre dans un caveau qui servait autrefois, dit-on, de cave à la maison de sainte Geneviève et dans lequel est établi un petit oratoire.

L'*église*, édifice peu intéressant des XIIIe et XIVe s., dont la nef et les bas côtés sont voûtés en bois, a été remaniée au siècle dernier (façade refaite) et menace ruine de toutes parts, malgré quelques travaux récents de consolidation. Une maçonnerie grossière s'élevant jusqu'à la clef des fenêtres ogivales du clocher les divise en deux baies fort disgracieuses. La chapelle dédiée à sainte Geneviève est ornée d'un nombre considérable d'*ex-voto* en cire (peintures, dessins, etc.). On remarque aussi, dans cette église : un petit monument élevé à la mémoire de Charles le Roy, horloger du roi, mort en 1771 ; une ancienne bannière représentant saint Maurice et sainte Geneviève (ils sont aussi figurés sur le vitrail du chœur) et un grand tableau (*saint Joseph couronné par des anges*) donné par le roi à Mme la marquise de Rochegude. On conserve, dans la sacristie, des reliques de saint Maurice et de sainte Geneviève.

Les *gâteaux* de Nanterre ont dû leur origine aux pèlerinages continuels qui avaient lieu autrefois à la chapelle de Sainte-Geneviève. Il s'en vendait, il y a quelques années, pour 500 000 fr. par an.

Le couronnement d'une *rosière* a lieu tous les ans, le jour de la Pentecôte, avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de curieux accourus de toutes parts, pour assister à cette cérémonie dont l'origine remonte à une époque très-reculée.

Le bourg de Nanterre a été fortifié ; on voit encore çà et là des débris de ses anciennes murailles, remplacées par des boulevards.

De Nanterre on peut monter en 30 min. au Mont-Valérien. *V.* p. 7.

La route de terre qui relie Nanterre à Rueil (2 kil.) longe la base du Mont-Valérien. On aperçoit : à g., des coteaux couverts de vignes, sur l'un desquels s'élève un moulin à vent pittoresque ; devant soi, le clocher de Rueil, les collines boisées qui dominent Marly et Bougival ; enfin, le gigantesque aqueduc de Marly.

Entre Nanterre et Rueil le chemin de fer passe du départ. de la Seine dans celui de Seine-et-Oise.

8e STATION. — RUEIL.

14 kil. de la rue Saint-Lazare, 8 kil. de Saint-Germain.

Le village est à : 1 kil. de la station, 13 kil. 500 mèt. de Paris, 2 kil. de Nanterre (les deux églises), 1 kil. de la Malmaison, 2 kil. de la Jonchère, 3 kil. 1/2 de Bougival, 8 kil. de Marly, 11 kil. de Versailles, 5 kil. 3/4 de Garches, 7 kil. 1/2 de Saint-Cloud.

OMNIBUS pour : — Montesson (3 kil. ; 25 c. en sem., 30 c. le dim.), et pour Bougival et Port-Marly (*V.* ci-dessous, de Paris à Marly).

Rueil, V. de 7092 hab., est située au pied d'une colline plantée de vignes, sur la route de Paris à Saint-Germain, à 1 kil. de la station de ce nom. Une route bordée d'arbres et de petites maisons de campagne y conduit de la station, presque en ligne droite.

Si l'on doit en croire Grégoire de Tours, Rueil fut un des lieux de plaisance des rois de la première race : il s'appelait alors *Rotolajum*. Childebert Ier, fils de Clovis, est le premier des rois francs dont les

›niques constatent le séjour à Rueil. s Charles le Chauve, la châtellenie de il passa en la possession des moines Saint-Denis qui la gardèrent pendant ongues années. Rueil, incendié par le ice Noir, en 1346, répara lentement traces de ce désastre, et ce n'était re qu'un village sans importance, lors- Richelieu s'y fit construire un château ›uré de fossés profonds et d'un parc ›ense. Le célèbre P. Joseph mourut ıs ce château, le 18 décembre 1638. Richelieu légua à la duchesse d'Aiguillon, nièce, la propriété de Rueil, qui excita un moment la convoitise de Louis XIV. Le château fut vendu par un des héritiers de la duchesse d'Aiguillon à un spéculateur qui le dépeça. En 1793, la nation s'empara de ses derniers débris; plus tard, Masséna l'acheta pour le rétablir. Il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.

Au milieu de la place principale de Rueil, s'élève l'**église**, dont la première pierre fut posée, en 1584, par Antoine Ier, roi de Portugal, et ses fils, exilés de leur pays. Entièrement



Puits de Sainte-Geneviève, à Nanterre.

émolie sous le règne de Napoléon III, le a été rebâtie sur les plans de .. Lacroix, architecte de l'Empereur. a nef, flanquée de bas côtés, et le hœur, beaux spécimens de la Renaisınce, ont été rétablis dans l'état anien. Le transept offre le style de la n du XIVe s., et le clocher, placé au entre, appartient au style roman. 'ette belle tour est composée de deux tages : le premier est carré et percé ur chaque face de deux fenêtres sé›arées par un contre-fort; le second, octogonal, est couronné d'une flèche en ardoises. La façade occidentale, semblable à l'ancienne, qui avait été bâtie par Lemercier, offre les deux ordres dorique et ionique dans ses pilastres superposés. Deux portes latérales s'ouvrent de chaque côté de la nef, près du transept. Celle du N., que représente notre dessin, porte les dates 1603-1857. Les tombeaux de l'impératrice Joséphine, du comte Tascher de la Pagerie, de la reine Hortense (dans le caveau) et un me-

nument élevé en l'honneur de cette dernière princesse ornent l'église de Rueil. Le *tombeau de l'impératrice Joséphine* (à dr. du maître-autel), tout entier en marbre blanc, est l'œuvre de Gilet et de Dubuc. Il a été élevé en 1825, comme le constate l'inscription suivante :

A
JOSÉPHINE
EUGÈNE ET HORTENSE
1825.

La *statue* de l'impératrice, en marbre de Carrare, a été sculptée par Cartellier. Joséphine est représentée en costume de cour, agenouillée sur un carreau, près d'un prie-Dieu.

A côté de ce tombeau se voit celui du comte Tascher de la Pagerie. Ce dernier a la forme d'un tombeau antique, au moins telle qu'on l'entendait sous la Restauration ; il n'offre, du reste, rien de remarquable.

Le *monument*, élevé récemment par Napoléon III, en l'honneur de sa mère, a été placé dans le chœur, à g. du maître-autel. Ce monument, œuvre du sculpteur Bar, ressemble beaucoup au tombeau de l'impératrice Joséphine. Il est tout en marbre de Carrare et porte sur son piédestal l'inscription suivante :

A LA REINE HORTENSE
SON FILS
NAPOLÉON III.

La *statue* de la reine est agenouillée sur un coussin, dans l'attitude de la douleur et de la prière. Elle a perdu son rang et sa couronne et se jette dans les bras de la religion. Son ange gardien (belle statue en marbre blanc) plane au-dessus de sa tête et tient ses mains levées comme pour la bénir. Au-dessous de ce monument s'ouvre un petit *caveau* récemment construit dans le style roman ; on y descend par un escalier pratiqué à g. du maître-autel. C'est là que reposent les restes de la reine Hortense, dans un tombeau formé d'une immense pierre toute couverte de sculptures (abeilles dorées, branches de palmiers, guirlandes de lierre). On remarque aussi dans ce caveau une belle lampe sépulcrale, en bronze, et deux magnifiques candélabres sculptés. Le beau buffet d'orgues, richement sculpté, peint et doré, porte cette inscription :

OUVRAGE DU SCULPTEUR FLORENTIN BACCHIO D'AGNOLO, EXÉCUTÉ A LA FIN DU XV[e] S. POUR L'ÉGLISE SAINTE-MARIE NOUVELLE DE FLORENCE, ACQUIS EN MDCCCLXIII ET DONNÉ A L'ÉGLISE DE RUEIL PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON III.

Signalons, en outre : le bas-relief en bronze doré (le Christ au tombeau) qui orne le devant du maître-autel et qui provient de la chapelle de la Malmaison ; un bon tableau (l'*Assomption*), dans la chapelle de la Vierge et une jolie chaire sculptée.

N. B. Pour visiter les tombeaux et les caveaux, il faut s'adresser au gardien ; un écriteau, appendu à la grille du chœur, indique son adresse.

Rueil possède une belle *caserne* (fronton sculpté) dont la façade monumentale est précédée d'une cour devant laquelle s'étend une place plantée d'arbres.

Pour Saint-Cucufa, Bougival, la Celle-Saint-Cloud, Louveciennes, Port-Marly, la machine de Marly, Marly-le roi, etc., *V.* ci-dessous, *de Paris à Bougival, Marly et Port-Marly.*

A peine s'est-on éloigné de la station de Rueil que l'on aperçoit, à dr., le village de Chatou ; à g., la vue s'étend plus librement sur les charmants coteaux de Bougival, de Louveciennes et de Marly ; on franchit la Seine et une petite île, qui la divise en deux bras, un peu au-dessous du pont de la route de terre.

4[e] STATION. — CHATOU.

1 kil. de Rueil, 15 kil. de la gare de Paris, 5 kil. de celle de Saint-Germain, 3 kil. du Pecq, 1 kil. 1/2 de Croissy, 2 kil. de Montesson, 2 kil. de Carrières.

HÔTEL : — *du Soleil-d'Or*, rue de Saint-Germain, 22.

RESTAURANT : — *Bardou*, près de la ation; — RESTAURANTS et AUBERGES rès du pont de la route de terre et dans île.

CORRESP. pour : — Croissy (1 kil., 1/2) c.); — Louveciennes (6 kil., 55 c.); — ıarly-le-Roi (7 kil. 1/2, 65 c.).

Chatou (1804 hab.), situé sur la ive dr. de la Seine, communique avec la rive g. par un pont construit en 1812, coupé en 1815, pour arrêter la marche des Alliés, et reconstruit depuis. Ce pont traverse deux bras de la Seine, à l'extrémité d'une grande île.

Le 26 février 1848, le pont du chemin de fer fut incendié en partie par des bandits qui venaient de détruire



Portail latéral (nord) de l'église de Rueil.

la station de Rueil, et qui saccagèrent, en outre, la station de Chatou et les bâtiments du chemin de fer atmosphérique. La garde nationale ne fit pas son devoir, malgré l'exemple que lui donna l'adjoint du maire, M. Tranquard. Ces misérables appartenaient tous aux villages traversés autrefois par les grandes routes. C'étaient des cultivateurs et de petits commerçants aisés, qui se vengeaient du préjudice que leur avait causé le chemin de fer. Le gouvernement provisoire s'empressa de faire juger ceux qui avaient été arrêtés le soir même par la garde nationale de Rueil. Les plus coupables furent condamnés à cinq années de travaux forcés ou de reclusion.

Chatou est pour les pêcheurs ce qu'Asnières est pour les canotiers, leur lieu de prédilection, leur paradis. Il ne s'y prend peut-être pas beaucoup de poissons, mais il s'y jette beaucoup de lignes.

L'*église* de Chatou (chœur du XIIIe s.), s'élève à l'extrémité du village, au bord de la Seine. Du haut de la tour (du XIIe s.), ornée de colonnettes et d'arcatures à plein cintre, on découvre une belle vue sur la Seine, Rueil, le Mont-Valérien, Carrières-Saint-Denis et le pont du chemin de fer de Paris à Rouen, près de Bezons. On remarque, à l'intérieur de cette église : deux anges en chêne massif; une ancienne statue de la Vierge; un groupe en carton-pierre (*Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*) donné par la reine Amélie; un monument élevé à la mémoire du duc de Berri; et une pierre tombale portant la date de 1623.

Le *château*, dit *de la Seigneurie*, construit par Bertin et appartenant à Mme Lacroix, est entouré d'un beau parc où se voit une grotte dont la voûte est supportée par 18 colonnes et au fond de laquelle jaillissent en cascade les eaux d'une source amenées de plus de 2 kil. De la terrasse qui précède la façade principale du château, on découvre un beau panorama.

Depuis l'établissement du chemin de fer, un grand nombre de maisons de campagne ont été bâties à Chatou, sur de vastes propriétés dépecées. Parmi ces propriétés, on cite surtout celles qui ont appartenu au chancelier Maupeou, à Mme de Crussol, à Casimir Périer, etc. Près du Vésinet, se trouvait la *faisanderie*, ancien rendez-vous de chasse qui, avant la Révolution, faisait partie de l'apanage du comte d'Artois. Cette villa, vendue, à la Révolution, comme bien national, appartient à M. Husson (beaux points de vue).

La *fête patronale de Chatou* se célèbre le jour de l'Assomption.

Une belle allée d'arbres, longeant la Seine qu'elle domine, relie Chatou à **Croissy** (10 min. environ, omnibus, 20 c.), v. de 906 hab., situé sur la rive dr. de la Seine, en face de la Malmaison et des délicieux coteaux de Bougival. La petite *église* de Croissy, à une seule nef, ridiculement peinte, date du XIIIe s. — Parmi les maisons de campagne, on remarque : le *château*, bâti, en 1760 ou 1770, sur l'emplacement d'une habitation plus ancienne; — *Colifichet*, maison colossale que surmontent, en guise de paratonnerre, deux Cochinchinois gigantesques, et que fit bâtir le marquis d'Aligre ; — le *pavillon Henri IV* ou *pavillon Gabrielle*, qui a appartenu au marquis d'Aligre, etc.

L'abbé Vertot, qui a été curé de Croissy en 1689, y a composé ses *Révolutions de Portugal.*

Croissy possède une école de charité desservie par des religieuses, et un hôpital qu'il doit à la munificence du marquis d'Aligre ; l'association rurale du Naz y a formé un bel établissement pour le lavage des laines de son troupeau de mérinos.

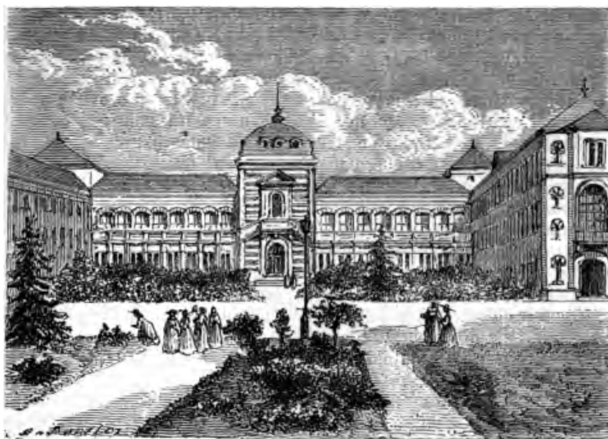
En face de Croissy commence une grande île, longue de près de 5 kil., qui s'étend jusqu'au-dessous de Port-Marly, et qui s'appelle, d'après la carte de l'état-major, l'*Ile de la Chaussée*, l'*Ile Gauthier* et l'*Ile de la Loge*. On lui a donné aussi les noms d'*Ile de Croissy* et d'*Ile d'Aligre*.

Un beau *pont* (péage, 05 c.), inauguré en 1864, et situé à 15 min. de l'église de Croissy, relie Chatou et Croissy à Bougival. Une île, dans laquelle se trouve le *restaurant Pignon*, le divise en deux parties. Ce pont aboutit à la rue qui monte à l'église de Bougival, et à l'angle de laquelle a été établie la station du chemin de fer américain.

A 2 kil. de Chatou, en remontant la Seine, se trouve, sur les pentes d'une colline escarpée, le v. de **Carrières-Saint-Denis** (1219 hab.), qui fut fondé du temps de Suger, si, par

mot latin de sa chronique, *Quaaria*, il faut entendre la localité i nous occupe. On y remarque enre les restes (confondus avec les ıisons du village) d'un *château fort* ɑstruit au XIIIe s. par les abbés de int-Denis, et où Philippe le Bel et ıilippe de Valois rendirent plusieurs donnances. L'*église* (1700) renferme ı curieux **retable** bien conservé du ɩ^e s., taillé dans trois morceaux de erre liais, et représentant, au centre, Vierge avec l'Enfant Jésus, à g., l'Annonciation, à dr., le Baptême du Sauveur (*V.* le tome VIII du *Dictionnaire d'architecture* de M. Viollet-le-Duc, p. 36 et 37). Les *vignobles* voisins s'appellent la *Petite Bourgogne*. Carrières est à 2 kil. 1/2 de Houilles et à 3 kil. 1/2 de Bezons. (Pour ces deux villages, *V.* ci-dessous.)

Montesson (des omnibus y conduisent pour 25 et 30 c. de la station de Rueil) est à 2 kil. de Chatou, 2 kil de Carrières, 4 kil. du Pecq, 5 kil. de Sartrouville. C'est un v. de 1425



Asile du Vésinet.

ab., qui en 1470 n'en comptait que 4. 'église (1440) renferme un beau *hrist*. La seigneurie a appartenu à la ourrice de Louis XIV, Mme Ancelin, ont le chiffre se voit encore sur la orte de la cour de sa maison, reıarquable par un balcon en fer.

On entre dans l'ancien **bois du ésinet** qui a été vendu par lots. Ce bois, appelé jadis *forêt d'Échaufıur*, était un reste de l'ancienne forêt ui couvrait l'Ile-de-France. Il avait, u XVIIe s., un mauvais renom et pasıit pour dangereux.

5e STATION. — LE VÉSINET.

17 kil. de la gare de Paris, 2 kil. de Chatou, 3 kil. de Saint-Germain, 2 kil. 1/2 de Montesson, 8 kil. de Bezons 1 kil. du Pecq.

Le Vésinet, hameau de la commune du Pecq, a complétement changé d'aspect depuis quelques années. La société qui en a acheté le bois y a percé des rues que bordent déjà de nombreuses constructions. L'*église* a été bâtie à dr. de la station, comme Saint-Eugène de Paris, en fonte et

en béton aggloméré (style ogival de fantaisie). Devant la façade s'élève une *fontaine* surmontée d'une statue.

A g. de la station, s'ouvre une belle *avenue*, bordée de maisons de campagne et aboutissant à la grille de l'**asile impérial du Vésinet** réservé aux femmes convalescentes. Construit en pierres et en briques, par M. Eug. Laval, architecte de l'*Asile impérial de Vincennes*, cet asile se compose d'un vaste bâtiment central, dont les deux ailes sont reliées par des galeries qui forment deux carrés. Le corps de logis principal renferme, au rez-de-chaussée, un vaste réfectoire; au premier, une chapelle et un promenoir; dans l'aile g. sont les pensionnaires. L'aile dr. est affectée aux offices, au logement du personnel administratif, etc. Ce vaste établissement est précédé d'une cour avec jardins et bosquets servant de promenoir aux convalescentes.

Un *orphelinat agricole*, formant une succursale de l'orphelinat de Varaignes (Dordogne), a été fondé au Vésinet au moyen de souscriptions recueillies par l'abbé Védey.

On peut faire d'agréables promenades dans le bois du Vésinet. L'une des plus fréquentées est celle du *lac supérieur* (de larges avenues y conduisent), sur le bord duquel, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, se donnent des concerts pendant l'été.

6e STATION. — LE PECQ.

18 kil. de Paris, 3 kil. de Chatou, 2 kil. de Saint-Germain, 1 kil. des Tanneries (*V.* ci-dessous), 2 kil. de Port-Marly.

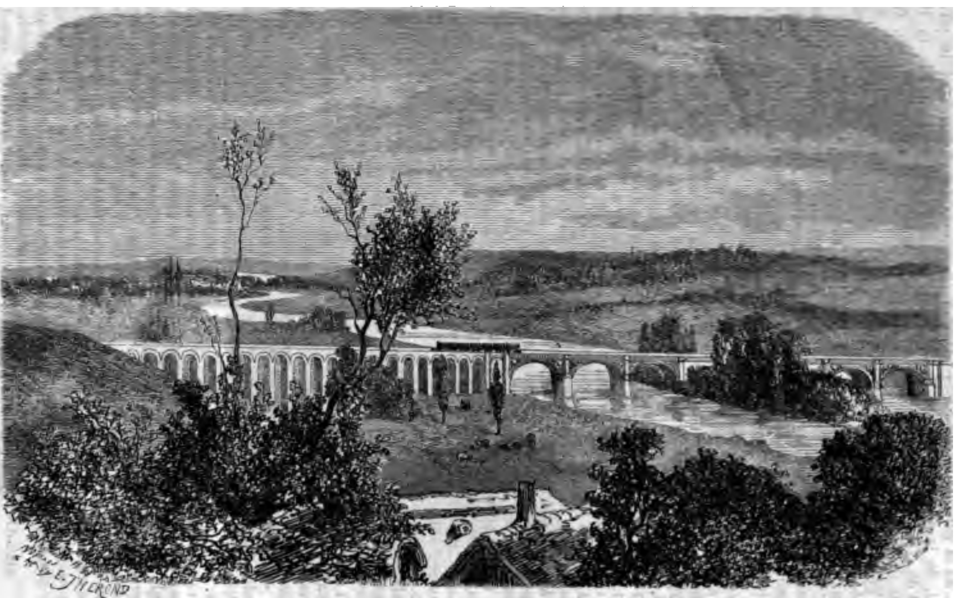
Corresp. pour : — Étang-la-Ville (5 kil., 50 c., et de la station au village gratis).

Le Pecq, v. de 1601 hab., s'étend sur la pente d'une colline, entre la Seine et Saint-Germain auquel il se rattache et dont il semble être un faubourg. Le Pecq existait déjà au VIIe s., sous le nom d'*Aupec* (*Alpicum*, *Alpecum*). En 704, Childebert III donna cette terre à l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Wandrille (diocèse de Rouen) qui, au IXe s., en retirait annuellement 350 muids de vin. Il reste encore une partie de ce vignoble, épargnée par les défrichements et les constructions. L'*église*, dédiée à saint Wandrille, a été reconstruite au milieu du XVIIIe s.

Les rues du Pecq sont tortueuses, escarpées et mal bâties; cependant on y voit de jolies maisons de campagne. Un pont de bois, construit en 1665, renouvelé en 1775, franchissait la Seine vis-à-vis du village; le point où il aboutissait sur l'autre rive est encore signalé par un orme magnifique dit *orme de Sully*, le seul qui paraît avoir survécu à ceux que ce ministre avait fait planter. Ce pont, sur lequel les Prussiens franchirent la Seine en 1815, quelques heures après que Napoléon eut quitté la Malmaison, fut enlevé par les glaces le 28 janvier 1830; il a été remplacé par le beau pont construit en aval, vis-à-vis de la route de Paris à Saint-Germain, qui traverse la forêt du Vésinet.

La voie ferrée franchit la Seine sur un double pont séparé par un remblai de 16 mèt. élevé sur l'île de la Corbière. Au delà de ce pont commence un *viaduc* courbe, présentant une rampe inclinée de 35 millimèt. par mèt., et composé de 20 arches dont la plus haute est à 23 mèt. 50 c. au-dessus du sol. Un énorme remblai, qui succède au viaduc, conduit à un *souterrain* de 305 mèt. passant sous la terrasse de Saint-Germain.

Quand le convoi s'est arrêté dans la gare de Saint-Germain, les voyageurs doivent gravir un escalier qui monte sur la place du château. Au sortir du bâtiment où se distribuent les billets pour le départ, on trouve des voitures et des omnibus. Si l'on veut aller dans la ville, on laisse le château à g. Désire-t-on au contraire visiter d'abord la terrasse et la Forêt, il faut tourner le dos à la ville et laisser le château à dr.



Viaduc de Saint-Germain.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

20 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 2 kil. de la station du Pecq, 3 kil. du bois du Vésinet, 23 kil. de Paris par la route de terre, 5 kil. de Chatou, 13 kil. de Versailles, 2 kil. de Port-Marly, 5 kil. de Marly-le-Roi, 4 kil. de Fourqueux, 3 kil. de Mareil, 5 kil. 1/2 de Chambourcy, 6 kil. de Poissy, 7 kil. de Maisons, 3 kil. de Carrières, 5 kil. du Mesnil, 11 kil. de Conflans, 20 kil. de Pontoise.

OMNIBUS pour : — Orgeval (10 kil. à l'O., 5 kil. à l'O. de Poissy; prix, 60 c.), par Chambourcy (5 kil., *V.* ci-dessous); — et pour Poissy (départ à l'arrivée de chaque convoi, Prix : 40 c.).

VOITURES sur la place de l'Église. Tarif : voitures à 1 cheval ou à 2 chevaux : la course, dans la ville, 1 fr.; l'heure. dans la ville et les faubourgs : la 1re heure, 1 fr. 75 c.; les suivantes, 1 fr. 50 c.; à 2 chevaux : l'heure, 2 fr. 25 c. et 2 fr.; promenades en forêt : l'heure, pendant la semaine, 2 fr. (à 1 cheval), 2 fr. 50 c. (à 2 chevaux). Si l'on quitte la voiture en forêt, le retour est dû jusqu'à la station. Les dimanches et fêtes, les prix des courses sont augmentés de 25 c. et de 50 c. (*V.* le tarif).

Ravelet, rue du Boulingrin, loue des voitures et des chevaux. Voitures, soit au tarif, soit en traitant de gré à gré. Les prix varient selon la saison et selon l'affluence des étrangers.

HÔTELS : — *du Prince-de-Galles*, près de la gare; — *de l'Ange-Gardien*, rue de Paris; — *du Cheval-Blanc*, rue de Paris. — Pension Louis XIV, *appartements meublés* à louer, avec ou sans pension, près de la gare.

RESTAURANTS : — Café-restaurant du *Pavillon d'Henri IV*, tenu par Barbotte, à l'angle de la Terrasse; très-cher; — *Café-restaurant*, tenu par Galle, à côté du débarcadère, place du Château.

FÊTES : — 28 mai, fête de saint Germain, sous le quinconce; — 25 août, jour de la fête de saint Louis, à la grille de Poissy. — *Fête des Loges* (*V.* ci-dessous).

Situation. — Histoire.

Saint-Germain, V. de 17 478 hab., située sur un coteau de la rive g. de la Seine, à 84 mèt. d'altit., s'est beaucoup assainie et embellie depuis l'ouverture du chemin de fer. L'air y est, du reste, salubre et vif. De beaux quartiers neufs se sont élevés entre le château et le pavillon d'Henri IV, ainsi que sur la lisière de la forêt. La rue principale, rue de Paris, part du rond-point, appelé *place Royale*, auquel aboutissent, d'un côté, l'ancienne route de Paris à Saint-Germain et les rampes qui montent du Pecq, et de l'autre, l'*avenue du Boulingrin*, qui vient du *Parterre*.

Aux premiers âges de notre histoire, tout ce territoire était couvert par une antique forêt, dans laquelle quelques moines portèrent les premiers la hache. Mais on ne dut s'établir que lentement sur un sol privé d'eau. Sous Charlemagne, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, de Paris, y possédait trois lieues de tour : *Habet in Lida de silva in gyro tres leucas.* Au commencement du XIe s., le roi Robert II fit construire, sur un emplacement voisin de celui du château actuel, un monastère et une église sous l'invocation de saint Germain. Vers 1021, il éleva un pavillon sur l'emplacement actuel des Loges. La forêt où ces bâtiments étaient situés portait le nom de *Lida*, *Ledia*, *Leia*, et en langue vulgaire *Lée* ou *Laye*, dont l'étymologie est obscure. Au XIIe s., Louis le Gros se fit bâtir un château fort dans le voisinage du monastère. Les rois de France, et saint Louis entre autres, y séjournèrent fréquemment. Le château et le monastère furent en partie incendiés par le prince Noir. Vers 1367, Charles V fit « réédifier notablement le chastel Saint-Germain-en-Laye. » Le château de Charles V était composé de bastions et de courtines couronnés de mâchicoulis et de créneaux, et cette forteresse ne pouvait satisfaire aux besoins et mœurs du XVIe s. François Ier trouvant « *le lieu plaisant, feit abbatre le viel bâtiment* » (du Cerceau), en conservant toutefois la Sainte-Chapelle de Saint-Louis et la tour de l'angle N. O., et reconstruisit le tout pour y loger la cour brillante dont il se plut à s'entourer. (Les bâtiments de l'ancien prieuré, abandonnés sans doute, devinrent des dépendances du château.) Il fit aussi bâtir le château de *la Muette* dans le nord de la forêt. La plupart de ses enfants naquirent à Saint-Germain.

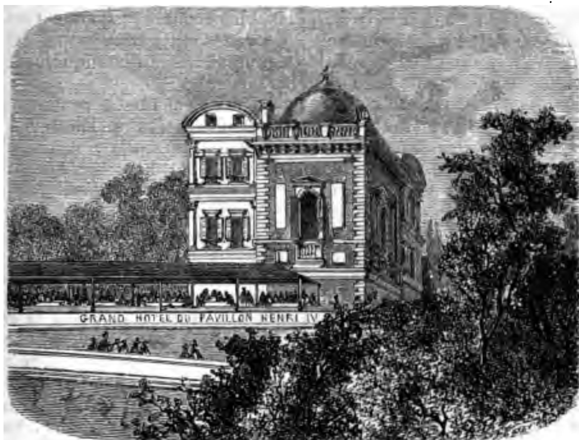
La première année du règne d'Henri II, un duel célèbre entre François Vivonne de

Châtaigneraie et Guy-Chabot *de Jar-* ; eut lieu, le 10 juillet 1547, en présence toute la cour, en avant et à l'E. du teau.

e vieux château de François Ier offrait pect d'une forteresse. Henri II voulut ir une résidence royale plus moderne, it construire, par son architecte Marnd, le *château neuf*, sur le bord de la ine, au-dessus de la Seine, vers laquelle jardins descendaient en terrasses sounes par de coûteuses maçonneries. Sous terrasses avaient été ménagées des ttes garnies de coquillages et de figures ouant au milieu des eaux, qui furent des merveilles du temps. Francini, ingénieur florentin, appelé d'Italie par Henri II et Catherine de Médicis, avait présidé à ces travaux.

Sous Henri IV et sous Louis XIII, Saint-Germain commença, grâce aux séjours de la cour, à devenir une ville. Le château fut délaissé pendant quelque temps par Anne d'Autriche et par son fils, qui s'y étaient retirés pendant les troubles de la Fronde, puis habité par Henriette, veuve de Charles Ier d'Angleterre.

A partir de 1661, Louis XIV fit de fréquents séjours au château de Saint-Germain et dépensa des sommes considérables pour l'embellir à sa façon (6 485 582 fr.). Vers 1680, Saint-Germain fut abandonné



Pavillon d'Henri IV, à Saint-Germain.

t à fait pour Versailles; et cette ville int un lieu de retraite pour les anciens viteurs de la cour et pour des rentiers. ès la révolution d'Angleterre de 1688, oi Jacques II trouva dans le vieux teau une noble hospitalité offerte par is XIV. Il y eut alors, à côté de la ndide cour de Versailles, la cour anse de Saint-Germain. Jacques II y rut en 1701, et Marie d'Este, sa seconde me, en 1718.

e palais de Saint-Germain, délaissé Louis XV et Louis XVI, servit d'école cavalerie, sous l'Empire, de caserne s la Restauration, et plus tard, de pénentiaire; l'empereur Napoléon III en a fait un musée, et la restauration en est assez avancée (*V.* ci-dessous).

Édifices publics.

La vieille église s'étant écroulée en 1681, Louis XIV la fit reconstruire. Louis XV ordonna qu'on en bâtît une plus grande; mais la première pierre ne fut posée qu'en 1766, et les travaux restèrent interrompus de 1790 jusqu'à 1825. Le portique de cette affreuse bâtisse, soutenu par six colonnes doriques, porte un fronton dont le tympan a été sculpté par

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

20 kil. de la gare de la rue Saint-Lazare, 2 kil. de la station du Pecq, 3 kil. du bois du Vésinet, 23 kil. de Paris par la route de terre, 5 kil. de Chatou, 13 kil. de Versailles, 2 kil. de Port-Marly, 5 kil. de Marly-le Roi, 4 kil. de Fourqueux, 3 kil. de Mareil, 5 kil. 1/2 de Chambourcy, 6 kil. de Poissy, 7 kil. de Maisons, 3 kil. de Carrières, 5 kil. du Mesnil, 11 kil. de Conflans, 20 kil. de Pontoise.

OMNIBUS pour : — Orgeval (10 kil. à l'O., 5 kil. à l'O. de Poissy; prix, 60 c.), par Chambourcy (5 kil., *V.* ci-dessous); — et pour Poissy (départ à l'arrivée de chaque convoi, Prix : 40 c.).

VOITURES sur la place de l'Église. Tarif : voitures à 1 cheval ou à 2 chevaux : la course, dans la ville, 1 fr.; l'heure, dans la ville et les faubourgs : la 1re heure, 1 fr. 75 c.; les suivantes, 1 fr. 50 c.; à 2 chevaux : l'heure, 2 fr. 25 c. et 2 fr.; promenades en forêt : l'heure, pendant la semaine, 2 fr. (à 1 cheval), 2 fr. 50 c. (à 2 chevaux). Si l'on quitte la voiture en forêt, le retour est dû jusqu'à la station. Les dimanches et fêtes, les prix des courses sont augmentés de 25 c. et de 50 c. (*V.* le tarif).

Ravelet, rue du Boulingrin, loue des voitures et des chevaux. Voitures, soit au tarif, soit en traitant de gré à gré. Les prix varient selon la saison et selon l'afflueuce des étrangers.

HÔTELS : — *du Prince-de-Galles*, près de la gare; — *de l'Ange-Gardien*, rue de Paris; — *du Cheval-Blanc*, rue de Paris. — Pension Louis XIV, *appartements meublés* à louer, avec ou sans pension, près de la gare.

RESTAURANTS : — Café-restaurant du *Pavillon d'Henri IV*, tenu par Barbotte, à l'angle de la Terrasse; très-cher; — *Café-restaurant*, tenu par Galle, à côté du débarcadère, place du Château.

FÊTES : — 28 mai, fête de saint Germain, sous le quinconce; — 25 août, jour de la fête de saint Louis, à la grille de Poissy. — *Fête des Loges* (*V.* ci-dessous).

Situation. — Histoire.

Saint Germain, V. de 17 478 hab., située sur un coteau de la rive g. de la Seine, à 84 mèt. d'altit., s'est beaucoup assainie et embellie depuis l'ouverture du chemin de fer. L'air y est, du reste, salubre et vif. De beaux quartiers neufs se sont élevés entre le château et le pavillon d'Henri IV, ainsi que sur la lisière de la forêt. La rue principale, rue de Paris, part du rond-point, appelé *place Royale*, auquel aboutissent, d'un côté, l'ancienne route de Paris à Saint-Germain et les rampes qui montent du Pecq, et de l'autre, l'*avenue du Boulingrin*, qui vient du *Parterre*.

Aux premiers âges de notre histoire, tout ce territoire était couvert par une antique forêt, dans laquelle quelques moines portèrent les premiers la hache. Mais on ne dut s'établir que lentement sur un sol privé d'eau. Sous Charlemagne, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, de Paris, y possédait trois lieues de tour : *Habet in Lida de silva in gyro tres leucas.* Au commencement du XIe s., le roi Robert II fit construire, sur un emplacement voisin de celui du château actuel, un monastère et une église sous l'invocation de saint Germain. Vers 1021, il éleva un pavillon sur l'emplacement actuel des Loges. La forêt où ces bâtiments étaient situés portait le nom de *Lida*, *Ledia*, *Leia*, et en langue vulgaire *Lée* ou *Laye*, dont l'étymologie est obscure. Au XIIe s., Louis le Gros se fit bâtir un château fort dans le voisinage du monastère. Les rois de France, et saint Louis entre autres, y séjournèrent fréquemment. Le château et le monastère furent en partie incendiés par le prince Noir. Vers 1367, Charles V fit « réédifier notablement le chastel Saint-Germain-en-Laye. » Le château de Charles V était composé de bastions et de courtines couronnés de mâchicoulis et de créneaux, et cette forteresse ne pouvait satisfaire aux besoins et mœurs du XVIe s. François Ier trouvant « *le lieu plaisant, feit abbatre le viel bâtiment* » (du Cerceau), en conservant toutefois la Sainte-Chapelle de Saint-Louis et la tour de l'angle N. O., et reconstruisit le tout pour y loger la cour brillante dont il se plut à s'entourer. (Les bâtiments de l'ancien prieuré, abandonnés sans doute, devinrent des dépendances du château.) Il fit aussi bâtir le château de *la Muette* dans le nord de la forêt. La plupart de ses enfants naquirent à Saint-Germain.

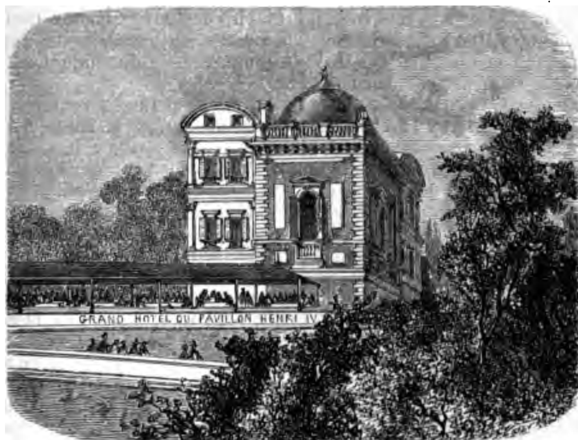
La première année du règne d'Henri II, un duel célèbre entre François Vivonne de

Châtaigneraie et Guy-Chabot *de Jar-* eut lieu, le 10 juillet 1547, en présence toute la cour, en avant et à l'E. du teau.

e vieux château de François Ier offrait pect d'une forteresse. Henri II voulut ir une résidence royale plus moderne, it construire, par son architecte Mar- nd, le *château neuf*, sur le bord de la ine, au-dessus de la Seine, vers laquelle jardins descendaient en terrasses sou- ues par de coûteuses maçonneries. Sous terrasses avaient été ménagées des ttes garnies de coquillages et de figures ouant au milieu des eaux, qui furent des merveilles du temps. Francini, ingénieur florentin, appelé d'Italie par Henri II et Catherine de Médicis, avait présidé à ces travaux.

Sous Henri IV et sous Louis XIII, Saint-Germain commença, grâce aux séjours de la cour, à devenir une ville. Le château fut délaissé pendant quelque temps par Anne d'Autriche et par son fils, qui s'y étaient retirés pendant les troubles de la Fronde, puis habité par Henriette, veuve de Charles Ier d'Angleterre.

A partir de 1661, Louis XIV fit de fréquents séjours au château de Saint-Germain et dépensa des sommes considérables pour l'embellir à sa façon (6 485 582 fr.). Vers 1680, Saint-Germain fut abandonné



Pavillon d'Henri IV, à Saint-Germain.

t à fait pour Versailles; et cette ville int un lieu de retraite pour les anciens viteurs de la cour et pour des rentiers. :ès la révolution d'Angleterre de 1688, roi Jacques II trouva dans le vieux ıteau une noble hospitalité offerte par ıis XIV. Il y eut alors, à côté de la endide cour de Versailles, la cour an- ise de Saint-Germain. Jacques II y urut en 1701, et Marie d'Este, sa seconde ıme, en 1718.

.e palais de Saint-Germain, délaissé Louis XV et Louis XVI, servit d'école cavalerie, sous l'Empire, de caserne ıs la Restauration, et plus tard, de pénentiaire; l'empereur Napoléon III en a fait un musée, et la restauration en est assez avancée (*V.* ci-dessous).

Édifices publics.

La vieille église s'étant écroulée en 1681, Louis XIV la fit reconstruire. Louis XV ordonna qu'on en bâtît une plus grande; mais la première pierre ne fut posée qu'en 1766, et les travaux restèrent interrompus de 1790 jusqu'à 1825. Le portique de cette affreuse bâtisse, soutenu par six colonnes doriques, porte un fronton dont le tympan a été sculpté par

M. Ramey fils. Autour de la nef et du chœur règne une ordonnance de vingt colonnes ioniques. La chaire, faite d'abord pour la chapelle de Versailles, fut donnée par Louis XIV en 1681. Dans la première chapelle de droite est un mausolée, élevé, sous la reine Victoria, à la mémoire de Jacques II. On remarque surtout, à l'intérieur, des peintures à fresque (sur mortier frais) par M. Amaury Duval.

De beaux *quartiers de cavalerie* bordent la route de Paris.

Le **château** de Saint-Germain, dont nous avons résumé l'histoire ci-dessus, subit en ce moment une restauration complète. Cette restauration, entreprise par la direction des bâtiments civils (Ministère de la maison de l'Empereur), coûtera environ 2 500 000 fr. Elle est confiée à M. Eug. Millet. L'habile architecte doit rétablir le château de Saint-Germain comme il était sous François I[er]. S'il conserve la grosse tour de Charles V telle qu'elle fut remaniée par François I[er], il fait démolir les pavillons d'angle construits sous Louis XIV et terminés vers 1680. La belle *chapelle* de Saint-Louis, plus ancienne que la Sainte-Chapelle de Paris et remarquable par la disposition unique de ses fenêtres carrées, sera rétablie dans son état primitif. M. Millet a retrouvé la belle rose que le génie militaire avait fait boucher avec des moellons. Le château restauré de Saint-Germain est destiné à un musée d'antiquités nationales (*V.* ci-dessous).

Il serait à désirer qu'on rétablît dans sa forme primitive l'ancien parterre qui n'est plus dans l'axe du château, et qu'on fît disparaître l'espèce de petite terrasse qui, de la place du château, empêche de voir l'extrémité de la grande terrasse.

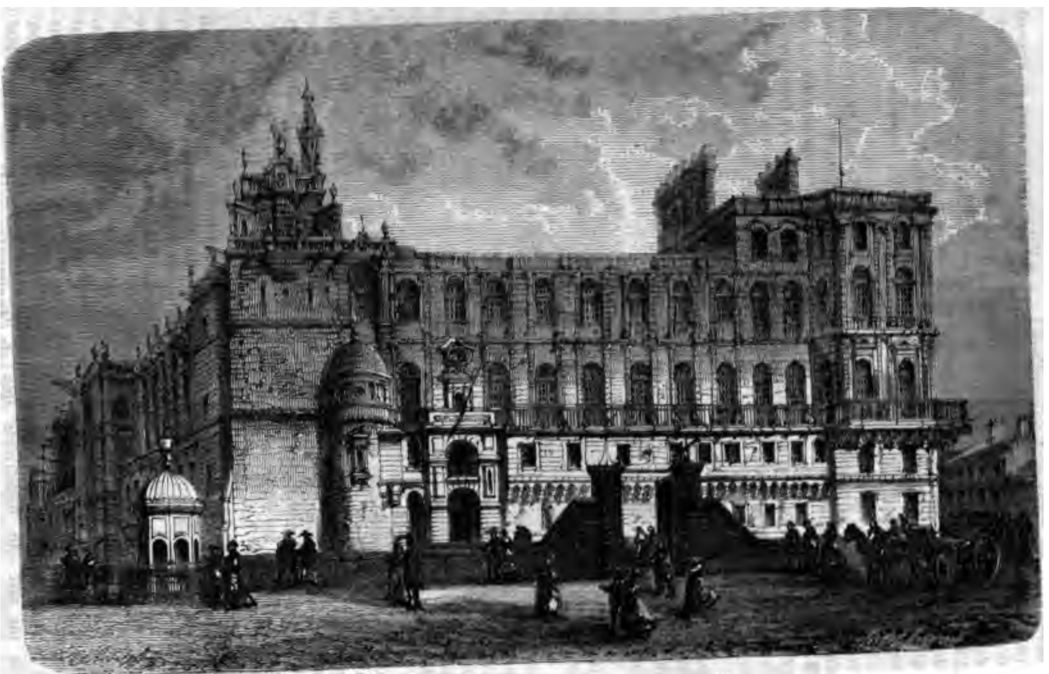
Le **château neuf**. — Ce château, construit par Henri IV, n'était séparé du château vieux que par un espace d'environ 400 mèt. Des écrivains du temps nous ont conservé la description de ses merveilles, de ses terrasses, de ses grottes, de ses statues, de ses jeux hydrauliques, etc. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques murs de terrasse et le *pavillon Henri IV* (mon. hist.), qui était autrefois la chapelle et où fut ondoyé Louis XIV (il forme actuellement une des salles du restaurant tenu par M. Barbote, *V.* ci-dessus).

Le **musée de Saint-Germain** n'est pas seulement destiné à recueillir des objets gallo-romains, il renferme les types des objets d'art et d'industrie que chaque époque a produits depuis les temps préhistoriques les plus reculés jusqu'aux Carlovingiens, et sera le musée des antiquités nationales, authentiquement constatées.

Le rez-de-chaussée renferme trois salles consacrées à l'antiquité romaine. — 1[re] *salle :* moulage des bas-reliefs de l'*arc de Constantin*, originairement *de Trajan.* (Sacrifices à divers dieux; scènes de chasse; Parthenasparthes reconnu roi des Parthes par Trajan; retour de Trajan de la guerre de Dacie.) — 2[e] *salle :* suites des moulages (Trajan chez les Daces; il ordonne la continuation de la voie Appienne; apprend que Décébale a voulu le faire assassiner; fait distribuer des vivres au peuple; supplié par le roi d'Arménie de lui rendre sa couronne; haranguant les cohortes; offrant des sacrifices de bœufs, de porcs et de brebis); moulage de la statue d'Auguste trouvée dans la villa de Livie, en 1863; modèles de catapultes et d'une machine de guerre appelée *onagre* (exécutés par ordre de l'Empereur d'après différents modèles).

Les collections préhistoriques et gauloises occupent aujourd'hui quelques salles des 1[er] et 2[e] étages.

« La première salle, ornée des bustes de MM. Boucher de Perthes et Christy, deux fondateurs d'une science nouvelle, renferme les objets les plus anciens qui attestent la présence de l'homme sur la terre. Ils ont été



Château de Saint-Germain, restauré par M. Millet.

trouvés dans des alluvions quaternaires, mêlés à des ossements d'animaux dont les races sont aujourd'hui perdues (mammouth, etc.). Ce sont des silex taillés, des haches en pierre, des pointes de flèche. Les hommes de l'âge de pierre n'étaient pas exempts de coquetterie : des polypes fossiles, de la craie naturellement trouée leur servaient sans doute de colliers. Ils s'exerçaient à reproduire ce qu'ils voyaient. Deux armoires renferment des silex grossièrement taillés où M. Boucher de Perthes voit des représentations d'oiseaux, de poissons, de « bustes humains vus de profil » et de « têtes de singes. »

« Le roi Frédéric VII a donné quelques reliques de l'âge de pierre en Danemark ; à côté sont exposés des objets du même genre découverts dans les cavernes du Périgord.

Au fond de la salle se trouve une grande carte des Gaules à l'époque des cavernes.

« La seconde salle offre des représentations modelées, au vingtième de leur grandeur, de quelques-uns de nos dolmens, de nos menhirs et de nos allées couvertes. Quelques objets trouvés dans ces monuments primitifs sont aussi exposés. Les murs de la salle voisine sont couverts par les montagnes de pierres du dolmen de Gavr-Inis (moulages ; réduction au vingtième du tumulus). Elles doivent sans doute cet honneur aux esprits enthousiastes qui devinent des « hiéroglyphes » dans les lignes qui y sont gravées, et où le bon sens non prévenu ne voit guère autre chose qu'un essai rudimentaire d'ornementation.

« Une salle d'étude qui suit contient une collection de monnaies gauloises, le moulage des inscriptions gauloises déjà connues et une excellente carte de la Gaule depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine. Cette carte a l'avantage inappréciable d'indiquer les endroits où ont été découverts des dolmens, des menhirs, des cavernes, etc. Il serait à désirer qu'elle fût gravée et publiée.

« A l'étage supérieur, on entre dans les habitations lacustres où ont été découverts des fragments de substances végétales. Là on trouve pour la première fois des armes et des instruments de bronze : épées, haches, serpes, couteaux, bracelets, épingles à cheveux.

« L'époque gauloise est représentée par des *torques* d'or, quelques parures, des armes et des spécimens de céramique. On y a aussi transporté un moulage des autels gaulois, trouvés en 1711 dans des fouilles faites à Notre-Dame, et qui sont conservés au musée de Cluny.

Dans l'escalier ont été placées quelques pierres sépulcrales portant des inscriptions latines.

« Il y a, comme on voit, de quoi attirer la curiosité d'un public étranger à l'archéologie primitive; mais ces collections sont fort incomplètes et insuffisantes pour l'étude. Les reliques que les âges de pierre et de bronze ont laissées en France sont trop peu nombreuses pour qu'on ne cherche pas à les éclaircir par les débris analogues trouvés dans les autres pays. Quelques silex danois, quelques objets venus des lacs suisses, voilà tout ce qui représente l'Europe dans le musée de Saint-Germain. On nous donne (et incomplétement) des représentations de nos monuments improprement appelés *druidiques;* pourquoi n'en trouve-t-on aucune de Stonehenge et d'Abury en Angleterre, des pierres de Stennis à Orkney, du tumulus de New-Grange en Irlande, des dolmens du Dekkan, des cercles de pierre de l'Algérie? A défaut de modèles réduits, on pouvait en donner la représentation par des gravures. L'Irlande, si riche en antiquités de tout genre, n'a rien fourni aux collections des âges de pierre et de bronze, non plus que l'Écosse. » (H. Gaidoz, *Revue de l'Instruction publique.*)

Les galeries du musée actuelle-

ınt organisées sont visibles les nanches, mardis et jeudis, de h. 1/2 à 4 h. Les mercredis et ndredis sont réservés à l'étude. On ;st admis ces jours-là que sur une :te délivrée par l'administration. s salles sont ouvertes, pour l'étude, 10 h. 1/2. Les lundis et samedis, le ısée reste fermé.

Le **parterre**, qui a trois grilles sur ville et deux sur la forêt, a été reıntè en partie en 1674, sur les dessins de Le Nôtre et modifié en 1750, puis en 1846; 3 hectares de la forêt convertis en jardin anglais y ont été ajoutés. Des quinconces de tilleuls, encadrés par quatre avenues de marronniers, offrent d'agréables ombrages.

La **terrasse** de Saint-Germain est une des plus magnifiques promenades qui existent en Europe pour l'étendue du parcours et du point de vue. Elle fut construite par Le Nôtre en 1672.



Forêt de Saint-Germain. — Les Loges.

lle a 2400 mèt. de longueur et) mèt. de largeur. Soutenue par un ıur élevé, avec cordon et tablette ɜ pierre, elle s'étend depuis le pa.llon d'Henri IV jusqu'à un large ıstion sur lequel s'ouvre la *grille .oyale*, qui mène dans la forêt. Elle été plantée d'une ligne de tilleuls n 1745. On y découvre un vaste panorama depuis le château de Maiɔns, sur la gauche, jusqu'à l'aqueuc de Marly sur les hauteurs de Louveciennes, à droite; comprenant : une immense plaine arrosée par la Seine; la forêt du Vésinet; une multitude de villages; le Mont-Valérien; Montmartre, et, à l'horizon lointain, les coteaux de Montmorency et la flèche de Saint-Denis. De l'extrémité de la terrasse on aperçoit l'Arc de triomphe et le dôme des Invalides.

La **forêt de Saint-Germain** s'étend sur un espace entouré, comme une sorte de presqu'île, à l'E., au N. et

à l'O., par un des méandres de la Seine, qui ne la laisse ouverte que dans la portion comprise entre Saint-Germain et Poissy. Sa superficie est de près de 4400 hectares. Ses routes et ses allées sont régulièrement percées. On a évalué leur longueur à 380 lieues. A l'exception de quelques mares disséminées, le sol est sec et en grande partie sablonneux. On ne trouve sur ce plateau uniforme que quelques mamelons un peu plus élevés. François Ier contribua à l'embellissement de cette forêt. Louis XIV l'agrandit, la fit percer de nouvelles routes de chasse; puis il retira aux communes riveraines, en les dédommageant, le droit d'y faire paître leurs bestiaux. En 1737, on démolit les murs dont François Ier avait entouré un parc réservé autour du château, et les matériaux servirent à la construction du mur de clôture qui longe la terrasse. On acheva, en 1806, de clore la forêt, du côté de Poissy et de Conflans. La place de capitaine des chasses de Saint-Germain fut toujours occupée par des personnes de la première qualité : des Montmorency, des Saint-Simon, des Richelieu; par le maréchal de Noailles, avec survivance pour le duc d'Ayen, son fils, etc. On comprend ainsi comment il se fait qu'on retrouve ces noms sur divers points de la forêt.

Parmi les routes principales de la forêt, nous signalerons d'abord celle de Saint-Germain à Poissy, et la belle avenue, bordée de contre-allées, avec quatre rangées d'arbres, qui, faisant face au château, va en ligne droite aux Loges. Un peu avant d'arriver aux Loges, une autre belle route (la route de Pontoise) se détache de cette avenue à dr., et, par l'*étoile du chêne Saint-Fiacre*, gagne le *Pavillon* et la *croix de Noailles*; de là, elle se continue à travers la forêt dans le sens de sa longueur, en passant à la *croix de Saint-Simon*, posée en 1745, à la *station* du chemin de fer dite de Conflans, et à la *croix du Maine*, érigée en 1709 en l'honneur du fils légitimé de Louis XIV. Une autre grande *route* (de Poissy à Maisons) traverse la forêt diagonalement dans le sens de sa largeur, en passant à l'*étoile des Amazones*, à la *croix de Berry* (du nom d'un habitant de Poissy qui fut assassiné en cet endroit en 1540) et à la *croix de Noailles*, dont il a été parlé ci-dessus. Enfin, nous indiquerons une avenue, la plus droite et la plus longue de la forêt, qui la traverse dans toute sa longueur et conduit de Saint-Germain au pavillon de la Muette. Elle part de l'*étoile des Neuf routes*. On s'y rendra plus facilement aujourd'hui en entrant dans la forêt par la grille du jardin anglais, et en prenant l'allée qui, s'ouvrant en face, mène à l'*étoile du Houx*. De là on traverse successivement les *étoiles de la Porte verte*, du *Feï*, de la *Patte d'oie*, de la *croix de Berry*, déjà nommée, du *Lude*, du *Chêne capitaine*, le chemin de fer de Rouen, et on atteint l'étoile où est situé le *pavillon de la Muette*. Cette route se prolonge encore au delà pour aller aboutir au mur de clôture, non loin de la Seine, du côté de Conflans.

Les promenades, du reste, se renferment ordinairement dans la limite du chemin de fer de Rouen, et plus communément dans un rayon bien plus restreint encore : dans la partie de la forêt bornée par l'avenue des Loges à l'O., la croix de Noailles au N., le château du Val et la terrasse à l'E. La portion comprise entre l'avenue des Loges et la route de Poissy est moins fréquentée. Il y a quelques années encore, des mares infectes rendaient très-désagréables les abords de la forêt près de Saint-Germain. L'administration a enfin fait disparaître cette cause d'insalubrité dont devait se ressentir le quartier neuf bâti sur l'ancien parc de Noailles.

Les arbres les plus communs dans la forêt sont : les chênes, les charmes, les ormes et les châtaigniers. En général, ils ne restent sains que jus-

à 70 ou 90 ans. On ne trouve donc ici de ces vieilles futaies qui sont des beautés de Fontainebleau. lques arbres isolés, placés la plut à des étoiles, ont seuls une apence séculaire : parmi les plus ux, citons le chêne situé devant bâtiment des *Loges*, ceux de l'ée du Tonchet, de l'étoile de Notrene de Bon-Secours, et le *Gros Chê-* au coin d'une avenue entre la porte Chambourcy et la route de Poissy. es points les plus remarquables de forêt sont : le *château du Val*, à de la Grille royale, à l'extrémité la Terrasse. Cette belle habitation, bord simple pavillon de chasse sous nri IV, rebâtite par Louis XIV sur nouveau plan, appartient aujourhui à M. Fould; — le *Pavillon de Muette;* — la *Faisanderie*, à peu distance de la croix de Saint-Sion ; — enfin **les Loges**, ensemble bâtiments consacrés à une maison ducation pour les filles des mems de la Légion d'honneur (sucrsale de la maison de Saint-Denis). tte maison, située au milieu de forêt et à laquelle aboutit la belle enue à quatre rangées d'arbres qui rt du château, fut une habitation yale au moyen âge. Un seigneur la cour d'Henri IV s'y retira sous uis XIII, s'y fit ermite, puis céda n ermitage aux Augustins déchaus-. **La fête des Loges** se célèbre le emier dimanche du mois de sepmbre. Cette fête, la plus populaire la plus tumultueuse des environs Paris, dure trois jours; elle a lieu r la pelouse qui s'étend devant le timent des Loges.

ENVIRONS DE SAINT-GERMAIN ET DE LA FORÊT.

MAREIL-MARLY.

kil. du Pecq, 3 kil. de Saint-Germain, 1 kil. de Fourqueux, 2 kil. de Marly-le-Roi, 1 kil. 3/4 de l'Étang-la-Ville.

Si l'on monte dans Saint-Germain a rue de Paris jusqu'à l'endroit où la rue du Vieux-Marché lui succède, et si, après avoir pris, à g., *la rue de Mareil*, on tourne à dr. à l'extrémité de cette rue, on descend dans les *fonds de Saint-Germain*, occupés par des jardins de maraîchers et des tanneries. En suivant le pavé, on se trouve sur la route de *Fourqueux* (*V.* plus bas), d'où l'on peut gagner Mareil. Pour aller à ce village, on peut aussi, en partant de Saint-Germain, prendre, à g., au bout de la rue de Mareil, la rue de l'Hôpital, puis, à dr., celle de Sainte-Radegonde et suivre la route qui y mène directement.

Mareil-Marly, v. de 205 hab., est agréablement situé sur le haut d'un plateau, d'où l'on découvre de beaux points de vue, et dont les versants sont couverts de vignobles déjà cités dans la donation de Childebert III (*V.* p. 178). Son *église* (mon. hist.), construite dans le style le plus pur des XIIe et XIIIe s., mérite la visite des archéologues. Les peintures intérieures sont récentes.

FOURQUEUX.

Le poteau marque 5 kil. 1/2 de Saint-Germain; mais la distance est à peine de 3 kilomètres; on va de Saint-Germain à Fourqueux en 20 min. à pied, depuis l'extrémité de la rue de Mareil. Fourqueux est à 1 kil. de Mareil, et à 2 kil. 1/2 d'Hennemont.

Fourqueux, v. de 336 hab., possédait autrefois un château qui a été démoli il y a quelques années. André Chénier et Lebrun y avaient composé, dit-on, un grand nombre de poésies. Au bout de la longue rue de Fourqueux, s'ouvre une des portes de la forêt de Marly (*V.* ci-dessous). *L'église* de Fourqueux date du XIIIe s.

Si de la place de la mairie de Fourqueux on prend à dr. un chemin qui descend et longe le mur de l'ancien parc, puis si l'on contourne l'enclos *du Désert*, on ne tardera pas, en gravissant les petites collines qui s'élèvent de l'autre côté du vallon, à apercevoir Hennemont sur le plateau.

HENNEMONT.

2 kil. 1/2 du château de Saint-Germain, 1 kil. 1/4 de Fourqueux.

Hennemont, situé à 109 mèt., domine les riantes vallées du Petit-Désert, de Saint-Léger et de Fillancourt, les forêts de Saint-Germain et de Marly, et toutes les hauteurs que l'œil peut atteindre à 8 lieues à la ronde. Philippe le Bel donna, en 1289, Hennemont à Pétronille de Géry, qui, à son tour, en fit présent à l'Ordre du Val-des-Écoliers. Ceux-ci y établirent un prieuré, lequel, détruit par les Anglais, relevé ensuite, a été aliéné à l'époque de la Révolution. Un grand parc s'étend, sur le haut de la colline, dans une belle situation. Cette propriété appartient à M. Baron, notaire à Paris, qui y a fait récemment construire un château.

CHAMBOURCY.

5 kil. 1/2 de Saint-Germain, 3 kil. de Fourqueux, 3 kil. de Poissy.

Si, après avoir dépassé l'enclos du Désert (*V.* plus haut), laissant à g. dans le lointain le hameau de ***Montaigu***, et à dr. en arrière Hennemont, dont nous venons de parler, on s'élève par un sentier à mi-côte sur une colline où l'on rejoint la route d'Hennemont à Chambourcy, on a, du haut de ce plateau, une vue étendue, d'un côté, sur les bois de Marly, de l'autre, sur la forêt de Saint-Germain, les coteaux de Montmorency dans le lointain, et, plus en avant à g., les hauteurs de Chanteloup. On ne tarde pas à apercevoir les premières maisons de **Chambourcy**.

Ce village, de 730 hab., nommé autrefois Broucy (***Bruacium***), remonte au moins au IXe s. Il est formé d'une longue rue, bordée en partie des murs de ses maisons de campagne. Son *église*, du XVe s., passe pour posséder les reliques de sainte Clotilde, dont la fête, célébrée le 3 juillet, attire un immense concours de fidèles. Le territoire est fertile ; on y cultive avec succès les légumes et les fruits. Ses belles châtaigneraies sont visitées par un grand nombre de paysagistes.

Prend-on la première rue à dr., après l'église (en venant d'Hennemont), le sentier qui en descend aboutit à la grande route de Mantes, désignée vulgairement sous le nom de ***route de Quarante sous***. On peut revenir par cette route à Saint-Germain. On peut aussi, en la traversant et en prenant le sentier en face, gagner la porte de la forêt de Saint-Germain, dite ***porte de Chambourcy*** (10 min. de marche du village). L'allée qui, dans la forêt, fait face à cette porte, mène directement à la route peu éloignée de Saint-Germain à Poissy.

ACHÈRES.

8 kil. de Saint-Germain, 6 kil. de Maisons, 2 kil. d'Andrésy, 4 kil. 1/2 de Poissy, 4 kil. 1/2 de Conflans.

Achères, v. de 660 hab., est situé à l'O. dans une plaine bordée d'un côté par la forêt de Saint-Germain, de l'autre par la Seine (dans la portion qui s'étend entre le confluent de l'Oise et Poissy). Son ***église***, du XIIIe s., a été plusieurs fois restaurée. De Saint-Germain on gagne Achères par l'avenue des Loges, et par une autre allée, qui, s'ouvrant derrière le bâtiment des Loges, va en ligne droite de l'étoile Saint-Joseph à la porte d'Achères, après avoir croisé le chemin de fer de Paris à Rouen.

MESNIL-LE-ROI.

5 kil. de Saint-Germain, 2 kil. de Maisons.

Mesnil-le-Roi, v. de 619 hab., communément appelé le ***Mesnil***, confine aussi, mais à l'E, à la forêt de Saint-Germain. L'*église* fut bâtie en 1587 par un seigneur du village. La plus belle propriété est un parc qui longe la forêt et que M. Hope possédait à l'époque de sa mort. On peut rentrer par la ***porte du Mesnil*** et revenir par la forêt à Saint-Germain,

bien suivre la route qui va du nil au village de Carrières. A moi-chemin, entre les villages, sont bâtiments de *Vaulx*, qui servaient dépôt pour les équipages de içois Ier, quand il habitait le châ ı de la Muette. C'est aujourd'hui maison de campagne. Un sentier onte de cette localité vers la fo- et aboutit à la *porte du buisson hard*.

CARRIÈRES-SOUS-BOIS.

.. de Saint-Germain, 2 kil. de Mesnil.

arrières-sous-Bois, long village é à l'extrémité de la terrasse de ıt-Germain, est habité par des cul- .teurs et des ouvriers carriers. y voit un grand nombre d'ouver- es de carrières fournissant de la rre à bâtir, et qui s'étendent très- ı sous la forêt. La longue rue tor- ıse de ce village vient aboutir à ɔrêt, près du *château du Val* (*V.* 187). Au delà de la porte de ·ières, on trouve à g. la *grille* '*ale*, qui ouvre la terrasse.

e domaine du *Belloy*, ancienne- ıt fief de Balroy, situé à mi-côte ɔied de la terrasse, appartient ac- lement à M. Lepaute.

'oissy et Maisons sont décrits ci- ous, p. 215 et 209.)

: SAINT-GERMAIN A VERSAILLES.

13 kil.

ɔITURES PUBLIQUES : — 3 départs par ; départs de Saint-Germain à 10 h. et ie, à 2 h. et demie, à 7 h. et demie. ırts de Versailles à 8 h. et demie, à et demi, à 4 h. et demie; café Do ıs, à l'angle de la rue des Réservoirs ; la paroisse. Prix des places : 1 fr. INIBUS. — De Saint-Germain à Marly- ɔi : 5 départs par jour. Prix : 50 c.

ı route de Saint-Germain à Ver- es descend la côte de Saint-Ger- n à l'*Ermitage*, où elle laisse à a route de Saint-Nom par Mareil et Fourqueux. Dans cette première par- tie du trajet on découvre de jolis points de vue sur le vallon de l'Etang-la- Ville, à l'entrée duquel le château de Grand-Champ attire surtout l'atten- tion, et sur le coteau de vignobles que couronne le village de Mareil. Aux *Tanneries*, en face de la route du Pecq, on laisse à dr. le chemin qui monte par Monte-Cristo à Marly-le- Roi (*V.* ci-dessous); on passe ensuite devant Monte-Cristo, puis à Port- Marly (*V.* p. 204) avant de quitter la route de Paris et de s'éloigner vers la Seine pour gravir au S. une col- line d'où l'on découvre une belle vue.

A peu de distance de Port-Marly, la route se bifurque. L'un de ses bras, celui de g., décrit une courbe pour aller longer Voisins et Louveciennes; l'autre, qui est plus direct, passe au bas de Marly-le-Roi, puis à *Cœur-Volant*. Ces deux bras se rejoignent à l'extrémité de l'aqueduc de Marly, en face de la grille Royale, à 166 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 1 kil. 1/2 de Marly-le-Roi, 1 kil. 1/4 de Rocquencourt, 1 kil. de Louve- ciennes, 7 kil. 1/2 de Versailles[1], 5 kil. 1/2 de Saint-Germain. Monte- Cristo, Marly-le-Roi, Voisins, Louve- ciennes, etc., sont décrits ci-dessous. (V. *De Paris à Bougival, Louvecien- nes et Marly*.)

A peine a-t-on dépassé l'ancienne grille Royale, qu'on longe à dr. les *Réservoirs* (un mur les cache à la vue) qui, alimentés par l'aqueduc de Marly- le-Roi, alimentent d'eau potable la ville de Versailles et Marly-le-Roi. Ces réservoirs ont 10 mèt. envi- ron de profondeur : leur superficie n'est pas égale. Le plus grand est ce- lui de Marly. Ceux de Versailles, les plus rapprochés de la route, n'ont pas la même étendue. Le plus grand, qui est le plus voisin de la porte d'en- trée, a été reconstruit en 1856. Pres-

1. Le poteau commet une erreur quand il indique 6 kil., ou du moins il veut par- ler de l'entrée de Versailles (Étoile du rendez-vous).

que en face du réservoir est une jolie maison de campagne possédée par Mlle Anaïs Aubert, ancienne sociétaire du Théâtre-Français.

La large route, bordée de grands arbres, atteint son point culminant (176 mèt.) avant de descendre à **Rocquencourt**, v. de 259 hab., dont le magnifique château, construit en 1786 par Madame de Provence et jadis possédé par la famille Fould, appartient aujourd'hui à M. Furtado, Rocquencourt a dû son nom à une maison de campagne d'un nommé Roccon (*Rocconis curtis*), l'un des patrices du royaume sous le roi Thierry, en 678. Ses seigneurs, qui avaient succédé à l'abbaye de Saint-Denis, étaient connus dès le XIIe s.

Le haras de Rocquencourt est une industrie privée dirigée actuellement par M. Auvray.

Il n'y a pas d'église dans la commune, qui est réunie au Chesnay pour le culte.

Le 1er juillet 1815, le général Excelmans détruisit à Rocquencourt deux régiments prussiens qu'il avait attirés dans une embuscade.

A Rocquencourt, on croise l'ancienne route de Paris à Mantes déjà indiquée de Saint-Cloud à Vaucresson par Garches et la Marche (*V.* p. 133) et qui traverse la route de la Celle-Saint-Cloud et du Butard à Versailles (*V.* p. 213). A l'O., c'est-à-dire dans la direction opposée, cette route conduit à Saint-Nom (7 kil. 1/2) par *Bailly* 352 hab., Noisy-le-Roi (592 hab.) et la *Tuilerie*, en longeant à dr. les murs de la forêt de Marly, dans lesquels s'ouvrent plusieurs portes. Bailly et Noisy-le-Roi sont entourés de jolies maisons de campagne. Ils avaient autrefois des châteaux seigneuriaux. Bailly, dont l'église date de 1610 (chœur bâti par Mme de Maintenon, tableau ancien, *la Cène*) et dont le château appartient à M. Rhoné, possède une fabrique de couvertures de coton ; il est à 3 kil. de Rocquencourt, 1 kil. de Noisy, 3 kil. de Marly-le-Roi, 5 kil. du château de Versailles. Le château de Noisy-le-Roi appartient à M. Delafontaine. L'église date de 1700. A l'entrée de la forêt de Marly, on voit les restes de l'ancien château.

Les écriteaux placés à Rocquencourt portent les indications suivantes : le Cœur-Volant, 2 kil. 1/4. — Saint-Germain, 7 kil. 3/4. — Saint-Nom, 7 kil. 1/2. — Vaucresson, 3 kil. 1/2. — Bailly, 3 kil. — Le Chesnay, 1 kil. 3/4. — Versailles, 3 kil. 1/4 (l'Étoile du rendez-vous).

Quand on a dépassé Rocquencourt, on laisse à g. le Chesnay (*V.* ci-dessus). Arrivé à la porte Saint-Antoine (le garde vend des rafraîchissements), on a le choix entre trois chemins si l'on est à pied. Les voitures suivent le boulevard Saint-Antoine et prennent le boulevard du Roi, qui les conduit à l'Étoile du rendez-vous, où vient aboutir la route de Bougival (*V.* p. 213); les piétons peuvent prendre, outre cette route, l'une ou l'autre des deux *Avenues Saint-Antoine* (*V.* le plan de Versailles, n° 1). L'une de ces avenues, celle qui continue l'avenue de Chesnay, va aboutir à l'extrémité du grand canal, près du bassin d'Apollon; l'autre, traversant la plaine Saint-Antoine, mène à la grille de Neptune, située à 1200 mèt. environ de Saint-Antoine-du-Buisson.

DE SAINT-GERMAIN A POISSY.

5 kil. 1/2. — **Des voitures (accélérées) correspondant avec le chemin de fer conduisent de la station de Saint-Germain à Poissy (*hôtel de Rouen*); prix, 40 c.**

La route traverse la plus grande partie de la ville de Saint-Germain, puis la forêt, au sortir de laquelle on descend à Poissy, dont on aperçoit les deux clochers, éloignés seulement de 1200 mèt.

Pour Poissy, *V.* la section VII.

SECTION VI.

ARIS A RUEIL, A LA MALMAISON, A BOUGIVAL, A MARLY, ETC.

is à la station de Rueil.
is. p. 172.

A LA MALMAISON, A SAINT- A LA CELLE-SAINT-CLOUD, IVAL, A LOUVECIENNES, A LY ET A MARLY, ETC.

n de fer américain, partant de e Rueil, dessert (1 kil.) Rueil ; 2e cl., 10 c.; 3e cl., 5 c.); — Malmaison (semaine : 1re cl., 15 c.; 3e cl., 10 c.; dimanches c. et 15 c.); — (3 kil.) Bougie : 1re cl., 45 c.; 2e cl., 30 c ; : dimanches et fêtes : 1re cl., . 40 c.; 3e cl., 35 c.); — (6 kil.) (semaine : 1re cl., 65 c.; 2e cl., ., 35 c.; dimanches et fêtes : ; 2e cl., 55 c.; 3e cl., 50 c.). particulier de Port-Marly à i (20 c.).

de suivre la route, trop oudreuse, et très-peu intée parcourt l'omnibus amé- piétons peuvent gagner en prenant un charmant i longe la Seine[1]. Cette romenade ne saurait être mandée.

qui s'ouvre vis-à-vis du porglise de Rueil, conduit à on. Dans ce trajet, on laisse ngle de la route qui monte uzenval à Garches, à dr. à ıfa, une propriété appelée *eau*, dont M. Rodrigues a : la maison d'habitation et e parc. Sous le Consulat, cette propriété appartenait à une vieille demoiselle. Joséphine désirait l'acheter; mais la vieille demoiselle refusa de la vendre, malgré les instances de l'impératrice et même de l'empereur.

La route de Garches conduit de Rueil à la porte Jaune (V. p. 130), qui en est à 5 kil. 3/4. Elle manque d'ombrage, mais elle offre des points de vue étendus. Elle laisse à g. la ferme *Fouilleuse*, et à dr. le *château de Buzenval*, qui appartient aujourd'hui au prince Murat.

De la propriété du Boispréau, 5 min. suffisent pour gagner la Malmaison.

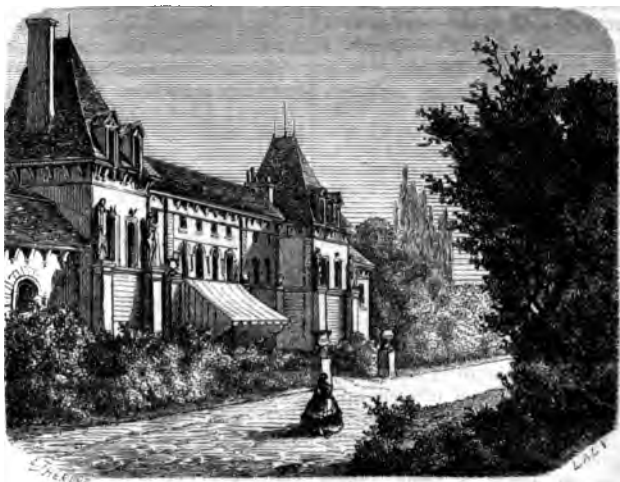
Si l'on a suivi la route de Saint-Germain sans entrer dans l'intérieur de Rueil, il faut, quand on veut aller voir la Malmaison, prendre à g. l'avenue à l'entrée de laquelle se trouve le *pavillon des Guides*.

Le **château de la Malmaison** avait, depuis sa fondation, changé bien souvent de propriétaires et était devenu une des plus belles villas des environs de Paris, lorsqu'il fut vendu, en 1792, comme propriété nationale. M. Lecouteux de Canteleu, qui fut depuis sénateur, l'acheta à cette époque; mais, en 1798, il le vendit à Joséphine Beauharnais, qui l'agrandit en l'embellissant. Bonaparte, encore premier consul, venait se délasser à la Malmaison avec une société choisie. Quand il fut devenu empereur, il l'habita plus rar nt. Après le divorce, Joséphine c l- maison, qui demeura dont elle aimait à

[1] vice de bateaux à vapeur doit en 1868, sur la Seine, de la Rueil à Bougival (30 cent.) et e de Marly.

de toutes sortes de fleurs. En 1814, elle y reçut la visite des souverains alliés. Le 26 mai, elle y fit une promenade en bateau avec l'empereur Alexandre, sur l'étang de Saint-Cucufa. Le soir même une angine gangréneuse se déclara, et trois jours après elle rendait le dernier soupir.

Quand Napoléon eut abdiqué, après avoir perdu la bataille de Waterloo, il se retira à la Malmaison, qui, depuis la mort de Joséphine, appartenait à ses enfants, Eugène et Hortense. Il y revit, religieusement maintenus dans l'état où il les avait laissés avant son divorce, les appartements et le parc où s'étaient écoulées en partie les premières années de sa grandeur. Le 25 juin, il adressa à son armée une proclamation que Fouché refusa d'insérer au *Moniteur*. Alors il chargea le duc de Rovigo d'aller activer à Paris l'envoi des passe-ports et des ordres nécessaires à son départ; mais sa pensée variait à chaque instant. « Tantôt, dit M. Ach. de Vaulabelle,



La Malmaison sous le Consulat.

il démontrait la nécessité, pour la France et pour lui, de retirer son abdication, de ressaisir son épée; puis on l'entendait faire des plans de retraite et s'arranger une existence de profonde solitude et de repos.... » Le 29, il se vit forcé de prendre un parti; les Prussiens s'avançaient sur la rive gauche de la Seine, entre Argenteuil et Chatou. A cinq heures et demie, le général Becker se présenta. « Sire, tout est prêt, » dit-il à Napoléon. L'Empereur venait de revêtir un costume de ville (un habit marron); il prit un chapeau rond posé sur un secrétaire, et précédé du général, traversa le vestibule pour entrer dans le jardin. Son attitude semblait calme. En revanche, les soldats placés sur son passage pleuraient. Arrivé dans le parc, il s'arrêta, pressa dans ses bras la reine Hortense, et embrassa chacune des personnes présentes. Toutes éclataient en sanglots. Lui-même, en ce moment, était profondément ému, et ce n'était qu'au prix



La Malmaison en 1868.

de visibles efforts que sa contenance et sa voix restaient fermes. Après avoir fait quelques pas pour s'éloigner, il s'arrêta encore, et recommanda à tous le courage et l'union; puis, attachant un long regard sur sa demeure qu'il quittait pour jamais, sur cette fille d'adoption, sur ces quelques soldats, humbles et fidèles compagnons qu'il ne devait plus revoir, il adressa, de la tête et de la main, un éternel adieu, et s'enfonça, à pas rapides, dans une des allées du parc, où l'attendait sa voiture. »

Quelques jours après, les Anglais et les Prussiens pillaient et saccageaient la Malmaison.

Sous la Restauration, le prince Eugène fit revendre les terres que Joséphine avait ajoutées à l'ancien parc de M. Lecouteux. Les arbustes, les plantes rares, la galerie de tableaux furent vendus ou transportés à Munich. En 1826, un banquier suédois acquit le château et le parc, qu'il conserva jusqu'à sa mort (1842) et qui, après avoir appartenu à la reine Christine, ont été rachetés par l'empereur Napoléon III.

Les terrains que Joséphine avait ajoutés au parc primitif, et qui en ont été détachés depuis, se sont divisés par lots et couverts d'habitations particulières.

On remarque, dans le château : la salle de billard; la salle des Maréchaux; la chambre à coucher de Joséphine; le grand salon, dont la cheminée en mosaïque est un cadeau du pape; et, dans le *parc :* un petit pavillon où l'Empereur travaillait; la fontaine de Joséphine; le temple de l'Amour, décoré d'un Amour en marbre blanc, et une chapelle construite par la reine Christine.

En 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, S. M. l'Impératrice a fait exposer dans le château des objets qui avaient appartenu à Napoléon et à sa famille, ou qui avaient orné les appartements, sous le Consulat. Voici les principaux :

VESTIBULE. — 1. Buste de Jules César; moulé en plâtre sur l'antique. — 6. La déesse Roma; buste antique en marbre. — 7. Diane chasseresse, statue antique.

AILE DE GAUCHE.— *Salle à manger.* Surtout en marbre et pierres précieuses, don de Charles IV à Napoléon. — *Salle du conseil.* 10. Table de conseil couverte d'un tapis de velours dont se servait Napoléon à Fontainebleau et sur laquelle il a écrit son nom. — *Bibliothèque.* 13. Globe terrestre exécuté par ordre de Napoléon pour servir à l'instruction du roi de Rome. — 19. Bureau de Napoléon à Compiègne. — 21. Table, couverte en drap bleu, sur laquelle Napoléon développait ses cartes, à la bibliothèque de Fontainebleau.

AILE DROITE.—*Salle de billard.* 23. Pendule offerte au premier consul, avec son portrait en miniature. — *Salon.* Meubles provenant du salon de réception de Joséphine au palais de Saint-Cloud. — 29. Métier à tapisserie ayant appartenu à Joséphine. — 30. Table à ouvrage avec sac à laines. — *Galerie.* 33. Table recouverte en verroterie, don de la ville de Venise à Napoléon. — 37. Guéridon ayant fait partie du mobilier de la Malmaison. — 39. Lyre ayant appartenu à Joséphine.—41. Table dite *des Maréchaux*, en porcelaine de Sèvres, peinte par Isabey. — 50. Paysage, attribué à *César Vanloo.*

APPARTEMENTS DU 1er ÉTAGE. — 59. Table à jeu ayant fait partie de l'ameublement de l'Empereur à Sainte-Hélène. — 62. Bureau de campagne de Napoléon. — 63. Lettres autographes (encadrées) de tous les membres de la famille de Napoléon Ier. — 64. Revue de l'Empereur aux Tuileries, toile peinte en grisaille, par *H. Vernet.*— 65. Portrait du roi Louis, dessin de la reine *Hortense.* — 71. Lit en fer sur lequel est mort Napoléon. — 75. Portrait du roi de Rome à quatre mois, par *Prud'hon.* — *Armoires des souvenirs.* — 77 et 79. Fusils de Na-

ı. Divers objets (armes, pièces lette, petits meubles, etc.) ayant tenu à Napoléon ou à Joséphine. *ıambre de l'impératrice José-* . — 134. Deux candélabres ayant artie de la toilette de Joséphine. *udoir*. Des meubles, portraits et ; de toilette. (Pour le catalogue lé de la collection exposée à la aison, *V.* : *Le château de la Mal-* *ɔn*, par M. de Lescure. Paris, i Plon, 1867.)

tang et le **bois de Saint-Cu-** , situés dans un petit vallon au : la Malmaison, avaient été tou- accessibles aux promeneurs; l'empereur Napoléon III a fait d'une barrière l'étang et une .e du bois qui entoure le cha- ;onstruit par l'impératrice José- ıe. — *N. B.* Cette réserve est ou- ə le dimanche au public.

ıs promeneurs désireux de visiter :harmants alentours de l'étang ;aint-Cucufa ont le choix entre chemins; ils peuvent : 1° suivre ɔrtir de Rueil la route de Garches de Versailles), et à 15 min. de ·ute de Saint-Germain ou du bu- de l'omnibus américain, ils lais- ıt cette route à g. pour conti- à longer le mur de l'ancien de la Malmaison, dont ils s'éloi- ɔnt pour se diriger au S. (jolie sur le versant oriental du petit n qui renferme l'étang de Saint- ıfa. A 15 minutes de la bifurca- :i-dessus indiquée, ils atteindront rte du bois, d'où 7 à 8 min. leur ·ont pour monter jusqu'à l'étang; ivre la route de Garches jusqu'a ute qui conduit à dr. à la *porte* *:ongboyau* (maison de garde, ;rne), d'où une bonne route de ıres mène à l'étang; 3° quit- ə chemin de fer américain à la tée de la Jonchère, et prendre ·emier chemin qu'ils trouveront , le long du mur du parc de la naison. Ce chemin, qui suit les ɔsités du parc, conduit en 30 min. ron à l'étang de Saint-Cucufa.

De l'étang de Saint-Cucufa, deux belles routes neuves mènent, en 30 ou 40 min., celle de dr., au Butard (*V.* ci-dessous), celle de g., au château de Villeneuve (*V.* p. 130). On peut aller en 15 ou 20 min., par les bois, à la Celle (*V.* ci-dessous); en 30 min., à Garches; en 1 h., à Saint-Cloud (*V.* p. 130 et 132).

Revenons maintenant sur la route de Paris à Saint-Germain, à l'extrémité du parc de la Malmaison, c'est-à-dire à la montée de la Jonchère. Si, laissant à g. le chemin de Saint-Cucufa, on suit la belle route qui gravit la colline, en longeant à dr. la belle propriété de la **Jonchère**, qui a appartenu à Louis Bonaparte, au comte Bertrand, au fournisseur Ouvrard, au tailleur Staub, etc., on monte en 30 minutes à la Celle-Saint-Cloud par la belle route des Bruyères récemment établie. A mi-côte environ s'ouvre à g. une avenue appelée *avenue de l'Étang* et que croisent à peu de distance les *avenues des Châtaigniers* et *de l'Impératrice-Joséphine*. Toute la partie du bois comprise entre la route des Bruyères et l'enclos de Saint-Cucufa a été percée d'avenues dont les treillages seront peut-être un jour remplacés par les grilles de jolies villas.

Au delà de l'avenue de l'Étang, on longe à g. le treillage de la belle propriété *des Bruyères* acquise et créée par l'empereur Napoléon III. Bien que l'entrée de cette propriété soit interdite au public, les portes en sont toujours ouvertes aux personnes munies de cartes et même à tous les promeneurs dont l'âge et la tenue ne peuvent inspirer aucune méfiance aux gardiens. Le vallon de châtaigniers, dans lequel on peut monter par la porte qui s'ouvre près de l'avenue de l'Étang, est une des plus charmantes curiosités des environs de Paris. En inclinant à dr. on trouve un pavillon rustique d'où l'on jouit d'un déli-

trouvés dans des alluvions quaternaires, mêlés à des ossements d'animaux dont les races sont aujourd'hui perdues (mammouth, etc.). Ce sont des silex taillés, des haches en pierre, des pointes de flèche. Les hommes de l'âge de pierre n'étaient pas exempts de coquetterie : des polypes fossiles, de la craie naturellement trouée leur servaient sans doute de colliers. Ils s'exerçaient à reproduire ce qu'ils voyaient. Deux armoires renferment des silex grossièrement taillés où M. Boucher de Perthes voit des représentations d'oiseaux, de poissons, de « bustes humains vus de profil » et de « têtes de singes. »

« Le roi Frédéric VII a donné quelques reliques de l'âge de pierre en Danemark ; à côté sont exposés des objets du même genre découverts dans les cavernes du Périgord.

Au fond de la salle se trouve une grande carte des Gaules à l'époque des cavernes.

« La seconde salle offre des représentations modelées, au vingtième de leur grandeur, de quelques-uns de nos dolmens, de nos menhirs et de nos allées couvertes. Quelques objets trouvés dans ces monuments primitifs sont aussi exposés. Les murs de la salle voisine sont couverts par les montagnes de pierres du dolmen de Gavr-Inis (moulages ; réduction au vingtième du tumulus). Elles doivent sans doute cet honneur aux esprits enthousiastes qui devinent des « hiéroglyphes » dans les lignes qui y sont gravées, et où le bon sens non prévenu ne voit guère autre chose qu'un essai rudimentaire d'ornementation.

« Une salle d'étude qui suit contient une collection de monnaies gauloises, le moulage des inscriptions gauloises déjà connues et une excellente carte de la Gaule depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine. Cette carte a l'avantage inappréciable d'indiquer les endroits où ont été découverts des dolmens, des menhirs, des cavernes, etc. Il serait à désirer qu'elle fût gravée et publiée.

« A l'étage supérieur, on entre dans les habitations lacustres où ont été découverts des fragments de substances végétales. Là on trouve pour la première fois des armes et des instruments de bronze : épées, haches, serpes, couteaux, bracelets, épingles à cheveux.

« L'époque gauloise est représentée par des *torques* d'or, quelques parures, des armes et des spécimens de céramique. On y a aussi transporté un moulage des autels gaulois, trouvés en 1711 dans des fouilles faites à Notre-Dame, et qui sont conservés au musée de Cluny.

Dans l'escalier ont été placées quelques pierres sépulcrales portant des inscriptions latines.

« Il y a, comme on voit, de quoi attirer la curiosité d'un public étranger à l'archéologie primitive; mais ces collections sont fort incomplètes et insuffisantes pour l'étude. Les reliques que les âges de pierre et de bronze ont laissées en France sont trop peu nombreuses pour qu'on ne cherche pas à les éclaircir par les débris analogues trouvés dans les autres pays. Quelques silex danois, quelques objets venus des lacs suisses, voilà tout ce qui représente l'Europe dans le musée de Saint-Germain. On nous donne (et incomplétement) des représentations de nos monuments improprement appelés *druidiques;* pourquoi n'en trouve-t-on aucune de Stonehenge et d'Abury en Angleterre, des pierres de Stennis à Orkney, du tumulus de New-Grange en Irlande, des dolmens du Dekkan, des cercles de pierre de l'Algérie? A défaut de modèles réduits, on pouvait en donner la représentation par des gravures. L'Irlande, si riche en antiquités de tout genre, n'a rien fourni aux collections des âges de pierre et de bronze, non plus que l'Écosse. » (H. Gaidoz, *Revue de l'Instruction publique.*)

Les galeries du musée actuelle-

ent organisées sont visibles les manches, mardis et jeudis, de h. 1/2 à 4 h. Les mercredis et ndredis sont réservés à l'étude. On est admis ces jours-là que sur une rte délivrée par l'administration. s salles sont ouvertes, pour l'étude, 10 h. 1/2. Les lundis et samedis, le usée reste fermé.

Le **parterre**, qui a trois grilles sur ville et deux sur la forêt, a été rento en partie en 1674, sur les dessins de Le Nôtre et modifié en 1750, puis en 1846; 3 hectares de la forêt convertis en jardin anglais y ont été ajoutés. Des quinconces de tilleuls, encadrés par quatre avenues de marronniers, offrent d'agréables ombrages.

La **terrasse** de Saint-Germain est une des plus magnifiques promenades qui existent en Europe pour l'étendue du parcours et du point de vue. Elle fut construite par Le Nôtre en 1672.



Forêt de Saint-Germain. — Les Loges.

le a 2400 mèt. de longueur et mèt. de largeur. Soutenue par un ur élevé, avec cordon et tablette pierre, elle s'étend depuis le palon d'Henri IV jusqu'à un large stion sur lequel s'ouvre la *grille yale*, qui mène dans la forêt. Elle été plantée d'une ligne de tilleuls . 1745. On y découvre un vaste panrama depuis le château de Mains, sur la gauche, jusqu'à l'aqueuc de Marly sur les hauteurs de Louveciennes, à droite; comprenant: une immense plaine arrosée par la Seine; la forêt du Vésinet: une multitude de villages; le Mont-Valérien; Montmartre, et, à l'horizon lointain, les coteaux de Montmorency et la flèche de Saint-Denis. De l'extrémité de la terrasse on aperçoit l'Arc de triomphe et le dôme des Invalides.

La **forêt de Saint-Germain** s'étend sur un espace entouré, comme une sorte de presqu'île, à l'E., au N. et

à l'O., par un des méandres de la Seine, qui ne la laisse ouverte que dans la portion comprise entre Saint-Germain et Poissy. Sa superficie est de près de 4400 hectares. Ses routes et ses allées sont régulièrement percées. On a évalué leur longueur à 380 lieues. A l'exception de quelques mares disséminées, le sol est sec et en grande partie sablonneux. On ne trouve sur ce plateau uniforme que quelques mamelons un peu plus élevés. François Ier contribua à l'embellissement de cette forêt. Louis XIV l'agrandit, la fit percer de nouvelles routes de chasse; puis il retira aux communes riveraines, en les dédommageant, le droit d'y faire paître leurs bestiaux. En 1737, on démolit les murs dont François Ier avait entouré un parc réservé autour du château, et les matériaux servirent à la construction du mur de clôture qui longe la terrasse. On acheva, en 1806, de clore la forêt, du côté de Poissy et de Conflans. La place de capitaine des chasses de Saint-Germain fut toujours occupée par des personnes de la première qualité : des Montmorency, des Saint-Simon, des Richelieu; par le maréchal de Noailles, avec survivance pour le duc d'Ayen, son fils, etc. On comprend ainsi comment il se fait qu'on retrouve ces noms sur divers points de la forêt.

Parmi les routes principales de la forêt, nous signalerons d'abord celle de Saint-Germain à Poissy, et la belle avenue, bordée de contre-allées, avec quatre rangées d'arbres, qui, faisant face au château, va en ligne droite aux Loges. Un peu avant d'arriver aux Loges, une autre belle route (la route de Pontoise) se détache de cette avenue à dr., et, par l'*étoile du chêne Saint-Fiacre*, gagne le *Pavillon* et la *croix de Noailles;* de là, elle se continue à travers la forêt dans le sens de sa longueur, en passant à la *croix de Saint-Simon*, posée en 1745, à la *station* du chemin de fer dite de Conflans, et à la *croix du Maine*, érigée en 1709 en l'honneur du fils légitimé de Louis XIV. Une autre grande *route* (de Poissy à Maisons) traverse la forêt diagonalement dans le sens de sa largeur, en passant à l'*étoile des Amazones*, à la *croix de Berry* (du nom d'un habitant de Poissy qui fut assassiné en cet endroit en 1540) et à la *croix de Noailles*, dont il a été parlé ci-dessus. Enfin, nous indiquerons une avenue, la plus droite et la plus longue de la forêt, qui la traverse dans toute sa longueur et conduit de Saint-Germain au pavillon de la Muette. Elle part de l'*étoile des Neuf routes*. On s'y rendra plus facilement aujourd'hui en entrant dans la forêt par la grille du jardin anglais, et en prenant l'allée qui, s'ouvrant en face, mène à l'*étoile du Houx*. De là on traverse successivement les *étoiles de la Porte verte*, du *Feï*, de la *Patte d'oie*, de la *croix de Berry*, déjà nommée, du *Lude*, du *Chêne capitaine*, le chemin de fer de Rouen, et on atteint l'étoile où est situé le *pavillon de la Muette*. Cette route se prolonge encore au delà pour aller aboutir au mur de clôture, non loin de la Seine, du côté de Conflans.

Les promenades, du reste, se renferment ordinairement dans la limite du chemin de fer de Rouen, et plus communément dans un rayon bien plus restreint encore : dans la partie de la forêt bornée par l'avenue des Loges à l'O., la croix de Noailles au N., le château du Val et la terrasse à l'E. La portion comprise entre l'avenue des Loges et la route de Poissy est moins fréquentée. Il y a quelques années encore, des mares infectes rendaient très-désagréables les abords de la forêt près de Saint-Germain. L'administration a enfin fait disparaître cette cause d'insalubrité dont devait se ressentir le quartier neuf bâti sur l'ancien parc de Noailles.

Les arbres les plus communs dans la forêt sont : les chênes, les charmes, les ormes et les châtaigniers. En général, ils ne restent sains que jus-

ì 70 ou 90 ans. On ne trouve donc ici de ces vieilles futaies qui sont des beautés de Fontainebleau. ·lques arbres isolés, placés la plu- ; à des étoiles, ont seuls une ap- ence séculaire : parmi les plus ux, citons le chêne situé devant ›âtiment des *Loges*, ceux de l'é- ɜ du Tonchet, de l'étoile de Notre- ne de Bon-Secours, et le *Gros Chê-* au coin d'une avenue entre la porte Chambourcy et la route de Poissy. es points les plus remarquables de forêt sont : le *château du Val*, à de la Grille royale, à l'extrémité la Terrasse. Cette belle habitation, oord simple pavillon de chasse sous ıri IV, rebâtite par Louis XIV sur nouveau plan, appartient aujour- ui à M. Fould; — le *Pavillon de Muette;* — la *Faisanderie*, à peu distance de la croix de Saint-Si- n ; — enfin **les Loges**, ensemble bâtiments consacrés à une maison ducation pour les filles des mem- ›s de la Légion d'honneur (suc- :sale de la maison de Saint-Denis). :te maison, située au milieu de forêt et à laquelle aboutit la belle ›nue à quatre rangées d'arbres qui :t du château, fut une habitation ʀale au moyen âge. Un seigneur la cour d'Henri IV s'y retira sous uis XIII, s'y fit ermite, puis céda ı ermitage aux Augustins déchaus- ›. La **fête des Loges** se célèbre le ɜmier dimanche du mois de sep- nbre. Cette fête, la plus populaire la plus tumultueuse des environs Paris, dure trois jours; elle a lieu r la pelouse qui s'étend devant le timent des Loges.

ENVIRONS DE SAINT-GERMAIN ET DE LA FORÊT.

MAREIL-MARLY.

‹il. du Pecq, 3 kil. de Saint-Germain, 1 kil. de Fourqueux, 2 kil. de Marly-le-Roi, 1 kil. 3/4 de l'Étang-la-Ville.

Si l'on monte dans Saint-Germain ‹ rue de Paris jusqu'à l'endroit où la rue du Vieux-Marché lui succède, et si, après avoir pris, à g., *la rue de Mareil*, on tourne à dr. à l'extrémité de cette rue, on descend dans les *fonds de Saint-Germain*, occupés par des jardins de maraîchers et des tanneries. En suivant le pavé, on se trouve sur la route de *Fourqueux* (*V.* plus bas), d'où l'on peut gagner Mareil. Pour aller à ce village, on peut aussi, en partant de Saint-Germain, prendre, à g., au bout de la rue de Mareil, la rue de l'Hôpital, puis, à dr., celle de Sainte-Radegonde et suivre la route qui y mène directement.

Mareil-Marly, v. de 205 hab., est agréablement situé sur le haut d'un plateau, d'où l'on découvre de beaux points de vue, et dont les versants sont couverts de vignobles déjà cités dans la donation de Childebert III (*V.* p. 178). Son *église* (mon. hist.), construite dans le style le plus pur des XIIe et XIIIe s., mérite la visite des archéologues. Les peintures intérieures sont récentes.

FOURQUEUX.

Le poteau marque 5 kil. 1/2 de Saint-Germain; mais la distance est à peine de 3 kilomètres; on va de Saint-Germain à Fourqueux en 20 min. à pied, depuis l'extrémité de la rue de Mareil. Fourqueux est à 1 kil. de Mareil, et à 2 kil. 1/2 d'Hennemont.

Fourqueux, v. de 336 hab., possédait autrefois un château qui a été démoli il y a quelques années. André Chénier et Lebrun y avaient composé, dit-on, un grand nombre de poésies. Au bout de la longue rue de Fourqueux, s'ouvre une des portes de la forêt de Marly (*V.* ci-dessous). L'*église* de Fourqueux date du XIIIe s.

Si de la place de la mairie de Fourqueux on prend à dr. un chemin qui descend et longe le mur de l'ancien parc, puis si l'on contourne l'enclos *du Désert*, on ne tardera pas, en gravissant les petites collines qui s'élèvent de l'autre côté du vallon, à apercevoir Hennemont sur le plateau.

HENNEMONT.

2 kil. 1/2 du château de Saint-Germain, 1 kil. 1/4 de Fourqueux.

Hennemont, situé à 109 mèt., domine les riantes vallées du Petit-Désert, de Saint-Léger et de Fillancourt, les forêts de Saint-Germain et de Marly, et toutes les hauteurs que l'œil peut atteindre à 8 lieues à la ronde. Philippe le Bel donna, en 1289, Hennemont à Pétronille de Géry, qui, à son tour, en fit présent à l'Ordre du Val-des-Écoliers. Ceux-ci y établirent un prieuré, lequel, détruit par les Anglais, relevé ensuite, a été aliéné à l'époque de la Révolution. Un grand parc s'étend, sur le haut de la colline, dans une belle situation. Cette propriété appartient à M. Baron, notaire à Paris, qui y a fait récemment construire un château.

CHAMBOURCY.

5 kil. 1/2 de Saint-Germain, 3 kil. de Fourqueux, 3 kil. de Poissy.

Si, après avoir dépassé l'enclos du Désert (*V.* plus haut), laissant à g. dans le lointain le hameau de *Montaigu*, et à dr. en arrière Hennemont, dont nous venons de parler, on s'élève par un sentier à mi-côte sur une colline où l'on rejoint la route d'Hennemont à Chambourcy, on a, du haut de ce plateau, une vue étendue, d'un côté, sur les bois de Marly, de l'autre, sur la forêt de Saint-Germain, les coteaux de Montmorency dans le lointain, et, plus en avant à g., les hauteurs de Chanteloup. On ne tarde pas à apercevoir les premières maisons de **Chambourcy**.

Ce village, de 730 hab., nommé autrefois Broucy (*Bruacium*), remonte au moins au IXe s. Il est formé d'une longue rue, bordée en partie des murs de ses maisons de campagne. Son *église*, du XVe s., passe pour posséder les reliques de sainte Clotilde, dont la fête, célébrée le 3 juillet, attire un immense concours de fidèles. Le territoire est fertile ; on y cultive avec succès les légumes et les fruits. Ses belles châtaigneraies sont visitées par un grand nombre de paysagistes.

Prend-on la première rue à dr., après l'église (en venant d'Hennemont), le sentier qui en descend aboutit à la grande route de Mantes, désignée vulgairement sous le nom de *route de Quarante sous*. On peut revenir par cette route à Saint-Germain. On peut aussi, en la traversant et en prenant le sentier en face, gagner la porte de la forêt de Saint-Germain, dite *porte de Chambourcy* (10 min. de marche du village). L'allée qui, dans la forêt, fait face à cette porte, mène directement à la route peu éloignée de Saint-Germain à Poissy.

ACHÈRES.

8 kil. de Saint-Germain, 6 kil. de Maisons, 2 kil. d'Andrésy, 4 kil. 1/2 de Poissy, 4 kil. 1/2 de Conflans.

Achères, v. de 660 hab., est situé à l'O. dans une plaine bordée d'un côté par la forêt de Saint-Germain, de l'autre par la Seine (dans la portion qui s'étend entre le confluent de l'Oise et Poissy). Son *église*, du XIIIe s., a été plusieurs fois restaurée. De Saint-Germain on gagne Achères par l'avenue des Loges, et par une autre allée, qui, s'ouvrant derrière le bâtiment des Loges, va en ligne droite de l'étoile Saint-Joseph à la porte d'Achères, après avoir croisé le chemin de fer de Paris à Rouen.

MESNIL-LE-ROI.

5 kil. de Saint-Germain, 2 kil. de Maisons.

Mesnil-le-Roi, v. de 619 hab., communément appelé le *Mesnil*, confine aussi, mais à l'E, à la forêt de Saint-Germain. L'*église* fut bâtie en 1587 par un seigneur du village. La plus belle propriété est un parc qui longe la forêt et que M. Hope possédait à l'époque de sa mort. On peut rentrer par la *porte du Mesnil* et revenir par la forêt à Saint-Germain.

ien suivre la route qui va du il au village de Carrières. A moi- ıemin, entre les villages, sont âtiments de *Vaulx*, qui servaient épôt pour les équipages de ;ois Ier, quand il habitait le châ- de la Muette. C'est aujourd'hui naison de campagne. Un sentier nte de cette localité vers la fo- t aboutit à la *porte du buisson ırd.*

CARRIÈRES-SOUS-BOIS.

de Saint-Germain, 2 kil. de Mesnil.

rrières-sous-Bois, long village à l'extrémité de la terrasse de -Germain, est habité par des cul- ›urs et des ouvriers carriers. voit un grand nombre d'ouver- de carrières fournissant de la e à bâtir, et qui s'étendent très- sous la forêt. La longue rue tor- se de ce village vient aboutir à ·êt, près du *château du Val* (*V.* 87). Au delà de la porte de ères, on trouve à g. la *grille ıle*, qui ouvre la terrasse. domaine du *Belloy*, ancienne- t fief de Balroy, situé à mi-côte ied de la terrasse, appartient ac- ement à M. Lepaute.

---

oissy et Maisons sont décrits ci- ɔus, p. 215 et 209.)

. **SAINT-GERMAIN A VERSAILLES.**

13 kil.

ITURES PUBLIQUES : — 3 départs par ; départs de Saint-Germain à 10 h. et e, à 2 h. et demie, à 7 h. et demie. .rts de Versailles à 8 h. et demie, à et demi, à 4 h. et demie; café Do ıs, à l'angle de la rue des Réservoirs ; la paroisse. Prix des places : 1 fr. INIBUS. — De Saint-Germain à Marly- oi : 5 départs par jour. Prix : 50 c.

a route de Saint-Germain à Ver- les descend la côte de Saint-Ger- n à l'*Ermitage*, où elle laisse à la route de Saint-Nom par Mareil et Fourqueux. Dans cette première partie du trajet on découvre de jolis points de vue sur le vallon de l'Étang-la-Ville, à l'entrée duquel le château de Grand-Champ attire surtout l'attention, et sur le coteau de vignobles que couronne le village de Mareil. Aux *Tanneries*, en face de la route du Pecq, on laisse à dr. le chemin qui monte par Monte-Cristo à Marly-le-Roi (*V.* ci-dessous); on passe ensuite devant Monte-Cristo, puis à Port-Marly (*V.* p. 204) avant de quitter la route de Paris et de s'éloigner vers la Seine pour gravir au S. une colline d'où l'on découvre une belle vue.

A peu de distance de Port-Marly, la route se bifurque. L'un de ses bras, celui de g., décrit une courbe pour aller longer Voisins et Louveciennes; l'autre, qui est plus direct, passe au bas de Marly-le-Roi, puis à *Cœur-Volant*. Ces deux bras se rejoignent à l'extrémité de l'aqueduc de Marly, en face de la grille Royale, à 166 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 1 kil. 1/2 de Marly-le-Roi, 1 kil. 1/4 de Rocquencourt, 1 kil. de Louveciennes, 7 kil. 1/2 de Versailles[1], 5 kil. 1/2 de Saint-Germain. Monte-Cristo, Marly-le-Roi, Voisins, Louveciennes, etc., sont décrits ci-dessous. (V. *De Paris à Bougival, Louveciennes et Marly*.)

A peine a-t-on dépassé l'ancienne grille Royale, qu'on longe à dr. les *Réservoirs* (un mur les cache à la vue) qui, alimentés par l'aqueduc de Marly-le-Roi, alimentent d'eau potable la ville de Versailles et Marly-le-Roi. Ces réservoirs ont 10 mèt. environ de profondeur : leur superficie n'est pas égale. Le plus grand est celui de Marly. Ceux de Versailles, les plus rapprochés de la route, n'ont pas la même étendue. Le plus grand, qui est le plus voisin de la porte d'entrée, a été reconstruit en 1856. Pres-

1. Le poteau commet une erreur quand il indique 6 kil., ou du moins il veut parler de l'entrée de Versailles (Étoile du rendez-vous).

HENNEMONT.

2 kil. 1/2 du château de Saint-Germain, 1 kil. 1/4 de Fourqueux.

Hennemont, situé à 109 mèt., domine les riantes vallées du Petit-Désert, de Saint-Léger et de Fillancourt, les forêts de Saint-Germain et de Marly, et toutes les hauteurs que l'œil peut atteindre à 8 lieues à la ronde. Philippe le Bel donna, en 1289, Hennemont à Pétronille de Géry, qui, à son tour, en fit présent à l'Ordre du Val-des-Écoliers. Ceux-ci y établirent un prieuré, lequel, détruit par les Anglais, relevé ensuite, a été aliéné à l'époque de la Révolution. Un grand parc s'étend, sur le haut de la colline, dans une belle situation. Cette propriété appartient à M. Baron, notaire à Paris, qui y a fait récemment construire un château.

CHAMBOURCY.

5 kil. 1/2 de Saint-Germain, 3 kil. de Fourqueux, 3 kil. de Poissy.

Si, après avoir dépassé l'enclos du Désert (*V.* plus haut), laissant à g. dans le lointain le hameau de ***Montaigu***, et à dr. en arrière Hennemont, dont nous venons de parler, on s'élève par un sentier à mi-côte sur une colline où l'on rejoint la route d'Hennemont à Chambourcy, on a, du haut de ce plateau, une vue étendue, d'un côté, sur les bois de Marly, de l'autre, sur la forêt de Saint-Germain, les coteaux de Montmorency dans le lointain, et, plus en avant à g., les hauteurs de Chanteloup. On ne tarde pas à apercevoir les premières maisons de **Chambourcy**.

Ce village, de 730 hab., nommé autrefois Broucy (***Bruacium***), remonte au moins au IXe s. Il est formé d'une longue rue, bordée en partie des murs de ses maisons de campagne. Son *église*, du XVe s., passe pour posséder les reliques de sainte Clotilde, dont la fête, célébrée le 3 juillet, attire un immense concours de fidèles. Le territoire est fertile ; on y cultive avec succès les légumes et les fruits. Ses belles châtaigneraies sont visitées par un grand nombre de paysagistes.

Prend-on la première rue à dr., après l'église (en venant d'Hennemont), le sentier qui en descend aboutit à la grande route de Mantes, désignée vulgairement sous le nom de *route de Quarante sous*. On peut revenir par cette route à Saint-Germain. On peut aussi, en la traversant et en prenant le sentier en face, gagner la porte de la forêt de Saint-Germain, dite *porte de Chambourcy* (10 min. de marche du village). L'allée qui, dans la forêt, fait face à cette porte, mène directement à la route peu éloignée de Saint-Germain à Poissy.

ACHÈRES.

8 kil. de Saint-Germain, 6 kil. de Maisons, 2 kil. d'Andrésy, 4 kil. 1/2 de Poissy, 4 kil. 1/2 de Conflans.

Achères, v. de 660 hab., est situé à l'O. dans une plaine bordée d'un côté par la forêt de Saint-Germain, de l'autre par la Seine (dans la portion qui s'étend entre le confluent de l'Oise et Poissy). Son *église*, du XIIIe s., a été plusieurs fois restaurée. De Saint-Germain on gagne Achères par l'avenue des Loges, et par une autre allée, qui, s'ouvrant derrière le bâtiment des Loges, va en ligne droite de l'étoile Saint-Joseph à la porte d'Achères, après avoir croisé le chemin de fer de Paris à Rouen.

MESNIL-LE-ROI.

5 kil. de Saint-Germain, 2 kil. de Maisons.

Mesnil-le-Roi, v. de 619 hab., communément appelé le ***Mesnil***, confine aussi, mais à l'E, à la forêt de Saint-Germain. L'*église* fut bâtie en 1587 par un seigneur du village. La plus belle propriété est un parc qui longe la forêt et que M. Hope possédait à l'époque de sa mort. On peut rentrer par la ***porte du Mesnil*** et revenir par la forêt à Saint-Germain.

bien suivre la route qui va du
;nil au village de Carrières. A moi-
chemin, entre les villages, sont
bâtiments de *Vaulx*, qui servaient
dépôt pour les équipages de
nçois I[er], quand il habitait le châ-
ı de la Muette. C'est aujourd'huı
: maison de campagne. Un sentier
ıonte de cette localité vers la fo-
et aboutit à la *porte du buisson
hard*.

CARRIÈRES-SOUS-BOIS.

l. de Saint-Germain, 2 kil. de Mesnil.

;arrières-sous-Bois, long village
ıé à l'extrémité de la terrasse de
nt-Germain, est habité par des cul-
ıteurs et des ouvriers carriers.
y voit un grand nombre d'ouver-
'es de carrières fournissant de la
ırre à bâtir, et qui s'étendent très-
n sous la forêt. La longue rue tor-
use de ce village vient aboutir à
'orêt, près du *château du Val* (*V.*
187). Au delà de la porte de
rières, on trouve à g. la *grille
yale*, qui ouvre la terrasse.

.e domaine du *Belloy*, ancienne-
nt fief de Balroy, situé à mi-côte
pied de la terrasse, appartient ac-
llement à M. Lepaute.

Poissy et Maisons sont décrits ci-
sous, p. 215 et 209.)

E SAINT-GERMAIN A VERSAILLES.

13 kil.

OITURES PUBLIQUES : — 3 départs par
:; départs de Saint-Germain à 10 h. et
ıie, à 2 h. et demie, à 7 h. et demie.
arts de Versailles à 8 h. et demie, à
i et demi, à 4 h. et demie; café Do
ıus, à l'angle de la rue des Réservoirs
le la paroisse. Prix des places : 1 fr.
MNIBUS. — De Saint-Germain à Marly-
ıoi : 5 départs par jour. Prix : 50 c.

.a route de Saint-Germain à Ver-
lles descend la côte de Saint-Ger-
.in à l'*Ermitage*, où elle laisse à
la route de Saint-Nom par Mareil et
Fourqueux. Dans cette première par-
tie du trajet on découvre de jolis points
de vue sur le vallon de l'Etang-la-
Ville, à l'entrée duquel le château de
Grand-Champ attire surtout l'atten-
tion, et sur le coteau de vignobles que
couronne le village de Mareil. Aux
Tanneries, en face de la route du
Pecq, on laisse à dr. le chemin qui
monte par Monte-Cristo à Marly-le-
Roi (*V.* ci-dessous); on passe ensuite
devant Monte-Cristo, puis à Port-
Marly (*V.* p. 204) avant de quitter la
route de Paris et de s'éloigner vers
la Seine pour gravir au S. une col-
line d'où l'on découvre une belle vue.

A peu de distance de Port-Marly, la
route se bifurque. L'un de ses bras,
celui de g., décrit une courbe pour
aller longer Voisins et Louveciennes;
l'autre, qui est plus direct, passe au
bas de Marly-le-Roi, puis à *Cœur-
Volant*. Ces deux bras se rejoignent
à l'extrémité de l'aqueduc de Marly,
en face de la grille Royale, à 166
mèt. au-dessus du niveau de la mer, à
1 kil. 1/2 de Marly-le-Roi, 1 kil. 1/4
de Rocquencourt, 1 kil. de Louve-
ciennes, 7 kil. 1/2 de Versailles[1],
5 kil. 1/2 de Saint-Germain. Monte-
Cristo, Marly-le-Roi, Voisins, Louve-
ciennes, etc., sont décrits ci-dessous.
(V. *De Paris à Bougival, Louvecien-
nes et Marly*.)

A peine a-t-on dépassé l'ancienne
grille Royale, qu'on longe à dr. les
Réservoirs (un mur les cache à la vue)
qui, alimentés par l'aqueduc de Marly-
le-Roi, alimentent d'eau potable la
ville de Versailles et Marly-le-Roi.
Ces réservoirs ont 10 mèt. envi-
ron de profondeur : leur superficie
n'est pas égale. Le plus grand est ce-
lui de Marly. Ceux de Versailles, les
plus rapprochés de la route, n'ont pas
la même étendue. Le plus grand,
qui est le plus voisin de la porte d'en-
trée, a été reconstruit en 1856. Pres-

1. Le poteau commet une erreur quand
il indique 6 kil., ou du moins il veut par-
ler de l'entrée de Versailles (Étoile du
rendez-vous).

que en face du réservoir est une jolie maison de campagne possédée par Mlle Anaïs Aubert, ancienne sociétaire du Théâtre-Français.

La large route, bordée de grands arbres, atteint son point culminant (176 mèt.) avant de descendre à **Rocquencourt**, v. de 259 hab., dont le magnifique château, construit en 1786 par Madame de Provence et jadis possédé par la famille Fould, appartient aujourd'hui à M. Furtado, Rocquencourt a dû son nom à une maison de campagne d'un nommé Roccon (*Rocconis curtis*), l'un des patrices du royaume sous le roi Thierry, en 678. Ses seigneurs, qui avaient succédé à l'abbaye de Saint-Denis, étaient connus dès le XIIe s.

Le haras de Rocquencourt est une industrie privée dirigée actuellement par M. Auvray.

Il n'y a pas d'église dans la commune, qui est réunie au Chesnay pour le culte.

Le 1er juillet 1815, le général Excelmans détruisit à Rocquencourt deux régiments prussiens qu'il avait attirés dans une embuscade.

A Rocquencourt, on croise l'ancienne route de Paris à Mantes déjà indiquée de Saint-Cloud à Vaucresson par Garches et la Marche (*V.* p. 133) et qui traverse la route de la Celle-Saint-Cloud et du Butard à Versailles (*V.* p. 213). A l'O., c'est-à-dire dans la direction opposée, cette route conduit à Saint-Nom (7 kil. 1/2) par *Bailly* 352 hab., Noisy-le-Roi (592 hab.) et la *Tuilerie*, en longeant à dr. les murs de la forêt de Marly, dans lesquels s'ouvrent plusieurs portes. Bailly et Noisy-le-Roi sont entourés de jolies maisons de campagne. Ils avaient autrefois des châteaux seigneuriaux. Bailly, dont l'église date de 1610 (chœur bâti par Mme de Maintenon, tableau ancien, *la Cène*) et dont le château appartient à M. Rhoné, possède une fabrique de couvertures de coton ; il est à 3 kil. de Rocquencourt, 1 kil. de Noisy, 3 kil. de Marly-le-Roi, 5 kil. du château de Versailles. Le château de Noisy-le-Roi appartient à M. Delafontaine. L'église date de 1700. A l'entrée de la forêt de Marly, on voit les restes de l'ancien château.

Les écriteaux placés à Rocquencourt portent les indications suivantes : le Cœur-Volant, 2 kil. 1/4. — Saint-Germain, 7 kil. 3/4. — Saint-Nom, 7 kil. 1/2. — Vaucresson, 3 kil. 1/2. — Bailly, 3 kil. — Le Chesnay, 1 kil. 3/4. — Versailles, 3 kil. 1/4 (l'Étoile du rendez-vous).

Quand on a dépassé Rocquencourt, on laisse à g. le Chesnay (*V.* ci-dessus). Arrivé à la porte Saint-Antoine (le garde vend des rafraîchissements), on a le choix entre trois chemins si l'on est à pied. Les voitures suivent le boulevard Saint-Antoine et prennent le boulevard du Roi, qui les conduit à l'Étoile du rendez-vous, où vient aboutir la route de Bougival (*V.* p. 213) ; les piétons peuvent prendre, outre cette route, l'une ou l'autre des deux *Avenues Saint-Antoine* (*V.* le plan de Versailles, n° 1). L'une de ces avenues, celle qui continue l'avenue de Chesnay, va aboutir à l'extrémité du grand canal, près du bassin d'Apollon ; l'autre, traversant la plaine Saint-Antoine, mène à la grille de Neptune, située à 1200 mèt. environ de Saint-Antoine-du-Buisson.

DE SAINT-GERMAIN A POISSY.

5 kil. 1/2. — **Des voitures (accélérées) correspondant avec le chemin de fer conduisent de la station de Saint-Germain à Poissy (*hôtel de Rouen*); prix, 40 c.**

La route traverse la plus grande partie de la ville de Saint-Germain, puis la forêt, au sortir de laquelle on descend à Poissy, dont on aperçoit les deux clochers, éloignés seulement de 1200 mèt.

Pour Poissy, *V.* la section VII.

SECTION VI.

: PARIS A RUEIL, A LA MALMAISON, A BOUGIVAL, A MARLY, ETC.

Paris à la station de Rueil, lessus, p. 172.

!EIL A LA MALMAISON, A SAINT-UFA, A LA CELLE-SAINT-CLOUD, OUGIVAL, A LOUVECIENNES, A T-MARLY ET A MARLY, ETC.

hemin de fer américain, partant de ion de Rueil, dessert (1 kil.) Rueil , 15 c.; 2e cl., 10 c.; 3e cl., 5 c.); —) la Malmaison (semaine : 1re cl., e cl., 15 c.; 3e cl., 10 c.; dimanches : 20 c. et 15 c.); — (3 kil.) Bougi-maine : 1re cl., 45 c.; 2e cl., 30 c.; 25 c.; dimanches et fêtes : 1re cl., :e cl., 40 c.; 3e cl., 35 c.); — (6 kil.) arly (semaine : 1re cl., 65 c.; 2e cl., 3e cl., 35 c.; dimanches et fêtes : 70 c.; 2e cl., 55 c.; 3e cl., 50 c.).
BUS particulier de Port-Marly à le-Roi (20 c.).

lieu de suivre la route, trop it poudreuse, et très-peu inté-te que parcourt l'omnibus amé-, les piétons peuvent gagner /al en prenant un charmant · qui longe la Seine[1]. Cette ıle promenade ne saurait être ːcommandée.

ue qui s'ouvre vis-à-vis du por-: l'église de Rueil, conduit à maison. Dans ce trajet, on laisse ı l'angle de la route qui monte ar Buzenval à Garches, à dr. à Cucufa, une propriété appelée *ispréau*, dont M. Rodrigues a bâtir la maison d'habitation et ter le parc. Sous le Consulat, cette propriété appartenait à une vieille demoiselle. Joséphine désirait l'acheter; mais la vieille demoiselle refusa de la vendre, malgré les instances de l'impératrice et même de l'empereur.

La route de Garches conduit de Rueil à la porte Jaune (*V.* p. 130), qui en est à 5 kil. 3/4. Elle manque d'ombrage, mais elle offre des points de vue étendus. Elle laisse à g. la ferme *Fouilleuse*, et à dr. le *château de Buzenval*, qui appartient aujourd'hui au prince Murat.

De la propriété du Boispréau, 5 min. suffisent pour gagner la Malmaison.

Si l'on a suivi la route de Saint-Germain sans entrer dans l'intérieur de Rueil, il faut, quand on veut aller voir la Malmaison, prendre à g. l'avenue à l'entrée de laquelle se trouve le *pavillon des Guides*.

Le **château de la Malmaison** avait, depuis sa fondation, changé bien souvent de propriétaires et était devenu une des plus belles villas des environs de Paris, lorsqu'il fut vendu, en 1792, comme propriété nationale. M. Lecouteux de Canteleu, qui fut depuis sénateur, l'acheta à cette époque; mais, en 1798, il le vendit à Joséphine Beauharnais, qui l'agrandit en l'embellissant. Bonaparte, encore premier consul, venait se délasser à la Malmaison avec une société choisie. Quand il fut devenu empereur, il l'habita plus rarement. Après le divorce, Joséphine conserva la Malmaison, qui demeura sa résidence et dont elle aimait à orner les jardins

[1] ı service de bateaux à vapeur doit abli en 1868, sur la Seine, de la de Rueil à Bougival (30 cent.) et ıchine de Marly.

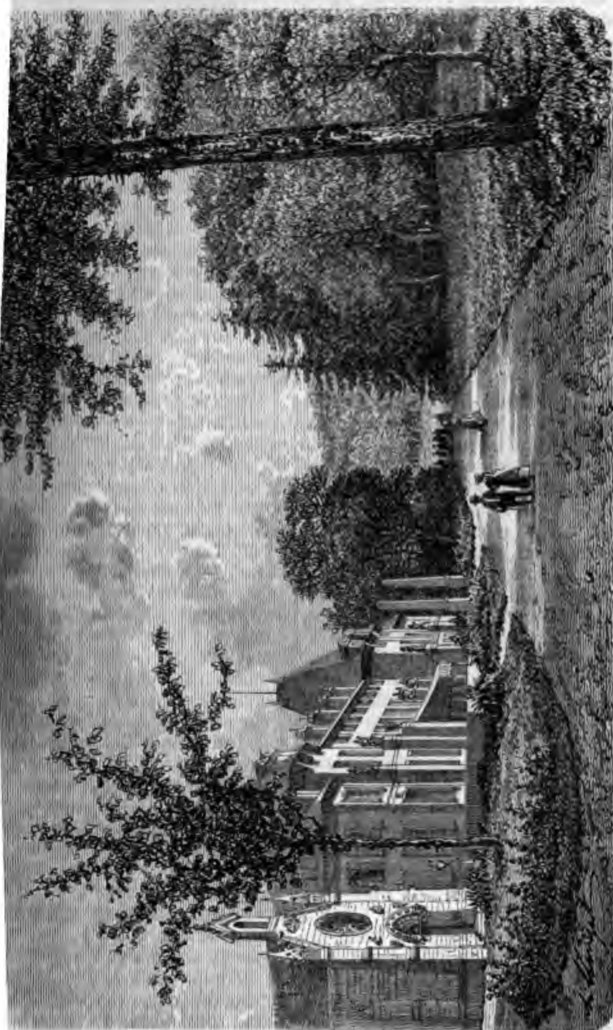
de toutes sortes de fleurs. En 1814, elle y reçut la visite des souverains alliés. Le 26 mai, elle y fit une promenade en bateau avec l'empereur Alexandre, sur l'étang de Saint-Cucufa. Le soir même une angine gangréneuse se déclara, et trois jours après elle rendait le dernier soupir.

Quand Napoléon eut abdiqué, après avoir perdu la bataille de Waterloo, il se retira à la Malmaison, qui, depuis la mort de Joséphine, appartenait à ses enfants, Eugène et Hortense. Il y revit, religieusement maintenus dans l'état où il les avait laissés avant son divorce, les appartements et le parc où s'étaient écoulées en partie les premières années de sa grandeur. Le 25 juin, il adressa à son armée une proclamation que Fouché refusa d'insérer au *Moniteur*. Alors il chargea le duc de Rovigo d'aller activer à Paris l'envoi des passe-ports et des ordres nécessaires à son départ; mais sa pensée variait à chaque instant. « Tantôt, dit M. Ach. de Vaulabelle,



La Malmaison sous le Consulat.

il démontrait la nécessité, pour la France et pour lui, de retirer son abdication, de ressaisir son épée ; puis on l'entendait faire des plans de retraite et s'arranger une existence de profonde solitude et de repos.... » Le 29, il se vit forcé de prendre un parti ; les Prussiens s'avançaient sur la rive gauche de la Seine, entre Argenteuil et Chatou. A cinq heures et demie, le général Becker se présenta. « Sire, tout est prêt, » dit-il à Napoléon. L'Empereur venait de revêtir un costume de ville (un habit marron) ; il prit un chapeau rond posé sur un secrétaire, et précédé du général, traversa le vestibule pour entrer dans le jardin. Son attitude semblait calme. En revanche, les soldats placés sur son passage pleuraient. Arrivé dans le parc, il s'arrêta, pressa dans ses bras la reine Hortense, et embrassa chacune des personnes présentes. Toutes éclataient en sanglots. Lui-même, en ce moment, était profondément ému, et ce n'était qu'au prix



La Malmaison en 1868.

de visibles efforts que sa contenance et sa voix restaient fermes. Après avoir fait quelques pas pour s'éloigner, il s'arrêta encore, et recommanda à tous le courage et l'union; puis, attachant un long regard sur sa demeure qu'il quittait pour jamais, sur cette fille d'adoption, sur ces quelques soldats, humbles et fidèles compagnons qu'il ne devait plus revoir, il adressa, de la tête et de la main, un éternel adieu, et s'enfonça, à pas rapides, dans une des allées du parc, où l'attendait sa voiture. »

Quelques jours après, les Anglais et les Prussiens pillaient et saccageaient la Malmaison.

Sous la Restauration, le prince Eugène fit revendre les terres que Joséphine avait ajoutées à l'ancien parc de M. Lecouteux. Les arbustes, les plantes rares, la galerie de tableaux furent vendus ou transportés à Munich. En 1826, un banquier suédois acquit le château et le parc, qu'il conserva jusqu'à sa mort (1842) et qui, après avoir appartenu à la reine Christine, ont été rachetés par l'empereur Napoléon III.

Les terrains que Joséphine avait ajoutés au parc primitif, et qui en ont été détachés depuis, se sont divisés par lots et couverts d'habitations particulières.

On remarque, dans le château : la salle de billard; la salle des Maréchaux; la chambre à coucher de Joséphine; le grand salon, dont la cheminée en mosaïque est un cadeau du pape; et, dans le *parc :* un petit pavillon où l'Empereur travaillait; la fontaine de Joséphine; le temple de l'Amour, décoré d'un Amour en marbre blanc, et une chapelle construite par la reine Christine.

En 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, S. M. l'Impératrice a fait exposer dans le château des objets qui avaient appartenu à Napoléon et à sa famille, ou qui avaient orné les appartements, sous le Consulat. Voici les principaux :

VESTIBULE. — 1. Buste de Jules César; moulé en plâtre sur l'antique. — 6. La déesse Roma; buste antique en marbre. — 7. Diane chasseresse, statue antique.

AILE DE GAUCHE.—*Salle à manger.* Surtout en marbre et pierres précieuses, don de Charles IV à Napoléon. — *Salle du conseil.* 10. Table de conseil couverte d'un tapis de velours dont se servait Napoléon à Fontainebleau et sur laquelle il a écrit son nom. — *Bibliothèque.* 13. Globe terrestre exécuté par ordre de Napoléon pour servir à l'instruction du roi de Rome. —19. Bureau de Napoléon à Compiègne. — 21. Table, couverte en drap bleu, sur laquelle Napoléon développait ses cartes, à la bibliothèque de Fontainebleau.

AILE DROITE.—*Salle de billard.* 23. Pendule offerte au premier consul, avec son portrait en miniature. — *Salon.* Meubles provenant du salon de réception de Joséphine au palais de Saint-Cloud. — 29. Métier à tapisserie ayant appartenu à Joséphine. — 30. Table à ouvrage avec sac à laines. — *Galerie.* 33. Table recouverte en verroterie, don de la ville de Venise à Napoléon. — 37. Guéridon ayant fait partie du mobilier de la Malmaison. — 39. Lyre ayant appartenu à Joséphine.—41. Table dite *des Maréchaux*, en porcelaine de Sèvres, peinte par Isabey. — 50. Paysage, attribué à *César Vanloo.*

APPARTEMENTS DU 1er ÉTAGE. — 59. Table à jeu ayant fait partie de l'ameublement de l'Empereur à Sainte-Hélène. — 62. Bureau de campagne de Napoléon. — 63. Lettres autographes (encadrées) de tous les membres de la famille de Napoléon Ier. — 64. Revue de l'Empereur aux Tuileries, toile peinte en grisaille, par *H. Vernet.*— 65. Portrait du roi Louis, dessin de la reine *Hortense.* — 71. Lit en fer sur lequel est mort Napoléon. — 75. Portrait du roi de Rome à quatre mois, par *Prud'hon.* — *Armoires des souvenirs.* — 77 et 79. Fusils de Na-

on. Divers objets (armes, pièces oilette, petits meubles, etc.) ayant artenu à Napoléon ou à Joséphine. *Chambre de l'impératrice José-ie.* — 134. Deux candélabres ayant partie de la toilette de Joséphine. *loudoir*. Des meubles, portraits et ets de toilette. (Pour le catalogue uillé de la collection exposée à la maison, *V.* : *Le château de la Mal-ison*, par M. de Lescure. Paris, uri Plon, 1867.)

'étang et le **bois de Saint-Cu-a**, situés dans un petit vallon au le la Malmaison, avaient été tou-rs accessibles aux promeneurs; is l'empereur Napoléon III a fait re d'une barrière l'étang et une tie du bois qui entoure le cha-construit par l'impératrice José-ine. — *N. B.* Cette réserve est ou-te le dimanche au public.

Les promeneurs désireux de visiter charmants alentours de l'étang Saint-Cucufa ont le choix entre is chemins; ils peuvent : 1° suivre sortir de Rueil la route de Garches e de Versailles), et à 15 min. de route de Saint-Germain ou du bu-u de l'omnibus américain, ils lais-ont cette route à g. pour conti-er à longer le mur de l'ancien c de la Malmaison, dont ils s'éloi-eront pour se diriger au S. (jolie e) sur le versant oriental du petit llon qui renferme l'étang de Saint-ucufa. A 15 minutes de la bifurca-n ci-dessus indiquée, ils atteindront porte du bois, d'où 7 à 8 min. leur firont pour monter jusqu'à l'étang; suivre la route de Garches jusqu'à route qui conduit à dr. à la *porte Longboyau* (maison de garde, oderne), d'où une bonne route de itures mène à l'étang; 3° quit-le chemin de fer américain à la ontée de la Jonchère, et prendre premier chemin qu'ils trouveront g., le long du mur du parc de la ilmaison. Ce chemin, qui suit les tuosités du parc, conduit en 30 min. viron à l'étang de Saint-Cucufa.

De l'étang de Saint-Cucufa, deux belles routes neuves mènent, en 30 ou 40 min., celle de dr., au Butard (*V.* ci-dessous), celle de g., au château de Villeneuve (*V.* p. 130). On peut aller en 15 ou 20 min., par les bois, à la Celle (*V.* ci-dessous); en 30 min., à Garches; en 1 h., à Saint-Cloud (*V.* p. 130 et 132).

Revenons maintenant sur la route de Paris à Saint-Germain, à l'extrémité du parc de la Malmaison, c'est-à-dire à la montée de la Jonchère. Si, laissant à g. le chemin de Saint-Cucufa, on suit la belle route qui gravit la colline, en longeant à dr. la belle propriété de la **Jonchère**, qui a appartenu à Louis Bonaparte, au comte Bertrand, au fournisseur Ouvrard, au tailleur Staub, etc., on monte en 30 minutes à la Celle-Saint-Cloud par la belle route des Bruyères récemment établie. A mi-côte environ s'ouvre à g. une avenue appelée *avenue de l'Étang* et que croisent à peu de distance les *avenues des Châtaigniers* et *de l'Impératrice-Joséphine*. Toute la partie du bois comprise entre la route des Bruyères et l'enclos de Saint-Cucufa a été percée d'avenues dont les treillages seront peut-être un jour remplacés par les grilles de jolies villas.

Au delà de l'avenue de l'Étang, on longe à g. le treillage de la belle propriété *des Bruyères* acquise et créée par l'empereur Napoléon III. Bien que l'entrée de cette propriété soit interdite au public, les portes en sont toujours ouvertes aux personnes munies de cartes et même à tous les promeneurs dont l'âge et la tenue ne peuvent inspirer aucune méfiance aux gardiens. Le vallon de châtaigniers, dans lequel on peut monter par la porte qui s'ouvre près de l'avenue de l'Étang, est une des plus charmantes curiosités des environs de Paris. En inclinant à dr. on trouve un pavillon rustique d'où l'on jouit d'un déli-

cieux point de vue. On peut sortir à dr., un peu plus loin, par une porte qui s'ouvre, en face de la charmante Villa-la-Celle, près du chemin de la Celle-Saint-Cloud.

Sur la dr. de la route des Bruyères s'étendent encore quelques belles châtaigneraies qui ne tarderont pas à être entourées de treillages comme tous les environs de Saint-Cucufa et de la Celle-Saint-Cloud, jadis ouverts aux promeneurs. On atteint en 20 min. environ l'embranchement de la Celle qui s'ouvre à dr., et dont le poteau porte les indications suivantes: 2 kil. le Butard; 3 kil. 200 mèt. Vaucresson; 4 kil. le Chesnay; 500 mèt. la Celle.

Si l'on continuait à monter la route des Bruyères en longeant le treillage du parc de l'Empereur, on verrait à dr. une jolie propriété appelée la Villa-la-Celle, puis on ne tarderait pas à atteindre un plateau boisé sur lequel des avenues ont été tracées, des places créées, des grilles posées il y a déjà plusieurs années. Il n'y manque plus que des maisons et des habitants. En traversant ces bois on peut se rendre, non-seulement comme le poteau l'indique, au Butard, à Vaucresson et à Versailles, mais à Saint-Cucufa et à Garches (*V.* p. 130 et 132).

Pour la Celle-Saint-Cloud, *V.* p. 212.

Au delà du chemin de la Jonchère qu'on laisse à g. commence la commune de Bougival.

BOUGIVAL.

17 kil. de Paris par la route, 3 kil. de Rueil, 6 kil. de Saint-Germain, 2 kil. de Louveciennes, 2 kil. 1/4 de Port-Marly, 4 kil de Marly-le-Roi, 1 kil. 3/4 de la Celle, 7 kil. de Versailles.

Bougival (*restaurant de l'Union; Pascal-Souvent et Lambert Caudron*, traiteurs; — *restaurant Pignon*, dans l'île; — *François Dubernet*, loueur de voitures, près du pont), b. de 2316 hab., est situé sur la route de Paris à Saint-Germain, en partie le long de la rive g. de la Seine, en face de l'île de la Chaussée, en partie au fond et sur la pente d'un petit vallon latéral. Il doit son nom aux cavités qu'y forme l'exploitation de ses carrières de craie ou de pierre tendre : *boi* et *bog* signifiant, dit Lebœuf, des cavités. Sa partie la plus ancienne est le hameau de la *Chaussée*, qui s'appelait autrefois *Charlevanne*. Il en est question dans un diplôme de Louis le Débonnaire. Du reste, son histoire n'offre aucun intérêt. En 1683, ses seigneurs vendirent leur terre à Louis XIV.

Il y a trente ans, Bougival était peu fréquenté des Parisiens; quelques paysagistes, attirés par la beauté des bords de la Seine et des environs, commencèrent à le faire connaître. Une petite colonie de peintres vint, pendant la belle saison, s'y établir dans une auberge qu'elle faillit rendre célèbre, l'auberge de M. Souvent, sur le quai; elle y trouva non-seulement un abri, mais un atelier et une nourriture saine et abondante, à des prix alors très-modérés. La salle basse de ce restaurant a été décorée de beaux paysages par MM. Corot, Français, Desjobert, Anastasi, Jules Héraut et Ternaute. Aux artistes succédèrent les canotiers, et maintenant le chemin de fer amène chaque dimanche à Bougival un grand nombre de promeneurs.

Bougival possède des carrières de craie et des fabriques de chaux hydraulique et de blanc d'Espagne.

L'*église*, classée parmi les monuments historiques, s'élève, à l'extrémité méridionale du village, dans une position pittoresque, sur une colline exposée à l'O. On y arrive, de ce côté, par des escaliers. La façade a été modernisée. Le clocher, très-remarquable (flèche en pierre), et le chœur datent du XIIe s., la nef est du XIIIe s. La chapelle de dr. contient des fonts baptismaux de la Renaissance.

venteur de la machine de Marly, quin Sualem, mourut à Bougians la plus profonde misère, le llet 1708, et fut inhumé dans e, ainsi que le constatait une tion.

de Valois, fille légitimée de Louis XIV, fut élevée dans un pavillon sur l'emplacement duquel a été bâtie la maison de M. Biesta. Une logette d'où la jeune princesse pouvait contempler à son aise la belle vallée de la Seine existe encore et conserve l'ameublement de l'époque. M. Odilon



Bougival.

M. le docteur Ségalas, Mme Ja-, Mme Staub et M. Seydoux ent à Bougival de jolies maie campagne. L'immense et pitie parc de M. Seydoux est cee créa avec tant de sollicitude érable Boissy-d'Anglas et qui fait le sujet principal de son petit poëme intitulé : *Bougival* (voir ses œuvres diverses en 6 vol. in-12).

Un beau pont, inauguré en 1864, et jeté sur les deux bras de la Seine, relie Bougival à Croissy et à Chatou (*V.* p. 175 et 176).

LOUVECIENNES.

19 kil. 1/2 de Paris, 2 kil. de Bougival, 1 kil. de la grille Royale, 2 kil. de Marly-le-Roi (les deux églises), 3 kil. 1/2 de Rocquencourt, 1 kil. 1/4 de la machine de Marly, 2 kil. 1/2 de Port-Marly, 2 kil. 1/2 de la Celle-Saint-Cloud.

VOITURES PUBLIQUES. — Le chemin de fer américain de Rueil, correspondant avec tous les trains du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, conduit toutes les heures de la station de Rueil à Bougival; mais de Bougival, il faut monter à pied à Louveciennes, si l'on ne veut pas louer une voiture particulière.

N. B. De la station de Chatou (*V.* p. 175) un service d'omnibus conduit à Louveciennes 5 fois par jour.

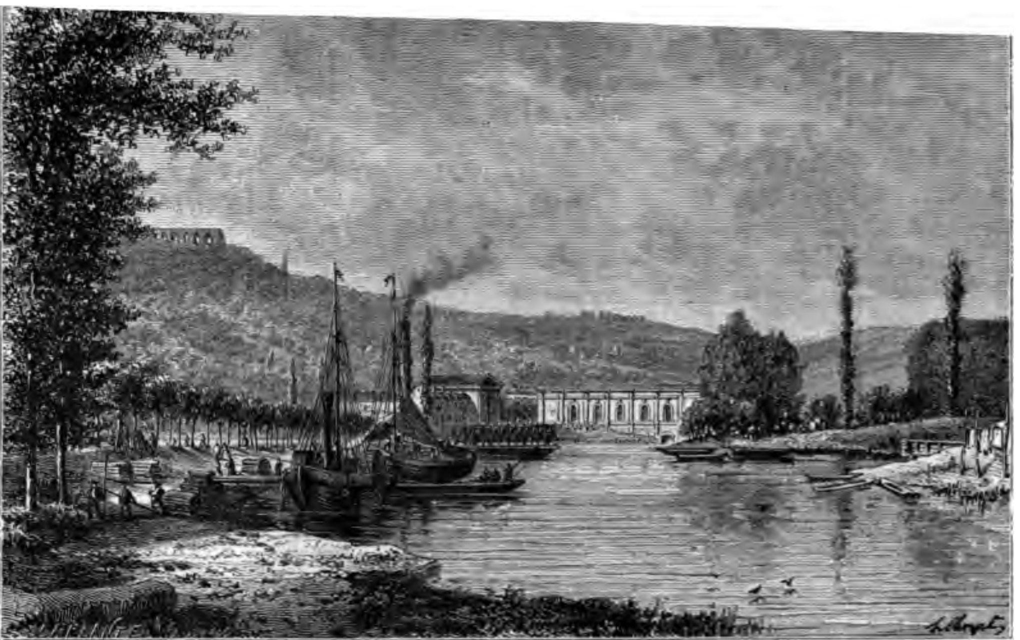
La première route que l'on trouve à dr., quand on s'éloigne de la Seine pour entrer dans la vallée de Bougival, monte à Louveciennes. La pente en était trop roide pour les voitures. Une autre route, d'un accès plus facile, a été ouverte près de l'église de Bougival. Elles se rejoignent à mi-côte. Ombragée çà et là de noyers, dominée à g. par un petit coteau planté de vignes, la route domine à dr. les parcs des propriétés qui bordent la rive g. de la Seine. Les arbres interceptent trop souvent la vue. Si l'on veut aller directement au centre de Louveciennes, il faut abandonner la route départementale qui mène au hameau de Voisins, laisser à g. l'embranchement qui conduit au hameau de Maubuisson et prendre sur la g. un chemin intermédiaire. Du reste, des poteaux indiquent le chemin aux promeneurs. On atteint en 8 ou 10 min. la place principale du village, sur laquelle se trouvent réunies l'église et la mairie.

Louveciennes, v. de 919 hab., bâti à 125 mèt. d'altit., sur le penchant d'un coteau de la rive g. de la Seine, est un des plus charmants séjours des environs de Paris. L'air y est sain; de nombreuses sources l'arrosent; on y découvre des points de vue magnifiques sur la vallée de la Seine et le vallon de Bougival; tous les chemins qui y aboutissent sont de délicieuses promenades. Au N., on peut descendre au bord de la Seine; au S., le *bois Brûlé* offre d'agréables ombrages; à l'O., se dresse l'aqueduc de Marly; à l'E., s'étendent les belles châtaigneraies de la Celle-Saint-Cloud. Aussi, Louveciennes possède-t-il de nombreuses maisons de campagne.

Louveciennes est fort ancien. Au XIe s., on appelait *Mons Lupicinus* la colline sur laquelle il est bâti. Selon la tradition, elle devait ce nom à une louve dont Dagobert aurait délivré le pays. L'abbaye de Saint-Denis le possédait déjà en 862.

L'*église*, bâtie en partie au XIIIe et au XIVe s., reconstruite en partie depuis, à diverses époques, consacrée à saint Martin et surmontée d'un affreux petit clocher moderne, se compose d'une nef et de deux bas côtés. Les trois fenêtres de la rose et celles des deux chapelles latérales ont été récemment restaurées et ornées de vitraux de couleurs. — L'autel consacré à sainte Geneviève est orné d'un tableau (*Sainte Geneviève*) peint par Mme Lebrun. — Un édifice assez considérable, récemment construit sur la place à côté de l'église, contient la mairie et les deux écoles.

Les belles propriétés sont nombreuses à Louveciennes. On y remarque surtout . 1° au sommet de la colline, près de la tour de l'aqueduc, le *château* qui a appartenu dans l'origine à Mme la princesse de Conti et qui, après avoir changé souvent de propriétaire, appartient aujourd'hui à M. Tavernier, ancien marchand de soieries; 2° sur la place de l'Église, la jolie propriété qui a compté parmi ses possesseurs le maréchal Magnan, et qu'a acquise Mme Diericks; 3° le *pavillon du Barry*, construit sous Louis XV par l'architecte Ledoux pour la favorite du roi, et que possède Mme Diericks. Il a été défiguré par des restaurations récentes. Une seule de ses façades a conservé son portique;

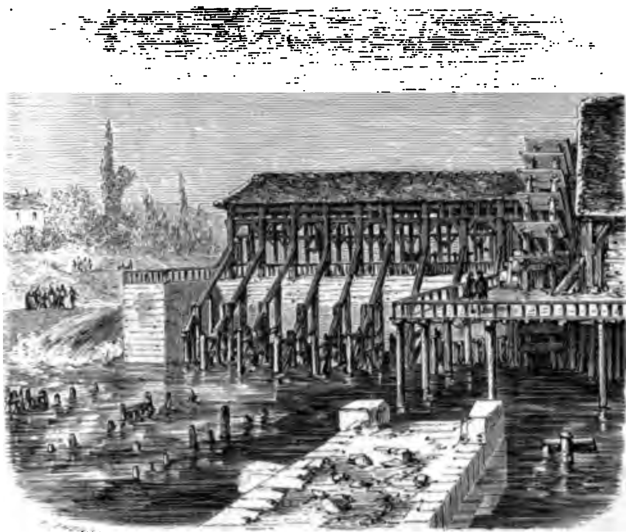


Port-Marly.

4° l'ancienne propriété de M. Pierre Laffitte, dont le pavillon du Barry faisait autrefois partie et qui offre de magnifiques ombrages; 5° le *château de Prunay*, situé à mi-côte, entre la machine de Marly et Port-Marly.

C'est près de *Voisins* (15 ou 20 min. de la machine de Marly) que commence l'**aqueduc de Marly**, qui attire de si loin les regards des promeneurs, au sommet de la colline boisée qu'il couronne. Cet aqueduc, construit sous Louis XIV, pour porter à Versailles l'eau de la Seine, se compose de 36 arches; il a 643 mèt. de longueur et 23 mèt. d'élévation. Il est construit en pierres brutes.

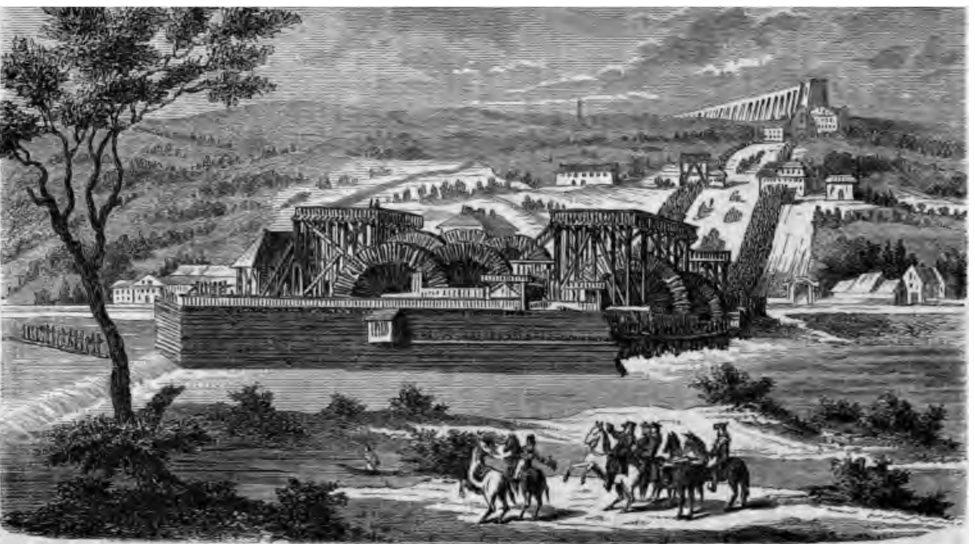
De Bougival on peut, en longeant la Seine, gagner en 10 min. à pied **Marly-la-Machine** (auberges et restaurants de pêcheurs), petit hameau situé sur la rive g. du fleuve, où fut établie, sous le règne de Louis XIV,



Machine de Marly en 1850.

une machine qui passa longtemps pour un chef d'œuvre de mécanique. Cette machine avait été inventée par un charpentier de Liége, nommé Rennequin Sualem, qui ne savait pas lire, et exécutée sous l'inspection du chevalier Deville, aussi Liégeois, qui s'en attribua le mérite et qui en recueillit la récompense.

La machine de Marly devait faire monter les eaux de la Seine sur l'aqueduc de Marly. « 14 roues d'environ 12 mèt. de diamètre faisaient mouvoir 221 pompes aspirantes et foulantes étagées sur le flanc du coteau. Les pompes inférieures, au nombre de 64, envoyaient les eaux par 5 conduites dans des puisards situés à 50 mèt. environ au-dessus de la Seine. Là, elles étaient reprises par 79 autres pompes qui les portaient à 50 mèt. plus haut, dans un autre puisard, d'où elles étaient élevées par une troisième série de 78 pompes



Ancienne machine de Marly d'après une gravure du temps.

à 155 mèt. au-dessus du niveau de la Seine, au sommet de la tour élevée à l'origine de l'aqueduc de Marly, à plus de 1200 mèt. du bord de la rivière. Les pompes des deux étages supérieurs recevaient le mouvement au moyen de tringles disposées suivant la pente du coteau et reliées, par des boulons, à des supports oscillants, dits varlets, fixés au sol. »

Cette machine, qui avait coûté plus de 8 millions, commença à fonctionner en 1682. Comme son produit décroissait à mesure que les frais d'entretien augmentaient (en 1803, elle n'élevait plus que 240 mèt. cubes d'eau par jour après en avoir élevé 5000 à l'origine), un charpentier, nommé Brunet, fit monter d'un seul jet les eaux au sommet de la tour de Marly, en adaptant à une roue quatre nouvelles pompes, dont le produit passait dans un réservoir d'air, afin d'obtenir un mouvement régulier d'ascension dans la conduite. Ce système doubla la quantité d'eau amenée à Versailles, mais ne fut point appliqué aux 13 autres roues.

De 1817 à 1858, un système analogue à celui de Brunet fut appliqué à deux des anciennes roues, ce qui suffit pour assurer le service lorsque les eaux de la Seine se trouvaient à un niveau convenable.

Une machine à vapeur, terminée en 1826, se mettait en marche lorsque la machine était arrêtée; mais son emploi trop contenu fit songer, dès 1852, à un nouveau système, qui fut proposé par M. Regnault, membre de l'Académie des sciences, et mis à exécution en 1858. Nous emprunterons la description de cette nouvelle machine à M. Marzy (*l'Hydraulique*, Bibliothèque des merveilles).

« L'établissement de Marly est situé en lit de rivière, à l'extrémité d'un long barrage, obtenu en réunissant les nombreux îlots existants entre Bezons et Marly. Ce barrage, qui forme une retenue de 8 kil. de développement, était muni, à son extrémité, de vannes destinées à mettre en mouvement les quatorze roues de l'ancienne machine. Aujourd'hui ce barrage est également utilisé pour le service de la navigation, au moyen d'une écluse à sas, établie à une faible distance en avant du bâtiment des roues hydrauliques.

« Ce bâtiment est disposé de manière à recevoir six roues; jusqu'à ce jour cinq seulement sont installées. Le mur qui forme sa face S. E. est la dernière branche du barrage; il est percé de six ouvertures munies de vannes correspondant aux emplacements des six roues. A une petite distance est établie une solide estacade en charpente et à claire-voie destinée à éloigner des vannes motrices les glaces et les corps flottants; il en résulte pour l'enceinte mouillée, voisine de ces vannes, un calme relatif très-favorable à la conservation des machines et à la régularité de leur marche.

« Vers la droite de la rivière et en amont, se trouvent un grand déversoir et de grandes vannes de décharge qui donnent écoulement à la masse d'eau considérable que les moteurs hydrauliques n'utilisent pas.

« De la chambre des roues partent deux conduites ascensionnelles, établies primitivement pour la machine à vapeur, et qui montent à découvert, appuyées sur le sol, jusqu'à l'aqueduc de Marly.

« Les nouvelles roues ont 12 mèt. de diamètre sur une épaisseur de 4 mèt. 50 cent.; elles sont exactement emboîtées dans des coursiers en maçonnerie, de sorte que l'eau ne peut se déverser latéralement et agit par son poids sur les aubes. Avec une largeur de roues aussi considérable, les vannes ont naturellement un grand poids; l'emploi de la tôle a permis de réduire, dans une notable proportion, le poids de ces vannes, tout en leur conservant une force suffisante pour résister à l'effort qu'elles ont à supporter.



Intérieur de la machine actuelle de Marly.

« Chaque roue commande quatre pompes horizontales à piston plongeur et à simple effet. Le diamètre intérieur de chaque corps de pompe est de 39 cent. et l'épaisseur de 3.

« L'arbre de chaque roue hydraulique est muni à ses extrémités de deux fortes manivelles, calées à angle droit. Sur le bouton de chacune d'elles sont ajustées les têtes de deux bielles, de sorte que le mouvement est communiqué directement aux pistons de quatre pompes à la fois. A l'une des extrémités du corps de pompe, on a ménagé une tubulure sur laquelle est fixé le tuyau destiné à amener l'eau ; c'est à cet endroit que se trouve placé le clapet d'aspiration. Quand le piston refoule, ce clapet redescend naturellement, et, venant s'appuyer sur son siege, rend la fermeture hermétique. Les clapets d'évacuation s'ouvrent alors pour laisser l'eau, primitivement aspirée, s'échapper par la conduite de refoulement.

« Les conduites de refoulement communiquent avec deux grands réservoirs en fonte, qui ont pour but de régulariser la pression de l'eau par la pression plus ou moins grande de l'air qu'ils contiennent. Cet air est refoulé par les pompes mêmes, au moyen d'un petit appareil très-simple, appliqué sur les couvercles des boîtes à clapet d'aspiration. A chaque aspiration du piston, l'air s'introduit par un petit tube, muni d'un robinet que l'on ferme lorsque la quantité d'air refoulé est suffisante.

« L'air, refoulé par toutes les pompes, est amené à l'intérieur des grands réservoirs, où il acquiert une pression de 16 à 17 atmosphères, c'est-à-dire une pression supérieure à celle de l'eau dans la conduite générale.

« La quantité élevée par chaque roue varie entre 1500 et 2400 mèt. par jour. L'effet utile moyen des trois premières roues installées, en tenant compte du chômage résultant des fêtes, hautes eaux, glaces et réparations des machines, est représenté par un volume de 560 mèt. cubes d'eau montée au réservoir des deux portes par chaque jour de l'année. »

Peu de temps après avoir dépassé (à g.) le château de Prunay, on atteint, en suivant la rive g. de la Seine, le v. de **Port-Marly** (531 hab.), situé à 1500 mèt. environ de la machine de Marly, 2 kil. 1/2 de Louveciennes, 2 kil. 1/4 de Bougival, 1 kil. 1/2 de Saint-Germain. Port-Marly n'a de remarquable que sa situation. Une partie de ses habitants exploite des carrières de plâtre, et fabrique du blanc de Marly ou de la chaux.

Sur le côté g. de la route, entre le bas Prunay et Port-Marly, on remarque le joli *château des Lions*. Ce château appartient à M. Rodrigues. Il a été construit par Barjac, valet de chambre du cardinal de Fleury. On y voit encore de très-belles peintures murales du temps.

On trouve à Port-Marly un omnibus qui dessert Marly-le-Roi (2 kil., 20 c.). Cet omnibus suit la route de Saint-Germain à Versailles, puis la bifurcation de dr., qu'il quitte près de *l'abreuvoir*, pour monter à dr., par une avenue plantée le long de l'ancien mur du parc royal, jusqu'à l'extrémité supérieure du village.

MARLY-LE-ROI.

21 kil. 1/2 de Paris, par la route de Saint Germain, 4 kil. 1/4 de Bougival, 2 kil. de Port-Marly, 2 kil. de Louveciennes, 4 kil. 1/2 de Saint-Germain, 4 kil. 1/2 du Pecq, 1 kil. 1/2 de l'Étang-la-Ville, 2 kil. de Mareil, 3 kil. de Fourqueux, 8 kil. de Sainte-Jamme, 4 kil. de Rocquencourt, 8 kil. de Versailles, 3 kil. 1/2 de Bailly, 3 kil. 1/2 de Noisy-le-Roi, 8 kil. de Saint-Cyr.

N. B. L'omnibus de Chatou à Louveciennes conduit plusieurs fois par jour à Marly-le-Roi (*V.* p. 175).

Marly-le-Roi, ch.-l. de c. de 1302 hab., agréablement situé à plus de

nèt. d'altit., est entouré de char-
es maisons de campagne (châ-
de Mme la baronne Dupuytren,
au de Montmorency à M. Vic-
n Sardou, château de M. le mar-
de Louvencourt, château de
é Sieyès (à M. Guérin). On y jouit
aux points de vue, mais il offre
spect désert et mélancolique. Il
ériterait pas une visite, s'il ne se
rait à l'une des portes de la belle
à laquelle il donne son nom, et
n'avait pas possédé jadis un châ-
royal aujourd'hui détruit.

n peut du reste se rendre de Paris
arly-le-Roi par plusieurs chemins.
e plus direct quand on vient de
s est la route de Saint-Germain.
fois par jour, les voyageurs que
chemins de fer de Saint-Germain
le Rueil ont amenés à Port-Marly
uvent dans ce village un omnibus
les monte à Marly en 15 min.
r 20 cent.

i l'on veut faire une agréable
menade, on doit quitter la voi-
du chemin de fer de Rueil soit à
gival, soit à la machine de Marly,
monter à l'aqueduc de Marly (30 min.
Louveciennes, 20 min. par Voi-
). A l'extrémité méridionale de
ueduc (10 à 15 min.) s'ouvre la
le Royale du parc.

e chemin de Saint-Germain est
iqué ci-dessous, p. 211.

Marly est un bourg fort ancien,
il se trouve mentionné, à en
ire certains historiens, dans une
rte du roi Thierry, datée de 678.
l'appelait alors *Marlacum*. Le pre-
er de ses seigneurs dont l'histoire
us ait conservé le souvenir est un
nmé Hervé *de Marleio*, qui assista,
1067, à la dédicace de Saint-Mar-
-des-Champs, près de Paris. Le fils
cet Hervé, appelé Bouchard, fut
père de Mathieu de Montmorency,
gneur de Marly vers 1150. Le der-
r des Montmorency étant mort en
56 sans postérité, la seigneurie
ssa aux chevaliers de Levis. En
60, Pierre de Hodu, conseiller au Parlement, la fit ériger en comté. En 1693, Louis XIV, qui l'avait acquise par échange contre Néauphle-le-Château et ses dépendances, de Louis Phelippeaux, comte de Pontchartrain, l'incorpora au domaine de Versailles, et y construisit un château royal.

Il y avait autrefois deux paroisses sur le territoire de Marly-le-Roi, appelées, l'une, Marly-le-Châtel, l'autre, Marly-le-Bourg. Ces deux paroisses furent réunies en une seule par un décret du 27 mars 1681, et comme l'église de Marly-le-Châtel, qui devait être conservée, tombait de vétusté, Louis XIV la fit rebâtir sur le même emplacement, dans le style de celle de Notre-Dame de Versailles.

A l'O. du bourg, à la base du coteau de Port-Marly, s'élève une maison de campagne dite **Monte-Cristo**, que M. Alexandre Dumas père a fait construire à grands frais (elle lui a coûté plus de 250 000 fr.) et qui ne lui appartient plus. Chaque fenêtre a un cadre de pierre moulé sur des sculptures de Jean Goujon; au-dessus est un médaillon contenant un portrait (Dante, Corneille, Virgile, Lamartine, Chateaubriand, Victor Hugo, etc.) et soutenu par deux licornes fantastiques dues au ciseau de Choiselat. La pièce la plus curieuse du château est une salle moresque sur le modèle des murs à caissons de l'Alhambra. Elle a été sculptée par des ouvriers maures qu'Alexandre Dumas avait ramenés d'Algérie.

Le **palais**, ou, comme on disait au temps de Louis XIV, l'*ermitage* de Marly n'était point, à vrai dire, un château ni un palais; c'était un groupe de douze petits pavillons faisant escorte à un pavillon central de plus grande dimension, et figurant ainsi le soleil entouré des douze signes du zodiaque. Les plans en avaient été faits par J. H. Mansart. Les petits pavillons, rangés six par six, à dr. et à g. du parterre, étaient reliés entre eux et rattachés au grand pa-

villon par des berceaux de tilleuls. Les jardins étaient magnifiques; on y voyait notamment une rivière tombant sur 63 marches de marbre blanc et formant une cascade à larges nappes, admirable par le volume et le bruit de ses eaux. Peu fréquenté par Louis XV, à peu près abandonné par Louis XVI, Marly fut vendu pendant la Révolution ; on en retira préalablement les statues qui, presque toutes, décorent aujourd'hui le jardin des Tuileries. Les groupes de chevaux placés, à Paris, à l'entrée des Champs-Élysées, œuvre de Coustou, proviennent de l'abreuvoir de Marly. Le château fut alors détruit ; il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines informes, couvertes de lierre, une partie des beaux ombrages du parc et l'abreuvoir (mon. hist.), où se rendaient toutes les eaux des jardins.

Saint-Simon raconte ainsi ce que Louis XIV voulait faire de Marly et ce qu'il en fit :

Le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût; il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui dominent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas. On le pressa de s'arrêter à Luciennes; mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, qu'il voulait un lieu qui ne lui permît pas de songer à y rien faire.

Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par les marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ses collines, qui s'appelait Marly. Cette clôture, sans vue ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite; l'étroit du vallon où l'on ne pouvait s'étendre y ajouta beaucoup : il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée.

L'ermitage fut fait : ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine de courtisans en charge, les plus indispensables; peu à peu l'ermitage fut augmenté. D'accroissement en accroissement, les collines furent taillées pour faire place et y bâtir, et celles du bout légèrement emportées pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si curieux sous le nom de *machine de Marly*, en parc, en forêts ornées et renfermées, en statues, en meubles précieux, en grands arbres, qu'on y a apportés sans cesse de Compiègne, et de bien plus loin, dont les trois quarts mouraient, et qu'on remplaçait aussitôt, en allées obscures subitement changées en d'immenses pièces d'eau où l'on se promenait en gondole, en remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait, en bassins changés cent fois, en cascades de même, en figures successives et toutes différentes, en séjours de carpes ornés de dorure et de peintures les plus exquises, à peine achevés, rechangés, et rétablis autrement par les mêmes maîtres une infinité de fois; que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages qui devinrent enfin égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et, tout à la fin de la vie du roi, le séjour le plus ordinaire, on ne dira pas trop sur Marly en comptant par millards. »

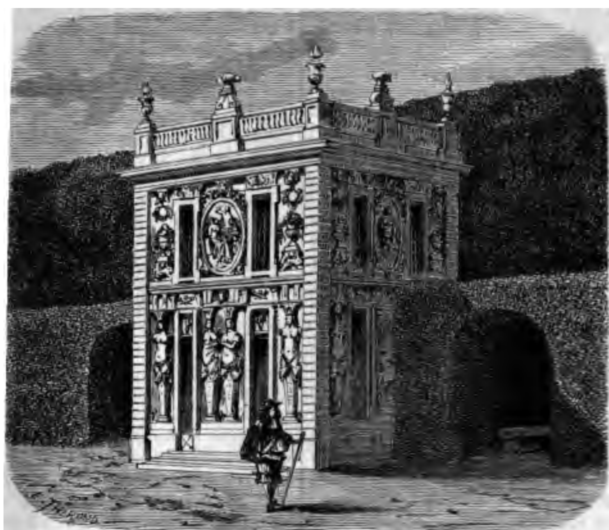
« Le roi, dit l'abbé de Choisy, nommait ceux qui devaient le suivre à Marly, et le valet de chambre Bontemps les logeait deux à deux dans chaque pavillon. On y trouvait tout ce qui était nécessaire à la toilette des femmes et même des hommes; et quand les femmes étaient nommées, les maris y allaient sans demander. Mme de Maintenon y faisait grande figure : le roi passait toutes les soirées chez elle. »

Le roi désirait que tous les courtisans demandassent à l'accompagner à Marly, et voulait pouvoir n'accorder qu'à quelques-uns d'entre eux cette distinction qui était un de ses grands moyens de gouverner les hommes.

L'honneur d'être des Marly, comme on disait alors, était la plus grande faveur qu'un courtisan pût attendre de Louis XIV : c'était faire partie de l'intimité, comme être logé à Versailles c'était faire partie de la cour. Racine, dans ses dernières années, ayant renoncé aux vanités du monde pour se consacrer tout à Dieu, tenait

ɜ à celle-là. Il poussait cepen-
la délicatesse si loin, que, non
ɪt de n'aller plus à la comédie,
voulait pas que son fils, qui était
homme du roi et qui avait vingt
· allât.
allait à Marly le mercredi, et on
ait jusqu'au samedi. C'était une
invariable ; le roi passait régu-
ɪent les dimanches à Versailles,
ait sa paroisse ; il se livrait le
et le mardi à l'admiration de la foule des courtisans badauds. Le mercredi il partait pour son Ermitage, où il emmenait les invités dans ses carrosses. On ne pouvait monter dans les carrosses du roi que quand on avait un certain rang.

Le roi ne voulait pas qu'on s'ennuyât à Marly ; et il poussa si loin ce désir, que vingt-six heures après la mort de son frère, enlevé par l'apoplexie en sortant de Marly, où il avait eu avec son aîné une scène très-vio-



Un des pavillons du château de Marly.

ɜ, il se prit à faire des jeux lui-
ɪe pour divertir la duchesse de
:gogne, et ordonna au duc de
:gogne d'ouvrir le brelan. Le jeu
; presque continuel à Marly ; on
it à la grande table en commun,
, de petites tables séparées, qu'on
ɜloppait de paravents de manière
ire de petits cabinets dans la
ɪde pièce. Le bal demeura aussi
les plaisirs les plus vifs que le roi
se donner, alors même qu'il cessa d'y faire un rôle. Le plus grand amusement qu'on pût y ajouter, avec les collations, c'étaient des boutiques où les dames prenaient toutes sortes de costumes étrangers, chinois, japonais, etc., et vendaient sous ce déguisement des choses infinies, dit Saint-Simon, et très-recherchées par « la beauté et la singularité. » La musique et la comédie étaient plus ordinaires.

Mme de Maintenon fut la domina-

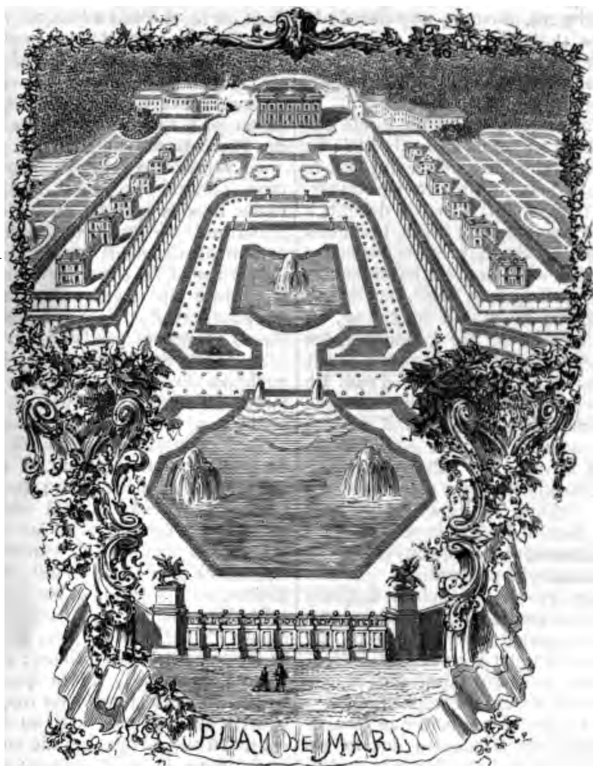
trice de Marly. Son appartement était celui qui avait été destiné à la reine, et que peut-être Marie-Thérèse habita. Dans les commencements, elle dînait à table, au milieu des dames, dans le salon carré qui séparait son appartement de celui du roi. Mais bientôt elle se fit servir chez elle une table particulière où quelques dames, ses familières, peu nombreuses et presque toujours les mêmes, dînaient avec elle. Saint-Simon, qui donne tous ces détails, ajoute : « Au sortir de dîner, le roi entrait chez Mme de Maintenon, se mettait dans un fauteuil près d'elle, dans sa niche qui était un canapé fermé de trois côtés, les princesses du sang sur des tabourets auprès d'eux, et dans l'éloignement les dames privilégiées. On était près de plusieurs cabarets de thé et de café ; en prenait qui voulait. Le roi demeurait là plus ou moins, selon que la conversation des princesses l'amusait ou qu'il avait affaire ; puis il passait devant toutes les dames, allait chez lui, et toutes sortaient, excepté quelques familières de Mme de Maintenon. Dans l'après-dînée, personne n'entrait où étaient le roi et Mme de Maintenon, que Mme la duchesse de Bourgogne, et le ministre qui venait travailler. La porte était fermée, et les dames qui étaient dans l'autre pièce n'y voyaient le roi que passer pour souper, et elles l'y suivaient ; après souper, elles le suivaient chez lui avec les princesses, comme à Versailles. » Ainsi l'antichambre de Mme de Maintenon etait le salon où l'ambition retenait les femmes les plus nobles de France.

Les bois qui entourent, en les dominant, les ruines mélancoliques du célèbre château de Marly, forment ce qu'on appelle le *parc de Marly*. Ils ont un aspect presque aussi triste ; mais depuis quelques années l'Administration y a percé des allées nouvelles, placé un certain nombre d'écriteaux, et établi à dr. et à g. du château deux *belvédères* (de Saint-Germain et de Marly), d'où l'on découvre une vue étendue. On peut y faire d'agréables promenades. Les principales allées semblent fermées par des treillages placés pour la conservation du gibier ; mais ces treillages sont percés de portes qu'il est permis d'ouvrir, sous la condition de les refermer.

La *grille Royale* s'ouvre sur la route de Saint-Germain à Versailles, à l'extrémité de l'aqueduc de Marly et au point de bifurcation des deux routes. C'est aujourd'hui une simple porte de bois ; mais deux pilastres, entourés de maçonnerie moderne, supportent deux vases d'un assez beau style. Cette porte franchie, on se trouve dans une immense enceinte circulaire dont les murs, que le lierre ronge, soutiennent la forêt de toutes parts. « Il semble voir, a dit un écrivain anonyme, un vaste cirque creusé et fortifié au milieu des bois, où l'œuvre des hommes est venue s'ajouter audacieusement à celles de la nature. Des piliers, çà et là abattus, laissent deviner des portiques qui ont dû orner cette entrée ; à leur suite, par les trouées que le temps a faites, la vue plonge, à droite et à gauche, dans des substructions plus grandes qui se perdent sous l'ombre épaisse des arbres. En face de la porte par laquelle on a pénétré, on découvre une perspective plus surprenante encore : la route s'enfonce dans un gouffre, où de tous les points de l'horizon la forêt paraît s'abaisser ; ces grands arbres, qui, au milieu même de leur liberté sauvage, témoignent, par une certaine régularité à moitié effacée, qu'ils ont été jadis pliés par la hache, semblent se pencher les uns sur les autres du haut des gradins d'un amphithéâtre gigantesque, et s'incliner tous vers la puissance qui avait forcé la nature, comme les nations à subir son commandement.

« On a hâte de pénétrer au fond de cet abîme de verdure, où tend tout le grand paysage, fait de main d'homme,

on est environné. On descend deux murs qui portent les chê-t les armes séculaires; on arrive seconde enceinte circulaire que st tenté de prendre pour les dé-d'un palais, aux grandes ondulations du tapis de verdure qui en cache les décombres. Le peu d'ouverture que la perspective a en cet endroit vous avertit de descendre encore ; et, après avoir traversé des salles de verdure abandonnées au



Plan du château de Marly.

sard, vous arrivez à un amas plus and, du haut duquel le regard emasse un vaste horizon. Les ruines r lesquelles vous êtes placé affecnt sensiblement la forme circulaire; , aussi loin que l'œil puisse atteinre, au delà des pentes que vous dominez, au delà des plaines qu'arrose la Seine dérobée au pied du coteau, les montagnes, suivant les prolongements de la colline de Saint-Germain, arrondissent encore leurs lignes délicates qui fuient vers les bois de Montmorency. Cette fois vous avez sous

les pieds le palais célèbre où Louis XIV a caché, au milieu des fêtes, la douleur des revers de sa vieillesse; et, dans toutes ces lignes qui semblent répéter à plaisir la même courbe harmonieuse, déjà se trahit le plan original qui avait fait de Marly les délices du roi, lorsque, dégoûté de la pompe théâtrale et trop découverte de Versailles, il cherchait, au fond d'un abri mieux défendu, des plaisirs moins bruyants.

« On descend du tertre formé par les débris du palais de Louis XIV; au delà des salles de verdure qui font le pendant de celles qu'on a déjà traversées, on aperçoit, à moitié debout, à moitié couchés sur l'herbe, les restes des bâtiments qui correspondaient avec ceux de la seconde enceinte circulaire par où on a passé. Derrière le palais, sur la colline échancrée, on voit, recouverts par la mousse, les nombreux degrés sur lesquels devait tomber toute une rivière d'eau. De part et d'autre, des routes creusées sous les racines des arbres, et bordées de grands murs pour soutenir les terres, ouvrent des échappées sur la forêt, assujettie à un plan où se répète toujours la ligne ronde. Mais c'est devant le palais même qu'il faut s'avancer pour retrouver les plus beaux endroits des jardins.

« On va en descendant toujours d'une terrasse à l'autre; chaque terrasse portait autrefois un parterre, sur les flancs duquel se détachait, à dr. et à g., une allée qui faisait tout le tour du jardin disposé en amphithéâtre.

« Le premier parterre que le château couronnait montre encore ses arbres surprenants, arrondis autrefois en berceaux, dont leur base a conservé le pli, épanouis, au-dessus de ces anciennes voûtes, en troncs nouveaux, libres et vigoureux, qui semblent comme une seconde forêt entée sur la première.

« Le second parterre laisse apercevoir distinctement les deux bassins latéraux dont il était orné. Au milieu des grands ormes qui autrefois couvraient de leur ombrage des conques élégantes chargées de bronze et de marbre, l'eau, dont on n'a pu détruire tous les conduits, sourd naturellement de la terre, qui a gardé la forme des anciennes constructions; à l'endroit où le jet d'eau s'élançait vers le dôme de ces bosquets, des joncs sortent en gerbe épaisse : les nénufars s'y mêlent et achèvent de couvrir cette mer tranquille, qui n'est agitée, de temps à autre, que par les mains des blanchisseuses du village.

« Le troisième et le quatrième parterre offrent encore les restes des vastes bassins qui en occupaient la plus grande partie; les formes en sont nettement dessinées aux yeux par l'abaissement du terrain, et aussi par la verdure plus fraîche des plantes, qui poussent plus vives aux lieux autrefois engraissés par les eaux. »

La forêt de Marly était, il y a quelques années, une des plus belles forêts des environs de Paris. La liste civile y a fait tout récemment des coupes importantes, et l'a sillonnée de treillages qui choquent la vue et qui gênent la circulation; toutefois elle mérite encore, malgré ces mutilations et ces dispositions nouvelles, la visite des amateurs. Ils y trouveront des arbres séculaires, de pittoresques accidents de terrain, et surtout des solitudes profondes. Elle a une contenance de 2254 hect. 5 ares 35 cent.; sa forme est très-irrégulière; sa plus grande longueur, de la porte de Sainte-Jamme à la porte de Rocquencourt, c'est-à-dire du S. E. au N. O., est de 10 kil.; sa plus grande largeur, de la porte de Saint-Nom au Désert de Retz, de plus de 4 kil. Elle a été réunie, tout récemment, du côté de la porte Dauphine, à la forêt de Saint-Germain.

L'entrée de la forêt de Marly la plus agréable et la plus commode pour les promeneurs qui viennent de Paris est la porte de l'Étang-la-Ville, située à 4 kil. de Saint-Ger-

in. Pour s'y rendre, il faut descen- de Saint-Germain à l'Ermitage et ıgager dans le vallon qui s'ouvre re Mareil-Marly, à dr., et Marly-le- , à g. En montant ce joli vallon, laisse à g. le château de *Grand-mp*, appartenant à M. Léopold al, le hameau de *Demonval* et la *ntagne* avant d'atteindre l'**Étang-Ville**, v. de 378 hab. (canton de rly-le-Roi ; des omnibus y con- isent 3 fois par jour de la station Pecq), dont la terre était autre- s seigneuriale avec haute, moyenne basse justice. La propriété située S., appelée *Vauberderie*, et pos- lée autrefois par la duchesse de Ri- elieu, dépend de cette commune. On peut du reste entrer dans la rêt de **Marly** ou en sortir par beau- up d'autres portes. Les promenades y varient donc à l'infini. Si de Four- ieux (*V*. p. 187) on entreprenait le ur de la forêt de Marly, on trou- rait d'abord le *Désert de Retz*, aison de campagne, bâtie par M. de onville, ancien fermier général, sur mplacement d'un ancien château dont le jardin, vanté par Delille, ait, au siècle dernier, assez de ré- itation pour attirer la cour et la lle. Cette propriété, qui a ap- rtenu à Bayard, l'auteur drama- que, est possédée aujourd'hui ır M. Frédéric Passy, l'économiste. rès du Désert s'élevait *Joyen-il*, abbaye de l'ordre de Prémontré, ndée en 1221, par Barthélemy de oye, chancelier de Philippe Au- iste, et sa femme, Pétronille, fille Simon III, comte de Montfort. Il en reste plus rien. Le Désert et oyenval sont au N. de la forêt. A). est le hameau de *Sainte-Jamme*, ii dépend du village voisin de *Feu-ierolles* (609 hab.). En revenant au . E., on rencontre les hameaux ı *Val-Martin* et de *la Bretèche*, vant d'atteindre **Saint-Nom-la-retèche** (10 kil. 1/2 de Saint-Ger- ıain), v. de 744 hab., dont la terre été un marquisat, et dont le châ- teau, contigu à la forêt de Marly, est situé à la Bretèche. En allant de Saint-Nom à (7 kil. 1/2) Rocquen- court (*V*. p. 190), on traverse le ha- meau de la Tuilerie, les villages de Noisy et de Bailly *V*. p. 190).

DE MARLY-LE-ROI A SAINT-GERMAIN.

Un bon chemin, plus agréable que la route de voitures pour les piétons, conduit de Marly-le-Roi à Saint-Ger- main (45 min. environ). Ce chemin se dirigeant au S. suit la crête du coteau qui domine à dr. le petit val- lon de Port-Marly, à g. celui de l'Étang-la-Ville; on y découvre de charmants points de vue. Il aboutit (2 kil. 800 mèt.) sur la route de Paris à Saint-Germain près de Monte-Cristo. On peut de là, ou gagner le Pecq à dr. (1 kil.), ou monter à Saint-Germain (1 kil. 1/2), soit par la route de voi- tures, soit par des escaliers condui- sant à une rue qui mène au château.

DE BOUGIVAL A VERSAILLES,

PAR LA CELLE ET LE BUTARD.

7 kil. par la route, 8 à 9 kil. par le Butard et les bois.

Presque en face de l'église de Bou- gival s'ouvre une route nouvelle qui conduit à Louveciennes par une pente douce (*V* ci-dessus, p. 198). Si l'on continue à remonter la grande rue de Bougival, on doit, quand on veut aller à la Celle, prendre la pre- mière route qui s'offre à g. De cette route, bordée de maisons de campa- gne, on découvre de charmants points de vue sur la vallée de Bougival, l'aqueduc de Marly et la vallée de la Seine. A dr., de l'autre côté du val- lon, on aperçoit *Saint-Michel*, ha- meau entouré de vignes, et formant, avec la Chaussée et Bougival, la commune de Bougival. Au fond ap- paraît le château de Beauregard, et bientôt on commence à découvrir de- vant soi le beau parc et le château de la Celle.

La Celle-Saint-Cloud, v. de 592 hab., situé à 1 kil. 3/4 de Bougival, 5 kil. 1/4 de Versailles, 18 kil. 1/2 de Paris, 6 kil. 1/2 de Saint-Cloud, 2 kil. de Louveciennes, 4 kil. de Marly, 6 kil. de Saint-Germain, appartient, comme Bougival, au canton de Marly-le-Roi. Son nom vient de *cella*, habitation. Il occupe une agréable position, sur le versant E. du vallon à l'entrée duquel se trouve Bougival. Les bois qui l'entourent de trois côtés offrent de nombreuses et charmantes promenades; mais, à part le château, il n'a rien d'intéressant. Son *église*, détruite au XVIe s., pendant les troubles religieux, et rebâtie depuis, est consacrée à saint Pierre.

La *fête patronale* de la Celle-Saint-Cloud se célèbre le premier dimanche qui suit la fête de ce saint.

La Celle-Saint-Cloud, déjà fortifié au IXe s., résista bravement, en 846, aux Normands qui l'assiégeaient, mais il eût succombé si Charles le Chauve n'en eût acheté la délivrance. Plus tard il fut possédé par l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qui y établit un hospice pour ses convalescents, par Joachim Saudras en 1616, et en 1683 par Louis XIV, qui l'enferma dans son parc de Versailles.

Quand la crainte des Normands empêchait les habitants de l'Ile-de-France de suivre les bords de la Seine, s'ils voulaient communiquer entre eux, et de s'y établir, un marché aux bœufs fut installé à la Celle-Saint-Cloud. Ce fut ce marché que Saint-Louis transféra à Poissy.

Le *château* de la Celle appartint, en 1686, à Bachelier, un des valets de chambre du roi, en 1748 à Mme de Pompadour, et deux ans après à un fermier général, nommé Roussel, qui acheva les constructions, commencées depuis plus de cent ans. Collé y composa sa ***Partie de chasse d'Henri IV***. En 1776, M. Parat de Chalandry, qui l'avait acquis du duc de la Vauguyon, fit remplacer le jardin français par un jardin anglais dont le célèbre Morel avait tracé les dessins. Respecté par la Révolution, il fut acheté par M. Morel de Vindé, pair de France, qui en fut possesseur pendant quelques années. Aujourd'hui, il est habité par la veuve du dernier propriétaire, M. Pescatore.

Près du château de la Celle on trouve à g., en montant, le restaurant de M. Lamiot (au ***Tourne-Bride***), avec écuries et remises.

La partie la plus intéressante des bois qui entourent la Celle-Saint-Cloud était la Châtaigneraie dont nous avons déjà parlé ci-dessus (*V.* p. 195), et qui, acquise par l'empereur Napoléon, a été fermée au public. Les bois voisins ouverts jadis tous les promeneurs ont été aussi entourés de treillages. Pour gagner le parc des Bruyères il faut suivre l'avenue qui s'ouvre à g. de l'entrée du village et qui fait perspective au château. Du parc des Bruyères on peut descendre à la Jonchère et à la Malmaison (*V.* p. 192) ou monter sur le plateau boisé d'où l'on a le choix entre plusieurs directions : — à g. Saint-Cucufa (20 min.), en face ou à l'est le haras Lupin, Garches, Villeneuve-l'Étang et Saint-Cloud (*V.* p. 130 et 131). à dr. le Butard, Vaucresson et Versailles (*V.* p. 213).

Si l'on va de la Celle à Versailles par la route, au delà du village on passe devant la grande grille du château; puis, longeant le mur à dr., on descend au fond d'un petit vallon arrosé par un petit ruisseau. Plus loin on laisse à dr. une route qui descend à Bougival, et qui mène en 20 min. à Louveciennes, par le hameau *des Gressets*. On se trouve alors entre deux murs qui ont remplacé de beaux arbres. A dr., c'est le parc de Beauregard; à g., c'est l'ancien haras de M. Pescatore. La route que l'on monte ensuite offre, quand on se retourne, de beaux points de vue sur le vallon de Bougival et la vallée de

ine. Sur la g. on aperçoit le Bu- au milieu des arbres (*V.* ci-des-), et bientôt on croise la route aint-Cloud à Rocquencourt par resson. On est alors à 2 kil. de elle, 3 kil. de Versailles, 1 kil. de quencourt, 7 kil. de Saint-Cloud. dr. s'élève, derrière une belle e, un joli pavillon de garde nou- ment construit : c'est l'une des ées du parc de **Beauregard**. L'an- château de ce nom, bâti par le a Chaise, le célèbre confesseur Louis XIV, a compté parmi ses riétaires le cardinal de Fürsten- , Anisson Duperron, le marquis amberville, le duc de Fitz James. comte d'Artois l'avait loué pour y e élever ses fils, les ducs d'An- lême et de Berry. Mme Trelawney istress Howard) l'a rebâti en 1855, n a considérablement agrandi les endances. D'après une tradition, aurait été le rendez-vous des ar- es célèbres du siècle de Louis XIV. lly et Quinault y auraient fait exé- er leurs chefs-d'œuvre.

près avoir croisé la route qui con- t, sur la dr., à Rocquencourt (*V.* ci- sous), sur la g., par Vaucresson et Marche, à Saint-Cloud (*V.* p. 191), descend au Petit-Chesnay en lais- t à dr. le Grand-Chesnay, situé à mèt. de la route. Dans ce trajet on erçoit devant soi la ville et le châ- u de Versailles.

Le Chesnay ou **Chenai** (1406 hab.) compose du *Chesnay* proprement , du *Petit-Chesnay*, de *Glatigny* et *Saint-Antoine*, contigu aux bar- res de la ville de Versailles. Le âteau appartient à M. le baron *Ca- el* de Saint-Martin. L'église, réé- lée et agrandie en 1858 et 1859, r les bienfaits de M. Gallois, con- nt un beau tableau donné par la mille Fould de Rocquencourt. Le tit-Chesnay est à 2 kil. 1/4 de Ver- illes et à 4 kil. 1/4 de Bougival; min. après l'avoir quitté, on atteint l'*Étoile du rendez-vous*, où vient aboutir aussi la route de Saint-Germain. Aussi, le poteau placé à ce carrefour porte les indications suivantes : Rocquencourt, 2 kil. 3/4; Saint-Germain, 11 kil. 1/2; la Celle, 4 kil.; Bougival, 5 kil. 1/2. A peu de distance de l'Étoile du rendez-vous, s'ouvre la grille de Saint-Germain. On entre à Versailles par le boulevard du Roi.

Quand on veut aller à pied, de la Celle à Versailles il faut passer par le **Butard**, au lieu de prendre la route qui vient d'être décrite. 20 ou 30 min. suffisent à un marcheur ordinaire pour gagner à travers bois ce pavillon de chasse, qui, construit par Louis XV et racheté par Louis XVIII, appartient aujourd'hui à l'État. Il domine une colline boisée; au devant s'étend une belle plate-forme gazonnée, ombragée de beaux arbres, et bordée d'un côté par diverses constructions. — On ne peut rien se procurer, pas même du lait, chez le garde, qui n'a plus la permission de donner à boire et à manger.

Du Butard on peut aller, en 30 min., à l'étang de Saint-Cucufa (*V.* p. 195), en 15 min. à Vaucresson (*V.* p. 132), et en 45 min. ou 1 h. à Versailles. Si l'on veut gagner Versailles, il faut se diriger au S. et traverser d'abord la route qui conduit, sur la dr., à Rocquencourt, sur la g., à Vaucresson, puis les *bois des Hubies* et des *Fonds-Maréchaux*. On débouche dans la plaine de Versailles près du *château de Glatigny*, et l'on entre à Versailles par la barrière Sainte-Élisabeth, où vient aboutir la rue de Béthune, qui continue la rue du Plessis.

Dans le cas où l'on ne voudrait pas aller à Versailles, on pourrait, des bois des Fonds-Maréchaux, gagner Ville-d'Avray (1 h. au moins du Butard), par les bois des Fausses-Reposes.

SECTION VII.

DE PARIS A MANTES[1].

(CHEMIN DE FER DU HAVRE.)

Le chemin de fer de Paris à Mantes (ligne de Rouen et du Havre; *embarcadère*, rue Saint-Lazare, 124, et rue d'Amsterdam, 9) emprunte, jusqu'à une distance de 8500 mèt., les voies du chemin de fer de Saint-Germain. La séparation des deux lignes a lieu à la station de Colombes, éloignée de 2 kil. 1/2 de la station du même nom sur la ligne d'Argenteuil. Colombes est décrit dans la section VIII. La station du chemin de fer du Havre, où les trains s'arrêtent pour laisser des voyageurs seulement, est à 2 kil. du village, de Courbevoie et de Bezons. Les cinq hautes cheminées qui se dressent derrière la station sont celles d'une importante usine de schiste minéral.

On découvre ensuite à g., le Mont-Valérien et son fort, le clocher de Nanterre, Rueil, les coteaux de la Jonchère et de Bougival, l'aqueduc de Marly, les bois du Vésinet, la terrasse et la forêt de Saint-Germain, et plus près, Croissy, Chatou et la Seine. Les coteaux d'Argenteuil, de Sannois et de Franconville attirent les regards sur la dr. On franchit la Seine sur un pont de neuf arches de 30 mèt. d'ouverture, qui forme les limites des départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Une île divise le pont en deux parties. Du pont, on jouit, en aval et en amont, de jolis points de vue. A 2000 mèt., sur la g., est le village de Carrières-Saint-Denis (*V.* p. 176). A 1800 mèt. environ, sur la dr., on aperçoit le *pont de Bezons* (sept arches), reconstruit il y a quelques années.

Bezons (hôt. de l'*Étoile du point du jour*), v. de 834 hab., est situé sur la rive dr. de la Seine. En face du pont, s'élevait un *château*, construit

1. *Embarcadère*. A Paris, rue Saint-Lazare, 124, et rue d'Amsterdam, 9.

Dix départs par jour pour Poissy (deux de plus le jeudi), dix pour Mantes.

La *durée du trajet* est de 50 min. jusqu'à Poissy et de 1 h. 45 min. (par l'express 1 h.) jusqu'à Mantes.

Le *prix des places* est ainsi fixé :

		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
9	Colombes	1 »	» 75	» 55
17	Maisons	1 90	1 45	1 05
22	Conflans	2 45	1 85	1 35
27	Poissy	3 »	2 25	1 65
35	Triel	3 90	2 95	2 15
41	Meulan	4 60	3 45	2 55
49	Épone	5 50	4 10	3 »
58	Mantes	6 50	4 85	3 55

Billets d'aller et retour.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Colombes	2 »	1 50	1 10
Maisons	3 »	2 50	2 »
Conflans	3 50	3 »	2 25
Poissy	4 »	3 25	2 75
Triel	6 »	4 50	3 50
Meulan	8 »	5 75	4 25
Épone	8 80	6 55	4 80
Mantes	10 40	7 75	8 70

Abonnements.

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	2e cl. fr.
Maisons	225	150	300	210
Conflans	300	200	400	300
Poissy	300	200	400	300
Triel	325	250	500	375
Meulan	325	250	500	375
Épone	375	275	550	400
Mantes	400	300	600	450

} maréchal de Bezons, qui prit ıu en 1713, et fut conseiller de ce sous Louis XV. Le parc, des- par le Nôtre, a été coupé et le au démoli. L'église date du .

ɀons est à 2 kil. de la station de ɑbes (ligne du Havre), à 4 kil. ɔnd-point de Courbevoie, 3 kil. ;enteuil, 2 kil. de Houilles et de Sartrouville. Des omnibus y uisent de la station de Courbe- [13 départs de Courbevoie, et 13 ezons; prix, 35 c. la semaine, . le dim.) et vont huit fois par à Sartrouville.

s que l'on a franchi la Seine ɜssous de Bezons, on aperçoit, a dr., la tour carrée de l'*église* de *illes*, v. de 1275 hab. Cette tour, mencée en 1648, ne fut terminée n 1651. L'église, du reste, n'a rien ɾemarquable. A g. se montrent ꞉eurs grandes roues servant à ıire du moellon.

ıand on sort de la tranchée dans elle le chemin de fer traverse la ɿe de Houilles (il en a été extrait)00 mèt. cubes de terre), l'attention attirée à dr. par le clocher de **ɹrouville**[1], v. de 1632 hab., situé la rive dr. de la Seine, presque ace de Maisons. De sa partie la élevée, on découvre de beaux ıts de vue; son *église* (mon. hist.) agréablement située à l'extré- ꞩ orientale du village. Elle se com- ı de trois nefs du XIIIe s. non tées et précédées d'une façade .erne de style roman, d'un trans- bas et voûté (XIIe s.), d'un chœur intéressant et d'un petit clocher gonal qui s'élève au centre de la x. On remarque, aux piliers qui le supportent, deux chapiteaux représentant des guerriers combattant et des chimères. Les fenêtres à plein cintre qui éclairent le seul étage du clocher sont très-mutilées : celle qui regarde l'orient a été refaite à une époque déjà ancienne, peut-être lorsqu'on éleva, vers la fin du XVe s., la belle flèche en pierre qui couronne l'édifice.

A g. du chemin de fer, on aperçoit la forêt de Saint-Germain, le bois du Vésinet, le coteau du Pecq, le château et la terrasse de Saint-Germain; à dr., la Seine traversée par un beau pont de pierre, le château de Maisons, avec son moulin pittoresque, et un grand nombre de villas étagées en amphithéâtre sur la colline, dans laquelle on pénètre au fond d'une tranchée, après avoir franchi les deux bras de la Seine et l'île de la *Commune*.

[1] Sartrouville est à : 5 kil. 1/2 d'Argen- l, 3 kil. de Houilles, 5 kil. de Bezons, l. 1/2 de la station de Courbevoie, l. 1/2 de la Frette, 2 kil. de Maisons. voitures de correspondance conduisent Courbevoie à Sartrouville par Bezons Houilles; 8 départs chaque jour; prix, . (semaine) et 80 c. (dim.).

2e STATION. — MAISONS.

17 kil. de la gare de Paris, 2 kil. de Sartrouville, 3 kil. de Houilles, 2 kil. du Mesnil, 5 kil. de Conflans.

Maisons-Laffitte (hôt. : *de la Chasse impériale, du Soleil d'or*; — café-restaurant de *la Station*, à côté de la gare), v. de 2770 hab., est très-agréablement situé sur la rive g. de la Seine, près de la lisière de la forêt de Saint-Germain. Quand on a traversé le pont sous lequel passe le chemin de fer, on suit la route de Paris, plantée de deux belles rangées d'arbres. De chaque côté s'élèvent des maisons blanches, nouvellement construites, parmi lesquelles on remarque une jolie petite salle d'asile. Cette avenue aboutit à l'entrée du parc, où l'on pénètre par deux portes s'ouvrant sur des avenues que sépare une belle et large pelouse et que bordent de jolies habitations. Bientôt on atteint un petit jardin orné d'un bassin d'où jaillit un jet d'eau, et de là on découvre un beau paysage. On aperçoit, à dr., le château précédé

d'une vaste pelouse, et de magnifiques avenues décorées çà et là de statues en marbre blanc; à g., une autre avenue qui va se perdre au loin dans la forêt; en face, une avenue semblable aux précédentes et ombragée comme elles d'arbres séculaires.

Le village de Maisons, en partie assez ancien, ne prit un peu d'importance que lorsque le surintendant des finances, René de Longueil, y eut fait bâtir, par François Mansart, le magnifique château dont nous venons de parler. Laffitte, le célèbre banquier, est le créateur du village moderne, car Maisons forme deux villages qui, quoique fondus en un seul, se distinguent facilement par l'aspect et l'architecture de leurs maisons. Laffitte vendit une partie du parc et des dépendances du château pour y établir la petite colonie qui forme aujourd'hui un village portant le nom de son fondateur. De nos jours, Maisons-Laffitte est devenu l'un des séjours favoris de la finance et de la bourgeoisie parisiennes.

En 1811, un pont en charpente avait été jété sur la Seine à Maisons. Ce pont a été remplacé, en décembre 1855, par un beau pont en pierre de 5 arches, dont la construction fait honneur à M. Tarbé de Vauxclairs, ingénieur en chef, et à M. Billaudel, ingénieur des ponts et chaussées. Les arches du nouveau pont ont 28 mèt. d'ouverture. Sur la rive dr. se trouve le château de *la Vaudoire*.

Le **château de Maisons**, un des chefs-d'œuvre de Mansart, appartint pendant plus d'un siècle à la famille de son fondateur. En 1658, la terre dont il faisait partie fut érigée en marquisat. Le 18 avril 1671, le jour du décès de Philippe, duc d'Anjou, le roi et toute la cour vinrent l'habiter. Louis XV eut un moment, en 1747, le désir de l'acheter pour Mme de Pompadour, mais il changea d'avis. Du marquis de Soyecourt, qui en était devenu possesseur, cette belle résidence passa au président de Maisons. Voltaire y séjourna souvent, et faillit y mourir de la petite vérole. Voici un fragment d'une des lettres qu'il écrivit à M. de Breteuil sur sa maladie et sur le château de Maisons : « On m'annonça que le curé du village, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait pas la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder; je le fis entrer aussitôt, je me confessai et fis mon testament, qui, comme vous le croyez bien, ne fut pas long. Après cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme (*la Henriade*) et à *Marianne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure.... Enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le 1er décembre. Voici, monsieur, un moment bien funeste : à peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartements qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu ; la perte monta à près de cent mille livres, et, sans le secours des pompiers, qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. »

En 1778, le château de Maisons avait été acquis par le comte d'Artois, qui y reçut souvent la famille royale. Le roi, la reine et les princes y avaient chacun un appartement. Vendu, à la Révolution, comme propriété nationale, le château a depuis compté parmi ses propriétaires le duc de Montebello et le banquier Jacques Laffitte. Aujourd'hui il appartient à M. Thomas, directeur de la compagnie d'assurances du *Soleil*.

Le château de Maisons est précédé d'une vaste cour d'honneur à laquelle donne accès une magnifique grille reliant deux pavillons en pierre, d'un style monumental. On lit sur la façade



Maisons-Laffitte vu du pont de la route de terre.

du pavillon de dr., mais du côté du château : *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, et sur celle du pavillon de g. : *Suum cuique decus posteritas rependet*. On remarque : les deux rangées de bustes qui s'étendent à l'E. et à l'O. du château ; une grande et belle terrasse sur la Seine ; un splendide verger ; une grande ferme avec toutes ses dépendances ; de vastes pelouses ; de larges avenues et de charmants massifs dont quelques-uns sont ornés de statues en marbre blanc ou en plâtre.

L'*église* de Maisons (XVe s.), qui est très-irrégulière, doit être remplacée par un édifice plus vaste.

La *fête patronale* de Maisons, l'une des plus animées des environs de Paris, se célèbre le dimanche qui précède le 15 juillet.

Talma, qui aimait beaucoup Maisons, a laissé son nom à une des auberges du pays.

De la station de Maisons à celle de Conflans, on reste presque constamment dans une tranchée qui ne laisse voir que la cime des arbres de la forêt de Saint-Germain. Cette partie de la forêt était le lieu de prédilection de Charles X pour les chasses aux cerfs. Un peu avant d'atteindre la station de Conflans, on peut voir, à dr., à l'extrémité d'une longue et belle avenue, le *château* de la *Muette*, charmant pavillon, un des principaux rendez-vous de chasse de la forêt.

3e STATION. — CONFLANS.

5 kil. de Maisons et de Poissy, 22 kil. de la gare de Paris, 4 kil. des Loges, 7 kil. 1/2 de Saint-Germain. — Le village est à : 4 kil. de la station, 3 kil. d'Andrésy, 3 kil. d'Éragny, 6 kil. 1/2 de Pontoise, 5 kil. de Pierrelaye, 5 kil. d'Herblay, 7 kil. de la Frette par la rive dr. de la Seine, 2 kil. par l'embouchure de l'Oise, 12 kil. de Saint-Germain.

Des *omnibus* conduisent de la station à Conflans en 25 min. pour 40 c.

Conflans Sainte-Honorine, v. de 1484 hab., situé à 4 kil. du chemin de fer, sur une colline, au-dessus de la jonction de la Seine et de l'Oise, est complétement caché par la forêt. Un pont suspendu, auquel vient aboutir la route qui part de la station, le met en communication avec la rive g. du fleuve. Ce pont, construit sous la direction de M. Séguin, se compose de trois travées. La travée du milieu a 76 mèt. d'ouverture ; les deux autres ont chacune 33 mèt.

Conflans doit son nom au confluent près duquel il se trouve, et son surnom à la châsse de sainte Honorine, qui y fut apportée (898), sous le règne de Charles le Simple, par un habitant de Graville, pour y être mise à l'abri des incursions des Normands. Il était fort ancien et possédait alors des fortifications. Ces reliques furent d'abord déposées dans une petite chapelle ; mais, au milieu du XIe s., les seigneurs de Beaumont-sur-Oise, qui étaient en même temps seigneurs de Conflans, bâtirent une église en leur honneur, puis fondèrent un prieuré qui a subsisté jusqu'à la Révolution. Les reliques de sainte Honorine ont, de tout temps, attiré un grand nombre de pèlerins à Conflans ; le jour de l'Ascension, elles sont portées en procession. Sur la colline où s'élevait jadis le prieuré, on voit encore les ruines d'une vieille tour de forme carrée, qui s'appelait le *Vieux-Château* ou la *Baronnie*. Une autre tour, nommée le *Château-Neuf* ou tout simplement la *Tour*, a été complétement détruite.

Conflans possède un beau *château* moderne et de nombreuses maisons de campagne. Son territoire est en grande partie cultivé en vignes. Ses habitants exploitent, en outre, avec un assez grand profit, des carrières de pierre de taille (pierres très-tendres, très-belles, pour monuments et sculptures) et de moellons.

L'*église* paroissiale de Conflans, consacrée à saint Maclou, est fort ancienne : toutefois elle a dû être reconstruite à diverses époques. Son

roman paraît remonter au la nef et les bas côtés sont e ogival; mais les voûtes ont ıites en berceau. Le chœur ıas côtés. Le portail (xvi° s.) :édé d'un porche en ruine. On ue dans l'église un beau tasaint François d'Assise) attri-ıurbaran.

écouvre une belle vue de la : de l'église, sur laquelle s'é-*maison des sœurs*, qui domine village.

ameau de ***Chennevières***, si-N. E., sur la route de Pierre-ꞔpend de la c. de Conflans.

eut aller en 30 min. de Con-Andrésy, en traversant l'Oise pont suspendu, d'une seule le 75 mèt. d'ouverture, jeté, quelques années, au-dessus de ıchure de cette rivière. An-ꞔst décrit ci-dessous.

ortir de la longue et profonde e qui suit la station de Con-on aperçoit, à dr., le petit d'**Achères** (660 hab.), situé ı forêt de Saint-Germain et la de la Seine. L'*église*, dont les nciennes parties datent du a été reconstruite à diverses ꞔ. Les regards sont attirés, sur dr. de la Seine, par les clo-d'Andrésy et de Chanteloup lessous, p. 225) Entre le che-ꞔ fer et la Seine, se montre ste usine (pour teinture en fondée tout récemment par niste distingué. On découvre, lr., le pont de Poissy.

4° STATION. — POISSY.

: Conflans, 27 kil. de Paris, 8 kil. ıel (6 kil. par la route de terre), de Saint-Germain, 7 kil. d'An-, 6 kil. de Chanteloup, 2 kil. de :res-sous-Poissy, 4 kil. de Villen-19 kil. de Versailles, 2 kil. 1/2 de bourcy, 5 kil. d'Orgeval, 4 kil. ères.

ɪRES DE CORRESPONDANCE. — Des s conduisent de Poissy à *Andrésy*; 2 départs par jour; trajet en 40 min. pour 50 c.; et à Carrières, pour 25 c. On trouve à l'hôtel de Rouen des voitures (accélérées) pour Saint-Germain : départs toutes les heures; prix, 40 c.

HÔTELS ET RESTAURANTS. — Hôtel *de Rouen*, près de la station; chez Hommery, à *l'Esturgeon* (bonnes matelotes, bonnes anguilles), sur le quai entre le pont et la promenade; nombreux cafés et restaurants de la place.

LOUEURS DE BATEAUX : — Baudu, sur le quai, près du pont, 50 c. par heure (1 fr. avec un batelier), 4 fr. la journée, 20 fr. le mois.

Poissy, V. de 4973 hab., située sur la rive g. de la Seine, et en très-grande partie à g. du chemin de fer, est reliée à la rive dr. du fleuve par un pont de pierre. Ce pont avait jadis 37 arches d'une égale grandeur; il n'en compte aujourd'hui que 24, dont 18 en pierre, très-inégales, 5 en bois et 1 en fonte, qui s'appuie d'un côté sur la rive dr. de la Seine; cette dernière est de beaucoup plus large que les autres, afin de donner passage aux bateaux. Il a été construit par Louis IX; un des moulins bâtis sur pilotis, que l'on voit adossés à peu près au milieu du pont, s'appelle encore le *moulin de la reine Blanche*. Pendant les guerres de la Ligue, le duc de Mayenne, qui était maître de la ville, fit sauter trois arches pour empêcher l'armée royale de franchir la Seine. Les arches en pierre sont protégées de chaque côté par d'énormes contre-forts.

Poissy, *Pinciacum*, *Pisciacum*, *Poissiacum*, est une ville très-ancienne, qui évidemment a dû son origine à un établissement de pêcheurs. Vers la fin du IX° s., elle devait avoir une certaine importance, puisque Charles le Chauve y tint, en 868, une assemblée des prélats et des grands de son royaume. Quelques savants ont émis l'opinion que le bon roi Robert et la méchante reine Constance avaient chacun un palais à *Pinciacum*. Le fait est douteux. Ce qui paraît positif, c'est que, en 1367, Charles V fit démolir les restes d'une résidence royale qu'avaient occupée la plupart de ses prédécesseurs. Saint Louis n'est pas né à Poissy, mais il

y fut baptisé. Il avait une affection toute particulière pour cette ville, et se plaisait à signer *Louis de Poissy.*

Poissy fut fortifiée au moyen âge. On peut voir encore les débris de ses anciennes murailles, qui ne l'empêchèrent pas cependant d'être prise toutes les fois qu'elle fut assiégée. Passons rapidement sur ces souvenirs locaux, pour rappeler le principal fait historique auquel son nom reste attaché. En 1560, à l'époque où Catherine de Médicis, conseillée par l'Hôpital, se faisait reprocher son apostasie par Montmorency et par le peuple, et entrait de plein-pied dans le calvinisme, a dit un historien contemporain, croyant faire acte de haute politique et rendre plus solide la couronne de ses enfants, elle s'imagina qu'elle parviendrait à concilier les deux opinions, et elle convoqua à Poissy les protestants et les catholiques, pour y discuter librement et solennellement leurs croyances. Cette conférence, connue dans l'histoire sous le nom de *colloque de Poissy*, s'ouvrit le 9 septembre 1561, dans le réfectoire de l'abbaye. Le légat du pape, 16 cardinaux, 40 évêques et un grand nombre de théologiens y représentaient le catholicisme. Le protestantisme y comptait trente ou quarante défenseurs. Calvin avait refusé d'y venir, mais il avait envoyé à sa place Théodore de Bèze. Toute la cour assistait à ce tournoi théologique. La discussion fut d'abord courtoise; Théodore de Bèze exposa nettement sa profession de foi; mais, lorsqu'il vint à dire « que le Christ, dans l'Eucharistie, est autant éloigné du pain et de l'eau comme la terre l'est du ciel, » tous les évêques se levèrent en criant au blasphème; ils accusèrent le gouvernement « de vouloir innover la religion et non apaiser les troubles. » Le général des jésuites, Lainès, qui accompagnait le légat, protesta contre le scandale que donnait la reine en établissant des conférences religieuses quand le souverain pontife avait indiqué un concile général. Le colloque dégénéra en disputes violentes, et, le 25 novembre, on fut obligé de le clore.

L'aspect de la ville actuelle n'a rien d'agréable. Les rues étroites et tortueuses sont bordées de maisons vulgaires; sans sa magnifique église et les jolies promenades qui l'entourent, Poissy ne mériterait pas une visite.

L'**église**, très-remarquable, de Poissy est un amas de constructions dont les plus anciennes datent du XIIe s., disait M. Viollet-le-Duc dans un rapport inédit daté de 1845. La nef, le chœur et les chapelles des deux côtés du chœur sont du XIe s., ainsi que les tours occidentale et centrale. Une partie de la nef, côté S., près de la tour centrale, est du XIVe s. Les chapelles N. et S. de la nef sont du XVe s. Le porche méridional est du commencement du XVIe s. Vers le XVIIe s., les premières travées de la nef furent rebâties et le grand comble fut refait. Le clocher occidental, qui s'était écroulé en partie à cette époque, fut également reconstruit. On conserva les anciennes formes, excepté pour les chapiteaux, qui ne furent qu'épannelés. Enfin, depuis quelques années, la partie supérieure de l'ancien chœur fut rebâtie, je ne sais dans quel style. Le porche méridional fut détruit en grande partie et remplacé par une maçonnerie qui ne permettra que bien difficilement l'exécution des anciennes moulures sculptées; les couvertures du bas côté S. et des deux chapelles du chœur furent refaites en dalles, et le mur des chapelles, du côté N., restauré. Tous ces travaux ont été exécutés avec une si grande négligence et de si mauvais matériaux, qu'aujourd'hui ces parties restaurées sont presque aussi ruinées que les vieilles constructions inférieures; car pour la tour centrale elle est admirablement conservée, sans une épaufrure, sans une crevasse. Les pierres, couvertes d'une croûte grise, ont pris un aspect métallique qui ferait croire que cette construction est d'un seul morceau. Cela est d'autant plus remarquable que cette tour est en même temps la partie la plus ancienne et la mieux conservée de tout l'édifice, comme aussi la plus curieuse. Les tours centrales, dans des églises du XIe s., ne sont pas communes, et celle-ci est une des plus pures et des plus belles que j'aie vues. »



Vue générale de Poissy.

A la suite de ce rapport, l'église de Poissy fut classée parmi les monuments historiques; la restauration, confiée à M. Viollet-le-Duc, et déjà très-avancée, est presque une reconstruction. Toutes les parties refaites ou restaurées l'ont été dans le style de leur architecture primitive (XIe, XIIe, XVe et XVIe s.).

Ce curieux édifice, maintenant isolé et entouré d'arbres, n'a jamais eu de portail. On y entre par une porte laté-



Église paroissiale de Poissy.

rale du XVIe s. précédée d'un beau porche décoré d'admirables sculptures malheureusement mutilées pour la plupart.

L'église de Poissy a 67 mèt. de longueur sur 33 mèt. de largeur; elle est divisée en trois nefs avec chapelles latérales du XVe s. On remarque à l'intérieur : de magnifiques chapiteaux sculptés, notamment ceux des piliers du chœur; un bel autel en bois sculpté dans la chapelle de la Vierge, située derrière le maître-autel et presque entièrement pavée de

ises pierres tombales ornées de s et de dessins; dans le bas e droite, près du chœur, une chapelle neuve, avec un char-autel en pierre, orné de sculp-et surmonté d'un joli tabernacle nent en pierre (à l'entrée, pierre le sur laquelle on lit : Ci gist Marguerite Rivière, en son vi-femme et épouse de Simon iant, conseiller du roy et con-ır au grenier à sel de Poissy, qui décéda en 1639); un groupe en pierre (8 figures de grandeur naturelle) représentant l'ensevelissement du Christ, dans la chapelle des fonts, située à l'extrémité du collatéral g. (pierre tombale à l'entrée); de magnifiques boiseries dans la 4e chapelle de ce même collatéral; enfin, dans la 6e chapelle, dont l'entrée offre deux vieilles statues et une pierre tombale de Hénaut, mort en MDCXXX, de vieilles boiseries et surtout les



Marché aux bestiaux de Poissy.

ırs débris des *fonts baptismaux* squels saint Louis a été baptisé. cru pendant longtemps que la ère provenant de la raclure de nts guérissait la fièvre quand ıvalait dans un verre d'eau. ont-ils été tellement raclés n'en reste plus que des frag-réunis par du plâtre.

s de l'église paroissiale de r, ancienne collégiale, s'élevait e, en 1802, une *église* bien grande et bien plus belle, que la plupart des auteurs ont confondue avec elle. Cette église, dont il ne reste presque aucun vestige, était celle de l'abbaye, commencée par Philippe le Bel et achevée par Philippe de Valois, sur une partie de l'emplacement de l'ancien château royal. On assurait même, ce qui n'est nullement prouvé, que le maître-autel avait été élevé à l'endroit où se trouvait le lit de la reine Blanche lorsqu'elle donna le jour à saint Louis. Cette église renfermait un grand

nombre de tombeaux, parmi lesquels on remarquait ceux de Philippe le Bel, de la reine Constance, d'Agnès de Méranie. Le trésor, qui était fort riche, possédait la mâchoire supérieure de saint Louis.

En 1687, en faisant réparer le chœur des religieuses, on découvrit, dans un petit caveau, une urne d'étain, posée sur des barres de fer, et dans laquelle deux petits plats d'argent étaient enveloppés d'une étoffe d'or et rouge, avec cette inscription sur une lame de plomb :

CY DEDENS EST LE CVER DV ROI PHYLIPPE
QVI FVNDA CESTE EGLISE
QVI TREPASSA A FONTAINEBLEAV
LA VEILLE DE SAINT-ANDRÉ.
M.CCC.XIV.

L'église de l'abbaye de Poissy avait été vendue avec les bâtiments de l'abbaye pendant la Révolution. En 1802, le propriétaire offrit à la ville de la lui revendre. Le conseil municipal ayant refusé de l'acheter sur l'avis du curé, elle fut adjugée à des démolisseurs qui n'en ont presque rien laissé. On voit pourtant encore au fond de ce qu'on nomme l'*enclos de l'abbaye*, une longue muraille à moitié ruinée, offrant çà et là des débris de chapiteaux sculptés.

L'*abbaye* de Poissy, à laquelle appartenait l'église, fut fondée en 1304, par Philippe le Bel, « en place, dit un ancien manuscrit, d'un monastère de religieux ou religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, qu'avait fondé la reine Constance, fille de Guillaume duc de Normandie, femme du roi Robert. » Cette abbaye (Dominicaines) a compté parmi ses religieuses huit princesses de sang royal. Elle fut pillée et en partie détruite en 1441, par Talbot; mais elle répara promptement ces désastres, car le *colloque de Poissy* se tint dans son réfectoire, « le plus beau qui soit en aucun monastère, » dit le manuscrit déjà cité. Près de l'église paroissiale, on lit sur un ancien bâtiment flanqué de deux tours rondes : *Enclos de l'abbaye*. Ces tours avaient servi à la défense d'une ancienne commanderie de Templiers.

Signalons encore à Poissy : l'*hôpital* civil et militaire, récemment construit; la *maison de détention*, qui renferme environ 1400 détenus (ateliers de serrurerie, gravures, bijouterie, peignes, tissage, crayons) ; une *caserne d'infanterie;* la vaste *place du marché aux bestiaux*, en partie plantée d'arbres et aux extrémités de laquelle s'élèvent des fontaines monumentales en fonte avec statues, vasques et bassins; *la place* qui entoure l'église ; la *place du petit marché*, ornée d'une fontaine publique, dont le couronnement représente un énorme crocodile avalant un poisson ; la *promenade* située sur la rive g. de la Seine, près du pont; la jolie *maison de campagne* que M. Meissonnier, le peintre, a fait construire dans l'enclos de l'abbaye, et de nombreuses villas.

Le *marché de bestiaux*, qui se tient à Poissy tous les jeudis, y attire un grand nombre d'éleveurs et de bouchers. Poissy doit ce marché à saint Louis, et le garde encore, malgré la concurrence que lui fait celui de la Villette, nouvellement établi à Paris.

Excursion à Carrières-sous-Poissy et à Andrésy.

Carrières-sous-Poissy (omnibus, 25 c.) est un village de 530 hab., bâti sur le penchant d'un coteau de la rive dr. de la Seine. Pour y aller, il faut suivre la route de Rouen et traverser la Seine sur le pont décrit ci-dessus (V. p. 219). De ce pont, on embrasse d'un coup d'œil, en amont, Achères, Andrésy, Carrières-sous-Poissy, Chanteloup et de hauts coteaux couverts de vignes (on peut, quand le temps est parfaitement clair, apercevoir Paris, du haut de la colline sur le penchant de laquelle s'étagent les maisons de Chanteloup dont le clocher attire de loin les regards).

e Poissy, on quitte la route
pour prendre celle de Chan-
'on laisse ensuite à g., près
t calvaire ombragé par de
·meaux, et l'on entre dans
de Carrières. *L'église* ne
as même une mention ; le
situé à l'extrémité du vil-
e fait guère remarquer que
ition pittoresque. Il se com-
ı pavillon et de deux corps
nt en retour d'équerre. La
qui précède la façade du
a Seine, est ombragée par
ne sapin que l'on distingue
du chemin de fer.

sy (7 kil. de Poissy, 4 kil.
res; omnibus, 50 cent.), v.
hab., est situé au confluent
ne et de l'Oise que traverse
pont suspendu, d'une seule
75 mèt. d'ouverture, au pied
eau percé de grottes artifi-
t couvert de vignes. Ce vil-
pelé autrefois *Andresiacum*,
dit-on, sur l'emplacement de
Anderetianum, où les Ro-
ntretenaient une flotte pour
les peuples voisins. Au IVᵉ s.,
était très-commerçant; car il
si l'on doit en croire certains
s, deux préfets de la naviga-
nt l'un, résidant à Paris, était
sous le nom de *præfectus
Anderetianorum*. En 710,
c rendit à Andrésy une ordon-
ui a donné à penser que les
a première race y possédaient
eau. Du reste, des débris de
et de tours prouvent qu'au
âge ce lieu a été fortifié. En
s'y tint des conférences pour
version d'Henri IV. Andrésy
us qu'un petit village; mais,
elle promenade qui longe la
on découvre de charmants
es, et les coteaux qui s'élè-
l'O. offrent l'une des plus
rues des env[illegible]is.
ise d'André[illegible] 'ux-
supérieu[illegible]
en ardois[illegible]
[illegible]

tour carrée dont un côté seulement est ancien, attire de loin les regards. L'entrée principale, située sous cette tour, s'ouvre dans la grande rue, mais il y a une autre entrée sur le quai, à côté du chœur. Un porche ogival, orné autrefois de sculptures, précède la porte, de chaque côté de laquelle s'élevaient cinq colonnes élégantes; à g., on a eu l'ingénieuse idée de couper trois de ces colonnes au-dessous des chapiteaux, pour mettre à leur place la porte du clocher. La porte franchie, on descend dix marches. L'intérieur se compose d'une nef et de deux bas côtés; mais toute la partie g. de la nef et le bas côté g., beaucoup plus large que le bas côté dr., ont été reconstruits, en même temps que les trois côtés de la tour, à une époque comparativement moderne. Les seules parties vraiment intéressantes de cette église sont le côté dr. de la nef et le bas côté dr., qui paraissent dater du XIIIᵉ s. Les galeries du premier étage sont assez bien conservées.

Une des nombreuses maisons de campagne d'Andrésy a appartenu à Mme la comtesse de Mersan, gouvernante des enfants de France.

On peut aller en 30 min. à pied d'Andrésy à Conflans-Sainte-Honorine (*V.* ci-dessus) et en 40 min. à Triel, par Chanteloup (*V.* ci-dessous).

Au S., 2 kil. 1/2 séparent Poissy de Chambourcy décrit ci-dessus, p. 188.

A l'O., les promenades sont encore plus agréables qu'au N., au S. et à l'E. Nous recommanderons surtout celle que nous allons indiquer et qui ne demande pas plus de deux heures (aller et retour sans y comprendre les repos). Si l'on suit la rive g. de la Seine, dont le lit est parsemé d'îles verdoyantes, on laisse à g., au pied de coteaux boisés, trois jolis châteaux récemment restaurés, *Villiers*, *Migneaux* et *Hacqueville*, dont les beaux parcs ne sont pas ouverts aux promeneurs. En 40 min. on atteint **Villennes** (443 hab.), dont l'*église* ro-

nombre de tombeaux, parmi lesquels on remarquait ceux de Philippe le Bel, de la reine Constance, d'Agnès de Méranie. Le trésor, qui était fort riche, possédait la mâchoire supérieure de saint Louis.

En 1687, en faisant réparer le chœur des religieuses, on découvrit, dans un petit caveau, une urne d'étain, posée sur des barres de fer, et dans laquelle deux petits plats d'argent étaient enveloppés d'une étoffe d'or et rouge, avec cette inscription sur une lame de plomb :

CY DEDEN EST LE CVER DV ROI PHYLIPPE
QVI FVNDA CESTE EGLISE
QVI TREPASSA A FONTAINEBLEAV
LA VEILLE DE SAINT-ANDRÉ.
M.CCC.XIV.

L'église de l'abbaye de Poissy avait été vendue avec les bâtiments de l'abbaye pendant la Révolution. En 1802, le propriétaire offrit à la ville de la lui revendre. Le conseil municipal ayant refusé de l'acheter sur l'avis du curé, elle fut adjugée à des démolisseurs qui n'en ont presque rien laissé. On voit pourtant encore au fond de ce qu'on nomme l'*enclos de l'abbaye*, une longue muraille à moitié ruinée, offrant çà et là des débris de chapiteaux sculptés.

L'*abbaye* de Poissy, à laquelle appartenait l'église, fut fondée en 1304, par Philippe le Bel, « en place, dit un ancien manuscrit, d'un monastère de religieux ou religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, qu'avait fondé la reine Constance, fille de Guillaume duc de Normandie, femme du roi Robert. » Cette abbaye (Dominicaines) a compté parmi ses religieuses huit princesses de sang royal. Elle fut pillée et en partie détruite en 1441, par Talbot; mais elle répara promptement ces désastres, car le *colloque de Poissy* se tint dans son réfectoire, « le plus beau qui soit en aucun monastère, » dit le manuscrit déjà cité. Près de l'église paroissiale, on lit, sur un ancien bâtiment flanqué de deux tours rondes : *Enclos de l'abbaye*. Ces tours avaient servi à la défense d'une ancienne commanderie de Templiers.

Signalons encore à Poissy : l'*hôpital* civil et militaire, récemment construit; la *maison de détention*, qui renferme environ 1400 détenus (ateliers de serrurerie, gravures, bijouterie, peignes, tissage, crayons); une *caserne d'infanterie;* la vaste *place du marché aux bestiaux*, en partie plantée d'arbres et aux extrémités de laquelle s'élèvent des fontaines monumentales en fonte avec statues, vasques et bassins; *la place* qui entoure l'église; la *place du petit marché*, ornée d'une fontaine publique, dont le couronnement représente un énorme crocodile avalant un poisson; la *promenade* située sur la rive g. de la Seine, près du pont; la jolie *maison de campagne* que M. Meissonnier, le peintre, a fait construire dans l'enclos de l'abbaye, et de nombreuses villas.

Le *marché de bestiaux*, qui se tient à Poissy tous les jeudis, y attire un grand nombre d'éleveurs et de bouchers. Poissy doit ce marché à saint Louis, et le garde encore, malgré la concurrence que lui fait celui de la Villette, nouvellement établi à Paris.

Excursion à Carrières-sous-Poissy et à Andrésy.

Carrières-sous-Poissy (omnibus, 25 c.) est un village de 530 hab., bâti sur le penchant d'un coteau de la rive dr. de la Seine. Pour y aller, il faut suivre la route de Rouen et traverser la Seine sur le pont décrit ci-dessus (*V.* p. 219). De ce pont, on embrasse d'un coup d'œil, en amont, Achères, Andrésy, Carrières-sous-Poissy, Chanteloup et de hauts coteaux couverts de vignes (on peut, quand le temps est parfaitement clair, apercevoir Paris, du haut de la colline sur le penchant de laquelle s'étagent les maisons de Chanteloup dont le clocher attire de loin les regards).

l. de Poissy, on quitte la route ıen pour prendre celle de Chan- qu'on laisse ensuite à g., près ›etit calvaire ombragé par de ormeaux, et l'on entre dans age de Carrières. *L'église* ne ⁏ pas même une mention; le *u*, situé à l'extrémité du vil- ıe se fait guère remarquer que position pittoresque. Il se com- d'un pavillon et de deux corps iment en retour d'équerre. La se, qui précède la façade du le la Seine, est ombragée par ıorme sapin que l'on distingue ien du chemin de fer.

drésy (7 kil. de Poissy, 4 kil. ırrières; omnibus, 50 cent.), v. ıO hab., est situé au confluent Seine et de l'Oise que traverse eau pont suspendu, d'une seule ɜ de 75 mèt. d'ouverture, au pied coteau percé de grottes artifi- ›s et couvert de vignes. Ce vil- appelé autrefois *Andresiacum*, âti, dit-on, sur l'emplacement de ien *Anderetianum*, où les Ro- ıs entretenaient une flotte pour ›nir les peuples voisins. Au IV[e] s., ›rt était très-commerçant; car il ıit, si l'on doit en croire certains riens, deux préfets de la naviga- dont l'un, résidant à Paris, était ʒné sous le nom de *præfectus is Anderetianorum*. En 710, péric rendit à Andrésy une ordon- ›e qui a donné à penser que les de la première race y possédaient hâteau. Du reste, des débris de ɜs et de tours prouvent qu'au en âge ce lieu a été fortifié. En , il s'y tint des conférences pour onversion d'Henri IV. Andrésy ı plus qu'un petit village; mais, a belle promenade qui longe la e, on découvre de charmants ›ages, et les coteaux qui s'élè- à l'O. offrent l'une des plus ɜs vues des environs de Paris. *'église* d'Andrésy se trouve à l'ex- ıité supérieure du village. Son her en ardoise, qui surmonte une tour carrée dont un côté seulement est ancien, attire de loin les regards. L'entrée principale, située sous cette tour, s'ouvre dans la grande rue, mais il y a une autre entrée sur le quai, à côté du chœur. Un porche ogival, orné autrefois de sculptures, précède la porte, de chaque côté de laquelle s'élevaient cinq colonnes élégantes; à g., on a eu l'ingénieuse idée de couper trois de ces colonnes au-dessous des chapiteaux, pour mettre à leur place la porte du clocher. La porte franchie, on descend dix marches. L'intérieur se compose d'une nef et de deux bas côtés; mais toute la partie g. de la nef et le bas côté g., beaucoup plus large que le bas côté dr., ont été reconstruits, en même temps que les trois côtés de la tour, à une époque comparativement moderne. Les seules parties vraiment intéressantes de cette église sont le côté dr. de la nef et le bas côté dr., qui paraissent dater du XIII[e] s. Les galeries du premier étage sont assez bien conservées.

Une des nombreuses maisons de campagne d'Andrésy a appartenu à Mme la comtesse de Mersan, gouvernante des enfants de France.

On peut aller en 30 min. à pied d'Andrésy à Conflans-Sainte-Honorine (*V.* ci-dessus) et en 40 min. à Triel, par Chanteloup (*V.* ci-dessous).

Au S., 2 kil. 1/2 séparent Poissy de Chambourcy décrit ci-dessus, p. 188.

A l'O., les promenades sont encore plus agréables qu'au N., au S. et à l'E. Nous recommanderons surtout celle que nous allons indiquer et qui ne demande pas plus de deux heures (aller et retour sans y comprendre les repos). Si l'on suit la rive g. de la Seine, dont le lit est parsemé d'îles verdoyantes, on laisse à g., au pied de coteaux boisés, trois jolis châteaux récemment restaurés, *Villiers*, ***Migneaux*** et *Hacqueville*, dont les beaux parcs ne sont pas ouverts aux promeneurs. En 40 min. on atteint **Villennes** (443 hab.), dont l'*église* ro-

mane vient d'être restaurée; on voit près de cette église un arbre magnifique (un cornouiller). Du bord de la Seine, 15 ou 20 min. suffisent pour monter au moulin de Villennes (charmant point de vue), appelé moulin de *Beaulieu* (la hauteur qui le domine est à 128 mèt.). A g., vers la Seine, Triel, Vaux, dominés par leurs coteaux boisés; en face, Chanteloup, Andrésy, le confluent de la Seine et de l'Oise, Conflans; à dr., Poissy, la forêt de Saint-Germain, le Mont-Valérien, Saint-Germain, l'aqueduc de Marly; derrière, la forêt de Marly, Chambourcy, Orgeval, etc. Près du moulin en ruine est la ferme de Marolles. Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut gagner la route de Quarante-Sous (*V.* p. 188) et redescendre à Poissy entre les parcs de Migneaux et de Villiers ou se rendre directement à Saint-Germain (1 h. 30 min. ou 1 h. 45 min. à pied).

Le chemin de fer du Havre suit la rive g. de la Seine en s'éloignant de Poissy: il passe au-dessous des châteaux de Villiers, de Migneaux, d'Hacqueville, puis à Villennes et enfin à *Médan* (v. de 199 hab., où l'on remarque un château avec terrasse et une église à deux tours), avant de s'arrêter à la station de Triel, qui dessert tout à la fois Verneuil, Vernouillet et Triel.

Verneuil et Vernouillet sont sur la rive g. de la Seine, à la gauche du chemin de fer; Triel est sur la rive dr.

5e STATION. — TRIEL.

8 kil. de Poissy par le chemin de fer, 35 kil. de Paris. — Le village est à 2 kil. de la station, 6 kil. de Poissy par la route de terre, 2 kil. de Chanteloup, 5 kil. d'Andrésy, 12 kil. de Saint-Germain.

On trouve à la station des omnibus pour le village et pour (6 kil.) Vaux.

Vernouillet (709 hab.) est le village que l'on aperçoit à g. (en sortant de la station). On y remarque un château qui date de la Régence. Son *église* (10 min. de la station) a été malheureusement mutilée; la façade est détruite, mais on vient de classer l'église parmi les monuments historiques, ce qui lui vaudra, sans doute, quelques réparations. Les parties les plus anciennes paraissent dater des XIIe et XIIIe s. Quelques-uns des chapiteaux de ses colonnes sont ornés d'animaux. Le clocher, fort beau (fin du XIIe s.), est surmonté d'une flèche en pierre.

Verneuil (631 hab.) est à dix min. au N. de Vernouillet. Son beau château appartient actuellement à la famille Talleyrand-Périgord. Au N. O. s'étendent les bois auxquels il a donné son nom. L'église date des XIe et XIIIe s.

Triel (omnibus, 20 cent.), v. de 2290 hab., bâti sur la rive dr. de la Seine, est relié à la station par un pont suspendu de trois arches. Il possède plusieurs villas modernes; mais son château, qui appartenait à Mme la princesse de Conti, a été détruit pendant la Révolution. L'*église* (mon. hist.), construite sur une vaste terrasse plantée d'arbres, a été bâtie à diverses époques. La nef est du style gothique; le chœur est postérieur à la Renaissance. Toutes les parties anciennes sont tellement délabrées qu'il serait impossible de les restaurer. On remarque surtout à l'extérieur les chapelles latérales, du style gothique fleuri, qui prennent jour sur la terrasse (le côté opposé n'est pas du même style), et les débris du porche, au fond duquel se voit encore une porte en bois sculpté. De chaque côté de ce porche étaient deux médaillons, dont l'un paraît ressembler à François Ier. Un beau vitrail est daté de 1554. — La colline renferme des carrières de plâtre et de pierres.

On peut aller en 1 h. (5 kil.) de Triel à Andrésy, par *Pisse-Fontaine* et *Chanteloup*, v. de 738 hab. Si l'on veut faire une agréable promenade, il faut

ɪTATION. — ÉPONE.

ɑeulan, 9 kil. de Mantes, 49 kil. de Paris.

ɔmnibus, 15 c.), v. de 830 en amphithéâtre, à 1 kil. n, et à la même distance *Iézières* (862 hab.; beau ɪossède d'intéressants dé- ɪoques celtique, gallo-ro- ɪ moyen âge. Des fouilles écouvrir des dolmens, des ɪ silex, des médailles, des le poteries antiques, etc. èbre des monuments cel- one est son **dolmen**, placé pas du chemin qui con- e à Meulan, par la ferme ne. « Sa table d'autel, dit san (*Antiquités gauloises maines de l'arrondissement* est faite de deux pierres, siliceux, qui ont ensemble cent. de tour, 4 mèt. longueur et 50 cent. d'é- a 6 supports en calcaire en grès, dont l'élévation nt. Un fragment de 5 mèt. 1 mèt. 41 cent. de lon- 2 mèt. de largeur, déta- erre du midi, est à moitié terre. Près de ce lieu de élevaient, avant la Ré- s fourches patibulaires de eigneuriale d'Épone. Qua- le la plus belle conserva- ampe et une médaille à Valens auprès d'un cada- phore élégante, des frag- oterie rouge représentant ou des lions, sont autant qui attestent la présence romaines sur ces bords, vᵉ s. de notre ère. »

'Épone remonte en partie La porte latérale, à plein dents de loup, aux rosaces st très-curieuse; le clocher té d'une pyramide hexago- erre. On remarque aussi n beau *château* possédé par la famille de Créquy.

Quand on voit à dr. *Porcheville*, v. de 238 hab., les regards sont déjà attirés du même côté par les clochers de Mantes. On laisse à g. une carrière à plâtre — les produits en sont descendus par un petit chemin jusqu'au bord de la Seine — et une longue file de mamelons presque nus, puis on s'engage dans une tranchée au sortir de laquelle on aperçoit, à g., *Mantes-la-Ville* (788 hab., église sans intérêt), dont le château du XVIIᵉ s. est à demi caché par les arbres.

MANTES.

9 kil. d'Épone, 5 kil. de Rosny, 17 kil. de Meulan, 58 kil. de la gare de Paris.

La ville est à 500 mèt. de la station et à 1 kil. de Limay.

Mantes (omnibus, jour 25 c., nuit 30 c.; hôt. : du *Grand-Cerf*, place Rosny (recommandé), du *Rocher de Cancale*, rue Royale; — loueur de voitures, *Marchand*, rue Porte-aux-Saints; — *bureau de poste*, rue Royale, et *bureau télégraphique*, rue de la Sangle).

Le chemin de fer a deux stations pour Mantes. Quelques trains omnibus s'arrêtent à celle dite de la *Ville*, située immédiatement au delà du viaduc jeté sur le chemin de fer. La *Ville* est plus rapprochée du centre de Mantes, car la rue *Porte-aux-Saints*, qui fait suite à l'avenue du *faubourg Saint-Lazare*, aboutit à la rue de la *Chausseterie*, à l'extrémité de laquelle s'élève l'église. L'autre station, où se trouvent la gare, le buffet et la bifurcation des lignes de Cherbourg et du Havre, est éloignée de 1 kil. C'est de cette station que partent les omnibus desservant la ville.

Mantes, V. de 5345 hab., ch.-l. d'arr. du départ. de Seine-et-Oise, est agréablement située sur la rive g. de la Seine, vis-à-vis de Limay, bâti sur ɪ fleuve que traverse u

y fut baptisé. Il avait une affection toute particulière pour cette ville, et se plaisait à signer *Louis de Poissy*.

Poissy fut fortifiée au moyen âge. On peut voir encore les débris de ses anciennes murailles, qui ne l'empêchèrent pas cependant d'être prise toutes les fois qu'elle fut assiégée. Passons rapidement sur ces souvenirs locaux, pour rappeler le principal fait historique auquel son nom reste attaché. En 1560, à l'époque où Catherine de Médicis, conseillée par l'Hôpital, se faisait reprocher son apostasie par Montmorency et par le peuple, et entrait de plein-pied dans le calvinisme, a dit un historien contemporain, croyant faire acte de haute politique et rendre plus solide la couronne de ses enfants, elle s'imagina qu'elle parviendrait à concilier les deux opinions, et elle convoqua à Poissy les protestants et les catholiques, pour y discuter librement et solennellement leurs croyances. Cette conférence, connue dans l'histoire sous le nom de *colloque de Poissy*, s'ouvrit le 9 septembre 1561, dans le réfectoire de l'abbaye. Le légat du pape, 16 cardinaux, 40 évêques et un grand nombre de théologiens y représentaient le catholicisme. Le protestantisme y comptait trente ou quarante défenseurs. Calvin avait refusé d'y venir, mais il avait envoyé à sa place Théodore de Bèze. Toute la cour assistait à ce tournoi théologique. La discussion fut d'abord courtoise; Théodore de Bèze exposa nettement sa profession de foi; mais, lorsqu'il vint à dire « que le Christ, dans l'Eucharistie, est autant éloigné du pain et de l'eau comme la terre l'est du ciel, » tous les évêques se levèrent en criant au blasphème; ils accusèrent le gouvernement « de vouloir innover la religion et non apaiser les troubles. » Le général des jésuites, Lainès, qui accompagnait le légat, protesta contre le scandale que donnait la reine en établissant des conférences religieuses quand le souverain pontife avait indiqué un concile général. Le colloque dégénera en disputes violentes, et, le 25 novembre, on fut obligé de le clore.

L'aspect de la ville actuelle n'a rien d'agréable. Les rues étroites et tortueuses sont bordées de maisons vulgaires; sans sa magnifique église et les jolies promenades qui l'entourent, Poissy ne mériterait pas une visite.

L'église, très-remarquable, de Poissy est un amas de constructions dont les plus anciennes datent du XIIe s., disait M. Viollet-le-Duc dans un rapport inédit daté de 1845. La nef, le chœur et les chapelles des deux côtés du chœur sont du XIe s., ainsi que les tours occidentale et centrale. Une partie de la nef, côté S., près de la tour centrale, est du XIVe s. Les chapelles N. et S. de la nef sont du XVe s. Le porche méridional est du commencement du XVIe s. Vers le XVIIe s., les premières travées de la nef furent rebâties et le grand comble fut refait. Le clocher occidental, qui s'était écroulé en partie à cette époque, fut également reconstruit. On conserva les anciennes formes, excepté pour les chapiteaux, qui ne furent qu'épannelés. Enfin, depuis quelques années, la partie supérieure de l'ancien chœur fut rebâtie, je ne sais dans quel style. Le porche méridional fut détruit en grande partie et remplacé par une maçonnerie qui ne permettra que bien difficilement l'exécution des anciennes moulures sculptées; les couvertures du bas côté S. et des deux chapelles du chœur furent refaites en dalles, et le mur des chapelles, du côté N., restauré. Tous ces travaux ont été exécutés avec une si grande négligence et de si mauvais matériaux, qu'aujourd'hui ces parties restaurées sont presque aussi ruinées que les vieilles constructions inférieures; car pour la tour centrale elle est admirablement conservée, sans une épaufrure, sans une crevasse. Les pierres, couvertes d'une croûte grise, ont pris un aspect métallique qui ferait croire que cette construction est d'un seul morceau. Cela est d'autant plus remarquable que cette tour est en même temps la partie la plus ancienne et la mieux conservée de tout l'édifice, comme aussi la plus curieuse. Les tours centrales, dans des églises du XIe s., ne sont pas communes, et celle-ci est une des plus pures et des plus belles que j'aie vues. »



Vue générale de Poissy.

A la suite de ce rapport, l'église de Poissy fut classée parmi les monuments historiques; la restauration, confiée à M. Viollet-le-Duc, et déjà très-avancée, est presque une reconstruction. Toutes les parties refaites ou restaurées l'ont été dans le style de leur architecture primitive (XIe, XIIe, XVe et XVIe s.).

Ce curieux édifice, maintenant isolé et entouré d'arbres, n'a jamais eu de portail. On y entre par une porte laté-



Église paroissiale de Poissy.

rale du XVIe s. précédée d'un beau porche décoré d'admirables sculptures malheureusement mutilées pour la plupart.

L'église de Poissy a 67 mèt. de longueur sur 33 mèt. de largeur; elle est divisée en trois nefs avec chapelles latérales du XVe s. On remarque à l'intérieur : de magnifiques chapiteaux sculptés, notamment ceux des piliers du chœur; un bel autel en bois sculpté dans la chapelle de la Vierge, située derrière le maître-autel et presque entièrement pavée de

ıses pierres tombales ornées de ıs et de dessins; dans le bas le droite, près du chœur, une chapelle neuve, avec un charautel en pierre, orné de sculpet surmonté d'un joli tabernacle nent en pierre (à l'entrée, pierre ıle sur laquelle on lit : Ci gist Marguerite Rivière, en son vifemme et épouse de Simon iant, conseiller du roy et conır au grenier à sel de Poissy, qui décéda en 1639); un groupe en pierre (8 figures de grandeur naturelle) représentant l'ensevelissement du Christ, dans la chapelle des fonts, située à l'extrémité du collatéral g. (pierre tombale à l'entrée); de magnifiques boiseries dans la 4e chapelle de ce même collatéral; enfin, dans la 6e chapelle, dont l'entrée offre deux vieilles statues et une pierre tombale de Hénaut, mort en MDCXXX, de vieilles boiseries et surtout les



Marché aux bestiaux de Poissy.

ers débris des *fonts baptismaux* ısquels saint Louis a été baptisé. cru pendant longtemps que la ıière provenant de la raclure de ɔnts guérissait la fièvre quand avalait dans un verre d'eau. ont-ils été tellement raclés n'en reste plus que des frags réunis par du plâtre.

ès de l'église paroissiale de ·y, ancienne collégiale, s'élevait :e, en 1802, une *église* bien grande et bien plus belle, que la plupart des auteurs ont confondue avec elle. Cette église, dont il ne reste presque aucun vestige, était celle de l'abbaye, commencée par Philippe le Bel et achevée par Philippe de Valois, sur une partie de l'emplacement de l'ancien château royal. On assurait même, ce qui n'est nullement prouvé, que le maître-autel avait été élevé à l'endroit où se trouvait le lit de la reine Blanche lorsqu'elle donna le jour à saint Louis. Cette église renfermait un grand

nombre de tombeaux, parmi lesquels on remarquait ceux de Philippe le Bel, de la reine Constance, d'Agnès de Méranie. Le trésor, qui était fort riche, possédait la mâchoire supérieure de saint Louis.

En 1687, en faisant réparer le chœur des religieuses, on découvrit, dans un petit caveau, une urne d'étain, posée sur des barres de fer, et dans laquelle deux petits plats d'argent étaient enveloppés d'une étoffe d'or et rouge, avec cette inscription sur une lame de plomb :

CY DEDEN EST LE CVER DV ROI PHYLIPPE
QVI FVNDA CESTE EGLISE
QVI TREPASSA A FONTAINEBLEAV
LA VEILLE DE SAINT-ANDRÉ.
M.CCC.XIV.

L'église de l'abbaye de Poissy avait été vendue avec les bâtiments de l'abbaye pendant la Révolution. En 1802, le propriétaire offrit à la ville de la lui revendre. Le conseil municipal ayant refusé de l'acheter sur l'avis du curé, elle fut adjugée à des démolisseurs qui n'en ont presque rien laissé. On voit pourtant encore au fond de ce qu'on nomme l'*enclos de l'abbaye*, une longue muraille à moitié ruinée, offrant çà et là des débris de chapiteaux sculptés.

L'*abbaye* de Poissy, à laquelle appartenait l'église, fut fondée en 1304, par Philippe le Bel, « en place, dit un ancien manuscrit, d'un monastère de religieux ou religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, qu'avait fondé la reine Constance, fille de Guillaume duc de Normandie, femme du roi Robert. » Cette abbaye (Dominicaines) a compté parmi ses religieuses huit princesses de sang royal. Elle fut pillée et en partie détruite en 1441, par Talbot; mais elle répara promptement ces désastres, car le *colloque de Poissy* se tint dans son réfectoire, « le plus beau qui soit en aucun monastère, » dit le manuscrit déjà cité. Près de l'église paroissiale, on lit, sur un ancien bâtiment flanqué de deux tours rondes : *Enclos de l'abbaye*. Ces tours avaient servi à la défense d'une ancienne commanderie de Templiers.

Signalons encore à Poissy : l'*hôpital* civil et militaire, récemment construit; la *maison de détention*, qui renferme environ 1400 détenus (ateliers de serrurerie, gravures, bijouterie, peignes, tissage, crayons) ; une *caserne d'infanterie;* la vaste *place du marché aux bestiaux*, en partie plantée d'arbres et aux extrémités de laquelle s'élèvent des fontaines monumentales en fonte avec statues, vasques et bassins; *la place* qui entoure l'église ; la *place du petit marché*, ornée d'une fontaine publique, dont le couronnement représente un énorme crocodile avalant un poisson ; la *promenade* située sur la rive g. de la Seine, près du pont; la jolie *maison de campagne* que M. Meissonnier, le peintre, a fait construire dans l'enclos de l'abbaye, et de nombreuses villas.

Le *marché de bestiaux*, qui se tient à Poissy tous les jeudis, y attire un grand nombre d'éleveurs et de bouchers. Poissy doit ce marché à saint Louis, et le garde encore, malgré la concurrence que lui fait celui de la Villette, nouvellement établi à Paris.

Excursion à Carrières-sous-Poissy et à Andrésy.

Carrières-sous-Poissy (omnibus, 25 c.) est un village de 530 hab., bâti sur le penchant d'un coteau de la rive dr. de la Seine. Pour y aller, il faut suivre la route de Rouen et traverser la Seine sur le pont décrit ci-dessus (*V.* p. 219). De ce pont, on embrasse d'un coup d'œil, en amont, Achères, Andrésy, Carrières-sous-Poissy, Chanteloup et de hauts coteaux couverts de vignes (on peut, quand le temps est parfaitement clair, apercevoir Paris, du haut de la colline sur le penchant de laquelle s'étagent les maisons de Chanteloup dont le clocher attire de loin les regards).

le Poissy, on quitte la route pour prendre celle de Chan- i'on laisse ensuite à g., près it calvaire ombragé par de rmeaux, et l'on entre dans e de Carrières. *L'église* ne ias même une mention; le situé à l'extrémité du vil- se fait guère remarquer que sition pittoresque. Il se com- n pavillon et de deux corps ent en retour d'équerre. La qui précède la façade du la Seine, est ombragée par ne sapin que l'on distingue du chemin de fer.

ssy (7 kil. de Poissy, 4 kil. ères; omnibus, 50 cent.), v. hab., est situé au confluent ine et de l'Oise que traverse i pont suspendu, d'une seule e 75 mèt. d'ouverture, au pied teau percé de grottes artifi- t couvert de vignes. Ce vil- pelé autrefois *Andresiacum*, dit-on, sur l'emplacement de *Anderetianum*, où les Ro- entretenaient une flotte pour r les peuples voisins. Au IVe s., était très-commerçant; car il si l'on doit en croire certains ns, deux préfets de la naviga- nt l'un, résidant à Paris, était sous le nom de *præfectus Anderetianorum*. En 710, ic rendit à Andrésy une ordon- qui a donné à penser que les la première race y possédaient teau. Du reste, des débris de et de tours prouvent qu'au âge ce lieu a été fortifié. En l s'y tint des conférences pour version d'Henri IV. Andrésy lus qu'un petit village; mais, belle promenade qui longe la on découvre de charmants ges, et les coteaux qui s'élè- à l'O. offrent l'une des plus vues des environs de Paris.

lise d'Andrésy se trouve à l'ex- é supérieure du village. Son r en ardoise, qui surmonte une tour carrée dont un côté seulement est ancien, attire de loin les regards. L'entrée principale, située sous cette tour, s'ouvre dans la grande rue, mais il y a une autre entrée sur le quai, à côté du chœur. Un porche ogival, orné autrefois de sculptures, précède la porte, de chaque côté de laquelle s'élevaient cinq colonnes élégantes; à g., on a eu l'ingénieuse idée de couper trois de ces colonnes au-dessous des chapiteaux, pour mettre à leur place la porte du clocher. La porte franchie, on descend dix marches. L'intérieur se compose d'une nef et de deux bas côtés; mais toute la partie g. de la nef et le bas côté g., beaucoup plus large que le bas côté dr., ont été reconstruits, en même temps que les trois côtés de la tour, à une époque comparativement moderne. Les seules parties vraiment intéressantes de cette église sont le côté dr. de la nef et le bas côté dr., qui paraissent dater du XIIIe s. Les galeries du premier étage sont assez bien conservées.

Une des nombreuses maisons de campagne d'Andrésy a appartenu à Mme la comtesse de Mersan, gouvernante des enfants de France.

On peut aller en 30 min. à pied d'Andrésy à Conflans-Sainte-Honorine (*V.* ci-dessus) et en 40 min. à Triel, par Chanteloup (*V.* ci-dessous).

Au S., 2 kil. 1/2 séparent Poissy de Chambourcy décrit ci-dessus, p. 188.

A l'O., les promenades sont encore plus agréables qu'au N., au S. et à l'E. Nous recommanderons surtout celle que nous allons indiquer et qui ne demande pas plus de deux heures (aller et retour sans y comprendre les repos). Si l'on suit la rive g. de la Seine, dont le lit est parsemé d'îles verdoyantes, on laisse à g., au pied de coteaux boisés, trois jolis châteaux récemment restaurés, *Villiers*, *Migneaux* et *Hacqueville*, dont les beaux parcs ne sont pas ouverts aux promeneurs. En 40 min. on atteint **Villennes** (443 hab.), dont l'*église* ro-

mane vient d'être restaurée; on voit près de cette église un arbre magnifique (un cornouiller). Du bord de la Seine, 15 ou 20 min. suffisent pour monter au moulin de Villennes (charmant point de vue), appelé moulin de *Beaulieu* (la hauteur qui le domine est à 128 mèt.). A g., vers la Seine, Triel, Vaux, dominés par leurs coteaux boisés; en face, Chanteloup, Andrésy, le confluent de la Seine et de l'Oise, Conflans; à dr., Poissy, la forêt de Saint-Germain, le Mont-Valérien, Saint-Germain, l'aqueduc de Marly; derrière, la forêt de Marly, Chambourcy, Orgeval, etc. Près du moulin en ruine est la ferme de Marolles. Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut gagner la route de Quarante-Sous (*V.* p. 188) et redescendre à Poissy entre les parcs de Migneaux et de Villiers ou se rendre directement à Saint-Germain (1 h. 30 min. ou 1 h. 45 min. à pied).

Le chemin de fer du Havre suit la rive g. de la Seine en s'éloignant de Poissy; il passe au-dessous des châteaux de Villiers, de Migneaux, d'Hacqueville, puis à Villennes et enfin à *Médan* (v. de 199 hab., où l'on remarque un château avec terrasse et une église à deux tours), avant de s'arrêter à la station de Triel, qui dessert tout à la fois Verneuil, Vernouillet et Triel.

Verneuil et Vernouillet sont sur la rive g. de la Seine, à la gauche du chemin de fer; Triel est sur la rive dr.

5e STATION. — TRIEL.

8 kil. de Poissy par le chemin de fer, 35 kil. de Paris. — Le village est à 2 kil. de la station, 6 kil. de Poissy par la route de terre, 2 kil. de Chanteloup, 5 kil. d'Andrésy, 12 kil. de Saint-Germain.

On trouve à la station des omnibus pour le village et pour (6 kil.) Vaux.

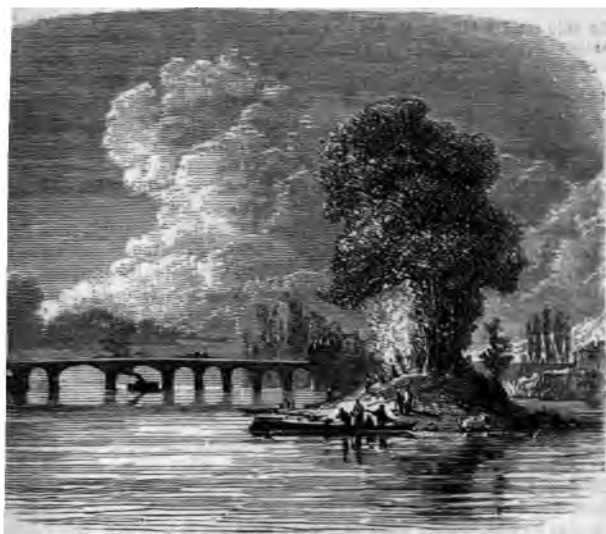
Vernouillet (709 hab.) est le village que l'on aperçoit à g. (en sortant de la station), On y remarque un château qui date de la Régence. Son *église* (10 min. de la station) a été malheureusement mutilée; la façade est détruite, mais on vient de classer l'église parmi les monuments historiques, ce qui lui vaudra, sans doute, quelques réparations. Les parties les plus anciennes paraissent dater des XIIe et XIIIe s. Quelques-uns des chapiteaux de ses colonnes sont ornés d'animaux. Le clocher, fort beau (fin du XIIe s.), est surmonté d'une flèche en pierre.

Verneuil (631 hab.) est à dix min. au N. de Vernouillet. Son beau château appartient actuellement à la famille Talleyrand-Périgord. Au N. O. s'étendent les bois auxquels il a donné son nom. L'église date des XIe et XIIIe s.

Triel (omnibus, 20 cent.), v. de 2290 hab., bâti sur la rive dr. de la Seine, est relié à la station par un pont suspendu de trois arches. Il possède plusieurs villas modernes; mais son château, qui appartenait à Mme la princesse de Conti, a été détruit pendant la Révolution. L'*église* (mon. hist.), construite sur une vaste terrasse plantée d'arbres, a été bâtie à diverses époques. La nef est du style gothique; le chœur est postérieur à la Renaissance. Toutes les parties anciennes sont tellement délabrées qu'il serait impossible de les restaurer. On remarque surtout à l'extérieur les chapelles latérales, du style gothique fleuri, qui prennent jour sur la terrasse (le côté opposé n'est pas du même style), et les débris du porche, au fond duquel se voit encore une porte en bois sculpté. De chaque côté de ce porche étaient deux médaillons, dont l'un paraît ressembler à François Ier. Un beau vitrail est daté de 1554. — La colline renferme des carrières de plâtre et de pierres.

On peut aller en 1 h. (5 kil.) de Triel à Andrésy, par *Pisse-Fontaine* et *Chanteloup*, v. de 738 hab. Si l'on veut faire une agréable promenade, il faut

a rue qui passe derrière le
; l'église, et monter, à travers
s et les carrières de plâtre,
hemont, hameau composé de
maisons, jusqu'aux bois de
(20 min. de Triel). Avant
lans ces bois on découvre en
nant de charmants points de
Triel, la vallée de la Seine,
, Vernouillet et les coteaux
Orgeval. Sur la g., s'étendent
les deux Amants. Quand on a atteint le plateau de l'*Hautil*, il faut incliner sur la dr. et venir traverser près d'un groupe de maisons la route de Poissy à Boisemont, par Chanteloup. De l'autre côté de cette route s'étendent les *bois de la Barbonnerie*, à travers lesquels on peut gagner, en inclinant un peu sur la dr., le château solitaire du *Fay*, que M. le comte Lepic a fait reconstruire. En côtoyant les murs du parc de ce château, on descend à Andrésy (5 kil. de



Pont de Meulan.

Les chemins de dr. mènent à
loup. Dans cette descente on
re une des plus belles vues
virons de Paris. On a sur la
issy, sur la g. Pontoise, et
de soi, au delà de la forêt de
ermain, entre le Mont-Valé-
t Montmartre, les principaux
nents de Paris.
ndrésy on peut gagner soit Con-
soit Poissy (*V.* ci-dessus).

—

Au delà de Triel, le chemin de fer laisse à g., dans un petit vallon, le hameau du *Temple* dépendant de la c. de *Vaux* (1137 hab., omnibus à Triel pour 20 c.), dont les maisons et les villas s'éparpillent le long de la rive dr. de la Seine; l'église est du XIII[e] s. La culture des arbres à fruits et l'exploitation des carrières à plâtre sont les principales industries des habitants de Vaux. Un peu plus loin, sur la rive dr. de la Seine, se

montre *Évecquemont* (316 hab.), dont le château, autrefois seigneurial, avait haute, moyenne et basse justice. Ses nombreuses maisons de campagne jouissent de points de vue étendus.

On aperçoit de loin le clocher de Meulan, en deçà d'un groupe de grands arbres.

6e STATION. — MEULAN.

6 kil. de Triel, 8 kil. d'Épone, 17 kil. de Mantes, 41 kil. de la gare de Paris.

La ville est à 1 kil. de la station; des omnibus y transportent les voyageurs pour 25 c.

Meulan, V. de 2307 hab., est située en partie sur la rive dr. de la Seine, en partie sur une île nommée le *Fort* et reliée à la rive g. par un ancien pont de pierre de 9 arches qui la met en communication avec *les Mureaux*, v. de 983 hab. (église de la fin du XVIe s.; beau château de Bécheville) où se trouve la station.

Des coteaux couverts de vignes dominent Meulan. Christophe de Thou en a fait la description suivante: « Cette ville est commandée par une colline sur le haut de laquelle était un château dont on voit encore les ruines; ses murs sont bas, faits de terre et de boue et sans aucun rempart : un pont de communication joint à la ville une île de six arpents d'étendue, où se trouve un fort flanqué de quatre tours, dont la plus considérable sert de défense à la pointe de la Bastille; deux autres couvrent les flancs de cet ouvrage, et la quatrième, appelée la *Tour aux chiens*, regarde l'île de Saint-Cosme; de là, on passe la Seine sur un pont dont la tête est défendue par une tour appelée *la Sangle*, sans autre fortification; cette tour est commandée par une colline, et, de l'autre côté, l'église Notre-Dame commande la côte en ruine. » Ce château, dont de Thou a vu encore les ruines, et qui fut pris par Du Guesclin (1363), ces tours, ce fort qui brava les armées de la Ligue, tout a disparu; à peine en reste-t-il quelques débris épars. L'*église Notre-Dame*, monument gothique dont la tour sert de beffroi, subsiste encore, mais l'administration municipale en a fait une halle au blé.

Réunie par Philippe Auguste à la couronne de France, Meulan, qui était fortifiée, opposa pendant les guerres civiles une résistance opiniâtre aux troupes du duc de Mayenne, forcées de lever le siége. En 1638, Louis XIII ordonna qu'on établît à Meulan une communauté de religieuses de l'Annonciade, en faveur de Charlotte du Puy de Jesus-Maria, dont les prières venaient, disait-on, de faire cesser la longue stérilité d'Anne d'Autriche. Ce couvent, commencé en 1670 et terminé en 1683, a fait place à de jolies maisons bourgeoises. L'*église Saint-Nicolas* est le seul édifice religieux que Meulan ait conservé de tous ceux qu'elle possédait avant la Révolution. — A mi-côte, sur la rive dr., se montre un *château* récemment construit.

Meulan a été habitée par Châteaubriand, qui y a écrit, dit-on, une partie de ses Mémoires.

En sortant de Meulan, on remarque, à g., un *château* entouré d'arbres magnifiques; il appartient à M. le comte Daru. Plus loin, de grands arbres cachent en partie le beau château de M. Baroche, au pied d'un coteau. La voie ferrée traverse ensuite le bois de la Garenne qui s'étend jusqu'à la station d'Épone, et dont les arbres laissent apercevoir à g. le v. de *Flins-sur-Seine* (838 hab.; église très-ancienne; beau château avec parc et pièces d'eau) et *Aubergenville* (450 hab.), dominé par le *château d'Acosta*, entouré d'un vaste parc. Sur la rive dr. de la Seine, se montrent, tour à tour, *Mézy* (463 hab.), et *Juziers* (805 hab.), où se trouvait autrefois la maison de plaisance des évêques de Chartres. On aperçoit à g., près d'Épone, un château entouré de beaux arbres.

• STATION. — ÉPONE.

ɜ Meulan, 9 kil. de Mantes, 49 kil. de Paris.

› (omnibus, 15 c.), v. de 830 ti en amphithéâtre, à 1 kil tion, et à la même distance › *Mézières* (862 hab.; beau , possède d'intéressants dé- époques celtique, gallo-ro- ; du moyen âge. Des fouilles t découvrir des dolmens, des t en silex, des médailles, des ts de poteries antiques, etc. célèbre des monuments cel- 'Épone est son **dolmen**, placé ies pas du chemin qui con- pone à Meulan, par la ferme renne. « Sa table d'autel, dit l Cassan (*Antiquités gauloises romaines de l'arrondissement tes*), est faite de deux pierres, iire siliceux, qui ont ensemble . 43 cent. de tour, 4 mèt. de longueur et 50 cent. d'é- :; il a 6 supports en calcaire et en grès, dont l'élévation 0 cent. Un fragment de 5 mèt. , de 1 mèt. 41 cent. de lon- t de 2 mèt. de largeur, déta- la pierre du midi, est à moitié en terre. Près de ce lieu de e s'élevaient, avant la Ré- a, les fourches patibulaires de ce seigneuriale d'Épone. Qua- ces de la plus belle conserva- ıne lampe et une médaille à ı de Valens auprès d'un cada- e amphore élégante, des frag- de poterie rouge représentant iinx ou des lions, sont autant ris qui attestent la présence gions romaines sur ces bords, • et IVe s. de notre ère. »

ise d'Épone remonte en partie s. La porte latérale, à plein aux dents de loup, aux rosaces tes, est très-curieuse; le clocher :monté d'une pyramide hexago- en pierre. On remarque aussi ne un beau *château* possédé mps par la famille de Créquy.

Quand on voit à dr. *Porcheville*, v. de 238 hab., les regards sont déjà attirés du même côté par les clochers de Mantes. On laisse à g. une carrière à plâtre — les produits en sont descendus par un petit chemin jusqu'au bord de la Seine — et une longue file de mamelons presque nus, puis on s'engage dans une tranchée au sortir de laquelle on aperçoit, à g., *Mantes-la-Ville* (788 hab., église sans intérêt), dont le château du XVIIe s. est à demi caché par les arbres.

MANTES.

9 kil. d'Épone, 5 kil. de Rosny, 17 kil. de Meulan, 58 kil. de la gare de Paris.

La ville est à 500 mèt. de la station et à 1 kil. de Limay.

Mantes (omnibus, jour 25 c., nuit 30 c.; hôt. : du *Grand-Cerf*, place Rosny (recommandé), du *Rocher de Cancale*, rue Royale; — loueur de voitures, *Marchand*, rue Porte-aux-Saints; — *bureau de poste*, rue Royale, et *bureau télégraphique*, rue de la Sangle).

Le chemin de fer a deux stations pour Mantes. Quelques trains omnibus s'arrêtent à celle dite de la *Ville*, située immédiatement au delà du viaduc jeté sur le chemin de fer. La *Ville* est plus rapprochée du centre de Mantes, car la rue *Porte-aux-Saints*, qui fait suite à l'avenue du *faubourg Saint-Lazare*, aboutit à la rue de la *Chausseterie*, à l'extrémité de laquelle s'élève l'église. L'autre station, où se trouvent la gare, le buffet et la bifurcation des lignes de Cherbourg et du Havre, est éloignée de 1 kil. C'est de cette station que partent les omnibus desservant la ville.

Mantes, V. de 5345 hab., ch.-l. d'arr. du départ. de Seine-et-Oise, est agréablement située sur la rive g. de la Seine, vis-à-vis de Limay, bâti sur la rive dr. du fleuve que traverse un beau pont.

L'origine de Mantes, quoi qu'en disent les chroniqueurs, est très-obscure; il faut remonter jusqu'au IXe s. pour rencontrer sur cette ville des documents positifs. En 865, les Normands, sous la conduite de Bivern, surnommé Côte de Fer, traversent la ville de Mantes et la pillent. A la suite du traité de St-Claire-sur-Epte (912) elle devient une ville frontière, fait partie du Vexin français et forme le chef-lieu d'un comté, le *Mantois*, dépendance du domaine royal. Dès le commencement du XIe s., elle s'administre elle-même; en 1110 elle obtient une charte de commune. Guillaume le Conquérant réclama cette province de Philippe Ier, mais, la réponse du roi de France ayant été une raillerie sur l'embonpoint de Guillaume, ce dernier, plein de ressentiment, s'empara de Mantes, et la livra aux flammes en 1087. Comme il chevauchait orgueilleusement par la ville, dit un vieil historien, son cheval, ayant mis les pieds dans un fossé, s'abattit et le blessa au ventre en le faisant tomber sur l'arçon de sa selle. On le transporta à Rouen, où il languit pendant quelque temps. Afin d'obtenir la rémission de ses péchés, il légua une forte somme d'argent pour la reconstruction de l'église Notre-Dame de Mantes livrée au pillage et aux flammes par ses soldats, et mourut quelques jours après, des suites de sa blessure. Philippe Auguste appelait Mantes sa fille bien-aimée; il en fit son arsenal, il y mourut en 1223 et il demanda en mourant que son cœur fût déposé au pied du grand autel de l'église Notre-Dame.

En 1346, Édouard III, après avoir débarqué au cap de la Hogue, pour s'emparer de la Normandie, s'avança jusqu'à Mantes et la saccagea, quelques jours avant la bataille de Crécy. — En 1364, Du Guesclin la fit rentrer sous la domination des rois de France, mais elle ne tarda pas à retomber au pouvoir des Anglais. Reprise en 1449 par les Français, elle n'a pas cessé depuis lors de leur appartenir.

Henri IV allait souvent à Mantes rendre visite à Gabrielle d'Estrées, qui y habitait une maison que l'on voit encore dans la Grande-Rue (elle est occupée aujourd'hui par un pharmacien).

Pendant les guerres de la Ligue, Mantes reçut plusieurs fois le duc de Mayenne, mais elle fut surprise par Henri IV, qui y fit une entrée triomphante (1590).

En 1609, Henri IV revint à Mantes avec la reine Marie de Médicis; deux ans après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche y passa quelques jours avec Louis XIV enfant, le duc d'Anjou et le cardinal Mazarin. Louis XIV logea, dit-on, dans une maison de la *rue aux Pois*. Le cardinal Mazarin logea au château, qui fut détruit en 1721 par ordre du régent, le duc d'Orléans, son dernier possesseur. Cette démolition et les dégâts occasionnés par les guerres dont Mantes avait eu si longtemps à souffrir donnèrent aux habitants l'espace nécessaire pour la reconstruction de leur ville qui, s'étant peu à peu relevée de ses ruines, mérita d'être appelée *Mantes la Jolie*.

Le legs fait par Guillaume le Conquérant, les dons de la reine Blanche, mère de saint Louis, et de Marguerite de Navarre, femme du roi, servirent à l'édification de Notre-Dame de Mantes. Cette belle **église**, bâtie d'un seul jet à la fin du XIIe s., présente une grande analogie avec Notre-Dame de Paris; elle se distingue, à l'extérieur, par l'élégance de ses deux tours (XIIIe s.), dont l'une a été entièrement refaite à partir du 2e étage, dans le style primitif, par M. Durand, et l'autre considérablement restaurée. La façade principale, précédée d'une place assez mal entretenue, offre un magnifique portail orné d'un grand nombre de statuettes presque toutes décapitées et de sculptures de toute sorte affreusement mutilées. On admire surtout les riches consoles qui ornent les voussures des portes, et la magnifique *rose* qui les surmonte (fin du XIIe s.). Un cordon d'énormes gargouilles fait le tour de l'édifice. Malgré de nombreuses restaurations, plusieurs portes extérieures de l'église, notamment les bas côtés du chœur, sont dans un état complet de délabrement, mais les travaux se poursuivent, et, dans quelques années, la restauration de ce monument sera achevée. A l'intérieur, on est surtout frappé de l'élévation de la nef, qui mesure plus de 35 mèt. sous clef de voûte. Contre le bas côté sud du chœur est une chapelle dont la voûte repose sur un pilier central. « Cette chapelle, dit M. Viollet-le-Duc, est l'un des meil-

:emples de l'architecture du ıcement du XIVe s. qu'il y ait [le-de-France. » Autour des ;s rayonnent des chapelles du dont les fenêtres ont perdu 'errières. La chapelle de la située derrière le maître-autel, 'eçu dernièrement qui sont ; de M. Lusson; celle de Notre-les-Sept-Douleurs offre un eau groupe qui représente la Vierge tenant dans ses bras Jésus-Christ descendu de la croix. Une autre chapelle, située vers le milieu du bas côté droit, possède un bel autel en pierre sculptée, récemment construit; le tabernacle qui le surmonte mérite d'attirer l'attention des amateurs. On remarque aussi dans la nef un Chemin de croix en bas-reliefs encadrés; un grand tableau, fixé sous la grande rosace, à la place ordinaire des or-



Église de Mantes.

, et représentant *saint Paul de-l'Aréopage;* les charmantes boi-; du chœur et des orgues, et :haire en bois sculpté.

premier étage, de larges gale-à balustrades ouvragées, règnent ır de la nef et du chœur; leurs es sont formées de trois voûtes erceau d'une courbe très-heu-, qui reposent sur trois rangées lonnettes. On y monte (s'adresser cristain, pourboire) par un escalier pratiqué dans le mur au fond du collatéral de droite. Ces galeries servent actuellement d'entrepôt pour des statues mutilées dont la plupart sont très-anciennes, des fragments de bas-reliefs, des pierres tombales, etc. c'est une espèce de grenier destiné au mobilier de l'église. Des galeries, on peut monter aux tours par un escalier tournant, pratiqué aussi dans le mur. Du haut de ces tours, on découvre une belle vue sur la vallée

de la Seine et les coteaux boisés qui la dominent; on peut même, lorsque le temps est parfaitement clair, apercevoir le Mont-Valérien et les moulins de Montmartre.

Il y a quelques années, des ouvriers, occupés aux réparations de l'église de Mantes, mirent à jour un petit caveau connu seulement par la tradition, dans lequel on trouva deux boîtes de plomb assez semblables à celles qui sont destinées, encore aujourd'hui, à renfermer le cœur et les entrailles des hauts personnages. On suppose que le cœur et les entrailles de Philippe Auguste sont renfermés dans ces boîtes, la tradition affirmant que le vainqueur de Bouvines est enterré dans le chœur de l'église de Mantes.

Dernier débris d'une église détruite à la Révolution, la **tour Saint-Maclou**, que l'on aperçoit en sortant de l'église Notre-Dame, domine toute la ville. Commencée au milieu du XIVe s., avec les deniers provenant du halage des bateaux qui passaient sous le pont de la ville, les dimanches et jours de fête, elle fut achevée dans la seconde moitié du XVe s., comme l'indique l'architecture des étages supérieurs.

En allant de l'église à la tour Saint-Maclou, on passe d'abord devant le théâtre, puis devant l'hôtel de ville et le tribunal de 1re instance dont la façade principale borde le marché aux fruits et aux légumes. — Le *théâtre*, situé sur la place de l'Église, offrait autrefois, sur sa façade, des sculptures qui ont complétement disparu; les bâtiments, affectés au théâtre et au café de la Comédie, servaient jadis d'hospice. — L'*hôtel de ville* est un ancien édifice restauré au XVIIe s., et sur lequel la Révolution a effacé les initiales et les emblèmes de Louis XIV, qui décoraient ses trois frontons. Le fronton central est orné des armes de la ville. — Le *tribunal* occupe les bâtiments de l'ancien *Auditoire royal* (XVe s.), où se tenait la juridiction de Mantes, sous l'ancien régime; il contient de grandes et belles salles. La porte d'entrée est surmontée de sculptures mutilées parmi lesquelles on distingue les deux écus de France et de Milan. L'écusson mi-parti de France et de Bretagne surmonte la première fenêtre; les armes de la ville de Mantes se voient au-dessus de la troisième. Une niche vide, placée au-dessus de la porte, renfermait la statue de saint Yves, patron des avocats et des procureurs. Au-dessus de la tête du saint étaient gravés trois vers latins, tirés d'une hymne qui se chantait à la messe célébrée en son honneur, et que M. Louis Énault a traduits ainsi:

Saint Yves était Breton,
Avocat et pas fripon,
Chose incroyable.... assure-t-on.

Cette porte donne accès à un bel escalier en pierre datant de François Ier, et sous lequel sont des caveaux qui servaient autrefois de prison.

Entre la porte de l'hôtel de ville et celle du tribunal, à l'extrémité de la place du Marché, se voit une magnifique *fontaine* du style de la Renaissance. Elle est formée de deux vasques superposées, d'où l'eau jaillit dans un bassin hexagonal. Les piliers sont décorés de figures et d'arabesques mutilées pour la plupart, mais parmi lesquelles on distingue très-bien un pélican abreuvant ses petits de son sang.

L'*hôpital général*, situé près du chemin de fer, dans le voisinage de la première station, a été bâti en 1668, comme l'indique une inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée. Ses vastes bâtiments n'ont rien de remarquable. La petite chapelle de cet établissement, bâtie au fond d'un jardin, renferme quelques vieux tableaux, dont l'un, représentant la Résurrection, porte la date de 1694. Derrière la chapelle s'étend le *cimetière* de la ville, planté d'arbres et contenant plusieurs monuments funéraires assez remarquables.

ılons encore à Mantes (*Grande-* ıne *maison* habitée, dit-on, brielle d'Estrées, et quelques *tanneries* offrant des débris

.es n'a pas d'industrie déter-, mais ses marchés sont très-ıtés (mercredi et vendredi).
ces communique avec Limay, ubourg, par un pont que Per- construisit en 1765, sur le néridional de la Seine. Tout se montre, à dr., une belle ı (c'était autrefois la salle des usiers) flanquée de deux gros- ırs et sur la façade de laquelle un joli balcon. Sur les quais, lent des allées de magnifiques s formant d'agréables prome-. Deux îles de la Seine s'appel- île *Champion* et l'île de *Limay*. ne ligne parallèle à cette der-, se trouve l'avenue dite *des liers*, située près de l'ancien at des religieux de ce nom.
ıay (omnibus, 50 et 60 c.), de 1304 hab., situé au pied colline, sur la rive dr. de la et traversé par la route de possède une belle place en hé- le, bordée de maisons neuves. ır carrée (mon. hist.) de l'*église* ı^e, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe s., ›ntée d'une élégante pyrami- ›monte au XIe s. On remarque, ıtérieur, une cuve baptismale même époque, richement sculp- Une pierre tombale, encastrée un des murs de l'église, porte nscription hébraïque qui passe être l'épitaphe d'un rabbin. res pierres tombales représen- les moines, des chevaliers et des s châtelaines. L'église de Limay, ıment restaurée, possède de jo- traux modernes, dont l'un, pro- ıt de la manufacture de Sèvres, a eint par M. Apoil, né à Mantes.
mairie a été construite par urand, dans le style du XIIIe s.
. sommet du coteau qui domine ıy, le *château des Célestins*, ancien couvent, fondé en 1376, sous Charles V, dont Regnard a célébré le bon vin dans son voyage de Normandie, jouit d'une belle vue.

Un petit chemin, tracé un peu au-dessous du château des Célestins, conduit à l'*Ermitage Saint-Sauveur* (environ 4 kil. de Mantes), taillé en entier dans un rocher dominant la Seine. On y voit : une modeste chapelle qui attire de nombreux pèlerins à de certaines époques de l'année; un petit jardin et la demeure de l'ermite, creusée dans la pierre vive. Les statues qui la décorent proviennent du couvent des Célestins et des églises des environs. Au bas de la côte se trouve le château *du Mousset*.

On descend de l'Ermitage sur le bord de la Seine, que l'on peut franchir sur un bac, pour aller au v. de **Gassicourt** (335 hab., 3 kil. de Mantes par le chemin vicinal, et 5 kil. environ si l'on passe par l'Ermitage Saint-Sauveur), situé sur la rive g. du fleuve, à l'extrémité d'une vaste prairie qui sert d'*hippodrome* à la ville de Mantes. L'*église* de Gassicourt (s'adresser au maire qui en garde la clef), en partie des XIIe et XIIIe s., appartenait autrefois à un prieuré qui dépendait de l'ordre de Cluny et que Bossuet conserva toute sa vie. La tour carrée (mon. hist.) est percée, sur chaque face, de trois ouvertures romanes dont le dessus est orné de dents de scie et de têtes de loup. La porte d'entrée offre des têtes grimaçantes, des rangs de zigzags et d'étoiles, et des panneaux très-anciens. On remarque à l'intérieur : de grandes fenêtres ogivales, dont deux, celles du chœur, conservent des débris de vitraux; de magnifiques restes de peintures murales; des bas-reliefs; et surtout les charmantes boiseries et les stalles du chœur, dont les panneaux et culs-de-lampe représentent des personnages grotesques, des scènes comiques, etc. La chapelle Saint-Éloi renferme un joli lavabo sculpté et un bas-relief

très-ancien (la Descente de croix). La nef est en partie pavée de pierres tombales. Le bassin du bénitier mérite aussi d'être signalé aux antiquaires. — On revient à Mantes, ou plutôt à l'embarcadère, par un chemin qui offre de jolis points de vue sur les collines de la rive dr. de la Seine, que couronne, en face de Gassicourt, un moulin à vent semblable à un donjon.

De Mantes à Rouen et à Caen, *V.* l'*Itinéraire de la Normandie*, par ADOLPHE JOANNE.

SECTION VIII.

DE PARIS A ERMONT

(PAR ARGENTEUIL)[1].

Asnières (la 1re station) a été décrit p. 4.

A Asnières, le chemin de fer d'Argenteuil, se séparant de celui de Saint-Germain, qu'il laisse à g., se dirige au N. O. à travers une plaine qui, depuis quelques années, s'est couverte d'un nombre considérable de petites maisons de campagne. Sur la dr., les coteaux de Montmorency et de Sannois attirent surtout l'attention.

Dans la grande presqu'île comprise entre le chemin de fer et la Seine

1. *Embarcadère.* A Paris, rue Saint-Lazare, 124; à Ermont, à 500 mèt. au S. du village.

Départs de Paris : toutes les heures, de 7 h. 5 min. du matin à 11 h. 5 min. du soir. Un dernier départ a lieu à minuit 45 min.

Départs d'Ermont : toutes les heures, de 7 h. 35 min. du matin à 10 h. 35 min. du soir.

Omnibus spéciaux, *V.* p.

N. B. Un service circulaire est établi entre la gare de l'Ouest (Saint-Lazare) et la gare du Nord par Ermont, Argenteuil et Saint-Denis. Les départs de Paris-Ouest ont lieu aux heures ci-dessus indiquées; les départs de Paris-Nord ont lieu toutes les heures, de 6 h. 55 min. du matin à 9 h. 55 min. du soir.

Les *prix des places* de Paris à Ermont sont ainsi fixés :

En semaine.

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
6	Asnières	» 50	» 35
7	Bois-Colombes	» 65	» 45
8	Colombes	» 90	» 65
11	Argenteuil	1 10	» 85
14	Sannois	1 45	1 10
15	Ermont	1 70	1 25

Dimanches et fêtes.

Asnières	1 »	» 70
Bois-Colombes	1 20	» 80
Colombes	1 50	1 »
Argenteuil	1 65	1 30
Sannois	2 20	1 65
Ermont	2 55	1 90

Dimanches et fêtes (aller et retour).

Asnières	1 20	» 80
Bois-Colombes	1 20	» 80
Colombes	1 50	1 »
Argenteuil	1 65	1 30
Sannois	2 20	1 65
Ermont	2 55	1 90

Abonnements.

	SIX MOIS. 1re cl. fr.	2e cl. fr.	UN AN. 1re cl. fr.	2e cl. fr.
Asnières	150	105	210	150
Bois-Colombes	150	105	210	150
Colombes	150	105	210	150
Argenteuil	150	105	210	150
Sannois (ch. de fer du Nord)	192	144	288	216
Ermont	224	168	336	252

l'Asnières à Argenteuil, décrit ıste courbe, se trouvent Genne- s et *Villeneuve-la-Garenne*, ha- réuni à l'île Saint-Denis par un t habité presque exclusivement les pêcheurs. **Gennevilliers** de la station d'Asnières), v. de ıab., plusieurs fois ravagé sous ıgnes de Charles V, Charles VI ırles VII, fut en partie détruit e la grande inondation de 1740. ıréchal de Richelieu y a possédé ıaison de campagne, du côté de ıine de Colombes, où il fit con- e, en 1752, une glacière cou- ıe d'un belvédère sous la forme petit temple rond.

STATION. — BOIS-COLOMBES.

d'Asnières, 7 kil. de la gare de Pa- 1 kil. de Colombes, 8 kil. d'Er- ıt.

ıte station, sans intérêt, est des- à desservir les nombreuses mai- de campagne situées entre As- ıs et Colombes.

3e STATION. — COLOMBES.

d'Asnières, 8 kil. de la gare de ıis, 7 kil. d'Ermont, 3 kil. d'Argen- il. — Le village est à 3 kil. de Genne- iers, 3 kil. de Courbevoie, 8 kil. de nt-Denis, 3 kil. de Bezons (par la ıte), 6 kil. de Nanterre.

ılombes, v. de 3678 hab., situé kil. de la rive g. de la Seine, en- Argenteuil et Bezons, au milieu e plaine bien cultivée, est men- né dans des titres du XIIIe s. La ve du roi Charles Ier, Henriette France, fille d'Henri IV, y mourut 669. — L'*église* conserve quelques ies anciennes (clocher roman du s., assez intéressant); mais des aurations inintelligentes et d'é- ıses couches de plâtre lui ont perdre son caractère primitif. — ımbes possédait autrefois deux teaux dont le plus grand a été dé- it en 1793. L'autre forme deux isons de campagne.

C'est à Colombes que Rollin a composé son *Histoire ancienne.*

La fête patronale de Colombes a lieu le dimanche qui suit le 29 juin.

Une route conduit de Colombes, en 20 min. (2 kil.), au pont d'Argenteuil; elle croise le chemin de fer et vient se réunir à la route de Paris à Argenteuil par Asnières et Monceaux. Si, avant de franchir la Seine, on en descend la rive g., on atteint, en 20 min., une île en face de laquelle, près de son extrémité inférieure, s'élevait, au siècle dernier, une maison de campagne devenue célèbre sous le nom de **Moulin-Joli,** appartenant à Watelet, et dont une femme aimable faisait gracieusement les honneurs. Le Moulin-Joli était, dans la belle saison, le rendez-vous des littérateurs et des étrangers de distinction.

Le chemin de fer franchit la Seine, qui sépare le départ. de la Seine de celui de Seine-et-Oise, sur un très-beau *pont* construit, d'après le système tubulaire, sous la direction de M. Jullien, directeur de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, par MM. Martin, ingénieur en chef, Léonard, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, et Castor, entrepreneur, qui déjà s'était distingué dans l'exécution du pont de Kehl.

4e STATION. — ARGENTEUIL.

3 kil. de Colombes (2 kil. par la route de terre), 11 kil. de la gare de Paris (Ouest), 19 kil. de la gare de Paris (Nord), 5 kil. d'Asnières, 4 kil. de Gennevilliers, 5 kil. de Courbevoie, 4 kil. de Bezons, 5 kil. d'Enghien, 3 kil. de Sannois, 6 kil. de Cormeilles.

***Omnibus* pour Argenteuil (15 c.; 20 c. le dim.); — *Cormeilles* (3 et 4 départs par jour; 60 c.).**

Argenteuil (hôt.: *du Cœur-Volant, de la Ville de Paris*, dans la Grande-Rue; *du Soleil-d'Or*, et *au Poisson de Seine*, restaurant, près du pont de la route de terre), ch.-l. de c. de

8176 hab., situé sur la rive dr. du fleuve, est relié à la rive gauche de la Seine par un pont de 7 arches, avec cintres en bois s'appuyant sur des piles en pierre. A g. du pont, s'étend une promenade couverte d'arbres, nommée le *champ de Mars* ou l'*Ile*, parce que le terrain en était autrefois séparé d'Argenteuil par un petit bras qui a été comblé. C'est là que se célèbre la *fête* du pays, le jeudi de l'Ascension et le lundi de la Pentecôte.

Les nombreux vignobles d'Argenteuil enrichissent une partie de la population : toutefois ses bénéfices proviennent, non de la qualité, mais de la quantité du vin produit. Ce vin est bon à boire au bout d'un an ; au delà de ce temps, il prend, dit-on dans le pays, un petit goût *vieillard*. Dans les années abondantes, une pièce coûte (sans le fût) 15 ou 20 fr.

Les carrières de plâtre contribuent aussi à la prospérité d'Argenteuil. Elles emploient environ 600 ouvriers. Une certaine quantité de ce plâtre est cuite sur place ; mais la plus grande partie est enlevée à l'état de roche, soit directement par les voitures, soit disposée sur les bords de la Seine en amont du pont, et embarquée dans des bateaux qui remontent et descendent la Seine. Argenteuil possède en outre des fabriques de produits chimiques, d'instruments aratoires, de chaux hydraulique, etc.

Un riche seigneur fonda à Argenteuil (*Argentogilum*, *Argentalium*), au VIIe s., un monastère de filles, qui dépendit de l'abbaye de Saint-Denis, et dont la célèbre Héloïse fut prieure au commencement du XIIe s. Ce monastère a disparu.

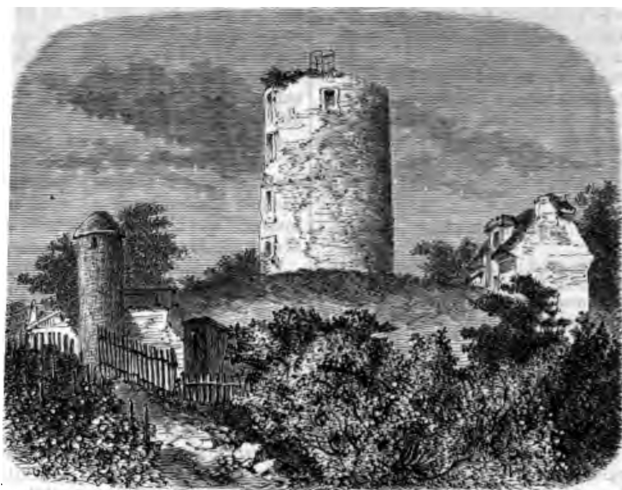
Argenteuil eut beaucoup à souffrir à l'époque des guerres des Armagnacs et des Bourguignons. En 1411, le parti d'Orléans dévasta le village et le prieuré. Les habitants obtinrent, en 1544, de François Ier, l'autorisation de clore le bourg de murailles. Ces faibles fortifications, qui n'empêchèrent pas les huguenots de s'établir dans la ville vingt ans après, ont été transformées en promenades.

Charlemagne donna au monastère, dont sa fille Théodrade était abbesse, la *tunique sans couture* du Sauveur, qu'il avait reçue de l'impératrice Irène et dont l'église d'Argenteuil a hérité. Cette *église* vient d'être reconstruite dans le style roman par M. Ballu, architecte de l'église de la Trinité de Paris. Elle a la forme d'une croix latine : la façade, qui manque de largeur, est surmontée d'un beau clocher (40 mèt.) couronné d'une flèche en pierre. Le transsept est éclairé par deux belles roses. Au croisillon de dr. s'élève l'autel privilégié, surmonté de la châsse où est renfermée la sainte Tunique. Cette châsse, d'un travail curieux, dans le style du XIIe s., a été exécutée par M. Cahier, orfèvre, d'après le dessin du R. P. Arthur Martin. Les deux verrières de la chapelle représentent : *l'Hémorroïsse touchant le bas de la tunique de Jésus-Christ*, et *les vêtements du Sauveur mis au sort*. Un tableau de M. Bouterweck, exposé au Salon de 1852, a pour sujet *Charlemagne déposant la sainte Tunique entre les mains de Théodrade*. Grégoire XVI a accordé, en 1845, une indulgence plénière à perpétuité à tous les fidèles qui visitent l'église d'Argenteuil le lundi de la Pentecôte, ou l'un des jours de l'octave. Il y a aussi une procession le jour de l'Ascension. Enfin, tous les jours on sonne les cloches à 1 heure, en commémoration de l'heure à laquelle la sainte Tunique fut apportée par Charlemagne.

Au N. O. du bourg (400 mèt. du boulevard) s'élève une tour cylindrique appelée le *Moulin de la grande Tour*. Il est difficile de lui assigner une date : elle paraît avoir été entourée d'une petite enceinte.

Entre Argenteuil et Bezons, se trouve le *château du Marais*. Cette ancienne maison de campagne des prieurs de Saint-Denis a appartenu pendant la Révolution à Mirabeau : elle a été embellie par le ministre de la marine Decrès, et elle a depuis été

dée par le comte Jules de Ressé-. Elle est la propriété de M. le) de Rességuier d'Anglade.
e *allée couverte* vient d'être mise ur sur le territoire d'Argenteuil. quay, membre de la Société pa-ıne d'histoire et d'archéologie, y ıvé des ossements de castor, des s et des ustensiles de silex. Les quartiers de pierre qui cou-nt la grotte ont été enlevés, pour replacés sur deux murs parallèles destinés à les soutenir. Cet intéressant monument est situé à quelques mètres de la rive dr. de la Seine, à 2 kil. en amont d'Argenteuil, et à une distance égale du village d'Épinay. Pour y arriver, il faut suivre le chemin de halage, puis à 200 mèt. environ au delà d'une usine à plâtre (si l'on vient d'Argenteuil), monter au sommet de la berge par un escalier grossièrement tracé, et faire ensuite quelques pas sur la dr.



Vieille tour, à Argenteuil.

Jne route, incessamment parcou-: par des voitures qui charrient plâtre, mène d'Argenteuil à (30 ı. environ) Sannois. En approchant Sannois, elle passe entre deux ıtes collines surmontées de mou-s à vent : à dr. les *moulins d'Orge-nt;* à g. les *moulins de Trouillet.* colline de g. présente une pro-ıde tranchée formée par l'exploi-ion du plâtre. Au delà de cette line on tourne à g. et l'on entre ns la Grande rue de Sannois.

Le chemin de fer traverse une longue tranchée entre les stations d'Argenteuil et de Sannois.

5e STATION. — SANNOIS.

3 kil. d'Argenteuil, 14 kil. de Paris (Ouest), 16 kil. de Paris (Nord), 1 kil. d'Ermont. — Le village est à : 2 kil. d'Ermont, de Franconville, de Saint-Gratien; 4 kil. d'Enghien.

Sannois, v. de 2220 hab., est situé sur le versant N. d'une colline qui

présente une profonde tranchée formée par l'exploitation du plâtre. *L'église* (fin du XVIe s.) n'a aucune valeur architecturale. Du village on monte en quelques minutes au sommet de la colline que couronnent les *moulins de Trouillet* (166 mèt. d'élévation), d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur toute la vallée, parsemée de villages, de champs et de bois, qui s'étend de Sannois et de Franconville jusqu'à la chaîne de collines boisées, à l'extrémité de laquelle s'élève le village de Montmorency.

Mme d'Houdetot a possédé un château à Sannois.

On peut, en suivant vers l'O. la crête de la colline, gagner en 40 min., à pied, Cormeilles, par un agréable sentier qui traverse un petit bois. Cette charmante promenade ne saurait être trop recommandée.

CORMEILLES.

Cormeilles est à : 4 kil. de Sannois, 5 kil. de Bezons, 2 kil. de Franconville, 6 kil. d'Argenteuil, 2 kil. de la Frette, 1 kil. 1/2 de Montigny.

Voitures publiques. A la station du chemin de fer d'Argenteuil ; 3 et 4 départs par jour ; 60 c.

Cormeilles-en-Parisis est un v. de 1432 hab., très-agréablement situé au midi, sur le versant et au centre de la petite chaîne de collines qui s'étend de Sannois à Montigny.

Tout le territoire compris entre Cormeilles et Argenteuil est occupé par des vignes. Sur la route qui relie ces deux villages on est souvent exposé aux émanations de l'engrais dont se servent les vignerons pour fumer leurs propriétés et dont l'abus a dû détériorer la qualité du vin, assez renommé autrefois pour qu'on ait pu, comme le dit l'abbé Lebœuf, soutenir dans une thèse publique de l'école de médecine de Paris, que les vins d'Argenteuil devaient avoir la préférence sur les vins de Bourgogne et de Champagne.

Le célèbre Guy Patin avait à Cormeilles une maison de campagne, et les allées de son jardin s'étendaient jusque sur la montagne. Il parle dans ses lettres de la pureté de l'air qu'on y respire et de la vue étendue qu'on y embrasse. Pour jouir de ce beau panorama, il faut monter au haut de la colline (170 mèt.) où se voient les restes d'un *vieux moulin* abandonné. Ce point a servi à Cassini pour mesurer les triangles, dans son travail de la carte de France.

L'église de Cormeilles (XIIIe et XVe s.), voûtée en charpente, est surmontée d'un clocher, reconstruit dans le style du XIIIe s.; mais la balustrade qui contourne la base de la flèche est dans le goût moderne.

Les hauteurs voisines sont couvertes de jolies maisons de campagne.

Au delà de Sannois, le chemin de fer croise la route de terre de Saint-Denis à Pontoise et laisse sur la dr. le raccordement entre les deux voies de Paris à Ermont par Argenteuil et de Paris à Ermont par Saint-Denis.

Ermont, la 6e station, 15 kil. de Paris (Ouest), est décrit ci-dessous section IX : *de Paris à Creil, par Pontoise.*

Pour le retour d'Ermont à Paris, le prix des places est ainsi fixé :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
3	Enghien........	» 35	» 25	» 15
5	Épinay.........	» 60	» 40	» 30
8	Saint-Denis.....	» 90	» 65	» 50
15	Paris (Nord)....	» 70	1 25	» 90





Gare du chemin de fer du Nord.

CHEMINS DE FER DU NORD.

SECTION IX.

DE PARIS A CREIL. PAR PONTOISE.

'*embarcadère des chemins de fer Nord*[1], construit par M. Hittorf, upe un quadrilatère d'environ 160 :. de longueur sur 90 mèt. de lar- ır, et représentant 32 000 mèt. de erficie. Remarquable par le luxe 'originalité de son architecture, il décoré de nombreuses statues éle- vées, les unes au sommet de l'édifice, les autres au-dessus des colonnes ser- vant d'appui aux cinq grands arcs qui le divisent. Les premières per- sonnifient la ville de Paris et huit villes étrangères : Londres, Vienne, Berlin, Cologne, Bruxelles, Saint-Pé- tersbourg, Amsterdam et Francfort.

. *Embarcadère.* A Paris, place Rou- t.
1 *convois* par jour pour Pontoise; pre- r départ à 7 h. 25 min., dernier à mi- t 25 min. 7 convois seulement pour il. — La *durée du trajet* est de 57 min. Paris à Pontoise, et de 2 h. 18 min. de is à Creil.
es bureaux des omnibus spéciaux dans ls sont : — place de la Bourse, 6; — Saint-Martin, 326; — rue Bonaparte, — rue Aubry-le-Boucher, 24; — rue de Rivoli, hôtel du Louvre; — rue de Rivoli, 228, hôtel Meurice; — rue de Rivoli, 170, hôtel des Trois-Empereurs; — rue Saint-Honoré, 211, hôtel Saint-James; — rue Saint-Honoré, 223, hôtel de Lille et d'Al- bion; — rue de l'Arcade, 17, hôtel Bed- ford; — boulevard des Capucines, Grand- Hôtel.

La lettre V des *omnibus* conduit de la barrière du Maine au chemin de fer du Nord par la Croix-Rouge, la rue Bona-

Au-dessous sont représentées les principales villes du nord de la France. D'autres sculptures, un buste de Mercure sur la clef du grand arc, les têtes de Jupiter et de Neptune, exécutées en médaillons, complètent la décoration de la façade, dans laquelle se trouvent nettement indiquées les cinq divisions principales de l'intérieur de l'édifice.

Au milieu s'étend la grande nef; à g. sont les salles de départ, puis la salle des pas perdus; à dr., les salles d'arrivée et de vastes remises couvertes. La grande nef n'a pas moins de 70 mèt. de largeur; des colonnes en fonte supportant un comble en fer la subdivisent en une seule nef de 35 mèt. et deux bas côtés de 17 mèt. 50 cent.

Presque au sortir de la gare, après avoir laissé à g. l'hôpital la Riboisière, construit de 1846 à 1853, on passe dans une tranchée, sous le *boulevard de la Chapelle*, puis sous les rues *Jessaint*, *Doudeauville*, *Marcadet*. Au delà s'étendent sur la g. les *ateliers* et les *magasins du chemin de fer*. On longe à peu près parallèlement la Grande rue de *la Chapelle* (à dr.) et la chaussée de *Clignancourt* (à g.), qui côtoie le flanc oriental des buttes *Montmartre*. Passant ensuite au-dessus du *chemin de fer de ceinture*, on sort de l'enceinte des fortifications pour entrer dans la plaine Saint-Denis.

A peu de distance des fortifications, le chemin de fer se bifurque : l'embranchement qui se détache sur la dr. conduit à Soissons (*V.* section XIII), le tronçon principal se dirige vers le N., en longeant jusqu'à Saint-Denis les voies établies pour les trains du service circulaire (*V.* ci-dessus).

La **plaine Saint-Denis**, que l'on traverse, est la partie la plus basse d'un terrain d'environ 30 kil. de longueur, limité par Sannois et Frépillon à l'O., Maffliers au N., Louvres à l'E., et Paris au S. Le sol en est particulièrement propre à la culture des grains et des légumes; mais, depuis l'extension des limites de Paris, de nouvelles usines s'y établissent chaque jour.

Au temps des Romains, la plaine Saint-Denis, couverte de broussailles, était traversée par une voie qui conduisait de Paris à Senlis. Sur cette voie ont passé bien des armées ou des bandes d'envahisseurs : Francs, au v[e] s.; Normands, au xi[e]; Allemands d'Othon II, au x[e]; Anglais, au xiv[e] et au xv[e]; Russes, Anglais, Prussiens coalisés, en 1814 et en 1815.

Là, durant le moyen âge, venaient en grande pompe les écoliers de Paris accompagnant leur recteur, quand ce dignitaire allait à la foire du Lendit prélever, par privilége du roi, le parchemin nécessaire aux travaux de l'Université. Depuis Charles le Chauve, qui l'institua, cette foire se tint entre Saint-Denis et Montmartre; en 1552, elle fut transférée à Saint-Denis, et bientôt après la promenade solennelle du recteur cessa d'être célébrée.

Le Lendit attirait une foule assez souvent désordonnée; les écoliers ne se faisaient pas faute, on le pense bien, de rendre cette réunion aussi turbulente que possible ; mais l'histoire a conservé aussi le souvenir

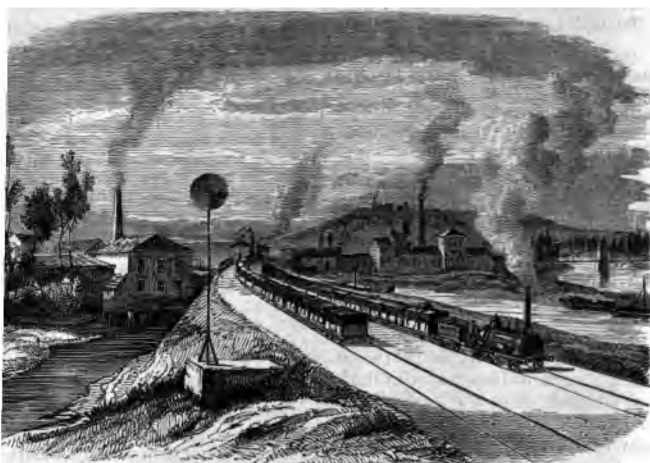
parte, le Louvre, la place des Victoires et la rue du Faubourg-Poissonnière.

Les prix des places sont ainsi fixés :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
»	Paris...... dép.	» »	» »	» »
7	Saint-Denis.....	» 80	» 60	» 40
10	Épinay..........	1 10	» 85	» 60
12	Enghien........	1 35	1 »	» 75
15	Ermont.........	1 70	1 25	» 90
18	Franconville.....	1 90	1 45	1 05
21	Herblay.........	2 25	1 70	1 25
30	Pontoise........	3 25	2 45	1 80
31	Saint-Ouen......	3 25	2 45	1 80
36	Auvers..........	3 70	2 70	2 05
42	L'Isle-Adam.....	4 35	3 30	2 40
49	Beaumont.......	5 05	3 80	2 75
55	Boran	5 60	4 20	3 10
59	Précy...........	5 70	4 30	3 15
63	Saint-Leu.......	5 70	4 36	3 15
70	Creil.......... ...	5 70	4 30	3 15

;s scandales qui eurent lieu ı plaine Saint-Denis, au siècle r. Les obsèques de Louis XIV, .érailles d'Henriette de France, ; Louis XV (1752), et celles de XV lui-même (mai 1774), fu- occasion de scènes bruyantes. ıple, sur le passage du cortége e, dansait et chantait avec une ıaineuse; l'escorte était aussi ınte : des mousquetaires jetaient ınt au milieu du public leurs ;s usées ou allumées, non sans quolibets et sans insultes des deux parts.

Saint-Ouen, v. de 5804 hab., à 1 kil. à g. de la voie, possède un port important sur la Seine et une gare qui expédie les marchandises à Paris par un chemin de fer spécial se reliant au chemin de fer de ceinture. Les **docks Saint-Ouen** appartiennent à une compagnie anonyme, dont le siége social est établi à Paris, rue Saint-Lazare. Le bassin a 200 mèt. de longueur, 25000 mèt. de superfi-



Environs de Saint-Denis.

le canal, perpendiculaire à la ;, a 600 mèt. de longueur sur 50 ırgeur. Une écluse, longue de 60 et large de 12 mèt., fait commu- er ce port avec la Seine.

ı remarque aussi à Saint-Ouen *.âteau* (entouré d'un beau parc) Louis XVIII adressa aux Fran- le 2 mai 1814, une déclaration lable où il posait les bases de la te constitutionnelle. Ce domaine, té en 1745, par Mme de Pompa- , appartient aujourd'hui à Mme la cesse de Craon. Le château a été reconstruit avec magnificence de 1817 à 1823.

Des *omnibus* conduisent de Batignolles à Saint-Denis, par Saint-Ouen (30 c. la sem. et 40 c. le dim.).

La voie ferrée, parallèle à la route de terre de Paris à Saint-Denis, atteint, à peu de distance de cette dernière ville, le *canal Saint-Denis*. Ce canal, partant de la gare circulaire établie sur le canal de l'Ourcq, à 700 mèt. du bassin de la Villette, aboutit à la Seine au hameau de la Briche. Sa longueur est de 6647 mèt. Il met

la Seine. par le canal Saint-Martin, en communication avec elle-même, et abrége ainsi de 29 kil. le trajet du pont d'Austerlitz à la Briche.

1re STATION. — SAINT-DENIS.

7 kil. 200 mèt. de la gare de Paris, 5 kil. de la Chapelle, 7 kil. de Montmartre, 6 kil. 500 mèt. de la Villette, 9 kil. 600 mèt. de Notre-Dame. 5 kil. de la gare d'Enghien, 4 kil. 200 mèt. d'Aubervilliers, 3 kil. de Saint-Ouen, 6 kil. de Clichy, 4 kil. de Gennevilliers, 8 kil. de Colombes, 3 kil. d'Épinay, 4 kil. de Pierrefitte. 4 kil. de Stains, 7 kil. du Bourget, 3 kil. de Villetaneuse.

Omnibus (10 c.), à tous les trains, de la station du chemin de fer dans l'intérieur de la ville. — *N. B.* L'église canoniale est à 10 min. de la station.

OMNIBUS de Batignolles à Saint-Denis (40 c. la sem. et 50 c. le dim.).

Les RESTAURANTS, nombreux à Saint-Denis, ont la réputation de bien préparer les fritures et les matelotes traditionnelles. Les plus anciennement connus sont ceux de la *Croix-Blanche*, place d'Armes, 8; — du *Lapin-qui-Fume*, rue de Paris; — de l'*Hôtel du Grand-Cerf*, — et de la *Renommée des talmouses*.

Saint-Denis, ch.-l. d'arrond. du départ. de la Seine, ville de 26117 hab., doit une certaine importance militaire à sa situation dans la zone de défense de Paris et aux fortifications qui la couvrent du nord à l'est, en formant une espèce de demi-cercle dont les saillants s'appuient à la Seine et au canal; l'ensemble de ces fortifications est complété par deux forts, dont l'un, le fort de la Briche, touche au chemin de fer du Nord. — Son importance industrielle, considérable au moyen âge, était bien déchue dans les deux derniers siècles et dans les quarante premières années du siècle; mais elle s'est relevée depuis et s'accroît constamment; des fabriques aussi nombreuses que variées, chassées de Paris par l'élévation des loyers et par la cherté des denrées alimentaires, viennent s'établir à Saint-Denis, où le prix de la main d'œuvre est encore moins élevé. Aussi la spéculation ne cesse-t-elle d'y construire des maisons et des manufactures. Deux ruisseaux, le Crould et le Rouillon, sont, ainsi que le canal Saint-Denis, d'une grande utilité pour les industriels de la ville.

Saint-Denis doit son origine, ou du moins son importance, à la célèbre abbaye que Dagobert fonda au lieu où avait été enterré l'apôtre de Paris. Ce prince voulut être lui-même enseveli dans la magnifique église qu'il avait fait élever, et la plupart de ses successeurs imitèrent son exemple.

Le monastère fondé par Dagobert fut, au moyen âge, un asile où se formèrent des savants, des artistes et même des hommes versés dans l'administration et la politique. Suger, le célèbre ministre de Louis VI et de Louis VII, en fut la principale gloire. Mais les richesses prodiguées par la piété des rois à l'église qui devait recevoir leurs restes attirèrent plusieurs fois sur la ville et sur l'abbaye de Saint-Denis la dévastation et le pillage. Saint-Denis, en effet, eut beaucoup à souffrir, en 1358, des troupes de Charles le Mauvais, en 1411 des Bourguignons et des Flamands de Jean sans Peur, en 1430 des Anglais, en 1567 des Huguenots. Henri IV s'empara, en 1590, de la ville, qui s'était donnée aux Ligueurs, et fit son abjuration dans l'église trois ans après. Louis XIV retira à l'abbaye une partie de ses revenus (il n'aimait pas l'église de Saint-Denis, qui lui inspirait des idées lugubres), et la ville était déjà fort déchue quand la Révolution éclata. L'abbaye fut supprimée (1792); les sépultures royales furent violées (1793). Un décret impérial de 1806 rendit l'église au culte; quatre ans plus tard, les bâtiments du monastère furent affectés à une maison d'éducation pour les sœurs, les filles et les nièces des membres de la Légion d'honneur.

Louis XVIII est le dernier roi qui ait été enterré à Saint-Denis. Napoléon III a reconstitué le chapitre établi par Napoléon Ier. Ce chapitre se compose de chanoines évêques et de chanoines du second ordre.

Au sortir de la gare, on aperçoit devant soi la nouvelle *église paroissiale*, construite, de 1864 à 1867, par M. Viollet-le-Duc, dans le style du XIIIe s. Toutes les voûtes de cette



Église canoniale de Saint-Denis (façade occidentale).

église, peinte à l'intérieur, au lieu d'être à nervures, sont simplement en calotte. Le clocher, élevé au-dessus d'un porche extérieur, est surmonté d'un toit aigu en pavillon. Derrière l'autel principal se trouve une chapelle hexagonale. Plusieurs escaliers descendent dans une crypte qui s'étend jusqu'aux transsepts.

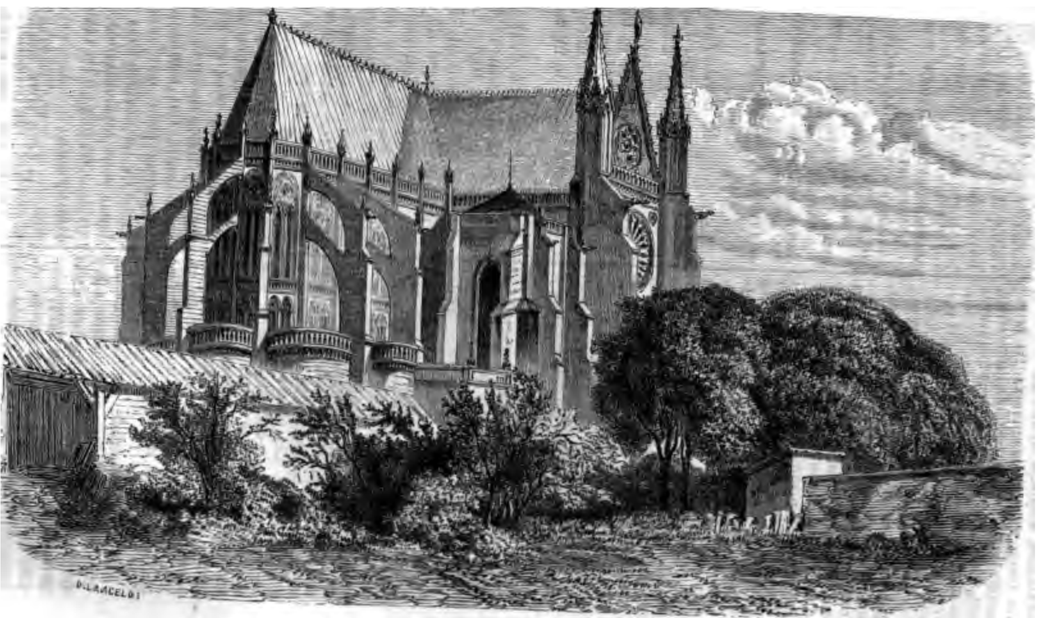
L'église canoniale (mon. hist.) n'est plus la basilique **bâtie** par Dagobert. Le majestueux édifice qui subsiste aujourd'hui et dont l'histoire est résumée ci-dessous ne date que des XIIe et XIIIe s.

L'église de Saint-Denis fut reconstruite une première fois par Pépin le Bref et une seconde fois peut-être au XIe s. Enfin, au milieu du XIIe s., Suger jeta les fondements d'un édifice qui devait surpasser en magnificence tous ceux qui l'avaient précédé. Il commença par la façade, construisit l'abside et ensuite la nef, qu'il ne put sans doute terminer. Mais, son œuvre donnant des inquiétudes à cause du peu de solidité des fondations, l'abbé Eudes Clément entreprit, vers 1230, la reconstruction des parties internes du chœur, du transsept, de la nef, et remplaça par une flèche en pierre la flèche en charpente de la tour septentrionale de la façade, qu'un incendie, causé par la foudre, avait renversée en 1219. Tous ces travaux ne furent terminés que sous le règne de Philippe le Hardi. Au XIVe s., des chapelles furent établies entre les contre-forts du bas côté N. de la nef, et, depuis cette époque jusqu'à la Révolution, aucun changement ne vint modifier les parties principales de l'eglise.

« Depuis Dagobert, dit M. Viollet-le-Duc, les rois français étaient ensevelis dans l'église abbatiale (des sarcophages mérovingiens et carlovingiens ont été trouvés en assez grand nombre au-dessous du pavé de la basilique de Dagobert). On comprend que ces changements avaient dû dégrader et peut-être détruire entièrement la plupart des monuments élevés sur les sépultures royales, en admettant que ces sépultures fussent surmontées de tombeaux. Quoi qu'il en fût, saint Louis voulut donner aux sépultures [illegible] un aspect monumental [illegible] d'abord, à la gauche [illegible] l'autel, au bas du sanctuaire, [illegible] au roi Dagobert, sous lequel furent placés les restes de ce prince, ainsi que les ossements de la reine Nanthilde, sa femme, et de son fils Sigebert. Puis, des deux côtés du chœur des religieux, c'est-à-dire dans le transsept, en prolongement des piliers de la nef, Louis IX éleva des tombeaux avec effigies aux princes et princesses dont voici les noms : Pépin et Berthe sa femme, Louis et Carloman, Clovis II et Charles Martel, Eudes et Hugues Capet, Robert le Pieux et Constance d'Arles, Henri Ier et Louis VI, Constance de Castille, seconde femme de Louis VII, et Philippe, fils aîné de Louis VI, Carloman, roi d'Austrasie, et Hermentrude, première femme de Charles le Chauve. Quant au tombeau de ce prince, qui datait des premières années du XIIIe s., il était en bronze et placé au milieu du chœur des reliques. Depuis lors, tous les rois de France jusqu'à Henri II eurent leur monument à Saint-Denis. »

C'est de 1793 que datent les premiers actes de destruction et de vandalisme qui ont nécessité de nos jours le remaniement presque total de l'édifice et la reconstruction entière de certaines parties. Le 12 octobre commença la profanation des tombeaux; les statues et les bas-reliefs qui les couvraient, les vitraux qui garnissaient les fenêtres, un grand nombre d'objets mobiliers furent réunis confusément, en 1795, dans le croisillon S. de l'église. « Cependant, dès l'année 1795, Alexandre Lenoir avait réclamé, au nom de la commission des arts, pour le musée des monuments français dont la formation avait été arrêtée par le gouvernement, tous les débris de Saint-Denis. Les statues qui existaient encore, des fragments d'autels, de pavages, de mosaïques, les monuments entiers de Dagobert, de Louis XII, de François Ier et d'Henri II furent donc transportés, morceau par morceau, au musée des Petits-Augustins, dans des fourgons d'artillerie. »

Malheureusement, des tombeaux en bronze avaient été envoyés à la fonte, des statues avaient été mutilées, des vitraux brisés et de nombreux objets perdus. Napoléon Ier « prétendit rendre à la basilique son ancienne splendeur. L'Empereur voulait consacrer cette église aux dynasties qui s'étaient succédé sur le trône de France, et en faire la sépulture impériale. Il ne pensait pas à replacer tous les monuments transportés au musée des monuments français auquel d'ailleurs il portait un intérêt très-vif mais il eût voulu signaler le passage de tant de



Église canoniale de Saint-Denis (côté septentrional).

princes dans la vieille église par une série de statues, d'épitaphes, etc. Dans ce but, des travaux furent commencés. Ils ne répondirent pas à l'attente de l'Empereur, qui, visitant au commencement de 1813 les ouvrages déjà faits, manifesta son mécontentement avec une telle vivacité, que l'architecte en mourut, dit-on, de chagrin.

La Restauration rendit les objets déposés au musée des Petits-Augustins. « Saint-Denis, ajoute M. Viollet-le-Duc, reçut alors, non-seulement les tombeaux authentiques, mais un grand nombre d'autres monuments provenant des abbayes de Royaumont, de Maubuisson, des Jacobins, des Célestins de Paris, etc. De ces réunions on composa, dans les cryptes, le plus singulier mélange. Voulant présenter une suite non interrompue de rois et de princes du sang par ordre chronologique, des statues furent baptisées à nouveau; d'un tombeau on en fit deux ou trois..... Aucun des monuments de Saint-Denis ne reprit sa place; d'ailleurs, le sol de l'église avait été exhaussé sans aucun motif raisonnable, et, de 1815 à 1848, 7 300 000 fr. furent employés à mutiler la vieille église, à jeter le désordre dans tous les tombeaux, à la couvrir interieurement de décorations en style gothique d'opéra-comique, et, en fin de compte, à la mettre à deux doigts de sa ruine complète. » En outre la flèche, foudroyée en 1837, fut mal reconstruite, et il fallut démolir la tour septentrionale jusqu'à la hauteur du toit de la nef. Les immenses travaux entrepris en ce moment, sous la direction de l'illustre architecte que nous venons de citer plusieurs fois, réparent les dégâts causes par les dévastations et les restaurations antérieures, et rendront à la basilique son aspect primitif. Les piliers de la nef ont été repris en sous-œuvre; la façade sera *démontée* en quelque sorte, refaite avec les mêmes matériaux et complétée. Les tombeaux des princes des dynasties royales presque qui n'ont pas été détruits en 1793 ont tous repris leurs anciennes places dans l'église supérieure.

L'église canoniale de Saint-Denis, qui a la forme d'une croix latine, offre trois belles façades. La *façade occidentale* (V. le dessin, page 243), percée de trois portes, s'élève sur la petite place de la Mairie. Le clocher de g., qui comprenait deux étages et une flèche en pierre, sera rétabli.

Sous une des trois arcades qui surmontent la porte centrale, une inscription moderne en vers rappelle que l'abbé Suger, avec les biens de l'abbaye, construisit l'église de Saint-Denis, et qu'elle fut consacrée en 1140 :

AD DECVS ECCLESIÆ QVÆ FOVIT ET EXTVLIT ILLVM
SVGGERVS STVDVIT AD DECVS ECCLESIÆ.
DEQVE TVO TIBI PARTICIPANS, MARTYR DIONYSI,
ORAT VT EXORES FORE PARTICIPEM PARADISI.
ANNVS MILLENVS ET CENTENVS QUADRAGENVS
ANNVS ERAT VERBI QVANDO SACRATA FVIT.

La *façade du nord* offre une belle porte, appelée *porte des Valois*. Cette porte est surmontée d'une rose et flanquée de deux tours inachevées, qui dépassent à peine le toit des bas côtés de la nef. La *façade du sud* ou *porte des Bénédictins* offre aussi une belle rose; elle est de même flanquée de tours.

A l'intérieur, les deux premières travées de la nef, formant le vestibule, sont du temps de Suger. Jusqu'à la 8ᵉ travée inclusivement, le bas côté de g. est accompagné de chapelles; à dr., une longue chapelle en mauvais style gothique, où ont été rassemblés de nombreux objets d'art, occupe 5 travées : elle doit être démolie afin de dégager le collatéral. A la 9ᵉ et à la 10ᵉ travée, les collatéraux sont doubles.

A la 6ᵉ chapelle de g. et, à dr., à la 7ᵉ travée, commence la série des **tombeaux** des rois de France et des autres princes qui ont été inhumés à Saint-Denis. Ces tombeaux sont trop nombreux pour que nous entreprenions de les décrire tous. Tous, d'ailleurs sont authentiques, c'est-à-dire qu'ils sont tels qu'ils étaient avant la Révolution.

1° CÔTÉ NORD DE L'ÉGLISE.

6ᵉ *chapelle* (8ᵉ *travée*). *Charles*, duc d'*Alençon*, et *Marie d'Espagne*.

me. *Léon de Lusignan,* roi d'Ar-
.
ravée (2e collatéral). *Catherine*
rtenay. Louis de France, comte
is, et *Marguerite,* sa femme.
le pilier qui sépare la 9e tra-
la 10e et le 2e collatéral du
atue de *Marie de Bourbon,*
e de Poissy. En face, près du
adossé au mur, *Charles de*
, comte de Valois. — Entre la 9e et la 10e *travée. Blanche,* femme de Philippe VI, et *Blanche de France,* sa fille.

10e *travée* (2e collatéral). *Charles d'Anjou,* roi de Sicile. *Louis* et *Philippe d'Alençon. Blanche de France,* fille de saint Louis. — 10e *travée* (grande nef). *Louis,* fils de saint Louis. *Philippe,* frère de saint Louis.

Transsept En entrant par le 2e collatéral : **tombeau de Louis XII et**



Tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

ne de Bretagne. Le roi et la
sont représentés deux fois :
et morts, sur le sarcophage;
its et agenouillés, sur la plate-
e du tombeau. On y voit, entre
s bas-reliefs : l'entrée de Louis XII
an, le 6 octobre 1499; le passage
nontagnes de Gênes, avril 1507;
itaille d'Agnadel, gagnée sur les
tiens le 14 mai 1509. Ce magni-
tombeau a passé longtemps pour avoir été exécuté à Venise par Paul Ponce; il paraît certain aujourd'hui qu'il a été fait à Tours, sous la direction d'un Français, Jean Juste, et terminé dans cette ville en 1591.

Tombeau d'Henri II et de Catherine de Médicis (dans le même transsept). — Chef-d'œuvre admirable de Germain Pilon. Construit d'un beau marbre blanc, ce tombeau est orné de douze colonnes composites

élevées sur un soubassement en forme de piédestal. Quatre ravissantes statues de bronze, qui représentent, les quatre Vertus cardinales, et qui passent pour être chacune l'image d'une des maîtresses d'Henri II, sont placées aux angles. Au milieu gisent, morts et nus, Henri I et Catherine de Médicis en marbre. Au-dessus de l'entablement, tous deux sont représentés une seconde fois vivants et à genoux, en bronze. Ils avaient autrefois, devant leurs mains, des prie-Dieu en bronze qui ont disparu.

Au delà des transsepts et dans l'axe de l'édifice, se trouve le *maître-autel*, aux côtés duquel deux petits escaliers donnent accès vers l'abside ou *chœur des reliques*. On arrive également à cette partie de l'église par deux belles rampes de 18 marches.

1re *travée du chœur. Philippe VI et Jean II. Philippe V, Charles IV et Jeanne d'Évreux. Blanche de France.*

2e *travée* (chœur des reliques). *Statues* drapées *d'Henri II et de Catherine de Médicis. Marie de Bourbon.*

Dans le 1er bas côté du N. et à g. du grand autel se trouvent d'autres tombeaux. *Robert d'Artois* et *Constance*, sa femme. *Louis le Hutin* et *Jean*, son fils. *Henri Ier. Louis VI. Jeanne de Navarre*, fille de Louis X. *Clovis Ier. Childebert Ier. Carloman. Hermentrude*, femme de Charles le Chauve. *Philippe*, fils de Philippe IV. *Constance de Castille*, femme de Louis VII.

2° CÔTÉ SUD DE L'ÉGLISE.

9e *travée* (2e collatéral). **Tombeau de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan.** — Bel ouvrage de la Renaissance autrefois placé dans l'église des Célestins de Paris. Le soubassement, carré, est orné des statues des douze Apôtres et des martyrs. Sur le soubassement sont couchées les statues de Charles, duc d'Orléans, et de Philippe d'Orléans, comte de Vertus. Du milieu du soubassement s'élève un pédicule qui supporte un sarcophage surmonté des statues de Louis et de Valentine. Entre les deux collatéraux, *Charles*, comte *d'Étampes*.

10e *travée* (2e collatéral). *Vase* renfermant le cœur de François Ier. Entre les deux collatéraux, Marguerite de Flandre. Entre la 10e travée et le transsept (2e collatéral), **tombeau de François Ier et de Claude de France.** — Ce monument, l'un des plus splendides de la Renaissance, a été commencé en 1552, sous la direction de Philibert Delorme. La partie sculpturale est l'œuvre de Pierre Bontemps, d'Ambroise Perret, de Jacques Chantrel, de Pierre Bigoigne, de Bastile Galles et de Jean de Bourgy. Les bas-reliefs représentent les principaux faits militaires de François Ier: Marignan, Cérisoles, etc. Les figures agenouillées sur la plate-forme sont celles de François Ier et de Claude de France, sa femme, du dauphin François et de Charles d'Orléans, leurs fils, de Charlotte de France, leur fille.

Dans le 1er collatéral et dans le transsept. *Louis III et Carloman. Isabelle d'Aragon. Philippe III. Philippe IV. Clovis II. Charles Martel. Béatrix de Bourbon. Renée d'Orléans.*

1re *travée du chœur* (2e collatéral auquel s'ajoute une chapelle du XVe s. qui déborde sur le transsept). *Charles V et sa femme. Du Guesclin. Charles VI et Isabeau de Bavière. Ex-voto* provenant de l'abbaye de Royaumont et offert à Notre-Dame par les sergents d'armes du roi, après la bataille de Bouvines. A dr. du maître-autel, *tombeau de Dagobert*. La statue de ce roi, représenté mains jointes et couché, est moderne. Le reste du monument date du XIIIe s. Les bas-reliefs montrent saint Denis révélant en songe à un anachorète nommé Jean que l'âme de Dagobert est tourmentée par les démons. Des diables, de la laideur la plus hideuse, ont fait entrer dans une barque et maltraitent cette pauvre âme, qui est figurée par un enfant nu por-



Intérieur de l'église canoniale de Saint-Denis.

tant une couronne. Saint Denis, saint Martin et saint Maurice viennent au secours du roi et mettent les diables en fuite. L'âme délivrée s'élève vers le ciel, soutenue sur un drap que saint Denis et saint Martin tiennent chacun par un bout. Malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, ce tombeau passe, à juste titre, pour un des monuments les plus curieux du moyen âge, comme œuvre d'art et à cause du caractère allégorique de son ornementation. Debout, des deux côtés du tombeau, sont les statues de Sigebert, fils de Dagobert, et de la reine Nanthilde. La première est moderne. La statue de Nanthilde est un des plus beaux spécimens de l'art au XIII[e] s. « La figure est d'une beauté sérieuse. Plongée dans la méditation, la reine tient un livre de sa main droite, et, de l'autre, tord un lacet qui pend de son cou. Sa tête est légèrement inclinée. Un nuage de tristesse contracte son sourcil et pèse sur ses paupières : sa pensée semble en communication avec la tombe qui est à ses pieds. Sur les traits et dans le maintien règne un caractère d'ascétisme, et l'émaciation des formes, sans altérer la beauté, atteste la prédominance de l'esprit sur la chair. Le jeu de la chevelure est flexible ; les plis de la robe et du manteau ont beaucoup de liberté.... » (Ch. Magnin.)

2[e] *travée du chœur* (entre la grande nef et le collatéral). *Tombeau de Frédégonde*, dalle tumulaire du VII[e] s. provenant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris.

L'**abside** est surtout remarquable par ses chapelles, dédiées : celles de g., à Notre-Dame-la-Blanche, à saint Eustache, à saint Firmin, à sainte Osmanne, à saint Maurice, à saint Pérégrin ; — celle du centre, à la Vierge ; — celles de dr. (en redescendant) : à saint Cucufas, à saint Eugène, à saint Louis (sacristie haute), à saint Hilaire, à saint Romain, à saint Benoît, à saint Jean-Baptiste. Cette dernière est aussi appelée chapelle des Charles. Les trois chapelles absidales ont conservé leurs anciens **vitraux** intacts ; ils sont du temps de Suger, et ils offrent, avec la figure de cet abbé, les légendes explicatives qu'il avait fournies pour les sujets, tous tirés de la vie de Moïse ou de l'Apocalypse. Ces vitraux brillent de teintes exquises, et les couleurs sont dans un état de conservation incroyable.

La **crypte**, qui s'étend sous le chœur des reliques, a subi, à diverses époques, de nombreux remaniements ; mais les sept chapelles du rond-point, qui correspondent à celles de l'abside, datent du temps de Suger, et offrent même çà et là quelques vestiges des constructions antérieures.

Un caveau central, récemment éclairé et aéré par diverses ouvertures que M. Viollet-le-Duc y a fait pratiquer, ne reçoit pas la visite du public. Au bas de l'escalier qui y conduit se trouve, placé sur un tréteau de fer, le cercueil de Louis XVIII ; c'est là que les rois, suivant l'antique cérémonial, devaient attendre leur successeur, avant d'être descendus, pour toujours, dans la grande salle funéraire, qui s'ouvre à quelques pas plus loin au fond d'une étroite galerie. Cette salle renferme des cercueils contenant les restes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Mesdames Victoire et Adélaïde de France, du duc de Berry, assassiné en 1820, et de deux de ses enfants, morts peu de temps après leur naissance.

Dans une autre partie de la crypte, se présente, fermé par une grille de fer, le caveau des Condés où repose le prince Louis-Henri-Joseph, mort le 27 août 1830 (*V.* ci-dessous, Saint-Leu-Taverny).

Nous terminerons la description de l'église canoniale de Saint-Denis en donnant les principales dimensions de ce célèbre édifice :

Façade : largeur, y compris les contre-forts des faces latérales.	33[m],50

dans œuvre	108m,16
. plus grande	37 00
sous clef de voûte	28 92
.es plus grandes fenê-	
	10 52
totale de la nef	65 57
e la nef	11 65
es bas côtés	4 95
.e la tour du midi	58 13

n trésor de Saint-Denis. nenses richesses s'étaient ac-s pendant des siècles dans la : des Trois-Martyrs, car les rois y avaient presque tous déposé quelque tribut de leur munificence. Outre de nombreuses reliques, l'église possédait : des croix d'or données par Charles le Chauve et par Philippe Auguste; des vases d'agate, de cristal de roche et de porphyre; quinze reliquaires d'or et de vermeil; des châsses enrichies de pierreries; des statues d'argent, etc. On y gardait de plus une foule d'objets historiques, qui formaient à côté du trésor religieux un véritable musée. C'étaient



Crypte de l'église canoniale de Saint-Denis.

tres et les crosses des anciens de Saint-Denis; les insignes : qui avaient figuré soit aux soit aux funérailles des rois reines; une couronne, un scep-le épée et des éperons que la on attribuait à Charlemagne; se romaine en bronze connue : nom de fauteuil de Dagobert; mme; la main de justice de ouis; l'épée de Jeanne d'Arc; its que Louis XIV portait lors sacre, etc. — Les cartulaires de l'abbaye étaient aussi conservés avec soin en même temps que des registres d'annales. C'est d'après ceux-ci que le bénédictin Jean Chartier composa, dans la première moitié du xve s., les *Grandes chroniques de Saint-Denis*, trois fois imprimées depuis. La 1re édition est de 1476. Mêlée de beaucoup de fables, cette compilation est cependant pleine d'intérêt pour l'histoire de l'ancienne monarchie, surtout relativement aux princes de la troisième race.

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1793, en présence du commissaire du district et de la municipalité de Saint-Denis, les châsses, les reliques, etc., furent placées dans de grandes caisses de bois, et le tout partit, le 13, dans des chariots, pour être conduit à la Convention, avec un nombreux cortége de garde nationale et d'habitants de la ville. La plupart des objets précieux qui composaient le trésor furent dispersés ou fondus. Ce qui restait de manuscrits dérobés à tous les anciens pillages fut transporté à la Bibliothèque nationale.

La **maison impériale Napoléon**, qui occupe les bâtiments de l'ancienne abbaye, est placée sous la surveillance de l'autorité du grand chancelier de la Légion d'honneur. Ce dignitaire présente les élèves à la nomination de l'Empereur. 400 places gratuites sont réservées aux filles légitimes des membres de la Légion d'honneur sans fortune, ayant au moins le grade de capitaine ou une position civile correspondant à ce grade. 50 places d'élèves, aux frais des familles, sont données aux filles, petites-filles, sœurs, nièces ou cousines des membres de l'ordre. Les élèves sont admises de 9 à 11 ans, en commençant par celles qui sont le plus près d'atteindre la limite d'âge. Il ne peut être accordé qu'une seule place gratuite par famille. Toute jeune fille, au moment de son admission, doit être en état de subir un examen constatant qu'elle sait lire et écrire, et qu'elle possède, outre les éléments du catéchisme, les premières notions d'histoire sainte et de grammaire. Avant l'entrée d'une élève gratuite ou pensionnaire, les parents payent la somme de 300 fr., représentant la valeur du trousseau qui lui est fourni. Le prix de la pension d'une élève aux frais des familles est de 900 fr., payable par trimestre et d'avance. La sortie des élèves est fixée à 18 ans. La maison impériale Napoléon de Saint-Denis est régie par une surintendante qui a sous ses ordres 5 dignitaires, 12 dames de première classe, 33 dames de deuxième classe, 10 dames novices et 20 postulantes. Les dames portent, mais dans l'intérieur de l'établissement seulement, une distinction honorifique, qui consiste en une croix à quatre branches, émaillée de blanc, avec des rayons en or poli dans les entre-deux, et surmontée de la couronne impériale ; au centre est un médaillon de forme ovale représentant la Vierge, émaillée sur un fond d'or rayonnant, avec la légende: *Maison de Saint-Denis;* sur l'autre côté, émaillé bleu, est inscrite la devise de la Légion d'honneur: *Honneur et Patrie*. La surintendante porte cette décoration attachée au grand ruban de la Légion d'honneur; les dignitaires la portent en sautoir; les dames de première classe portent la décoration à l'épaule gauche, avec le ruban d'officier de la Légion d'honneur; et les dames de deuxième classe avec le ruban de chevalier. La décoration est en argent pour les dames novices, et sans couronne pour les demoiselles novices. Les postulantes portent seulement à l'épaule gauche le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

Industrie et commerce.

Saint-Denis possède de nombreuses fabriques d'impressions sur étoffes, de cardes, de plomb laminé, de gélatine, d'amidon, de bougies, de chandelles, de carton, de salpêtre, de soude, de cuirs, de cordages, de produits chimiques. Cette ville renferme, en outre, des blanchisseries de toiles, des lavoirs de laine, des moulins à pulvériser le bois de teinture, des tanneries, des brasseries, des moulins à farine, des pépinières, un atelier pour la construction des machines. Elle fait un commerce actif en farines, vins, vinaigre, bois et laines. Des foires s'y tiennent le premier et le deuxième mercredi après la Saint-Barnabé, le premier mercredi de novembre et le samedi suivant ; celle du

r. p. 240) est très-importante vente des moutons.
)enis communique, par deux spendus, avec la rive g. de et avec l'**île Saint-Denis** .; restaurants, matelotes et dont l'étendue est d'un kil. Au IXᵉ s., cette île était par une forteresse qui in- ait cruellement les moines de ; mais, en 1008, le seigneur hâteau, Bouchard le Barbu, ccord avec le roi pour quitter ecevoir, en dédommagement, rency. Telle est l'origine du prirent les *premiers barons* s. En 1373, Charles V donna Saint-Denis aux religieux.
là de Saint-Denis, le chemin bifurque en deux lignes, qui gnent un peu en deçà de Creil, voir parcouru, celle de g. 58 le de dr. 40 kil. environ.
gne de dr. est la plus fréquen- les voyageurs qui se rendent à . Compiègne et aux villes du Elle sera décrite ci-dessous, Compiègne. Au delà de l'em- ement, la ligne de Creil par se ou la ligne de g. traverse la qui conduit de la ville à l'île Denis, le canal, le Rouillon, ute départementale, le fort la , et enfin la route de Paris au Dans ce trajet, la Seine apparaît ment sur la g.; à dr., l'attention irée par les établissements in- els de Saint-Denis. Plus loin on que sur la dr. *Villetaneuse* (489 et sur la g. Épinay, avant de er à la station de ce nom.

2ᵉ STATION. — ÉPINAY.

le Saint-Denis, 10 kil. de la gare 'aris. — Le village est à : 1 kil. nèt. de la station, 2 kil. d'Enghien, . d'Argenteuil, 13 kil. de Paris par ute de terre.

IBUS à tous les trains, 20 c.

inay, v. de 1290 hab. (Seine), gréablement situé sur la rive dr. de la Seine et traversé par la route de Paris au Havre. Il a vu naître le maréchal Maison. Dagobert y avait, dit-on, un château. Après avoir appartenu aux Montmorency, il fut possédé par l'abbaye de Saint-Denis jusqu'au commencement du xvᵉ s. En 1741 la seigneurie fut achetée par un fermier général, M. de la Live de Bellegarde, qui y maria sa fille au comte d'Houtetot. Ses plus belles maisons de campagne ont eu pour propriétaires le comte de Lacépède, M. de Sommariva, Mme de Montmorency-Luxembourg, duchesse de Beaumont, etc. Elles ont bien souvent depuis changé de propriétaires. L'*église* a été bâtie par le duc de Bourbon, prince de Condé, et dédiée le 21 avril 1743.

Au delà de la station d'Épinay, on découvre sur la dr. les coteaux de Montmorency, sur la g. ceux de Sannois. On sort du département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise et on passe entre les hameaux de *la Barre* (dr.) et Ormesson (g.), avant d'entrer dans une longue tranchée qui se continue jusqu'à Enghien.

3ᵉ STATION. — ENGHIEN-LES-BAINS.

12 kil. de la gare de Paris, 5 kil. de la station de Saint-Denis, 2 kil. d'Épinay, 800 mèt. de la Barre, et d'Ormesson; 2 kil. 1/2 de Deuil, 2 kil. de Montmorency par la route de terre, 3 kil. par le chemin de fer, 2 kil. de Soisy, 2 kil. de Saint-Gratien, 4 kil. de Sannois, 5 kil. d'Argenteuil par la route de terre.

HÔTELS ET RESTAURANTS : — *des Quatre-Pavillons*; — *des Bains* (les personnes logées dans ces deux hôtels jouissent des mêmes avantages que les personnes logées à l'établissement); — *d'Enghien*; — *de la Paix* (restaurant Touzé); — *Pavillon Talma* (magnifique situation au bord du lac), etc. Nombreux appartements à louer.

GRAND ÉTABLISSEMENT DES EAUX MINÉRALES D'ENGHIEN.

Le prix de la pension et du traitement hydrothérapique est de 150 fr. par semaine. Dans ce prix de 150 fr. sont compris, outre le logement et la nourriture

la jouissance du salon, du billard, des journaux, des parcs, le linge et le service. Le chauffage particulier et l'éclairage seulement se payent à part. Le prix de la pension est payable par semaine et d'avance. On trouve dans l'Établissement des pavillons isolés, des appartements et des chambres de choix à des prix qui varient selon leur importance, leur luxe et leur disposition respective.

Tarif des bains et douches (linge compris).
Bains.

Bain sulfureux	3 »
Par abonnement de 15 cachets	2 80
Bain sulfureux avec douche laryngienne	4 50
Par abonnement	4 30
Bain sulfureux pur, chauffé à la vapeur	4 »
Bain de vapeur en étuve	4 50
— de vapeur en caisse aromatique.	4 50
Bain russe, avec immersion d'eau froide ou tiède	5 »
Bain sulfureux de siége	2 »
— de jambes, de bras	2 »
— d'enfant	2 »
Bain, eau douce	2 20
— de siége, eau courante	2 »
— de pieds	1 50
Piscine	1 50

Bain avec salon et lit de repos : 6 francs.

Douches de toutes pressions et de toute température (linge compris).

Les Douches du Grand Établissement Thermal d'Enghien ont une puissance de 27 mètres de hauteur.

Grande douche sulfureuse	4 10
Par abonnement de 15 cachets	3 90
Douche sulfureuse en baignoire avec bain	4 60
Par abonnement	4 40
Douche écossaise	3 50
Eau sulfureuse ou ordinaire. Douches en gouttes	2 50
— en pluie	2 »
— ascendantes.	2 50
Douches de vapeur	4 50
Douche utérine en poussière d'eau.	3 50
Fumigation sulfureuse cinabrée mercurielle, en caisse	5 »
Fumigation aromatique, etc	5 »
Douches nasales, — de larynx, — d'oreilles, — d'yeux, faciales	2 »

Massage : 3 fr. — *Friction :* 1 fr.

Linge supplémentaire.

Peignoir et robe de chambre	» 30
Serviette	» 10
Fond de bain	» 50
Pèlerine	» 10

Salle d'inhalation (linge compris).

La séance	2 50
Par abonnement de 15 cachets	2 20

Salle de respiration.

La séance	1 »

Eau en boisson.

Abonnement pour un mois	6 »
Le verre	» 10
La bouteille par emplissage	» 45
La demi-bouteille	» 35
Le quart de bouteille	» 25

Établissement hydrothérapique.

Eau de source ordinaire ou eau sulfureuse.

La séance	3 »
Par abonnement de 15 cachets	2 80

Priviléges accordés aux baigneurs abonnés.

Les baigneurs abonnés ont droit : — 1° à l'entrée gratuite dans les parcs et jardins, jours de fêtes et concerts exceptés; — 2° à une réduction de moitié sur le prix de l'abonnement au Casino, salon de lecture; — 3° à une réduction de moitié sur le prix d'entrée aux fêtes et concerts dans les parcs ; — 4° et dans la semaine, à la promenade en bateau sur le lac d'Enghien, à moitié prix du tarif.

Casino.

Les baigneurs non abonnés ou autres personnes payeront : — 1° Pour l'entrée au Casino, salon de lecture, et aux bals et fêtes; — 2° Pour l'entrée et le droit de promenade dans les parcs; — 3° Pour l'entrée aux fêtes et concerts dans les parcs et jardins :

Un mois	par personne	20 fr.
Quinze jours	—	12
La saison entière	—	50

NOUVEL ÉTABLISSEMENT.

(Avenue de Ceinture, 12.)

Tarif des bains et douches, linge compris.
Bains.

Bain sulfureux	2 50
Par abonnement de 10 cachets	2 20
Bain sulfureux avec douche laryngienne	4 »
Par abonnement de 10 cachets	3 80

e	4 »
ıreux pour enfants	1 50
u ordinaire	1 50
.ége	1 50
ieds	1 »

Douches.

›uche sulfureuse	3 50
ıement de 10 cachets	3 20
ı baignoire avec bain	4 »
ıement	3 80
n baignoire avec bain et laryngienne	4 50
e vapeur	3 50
scendante	2 »
:ossaise	3 »
ıryngienne	1 50

Linge supplémentaire.

	» 30
	» 10
bain	» 30
chambre	» 25

Hydrothérapie.

ordinaire ou eau sulfureuse.

ercle	2 »
n pluie	2 »
n colonne	2 »
ıiége, eau ordinaire	2 »

ıu sulfureuse en boisson.

ɜnt pour un mois	6 »
	» 10
lle par emplissage	» 45
›outeille	» 35
de bouteille	» 25

de l'eau minérale sulfureuse d'Enghien.

e 50 bouteilles	35 fr.
demi-bouteilles	30
quarts de bouteilles	25

de ces prix, 2 fr. pour caisse et ›.

ıADES EN BATEAU SUR LE LAC. ›, pour 1 personne, 2 fr. 50 c.; fr.; 3 pers., 3 fr. 60 c.; 4 pers., ·s., 4 fr. 50 c.; 6 pers., 4 fr. 80 c.; fr. 60 c.; 8 pers., 6 fr. 40 c. La heure se paye entière; au delà ps, on compte par demi-heure. ıés de l'établissement, sur la on de leur carte, ne payent que x (dim. et fêtes exceptés). Les ommencent et se terminent à ıère (*Jardin des Roses* : un est dû au batelier).

ɱENTS POUR LA PÊCHE : — un mois, 30 fr.; 15 jours, 15 fr.; 8 jours, 12 fr.; le jour, 2 fr. 50 c.

CHEVAUX ET ANES POUR LA PROMENADE. — Il y a plusieurs loueurs dans le village.

OMNIBUS à la station du chemin de fer pour Montmorency (30 c.), pour Drancy (2 kil., 10 c.), et pour Saint-Brice par Groslay (8 kil., 30 c.). — VOITURES pour les environs. — On traite de gré à gré.

Si, au sortir de la station, on tourne à g. on trouve à peu de distance une route qui, traversant à g. le chemin de fer, monte à Montmorency, et qui, à dr., conduit au lac d'Enghien, en formant une rue bien bâtie, bordée d'hôtels et de petites maisons à louer. C'est cette rue qui, avec les maisons de campagne situées autour du lac et au delà du chemin de fer, s'appelle le village d'Enghien-les-Bains.

Enghien-les-Bains, situé au N. O. de Paris, au pied des collines sur lesquelles s'élève la ville de Montmorency, est une création toute récente. Il y a une centaine d'années on n'y voyait qu'un moulin; mais un savant physicien du XVIIIe s., l'oratorien Cotte, qui fut curé de Montmorency en 1773, porta le premier son attention sur le ruisseau d'eau sulfureuse qui s'écoulait près du moulin, et adressa, en 1766, une lettre à ce sujet à l'Académie des sciences; découverte d'autant plus intéressante que les eaux sulfureuses, recommandées comme agent thérapeutique, se trouvent à une grande distance de Paris. Fourcroy publia, en 1788, l'analyse chimique des eaux d'Enghien. Mais plusieurs années d'abandon devaient séparer ces commencements de notoriété de l'année 1821, où M. Péligot, administrateur en chef de l'hôpital Saint-Louis, devint le véritable créateur d'Enghien, en mettant sa fortune dans l'entreprise qu'il fonda pour y appeler les malades. La caisse hypothécaire, créancière de M. Péligot, lui succéda dans l'établissement, et en resta propriétaire jusqu'en 1849.

Alibert, inspecteur des eaux d'En-

ghien, les recommanda à Louis XVIII, qui en fit usage pendant les dernières années de sa vie. Enghien ne tarda pas à devenir à la mode; des maisons de campagne s'y élevèrent; le monde élégant en fit un but de promenade. En 1851, Enghien fut érigé en commune; l'établissement des bains, plusieurs fois agrandi, vient d'être reconstruit; un nouvel établissement, fondé par M. Coquil en 1863, a été réuni au premier, et des maisons de campagne dans tous les styles s'élèvent des deux côtés du chemin de fer.

L'eau d'Enghien est la plus importante, et comme le type des eaux sulfureuses qu'on exploite dans le bassin de Paris. Elle émerge par cinq sources principales, dont le volume total est considérable, mais susceptible de grandes variations; ainsi MM. de Puysaye et Leconte l'ont vu, le 28 septembre 1852, de 26 915 litres, et, le 27 février 1853, de 61 824 litres.

Lorsqu'on vide, pour en faire la pêche, l'étang à l'extrémité duquel sont les sources, elles cessent de couler, et recommencent à donner de l'eau quand l'étang se remplit.

Cette eau est très-riche en soufre; limpide au sortir de terre, elle se trouble à l'air et dépose un sédiment blanc qui contient du soufre. Elle a une saveur amère un peu crue et sulfureuse; elle dégage à sa source une forte odeur d'acide sulfhydrique.

Le soufre s'y présente à l'état d'acide sulfhydrique libre, suivant Fourcroy, Delaporte et MM. de Puysaye et Leconte. MM. Fremy et O. Henry pensent qu'une partie de cet acide est combinée.

Température. Variable entre 10° et 14°.

Analyse par MM. de Puysaye et Leconte, pour un litre d'eau.

SUBSTANCES CONTENUES DANS L'EAU.	SOURCES.				
	Cotte.	Deyeux.	Péligot.	Bouland.	La Pêcherie.
	gr.	gr.	gr.	gr.	gr.
Azote	0,0195	0,0212	0,0232	0,0226	0,0447
Acide carbonique libre	0,1195	0,1176	0,1395	0,1213	0,1815
— sulfhydrique libre	0,0255	0,0294	0,0156	0,0247	0,0462
	0,1645	0,1682	0,1783	0,1686	0,2424
Carbonate de potasse	»	»	»	»	0,0167
— de soude	»	»	»	»	0,0677
— de chaux	0,2178	0,1811	0,1895	0,2282	0,2977
— de magnésie	0,0167	0,0582	0,0074	0,0583	0,0872
Sulfate de potasse	0,0089	0,0063	0,0091	0,0104	»
— de soude	0,0503	»	0,0427	0,0319	»
— de chaux	0,3190	0,3542	0,2769	0,3582	0,1761
— de magnésie	0,0905	0,0130	0,0918	0,0222	»
— d'alumine	0,0390	0,0330	0,0333	0,0454	0,0220
Chlorure de sodium	0,0392	0,0321	0,0365	0,0609	0,0430
— de magnésie	»	0,0772	»	»	»
Acide silicique	0,0287	0,0151	0,0179	0,0383	0,0509
Oxyde de fer	Traces.	Traces.	Traces.	Traces.	Traces.
Matière organique azotée	Indét.	Indét.	Indét.	Indét.	Indét.
	0,8101	0,7002	0,7351	0,8538	0,7613

La température et les éléments de l'eau d'Enghien ne permettent ni de la comparer ni de la substituer, dans beaucoup de cas, aux eaux sulfureuses



Le lac d'Enghien.

des Pyrénées. Elle est froide, et non thermale ; elle est calcaire et ne contient pas ou presque pas de soude et point de barégine; enfin elle n'est point gazeuse. Cette absence de certains éléments constitutifs des eaux pyrénéennes, défavorable à l'eau d'Enghien sous plusieurs rapports, permet de la conserver en bouteilles, et par conséquent de la transporter mieux que ses rivales du Midi.

Emploi. Boisson, bains et douches. — On boit l'eau d'Enghien à la dose d'un à trois verres, soit le matin, à jeun, soit répartis dans la journée. Chez quelques malades, elle pèse à l'estomac, ce qui nécessite dans son usage certaines modifications.

Médecin-inspecteur: M. de Puysaye. *Inspecteur-adjoint:* M. le Breton.

Propriétés thérapeutiques. Ces eaux sont excitantes; elles réussissent chez les malades à constitution lymphatique et dans certains cas de scrofules. On s'en trouve bien aussi dans le rhumatisme, dans les maladies des articulations, dans certains catarrhes; mais c'est surtout contre les affections des organes de la respiration et contre les maladies de la peau qu'elles sont employées avec succès.

Le *grand établissement des bains* a été récemment reconstruit : les nouveaux bâtiments ont la forme d'un rectangle et se composent d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. L'établissement possède 80 baignoires à trois robinets, des cabinets de douches à deux appareils et précédés chacun d'un vestiaire, des appareils pour bains d'eau pulvérisée, les appareils les plus récents pour le service hydrothérapique, des piscines, des cabinets de sudations, etc., et un vaste promenoir couvert.

Le *nouvel établissement* contient 40 cabinets et 50 baignoires.

L'*église* d'Enghien a été élevée de 1857 à 1867 au moyen d'un legs considérable de M. de Mora. Elle est de style roman, et n'a qu'un bas côté donnant sur la nef par des arcades en arc bombé. Le clocher se voit de loin : à la base de la flèche sont accroupis quatre animaux fantastiques.

Le **lac d'Enghien** est d'une longueur d'environ 1000 mèt. du S. au N., d'une largeur moyenne de 500 mèt.; sa superficie mesure 35 ares. Sa profondeur varie de 1 à 4 mèt. au temps des basses eaux. Le niveau s'élève de 70 cent. pendant les crues extraordinaires. Le pourtour est garni par un revêtement en pierres de taille de 300 mèt. de longueur, par des bordages en madriers de chêne, et le surplus se trouve bordé de fascinage. Le lac est alimenté par les ruisseaux de Soisy, d'Eaubonne, d'Ermont, par plusieurs sources voisines et par les eaux de puits artésiens forés dans les environs; le trop-plein se déverse dans un canal qui faisait tourner les roues du *moulin de la Galette.* Dans de semblables conditions, le lac d'Enghien ne peut pas mériter les reproches d'insalubrité adressés jadis avec raison au sol marécageux qui s'étendait à une certaine distance de ses bords, et dont pouvaient s'exhaler des miasmes paludéens nuisibles. Mais ces marais ont presque entièrement disparu sous les propriétés particulières dont le cordon sanitaire s'étend de jour en jour. — Le lac d'Enghien est peuplé de carpes, de tanches, de perches, de brochets, etc. Les propriétaires riverains ont le droit de pêche et de bateau. Outre la location du droit de pêche faite à un nombre considérable d'amateurs (*V.* ci-dessus le tarif), il se fait tous les trois ans une pêche générale dont le produit s'élève, dit-on, à 12 000 fr.

A l'extrémité N. du lac on remarque le château, d'apparence gothique, flanqué de tourelles, appartenant à M. Robin. De l'autre côté du chemin de fer s'étend le *bois Jacques* (*V.* ci-dessous, *Soisy*), dont les allées régulières servent de promenades aux baigneurs d'Enghien. A l'O., du côté de Saint-Gratien, se trouvent un

nbarcadère et un petit golfe .u lac par un pont sur lequel route qui longe les maisons ıagne de la rive dr. A l'extré- E., par laquelle se déverse le ın des eaux, est une belle e sur laquelle sont l'ancien de la Galette et quelques :tions modernes. Sur cette e s'ouvre, en vue du lac, le *Enghien*, acquis par la direc- ; bains. Les baigneurs en ont sance. A l'extrémité de cette , qui forme le prolongement ınde-Rue d'Enghien, une route 5 kil.) Argenteuil, après avoir elle de Saint-Denis à Pontoise; mmence la route qui longe les s de campagne de la rive dr. suit cette route, ou plutôt cette dée de villas et de jardins, et si, ı à son extrémité, on tourne à g., ve bientôt à Saint-Gratien. On ller aussi à Saint-Gratien en t, en face du grand établisse- *l'avenue de Ceinture*, qui tra- me partie du lac sur une belle ée.

ıt-Gratien se compose de deux distinctes : le village propre- lit, où se trouve l'église bâtie ı9 dans le style gothique, et le ɜr neuf. L'église renferme les du maréchal de Catinat avec tatue du maréchal par M. le de Nieuwerkerke, et un Christ ıire, donné par Fénelon à Ca- Dans cette dernière moitié de Gratien on remarque la maison mpagne acquise en 1853 par la sse Mathilde (Mme Demidof), ıe il y a un demi-siècle par le de Luçay, préfet du palais sous .re. Entre le lac et l'entrée du : se trouve le château qui a ap- u au marquis de Custine, auteur *Russie en* 1839, et fils du général e, guillotiné à la Révolution. n illustre, celui de Catinat, est à celui du village de Saint-Gra- omme celui de J. J. Rousseau ncy. Ce héros, ıple et modeste, qui mérita et gagna tous ses grades et devint maréchal de France, ce général, chéri de ses soldats, qui l'appelaient *le père la Pensée*, tombé en disgrâce, se retira dans sa terre de Saint-Gratien, et y vécut en sage, s'occupant de jardinage. Il y mourut à l'âge de 75 ans, le 25 février 1712. Cette résidence, dont la contenance est à peine de 2 hectares aujourd'hui, avait alors un parc de 250 hectares, et le lac d'Enghien en faisait partie. Le bisaïeul de Catinat du côté maternel, Jean Poille, conseiller au parlement sous Charles IX et Henri III, avait acquis ce domaine, déjà connu au XIIIe s.

De Saint-Gratien, on peut gagner en 20 min. la station de Sannois.

De la station d'Enghien on monte, en 25 min., à Montmorency, en laissant à dr. **Deuil**, v. de 2182 hab., la plupart. cultivateurs. Cette commune fournissait déjà du vin aux moines de Saint-Denis, sous le règne de Charles le Chauve. Son petit lac du Marchais sert actuellement de lavoir public; selon les légendes peu authentiques, saint Eugène y aurait reçu le martyre et y aurait été noyé. L'*église* de Deuil (mon. hist.) date des XIe et XIIIe s. La façade est de 1852; le clocher, le plus ancien des environs de Paris, vient d'être remis à neuf.

Un peu en arrière de Deuil se trouve **la Barre**, qui en est en quelque sorte un faubourg. Le château a été démoli sous le règne de Louis-Philippe. Le *château de la Chevrette*, rendez-vous des gens de lettres du XVIIIe s., « a du moins gardé quelque chose d'avant 89 : grille, saut de loup, avenue et pavillon. » Mais le corps de bâtiment principal a été démoli. Mme d'Épinay y faisait habituellement sa résidence, tandis que son mari séjournait de préférence au château d'Épinay. J. J. Rousseau, autour duquel se groupent les souvenirs de la vallée, vint souvent à la Chevrette visiter sa bienfaitrice, jusqu'au mo- nt où il se brouilla avec elle.

des Pyrénées. Elle est froide, et non thermale; elle est calcaire et ne contient pas ou presque pas de soude et point de barégine; enfin elle n'est point gazeuse. Cette absence de certains éléments constitutifs des eaux pyrénéennes, défavorable à l'eau d'Enghien sous plusieurs rapports, permet de la conserver en bouteilles, et par conséquent de la transporter mieux que ses rivales du Midi.

Emploi. Boisson, bains et douches. — On boit l'eau d'Enghien à la dose d'un à trois verres, soit le matin, à jeun, soit répartis dans la journée. Chez quelques malades, elle pèse à l'estomac, ce qui nécessite dans son usage certaines modifications.

Médecin-inspecteur: M. de Puysaye. ***Inspecteur-adjoint:*** M. le Breton.

Propriétés thérapeutiques. Ces eaux sont excitantes; elles réussissent chez les malades à constitution lymphatique et dans certains cas de scrofules. On s'en trouve bien aussi dans le rhumatisme, dans les maladies des articulations, dans certains catarrhes; mais c'est surtout contre les affections des organes de la respiration et contre les maladies de la peau qu'elles sont employées avec succès.

Le ***grand établissement des bains*** a été récemment reconstruit: les nouveaux bâtiments ont la forme d'un rectangle et se composent d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. L'établissement possède 80 baignoires à trois robinets, des cabinets de douches à deux appareils et précédés chacun d'un vestiaire, des appareils pour bains d'eau pulvérisée, les appareils les plus récents pour le service hydrothérapique, des piscines, des cabinets de sudations, etc., et un vaste promenoir couvert.

Le ***nouvel établissement*** contient 40 cabinets et 50 baignoires.

L'*église* d'Enghien a été élevée de 1857 à 1867 au moyen d'un legs considérable de M. de Mora. Elle est de style roman, et n'a qu'un bas côté donnant sur la nef par des arcades en arc bombé. Le clocher se voit de loin: à la base de la flèche sont accroupis quatre animaux fantastiques.

Le **lac d'Enghien** est d'une longueur d'environ 1000 mèt. du S. au N., d'une largeur moyenne de 500 mèt.; sa superficie mesure 35 ares. Sa profondeur varie de 1 à 4 mèt. au temps des basses eaux. Le niveau s'élève de 70 cent. pendant les crues extraordinaires. Le pourtour est garni par un revêtement en pierres de taille de 300 mèt. de longueur, par des bordages en madriers de chêne, et le surplus se trouve bordé de fascinage. Le lac est alimenté par les ruisseaux de Soisy, d'Eaubonne, d'Ermont, par plusieurs sources voisines et par les eaux de puits artésiens forés dans les environs; le trop-plein se déverse dans un canal qui faisait tourner les roues du ***moulin de la Galette.*** Dans de semblables conditions, le lac d'Enghien ne peut pas mériter les reproches d'insalubrité adressés jadis avec raison au sol marécageux qui s'étendait à une certaine distance de ses bords, et dont pouvaient s'exhaler des miasmes paludéens nuisibles. Mais ces marais ont presque entièrement disparu sous les propriétés particulières dont le cordon sanitaire s'étend de jour en jour. — Le lac d'Enghien est peuplé de carpes, de tanches, de perches, de brochets, etc. Les propriétaires riverains ont le droit de pêche et de bateau. Outre la location du droit de pêche faite à un nombre considérable d'amateurs (***V.*** ci-dessus le tarif), il se fait tous les trois ans une pêche générale dont le produit s'élève, dit-on, à 12 000 fr.

A l'extrémité N. du lac on remarque le château, d'apparence gothique, flanqué de tourelles, appartenant à M. Robin. De l'autre côté du chemin de fer s'étend le ***bois Jacques*** (***V.*** ci-dessous, ***Soisy***), dont les allées régulières servent de promenades aux baigneurs d'Enghien. A l'O., du côté de Saint-Gratien, se trouvent un se-

barcadère et un petit golfe ı lac par un pont sur lequel route qui longe les maisons ɩgne de la rive dr. A l'extré- Ł., par laquelle se déverse le n des eaux, est une belle sur laquelle sont l'ancien de la Galette et quelques ɩions modernes. Sur cette s'ouvre, en vue du lac, le *'nghien*, acquis par la direc- bains. Les baigneurs en ont ınce. A l'extrémité de cette qui forme le prolongement ıde-Rue d'Enghien, une route ›kil.) Argenteuil, après avoir ɩlle de Saint-Denis à Pontoise; ɪmence la route qui longe les de campagne de la rive dr. ıit cette route, ou plutôt cette ée de villas et de jardins, et si, à son extrémité, on tourne à g., e bientôt à Saint-Gratien. On er aussi à Saint-Gratien en , en face du grand établisse- *avenue de Ceinture*, qui tra- ıe partie du lac sur une belle e.

,-Gratien se compose de deux distinctes : le village propre- it, où se trouve l'église bâtie ı dans le style gothique, et le : neuf. L'église renferme les du maréchal de Catinat avec ıtue du maréchal par M. le de Nieuwerkerke, et un Christ re, donné par Fénelon à Ca- Dans cette dernière moitié de ıratien on remarque la maison ɪpagne acquise en 1853 par la ɩse Mathilde (Mme Demidof), c il y a un demi-siècle par le de Luçay, préfet du palais sous re. Entre le lac et l'entrée du se trouve le château qui a ap- ı au marquis de Custine, auteur *ussie en* 1839, et fils du général e, guillotiné à la Révolution. m illustre, celui de Catinat, est à celui du village de Saint-Gra- omme celui de J. J. Rousseau tmorency. Ce héros, simple et modeste, qui mérita et gagna tous ses grades et devint maréchal de France, ce général, chéri de ses soldats, qui l'appelaient *le père la Pensée*, tombé en disgrâce, se retira dans sa terre de Saint-Gratien, et y vécut en sage, s'occupant de jardinage. Il y mourut à l'âge de 75 ans, le 25 février 1712. Cette résidence, dont la contenance est à peine de 2 hectares aujourd'hui, avait alors un parc de 250 hectares, et le lac d'Enghien en faisait partie. Le bisaïeul de Catinat du côté maternel, Jean Poille, conseiller au parlement sous Charles IX et Henri III, avait acquis ce domaine, déjà connu au XIIIe s.

De Saint-Gratien, on peut gagner en 20 min. la station de Sannois.

De la station d'Enghien on monte, en 25 min., à Montmorency, en laissant à dr. **Deuil**, v. de 2182 hab., la plupart cultivateurs. Cette commune fournissait déjà du vin aux moines de Saint-Denis, sous le règne de Charles le Chauve. Son petit lac du Marchais sert actuellement de lavoir public; selon les légendes peu authentiques, saint Eugène y aurait reçu le martyre et y aurait été noyé. L'*église* de Deuil (mon. hist.) date des XIe et XIIIe s. La façade est de 1852; le clocher, le plus ancien des environs de Paris, vient d'être remis à neuf.

Un peu en arrière de Deuil se trouve **la Barre**, qui en est en quelque sorte un faubourg. Le château a été démoli sous le règne de Louis-Philippe. Le *château de la Chevrette*, rendez-vous des gens de lettres du XVIIIe s., « a du moins gardé quelque chose d'avant 89 : grille, saut de loup, avenue et pavillon. » Mais le corps de bâtiment principal a été démoli. Mme d'Épinay y faisait habituellement sa résidence, tandis que son mari séjournait de préférence au château d'Épinay. J. J. Rousseau, autour duquel se groupent les souvenirs de la vallée, vint souvent à la Chevrette visiter sa bienfaitrice, jusqu'au moment où il se brouilla avec elle.

A la station d'Enghien, on laisse à dr. l'embranchement qui conduit à Montmorency (*V.* section X).

D'ENGHIEN A PONTOISE.

Après avoir quitté la station d'Enghien, on passe entre deux rangs de villas modernes, et l'on découvre de gracieux paysages, Montmorency à dr., le lac d'Enghien à g.; plus loin se dressent les coteaux d'Orgemont et de Sannois. On traverse un petit bois, puis une tranchée, avant d'apercevoir, sur la g., Sannois, sur la dr., Eaubonne et Ermont.

4e STATION. — ERMONT.

3 kil. d'Enghien, 15 kil. de Paris; le village est à : 1 kil. de la station, 1500 mèt. d'Eaubonne, 2 kil. de Sannois, 2 kil. de Franconville, 3 kil. de Saint-Leu-Taverny, 5 kil. d'Argenteuil.

VOITURES DE CORRESP. pour Montlignon (4 kil., 30 c. en sem., 40 c. les dim.), Saint-Prix (5 kil., 50 c.), Maffliers (16 kil., 90 c. en sem., 1 fr. 05 c. les dim.), Domont (9 kil., 60 c. en sem., 85 c. les dim.). — Voitures à volonté à la station.

Ermont, v. de 647 hab., où vient aboutir la ligne du chemin de fer de l'Ouest par Argenteuil (*V.* p. 238), est situé à la dr. du chemin de fer. Hilduin, abbé de Saint-Denis, le donna en 835 à son monastère. *L'église* date du XIVe et du XVIIe s. C'est à la station d'Ermont qu'il faut s'arrêter si l'on veut aller visiter Eaubonne, Saint-Prix, Mont-lignon, etc.

EAUBONNE.

1500 mèt. de la station, 1 kil. d'Ermont, 1 kil. de Soisy, 3 kil. 1/2 de Montmorency, 1 kil. 1/2 de Margency, 2 kil. de Montlignon, 3 kil. de Saint-Prix.

Si l'on part de la station on passe entre le parc Merlin (g.) et le parc Allegy (dr.) avant d'atteindre

Eaubonne, v. de 402 hab. dépendant, comme Ermont, du cant. de Montmorency. Son nom ramène encore les souvenirs au XVIIIe s.; il fait songer à Mme d'Houdetot, à Saint-Lambert et à J. J. Rousseau. Sous Louis XV, le financier Mézières acheta la terre seigneuriale et fit bâtir par l'architecte Ledoux trois châteaux. Une de ces propriétés (à dr., à la sortie du village) appartient actuellement à M. Dehaynin. Un autre château, élevé à l'entrée du village, du côté de Soisy et du bois Jacques, devint l'habitation du poëte Saint-Lambert, dont la vie fut liée à celle de Voltaire par Mme du Châtelet, comme elle devait l'être plus tard à celle de Rousseau par Mme d'Houdetot. Mme d'Houdetot, avant de se fixer à Sannois, habitait une maison voisine de celle de Saint-Lambert; cette maison, située dans le parc du château de Meaux, est aujourd'hui le pavillon du jardinier de la belle propriété de Mme veuve Pérignon.

« Il y a, dit Jean-Jacques Rousseau, près d'une lieue de l'Ermitage à Eaubonne; dans mes fréquents voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher. Un soir, après avoir soupé tête à tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin était un joli bosquet, orné d'une cascade, dont je lui avais donné l'idée.... Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Dans un transport involontaire, elle s'écria : « Non! jamais homme ne fut si aimable et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute, et mon cœur ne saurait aimer deux fois. » La maison de campagne où Saint-Lambert donnait des dîners « aussi délicats qu'excellents », fut habitée après lui par le comte Regnault de Saint-Jean d'Angély; puis elle a passé à divers propriétaires, qui l'ont remise à neuf et agrandie; il y reste, dit-on, des consoles, des chaises, une causeuse, qui ont appartenu à l'auteur du poëme des *Saisons*.

ant d'Eaubonne à Montli- laisse à g. le bois du Luat et à dr., au delà du parc **argency** (144 hab.), qui se à Montlignon par ses parcs las. La terre de *Montgarny*, onsidérable et la plus belle, dée par M. Alfred Leroux, sident du Corps législatif.

MONTLIGNON.

rmont, 2 kil. d'Eaubonne, 1 kil. Saint-Prix, 2800 mèt. de Saint- kil. 1/2 de Domont, 2 kil. 1/2 du de la Chasse, 1 kil. d'Andilly, Montmorency.

ignon, v. de 609 hab., tra- r la route, possède de très- aisons de campagne et de ses pépinières.

ntinuant à suivre la route de on atteint en 15 min. un r (café) d'où l'on peut gagner à min. le château de la Chasse, 30 min., Andilly.

Pour aller à Andilly, prendre première allée qui croise par laquelle on est monté, à la maison Gerbe et traverser u en ligne dr. (*V.* ci-dessous).

SAINT-PRIX.

Ermont par l'omnibus de corres- nce, 1 kil. 1/2 de Saint-Leu-Ta- , 1 kil. 3/4 de Montlignon, 2 kil. 1/2 âteau de la Chasse, 5 kil. 1/2 de norency.

t-Prix, joli v. de 429 hab., est quement situé sur une colline e par le haut plateau que re- a forêt de Montmorency. Il s'est pendant la Révolution, *Belle-Forêt*. L'église, qui possède de oiseries sculptées (Louis XIV) la fin du XIe s. Sedaine y eut aison de campagne. Le nom f était, au XIIe s., Tor ou Tour *m*). Cette terre ayant été don- r les sires de Montmorency à baye de Pontoise, les religieux t le village de Tor de reliques nt Prix, évêque de Clermont; ces reliques attirèrent de nombreux pèlerins et contribuèrent à faire changer le nom de Tor en celui de Saint-Prix. La maison seigneuriale se trouvait au bas de la colline, sur la terre de Rubelle, dont le nom a survécu. Le château de Saint-Prix fut démoli en 1810 par ordre de Louis Bonaparte qui en était devenu propriétaire.

20 min. suffisent pour se rendre de Saint-Prix à Saint-Leu-Taverny (*V.* p. 287). On peut aussi aller à Montmorency par Montlignon (*V.* ci-dessus) et Andilly (*V.* plus loin).

Au delà de la station d'Ermont, on remarque, sur la g., Sannois (*V.* p. 237), situé à 2 kil. Dans un pli de la colline se montre l'Ermitage. Sur la dr. Saint-Prix attire les regards au delà d'Ermont, à la base des coteaux de la forêt de Montmorency.

5e STATION. — FRANCONVILLE.

3 kil. d'Ermont, 18 kil. de Paris; Franconville est à : 1 kil. de la station, 2 kil. d'Ermont, 2 kil. 1/2 de Sannois, 2 kil. de Cormeilles, 3 kil. de Montigny.

On trouve à la station de Franconville des omnibus pour Franconville (8 départs par jour, transport gratuit), et pour Taverny et Saint-Leu-Taverny (30 c.).

Franconville, b. de 1147 hab., est bâti au pied du versant septentrional d'une colline qui borne de ce côté la vallée. La grande route de Saint-Denis à Pontoise le traverse. L'église date du milieu du XVe s. L'abbé Suger fut un de ses seigneurs suzerains. « Le revenu de cette localité défrayait le vestiaire des religieux de Saint-Denis. » Le comte de Tressan avait dans ce village une maison de campagne, située à l'entrée de la ruelle qui conduit à Ermont. Il y mourut en 1783, âgé de 78 ans, des suites d'une chute faite en voiture en revenant de Saint-Leu, où il avait porté à la duchesse d'Orléans des couplets qu'il avait composés pour sa fête. On cite encore

la *Maison Rouge*, qui appartint à Cassini, et les jardins anglais, remplis de curiosités pittoresques et de monuments qu'y possédait, avant la Révolution, le comte d'Albon, dernier roi d'Yvetot.

La *fête patronale* de Franconville se célèbre le 20 juillet.

De Franconville on peut gagner, en 20 ou 30 min., Cormeilles, par des hauteurs boisées d'où l'on découvre de belles vues (*V.* p.000).

SAINT-LEU-TAVERNY.

3 kil. de la station de Franconville, 2 kil. de Taverny, 1 kil. 1/2 de Saint-Prix, 3 kil. 1/2 d'Eaubonne, 3 kil. d'Ermont.

L'omnibus qui va de la station de Franconville à Taverny passe par le *Plessis-Bouchard*, v. de 218 hab., où l'on remarque une fabrique de bougies, puis il se dirige au N. sur Saint-Leu-Taverny.

Saint-Leu-Taverny a 1568 hab. On peut lui assigner au moins sept siècles d'antiquité. Il a appartenu pendant un certain temps aux Montmorency. Pendant la Révolution, il prit le nom de *Claire-Fontaine;* il porte aujourd'hui celui de *Napoléon-Saint-Leu*, en vertu d'un décret du 10 juin 1852. Deux hôtels, la *Croix-Blanche* et l'*Écu de France*, ce dernier vis-à-vis de l'église, sont de création très-ancienne.

Saint-Leu-Taverny, renommé autrefois par ses châteaux, résidences des princes d'Orléans, de la reine Hortense et du dernier prince de Condé, est aujourd'hui particulièrement célèbre par ses *tombeaux*.

A l'issue et au N. du village, à dr. du chemin qui monte à la forêt, se trouve le *tombeau* du prince de Condé. Une avenue de cyprès fermée par une grille le précède. On connaît la fin tragique du prince de Condé (28 août 1830), trouvé mort et pendu à l'espagnolette de la croisée de sa chambre, et le procès qui suivit cette catastrophe. Le triste monument érigé au dernier des Condé consiste en une colonne élevée sur un socle, porté lui-même sur trois marches; deux anges sont debout adossés à la colonne. Des inscriptions rappellent les noms des princes de la famille; la croix placée au haut de la colonne est à l'endroit même où le corps du prince fut trouvé.

Les autres tombeaux de Saint-Leu, ceux de quelques membres de la famille Bonaparte, occupent les caveaux de la nouvelle *église* de Saint-Leu, commencée en 1852 et bâtie dans un mauvais style roman. L'État, dit-on, n'a contribué que pour la somme de 80000 fr. à la construction de cette église. La façade présente des peintures, des ornements sculptés, des gravures en creux et des dorures où se trahit le goût moderne. Le tympan extérieur de la grande porte représente Jésus-Christ entre saint Leu (*Lupus*) et saint Gilles (*Ægidius*); celui de la porte latérale, la Vierge consolatrice des affligés. Ces peintures, exécutées sur faïence émaillée, sont dues au pinceau de M. Sébastien Cornu. L'intérieur de l'église est décoré de peintures. Au fond de l'abside s'élève le **monument** en marbre blanc, **du roi Louis**, œuvre de M. Petitot. (Pour le visiter, se faire accompagner du gardien; pourboire.) Sur les côtés du monument se voient deux statues représentant la *Foi* et la *Charité*. Au-dessus, les peintures murales de l'abside représentent saint Napoléon entouré de saint Charles et de saint Louis (saint Napoléon et mieux *Neopolus* souffrit à Alexandrie, sous Dioclétien). A dr. de l'autel sont l'ancienne chapelle et le tombeau de Mme de Broc, qui, en 1813, périt dans la cascade de Grésy, près d'Aix-les-Bains, en Savoie, sous les yeux de la reine Hortense. La maréchale Ney y repose aussi, près de sa sœur. Le caveau pratiqué sous l'église contient les quatre tombes : de Charles Bonaparte, père de Napoléon Ier; de Louis Bonaparte, et de deux de ses fils. La reine Hortense est enterrée à Rueil

4). Dans un coin, à l'exté- 'église, on voit une ancienne ıulcrale du curé de Mangot, de l'église de 1690.

ıit, au siècle dernier, deux à Saint-Leu. L'un, à l'en- llage du côté de Paris, avait .s par le duc d'Orléans; ses séjournèrent avec leur in- , Mme de Genlis. L'autre châ- ıé sur la hauteur, avait été ır le connétable Matthieu de ency. Les deux châteaux fu- ıis par Louis, troisième frère er consul. Le château du con- ıt démoli; celui de la famille ; devint un palais ; des riviè- pièces d'eau embellissent le uis abdiqua en 1810. Il prit le comte de Saint-Leu et de ıc de Berg; il lui fut assigné ıu de deux millions, dont ;r. sur les bois de Saint-Leu ıntmorency. La séparation de t prononcée entre le roi et la : Hollande, la reine Hortense :s deux fils. Grâce à l'empe- :xandre, la Restauration éri- . apanage en *duché de Saint-* le fit une visite à Louis XVIII remercier. Louis XVIII vint ıur la visiter à sa résidence de ɜu. A son retour de l'île d'Elbe, ›n, dit-on, l'accueillit d'abord ıent. A la seconde Restaura- ; prince de Condé racheta le ı de Saint-Leu. Par son testa- l nomma le duc d'Aumale son r, et il laissait entre autres legs : de Feuchères les châteaux et e Saint-Leu, de Boissy, la forêt ıtmorency, le domaine de Mor- c, etc. Le château de Saint- ientôt vendu par Mme de Feu- , fut démoli en 1835. Le parc a ırcelé, les pièces d'eau ont dis- Sur le pilier de dr., en avant ée de cyprès qui mène à la co- on lisait ces mots, aujourd'hui .e effacés : *rue des Vandales*. Est- souvenir de ces destructions? le Saint-Leu-Taverny on re- monte au N. dans la forêt par un sentier en lacets et çà et là ombragé de pins, on ne tarde pas à atteindre le plateau. Là, prenant à dr. une allée directe qui longe le fossé de l'ancien parc de Saint-Leu, on arrive en peu de temps en vue de Saint-Prix. On y descend par une route en zigzags.

Pour aller de Saint-Leu-Taverny à Taverny, il faut se diriger vers le N. O. (on laisse à dr. le château actuel de Saint-Leu, appartenant à M. Olry). Ces deux villages se relient l'un à l'autre par une des plus longues rues qui existent aux environs de Paris. Pour éviter ce trajet monotone, surtout si l'on veut visiter l'importante église de Taverny, on fera bien de prendre la route qui, montant au plateau, conduit à Saint-Prix en laissant à dr. le monument du prince de Condé. Avant d'atteindre le sommet du plateau, on se dirige vers la g. : le chemin que l'on parcourt, ombragé, pittoresque, offre de beaux points de vue. Bientôt on aperçoit un chalet (chalet du camp de César), situé sur le point culminant du plateau. On peut aller s'y rafraîchir ou y prendre un repas, car la Compagnie d'Assurances Générales y a établi un *restaurant*. Le site, parfaitement choisi, vaut à lui seul l'ascension. Si l'on continue sa route, on laisse à g. le château de Taverny, édifice moderne magnifiquement situé et appartenant à M. Grassart. On aperçoit bientôt le chœur de l'église de Taverny. De là, on peut descendre au village ou, en se dirigeant vers le N., entreprendre d'agréables excursions dans la forêt.

TAVERNY.

2 kil. de Saint-Leu, 6 kil. de Franconville, 1 kil. de Bessancourt, 5 kil. d'Eaubonne.

Des omnibus conduisent de la station de Franconville à Taverny (*V.* Franconville).

Taverny (1456 hab.) existait déjà en 754. Quelques princes de la famille

royale de France y séjournèrent au XIVe s. L'**église** (mon. hist., du commencement du XIIIe s.) est l'une des plus remarquables des environs de Paris. Elle est pittoresquement située sur une terrasse rustique, au haut de la colline où s'étend le village. L'intérieur présente des proportions très-élégantes et une église ogivale complète, avec collatéraux, transsept, triforium. L'abside principale, qui s'ouvre immédiatement sur l'intertranssept, est flanquée de deux absides secondaires, appuyées aux croisillons. La façade occidentale est du commencement du XIIIe s., le croisillon du N. est aussi percé d'une belle porte de la fin du XIIIe s., à trumeau et tympan orné de rosaces. Les fenêtres supérieures de la nef sont du XVe s. On remarque à l'intérieur : une sculpture en bois (martyre de saint Barthélemy), le tombeau de Mathieu de Montmorency (au-dessous de la chaire), les armes de Montmorency (colonnes de la nef), et deux pierres tombales de deux enfants de Charles de Montmorency.

La Tuyolle est une jolie maison de plaisance située près de la forêt dans la partie haute du village. Auprès se trouve la chapelle de l'*Ecce-Homo*, reconstruite à la fin du XVIIIe s. Le château que l'on remarque à dr. en allant à Bessancourt, appartient à

BESSANCOURT.

1 kil. de Taverny, 3 kil. de Saint-Leu-Taverny, 7 kil. d'Ermont, 3 kil. de Bethemont, 10 kil. de Pontoise.

Bessancourt (753 hab.) remonte à une assez haute antiquité; la terre de ce nom fut acquise en 1240 par la reine Blanche, et appartint plus tard à l'abbesse de Maubuisson. L'*église* date du XIIIe et surtout du XVe s. Un porche rustique abrite la grande porte qui forme une entrée séparée par un pilier; le clocher, du XVe s., a des contre forts étroits qui lui donnent une grande élégance. On cite particulièrement parmi les maisons de plaisance de ce village le *Château-Madame*. L'abbesse de Maubuisson y avait une maison de campagne.

Bessancourt est situé au milieu de cultures variées, dans une échancrure et à l'extrémité des collines, regardant le S., qui commencent à Montmorency, et que domine la forêt de ce nom. Du haut du plateau, au N. de Bessancourt, la vue embrasse un vaste et beau panorama.

Au delà de la station de Franconville, on traverse une des parties les plus fertiles et les plus riches de la vallée de Montmorency. Sur la g., s'élèvent les coteaux boisés qui dominent Franconville. A dr., on découvre le village de Plessis-Bouchard, et, plus loin, celui de Saint-Leu-Taverny; on traverse une tranchée, puis le bois de Boissy, avant de s'arrêter à la station d'Herblay.

6e STATION. — HERBLAY.

3 kil. de Franconville, 21 kil. de Paris. Le village est à : 3 kil. de la station, 1 kil. 1/2 de Montigny, 2 kil. de la Frette, 3 kil. de Cormeilles, 6 kil. de Conflans-Sainte-Honorine, 9 kil. de Pontoise.

OMNIBUS (10 c.) pour le village.

Herblay (1592 hab.) renferme des vignobles et des arbres à fruits, des carrières de plâtre et de pierre exploitées. De la berge élevée, qui domine la Seine et sur laquelle est située l'église, on jouit d'une vue magnifique. L'**église** est intéressante. La nef et ses bas côtés, dépourvus de voûtes, remontent au XIIe s.; les arcades de g. sont en plein cintre. Le transsept, dissimulé à l'extérieur et surmonté d'une jolie tour carrée sans flèche, est de la fin du XIIe s. ou du commencement du XIIIe. Les trois absides du chœur appartiennent au XVe s.

Entre Herblay et Cormeilles, à 1500 mèt. environ de l'un ou de l'autre de ces deux villages, au delà de la

vre, se trouve le village ·*lez-Cormeilles* (526 hab.). lorsque Louis, abbé de fit la destination de cer- ; pour la communauté ;es, Montigny fut une de désigna pour leur bois- ɜst de l'an 862.... » L'é- ɪronnée par le vieux mou- ɜ Montigny de Côrmeilles, t. d'alt. On y jouit d'une . Cormeilles, p. 238). ;00 mèt. de Montigny, à 8 ouville, sur la rive droite , est le petit port de *la* hab.), où l'on embarque xtraites des carrières du 'église de la Frette pos- *ist* en bois du XIV[e] s.

d'Herblay dépassée, on ɔois des Bruyères, puis ɪltîvée qui n'offre aucun ɜsque. Sur la dr. on aper- distance *Pierrelaye* (966 ɜ château, jadis seigneu- 'tenu au prince de Cari- E., s'étendent les *bois* le *bois de Rosière* relie *aubuisson*. Au S. E., au ɪute de terre, est le *bois* Après avoir traversé une ɜz profonde, on laisse à e Creil, pour suivre l'em- · qui vient d'être conduit la ville même de Pon- ɔranchement longe, à dr., Aumôné (*V.* ci-dessous), ɜ village et le faubourg de averse l'Oise en aval du ɔute de terre, et atteint e à l'entrée de la ville, à ;e de l'église Notre-Dame.

'ION. — PONTOISE.

y, 30 kil. de Paris, 8 kil. 19 kil. de Saint-Germain, ·sny, 6 kil. d'Auvers, 7 kil. .il. 1/2 d'Ennery, 5 kil. 1/2 3 kil. de Cergy, 7 kil. de nte-Honorine.

ANCE pour : — Magny, :5 c. et 2 fr. 45 c.; — Les Chilliers, 38 kil., 3 fr. 10 c.; — Marines, 14 kil., 1 fr. 50 c.; — Chars, 20 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr.; — Gisors, 42 kil., 5 fr. et 4 fr.; — Chaumont et Try-Château, 34 kil., 3 fr.

HÔTELS : — *de Pontoise*, près de la gare; — *des Messageries;* — *du Grand-Cerf*, faubourg de l'Aumône.

Le chemin de fer se dirigeait autrefois vers Creil sans traverser l'Oise, et la station de Pontoise était celle qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Ouen-l'Aumône, à 2 kil. de Pontoise. Aujourd'hui les trains arrivent dans la ville même. On entre à Pontoise, par la route de terre, en traversant un pont de quatre arches. La vue de Pontoise (voir la page 267), a été prise en amont de ce pont, sur la route de Pontoise à la station de Saint-Ouen-l'Aumône. C'est de là qu'il faut voir la ville. Les deux rives et les îles de l'Oise sont agréablement ombragées; sur la dr., s'élève le coteau boisé et peuplé de l'Ermitage; en face, les maisons s'étagent en amphithéâtre au pied des rochers et des ruines du vieux château fort; à g., on remarque surtout les beaux bâtiments de l'hôpital. Mais l'intérieur de la ville ne présente que des rues escarpées, tortueuses et bordées de maisons sans caractère et sans style.

Pontoise existait déjà du temps des Gaulois sous le nom de *Briva Isaræ* (pont de l'Oise), dont le nom actuel n'est que la traduction. Les Romains établirent dans le pays des forges dédiées à Vulcain, d'où la contrée prit son nom de Vexin (*pagus Vulcanius*).

Pontoise, détruite par les Normands au IX[e] s., fut réunie à la Normandie en 1032, acquise, en 1064, par Philippe I[er], qui y battit monnaie, accorda des priviléges à l'abbaye de Saint-Martin et donna celle de Saint-Mellon à l'archevêque de Rouen. Rendue au duc de Normandie, elle fut de nouveau conquise par Philippe-Auguste et érigée en commune vers 1188. Saint Louis habita souvent Pontoise dans les premières années de son mariage, y tomba malade à la fin de 1244, et y fit le vœu de se croiser s'il se guérissait, promesse qu'il ne tarda pas à accomplir.

Au XIVe s., Charles le Mauvais, prétendant que Philippe de Valois lui avait cédé ses droits sur Pontoise, essaya vainement, à deux reprises, de s'emparer de cette ville; mais, au siècle suivant, le 29 juillet 1419, les Anglais la prirent et la saccagèrent. Si, en 1423, ils en furent chassés, ils y rentrèrent en 1437, grâce à un stratagème de Talbot, leur général, qui, voyant la terre couverte de neige, fit habiller ses soldats de toiles blanches, et arriva ainsi avec eux, sans être aperçu, jusqu'au pied des remparts, qu'il n'eut pas de peine à escalader. Enfin, en 1441, après un siége de trois mois, elle fut emportée d'assaut par Charles VII.

Livrée aux Bourguignons pendant la ligue du Bien public, Pontoise resta en leur possession jusqu'au traité de paix de Conflans. En 1498, elle fut donnée pour fief et pour douaire à Jeanne de France, que Louis XII avait répudiée. Après la mort de François II, les vingt-six députés des états généraux, qui avaient d'abord été convoqués à Orléans, vinrent siéger à Pontoise (1561), dans le couvent des Cordeliers. En 1589, Henri III s'empara de Pontoise avant de marcher sur Paris; mais d'Alincourt, qui en était gouverneur pour le duc de Mayenne, la reprit bientôt, et elle ne fit sa soumission qu'en 1594.

Pendant la Fronde, Louis XIV et Mazarin se retirèrent à Pontoise; ils y constituèrent même, le 6 août 1652, avec les quelques magistrats restés fidèles à leur cause, un fantôme de parlement. En 1670, Bossuet fut sacré aux Cordeliers. Enfin, en 1720 et en 1753, le parlement fut transféré à Pontoise, à cause de sa turbulence. Les voyageurs qui revenaient de cette ville pendant l'exil du parlement étaient assiégés de questions, et l'embarras de leurs réponses leur donnait un certain air niais. De là peut-être le proverbe : *Avoir l'air de revenir de Pontoise*, que l'on applique à ceux dont les réponses sont troublées ou confuses.

Henri III avait détaché de la couronne le domaine de Pontoise pour composer l'apanage du duc d'Anjou, son frère, qui l'avait engagé à un sieur Nicolas Aubelin. Il avait ensuite passé en un grand nombre de mains, lorsque, en 1745, Louis XV reconnut qu'il appartenait au prince de Conti en toute jouissance et propriété, à la suite d'un échange par lequel ce prince cédait à Sa Majesté plusieurs autres terres et seigneuries.

Jusqu'à la Révolution, Pontoise resta une ville monastique; elle possédait un grand nombre d'églises et de couvents dont l'abbé Trou a écrit l'histoire, et dont trois seulement ont survécu : Saint-Maclou, Notre-Dame et le couvent des Carmélites. Aujourd'hui l'ancienne capitale du Vexin français est un ch.-l. d'arrond. de 6287 hab.

Pontoise a vu naître : Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, l'alchimiste Nicolas Flamel, Tronçon Ducoudray, l'un des défenseurs de Marie-Antoinette, le général Leclerc, beau-frère de Napoléon, l'orientaliste Joseph de Guignes, les architectes Lemercier et Fontaine.

L'église Saint-Maclou (mon. hist.), construite au XIIe s., a été complétement remaniée aux XVe et XVIe s. Le chœur et le transsept appartiennent seuls à l'édifice primitif, encore leurs voûtes et leurs ouvertures ont-elles été presque toutes refaites au XVe s. Le mur terminal du croisillon S., que l'on aperçoit très-bien de la gare, a été récemment reconstruit. La nef date du XVIe s.; elle est flanquée, à dr., d'un bas côté dans le style de la Renaissance, à g., de deux collatéraux qui s'élargissent en s'approchant du chœur et des chapelles. La partie de la façade qui correspond à la nef centrale et au premier bas côté de g. date de la fin du XVe s. Le portail principal (rose flamboyante) est dépouillé de ses statues. Aux contre-forts qui l'encadrent sont suspendus deux larges dais ; un troisième, semblable, se voit à g. de la porte latérale qui donne entrée dans le premier bas côté de g., et qui est percée sous une belle tour à trois étages (longues fenêtres ogivales). L'amortissement de ce clocher se compose d'une calotte hémisphérique surmontée d'une lanterne. Quatre clochetons, semblables à la lanterne supérieure, sont reliés avec elle par des arcs-boutants. La porte du bas côté de dr. et l'étage qui la surmonte sont de la Renaissance, de même que les deux fenêtres de la façade qui éclairent la chapelle de la Passion, à g. Deux autres portes (XVIe s.) sont percées dans les murs latéraux des transsepts.

ɜlle de la Passion (à g. de :incipale) est éclairée par êtres ornées de beaux vitraux. Les sujets représentés vitraux sont : le *Triomphe* ɐ (Jésus-Christ traîné sur ar les symboles des quatre es et escorté d'un pape, inal et de deux évêques); ı; *Une femme essuyant avec a face de Jésus-Christ;* le ɜnt. On remarque surtout, érieur de la chapelle, un groupe de huit belles **statues** de pierre, représentant l'*Ensevelissement du Christ*. Cette œuvre de sculpture, abritée par un riche entablement, porté sur des colonnes doriques, date du XVIe s.; au-dessus, six *statues* moins grandes et peut-être moins anciennes figurent la Résurrection : tout à côté de ce dernier ouvrage se voient encore trois personnages marchant à la suite l'un de l'autre : le premier et le dernier portent un objet qui ressemble à un ciboire.



Pontoise.

ɐs débris de vitraux se voient :hapelles du N. L'église Saint- ɔossède, en outre, plusieurs ɔmbales, de jolies boiseries, ɜ *Descente de croix* (par Jou- ɔrovenant de l'ancienne chas Jésuites; deux curieuses :n pierre (la sainte Vierge et ıe); un orgue estimé et de ıses reliques. Deux tableaux ɜ chaque côté de l'entrée de tie contiennent la liste de ces , qui se composent de frage cent cinquante-deux saints, du corps entier d'un martyr, de reliques de la vraie croix et de la sainte couronne.

L'*église Notre-Dame*, située près de la Viosne, dans le quartier de la porte de Rouen, date de la fin du XVIe s. Elle est très-basse, dépourvue de transsepts, et n'offre en elle-même aucun intérêt. Mais elle possède le *tombeau de saint Gautier*, monument du XIIe s. (1146), décoré de quatre feuilles sur chacune de ses faces, et surmonté de la statue couchée du saint abbé. A dr. de la façade se

trouve la chapelle de la Vierge, ornée de trois statues (style du XV[e] s.). A l'entrée de cette chapelle se lit gravée en lettres d'or la formule du vœu que fit la ville de Pontoise aux pieds de la madone, le 8 septembre 1638. Ce vœu (faire brûler tous les ans trois *flambeaux de cire* du poids de vingt livres en l'honneur de la Vierge, si elle délivrait Pontoise de la peste) a été renouvelé en 1738 et en 1838.

Depuis longtemps les murs d'enceinte de Pontoise ont fait place à des routes et à des jardins. Il ne reste que quelques débris du vieux château qui, embelli par Richelieu, et négligé par le cardinal de Bouillon, fut démoli en 1740.

En 1749, le prince de Conti fit élever, vis-à-vis de Saint-Maclou, l'*hôtel de ville* actuel.

L'*Hôtel-Dieu*, fondé par saint Louis, a été rebâti de 1823 à 1827 par Fontaine. La chapelle renferme un beau tableau de Philippe de Champagne, représentant la *Guérison du paralytique*. On y remarque aussi un petit vitrage peint, d'un beau coloris et d'une grande finesse de dessin.

Le *couvent des Carmélites* avait déjà servi de manufacture d'armes et de filature de coton, et il était question d'y établir une salle de spectacle, lorsque, en 1821, les Carmélites en obtinrent la cession en échange de la *maison Verville*, qui devint la sous-préfecture, et dont les jardins sont aujourd'hui le *jardin de la ville*, vaste promenade d'où l'on découvre de beaux poins de vue.

Pontoise est alimentée d'eau par une machine à vapeur. Le réservoir est à 55 mèt. au-dessus du niveau de l'Oise. L'établissement de cette machine et des fontaines a coûté 80 000 francs.

Pontoise fait un commerce considérable de grains et de farines (8 à 10 millions par an), ainsi que de quelques autres céréales (de 4 à 5 millions). « Il serait difficile, dit M. l'abbé Trou[1], de rencontrer une ville mieux servie par la nature pour ces genres de commerce. Sa rivière la met en communication avec le monde entier, et sa petite rivière de Viosne fait tourner, dans l'enceinte seule de ses murs, quinze à vingt moulins ou usines pour réduire les blés en farines.... C'est sur cette rivière de Viosne que sont établies les deux grandes et belles usines de MM. Truffaut et Hamot, dont le mécanisme est si admirable.... On remarque encore sur notre sol, ajoute M. l'abbé Trou, deux autres usines, dont la plus importante est une fabrique de sucre de betteraves, l'autre une fabrique d'eaux sulfuriques.... »

Les marchés du samedi sont très-fréquentés.

Le *veau* de Pontoise a joui long temps d'une réputation méritée.

Pontoise a conservé sa *foire de la Saint-Martin*. Cette foire, la plus considérable et la plus curieuse de toutes celles qui se tiennent dans les environs de Paris, dure trois jours, les 11, 12 et 13 novembre.

Les plus belles propriétés de Pontoise sont le château de Saint-Martin, le château de Marcouville, les Anglaises, la maison Rouge, les maisons de MM. Truffaut, Touchard, de Beaujour. Les bords de l'Oise offrent d'agréables promenades.

Des coteaux de l'*Ermitage* (au N. E.), on découvre de belles vues. Ces coteaux (15 min. de la ville) doivent leur nom à un ermitage qu'y avait fondé, au XV[e] s., Jean Dupin. On peut aussi remonter la vallée de la Viosne jusqu'à Osny. C'est une promenade de 2 h. environ (aller et retour). On part par la route d'en haut, qui s'ouvre derrière le jardin public (2648 mèt. d'Osny) et qui suit le versant N. de la vallée. Avant de descendre à Osny, on laisse à g. le *château de Busa-*

1. *Recherches historiques, archéologiques et biographiques sur la ville de Pontoise*, un vol. in-8. Pontoise, 1841.

partient à Mme de Nicolaï.
ın v. de 467 hab., agréa-
tué dans la vallée de la
. y fait tourner plusieurs
ın *église*, souvent remaniée,
ues parties du XIIIe s. A
chœur, on remarque de
ıpiteaux malheureusement
Osny on revient à Pontoise
dr. de la Viosne.
:rajet de Pontoise à Gisors
:, *V.* l'*Itinéraire général*
:e : la *Normandie.*

———

ın sort de Pontoise par le
fer, on revient sur ses pas,
: l'Oise et l'on rejoint la
:reil, en laissant à g. les
l'abbaye de Maubuisson
ous).

I. — SAINT-OUEN-L'AUMONE.

ı gare de Paris (31 kil. si l'on
ıpte de l'embranchement de
. — Le village est à : 1 kil. 1/2
ion, 1 kil. de Pontoise.

uen-l'Aumône est un v.
ıb., dont le beau château,
l'un parc dessiné par le
artient à M. Charles Pluche.
abord été bâti sur la rive
ise, le long de la chaussée
ésar, en face de l'abbaye de
tin. Quand le pont de bois
mplacé par le pont de pierre,
changea de position. Il vint
er sur la route qui condui-
uveau pont. Son *église*, con-
rs la fin du XIe s., a subi,
: nombreuses modifications
tions. Elle a été restaurée
ıt. Elle se compose d'une
chœur et de deux bas côtés
éraux. On y distingue trois
chitecture. La partie la plus
est le petit portail, dont l'or-
ion et la forme indiquent
:ruction du XIe s. On remar-
ıtérieur une Vierge en bois
ar la reine Blanche à l'ab-
Maubuisson. Cette statue, qui s'ouvre en deux parties, renfermait des reliques.

Saint-Ouen-l'Aumône doit son nom à saint Ouen, évêque de Rouen, qui était mort à Clichy et dont le corps fut déposé momentanément dans le village bâti en face de Pontoise. Son surnom lui a été donné lors des grandes charités que saint Louis y fit aux pauvres après y avoir fondé une léproserie.

C'est dans la commune de Saint-Ouen, entre le village et la station, que se trouvent les bâtiments encore subsistants de l'abbaye de Maubuisson. Fondée en 1236 par la reine Blanche de Castille pour des religieuses de l'ordre de Cîteaux, **l'abbaye de Maubuisson**, s'appela d'abord *Notre-Dame la Royale;* mais le nom de Maubuisson, qui était celui d'un fief voisin, a prévalu. L'église, dédiée le 26 juin 1244, contenait, ainsi que le cloître et la salle du Chapitre, un grand nombre de tombeaux importants. Parmi ces tombeaux on remarquait ceux de la fondatrice, de Bonne de Luxembourg, de Charles le Bel, d'un frère de saint Louis, de Jean de Brienne, dit le prince d'Acre, de Jeanne de France, fille de Charles le Bel et de Blanche de Bourgogne, de Catherine de France, fille de Charles V, de Jeanne, fille de Charles VI, de Gabrielle d'Estrées. Cette église a été détruite pendant la Révolution ainsi que l'abbaye. Il n'en reste que quelques rares débris de piliers à fleur de terre et au midi un pan de muraille du chevet, engagé dans le bâtiment qui était autrefois le logement du directeur. Ces constructions servent aujourd'hui de remise, de bûcher, d'étable et de laiterie. Des bâtiments claustraux, on retrouve la sacristie, la salle du Chapitre, celle des archives, le dortoir des novices et le bâtiment des latrines. « Ces ruines, dit M. Hérard [1], forment

1. *Études archéologiques sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris.*

un ensemble extrêmement remarquable, soit par l'importance des constructions, soit par les détails d'architecture. Parmi ces salles, nous citerons celle du Chapitre, magnifique reste de l'art au XIIIe s. Elle est divisée en trois travées par deux colonnes monostyles avec base et chapiteaux d'une grande perfection; les nervures ogivales retombent dans les angles et près des murs sur des consoles à pans.... Le dortoir des novices, la plus grande de toutes les salles existantes, est divisé en quatre travées par trois colonnes avec nervures et par des colonnes semblables à celle de la salle des archives....

« Au midi et un peu en dehors du monastère, on voit les caves de l'édifice qui portait le nom de manoir de Saint-Louis. Un large escalier descend dans ces caves. Elles ont deux travées en largeur et trois en longueur. Dans l'un des angles existe un autre escalier qui conduit à d'anciennes carrières de pierres à bâtir. Ces constructions du XIIIe s. sont d'un effet très-pittoresque.

« A quelques pas du manoir de Saint-Louis et dans le périmètre des bâtiments claustraux, aujourd'hui démolis, il existe encore un escalier qui donne accès dans une chapelle souterraine bâtie et voûtée avec nervures en ogive.

« A la suite est une galerie creusée dans la masse calcaire et soutenue çà et là par des arcs en ogive. La lumière, qui arrive par la cheminée placée à l'entrée de la galerie, éclaire à peine ces souterrains. Ils ont servi de sépultures aux religieuses, et produisent sur le visiteur une profonde impression. »

La ferme de Maubuisson touchait au monastère. Il n'en reste qu'un seul bâtiment du XIIIe s., belle et vaste grange pouvant contenir 100 000 gerbes. Deux files de colonnes la partagent en trois nefs. La nef de l'est a été démolie. A l'intérieur est adossée, au pignon du N., une tourelle à pans, avec escalier conduisant au comble.

Le parc de Maubuisson se dirige du midi au nord; il est clos par une haute et ancienne muraille qui de ce côté se termine carrément; là, s'élèvent à ses angles deux tourelles dont la construction paraît être du XIVe s.

L'abbaye de Maubuisson n'est que trop célèbre par les scandales qu'y donnèrent, sous Louis le Hutin, les trois princesses Marguerite, reine de France, Blanche et Jeanne de Bourgogne. Elle rappelle aussi le souvenir d'Angélique d'Estrées, sœur de la fameuse Gabrielle, et sa conduite licencieuse tant qu'elle fut abbesse.

En quittant la station de Saint-Ouen, on remarque à dr., sur une éminence, l'ancien château d'*Épluches*, dont il ne reste qu'une aile, et à g., sur la rive dr. de l'Oise, le hameau de *Valhermay*, situé à l'entrée d'un petit vallon latéral. On laisse ensuite à g. le hameau d'Épluches, avant de franchir l'Oise sur un pont de 3 arches, d'où l'on découvre de jolis points de vue. Le chemin de fer suit alors le contour que forme la rivière à la base de petits coteaux couverts de hameaux qu'entourent ou que dominent de beaux vergers (*Chaponval*, *Saint-Nicolas*, *le Gré*, *les Remys*), et qui sont percés de nombreuses carrières dont on n'aperçoit que les ouvertures. Sur la dr., d'épais rideaux d'arbres dérobent le plus souvent à la vue la rive g. de l'Oise, le long de laquelle s'étendent les hameaux de *Vaux* et de la *Bonne-Ville*. Avant de s'arrêter à la station, on passe devant le château d'Auvers, qui appartient à la famille Chéron.

9e STATION. — AUVERS.

6 kil. 500 mèt. de la gare de Pontoise, 34 kil. de la gare de Paris, 1 kil. de Méry, 3 kil. de Mériel, par Méry, 5 kil. de Villiers-Adam, 5 kil. d'Hérouville, 2 kil. 400 mèt. de Butry, 3 kil. de Frépillon.

Auvers (1648 hab.) fait partie du cant. de Pontoise. Son église, qui est classée parmi les monuments histo-

élève sur une haute ter-
ı l'on découvre une partie
e de l'Oise. Cet édifice, d'un
; et harmonieux, appartient
de partie du XIIIe s. La nef
de chaque côté, d'un trifo-
;'étend jusqu'aux transsepts.
: a trois fenêtres avec des
modernes : l'autel est sur-
ın tabernacle en bois doré ;
œuvre assez remarquable de la fin du XVIe s. La chapelle de la Vierge, qui est au côté dr. du chœur, a été reconstruite à cette époque. Sur l'un des piliers qui fait face à cette chapelle se lit l'épitaphe de Jean-François de Berbisy, seigneur du lieu, issu de la famille de saint Bernard. La partie la plus ancienne de cette église est la chapelle romane placée à dr. du chœur.

Il paraît que c'est à *Auvers* et non



Auvers.

qu'est né François Villon dont
a fait l'éloge dans ces vers :

ut le premier, dans ces siècles [grossiers,
ler l'art confus de nos vieux ro- [manciers.

. Campaux, dans son savant
sur ce poëte, a rappelé une
e de son épitaphe trouvé dans
ıuscrit de sa bibliothèque ; la

ı François, dont ce me poise,
Nommé Corbueil en mon surnom,
Natif d'*Auvers* emprès Ponthoise,
Et du commun nommé Willon.

C'est à Auvers que Mme de Brinon, avec Mme de Saint-Pierre, commença à s'occuper de l'éducation des jeunes filles, avant d'être chargée par Mme de Maintenon de la direction de Saint-Cyr.

La principale industrie des habitants d'Auvers est l'exploitation des nombreuses carrières de pierres qui entourent le village.

Dans la plaine qui sépare Auvers d'Hérouville on trouve, dans les carrières de grès, des ossements fossiles qui appartiennent aux grandes espèces antédiluviennes. Dans la même plaine on rencontre des coquillages fossiles; c'est un terrain où la science peut faire d'utiles recherches.

Excursion à l'abbaye du Val.

5 kil. environ.

Pour aller d'Auvers à l'abbaye du Val, il faut traverser l'Oise sur un pont suspendu d'une seule arche et gagner Méry par la route qui aboutit en ligne droite à ce pont. Dans ce trajet on laisse à g. une des entrées du parc de *Méry-sur-Oise*. Au delà de la mairie de ce village (1214 hab.; 10 min. du pont), onquitte la route qui conduit à Paris par *Sognolles Frépillon* (432 hab.), et Taverny (*V.* p. 263), pour prendre à g. la route de l'Isle-Adam, et bientôt on passe devant l'*église*, bâtie à diverses époques (XV[e] et XVI[e] s.); le sanctuaire seul est du XIII[e] s., excepté la voûte. Derrière l'église se trouve le *château*, construit vers la fin du XIV[e] s. par le seigneur de Méry, Pierre d'Orgemont, chancelier de France, dont quelques descendants furent inhumés dans l'église. La terre fut érigée en marquisat l'an 1695. Le château actuel appartient à M. de Lamoignon; le parc et les jardins sont, dit-on, remarquablement entretenus. Le fameux banquier Samuel Bernard, devenu seigneur de ce château, y reçut la visite de Louis XIV; comme la saison était avancée, l'opulent seigneur fit brûler dans les cheminées du bois d'acajou. En voyant ce luxe de chauffage, le grand Roi dit courtoisement à son hôte : « Sais-tu bien, Samuel, qu'il ne me serait pas possible d'en faire autant dans mes palais[1] ! »

1. C'est sur le territoire de Méry que doit être établi le grand cimetière parisien projeté par M. Haussmann.

A l'extrémité de ce village, on traverse le ruisseau de *la Fontaine du four*. A dr. s'ouvrent plusieurs carrières; à g. est le moulin du Bac. Une route presque droite conduit en 15 min., à travers des champs, à **Mériel**, v. de 514 hab., situé sur la rive g. de l'Oise, à 3 kil. d'Auvers, 2 kil. de Méry (les deux églises), 4 kil. de l'Isle-Adam. Son église a conservé une petite porte du XIII[e] s., et a reçu quelques dépouilles de l'abbaye du Val. On y voit un lutrin (XVIII[e] s.), une chaire à prêcher (fin du XV[e] s.), quatre stalles et quatre grandes dalles de marbre comprises dans le carrelage du chœur. L'une de ces tombes est celle de Charles Villiers de l'Isle-Adam, évêque de Beauvais.

Si l'on veut aller directement à l'abbaye du Val, il faut, à l'entrée de Mériel, prendre la route qui s'ouvre à dr. Cette route, bordée à g. de carrières, gravit une petite côte du haut de laquelle on aperçoit, en face de soi, au pied d'un coteau boisé, les bâtiments neufs de la *ferme du parc*. Sur la dr. s'étendent les bois de la Muette. A 20 min. environ de Mériel, s'ouvre à g. une avenue de peupliers qui longe un mur, et au bout de laquelle apparaît une grille. Faites quelques pas au delà de cette avenue, sur la route que vous avez suivie, et vous trouverez à g. une grille ouverte au-dessus de laquelle se li cette inscription : *Féculerie*. Quand vous aurez franchi le seuil de cette grille, vous ne tarderez pas à apercevoir le but de votre excursion : l'**abbaye du Val**.

L'abbaye du Val fut fondée en 1125. « Ce fut alors, dit l'abbé Lebeuf, qu'une colonie de religieux, tirée de l'abbaye de la Cour-Dieu, diocèse d'Orléans, vint habiter dans le lieu dit Vieux-Moutier, qui est à l'extrémité de la gorge des montagnes qu'on voit en ce lieu, jusqu'à ce qu'Ansel de l'Isle-Adam les plaçât, en 1136, dans son propre fonds. »

sa longue et brillante exis-
te abbaye reçut la visite de
rois. Philippe de Valois
:n 1333 et 1344, Charles V
.. En 1587, Henri III la
Iean de la Barrière, qui en
46e abbé, pour l'unir au
: des Feuillants, de Paris,
:ui ne devint définitive qu'en
ıtefois, quoique les revenus
sent dès lors à ses nouveaux
ires, l'église et les biens ré-
rent entretenus, et un certain
e religieux, sous la conduite
ur, continuèrent à desservir
La maison des Feuillants
ta d'accommoder l'église aux
: l'ordre.
mée en 1791, l'abbaye du
es dépendances furent ven-
x enchères, en deux lots.
1, M. le comte Regnault de
.n-d'Angély réunit ces deux
t exécuter d'importants tra-
ıs les bâtiments et dans le
ıs la direction de M. Alexan-
ıir, fondateur du Musée des
nts français. Il y donna en-
; fêtes brillantes. En 1824,
.velle vente amena de nou-
artages. En 1845, tous les
:s, encore complets, furent
40 000 fr. à un maître maçon,
Puteau; mais les frais de
œuvre et de transport aug-
:nt tellement le prix de ces
ux de démolition, que l'en-
:ur-acquéreur renonça bientôt
exploitation pour retourner
·ières naturelles des environs
. Néanmoins, il ne regarda
:nce comme décisive qu'après
t démolir trois des côtés du
.e palais abbatial et ses tou-
insi que le bâtiment attenant
·and comble du dortoir. Les
débris de cette célèbre ab-
ppartiennent aujourd'hui à
appé, qui depuis quelques
y a entrepris de grands tra-
restauration dont le but tou-
.e paraît pas bien déterminé.

Parmi les bâtiments conservés, M. Hérard[1] cite celui qui était situé à l'est de l'ancien cloître, et qui se compose d'un rez-de-chaussée avec premier étage. Au rez-de-chaussée il existe plusieurs salles voûtées en ogive avec nervures soutenues par des colonnes isolées, enterrées aujourd'hui de près de 80 centimètres, dont les bases et les chapiteaux sont à feuilles. Parmi ces salles, les plus remarquables sont : celle du Chapitre et le réfectoire. Leur construction remonte à la seconde moitié du XIIe s. Au premier étage est l'ancien dortoir (fin du XIIe s.), vaste salle voûtée en ogive et divisée en deux travées par neuf colonnes avec bases et chapiteaux à double rangée de feuilles. L'église était contiguë au *pignon méridional* de ce dortoir. Sur le côté occidental a été construite une tourelle octogonale contenant une cage d'escalier. Quatre seulement des baies (pignon N.) sont restées telles qu'elles étaient autrefois : toutes les autres ont été modifiées et agrandies. Une seule des baies supérieures s'est conservée dans son état primitif. A l'angle S. E. s'ouvre une petite salle dont la destination est demeurée inconnue. Ce remarquable dortoir, vraiment digne d'une visite, a servi longtemps à une fabrique.

Lors de la construction d'un chemin ouvert il y a peu d'années, M. Hérard a retrouvé les murs de l'abside et quelques piliers formant le bas côté méridional. Ces fragments sont aujourd'hui dégagés des matériaux qui les avaient recouverts.

Le bâtiment situé à l'ouest du cloître, et parallèle à celui qui vient d'être décrit, est double en profondeur : il se compose de plusieurs salles basses voûtées en ogive et dont quelques-unes ont été restaurées au XVIe s. Il contient un escalier à noyau

1. *Recherches archéologiques sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris.*

du XIIIe s., et un vestibule reconstruit au XVIIe. Le second étage a été récemment reconstruit.

Ces deux bâtiments étaient réunis autrefois par un autre bâtiment parallèle à l'église, construit au XVIIe s., et dont il ne reste que la galerie formant le côté N. du cloître.

Vis-à-vis de la ferme était le palais abbatial, élevé au XVe s., et flanqué de deux élégantes tourelles; on ne retrouve de ce bâtiment que les substructions.

On peut encore visiter, au rez-de-chaussée du bâtiment contigu au palais abbatial, le lavoir des religieux, sur le cours du *Vieux-Moutier;* au premier étage, une galerie du XVe s.; sous la route, une galerie mettant en communication le lavoir avec le cellier et la glacière, bâtis au XIIIe s., dans les excavations d'où furent extraits les matériaux des premières constructions de l'abbaye; vers l'abside de l'ancienne église, une construction souterraine du XIIIe s.; quelques voûtes à nervures remontant aux premiers temps du monastère, dans le bâtiment des hôtes.

A l'abbaye du Val, comme à celles de Maubuisson et des Vaux de Cernay, l'église, le cloître et la salle du Chapitre renfermaient de nombreuses sépultures.

Le *moulin* dit d'*En haut*, situé sur le cours du Vieux-Moutier, est à peu de distance de l'abbaye; on y arrive par un chemin profondément raviné. Les bâtiments, élevés au XVe s. et parfaitement conservés, offrent encore des parties sculptées avec une remarquable délicatesse.

Enfin, à l'extrémité supérieure de l'enclos actuel, à peu de distance d'une belle carrière dont l'entrée forme un paysage pittoresque, la source du Vieux-Moutier jaillit aujourd'hui au fond d'un petit bosquet d'arbres verts.

Le *parc*, qui dominait au N. E. l'abbaye du Val, a été défriché : des champs remplacent aujourd'hui les beaux ombrages des temps passés. A l'entrée s'élève une ferme récemment construite, la *Ferme du Parc.*

45 min. suffisent pour aller de l'abbaye du Val à l'Isle-Adam, soit que l'on gagne directement Stors, où l'on rejoint la route de Pontoise, soit que l'on côtoie le mur de la ferme dont nous venons de parler pour aller traverser la partie occidentale de la forêt de l'Isle-Adam. A 1 kil. de l'Isle-Adam, — que l'on suive l'un ou l'autre de ces deux chemins, — on passe près du *Moulin de Vioray*, dont l'étang, entouré d'arbres, mérite un détour de quelques minutes.

De la station d'Auvers à celle de l'Isle-Adam, le chemin de fer suit la rive dr. de l'Oise. De gracieux paysages se succèdent sans interruption aux regards. Sur la rive g. de l'Oise on aperçoit le château de Méry, Mériel, puis le *château de Stors*, qui appartient à M. Chevreux. Presque en face, sur la rive dr., au delà de *Butry*, se montre le *château de Valmondois*, dont la propriétaire actuelle est Mme de Provigny. *Valmondois*, v. de 428 hab. (cant. de l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), est situé à l'entrée d'un vallon qui ne ressemble pas, comme le prétend Oudiette, « à une des plus jolies vallées de la Suisse, » mais qui, arrosé par le Sausseron, et dominé par de petits bois, peut offrir quelques agréables promenades. Le célèbre ténor de l'Opéra M. Duprez est le maire actuel de cette commune. En remontant ce vallon on gagnerait Nesles (*V.* ci-dessous, p. 276), en une heure environ, par les hameaux le *Carouge*, la *Rue-Dorée*, les *Groues* et *Verville.* A peine a-t-on aperçu le château de Valmondois, que l'on franchit le Sausseron, et bientôt on découvre, sur la dr., le pont de l'Isle-Adam.

A g. de la voie ferrée s'étend sur la rive dr. de l'Oise le ham. de Parmin.

;TATION. — L'ISLE-ADAM.

uvers, 40 kil. de la gare de . kil. 1/2 de Mériel, 10 kil. de ;, 6 kil. de Beaumont, 6 kil. de 7 kil. 1/2 de Jouy-le-Comte, 4 lesles, 3 kil. de Valmondois.

: — *de l'Écu* et *Saint-Nicolas*, ı pont. — Omnibus pour (8 kil.) 80 c.

·Adam, ch.-l. de c. de 2442 ; agréablement situé sur la e l'Oise, entre les hameaux *ıt* et de *Parmin*, qui en dé- Trois ponts jetés sur les ; qu'y forme l'Oise le mettent ıunication avec la station du de fer établie à Parmin, sur r. La plus grande de ces îles ;upée autrefois par un châ- prince de Conti. Sur la façade lpté un arbre agité avec cette on :

:AT FRONDES IMMOTO STIPITE VENTUS.

XV avait exigé que le prince i rendît visite à Mme de Pom- forcé de faire cette honteuse ıe, le prince entre chez la fa- t s'assied sur son lit en lui « Tiens, vous avez un bien t pour une femme comme Dès lors la favorite ne cessa de .vre le prince de sa haine; et ur expliquer cette persécution ; sculpter l'arbre et graver la

évolution a renversé ce châ- l n'en reste plus qu'une belle ; entourée d'une balustrade en et ombragée d'arbres séculai- e villa moderne, dont les jar- nt entretenus avec un soin re- ıble, l'a remplacé.

;-Adam a dû son nom à cette laquelle le connétable Adam âtir, en 1069, un château fort. quelques années d'importantes rations y ont été réalisées sous ıistration intelligente et dé- de M. Dambry, le maire actuel.

A l'angle des routes de Stors et de la forêt s'élève l'*église*, consacrée en 1499, achevée vers le milieu du XVIe s. et restaurée récemment sous l'habile direction de M. le curé Grimaud. Le portail, construit en 1537 sur les dessins de Bullant, présente des sculptures qui viennent aussi d'être restaurées, et des statues ornent les voussures. Les vantaux ont été exécutés d'après les dessins de M. Roguet.

L'intérieur de l'église se compose de 3 nefs. Aux transsepts, deux arcs relient la nef au chœur avec autant de hardiesse que d'élégance. L'abside est éclairée par dix fenêtres ornées de verrières qui racontent les différents épisodes de la vie de saint Martin de Tours, patron de l'église. L'apôtre des Gaules y est splendidement représenté coupant son manteau pour le donner au pauvre; à la messe qu'il célèbre, assistent dans le recueillement de la prière et sous l'inspiration de leurs saints patrons, les grands seigneurs qui ont été les bienfaiteurs temporels de l'Isle-Adam : Philippe et Louis de Villiers-Adam, Anne de Montmorency et François de Bourbon, prince de Conti. Il était impossible de payer plus magnifiquement le double tribut de la vénération et de la reconnaissance. Les autres fenêtres de l'église sont également ornées de verrières; et chaque fenêtre représente soit un mystère soit une légende de saint, soit un fait historique ou religieux. Tous ces vitraux, d'une fort belle exécution, sortent des ateliers de M. Gsell.

Les stalles (fin du XIVe s.) offrent des sculptures très-variées et parfaitement traitées : toutes les miséricordes présentent un sujet différent; on y remarque le forgeron, le potier, le sculpteur, le barbier. Sur l'une d'elles le fabliau d'Aristote est singulièrement exprimé : au lieu d'Alexandre, d'Aristote et de l'Indienne, on voit un moine, une religieuse et un enfant de chœur. Ces stalles proviennent de Saint-Martial de Bordeaux.

La grille en fer forgé qui ferme le chœur a été exécutée sur les dessins de Roguet. La chapelle latérale de g. renferme un beau retable en bois sculpté représentant la Passion; il provient d'une église de Normandie et date du xve s. Au même bas côté gauche s'ouvre la chapelle où fut inhumé le prince de Conti.

Le monument du prince de Conti a été détruit pendant la Révolution; il n'en reste qu'un médaillon en marbre et une pyramide portant cette inscription :

HOMINEM, CIVEM, PRINCIPEM
LUGENT OMNES
PATREM LUGET FILIUS
ADDICTISSIMUS.

Au pied de cette pyramide, on a mis, à la place du génie de la Vie en marbre blanc, qui appuyait sa main gauche sur le prince et qui de la main droite éteignait son flambeau, un modèle en plâtre (de Moitte), représentant une femme dans l'attitude de la plus vive douleur.

La chaire à prêcher, de provenance allemande, est une œuvre restaurée de la seconde partie du xvie s. Son histoire se lit sur l'un des panneaux :

1560. FABRICATA. RESTAURATA 1860.

Les quatre grands Prophètes sont placés à la base; le Sauveur, les quatre Évangélistes et les apôtres saint Pierre et saint Paul ornent la cuve, les quatre grands Docteurs de l'Église sont assis sur l'abat-voix, et l'ange du jugement pose à peine sur l'édicule qui surmonte ce monument. La rampe circulaire est formée de panneaux richement incrustés de bois de couleur; ils sont séparés par sept cariatides qui représentent les vertus cardinales et théologales; enfin on lit sur la rampe et sur la cuve les textes de l'Écriture sainte qui ont rapport à la parole de Dieu. On remarque encore dans l'église de l'Isle-Adam un tableau de Jouvenet et une copie d'un tableau de Carrache par Mignard.

Les environs de l'Isle-Adam abondent en agréables promenades. Au S., on peut aller visiter le beau château de *Stors* (3 kil.) et les ruines de l'abbaye du Val (4 kil.), dont nous avons parlé ci-dessus. A l'O., dans la vallée du Sausseron, on trouve à 4 kil. le v. de **Nesles** (878 hab.), qui possède une petite église du commencement du xiiie s. (mon. hist.) avec un clocher roman. Entre *Nesles* et *Hédouville* (377 hab.), près de la ferme de Launay, le poëte Santeuil avait fait construire une tour carrée à trois étages, composés chacun d'une chambre, qu'il habitait successivement, persuadé que, plus il s'élevait, plus il était inspiré. Au N., au delà du hameau de Nogent, est le *château de Cassan*, qui a appartenu à M. Bergeret, fermier général, et que son propriétaire actuel, M. Bonnin, reconstruit avec magnificence. Le *parc* de ce château, un des premiers parcs dessinés à l'anglaise, avait rang après le petit Trianon et Ermenouville. M. Bonnin va lui rendre son ancienne splendeur. Il touche au *bois de Cassan*, au milieu duquel (3 kil.) seize allées viennent aboutir à un carrefour appelé la *Table*, parce qu'on y avait dressé une vaste table de pierre, récemment endommagée par la chute d'un arbre et réparée depuis. Enfin, à l'E., au N. et au S. E., s'étend la **forêt de l'Isle-Adam**, dont la contenance est de 1635 hectares et qui n'a pas moins de 9 kil. dans sa plus grande longueur, de Monsoult ou de Baillet à l'extrémité du bois de Cassan. Cette forêt, percée de nombreuses routes, renferme de beaux chênes. Son point culminant, qui domine Nerville, est à 189 mèt. Si l'on en faisait le tour en partant de l'Isle-Adam dans la direction du S., on trouverait : Stors (*V.* ci-dessus); — l'abbaye et la ferme du Val (*V.* p. 272); — *Baillet*, v. de 189 hab., situé à 9 kil. de Mériel : l'église, du xve s. renferme les tombes de Charles et de Jacques d'O, et le château appartient à M. A. de Choiseul; — *Monsoult* (382

ué à 1 kil. de Baillet et de — *Maffliers*, v. de 400 ιé à 1 kil. de la route de Beauvais, entre Moisselles Presles (6 kil.). Le chœur ɜ a été construit en 1556 par Delorme; la nef date de chapelle de dr. contient une la sainte Vierge, visitée par 'eux pèlerins, et le tombeau n de Maffliers mort en 1611. au, moderne, appartient à ; de Périgord. On en vante beaucoup le parc. La maison des Bons-Hommes, enclavée dans la forêt de l'Isle-Adam, dépend de Maffliers; c'était, avant la Révolution, un couvent du tiers ordre de Saint-François. On trouve à la station d'Ermont des omnibus pour Maffliers (quatre départs par jour : prix, 90 c.); — enfin, *Nerville*, hameau dépendant de Presles et agréablement situé, à 3 kil. de Maffliers, 3 kil. de Presles, 5 kil. de l'Isle-Adam, 6 kil. de Mériel.

Au delà de la station de l'Isle-



Beaumont.

ɜ chemin de fer, qui continue ' la rive droite de l'Oise, g. le v. de *Jouy-le-Comte* .), situé à l'entrée d'un petit puis celui de *Champagne* .), dont l'*église* (mon. hist.) s. est d'un excellent style. .s'étend une vaste plaine ar- · le Ru de Méru. Sur la dr., les qui couronnent les forêts de am et de Carnelle attirent ɔn. On remarque à g. une ine (fabric. de caoutchouc et de divers objets en caoutchouc), et à dr., Beaumont, avant de s'arrêter à la station de Persan-Beaumont.

11e STATION. — BEAUMONT.

6 kil. de l'Isle-Adam, 46 kil. de la gare de Paris. — La ville est à : 1 kil. de la station, 2 kil. de Persan, 4 kil. de Chambly, 3 kil. de Presles, 1 kil. 500 mèt. de Mours, 3 kil. de Noisy, 5 kil. d'Asnières-sur-Oise, 2 kil. de Viarmes.

Des *omnibus* conduisent gratuitement (à tous les trains) de la station à Beau-

mont et *vice versa*, et deux fois par jour (gratuitement) à Viarmes. Des omnibus de correspondance vont encore à Chambly (4 kil.), à Neuilly-en-Thelle (9 kil.), à Sainte Geneviève (24 kil.), à Méru (16 kil.), à Presles, à Nointel (5 kil.), et à Laboissière (25 kil.).

Divers *hôtels* ou *restaurants* se sont établis autour de la station; mais nous recommanderons surtout l'*hôtel des Quatre-Fils-Aymon*, situé dans la ville, en face du pont.

Beaumont-sur-Oise, c. de 2560 hab., avait autrefois des remparts qui furent démantelés en 1422 par le duc de Bourgogne. Leurs débris ont été transformés en une promenade publique, plantée d'arbres, et d'où l'on découvre une vue étendue. Avant la Révolution, Beaumont était un comté-pairie, appartenant au prince de Conti, le siége d'un bailliage royal et d'une maîtrise particulière des eaux et forêts. De toutes les communautés religieuses qu'elle possédait encore au XVIIIe s., il ne lui reste que son Hôtel-Dieu. Son *église* (mon. hist.), date du XIIIe s. (la tour est plus moderne). On remarque à l'extérieur les curieuses sculptures du portail, malheureusement mutilées. L'intérieur se compose d'une nef et de deux bas côtés. La nef a été reconstruite; de récentes restaurations ont mis à nu la belle galerie du *triforium* qu'avaient voilée les travaux exécutés au dernier siècle; les bas côtés ont conservé leurs voûtes à nervures. On découvre un beau point de vue du haut de la tour.

Aujourd'hui, Beaumont est une petite ville industrielle (passementerie, imprimerie, tabletterie d'ivoire, verreries, tannerie, etc.) et commerçante (grains, farines, chevaux et bestiaux), qui ne mérite pas par elle-même la visite des étrangers; mais elle touche à la **forêt de Carnelle**, dans laquelle on peut faire de belles promenades.

Cette forêt a une contenance de 1000 hectares; sa plus grande longueur, de l'O. à l'E. est de 5 kil., sa plus grande largeur, du S. au N., de 4 kil. Son point culminant (le poteau de Carnelle) atteint 200 mèt. De ses pentes, on découvre de beaux points de vue en parcourant ses longues allées (nous recommanderons surtout celles qui descendent dans les fonds). La forêt de Carnelle renferme un monument celtique désigné sous le nom de *pierre turquoise;* cette tombelle, qui mesure 10 m. 50 c. dans œuvre, sur 2 m. 50 c., est un des plus beaux monuments de cette époque reculée que possède la France; il mérite la visite de tous les archéologues. On y remarque quelques beaux chênes.

Si l'on faisait le tour de la forêt de Carnelle, en partant de Beaumont par le côté sud, on trouverait: *Nointel* (240 hab.), dont le château (1710) est contigu à la forêt; — *Nantouillet*, maison de campagne qui dépend de Presles; — *Presles*, v. de 1638 hab., où l'on remarque de jolies habitations entourées de charmants jardins. Son *église* a été bâtie et remaniée à diverses époques; sa tour carrée, un peu lourde d'aspect, domine un chœur gothique, remarquable par son élégance. Il n'y a qu'un bas côté (à dr.). La façade n'est qu'un mur percé d'une porte. Le château a été bâti en 1859. Les hameaux de *Prérolles*, de *Courcelles* (beau château) et de *Nerville* (jolie maison de campagne) dépendent de cette commune; — *Courcelles;* — le *château de Franconville* (beaux jardins), qui appartient au baron Roger; — *Saint-Martin du Tertre* (738 hab.); — *Viarmes* (1246 hab.); — *Asnières-sur-Oise* (875 hab.), ancienne terre royale, près duquel on peut aller visiter les ruines de l'abbaye de Royaumont (*V.* ci-dessous, *Boran*); et enfin *Noysy-sur-Oise* (375 hab.).

Quand on a quitté la station de Beaumont, on remarque sur la droite les gracieuses collines que couronne la forêt de Carnelle, et qui bientôt s'abaissent en s'éloignant. A g. s'é-

tend une vaste plaine, dont l'aspect rappelle la Beauce. On traverse le village de *Bruyères* (336 hab.), sur le territoire duquel le chancelier Maupeou a possédé un château fort, aujourd'hui détruit. On se rapproche ensuite de l'Oise, et on sort du départ. de Seine-et-Oise pour entrer dans le départ. de l'Oise avant d'arriver à Boran.

12e STATION. — BORAN.

7 kil. de Beaumont, 53 kil. de la gare de Paris, 2 kil. du Lys.

Boran est un village de 794 hab. situé sur la rive dr. de l'Oise. Son château appartient à M. de Sancy, qui l'a restauré. On l'aperçoit à g. de la station. Les hameaux de *Morency* et de *Saint-Martin des Nonnettes* font partie de la commune. Quelques archéologues pensent que Boran a remplacé la ville romaine de *Lithanobriga*.

Un pont suspendu a remplacé l'ancien bac de Boran; il faut traverser ce pont et la forêt du Lys pour aller visiter, sur la rive gauche de la rivière, les bâtiments de l'**abbaye de Royaumont.**

L'abbaye de Royaumont date du XIIIe s.; elle a été fondée en 1228 par le roi saint Louis qui aimait beaucoup cette jolie vallée. Les moines de Cîteaux l'ont habitée jusqu'en 1791. Elle a compté à sa tête de saints personnages, des hommes marquants dans la politique, des archevêques, des prélats distingués, et de l'an 1650 à l'an 1728, toute une dynastie d'abbés tirés de la puissante maison de Lorraine.

« La Révolution qui dispersa les moines de Royaumont n'a pas détruit le monastère. Si la magnifique basilique n'existe plus, le reste de l'abbaye qui avait servi, depuis soixante-douze ans, à des usages industriels, subsiste en entier; les Oblats viennent de l'acquérir. Ils conserveront les magnifiques cloîtres de Royaumont, son réfectoire, admirable morceau gothique, dont la salle de la bibliothèque actuelle des *Arts-et-Métiers* (rue Saint-Martin, à Paris) peut donner l'idée, la maison des hôtes, les cellules où saint Louis avait sa chambre, la bibliothèque, la maison du prieur, la chaire où saint Louis faisait monter l'encyclopédiste du XIIIe s., Vincent de Beauvais, etc.

« L'église de Royaumont, *une des plus belles du Royaume*, ainsi que le témoignent encore ses superbes ruines, était l'œuvre de Pierre de Montreuil; elle était justement célèbre par son architecture, par ses proportions grandioses, par ses sculptures et par ses mausolées. L'inauguration solennelle eut lieu en 1235, en présence de saint Louis et de la jeune reine Marguerite de Provence.

« Jusqu'en 1791, on vit à Royaumont le mausolée de Louis de France, un des fils de saint Louis, mort à l'âge de seize ans. — Ce chef-d'œuvre de l'art du XIIIe s., remarquablement restauré par M. Viollet-le-Duc, est aujourd'hui à Saint-Denis. — Un bas-relief avait disparu lors de la translation qui avait eu lieu au musée des Augustins en 1791; mais on l'a retrouvé appliqué au monument d'Héloïse et d'Abeilard au Père-Lachaise.

« Les Oblats, qui veulent convertir Royaumont en un lieu de travail et d'études, » ont l'intention de rétablir les bâtiments dans l'état où saint Louis les a laissés.

Au delà de Boran, les collines bordent la rive dr. de l'Oise. Le chemin de fer longe la rivière, de l'autre côté de laquelle s'étend une vaste plaine agréablement boisée.

13e STATION. — PRÉCY.

5 kil. de Boran, 58 kil. de la gare de Paris.

Précy (865 hab.) est situé, comme Boran, sur la rive dr. de l'Oise. Il possède une église ancienne et de

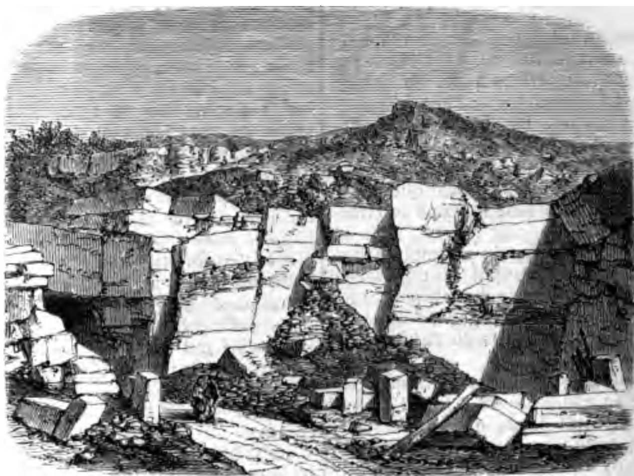
jolies maisons de campagne. Son ancien bac a été aussi remplacé par un pont suspendu d'une seule arche.

Les collines de la rive droite de l'Oise s'abaissent et s'éloignent; celles de la rive gauche, au contraire, se rapprochent et s'élèvent. On y remarque les entrées de nombreuses carrières de pierres. On laisse à gauche les villages de *Villers-Saint-Leu*, dont l'église est du XIIIe s., et de *Boissy*, village sans intérêt, avant d'atteindre la station de Saint-Leu.

14e STATION. — SAINT-LEU D'ESSERENT.

3 kil. de Précy, 61 kil. de la gare de Paris, 5 kil. de Chantilly, 4 kil. de Thiverny, 5 kil. de Montataire.

Saint-Leu d'Esserent est un b. de 1310 hab., situé sur les pentes d'un coteau qui borde la rive dr. de l'Oise. Ce coteau et celui qui lui fait face sur la rive opposée sont percés de carrières de pierres, dont l'exploitation occupe une partie des habitants. La pierre qui en est extraite est connue dans le commerce sous le nom de *pierre de Saint-Leu.* Quelques-unes de ces carrières ont plusieurs kilomètres de profondeur; on les visitera avec intérêt. Les ouvertures que l'on aperçoit sur les coteaux de la rive g. de l'Oise donnent à cette région une physionomie particulière.



Carrières de Saint-Leu d'Esserent.

Toutefois, la principale curiosité de Saint-Leu est son **église**, qui s'élève, au delà de la station du chemin de fer, sur une grande et belle terrasse plantée d'arbres. Cette église a été classée parmi les monuments historiques, mais des restaurations récentes en ont compromis la solidité. La description suivante est empruntée à un écrivain anonyme (*Congrès archéologique* de 1866) :

« C'est, dit-il, un fort bel édifice sans transsept, d'une forme allongée, et terminé en hémicycle à l'est. Le portail consiste en une grande ogive romane ornée de trois rangs de zigzags reposant sur de courtes

colonnes romanes à chapiteaux rustiques. Derrière ce portail est un porche s'étendant sur toute la largeur de l'église, et de 6 mèt. de profondeur. Au-dessus du porche est une vaste salle voûtée avec des arceaux à doubles zigzags, reposant sur des piliers à chapiteaux ornés de figures fantastiques. Le clocher, situé à dr. du portail, présente deux étages de légères arcades romanes surmontées d'une flèche octogonale à écailles de poisson. Chaque angle est garni d'un élégant clocheton. La hauteur totale du clocher est de 50 mèt. La façade de l'église présente huit fenêtres romanes. Deux de ces fenêtres appartiennent au clocher, et les six autres éclairent la salle dont nous venons de parler.

« Les bas côtés qui tournent autour du chœur et du sanctuaire sont séparés de la nef par de larges arcades à ogives surbaissées, portant sur vingt-



Église de Saint-Leu d'Esserent.

quatre gros piliers romans à chapiteaux variés et ornés de feuillages. De minces colonnes gothiques, adossées contre une partie de ces piliers, s'élancent jusqu'à la naissance des voûtes. Les autres piliers ont des colonnettes qui s'élèvent seulement à partir de leurs chapiteaux.

« Une galerie circulaire règne au-dessus des arcades. Elle s'ouvre sur la nef par de petites ogives géminées très-simples. Elle était éclairée extérieurement par de petites croisées romanes que l'on a bouchées et qui alternaient avec des rosaces.

« Quarante-deux larges et hautes fenêtres à ogive de la transition éclairent l'intérieur, et s'élèvent jusqu'à la naissance de la voûte.

« Le chœur et le sanctuaire ont presque la même longueur que la nef. Une tour romane sans flèche s'élève sur chaque bas côté parallèlement au sanctuaire.

« L'abside présente cinq chapelles; celle du milieu est dédiée à la Vierge.

« Extérieurement, l'église est entourée d'arcs-boutants et de contreforts au S. et au N. Ses dimensions sont de 71 mèt. pour sa longueur totale, 21 mèt. 33 cent. pour sa largeur, et 27 mèt. pour sa hauteur sous clef de voûte.

Autour de cette église, on remarque les débris encore considérables d'un *prieuré* commendataire de l'ordre de Cluny, fondé vers la fin du XI[e] s., par Hugues, comte de Dammartin, seigneur d'Esserent. Ce comte de Dammartin avait été fait prisonnier dans un pèlerinage en Palestine. Les religieux d'une petite maison de Bénédictins, qui existait alors auprès du bois de Saint-Michel, payèrent sa rançon. Par reconnaissance il leur bâtit (1081) une église et un couvent dans l'enceinte du château fort, puis il leur donna tout ce qu'il possédait à Esserent. Ce couvent fut enrichi ensuite par de nouvelles donations des comtes de Dammartin et de Clermont, et il acquit d'importants priviléges. Lorsque, en 1359, les Anglais et les Navarrais de la garnison de Creil s'emparèrent de Saint-Leu, les religieux durent leur payer une forte contribution.

Il ne reste, aujourd'hui, que des ruines de ce prieuré : on remarquera surtout, au-dessus de l'église, dans la rue qui monte sur le plateau, une porte en pierre garnie de mâchicoulis et donnant accès dans une propriété privée.

Ce fut à Saint-Leu ou dans ses environs que commença, en 1358, la grande insurrection de la Jacquerie. « Le 28 mai, dit un chroniqueur, plusieurs menues gens de Saint-Leu, de Cérent (ou Esserent), de Nointel, de Cramoisi et de quelques autres villages du Beauvoisis, s'assemblèrent et s'entre-dirent que tous les nobles de France, chevaliers et écuyers, honnissaient et trahissaient le royaume, et que ce serait grand bien que de les détruire tous.... Et chacun d'eux dit : « Il est vrai, il est vrai! Honni « soit celui par qui il demeurera (il « y aura retard), que tous les gentils- « hommes en soient détruits. » Ils élurent pour chef un très-rusé paysan, nommé Guillaume Callet, du village de Merlot, et s'en allèrent, sans nulles armures hors que bâtons ferrés et couteaux, en la maison d'un chevalier qui demeurait près de là, forcèrent le château et tuèrent la châtelaine, ses femmes et ses enfants. A ce signal tous les paysans de la contrée prirent leurs couteaux, leurs coignées, leurs socs decharrue, coupèrent des bâtons dans les bois et coururent sus aux nobles. »

A 3 kil. de Saint-Leu, le chemin de fer rejoint la ligne de Louvres et Chantilly (*V.* plus loin la description de la route jusqu'à Compiègne.)

SECTION X.

DE PARIS A MONTMORENCY[1].

C'est à la station d'Enghien, décrite ci-dessus, p. 255), que se détache l'embranchement qui conduit à Montmorency, et, bien que la distance

1. *Embarcadères.* Place Roubaix (gare du Nord) ; rue Saint-Lazare, 124 (gare de l'Ouest).

15 *départs* par jour *de la gare du Nord*, à toutes les heures, de 6 h. 55 du matin à 9 h. 55 du soir; 14 *départs de la gare de*

réelle entre Montmorency et Enghien ne soit que de 2 kil., la voie ferrée, décrivant pour monter sur la colline des contours sinueux, a une longueur de près de 3 kil.

Après avoir quitté la station d'Enghien et tourné à dr. en laissant à g. la ligne principale, on traverse la route de Saint-Denis à Eaubonne, et on se rapproche de **Soisy** (468 hab.; 2 kil. d'Enghien, 1500 mèt. de Montmorency, 2 kil. d'Andilly, 1 kil. d'Eaubonne). L'*église* de Soisy possède des *stalles* du XVIe s. où Luther est représenté avec des cornes. Après avoir laissé Soisy à g., le chemin de fer s'élève rapidement, et atteint près de 120 mèt. d'altit. quand il arrive à la gare de Montmorency (au N. O. et à 300 mèt. de la ville).

MONTMORENCY.

La station est à 3 kil. d'Enghien par le chemin de fer, 15 kil. de la gare de Paris (Nord), 21 kil. de la gare de Paris (Ouest), 25 kil. de Pontoise. La ville est (par les routes de terre) à 2 kil. d'Enghien, 8 kil. de Saint-Denis, 18 kil. de Paris, 1 kil. 1/2 de Grolay, 2 kil. de Montmagny, 1 kil. de Deuil, 3 kil. de Saint-Brice, 1 kil. 1/2 de Soisy, 3 kil. d'Andilly, 3 kil. de Margency, 3 kil. 1/2 de Montlignon, 6 kil. de Saint-Prix.

HÔTELS ET RESTAURANTS. — *Du Cheval-Blanc*, ancienne maison Leduc, sur la place

l'Ouest, de 7 h. 5 du matin à 9 h. 5 du soir; 9 *départs de Pontoise. Arrivée à la station d'Enghien*, aux heures 27 min., et à Montmorency, aux heures 35 min.

Le prix des places est ainsi fixé :

Billets simples.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
De Paris Nord à Montmorency	1 85	1 35	1 10
De Paris Ouest à Montmorency	2 30	1 70	1 35
De Pontoise à Montmorency	2 65	1 95	1 50
D'Enghien à Montmorency	» 50	» 35	»

Les voyageurs munis de billets directs de 3e cl. voyagent en 2e cl. entre Enghien et Montmorency.

du Marché; — *du Cheval-Gris*, sur la même place; — *du Veau qui tette*, rue de la Réunion, près de la place; — *des Trois-Mousquetaires*, près de l'Ermitage; — RESTAURANT *de la Gare*, près de la gare, table d'hôte à 11 h. et à 6 h.; déjeuner, 2 fr. 50 c.; dîner, 3 fr. 50 c.

OMNIBUS DU CHEMIN DE FER. (voitures de l'Union des postes). — Le bureau est sur la place du Marché, à côté de l'hôtel du Cheval-Blanc; prix : 30 c.

ANES ET CHEVAUX A LOUER. — Sous les arcades de la halle couverte qui occupe le milieu de la place. Il y a eu un tarif; il n'en existe plus aujourd'hui; il faut débattre avec la troupe criarde des loueuses les prix, qui varient selon les saisons, les jours et l'affluence des promeneurs.

La *Fête patronale* a lieu le dimanche qui suit le 25 juillet.

Direction.

Au sortir de la gare on voit s'ouvrir devant soi l'*avenue Émilie*, qui, bordée des villas modernes et croisée, à angle droit, par d'autres avenues, conduit directement à la place du Marché (4 à 5 min.).

Si l'on veut aller de la gare visiter l'Ermitage et la Châtaigneraie (*V.* ci-dessous), il faut, continuant à longer l'extrémité du chemin de fer, se diriger à l'ouest. Des poteaux indiquent le chemin près de la route nouvelle de Domont que l'on croise. 6 à 8 minutes suffisent pour gagner la Châtaigneraie.

Billets d'aller et retour.

De Paris N. à Montmorency	2 80	2 05	1 85
De Paris O. à Montmorency	3 45	2 60	2 25
De Pontoise à Montmorency	4 »	2 95	2 50
D'Enghien à Montmorency	» 75	» 55	» »

Abonnements.

	UN AN. 1re cl.	UN AN. 2e cl.	SIX MOIS. 1re cl.	SIX MOIS. 2e cl.
D'Enghien à Montmorency	90	66	60	44
De Paris N. à Montmorency	330	246	220	164
De Paris (N. et O.) à Montmorency	426	318	284	212

On peut monter directement de la gare au sommet de la colline par une route neuve et par des escaliers qui aboutissent à une propriété récemment bâtie. On y jouit d'une très-belle vue. Du plateau où un plan incliné avec rails a été établi pour l'exploitation des pierres meulières, des briques et du bois, on peut redescendre à l'Ermitage en quelques minutes par la route de Domont, ou gagner les bois à dr. et à g.

Désire-t-on, au contraire, aller à Andilly (3 kil.) par la plus agréable promenade des environs de Paris, il faut au sortir de la gare descendre un peu, tourner à dr., croiser la voie ferrée, laisser à g. le restaurant Huret, croiser une route, en laissant une fontaine à dr., pour prendre la route qui monte en face et qui longe la base des collines en serpentant le long du bois. Le chemin des Laitières est plus court mais moins agréable.

Histoire.

On a voulu faire remonter aux premiers temps de la monarchie française l'origine de l'illustre famille des Montmorency; mais ce n'est qu'au xe s. qu'ils paraissent d'une manière certaine dans les titres qui sont parvenus jusqu'à nous. Le premier dont il soit fait mention est un chevalier, Burchard ou Bouchard le Barbu, qui occupait dans l'île Saint-Denis un petit fort que le roi Robert l'obligea à rebâtir dans un autre endroit, à cause des déprédations qu'il commettait sur les terres de l'abbé de Saint-Denis. Ce premier castel fut détruit par l'empereur Othon. Bouchard IV, seigneur de Montmorency, d'Écouen, de Saint-Brice, d'Épinay, etc., attaqué par Louis le Gros, dut faire sa soumission et renoncer à ses brigandages.

La famille des Montmorency, qui s'est divisée en plusieurs branches, est une des plus anciennes de la noblesse française, non qu'il faille admettre comme parfaitement établis les titres que ses membres se donnent de *premiers chrétiens* et de *premiers barons de France*. Elle s'est illustrée par les armes, par ses alliances et par ses services; elle a fourni six connétables, plusieurs maréchaux et amiraux. Parmi les plus célèbres, il faut citer Mathieu II et Anne de Montmorency. Le premier, surnommé le grand connétable, vécut sous Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis. Il était allié à tous les souverains de l'Europe. Le second, Anne de Montmorency, caractère austère, homme de guerre intrépide, fut aussi connétable. Il partagea la captivité de François Ier à Madrid, chassa plus tard les Impériaux de la Provence, tomba en disgrâce à la fin du règne de François Ier et se retira en exil dans son château de Chantilly. Henri II le rappela près de lui. Il sévit d'une manière impitoyable contre des provinces révoltées à l'occasion de la gabelle et contre les huguenots. Il mourut à l'âge de 74 ans. Catherine de Médicis voulait le faire enterrer à Saint-Denis, mais il avait dans son testament désigné Montmorency comme le lieu de sa sépulture.

Son petit-fils, Henri II de Montmorency, joignait à une brillante valeur une belle figure et des manières affables. Il fut entraîné dans une conspiration contre Richelieu et fit soulever le Languedoc, au profit de ce Gaston d'Orléans dont la lâcheté compromit tant de gens de cœur qui se dévouèrent à ses intérêts. Blessé et pris dans un combat, il eut la tête tranchée à Toulouse, le 30 octobre 1632, à l'âge de 38 ans, malgré les efforts faits, pour obtenir sa grâce, par sa sœur la princesse de Condé, mère du grand Condé, par les princes et les grands du royaume. Avec lui finit la première branche ducale des Montmorency. Comme il mourut sans enfants, ses biens passèrent à sa sœur. Sa veuve lui fit élever le magnifique tombeau en marbre qu'on voit encore à Moulins.

A cette famille des Montmorency, qui a fourni plusieurs branches, appartenait le comte de Bouteville, décapité sous le règne de Louis XIII, pour s'être, au mépris des lois nouvelles, battu en duel sur la place Royale. Son fils s'est rendu célèbre, du temps de Louis XIV, sous le nom de maréchal duc de Luxembourg. C'est de lui que le prince d'Orange disait: « Je ne pourrai donc pas battre ce bossu-là. — Bossu! qu'en sait-il? Il ne m'a jamais vu par derrière. » Il avait épousé l'héritière de la maison de Luxembourg, petite-fille elle-même d'une Montmorency, et il joignit à son nom et à ses armes les armes et le nom de Luxembourg. Nous citerons encore un neveu de ce dernier, le maréchal de Luxembourg, qui donna l'hospitalité à Jean-Jacques Rousseau dans son parc de Montmorency. Sa femme en secondes noces, Mlle de Villeroi, qui fut si célèbre par sa beauté sous le

nom de duchesse de Boufflers, traita l'auteur de l'*Émile* avec la même bienveillance. Devenue veuve du duc de Boufflers, elle épousa le maréchal de Luxembourg. Elle avait alors 43 ans.

L'histoire de Montmorency a eu peu de retentissement. Cette petite ville est désignée dans les chartes sous le nom de *Mons Morenciacus*. Les villages dont se composait sous Philippe le Bel la seigneurie de Montmorency étaient au nombre de quatorze : Sosoi, Groloi, Montmeignie, Andrelli, Migafin, Monlignon, Métiger, Tour, Yeaubone, Ermon, Sarnoi, Franconville, Saint-Gratien et Espineil. On voit les changements que l'orthographe de ces noms a subis. En 1358, la ville de Montmorency eut beaucoup à souffrir des horreurs de la Jacquerie. Les Anglais, unis aux Jacques, détruisirent le château, qui n'a pas été rebâti depuis. Mais les habitants relevèrent leurs murailles. La ville avait sept portes flanquées de tours. Ce qui en restait a été détruit il y a une cinquantaine d'années. Elle a eu plusieurs églises, une maison de Templiers, des couvents. « La maison des Oratoriens était considérable, on y a compté quatre-vingts religieux, dont quelques-uns ont acquis de la célébrité, tel que M. Daunou. » Au temps de la Ligue, Montmorency eut encore à subir de nouveaux désastres. Elle fut pillée, son église profanée, ainsi que le tombeau du connétable Anne.

En 1551, Henri II unit à la baronnie de Montmorency les terres d'Écouen, de Chantilly, etc., et érigea le tout en duché-pairie pour le connétable Anne de Montmorency. Cette terre fut confisquée sur le duc Henri II, décapité à Toulouse, donnée au prince de Condé, qui avait épousé la sœur d'Henri II, et érigée de nouveau en duché-pairie en 1633, à la réserve de Chantilly, en faveur du prince de Condé. En 1689, Louis XIV changea le nom de Montmorency en celui d'Enghien. (C'est le nom de la première baronnie du comté d'Hainaut, ayant appartenu au roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qui l'avait donné à son frère Louis de Bourbon, prince de Condé.)

Les princes de Condé, bien que seigneurs de Montmorency, n'y avaient point de château. Le maréchal de Luxembourg, après son mariage avec la veuve du duc de Boufflers (*V.* plus haut), quitta Grosbois, résidence de sa famille, et vint s'établir à Montmorency. Il y acquit l'usufruit du château qu'y avait bâti un frère du financier Crozat, qui s'est fait un nom par le beau cabinet de tableaux, d'estampes et de médailles qu'il avait formé. Cette demeure avait été d'abord la maison de plaisance du peintre Lebrun, qui l'avait décorée de ses peintures et de celles de ses élèves. Le parc avait des terrasses, des bassins, des cascades, des grottes, des boulingrins, dans le goût des jardins mis à la mode par le Nôtre. La propriété fut vendue à la Révolution. En 1813, le ministre Aldini l'acheta et y dépensa 500 000 fr. en embellissements; il l'habita deux mois seulement et y donna à dîner à l'Empereur et à l'Impératrice. En 1814, les Alliés dévastèrent le parc et le château. Ce beau domaine, comprenant 65 arpents et où avaient été, dit-on, dépensés six millions, fut offert à Louis XVIII, puis au duc de Montmorency; ni l'un ni l'autre n'en accepta la charge. Peu de temps après, un chaudronnier l'acquit au prix de 103 000 fr. et démolit le château. Dans la partie de cette propriété qui appartient aujourd'hui à Mme Daval, se trouve l'ancienne orangerie, grand bâtiment qui lui sert de limite. On voit encore, près de l'abreuvoir, une petite porte, qui a protégé la fuite nocturne de Jean-Jacques Rousseau, décrété de prise de corps. « La grille d'entrée de M. Constant Prévost (géologue, membre de l'Institut) date également du temps du maréchal; M. Constant Prévost a le terrain sur lequel s'élevait le château. »

La Convention nationale donna à la ville de Montmorency le nom d'*Émile*. Un décret de 1813 lui rendit son nom. La Restauration lui substitua de nouveau celui d'Enghien; une ordonnance de 1832 a restitué le nom de Montmorency.

Montmorency est une V. de 3126 hab., située à l'extrémité S. E. des collines couvertes par la forêt à laquelle elle a donné son nom. De sa position élevée elle domine la vallée qui s'étend entre ces collines et les hauteurs de Sannois et de Cormeilles. La vue y embrasse un grand horizon, borné au loin par le mont Valérien. Sa situation pittoresque, le voisinage de sa pittoresque forêt, les souvenirs qui se rattachent à Jean-Jeacques Rousseau, les cerises de son territoire, et la dentelle commune qui s'y fabrique ont valu à Montmorency une juste célébrité et de nombreuses visites. Les rues y sont escarpées et tortueuses dans la partie ancienne, mais

autour de ce centre s'étendent de jour en jour des quartiers neufs et bien alignés, tout bordés de charmantes maisons de campagne. De plus Montmorency jouit d'un air vif et pur. Le choléra, qui a ravagé les environs, n'y a point paru. Enfin, si par sa position élevée elle était exposée à manquer souvent d'eau pendant les grandes chaleurs, une compagnie l'a dotée récemment, ainsi que les villages voisins, d'une abondante distribution d'eau de Seine qui y est amenée au moyen de pompes mises en mouvement par une machine à vapeur établie à Épinay. Un réservoir couvert se trouve à mi-côte, un peu audessous de Montmorency; et un grand bassin monumental, entouré d'une grille, a été construit (au bord d'une route qui va jusqu'à Domont) sur la colline de sable des Champeaux, qui domine Montmorency, et du haut de laquelle on jouit d'une belle vue. De là l'eau redescend pour se distribuer dans différentes directions. Une petite fontaine a été placée sur la petite place de la Mairie; une autre sur la grande place du Marché.

Une place grande, mais irrégulière, au milieu de laquelle s'élève un bâtiment supporté par des arcades et contenant un café et une petite salle de spectacle, est le forum de ce Tibur parisien; c'est là que s'arrêtent les omnibus et les voitures, là que se réunissent les promeneurs; c'est de là que partent les joyeuses cavalcades, et c'est là encore que s'empressent d'accourir, par habitude du joug, les fidèles et honnêtes montures, qui, lasses d'être surmenées et rouées de coups, ont eu le bonheur de désarçonner leurs cavaliers novices au fond de la forêt.

D'ailleurs après les plaisirs et les courbatures de la journée, les promeneurs viennent ici refaire leurs forces et ranimer leur entrain, à cet *hôtel du Cheval-Blanc* de joyeuse mémoire, dont les murs ont abrité tant de festins bruyants et de plaisirs profanes. Toute la folle jeunesse du siècle a passé par là. Des princes, des têtes couronnées, des diplomates, des poëtes de toutes les époques, ont tour à tour été les hôtes dissipés de cette maison, dont quatre générations de *Leduc* se sont transmis la direction depuis sa fondation en 1739. « Leduc, deuxième du nom, était le grand agent voyer du prince de Bourbon-Condé. » Il n'est pas jusqu'à l'enseigne de l'hôtel qui n'ait sa célébrité. Vers 1792, une bande de jeunes gens avaient passé une quinzaine de jours dans cette *auberge*, comme on disait alors; la carte à payer montait à un chiffre élevé; il y eut débat et rabais sur le prix. Comme appoint, deux jeunes artistes à peu près ignorés alors, Isabey et Gérard, peignirent la double enseigne du Cheval-Blanc. Le baron Gérard a repeint la sienne en 1815. Montmorency et l'hôtel du Cheval-Blanc eurent une brillante période il y a une trentaine d'années; alors que « feu Labattut, lord Seymour, Roger de Beauvoir, Charles de Boignes, Bertrand, etc., vers la fin de la Restauration, faisaient leur rendez-vous de plaisir accoutumé de cette hôtellerie privilégiée.... un jeune homme, Gustave Froment, qui lui aussi est mort en cavalier désarçonné, dit M. Lefeuve, était contemporain de Labattut. Un jour il demande à la bonne un immense chaudron, qu'il remplit d'eau-de-vie et de rhum, et un pain de sucre entier pour faire un punch. Survient le père Leduc au moment où tout s'enflammait: « Que faites-vous? leur dit-il, vous allez brûler ma maison. — Mettez-la sur la carte, » répond Gustave Froment, en continuant ses apprêts homériques. »

L'église de Montmorency (mon. hist.), pittoresquement située sur le bord d'un escarpement, au S. de la ville, date du commencement du XVIe s., et ne fut terminée qu'en 1563. On retrouve encore çà et là des traces de l'ancien mot grec APLANOS, donnant à entendre que les seigneurs de

Montmorency ne se sont jamais écartés de leur devoir. Les voûtes sont à nervures compliquées, les fenêtres, de forme ogivale, et les arcades entre les piliers, à plein cintre. La façade occidentale, d'un style postérieur au reste de l'église, est dépourvue d'intérêt. Cette église, d'un vaisseau élégant, était avant la Révolution décorée de mausolées et d'une suite de beaux vitraux qui ont été en grande partie détruits. Parmi les tombeaux des Montmorency, on remarquait particulièrement celui d'Anne le connétable, élevé au milieu de la nef sur les dessins de Jean Bulland. Il était composé de dix colonnes de marbre portant une coupole. Il fut transporté au musée des Petits-Augustins. Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques tombes des membres de cette famille dans les caveaux souterrains de l'église. Les vitraux représentaient plusieurs personnages de la



Église de Montmorency.

famille des Montmorency et de la maison des Coligny-Châtillon, avec leurs armoiries. Toute la partie du côté de la ville avait été détruite; il n'en subsistait que des fragments. De l'autre côté, ils ont été en partie conservés et tous ont été restaurés. Au fond de l'église, à dr., près d'une chapelle, où sont, dit-on, des reliques de saint Martin, on remarquera avec intérêt une tête de saint Louis, offrant une finesse de sentiment rare dans ce genre de peinture. — Dans une chapelle funéraire, on voit, exécutées en pierre, les figures couchées, sous la garde d'un ange, des généraux Kniaziewicz et Niemcewicz, poëte et militaire, qui ont habité longtemps l'un et l'autre Montmorency. On lit sur une table en marbre : « Les Polonais, qui, après la lutte héroïque de 1831 et sa fin désastreuse, se sont réfugiés en France, ont fondé dans cette église, à perpétuité, pour sanctifier les douleurs de leur patrie, des messes pour divers compatriotes... »

L'*Hôtel-Dieu*, desservi par des sœurs de la Sagesse, contient 12 lits dont 6 sont réservés à des femmes.

Parmi les principales maisons de campagne de Montmorency, il faut citer : la propriété de M. Rey de Foresta, avec un château construit en 1788 par un premier commis de la marine ; la maison que fit bâtir M. le duc de Valmy, en vue de Soisy, sur la pente de la colline, dans un quartier de Montmorency que les habitants appellent les *basserons*, et qui s'enrichit chaque jour de nouvelles maisons de plaisance ; enfin, l'habitation que Mlle Rachel créa sur le pavé de Paris du côté de Grolay. Du reste, surtout depuis l'établissement du chemin de fer, les villas se multiplient comme par enchantement aux abords de Montmorency.

L'**Ermitage**, qu'habita *Jean-Jacques Rousseau*, a dû son nom à un ermite nommé Leroy, qui s'y bâtit, en 1659, un logement et une chapelle et qui y vécut 39 ans. Il passa ensuite dans les mains de plusieurs propriétaires, et fut acquis, en 1735, par le beau-père de Mme d'Épinay. Mme d'Épinay voulant empêcher Jean-Jacques d'aller se fixer à Genève, mue d'ailleurs par un sentiment de bienveillance auquel se joignait le désir de s'associer, en l'obligeant, à la gloire d'un homme célèbre, fit reconstruire secrètement cette vieille masure et la transforma en une petite maison très-logeable, qu'elle lui offrit d'habiter. « Elle est située, lui écrit-elle, dans la plus belle vue. Il y a cinq chambres : une cuisine, une cave, un potager d'un arpent, une source d'eau vive et la forêt pour jardin. Vous êtes le maître, mon bon ami, de disposer de cette habitation, si vous vous déterminez à rester en France. » Rousseau lui répondit de son ton bourru : « Je ne refuse pas d'écouter ce que vous avez à me dire, pourvu que vous vous souveniez que je ne suis pas à vendre, et que mes sentiments, au-dessus maintenant de tout le prix qu'on y peut mettre, se trouveraient bientôt au-dessous de celui qu'on y aurait mis. » Rousseau raconte cette affaire au livre VIII de ses *Confessions* : « Mon ours, voilà votre asile, fait-il dire à sa bienfaitrice ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. » Rousseau, quittant l'appartement qu'il occupait à Paris dans un hôtel garni de la rue Grenelle-Saint-Honoré, vint s'y installer le 9 avril 1756, bien qu'il fît froid et qu'il y eût encore de la neige. Dans cette paisible retraite, il s'essaya à quelques travaux, et bientôt il commença la *Nouvelle Héloïse*. Les douces émotions que lui faisaient éprouver ces sites paisibles et champêtres se reflètent dans plusieurs de ses pages les plus touchantes, parce qu'elles sont les plus vraies. Il ne les a peut-être peintes nulle part plus éloquemment que dans ce passage de sa troisième lettre à M. de Malesherbes :

« Quel temps croiriez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont pas les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume..... Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, avec ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil, pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites n'en vinssent troubler le charme.... Je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns.... Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que

quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais, quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : « Me voilà maître de moi pour « le reste de ce jour ! » J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt.... quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappait mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombrage; la délicatesse des arbustes qui m'environnaient; l'étonnante variété des arbres et des fleurs que je foulais aux pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant



Ancien ermitage de Jean-Jacques Rousseau, à Montmorency.

sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse et me faisait souvent redire en moi-même : « Non ! Salomon, dans « toute sa gloire, ne fut jamais vêtu « comme l'un d'eux. » (S. Matthieu, chap. v.)

« Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur.... Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses ; à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini.

« Ainsi s'écoulaient, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis à profit ma journée....

« Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse; je soupais de grand appétit dans mon petit foyer domestique.... Ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour.... Enfin, après avoir fait quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même. »

Pendant une année, J. J. Rousseau alla souvent visiter Mme d'Épinay. Mais bientôt elle cessa d'être l'unique maîtresse de ses pensées. Il ressentit alors, on le sait, une véritable passion pour la comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Épinay. La vanité blessée de Mme d'Épinay changea sa bienveillance en haine. Des lettres anonymes, des commérages augmentèrent l'aigreur de part et d'autre; Mme d'Épinay se rendit à Genève, où Rousseau refusa de l'accompagner, pour des motifs qu'il explique dans ses *Confessions*. Alors, quittant l'Ermitage, il vint à Montmorency s'établir dans une maison désignée sous le nom du petit Mont-Louis (*V*. p. 292). L'Ermitage, étant devenu, à la Révolution, propriété nationale, fut loué à l'architecte Bénard, puis à Regnaud Saint-Jean d'Angély. Celui-ci, proscrit par les Jacobins, le céda à Robespierre, qui y passa la nuit du 6 au 7 thermidor, trois jours avant que sa tête tombât sur l'échafaud. Vendu en l'an V, il passa à différents propriétaires. Enfin Grétry en fit l'acquisition en l'an VI, moyennant 10000 fr. Une volumineuse publication intitulée: *Itinéraire historique, biographique et topographique de la vallée d'Enghien-Montmorency*, où il est peu question de Montmorency, mais longuement des malheurs domestiques et des procès de l'auteur, M. Flamand-Grétry, neveu par alliance du célèbre compositeur, donne les détails suivants : « Pendant le temps que Grétry fut propriétaire de l'Ermitage, il n'y fit aucune réparation essentielle, mais il fit construire tout à côté, pour se procurer un voisinage, un petit chalet. L'Ermitage (en 1814) fut mis en vente à la chambre des notaires, mais personne ne se présenta. S'il s'était présenté à l'adjudication un homme de lettres ou un artiste digne de succéder à Grétry, je n'aurais sûrement pas couvert son enchère Lorsque j'acquis l'Ermitage, il était dans un état de ruine complet. Je le fis relever entièrement sans rien déranger à l'ordre extérieur. Je consacrai dans le jardin, à la mémoire de Grétry, un monument en marbre blanc, surmonté de son buste, au bas d'une petite pièce d'eau alimentée par deux ruisseaux. Je vendis le chalet, dont on fit une charmante habitation. Du vivant de Grétry, il avait été d'abord habité par Boïeldieu, puis par le petit-fils de Franklin pendant trois ans, et ensuite par M. Viennet. »

L'habitation de l'Ermitage, agrandie et renouvelée dans ces dernières années, a perdu son aspect primitif. La chambre de Rousseau est devenue une salle de billard. Le petit mobilier très-modeste qu'on y voyait il y a quelques années, composé de deux lits, d'une petite table de travail, d'un fauteuil, de deux cylindres de verre destinés à abriter du vent la lumière, quand Jean-Jacques travaillait le soir

dans son jardin, a été enlevé en 1853. Il reste, dit-on, un rosier et un laurier plantés par lui, et des tilleuls d'une allée. Ce laurier est à gauche d'une pierre brute provenant d'un monument érigé en 1791, à l'entrée du bois d'Andilly et portant cette inscription : *Ici Jean-Jacques aimait à se reposer*. De l'autre côté de la cascade est un autre laurier planté par Grétry.

Les Châtaigniers (10 à 15 min. de la place et de la gare, tout près de l'*Ermitage*). Quelques débris d'un mobilier, que la mémoire d'un des plus illustres écrivains de la France aurait dû protéger, mais qui a été dispersé, pendant des mutations trop fréquentes de la petite propriété de l'Ermitage, avaient été recueillis, et sont réunis dans une petite chambre au rez-de-chaussée du ***restaurant de l'Ermitage*** (à l'enseigne des Trois-Mousquetaires). Cet hôtel, qui offre



Les châtaigniers de Montmorency.

un abri aux promeneurs et des écuries pour reposer leurs montures, est situé à côté des célèbres **châtaigniers** sous lesquels a lieu le bal champêtre tous les dimanches dans la belle saison. Des balançoires, des jeux divers y sont réunis pour l'agrément des visiteurs dans le jardin du *Casino* (promenade libre la journée; 50 c. d'entrée le soir pour un cavalier, 25 c. pour une dame). A quelques pas se trouve un autre restaurant tenu par M. Homo et ayant pour enseigne : *A la châtaigneraie de l'Ermitage.* Ces beaux arbres forment ici de magnifiques propylées à la forêt. Mais la sauvagerie agreste de ce lieu, tel que le connut Jean-Jacques. a disparu. Des villas servent aujourd'hui, de ce côté, de lisière au bois. Les horizons verdoyants seuls n'ont pas changé, et, quand les promeneurs y laissent égarer leurs regards, ils retrouvent presque intacts les paysages dont la vue causait de si douces émotions au grand écrivain qui, le

premier dans notre langue, sut parler avec éloquence de la nature.

La rue qui passe devant l'Ermitage conduit à (1200 mèt.) Groslay (*V.* p. 296). Celle sur laquelle s'élèvent les hôtels des Mousquetaires et de la Châtaigneraie mène à (2 kil. 500 mèt.) Saint-Brice (*V.* p. 296).

Mont-Louis (au numéro 12 de la rue J. J. Rousseau). Après les misérables querelles qui s'étaient élevées entre Mme d'Épinay et Rousseau, Jean-Jacques reçut de son ancienne amie une lettre datée de Genève, dans laquelle se trouvaient ces mots : « Puisque vous vouliez quitter l'Ermitage, et que vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les miens sur mes devoirs. » Devant un congé si nettement signifié, Rousseau quitta l'Ermitage le 15 décembre 1757, et alla s'établir dans une petite maison située au bout d'un jardin, et faisant partie des anciennes dépendances du château. Le propriétaire lui laissa la libre direction des arrangements et des réparations. « Au rez-de-chaussée, dit Rousseau, étaient la cuisine et la chambre de Thérèse. Le donjon me servait de cabinet.... La terrasse, plus élevée que celle du château, et sur laquelle j'avais apprivoisé une foule d'oiseaux, me servait de salle de compagnie pour recevoir M. et Mme de Luxembourg, M. le duc de Villeroi, M. le prince de Tingry, Mme la duchesse de Montmorency, Mme la duchesse de Boufflers, Mme la comtesse de Boufflers, et beaucoup d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignaient pas de faire, par une montée fatigante, le pèlerinage de Mont-Louis. » Et ailleurs : « Pendant un hiver assez rude, j'allais tous les jours passer deux heures le matin et autant l'après-midi dans un donjon tout ouvert.... qui terminait une allée en terrasse.... Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai, dans l'espace de trois semaines, ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. » (*Confessions*, livre X.) C'est à Mont-Louis, habité par lui pendant quatre ans, que J. J. Rousseau termina *la Nouvelle Héloïse* et qu'il écrivit l'*Émile* et *le Contrat social.*

Cette maison de Mont-Louis avait été acquise, après diverses vicissitudes, par le peintre de paysages Bidault. Elle a appartenu depuis à M. Boniface, rédacteur du *Constitutionnel*. Rousseau quitta Mont-Louis le 9 juin 1762, pour se réfugier en Suisse. On peut voir, à la fin du livre XI des *Confessions*, comment la maréchale de Luxembourg lui envoya au milieu de la nuit une lettre du prince de Conti, annonçant que, malgré ses efforts, une prise de corps allait être décrétée contre lui, par suite de la publication de l'*Émile* et du *Contrat social.*

La Forêt.

La Forêt de Montmorency s'étend du S. E. au N. O., depuis Montmorency jusqu'à Bessancourt, couvrant tantôt de hauts plateaux riches en meulières, tantôt les pentes des collines, et descendant jusqu'au fond des fraîches vallées qu'elles dominent. Sur plusieurs points, les bancs de sable y sont d'une puissance remarquable, comme à *la Sablière*, au-dessus de Montmorency. Ces bancs de sable sont les analogues géologiques des grès de Fontainebleau, mais ils s'y montrent rarement à cet état particulier d'agrégation. Cependant une carrière de grès est exploitée au milieu de la forêt, au-dessus de Sainte-Radegonde.

La forêt de Montmorency a une contenance de 2000 hectares. Elle forme un des bouquets de cette vaste ligne de bois qui s'étend presque sans interruption sur la rive g. de l'Oise. Elle est divisée entre plusieurs propriétaires. La plupart des routes

(la rareté de poteaux indicateurs y est d'ailleurs très-regrettable) laissent à désirer sous le rapport de l'entretien, et deviennent impraticables après les fortes pluies. Du reste, même aux plus beaux jours, c'est le plus souvent à cheval ou à âne que les promeneurs la parcourent. Ils se dirigent, en partant de la place du Marché, dans deux directions opposées : les uns, du côté de *la Châtaigneraie* et de l'*Ermitage;* les autres, du côté d'Andilly. Ces derniers (*V.* ci-dessus, p. 283, direction) tournent l'angle de l'hôtel du Cheval-Blanc, pour prendre la route qui s'offre à eux sur leur dr. et qui, après avoir franchi le chemin de fer (un peu au-dessous de la gare), descend jusqu'à la fontaine René (de là le chemin de dr., le long du mur en retour du parc, mène du côté de *la Sablière*). Au delà de la fontaine René, si l'on veut aller à (3 kil.) Andilly par la plus agréable promenade des environs de Paris, il faut



Ancien rendez-vous de chasse dans la forêt de Montmorency.

prendre la route qui monte en face pour longer la base de la colline en décrivant des courbes gracieuses, et d'où l'on découvre les plus charmants points de vue. Arrivé en face d'une grille qui attire l'attention à l'angle du mur d'un parc, on peut gravir le chemin creux à dr. et gagner le plateau (Champeaux d'Andilly, 170 mèt. d'altitude). — *N. B.* Il vaut mieux monter seulement sur le plateau à l'extrémité du village en longeant la Grande-Sablière à g. — Si, au contraire, on continue à suivre le chemin qui vient de Montmorency, on entre dans le village.

ANDILLY.

3 kil. de Montmorency, 1 kil. de Margency, 1 kil. de Montlignon, 3 kil. de Domont, 3 kil. 1/2 de Piscop, 3 kil. 1/2 du château de la Chasse.

Andilly est un v. de 447 hab. Quand on y arrive du côté de Montmorency, la rue par laquelle on entre est bordée des deux côtés de murs ou de belles maisons de campagne,

dont les ombrages confinent à dr. à la forêt, et dont la déclivité du terrain permet en certains points aux passants d'apercevoir les jardins. Au bout de cette double haie de maisons et de jardins, en tournant à g., on descend dans le village proprement dit. On aperçoit une place carrée ornée d'un beau tilleul; près de là s'élèvent la mairie et l'*église* dédiée en 1567, rebâtie (le chœur et les chapelles) en 1719. A l'intérieur, on voit une copie du tableau du Louvre, d'après Paul Véronèse : *les Disciples d'Emmaüs*, et une autre d'après le *Christ en croix* de Prud'hon.

La plus ancienne charte où soit cité le nom d'un seigneur d'Andilly date de 1125. La terre d'Andilly (la partie basse) fut acquise, à la fin du XVI[e] s., par l'avocat Arnauld, qui eut vingt-deux enfants. L'aîné, connu sous le nom d'Arnauld d'Andilly, et qui fut père du ministre de Pomponne, réunit le haut et le bas Andilly. Puis il vendit 50000 écus ce domaine seigneurial, et se retira à Port-Royal, que devait peupler sa famille, et dont un de ses frères, le grand Arnauld, fut une des lumières et le grand controversiste.

D'Andilly on peut aller en 45 min. au **Château de la Chasse**. Deux routes montent au N. d'Andilly sur le plateau nommé les *Champeaux d'Andilly*, et élevé de 170 mèt. environ au-dessus de la mer. Du haut de la colline, on embrasse un panorama très-étendu; les premiers plans sont la vallée, le lac d'Enghien et Montmorency. Les coteaux de Montmartre, du Mont-Valérien, de Saint-Germain, de Sannois et de Franconville prennent une importance qu'on ne soupçonnerait pas et qui étonne au premier aspect. On se croirait dans une région vraiment montagneuse. On est alors au-dessus d'un banc puissant de sable rougeâtre, dont les tranchées et les ravines s'aperçoivent de très-loin. Le terrain présente ici de nombreuses excavations que la végétation envahit et qui sont le résultat d'anciennes exploitations de meulières.

A l'angle de la colline est une maison (à g. en montant) désignée sous le nom de *Bel-Air* et qui attire de très-loin les regards. Si, tournant le dos à la vue panoramique, on s'avance sur le plateau dans une direction opposée, on voit devant soi une grande plaine cultivée, entourée de bois, et que coupent obliquement deux chemins bordés de cerisiers. Vers l'extrémité du chemin de dr., on distingue au loin, au milieu des arbres, la *Maison-Blanche*, habitation de garde, située à moitié route entre Montmorency et le château de la Chasse, et qui sert de point de repère à ceux qui traversent la forêt par cette partie supérieure. Les promeneurs qui viennent par Andilly devront prendre la seconde allée de cerisiers, à g., en laissant la tuilerie à dr., et la suivre jusqu'à l'extrémité, où finissent les champs (15 min. env. d'Andilly). Là, le chemin s'engage dans le bois, et bientôt on aperçoit à g. une maison à moitié cachée par les arbres, habitée longtemps par le *père* et la *mère Gerbe*. Les promeneurs étaient sûrs jadis d'y trouver d'excellent lait, des œufs, du pain, du vin, un abri en cas d'orage et de plus des renseignements sur leur chemin; mais la mère Gerbe est morte et son mari a été assassiné, puis brûlé dans sa demeure isolée, sans que la justice soit parvenue à découvrir ses assassins.

Si l'on veut aller au château de la Chasse, il faut suivre le même sentier, qui descend au fond d'une vallée ombragée (le *Trou-de-Tonnerre*); et à 5 min. environ, prendre l'allée à g. qui vient aboutir (8 à 10 min.) sur la grande route de Montlignon à Moisselles, au carrefour du *pont d'Enghien*. Un café y a été établi. Là, un des rares poteaux de la forêt indique les différentes directions. (On

peut de ce poteau gagner Montlignon en 15 min. (*V.* p. 261) Saint-Prix en 30 min. ou Ermont par Eaubonne en 1 h. environ.) Un écriteau, placé à l'entrée d'une allée à dr., indique la route du **Château de la Chasse**; la distance est de 10 min. Ce château, situé au centre de la forêt, était, à la fin du XIVe s., entouré de fossés qui ont été comblés, et flanqué de quatre tours; il reste encore aujourd'hui deux de ces tours. Deux étangs s'étendent à dr. et à g. Il est le rendez-vous des cavalcades. Dans la belle saison, les promeneurs prennent place aux tables dressées sur la pelouse (le château de la Chasse est occupé par un *restaurant*), et y font, sous d'antiques ombrages, un repas plus ou moins champêtre. Dans une des îles, M. Abry-Lejeune tient un restaurant (entrée à dr. du Vieux-Chêne sur la place du château; promenade sur l'eau et pêche).

A 5 min. et au N. O. du Rendez-vous de chasse, est une combe déserte, qui a pris le nom de sainte Radegonde d'un couvent de femmes qui y existait jadis. Pendant la Révolution, les ruines du château de la Chasse servirent de refuge au naturaliste Bosc et à la Réveillère-Lepaux. La petite vallée de Sainte-Radegonde est ordinairement le terme des excursions des promeneurs venus de Montmorency. Le reste de la forêt est plutôt visité par ceux qui partent de Saint-Leu-Taverny, de Bessancourt, de Bethemont, etc.

DOMONT.

1 kil. de Blémur, 2 kil. de Piscop, 3 kil. 3/4 de Saint-Brice, 3 kil. 1/2 d'Andilly, 4 kil. 1/2 de Montmorency, 3 kil. 1/2 de Montlignon, 3 kil. de Bouffemont, 2 kil. 1/2 du château de la Chasse, 7 kil. 1/2 d'Ermont.

Des omnibus conduisent de la station d'Ermont à Domont. (1 départ par jour.)

Du château de la Chasse, on peut aller en 25 min. à Domont, en prenant une direction opposée à la vallée de Sainte-Radegonde. On suit pendant 5 min. environ la route qui passe devant le château de la Chasse, et on prend ensuite un sentier qui, traversant plusieurs routes et le carrefour des Quatre-Chênes, conduit à la grande place de Domont.

Domont (1098 hab.) possède une petite *église* (mon. hist.) dont l'abside romano-ogivale est du XIIe s. La nef est en reconstruction (1868). Des *omnibus* (60 c. en sem., 85 c. les dim.; 1 départ par jour) conduisent de Domont à la station d'Ermont (9 kil.).

La propriété appelée la *Chancellerie*, parce qu'elle fut la chancellerie de l'ancien château, appartient à M. Glandaz.

En suivant la rue de Paris, qui se détache à l'E. de la grande place de Domont, et en prenant ensuite le chemin qui s'offre sur la dr., on arrive en 25 min. à Piscop, par le hameau de *Blémur* (château).

Les collines qui bordent la forêt sont de ce côté très-sablonneuses. Le plateau présente une grande exploitation de meulières. Du bord du plateau, on a une belle vue sur la plaine et sur les hauteurs boisées d'Écouen, à l'E.

PISCOP.

4 kil. de Montmorency, 3 kil. d'Andilly, 1 kil. 3/4 de Saint-Brice, 2 kil. de Domont, 3 kil. d'Écouen.

Piscop, v. de 307 hab., se trouve sur le versant oriental de la forêt. Il a de charmantes maisons de campagne. Sa petite *église* rustique (1550), nouvellement restaurée, est d'un aspect assez pittoresque. On y remarque deux châteaux : le château Vert et le château Rouge.

A 1500 mèt. de Paris à Piscop, au delà de la route de Paris à Calais, se trouve le *château Luat*. En y allant, on laisse à g. le hameau de *Poncel* (château et villas).

Pour aller de Piscop à Saint-Brice,

il faut prendre la rue qui se trouve derrière l'église et descendre sur la dr. On ne tarde pas à sortir de la forêt de Montmorency, et l'on atteint la grande route de Paris à Beauvais à l'entrée de Saint-Brice.

SAINT-BRICE.

3 kil. 1/2 de Montmorency, 2 kil. de Groslay, 1 kil. 3/4 de Piscop, 4 kil. d'Andilly, 3 kil. 3/4 de Domont, 3 kil. d'Écouen, 2 kil. de Sarcelles, 2 kil. 1/2 de Villiers-le-Bel, 5 kil. de Moisselles, 4 kil. de Pierrefitte (5 kil. de la station), 7 kil. de Saint-Denis, 16 kil. de Paris.

Saint-Brice, bourg de 845 hab., est traversé par la route de Paris à Calais; aussi a-t-il des communications fréquentes avec Saint-Denis. En outre, des omnibus y conduisent de la station d'Enghien (30 c.) et de celle de Pierrefite (même prix).

Saint-Brice compte un grand nombre de maisons de campagne. — Il ne reste de l'ancien château que les écuries et la ferme. — La villa de M. Guy a appartenu à l'actrice Colomba Riggieri, célèbre au XVIII[e] s. pour ses galanteries, et dont on y voit le portrait par Boucher. — Bossuet a possédé à Saint-Brice une maison qu'il donna à Mlle de Mauléon. — L'*église* est moderne; l'ancienne datait du XII[e] s. (style ogival); il en reste un clocher latéral, décoré de colonnettes et éclairé sur chaque face par deux longues baies dont les archivoltes sont ornées de pointes de diamant.

Si de Saint-Brice on gagne Pierrefitte, on laisse à dr. (2 kil. de Saint-Brice et de Montmorency, 1 kil. de l'Ermitage de J. J. Rousseau) le v. de **Groslay** (1024 hab.), qui possède aussi de belles maisons de campagne, et dont l'*église*, en partie du XVI[e] s., offre des vitraux assez remarquables.

Montmagny, v. de 615 hab., situé à égale distance (1500 mèt.) de Groslay, de Montmorency et de Pierrefitte, n'offre rien de remarquable. Il fait encore partie du départ. de Seine-et-Oise. Villetaneuse (1 kil. au S.) et Pierrefitte dépendent de l'arr. de Saint-Denis (Seine).

Pour la description des villages situés à l'O. de la forêt de Montmorency (Eaubonne, Montlignon, Margency, Saint-Prix, Napoléon-Saint-Leu et Taverny), *V.* section **IX**: *chemin de fer de Creil par Pontoise*.

SECTION XI.

DE PARIS A CHANTILLY ET A COMPIÈGNE[1].

C'est à la station de Saint-Denis (*V.* p. 242) que la ligne de Creil à Chantilly, ouverte en mai 1859, se sépare de celle de Pontoise. Elle est

1. *Embarcadère*. Place Roubaix (pour les *omnibus spéciaux*. *V.* p. 239); — 7 *départs par jour*: — *durée du trajet*, 1 h. 20 min. et 1 h. 1/2.

Le *prix des places* est ainsi fixé :

kil.		1[re] cl. fr. c.	2[e] cl. fr. c.	3[e] c. fr. c.
7	Saint Denis	» 80	» 60	» 40
11	Pierrefitte-Stains	1 25	» 90	» 70
15	Villiers-le-Bel	1 70	1 25	» 90
20	Goussainville	2 25	1 70	1 25
24	Louvres	2 70	2 »	1 50
30	Luzarches - Survilliers	3 35	2 50	1 85
36	Orry-la-Ville	4 05	3 »	2 20
41	Chantilly	4 60	3 45	2 55
51	Creil	5 70	4 30	3 15
62	Pont-Ste-Maxence	6 95	5 20	3 80
72	Verberie	8 05	6 05	4 45
84	Compiègne	9 40	7 05	5 15

Depuis le 1[er] juin jusqu'au 30 septembre, la Compagnie organise des trains de

suivie par tous les trains express et par presque tous les trains omnibus en destination de la Belgique, de Boulogne, de Calais et de Dunkerque. Les voyageurs gagnent ainsi une demi-heure sur la durée du trajet et économisent environ 2 fr. sur le prix des places de 1re cl.

La bifurcation a lieu au delà du canal Saint-Denis, que la ligne commune franchit sur un pont biais. Après avoir décrit une courbe à dr. du *fort de la Briche*, voisin du hameau de *la Briche* (*Britachia*, redoute en bois, dans le latin du moyen âge), la ligne de Chantilly croise les route de Pontoise et de Calais en laissant à g. le château de Villetaneuse, et s'élève, par une pente insensible, vers le plateau qui sépare le bassin de la Marne de la vallée de l'Oise.

2e STATION. — PIERREFITTE. — STAINS.

4 kil. de Saint-Denis, 11 kil. de Paris. Pierrefitte est à : 1 kil. à l'O. de la station, 1 kil. 1/2 de Villetaneuse, 5 kil. 1/2 de Montmorency par (4 kil.) Groslay ; 1 kil. 1/2 de Montmagny, 3 kil. de Sarcelles. Stains est à : 1300 mèt. à l'E. de la station, 4 kil. de Saint-Denis, 5 kil. du Bourget, 6 kil. 1/2 de Gonesse.

VOITURES DE CORRESP. pour : Moisselles, 10 kil., 70 c.; Saint-Brice, 5 kil., 30 c.; Sarcelles, 35 c. — Voitures publiques pour *Paris* (route de terre) : *Union des postes.*

Pierrefitte (915 hab.) doit sans doute son nom à un menhir (*petra fixa*) situé jadis sur son territoire. Ce village est mentionné, en 862, comme fournissant par contribution une partie du vin que buvaient les moines de Saint-Denis, seigneurs de ce domaine. Il fut ravagé et en partie brûlé par les Anglais sous Charles VI et Charles VII. Un bourgeois de Paris, Renault Féron, qui y possédait des biens, en fut dépouillé par Henri V, pour sa fidélité au roi légitime.

Pierrefitte a donné le jour à Pierre Petit, mort en 1708, presque centenaire, dans les fonctions de premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il avait commencé à servir comme aide à l'âge de treize ans. L'*église* et la *mairie* sont des constructions modernes.

Stains, v. de 1038 hab., tire son nom des marécages (*stagna*) qui l'avoisinaient et qui ont été desséchés. Son *église* date, à l'intérieur, de la première Renaissance. La famille de Harlay posséda, au XVIIe s., le château de Stains. Acheté en 1810 par Jérôme-Napoléon, ce château appartient aujourd'hui à la famille de Vatry.

Au delà de Stains se trouvent, dans le vallon du Crould (3 kil.), *Dugny* (Seine) et *Garges* (Seine-et-Oise).

Sarcelles (16 kil. 1/2 de Paris, 2 kil. 3/4 d'Écouen, 1500 mèt. de Villiers-le-Bel) existait déjà au VIIIe s. Cette terre, érigée en marquisat vers 1681, appartenait au XVIIIe s. à la maison d'Hautefort ; l'ancien domaine seigneurial contenait les villas de Giraudon et de Méraville. Cette dernière propriété appartenait à Volney ; elle a été vendue par lots. L'*église* de Sarcelles (mon. hist.) mérite une visite. Lorsqu'on est au haut de la route qui traverse le village, on prend à g. la rue de l'Église, on passe devant l'école communale, et bientôt on aperçoit l'église à dr. La façade est de la Renaissance. La nef, dont les voûtes sont renforcées de nervures compliquées, date de la fin du XVe s. et offre, sur le jardin du presbytère, une belle porte murée. Le chœur, ogival (fin du XIIe s.), est surmonté d'un clocher roman avec une flèche postérieure en pierre.

Au delà de Pierrefitte le chemin de fer entre dans le départ. de Seine-et-Oise, puis laisse à dr. (2 kil.) *Arnouville* (373 hab. ; beau parc), et à g. (2 kil.) Sarcelles.

plaisir de Paris à Compiègne, tous les dimanches. Départ de Paris, à 8 h. 45 min. du matin; arrivée à Compiègne à 10 h. 30 min. Départ de Compiègne à 9 h. 45 min. du soir; arrivée à Paris, à 11 h. 45 min.; 1re cl. 9 fr.; 2e cl. 7 fr.; 3e cl. 5 fr.

3e STATION. — VILLIERS-LE-BEL.

4 kil. de Pierrefitte, 15 kil. de Paris, 2 kil. d'Arnouville.

VOITURES DE CORRESP. pour : Villiers-le-Bel, 2 kil. 500 mèt.; Écouen, 4 kil.; Gonesse, 3 kil. (prix unique, 30 c.); Roissy, 9 kil., 70 c.

Villiers-le-Bel, v. de 2107 hab., situé à g. (2 kil. 1/2), sur le premier plan d'une colline, était, au XIIe s., le fief d'une famille de chevaliers du nom de Lebel, vassaux de l'abbaye de Saint-Denis. Au XVIe s., cette seigneurie fut possédée par une branche de la maison de Montmorency ; à l'époque de la Révolution, elle appartenait aux Condés.

L'*église* s'élève sur la place où les voitures de correspondance s'arrêtent avant de se diriger sur Écouen. Radulph le Bel la commença, dit-on, dans les premières années du XIIe s. et en fit don à l'abbaye de Saint-Victor, de Paris. Toutefois les parties les plus anciennes de l'édifice actuel (le transsept, à l'intérieur, et la façade occidentale) datent seulement de la fin du XIIe s. et ont été retouchées au milieu du XIIIe. Le reste est du XVIe s., et certaines parties, notamment les arcs-boutants, offrent le style de la Renaissance. Les orgues furent données à l'église en 1664 ; mais un des claviers, le positif, date de 1789. L'ancien bourdon du clocher pesait 7000 livres ; en 1818 il se détacha de sa barre, effondra la voûte, brisa la chaire et tua trois ouvriers.

Excursions à Écouen et à Gonesse.

Il n'y a que 4 kil. de la station de Villiers-le-Bel à Écouen, où l'on peut se rendre par la voiture de correspondance ; mais ce trajet offre une agréable promenade aux piétons, surtout au delà de Villiers-le-Bel. Pour se rendre de la station à ce village, on s'engage d'abord dans une avenue perpendiculaire à la gare et longue de 1000 ou 1200 mèt. ; plus loin, on oblique à g. en se guidant d'après un poteau indicateur. A partir des premières maisons de Villiers-le-Bel, on gravit une longue rue qui conduit à l'église, et l'on arrive sur un terrain découvert, d'où l'on aperçoit à g. la grande route de Paris à Creil. On gagne cette route, et, en tournant à dr. sans cesser de monter, on arrive bientôt au bois d'Écouen. La première avenue, à g., mène au château. Si l'on a pris la voiture, on peut ou se faire descendre à cet endroit ou continuer jusqu'au bureau. De la rue où les omnibus s'arrêtent on aperçoit le château sur la hauteur, à l'O. La rue de la Bouvette y conduit en quelques min.

Écouen (*Iscuina*, *Escuina*), 1296 hab., est d'origine ancienne. Le territoire de ce village, donné par Dagobert aux moines de Saint-Denis, passa, au XIe s., aux barons de Montmorency, qui y créèrent une forteresse. Vers 1538, le connétable Anne la fit démolir et chargea Jean Bullant de la remplacer par un château, dans le style de la Renaissance. Trois avant-corps, d'intentions variées, occupèrent le milieu de trois des côtés de la cour ; le plus somptueux offrit, dans deux niches latérales, d'admirables statues de captifs sculptées en marbre blanc par Michel-Ange ; une loge en arcade, d'un effet grandiose, fut ouverte sur la terrasse ; de riches emblèmes caractérisèrent la demeure du guerrier. Comme ce guerrier était aussi le descendant des *premiers barons chrétiens*, la chapelle fut traitée avec un soin spécial : Bullant lui-même sculpta les figures des bas-reliefs en pierre de liais qui décorèrent un magnifique autel orné de quatre colonnes de marbre. Le Primatice fournit les dessins de deux vitraux (la *Nativité*, la *Circoncision* de Jésus-Christ) ; dans deux autres, on vit l'image du connétable figuré à genoux et de grandeur naturelle au milieu de ses enfants. Un groupe, aussi de grandeur naturelle, exécuté par Bullant, en albâtre de Lagny, représentait l'*Éducation de la Vierge*. Un *Christ mort*,

de Rosso, deux autres tableaux de maître avec des sujets de batailles et des faïences de Bernard de Palissy complétaient ce riche ensemble. Dans la petite galerie, sur les vitraux, peints en camaïeu d'après les dessins de Raphaël, se déroulait l'histoire de Psyché. Le pavé de la cour fut fait d'une mosaïque représentant un labyrinthe ; celui de la grande galerie était formé de faïences précieuses : tous deux ont disparu, mais on a conservé celui de la chapelle, qui offre des sujets tirés de l'Ecriture sainte.

Telle était cette demeure, digne rivale du château de Chantilly (*V.* p. 307). Le connétable s'y retira au commencement de 1541, lorsque, perdant la faveur de François Ier, il crut devoir quitter la cour. Sur la porte principale du château il fit graver les premiers mots d'une ode d'Horace :

« ÆQUAM MEMENTO REBUS IN ARDUIS
« SERVARE MENTEM.... »

L'usage était alors de prononcer le latin de telle sorte que *æquam* avait à peu près le même son que le mot



Château d'Écouen.

Écouen; l'inscription offrait donc un jeu de mots d'un goût douteux, il est vrai, mais autorisé par la mode de l'époque.

Six ans plus tard, à l'avénement d'Henri II, le connétable, qui, depuis longtemps, était lié avec le nouveau monarque, remonta au faîte des grandeurs. Sous Charles IX, il forma avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André un triumvirat redoutable aux calvinistes. C'est au château d'Ecouen que le roi Henri II signa l'édit fameux de 1559, qui prononçait la peine de mort contre les luthériens. En 1567, le connétable gagna la bataille de Saint-Denis, mais il y fut blessé à mort.

Son petit-fils, le maréchal Henri, révolté contre Louis XIII, et vaincu à Castelnaudary par Schomberg, fut décapité à Toulouse (30 octobre 1632). Avant de mourir, il eut le caprice assez bizarre de faire don à l'homme qui le tuait, au cardinal de Richelieu, des deux statues de Michel-Ange, placées au château d'Écouen. Comme il ne laissait pas d'enfants, ses biens

échurent à Charlotte, sa sœur, épouse d'Henri II de Bourbon, prince de Condé. La maison de Condé les conserva jusqu'à la Révolution.

A cette époque le château d'Écouen était fort délabré; une partie des bâtiments menaçait ruine, et l'architecte des Condés avait fait abattre la grande galerie, n'ayant pu trouver dix mille francs dans la caisse du prince pour des réparations indispensables. Un jour que l'on avait voulu nettoyer les vitraux en camaïeu, l'opération fut conduite si brutalement qu'elle enleva les demi-teintes, de manière à laisser en beaucoup d'endroits le verre à nu. Devenu propriété nationale, le château servit d'abord de lieu de réunion aux patriotes du voisinage; on lisait encore, il y a une trentaine d'années, au-dessus de la porte d'une des salles: *Section Marat*, et, sur une autre: *Section Couthon.* L'autel et les vitraux furent enlevés et déposés au Musée des monuments français, avec le *Christ* de Rosso, maintenant au Louvre (*École italienne*, n° 368). Au commencement de l'Empire, les vélites de la garde logèrent pendant quelque temps au château; mais ensuite, en 1807, on y établit un des pensionnats impériaux pour les filles, sœurs ou nièces de membres de la Légion d'honneur. La surintendance d'Écouen fut donnée à Mme Campan.

Dès qu'elle entra en charge, la surintendante obtint que le château fût restauré: on releva la galerie abattue, en appropriant cette construction aux besoins nouveaux du service; on refit en outre une porte extérieure, décorée de deux colonnes d'ordre dorique; on réclama au musée des Augustins l'autel et les vitraux de la chapelle; on organisa des parloirs; quatre dortoirs furent disposés avec luxe, chaque salle portant le nom d'une princesse de la famille impériale (Julie, Zénaïde, Charlotte et Catherine). L'empereur et l'impératrice visitèrent le pensionnat en 1811.

Trois années après, Mme Campan, quoique protégée par l'empereur Alexandre, ne put trouver grâce devant Louis XVIII: elle perdit ce poste qui lui avait valu, sous le gouvernement déchu, une faveur trop intime et trop marquée pour qu'on en voulût voir les causes dans ses seuls talents d'institutrice. Le pensionnat d'Écouen fut supprimé, et l'on en transféra les élèves à la maison de Saint-Denis (19 juillet 1814). Au mois de mars précédent, ces jeunes filles avaient couru quelques dangers. On lit, en effet, dans une des lettres de Mme Campan à la reine de Hollande: « Je viens d'écrire au grand chancelier que nos paysans sont inquiets de maraudeurs, de brigands épars, formés par de mauvais sujets qui s'arment en prenant les fusils de gens tués.... Je les crains presque à l'égal des cosaques. » Une autre lettre dit: « Nous avons été bien près de recevoir les cosaques, qui ont pillé Sarcelles; heureusement que j'avais envoyé une lettre au général Sacken par le capitaine inspecteur de nos bois. Il m'a ramené trois hommes de l'armée russe et une sauvegarde écrite en cette langue. Je l'ai fait copier et coller sur nos portes. Nous n'avons pas vu un seul cosaque.... J'ai sauvé beaucoup de dames effrayées, qui ont été recueillies dans le château. » Alexandre vint, peu après, visiter la maison d'Écouen où la surintendante lui fit faire par les élèves une réception enthousiaste et peu convenable: non-seulement l'invasion des Alliés causait à la France autant d'humiliations que de pertes réelles; mais la guerre rendait orphelines plusieurs des jeunes filles d'Écouen.

Après le second retour de Louis XVIII, le prince de Condé, revenant en France, fut réintégré dans les biens qu'il avait perdus par son émigration. A la mort du dernier des Condés (27 août 1830), l'héritage qu'il laissa passa en grande partie à son filleul le duc d'Aumale, quatrième fils de Louis-Philippe. D'a-

près le testament du vieux prince, Écouen devait servir de maison d'éducation pour des enfants et petits-enfants de Vendéens royalistes, « ayant combattu pour le trône et l'autel; » mais ce legs fut annulé. Présentement, le château est de nouveau un pensionnat impérial, on y admet gratuitement des filles de soldats et d'officiers (jusqu'au grade de capitaine) faisant partie de l'ordre de la Légion d'honneur. Des places d'élèves aux frais des familles peuvent être données aux filles, petites-filles, nièces ou cousines des légionnaires. Le prix de la pension est de 600 fr., payables par trimestre et d'avance; une somme de 200 fr. doit être versée au moment de l'entrée de l'élève, pour prix du trousseau qui lui est fourni. La grande chancellerie fait les frais du trousseau des élèves gratuites. Les conditions d'âge, de santé, d'aptitude pour l'admission et la sortie sont les mêmes que pour la maison impériale Napoléon de Saint-Denis (*V.* ci-dessus, p. 252). La succursale d'Écouen est desservie par la congrégation religieuse connue sous le nom de Congrégation de la Mère de Dieu.

L'entrée du château et celle de la *terrasse* (belle vue dans la direction de Champlâtreux) sont interdites au public.

L'*église* d'Écouen (mon. hist.) se compose d'un beau chœur du XVIe s. (style ogival) doublé d'un seul bas-côté. La nef est de 1737. Le clocher, latéral offre le style civil de la Renaissance. Dans les vitraux anciens qui ornent les longues fenêtres du chœur et celles de son collatéral, se lit encore le mot grec ἀπλανῶς, devise du connétable.

Sur la dr., à 2 kil. 1/2 de la station de Villiers-le-Bel, on aperçoit **Gonesse**, ch.-l. de c. de 2831 hab., dont l'*église* (mon. hist.), récemment restaurée, est un édifice assez original de la fin du XIIe s. Elle se compose de trois nefs précédées de trois belles portes (celle de dr. est la plus mutilée) et d'une abside avec déambulatoire sans chapelles. Les huit travées de la nef devaient recevoir une voûte sexpartite, dont le projet fut abandonné dès le XIIIe s., car on se contenta, à cette époque, d'établir un triforium à jour, qui ne pouvait nullement supporter une voûte en pierre. Les voûtes du chœur sont soutenues par des arcs boutants. Le clocher (XIIe et XIIIe s.) est situé au S. du chœur. Les sculptures et les peintures du buffet d'orgues datent de la Renaissance.

Gonesse appartenait en propre à Hugues Capet. Philippe-Auguste y naquit en 1165. François Ier, voulant un jour tourner en dérision les longs protocoles de titres que Charles-Quint joignait avec emphase à ses manifestes diplomatiques, se qualifia simplement, dans une réplique moqueuse, de « seigneur de Vanvres et de Gonesse. »

Au XIVe s., les pelleteries et draperies de Gonesse avaient à Paris une halle spéciale, très-achalandée par la cour et les riches bourgeois. Au XVIe et au XVIIe s., les boulangers de Gonesse envoyaient tous les jours à Paris une quantité de pains blancs très-renommés, dont on attribuait la saveur à l'emploi des eaux du Crould.

4e STATION. — GOUSSAINVILLE.

5 kil. de Villiers-le-Bel, 20 kil. de Paris.
Le village est à : 1 kil. de la station, 2 kil. du Thillay, 4 kil. de Gonesse.

Goussainville, v. de 642 hab., situé à dr. du chemin de fer, sur le Crould, possède une source d'eau minérale peu importante. Un nombre assez considérable de femmes s'y occupe de la fabrication des dentelles de fil et de coton. Le Crould prend sa source au *Thillay* (château).

On continue de s'élever par des rampes de 5 millimèt., sur des remblais dont les matériaux proviennent de tranchées très-profondes pratiquées de distance en distance.

5e STATION. — LOUVRES.

4 kil. de Goussainville, 24 kil. de Paris. Le village est à 1 kil. de la station.

VOITURES DE CORRESP. pour : Saint-Martin-du-Tertre, 16 kil., 1 fr. 20 c.; Marly-la-Ville, 3 kil., 30 c.

Louvres (994 hab.), qui se trouve situé à dr. de la voie ferrée, sur la route de Paris à Calais, est un bourg autrefois fortifié, déjà mentionné dans les actes de la vie de saint Rieul (IIIe s.). Avant la Révolution, il possédait deux églises formant une seule paroisse et séparées par un simple couloir : l'une était consacrée à saint Rieul, l'autre à saint Justin, qui subit le martyre en ce lieu. De la première il ne reste que le clocher (base romane) ; la seconde a un portail du XIIe s., et un autre, très-orné, du XVe.

On laisse à dr. (2 kil. de la voie) *Villeron*, dont le cbeau hâteau appartient à M. le baron Roger, puis (4 kil.) *Vemars* (château), et à g. (2 kil.) *Marly-la-Ville*.

Les rampes atteignent leur point culminant à peu de distance du point où le chemin de fer arrive en vue de Survilliers (120 mèt. environ d'altit.). Il a fallu, pour établir cette dernière rampe, remuer et employer aux terrassements plus d'un million de mètres cubes de matériaux. Entre les remblais s'étendent de longues et profondes tranchées.

6e STATION. — LUZARCHES. SURVILLIERS.

6 kil. de Louvres, 30 kil. de Paris. Luzarches est à : 9 kil. de la station, 3 kil. de Champlâtreux, 4 kil. de Viarmes par (2 kil.) Seugy, 6 kil. de Villiers-le-Sec. Survilliers est à : 2 kil. de la station, 3 kil. de Plailly, 5 kil. de Mortefontaine, 12 kil. d'Ermenonville (à travers bois).

VOITURES DE CORRESP. pour : la Chapelle-en-Serval, 4 kil., 50 c.; Luzarches, 9 kil., 75 c.; Mortefontaine, 4 kil. 1/2, 75 c.
HÔTEL : *Saint-Damien*, à Luzarches.

Survilliers, v. de 519 hab., est situé à dr. du chemin de fer (2 kil.) au delà de la grande route de Paris à Senlis. Le *château* fut, sous le premier Empire, la propriété de Joseph Bonaparte. Lorsque, après les événements de juin 1815, l'ex-roi de Naples se fut échappé de France et eut gagné l'Amérique, il y prit le nom de comte de Survilliers, qu'il a porté jusqu'à sa mort (28 juillet 1844). Le château appartient aujourd'hui à Mme veuve Fournier. Le parc est transformé presque entièrement en terre d'exploitation. — A l'extrémité du village, au tournant de la route, on aperçoit, isolée, contiguë aux champs, la petite et intéressante *église* du village, construite ou rebâtie en partie au XIVe s. Une inscription à demi effacée, que l'on voit à l'intérieur, à dr. de la grande porte, indique que cette église fut dotée par un seigneur, Guillaume de Meaux, en 1354. La même date est inscrite aussi dans le clocher, dont la flèche est flanquée de quatre tourelles. Le portail, ouvré d'une guirlande, la nef et les collatéraux sont en bon état de conservation.

La route de la station à (9 kil.) Luzarches, se dirigeant vers l'O., suit la vallée de l'Isieux, et passe par : (3 kil.) *Fosses* (176 hab.); (5 kil.) *Bellefontaine* (258 hab.), où se trouve, à g., un joli *château* appartenant à M. Dufourmantelle. Elle laisse ensuite, à g., *le Plessis-Luzarches* (156 hab.), *Lassy* (204 hab.), à dr. *Thimecourt* et franchit l'Isieux pour monter par la ferme Saint-Ladre à Luzarches.

Luzarches, ch.-l. de c. de 1470 hab., agréablement situé sur la route de poste de Paris à Amiens au milieu d'une campagne fertile, doit être prochainement desservi par un chemin de fer spécial qui se détachera à peu de distance d'Épinay, de la ligne de Paris à Creil par Pontoise. Près de cette petite ville coule un ruisseau qui se jette dans l'Isieux, l'un des affluents de l'Oise.

Il y avait, du temps des Mérovingiens, sur l'emplacement actuel de

Luzarches, une villa, nommée *Lusareca* ou *Lusarca,* dans laquelle furent tenus des plaids royaux, en 680 et 692. Charlemagne y possédait des domaines qu'il donna, en 775, aux religieux de Saint-Denis, en même temps qu'une église placée sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien. Au commencement du XIIe s., un chevalier, Jean de Beaumont, étant passé par Rome au retour de la croisade, en rapporta des ossements que l'on disait être ceux de saint Côme et de son frère. Une nouvelle église fut élevée en l'honneur de saint Côme : l'ancienne fut réservée à saint Damien. La nouvelle église fut bâtie dans l'enceinte d'un château seigneurial ruiné à une époque inconnue; il reste quelques murs de cette enceinte, mais l'église a disparu. L'*église Saint-Damien* sert aujourd'hui de paroisse; une partie seulement date de l'époque romane ; le corps de l'édifice a été reconstruit au XIIIe s.

Luzarches possède un hospice et un asile pour les orphelines de l'arrondissement de Pontoise.

Parmi les châteaux des environs de Luzarches on remarque ceux de *Chauvigny* (1 kil), *Roquemont* (1 kil.), et *Hérivaux* (4 kil.), bâti sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de ce nom (chanoines réguliers de la congrégation de France) fondée au XIIe s., vendue et démolie à la Révolution.

Une route (4 kil.) passant par (2 kil.) *Seugy* (284 hab.) relie Luzarches à Viarmes, situé sur la limite de la forêt de Carnelle (*V.* section IX).

Excursion au château de Champlâtreux.

A 3 kil. au S. de Luzarches s'élève à 139 mèt. le **château de Champlâtreux**, construit dans un style sévère et simple. Jusqu'en 1733, ce domaine de la famille parlementaire des Molé avait eu peu d'importance ; mais le fils aîné de cette maison, étant alors devenu puissamment riche par son mariage avec une des filles du banquier Samuel Bernard, consacra des sommes considérables à la construction d'un château et agrandit le parc par de nombreuses acquisitions. Champlâtreux fut confisqué au profit de l'État, en 1794, après l'exécution du président Mathieu-François Molé, qui avait épousé une des filles de l'illustre Malesherbes, le défenseur de Louis XVI; mais le comte Mathieu-Louis, fils du dernier président, recouvra son patrimoine, et se plut à embellir encore la résidence de ses ancêtres; en 1839, il y reçut la visite du roi Louis-Philippe, dont il était alors le ministre. Le château de Champlâtreux appartient aujourd'hui à M. le duc d'Ayen.

Excursion à Mortefontaine.

7 kil. de la station.

Pour aller de Survilliers à Mortefontaine, il faut se diriger d'abord sur Plailly. En arrivant à ce village, on aperçoit à g. un grand mur de clôture qui renferme les restes du *château de Bertranfosse*, appartenant aujourd'hui à M. Pommier (corps de bâtiment, converti en grange, quatre jolies tourelles en encorbellement et quelques ornements du XVIe s.). **Plailly** a 950 hab. On traverse ce village dont l'*église* (mon. hist.), restaurée depuis peu, date du XIIe s., mais avec d'importantes additions des trois siècles suivants. La flèche du clocher, à jour, dentelée, est environnée à sa base de quatre tourelles couvertes de pierres taillées en écailles. Les fonts baptismaux sont du XVIe s.

A g. de l'église, un chemin vicinal, qui conduit à Ver (*V.* ci-dessous), distant de 8 kil., et (2 kil. plus loin) à Ermenonville, gravit une colline en pente douce jusqu'à un lavoir. Là, quittant ce chemin vicinal, on peut s'engager à dr. dans un chemin dégradé par les pluies, et qui est appelé le *chemin vert.* Si, après l'avoir monté l'espace de 300 mèt. environ,

on tourne à g., entre des champs et un bois, à 100 mèt. plus loin on rencontre le prolongement de ce même bois, et, presque à l'entrée, un carrefour où se croisent quatre chemins. En marchant droit devant soi au delà du carrefour, on aperçoit, à dix pas sur la dr., un petit chemin très-escarpé qui monte au milieu des taillis. Gravit-on ce chemin pendant 10 min., on arrive à une esplanade, d'où l'on découvre une des plus jolies vues des environs de Paris. Sur ce plateau s'élèvent encore de faibles débris du *château de Montmélian*, à g. duquel on remarque le clocher d'une *chapelle*. — Ce qui subsiste du château faisait partie d'un bâtiment intérieur et consiste en une maçonnerie rectangulaire de 20 mèt. de face sur 10 mèt. de profondeur, avec une tourelle cylindrique; les murs, de 2 mèt. d'épaisseur, sont percés de fenêtres en plein cintre du XIIe s. Une cheminée, dont il ne reste plus que l'âtre et le manteau, est suspendue à 7 ou 8 mètres du sol. On a cru y reconnaître le style du XVe s. Le sol sous cette ruine et aux environs est miné par des souterrains, dont l'entrée est maintenant obstruée, de même que l'orifice d'un de ces puits appelés oubliettes. — Des vestiges gallo-romains ont été trouvés sur le plateau de Montmélian. Une ancienne tradition prétend qu'au IIIe s. saint Rieul aurait renversé, en ce lieu, un autel de Mercure. Une église, fondée au temps de Pépin et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Denis, n'a laissé aucune trace. Les moines partageaient la seigneurie du village, alors assez considérable (ce n'est plus qu'un hameau dépendant de Plailly), avec un baron séculier. Elle passa aux seigneurs de Plailly, qui eurent en outre la châtellenie de Mortefontaine. — Au N. E. des ruines, à l'endroit où s'élevait probablement une tour du manoir et qui forme aujourd'hui esplanade, Mlle de Mauroy a fait construire une élégante chapelle, avec une flèche en fer, consacrée, sous le titre de Notre-Dame, le 24 mai 1864, et où a été introduit, avec permission de Pie IX, le culte spécial de sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. — Les promeneurs capables de supporter la fatigue d'une courte ascension devront d'abord visiter Montmélian, pour le panorama qu'ils y découvriront. Au N., ils apercevront à quelque distance les bois de Mortefontaine; au loin, Senlis; et, vers l'E., Ermenonville.

A 1500 mèt. de Plailly, se trouve Mortefontaine. On y voit bientôt à dr. la grille du château; mais, avant d'entrer dans le parc, on devra dépasser l'angle du mur pour aller, à l'*hôtel de la Providence*, faire préparer le déjeuner (hôtes complaisants et attentifs). On peut aussi y demander un guide pour visiter le parc : ordinairement un jeune garçon du pays. De plus, soit que l'on ait le projet de retourner en voiture à la station de Luzarches-Survilliers, soit que l'on veuille aller à Ermenonville, il faut s'entendre avec le sieur Joseph, entrepreneur d'omnibus et loueur de voitures particulières.

Mortefontaine ou **Morfontaine** (297 hab.) possède une petite *église* sans caractère et un *parc* célèbre par ses eaux, ses points de vue, son étendue. Créé, en 1770, par un riche président du parlement de Paris, le Pelletier, ce parc fut acheté, en 1790, par Durney, banquier de la cour de France. Joseph Bonaparte en devint propriétaire à la fin de la Révolution. Il consacra, comme le Pelletier et Durney, des sommes immenses à l'embellissement de ce domaine, qui fut acheté en 1827 par le prince de Condé, et passa, en 1830, à Mme de Feuchères, puis à sa nièce, Mme Corbin. C'est au château de Morfontaine que les envoyés des États-Unis signèrent, le 3 octobre 1830, un traité avec les consuls de la République française, au sujet du commerce maritime et du droit des neutres, traité

déjà convenu le 30 septembre. Joseph Bonaparte déploya un grand faste pour cette réception.

On entre par la grille située à peu de distance de l'*hôtel de la Providence*. On inscrit son nom chez le concierge, en demandant au propriétaire, qui l'accorde aussitôt, la permission de visiter le parc. La route de Fontaine-les-Corps-Nus divise la propriété en deux parties, le *petit parc* et le *grand parc*. Ce dernier est le seul que les étrangers puissent parcourir entièrement. Avant d'y arriver, on suit d'abord une allée qui traverse dans sa largeur le petit parc. On laisse à droite la maison d'habitation, puis bientôt, descendant sur la gauche une allée qui aboutit à un chemin creux, on arrive à l'entrée du souterrain qui donne accès dans le grand parc. A peine entré dans ce parc, si l'on incline un peu à gauche, on découvre, du haut des pentes de gazon, les pièces d'eau encadrées de vertes prairies et de bois. Le centre du tableau est formé par une maison pittoresque, nommée le *Pavillon de Vallière*, qui occupe, dit-on, l'emplacement d'un ancien manoir fortifié. Sur la même ligne, mais dans un horizon reculé, se montre la *Butte des Gendarmes*, plateau sablonneux situé au-dessus du village de Thiers (*V.* ci-dessous), entre la forêt d'Ermenonville (à dr.) et les bois de Pontarmé (à g.), sur la lisière de la forêt de Chantilly. Plus loin encore, au delà de Thiers, apparaît le clocher de Senlis. Descendant la pente, on visite successivement le *lac Colbert*, le *lac de Vallière*, le *lac de l'Épine* ou *Grand-Lac*, alimenté par les eaux de la Thève, jolie rivière qui va se jeter dans l'Oise, en vue des ruines de l'abbaye de Royaumont (*V.* p. 279). Les moines de Chaalis, village voisin d'Ermenonville, étaient, par donation de Louis VII, propriétaires des prairies actuellement comprises dans le *grand parc;* ils y firent creuser des viviers, transformés plus tard en lacs d'agrément. Dans la partie N. du *lac de l'Épine*, on trouve l'*île Molton*, que bordent des rochers de grès. Du haut de cette île, on distingue, dans la direction du S., *Montmélian* (*V.* p. 304).

Revenant à la grille, on peut, en descendant la rue qui lui fait face, se rendre à une autre partie du domaine appelée *la Garenne de la Grange :* on prend dans cette rue la première à dr. et on la suit jusqu'à ce que l'on rencontre à g. une vieille porte pleine, qui donne accès dans la Garenne. Dans cette direction, le paysage est plus abrupt, plus accidenté, entrecoupé de collines rocailleuses. Dans le lointain se trouvent vers le N. : *la Chapelle-en-Serval* (570 hab.), où s'élevait, dit-on, une villa mérovingienne, et dont le territoire renferme de nombreux débris d'antiquités; *Thiers* (291 hab.), avec son *château*, du XIIIe s., qui présente encore neuf tours de 11 mèt. de diamètre, et des murailles hautes de 9 mèt., appareillées en grès. Le plateau sablonneux qui domine le village de Thiers, la *Butte des Gendarmes*, ferme l'horizon de ce côté. Au N. E., sur la rive g. de la Thève, se trouve *Pontarmé* (489 hab.) dont le château, rasé en 1531, a été remplacé par une ferme où subsiste une porte à mâchicoulis. Lorsque le temps est clair, on aperçoit au loin, vers le N., les clochers de Senlis (10 kil.).

On peut aller en 2 h., à pied par les bois, de Mortefontaine à Ermenonville (*V.* section XIII); la route de voitures est un peu plus longue que le chemin de piétons.

A quelques mètres au delà de la station de Luzarches-Survilliers, le chemin de fer passe du départ. de Seine-et-Oise dans celui de l'Oise. 2 kil. plus loin environ, il décrit une grande courbe du N. au N. O. pour se diriger vers Chantilly en laissant à dr. (2 kil.) la Chapelle-en-Serval.

On aperçoit au loin le clocher de Senlis avant de s'engager dans la forêt d'Orry, contiguë à celle de Chantilly, et qui borde, au N. de Luzarchès, la rive g. de la Thève. On entre ainsi dans le canton boisé qui s'appelait autrefois la forêt de Servais (*Sylvacum*), et, par corruption, le *Serval.* La forêt de Coye est, comme toutes les masses boisées situées entre Luzarches et Compiègne, un district naturel de l'ancien Serval.

7e STATION. — ORRY-LA-VILLE[1].

6 kil. de Luzarches, 36 kil. de Paris, 5 kil. de Chantilly.

Orry-la-Ville, v. de 793 hab. (2 kil. S. E. de la station), est situé dans une éclaircie, près de la lisière orientale de la forêt de Coye. Il tire son surnom d'une *villa* des rois mérovingiens, dont les principaux bâtiments s'élevaient sur le territoire d'une commune limitrophe, *la Chapelle-en-Serval* (3 kil. à l'E. de la station). L'*église* d'Orry date en grande partie de 1126, et renferme une *Passion* en bois doré, à vantaux peints, du XVIe s.

On continue, au delà d'Orry-la-Ville, de traverser en biais la *forêt de Coye*, ainsi nommée d'un village (1042 hab.) bâti sur la g., à 3 kil. d'Orry-la-Ville, et dont on peut apercevoir un instant le clocher. Il y subsiste des vestiges d'un château qui dépendait de celui de Chantilly. Le territoire que le chemin de fer commence à traverser est plein de souvenirs des époques gallo-romaine et mérovingienne. Il se peut que Coye ait été la *domus Cautia* que les archéologues placent ordinairement près de Compiègne. Coye est situé dans la vallée de la Thève, que l'on franchit bientôt sur un **viaduc** de 15 arches, ouvrage digne des Romains, et qui fait le plus grand honneur à M. Mansion, ingénieur chargé des travaux d'art sur cette partie de la ligne. Ce viaduc, de 330 mèt. de longueur sur 40 mèt. de hauteur, traverse un terrain tourbeux où il a fallu d'abord établir des pilotis; puis, pour ne pas surcharger ces pilotis, maçonner en creux les piles, qui sont voûtées à l'intérieur. A mesure que l'on approche de la Thève, la vue se dégage à dr. et à g.; du haut du pont, elle est admirable. En amont s'étendent les étangs de Commelle (*V.* p. 317). En aval, les regards atteignent jusqu'aux coteaux de l'Oise; on découvre : l'usine et la maison de campagne de M. Andryane, qui partagea, au Spielberg, la captivité de Silvio Pellico et survécut à son ami jusqu'en 1862; (3 kil.) le village de *la Morlaye*, qui possède encore un vieux château flanqué de tours, et qui tire son nom de *Morlacum*, villa royale des Mérovingiens, aujourd'hui disparue; enfin la forêt de Lys (*Lys* est un hameau élevé sur les débris d'un manoir), entre la forêt de Chantilly et l'Oise.

Au delà de la Thève, on entre dans la forêt de Chantilly. Avant d'atteindre la station, on croise la route de terre.

8e STATION. — CHANTILLY. GOUVIEUX.

5 kil. d'Orry-la-Ville, 41 kil. de Paris.

VOITURES DE CORRESP. pour *Gouvieux*, 5 kil., 40 c.

HÔTELS (à Chantilly) : — *du Grand-Cerf*, vis-à-vis des grandes écuries du château (le Jockey-Club de Paris y loue un logement à l'année); — *du Cygne*; — *des Bains*; — *du Lion-d'Or*; — *de la Pelouse*; — *d'Angleterre*. — On trouve partout des remises, des chambres et des appartements meublés à louer pendant la saison des courses.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : à l'hôtel de ville, Grande-Rue.

La petite gare de Chantilly est construite avec élégance sur la lisière de la forêt, à 500 mèt. de la pelouse.

1. Il faut descendre à la station d'Orry si l'on veut aller visiter les étangs de Commelle situés à 20 min. au N. Pour ne pas s'égarer dans le bois, on peut longer le chemin de fer. Des étangs 1 h. de marche suffit pour gagner la pelouse de Chantilly.

Aux abords et sur les quais de cette gare, sont ordinairement entassées, pour être expédiées dans toutes les directions, d'énormes quantités de pierres provenant des carrières voisines.

C'est de Chantilly que se détache, sur la dr., l'embranchement de Senlis (*V.* ci-dessous).

Chantilly, V. de 3322 hab., a pour limites : au S., la lisière de la forêt qui porte son nom; au N., la vallée de la Nonette.

Le chemin d'accès de la gare débouche sur la route de Paris, en face d'un chemin de piétons, interdit aux chevaux et qui conduit directement, à travers la forêt, à la pelouse et au château. Si l'on veut voir la ville, il faut prendre à g. la route de Paris, bordée d'un côté par la forêt, de l'autre par quelques maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque, près de la gare, celle de M. le comte d'Hédouville. Un peu plus loin, au delà d'un petit *temple protestant*, construit en 1867 dans le style pseudo-ogival, sont les écuries de MM. A. Schickler, Delamarre et P. Aumont.

La route de Paris aboutit à une petite place plantée d'arbres et à la *Grande-Rue*, qui lui est perpendiculaire. C'est dans cette rue que se trouvent les hôtels et les restaurants, peu fréquentés en temps ordinaire, mais qui, à l'époque des courses, reçoivent une foule d'hôtes bruyants et animés. A l'extrémité O., à côté d'une grande maison où se tiennent chaque dimanche les réunions du culte évangélique français, s'élève l'*hospice* fondé par Louis-Joseph de Bourbon, l'ancien général des royalistes émigrés (mort en 1818); à l'extrémité E., on remarque, près de l'église, une construction inachevée, la *Porte-Saint-Denis*, attenante aux bâtiments des écuries.

Sous cette porte, dont les baies en arc surbaissé sont accostées de pilastres composites, passe la route de Montgrésin (6 kil. 1/2) et de Louvres (10 kil.), qui conduit au château.

Chantilly était autrefois le Versailles des Condés : leur séjour y répandait le mouvement et la richesse. « Le connétable Anne et Louis de Bourbon y sont partout, et ces deux ombres, dit M. Cousin, couvriront et protégeront à jamais Chantilly, tant qu'il restera parmi nous quelque piété patriotique, quelque orgueil national.... Le mauvais goût du XVIIIe s. et les révolutions ont dégradé Chantilly. Un prince, digne de son nom, avait entrepris de le rendre à sa beauté première. Il y voulait mettre toute la fortune que les malheurs de la maison de Condé lui avaient apportée, et celle qu'il tenait de sa propre maison. Le jeune capitaine avait rêvé de revenir un jour, après avoir étendu et assuré la domination française en Afrique, se reposer dans la demeure sacrée des Montmorencys et des Condés, restaurée et embellie de ses mains. La Providence en a disposé autrement et Chantilly attend encore une main réparatrice. » (*Mme de Longueville*, t. Ier, p. 166.)

Des établissements industriels assez nombreux s'étaient formés à Chantilly et dans la vallée voisine, de 1820 à 1830, mais depuis ils avaient presque tous disparu; enfin une industrie jadis importante, celle des dentelles, que l'on fabriquait dans les villages des environs par petits morceaux et qu'assemblaient ensuite des ouvrières spéciales de Chantilly, n'offrait plus de salaires suffisants. Sous l'influence de diverses causes, une véritable langueur s'était donc emparée de cette jolie ville. Cependant, depuis quelques années, Chantilly semble renaître, et la fabrication des dentelles y a particulièrement repris une activité de bon augure. C'est toujours bien, d'ailleurs, le même endroit qui faisait dire à Mercier : « Je ne connais rien de plus beau aux environs de la capitale.... Je n'ai encore rien trouvé de c arable à Chantilly.

Trente voyages dans ce lieu enchanté n'ont pas encore épuisé mon admiration. C'est le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art et la nature. »

Au xe s., plusieurs chartes mentionnent déjà Chantilly, qui passa, dans le xie s., aux comtes de Senlis. Guillaume de Senlis céda, en 1360, cette terre au sire d'Esquerie, « qui, la même année, en fit présent à Jean de Laval, seigneur d'Attichy. Le 28 mai 1386, Gui de Laval la vendit à Pierre d'Orgemont. » Vers la fin du xve s., Jean II de Montmorency, par son mariage avec Marguerite d'Orgemont, devint possesseur de ce domaine. On voit, au N. du château actuel, la base des tours d'un manoir élevé au xiie ou au xiiie s., reconstruit au xive, et si admiré encore au xvie s., pour la force et pour l'agrément, qu'en 1579, Androuet du Cerceau s'est plu à le représenter dans les sept planches du second volume des *Plus excellents bâtiments de France*. Jean II de Montmorency avait eu, d'une première femme, un fils qui a donné lieu au dicton populaire :

C'est ce chien de Jean de Nivelle
Qui s'en va quand on l'appelle.

Le jeune homme, brouillé avec son père et avec Louis XI, s'était réfugié en Flandre, près du duc de Bourgogne, qui le pourvut de la seigneurie de Nivelle. Sommé de paraître devant le Parlement de Paris, il ne tint aucun compte de cet ordre. Guillaume, fils de Jean II et de Marguerite, hérita de Chantilly; ce fut un brillant serviteur de la couronne pendant les règnes de Louis XI, de Louis XII et de François Ier. Il eut pour successeur Anne, le fameux connétable, dont les affections se partagèrent entre Écouen (*V.* p. 298) et Chantilly, qu'il fit ériger en châtellenie, en 1522. Le connétable, se trouvant à l'étroit dans la vieille forteresse féodale, fit bâtir le château actuel. Il l'avait joint de telle sorte à l'ancien que, du premier étage de l'un, on communiquait avec la tour de l'autre. L'enceinte primitive fut reculée; des parterres furent dessinés; de longues allées s'ouvrirent sur la forêt. L'empereur Charles-Quint, les rois Charles IX et Henri IV ont été, à Chantilly, les hôtes des Montmorencys.

C'est au temps d'Henri IV et du second connétable, son fidèle sujet, qu'arriva, suivant la chronique populaire, une mystérieuse catastrophe, ainsi rapportée par M. Michelet :

« Mme de Montmorency était une jeune femme très-jolie et très-sage, mais qui n'était pas de naissance à épouser le connétable de France. Pour y parvenir, elle avait fait, disait-on, un pacte avec le diable. Un jour qu'elle siégeait à Chantilly (1598) au milieu de ses dames, on lui dit qu'un gentilhomme demandait à lui parler. Émue, elle demanda comment il était.

« — D'assez bonne mine, lui dit-on, mais de teint et de poil noirs. »

« Elle pâlit et dit :

« — Qu'il s'en aille, revienne une autre fois. »

« Mais l'homme noir insista et dit :

« — J'irai la chercher. »

Alors, les larmes aux yeux, elle dit adieu à ses amies et s'en alla comme à la mort. Peu après, effectivement, elle mourut, chose effroyable, le visage sens devant derrière et le cou tordu. »

La possession de Chantilly passa, en 1632, sous réserve du bon plaisir du roi pour l'avenir, à Charlotte, sœur du dernier maréchal de Montmorency, épouse d'Henri II, prince de Condé, celui qui, voulant soustraire sa femme à l'amour d'Henri IV, l'avait emmenée d'abord à Bruxelles, et, toujours inquiété, s'était enfui ensuite avec elle jusqu'à Milan. Il n'avait reparu en France qu'après la mort d'Henri IV. Charlotte fut mère du grand Condé, du prince de Conti et de la duchesse de Longueville.

La célébrité de Chantilly date surtout du grand Condé. Revenu d'Espagne après la Fronde, ce prince, qui avait obtenu en toute propriété la capitainerie de Chantilly, fit dessiner les jardins par le Nôtre et consacra de grandes sommes à l'aménagement « de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit. »

Les merveilles de ce parc, qui faisaient l'étonnement et l'admiration de tous, eurent leur chantre naïf et intarissable dans le poëte latiniste Santeuil, client du maître qu'il a célébré, dans les *Cantiliaca*, avec une emphase pareille au gongorisme français de l'époque de Louis XIII.

Au mois d'avril 1671, Condé reçut la visite de Louis XIV et dépensa 200 000 écus dans des fêtes immortalisées par la lettre de Mme de Sévigné, qui raconte le retard de la marée, la douleur et la mort de Vatel.

« Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé



Château de Chantilly.

de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua.... Cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; « voici un affront que je ne supporterai « pas. » Il dit à Gourville : « *La tête me* « *tourne*, il y a douze nuits que je n'ai « dormi; aidez-moi à donner des or- « dres.... » Le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout « va bien, rien n'était si beau que le sou- « per du roi. » Il répondit : « Monsei- « gneur, votre bonté m'achève; je sais « que le rôti a manqué à deux tables (sur « vingt-cinq). — Point du tout, dit le « prince, ne vous fâchez pas; tout va « bien. » Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait 16000 fr. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il attend quelque temps; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai « point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monta à sa chambre, mit son épée contre la porte et se la passa au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup.... La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on monte à sa chambre; on heurte, on enfonce sa porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir.... Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée; on dîna très-bien, on fit la collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de *jonquilles*, tout était enchanté. » Pendant la chasse, au clair de lune, la forêt fut subitement éclairée par des milliers de lanternes. Louis XIV, qui s'occupait à créer les merveilles de Versailles, enchanté de ce séjour, demanda au prince de lui céder Chantilly, le laissant maître d'en fixer le prix : « Il est à Votre Majesté, dit Condé, pour le prix qu'elle déterminera elle-même; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de m'en faire le concierge. — Je vous entends, mon cousin, répliqua le roi : Chantilly ne sera jamais à moi. » Le prince de Condé passa ses dernières années dans cette noble retraite, où il aimait à s'entourer des beaux esprits du siècle. Aux Voiture, aux Sarrasin, à la troupe des poëtes de l'hôtel Rambouillet, qui se réunissaient à Chantilly pendant sa jeunesse, succédaient alors les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, les Bossuet.... Ce dernier a, dans l'oraison funèbre du prince, consacré le souvenir de ces nobles entretiens : « On voyait, dit-il, le grand Condé à Chantilly comme à la tête de ses armées, toujours grand dans l'action et dans le repos. On le voyait s'entretenir avec ses amis dans ces superbes allées, au bruit de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit. »

Condé mourut à Fontainebleau en 1686. Son fils, Henri-Jules de Bourbon, embellit aussi Chantilly. On lui doit la construction de l'église (*V.* p. 312) et le parc de *Sylvie* (*V.* p. 314). « Chantilly, dit Saint-Simon, était ses délices. Il s'y promenait suivi de plusieurs secrétaires qui écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit pour raccommoder et embellir. Il y dépensa des sommes prodigieuses, mais qui ont été des bagatelles en comparaison des trésors que son petit-fils y a enterrés et des merveilles qu'il y a faites. » Ce fut ce prince de Condé qui fit au secrétaire du cabinet du roi, nommé Rose, un mauvais tour, raconté par Saint-Simon, pour le dégoûter d'une propriété qu'il possédait près de Chantilly et qu'il ne voulait pas céder au prince. « Il lui fit jeter trois ou quatre cents renards ou renardeaux, qu'il fit prendre de tous côtés, par-dessus les murailles de son parc. On peut se représenter quel désordre y fit cette compagnie. » Rose alla demander justice à Louis XIV et l'obtint.

Les dépenses somptueuses des princes de Condé, le nombreux domestique attaché à leur service, la multitude d'ouvriers qu'ils employaient, contribuaient à augmenter la population de Chantilly. Le grand-père du grand Condé n'avait pour tout bien que 12000 livres de rente, à ce que rapporte Saint-Simon, quand il épousa la fille du connétable de Montmorency. Le grand Condé, son fils, recueillit par sa femme la riche succession de la maison de Maillé. Le frère du grand Condé, à son tour, épousa une des plus riches héritières de l'Europe, et sa fortune s'éleva à 1800000 livres de rente. Saint-Simon raconte ses galanteries pour les dames. Dans ses dernières années il manifesta quelque égarement; parfois il se mettait à aboyer comme un chien.... la passion pour la chasse, si prononcée chez les princes de Condé, dégénérait chez lui en folie.

Le petit-fils de celui-ci, Louis-Henri de Bourbon, qui fut ministre au commence-

ment du règne de Louis XV, eut 2 400 000 livres de rente, et gagna beaucoup d'argent à la banque de Law. Il séjourna continuellement à Chantilly, où il avait un train royal. C'est ce prince qui fit construire les magnifiques écuries. Il y donna de grandes fêtes pour recevoir Louis XV, la duchesse de Berry.... il eut pour maîtresse la marquise de Prie, scandaleuse héritière des mœurs licencieuses de la régence. Fleury, qui lui succéda au ministère, les fit exiler tous les deux. Une chronique détaillée de Chantilly y retrouverait l'amour de moitié dans toutes les fêtes. « Mlles de Charolais, de Sens et de Clermont, ont tour à tour, ou toutes ensemble, habité Chantilly. Ce fut à Chantilly, le jour même d'une fête donnée en son honneur, que Mlle de Clermont apprit au bal la mort du comte de Melun, son amant, tué par un cerf. Elle était d'un caractère si indolent, que la duchesse de Bourbon, sa mère, demanda naïvement, en entendant raconter cet accident : « Cela a-t-il « causé quelque émotion à ma fille? »

L'avant-dernier prince de Condé, avant la révolution qui l'entraîna à émigrer, fit construire, à quelque distance du château, le château d'Enghien, qui fut élevé très-rapidement, et il créa au milieu des bois de Sylvie le *hameau*, composé de petites maisons d'aspect champêtre à l'extérieur, dans le faux goût pastoral qui faisait, vers le même temps, bâtir le hameau du Petit-Trianon.

Les visites de plusieurs souverains étrangers à Chantilly, du roi de Danemark, de l'empereur Joseph II, du roi de Suède, furent l'occasion de fêtes magnifiques. Le comte du Nord, depuis Paul Ier, y reçut du prince de Condé une splendide hospitalité, qu'il devait lui rendre plus tard à Saint-Pétersbourg pendant l'émigration.

Un jour, le prince de Condé fit servir un repas dans la rotonde centrale des écuries, richement décorée et brillamment éclairée. Des musiciens exécutaient des symphonies dans les galeries hautes; et des tentures masquaient les chevaux, jusqu'au moment où elles furent enlevées et où l'on put les apercevoir à dr. et à g. attachés devant leurs mangeoires dans cette singulière salle de festin.

La Révolution étendit d'une manière fatale ses destructions à Chantilly. Le vieux château fut démoli par la bande noire. Le petit château échappa heureusement au même sort, parce que les acquéreurs, n'ayant pas rempli à temps les clauses de la vente, se virent dépossédés sous l'Empire. Dès lors, le château d'Enghien et les écuries furent mis à la disposition du ministre de la guerre, qui les fit occuper par une garnison de cavalerie.

Le Jardin des Plantes de Paris s'enrichit du curieux cabinet d'histoire naturelle et de la bibliothèque de Chantilly. Tout le territoire appartenait à la maison de Condé; les habitants n'y étaient établis qu'en vertu de concessions. Au morcellement que vint opérer la Révolution, ils acquirent des terrains et purent ainsi étendre leurs jardins sur la pelouse, du côté des réservoirs et de la route de Paris.

Sous le régime impérial, la forêt de Chantilly fut donnée à la reine Hortense. A la Restauration, le prince de Condé rentra en possession du domaine délabré de ses pères. Il y reçut la visite de l'empereur Alexandre; et, la pluie pénétrant à travers la galerie, il fallut apporter des parapluies. Il mourut en 1818. Son fils vécut retiré, tantôt à Saint-Leu, tantôt à Chantilly, se livrant à l'unique occupation de la chasse; le voisinage de plusieurs forêts, de Pontarmé, de Halatte, de Compiègne, offrait un vaste champ aux courses des chasseurs. Le duc de Bourbon fit déblayer les alentours du château d'un immense amas de décombres, puis assainir et nettoyer les canaux remplis de vase et couverts de roseaux; il racheta et restaura le hameau et quelques parterres; enfin il éleva une petite construction de style gothique dans le beau site des étangs de Commelle (*V.* p. 317).

Quelques jours après la révolution de 1830, le prince de Condé périssait d'une manière lamentable (*V.* Saint-Leu, p. 262), le dernier de sa race, puisque son fils unique, le duc d'Enghien, avait été mis à mort sous l'Empire dans les fossés du château de Vincennes. Par son testament il nommait le duc d'Aumale son légataire universel, et il laissait à Mme Sophie Dawes, baronne de Feuchères, une somme de deux millions et plusieurs châteaux, forêts et domaines.

Vers 1840, le duc d'Aumale entreprit de rétablir l'ancienne splendeur de Chantilly, il commença des travaux dispendieux et ne put les achever : un décret du 22 janvier 1852, rendu par le prince Louis-Napoléon contre la famille d'Orléans, interrompit cette œuvre de résurrection. Le domaine de Chantilly dut être vendu : les banquiers anglais Coutts et Cie l'ont payé 11 millions.

de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua.... Cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; « voici un affront que je ne supporterai « pas. » Il dit à Gourville : « *La tête me* « *tourne*, il y a douze nuits que je n'ai « dormi; aidez-moi à donner des or- « dres.... » Le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout « va bien, rien n'était si beau que le sou- « per du roi. » Il répondit : « Monsei- « gneur, votre bonté m'achève; je sais « que le rôti a manqué à deux tables (sur « vingt-cinq). — Point du tout, dit le « prince, ne vous fâchez pas; tout va « bien. » Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait 16 000 fr. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il attend quelque temps; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai « point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monta à sa chambre, mit son épée contre la porte et se la passa au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup.... La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on monte à sa chambre; on heurte, on enfonce sa porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir.... Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée; on dîna très-bien, on fit la collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de *jonquilles*, tout était enchanté. » Pendant la chasse, au clair de lune, la forêt fut subitement éclairée par des milliers de lanternes. Louis XIV, qui s'occupait à créer les merveilles de Versailles, enchanté de ce séjour, demanda au prince de lui céder Chantilly, le laissant maître d'en fixer le prix : « Il est à Votre Majesté, dit Condé, pour le prix qu'elle déterminera elle-même; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de m'en faire le concierge. — Je vous entends, mon cousin, répliqua le roi : Chantilly ne sera jamais à moi. » Le prince de Condé passa ses dernières années dans cette noble retraite, où il aimait à s'entourer des beaux esprits du siècle. Aux Voiture, aux Sarrasin, à la troupe des poëtes de l'hôtel Rambouillet, qui se réunissaient à Chantilly pendant sa jeunesse, succédaient alors les Boileau, les Racine, les Bourdaloue, les Bossuet.... Ce dernier a, dans l'oraison funèbre du prince, consacré le souvenir de ces nobles entretiens : « On voyait, dit-il, le grand Condé à Chantilly comme à la tête de ses armées, toujours grand dans l'action et dans le repos. On le voyait s'entretenir avec ses amis dans ces superbes allées, au bruit de ces eaux jaillissantes qui ne se taisaient ni jour ni nuit. »

Condé mourut à Fontainebleau en 1686. Son fils, Henri-Jules de Bourbon, embellit aussi Chantilly. On lui doit la construction de l'église (*V.* p. 312) et le parc de *Sylvie* (*V.* p. 314). « Chantilly, dit Saint-Simon, était ses délices. Il s'y promenait suivi de plusieurs secrétaires qui écrivaient à mesure ce qui lui passait par l'esprit pour raccommoder et embellir. Il y dépensa des sommes prodigieuses, mais qui ont été des bagatelles en comparaison des trésors que son petit-fils y a enterrés et des merveilles qu'il y a faites. » Ce fut ce prince de Condé qui fit au secrétaire du cabinet du roi, nommé Rose, un mauvais tour, raconté par Saint-Simon, pour le dégoûter d'une propriété qu'il possédait près de Chantilly et qu'il ne voulait pas céder au prince. « Il lui fit jeter trois ou quatre cents renards ou renardeaux, qu'il fit prendre de tous côtés, par-dessus les murailles de son parc. On peut se représenter quel désordre y fit cette compagnie. » Rose alla demander justice à Louis XIV et l'obtint.

Les dépenses somptueuses des princes de Condé, le nombreux domestique attaché à leur service, la multitude d'ouvriers qu'ils employaient, contribuaient à augmenter la population de Chantilly. Le grand-père du grand Condé n'avait pour tout bien que 12 000 livres de rente, à ce que rapporte Saint-Simon, quand il épousa la fille du connétable de Montmorency. Le grand Condé, son fils, recueillit par sa femme la riche succession de la maison de Maillé. Le frère du grand Condé, à son tour, épousa une des plus riches héritières de l'Europe, et sa fortune s'éleva à 1 800 000 livres de rente. Saint-Simon raconte ses galanteries pour les dames. Dans ses dernières années il manifesta quelque égarement; parfois il se mettait à aboyer comme un chien.... la passion pour la chasse, si prononcée chez les princes de Condé, dégénérait chez lui en folie.

Le petit-fils de celui-ci, Louis-Henri de Bourbon, qui fut ministre au commence-

ment du règne de Louis XV, eut 2 400 000 livres de rente, et gagna beaucoup d'argent à la banque de Law. Il séjourna continuellement à Chantilly, où il avait un train royal. C'est ce prince qui fit construire les magnifiques écuries. Il y donna de grandes fêtes pour recevoir Louis XV, la duchesse de Berry.... il eut pour maîtresse la marquise de Prie, scandaleuse héritière des mœurs licencieuses de la régence. Fleury, qui lui succéda au ministère, les fit exiler tous les deux. Une chronique détaillée de Chantilly y retrouverait l'amour de moitié dans toutes les fêtes. « Mlles de Charolais, de Sens et de Clermont, ont tour à tour, ou toutes ensemble, habité Chantilly. Ce fut à Chantilly, le jour même d'une fête donnée en son honneur, que Mlle de Clermont apprit au bal la mort du comte de Melun, son amant, tué par un cerf. Elle était d'un caractère si indolent, que la duchesse de Bourbon, sa mère, demanda naïvement, en entendant raconter cet accident : « Cela a-t-il « causé quelque émotion à ma fille? »

L'avant-dernier prince de Condé, avant la révolution qui l'entraîna à émigrer, fit construire, à quelque distance du château, le château d'Enghien, qui fut élevé très-rapidement, et il créa au milieu des bois de Sylvie le *hameau*, composé de petites maisons d'aspect champêtre à l'extérieur, dans le faux goût pastoral qui faisait, vers le même temps, bâtir le hameau du Petit-Trianon.

Les visites de plusieurs souverains étrangers à Chantilly, du roi de Danemark, de l'empereur Joseph II, du roi de Suède, furent l'occasion de fêtes magnifiques. Le comte du Nord, depuis Paul Ier, y reçut du prince de Condé une splendide hospitalité, qu'il devait lui rendre plus tard à Saint-Pétersbourg pendant l'émigration.

Un jour, le prince de Condé fit servir un repas dans la rotonde centrale des écuries, richement décorée et brillamment éclairée. Des musiciens exécutaient des symphonies dans les galeries hautes; et des tentures masquaient les chevaux, jusqu'au moment où elles furent enlevées et où l'on put les apercevoir à dr. et à g. attachés devant leurs mangeoires dans cette singulière salle de festin.

La Révolution étendit d'une manière fatale ses destructions à Chantilly. Le vieux château fut démoli par la bande noire. Le petit château échappa heureusement au même sort, parce que les acquéreurs, n'ayant pas rempli à temps les clauses de la vente, se virent dépossédés sous l'Empire. Dès lors, le château d'Enghien et les écuries furent mis à la disposition du ministre de la guerre, qui les fit occuper par une garnison de cavalerie.

Le Jardin des Plantes de Paris s'enrichit du curieux cabinet d'histoire naturelle et de la bibliothèque de Chantilly. Tout le territoire appartenait à la maison de Condé; les habitants n'y étaient établis qu'en vertu de concessions. Au morcellement que vint opérer la Révolution, ils acquirent des terrains et purent ainsi étendre leurs jardins sur la pelouse, du côté des réservoirs et de la route de Paris.

Sous le régime impérial, la forêt de Chantilly fut donnée à la reine Hortense. A la Restauration, le prince de Condé rentra en possession du domaine délabré de ses pères. Il y reçut la visite de l'empereur Alexandre; et, la pluie pénétrant à travers la galerie, il fallut apporter des parapluies. Il mourut en 1818. Son fils vécut retiré, tantôt à Saint-Leu, tantôt à Chantilly, se livrant à l'unique occupation de la chasse; le voisinage de plusieurs forêts, de Pontarmé, de Halatte, de Compiègne, offrait un vaste champ aux courses des chasseurs. Le duc de Bourbon fit déblayer les alentours du château d'un immense amas de décombres, puis assainir et nettoyer les canaux remplis de vase et couverts de roseaux; il racheta et restaura le hameau et quelques parterres; enfin il éleva une petite construction de style gothique dans le beau site des étangs de Commelle (*V.* p. 317).

Quelques jours après la révolution de 1830, le prince de Condé périssait d'une manière lamentable (*V.* Saint-Leu, p. 262), le dernier de sa race, puisque son fils unique, le duc d'Enghien, avait été mis à mort sous l'Empire dans les fossés du château de Vincennes. Par son testament il nommait le duc d'Aumale son légataire universel, et il laissait à Mme Sophie Dawes, baronne de Feuchères, une somme de deux millions et plusieurs châteaux, forêts et domaines.

Vers 1840, le duc d'Aumale entreprit de rétablir l'ancienne splendeur de Chantilly, il commença des travaux dispendieux et ne put les achever : un décret du 22 janvier 1852, rendu par le prince Louis-Napoléon contre la famille d'Orléans, interrompit cette œuvre de résurrection. Le domaine de Chantilly dut être vendu : les banquiers anglais Coutts et Cie l'ont payé 11 millions.

L'*église* de Chantilly, contiguë aux écuries, fut construite en 1692, dans le style des églises de Versailles, qui furent élevées vers la même époque. L'intérieur présente un bel appareil de pierres; la décoration est formée de pilastres corinthiens. A g. est une peinture monumentale exécutée par MM. Benouville et Lenepveu (1841). A dr., un monument funéraire contient les cœurs des princes de Condé, qui étaient, avant la Révolution, conservés dans l'église Saint-Paul à Paris. Une inscription latine, de 1852, indique que « Henri d'Orléans a pris soin, de la terre d'exil, que ces restes fussent déposés dans l'église, ne pouvant plus l'être dans le château de Chantilly. » Les vitraux du chœur représentent l'*Histoire de la Vierge;* une autre verrière attire aussi l'attention, dans le collatéral g., près des fonts baptismaux.

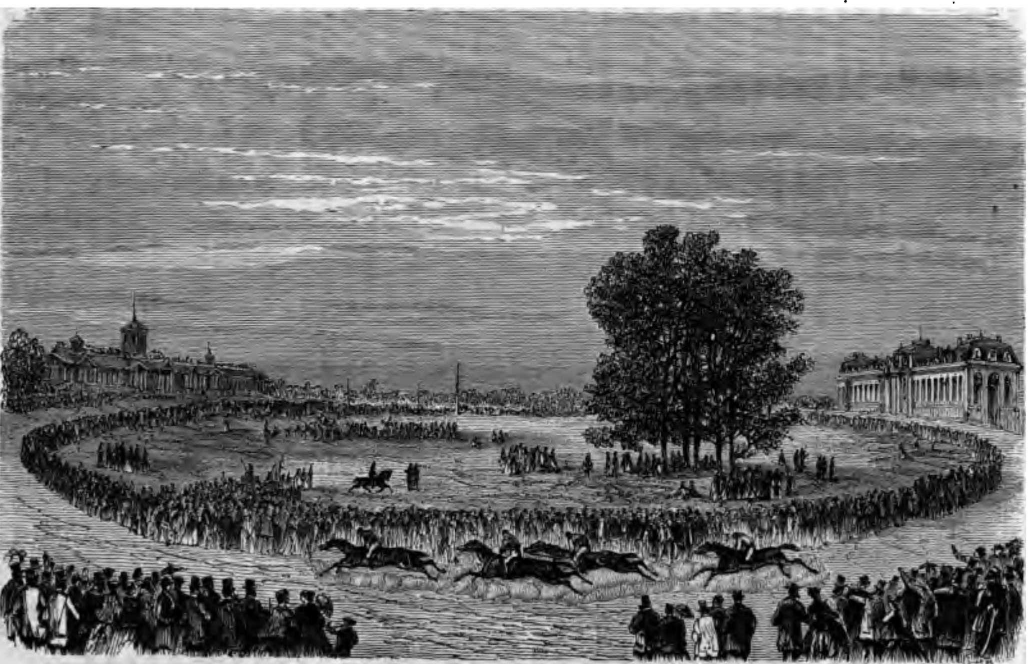
Avant d'aller au château, on visite habituellement les *écuries*, dont les bâtiments et l'entrée sont situés à l'extrémité et à dr. de la Grande-Rue. On y pénètre d'ordinaire par la rotonde centrale, ornée à l'intérieur de sculptures représentant des trophées de chasse, de grande dimension. Au-dessus d'une fontaine se lit cette inscription : « Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, fit construire cette écurie et les bâtiments qui en dépendent, commencés en 1701 et finis en 1784. »

« On a dit du duc de Bourbon qui a bâti ces superbes écuries, édifice supérieur au château qu'il habitait, que sûrement ce prince croyait à la métempsycose. C'est un brutal bon mot. » (Mercier.) Leur façade regarde la pelouse qui s'étend devant le château; la partie centrale présente un dôme massif; les ailes, qui peuvent loger 176 chevaux, se terminent chacune par un pavillon. A l'une des extrémités est le manége découvert, de forme ronde, entourée de grandes arcades et orné, comme dans les écuries, de trophées et d'attributs de chasse. Au-dessus de l'entablement règne une balustrade d'où l'on a de beaux points de vue sur le château, le parc et la forêt.

La *pelouse* est une vaste esplanade de gazon, dont le sous-sol a fourni les pierres employées pour la construction des écuries et pourrait encore être exploité. Les courses ont lieu sur la partie de cette pelouse qui s'étend devant le château (*V.* p. 316). Dans l'autre partie et derrière les maisons de la Grande-Rue, sont les deux *réservoirs* qui alimentent le bourg et le château.

Au sortir des écuries, si l'on veut aller au château, on traverse la pelouse en se dirigeant à g. Près du chemin est un beau massif de six vieux tilleuls. En face du château s'ouvre une grande avenue, à l'entrée de laquelle sont deux lions de pierre, et qui, labourée, hersée plusieurs fois par an, sert pour l'entraînement des chevaux de course. Cette avenue traverse la forêt en ligne dr. dans la direction de Coye (*V.* p. 306). Elle fut percée par Anne de Montmorency; aussi l'a-t-on nommée la *Route du Connétable*. A dr. et à g. de cette entrée, s'étendent des bassins remplis d'eau et peuplés de vieilles carpes, moins vénérables cependant que les célèbres carpes de Fontainebleau. Le bassin de g. entoure le château et les restes de la forteresse primitive. (*V.* p. 308).

Le **château** proprement dit est un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage; il ne doit pas être confondu avec le *château d'Enghien*, construit un peu plus à l'E. par l'avant-dernier prince de Condé pour le logement des hôtes et des officiers de service, et dont les bâtiments, plus considérables, présentent trente-six fenêtres de face sur quatre de côté. Le château date, ainsi que nous l'avons indiqué, du XVIe s.; mais, sous la Restauration, il a été un peu agrandi. On ne peut pas le visiter



Champ de courses de Chantilly.

lorsqu'il est habité (il est ordinairement loué pendant la belle saison), et il ne renferme d'ailleurs rien de curieux. La galerie a seule conservé son ornementation d'autrefois; de l'ancien mobilier il ne reste qu'un ou deux lits des princesses d'Orléans.

Entre le château de Chantilly et le château d'Enghien, une rampe douce, faisant face à la grille d'entrée, conduit au *parc* (on ne peut le visiter sans être accompagné d'un gardien) : s'adresser au concierge, dans le pavillon à dr. de la grille). Parvenu sur la terrasse, on en redescend dans les *jardins* par un escalier monumental. En face, une branche du canal de la Nonette s'avance au milieu du parterre, et, plus loin, à côté du v. de *Vineuil* (692 hab.), on aperçoit une pelouse et une grande avenue qui mène, à travers bois, aux sables d'*Apremont*. A gauche s'étend le *jardin anglais*, avec un petit temple où s'abrite une statue de Vénus callipyge; à dr. sont le *hameau* et le *parc de Sylvie*. Ce parc (entre le hameau et la forêt) fut formé par Henri-Jules, fils du grand Condé; le hameau, par Louis-Joseph, vers 1780. Le nom de Sylvie est celui sous lequel avait été célébrée, dans des vers de Théophile de Viau, la duchesse de Montmorency, Marie-Félix des Ursins. Théophile, condamné au feu (août 1623) à cause des écrits licencieux qui lui étaient attribués, trouva au château de Chantilly un asile de quelques semaines; voulant remercier le maréchal-duc, qui l'avait sauvé des premières recherches, il composa, sous le titre de *Maison de Sylvie*, dix odes pour la dame du lieu. A côté de sentiments vrais, le poëte, selon son usage, a mis de plaisantes extravagances, comme celle-ci :

Je penchais mes yeux sur le bord
D'un lit où la naïde dort;
Et regardant pêcher Sylvie,
Je voyais battre les poissons
A qui plus tôt perdrait la vie
En l'honneur de ses hameçons.

Le hameau est formé de quelques maisonnettes d'un extérieur rustique, dans le goût du Petit-Trianon. Pour y arriver, on longe à droite le petit *canal des Truites*, sur la lisière du bois de Sylvie. On suit à gauche le *canal des Morfondus*, qui enferme le hameau et que l'on traverse sur un pont fermé par une grille. Le gardien particulier du hameau conduit alors les visiteurs et leur en montre les curiosités : salle à manger, salon, billard, etc. En somme, le principal intérêt consiste à juger, sur échantillon, du goût que la mode avait introduit, un peu avant 1789, dans les décorations d'agrément d'un riche domaine. Le parc de Sylvie est fermé; il sert de réserve pour le gibier.

La tête du canal est marquée par une *cascade* artificielle que forme l'eau de la Nonette; le canal a une longueur de 3000 mèt. sur une largeur de près de 80 mèt.

Les courses.

Dès l'année 1832, le duc d'Orléans et le duc d'Aumale avaient accepté le patronage des courses que la Société d'encouragement se proposait d'établir à Chantilly. En 1834, l'hippodrome fut dessiné et les courses s'organisèrent. Il y a maintenant trois réunions de courses à Chantilly : la première, au printemps, commence dans la seconde semaine du mois de mai; les deux dernières ont lieu en automne, l'une vers la fin du mois de septembre, le dimanche qui précède les courses de Paris; l'autre en octobre, le dimanche qui suit ces mêmes courses. En mai, le premier jour, qui est un dimanche, et le second jour, qui est un jeudi, sont consacrés aux courses ordinaires. Le dimanche suivant on dispute le grand prix du Jockey-Club, par lequel se clôt la campagne. Le jour du Jockey-Club est un grand jour pour les habitués des courses. Chacun se prépare aux émotions de la course définitive par les émotions préliminaires du livre



Hallali aux étangs de Commelle.

de paris (*betting book*). Faire son *book*, dans le langage du turf, c'est combiner ses paris sur divers chevaux, de manière à réaliser des bénéfices, toutes chances de pertes et de gains étant calculées. Cette science s'appelle en anglais *hedging*. Les opérations aléatoires de ce genre, restreintes sur l'hippodrome de Paris, sont habituellement réservées pour les courses de Chantilly.

L'hippodrome, qui a 2000 mèt. de circuit, est de forme ellipsoïde. Il occupe environ la moitié de l'étendue de la pelouse; d'un côté il est encadré par les épais rideaux de la forêt, à laquelle il est adossé, et de l'autre par une rangée de maisons dont les fenêtres le regardent; au levant se trouvent les écuries historiques et la demeure des Condés. Les constructions destinées au public sont d'une architecture élégante, légère et coquette. Le terrain, presque plat, permet aux spectateurs de bien suivre les courses du regard; le sol, peu végétal, formé de tuf à peine recouvert d'une couche légère de terre et de gazon, offre aux chevaux l'avantage d'une consistance solide que n'altère presque pas une pluie ordinaire, tant est rapide l'absorption des eaux.

L'intérieur de l'hippodrome s'ouvre aux voitures de toutes sortes pour 10 fr., et aux cavaliers pour 5 fr. Le prix d'entrée du pesage est de 20 fr. comme à Paris; celui des pavillons et des tribunes est de 5 fr.; les piétons payent 1 fr. le droit d'entrer sur la pelouse.

Chantilly intéresse à d'autres titres les amateurs du sport. Plusieurs des meilleurs éleveurs de chevaux pur sang en France y ont en effet leurs établissements. Les principales écuries sont celles de MM. le comte d'Hédouville, Lupin, A. Schickler, H. Delamarre et T. Carter. Les écuries associées de M. le baron de Nivière et de M. le comte de Lagrange sont à la Morlaye (5 kil. de Chantilly, *V.* p. 306); celles de M. Fasquel, à *Courteuil*, v. de 272 hab., à 5 kil. de Chantilly, près de Senlis. On trouve à Chantilly les principaux jockeys du turf parisien: W. Boldrick, des écuries de M. le comte de Perregaux; T. Carter fils, W. Carter et Dean, qui montent pour M. T. Carter l'aîné; Flatman, pour M. H. Delamarre; Kitchener, pour M. Lupin; Lamplugh, Spreoty, pour M. P. Aumont.

C'est donc à Chantilly qu'il faut aller si l'on veut prendre une idée complète des détails pratiques et de la science de l'entraînement dans son état actuel en France. L'allée des Lions ou du Connétable est, comme nous l'avons dit (*V.* p. 312), le terrain où se font ces exercices préparatoires.

Les équipages de chasse de M. Desvignes pour le cerf, de M. le comte d'Osmond pour le sanglier, de M. Gaston de Salverte pour le chevreuil, sont aussi installés à Chantilly.

Forêt. — Promenades.

La *forêt de Chantilly*, d'une contenance de 2449 hectares, se relie, au sud, avec le bois d'Hérivaux, et, à l'est, avec la *forêt de Pontarmé* ou *de Senlis*, qui comprend 1185 hectares. Ces forêts s'étendent sur un sol sablonneux mêlé d'argile: de longues routes régulières et des allées ou *layons* les traversent en divers sens. Sous le duc de Bourbon, elles contenaient une grande quantité d'animaux; mais le nombre en est bien réduit aujourd'hui. Le rendez-vous de chasse était le plus souvent un rond-point, sur la belle route pavée entre le château de Chantilly et Montgrésin, désigné sous le nom de *table ronde*, à cause d'une table en pierre d'un seul morceau de 2 mèt. 70 cent., qui y est dressée. On aperçoit de là dans le lointain, au bout de la route, le bâtiment du manége à l'angle des écuries (4 kil.). Le jour de la Saint-Hubert, au mois de novembre, on y dressait un pavillon, et c'est là qu'en présence du prince et de la foule on

dépeçait le cerf, qu'on avait eu le soin d'amener et de prendre aux étangs de Commelle. Douze routes partent de ce carrefour; deux conduisent aux étangs de Commelle (1 et 2 kil.

Les *étangs de Commelle* et le *château de la Reine-Blanche* (5 à 6 kil.) sont dans la forêt de Chantilly le but de promenade des étrangers, qui, le plus souvent, s'y rendent en voiture. La *route du Connétable*, située vis-à-vis du château et à l'entrée de laquelle sont deux lions en pierre, y conduit assez directement. Mais elle est fatigante à suivre à pied, parce qu'elle est labourée et hersée plusieurs fois par an, afin d'y exercer les chevaux de course. Si l'on suit cette route, il faut aller jusqu'à l'écriteau du *carrefour du Petit-Couvert*, placé sous un gros chêne trapu à dr., et prendre à g. la troisième allée ou *layon* aboutissant à ce carrefour; elle mène en quelques minutes aux anciens étangs de *la Troublerie*, aujourd'hui tout couverts de végétation; on descend dans la petite vallée dont ils occupent le fond et qui est barrée par le beau viaduc du chemin de fer. Après l'avoir traversée pour prendre en face une allée ombragée qu'on suit à g., on ne tarde pas à arriver au château de la Reine-Blanche, qu'on aperçoit de loin parmi les arbres. — N. B. La voie la plus courte est la route qui longe le chemin de fer (4 kil. ou 45 min. à pied.)



Étangs de Commelle et château de la reine Blanche.

Les **étangs de Commelle**, au nombre de quatre, sont séparés par des chaussées qui laissent écouler l'eau de l'un à l'autre. La petite rivière de la Thève, qui prend sa source près de Mortefontaine et va se jeter dans l'Oise près de Royaumont, les alimente. La pêche en est louée 1000 fr.; elle se fait tous les ans. Le brochet, dont l'espèce est indestructible, y consomme une quantité de poissons considérable. La vallée retirée où sont les étangs de Commelle offre un

aspect pittoresque. Au pied des coteaux qui bordent les étangs, la végétation est très-puissante. On peut y admirer de très-beaux hêtres aux racines d'un prodigieux développement.

Le **château de la Loge** ou **de la Reine-Blanche** est un petit édifice flanqué de tourelles, construit en 1826 par le duc de Bourbon, dans le style ogival, sur une construction plus ancienne et un moulin, qu'il avait achetés de M. Andryane. Selon d'anciennes traditions, la reine Blanche, mère de saint Louis, avait en ce lieu, en 1227, un petit château qui probablement se rattachait à l'abbaye de Royaumont, bâtie par saint Louis à la même époque. Il venait souvent passer un mois entier avec sa mère chez les religieux. Ce petit manoir, réparé en 1333, fut ensuite négligé pendant plusieurs siècles. Un moulin s'établit plus tard sur ses ruines. Le château de la Loge n'offre rien d'intéressant à l'intérieur. — On trouve des rafraîchissements chez le fermier de la pêche[1].

Les étangs de Commelle, situés sur la limite de la forêt de Chantilly, la séparent des *bois de Coye* et *d'Orry*, qui se rattachent eux-mêmes au *bois d'Hérivaux*. Pour retourner à Chantilly, il est plus agréable de longer les étangs sur la rive g. c'est-à-dire à la dr. des promeneurs. Parvenu (15 à 20 min.) à la troisième chaussée, on repassera sur l'autre rive, et, suivant en face de soi une allée directe, on arrivera, en 10 ou 15 min., au *carrefour de la Table*, dont il est parlé plus haut (p. 316), et de là, par une belle route, à travers la forêt (de Chantilly à Montgrésin), on regagnera (45 à 50 min.) la pelouse du château. Avant d'arriver à la pelouse, on longe à dr. le parc de Sylvie. Vis-à-vis d'une de ses grilles s'ouvre la *route de Sylvie*, qui conduit dans la forêt au carrefour du même nom. Un autre poteau indique la *route de la Fille morte*, allant au carrefour du Connétable. Selon la tradition, un prince de Condé chassant y trouva un jour une fille adossée contre un arbre avec un fagot qu'elle venait de faire dans la forêt, et qui était encore debout, quoiqu'elle eût été frappée à mort par la foudre. Au débouché de la grand'-route, sur la pelouse, on remarque à dr. un hêtre magnifique, dont les branches sont curieusement soudées.

1. Des étangs de Comelle on peut gagner en 20 min. la station d'Orry-la-Ville (V. page 306.)

Le village de **Gouvieux** (1590 hab.), dont la station de Chantilly porte aussi le nom, en est éloigné de 5 kil. Il renferme plusieurs usines : fabriques de calicots, de mèches à chandelles, filature mécanique de laine, atelier d'impression sur étoffes, tuilerie, etc. De nombreuses antiquités (armes, vases, médailles, cercueils de pierre, etc.) ont été découvertes dans le voisinage, sur l'emplacement d'un ancien *camp romain*.

Au delà de Chantilly, le chemin de fer traverse la vallée de la Nonette sur un point nommé le *Parc-Charlot*, puis laisse à dr. l'embranchement de Senlis. (*V.* ci-dessous.) Là, de même que dans la vallée de la Thève, il a fallu établir un **viaduc** sur un sol mouvant. 2200 pilotis, en chêne, hauts de 10 mèt., ont été enfoncés dans la tourbe, pour soutenir 36 arches, évidées intérieurement, et mesurant 440 mèt. de longueur sur 21 mèt. de hauteur. Plus loin, les ingénieurs ont dû creuser dans le roc une tranchée d'au moins 4 kil., d'où ont été extraits plus de 500 000 mèt. cubes de pierre de taille, qui ont servi, sur la ligne même du Nord, à construire des viaducs, des ponts, des gares, et notamment le nouvel embarcadère à Paris. Le territoire que coupe cette tranchée est celui des célèbres *carrières de Saint-Maximin*, d'où furent tirés au moyen âge les matériaux de beaucoup de monu-

ments de Paris, entre autres ceux de l'hôtel de ville. En certains endroits le chemin de fer, resserré entre deux parois à pic de 30 ou 40 mèt. d'élévation, franchit sur des ponts les galeries souterraines des anciennes carrières.

A 5 kil. de Chantilly, la voie franchit l'Oise après avoir laissé sur la dr. le village de *Saint-Maximin* (952 hab.), et, à g., le hameau de *Trossy*.

Le *pont* jeté sur l'Oise, et par lequel la nouvelle ligne de Paris à Creil va rejoindre l'ancienne, est formé de 3 arches de 30 mèt. d'ouverture et d'un très-bel aspect. En le traversant, on aperçoit en aval l'église pittoresque de Saint-Leu d'Esserent (*V.* ci-dessus). La construction de ce pont, qui fait le plus grand honneur à M. Mansion, a présenté d'immenses difficultés.

La nouvelle ligne rejoint l'ancienne sur la rive dr. de l'Oise, à 3 kil. environ en deçà de Creil; les deux lignes conservent néanmoins leurs voies distinctes, afin de ne pas compliquer le service. Elles franchissent le Thérain près de son confluent avec l'Oise et se raccordent ensuite avec la ligne de Beauvais, que l'on voit remonter à g. la vallée du Thérain.

A dr. se montre, au delà de l'Oise, le hameau des *Hayes*, derrière lequel apparaissent les premiers massifs de la *forêt de Halatte*, qui confine vers le N. à la forêt de Compiègne. Sur la g., dans la vallée du Thérain, on découvre le village de *Tiverny* (186 hab.; *église* dont le portail est roman et le chœur du XVIe s.), que contourne le chemin de fer de Creil à Beauvais. Plus loin, du même côté, les importantes usines et le gros bourg de **Montataire** (4484 hab.) attirent aussi l'attention. Ces usines, exploitées par une société dont le siége est établi à Paris, rue Béranger, 21, comprennent des forges, des fonderies et des laminoirs pour fers, tôles, fer-blanc, cuivre, zinc; des scieries hydrauliques pour bois de placage, etc. Au moyen âge, Montataire était ceint de murailles; le *château*, flanqué de tourelles, a été rebâti au commencement du XVe s. Il appartient à M. le baron de Condé, qui l'a fait restaurer très-habilement. De la terrasse on a une vue magnifique et fort étendue sur la vallée de l'Oise, celle du Thérain et les diverses lignes de chemin de fer qui aboutissent à Creil. Suivant la tradition locale, César, en entrant dans le Beauvaisis, se serait arrêté à Montataire pour admirer la vue que l'on découvre de cet endroit et qui est, en effet, extrêmement belle. Pierre l'Ermite aurait commencé à prêcher la première croisade dans l'église de Montataire. Cette *église* (mon. hist.) appartient à trois époques : le portail de la façade et le portail latéral de dr. sont romans, dans la nef, des chapiteaux historiés remontent au XIIe s., ainsi qu'une cheminée qui servait à faire chauffer l'eau du baptême, lorsque ce sacrement était administré par immersion. Le chœur et le clocher, sans flèche, datent du XIIIe s. Au XVIe s., Odet de Châtillon, évêque de Beauvais, célébra son mariage dans cette église, peu après avoir jeté bas sa mitre pour adopter les doctrines de la Réforme.

9e STATION. — CREIL.

10 kil. de Chantilly, 51 kil. de Paris, 33 kil. de Compiègne.

Un BUFFET est établi à la station de Creil; mais les trains express ne s'arrêtent pas à cette station plus de trois minutes. — Il y a plusieurs auberges dans la ville. — L'HÔTEL *des Chemins-de-Fer* est voisin de la gare.

Creil (4539 hab.), ch.-l. de c. de l'arrond. de Senlis, situé sur la rive g. de l'Oise, communique avec la rive dr. par un pont dont le milieu repose sur une île. Cette petite ville est le point de raccordement de cinq lignes de chemin de fer, venant : deux de Paris; une de l'Allemagne par Saint-

Quentin et Compiègne; la quatrième de la Belgique, par Douai et Valenciennes ou par Lille et Roubaix, et de l'Angleterre par Amiens et Boulogne, ou par Arras et Calais; la cinquième, enfin, de Beauvais.

Creil, qui fait un commerce considérable de grains, de farine et de bestiaux, possède en outre des carrières exploitées et un certain nombre d'établissements industriels, entre autres une *manufacture de faïence*, façon anglaise, dont les produits annuels sont évalués à plus d'un million.

Au temps où Dagobert Ier y possédait, assure-t-on, un château royal, Creil s'appelait *Credulium*, et ce nom se trouve encore dans les chroniques du IXe s. Creil fut à cette époque prise et dévastée par les Normands. En 1358, cette ville est occupée par le roi de Navarre; en 1435, après six semaines de siége, par les Anglais, dont elle



Creil.

devient la place d'armes, et qui en sont chassés par Charles VII, en 1441. En 1567, les calvinistes y pillent les églises.

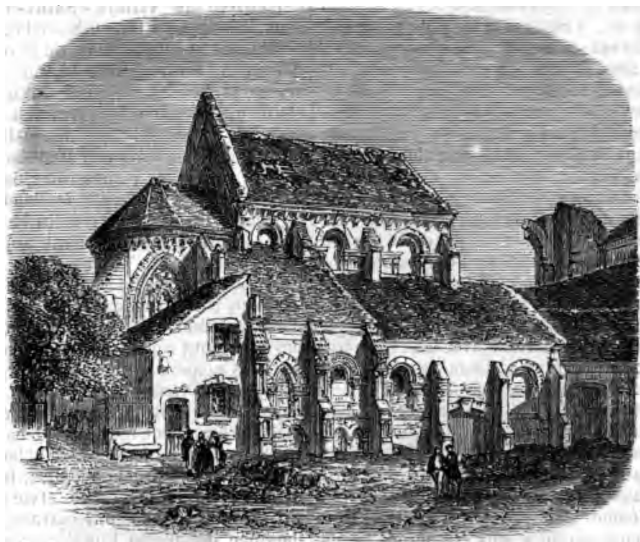
La seigneurie de Creil, distraite du domaine royal par saint Louis, au profit de son fils Robert, dont la fille l'apporta en dot à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fit retour à la couronne sous Charles V, et désormais n'en fut plus séparée.

L'*île* renferme quelques débris d'un *château* commencé en 1370 par Charles V, et achevé seulement à la fin du XVe s. ou même plus tard. Un pont que protégeait un fortin y donnait accès; l'édifice, flanqué de nombreuses tours, offrait en avant-corps des pavillons d'habitation. Charles VI, pendant sa longue maladie, fut habituellement gardé dans ce château, abandonné dans la suite, et démoli un peu avant 1789. L'île présente encore vers l'E. un édifice mutilé, pres-

que croulant, l'ancienne *église canoniale de Saint-Évremont* (mon. hist.), bâtie au XIIe s. remaniée au XIIIe; elle sert aujourd'hui de magasin. Près de là, derrière la *mairie*, subsistent les débris d'une tour ronde à créneaux.

L'*église paroissiale* se fait remarquer de loin par sa tour carrée, qui date de 1551. Près de l'entrée, à dr., on aperçoit les vestiges d'une cheminée qui, comme celle de l'église de Montataire (*V.* ci-dessus, p. 319), servait autrefois à faire chauffer l'eau nécessaire au baptême par immersion. La nef et le portail datent du XIIIe s. Quelques parties du côté g. de l'édifice (N. E.) remontent, dit-on, au VIIIe s.

Presqu'au sortir de la gare de Creil, et après avoir croisé la route de terre de Paris à Amiens, le chemin de fer se bifurque. Le bras de g. remonte,



Ruines de l'abbaye de Saint-Évremont, à Creil.

jusqu'au delà de Clermont, la vallée de la Brèche, petit cours d'eau qui coule à dr. de la voie dans des prairies ombragées d'arbres. Le bras de dr. est celui que nous suivons. A g., près de l'embranchement, se montre **Nogent-les-Vierges** (1068 hab.), où Clovis campa, dit-on, et où les rois de la première race avaient, suivant Lebeuf, un palais dans lequel Thierry III fut surpris en 673 par Ébroïn, révolté contre lui. On remarque à Nogent-les-Vierges, sur la route de Creil, l'ancienne *maison de campagne* de M. Houbigant, dont la façade principale est formée d'importants débris (arcades, médaillons sculptés, etc.) du château de Sarcus, bâti au XVIe s. dans le village du même nom (arrondissement de Beauvais, canton de Grandvilliers) et démoli en 1834. M. Houbigant, mort il y a quelques années, a légué à la *Société Académique de l'Oise* une riche collection

d'antiquités celtiques, romaines et du moyen âge, trouvées dans le départ. de l'Oise. Une grotte sépulcrale, contenant près de 200 squelettes, a été découverte, en 1816, à 600 mèt. de Nogent, au lieu dit *le Retiro*, et M. Houbigant a reconnu dans un marais voisin du village une voie romaine appelée *la Chaussée*, et se dirigeant de Beauvais à Saint-Gobain.

L'**église** de Nogent (mon. hist.) est située à 1 kil. du village, dans le hameau de *Royaumont*, à dr. du chemin de fer. Précédée d'un porche ogival, elle est surmontée d'une tour romane, à trois étages. La nef, également romane, renferme des bas-reliefs du XVe et du XVIIe s.; le chœur, reconstruit par saint Louis, est éclairé par sept fenêtres, dont cinq sont garnies de vitraux modernes, exécutés par M. Lévêque, de Beauvais, sur les dessins de M. A. Lavigne. Au-dessus du maître-autel, sur l'appui de la fenêtre centrale, deux châsses dorées contiennent les reliques des saintes Maure et Brigide, filles jumelles d'Ella, roi d'Écosse et de Northumberland, qui, voyageant en pèlerines avec leur frère Hypadius, furent assassinées, vers la fin du Ve s., à Balagny-sur-Thérain, village situé à 6 kil. à l'O. de Nogent, près du chemin de fer de Creil à Beauvais. Ces deux saintes furent ensevelies d'abord dans le cimetière de Nogent, puis dans une crypte fort ancienne, qui s'étend sous la sacristie de l'église. Leurs reliques, qui donnèrent lieu à un pèlerinage très-fréquenté pendant tout le moyen âge, sont encore portées processionnellement, chaque année, jusqu'à Creil, le jour de l'Ascension, en mémoire d'une donation de terre faite aux trois communes de Nogent, de Creil et de Montataire, par la reine Béatrix de Bourbon. Une chapelle de g. renferme le ***tombeau*** en marbre noir (statue en marbre blanc) ***de messire Jehan Bardeau***, seigneur de Nogent (1632), par le célèbre sculpteur Michel Bourdin. A côté s'ouvre la ***chapelle funéraire*** du maréchal Gérard, ornée d'un petit vitrail. — Au lieu dit ***la Croix des Vierges***, une très-ancienne colonne, dont les sculptures sont en partie effacées, marque l'endroit où s'arrêtèrent spontanément les bœufs qui traînaient le char de la reine Bathilde, attirée en 645 à Nogent, par le bruit des miracles des vierges écossaises. Devant la colonne est un autel massif orné d'écussons gravés. Les armoiries en sont aujourd'hui indéchiffrables.

L'**église de Villers-Saint-Paul** (mon. hist.) est à 1650 mèt. de l'église de Nogent et à 2650 mèt. de la route d'Amiens. Pour y aller, il faut traverser la Brèche et passer devant le château, qui a compté parmi ses possesseurs M. de Sartines, le joaillier de la couronne, Aubert, Randon de la Tour, qui le fit reconstruire, Saint-Just, l'auteur du *Calife de Bagdad*, le vicomte de Ségur, et enfin le maréchal Gérard; il appartient aujourd'hui à la famille du maréchal. L'*église*, située à plus de 500 mèt. de ce château, est fort ancienne, du moins dans certaines parties. La nef et ses bas côtés sont romans; mais sur leurs épaisses colonnes, ornées de curieux chapiteaux, viennent s'appuyer des ogives. Des sculptures variées, mais malheureusement mutilées, décorent le joli porche de la façade; le chœur, ou plutôt une seconde église, bâtie contre la première, est du style ogival. La tour, également ogivale, est flanquée de quatre tourelles rondes que surmontent quatre clochetons.

On peut, de Villers-Saint-Paul (485 hab.), monter sur les hauteurs qui le dominent et d'où l'on découvre de beaux points de vue. Le chemin qui traverse le marais pour longer ensuite le chemin de fer de Compiègne est un peu plus court que la route. On peut le prendre pour revenir à Creil (3 kil. environ).

Dès que l'on a quitté la station de Creil, on laisse à g. le chemin de fer

qui conduit, par Liancourt, Clermont, Breteuil et Amiens, à Boulogne, à Calais, à Dunkerque, à Lille et à Bruxelles, pour longer au N. E. la rive dr. de l'Oise, dont on continue à remonter la vallée. On aperçoit à g., entre les clochers de Nogent-les-Vierges et de Villers-Saint-Paul, le parc du château de Villers. On laisse ensuite du même côté le village de *Rieux* (210 hab.), qui possède une *église* des XIIe et XIIIe s., remaniée, puis celui de *Brenouille* (198 hab.). Sur la dr. au delà de l'Oise, apparaissent, à une certaine distance, de beaux coteaux boisés (la forêt de Halatte).



Eglise de Pont-Sainte-Maxence.

10e STATION.—PONT-SAINTE-MAXENCE.

11 kil. de Creil, 62 kil. de la gare de Paris, 22 kil. de Compiègne.

Pont-Sainte-Maxence (2368 hab.) est un ch.-l. de c. de l'arrond. de Senlis. Situé sur la rive g. de l'Oise, il doit une partie de son nom au pont qui traverse cette rivière, et l'autre à une Irlandaise nommée Maxence, qui, dit-on, y souffrit le martyre vers la fin du IIIe s. Son pont actuel est un des chefs-d'œuvre de l'architecte Peronnet. Il se compose de trois arches, ayant chacune 80 mèt. d'ouverture ; il a été construit de 1774 à 1785.

l'emplacement de la forteresse, on voit encore quelques mu-, des fossés avec ponts-levis, des ...ures et les assises d'une tour. ... du village de Bois-d'Ajeux, sur ... la maison dite *le Port-Salut* ... la date de 1654 : il y avait là, ...e s., une habitation donnée par ...ne Blanche à un habitant de ...erie nommé Jourdain, en récom-...e d'un voyage à Jérusalem fait ...ui avec cette condition : avan-...de trois pas, reculer de deux.

11e STATION. — VERBERIE.

10 kil. de Pont-Sainte-Maxence, 72 kil. de Paris, 12 kil. de Compiègne.

OMNIBUS pour Verberie, 5 kil. ; 40 c.

Verberie (1287 hab.), sur la rive g. de l'Oise, était, sous la dynastie mérovingienne, une des douze agglomérations principales que l'on comptait dans le royaume de Soissons. Les rois francs y habitèrent fréquemment un palais, construit au



Verberie.

milieu d'un vaste *prædium* du fisc. Ce palais des Clotaire et des Chilpéric, élevé entre l'église actuelle et le fief d'*Aramont*, hameau situé sur l'Oise, fut témoin des derniers moments de Charles Martel. Son fils Pépin y conv... une assemblée générale de l... connue sous le nom de pr... de Verberie, en l'an 7... recon strui par ordre d... . l palais comp... timents, p... corps de logis où se tinrent plusieurs conciles (853, 863, 869). Là encore, en 829, Pépin et Louis soulevèrent les comtes et les soldats francs contre leur père l'empereur Louis Ier (le Débonnaire). Charles le Chauve y signa, en 869, un traité avec le chef no... nd Bioern. En 856, il y ... les noces de sa fille Ju... ...thelwulf, roi d'Angle... ...ins s'étendaient le long ...lement au palais, jus... Normands prirent et

Pont-Sainte-Maxence est une ville fort ancienne, car Charles le Chauve la donna à l'abbaye de Saint-Denis. En 1194, Philippe Auguste la réunit à la couronne. Les Anglais s'en emparèrent en 1359; elle fut prise en 1434 sur Guilbon de Ferrières, qui en était capitaine. Elle eut encore à souffrir pendant les guerres de la Ligue. Aujourd'hui c'est une ville industrielle (tanneries, mégisseries, fabriques de sabots, etc.) et commerçante (grains, cuirs, laine, vins). Il s'y tient de forts marchés tous les vendredis.

L'*église paroissiale*, du XVIIe s., est belle, sans avoir rien de particulièrement remarquable. — Suivant certains historiens, les ducs de Bourgogne avaient à Pont un palais nommé l'*Yraine;* quels qu'aient été ses anciens possesseurs, l'édifice désigné sous ce nom est en ruine: il n'en reste qu'une façade à meneaux croisés accompagnés latéralement de colonnettes dans le style du XIVe s.; la porte est ogivale. — L'ancien *hôtel de ville* ou *Maison du roi*, du XVe s., est au n° 40 de la *rue de Cavillé*. Les maisons n° 9 et n° 14 de cette rue sont, en outre, signalées comme étant de la même époque. Dans la *rue de la Ville*, une tour date du XVe et du XVIe s., et six maisons ont gardé l'aspect architectural du XVIe s.

2 kil. à l'E. de Pont-Sainte-Maxence, se trouve **Pontpoint**, v. de 948 hab. En y allant on rencontre d'abord le ham. du *Moncel*, où se voient encore de vastes caves et une sacristie ogivale, restes d'une abbaye. Plus loin, au ham. de *Saint-Paterne*, la *maison de Saint-Symphorien* est un curieux spécimen de l'architecture civile des XIVe et XVe s.

L'*église Saint-Pierre* de Pontpoint (mon. hist.) est un intéressant édifice des XIIe et XVIe s., surmonté d'un très-beau clocher roman. L'intérieur présente quelques dalles tumulaires du XIVe s. A 1 kil. à l'E. de Saint-Gervais, se détache à dr. un chemin qui conduit en 10 min. à l'*église Saint-Pierre* (mon. hist.), autre édifice du XIIe s., dont le clocher, à deux étages, a conservé une flèche octogonale en pierre, à imbrications, cantonnée de quatre clochetons. Près de cet édifice ont été découvertes de nombreuses antiquités mérovingiennes.

En quittant la station de Pont-Sainte-Maxence, on laisse à dr., entre le chemin de fer et l'Oise, le village de *Sarron* (394 hab.), dont l'église est, en majeure partie, du XIe ou du XIIe s. Sur le territoire de Sarron se trouve le *château de Plessis* ou *Plessier-Longueau*, ou, depuis 1760, *Plessis-Villette*, habité longtemps par la marquise de Villette (Mlle de Varicourt), que Voltaire a immortalisée sous le nom de *belle et bonne*. Le cœur de Voltaire y était conservé dans le socle d'une statue de l'auteur de *Zaïre;* il a été offert à la Bibliothèque impériale et placé dans la base de la statue de Voltaire par Houdon, au milieu d'une salle renfermant toutes les éditions de Voltaire.

S'éloignant de l'Oise pour remonter plus à l'O., on passe près de *Chevrières* (885 hab.) et de *Longueil-Sainte-Marie* (860 hab.), situés sur la g. Le second de ces villages a conservé quelques restes d'un donjon démantelé par Charles VII, en 1431. Sous la montagne existe une crypte voûtée en plein cintre, du Xe s.; elle a été bouchée en 1690. Les souterrains de cette espèce servaient, suivant l'opinion la plus commune, de refuge en cas d'invasion ennemie. Il s'en trouve plusieurs dans le département de l'Oise. — Après Longueil, et sur son territoire, se montre la station de Verberie. Pour se rendre à la ville qu'elle dessert, il faut traverser *Bois-d'Ajeux*, hameau dépendant de Longueil. En 1740, des débris de mosaïque et d'objets précieux y ont été découverts sur l'emplacement d'une villa carlovingienne. Ce hameau posséda anciennement un château et une église. La *ferme de l'Abbaye* de Saint-Corneille, de Compiègne, occupa en-

suite l'emplacement de la forteresse, dont on voit encore quelques murailles, des fossés avec ponts-levis, des sculptures et les assises d'une tour. Au S. du village de Bois-d'Ajeux, sur l'Oise, la maison dite *le Port-Salut* porte la date de 1654 : il y avait là, au XIIIe s., une habitation donnée par la reine Blanche à un habitant de Verberie nommé Jourdain, en récompense d'un voyage à Jérusalem fait à pied avec cette condition : avancer de trois pas, reculer de deux.

11e STATION. — VERBERIE.

10 kil. de Pont-Sainte-Maxence, 72 kil. de Paris, 12 kil. de Compiègne.

OMNIBUS pour Verberie, 5 kil. ; 40 c.

Verberie (1287 hab.), sur la rive g. de l'Oise, était, sous la dynastie mérovingienne, une des douze agglomérations principales que l'on comptait dans le royaume de Soissons. Les rois francs y habitèrent fréquemment un palais, construit au



Verberie.

milieu d'un vaste *prædium* du fisc. Ce palais des Clotaire et des Chilpéric, élevé entre l'église actuelle et le fief d'*Aramont*, hameau situé sur l'Oise, fut témoin des derniers moments de Charles Martel. Son fils Pépin y convoqua une assemblée générale de la nation, connue sous le nom de premier concile de Verberie, en l'an 752. Entièrement reconstruit par ordre de Charlemagne (808), le palais comprenait de nombreux bâtiments, parmi lesquels un immense corps de logis où se tinrent plusieurs conciles (853, 863, 869). Là encore, en 829, Pépin et Louis soulevèrent les comtes et les soldats francs contre leur père l'empereur Louis Ier (le Débonnaire). Charles le Chauve y signa, en 869, un traité avec le chef normand Bioern. En 856, il y avait célébré les noces de sa fille Judith avec Ethelwulf, roi d'Angleterre. Les jardins s'étendaient le long de l'Oise, parallèlement au palais, jusqu'au parc. Les Normands prirent et

saccagèrent plusieurs fois ce domaine royal, dont, après leur éloignement, les diverses parties devinrent des fiefs héréditaires, le corps du logis restant seul sous la dépendance directe du roi. Le prince y plaçait un officier qui porta successivement les noms de comte, de juge, d'économe, de châtelain. Les principales attributions judiciaires de ce gardien du palais furent transferées par le roi Robert au châtelain de Béthisy, un simple prévôt ou *vintre* (*vindictor*) demeurant dès lors à Verberie. Philippe le Bel, Philippe le Long, le roi Jean et son fils Charles V, vinrent parfois habiter ce manoir; ils y ont rendu plusieurs ordonnances.

En 1309, Verberie se composait de quatre quartiers: le Château, la Ville, le Bourget et le Bourg. Les églises Saint-Vaast, Saint-Germain (qui n'existent plus) et Saint-Pierre, paroisse actuelle, ne suffisant pas sans doute pour le culte, Pierre Coquerel, de Verberie, secrétaire de Philippe de Valois, fonda au Haut-Court une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame. Près de cette chapelle on voit un reste de la maison de ce chevalier.

Une partie de la ville et du palais fut incendiée au XIVe s. par les Anglais et les Navarrais. Charles V fit réparer le palais en y ajoutant quelques constructions. En 1414, Charles VI y séjourna près d'un mois. En 1429, le comte de Hungtington, malgré la résistance d'une troupe de paysans et de bourgeois retranchés dans le cimetière, sous la conduite de Jean de Dours, habitant de Verberie, s'empara de la ville, reprise bientôt après par le maréchal de Boussac: elle se trouva désignée dans le nombre des forteresses dont Charles VII prescrivit l'entière démolition en 1431. Sous François Ier, elle fut entourée de nouvelles murailles. Au commencement du XVIIIe s., cinq portes donnaient accès dans son enceinte. En 1815, les armées prussienne et anglaise y commirent de grands dégâts. Actuellement tous ces désastres sont réparés; Verberie prospère par son industrie. On y remarque des fabriques d'alun et de couperose, de sucre de betteraves, une tuilerie, une briqueterie, des fours à chaux, des moulins à blé et à huile.

Parmi nos vieux dictons, il en est un: *les tombereaux* ou *sautriaux de Verberie*, qui fait allusion à l'usage où étaient les enfants de cette ville de se laisser rouler du haut de la montagne voisine pour amuser les passants. Depuis un temps immémorial, une troupe de sautriaux de Verberie étaient inscrits sur l'état des Menus plaisirs du roi.

L'*église paroissiale* (mon. hist.) date de plusieurs époques: son transsept méridional est de l'époque romane, le chœur du XIIe s.; le portail, la nef, les bas côtés, le transsept du N. sont du XIVe. L'orgue est fort ancien.

A la *ferme du château*, sur le port de Verberie, s'ouvre un souterrain qui paraît avoir eu la même destination que celui de Longueil-Sainte-Marie (*V.* p. 324).

Aucun vestige ne s'est conservé du palais que Charlemagne avait élevé à Verberie; aucun n'existe non plus de l'enceinte urbaine du XVIe s. Les matériaux des constructions royales ont servi en grande partie à bâtir les plus anciennes maisons de la ville. Dès le règne de François Ier, ils avaient été abandonnés aux habitants.

Sur la *montagne de Longmont*, un arbre isolé, l'*ormelet de Verberie*, indique encore l'endroit où se rendait la justice et où s'acquittaient les redevances féodales.

Les archéologues visitent avec intérêt le v. de *Rhuis* (133 hab.), près de la rive g. de l'Oise, à 2 kil. de Verberie, sur la route de Pont-Sainte-Maxence. Près de Rhuis existaient, vers 1764, six pierres druidiques; il n'en reste plus qu'une seule, debout au milieu de la vallée de l'Oise, à 600 mèt. du village, au lieu dit *les*

Fortes Terres. Dans le voisinage reposent, dit-on, des corps de dimension gigantesque. Des haches en silex y ont été trouvées. L'*église* paroissiale de Rhuis est du XIIe s. A l'abside, une corniche porte des animaux bizarres et des figures grimaçantes. Cette église conserve de nombreuses reliques visitées annuellement par une grande foule de pèlerins; elle possède, en outre, une Passion en terre cuite, exécutée au XIIIe s.

A peu de distance de la station de Verberie, on trouve le village de *Rivecourt* (133 hab.), dont l'église fut la chapelle d'un prieuré; le curieux portail de cette église est divisé en deux parties, les baies sont entourées d'une profusion de pampres, d'animaux, de têtes, d'ornements de toute espèce. L'intérieur de l'édifice avait été peint à fresque au XVIe s.



Église de Rhuis, près de Verberie.

Le chemin de fer s'est tout à coup rapproché de l'Oise, qu'il longe jusqu'à Compiègne, en dépassant successivement: à g. *le Meux* (868 hab.); *Armancourt* (213 hab.), situé à la base et sur la pente d'un coteau boisé; *Jaux* (917 hab.); enfin *Venette* (888 hab.), qui est comme un des faubourgs de Com-

piègne. Durant ce trajet, l'Oise coule à dr., tantôt visible, tantôt masquée par des bouquets de bois.

12e STATION. — COMPIÈGNE.

12 kil. de Verberie, 84 kil. de Paris, 33 kil. de Creil.

VOITURES DE CORRESP. pour : — Pierrefonds, 14 kil., 2 fr. (aller et retour), ou 1 fr. 50 c. et 1 fr. (voyage simple); Lassigny, 24 kil., 1 fr. 75 c. (voyage simple); Ressons, 20 kil., 1 fr. 25 c.; Conchy-les-Pots, 30 kil., 2 fr. et 1 fr. 75 c.; Attichy, 19 kil., 1 fr. 50 c.; Orvillers, 27 kil., 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.; Soissons, 38 kil., 3 fr. (et par bateau, 44 kil , 3 fr. 50 c. et 2 fr. 25 c.).

HÔTELS : — *de la Cloche*, place de l'Hôtel-de-Ville; — *de France*, rue du Chat-qui-Tourne et rue Sainte-Marie; — *du Soleil-d'Or*, rue des Perroquets; — *du Cours*, rue du Cours; — *du Saint-Esprit*, rue d'Ulm; — *du Grand-Cerf*, rue de la Corne-de-Cerf. — Dans tous ces hôtels, les voyageurs peuvent trouver ou le logement seul, ou un repas. Le prix du dîner ordinaire varie, suivant l'hôtel, de 3 fr. 75 c. à 2 fr.; celui du déjeuner, de 2 fr. 50 c. à 1 fr. 50 c.

LOUEURS DE CHEVAUX ET DE VOITURES. — *Roussel*, place du Château (prolongation de la rue des Minimes), 4; — *Osouf*, rue du Chat-qui-Tourne, 4; — *Hubert*, place Saint-Jacques; — *Fillon*, place de l'Hôtel-de-Ville; — *Pierson*, en face de la gare; — *Trollard*, en face de la gare. — Le prix d'une calèche, pour toute la journée, est de 20 ou 25 fr.; celui d'un tilbury avec conducteur, pour la journée, de 8 à 10 fr.

Situation. — Aspect général.

Si l'on veut aller visiter la ville, dont on aperçoit à peu de distance un clocher (celui de Saint-Jacques) et la tour de l'hôtel de ville, il faut, en sortant de la station, tourner à *g.* sur la route et traverser l'Oise sur le pont de pierre, d'où l'on voit à g., le long de la rivière, la promenade du *Cours*, plantée de beaux arbres. A cet endroit, il y eut, jusqu'à la fin du XVIIe s., une île séparée de Compiègne par un petit bras de rivière qui a été comblé. A l'extrémité du pont, on prendra la grande *rue de Solferino*, nouvellement percée en face, pour gagner à peu de distance la *place de l'Hôtel-de-Ville*. Au delà se trouve, à g., l'église Saint-Jacques, et, aussi à g., un peu plus loin, la *place du Château*.

L'Oise baigne les murs de Compiègne sans entrer dans la ville, dont une partie occupe une éminence. Quelques rues anciennes sont tortueuses et mal bâties; mais les derniers percements ont donné une physionomie régulière à plusieurs quartiers. Ainsi que toutes nos villes qui ont été des résidences royales, Compiègne, hors le temps où l'empereur et la cour résident au château, ne présente pas une animation en rapport avec son importance historique. Cependant, la navigation de l'Oise et des canaux qui s'y rattachent met cette ville en rapport d'un côté avec Paris et la Seine; de l'autre, avec le N. et l'E. de la France. Il passe chaque année, sous le pont de l'Oise, plusieurs milliers de bateaux dont la charge en combustibles, produits agricoles, matériaux de construction, etc., s'élève à plus de 1 100 000 tonnes. Le chemin de fer et les *trains de plaisir* y amènent dans la belle saison un concours assez considérable de visiteurs. Outre ses souvenirs historiques et sa belle forêt, Compiègne leur offre quelques monuments dignes d'intérêt.

Histoire.

Compiègne (*Compendium*) était déjà, sous la première et la seconde race, une villa royale. Dès ce temps, une abbaye célèbre y avait été bâtie sous l'invocation de saint Corneille. Pépin le Bref donna aux moines de cette abbaye le premier orgue qu'on ait vu en France et qu'il avait reçu en présent de l'empereur Constantin Copronyme.

Une assemblée de nobles et d'évêques, tenue à Compiègne en 833, déposa Louis le Débonnaire.

Charles le Chauve fit reconstruire l'abbaye de Saint-Corneille et réparer un ancien château, auquel il assigna pour dépendance tout le territoire compris entre la porte de Pierrefonds et le confluent de l'Aisne et de l'Oise. Il édifia,

en outre, sur les bords de l'Oise, près du faubourg Saint-Germain, un second château. Charles le Simple releva (917) l'abbaye de Saint-Corneille que les Normands avaient brûlée.

Louis le Bègue fut couronné à Compiègne en 877, et y mourut en 879. Louis V le Fainéant y finit aussi ses jours en 987.

En 1153, Compiègne obtint une charte municipale.

Les bourgeois de Compiègne, s'étant distingués à la bataille de Bouvines, reçurent en récompense des armoiries pour leur commune, avec cette devise: *Regi et regno fidelissima.*

Des conciles furent tenus à Compiègne en 1085, 1270, 1301, 1303, 1329.

Saint Louis donna aux Jacobins l'emplacement du château riverain de l'Oise et l'île voisine, réunie maintenant à la ville. Les religieux fondèrent, aux frais du roi, un hôtel-Dieu et une église. Saint Louis établit de plus à Compiègne un couvent de Cordeliers et bâtit sur l'Oise un pont de sept arches.

Pendant les troubles du xve s., Compiègne fut prise en 1413 par Jean sans Peur, reprise par les royalistes en 1414, perdue de nouveau et reconquise par eux. La place tomba ensuite au pouvoir des



Compiègne, vu de la tour de la Pucelle.

Anglais, mais se rendit bientôt après à Charles VII. En 1430, Jeanne d'Arc s'y enferma pour la défendre contre les troupes combinées d'Angleterre et de Bourgogne; elle tenta une sortie le 24 mai, et fut repoussée; victime de l'ineptie ou de la trahison du gouverneur de la ville, Guillaume de Flavy, elle tomba au pouvoir des assiégeants, à l'extrémité du pont de Saint-Louis. Un archer picard, qui l'avait faite prisonnière, la vendit aussitôt à Jean de Luxembourg.

Louis XI, Charles VIII, Louis XII ont séjourné à Compiègne; François Ier, en 1526, y fit une promotion de chevaliers de Saint-Michel; plus tard, il y reçut magnifiquement son rival Charles-Quint.

Sous Henri II, le connétable de Montmorency fit construire (1552), sur les dessins de Philibert Delorme, la *Porte-Chapelle* ou *Porte-Connétable* (mon. hist.), la seule qui subsiste des anciennes portes de Compiègne. Cette porte présente encore les chiffres d'Henri II et de Diane de Poitiers, les armes du connétable et celles de la ville : la galerie qui la suit et qui passe sous la terrasse du château est voûtée sur une longueur de 55 mèt.

En 1624, un traité signé à Compiègne assura l'alliance de Louis XIII avec la ré-

publique des Provinces-Unies. En 1631, Marie de Médicis, enfermée au château de Compiègne, trompa la surveillance de ses gardiens et s'enfuit, condamnée dès lors à cette existence vagabonde, qui devait finir, le 3 juillet 1642, dans un grenier de Cologne. En 1635, le grand chancelier de Suède, Oxenstiern, vint signer à Compiègne le traité qui décida l'intervention directe de la France dans la guerre de Trente ans.

Pendant les troubles de la Fronde, en mai et en juillet 1649, Anne d'Autriche tint a cour à Compiègne; elle reçut dans cette ville, en 1656, la reine de Suède, Christine, qui étonna tout le monde par son costume grotesque, sa désinvolture cavalière et son langage de soldat impertinent (*V. Fontainebleau*, section XVIII).

En 1698, Louis XIV ordonna la formation d'un camp sous Compiègne. 60 000 hommes y furent rassemblés pour donner à Mme de Maintenon le spectacle des opérations d'une armée. Une page immortelle des *Mémoires* de Saint-Simon a consacré le souvenir de la galanterie du roi. En 1769, Mme du Barry se trouva de même l'héroïne d'une splendide fête donnée par Louis XV. Elle fut logée dans un petit château bâti pour Mme de Pompadour, à dr. de la route de Soissons, en sortant par la Porte-Chapelle.

En 1770, le roi reçut à Compiègne l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Antoinette, fiancée au jeune dauphin (Louis XVI).

En mai 1808, le château, restauré, reçut le roi détrôné d'Espagne, Charles IV, Louise-Marie-Thérèse de Parme, sa femme, et leur favori, le prince de la Paix. Le 27 mars 1810, Napoléon amena au château de Compiègne Marie-Louise, arrivant d'Allemagne, et qu'il venait de voir pour la première fois au village de Courcelles.

Le 30 juillet 1814, Louis XVIII et Alexandre de Russie se rencontrèrent à Compiègne, où étaient accourus de Paris les maréchaux, les députés du Corps législatif et une foule de fonctionnaires supérieurs. Charles X aimait à chasser dans la forêt de Compiègne. Le roi des Belges épousa, en 1832, au château de Compiègne, une des filles de Louis Philippe, la princesse Louise. Enfin, depuis 1852, Compiègne a été le théâtre de nombreuses fêtes impériales.

Édifices religieux.

L'**église Saint-Antoine** (mon. hist.), fut fondée à la fin du XIIe s. Il ne subsiste de cette construction que les transsepts et les premières travées de la nef; tout le reste de l'édifice date du XVIe s. La longueur totale est de 64 mèt., la largeur, de 18 mèt., la hauteur des voûtes, à partir du sol, de 21 mèt. Le portail, du style flamboyant, est encadré par deux tourelles élégantes; le chœur, en hémicycle, est flanqué de trois absides renfermant des chapelles. A g., en entrant, on voit un curieux baptistère du XIe ou du XIIe s., en pierre noire, qui provient de l'ancienne église de Saint-Corneille. L'église de Saint-Antoine, devenue pendant la Révolution un magasin à fourrage, fut très-endommagée; on en regrette surtout les vitraux. La chaire, du style ogival, a été placée en 1827. Un tableau de M. Mottez représente la *Fuite en Égypte*.

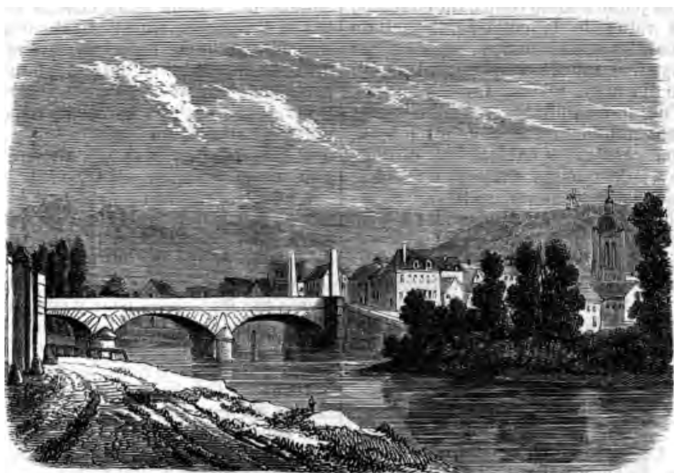
L'**église Saint-Jacques** a conservé du XIIe s. le chœur, les bas côtés de la nef principale; la nef, les voûtes, les bas côtés du chœur, les chapelles de l'abside sont du XVe s.; la porte sculptée de la façade principale date du XVIe. Le clocher (49 mèt.) est du XVe s. (coupole de la Renaissance). On remarque, à l'intérieur de l'église, un bénitier du XIIe s. et plusieurs pierres tombales du XVe s. Les ornements, les dorures du chœur, les revêtements de marbre sont du XVIIIe s. Cette église contient entre autres tableaux : à dr. et à g. du chœur, *Saint Pierre* et *Saint Paul*; une *Assomption*, par Brenet, 1774; un *Christ au tombeau*, d'après le Titien (musée du Louvre), copie faite, dit-on, par Philippe de Champaigne; une copie des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse (musée du Louvre); une composition allégorique à l'occasion d'une maladie de Louis XIV (école de Mignard).

La **chapelle Saint-Nicolas**, attenant à l'hôtel-Dieu, n'a de remarquable que son autel et un retable de la Renaissance, en chêne sculpté, d'une exécution très-hardie et très-riche :

les figures ont beaucoup d'expression et les détails sont pleins de finesse.

L'église Saint-Germain, dans le faubourg de ce nom, fort petite et sans caractère, renferme un joli banc d'œuvre.

L'abbaye de Saint-Corneille, où Charles le Chauve avait établi cent canonicats, fut affiliée, au temps de Suger, à l'ordre de Saint-Benoît. C'était alors un riche monastère, souvent menacé par la cupidité des seigneurs voisins, et qui, pour se défendre, acheta le secours d'autres seigneurs : les comtes de Champagne, ensuite ceux de Roucy furent ses avoués, c'est-à-dire ses hommes d'armes attitrés. De plus, l'abbé inféoda quelques possessions à huit barons. Outre leurs services armés, ces *huit fieffés de Saint-Corneille* devaient, à certains jours de cérémonie, se montrer au chœur avec des dalmatiques, qui étaient sur leurs épaules comme la livrée de l'église. La mense de l'abbaye fut réunie au



Compiègne, vu du Pont.

Val-de-Grâce de Paris en 1656, et dès lors la communauté ne compta ordinairement que quinze religieux. Depuis la Révolution, l'église a fait place à la *rue Saint-Corneille*; il reste seulement une partie du cloître qui avoisinait l'église, des colonnes accouplées du XIVe s., des souterrains, un puits fort curieux, — qui présentait à une profondeur de 10 mèt. une voûte sphérique de près de 4 mèt. de diamètre avec quatre niches formant des autels au N., au S., à l'E. et à l'O., — enfin, sur la *Place du Marché-aux-Herbes*, les restes d'une arcade ogivale et de contre-forts, de 1539. Voilà tout ce qui rappelle l'antique et opulente abbaye; mais nous en possédons deux descriptions intéressantes, l'une dans le *Monasticon Gallicanum ordinis sancti Benedicti*, de dom Germain; l'autre de Tavernier et Née (1792), dans le *Voyage pittoresque de la France*, par une société de gens de lettres.

Il reste aussi peu de vestiges de

l'*église des Minimes* et de l'*église des Jacobins*. Celle-ci, construite en 1254 par saint Louis, avait été démolie en 1728; ses débris n'offraient rien de curieux; mais, vers 1840, des ouvriers qui déblayaient le terrain exhumèrent deux magnifiques *statues* en pierre de liais, de grandeur naturelle et d'une exécution remarquable. La première représente un chevalier armé à la manière du XVe s.; il porte le hoqueton, le haubert; ses mains sont jointes, et ses pieds s'appuient sur un lion. La seconde représente une jeune femme coiffée du chaperon et vêtue de la cotte-hardie; elle a aussi les mains jointes, et ses pieds reposent sur deux petits chiens qui se disputent un os. Ces sculptures, d'un fini admirable, et qui faisaient sans nul doute partie d'un tombeau, sont conservées chez M. de Bicquilley, à Compiègne. On peut voir aussi, rue de Pierrefonds, n° 16, un *sarcophage* en marbre blanc, de l'époque mérovingienne, orné de têtes de génies funèbres, et qui provient, dit-on, de l'abbaye de Saint-Corneille.

L'établissement du *Temple*, ou du moins ce qui en reste, est employé aujourd'hui comme magasin (rue de la Cagniette); le donjon de la commanderie existait encore en 1734.

Édifices civils.

L'**hôtel de ville** (mon. hist., de la fin du XVe s.), est digne d'intérêt. La façade, dont le dessin (p. 335) montre l'ordonnance, mesure 24 mèt. de longueur; le beffroi a 47 mèt. 30 cent. de hauteur. Les niches, aujourd'hui vides, abritaient autrefois les statues de la Vierge, de l'ange Gabriel, de saint Denis, de Charlemagne, de saint Louis, du cardinal Pierre d'Ailly, né à Compiègne en 1350, surnommé *l'aigle de France et le marteau des hérétiques*. A la place du cadran actuel, posé en 1830, on voyait, avant 1792, la statue équestre de Louis XIII. Au bas de ce cadran, se lit la devise ancienne de la ville: *Regi et regno fidelissima*. A côté de l'hôtel de ville, on aperçoit la porte de l'*ancien arsenal*, qui est converti en maison d'arrêt. Une des salles de l'hôtel de ville contient le **musée** formé par M. Vivenel, architecte, et renfermant des tableaux, des sculptures, des antiquités égyptiennes, des vases étrusques, des figurines, des bronzes, des médailles, des poteries, des émaux, des verreries, des meubles et des curiosités du moyen âge, un lit complet du temps d'Henri II, une armure complète de la fin du XIVe s., des bahuts, des dressoirs, un tableau attribué à Carrache, un autre à Murillo. Une autre salle de l'hôtel de ville est ornée de la grande composition peinte par feu Papety: *le rêve de bonheur*. On a aussi installé à l'hôtel de ville une **bibliothèque** de 6000 volumes, quelques manuscrits et des autographes de personnages célèbres.

L'**hôtel-Dieu** a conservé son ancienne façade, qui est de 1257, et une belle salle souterraine. La sacristie date de la fin du XVe s.

Le **collége** occupe les bâtiments élevés par les jésuites pour y recevoir leurs pensionnaires. Les jésuites étaient venus à Compiègne dès 1556.

Les deux tiers environ des **fortifications** de l'ancien Compiègne subsistent encore; elles datent de 1430. Les murs, flanqués de tours rondes, en grand appareil, servent de limites à des propriétés particulières. Les remparts se développaient sur une étendue de 2601 mèt. Des pierres de ce rempart (rue Donjon, n° 8) offrent les armes de Compiègne, celles de Navarre, celles du marquis de Humières, gouverneur en 1616. La seule porte subsistante est la porte Chapelle (*V.* plus haut). Une grosse tour (XIIe s.), plus ancienne que les remparts, la *tour de Charles le Chauve* ou de *saint Louis*, existe encore (rue du Vieux-Pont) La *tour de la Pucelle* ou de *Jeanne-d'Arc*, qui dominait l'hôtel-Dieu, s'est écroulée en grande partie le 4 avril 1868.

Plusieurs **maisons particulières** datent de la fin du XVe ou du XVIe s. (Marché aux Herbes, au coin de la rue des Clochettes; rue du Portail-Saint-Antoine, 2; rue Corne-de-Cerf, 15; rue du Pont-Neuf, 16; rue Neuve, 9; rue du Vieux-Pont, 43 et 49; rue des Cordeliers, 21; rue Saint-Nicolas, 37; rue Saint-Antoine, 89).

Le **Pont-Neuf** de l'Oise a été bâti sous Louis XV, sur les dessins de Dubois, directeur des ponts et chaussées. Il se compose de trois arches surbaissées : celle du milieu a 24 mèt. d'ouverture; les deux autres ont 22 mèt. La longueur du pont est d'environ 113 mèt. et la largeur de 12 mèt. Coustou y avait sculpté les armes de France. Au-dessus du pont s'élevait autrefois un obélisque de 10 mèt. de hauteur surmonté d'un globe de cuivre doré et d'une croix.

La jolie *sous-préfecture*, située près du Jeu de paume, et les *prisons* de Compiègne sont de construction tout à fait récente.



Église Saint-Jacques, à Compiègne.

Le château.

Les rois de France ayant possédé dès les premiers temps de la monarchie un château à Compiègne, il y a eu successivement dans cette ville quatre résidences royales : 1° un château mérovingien, au milieu de la ville, sur l'emplacement, dit-on, d'une ancienne construction romaine ; 2° le château construit par Charles le Chauve sur les bords de l'Oise ; 3° le château de Charles V, désigné dans le plan manuscrit de Compiègne (1509) sous le nom de « Louvre, » et qui était situé sur l'emplacement du palais actuel; 4° enfin, le palais même, qui est dû à Louis XV et dont les plans sont l'œuvre de l'architecte Gabriel. « La position du château élevé par Gabriel était, dit M. Fontaine, indiquée par celle des constructions anciennes

sur lesquelles il a fallu l'asseoir; l'étendue était fixée par l'enceinte de la ville, à laquelle le vieux château avait été adossé. Si les sommes qu'il a fallu dépenser pour rendre commode un amas de vieilles bâtisses avaient été employées à l'érection d'un édifice entièrement neuf, le château de Compiègne, aujourd'hui peu remarqué, serait cité comme le modèle des résidences de France. » Le château de Compiègne était entièrement achevé quand Louis XVI en prit possession. En 1780, le roi fit remanier l'appartement de la reine. Pendant la Révolution, ce château devint un prytanée, puis, sous le Consulat, il renferma une école des arts et métiers, transférée plus tard à Châlons. En 1806, on en commença la restauration; en 1808, Charles IV y fut installé; le palais, le parc et la forêt de Compiègne devinrent une sorte d'apanage de ce roi à qui Napoléon enlevait le trône d'Espagne. Charles IV ne séjourna que quelques mois à Compiègne; il en partit pour aller résider à Marseille. En 1810, Napoléon fit encore réparer le château, que l'on meubla somptueusement pour recevoir Marie-Louise. Une vaste galerie, destinée aux grandes réceptions, fut ornée de colonnes en stuc et de lambris dorés. Girodet peignit plusieurs sujets pour les plafonds. Des eaux furent amenées de l'Oise au moyen d'une machine. Le jardin fut replanté et décoré de statues. Pendant un second séjour à Compiègne, pour rappeler à l'impératrice une treille sous laquelle Marie-Louise s'était souvent promenée au château de Schœnbrunn, Napoléon fit rapidement élever dans le parc ce long berceau qui a 1400 mèt. de longueur, et qui, commençant au pied de la terrasse, devant le château, forme, jusqu'à l'entrée de la forêt, un abri de feuillage et de fleurs que l'on peut parcourir en voiture. Louis-Philippe agrandit la chapelle, à laquelle il ajouta des tribunes, et construisit une salle de spectacle sur l'emplacement de la salle du jeu de paume. D'autres changements intérieurs ont eu lieu depuis 1852 dans la disposition des appartements, qui ont été décorés et meublés de nouveau.

Le château de Compiègne présente deux façades : l'une, de 193 mèt., sur la terrasse du parc, n'ayant qu'un seul étage élevé sur rez-de-chaussée, avec 49 croisées de face (19 au centre et 15 à chacune des ailes), et l'autre du côté de la ville, sur la *place du Château*, ayant deux étages sur rez-de-chaussée et offrant une disposition architectonique analogue à celle du Palais-Royal à Paris, du côté du Louvre, c'est-à-dire une galerie de 43 mèt., à jour et à colonnes, servant de fermeture à une cour d'honneur; au fond de la cour, une façade ayant, au milieu, un fronton porté par quatre colonnes, et, sur les côtés, deux ailes de 18 fenêtres chacune, que termine sur la place une façade de 5 fenêtres, également couronnée par un fronton. La place forme un carré planté de gazon et entouré de tilleuls.

Les grands appartements du château sont visibles pour le public le dimanche, au moment de l'arrivée du *train de plaisir*. On traverse la cour d'honneur et l'on entre au fond, par la porte du milieu, au rez-de-chaussée, dans un beau vestibule, qui est décoré de bustes et d'Hermès à tête de nègre, en marbre de couleur. Au premier étage, on visite successivement les pièces suivantes : *Salle des Gardes*, dont les bas-reliefs, représentant les victoires d'Alexandre, ont été sculptés par Nicolas Beauvallet et terminés en 1784. — *Salle des Huissiers :* on y voit une chasse de Louis XV et une chasse au sanglier, peintes par J. B. Oudry; un chevreuil gardé par des chiens, peinture de François Desportes. — *Salle à manger*. — *Salle de réception :* les meubles sont en tapisserie de Beauvais. — *Salle du conseil*, décorée de tapisseries des Gobelins : offrande à Lucine, d'après Callet; sacrifice à Palès et libations à Cérès,

d'après Suvée.— *Salle du Trône*. Girodet a peint au plafond quatre sujets: la Guerre, la Justice, la Force et l'Éloquence.—*Bibliothèque :* le plafond, peint par Girodet, représente Minerve, Apollon et Mercure; ce tableau est entouré de compartiments peints en grisaille. — *Chambre de l'impératrice* (Girodet y a peint les quatre Saisons), communiquant avec un boudoir qui y sert de salle de bain. — *Salon de réception de l'impératrice.* — *Salon des Fleurs :* les meubles sont en tapisserie de Beauvais. — *Salon de repos* et suite de petites pièces. — *Salle de spectacle*, con-



Hôtel de ville de Compiègne.

struite par Louis-Philippe. — *Salle à manger de l'impératrice.—Galerie :* on y voit une réunion de compositions intéressantes, dont quelques-unes sont spirituelles d'invention et chaudement colorées. Ces peintures représentent diverses scènes de l'histoire de don Quichotte, dans la composition desquelles Charles Coypel, le précurseur de Smirke et de Leslie, a fait preuve d'une imagination facile. Un petit nombre de tableaux sont traités par d'autres artistes, inférieurs en talent à Ch. Coypel. Ces différentes scènes ont été gravées in-folio et forment, d'une manière plus complète

encore, une collection in-4° gravée en 1733 et 1734 par différents artistes : Surague, Cochin, Joullain. Le tableau représentant le chevalier des Miroirs, vaincu par don Quichotte, a été exécuté par Jacquand.— De la galerie on passe dans une *salle carrée* où sont des compositions de plus grande dimension, relatives également à don Quichotte et peintes par Natoire. Elles sont plus grises et moins spirituelles que les précédentes.— *Grande galerie*, servant de salle de bal, richement décorée dans le style de l'Empire. — *Chapelle :* les vitraux du fond ont été exécutés à Sèvres, d'après une composition de M. Ziégler. On y a réuni plusieurs tableaux dignes d'attention : une *Sainte Famille*, attribuée à Léonard de Vinci ; *Jésus chez Simon le Pharisien*, par Paul Véronèse ; une autre *Sainte Famille* de l'école de Raphaël ; une *Adoration des bergers*, par le Parmesan, etc.

Les petits appartements ne peuvent être visités qu'avec une permission particulière ; ils contiennent un assez grand nombre de tableaux.

En sortant du château par la cour d'honneur, il faut, pour aller au *parc*, tourner à g. et suivre une belle avenue d'arbres, jusqu'à une grille ouverte devant laquelle est un factionnaire. Entré dans le parc, on ne tardera pas à apercevoir, à g., la seconde façade du palais. De la terrasse élevée qui s'étend au-devant, on a une belle vue sur les pelouses, encadrées, à dr. et à g., dans des massifs d'arbres. La perspective se prolonge jusqu'à l'horizon, par une longue avenue verdoyante percée en 1810 sur l'ordre de Napoléon, et qui s'enfonce dans la forêt pour gravir les *Beaux-Monts* (*V.* p. 352). Au bord de la terrasse, devant le château, on remarque plusieurs statues : à dr. (en tournant le dos à l'édifice), *Mucius Scévola*, statue moderne, exécutée en marbre par un pensionnaire de l'école de Rome ; *Mercure,* en marbre par J. Debay (1824) ; *le Génie du mal*, en marbre, par Jules Droz ; à g., *Ulysse*, statue en marbre ; *Argus endormi*, par J. Debay (1827) ; *Caïn maudit*, statue en marbre, par Jouffroy (Rome, 1827). On voit aussi sur la balustrade des figures de sphinx en syénite.

Si l'on suit la terrasse devant l'aile g. du château, on arrive à une grille ouverte, et, au delà, à un terre-plein au-dessous duquel passe une route, la galerie voûtée de la porte Chapelle (*V.* ci-dessus, p. 329). De là une belle allée bien ombragée, à quatre rangées d'arbres, avec pelouse au milieu, descend au *Cours*, plantation d'arbres qui borde la rivière. On y découvre la plaine, les coteaux qui l'entourent, et, le long de cette allée, qui descend vers l'Oise, les fossés du château de Charles V et les restes de tourelles qui les défendaient. Si, revenant sur ses pas vers le milieu de la façade, on prend la rampe descendant au parc, on trouve immédiatement à g. un escalier qui conduit à l'entrée du fameux berceau en fer (*V.* ci-dessus, p. 334) : il est couvert de plantes grimpantes. Une première ouverture à dr. laisse apercevoir une jolie statue en bronze de *Mercure porté par les Vents*. Un peu plus loin, une autre ouverture conduit à une statue de *Philoctète*, en marbre, par Charles Dupaty. Le berceau en fer est bientôt interrompu par une allée d'arbres qui lui fait suite ; il reprend ensuite et se prolonge jusqu'à l'entrée de la forêt ; mais la partie du parc qu'il traverse dans ce dernier parcours est interdite au public. D'autres statues sont encore distribuées dans les bosquets du parc, ainsi que différents jeux réservés pour les habitants du château.

La forêt.

La *forêt de Compiègne* s'étend à l'E., jusqu'à l'Aisne et jusqu'à Attichy ; au S. E. et au S. O., jusqu'à la rivière d'Autonne et l'Oise. Elle confine, sauf les clairières résultant du défrichement : au S., aux forêts de Halatte et de Chantilly ;



Château de Compiègne, côté de la ville

vers l'O., à celles de Retz et de Villers-Cotterets; au N. E, à la forêt de Laigue, située au delà de l'Aisne

Les druides furent sans doute les premiers qui pénétrèrent sous ses antiques ombrages, pour y cacher leurs mystères religieux. Au *bois de Cuise*, ravins voisins de Cuise-Lamotte, et au lieu dit le *Champ de Bataille*, ont été découvertes des haches en silex opaque, presque blanc, et en pierre granitoïde de couleur verte, qui ressemblent beaucoup aux instruments indiens employés dans les sacrifices. Plus tard, les soldats de César traversèrent cette forêt, y portèrent la hache, y tracèrent des routes militaires et construisirent des forts. On trouve sur une multitude de points de la forêt de Compiègne des traces irrécusables de l'occupation romaine. Vingt-cinq localités différentes ont fourni en abondance aux antiquaires des objets d'art, des vestiges de constructions (surtout au *mont Chipray*, dans le voisinage de la *Croix-Saint-Ouen* et au *Quartier de la Buissonnet*, sur la route de Soissons), des médailles, etc. Nos premiers rois occupèrent ce vaste domaine après les Romains. Au moyen âge, les moines vinrent en partager la possession avec les hauts barons et la couronne, pendant que des serfs à demi nus l'exploitaient au profit de ces maîtres divers, en y perpétuant le confus souvenir de sombres mystères et les rêves d'une imagination crédule. A la *Fosse Dupuis* (excavation ovalaire, distante de Compiègne de 3 kil.), la tradition gauloise leur enseignait que des esprits apparaissent; à la *Table-Ronde* (*triage des Rossignols*, point de jonction des routes du Crucifix, des Amazones, des Dames et de la Forte-Haie), fosse profonde, figurant un cercle et qui contenait alors deux petits tertres, les *juges des esprits* venaient siéger, disait-on, comme les barons qui se rassemblaient aux assises du seigneur. Ces légendes remplissaient les bois de terreur; aussi, lorsque Philippe Auguste, âgé de quatorze ans et chassant dans la forêt, s'y égara, rencontré par un charbonnier de haute taille, il crut voir un être surnaturel et s'évanouit. L'homme ramena l'enfant au château, mais le jeune prince, revenant à lui, avait la pensée tellement obsédée de cette vision, que Louis VII, son père, crut devoir aller au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry pour demander la guérison de son fils. Arioste, recueillant chez nos romanciers les fantastiques merveilles de la forêt de Compiègne, y a placé le siége des chevaliers de la Table-Ronde. Cette forêt, à l'époque où Childebert y venait chasser, portait le nom de *forêt de Cuise*, à cause d'une maison royale désignée successivement sous les noms de *Domus Cotia*, *Cota*, *Causia*, *Coysia*, *Cusia*, et elle le garda jusqu'en 1346, époque à laquelle Philippe VI divisa les forêts du Valois en trois maîtrises, afin d'en régler l'exploitation. Depuis, le nom de forêt de Compiègne prévalut peu à peu. Les ruines de cette maison *Cotia* ont été découvertes, lors du défrichement de la plantation qui se trouve derrière Saint-Jean-au-Bois (*V.* p. 343), sur le chemin de *Saint-Nicolas*, à peu de distance du *carrefour du Bocage*. Les rois francs avaient la passion de la chasse : parmi les forêts de leurs États, la forêt de la Cuise était une de celles où, au printemps et à l'automne, ils aimaient surtout à se donner ce plaisir. Leur résidence était alors dans une de leurs *villas* de cette forêt : à Verberie; au Chesne, près de Chelles; à Choisy-en Laigue; à Quierzy (près de Coucy-le-Château); à Venette (dont le nom, en basse latinité, désigne une maison de chasse). Alcuin a décrit, vers la fin du VIIIe s., une de ces grandes chasses royales. L'auteur représente le souverain environné d'une escorte brillante, composée de ducs et de comtes; la reine et les femmes de la reine, montées sur des chevaux riche-



Château de Compiègne, côté du parc

ment caparaçonnés, suivaient hardiment la course des chasseurs. Avant cette époque, en 715, la forêt de Cuise avait été témoin d'une grande bataille entre les Austrasiens et les Neustriens. Ceux-ci remportèrent une victoire qui ne les empêcha pas d'être soumis peu après Charles-Martel.

Avant François Ier, les seules grandes voies de communication étaient les routes de Paris à Soissons, de Compiègne à Crépy, de la Croix à Pierrefonds, et la *chaussée de Brunehaut* (voie romaine, garnie de bornes milliaires au temps de Caracalla, comme l'atteste l'inscription retrouvée en 1712, sur une de ces bornes, près de Vic-sur-Aisne). Cette chaussée décrivait un demi-cercle dans la forêt, en venant de Soissons, puis en passant par Pierrefonds, Champlieu, Béthisy-Saint-Martin, Baray, au-dessus de Verberie, et de là en allant à Senlis. François Ier fit percer les huit grandes routes qui aboutissent au *Puits du Roi* (routes du Moulin, partant de Compiègne; de Royal-Lieu, du Carnois, du Pont-la-Reine, de Champlieu, de Morienval, de la Mariole et de Berne). Louis XIV fit tracer la route dite le *Grand Octogone*, qui, à une distance de 3 kil., se déroule autour du *Puits du Roi*. Il réunit les 8 routes par 54 petites. Louis XV fit ouvrir 229 routes nouvelles, y compris celle du *Petit Octogone*. A l'intérieur de celui-ci on a encore inscrit les huit pans d'un tracé secondaire nommé l'*Octogonet*, placé au centre de cette disposition. Le carrefour du Puits du Roi est un excellent rendez-vous de chasse.

La forêt de Compiègne a 94 328 mèt. de circonférence. Sa contenance est de 14 509 hectares, savoir 13 974 hectares de bois, 152 hectares de terre, 212 hectares de friches et de terrains vagues, 25 hectares 88 ares d'eaux, 68 hectares de chemins et de fossés, etc. — Sa contenance n'était que de 11 948 hectares en 1564.—Le fonds exploité est estimé 20 millions; la superficie, 40 millions. En 1804 et 1805, le revenu n'en était que de 3 à 400 000 fr.; il est évalué aujourd'hui à 650 000 fr. nets. Les travaux nécessités par l'exploitation et la plantation des bois, et qui occupent environ 800 ouvriers, les frais de garde et d'entretien, etc., se montent à 200 000 fr. environ. La forêt produit près de 100 000 stères de bois par an; mais elle n'est pas encore parfaitement aménagée. On exploite, soit en taillis, soit en futaie pleine. Les principales essences sont le hêtre, le chêne et le charme. On trouve quelques restes de vieilles futaies dans plusieurs cantons : aux Grands-Monts, au mont de Saint-Marc, à la Forte-Haie, aux Rossignols, des hêtres de 200 ans; de 250 ans, au carrefour du Puits des Chasseurs; au carrefour de la Michelette, des chênes de 150 à 200 ans; de 180, à celui de la Bréviaire, etc. Le plus gros chêne de la forêt se trouve près du *carrefour de la Ruine*, à peu de distance de Saint-Jean (*V.* ci-dessous, p. 343).

278 *carrefours* et 354 *routes* forment, dans la forêt de Compiègne, une longueur de 1 350 000 mèt. La plus longue de ces routes, celle de la Mariole, partant du Puits du Roi et aboutissant à Neufontaine, a 10 541 mèt.

Le nombre des *ruisseaux* s'élève à 27; celui des *mares* à 16.

Plusieurs *villages* et *hameaux* sont enclavés dans la forêt : les villages du Vieux-Moulin, de Saint-Jean-au-Bois; les hameaux de Four-d'en-Haut, la Bréviaire, l'Ortille, Malassise, Saint-Nicolas de Courson, Vaudrampont, Vivier-Frère-Robert. On compte, en outre, diverses *habitations de gardes* (autour de quelques-unes sont groupées plusieurs autres maisons). Ces habitations sont celles de Bassequeue, Clavières, Croix du Saint-Signe, Faisanderie, la Forte-Haie, Grands-Monts, Hazoy, Landeblin, la Muette, Saint-Corneille, Sainte-Périne, Saint-Pierre, Vineux, Vivier-Corax. L'existence de

plusieurs de ces hameaux remonte à une époque lointaine, et, si les traditions en avaient été conservées, l'histoire de telle habitation isolée dans la forêt présenterait, depuis les premiers pionniers, bien des aventures curieuses et d'un caractère dramatique. Le promeneur retrouve aujourd'hui ces localités comme des accidents pittoresques au milieu de la verte étendue de la forêt, et quelques-unes comme des buts d'excursions intéressantes. « Il aimera, dit M. de Ballyhier, à gravir les hautes collines ou les monts qui dominent la forêt; il ira au mont Saint-Marc, où il découvrira une partie du cours de l'Aisne, Clairoix, Choisy-au-Bac, Francport et une partie de la forêt de Laigue; il verra à ses pieds, au



Vue prise dans la forêt de Compiègne.

milieu de ces tranquilles solitudes, le hameau de Vivier-Frère-Robert et la ferme de l'Ortille. Il voudra atteindre au sommet du mont Saint-Pierre, situé dans un des cantons de la forêt les plus riches en végétation. » A côté de ces belles perspectives du paysage, des ruines, semées çà et là, appellent son attention par l'intérêt des souvenirs.

On peut consacrer plusieurs journées à visiter avec détail la forêt de Compiègne[1], mais en supposant que l'on ait seulement deux jours disponibles, nous en indiquerons le meil-

1. Des poteaux placés aux carrefours et à l'entrée des routes servent à diriger les promeneurs. Sur ces poteaux indicateurs, une marque rouge fait face à Compiègne. Grâce à cet utile renseignement, on n'est jamais exposé à s'égarer dans la forêt.

leur emploi. Le premier jour sera consacré à Champlieu et à Morienval; le second aura pour but une promenade à Pierrefonds avec retour par le mont de Saint-Marc, les Beaux-Monts et le mont du Tremble.

CHAMPLIEU, — MORIENVAL, — SAINT-NICOLAS DE COURSON, — SAINT-JEAN AU-BOIS, — SAINTE-PÉRINE.

Pour se rendre à Champlieu et à Morienval, on sort de Compiègne par une rue située au S. O., et qui porte le nom assez bizarre de *rue Saint-Accroupy;* on se dirige ensuite vers la belle *route* macadamisée *de Champlieu*, que l'on parcourt d'abord jusqu'au *carrefour du Puits du Roi*, où l'on croise la *route de la Mariole* et celle de Morienval. De là on gagne directement Champlieu. Le trajet de Champlieu à Compiègne (13 kil.) demande environ une heure un quart avec un bon cheval.

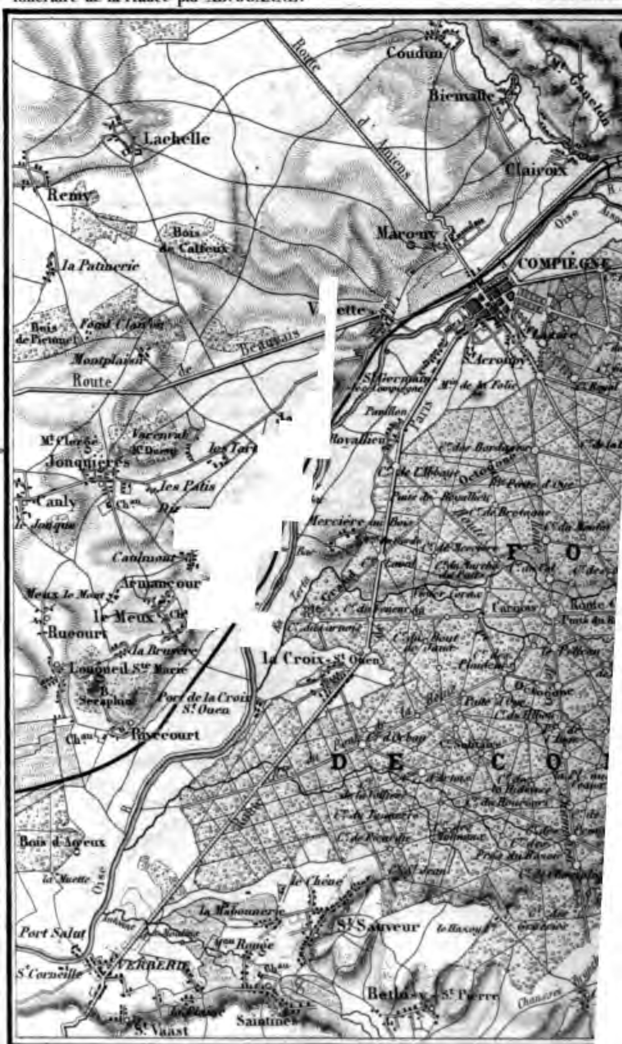
Champlieu, hameau de la commune d'*Orrouy* (609 hab.), est remarquable par les restes d'un camp romain, situé en rectangle dans une plaine élevée; ce camp se terminait par une terrasse de 7 mèt. de hauteur, en fer à cheval, revêtue de murs, creusée et maçonnée à l'intérieur, protégée au dehors par une sorte de fort carré. Des fouilles récentes ont mis au jour un théâtre antique, des thermes, un vase en terre noire contenant environ 200 monnaies de bronze qui offrent une série d'effigies d'empereurs, depuis Domitien jusqu'à Philippe le fils, etc.— De Champlieu, en se dirigeant vers l'E., on gagne Morienval (7 kil.).

Morienval était une maison de plaisance et de chasse de Dagobert Ier. Il y fonda une église et deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes. Le monastère d'hommes, devenu très-riche, fut incendié par les Normands, puis reconstruit en pierres, ainsi que l'église, pendant le xe s. Le couvent de femmes acquit une grande réputation. Les religieuses, par suite de difficultés avec les habitants du voisinage, se retirèrent, en 1744, à Royal-Lieu.

L'**église**, aujourd'hui paroissiale (mon. hist.) de Morienval, date en grande partie des xe, xie et xiie s. Elle forme une croix latine; la façade est surmontée d'un beau clocher roman terminé par un toit aigu; deux autres clochers de la fin du xie s. ou du xiie s., plus élancés, terminés par des flèches à quatre pans, s'élèvent à la naissance de l'abside. Le chœur a été remanié et voûté au xiiie s.; l'intertransept offre les nervures compliquées du dernier style ogival. Les chapiteaux de cette église sont très-intéressants. Dans le bas côté de dr., une statue couchée représente Florent de Hangest, sire de Viry (mort à la croisade en 1191), avec l'appareil d'un chevalier, cotte d'armes, écu, éperons, et ayant un chien à ses pieds. La plus ancienne des pierres tumulaires paraît être celle de l'abbesse Agnès de Viry (xiie s.), à l'entrée du chœur. Dans les jardins de l'abbaye, ont été trouvées des médailles romaines; tout le territoire de Morienval offre d'ailleurs des débris de la même époque. Il en a été rencontré particulièrement aux lieux dits le *carrefour du Roi*, le *carrefour des Amoureux*, l'*Étoile de la Reine* (aux Grands-Monts), la *Fortelle*, le *Four d'en haut;* sur le mont *Bethizois*, près de la *ferme Sainte-Luce;* dans les plaines de *Granchemont*. Sur le bord de la chaussée Brunehaut (dont il reste également quelques parties au village de *Gilocourt*, voisin de Morienval, et qui se dirigeait de Senlis sur Soissons), ont été exhumés une borne milliaire, des restes de constructions gallo-romaines importantes, etc. Sur le même territoire, le moyen âge a aussi laissé ses vestiges. Ce sont, par exemple : à *Lessart-Labesse*, près de la forêt de Retz, les ruines d'un château nommé la *Loge-Lambert;* à *Hélincourt*, d'autres ruines connues sous le nom de *voûtes d'Hé-*



LA FORÊ


Coudun
Bienville
Clairoix
Lachelle
Remy
Bois de Calfeux
Margny
COMPIÈGNE
La Patinerie
Venette
Route de Beauvais
Montplaisir
Jonquières
Canly
Caulmont
Armancourt
le Meux
Rucourt
Longueil Ste Marie
La Croix St Ouen
Port de la Croix St Ouen
Rivecourt
D E C O
F O
Bois d'Ageux
Port Salut
St Corneille
VERBERIE
St Vaast
Saintines
St Sauveur
Béthisy St Pierre
la Mahonnerie
Oise

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Gravé la Topographie par Sengteller, la Lettre par P. Rousset.

5 6 7 8

lin, restes d'un vieux manoir, où l'on voit des souterrains considérables voûtés avec arcades ogivales de 6 mèt. 50 cent. de hauteur, reposant sur des piliers carrés de 8 mèt. 11 cent. de face. A *Saint-Clément*, hameau de Morienval, l'église date du XVIe s.; le clocher, moderne, imite une tour romane. Vis-à-vis de Saint-Clément, sur un coteau à l'E., la petite *chapelle de Saint-Annobert* remonte, en partie, au XVIe s.

De Morienval à Compiègne la distance est de 14 kil., que l'on parcourt en 1 h. 1/2, si l'on veut aller directement; mais au lieu de suivre la grande route, nous inclinerons vers l'E. par la *route de la Fortelle*, et, remontant par le *Four d'en haut*, nous visiterons successivement plusieurs localités historiques : Saint-Nicolas de Courson, Saint-Jean-au-Bois, la Bréviaire, Sainte-Périne.

Saint-Nicolas de Courson (5 kil. N. de Morienval, 12 kil. de Compiègne) est un hameau situé au fond d'une gorge retirée, où s'élevait un très-ancien prieuré, ravagé par les Normands, rétabli au XIIe s., et dont il ne reste qu'un pignon ogival. Le territoire de Saint-Nicolas de Courson recèle de nombreux débris d'antiquités appartenant à plusieurs époques.

Le village de **Saint-Jean-au-Bois**, à 10 kil. de Compiègne (2 kil. de Saint-Nicolas de Courson), se trouve dans une région de beaux arbres, conservés avec soin pour l'intérêt pittoresque de la forêt. Les chênes, au lieu d'être élancés et d'une belle venue comme ailleurs, sont trapus et noueux. L'un de ces chênes, que l'on montre aux promeneurs comme *le plus gros arbre* de la forêt, a 6 mèt. de tour. Saint-Jean-au-Bois en est éloigné de 750 mèt. En traversant un pont, à dr. et à g. duquel sont deux restes de tours dégradées, on arrive en vue de l'*église* ; le vaisseau, assez élevé, a un air de vétusté et d'abandon. C'était l'église d'un prieuré dont les autres bâtiments servent actuellement de ferme. Construite en forme de croix latine, sans bas côtés ni abside, elle date du XIIe s. et offre la plupart des caractères du style ogival primitif. La nef comprend 3 travées; l'intertranssept est recouvert d'une voûte sexpartite, et les croisillons se trouvent ainsi divisés en deux travées dans le sens de la longueur de l'église. Les fenêtres conservent quelques restes de vitraux de couleur. Le chœur, voûté de la même manière que l'intertranssept, est garni de boiseries. La longueur de l'édifice est de 38 mèt.; la largeur, de 8; l'élévation sous voûte, de 15. A g. de la porte d'entrée de l'église est un tombeau gothique qui renfermait un squelette de jeune femme.

Saint-Jean-au-Bois occupe, selon plusieurs auteurs, l'emplacement de l'antique *villa* de Cuise (*Cusia*, *V.* p. 338), d'où est venu le nom donné anciennement au canton forestier qui commençait vers Orry-la-Ville (*V.* p. 306); du moins on a retrouvé en arrière de Saint-Jean, et dans la direction de Saint-Nicolas de Courson, les fondations d'un domaine rural des rois mérovingiens et carlovingiens. Chilpéric et Frédégonde vinrent y pleurer la mort de leurs enfants. Quelques années auparavant, en 593, Clotaire y mourut « en grande tristesse. » Il avait été saisi de la fièvre en chassant pendant l'hiver dans la forêt. Durant sa maladie, il s'écriait : « Que pensez-vous que soit ce roi du ciel qui fait mourir un aussi grand roi que je suis ? »

Dans le XIe s., Philippe Ier donna le palais de Cuise et les dépendances au châtelain de Béthisy, sous condition que celui-ci appliquerait les revenus à entretenir des prébendiers et un doyen dans la chapelle attenant au château de Béthisy. Les chanoines eux-mêmes finirent par avoir la pleine propriété du domaine de Cuise, qu'ils cédèrent à la reine Adélaïde, mère de Louis VII. Cette princesse releva l'é-

glise de Saint-Jean-au-Bois et y établit des religieuses Bénédictines. Celles-ci prospérèrent surtout après qu'elles eurent acquis les reliques de sainte Euphrosine, vierge d'Alexandrie, qui, par amour de la vie cénobitique, prit un habit d'homme et vécut sous ce déguisement dans un couvent de moines, sans jamais trahir son *incognito*. L'ancienne villa mérovingienne s'appela dès lors le *vieux palais Adélaïde*. En 1634, les religieuses quittèrent le monastère de Saint-Jean pour aller habiter une demeure plus sûre. « Elles l'échangèrent avec les religieux du Val des Écoliers de Royal-Lieu. Bien leur en prit; car les soldats de l'armée de Turenne pillèrent la maison et détruisirent une partie des édifices, avec ce qui restait du vieux palais de Cuise. » Un château, dépendant de l'ancienne maison royale et situé à **la Bréviaire** (3 kil. de Saint-Jean), a disparu aussi depuis longtemps.

Sainte-Périne, comme la Bréviaire, était une dépendance de Saint-Jean. Pour s'y rendre de Saint-Jean (2 kil. 1/2), on se dirige vers *Malassise*, un des hameaux enclavés dans la forêt ; et de là, en appuyant à g., on atteint, à un 1/2 kil. plus loin, l'habitation de Sainte-Périne, située au bord d'un petit lac, où souvent le cerf est amené dans les chasses. Sainte-Périne était un monastère qui devint une succursale de l'abbaye de Saint-Jean-au-Bois.

Les religieuses de Sainte-Périne furent transférées successivement à Compiègne, puis à la Villette, près de Paris, et se réunirent à la communauté des filles de Sainte-Geneviève, de Chaillot, qui, dès lors, prit le titre d'abbaye royale des chanoinesses de Sainte-Périne.

SAINT CORNEILLE, — PIERREFONDS, — SAINT-PIERRE, — SAINT-MARC, — LES BEAUX-MONTS.

Pierrefonds est le but le plus ordinaire des voyageurs qui visitent la forêt de Compiègne. — Une belle route macadamisée conduit de Compiègne à Pierrefonds (14 kil.; env. 1 h. 15 min., en voiture) ; elle sort par le carrefour Royal, puis elle laisse à dr. la *Faisanderie*, et à g. le hameau de Saint-Corneille. On peut se détourner de la grande route pour visiter ce lieu historique; cette excursion prend une demi-heure à peine.

Le **prieuré de Saint-Corneille-au-Bois** dépendait de l'abbaye Saint-Corneille de Compiègne. Son église avait été bâtie en 1164, mais il ne reste de cette construction primitive qu'une arcade ogivale, une fenêtre en plein cintre et quelques chapiteaux. Dans la charpente, se voient encore des sculptures du XVIe s. Les bâtiments du prieuré ont été remplacés par une habitation de garde. Cette habitation, placée au milieu des futaies de la forêt, au pied des collines ombragées des Beaux-Monts, plaît par sa situation isolée et paisible. Elle rappelle en outre un récit du milieu du XIVe s., que les chroniques nous ont conservé. A cette époque où la contrée avoisinante, qu'avaient déjà épuisée les malheurs de la guerre et les fureurs de la Jacquerie, continuait à être ravagée par les bandes d'Anglais et d'aventuriers qui rançonnaient les campagnes, « les habitants du village de Saint-Corneille, et quelques-uns des villages voisins, s'étaient retranchés dans un petit fort, attenant au prieuré de Saint-Corneille, sous le commandement d'un fermier nommé Guillaume l'Alouette, homme résolu et aimé dans le pays. Guillaume avait avec lui son valet de ferme, qu'on appelait le *Grand-Ferré*, espèce de géant d'une taille et d'une force prodigieuses, du reste aussi humble de cœur que simple d'esprit. Les aventuriers de la garnison de Creil envoyèrent un détachement pour prendre le fort de Saint-Corneille : les bandits entrèrent par surprise et commencèrent par massacrer l'Alouette ; à cette vue, le Grand-Ferré prend une

lourde hache, et, suivi des plus hardis paysans, il se jette sur les Anglais; à chaque coup, il abattait un bras ou fendait une tête, et ses compagnons, l'imitant de leur mieux, frappaient sur les Anglais, comme s'ils eussent battu le blé dans l'aire. Le Grand-Ferré en assomma plus de quarante à lui tout seul; les autres s'enfuirent. Un second détachement étant venu pour venger le premier, les paysans, enhardis par leur victoire, sortirent au-devant des ennemis en pleine campagne et tuèrent tous ceux qu'ils purent attraper. Cependant le Grand-Ferré s'était fort échauffé dans ce second combat; il but beaucoup d'eau froide et fut pris de la fièvre; il retourna dans son village et s'alita. Les gens de Creil apprirent bientôt sa maladie, et dépêchèrent douze soldats pour le tuer; mais le Grand-Ferré, averti par sa femme, eut le temps d'empoigner sa bonne hache et de sortir dans la cour : «Ah! larrons! cria-t-il aux Anglais, « vous croyez me prendre dans mon « lit; mais vous ne me tenez pas en- « core! » Il s'adossa au mur, leva sa hache cinq fois et abattit cinq Anglais, morts sur la place. Les sept autres se sauvèrent à toutes jambes. Il se remit au lit et but encore de l'eau froide. La fièvre redoubla; il reçut les sacrements, et mourut regretté de tout le pays. Ses exploits en avaient fait un héros populaire. » (Henri MARTIN, *Histoire de France*, t. V.)

Reprenant la route de Pierrefonds, on passe successivement au *carrefour de la Belle-Image* et au *carrefour de Beaurevoir*, dont une des voies, à g., conduirait vers le mont Saint-Pierre (*V.* p. 350). En approchant de Pierrefonds, la route côtoie, à l'extrémité de la vallée arrosée par le *ru de Berne* (*V.* p. 350), des collines boisées qui masquent la vue du château. On l'aperçoit seulement, avec ses tours nouvellement restaurées, lorsque l'on entre presque dans le village.

PIERREFONDS.

HÔTELS : — *Grand Hôtel de Pierrefonds :* déjeuner, 2 fr.; dîner, 2 fr. 50 c.; — *hôtel des Étrangers :* déjeuner, 2 fr.; dîner, 2 fr. 50 c.; — *hôtel des Ruines :* déjeuner, 2 fr.; dîner, 2 fr. 50 c.; une journée (logement et repas), 6 fr. 50 c.; — *hôtel des Bains*, entouré d'un jardin agréablement situé au bord du lac, sur lequel le droit de pêche est réservé pour les clients de l'hôtel; le prix des appartements varie de 2 à 6 fr. par jour; il y a un restaurant dans l'établissement. Barque pour la promenade sur le lac : 2 fr. l'heure; moitié prix pour les clients. Un rameur, 50 c. — On trouve aussi à louer à Pierrefonds de petites maisons meublées. — Pierrefonds était, il y a trente ans, un village triste, pauvre, presque abandonné, avec des masures couvertes en chaume; mais il a pris peu à peu de l'importance. Il possède aujourd'hui d'élégantes habitations : on remarque, pour le comfort et l'agrément, celle de M. Sabattié.

VOITURES. — Le bureau des omnibus de Compiègne est à l'hôtel des Bains. Ce service n'a lieu que pendant la belle saison; mais en tout temps la voiture de Villers-Cotterets à Compiègne passe par Pierrefonds le matin, à 9 heures.

On trouve à Pierrefonds des *voitures* et des *chevaux de louage*.

Pierrefonds, v. de 1728 hab. (arrond. de Compiègne, canton d'Attichy), est situé à 14 kil. de Compiègne, à l'extrémité orientale de la forêt, qui le sépare de cette ville, au pied d'une colline boisée que couronnent les tours de son château, et dont un charmant petit lac de 100 mèt. de circuit baigne la base. Il se relie au ham. de *Fontenoy*, remarquable par ses cascades.

Après avoir traversé le pont sous lequel s'écoule le trop plein des eaux du lac, on passe devant l'établissement des bains. L'*église* (mon. hist.) s'élève près de là, à dr. Cette église, fondée sous l'invocation de saint Sulpice par Nivelon Ier, sire de Pierrefonds, offre le mélange de plusieurs époques d'architecture. La crypte, cruciforme, date de 1060. Le chœur et les chapelles sont de 1206; la nef et le portail, du style flamboyant. Enfin

le clocher, très-élégant, est de 1552. Plusieurs pierres funéraires et quelques vitraux datent du XIVe s.

Au S. de l'église, il reste des anciens bâtiments du prieuré de Pierrefonds, plusieurs arcades, des chapiteaux romans et des caves voûtées en plein cintre, d'où l'on communiquait, dit-on, avec le château primitif de Pierrefonds, maintenant détruit et qui, s'élevant à 300 mèt. du château actuel, occupait, sur le plateau qui domine l'église, l'emplacement de la *ferme du Rocher*.

Pour aller visiter le château, on prend à g., et l'on passe devant l'*hôtel des Ruines* C'est là que s'arrêtent les voitures. Un peu au-dessus, on arrive au pied de l'escarpement du château ; deux chemins se présentent qui conduisent tous les deux sur la plate-forme, en contournant les bases de la forteresse : le premier est escarpé et taillé dans le roc : le second, d'une pente aisée, fait un plus long détour.

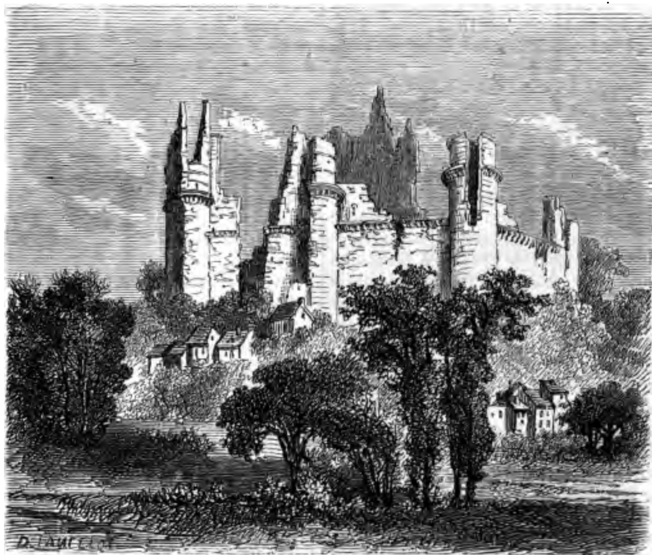
Pierrefonds était, dès le IXe s., la résidence de seigneurs puissants, dont la juridiction était fort étendue. « Presque tous les villages situés sur les rives de l'Oise étaient devenus en quelque sorte leurs tributaires.... Ils avaient dans leur dépendance, au XIIe s., un grand nombre de territoires au delà de Soissons, et même le village du Bourget, près de Paris. Le concours des vassaux qui venaient discuter leurs intérêts à leur tribunal était continuel. Le chemin qui conduit de la Croix-Saint-Ouen à Pierrefonds, à travers la forêt, porte encore le nom de *chemin des Plaideurs*.... »

Les seigneurs de Pierrefonds avaient droit de justice haute et basse; un juge-gruyer exerçait la police dans leurs bois, et ce juge avait sous ses ordres de nombreux sergents. La lignée directe des premiers seigneurs de Pierrefonds s'étant éteinte, les rois de France parvinrent à se rendre possesseurs de cette forteresse et à s'y faire représenter par des officiers de la couronne. Philippe Auguste renouvela l'ancienne charte des bourgeois de Pierrefonds et fit cession d'une grande partie des bâtiments du château, qui tombait de vétusté, aux Bénédictins de Saint-Sulpice et de Saint-Mesmes, desservants de l'église. Ces religieux finirent par les posséder tous et les convertirent en ferme.

Le premier château de Pierrefonds avait été bâti au XIe s. Louis, duc d'Orléans, habile constructeur de forteresses, devenu seigneur de Pierrefonds, éleva, vers 1400, sur une autre assiette mieux choisie, le château actuel, qui dès lors, fut cité comme une merveille. C'est, dit un historien du XVe s., « un chastel moult bel et puissamment édifié, moult fort défensable et rempli de toutes choses appartenantes à la guerre. »

En 1411, Bosquiaux, commandant du château, défendit Pierrefonds, au nom du fils du duc d'Orléans, contre les Bourguignons, qu'il repoussa; plus tard, il le rendit moyennant 2000 écus d'or comptant. A la paix, en 1413, le comte de Saint-Pol, auquel le château avait été remis en garde, dut le restituer au duc d'Orléans; mais, celui-ci ayant refusé de lui rembourser aucune indemnité, au moment de rendre la place, Saint-Pol y alluma un incendie qui consuma une partie de la toiture et endommagea quelques tours. Bosquiaux reprit son commandement. Après divers exploits, ce capitaine dut céder Pierrefonds aux Anglais, qui lui permirent de se retirer dans le château délabré de Choisy-sur-Aisne. L'année suivante, il y fut assiégé par le duc de Bedford, et s'y défendit jusqu'à l'extrémité; il fut pris et mené à Paris, où ses ennemis le firent décapiter et ensuite écarteler. Le château de Pierrefonds, rendu à Charles VII en 1429, puis réparé par Louis XII, tomba en 1588 au pouvoir des Ligueurs : le commandement en fut donné en garde par les Seize à un sieur de Rieux, personnage assez important pour

avoir eu part aux souvenirs acrimonieux des auteurs de la Satire Ménippée. Il était à la tête d'une bande d'aventuriers avec lesquels il s'élançait de temps à autre sur les troupes royalistes. Par ordre d'Henri IV, le duc d'Épernon assiégea, en 1591, le château de Pierrefonds et se retira sans l'avoir forcé. L'année suivante, le maréchal de Biron vint avec un train de grosse artillerie et tira 800 coups de canon contre les épaisses murailles de cette forteresse sans être plus heureux; foudroyé par le feu des canons de Rieux, il se vit également contraint de se retirer. En 1593, Rieux faillit enlever Henri IV un jour que le roi était venu, mal accompagné, voir à Compiègne Gabrielle d'Estrées. Rieux, surpris lui-même par un détachement de la garnison de Compiègne, dans une embuscade où



Ruines du château de Pierrefonds (vue extérieure), en 1857.

il attendait, pour les piller, deux voitures publiques, fut pendu à Noyon et remplacé, au nom de la Ligue, par un nouveau gouverneur qui vendit le château à Henri IV Sous Louis XIII, la défense du château de Pierrefonds avait été confiée par le parti des *Mécontents* à un capitaine du nom de Villeneuve, qui, manquant de vivres, se mit, comme précédemment Rieux, à rançonner le pays, à piller les coches de Normandie, de Flandre et de Picardie. Des plaintes arrivèrent de tous côtés au conseil du jeune souverain. Il envoya le comte d'Angoulême, gouverneur de Compiègne, assiéger Pierrefonds. Le comte, à la tête d'une petite armée, ouvrit le feu d'une manière si habile, qu'une partie du donjon ne tarda pas à s'écrouler. Villeneuve, qui jusque-là se confiait à la solidité des murs, s'effraya de cette chute inattendue et battit la chamade. Ordre fut envoyé

au comte d'Angoulême, l'année suivante, de renverser une forteresse trop souvent occupée par des rebelles. Mais la solidité et l'épaisseur des matériaux opposèrent une telle résistance, qu'il fallut se contenter d'enlever les toitures et d'entailler çà et là les murs et les tours (1622). Ces ruines, qui, au moment de la Révolution, appartenaient à la maison d'Orléans, furent vendues en l'an XII pour la somme de 8100 fr. Napoléon les fit racheter, en 1813, pour 2750 fr. Elles appartiennent encore au domaine.

Depuis le commencement de l'année 1858, sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, la restauration du château de Pierrefonds a été entreprise, en grande partie au moyen des ressources tirées de la cassette de S. M. Les travaux, conduits d'abord avec lenteur, ont été poussés très-activement de 1865 à 1868. Si bien que l'ancienne place forte sera rétablie avec ses logis, ses salles, cours et dépendances vers la fin de 1869. Déjà le donjon est habitable et la belle collection d'armes de l'Empereur (40 armures environ) est placée dans la grand'salle du château qui n'a pas moins de 50 mètres de longueur sur 10 de largeur. Cette salle, intérieurement peinte et boisée, est terminée à l'une de ses extrémités par une immense cheminée à deux foyers sur le manteau de laquelle sont sculptées, en grandeur naturelle, les statues des neuf preuses; la voûte est en fer.

Le **château de Pierrefonds** (l'enceinte principale) forme un quadrilatère irrégulier de 6270 mèt. de surface, présentant au milieu et aux angles de chaque front de grosses tours de défense, et séparé au S. par un fossé du plateau dont il occupe l'extrémité. Cette partie S., pour le dire dès maintenant, est la partie faible, en ce que les approches en sont faciles pour battre la place avec le canon et la réduire par des feux convergents. Au N., à l'E. et à l'O., le château domine au contraire des escarpements assez prononcés au bas desquels s'étend le bourg de Pierrefonds. Deux portes donnent entrée du dehors dans la baille ou basse-cour, au S., qui renferme des communs. L'une de ces portes, accessible seulement pour des personnes à pied, est située au S.; l'autre, principale, et s'ouvrant au S. E., conduit à une lice qui se replie sur elle-même autour d'une muraille au pied des défenses du flanc E. Arrivé dans la basse-cour, on doit franchir une porte sous un ouvrage avancé, puis un pont de bois soutenu par deux piles, pour atteindre les ponts-levis d'une porte et d'une poterne. Là on est dominé à dr. par une des grosses tours du donjon, et à g. par une tour de guet.

Le donjon, à trois étages sur rez-de-chaussée, présente la figure d'un trapèze. La grosse tour demi-cylindrique dont nous venons de parler, la tour cylindrique qui flanque l'angle voisin, et une tour carrée retirée dans l'enceinte, dépendent du donjon, auquel on accède par un beau perron, surmonté de la tourelle d'escalier.

Au milieu du front oriental, l'abside de la chapelle s'avance en saillie sur le rempart; les côtés N. et O. étaient occupés par de vastes corps de logis, et la tour du S. O., près de la salle où se rendait la justice, renferme les oubliettes, dont M. Viollet-le-Duc lui-même reconnaît ici l'existence.

Les parapets des remparts présentent deux étages de défenses, et le sommet des tours et de la chapelle est garni de deux ou trois rangs de créneaux.

Nota. En été, de juin en octobre, les parties terminées du château et la galerie des armes, sont visibles pour le public de midi à 4 h. les jeudis et les dimanches. En 1867, 40 000 visiteurs environ sont entrés dans cette curieuse résidence pendant la belle saison. Deux surveillants

militaires et un gardien des armes sont chargés de diriger le public pendant cette visite.

Pierrefonds possède une source d'eau minérale hydrosulfatée, hydrosulfurique calcaire, dont la température est de 9°50 à 10° centigrades. Cette eau sort de terre avec une certaine abondance par plusieurs orifices, à l'extrémité d'un petit lac. Très-limpide à son point d'immergence, elle a une odeur et une saveur sulfureuses; elle devient lactescente à l'air, en se décomposant et laissant précipiter du soufre. On la réchauffe artificiellement pour l'usage des bains et des douches; cette opération, habilement conduite, ne lui fait presque rien perdre de ses principes.

L'analyse faite par M. O. Henry pour *un litre d'eau* de Pierrefonds a donné les résultats suivants:



Ruines du château de Pierrefonds (vue intérieure), en 1857.

Azote	traces.
Acide sulfhydrique libre	0g,0022
— carbonique libre	indét.
Bicarbonate de chaux }	0 ,2400
— de magnésie }	
Sulfure de calcium	0 ,0156
Sulfate de chaux }	0 ,0200
— de soude }	
Chlorure de sodium }	0 ,0220
— de magnésium }	
Sel de potasse }	0 ,0300
Acide silicique et alumine }	
Fer, matière organique }	
	0g,3298

L'eau de Pierrefonds s'emploie en boisson, bains, douches, vapeurs fumigatoires, inhalations respiratoires. Elle réussit principalement dans les affections de la peau ou des muqueuses, dans les engorgements abdominaux, les rhumatismes, les maladies de l'appareil respiratoire, et notamment dans le catarrhe chronique du larynx et des bronches.

Médecin inspecteur, M. Sales-Girons.

Pour boire les eaux sur place,

prix: 10 c. le verre; 3 fr. par mois, par abonnement. — Dépôt à Paris, chez Guitel-Esebeck, rue Jean-Jacques-Rousseau, 12.

En quittant Pierrefonds, au lieu de retourner à Compiègne par la grande route, il est plus intéressant de suivre une ligne courbe qui passe à l'E. par le Mont de Saint-Pierre, le Mont de Saint-Marc, les Beaux-Monts et le Mont du Tremble.

Le hameau de **Saint-Pierre** est situé à 8 kil. de Compiègne et à 4 kil. de Pierrefonds. On y visite les ruines d'une *église* consistant en une tourelle d'escalier et cinq fenêtres du XIVe s.; des lierres épais s'y suspendent d'une manière pittoresque. Quelques têtes d'anges d'une époque plus moderne ornent la paroi d'un mur en retour. On trouve aussi différents restes de sculptures dans la cour de la ferme. Une plaque de marbre rappelle une visite faite par Louis-Philippe et sa famille, lors du mariage du roi des Belges. La position élevée, la vue étendue, les eaux vives de ce petit plateau cultivé, y attirèrent les Romains, qui y établirent trois forts. De là le nom, donné plus tard au prieuré, de *Saint-Pierre-en-Castres* (*Castra*). La propriété de ce domaine fut transmise par Charles le Chauve à des Benédictins de Saint-Crépin-le-Grand, de Soissons, que remplacèrent, en 1308, des moines Célestins protégés des rois de France. Au moment où la Révolution vint le fermer, ce couvent, riche de 30 000 fr. de rente, n'était plus renommé que pour son hospitalité. « Le pavillon que l'on voit aujourd'hui, dit M. de Ballyhier, appartenait au corps de logis destiné jadis à recevoir les visiteurs. Au pied du pavillon coule la *fontaine* dite des *Miracles :* elle passait pour guérir la stérilité. L'ordre des Célestins fut supprimé par Louis XVI. On lui laissa néanmoins la jouissance de ses revenus jusqu'à la mort du dernier de ses membres. Lorsque la Révolution éclata, il ne restait plus à Saint-Pierre que deux religieux. Le domaine de Saint-Pierre fut vendu 38 000 fr. en assignats, et plus tard réuni aux biens de la couronne moyennant la somme de 106 000 fr. »

De Saint-Pierre, on peut gagner le *carrefour de Notre-Dame-Adam*, puis le *carrefour des Étangs de la Rouillie*, et de là, au N. O., le village du *Vieux-Moulin*, où l'on traverse la vallée du Ru ou ruisseau de Berne. On commence alors à gravir le **mont Saint-Marc** par une belle route de voitures, ouverte depuis une dizaine d'années, et qui, sur les pentes de la colline, est bordée de belles futaies. Parvenu sur le plateau, on suit à g. la route circulaire, et l'on s'arrête aux divers points de vue qui ont été agréablement ménagés (des poteaux indicateurs font connaître aux promeneurs les noms des diverses localités du panorama). Premier point de vue (25 min. de Vivier-Frère-Robert) : on voit d'ici se dérouler une immense étendue de forêt, dont les plans se superposent et forment des zones diversement nuancées, qui s'éteignent dans les vapeurs de l'horizon. On aperçoit à ses pieds le hameau de Vivier-Frère-Robert ; à g., à l'horizon, la montagne de Verberie; au milieu, la forêt de Halatte; à dr., la Faisanderie et l'échancrure formée dans les futaies des Beaux-Monts, à l'extrémité de la grande avenue que Napoléon y fit percer en 1810. — Deuxième point de vue : dans la direction du village de Choisy, au-dessus du confluent de l'Aisne et de l'Oise. Ce point de vue est moins intéressant que les autres. Les bois traversés sur le plateau par la route tournante, que l'on continue de suivre, sont jeunes et maigres, et contrastent avec les belles futaies du pied de la montagne. — Troisième point de vue : ferme du moulin de l'Ortille, les Beaux-Monts, le mont du Tremble, le parc de Séchelles, le Mont-Gannelon, la forêt de Laigue,



Chateau de Pierrefonds restaure.

au-dessus de Choisy. — Quatrième point de vue: beau panorama sur la vallée de l'Aisne. Vue de face : Rethondes, village important, sur la rive dr. de l'Aisne; la forêt de Laigue, sur les collines qui le dominent; Noyon, Offemont, Saint-Crépin-au-Bois. Vue de g. : le Francport, hameau sur la rive dr. de l'Aisne; entre Rethondes et le Francport, le château des Bons-Hommes, appartenant au marquis de Laigue, le bois de Belle-Assise. Vue de dr. : Èverse, Verneuil, Attichy, Vic-sur-Aisne, et la vallée de l'Aisne, s'étendant à l'horizon jusqu'à Soissons, que l'on peut apercevoir par un ciel clair. — Cinquième point de vue : borné, mais bien ménagé dans l'axe de la vallée et de la rivière de l'Aisne, du côté du pont de Francport. — Sixième point de vue : château de Saint-Claire (au delà de l'Aisne), appartenant à M. le duc de Coigny; et, en deçà de la rivière, au pied du mont Saint-Marc, le village de Troly, sur la route de Soissons.

Du mont de Saint-Marc, on descend vers le hameau de *Vivier-Frère-Robert*, situé dans une jolie et fraîche vallée entre le mont Saint-Marc et le revers boisé des **Beaux-Monts**. De là on atteint, dans la direction de Compiègne, la *route de Berne*, et, tournant à dr., on suit cette route jusqu'au **mont du Tremble**, d'où l'on revient sur ses pas par cette même route de Berne pour gagner la magnifique avenue qui fait face au château.

Dans la partie O. de la forêt, le village de la *Croix-Saint-Ouen* (6 kil. de Compiègne, 5 kil. de Verberie) et les abords de l'Oise, dont la rive g. est dominée par des collines, seraient aussi un agréable but d'excursion.

SECTION XII.

DE PARIS A SENLIS[1].

On suit d'abord la grande ligne du Nord jusqu'à Chantilly (*V.* ci-dessus, p. 306). De cette dernière station un embranchement à une seule voie, exploité depuis le 9 août 1862, conduit à Senlis. La distance de Paris à Chantilly est de 41 kil.; celle de Chantilly à Senlis, de 11 kil.

Après avoir quitté Chantilly, on laisse à g. *Vineuil* (675 hab.), séparé de Chantilly par le canal de la Nonette, et *Apremont* (665 hab.). A Vineuil, plusieurs habitations sont creusées dans les carrières; pour aller cueillir une laitue au jardin, on commence par monter sur le toit. Sur le territoire d'Apremont il a existé, dit-on, une ville gallo-romaine qui se serait nommée Bracque, mais il n'en subsiste aucun vestige.

1. *Embarcadère.* Gare du Nord, place Roubaix.
4 et 5 *départs* par jour; — *durée du trajet*, 1 h. 30 min. environ. *Prix des places*, jusqu'à Saint-Firmin (la 9e station), 5 r. 40 c., 4 fr. 05 c. et 2 fr. 95 c.; jusqu'à Senlis, 6 fr. 05 c., 4 fr. 55 c., 3 fr. 35 c. — On peut prendre, à prix réduits, des billets d'aller et retour.

9e STATION. — SAINT-FIRMIN.

6 kil. de Chantilly, 47 kil. de Paris, 5 kil. de Senlis.

Saint-Firmin, v. de 948 hab., sur la Nonette, appartient au canton de Senlis. *L'église*, dont une partie seulement date du XVe s., et qui pour le

reste est moderne, présente de beaux vitraux du temps de la Renaissance, où l'on voit les écussons du cardinal de Boissy, de Guillaume Gouffier, son père, et de Philippe de Montmorency. Saint-Firmin possède un beau *parc* dépendant du domaine de Chantilly. Le 23 novembre 1763, l'auteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost, alors âgé de soixante-sept ans, se promenait seul dans la forêt de Chantilly lorsqu'il fut frappé d'apoplexie. Des paysans portent ce corps, privé de mouvement, chez le curé de Saint-Firmin. La justice, informée, ordonne une autopsie, pour établir la cause de la mort; un chirurgien, que l'on appelle, pratique sur-le-champ une large ouverture et découvre les entrailles. En ce moment Prévost se ranime et pousse un cri terrible, mais il ne recouvre ses sens que pour expirer bientôt après.

En face de Saint-Firmin, se trouve *Avilly*, sur la Nonette, v. de 270 hab. A peu de distance se présente sur la rive g. de la Nonette, *Saint-Léonard* (502 hab.), qu'un service d'omnibus relie à Chantilly. L'*église* de Saint-Léonard a conservé un chœur de la fin du XIIe s. Sur la rive dr. de la Nonette, se montre, presque en face de Saint-Léonard, *Courteuil*, v. de 272 hab. La façade de l'*église* est du XVIe s. Sur le territoire de cette commune ont été trouvés des sarcophages antiques près de la voie romaine de Senlis, dans la direction de Gouvieux. A Courteuil, on peut visiter le haras et les écuries de M. Fasquel. — Un peu au delà de Courteuil, on atteint *Saint-Nicolas d'Acy* (96 hab.), puis bientôt après Senlis.

10e STATION. — SENLIS.

5 kil. de Saint-Firmin, 11 kil. de Chantilly, 52 kil. de Paris, 9 kil. de la Chapelle-en-Serval, 16 kil. de Creil par la route de terre.

VOITURES pour Nanteuil-le-Haudouin (V. p. 370) et pour Pont-Saint-Maxence (V. p. 323).

HÔTEL : — *du Grand-Cerf*, rue Neuve-de-Paris.

Senlis, V. de 5879 hab., ch.-l. d'arrond. du départ. de l'Oise, est située entre les forêts de Halatte, de Chantilly et d'Ermenonville, et un peu au N. de la petite rivière de la Nonette. Ses rues sont généralement étroites et tortueuses. Cependant elle possède une belle rue droite, la rue Neuve de Paris, habitée principalement par les rentiers.

Histoire.

Senlis doit son origine à *Sylvanectum*, bourgade gallo-romaine, appelée antérieurement *Augustomagus*, et qui était ceinte de fortes murailles. Les Romains établirent dans le pays avoisinant une colonie militaire transplantée de la Belgique première. Deux chaussées conduisaient de Senlis, l'une à Soissons, l'autre à Amiens; une troisième se dirigeait sur Lutèce. Régulus, évêque d'Arles, vint, dit-on, à Sylvanectum prêcher la foi chrétienne vers le commencement du IIIe s.; on l'honore sous le nom de saint Rieul, comme premier évêque de Senlis. Autrefois on montrait son corps dans un reliquaire de cette ville; on le montrait également à Arles.

Les rois de la seconde race résidèrent à Senlis. Charlemagne chassait quelquefois dans ses environs. Lors du démembrement de l'empire, la ville de Senlis dépendit des comtes de Vermandois. Annexée ensuite au domaine royal, elle obtint (1173) une charte de commune, dont les franchises furent successivement restreintes par l'autorité souveraine. A cette époque, elle était le fief de la branche collatérale issue des anciens comtes de Vermandois, que l'on appelait les Bouteillers (de Senlis), parce qu'ils avaient eu longtemps la charge de grand bouteiller de France. Cette famille s'éteignit au XIVe s. Un bailli royal fut alors placé à Senlis; sa juridiction s'étendait sur Pierrefonds et Compiègne.

L'évêque de Senlis le plus célèbre au moyen âge fut Guérin, élu en 1215. Il avait été chevalier de Saint-Jean et se souvenait encore des occupations militaires de sa jeunesse lorsqu'il conduisit les communiers de Senlis à la bataille de Bouvines. Philippe Auguste lui dut en partie les dispositions qui assurèrent la victoire. Pendant le combat, Guérin por-

tait une masse d'armes et non une épée, « parce que, disait-il, l'Église défend bien de *percer* avec le glaive; mais elle n'interdit pas d'*assommer* avec une massue. »

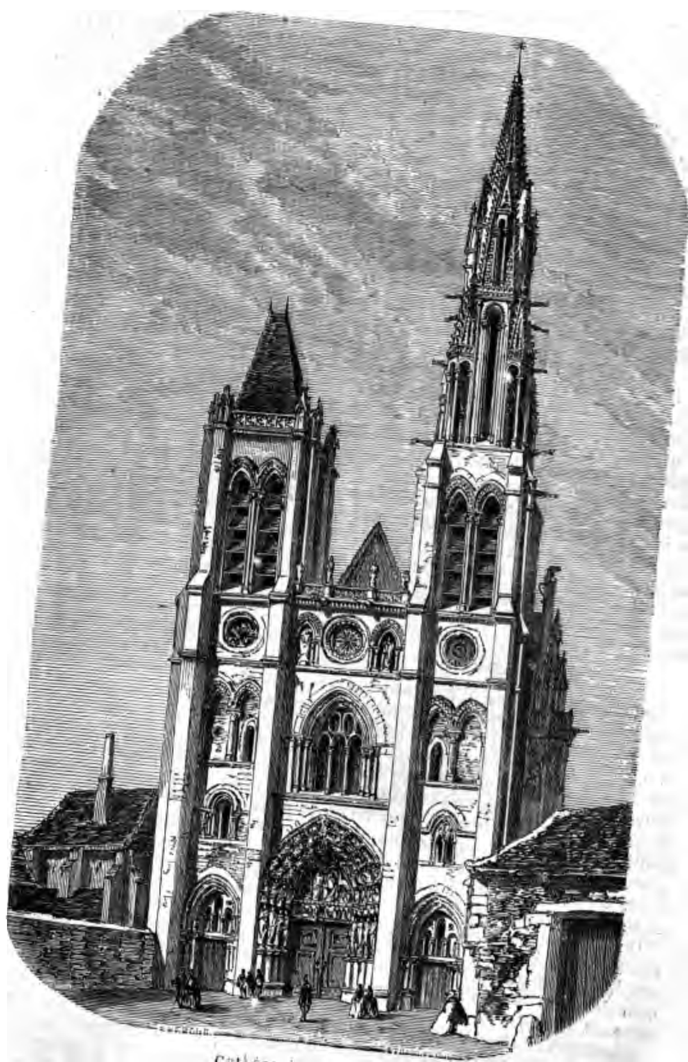
A l'époque des Jacques, les paysans révoltés trouvèrent bon accueil dans la ville; plus tard, en 1358, les nobles y entrèrent pour tirer vengeance de cet appui donné à l'insurrection, mais ils furent repoussés par les bourgeois, qui surent se protéger courageusement eux-mêmes dans cette conjoncture. Au commencement du xve s., Senlis tint pendant dix ans pour le parti bourguignon et anglais; mais ses habitants finirent par chasser la garnison étrangère. Au temps de la Ligue, elle fut assiégée par le duc d'Aumale et délivrée par le duc de Longueville et Lanoue, qui firent éprouver une rude défaite à l'armée des Ligueurs. Depuis lors Senlis n'a plus joué de rôle important dans l'histoire. « Les nombreuses manufactures, dit un de ses historiens, qui faisaient sa principale industrie et qui étaient exploitées sous Henri IV par 200 maîtres, sous les ordres desquels travaillaient 4000 ouvriers, ont successivement disparu du pays; il ne reste plus de toute cette animation qu'une cité aux habitudes réglées et tranquilles. »

L'évêché de Senlis, suffragant de l'archevêché de Reims, rapportait environ vingt mille livres au titulaire; sa suppression, ordonnée par la Constitution civile du clergé, fut maintenue par le Concordat.

Monuments religieux.

L'**église paroissiale** de Notre-Dame (ancienne cathédrale) est, quoique restreinte dans ses dimensions (longueur, 98 mèt.; largeur, aux transsepts, 35 mèt.; hauteur, sous voûte, 30 mèt.), imposante dans l'ensemble. La façade, la partie inférieure de la nef principale et du chœur, une partie des bas côtés et les chapelles de l'abside sont du XIIe s.; le clocher, très-élégant, appartient au XIIIe s. Le transsept, les galeries, ainsi que plusieurs chapelles, datent du XVIe s. Le portail principal (1154) est orné de statues restaurées depuis peu; au-dessous, des bas-reliefs représentent les mois de l'année. Sur le tympan est un bas-relief; les archivoltes sont garnies de 44 statuettes. Au-dessus de ce portail s'ouvre une grande rose à douze rayons, accompagnée de statuettes avec arcades romanes. La façade est décorée d'une balustrade à jour sur laquelle se dressent des figures d'anges. La tour du S., seule terminée, est surmontée d'un beffroi octogonal et d'une flèche en pierre, très-élégante, dont le sommet s'élève à 78 mèt. au-dessus du sol, et d'où l'on domine les environs à 12 kil. de rayon. Le portail du S. est surmonté d'une rose flamboyante, avec une profusion d'ornements; celui du N. est plus simple. Une salle capitulaire, du XIIIe s., est voisine de ce dernier. Dans le chœur de 33 mèt., tandis que la nef en a 32 seulement, les collatéraux supportent une galerie dont les balustrades, ajoutées en 1785, sont peu gracieuses. On remarque, déposées dans la sacristie, des colonnes à chapiteaux cubiques qui datent, assure-t-on, du Xe s. Dans la chapelle de Saint-Rieul, une plaque de marbre noir, incrustée dans une espèce d'obélisque et que surmonte un médaillon en cuivre, porte l'épitaphe de M. de Roquelaure, dernier évêque de Senlis, élu en 1774, mort le 23 avril 1818, à quatre-vingt-dix-sept ans. Dans la nef principale, un cénotaphe du XVIIe s., orné d'un bas-relief en marbre blanc, représente une femme succombant au milieu de l'opération césarienne; son enfant porte une palme avec ces mots: ***Meruisti; mors et amor tanto potuerunt funere jungi.***

Senlis possédait au moyen âge d'autres églises célèbres, celles de Saint-Maurice, des Cordeliers, de Saint-Hilaire, de Sainte-Geneviève et de Saint-Rieul, complétement détruites, et les suivantes dont les bâtiments ont changé de destination : — l'**église de Saint-Frambourg**, de 1177 (mon. hist., beau portail), et l'***église des Carmes***, fondée en 1303; toutes deux servent de magasins; — celle de ***Saint-Pierre*** (mon. hist.), devenue un ***quartier de cavalerie;*** la base du clocher est romane; la partie supé-



Cathédrale de Senlis.

rieure date de 1481, et le portail est un beau modèle du style ogival fleuri; près de l'église de Saint-Pierre s'élève une *tour* carrée, terminée en coupole (1588 à 1592); — l'église de Saint-Aignan transformée en *théâtre :* l'extérieur offre des détails du XIIe, du XIVe et du XVIe s. — Seule, avec la cathédrale, l'*église de l'abbaye de Saint-Vincent* (mon. hist. : 1130), sert aujourd'hui au culte : elle est la chapelle d'un *pensionnat ecclésiastique* dépendant de l'évêché de Beauvais et installé dans le cloître remarquable de cette abbaye (élevé de 1660 à 1680). Ce pensionnat fut ouvert, il y a une quarantaine d'années, par M. l'abbé Poulet, qui a laissé une grande réputation dans le pays. La première fondation de l'abbaye de Saint-Vincent remonte à Anne de Russie, veuve du roi Henri Ier. Quand cette princesse épousa en deuxièmes noces un comte de Valois, elle décida son second mari à faire abandon aux chanoines de la demeure qu'il possédait à Senlis. — Les Templiers avaient à Senlis, au XIIIe s., une maison dont il reste une tourelle avec son escalier.

Édifices civils.

Les anciens *murs* d'enceinte de Senlis, épais de 4 mèt., s'étendent sur le plateau le plus élevé de la ville et offrent un périmètre total de 840 mèt. On peut y compter encore seize tours, hautes autrefois de 13 à 14 mèt., larges de 4 mèt. 50 cent., qui font saillie en hémicycle en dehors des murailles; la forme intérieure de ces tours est carrée. L'archivolte de leurs ouvertures est à plein cintre.

On a découvert récemment, à une extrémité de la ville, les restes d'un amphithéâtre antique; des fouilles considérables se continuent en ce moment (1868).

L'antique *château royal*, d'origine romaine, existe encore en partie avec ses tours primitives et d'autres constructions romaines; il est adossé au mur de la ville, et situé dans la propriété de Mme Turquet. Le *prétoire*, que l'on voit près du château, est un rectangle de 27 mèt. sur 18. Il reste quelques vestiges d'une chapelle du XIIe s. Une porte du XIVe s. donne accès dans une chambre peinte, à fond bleu, parsemée de fleurs de lis, avec un croissant, un H et un cordon de Saint-Michel. Un bâtiment du XIIIe s., à fenêtres étroites et dépendant du château, servait, dit-on, de prison.

L'*hôtel de ville*, reconstruit en 1495, a conservé un escalier enfermé dans une tourelle et des fenêtres de grande dimension à moulures et meneaux prismatiques; les portes sont en arc Tudor.

Plusieurs *maisons anciennes* sont intéressantes comme spécimens d'architecture privée; il convient de signaler particulièrement : Vieille rue de Paris, n° 53, une maison à arcade surbaissée, avec tourelle polygonale (XVIe s.), sculptures, animaux; — rue du Chatel, n° 25, une construction du XVe ou du XVIe s., qui a conservé dans la façade l'enseigne sculptée, du XIIIe s., de l'auberge des *Trois Pots;* — au parvis de la cathédrale, une maison dite de Raoul de Vermandois (escalier dans une tourelle du XVIe s.); — rue de Villevert, n° 6, une maison en bois du XVe s.; — rue du Carrefour Saint-Rieul, n° 2, une autre maison, également en bois, du XIVe s.; — rue Sainte-Geneviève, n° 6, une maison en briques avec chaînes de pierre, du XVIe s., très-remarquable; — rue du Bellon, une autre du XVIIe s., etc. Sous plusieurs maisons de la ville s'étendent encore de très-belles caves voûtées du XIIIe s.

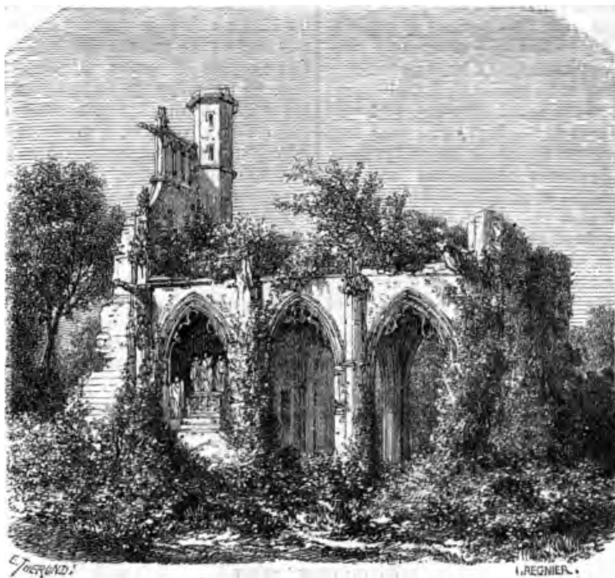
La ville de Senlis possède une *bibliothèque* de 13000 volumes, riche en documents historiques classés sous le titre de *Collectanea Sylvanectensia*, et en recueils manuscrits de pièces relatives à l'ancien diocèse. On remarque particulièrement une série de comptes de ville « remontant au commencement du XVe s., inscrits au

moyen d'un style sur une légère couche de cire étendue sur des tablettes de bois. » Les antiquaires y visitent encore la collection numismatique de M. le docteur Voillemier : elle offre de nombreuses monnaies royales des premiers temps de la monarchie.

Excursions aux environs de Senlis.

Quand on a visité Senlis, on peut faire trois excursions intéressantes aux environs de cette ville : l'une à l'E., aux ruines de Montépilloy; l'autre au S. E., à l'ancienne abbaye de la Victoire et au château de Mont-l'Évêque; la troisième, également au S. E., à Ermenonville.

Ruines de Montépilloy. — Si l'on sort de Senlis par la route de Crépy, on prend à dr., à 9 kil. environ de la ville un chemin qui mène, à (2 kil. env.) **Montépilloy**, *Mons Speculatorum*, ainsi nommé parce que les *guetteurs* pouvaient observer de là une grande partie du Valois et du comté de Senlis. Le château de Montépilloy, bâti au XIIe s., reconstruit en partie par Louis, duc d'Orléans, vers 1400, appartint d'abord à la maison des Bouteillers de Senlis. En 1358, les efforts de la Jacquerie échouèrent devant ses murailles ; il fut démantelé à la fin du XVIe s.


Ruines de l'abbaye de la Victoire.

L'enceinte, heptagonale, peut encore se déterminer au moyen des fossés larges de 15 mèt.; transversalement, elle mesurait 75 à 80 mèt. Un donjon rectangulaire, qui formait la partie principale du château, se rattache au corps de l'édifice par une tour carrée saillante et à mâchicoulis. Au centre de la forteresse s'élève un autre donjon, de forme cylindrique (XIIe s.; remanié en 1400),

très-bien appareillé, avec meurtrières et petites fenêtres carrées, mâchicoulis, gargouilles; on l'aperçoit d'une grande distance; sa hauteur est de 45 mèt.

Ruines de l'abbaye de la Victoire (2 kil. env. au S. E. de la ville). — On suit la route de Mont-l'Évêque, et, un peu avant d'arriver à ce village, on prend une avenue droite, plantée de marronniers, qui conduit à la grille d'un parc. On sonne à une petite porte à droite, où l'on obtient la permission de visiter une charmante propriété, appartenant à Mme la baronne de Navry et au milieu de laquelle, près de la maison d'habitation, s'élèvent les *ruines de l'abbaye*, qui, sous leur revêtement de lierre et de verdure, sont devenues comme un accident pittoresque et un élégant décor de ce parc si bien entretenu. On peut monter au sommet de la tour restée debout et sur la plate-forme ruinée qui la couronne, pour jouir d'une vue agréable sur le parc, les étangs, et la campagne environnante.

L'**abbaye de la Victoire** fut fondée par Philippe Auguste, en commémoration de la bataille de Bouvines. L'architecte fut un religieux nommé Menend. Louis XI a plusieurs fois résidé dans cette abbaye; il s'était même construit tout auprès un château que les religieux firent démolir en 1599. En 1783, l'archevêque de Reims prononça la suppression de l'abbaye de la Victoire, et M. de Roquelaure, à qui le domaine en était dévolu, comme évêque de Senlis, ordonna de démolir la majeure partie des bâtiments. La belle exécution des sculptures qui subsistent (XIIIe et XIVe s.), fait regretter cette destruction.

A *Mont-l'Évêque*, dans le voisinage de l'abbaye de la Victoire (3 kil. 1/2 de Senlis), on peut également visiter un *château* de construction ancienne, qui servait de maison de campagne aux évêques de Senlis. Il appartient à M. de Pontalba. Ce château est entouré d'un beau parc qu'arrose la rivière de la Nonette. L'*église* paroissiale est grande et en partie moderne; mais le transsept appartient aux premiers temps du XIIIe s.; le chœur est du XVe s.; le clocher de 1634.

Ermenonville. On peut aller de Senlis à Ermenonville en suivant d'abord la route de Mont-l'Évêque, puis on prend à dr. la route d'Ermenonville, et l'on s'avance à travers la forêt, laissant à g. le village de Chaalis, jusqu'au village et au château d'Ermenonville (13 kil.). — On peut de là regagner Paris, par la voiture d'Ermenonville qui conduit (6 kil.) à la station du Plessis-Belleville (*V.* ci-dessous, section XIII : *Ermenonville*).

SECTION XIII.

DE PARIS A VILLERS-COTTERETS,

PAR DAMMARTIN[1].

Au delà des fortifications, on laisse à g. la ligne de Boulogne et Calais pour prendre à dr. la ligne de Soissons, qui se dirige au N. E., en passant à

1. *Embarcadère*. Gare du Nord, place Roubaix (*V.* p. 239).
10 *convois* par jour de Paris à Dammartin, 6 jusqu'à Villers-Cotterets et 6 de Villers-Cotterets à Paris.
La *durée du trajet* est de 1 h. de Paris

côté de la fabrique de parfumerie Violet, Claye et Cie; puis, croisant la route et le canal de Saint-Denis, on se dirige à l'E. A g., se montrent Saint-Denis et le *fort de l'Est;* à dr. s'élève l'église d'Aubervilliers. Plus loin, en arrière de ce village, s'étendent la Villette et Pantin, que dominent Belleville et Romainville.

On traverse le terrain où Blücher, le 30 mars 1814, disposant de 9000 hommes, les déploya, vers 10 heures, pour attaquer Paris par le front du Nord. L'année suivante, après la bataille de Waterloo, dans la nuit du 29 au 30 juin, le même général, déjà maître de Saint-Denis, envoya huit bataillons et huit escadrons pousser une première tentative sur Paris. Un seul bataillon français défendait Aubervilliers : cette faible troupe se replia en bon ordre sur des remparts de terre élevés en avant du faubourg de la Villette. L'action dégénéra en une fusillade insignifiante de plusieurs heures; mais la ferme contenance de nos soldats, dit le colonel Charras, et une reconnaissance soigneusement faite de la ligne de nos retranchements avaient convaincu Blücher que, même avec le secours des Anglo-Hollandais, il serait impossible de la forcer. La trahison de Fouché et de Davoust fit tomber les armes des mains des Français.

Aubervilliers (9240 hab.) est déjà mentionné, en 1060, sous le nom de *Alberti villare.* En 1242, il y existait une chapelle dédiée à saint Christophe. Philippe VI et Blanche d'Évreux ayant fait un pèlerinage à un autel de *Notre-Dame des Miracles* ou *des Vertus*, la foule y vint après ces princes. Aubervilliers, détruit pendant la lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons, se releva peu à peu, grâce aux aumônes qu'y répandait le prodigieux concours des pèlerins. On vantait, d'ailleurs, la salubrité de l'air qui y régnait, comme le prouve un ancien dicton : « *Bourgeoise d'Aubervilliers, les joues lui passent le nez.* » En 1476 et 1478, Louis XI s'y rendit à son tour. Enfin Henri IV eut son quartier-général à Aubervilliers, quand il assiégeait Paris.

L'église d'Aubervilliers a été rebâtie en partie sous Henri II; le clocher date de 1541 : on y voit les traces du croissant de Diane de Poitiers.

Par suite de l'annexion d'une partie de la banlieue à la ville de Paris, la commune d'Aubervilliers a été augmentée de la portion de la Chapelle qui n'était pas incorporée à la capitale.

A g. se montre *la Cour-Neuve* (791 hab.), où une fontaine est encore appelée *Fontaine de Saint-Lucien,* du nom de l'ancien patron du village.

La voie ferrée passe au-dessus de la route de Bobigny, situé à dr., puis franchit, sur un pont, la route de Pantin à Gonesse avant d'atteindre la station du Bourget-Drancy. A g. est le Bourget; à dr. Drancy.

à Dammartin et de 2 h. 20 min. jusqu'à Villers-Cotterets.

Le *prix des places* est ainsi fixé :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
10	Le Bourget-Drancy.	1 10	» 85	» 60
18	Sévran-Livry.......	1 75	1 40	1 »
27	Mitry.............	3 »	2 25	1 65
35	Dammartin-Juilly...	3 90	2 95	2 15
43	Le-Plessis-Belleville.	4 80	3 60	2 65
45	Nanteuil - le - Haudouin............	5 50	4 10	3 »
56	Ormoy............	6 25	4 70	3 45
61	Crépy-en-Valois....	6 85	5 10	3 75
69	Vaumoise..........	7 75	5 80	4 25
78	Villers-Cotterets....	8 75	6 55	4 80

1re STATION. — LE BOURGET-DRANCY.

10 kil. de la gare de Paris Le Bourget est à 10 kil. de Paris (Notre-Dame) par la route de terre, 800 mèt. de la station, 6 kil. de Saint-Denis, 3 kil. 1/2 de la Cour-Neuve. Drancy est à 1500 mèt. de la station, 2 kil. 1/2 de Bobigny.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour Drancy (5 fois par jour) et pour Dugny (3 fois).

Le Bourget (700 hab.) est situé sur la limite E. du départ. de la Seine.

Le 20 juin 1815, Napoléon, battu l'avant-veille à Waterloo, s'arrêta deux heures au Bourget, pour ne pas rentrer de jour à Paris.

On aperçoit à dr. le parc du château et le clocher de *Drancy* (420 hab.), puis on entre dans le département de Seine-et-Oise. Sur la g. se montre le clocher d'*Aulnay* (646 hab.). La terre d'Aulnoy ou Aulnay fut, au commencement du XVIIIe s., érigée en marquisat. — La plaine que l'on parcourt est couverte par le prolongement de la forêt de Bondy, où dominent les trembles. Dans une éclaircie on aperçoit, à dr., le *canal de l'Ourcq*, qui fournit d'eau une partie des quartiers de Paris, alimente le canal Saint-Denis et amène à Paris des blés, des légumes et les bois de la forêt de Villers-Cotterets. — En arrière du canal de l'Ourcq se montre Livry, et plus loin un coteau verdoyant. A g., on découvre devant soi le clocher de *Villepinte* (316 hab.), autrefois Villepeinte. On passe sous un pont qui relie les deux moitiés d'un beau parc.

2e STATION. — SEVRAN-LIVRY.

18 kil. de Paris, 8 kil. du Bourget, 3 kil de Vaujours, 7 kil. de Villeparisis, 3 kil. d'Aulnay.

VOITURES DE CORRESP. pour Livry (*V.* ci-dessous), Villeparisis, par Vaujours, et le Grand-Tremblay.

Sévran, v. de 361 hab., est entouré de nombreuses maisons de campagne. C'est à la station de Sévran que doivent descendre et prendre l'omnibus les voyageurs qui vont à Livry, situé au S. de la voie. Une route de 2 kil. les y conduit. Elle traverse le canal de l'Ourcq au sortir de la station.

LIVRY.

2 kil. de la station de Sévran, 2 kil. de Vaujours, 1 kil. 1/2 de Clichy-en-l'Aunoy, 4 kil. de Montfermeil, 5 kil. de la station du Raincy.

On peut aller de Paris à Livry par les lignes du Nord et de l'Est indistinctement. Les deux Compagnies délivrent des billets directs avec des billets de correspondance pour prendre, soit à Sévran (ligne du Nord), soit au Raincy (ligne de l'Est), les omnibus qui mènent à Livry. Si l'on est muni d'un billet d'aller et retour, on peut prendre l'omnibus gratuitement, au retour, en exhibant son coupon, et revenir à Paris par l'une ou par l'autre des deux lignes.

8 *départs* par jour par la ligne du Nord; 7 *retours* de Livry (un départ supplémentaire a lieu les dim. et fêtes). 6 *départs* et 6 *retours* par la ligne de l'Est. *La durée du trajet* (omnibus compris) est, par la ligne du Nord, de 50 à 55 min., et de 1 h. par la ligne de l'Est.

Prix des places.

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Billets simples.......	1 75	1 40	1 »
Enfants de 3 à 7 ans..	» 90	» 70	» 50
Billets d'aller et retour (omnibus compris)..	2 80	2 20	1 70

Des billets d'aller et retour sont aussi délivrés, aux mêmes conditions, pour Paris (à Livry, place de la Fontaine, 2).

Livry (2918 hab., y compris le Raincy) était au XIIe s. un fief appartenant à un seigneur qui soutint un siége contre Louis VII. Le roi, blessé pendant l'attaque, fit démolir le manoir du rebelle. Mais celui-ci obtint la permission de relever ses tours, et le bourg de Livry fut même ceint de murailles. Au printemps de 1610, Henri IV, assailli du pressentiment de sa fin prochaine, vint passer huit jours, seul, à Livry, dans une petite maison de son capitaine des gardes.

La terre de Livry fut érigée en marquisat en 1689, au profit de Louis Auguin, premier maître d'hôtel du roi. Le château, dessiné par Levau, appartint, sous la Restauration, au comte de Damas, pair de France. Louis XVIII y coucha, le 11 avril 1814, la veille de son entrée à Paris.

De Livry une route conduit au Raincy en laissant à g. (1 kil.), près d'un bassin circulaire entouré d'un rond-point, l'avenue qui conduit à l'*abbaye de Livry*. Il ne reste plus

rien des constructions de cette abbaye, fondée au XII[e] s., et qui compta parmi ses moines Abelly, le confesseur peu écouté de Catherine de Médicis. Une ferme en occupe l'emplacement; mais le souvenir de Mme de Sévigné la préservera de l'oubli. Mme de Sévigné aimait le séjour de Livry, pendant que l'abbé de Coulanges y résidait, et y écrivit un grand nombre de ses lettres. La route que l'on a laissée à g., 200 mèt. environ avant d'arriver à l'avenue de l'abbaye, conduit à (4 kil.) *Montfermeil* (1124 hab.) en passant par *Clichy-en-l'Aunoy* ou *Clichy-sous-Bois*, v. de 247 hab. Clichy-en-l'Aunoy possède de jolies maisons de campagne, qui jouissent de beaux points de vue. Il est entouré de bois. On peut de ce village aller visiter dans la forêt la *chapelle de Notre-Dame des Anges*, but de nombreux pèlerinages du 8 au 18 septembre; 10 ou 15 min. suffisent pour s'y rendre à pied.

Montfermeil doit sa célébrité à un roman de Paul de Kock, qui a pris une de ses laitières pour héroïne; on y voit de belles maisons de campagne, et les bois qui l'avoisinent offrent de charmantes promenades. Son *château*, qu'entoure un vaste parc, appartient à M. le marquis de Nicolaï.

Une belle route, presque toujours ombragée, conduit de Montfermeil à Chelles (*V.* ci-dessous). La distance est de 3 kil. On peut, en se dirigeant vers l'O., aller au Raincy (4 kil.) par l'allée dite de Montfermeil, pratiquée dans la forêt. On laisse à g., à 1 kil. de Montfermeil, la route qui conduit à la station de Gagny, éloignée de 3 kil., en passant par le village du même nom. On aperçoit à peu de distance, sur le bord de cette route, une belle maison de campagne bâtie dans le style des châteaux du temps de Louis XIII et appartenant à M. Cruchet. Après avoir traversé deux ou trois allées, on arrive à un rond-point où se trouve un bassin avec jet d'eau; au delà de ce rond-point on jouit d'une vue étendue sur les plaines de Saint-Denis et l'on descend ensuite vers le parc du Raincy, en laissant à dr., à quelque distance, l'*église* paroissiale de ce nouveau village, et plus près un vaste bâtiment à ailes servant de ferme et appelé l'*Orangerie de Louis-Philippe*.

Le Raincy sera décrit ci-dessous, section XIV : *de Paris à Meaux*.

Au delà de la station de Sévran, le chemin de fer suit, à dr., le canal de l'Ourcq, puis après avoir longé à dr. un riant coteau, s'engage dans une tranchée, au milieu d'un petit bois. Derrière ce bois se cachent: *Vaujours* (1440 hab.), où existe encore un ancien château donné par Louis XIV à Mlle de la Vallière, qui reçut (1667) le titre de duchesse de Vaujours; et *Villeparisis* (733 hab.), avec un beau château du XVII[e] s. Près du château de Vaujours est un gouffre appelé *Fourgoyeuse*, qui absorbe en un instant toutes les eaux, ordinairement très-abondantes, de la vallée. L'*Asile-école Fénelon*, créé à Vaujours par M. Debeau, curé, est destiné à l'éducation et au patronage des jeunes garçons pauvres.

Quand on est sorti du bois de St-Denis, on s'éloigne du canal de l'Ourcq; à g., de grandes fermes se montrent en deçà du *grand Tremblay* (743 hab.), village situé à la limite du département de Seine-et-Oise, que l'on quitte pour entrer dans celui de Seine-et-Marne.

3[e] STATION. — MITRY.

27 kil. de Paris, 9 kil. de Sévran, 6 kil. de Claye. Mitry est à 2 kil. à g. de la station.

CORRESP. pour : — Mitry (20 c.); — Claye (40 c.); — Annet; — Villeroi, par Messy et Charny ; — Moussy-le-Vieux, par Thieux et Villeneuve-sous-Dammartin; — le Mesnil-Amelot.

Mory (105 hab.), qu'on laisse à g. en allant à Mitry, n'est qu'une dé-

pendance de ce dernier village. **Mitry** (1580 hab.) possède une *église* du commencement du XVIe s., dont le clocher et une partie du chœur offrent le mélange du style ogival et de la Renaissance. Le chœur, sans abside, est flanqué au N. et au S., outre les bas côtés, d'une chapelle à trois travées. Celle de g. présente, sur une clef dont le centre, défiguré, paraît avoir représenté une tortue ou un escargot, le mot grec ΒΡΑΔΥΤΗΣ (la lenteur) quatre fois répété sur une banderole. Les pleins de la voûte sont ornés de serpents et d'escargots. Au dessus de l'autel qui termine le bas côté de dr. est un bon tableau représentant le *Rosaire*.

La plaine qui environne Mitry fut le théâtre de plusieurs combats entre les Armagnacs et les Bourguignons. Entre les belles maisons de campagne du territoire de Mitry, on distingue le *château de Bois le-Vicomte*, bâti par le cardinal de Richelieu, qui l'avait entouré de larges fossés défendus par des bastions.

Claye (1752 hab.) ch.-l. de cant., où se fabriquent des pains d'épice, et (au hameau des *Voisins*) des toiles peintes, est situé au penchant d'un coteau entre la Beuvronne et le canal de l'Ourcq. Pour y aller, on laisse à g. Gressy, on franchit le canal de l'Ourcq et on traverse Souilly.

Claye (*Cloia*, dans une charte du XIIIe s.) avait avant le XIIe s. un petit prieuré et un manoir appartenant à la maison de Châtillon. Le village et le château furent saccagés, en 1591. Après l'édit de Nantes, Claye fut accordé aux protestants pour leurs prêches, et les ministres y tinrent plusieurs assemblées. Vers 1670, le roi y défendit l'exercice du culte réformé. A la Révolution, le duc de Polignac était propriétaire du château, maintenant détruit. Marie-Antoinette vint souvent y visiter la duchesse, son amie.

A 3 kil. de la station de Mitry-Claye, on laisse à g., tout près de la voie, *Compans-la-Ville*, v. de 277 hab. (beau château construit de 1864 à 1867, pour M. Vallée, dans le style Louis XIII), sur la rive dr. de la Biberonne. On découvre ensuite dans le lointain, à dr., Nantouillet (*V.* ci-dessous), puis, au delà de la Biberonne, à g., on atteint l'extrémité du village de *Thieux*, où existe une source d'eau minérale sulfureuse, qui, d'après un rapport de l'Académie de médecine, a les mêmes propriétés curatives que les meilleures eaux sulfurées de la chaîne des Pyrénées. Le château appartient à M. Arthur Gibert.

Après avoir croisé la route de Juilly, situé à 1800 mèt. de la voie, sur la dr., on aperçoit à g. (4 kil.) des maisons de *Villeneuve-sous-Dammartin* (389 hab.). Sur la dr., en avant de la voie, commence à se montrer le village de *Montgé* (614 hab.) qui reste encore en vue au delà de la station suivante; à g., sur le versant d'une colline boisée, les regards sont attirés par un beau parc, et, quand on approche de la station de Dammartin-Juilly, on remarque d'abord, à g., l'église en partie romane de *Saint-Mard* (582 hab.); puis, au delà, en amphithéâtre Dammartin, avec ses deux clochers.

4e STATION. — DAMMARTIN.

35 kil. de Paris, 8 kil de Mitry, 3 kil. de Juilly. Saint-Mard se voit à 500 mèt. à g. de la station, et Dammartin, plus loin, à 3 kil. 1/2.

VOITURES pour : — Juilly (20 c.); — Dammartin (30 c.); — Saint-Souplet; — Montgé.

AUBERGE : — *de Sainte-Anne* (au bureau des omnibus).

Dammartin-en-Goële, ch.-l. de c., V. de 1784 hab., située sur une éminence, à 140 mèt. d'altit., faisait autrefois partie d'une région de l'Ile-de-France qui confinait au Parisis, et qui était appelée *la Goële*.

Dammartin est mentionnée dès le XIe s. avec le titre de comté. Charles VII confis-

qua ce comté, puis en fit présent à Marguerite de Nanteuil, qui l'apporta en mariage à Antoine de Chabannes. Celui-ci était un de ces aventuriers qui servaient sous la bannière du roi contre les Anglais, mais s'appelaient eux-mêmes, sans façon, « les Écorcheurs, » tant ils pressuraient durement le peuple des campagnes. Plus tard, Antoine, enrichi par les exactions de la guerre, augmenta encore ses biens en prenant part aux dépouilles de l'argentier du roi, Jacques Cœur, dont il s'était fait l'accusateur. Sous Louis XI, il entra d'abord dans la Ligue du Bien Public, fut ensuite mis à la Bastille, s'évada et reprit de nouveau la campagne. Mais bientôt le monarque, se l'étant attaché, le nomma grand maître de son hôtel et l'employa à toute œuvre « comme le meilleur homme de guerre, le plus habile et le moins scrupuleux des politiques de son temps. » (SISMONDI). Soupçonné d'intrigues avec Maximilien d'Autriche, il fut congédié, mais par une lettre flatteuse, et garda ses traitements (25 200 livres de rente). A 75 ans, il retrouva la faveur de la cour et fut investi des gouvernements que Mme de Beaujeu enlevait au duc d'Orléans. Il mourut deux ans après (1488), gouverneur de Paris, et fut enterré au milieu du chœur de l'église de Dammartin. Dans le temps où Chabannes était prisonnier, Marguerite de Nanteuil tomba dans une extrême misère. La chronique a conservé le souvenir d'un laboureur de Dammartin, Antoine Lefort, qui recueillit et nourrit la comtesse mendiante. — Le comté de Dammartin fut vendu, en 1554, au connétable de Montmorency, confisqué, en 1632, sur le maréchal Henri II de Montmorency, et donné, en 1643, au prince de Condé, avec la seigneurie de *Longpérier* (c. de 462 hab., à l'O. de Dammartin).

Dammartin possède deux églises. L'*église* paroissiale *Saint-Jean*, que l'on rencontre la première en venant de la station par la grande route, date des XIIIe, XVe et XVIe s. Elle a la forme d'une croix grecque. La nef, sans bas côtés, n'a qu'une travée. Le portail, du XVe s., à trumeau et tympan orné de bas-reliefs, s'ouvre dans le croisillon méridional. L'abside est flanquée de bas côtés qui ne forment pas déambulatoire. Les colonnes qui soutiennent les arcades portent les caractères de la 2e moitié du XIIIe s.

L'*église Notre-Dame* est une ancienne collégiale fondée par Antoine de Chabannes. Elle date de 1480; l'intérieur est partagé en deux nefs égales par une rangée de colonnes qui s'arrête à l'entrée de l'abside. Un élégant bouquet de nervures se détachant du dernier pilier va soutenir la voûte du chœur, qui est à 5 pans inégaux. Le clocher, latéral, est peu ancien. Le portail principal, qui s'ouvre dans la nef de dr., a été mutilé; le tympan et le trumeau central n'existent plus. Une seconde porte plus petite donne accès dans la nef de g. : le seuil en est pavé de pierres tombales des XVe et XVIe s. Entre les deux derniers piliers qui soutiennent la voûte se trouve le *tombeau* d'Antoine de Chabannes, orné de ses armoiries et surmonté de sa statue en costume de guerre, avec un aigle sous les pieds. L'inscription rapporte qu'il mourut le jour de Noël 1488. Sur l'un des longs côtés du monument, une inscription moderne indique la sépulture de Pierre-Simon Lemire, chanoine, qui racheta l'église après la Terreur et la rendit au culte.

Sur l'autel est une *Assomption*, peinte par Delobel.

L'ancien *château* des comtes de Dammartin était énorme; Richelieu en fit sauter une partie; mais les murs principaux, résistant à l'emploi de la mine, se crevassèrent sans tomber; ce qui donna lieu à un dicton assez gaulois : « *C'est le château de Dammartin; il crève de rire.* » Pendant près de deux siècles, les briques et les pierres de l'édifice servirent à élever les maisons de la ville; enfin l'amas de décombres a fait place à une promenade pittoresque dont les arbres plantés régulièrement sur les ruines du château de Chabannes en dessinent encore les contours. De cette promenade, en montant sur une petite butte, on peut apercevoir vers le S. O. les hauteurs de Montmartre; vers le N. E., la vue est charmante et étendue. — Un peu avant la Révo-

lution, Dammartin ne comptait que 350 habitants; mais les marchés de grains qui se tenaient (ils s'y tiennent encore) le jeudi, étaient très-fréquentés.

Du *château de la Tuillerie* (à M. de Montbrun), voisin de la promenade, et à mi-côte de la montagne, la vue s'étend jusqu'à Nanteuil-le-Haudouin.

A 3 kil. au S. de la station et à dr. du chemin de fer se trouve **Juilly** (898 hab.), qui possède un **collége** célèbre, fondé par les Oratoriens en 1638, dans une abbaye de l'ordre de Saint-Victor. Il reçut de Louis XIII le titre d'Académie royale. A la Révolution, plusieurs personnages influents, qui avaient été élèves de ce collége, le soutinrent utilement : il ne fut fermé que très-peu de temps. Dès 1796, quelques-uns des membres de l'ancienne congrégation le rouvrirent et continuèrent à y enseigner jusque dans leur extrême vieillesse. Cette maison a été ensuite dirigée par M. l'abbé de Scorbiac et M. de Salinis (mort archevêque d'Auch), après eux par MM. Carl et Maricourt, avec l'assistance de M. l'abbé Bautain, vicaire général de Paris. Elle appartient maintenant à d'anciens élèves du collége réunis en société sous la présidence de M. Dariste, sénateur, et qui l'ont rendu, en 1867, aux Oratoriens (M. l'abbé Dufougeray, supérieur). Le nombre des pensionnaires de Juilly varie annuellement de 200 à 250. On compte parmi ses anciens élèves : le duc Pasquier, M. de Bonald, l'amiral Duperré, MM. Berryer et Bethmont. Fouché y remplit les fonctions de maître d'études vers 1775.

La chapelle renferme le cœur d'Henri d'Albret, roi de Navarre, légué par l'évêque Dangu, abbé de Juilly et son aumônier, et une statue en marbre du cardinal de Bérulle, qui introduisit en France (1611) l'ordre de l'Oratoire. Cette œuvre d'art, d'une vérité singulière, est un présent de Fouché. Le parc (18 hectares) contient une pièce d'eau de 2 hectares, et propre aux exercices de la natation, alimentée par le Rû du Rossignol, une fontaine qui jaillit, selon la légende, à la suite d'une prière de sainte Geneviève, et un marronnier gigantesque contemporain, assure-t-on, de l'époque où cette espèce d'arbres fut introduite en France (vers 1550).

Les renseignements suivants sont extraits du prospectus.

L'enseignement y est ou ordinaire ou supérieur. L'enseignement ordinaire comprend :

1° Les études classiques, d'après le plan des lycées, pour les élèves qui se préparent au baccalauréat ès lettres et au baccalauréat ès sciences;

2° Des études spéciales pour les élèves qui ne s'occupent pas de langues anciennes, et surtout pour les étrangers qui désirent entrer à l'École centrale, ou fréquenter comme externes les Écoles Polytechnique, des Ponts et Chaussées et des Mines.

L'enseignement supérieur comprend :

1° Un cours de hautes études pour les jeunes gens qui, déjà bacheliers, voudraient encore se livrer à des travaux plus approfondis de littérature, de philosophie, de sciences ou d'histoire. La grande bibliothèque, composée d'environ 20 000 volumes, est à leur disposition;

2° Un cours particulier de mathématiques et de sciences physiques pour les jeunes gens qui se destinent aux différentes Écoles du Gouvernement.

Ce double enseignement est donné par des professeurs de choix, la plupart laïques, qui, vivant dans la maison, peuvent plus facilement consacrer tout leur temps à l'avancement des élèves.

En outre, Juilly, dont la situation offre les ressources inappréciables du grand air et de la solitude, est assez près de Paris pour qu'on puisse demander à cette grande ville les secours qu'elle seule peut offrir. Aussi des professeurs éminents dans les lettres, les sciences et les arts, viennent-ils souvent y contrôler l'enseignement ordinaire, et donner au besoin l'enseignement supérieur.

Enfin, les élèves du collége trouvent toute facilité pour cultiver les langues anglaise, allemande, espagnole et italienne; la peinture, le dessin linéaire et d'imitation; la musique vocale et instru-

mentale; l'escrime, la gymnastique, la natation et l'équitation.

Le prix de la pension, pour les minimes, est de 800 fr., ou au-dessous, suivant l'âge.

A partir de la huitième, le prix de la pension est de 1000 fr. pour les élèves qui reçoivent l'enseignement ordinaire.

De 1400 fr. pour les élèves qui suivent le cours spécial de mathématiques, ou celui des hautes études de littérature.



Château de Nantouillet.

On ajoute 100 fr. pour diverses dépenses.

Le prix de la pension pour les élèves admis en chambre est de 2000 fr.

Les élèves ont une sortie régulière d'un jour par mois. Ceux d'entre eux qui se sont distingués par le travail et la conduite peuvent, en outre, avoir une sortie exceptionnelle.

Les jours de visite sont les jeudis et les dimanches. Les parents peuvent, s'ils le désirent, déjeuner avec leurs enfants,

lution, Dammartin ne comptait que 350 habitants; mais les marchés de grains qui se tenaient (ils s'y tiennent encore) le jeudi, étaient très-fréquentés.

Du *château de la Tuillerie* (à M. de Montbrun), voisin de la promenade, et à mi-côte de la montagne, la vue s'étend jusqu'à Nanteuil-le-Haudouin.

A 3 kil. au S. de la station et à dr. du chemin de fer se trouve **Juilly** (898 hab.), qui possède un **collége** célèbre, fondé par les Oratoriens en 1638, dans une abbaye de l'ordre de Saint-Victor. Il reçut de Louis XIII le titre d'Académie royale. A la Révolution, plusieurs personnages influents, qui avaient été élèves de ce collége, le soutinrent utilement : il ne fut fermé que très-peu de temps. Dès 1796, quelques-uns des membres de l'ancienne congrégation le rouvrirent et continuèrent à y enseigner jusque dans leur extrême vieillesse. Cette maison a été ensuite dirigée par M. l'abbé de Scorbiac et M. de Salinis (mort archevêque d'Auch), après eux par MM. Carl et Maricourt, avec l'assistance de M. l'abbé Bautain, vicaire général de Paris. Elle appartient maintenant à d'anciens élèves du collége réunis en société sous la présidence de M. Dariste, sénateur, et qui l'ont rendu, en 1867, aux Oratoriens (M. l'abbé Dufougeray, supérieur). Le nombre des pensionnaires de Juilly varie annuellement de 200 à 250. On compte parmi ses anciens élèves : le duc Pasquier, M. de Bonald, l'amiral Duperré, MM. Berryer et Bethmont. Fouché y remplit les fonctions de maître d'études vers 1775.

La chapelle renferme le cœur d'Henri d'Albret, roi de Navarre, légué par l'évêque Dangu, abbé de Juilly et son aumônier, et une statue en marbre du cardinal de Bérulle, qui introduisit en France (1611) l'ordre de l'Oratoire. Cette œuvre d'art, d'une vérité singulière, est un présent de Fouché. Le parc (18 hectares) contient une pièce d'eau de 2 hectares, et propre aux exercices de la natation, alimentée par le Rû du Rossignol, une fontaine qui jaillit, selon la légende, à la suite d'une prière de sainte Geneviève, et un marronnier gigantesque contemporain, assure-t-on, de l'époque où cette espèce d'arbres fut introduite en France (vers 1550).

Les renseignements suivants sont extraits du prospectus.

L'enseignement y est ou ordinaire ou supérieur. L'enseignement ordinaire comprend :

1° Les études classiques, d'après le plan des lycées, pour les élèves qui se préparent au baccalauréat ès lettres et au baccalauréat ès sciences;

2° Des études spéciales pour les élèves qui ne s'occupent pas de langues anciennes, et surtout pour les étrangers qui désirent entrer à l'École centrale, ou fréquenter comme externes les Écoles Polytechnique, des Ponts et Chaussées et des Mines.

L'enseignement supérieur comprend :

1° Un cours de hautes études pour les jeunes gens qui, déjà bacheliers, voudraient encore se livrer à des travaux plus approfondis de littérature, de philosophie, de sciences ou d'histoire. La grande bibliothèque, composée d'environ 20 000 volumes, est à leur disposition;

2° Un cours particulier de mathématiques et de sciences physiques pour les jeunes gens qui se destinent aux différentes Écoles du Gouvernement.

Ce double enseignement est donné par des professeurs de choix, la plupart laïques, qui, vivant dans la maison, peuvent plus facilement consacrer tout leur temps à l'avancement des élèves.

En outre, Juilly, dont la situation offre les ressources inappréciables du grand air et de la solitude, est assez près de Paris pour qu'on puisse demander à cette grande ville les secours qu'elle seule peut offrir. Aussi des professeurs éminents dans les lettres, les sciences et les arts, viennent-ils souvent y contrôler l'enseignement ordinaire, et donner au besoin l'enseignement supérieur.

Enfin, les élèves du collége trouvent toute facilité pour cultiver les langues anglaise, allemande, espagnole et italienne; la peinture, le dessin linéaire et d'imitation; la musique vocale et instru-

mentale; l'escrime, la gymnastique, la natation et l'équitation.

Le prix de la pension, pour les minimes, est de 800 fr., ou au-dessous, suivant l'âge.

A partir de la huitième, le prix de la pension est de 1000 fr. pour les élèves qui reçoivent l'enseignement ordinaire.

De 1400 fr. pour les élèves qui suivent le cours spécial de mathématiques, ou celui des hautes études de littérature.



Château de Nantouillet.

On ajoute 100 fr. pour diverses dépenses.

Le prix de la pension pour les élèves admis en chambre est de 2000 fr.

Les élèves ont une sortie régulière d'un jour par mois. Ceux d'entre eux qui se sont distingués par le travail et la conduite peuvent, en outre, avoir une sortie exceptionnelle.

Les jours de visite sont les jeudis et les dimanches. Les parents peuvent, s'ils le désirent, déjeuner avec leurs enfants,

dans le réfectoire des étrangers, qui est mis à leur disposition.

Pour avoir des renseignements, on peut s'adresser à *Juilly* et à l'Oratoire, 11, rue du Regard, à Paris. — Le Directeur reçoit à l'Oratoire, tous les mardis, d'une heure à quatre.

Juilly possède la maison mère des sœurs de Saint-Louis, ordre fondé en 1840, et qui a pour but principal de former des religieuses institutrices.

L'*église* de Juilly est un édifice à peine achevé (1868) imitant assez mal le style du XIIIe s.

Nantouillet (226 hab.), à 1 kil. 1/2 au S. de Juilly, possède, outre une *église* du XVIe s. (Renaissance; portail à colonnes corinthiennes), le **château** (mon. hist.) que se fit bâtir le cardinal Duprat, chancelier de François Ier et où il mourut en 1535. Il reste encore de ce château une enceinte entourée d'un fossé profond à contrescarpe perreyée et flanquée à chaque angle d'une tour cylindrique. La tour qui flanque l'angle S. O. est la mieux conservée. A côté de cette tour se trouve l'entrée du château, composée de deux portes inégales et fermée autrefois par un pont-levis. On lit, sur le cintre de la grande arcade ces mots :

VIRTUTI FORTUNA.... IT.

Dans une niche au-dessus de la grande arcade s'abrite une statue mutilée que l'on croit être un *Jupiter*; mais rien n'indique que cette statue, taillée dans une pierre semblable à celle dont est bâti le château, ait été apportée d'Italie par le cardinal. Elle n'a pas, d'ailleurs, la majesté que l'antiquité donnait toujours au père des dieux. Trois côtés de la cour intérieure sont encadrés par des bâtiments : chaque corps de logis a son entrée particulière, richement sculptée. Le bâtiment du fond contient une *salle des gardes* (à g., au rez-de-chaussée), dont la vaste cheminée offre les armes du Duprat et des médaillons peints à sujets mythologiques, où se lisent ces mots : JOVI GENITORI ET PROTECTORI.... Le perron (donnant sur le jardin; le fossé n'existe pas de ce côté) est entouré de colonnes délicates qui supportent une tourelle. Partout, dans la décoration extérieure, sont sculptés la salamandre de François Ier et les écussons et les trèfles de Duprat.

Une ferme occupe les bâtiments du château, ouvert à tous les visiteurs.

Après avoir quitté la station de Dammartin, on aperçoit assez loin, sur la dr., *Marchémoret* (170 hab.), sur un plateau, à 149 mèt. d'altit. On longe ensuite à g. le v. de *Rouvres* (212 hab.), qui n'a rien d'intéressant. — A 4 kil. à l'E. de Rouvres (3 kil. au N. de Dammartin), le v. d'*Othis* (312 hab.) possède une **église** (mon. hist.) de la Renaissance, dont le portail élégant est flanqué d'une haute tour. — Plus loin, on aperçoit sur la g. la flèche gothique de l'*église* (mon. hist.) qui domine le v. d'*Ève* (336 hab.). A dr., assez près de la voie, *Lagny-le-Sec* (356 hab.) laisse voir le chœur ogival de son **église**, plus élevé que la nef. Lagny n'est qu'à 1 kil. du Plessis-Belleville, que l'on distingue bientôt sur la dr., à 1 kil. de la voie.

5e STATION. — LE PLESSIS-BELLEVILLE.

43 kil. de Paris, 8 kil. de Dammartin, 4 kil. d'Ève, 5 kil. d'Ermenonville, 5 kil. de Montagny-Sainte-Félicité.

CORRESP. pour : — Ermenonville, 5 kil., 60 c.; — Montgé et Fontaine-les-Corps-Nuds.

Le Plessis-Belleville (303 hab.), à 117 mèt. d'alt., possédait un magnifique château, construit par Guénégaud, en 1663, et rasé vers 1812.

Excursion à Ermenonville.

Cette excursion qui était, il y a un demi-siècle, un des rêves du Parisien, mérite encore qu'on lui consacre une

journée. En quittant la station du Plessis, on suit au N. O. une route qui se dirige sur le village et la forêt d'Ermenonville, à égale distance de Montagny-Sainte-Félicité et de Ver (3 kil.). *Montagny* (430 hab.), à dr., possède une *église*, d'origine romane, qui fut reconstruite en 1600. La flèche octogonale du clocher, conçue, malgré sa date, dans le style ogival flamboyant, et haute de 65 mèt., est remarquable par sa légèreté. *Ver* (590 hab.), à g., avait, dit-on, sur son territoire, le *vernum palatium*, où les rois des deux premières races faisaient halte, lorsqu'ils allaient de Paris à Compiègne.

Ermenonville (auberge de M. Sar-



Tombeau de J. J. Rousseau, à Ermenonville.

ron), v. de 454 hab., situé sur la Nonette, à 13 kil. de Senlis, possède une *église* paroissiale classée parmi les monuments historiques et dont la construction date en grande partie de 1534; cependant le chœur est de 1222, l'autel principal de 1622. Les voûtes sont à pendentifs. Le caveau des anciens seigneurs de ce village est placé sous le chœur. — L'ancien cimetière renferme un sarcophage.

Ermenonville, à la fin du xe s., appartenait au seigneur de Chantilly; vendu en 1386, à Pierre d'Orgemont, ce domaine devint bientôt après la propriété de la branche aînée des Montmorency. Il fut habité pendant quelque temps par Gabrielle d'Estrées. Henri IV l'érigea en baronnie en faveur de Dominique de Vic, à la jambe de bois, qui avait défendu Saint-Denis contre les Li-

gueurs. En 1763, la terre d'Ermenonville passa au marquis de Girardin, qui en transforma le sol ingrat, le désert de sable et les marais en un parc délicieux. Abandonnant le style symétrique et solennel introduit par Le Nôtre, il voulut créer un jardin-paysage, à la manière anglaise modifiée d'après la théorie qu'il exposa dans son livre: *De la composition des paysages* ou *des moyens d'embellir la nature.* C'était, si l'on veut, dans l'art de dessiner les jardins, un retour à l'imitation de la nature, mais avec une malheureuse intention de l'*orner*, en y mêlant de fausses ruines, de fausses chaumières, de faux temples, de faux autels, de faux tombeaux, de petits vers français, italiens. Au détour d'une allée étroite et sinueuse, le promeneur supposé « sensible et philosophe, » devait avoir le plus vif plaisir à découvrir ainsi sur une pierre revêtue de mousse les restes d'une inscription ingénieuse ou sublime et « propre à le faire rêver. » Avec un pareil système et le gout des petits vers français, italiens, etc., M. de Girardin donnait à quelques parties de son beau paysage un style d'Opéra-Comique, où la *nature* était tout à fait sacrifiée à la recherche de l'effet théâtral.

Jean-Jacques Rousseau, âgé de 66 ans, le corps affaibli et la tête plus malade encore que le corps, accepta, en avril 1778, la retraite que lui offrirent M. et Mme de Girardin à Ermenonville, et il habita pendant six semaines, jusqu'au jour de sa mort, un pavillon voisin du château, pavillon qui n'existe plus aujourd'hui. Pendant le court séjour qu'il fit à Ermenonville, Rousseau semblait oublier la noire tristesse qui l'obsédait depuis plusieurs années. Pour témoigner sa reconnaissance à ses hôtes, il donnait quelques leçons de chant et de botanique à leurs enfants. Le 3 juillet 1778, sa mort subite fit courir des bruits de suicide, qui ont trouvé des échos complaisants; mais, selon le rapport des médecins, il y aurait eu un épanchement de sérosité dans le cerveau. Le corps fut mis dans un cercueil en plomb, enfermé dans une enveloppe de bois de chêne, et enterré le soir, par un beau clair de lune, dans l'*île des Peupliers*, si souvent célébrée depuis. Une loi du 16 avril 1794 ordonna la translation des restes de Rousseau au Panthéon. Cette cérémonie eut lieu le 11 octobre de la même année, malgré l'opposition de M. de Girardin et les pétitions adressées par les habitants à l'Assemblée. En 1815, le souvenir de Jean-Jacques Rousseau protégea Ermenonville. Le général Blücher défendit qu'aucun détachement des troupes prussiennes fût cantonné à Ermenonville. Beaucoup d'officiers allemands, admirateurs enthousiastes de l'*Émile* et surtout de la *Nouvelle Héloïse*, vinrent, comme en pèlerinage, saluer le tombeau du grand écrivain.

Ermenonville a reçu la visite d'un grand nombre de personnages célèbres : de l'empereur Joseph II, en 1777; du roi de Suède, Gustave III, en 1783; de Marie-Antoinette; de Bonaparte, premier consul.

Les *décorations* du parc, décrites en 1783 dans un volume encore recherché des curieux (*Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville*, avec 25 gravures de Mérigot), ont presque toutes disparu ou sont méconnaissables; mais le site n'a rien perdu de sa beauté.

L'entrée ordinaire du *parc* est au bout de la rue du village, à peu de distance de l'auberge de M. Sarron. On suit la chaussée, en passant devant le château, qu'on laisse à dr., puis on se dirige vers un bâtiment situé en face, au bord de la route, et où demeure le concierge, qui donne aux promeneurs un guide pour les accompagner. Il faut environ deux heures pour faire le tour du parc, qui est divisé en trois parties : le *Grand parc*, le *Petit parc* et le *Désert.*

On commence la promenade par le grand parc. Un peu au delà de la porte d'entrée, on passe sous une *grotte*, à l'issue de laquelle on voit se précipiter les eaux d'une *cascade* qui fait face au château. Un escalier pratiqué entre les rochers conduit au sommet de la grotte. On est alors sur les bords du lac à l'extrémité duquel se trouve l'île des Peupliers. On en côtoie la rive g., après avoir passé au-dessus du déversoir des eaux formant la cascade, et on le suit jusque vis-à-vis de l'*île des Peupliers*, où l'on aperçoit, du bord, le tombeau de J. J. Rousseau. Cette île a près de 40 mèt. de longueur, sur 15 de largeur. Le tombeau est dans le style antique; P. Robert en donna les dessins; les sculptures sont de J. P. Lesueur. Sur la face qui regarde le Sud, le bas-relief représente une femme assise au pied d'un palmier; elle soutient d'une main son fils qu'elle allaite, et de l'autre



Cabane de J. J. Rousseau.

tient le livre de l'*Émile*. Derrière est un groupe de femmes qui déposent des fleurs et des fruits sur l'autel de la Nature. Dans un coin un enfant jette dans le feu des maillots, des corps de baleine; d'autres enfants élèvent au bout d'une pique un bonnet, image de la liberté. Dans une couronne, au milieu du fronton, se lit la devise que Rousseau s'était choisie : *Vitam impendere vero*, et sur l'autre face : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. » Dans une autre île du lac, avait été placée la pierre sépulcrale du peintre George-Frédéric Meyer, qui mourut à Ermenonville en 1779.

Vis-à-vis de l'île des Peupliers, on traverse à dr. la petite rivière de la Nonette, qui passe ensuite à Senlis et à Chantilly et va se perdre dans l'Oise. Si l'on se dirige alors à g., on arrive bientôt à une partie du parc où étaient situés l'*ermitage* et la *tombe de l'inconnu*, celle d'un Werther anonyme

qui vint se tuer en cet endroit; si, au contraire, on incline à dr., on monte à travers bois jusqu'au *temple de la Philosophie*, édifice circulaire, à colonnes, qui domine le paysage. Le sentier qui passe au pied du temple de la Philosophie communique, sans clôture, avec ceux de la forêt, de sorte que si l'on vient à pied du côté du village de Ver, on peut entrer par là dans le parc et arriver librement devant le château.

Continuant de suivre les *allées* boisées du parc, on arrive à la route de Senlis, que l'on traverse, et le guide, ouvrant une porte, introduit le visiteur dans le Désert.

Un sol inculte, des genêts, des bruyères, des fonds de sables, des rochers couronnés de pins, une grande étendue d'eau, des genévriers, des forêts, des collines à l'horizon, tel est l'aspect que présente cette partie du parc d'Ermenonville, nommée le *Désert*, d'où l'on aperçoit l'ancienne abbaye de Chaalis. Sur la crête d'un monticule de sable et de grès, est située une chaumière en ruine, que l'on appelle la *cabane de J. J. Rousseau.* Il aimait à venir s'y reposer après avoir herborisé, et il y passait des journées entières. Au pied de cette cabane, sur le bord du lac, est un amas de rochers dans lequel on s'est plu à rappeler le théâtre d'une des scènes les plus vantées de la *Nouvelle Héloïse* (Partie IV, lettre XVII). C'est le site qui a été désigné sous le nom de *Monument des anciennes amours*, et qui est censé représenter les rochers de Meillerie.

On achève le tour du lac. A l'issue du Désert, on traverse le chemin de Chaalis; et, par une porte en face, le guide vous introduit dans le petit parc réservé. On en parcourt les bocages et les prairies arrosées par des sources et de petites rivières, et l'on se rapproche du château, dont le pied de ce côté se baigne dans des fossés remplis d'eau. Un bac, qui n'existe plus aujourd'hui, permettait de passer dans une île, où s'élève la *tour Gabrielle* (l'armure du capitaine de Vic y fut conservée jusqu'en 1817). Plus loin, en se rapprochant du village, et au delà de la rivière, M. de Girardin avait fait construire une maisonnette pour servir d'habitation à J. J. Rousseau. Achevée seulement deux mois après la mort du philosophe, cette maison fut occupée par Thérèse, qui, comme on sait, ne vécut pas en veuve inconsolable et ne tarda pas à prendre un nouveau mari.

Au lieu de visiter le petit parc réservé, on fera mieux de suivre le chemin qui mène à *Chaalis* (2 kil.), hameau dépendant de *Fontaine-les-Corps-Nuds* (400 hab.). On y trouvera les ruines (mon. hist.) d'une **abbaye** fondée par Louis le Gros en 1136, et qui devint rapidement un des monastères les plus considérables de l'ordre de Cîteaux. De l'église, qui avait 100 mèt. de longueur, 5 nefs et un transsept terminé en pentagone, il reste un pan de muraille avec arcades ogivales et la charmante chapelle de l'abbé (XIIIe s.), où se voient quelques belles fresques attribuées au Primatice. Selon la tradition, le Tasse a composé une partie de son poëme de la *Jérusalem délivrée*, pendant un séjour qu'il fit à l'abbaye de Chaalis.

Sur la g. on aperçoit, au milieu de la plaine, le clocher élancé de *Montagny Sainte-Félicité;* on laisse à dr. *Oghes* (180 hab.), et bientôt après *Silly-le-Long* (590 hab.). On entre ensuite dans une tranchée, au sortir de laquelle on traverse une plaine presque nue, jusqu'à ce que l'on découvre le clocher de Nanteuil.

6e STATION. — NANTEUIL-LE-HAUDOUIN.

49 kil. de Paris, 6 kil. du Plessis. Nanteuil est à 1 kil. de la station, à dr. du chemin de fer.

CORRESP. pour : — Senlis (18 kil., 2 fr. et 2 fr. 25 c.); — Betz; — Baron.

HÔTELS : — *de la Croix-d'Or;* — *des Messageries;* — *de la Ville-de-Nanteuil.*

Nanteuil-le-Haudouin est un ch.-l. de c. de 1649 hab., situé dans la vallée de la Nonette. — *L'église* présente une façade du XIIIe s., flanquée de deux tourelles polygonales que surmonte un clocher moderne en charpente. La porte latérale du S., petite et peu ornée, est du XVe s.; le reste de l'église date du XIIIe s.; mais des remaniements des XVe et XVIe s. ont altéré le style primitif. On remarque plusieurs fragments de pierres tombales du XIVe s.

L'origine de Nanteuil remonte peut-être à l'époque gauloise. Son surnom lui vient de Hilduin ou Haudouin, fils d'un comte de Ponthieu, qui possédait, en 965, ce bourg, enclavé dans des bois que l'on appelait la forêt de Brie. Précédemment Nanteuil avait été illustré par un autre de ses seigneurs, Walbert, qui fit présent de ce domaine à l'abbaye de Luxeuil, où il entra lui-même comme moine et où il mourut en odeur de sainteté, l'an 665. Quelques miracles de saint Walbert ont été célèbres dans toute la Brie; on raconte qu'il ressuscita une oie et consola ainsi son fermier à qui un valet l'avait volée pour la rôtir en secret. Les moines de Luxeuil établirent une de leurs abbayes à Nanteuil, après la mort du saint, en l'honneur duquel s'établit un pèlerinage A ce sujet on remarque que les pèlerins invoquaient saint Walbert, non pas dans l'église de Saint-Georges, ancien patron du lieu, ou dans celle de l'abbaye, ou dans une des deux chapelles du bourg, mais près d'une fontaine. Là se tenaient également les assises du juge de Nanteuil.

Ce bourg fut possédé successivement par les comtes de Ponthieu, les comtes de Crépy, — parmi lesquels Philippe, IIe du nom, rapporta de Jérusalem à Nanteuil le corps de saint Babylas, — les comtes de Pacy, de Broyes, de Guise, par le maréchal de Schomberg, les ducs d'Estrées, les princes de Condé. En 1416, Louis de Pacy fut surpris dans son château et dépouillé complétement par les Bourguignons, qui mirent Nanteuil à sac. Le ravage fut tel que pendant trente années, les terres environnantes restèrent sans laboureurs. Henri de Lenoncourt, de la maison de Broyes, obtint l'érection de la châtellenie de Nanteuil en un comté, qui comprenait 54 fiefs. François Ier accorda cette faveur (1543) parce qu'il séjournait souvent à Nanteuil en se rendant à Villers-Cotterets. Le duc de Guise résidait, avec un grand faste, à Nanteuil, d'où il communiquait, pour ses intrigues politiques, avec Chantilly, séjour préféré du connétable de Montmorency. Le château, alors magnifique, s'embellit encore au temps des Schomberg et des d'Estrées. En 1789, il appartenait au prince de Condé, qui le perdit par son émigration. Il a été démoli en 1795.

Nanteuil fabrique des brosses, des gants, des sabots. On y trouve une distillerie.

Au delà de la vallée de la Nonette, la vue est souvent interceptée par les parois d'une tranchée ou par des rideaux d'arbres qui cachent : à g., *Droiselles*, dépendance de *Versigny* (410 hab.), dans la vallée de la Nonette; à dr., *Péroy-lès-Gombries* (410 hab.) et *Boissy-Fresnoy* (550 hab.); à g. *Rozières* (150 hab.), sur une colline, à 150 mèt. d'alt., d'où l'on jouit d'une vue étendue sur l'ancien Valois.

7e STATION. — ORMOY-VILLERS.

56 kil. de Paris, 7 kil. de Nanteuil.

Ormoy-Villers (332 hab.) possède une *église* des XVe et XVIe s. — Au bois de la Terrière, s'élève une pierre celtique appelée la *pierre du Coq*, de 7 mèt. de hauteur sur 13 de circonférence à la base.

La voie ferrée laisse à g. de la plaine plusieurs hameaux : *Villeneuve-les-Auger*, *Chaumont*, le *Parc-aux-Dames*, où existait une abbaye de religieuses cisterciennes, fondée en 1205, par Aliénor, comtesse de Valois, et dont la chapelle subsiste ; le v. d'*Auger Saint-Vincent* (400 hab.), dont le Parc-aux-Dames est une dépendance et dont l'église possède un clocher curieux; *Duvy* (280 hab.), où se trouve, à l'origine du vallon de Saint-Martin-le-Moulin, un manoir du XVe s.

8e STATION. — CRÉPY-EN-VALOIS.

61 kil. de Paris, 5 kil. d'Ormoy, 22 kil. de Senlis. Un chemin de fer, actuellement en construction, doit relier Crépy à cette dernière ville.

HÔTELS : — *de la Bannière; — du Nord; — de Dunkerque.*

Crépy-en-Valois, ch.-l. de c., V. de 2837 hab., centre d'un commerce de grains important, bâtie à l'origine d'un vallon secondaire dépendant de la vallée du ruisseau de Sainte-Marie, est environnée d'un cours planté d'arbres et de promenades agréables. On y entre par cinq portes. La place publique est vaste.

Il reste quelques parties des anciennes fortifications et des débris du *château* (XIe s.), ainsi que des ruines de l'**église Saint-Thomas** (2 tours de 1160 à 1182, pyramide octogone du XIVe s.) et des murs de l'église de Bouillant et de celle de Saint-Arnoult (XIIe et XIIIe s.).

L'*église* paroissiale *de Saint-Denis* est du XIVe et du XVe s.; cinq travées remontent au XIe. Le clocher, du XVe s., à jour, est intact.

Il existe sous la ville un grand nombre de souterrains, qui ont dû être des carrières, et dont quelques-uns ont été plus tard voûtés en ogive. Des antiquaires prétendent que ces *cryptæ* auraient donné leur nom au bourg; mais il est plus probable que Crépy vient de *crispeium*, croupe, promontoire.

Plusieurs maisons particulières de Crépy sont anciennes et d'une architecture curieuse.

Crépy a été, au moyen âge, le siége d'une cour brillante, qui, longtemps, égala ou surpassa celle du roi, par son luxe et sa magnificence C'était alors la capitale du Valois, dont les seigneurs portaient le nom de comtes de Crépy. Ils appartenaient à une branche cadette des comtes de Vermandois. Le roi Philippe le Hardi donna le Valois à l'un de ses fils, Charles, père de Philippe, roi de France, en 1328. En 1344, Philippe VI donna le comté de Valois, en même temps que le duché d'Orléans, à son 5e fils, appelé comme lui Philippe, et qui eut pour successeur Louis, frère de Charles VI. Le Valois fut érigé en duché au profit de ce dernier (1406), dont le fils fut le roi Louis XII. François Ier, avant de monter sur le trône, posséda le duché de Valois. Il en disposa, ainsi que plusieurs de ses successeurs, mais sans qu'il en résultât un établissement durable. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, et Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, en furent tour à tour investis: la maison du dernier est restée en jouissance de cet apanage jusqu'à la Révolution.

Ce pays avait été occupé, avant l'ère chrétienne, par les Sylvanectes, qui paraissent avoir été une tribu avancée des Belges, et dont le culte druidique est attesté par plusieurs *dolmens* et *menhirs*. D'anciennes voies romaines le traversèrent de plusieurs côtés. Il était couvert de forêts épaisses, qui procurèrent le plaisir de la chasse à nos anciens rois. Saint Rufin, saint Valère et saint Rieul passent pour y avoir été les premiers apôtres et les premiers martyrs. Vers 960, un comte d'Amiens, Gautier le Blanc, devenu, par mariage, comte de Crépy, éleva ou rétablit le château de ce nom, et fonda une abbaye en l'honneur de saint Arnould, à la la place d'un couvent de moines qui le scandalisaient. La construction de l'église de Saint-Arnould dura plus de soixante ans. Raoul Ier de Crépy, un des fils de Gautier, fut père d'un Raoul II, qui, à la mort du roi Henri Ier, épousa la veuve de ce prince, Anne de Russie. Raoul, pour contracter ce mariage, avait répudié sa femme, qui se plaignit à Rome et le fit excommunier; mais il n'en tint aucun compte et n'en fit pas moins de grandes conquêtes aux dépens de ses voisins. Son fils Simon combattit hardiment le roi de France Philippe Ier, puis, touché de la grâce, quitta sa femme, dès la première nuit des noces: elle se fit religieuse; lui, moine, dans le Jura. Six de ses chevaliers, convertis par sa prédication, le suivirent dans son couvent En 1077, le Valois fut uni au Vermandois, et tous deux appartinrent au frère de Philippe Ier, Hugues le Grand, qui mourut à la première croisade Cette province avait de très-anciennes coutumes locales, qui, avec celles du Vermandois, furent, dit-on, rédigées avant la fin du XIIe s.

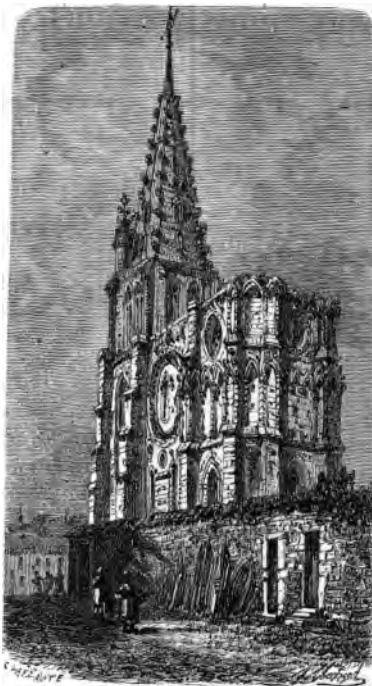
Gautier le Blanc avait tracé l'enceinte qui environne encore la ville de Crépy. On appela faubourg un autre groupe de maisons qui furent construites hors de l'enceinte, surveillées par un *villicus*. Plus

tard on distingua cinq *quartiers* sur le territoire de Crépy : celui du donjon, à l'O., celui du château, le bourg, la ville et le fief des Bordes. Les seigneurs de Nanteuil possédaient le donjon : il y avait un châtelain. Au XIIIe s., Crépy était déjà en possession d'une charte communale, et sa banlieue contenait plusieurs fiefs opulents. Le nombre des habitants de l'ancienne ville était d'environ 8000.

Pendant la guerre de Cent ans, le Valois fut le théâtre de si terribles ravages que beaucoup de nobles même étaient réduits à la famine. Les murailles de Crépy restèrent en ruines de 1358 à 1392. Louis d'Orléans les fit relever. Elles ne furent achevées qu'en 1431, mais ne purent arrêter les Anglais, qui prirent la ville, la pillèrent et détruisirent, dit-on, plus de 1500 maisons. Le château ne put pas non plus leur résister ; la garnison fut massacrée et la forteresse incendiée.

En 1544, fut signé à Crépy un traité éphémère entre Charles-Quint et François Ier. A la Révolution, on comptait à Crépy trois paroisses : Sainte-Agathe, Saint-Denis et Saint-Thomas; deux collégiales de chanoines : Saint-Aubin et Saint-Thomas; un couvent de Clunistes réformés, sous le nom de Saint-Arnould, et un autre de Capucins; une communauté d'Ursulines; un collége.

En mars 1814, un parti prussien attaqua la ville et fut repoussé par 800 soldats français que les habitants soutinrent bravement.


Ruines de l'église Saint-Thomas à Crépy-en-Valois.

A 4 kil. 1/2 au S. de Crépy se trouve le v. de *Lévignen* (340 hab.), où existe une source minérale, autrefois but de nombreux pèlerinages. Les habitants de Lévignen avaient jadis le singulier privilége de porter les cheveux rasés à la manière des moines.

A 4 kil. de Crépy, on longe à g. la butte boisée de Montigny, dont le point culminant atteint 155 mèt. On traverse ensuite le bois de *Tillet*, dépendant de la *forêt de Betz*, et qui tantôt encadre la voie ferrée, tantôt s'entr'ouvre pour laisser voir, à travers des éclaircies, des collines verdoyantes. Des poteries et des médailles romaines ont été trouvées dans le bois du Tillet. A g., on long la route de Senlis à Villers-Cotterets.

Sur la g. aussi, se trouve *Russy-Montigny* (260 hab.) ; à dr. la route de Nanteuil à Villers-Cotterets, traverse *Gondreville* (152 hab.), où l'on remarque près de l'église, en partie moderne, des restes d'une forteresse qui recouvrait des souterrains très-étendus.

9e STATION. — VAUMOISE.

69 kil. de Paris, 8 kil. de Crépy.

Vaumoise (269 hab.), à 107 mèt. d'alt., situé à l'extrémité du dép. de l'Oise, fait un commerce asse considérable de tourbe et de chaux. — L'*église* est en partie romane (chœur et transsept), en partie moderne (nef); la tour a été bâtie dans le style ogival. Le vieux *cimetière* renferme des sarcophages du moyen âge. — A g. de la voie, un peu au delà de la station, a l'endroit nommé la *Fontaine-aux-Clercs*, ont été trouvés des débris romains.

Les bois qui environnent le chemin de fer, au sortir de la station de Vaumoise, cachent, à dr., le hameau de *Chavres*, dont l'église conserve un portail du XIIe s. Le reste de l'église date des XVe et XVIe s. Chavres était autrefois assez considérable; il fut détruit presque entièrement par les troupes espagnoles en 1652. Des carrières de pierres de taille sont exploitées dans ce village, qui possède une fabrique de sucre. A 1 kil. de la voie, on aperçoit *Vauciennes*, v. de 540 hab. dont l'*église*, en forme de croix, appartient à diverses époques. La nef date du XIIe s., le chœur, à pans coupés, est du XIIIe, ainsi que le croisillon S. et les voûtes. Quelques vitraux sont de 1653. Au-delà de Vauciennes, la dernière commune du départ. de l'Oise, on entre dans le départ. de l'Aisne. — Des bois de haute futaie environnent la voie. — On laisse à g. *Coyolles*. A l'issue d'une tranchée, des maisons se montrent à dr. et à g. C'est *Pisseleux* (192 hab.). Le ruisseau qui coule près de Pisseleux disparaît sous terre, à 2 kil. de sa source, dans un gouffre large de 3 mèt. et forme, 1 kil. plus loin, *l'étang de Coyolles*. Pisseleux, (autrefois Piste-leux, *repaire de loups*) dont on connaît les seigneurs jusqu'à l'an 1178, possède le *château de Noue*, dont l'enceinte, du XVe ou du XVIe s. assez bien conservée, forme un carré de 100 mèt. de côté; ses murs, peu élevés, sont surmontés d'un chemin de ronde avec meurtrières. De distance en distance, de petites tourelles sont construites tant en encorbellement que sur un pilier. La porte forme un petit donjon avec arceaux, fenêtre à croisillon de pierre et pilastres. Près du château, une *ferme* voisine passe pour avoir été le premier château de Noue.

VILLERS-COTTERETS.

78 kil. de Paris, 9 kil. de Vaumoise, 9 kil. de la Ferté-Milon, 1 kil. de Pisseleux.

VOITURES DE CORRESP. pour : — Ambleny (18 kil., 1 fr. 50 c.); — Compiègne, par Pierrefonds (32 kil., 3 fr. et 2 fr. 50 c.), et Neuilly-Saint-Front (21 kil., 2 fr. 50 c. et 2 fr. 25 c.).
HÔTELS : — *du Dauphin*; — *de France*; — *de l'Épée*.

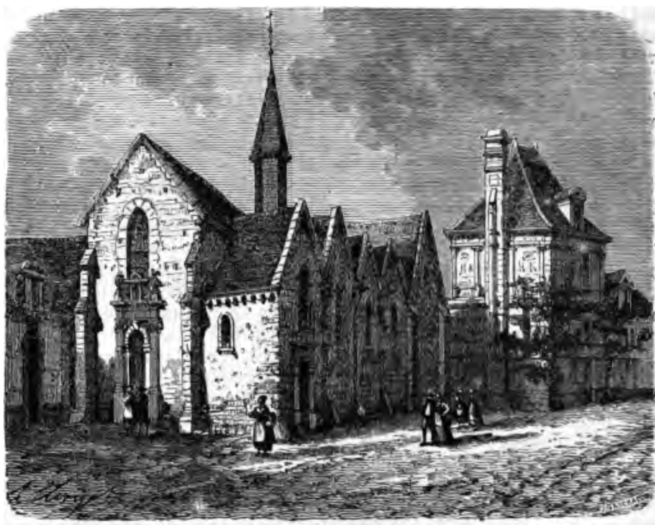
Villers-Cotterets, ch.-l. de c. du dép. de l'Aisne, compte 3396 hab.

Villers-Cotterets (*Villare ad Collum* ou *ad Caudam Retziæ*) paraît tirer son surnom de la forêt voisine qui s'appelait autrefois *forêt de Retz*. Au VIIe s., il s'y établit un prieuré qui devint ensuite l'abbaye de Saint-Remi, composée d'hommes et de femmes. Devenu la propriété de Notre-Dame de Soissons, qui le reçut de Charles le Chauve, ce domaine ecclésiastique fut exploité, au nom de la communauté bénédictine de Notre-Dame, par des moines d'une classe particulière, que le peuple appelait les *rendus* et qui s'occupaient d'agriculture et de commerce. Chaque *rendu* avait sous ses ordres quelques familles de serfs cultivateurs. Notre-Dame de Soissons possédait le tiers du territoire de Villers; le reste était morcelé entre plusieurs seigneuries. Charles de France, comte de Valois, avait à Villers-Cotterets une cense nommée la *male-maison*; il la transforma en un château de plaisance, qu'il préférait à ses autres domaines. Son fils, le roi Philippe VI, affectionna de même cette résidence. Au temps de Charles V, Charles VI et Charles VII, les Bourguignons et les Anglais ruinèrent le château et dévastèrent tout le territoire de Villers-Cotterets. François Ier fit bâtir, à

quelque distance du premier, un nouveau château qui fut admiré comme la plus élégante résidence de France. Le roi commença à l'occuper en 1535; il y fit ensuite de fréquents voyages et y rendit plusieurs ordonnances importantes, notamment celle qui prescrivit, en 1539, qu'à l'avenir les actes publics et les jugements seraient rendus et rédigés en français et que les curés tiendraient, avec l'assistance de notaires, des registres de baptême. Sous les règnes suivants, la cour habita souvent ce château, qui devint ensuite la propriété des ducs d'Orléans. Le duc Louis-Philippe, de 1750 à 1770, consacra près de trois millions à l'embellissement de Villers-Cotterets; la dépense la plus utile fut le creusement des rûs de Thimet, d'Autonne et de Savières pour les rendre flottables.

Les ménétriers de Villers-Cotterets avaient un chef qui portait, par nomination du duc, le titre de « lieutenant général des violons du duché de Valois. »

« Le 27 juin 1815, le maréchal Grouchy, en retraite devant les Prussiens, était arrivé fort tard à Villers-Cotterets. Avant le point du jour, le 28, il leva ses bivacs,



Eglise et restes du château de Villers-Cotterets.

et se dirigea, par Nanteuil, sur Dammartin. « Cependant, son extrême arrière-garde était encore à Villers-Cotterets, quand Pirch l'attaqua et l'en chassa. On avait si mal éclairé le pays, que ce général venait d'enlever, tout près de la ville, une batterie d'artillerie légère : son attaque était une véritable surprise. Au bruit du combat, Grouchy revint au galop et fit soutenir son arrière-garde. Pirch s'était déployé, la gauche au château, la droite à Longpré. La canonnade s'ouvrit, et il essayait en vain de déboucher de Villers-Cotterets, lorsque sa gauche fut subitement prise à dos. En exécutant l'ordre qui lui avait été donné la veille de se porter sur la Ferté-Milon, Vandamme avait porté sa droite sur la chaussée de Soissons à Villers-Cotterets; et c'était lui qui attaquait les Prussiens. Une division d'infanterie aborda la ville, pendant qu'une brigade de cavalerie la tournait. Les Prussiens furent culbutés et rejetés sur Bonneuil, où ils s'engagèrent sur la route de Compiègne à Crespy. Après ce coup de vigueur, Grouchy continua sa retraite vers Nanteuil et Dammartin. » (Charras, *Hist. de la campagne de* 1815.)

L'église de Villers-Cotterets, bâtie au XIIe et au XVIe s., est surmontée d'un petit clocher; à l'intérieur, qui n'offre aucun intérêt, se trouvent des boiseries du XVIe s. — Le *château* a été défiguré par la grande *restauration* et les *embellissements* de 1750. Le corps de logis principal offre une façade de 40 mèt. de longueur, décorée de niches et de sculptures. A l'intérieur, on remarque surtout un magnifique escalier et la chapelle ornée d'une frise admirable. « Après avoir retenti des joyeusetés de Rabelais et des accents de Marot, après avoir été le théâtre des fêtes que François Ier offrit à Charles-Quint, ce château est occupé par un dépôt de mendicité du département de la Seine. » (LAVALLÉE).

L'ancienne *abbaye de Saint-Remi* a été transformée en maison particulière. La *prison* est une construction du XVIe s. Sur la place du Marché s'élève une assez belle *fontaine* alimentée par une source qui se trouve dans la forêt. Le reste des eaux de la ville est amené par plusieurs canaux et aqueducs, d'une distance de plus de 20 kil.

Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802, dans la rue de Lormet. — Un écrivain, peu connu aujourd'hui, mais célèbre au commencement de ce siècle, Demoustier, auteur de *Lettres sur la mythologie*, naquit dans la même ville, en 1760.

La **forêt de Villers-Cotterets** forme une espèce de V dont la pointe est à l'est; elle enclôt le territoire de Villers-Cotterets au N., à l'E. et au S. En s'engageant sur la route de Soissons, on rencontre, à moins de 3 kil., le *rond de Chartres;* de là prenant à dr., puis à g., on arrive au *rond d'Orléans*, d'où (à 2 kil. 1/2) on atteint le *carrefour du Château-Fée*. Là, dit la légende, un docteur de l'Université de Paris, qui voyageait avec un serviteur et qui s'était égaré la nuit dans la forêt, rencontra un manoir fantastique dont le seigneur lui offrit l'hospitalité de très-bonne grâce; on lui mit en main une coupe richement ornée et on lui versa du vin; mais, avant de boire, le docteur fit le signe de la croix au-dessus de la coupe. Tout s'évanouit aussitôt, excepté le précieux hanap, qui lui resta et qu'il vendit pour une grosse somme d'argent. Un autre carrefour, situé à g. de la route de Soissons, le *Carrefour des Fées* ou de *la Belle-Vue*, est à 255 mèt. d'altitude.

Le village de *Dampleux*, autrefois Damleu (saint Leu en est le patron), qui compte 281 hab., est situé à égale distance du chemin de fer de Soissons et de celui de Port-aux-Perches, à 5 kil. et à l'E. de la ville. On s'y rendait autrefois en pèlerinage pour se guérir de la peur. — Au N. E., à 6 kil. de Villers-Cotterets, dans la vallée d'Autonne, à *Vez*, commune du départ. de l'Oise (390 hab.), qui sous le nom de *Vadum*, fut probablement la première capitale du Valois, subsistent dans le domaine de M. Paillet, les ruines remarquables d'un **château** construit au IXe s., restauré et agrandi au XIIIe s. Cette forteresse, comme toutes celles du Valois, fut prise et reprise dans les premières années du XVe s. Charles VII la fit démanteler en 1431. Il reste encore l'enceinte extérieure, la porte à plein cintre, accompagnée de tourelles imposantes, et un bâtiment appelé le vieux château, garni d'une fenêtre ogivale et d'une galerie à màchicoulis avec tourelles et dents de scie. La tour (24 mèt. de hauteur) date de 1400 environ, d'après M. Viollet-le-Duc; elle a la forme d'un pentagone dont deux côtés, très-longs, sont parallèles. Dans la cour se trouvent la prison et la maison de justice bâties au XVIe s. *L'église* de Vez présente des spécimens du style de diverses époques: le portail et le clocher datent de la fin du XIIe s.; le chœur, carré, est du commencement du XIIIe; le lambris de la nef, du XVIe. A la ferme de Saint-Mard, sur

la rive g. de l'Autonne, on trouve un autre édifice de la même époque.

Le petit *chemin de fer industriel de Villers-Cotterets au Port-aux-Perches*, concédé le 6 juin 1836, a 9 kil. de parcours. Ce chemin a été racheté par la Compagnie du chemin de fer du Nord, le 21 juin 1857. Il a deux stations dans la forêt, pour le chargement des bois. A 4 kil. de Villers-Cotterets, il tourne du S. E. au S., aissant à g. *Oigny* (318 hab.), village situé sur un plateau élevé où s'exploitent des carrières de pierre de taille. Il rencontre ensuite, à 2 kil. plus loin, *Silly-la-Poterie* (176 hab.), dont le sol est maigre et infertile. Enfin il arrive au *Port-aux-Perches* (dépendance de Silly-la-Poterie), où il communique avec l'Ourcq, qui commence en cet endroit à être navigable. L'Ourcq naît au S. de Ronchères dans la forêt de Bièze, passe à la Fère-en-Tardenois, reçoi



Ruines de l'abbaye de Longpont.

le ruisseau de Coincy et la Savière, arrose la Ferté-Milon, Mareuil, où commence le canal de l'Ourcq, se grossit de la Grivette, puis du Clignon, entre dans le départ. de Seine-et-Marne, et se jette dans la Marne au-dessous de Lizy, après un parcours de 80 kil.

Excursion à Longpont.

Les archéologues feront bien de reprendre, à Villers-Cotterets, le chemin de fer pour se rendre à la station suivante, *Longpont*, v. de 222 hab. (90 kil. de Paris, 12 kil. de Villers-Cotterets), situé à g. de la voie et à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets. Ils y visiteront les ruines intéressantes d'une **abbaye** de Cîteaux, fondée vers 1130, par Raoul IV, comte de Crépy, pour expier certains crimes qui lui avaient attiré l'excommunication. Les bâtiments claustraux ne furent achevés que vers 1226. L'église, en forme de croix latine,

avait environ 108 mèt. de longueur, 27 mèt. de largeur et 28 mèt. de hauteur sous voûte. Elle fut consacrée le 24 octobre 1227, en présence de saint Louis et de sa mère. Elle est dans un triste état de ruine; il ne reste plus de l'abside et des cinq chapelles du rond-point que les bases des murs et des colonnes. Un triforium simulé régnait au-dessus des grandes fenêtres, et trois grandes roses étaient percées dans les trois pignons. Nous donnons le dessin de la façade occidentale, au midi de laquelle se voit un bâtiment voûté du XIII[e] s., dont une partie est consacrée au culte. Dans cette chapelle sont conservées deux *châsses* renfermant les reliques du B. Jean de Montmirail et le chef de saint Jean l'Aréopagite. M. de Montesquiou, propriétaire des ruines, « a converti un immense corridor en une galerie qui contient un grand nombre de tableaux et d'objets d'art. On y distingue surtout de très-beaux vitraux des XVI[e] et XVII[e] s. »

Une des portes fortifiées de l'abbaye existe encore (XIII[e] s.); elle était munie d'une herse et surmontée de quatre tourelles.

Excursion à la Ferté-Milon.

De la station de Villers-Cotterets à la Ferté-Milon la distance est de 9 kil. Deux omnibus desservent concurremment cette route (1 fr.); mais ils correspondent seulement avec le premier train quittant Paris le matin. Si l'on ne veut pas faire à pied ce trajet de 9 kil. il faut donc partir de Paris de très-bonne heure; car les exigences des loueurs de voitures particulières à Villers-Cotterets sont plus élevées que ne le comporte un aussi faible parcours.

Au sortir de la station de Villers-Cotterets, on tourne à dr. et l'on trouve aussitôt, à côté de la station même, l'excellente route de Villers-Cotterets à Meaux (42 kil.), qui s'engage, à 1 kil., dans une des ailes de la forêt de Villers-Cotterets, superbe de ce côté. Pendant 3 kil. on chemine entre deux admirables massifs de hautes futaies. La route est généralement solitaire; à certaines heures du jour on n'y rencontre de loin en loin que des cantonniers ou des bûcherons. Une maison de garde, récemment construite, est la seule habitation que l'on trouve dans cette traversée de la forêt. A 14 kil. environ au delà de cette maison, une vaste éclaircie laisse apercevoir des deux côtés un espace cultivé et, dans le lointain, à dr., la ferme de *Bourgfontaine*, écart du village de Pisseleux, et qui n'a presque rien conservé d'une chartreuse de même nom, une des plus spacieuses de l'ancienne France, car elle comptait encore 21 frères profès, avec 65 000 livres de revenus, à la Révolution. Charles de Valois en avait commencé (1316) la construction, qui ne fut terminée que dix ans après par Philippe VI. Ce roi y passa des semaines entières et voulut, en mourant, que son cœur y fût transporté. Les calvinistes s'étant emparés de Soissons, en 1567, se mirent à battre la campagne : beaucoup d'habitants des villages, fuyant devant les coureurs huguenots, s'étaient réfugiés à Bourgfontaine, comme dans une forteresse. Mais, après avoir repoussé une première troupe d'assaillants, les moines et les hôtes de la chartreuse furent vaincus. L'ennemi en tua un grand nombre et commit de grands ravages. — A g. se montre une autre maison isolée, dépendant du village d'Oigny (v. p. 377), qui se cache un peu plus loin et du même côté derrière les arbres de la forêt; c'est la *ferme de Baizemont*, dont l'emplacement fut occupé, en 1157, par une petite communauté de Frères qui cédèrent plus tard ce domaine aux chartreux de Bourgfontaine. — On rentre ensuite dans la forêt, et on y parcourt environ 1 kil. Les arbres s'écartent alors à dr. et à g., laissant voir à g. *le Bourg*, simple hameau, qui, avant d'être cédé aux

chartreux, avait eu, du XIIe au XVe s., ses seigneurs particuliers; puis un moulin et la ferme de *Charcy*, autrefois terre seigneuriale. Laissant à dr. *Précy-à-Mont*, petit v. de 202 hab., sur la limite du départ. de l'Oise, dont il fait partie, on descend sur la Ferté-Milon, dont on commence à voir devant soi le faubourg, et à g. les maisons étagées au-dessous des ruines de son château fort. La grande rue du faubourg conduit jusqu'en face du château neuf, dont on aperçoit les grands bâtiments au bout d'une avenue; elle fait alors un coude, continue en ligne droite, traverse l'Ourcq, passe devant la mairie, monte quelques instants, et va tourner au pied du vieux château pour se diriger vers Meaux. On doit la quitter pour monter au S. O., par une petite rue escarpée, et on trouve à g. l'église de Notre-Dame; à dr., le chemin des ruines du château, près desquelles une buvette a été établie.

LA FERTÉ-MILON.

HÔTEL : — *du Sauvage* (bureau d'une des deux voitures de correspondance de Villers-Cotterets; messageries pour Meaux).

La Ferté-Milon, V. de 2018 hab., fait partie du canton de Neuilly-Saint-Front, arrond. de Château-Thierry, départ. de l'Aisne. Située en amphithéâtre sur un coteau (113 mèt. d'altit.), elle est baignée par l'Ourcq, qui serpente gracieusement à travers les prairies. La Ferté-Milon peut se diviser en trois parties : le château, la ville et le faubourg (*la Chaussée*). La ville est séparée par l'Ourcq de la Chaussée, qui doit son nom à une voie romaine venant de Port-aux-Perches (3 kil.) et de Soissons.

L'*église de Notre-Dame* était autrefois consacrée à saint Vulgis, disciple de saint Remi. Son clocher est surmonté de tourelles et d'une flèche. Les voûtes sont ogivales à pendentifs. Le chœur, du XVIe et du XVIIe s., a conservé une belle verrière; mais la nef de dr. en présente une plus belle encore du XVIe s., et celle de g. en a une autre, un peu plus ancienne peut-être et tout à fait intacte, qui représente saint Hubert : celle-ci est d'une richesse et d'une harmonie de couleurs tout à fait remarquables; la composition et le dessin sont également de grand prix.

L'*église de Saint-Nicolas*, dans le faubourg, a aussi d'élégantes tourelles aux angles de son clocher et possède, malgré son délabrement, de magnifiques vitraux du XVe s.

Le *château* (mon. hist.), dont les restes se dégradent chaque jour, complétait le système de défense du pays de Valois, au temps du duc d'Orléans, frère de Charles VI. Il est question d'un fort existant à la même place, vers 880, où les religieux de Sainte-Geneviève de Paris auraient transporté les reliques de leur patronne pour les mettre en sûreté contre les Normands. Ces moines étaient propriétaires du village de *Marizy* (216 hab., sur un plateau au N. E.), à l'occasion duquel il est fait mention du plus ancien seigneur connu de la Ferté-Milon, qui était appelée alors la Ferté-sur-Ourcq. Ce seigneur, nommé Theudon, fut contraint, en 1035, de rendre à ces religieux les revenus de Marizy qu'il percevait indûment. Vers le milieu du XIIe s., le surnom de Milon commence à paraître, mais on ignore qui l'a donné. A cette époque, le château était déjà flanqué de grosses tours et avait reçu un donjon; on y voyait en outre une chapelle dédiée à saint Sébastien, devenu patron des hommes de guerre dans cette partie de la France, depuis que ses reliques avaient été apportées à l'abbaye de Saint-Médard, de Soissons, en 826. Une seconde enceinte renfermait le même espace que les murs actuels de la Ferté, et la demeure fortifiée d'un châtelain. A l'abri de ces murs se forma la haute ville. Les seigneurs étaient les mêmes

que ceux de Crécy. Sous Philippe Auguste, la Ferté fut unie, avec tout le Valois, à la couronne. Louis d'Orléans, frère de Charles VI, devenu duc de Valois, rasa l'ancien château moins une tour carrée, dont les ruines s'appellent encore la *Tour du Roi*, et fit élever celui dont on voit les restes. Le corps de l'édifice formait un quadrilatère regulier; leurs murs avaient 84 pieds de hauteur sur 10 à 18 d'épaisseur, ils étaient garnis de créneaux, de meurtrières et soutenus de grosses tours. Celle de g. tenait à un grand corps de logis de trois étages, contigu lui-même à la Tour du Roi. Un grand donjon et un corps de logis, flanqué de tourelles, dominaient les autres parties du château. Presque partout régnaient deux étages de caves, de galeries et de salles souterraines. Au niveau du rez-de-chaussée des bâtiments, une magnifique plate-forme était soutenue par des murs massifs qui servaient de contreforts aux voûtes des souterrains. — Ce château, sous le règne de Charles VII, fut pris deux fois par les Bourguignons, et réparé sous Louis XI, en même temps qu'une partie des maisons de la ville. Les ruines du château de la Ferté sont peu connues; elles obtiennent rarement la visite des touristes, bien qu'elles ne soient pas sans intérêt, même après que l'on a vu celles de Pierrefonds et de Coucy.

Vers 1540 commencèrent, dans le Valois, des assemblées fréquentes de *sabbatiers*; la Ferté eut de nombreux *chevaucheurs de ramons*, c'est-à-dire des sorciers et sorcières qui, au sabbat, tenaient un balai (un *ramon*) entre leurs jambes. Pendant les guerres de religion, la Ferté fut investie plusieurs fois par les Huguenots, qui ne purent la prendre. Un aventurier, à la tête de quelques brigands, fut plus habile et s'empara du château; mais les habitants de la Ferté surprirent cette troupe qui fut, jusqu'au dernier homme, passée au fil de l'épée. Les Ligueurs occupèrent le château en 1589, et, commandés par Antoine de Saint-Chamant, s'y défendirent si bien que, en 1594, Henri IV, après les avoir assiégés en vain, finit, de guerre lasse, par acheter le gouverneur et sa garnison; mais il fit démanteler la place. Enfin, c'est à la Ferté-Milon que s'est passée une aventure d'où est venu un dicton populaire. Henri II de Bourbon, père du grand Condé, était seigneur de Muret, en Valois. Voulant affermer une de ses propriétés, il se rend incognito chez un notaire de la Ferté, nommé Arnould Cocault. Le prince, reçu par la femme du tabellion, demande à parler au maître du logis, apprend que celui-ci est à table, insiste pour être introduit en sa présence : « Faut ben qu'Arnould daîne, » répond sèchement la ménagère. Le prince dut attendre, à la porte de l'étude, le bon plaisir de Cocault et ne se fâcha point: « Faut ben qu'Arnould daîne, » répéta-t-il en riant, lorsque ensuite, ayant décliné ses qualités, il vit le notaire épouvanté. On conserve à la Ferté-Milon le bail, à la date du 11 avril 1611, qui fut rédigé ce jour-là par ordre de Condé.

Le *château neuf* (aujourd'hui à M. Potel), construit par les propriétaires du vieux fort, les ducs d'Orléans, se fait surtout remarquer par ses dépendances. La rivière d'Ourcq arrose les prairies du parc.

La Ferté-Milon est la patrie de Jean Racine, dont la *statue*, adossée à la mairie, est due à David (d'Angers).



Embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

CHEMINS DE FER DE L'EST.

SECTION XIV.

DE PARIS A MEAUX.

L'**embarcadère** des chemins de fer de l'Est, construit d'après les plans de M. Duquesney, s'élève à l'extrémité septentrionale du boulevard de Strasbourg. Sa forme est celle d'un rectangle long de 150 mèt. et large de 30 mèt. Sur chacun des grands côtés s'étend une galerie à deux étages, terminée à chaque extrémité, sur la façade, par un pavillon. Un péristyle à colonnes relie les deux pavillons bâtis en avant-corps. Une horloge élégante surmonte ce péristyle et sert d'appui à deux gracieuses statues : la Seine et le Rhin. Au-dessus d'une belle rosace en fer et en verre, la ville de Strasbourg est représentée assise dans une chaise curule.

C'est sous le vestibule que s'ouvrent à g. les salles d'attente, qui s'éten-

1. *Embarcadère*, à l'extrémité du boulevard de Strasbourg.

15 *départs* par jour de Paris pour Meaux. Pour les heures de départ, qui

dent, le long du quai du départ, sur une partie du côté g. Elles ont une superficie totale de 485 mèt. Presque en face de la *Bibliothèque des chemins de fer*, dans le vestibule, se distribuent les billets; au milieu se déposent et s'enregistrent les bagages; le côté dr. tout entier est réservé à l'arrivée. Le long du bâtiment qui renferme la salle des bagages a été établie une large marquise, sous laquelle les omnibus et les voitures peuvent charger à couvert les voyageurs et les bagages.

La *gare des voyageurs* occupe une superficie de 5 hect. 60 ares. Pour se rendre de cette gare à celle de *la Villette*, qui comprend les ateliers, les remises et la *gare des marchandises* proprement dite (29 hect. 46 ares), on passe sous la rue La Fayette et le boulevard des Vertus.

Au sortir de la gare des marchandises, on remarque : à dr., les entrepôts, les usines et l'église de la Villette, les buttes Chaumont, et, au-dessus des buttes Chaumont, les deux tours de l'église de Belleville, les nouveaux *abattoirs* de la ville de Paris, et à g. de nombreux établissements industriels. Puis, on franchit successivement le chemin de fer de ceinture, le canal Saint-Denis, la route de Paris à Maubeuge, et les fortifications. On voit à g. (1 kil.) le *fort d'Aubervilliers;* à dr., Pantin, les Prés-Saint-Gervais et le fort de Romainville.

1re STATION. — PANTIN.

6 kil. de la gare de Paris, 3 kil. de Noisy-le-Sec, 7 kil. de Notre-Dame de Paris, 1 kil. du Pré Saint-Gervais. 5 kil. de Bondy, 7 kil. 500 mèt. de Saint-Denis, 2 kil. de Romainville.

Pantin est un ch.-l. de c. du départ. de la Seine (8563 hab.), qui n'a

varient, consulter les *Indicateurs* de la semaine.

La *durée du trajet* est de 50 min. et 1 h. par les trains express, de 1 h. 25 min. par les trains omnibus.

Dist. kil.	Stations.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Pantin	» 60	» 40	» 20
9	Noisy-le-Sec	1 »	» 75	» 55
11	Bondy	1 »	» 75	» 55
13	Le Raincy	1 45	1 10	» 80
15	Gagny	1 70	1 25	» 90
19	Chelles	2 15	1 60	1 15
28	Lagny	3 15	2 35	1 70
37	Esbly	4 »	3 05	2 10
45	Meaux	4 »	3 20	2 10

La Compagnie de l'Est délivre des billets d'aller et retour, valables pour un jour, non de Paris aux stations suivantes, mais des stations suivantes à Paris :

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Pantin	1 »	» 70	» 35
Noisy-le-Sec	1 50	1 10	» 95
Bondy	1 60	1 20	1 »
Le Raincy	2 20	1 60	1 35
Gagny	2 50	1 80	1 55
Chelles	3 20	2 30	1 95
Lagny	4 70	3 40	2 90
Esbly	6 20	4 60	3 90
Meaux	7 60	5 50	4 »

Stations d'omnibus spéciaux dans Paris. Départ, 45 min. avant l'heure de départ des trains du chemin de fer : — rue du Bouloi, 9 ; — boulevard Sébastopol, 34, et rue Quincampoix, 47 et 49 ; — place de la Bastille (gare du chemin de fer de Vincennes) ; — place Saint-Sulpice, 6 ; — rue Basse-du-Rempart, 50 (boulevard des Capucines, près du Grand-Hôtel). Ces bureaux se chargent des expéditions par grande et par petite vitesse.

La lettre B des omnibus conduit de Chaillot au boulevard de Sébastopol; — la lettre K (du Collége de France à la Chapelle) passe dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, à quelques pas de l'embarcadère (prendre à dr.); — la lettre *L* (de la place Saint-Sulpice à la Villette) passe dans la rue du Faubourg-Saint-Martin, à quelques pas également de l'embarcadère (prendre à g.).

Un *service spécial de voitures* a été établi dans la gare de Paris. De bonnes voitures de remise à quatre places, dites *Strasbourgeoises*, stationnent dans la cour des arrivages, et sont à la disposition des voyageurs avec ou sans bagages. En cas de plaintes ou de réclamations, s'adresser directement à la Compagnie de l'Est, en lui remettant le numéro de la voiture.

N. B. Ces voitures ont même tarif que les *remises*. Les voitures de place ordinaires stationnent en dehors de la grille.

rien de remarquable que ses carrières, dominées par le fort de Romainville.

La Guimard eut à Pantin une maison de plaisance où Marmontel lui adressa une épître qui jouit d'une certaine vogue au XVIIIe s.

La *fête patronale* de Pantin se célèbre le deuxième dimanche d'août.

Laissant à g. *Bobigny* (561 hab.), village déjà mentionné en 700, on croise le *canal de l'Ourcq*, la route de Paris à Metz, et la route de Saint-Denis à Romainville, situé à dr. sur la colline, au delà du fort de ce nom.

2e STATION. — NOISY-LE-SEC.

9 kil. de la gare de Paris, 3 kil. de Pantin, 11 kil. de Saint-Denis, 2 kil. de Bobigny, 2 kil. de Bondy, 1 kil. 1/2 de Romainville, 3 kil. de Rosny.

Noisy-le-Sec, v. de 2976 hab., bâti au pied du coteau de Romainville, possède une *église* du XVIe s. et de nombreuses maisons de campagne. Il eut pour seigneurs Enguerrand de



Embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

Marigny, qui fut pendu au gibet de Montfaucon, dressé par lui-même, et le cardinal Jean la Balue, inventeur de ces cages de fer, dans l'une desquelles Louis XI le fit enfermer, au château de Loches, pour le punir de ses trahisons.

« Noisy-le-Sec, dit Lebeuf d'après les *Mémoires de l'Estoile*, fut un des lieux où le roi Charles IX permit l'exercice de la religion protestante. »

On laisse à dr. la ligne de Mulhouse, que nous suivrons jusqu'à Nangis (*V.* ci-dessous).

3e STATION. — BONDY.

2 kil. de Noisy-le-Sec, 11 kil. de Paris. Bondy est à 1 kil. de la station, 4 kil. de Villemomble, 3 kil. de Bobigny, 5 kil. de Livry, 5 kil. de Pantin, 11 kil. de Saint-Denis.

On trouve à la station de Bondy des *omnibus* pour Bondy (10 c.).

Bondy, v. de 1458 hab., est situé dans une plaine fertile, près du canal de l'Ourcq, sur la route de terre de Paris à Metz, et à l'entrée de la forêt à laquelle il a donné son nom. Cette

dent, le long du quai du départ, sur une partie du côté g. Elles ont une superficie totale de 485 mèt. Presque en face de la *Bibliothèque des chemins de fer*, dans le vestibule, se distribuent les billets; au milieu se déposent et s'enregistrent les bagages; le côté dr. tout entier est réservé à l'arrivée. Le long du bâtiment qui renferme la salle des bagages a été établie une large marquise, sous laquelle les omnibus et les voitures peuvent charger à couvert les voyageurs et les bagages.

La *gare des voyageurs* occupe une superficie de 5 hect. 60 ares. Pour se rendre de cette gare à celle de *la Villette*, qui comprend les ateliers, les remises et la *gare des marchandises* proprement dite (29 hect. 46 ares), on passe sous la rue La Fayette et le boulevard des Vertus.

Au sortir de la gare des marchandises, on remarque : à dr., les entrepôts, les usines et l'église de la Villette, les buttes Chaumont, et, au-dessus des buttes Chaumont, les deux tours de l'église de Belleville, les nouveaux *abattoirs* de la ville de Paris, et à g. de nombreux établissements industriels. Puis, on franchit successivement le chemin de fer de ceinture, le canal Saint-Denis, la route de Paris à Maubeuge, et les fortifications. On voit à g. (1 kil.) le *fort d'Aubervilliers;* à dr., Pantin, les Prés-Saint-Gervais et le fort de Romainville.

1re STATION. — PANTIN.

6 kil. de la gare de Paris, 3 kil. de Noisy-le-Sec, 7 kil. de Notre-Dame de Paris, 1 kil. du Pré Saint-Gervais, 5 kil. de Bondy, 7 kil. 500 mèt. de Saint-Denis, 2 kil. de Romainville.

Pantin est un ch.-l. de c. du départ. de la Seine (8563 hab.), qui n'a

varient, consulter les *Indicateurs* de la semaine.

La *durée du trajet* est de 50 min. et 1 h. par les trains express, de 1 h. 25 min. par les trains omnibus.

Dist. kil.	Stations.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Pantin	» 60	» 40	» 20
9	Noisy-le-Sec	1 »	» 75	» 55
11	Bondy	1 »	» 75	» 55
13	Le Raincy	1 45	1 10	» 80
15	Gagny	1 70	1 25	» 90
19	Chelles	2 15	1 60	1 15
28	Lagny	3 15	2 35	1 70
37	Esbly	4 »	3 05	2 10
45	Meaux	4 »	3 20	2 10

La Compagnie de l'Est délivre des billets d'aller et retour, valables pour un jour, non de Paris aux stations suivantes, mais des stations suivantes à Paris :

	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Pantin	1 »	» 70	» 35
Noisy-le-Sec	1 50	1 10	» 95
Bondy	1 60	1 20	1 »
Le Raincy	2 20	1 60	1 35
Gagny	2 50	1 80	1 55
Chelles	3 20	2 30	1 95
Lagny	4 70	3 40	2 90
Esbly	6 20	4 60	3 90
Meaux	7 60	5 50	4 »

Stations d'omnibus spéciaux dans Paris. Départ, 45 min. avant l'heure de départ des trains du chemin de fer : — rue du Bouloi, 9 ; — boulevard Sébastopol, 34, et rue Quincampoix, 47 et 49 ; — place de la Bastille (gare du chemin de fer de Vincennes) ; — place Saint-Sulpice, 6 ; — rue Basse-du-Rempart, 50 (boulevard des Capucines, près du Grand-Hôtel). Ces bureaux se chargent des expéditions par grande et par petite vitesse.

La lettre B des omnibus conduit de Chaillot au boulevard de Sébastopol; — la lettre K (du Collége de France à la Chapelle) passe dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, à quelques pas de l'embarcadère (prendre à dr.); — la lettre L (de la place Saint-Sulpice à la Villette) passe dans la rue du Faubourg-Saint-Martin, à quelques pas également de l'embarcadère (prendre à g.).

Un *service spécial de voitures* a été établi dans la gare de Paris. De bonnes voitures de remise à quatre places, dites *Strasbourgeoises*, stationnent dans la cour des arrivages, et sont à la disposition des voyageurs avec ou sans bagages. En cas de plaintes ou de réclamations, s'adresser directement à la Compagnie de l'Est, en lui remettant le numéro de la voiture.

N. B. Ces voitures ont même tarif que les *remises*. Les voitures de place ordinaires stationnent en dehors de la grille.

rien de remarquable que ses carrières, dominées par le fort de Romainville.

La Guimard eut à Pantin une maison de plaisance où Marmontel lui adressa une épître qui jouit d'une certaine vogue au XVIIIe s.

La *fête patronale* de Pantin se célèbre le deuxième dimanche d'août.

Laissant à g. *Bobigny* (561 hab.), village déjà mentionné en 700, on croise le *canal de l'Ourcq*, la route de Paris à Metz, et la route de Saint-Denis à Romainville, situé à dr. sur la colline, au delà du fort de ce nom.

2e STATION. — NOISY-LE-SEC.

9 kil. de la gare de Paris, 3 kil. de Pantin, 11 kil. de Saint-Denis, 2 kil. de Bobigny, 2 kil. de Bondy, 1 kil. 1/2 de Romainville, 3 kil. de Rosny.

Noisy-le-Sec, v. de 2976 hab., bâti au pied du coteau de Romainville, possède une *église* du XVIe s. et de nombreuses maisons de campagne. Il eut pour seigneurs Enguerrand de Marigny, qui fut pendu au gibet de Montfaucon, dressé par lui-même, et le cardinal Jean la Balue, inventeur de ces cages de fer, dans l'une desquelles Louis XI le fit enfermer, au château de Loches, pour le punir de ses trahisons.

« Noisy-le-Sec, dit Lebeuf d'après les *Mémoires de l'Estoile*, fut un des lieux où le roi Charles IX permit l'exercice de la religion protestante. »

On laisse à dr. la ligne de Mulhouse, que nous suivrons jusqu'à Nangis (*V.* ci-dessous).



Embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

3e STATION. — BONDY.

2 kil. de Noisy-le-Sec, 11 kil. de Paris. Bondy est à 1 kil. de la station, 4 kil. de Villemomble, 3 kil. de Bobigny, 5 kil. de Livry, 5 kil. de Pantin, 11 kil. de Saint-Denis.

On trouve à la station de Bondy des *omnibus* pour Bondy (10 c.).

Bondy, v. de 1458 hab., est situé dans une plaine fertile, près du canal de l'Ourcq, sur la route de terre de Paris à Metz, et à l'entrée de la forêt à laquelle il a donné son nom. Cette

forêt, d'une contenance de 2018 hect., était regardée jadis comme un repaire de bandits; elle n'est aujourd'hui fréquentée que par des chasseurs ou des promeneurs; ceux-ci doivent avoir soin toutefois d'éviter le voisinage d'un vaste établissement que la ville de Paris y a fondé pour recevoir les matières transportées chaque nuit au *dépotoir* de la Villette.

Deux légendes bien connues se rattachent à l'histoire de la forêt de Bondy : le meurtre de Childéric II par Bodilon, et le combat du chien de Montargis contre l'assassin de son maître, Aubry de Montdidier.

Le *château* actuel de Bondy est entouré d'un très-beau parc.

Les talus s'abaissent, et bientôt on découvre à g. l'ancien parc du **Raincy**, que le chemin de fer traverse.

4e STATION. — LE RAINCY.

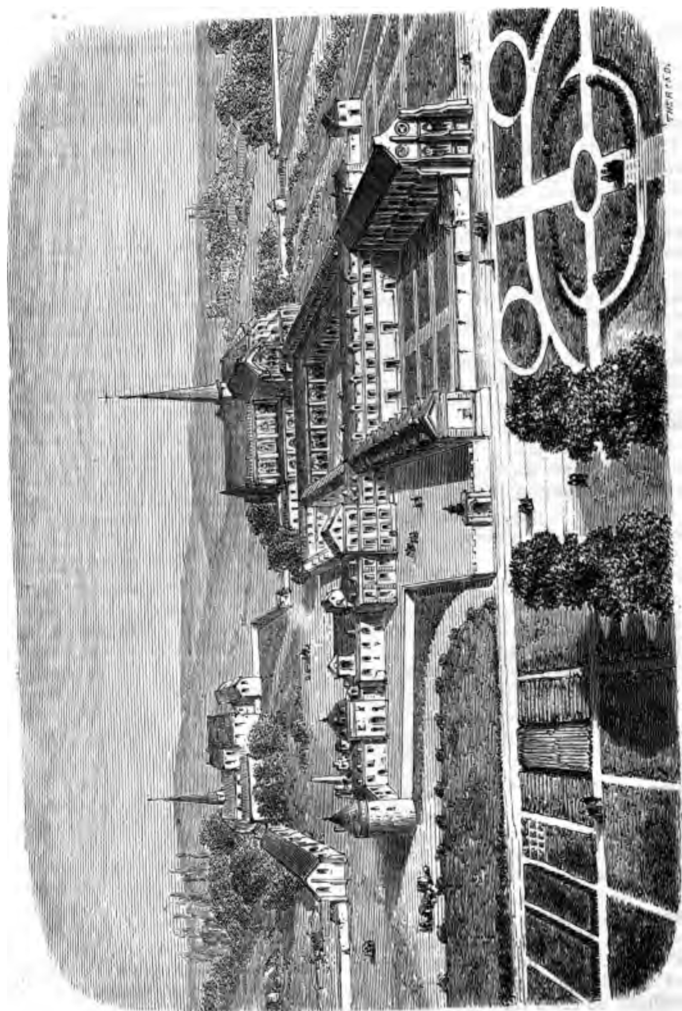
13 kil. de la gare de Paris, 2 kil. de Bondy.

Voitures de corresp. pour : — Villemomble, 1 kil., 10 c., et Livry, 5 kil., 25 c. (pour les voyageurs qui n'ont pas un billet de correspondance; *V.* p. 360, le service de Paris à Livry).



Château du Raincy.

Le Raincy, qui forme avec Livry une c. de 2918 hab., fut, jusqu'au XVIIe s., une abbaye de Bénédictins. Jacques Bordier, conseiller du roi, la remplaça par un magnifique château qui lui coûta, dit-on, 4 500 000 livres. Le duc d'Orléans l'acheta en 1750 et en transforma le jardin en parc anglais. Pendant la Révolution, le Raincy fut destiné, en vertu d'un décret, à servir, ainsi que les maisons royales, *aux jouissances du peuple, et à former des établissements utiles à l'agriculture et aux arts.* Achetée successivement par M. Auguin de Livry, par M. Perrin, entrepreneur des jeux, par le célèbre fournisseur Ouvrard, cette belle propriété revint au duc d'Orléans, lors de la Restauration. Le château fut démoli sous Louis-Philippe. En 1848, elle fut saccagée; les décrets des 22 janvier et 27 mars 1852 la firent rentrer dans le domaine de l'É-



L'abbaye de Chelles d'après une ancienne gravure.

tat; elle a été enfin acquise par une société financière qui est parvenue à y créer un village. Une paroisse y a déjà été érigée. L'*église*, sans architecture et sans style, ne se distingue que par son clocher des maisons de campagne qui l'environnent; mais elle est agréablement située au bord d'un étang ombragé d'arbres. Les *ruines* du château de Jacques Bordier se trouvent sur les bords de la route du Raincy à Livry; on les voit, avant d'arriver à l'église, à dr., près de la maison de M. Demolard, traiteur ; mais elles n'offrent qu'une masse informe où l'on distingue à peine quelques traces de voûtes.

La route du Raincy à Livry a été décrite p. 361. L'église du Raincy est à 2 kil. 1/2 de celle de Livry.

Villemomble, v. de 860 hab., est situé à dr. et à 1 kil. du chemin de fer, près de la lisière S. de la forêt de Bondy et sur un petit affluent de la Marne. L'*église* date de 1699.

En deçà de Gagny, on entre dans le départ. de Seine-et-Oise.

5e STATION. — GAGNY.

1 kil. 1/2 du Raincy, 15 kil. de la gare de Paris. Gagny est à 500 mèt. de la station, 3 kil. de Montfermeil, 1 kil. de la porte du Raincy appelée porte de Chelles.

VOITURES DE CORRESP. pour : — (35 c.) Montfermeil, (40 c.) Clichy, (50 c.) Coubron et (50 c.) Courtry.

Gagny, v. de 1347 hab., possède de belles maisons de campagne et une *église* dont le chœur et les collatéraux remontent au XIIIe s.

Une route, longue de 3 kil., conduit de Gagny à Montfermeil (p. 361).

Après avoir laissé Gagny à g., on laisse à dr. la Maison-Blanche, puis le Chesnay. Mais déjà on est entré dans une longue tranchée perreyée. Au milieu de cette tranchée, on pénètre dans le département de Seine-et-Marne, puis, quand les talus cessent d'intercepter la vue, on domine, du haut d'un remblai élevé, de vastes prairies bordées de peupliers.

6e STATION. — CHELLES.

4 kil. de Gagny, 19 kil. de la gare de Paris. Chelles est à 1 kil. de la station, 3 kil. de Gournay, 3 kil. de Montfermeil.

CORRESP. pour : — Chelles (1 kil., 15 c.); — Torcy (8 kil.), par Gournay et Champs; — Villevaudé (8 kil.), par le Pin.

Chelles, v. de 1914 hab., est situé près de la Marne, à g. du chemin de fer. Ses environs présentent d'agréables promenades. C'était, au VIe s., une *villa royale* à laquelle les crimes de Frédégonde donnèrent une triste célébrité. De nos jours encore, dans une prairie voisine du chemin de fer, on voit une grosse pierre (mon. hist.), dite d'abord *pierre de Chilpéric*, et depuis, *Croix de Sainte-Bauteur*. Ce fut là, d'après la tradition, que Landry, poussé par Frédégonde dont il était l'amant, tua Chilpéric Ier (584). Le palais de Chelles, tour à tour habité et délaissé par les rois de la première et de la seconde race, tomba en ruine sous les Capétiens.

Dans le voisinage de la demeure royale s'élevait une **abbaye**, fondée par sainte Clotilde, au commencement du VIe s., et rebâtie au VIIe par la reine sainte Bathilde, qui y mourut religieuse en 680. L'abbaye de Chelles, dont il ne reste plus que des ruines, eut souvent pour abbesses des femmes du plus haut rang, entre autres Hégilwige, mère de l'impératrice Judith de Bavière, et Gisèle, sœur de Charlemagne, qui y fut inhumée. Après avoir subi une foule de vicissitudes, elle fut prise et ravagée par les Anglais en 1358, détruite en partie par la foudre au commencement du XVe s., pillée de nouveau par les Anglais en 1429, presque entièrement renversée, en 1559, par un horrible ouragan, et encore une fois restaurée et dirigée, comme à son origine, par des princesses et même par une fille de roi

Marie-Henriette de Bourbon, fille naturelle d'Henri IV. Elle eut enfin pour abbesse, en 1719, une fille du Régent, Louise-Adélaïde de Chartres, âgée de quatorze ans, laquelle, au dire de sa grand'mère, Élisabeth-Charlotte, avait de vrais goûts de garçon.

L'*église* de Chelles, dont le chœur, du XIIIe s., a été réparé en 1772, possède : un maître-autel sculpté ; un beau Christ en bois ; quelques bancs provenant de l'abbaye ; cinq châsses en bois doré et argenté, magnifiquement travaillées, où sont renfermés, entre autres reliques, les corps de sainte Bathilde, de sainte Bertille, de sainte Radegonde, de saint Genès, archevêque de Lyon, et le chef de saint Éloi, évêque de Noyon. Deux chaussures de sainte Bathilde sont aussi conservées dans le trésor de l'église.

De nombreux sarcophages et d'autres antiquités ont été découverts dans les environs de Chelles, au lieu dit le *Camp des Sarrasins*.

Au delà de Chelles, on aperçoit à g. le v. de *Brou* (125 hab.). Des champs succèdent aux prairies et aux bois de peupliers. On traverse ensuite une longue tranchée au sortir de laquelle on longe la rive dr. de la Marne, puis on voit à g. *Pomponne* (396 hab.; château ; église ruinée du XIIIe s.).

7e STATION. — LAGNY.

9 kil. de Chelles, 28 kil. de Paris, 2 kil. de Pomponne, 1 kil. de Thorigny, 3 kil. de Montévrain, 3 kil. de Conches.

CORRESP. pour : — Annet (50 c.); — Fresnes (50 c.); — Charny (75 c.); — Ferrières (50 c.); — Jossigny (50 c.); — Villeneuve-le-Comte (75 c.); — Montévrain (45 c.); — Chessy (55 c.); — Chalifert (65 c.); — Coupvray (65 c.); — Chigny (25 c.); — Chanteloup (35 c.); — Villeroy (75 c.).

HÔTELS et restaurants près de la station.

Lagny, ch.-l. de c. de 3988 hab., est agréablement situé sur la rive g. de la Marne. Un pont à tablier de bois, d'aspect pittoresque, et un pont de pierre le relient à la rive dr.

Lagny, dont les Normands avaient pillé et détruit le monastère rétabli depuis, fut fortifié dans le cours du XIIIe s. Un concile s'y était tenu en 1142. Il tomba, en 1358, au pouvoir des Anglais, qui le brûlèrent; sous Charles VII, il soutint deux siéges en 1431 et en 1432, et força chaque fois les Anglais à la retraite. Une querelle, survenue entre les moines et l'abbé, nommé Jacques Brouillard, attira au bourg un nouveau siége pendant lequel les habitants se distinguèrent par leur valeur.

Pierre d'Orgemont, chancelier de Charles V, est né à Lagny.

Lagny fait un commerce considérable de grains, de farines, de fromages de Brie, de plâtre, de bois, de chanvre, de bestiaux, de volailles. Ses établissements industriels se composent de moulins construits selon le système anglais, d'une fabrique d'orge perlé, d'une manufacture d'albâtre, d'une imprimerie dont les cinq presses mécaniques sont mues par l'eau.

En arrivant de la station à la place de Lagny, on trouve à g. une *porte* fortifiée du XIIIe s. conduisant à la mairie, et à dr., en face de cette porte, la *rue Saint-Furcy*, où l'on ira visiter l'intéressante façade d'une *église* ruinée du XVe s. Au milieu de la place s'élève une *fontaine*, formée d'un vaste bassin circulaire, et de deux chapiteaux placés à peu près aux deux extrémités du diamètre, et d'où l'eau tombe dans le bassin par des mascarons. Ce curieux monument, qui remonte au moins au XIVe s., a été restauré en 1807. De la fontaine, on voit à sa g., près d'un bâtiment de l'ancien monastère qui sert de mairie et de caserne de gendarmerie, la façade moderne de l'**église** (mon. hist.), autrefois abbatiale, composée uniquement d'un **chœur** magnifique, dont le plan, conçu dans les premières années du XIIIe s., fut exécuté jusqu'à l'appui des fenêtres supérieures; mais au XIVe s., les ressources ayant manqué, les travaux furent interrompus, et, vers le XVIe s., l'édifice fut couvert d'une lourde voûte, qui vient d'être remplacée

dans une restauration bien entendue, par une voûte du style du XIIIe s. Les dispositions larges et ingénieuses de ce chœur, digne d'une cathédrale, fourniront un beau sujet d'études aux architectes. Des débris de l'église primitive (XIIe s.) sont très-apparents au mur intérieur de la façade.

De Lagny, on peut faire une excursion à (10 kil.) Ferrières. On prend, au S. de Lagny, un chemin tracé sur les hauteurs qui dominent la rive g. de la Marne. Après avoir traversé un petit plateau, on redescend dans un vallon où on laisse à dr. *Gouvernes* (374 hab.; *église* du XIIIe s.), et, à g., le *château Deuil*. — A mi-côte du versant opposé de ce vallon se trouve *Guermantes* (3 kil.), v. de 166 hab. A l'O., entre Guermantes et *Bussy-Saint-Martin* (254 hab.; *église* du XIIIe s.; *château de Rentilly*, du XVIIe s., entouré d'un beau parc), s'élève un beau *château*



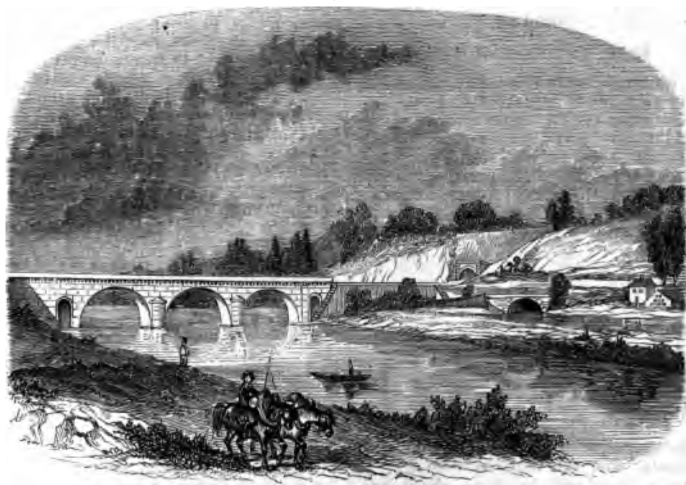
Lagny.

en pierres et en briques, de la fin du XVIIe s., dont le parc a été, dit-on, dessiné par Le Nôtre. Il appartient à Mme de Dampierre. On longe le parc, au delà duquel on aperçoit, à dr. (5 kil.), *Bussy-Saint-Georges*, v. de 553 hab., qui a conservé une tour cylindrique, du XVIe s., en pierres et en briques. Le chemin redescend ensuite à l'entrée de Ferrières, près de l'église (*V.* section XV : station d'Ozouer-les-Ferrières).

On pourra aller aussi visiter (14 kil. S. E.; voit. de corresp., 75 c.) à **Villeneuve-le-Comte**, v. de 875 hab., une belle **église** (mon. hist.) du XIIIe s., formée de trois nefs avec absides; la nef centrale éclairée par des œils-de-bœuf percés au-dessus d'un beau triforium. Le portail était décoré de sculptures, malheureusement mutilées. Villeneuve-le-Comte est à 7 kil. de Mortcerf (section XVI).

Le chemin de fer, longeant la rive dr. de la Marne, traverse *Dampmart* (667 hab.). Sur la rive g., se montrent les fours à chaux et à tuiles de l'ingénieur civil Vincent, qui a organisé un des premiers en France la fabrication des tuyaux de drainage. La voie s'engage ensuite dans une tranchée assez haute, puis décrit une forte courbe avant d'atteindre le coteau de *Chalifert* (271 hab.), dans le flanc duquel apparaissent les ouvertures de deux souterrains : l'un, à dr., par lequel débouche le canal de Chalifert; l'autre, à g., celui où l'on pénètre après avoir traversé la Marne sur le beau pont de Chalifert.

Au sortir du *tunnel*, long de 168 mèt., mais qui a été l'un des ouvrages de la ligne les plus difficiles à exécuter, on entre dans un riant bassin. La Marne, qui a fait un coude, serpente sur la g.; à dr. se montre le *château de Coupvray*.



Pont de Chalifert.

8e STATION. — ESBLY.

37 kil. de Paris, 9 kil. de Lagny, 10 kil. de Crécy.

VOITURES DE CORRESP. pour (50 c.) Trilbardou et Crécy.

Esbly, v. de 416 hab., situé sur le Grand-Morin, possède une *église* construite à la fin du XVIIe s. — Les environs produisent un vin fort estimé des gens du pays et qui a fait donner le surnom de *Petit Bourgogne* au coteau sur lequel il se récolte.

La voiture qui conduit à (10 kil.) Crécy longe la rive g. du Grand-Morin, en laissant à dr. Coupvray et *Montry* (beau château) et, au delà de *Saint-Germain-les-Couilly*, passe sur la rive dr., à (4 kil.) *Couilly*, v. de 642 hab., dont l'église conserve des parties très-anciennes.

Crécy (1057 hab.), sur le Grand-Morin, est une ville très-ancienne, qui était autrefois fortifiée de doubles remparts flanqués de 56 tours, dont deux, la tour *Fallot* et la *Grosse-Tour*, sont encore conservées. — L'*église* actuelle a été construite à la

fin du XIVe s. sur l'emplacement d'une chapelle féodale du XIIe s. dont il reste quelques vestiges. — L'*hôtel de ville* est flanqué d'une tour qui servit d'abord de prison et qui est aujourd'hui consacrée aux audiences de la justice de paix. — Une belle *promenade*, plantée de 4 rangées d'arbres, s'étend au N. de la ville.

La Marne franchie, la voie ferrée court entre la Marne et le canal latéral de Chalifert à dr., et le canal de l'Ourcq à g.

MEAUX.

45 kil. de Paris, 8 kil. d'Esbly.

CORRESP. pour : — Lizy-sur-Ourcq (17 kil.); — Puisieux (14 kil.); — Acy-en-Multien (19 kil.; église romane remarquable); — May (18 kil.; église des XIIe et XIIIe s.; ruines d'un château); — Crouy-sur-Ourcq (23 kil.; clocher roman); — Mareuil-sur-Ourcq (26 kil.).

BUFFET : — à la gare.

HÔTELS : — *Grignon;* — *des Trois-Rois.*

Meaux, V. de 11 343 hab., ch.-l. d'arrond. du départ. de Seine-et-Marne et siége d'un évêché, est divisée par la Marne en deux parties inégales et contournée au N. par le canal de l'Ourcq.

Ancien chef-lieu des *Meldi*, petit peuple gaulois, cette ville prit au Ve s. le nom de *Meldæ*, d'où est venu celui de Meaux. Après la conquête romaine, elle devint, sous les empereurs, le chef-lieu d'une cité et fut administrée par un comte ressortissant d'un *præses* qui résidait à Sens. Plus tard, capitale de la Brie, elle dépendit du royaume d'Austrasie, jusqu'au commencement du VIIe s., époque à laquelle Clotaire II réunit toute la monarchie sous un même sceptre. Bâtie alors dans le lieu qu'occupent les faubourgs de Chage et de Saint-Faron, elle fut détruite, au VIIIe s., par les Normands, et reconstruite sur son emplacement actuel. Elle appartint successivement aux comtes de Vermandois et aux comtes de Champagne. Après la réunion de la Brie et de la Champagne à la couronne, elle eut ses vicomtes particuliers. Le comte Henri lui donna, en 1179, une charte communale. Jeanne de Bar, en 1435, l'apporta en dot au comte de Saint-Pol, connétable de France, livré perfidement par le duc de Bourgogne à Louis XI, qui lui fit trancher la tête en place de Grève. Parmi les vicomtes de Meaux figure Maximilien de Béthune, duc de Sully, ministre et ami d'Henri IV.

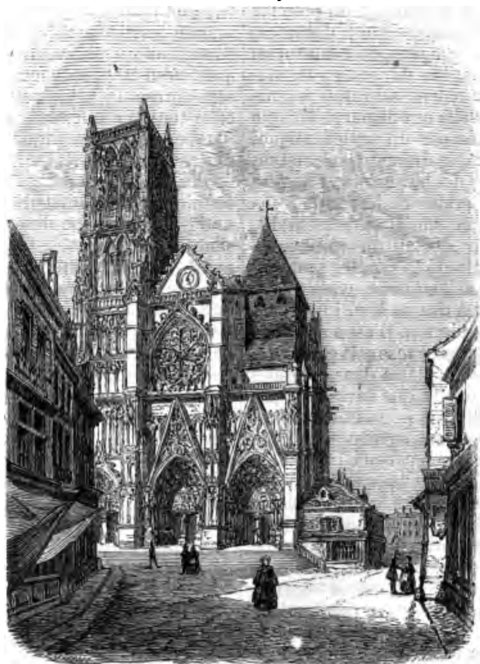
Pendant l'insurrection de la Jacquerie, 9000 *Jacques* et un corps de troupes parisiennes, qui avaient été introduits à Meaux par Soulas, maire de la ville, y furent défaits et massacrés par le comte de Foix, le captal de Buch et le seigneur de Hangest. Les vainqueurs pillèrent la cathédrale, incendièrent le château, les maisons des chanoines et celles des bourgeois; quinze jours après, le feu continuait encore ses ravages. Deux fois, dans le XVe s., la ville de Meaux fut prise par les Anglais et reprise par le comte de Richemont. La Réforme, à son début, y trouva de nombreux partisans. « Dès l'année 1520, dit, en effet, M. J. Bastide dans son résumé des *Guerres de la Réforme*, il s'était formé à Meaux une petite société de lettrés, dont le goût était blessé par la grossièreté des moines, et la raison disposée à critiquer les doctrines religieuses qui avaient enfanté tant d'abus. Faber d'Étaples, professeur de théologie, et l'évêque Guillaume Briçonnet étaient les chefs de cette société. » Aussi, Meaux fut pendant toute la période des guerres de la Réforme un des centres les plus actifs de propagation des doctrines nouvelles, qui, du reste, y trouvèrent également des adversaires acharnés. Pendant cinquante ans, ce fut une succession continuelle de violences, de pillages, d'exécutions couronnées par la plus horrible de toutes, la Saint-Barthélemy. Meaux fut la première des villes au pouvoir de la Ligue qui ouvrit ses portes à Henri IV, en 1594. Elle vit, en 1652, ses environs ravagés par l'armée de Lorraine, qui marchait sur Paris. Pendant la campagne de 1814, les alliés y furent tour à tour vainqueurs et vaincus. Ils la traversèrent plusieurs fois en 1815 et l'écrasèrent de réquisitions.

On compte, jusque vers le milieu du XIIIe s., sept conciles à Meaux; Frédéric, empereur d'Allemagne, fut excommunié dans le dernier, qui se réunit en 1240.

Deux hommes célèbres, à des titres bien différents, administrèrent le diocèse de Meaux : Antoine Duprat, le ministre de François Ier, et Bossuet.

Meaux est la patrie de Simon Festu, l'un de ses évêques, et de Sauvé de Lanoue, auteur de *la Coquette corrigée.*

A la sortie même de la gare, on se trouve sur une charmante *promenade*, ornée de pelouses, de corbeilles de fleurs et de plantations d'arbres. Limitée au S. O. par la Marne, cette promenade, remarquablement entretenue, se continue vers le N. par un beau boulevard qui contourne la ville, passe sous les jardins du palais épiscopal, et, après avoir traversé à l'E. la place Henri IV, vient aboutir à la Marne. En suivant l'allée qui, du chemin d'accès de la gare, coupe la promenade en diagonale, on atteint bientôt la place de l'Hôtel-de-Ville. Là, une rue s'ouvrant sur le côté g.



Cathédrale de Meaux.

de la place, et où se trouve la sous-préfecture, conduit dans la *Grande rue*, en face de la cathédrale.

La **cathédrale** (mon. hist.), dédiée à saint Étienne, se présente en façade sur une place comprise entre le palais épiscopal et la Grande rue, au côté g. de laquelle se développe l'aile méridionale. L'église actuelle occupe l'emplacement d'une église élevée au XIe s., mais dont il ne reste rien aujourd'hui. Ses parties les plus anciennes remontent au XIIe s., à savoir : les six arcades inférieures du chœur, les bases et les chapiteaux de quelques colonnes de la nef. Depuis cette époque, la construction s'est continuée jusqu'au XVIe s., en passant par

la période du style gothique flamboyant, dont la riche ornementation domine dans tout le monument, qui a malheureusement perdu une partie de ses sculptures extérieures. La façade offre trois *portails* à voussures profondes; le portail central et celui de dr. sont terminés par un gable délicatement découpé, et s'élevant jusqu'à la hauteur du premier étage. Les voussures sont décorées, ainsi que les tympans, de sculptures, très-endommagées du reste ; les statues qui occupaient autrefois les niches des portails ont disparu. Chaque porte, divisée par un pilier auquel s'appuyait originairement une statue, présente une double entrée. Une rose à compartiments flamboyants, inscrite dans une grande ogive, remplit, au-dessus du portail du milieu, la partie centrale de la façade, bien caractérisée par les deux contre-forts qui s'élèvent à dr. et à g. jusqu'à la naissance du pignon. Il est à regretter que le bas de cette rose soit grossièrement empâté de plâtre dans les vides des compartiments, que devraient remplir de riches vitraux entre les fines arêtes de la pierre. L'ogive contenant la rose est couronnée par une balustrade au-dessus de laquelle s'élève le pignon triangulaire de la nef. Dans ce pignon a été placée une horloge, dont le cadran produit un effet très-disgracieux. Le portail de g., dont la voussure extérieure est à contre-courbes, est moins élevé que les deux autres. La tour du N., seule exécutée, a 70 mèt. de hauteur. Les premiers étages offrent, jusqu'à la naissance du pignon, une décoration uniforme très-riche; les deux étages supérieurs sont percés, le premier de deux fenêtres ogivales trilobées, et le second de deux autres ouvertures en ogives fermées par des auvents. De la plate-forme de cette tour (310 marches), on aperçoit, à 45 kil. de distance, lorsque le temps est clair, les hauteurs de Montmartre et du Mont-Valérien. Le portail de dr. devait être également surmonté d'une tour; mais cette tour, qui n'a jamais été construite, se trouve remplacée par un pauvre clocher carré peu élevé, désigné sous le nom de *tour noire*.

En redescendant la Grande rue, on a sur la g. l'aile méridionale de la cathédrale, la seule que l'on puisse voir dans son ensemble, l'aile du N., non moins remarquable, étant en grande partie cachée par des constructions parasites. L'aile méridionale, dont la grande fenêtre du transsept forme la principale décoration, offre toute la splendeur du gothique flamboyant. Cette immense verrière du transsept, qu'il faut surtout voir de l'intérieur, est magnifique. Elle se termine, au sommet de l'ogive, par une petite rose que dessinent des losanges enlacés avec un goût charmant. La porte latérale, à voussures très-marquées, comme celles de la façade, a conservé ses statues et les bas-reliefs du tympan : mais tous les personnages en ont été décapités pendant la Révolution.

La restauration de la cathédrale de Meaux a été commencée en 1854. Les fenêtres des collatéraux, du chœur et des chapelles du sanctuaire, sont déjà entièrement reconstruites, et les fondations, qui n'avaient pas une profondeur suffisante, ont été reprises.

A l'intérieur, l'édifice (84 mèt. 35 c. de longueur, 41 mèt. de largeur et 31 mèt. 50 c. de hauteur sous voûte) présente l'ensemble le plus harmonieux. Il se compose d'une nef principale, de deux bas côtés d'une grande élévation, d'un beau transsept et, enfin, du chœur et du sanctuaire.

La nef, formée de cinq travées, est séparée des bas côtés par des colonnes accouplées s'élevant jusqu'à la voûte, où elles se prolongent en nervures. Les arcades sont surmontées d'un triforium de différents styles, qui s'étend également autour du transsept. Le chœur, la partie la plus remarquable de l'église, comprend trois travées indiquées de chaque

côté, comme dans la nef dont elles continuent ainsi le système d'architecture, par des colonnes élancées montant jusqu'à la voûte; entre chaque travée, et formant la clôture du chœur, sur les bas côtés, se trouve un double étage d'arcades ogivales, simples au premier rang, géminées au second rang, et supportées de chaque côté par quatre piliers trapus cantonnés de colonnes engagées. Ce système de séparation du chœur et des bas côtés prolongés est d'un très-beau caractère. Là encore, malheureusement, des aménagements fâcheux cachent presque complètement cette belle combinaison architecturale; à l'intérieur du chœur, les boiseries, auxquelles sont adossés les bancs des chanoines, en dérobent presque entièrement la vue, et, dans le côté latéral de dr., toute la clôture est enfouie dans une épaisse muraille de plâtre; on ne peut en apprécier l'effet que dans le côté latéral de g., où elle est restée complétement dégagée. Le sanctuaire, autour duquel rayonnent sept chapelles, est éclairé par autant de hautes fenêtres.

La cathédrale de Meaux compte un grand nombre de *chapelles* latérales, la plupart du XVIII[e] s. Parmi celles (soit de ce temps, soit d'une époque antérieure) qui méritent une attention particulière, nous citerons : — dans le bas côté de dr., à la hauteur du chœur, la *chapelle de la Vierge*, décorée de colonnes cannelées que surmonte un fronton coupé, d'une lourdeur extrême, et la *chapelle de Sainte-Geneviève*, qui renferme la dalle tumulaire de Guillaume de Saint-Remi, chanoine et docteur (XIV[e] s.). Il est représenté expliquant les psaumes à un auditoire qui se presse autour de lui; — un peu plus bas, parallèlement à la nef, la *chapelle* fondée par *Jean Rose* au XIV[e] s.; elle renferme sa tombe et celle de sa femme; tous deux sont représentés par un relief, légèrement indiqué au trait sur un des côtés de la chapelle; les vêtements sont en marbre noir, et la tête, les mains et les pieds, ainsi que deux anges groupés aux angles de la pierre sépulcrale, en marbre blanc; — la *chapelle de Saint-Martin*, ornée de panneaux peints sur bois par Senelle, et représentant différentes scènes de la vie du saint; il serait à souhaiter qu'on enlevât le confessionnal qui couvre à g. le plus important de ces panneaux, ou du moins qu'on en diminuât la hauteur; dans la chapelle de Saint-Martin se trouve la *tombe* de Jean Phelipeaux, grand vicaire de Bossuet; — dans le bas côté de g., la *chapelle des fonts baptismaux* (statues de la Vierge et de sainte Élisabeth); — puis, en remontant vers le chœur, une *chapelle* renfermant la *tombe* du chantre Jean de Marcilly, son fondateur, et une Annonciation du XVIII[e] s.; — et enfin, à la hauteur même du chœur, une *chapelle* du XVIII[e] s., d'une disposition assez élégante; elle est dédiée à *saint Éloi*, et offre pour principale décoration un tableau représentant la mort de ce saint.

De chaque côté du chœur, s'élève un autel en boiserie et carton-pierre, auquel vient se rattacher une première et belle grille, à hauteur d'appui, qui ferme le chœur à la limite du transsept; une seconde grille, d'une très-riche exécution, en fer doré et bronzé, placée au commencement de ce siècle, sur la ligne des dernières stalles, forme une deuxième clôture.

Le *buffet d'orgues*, construit en 1627, repose sur une magnifique arcade, décorée de compartiments cintrés trilobés, avec frise de feuillage et balustrade à compartiments flamboyants; hardiment jetée d'un côté de la nef à l'autre, elle forme ainsi à l'entrée de l'église une sorte de vestibule intérieur.

Parmi les autres détails secondaires, mais très-intéressants, que renferme encore la cathédrale de Meaux, nous citerons : — la charmante pe-

tite porte du xv[e] s., connue sous le nom de *porte Maugarni*, qui s'ouvrait sur le cloître des chanoines, à g. de la partie du bas côté N. correspondant au chœur; — en face même de cette porte, et adossée au chœur, la *statue* en marbre blanc de *Philippe de Castille*, fils de Philippe de Castille, seigneur de Chenoise, et de Catherine de Ligny, mort à Briare en 1627 (il est revêtu de son armure et agenouillé); — les *vitraux* coloriés de la fenêtre du transsept méridional; ceux de la fenêtre du fond du sanctuaire, et enfin la *chaire*, très-simple d'ailleurs, mais refaite avec les panneaux de celle où s'était fait entendre la voix éloquente de Bossuet.

Le grand évêque, on le sait, a été inhumé dans la cathédrale de Meaux; de plus, un *monument* commémoratif y a été élevé à sa mémoire dans le côté latéral de dr., entre les autels de la Vierge et de Sainte-Geneviève. Ce monument se compose d'une statue de l'illustre prélat, posée sur un grand socle en marbre de couleur; Bossuet est représenté assis, revêtu des habits pontificaux, et la main droite étendue vers le chœur, comme par un mouvement oratoire. Ce monument, érigé en 1822, est dû au sculpteur Rutxiel. La tombe du grand orateur chrétien est indiquée par une plaque de marbre noir, sur laquelle une inscription latine en lettres d'or rappelle les hautes dignités et l'éloquence de l'évêque de Meaux. Elle est encadrée entre les dalles du chœur, à g. du trône épiscopal, à l'entrée même du sanctuaire.

Bossuet avait été inhumé en 1704; mais, au moment où les travaux de restauration, dont la cathédrale est l'objet, allaient commencer, en 1854, Mgr Allou, évêque de Meaux, voulut profiter de cette circonstance pour rechercher le cercueil de Bossuet. Après quelques fouilles opérées dans le sanctuaire et dans le chœur, on reconnut aux armes du prélat et à une inscription tracée sur une plaque de cuivre, le cercueil en plomb, long de 1 mèt. 78 cent., renfermant les précieux restes. Mgr Allou voulait s'arrêter là; mais, cédant aux instances qui lui étaient adressées, et peut-être à son propre désir, bien naturel d'ailleurs, il fit découvrir la tête. « Le couvercle enlevé, dit un des spectateurs de cette étrange cérémonie, n'offrit d'abord qu'un amas confus de plâtre et de son qu'on enleva avec des précautions infinies. Bientôt, sous une quadruple enveloppe de toile épaisse et forte, on voit se dessiner vaguement les formes du visage!... Enfin, l'opération est terminée.... Voici Bossuet tel que la mort l'a fait après un siècle et demi! La fermeture hermétique du cercueil, l'embaumement dont il a été l'objet, ont préservé ce visage des ravages ordinaires : il n'a rien de repoussant. La vie est bien loin sans doute, mais ce n'est pas toute la mort. » Le cercueil, dont le couvercle en plomb avait été remplacé momentanément par une glace, resta pendant deux jours exposé aux hommages empressés des fidèles. Le 16 novembre 1854, il fut replacé dans le caveau qu'il occupait depuis 150 ans, et au-dessus fut alors scellée l'ancienne plaque de marbre noir, déplacée en 1724.

Une porte, qui s'ouvre dans le bas côté septentrional, met l'église en communication, par un passage conduisant au palais épiscopal, avec la sacristie et la salle capitulaire où a lieu la réception des chanoines. Ces constructions accessoires qui ne présentent, du reste, rien de bien curieux, ont le grave inconvénient, comme nous l'avons dit, de cacher en grande partie l'extrémité du transsept au N.

Le **Palais épiscopal** (mon hist.), abrité, en quelque sorte, par la cathédrale, qui le domine de son aile septentrionale, a son entrée, par une grille fort simple, sur la place de la Cathédrale, au côté g. de la façade. Cet édifice, placé entre une cour d'honneur, du côté de la cathédrale, et un beau jardin donnant sur l'un des principaux boulevards de Meaux, présente sur la cour une façade d'un style sévère, un peu nu, et coupée au milieu par une sorte de grand pavillon en saillie où s'ouvre la porte principale. Il est composé de parties de dates différentes, et dont quelques-

unes, très-intéressantes, ont vraisemblablement servi autrefois d'habitations aux chanoines. Les appartements de l'évêque, situés au premier étage, sur le jardin, ont, ainsi que l'aile g. du même côté, la physionomie régulière et un peu froide que présentent les grands hôtels du XVIIe s.; mais ils reposent sur des constructions d'une origine bien antérieure. Ce sont d'abord d'anciennes salles basses à voûtes en ogives dont les arêtes vont retomber sur un pilier central isolé. Aujourd'hui ces salles sont occupées par les cuisines, les resserres et une orangerie. Ces salles, soit qu'elles aient formé des pièces consacrées aux réunions capitulaires, ou des réfectoires, ont un caractère remarquable. Si l'on passe de là dans le jardin, on voit se dessiner sur une portion de la façade, au rez-de-chaussée, une suite d'arcades ogivales dont les retombées viennent s'appuyer sur d'élégantes colonnes à chapiteaux finement sculptés. Ces arcades, évidemment ouvertes autrefois, devaient se prolonger sur toute l'étendue du bâtiment et éclairer par leurs larges baies un cloître ou une galerie. Quelle qu'ait été leur destination, elles sont encore d'un charmant effet, et il serait à souhaiter qu'on pût leur rendre toute leur valeur en les dégageant de la bâtisse qui remplit leur cadre. Le *jardin*, faisant suite à la demeure épiscopale et dessiné, dit-on, par le Nôtre, se termine au N. par une vaste et belle *terrasse*, plantée d'arbres et de fleurs, qui est établie sur une portion des anciens remparts, d'où elle domine le boulevard Jean-Rose. On y découvre une jolie vue : à g., sur les coteaux qui s'élèvent au N. O. de Meaux et sur le chemin de fer; en face de soi, sur le boulevard et sur de jolies maisons de plaisance ; en se retournant, on embrasse du regard, dans tout son développement, l'aile septentrionale de la cathédrale. A l'extrémité de cette terrase, au S. E., sur le terre-plein d'un ancien bastion, s'élève un petit *pavillon* que Bossuet avait fait construire et dont la salle principale formait un cabinet de travail. « Une tradition, dit M. A. Carro, rapporte du moins qu'il allait, avec un valet de chambre, se confiner là pour huit jours, quinze jours même, comme dans une retraite inviolable. » Le salon où venait ainsi se recueillir l'évêque de Meaux, est revêtu de boiseries brunes et garni de deux ou trois fauteuils dont le style, il faut bien l'avouer, rappelle plutôt le XVIIIe s. que le XVIIe. A la suite de ce bâtiment, qui n'a, du reste, aucun caractère architectural, s'étend une étroite allée d'ifs où Bossuet aimait, dit-on, à se promener, et qu'il aurait parcourue avec le grand Condé, ajoute la tradition, dans une visite que lui fit ce prince. Nous mentionnerons encore, dans le palais épiscopal, l'élégante *chapelle particulière* de l'évêque, au premier étage, et nous terminerons



Cabinet de Bossuet.

en signalant, au moins à titre d'innovation singulière, le plan incliné en briques qui remplace l'escalier et monte jusqu'aux étages supérieurs de l'édifice. Il est à présumer que ce moyen d'accès bizarre a été établi pour épargner, autant que possible, la fatigue de monter aux jambes affaiblies de quelque prélat, peut-être de Bossuet lui-même, dans ses dernières années.

Le *bâtiment* dit *de la Maîtrise* (mon. hist.), édifice de forme massive, situé au côté N. du chevet de la cathédrale, rue Notre-Dame, s'appuie à de hauts contre-forts, et porte une tourelle à chacun de ses quatre angles. Celles du N. E. et du S. O. sont seules à peu près conservées; il ne reste plus que la partie inférieure des tourelles du S. La façade occidentale présente un grand arc surbaissé d'un dessin très-élégant, sous lequel s'ouvre une porte donnant accès dans une salle basse. Il supportait autrefois un bel escalier qui conduisait au premier étage, aujourd'hui remplacé par un escalier à simple balustrade en bois. Le bâtiment de la Maîtrise, à la construction duquel on a assigné diverses dates et dont on a voulu faire remonter certaines parties au XIe et au XIIe s., présente, selon M. de Caumont, qui en a fait un examen spécial, tous les principes de construction usités au XIIIe s. « Je me suis livré, dit cet éminent archéologue (*Bulletin monumental*, t. XVII), à quelques conjectures sur la destination de cet édifice. Après avoir constaté qu'il appartenait au chapitre, je me suis demandé s'il renfermait les salles de l'officialité, la bibliothèque, les archives, etc., ou si c'était tout simplement un de ces magasins destinés à contenir le produit de dîmes en blé, en vin, en laines, etc., que le chapitre percevait annuellement.

« Ces grands magasins, qui existent encore près de quelques-unes de nos abbayes, autorisaient cette supposition, et pourtant les quatre tours qui flanquent les angles du bâtiment et son plan parfaitement régulier lui donnent un caractère de noblesse qui me font croire que c'étaient les bâtiments de l'officialité....

« Quatre étages occupent la hauteur de l'édifice. Le premier étage, en contre-bas, se compose d'une magnifique salle fort élevée dont les voûtes en ogive la divisent sur la longueur en cinq travées partagées par quatre colonnes cylindriques qui reçoivent au centre les arceaux des voûtes et divisent l'espace en deux nefs ou galeries. Cette salle souterraine recevait le jour par des ouvertures carrées que l'on distingue à un mèt. environ au-dessus du sol de la rue; même ordonnance se répète au rez-de-chaussée...; le second étage n'est pas voûté; un plancher droit en bois de chêne vient reposer sur des colonnes mono-cylindriques au nombre de quatre, comme dans les deux étages inférieurs.... le dernier étage sous les combles, moins élevé que les autres, avait beaucoup moins d'importance. » Le bâtiment est percé de fenêtres de caractère différent, ouvertes entre les contre-forts; les plus grandes et les mieux conservées sont celles du premier et du second étage, ou plus exactement du rez-de-chaussée et du premier étage, l'étage souterrain ne pouvant être considéré comme un rez-de-chaussée. C'est à la façade de l'E. que l'on se rend le mieux compte de l'ensemble de la disposition décorative extérieure du bâtiment de la Maîtrise qui est, après la cathédrale et l'évêché, le monument le plus curieux de Meaux.

Nous indiquerons encore spécialement : — 1° les substructions que l'on remarque à la base même de la vieille muraille qui soutient la terrasse du jardin épiscopal. Ces parties inférieures de construction, où se distingue un chaînage en briques, remontent, selon M. de Caumont, à l'époque gallo-romaine; — 2° une ancienne porte

donnant sur la Marne et d'où l'on a une vue pittoresque sur les deux grands établissements de meunerie qui s'avancent à dr. et à g. jusqu'au milieu de la rivière. Cette porte, qui est évidemment un reste des fortifications du moyen âge, se trouve à l'une des extrémités de la rue de la Juiverie, aboutissant par son autre extrémité à la Grande rue en face de la cathédrale; — 3° le terre-plein en *terrasse* sur lequel s'élèvent aujourd'hui le palais de justice et ses dépendances, que l'on aperçoit à dr. quand on entre dans la ville en venant du chemin de fer. Cette lourde terrasse, maintenue par une épaisse muraille, indique l'emplacement du château fort de Meaux.

Parmi les édifices modernes, nous mentionnerons : — l'*hôtel de ville*, construit vers 1840 et renfermant la bibliothèque de la ville (17 000 vol.). Sur le perron qui règne au devant de l'édifice, a été placé un mortier en fer, à demi rongé par le temps, et pris sur les Anglais au XVe s., lorsqu'ils vinrent assiéger Meaux; — le *séminaire*, vaste bâtiment du XVIIe s., dont le chemin de fer effleure l'angle à la sortie de la gare; — et enfin, au N. E. de la ville, l'*Hôtel-Dieu*, qui se recommande par son excellente distribution : Il forme un parallélogramme entourant une cour intérieure, et environné lui-même par un jardin. L'ancien Hôtel-Dieu, qui s'élevait à dr. de la Grande rue, en face de la cathédrale, a été remplacé par des maisons particulières, et il n'en reste plus qu'une salle, transformée en magasin de spiritueux.

L'*église* paroissiale *Saint-Nicolas*, les anciens bâtiments de l'*église des Cordeliers* (abside du XIIIe s.), du *couvent des Bénédictines*, affectés à des services militaires, ne méritent pas une visite; mais on parcourra certainement avec plaisir la riante promenade et les beaux boulevards qui enveloppent Meaux dans leurs lignes de verdure. — Dans le quartier du Marché, une nouvelle *église*, du style roman, a été consacrée en 1864.

Le sol du chemin de fer étant plus élevé que celui de la ville, on a, à dr. en entrant dans la gare et en la quittant, une vue assez complète de Meaux, notamment des moulins sur la Marne, des promenades, du séminaire et de la cathédrale, dont la courbe décrite par la voie permet de voir très-distinctement la façade et l'aile septentrionale.

Il se tient à Meaux, le samedi de chaque semaine, un *marché* considérable de grains. De nombreux moulins à blé, mus par la Marne, y fabriquent annuellement 140 000 quintaux métriques de farine pour l'approvisionnement de Paris. Il s'y vend, chaque année, en moyenne, 3 200 000 kilog. de fromage de Brie. Une féculerie, dont le produit annuel est de 200 000 kilog., une fonderie de cuivre, une filature de coton (8500 broches, 120 ouvriers, 20 chevaux-vapeur), des scieries, des tanneries, et divers autres établissements complètent le mouvement industriel et commercial de cette ville.

Le **Canal de l'Ourcq**, qui, en deçà de sa prise d'eau à Mareuil, vient longer au N. la ville de Meaux, a été ouvert en vertu d'un arrêté du 13 août 1802. Son développement total est de 109 kil. 063, ainsi divisés : 1° rivière d'Ourcq canalisée du Port-aux-Perches à Mareuil, 11 127 mèt.; 2° canal de l'Ourcq depuis Mareuil jusques et y compris le bassin de la Villette, 96 736 mèt.; 3° dérivation navigable du Clignon, 1200 mèt. — La pente totale, depuis le Port-aux-Perches jusqu'au bassin de la Villette, est de 15 mèt. 50 cent., dont 6 mèt. 62 cent. sur la partie canalisée et 8 mèt. 88 cent. sur le canal proprement dit. La pente de 6 mèt. 62 cent. est rachetée par 5 écluses de 5 mèt. de largeur et de 63 mèt de longueur; celle de 8 mèt. 88 cent. par 5 écluses de 3 mèt. 20 cent. sur 58 mèt. 80 cent. — Le tirant d'eau normal est de 1 mèt. 20 cent.; mais on ne navigue guère qu'à l'enfoncement de 90 cent. La charge ordinaire des bateaux est de 50 tonnes; celle des bateaux accélérés de 30 à 40 tonnes. Pour les ba-

teaux ordinaires, la traction a lieu à bras d'hommes, ou au fil de l'eau à la descente, et par chevaux à la remonte. Les bateaux accélérés sont halés à la descente comme à la remonte. La durée du trajet du Port-aux-Perches à la Villette est de trois jours à la descente et de cinq à la remonte.

Deux autres canaux, celui de Cornillon et celui de Chalifert, sont plus spécialement utilisés par la ville de Meaux. — Le *canal de Cornillon*, dont la longueur est de 425 mèt., abrége de près de 800 mèt. la navigation sur la Marne. On évalue à plus de 40 000 tonnes le bois qu'il transporte annuellement. — Le *canal de Chalifert* a été entrepris en vertu de la loi du 19 juillet 1837. De Meaux, son point de départ, à Chalifert, où il rejoint la Marne, il abrége de 16 962 mèt. la distance à parcourir par les bateaux.

SECTION XV.

DE PARIS A NANGIS.

(CHEMIN DE FER DE MULHOUSE [1].)

A Noisy-le-Sec (2e station, *V.* p. 383), la ligne de Nangis (Mulhouse) se sépare de la ligne de Meaux (Strasbourg) pour se diriger vers le S. On laisse d'abord à dr. le h. de *Merlan;* un peu plus loin on voit, sur la g., Villemomble (p. 386).

3e STATION. — ROSNY.

13 kil. de Paris, 4 kil. de Noisy-le-Sec, 3 kil. de Montreuil-sous-Bois, 5 kil. de Vincennes, 5 kil. de Neuilly-sur-Marne (par la grande route), 3 kil. 1/2 de Fontenay-sous-Bois, 2 kil. 1/2 de Villemomble.

Rosny, v. de 1999 hab., est dominé par le fort qui porte son nom et au S. duquel se trouve le *château Montreau*. Du plateau appelé *la Pelouse*, situé à 2 kil. de Rosny (à g. de la voie ferrée), mais dans la commune de Neuilly-sur-Marne, on découvre de beaux points de vue. A sa base méridionale s'étendent les nouvelles constructions de Neuilly-sur-Marne.

4e STATION. — NOGENT-SUR-MARNE.

4 kil. de Rosny, 17 kil. de la gare de Paris. Nogent-sur-Marne est à 11 kil. 1/2 de Paris, 2 kil. de Fontenay, 4 kil. de Vincennes, 2 kil. 1/2 du Petit-Bry, 5 kil. 1/2 de Noisy-le-Grand, 4 kil. de Neuilly-sur-Marne, 3 kil. de Joinville-le-Pont.

VOITURES DE CORRESP. pour : — Petit-Bry (3 kil.; 25 c. en sem., 35 c. le dim.) et Noisy-le-Grand (6 kil.; 35 c. en sem., 40 c. le dim.).

Quand on a quitté la station de Rosny, on traverse la route de terre,

1. *Embarcadère*, à la gare de Strasbourg.

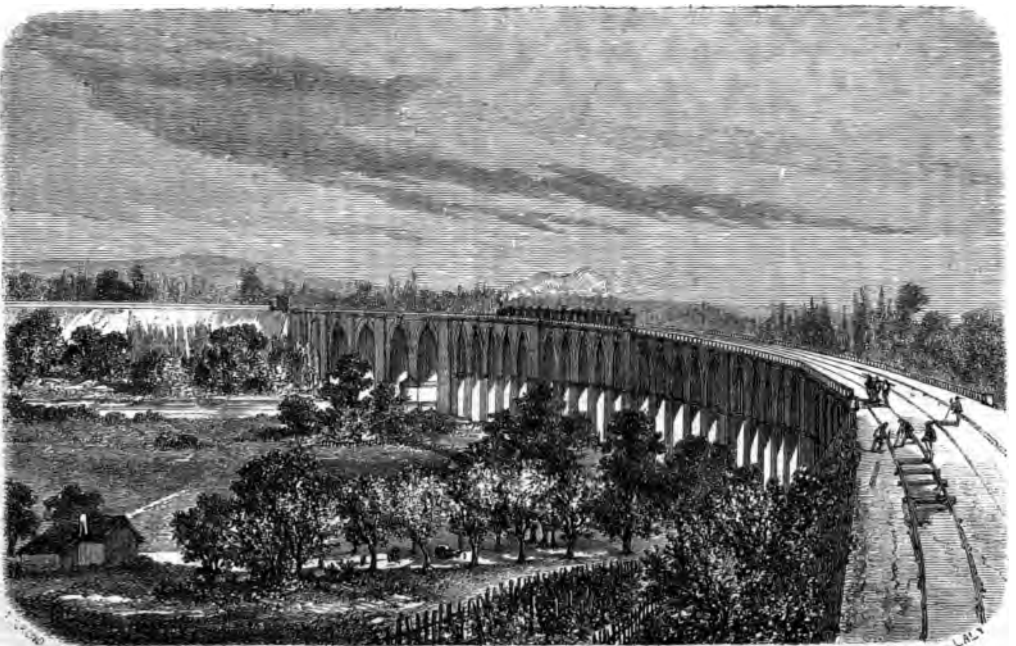
8 *départs* par jour en semaine; 15 le dimanche pour Nogent. 6 trains seulement s'arrêtent à Pantin; *durée du trajet*, 1 h. 35 min. et 2 h. 15 min.

Pour les *omnibus spéciaux*, *V.* p. 382.

Prix des places.

	1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
6 Pantin............	0 60	0 40	0 20
9 Noisy-le-Sec.	1 »	0 75	0 55
13 Rosny............	1 25	0 90	0 60
17 Nogent...........	1 25	0 90	0 60
21 Villiers...........	1 70	1 20	0 85
28 Émerainville.......	2 50	1 80	1 25
33 Ozouer-la-Ferrière.	3 05	2 20	1 60
39 Gretz.............	3 70	2 75	1 95
44 Villepatour.......	4 30	3 15	2 25
49 Ozouer-le-Voulgis..	4 85	3 55	2 50
53 Verneuil..........	5 30	3 90	2 70
59 Mormant..........	5 95	4 40	3 20
65 Grand-Puits.......	6 65	4 90	3 55
70 Nangis...........	7 20	5 35	3 85

Billets d'aller et retour pour toutes les



Viaduc de Nogent-sur-Marne.

puis on croise la route de Paris à Lagny.

Nogent-sur-Marne (4976 hab.) existait déjà au VII[e] s. Sous les Carlovingiens, le pays dont ce centre de population faisait partie fut divisé en plusieurs fiefs. Il y eut le fief de *Plaisance*, le fief des *Moineaux*, le fief du *Pereux*, etc. Aujourd'hui encore, on voit, au bas de Nogent, à g. de la route de Bry-sur-Marne, un château, qui s'appelle le château du *Pereux*, le parc en a été récemment dépecé. Plaisance n'est plus qu'un quartier de Nogent, et le château, après avoir été la demeure des rois capétiens, a fait place depuis longtemps à des maisons particulières. Le coteau qui dominait la Marne, au S. de Nogent, s'appelait *Beauté*, sans doute à cause du magnifique panorama que l'on y découvre. On voit de là une partie du bois de Vincennes, la presqu'île de Saint-Maur presque tout entière, Bonneuil, Sucy, Chenevières, Champigny, Bry-sur-Marne, Noisy-le-Grand. Le premier objet qui attire l'attention, quand on regarde la vallée, est le *Moulin de Beauté*, qui portait déjà ce nom au XII[e] s. Au-dessus du Moulin, Charles V avait fait bâtir un château, *qui estoit*, dit Christine de Pisan, *un moult notable manoir*. Il affectionnait ce séjour, et y reçut, en 1378, l'empereur Charles IV son oncle. Il y mourut le 16 septembre 1380. Charles VII en fit don à sa maîtresse Agnès Sorel. En 1465, Charles de France, duc de Berry, frère de Louis XI, et en révolte ouverte contre ce monarque, vint s'y loger, et y reçut les députés de la ville de Paris, conduits par l'évêque. Ce château a été démoli au XVI[e] s.

stations de Paris à Nangis et *vice versa*; pour Nogent : 1[re] cl., 2 fr.; 2[e] cl., 1 fr. 50 c.; 3[e] cl., 1 fr.; pour Nangis : 1[re] cl., 10 fr. 70 c.; 2[e] cl., 7 fr. 70 c.; 3[e] cl., 6 fr.

N. B. Les billets d'aller et retour délivrés le samedi après midi sont acceptés pour le retour dans la matinée du lundi.

Pour les services des omnibus et des remises, *V.* p. 382.

L'une des propriétés de Nogent fut habitée au XVIII[e] s. par l'amie de Fontenelle, la marquise de Saint-Lambert. Une autre appartenait en 1721 à l'intendant des Menus, Lefèvre. Le 18 juillet de cette même année, mourait dans la maison de ce Lefèvre, à l'âge de 37 ans, le peintre Watteau.

L'*église* de Nogent, des XII[e], XIII[e] et XV[e] s., est dominée par un clocher latéral roman avec flèche en pierre. Devant la façade, qui est moderne, a été érigé un *buste* à Watteau.

Nogent possède de belles maisons de campagne; l'une des plus considérables appartient au maréchal Vaillant.

La *fête patronale* de Nogent-sur-Marne se célèbre le jour de la Pentecôte.

Nogent a donné son nom à un fort qui le domine au N., et qui, du reste, est plus rapproché de Fontenay. De la route stratégique, on découvre de beaux points de vue sur le bois de Vincennes et sur la vallée de la Marne.

Petit-Bry ou *Brie-sur-Marne* (703 hab.) est situé sur la rive g. de la Marne, à 2 kil. 1/2 de Nogent; on y arrive de Nogent par un pont suspendu (péage).

Le château de Petit-Bry, entouré d'un beau parc de 30 arpents, après avoir appartenu au baron Louis, ministre des finances sous la Restauration, est aujourd'hui la propriété de M. Devinck, le chocolatier.

Daguerre, l'un des inventeurs du diorama et de la photographie, avait une maison à Petit-Bry. Il fit, pour l'église de ce village, un grand tableau qui représente le chœur d'une église gothique. Les lignes, ainsi que les teintes, y ont été si habilement calculées, que le spectateur, quand il est placé au point de vue, croit voir un chœur immense derrière le maître-autel, qui prend l'apparence d'un autel à la romaine. On ne découvre ce tableau que pendant les offices. A toute autre heure, un rideau rouge le dérobe à l'œil des

curieux, qui obtiennent toutefois la faveur de le voir moyennant une rétribution dont ils fixent eux-mêmes la quotité.

Daguerre mourut à Brie-sur-Marne le 10 août 1851. Ses amis, ses confrères de la *Société libre des Beaux-Arts*, dont il faisait partie, lui ont érigé, par souscription, un monument dans le cimetière du village. Ce monument, exécuté par M. Rohault de Fleury, architecte, consiste en un pilastre tumulaire dressé sur un socle de granit. La partie supérieure du pilastre est ornée du médaillon de l'éminent artiste, sculpté par M. Husson. On lit au-dessous de ce médaillon :

A DAGUERRE,
LA SOCIÉTÉ LIBRE DES BEAUX-ARTS.
MDCCCLII.

Le côté postérieur porte ces deux inscriptions :

SCIENCES ET BEAUX-ARTS.
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BRY
A LOUIS-JACQUES-MANDÉ DAGUERRE,
NÉ A CORMEILLE EN PARISIS,
LE 18 NOVEMBRE 1787,
DÉCÉDÉ A BRY,
LE 10 AOUT 1851.

Neuilly-sur-Marne (1205 hab.) s'étend, à 4 kil. de la station de Nogent, le long de la rive dr. de la Marne, sur la grande route de Paris à Strasbourg par Lagny et Coulommiers. A 1800 mèt. à l'E. de Neuilly se trouve *Ville-Évrard*, un ancien fief qui relevait du roi, à cause de la tour et seigneurie de Gournay-sur-Marne. Le *château*, qui avait été démoli au XVIII[e] s., puis reconstruit, est un asile d'aliénés.

Noisy-le-Grand (1258 hab., cant. de Gonesse) s'élève presque en face de Neuilly, à 3 kil. de Bry-sur-Marne, sur une colline qui domine la rive g. de la Marne, et d'où l'on jouit d'une vue superbe. On y trouve plusieurs maisons de campagne dont la situation est très-agréable. Ce fut dans l'une de ces maisons de campagne que le comte de Beauharnais épousa Joséphine Tascher de la Pagerie. L'*église*, des XII[e] et XIII[e] s., a été horriblement replâtrée. Le clocher roman, percé sur chaque face de belles arcades, ne manque pas de caractère. On voit encore les premières assises de la flèche en pierre qui devait le surmonter.

C'est à Noisy (*Nocetum*) que Frédégonde fit assassiner, en 580, Clovis, le fils de Chilpéric.

Immédiatement après Nogent, le chemin de fer traverse la vallée de la Marne sur un beau **viaduc**, long de plus de 800 mèt., bâti en meulière et en granit blanc d'Alsace, composé de 34 arches, dont 30 ont 15 mèt. d'ouverture. Les quatre autres, qui en occupent à peu près le centre, et qui sont jetées sur la Marne, — très-large en cet endroit, à cause d'une île qui la sépare en deux bras, — ont 50 mèt. de hauteur sous clef. L'auteur de ce gigantesque ouvrage est M. Pluyette, ingénieur civil.

Après avoir dépassé le viaduc de Nogent (*V.* ci-dessus), et laissé à dr. Champigny (*V.* section XVII), on entre dans le départ. de Seine-et-Oise.

5[e] STATION. — VILLIERS-SUR-MARNE.

4 kil. de Nogent, 21 kil. de Paris.

VOITURES (6 kil. 30 c.) pour le Plessis-Trévise (château).

Villiers-sur-Marne (824 hab.) est situé à g. de la station.

On aperçoit à dr. les massifs d'arbres qui dérobent à la vue le *château* de Cœuilly, entouré d'un vaste parc, puis le château *La Lande* où M. le docteur Henry a fondé un établissement hydrothérapique.

Le chemin de fer, abordant la partie du plateau de la Brie, spécialement désignée sous le nom de *Brie française*, s'engage dans une tranchée de 440 mèt. et entre ensuite dans le départ. de Seine-et-Marne.

6e STATION. — ÉMERAINVILLE.

7 kil. de Villiers, 28 kil. de la gare de Paris.

VOITURES DE CORRESP. pour : — Pontault (3 kil. 30 c.), par Combault; — Lésigny (9 kil. 75 c.); — et (les dim.) Férolles (12 kil. 1 fr.).

Émerainville, v. de 213 hab., est situé à g. et à 600 mèt. de la station.

Le village que l'on voit à dr. de la station *Combault* (138 hab.) n'a rien d'intéressant.

Après avoir laissé à dr. le v. de *Roissy* (458 hab.; fabrique d'instruments aratoires, château), on entre dans la *forêt d'Armainvilliers*, qui offre à dr. et à g. de belles et profondes avenues.

7e STATION. — OZOUER-LA-FERRIÈRE.

33 kil. de Paris, 5 kil. d'Émerainville. Le village est à 3 kil. de la station, 4 kil. 1/2 de Chevry, 5 kil. de Férolles, 4 kil. 1/2 de Lésigny, 9 kil. de Brie-Comte-Robert, 7 kil. de Pont-Carré.

VOITURES DE CORRESP. pour : — Ferrières (5 kil. 1/2), par Pont-Carré (3 kil. 30 c.); — Chevry (8 kil. 60 c.).

Ozouer-la-Ferrière ou **les Ferrières** est un v. de 696 hab., à 2 kil. 1/2 au S. de la station, sur la route de terre de Paris à Coulommiers par Tournan. — La station d'Ozouer est, en réalité, la station de Ferrières, où la splendide propriété de M. de Rothschild attire surtout les curieux.

Excursion à Ferrières.

5 kil. 1/2 de la station.—Voit. de corresp. Trajet en 45 min., pour 50 c.

Une belle route, s'ouvrant à g. du chemin de fer, à la sortie de la station, traverse, pendant 4 kil. environ, la forêt d'Armainvilliers. Les bois s'éloignent ensuite à dr. et à g., et l'on atteint *Pont-Carré*, v. de 589 hab. — Une belle route, longeant en partie un bois, mène de Pont-Carré à (2 kil. 1/2) **Ferrières**, v. de 767 hab., dans un vallon entouré de bois de trois côtés.

Ferrières possède une **église du** XIIIe s. (mon hist.) qui, pour ses belles proportions, a été souvent proposée comme modèle aux architectes. — Elle se compose de trois nefs terminées par trois absides; des œils-de-bœuf, percés au-dessus d'un triforium simulé, éclairent la nef centrale. Pas de clocher. Sur le mur du bas côté N. est encastré un ancien bas-relief et au fond de ce même collatéral se trouvent d'anciens fonts baptismaux et une cloche de 1600. Une belle *pierre tombale* du XIVe s. se voit au milieu de cette charmante église, qui est en voie de restauration.

Ferrières, qui était en 1366 un fief dépendant de la maison de Montmorency, passa dans les mains de divers seigneurs, parmi lesquels nous citerons le secrétaire des commandements de Gaston, duc d'Orléans, Léonard de Goulas, dont le tombeau se voit dans l'église. Vers la fin du XVIIe s., la terre de Ferrières fut achetée par le procureur général de la Briffe et érigée en marquisat. Confisquée pendant la Révolution, elle fut acquise de l'État par Fouché, qui y vint souvent résider. A sa mort, la propriété, fut mise en vente et achetée 2 600 000 fr. par le baron de Rothschild. Depuis cette époque, des embellissements et des acquisitions successives en ont fait un des plus beaux domaines de France. Enfin, dans ces dernières années, l'opulent propriétaire a complété ces améliorations en faisant abattre l'ancien château pour le remplacer par un édifice dont la splendeur rivalise avec celle des plus riches habitations princières.

Le château de Ferrières, **situé** à dr. et à l'extrémité de la rue principale du village, a été construit sur les plans de l'architecte anglais Paxton, dans le style de la dernière époque de la Renaissance italienne. Il forme un carré, appuyé à chacun de ses angles à des pavillons, ajoutés postérieurement, sous la direction de M. Eugène



Château de Ferrières (à M. de Rothschild).

Lami, conformément au style général de la construction. Des galeries ouvertes rattachent sur les côtés les pavillons entre eux. Du côté du parc, auquel on descend par des rampes élégantes, s'étend, en face du château, une vaste *pièce d'eau*. Le *parc*, renfermant de magnifiques serres, planté de beaux arbres, décoré d'arbustes et de massifs de fleurs, coupé de vastes pelouses, est le seul paysage que l'on découvre du château.

Outre les salons de réception, les galeries et les appartements particuliers réservés aux membres de la famille, le château renferme quatre-vingts appartements complets destinés aux visiteurs, et de plus les nombreux logements nécessaires aux personnes du service de la maison et des écuries. Celles-ci peuvent contenir 80 chevaux.

L'entrée présente un vaste porche, remarquable par des torchères en faïence italienne; un escalier à double rampe conduit dans les appartements de réception, dont la pièce la plus curieuse est une vaste salle de 40 mèt. de côté, occupant le centre du bâtiment dans toute sa hauteur, et qu'éclaire, à 20 mèt. du sol, un plafond vitré. Dans cette salle, splendidement décorée, sont réunies une bibliothèque de 8000 vol., des collections de pierres fines et de médailles, d'antiquités, d'objets d'art, des toiles du plus grand prix, etc. A la partie supérieure règne une large *galerie* ornée de tapisseries des Gobelins, et à laquelle on arrive par un escalier en pierre, à rampe d'ébène, décoré sur les côtés de peintures de Snyders.

Nous citerons encore, parmi les salles les plus remarquables: — un grand *salon*, dans le style Louis XVI, donnant sur une *galerie extérieure* à colonnades, ornée de fresques et de bustes. Ce salon est précédé d'une riche *salle d'attente*, tapissée de tentures en cuir, à personnages représentant *le Triomphe de Mardochée;* — une *grande salle à manger*, ornée de belles boiseries; — une petite *salle à manger*, dite *de famille;* — un *fumoir*, avec une fresque circulaire, peinte par M. Eug. Lami (*le Carnaval de Venise*).

A peine construit, le château de Ferrières fut menacé par un incendie considérable qui endommagea gravement la grande salle et divers appartements; mais les traces de ce sinistre ont été promptement effacées.

N. B. — Pour visiter l'intérieur de cette somptueuse demeure, il faut se munir d'une autorisation de M. de Rothschild.

Sous le rapport agricole, la visite du parc et des nombreuses fermes, admirablement cultivées, qui se rattachent au domaine de Ferrières, offre le plus sérieux intérêt.

On peut se rendre également à Ferrières par la station de Lagny (*V.* ci-dessus, p. 388).

A peu de distance de la station d'Ozouer-la-Ferrière, et après avoir croisé la route de Lagny à Melun, on aperçoit, à dr., le *parc*, entouré de clôtures palissadées, que MM. Péreire se sont réservé au milieu même de la forêt d'Armainvilliers, dont les avenues naturelles, habilement conservées et entretenues, présentent de magnifiques ombrages. On y remarque, en passant, un *réservoir* pour la distribution des eaux, établi dans une construction pittoresque. Plus loin, sur la limite O. de la forêt d'Armainvilliers, à l'entrée d'un plateau étendu qu'elle enveloppe au S. O. et que la forêt de Crécy circonscrit au N. E., se montre, à dr., en arrière d'une magnifique grille, la façade, dans le riche et grand style de la fin du XVII[e] s., du château d'Armainvilliers ou plutôt du *château Péreire*, d'après une décision judiciaire qui a enlevé la première désignation à la résidence de MM. Péreire, pour la restituer à un château situé à g. de la voie, et appartenant à Mme de la Rochefoucault.

8e STATION. — GRETZ-ARMAINVILLIERS.

39 kil. de la gare de Paris, 6 kil. d'Ozouer. Gretz est à 1 kil. de la station, 180 mèt. de Tournon, 6 kil. de Chevry.

VOITURES DE CORRESP. pour (12 kil.) Brie-Comte-Robert (*V.* ci-dessous, *de Paris à Fontainebleau*).

Gretz-Armainvilliers, v. de 533 hab., ne possède d'intéressant que les restes d'une tour du XIIe s.

Au delà de la station de Gretz, on laisse l'embranchement de Coulommiers, qui se détache à g. (*V.* ci-dessous), et on traverse une plaine monotone coupée à g. par un petit vallon où se montre la tour carrée de l'église de *Presles*, v. de 697 hab. Au moulin de *Villegenart*, au N. E. de Presles, les eaux d'une petite rivière venant de Tournon se perdent dans un gouffre. — On remarque, un peu avant la station de Villepatour, les hautes toitures d'un *château* qui a appartenu à l'amiral de Mackau.

9e STATION. — VILLEPATOUR.

44 kil. de Paris, 5 kil. de Gretz, 3 kil. de Presles, 5 kil. de Coubert.

VOITURES DE CORRESP. pour Coubert.

Villepatour n'est qu'un ham. de 39 hab., situé à g. de la station et dépendant de la commune de Presles. — **Coubert**, éloigné de 5 kil. vers le S. O., v. de 603 hab., renferme une église du XIIIe s., où l'on remarque une belle croix processionnelle du XVe s. Samuel Bernard, le célèbre financier du XVIIe s., avait fait construire à Coubert un château entouré d'un vaste parc.

A la sortie d'une tranchée ouverte à l'extrémité S. E. de la forêt d'Armainvilliers, qui se prolonge jusqu'au delà de Villepatour, sous les noms de *Bois l'Échelle* et de *Bois de la Grange*, on laisse à g. (1 kil. 1/2) *Liverdy*, v. de 482 hab., où se trouvent plusieurs étangs et gouffres profonds qui absorbent les eaux; et à 2 kil. sur la dr., *Courquetaine*, v. de 198 hab., qui possédait autrefois un beau *château*, dont il ne reste que deux pavillons.

10e STATION. — OZOUER-LE-VOULGIS.

49 kil. de Paris, 5 kil. de Villepatour, 4 kil. 1/2 de Chaumes.

Ozouer-le-Voulgis, v. de 882 hab., est situé à 1 kil. à dr. de la voie, sur le penchant d'une colline qui s'élève près de la rive dr. de l'Yères.

Au delà d'un petit bois, la voie ferrée franchit l'Yères sur un *viaduc* d'une seule arche de 30 mèt. d'ouverture, puis s'engage dans une profonde tranchée de 2300 mèt., ouverte dans un terrain mêlé de roches et de pierres meulières. On croise la route de Meaux à Melun par Crécy, route que Napoléon Ier suivit, en 1814, pour aller battre les Autrichiens à Guignes, à Mormant et à Montereau, après avoir défait les Prussiens sur les bords de la Marne quelques jours auparavant.

11e STATION. — VERNEUIL.

53 kil. de Paris, 4 kil. d'Ozouer, 3 kil. de Chaumes.

VOITURES DE CORRESP. pour Chaumes (3 kil., 30 c.) et pour Champeaux (10 kil., 40 c.), par Guignes (3 kil.) et Andrezel (7 kil.).

Verneuil, v. de 302 hab., à dr. du chemin de fer, possède un beau *château* moderne, qui a remplacé le château de Vernouillet. L'église de **Chaumes** (v. de 1813 hab., au N. de Verneuil) possède un beau tableau de Philippe de Champaigne. Chaumes est à 5 kil. de Fontenay (*V.* p. 408).

DE VERNEUIL A MELUN,

PAR CHAMPEAUX.

23 kil. — Voitures de corresp. de la station de Verneuil à Champeaux (10 kil., 40 c.).

Au sortir de la station, on suit la route de Melun à Dammartin jusqu'au

v. de *Guignes* (1010 hab.), situé sur le penchant d'un coteau dominant l'Avon. A côté de l'*église* de Guignes, bel édifice du XVIIIe s., on tourne à g.; 2 kil. plus loin, on prend à dr. la route qui conduit d'abord à *Andrezel* (299 hab.), puis à *Champeaux*, v. de 476 hab., qui possède une **église** remarquable (mon. hist.) de la fin du XIIe s. Cette église appartenait, dès le XIIIe s., à un collége de chanoines qui avait remplacé une abbaye. Longue de 64 mèt., elle a la forme d'une croix. La façade, fort simple, est flanquée d'une tour haute de 29 mèt., contemporaine de l'édifice. Les voûtes sont sexpartites; le chœur, terminé par un chevet rectangulaire, renferme de belles stalles du XVIe s. (Renaissance), et des pierres tombales du XIIIe s. et des siècles suivants. Il subsiste encore quelques vitraux des XVe et XVIe s. et des restes de grisailles du XIIIe.

On remarque encore à Champeaux, à 1 kil. au S. du village, le *château de l'Aulnoy*, entièrement construit en grès et entouré de beaux jardins.

Champeaux a vu naître Guillaume de Champeaux, qui fut le maître et l'adversaire d'Abélard.

Près de l'église de Champeaux, on prend une route qui se dirige vers le S. O.; en la suivant, on laisse à dr. *Fouju* (243 hab.) et à g. *Blandy*, v. de 672 hab., situé sur un coteau qui borde la rive g. de la Varvanne. Blandy, éloigné de 1 kil. de la route, possède de superbes ruines d'un château féodal des XIIIe, XIVe et XVe s. Ce **château** forme une enceinte hexagonale flanquée de cinq belles tours rondes, dont l'une, haute de 33 mèt., était le donjon. La porte d'entrée est percée sous un bâtiment voûté. A l'intérieur de l'enceinte on remarque, parmi des constructions de diverses époques, une *crypte* ou cave, qui remonte au XIIe s. L'église, qui touche presque au château, date en partie du XIIIe s. et se fait remarquer par sa grandeur.

A 3 kil. 1/2 de Blandy, en reprenant la route, on trouve *Moisenay-le-Grand* (691 hab.), dont l'*église* est surmontée d'une flèche en pierre sensiblement inclinée vers le S. 1500 mèt. plus loin, après avoir longé à g. le parc de Vaux-Praslin, on se trouve devant la façade de la demeure somptueuse de Fouquet, décrite ci-dessous (*V.* section XVIII). On laisse 1 kil. 1/2 à g. le v. de *Maincy* (1039 hab.), dont dépend le château de Vaux-Praslin, et, après avoir longé quelque temps la rive dr. de l'Anqueuil, on arrive à Melun.

Au delà de la station de Verneuil, on laisse à g., à 2 kil. environ de la voie, *Beauvoir*, v. de 218 hab., dont le *château*, entouré de fossés remplis d'eau vive, est précédé d'une grande avenue, près de laquelle se voient les traces d'une voie romaine. Plus loin, du même côté, se montre *Aubepierre*, v. de 338 hab.

12e STATION. — MORMANT.

59 kil. de Paris, 6 kil. de Verneuil, 11 kil. de Rozoy-en-Brie.

VOITURES DE CORRESP. pour Rozoy.

Mormant est un ch.-l. de c. de 1269 hab., où les maréchaux Victor et Oudinot battirent les Autrichiens, en 1814. Près de ce bourg, dont on voit au loin la jolie flèche de l'*église*, se trouve le *château de Bressoy*, entouré d'eau et précédé d'une magnifique avenue.

Rozoy-en-Brie, ch.-l. de c. de 1568 hab., situé à 11 kil. de Mormant, et à 9 kil. de Marles (route de Coulommiers), possède une belle *église* du XIIIe s., à trois nefs, triforium et voûtes sexpartites, et des restes de ses anciens remparts.

Le chemin de fer franchit sur un pont métallique les routes de Mormant à Coulommiers par Rozoy et à la Ferté-Gau[illegible] ...mant à ... *Ozouer-le*

de Lauzun et Mlle de Montpensier eurent une résidence au XVII[e] s.

13[e] STATION. — GRAND-PUITS.

65 kil. de Paris, 6 kil. de Mormant.

Grand-Puits, v. de 305 hab. (à dr. de la voie), conserve quelques ruines d'un *château* du XII[e] s.

On croise la route de Paris à Provins, près de *Bailly*, v. de 272 hab., dont le clocher se montre à g.

NANGIS.

70 kil. de Paris, 5 kil. de Grand-Puits.

HÔTEL : — chez *Dauphin*.

Nangis, ch.-l. de c. de 2542 hab., situé à dr. de la voie, fut, en 1814, le théâtre de l'un des combats heureux livrés par l'armée française aux Autrichiens, à la suite du mouvement par lequel Napoléon passa de la vallée de la Marne dans celle de la Seine. — Nangis possède une belle *église*, du XIII[e] s. (mon. hist.), dédiée à saint Martin; le chœur, entouré de hautes arcades ogivales et surmonté d'un beau triforium, est particulièrement remarquable. On y voit des restes de peintures murales représentant des membres de la famille seigneuriale. — Non loin de l'église, une tour en grès bien conservée, servant de maison de Dépôt, et un corps de logis occupé par une ferme, forment les restes de l'ancien *château* des comtes de Nangis. — Nangis offre en outre quelques jolies *promenades*. — Cette petite ville est la patrie du chroniqueur Guillaume de Nangis (XIII[e] s.).

SECTION XVI.

DE PARIS A COULOMMIERS, PAR NOGENT-SUR-MARNE[1].

Au delà de Gretz (8[e] station, *V.* p. 405), on laisse à dr. la ligne de Mulhouse, puis Gretz dans l'angle formé par la bifurcation des deux lignes. Sur la g. on découvre, au delà de la route de terre de Coulommiers que l'on croise deux fois presque immédiatement, le château et le parc d'Armainvilliers, situés à la lisière de la forêt d'Armainvilliers, près du grand étang du même nom.

9[e] STATION. — TOURNAN.

2 kil. de Gretz, 41 kil. de la gare de Paris.

VOITURES pour (27 kil. 1/2, 1 fr.) Melun. Hôtel-restaurant à la gare.

Tournan est un ch.-l. de cant. de 1781 hab., situé à g. du chemin de fer, dans un petit vallon qu'a formé un ruisseau descendant des bois qui relient au N. la forêt d'Armainvilliers à celle de Crécy. Ce ruisseau va se perdre au S. dans un gouffre, près de Presles (*V.* p. 405).

L'origine de Tournan est assez obscure; toutefois ce bourg paraît avoir dépendu, à une époque très-reculée, de l'abbaye de Faremoutiers, dont il renfermait une annexe. Le monastère,

1. *Embarcadère*, à l'extrémité du boulevard de Strasbourg (*V.* p. 381 et 382).
13 *départs* par jour, en semaine. 4 trains seulement arrivent à Coulommiers.
La *durée du trajet* est de 2 h. 25 min. de Paris à Coulommiers.
Les *prix des places* sont ainsi fixés :

		1[re] cl.	2[e] cl.	3[e] cl.
kil.		fr. c.	fr. c.	fr. c.
41	Tournan..........	4 05	3 »	2 15
50	Marles............	4 95	3 65	2 65
56	Mortcerf..........	5 50	4 10	2 95
62	Guérard..........	6 30	4 70	3 25
65	Faremoutiers......	6 70	5 »	3 60
69	Mouroux..........	7 15	5 35	3 85
72	**Coulommiers**......	7 50	5 60	4 05

détruit par les Normands au IXe s., fut remplacé par un chapitre ; puis, au XIe s., par un prieuré de Bénédictins supprimé à la Révolution. Tournan fut également le siége d'une seigneurie qui relevait immédiatement des évêques de Paris.

L'*église* paroissiale, ancienne église du prieuré (à l'extrémité de la rue principale), date du XIIIe ou du XIVe s. — A la *mairie*, se voient encore quelques vestiges d'un château.

A 1 kil. au S. de Tournan, à dr. du chemin de fer, d'où l'on peut apercevoir l'extrémité du parc, arrosé par le ruisseau de Tournan, se trouve le *château du Combreux*, reconstruit depuis quelques années. — Un peu plus loin, à l'O., à 1 kil. de Gretz, est situé le petit *château de Vignoles*, dont il est fait mention dès le commencement du XVe s.

On traverse un plateau bordé à g. par les forêts d'Armainvilliers et de Crécy, et après avoir laissé à dr. le *château des Boulayes*, on croise successivement les routes de Tournan à Rozoy et de Meaux à Melun, en laissant à g. *les Chapelles-Bourbon*, v. de 102 hab.

10e STATION. — MARLES.

9 kil. de Tournan, 50 kil. de Paris. Le village est à 1 kil. de la station, 3 kil. de Fontenay, 6 kil. de Lumigny.

Marles, v. de 543 hab. à dr. et à 1 kil. de la station, possède une *église* du XVe s. Dans une auberge voisine de cette église, se voient quelques traces de l'ancien château où Henri IV séjourna quelquefois.

Lumigny, 6 kil. à l'E. de Marles, possédait un *château* ancien d'une construction très-irrégulière, où Charles IX, accompagné de sa mère et des maréchaux de Montmorency et d'Anville, tint, quelque temps seulement avant la Saint-Barthélemy, une conférence mystérieuse avec plusieurs chefs protestants, auxquels il renouvela des assurances mensongères de pacification. Ce château, précédé d'une magnifique avenue, était entouré au N. d'un vaste et magnifique parc, au milieu duquel s'élève, à 45 mèt. au-dessus de la plaine, une colline isolée, portant à son sommet une vieille *tour* d'où l'on découvre les environs jusqu'à 25 kil. de distance. Il appartenait, avant la Révolution, à Helvétius qui y composa, dit-on, son livre *de l'Esprit*. Le château actuel, qui est moderne, est aujourd'hui la propriété de l'un des descendants du philosophe, M. le marquis de Mun.

A 3 kil. au S. de Marles, **Fontenay-Trésigny** (1262 hab.) possède une *église* du XIIIe s. remarquable par son clocher, ses fonts baptismaux du XVIe s. et ses vitraux. On voit encore à Fontenay les restes d'un *château royal* du XVIe s., et, au hameau du *Vivier* (2 kil. au S.), les restes d'une autre *habitation royale* du XIVe s. (donjon, débris de tours et d'une Sainte-Chapelle), entourée de remparts.

On décrit une forte courbe dans la direction du N. E., avant d'apercevoir à g. **la Houssaye**, v. de 702 hab., où l'on remarque un magnifique *château*, flanqué de pavillons avec tourelles, et dont la construction date du XVIe s. Ce château est entouré de fossés et possède un grand et beau parc avec pièces d'eau. Après avoir appartenu aux maisons de Montmorency, de Monceaux, de Cothegon, ce château était passé, après la Révolution, dans les mains du maréchal Augereau, qui y reçut, en 1807, l'empereur Napoléon. A la mort du maréchal, il fut vendu par ses héritiers. En face du parc, de l'autre côté de la route de Meaux à Melun, se voit, près du hameau de *Limodin*, une agréable habitation appartenant à M. Jules Bastide, ministre des affaires étrangères en 1848; elle remplace une ancienne maison où est né le poëte Jodelle (XVIe s.).

Au delà de la Houssaye, on pénètre dans la forêt de Crécy, dont on croise l'une des plus [illegible]

11e STATION. — MORTCERF.

6 kil. de Marles, 56 kil. de Paris, 6 kil. 1/2 de Faremoutiers, par la route de terre.

Mortcerf, v. de 1415 hab., est situé à dr., sur le versant d'un petit coteau faisant face à la forêt de Crécy et sur le sommet duquel s'élève l'*église*, appuyée à une tour carrée. — Le hameau voisin du *Bec-d'Oiseau* renferme quelques restes d'un ancien *château fort* que domine un petit château moderne.

Au delà de la forêt de Crécy, à 7 kil. de la station, se trouve Villeneuve-le-Comte, desservi par les voitures de la station de Lagny (*V.* p. 388).

Le chemin de fer, s'éloignant de la forêt de Crécy, laisse à g. le château de Plessis-Saint-Avoye, traverse une profonde tranchée et pénètre, à *Dammartin-sous-Tigeaux*, v. de 510 hab. (à g.), dans la vallée du Grand-Morin, et que l'on aperçoit de loin. On remarque dans ce village une ancienne habitation seigneuriale avec parc. La vallée du Grand-Morin offre d'agréables paysages. Dans le fond, s'étendent des prés frais et verts, où des lignes de hauts peupliers indiquent le cours sinueux de la rivière ; sur les deux rives et sur les coteaux couverts de vignes et de vergers qui s'élèvent au N. au delà de la rivière, on aperçoit plusieurs villages, des fa[illegible] des usines.



La Celle, près de Coulommiers.

12e STATION. — GUÉRARD.

6 kil. de Mortcerf, 62 kil. de Paris.

Guérard, v. de 1662 hab., à 1500 mèt. à g. du chemin de fer, au fond d'une riante presqu'île formée par le Grand-Morin. De la station, un bon chemin bordé d'arbres conduit directement, en 25 min., à Guérard, que signale la tour carrée de l'*église*, terminée par un haut clocher en ardoises, s'élevant du milieu des arbres. Ce

village avait autrefois une enceinte fortifiée, flanquée de tours, dont les derniers vestiges ont disparu à la fin du XVIIIe s. Presque en face de Guérard, sur la rive dr. du Grand-Morin, se trouve le beau *château* de Rouilly-le-Bas dont le parc, tracé avec goût, domine en partie la rivière.

On dépasse bientôt, à dr., *la Celle-sur-Morin*, c. de 962 hab., située sur le versant d'un coteau au pied duquel le Grand-Morin (à g.) contourne une presqu'île symétrique à celle où est situé Guérard. Dans le fond de la vallée, immédiatement à g. et au-dessus du chemin de fer, on voit quelques débris de l'**église** abbatiale de la Celle, encore considérables en 1855. L'origine de cette abbaye remonte à un oratoire fondé au XIe s. dans ce lieu alors désert et couvert de forêts, par saint Blandin. Un extrême relâchement de mœurs s'étant introduit bientôt dans ce monastère, il fut attribué aux religieux de Marmoutiers à titre de prieuré. Au XVIIe s. il fut occupé par des religieux anglais réfugiés en France, et plus tard par une communauté de missionnaires. L'église de la Celle, dont les restes attestaient une grande élégance architecturale, datait du XIIIe s. — *L'église* de la paroisse, bâtie près des ruines, est tout à fait insignifiante.

A moins de 1 kil. à g. du chemin de fer et des restes de l'église de la Celle, on aperçoit sur la rive g. de la rivière, au hameau de *Courtalin*, une papeterie fondée en 1767, et qui eut tout d'abord une grande réputation.

13e STATION. — FAREMOUTIERS-POMMEUSE.

3 kil. de Guérard, 65 kil. de Paris.

Les deux localités dont la station porte les noms sont situées, la première à dr., à 1 kil. du chemin de fer, la seconde à g., dans la vallée, un peu au delà de la station.

Faremoutiers, v. de 796 hab., que l'on n'aperçoit pas du chemin de fer, s'élève sur un coteau (136 mèt. d'altitude) baigné à l'E. par l'Aubetin, au-dessus même du confluent de cette petite rivière avec le Grand-Morin. Faremoutiers s'est formé à côté d'une riche abbaye de femmes, fondée au XIIe s. par sainte Fare, fille d'Agneric, l'un des principaux officiers de la cour de Théodobert, roi d'Austrasie. La renommée de sainteté de ce monastère y attirant de nombreux pèlerins, les habitations s'augmentèrent, et le hameau devint, au moyen âge, une petite ville, entourée de fortifications dont il ne reste plus de traces. Quant à l'abbaye, supprimée en 1789, elle a été complétement détruite pour faire place à une habitation moderne, entourée d'un parc d'où l'on a de jolis points de vue sur la vallée. Les caves hautes et voûtées de l'ancienne maison abbatiale sont cependant encore conservées.

Pommeuse, v. de 1252 hab., est situé à 2 kil. au delà de la station, près du confluent de l'Aubetin et du Grand-Morin, au milieu de prairies. L'ancien *château*, du XVIe s., était entouré de fossés alimentés par les eaux du Grand-Morin : il a été remplacé par une maison moderne. La partie la plus charmante de la vallée du Grand-Morin est celle qui s'étend de Dammartin à Pommeuse. Il existe, près de Pommeuse, quelques vestiges d'une *voie romaine*.

Après avoir dépassé la station, on franchit l'Aubetin et l'on aperçoit bientôt à g. Pommeuse. On traverse ensuite une longue tranchée.

14e STATION. — MOUROUX.

4 kil. de Faremoutiers, 69 kil. de Paris, 3 kil. de Coulommiers.

Mouroux, v. de 1824 hab., est situé à g., dans un petit vallon latéral. Il possède des moulins importants. L'*église*, construite en grande partie du XIIIe s., renferme un ré-

table orné d'un *Baptême de Clovis*, d'une assez bonne exécution.

Dans l'intervalle de plusieurs tranchées, on jouit à g. d'une jolie vue sur la vallée du Grand-Morin.

COULOMMIERS.

3 kil. de Mouroux, 72 kil. de Paris, 12 kil. de Rebais, 23 kil. de la Ferté-Gaucher, 20 kil. de Béton-Bazoches.

HÔTELS : — *de l'Ours*; — *de France*; — *du Soleil*.

Coulommiers, ch.-l. d'arr. du départ. de Seine-et-Marne, V. de 4445 hab., est située sur le Grand-Morin, qui l'arrose au S. par son bras principal et par des dérivations établies très-anciennement.

Coulommiers, qui renferme cependant quelques rues fort régulières, a, en général, une physionomie assez insignifiante. A la sortie de la gare, on tourne à g. et l'on entre dans un large faubourg, où l'on traverse le Morin ; à dr. s'ouvre une belle place, dont l'hôtel de ville occupe l'un des côtés Ce faubourg, en pénétrant dans la ville, se bifurque en deux rues ; celle de g. aboutit à la route de Coulommiers à la Ferté-sous-Jouarre; celle de dr., dans laquelle se montrent, à g., l'église Saint-Denis, à dr. le nouveau palais de justice, s'arrête à l'entrée de la route de Rebais. Là se présente, à g., une promenade plantée sous les murs, flanqués de tours rondes, des anciennes fortifications. Ce boulevard, après avoir contourné la ville, au N. de laquelle il forme un jardin public orné de pelouses et d'allées de marronniers, s'arrête en terrasse au-dessus du Grand-Morin. Enfin, à la sortie de la gare et avant de franchir la rivière, on trouve, à dr., une rue conduisant à une presqu'île qui renferme au S. E. de Coulommiers, l'ancienne église des Capucins et les restes d'un château de plaisance, construit, au commencement du XVIIe s., par la veuve du duc de Longueville, dame de Coulommiers.



Église de Coulommiers.

Coulommiers, désignée, dans d'anciens titres, sous le nom de *Columbarius*, *Colomier* et *Columier*, ne paraît pas remonter au delà du IXe s. Elle se composait alors de quelques habitations groupées autour d'un château fort, élevé sur la rive dr. du Grand-Morin. Plus tard et à une époque sur laquelle les historiens ne sont pas absolument fixés, s'élevèrent dans la ville naissante les deux églises de Saint-Denis et de Sainte-Foi. En tout cas, le premier acte authentique concernant Coulommiers ne date que du XIe s. On pense que c'est vers ce temps que le comte de Champagne Étienne III fonda le prieuré de Sainte-Foi, auquel fut rattachée l'église de ce nom, et qui dépendait lui-même de l'abbaye de Conques, diocèse de Rodez.

Les comtes de Champagne, qui furent

les premiers seigneurs de Coulommiers, agrandirent et fortifièrent le château, où ils résidèrent assez fréquemment. En 1231, Thibaut IV accorda aux habitants des franchises communales. Après avoir beaucoup souffert pendant les guerres du commencement du XVe s., la ville fut prise, pillée et en partie brûlée par les ligueurs, en 1593. — Coulommiers est la patrie de Valentin, peintre de talent, mort à trente-deux ans.

L'*église* paroissiale *de Saint-Denis* a été construite au XIIIe s., en remplacement de l'église primitive qui tombait en ruine; mais la tour massive et penchée (elle menace ruine) à laquelle s'appuie le portail ne date que du XVIe s. A l'intérieur, l'église comprend une nef principale, deux nefs latérales sur lesquelles s'ouvrent plusieurs chapelles avec voûtes à nervures, et un chœur, terminé par une abside. La nef principale n'a qu'une voûte en bois dont les entraits sont peints et revêtus d'arabesques dessinées avec goût. La voûte en pierre du chœur, moins élevée que celle de la nef, est également peinte, ainsi que les colonnes qui la soutiennent. Ces dernières portent différentes dates en chiffres dorés. Autour du sanctuaire, éclairé par de grandes fenêtres ogivales, avec vitraux de couleurs, sont placées des châsses très-ornées, renfermant, entre autres, les reliques de sainte Foi, de saint Fiacre, de saint Éloi et de saint Denis. Le maître-autel, en pierre, supporté par des colonnettes à chapiteaux feuillus, est une œuvre moderne très-réussie. La nouvelle chapelle de la Vierge ne se distingue que par le mauvais goût de sa construction et de sa décoration.

L'*église des Capucins*, depuis longtemps enlevée au culte, se trouvait près du château, dans la presqu'île qui s'étend au S. O. de Coulommiers. Elle a été commencée en 1617 et terminée en 1680. Elle sert de magasin à fourrages. Du reste elle n'offre aucun intérêt. On ne peut guère pénétrer que dans le chœur et dans une sorte de chapelle basse, singulièrement ornée de colonnes en terre cuite, et de paysages, modelés en relief, également en terre cuite et grossièrement enluminés. Sur la dr. de l'église, se voient encore une partie des bâtiments conventuels, datant du XVIIe s.

Les constructions abbatiales de *Sainte-Foi*, qui s'étendaient derrière le nouveau palais de justice, sur la rive dr. du Grand-Morin, vers l'emplacement actuel de la prison cellulaire, ont entièrement disparu, sauf un grand bâtiment sans aucun intérêt, aujourd'hui affecté à des logements particuliers, et qui ne paraît pas remonter au delà du milieu du XVIIe s.

Le *palais de justice*, terminé en 1865, n'a de monumental que son entrée formant péristyle et décorée de six colonnes.

Le *château* de Coulommiers, construit au XVIIe s. par Catherine de Gonzague, veuve du duc de Longueville, était situé à l'extrémité orientale de la presqu'île, en dehors de la ville. Les larges fossés qui l'entouraient de tous côtés existent encore en partie. Il était vanté pour l'élégance de son architecture et pour ses beaux parterres, ornés de statues. Mme de Lafayette y fait allusion dans sa *Princesse de Clèves*. Louis XIII et Anne d'Autriche le visitèrent, en 1631, mais il fut délaissé à la mort de celle qui l'avait élevé. En 1737, l'un des derniers seigneurs de Coulommiers, Louis d'Albret, duc de Chevreuse, effrayé des dépenses que nécessiteraient la réparation et l'entretien de ce château, le fit à peu près démolir. Ses derniers restes sont indignement mutilés. On y voit cependant encore, dans l'ancienne cour plantée depuis d'arbres, qui s'y sont admirablement développés, des débris de colonnes, de sculptures, et notamment, à l'entrée même du parc, les restes d'un pavillon orné d'une guirlande sculptée et d'amours en ronde bosse. Il est difficile de

Paris illustré par AD. JOANNE

BOIS DE V

Cours de Vincennes

Avenue du Bel Air

Chemin de Fer

VINCENNES

Station de Vincennes

Magasin aux Fourrages

Hôpital Militaire

Hospice St Michel

ST MANDÉ

Porte Picpus

Cimetière de Charenton

Route de Charenton

Chemin de Fer de Paris

Station de Charenton

CHARENTON

Mairie

Asile Impérial

Maison Imple de St Maurice

ST MAURICE

Triangle de l'Artillerie

SEINE FLEUVE

MARNE

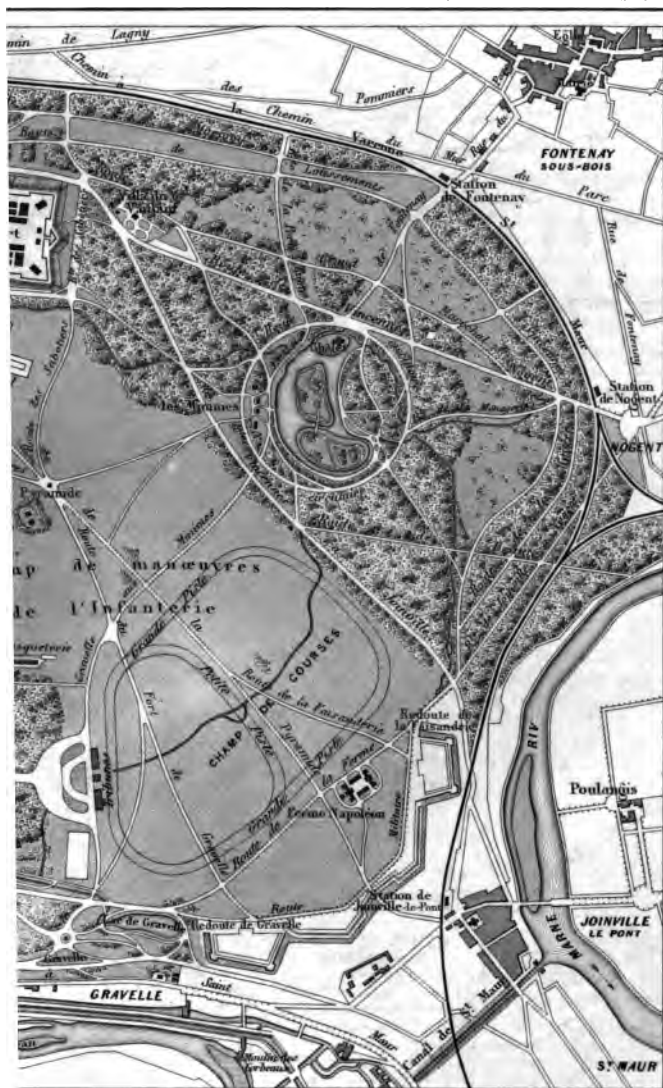
ALFORT

CHARENTON

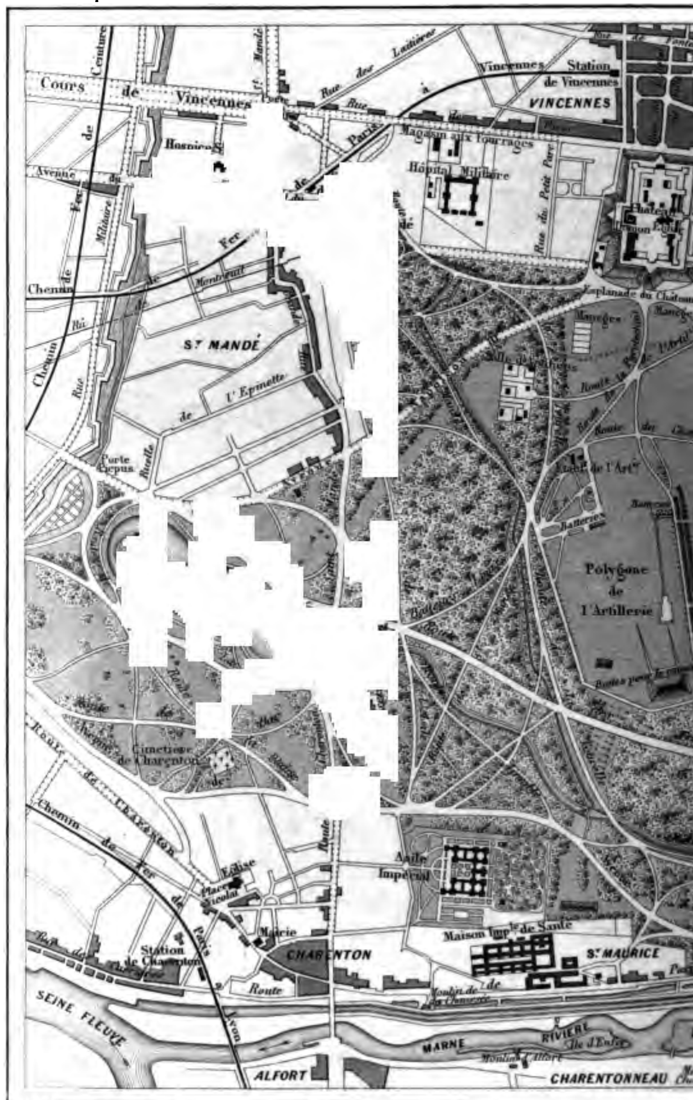
Dessiné par Aug. Thiollet

NNES.

L. HACHETTE et Cie Editeurs. Paris



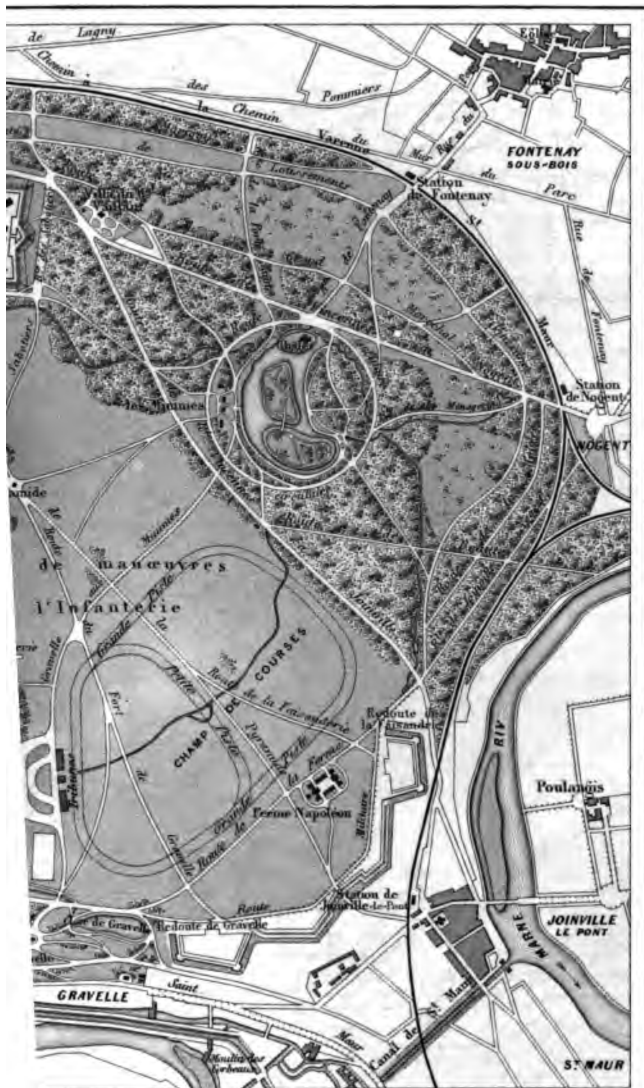
Gravé par F. Lefèvre, la Lettre par Varinot et Marquis



Aug. Thuillet

ES.

L. HACHETTE et Cie Editeurs. Paris



Gravé par F. Lefèvre, la Lettre par Varinot et Marquis

dant l'été de 1857. Au sortir de l'embarcadère, il longe, en les dominant, la rue de Lyon et la rue Daumesnil. Il passe ensuite dans trois tunnels séparés par des tranchées.

1re STATION. — BEL-AIR-CEINTURE.

4 kil. de la Bastille, 500 mèt. des fortifications.

La station de Bel-Air est établie un peu en deçà du chemin de fer de Ceinture, auquel elle est reliée par un embranchement.

Si on longe à dr., au sortir de la gare, les fortifications, en les laissant à g., on gagne en quelques minutes la porte de Picpus, au delà de laquelle s'étend sur la dr. le joli lac de Charenton (*V.* ci-dessous).

La voie ferrée passe sous le chemin de fer de Ceinture, puis dans un tunnel, à la sortie duquel elle franchit les fortifications. Une nouvelle tranchée est bientôt suivie d'un nouveau tunnel qui passe sous la place principale de Saint-Mandé et auquel succède immédiatement la station.

2e STATION. — SAINT-MANDÉ.

5 kil. de la Bastille, 1 kil. de Vincennes, 3 kil. de Charenton.

Saint-Mandé (4561 hab.), village peu intéressant, mais fort ancien, était autrefois plus rapproché de Vincennes; mais Philippe le Hardi, voulant agrandir le parc de son château, rasa le hameau et ordonna à ses habitants de le rebâtir au lieu où il est aujourd'hui.

Le cimetière de Saint-Mandé contient la *statue*, en bronze, d'*Armand Carrel*, mort des suites d'un duel qu'il avait eu, le 22 juillet 1836, avec M. Émile de Girardin. Cette statue est une des belles œuvres de David d'Angers.

En 1830, M. Boulard, tapissier de la cour, fonda à Saint-Mandé un hospice pour douze pauvres septuagénaires à la nomination des douze bureaux de bienfaisance de Paris. De plus d'un million, légué par le fondateur, il n'est resté, déduction faite des bâtiments et du mobilier, qu'un revenu annuel de 18 000 fr.

La fête patronale de Saint-Mandé se célèbre le dimanche qui suit la Saint-Pierre.

Le joli lac de Saint-Mandé est à 2 minutes de la station. De ce lac (*V.* ci-dessous), on peut gagner en 10 min. le château de Vincennes, en 15 ou 20 min. le lac de Charenton, en 45 min. (le long de la rivière) le plateau de la Gravelle (*V.* ci-dessous et le plan).

Le chemin de fer, encaissé dans une tranchée d'où il ne sort qu'au delà de Nogent, laisse à dr. l'hôpital militaire de Vincennes (*V.* ci-dessous) et le magasin aux fourrages, et passe sous la route de Paris à Vincennes.

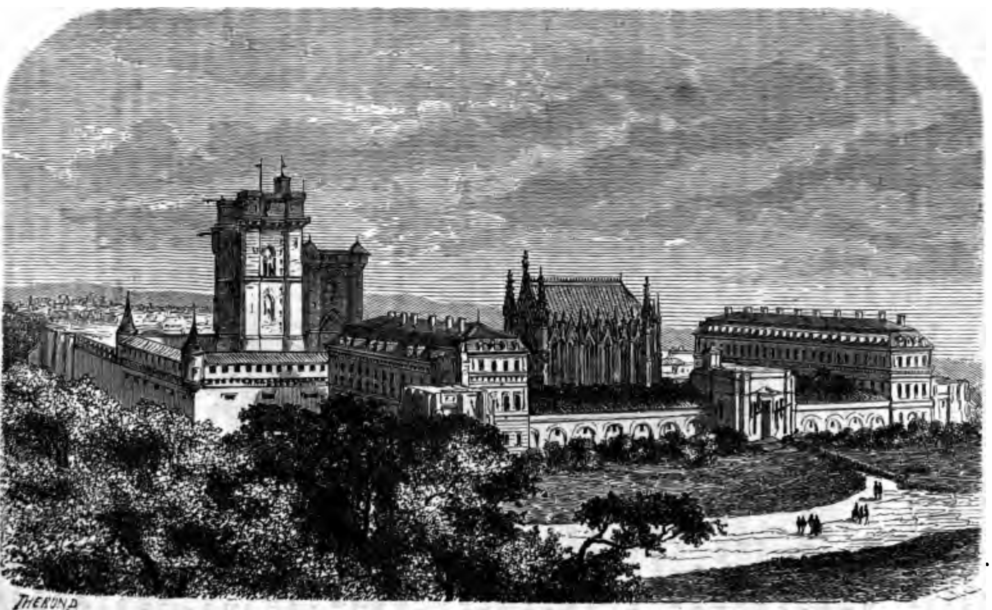
3e STATION. — VINCENNES.

6 kil. de l'embarcadère de la Bastille, 1 kil. de Saint-Mandé, 4 kil. 1/2 de Charenton, 2 kil. de Montreuil, 2 kil. de Fontenay, 4 kil. de Joinville, par la route de terre.

VOITURES DE CORRESP. pour Montreuil-sous-Bois, à presque tous les trains (10 c.). Des billets sont délivrés, à Montreuil (place de l'Église et rue du Pré, 21), pour les stations du chemin de fer de Vincennes.

HÔTEL : — *de l'Europe*.

bordée de guinguettes et de restaurants, conduit directement à Vincennes, dont le donjon apparait un peu sur la droite. Le chemin de fer de ceinture la croise (malheureusement à niveau) en deçà des fortifications. Un peu au delà du mur d'enceinte, près du restaurant de *la Tourelle*, elle perd plus de la moitié de sa largeur pour devenir une simple route ou plutôt la rue principale de Vincennes. Sur la dr., on laisse la route de Saint-Mandé, dont la mairie n'est qu'à 200 ou 300 mèt. Si l'on est venu à pied, on peut, pour gagner le château, entrer dans le bois par l'ancienne *porte de la Tourelle*, car la route ou rue plus directe que suivent les omnibus n'a rien d'intéressant. Les omnibus s'arrêtent, du reste, en face de l'entrée du château.



Vue générale de Vincennes, prise du côté du bois.

RESTAURANTS : — *Mandrillon;* — *Marconi* (bon), sur le cours Marigny, *Aubry*.

CAFÉS : — *Français;* — *Husson*, en face du château.

Brasserie Reinert, près du château.

PAVILLON ET BAL D'IDALIE, à l'entrée du bois (restaurant Henri).

Vincennes (14 573 hab.), ch.-l. de c. de l'arr. de Sceaux, n'offre par lui-même aucun intérêt. La station est construite dans le style de la fin du XVe s.

L'étymologie du nom de Vincennes est restée douteuse. Ce qui paraît certain, c'est qu'en 847 le bois de Vincennes s'appelait *Vilcenna*. Ce bois avait renfermé autrefois un collége consacré au dieu Sylvain. Les anciens rois de France venaient souvent chasser à Vincennes, mais Louis VII (1164) eut le premier l'idée d'y construire une demeure royale. Il établit aussi dans le voisinage des religieux de Grammont, remplacés depuis par des *Bonshommes* ou *Ermites*. En 1183, Philippe-Auguste rebâtit le château de Louis VII, qui fut reconstruit de nouveau par Philippe de Valois et continué sous ses successeurs. En 1560, Catherine de Médicis fit jeter les fondations des pavillons du roi et de la reine, situés à dr. et à g. de la cour, au delà du donjon. Ces pavillons furent terminés en 1614. En 1662, Louis XIV réunit les deux extrémités de ces pavillons par deux galeries couvertes, dont l'une a été démolie en 1843 et dont l'autre est cachée actuellement par des casemates. Le château de Vincennes formait alors, comme aujourd'hui, un rectangle de 382 mèt. de longueur sur 224 de largeur; mais il était flanqué de neuf tours adjacentes au mur d'enceinte. Toutes ces tours avaient 31 mèt. 60 cent. de hauteur, sauf la tour principale, qui avait 34 mèt. 56 cent. Rasées au niveau du mur d'enceinte, de 1808 à 1811, elles servent aujourd'hui de bastions.

Au milieu du XVIIIe s., le château de Vincennes avait de nouveau cessé d'être une résidence royale. On y avait établi tour à tour (1740) une *fabrique de porcelaine*, transférée à Sèvres en 1750; une *école militaire* (1751), transférée à Paris en 1756, et enfin (1757) une *manufacture d'armes*. En 1788, il fut compris parmi les châteaux royaux qui devaient être vendus, mais il ne trouva pas d'acquéreur. En 1808, Napoléon ordonna les travaux nécessaires pour pouvoir y garder un approvisionnement de poudre, de projectiles, d'armes et de matériel.

L'année 1812 vit construire le redan en maçonnerie percé de créneaux qui couvre l'entrée du château. En 1819, la salle d'armes fut bâtie. Enfin, de 1832 à 1844, le roi Louis-Philippe fit construire un grand nombre de casemates, et il annexa du côté de l'E. un fort entièrement neuf. Les constructions, complétées de 1848 à 1852, comprennent des magasins, un manége, un hangar et environ 10 corps de bâtiments pour le casernement des hommes et des chevaux.

Saint Louis aimait beaucoup Vincennes: il y venait souvent et se plaisait, comme tout le monde le sait, à rendre la justice sous un chêne du bois. Ce fut au couvent des frères mineurs de Vincennes qu'il reçut la *sainte Couronne*, que lui avait cédée Baudouin, empereur de Constantinople. Ce fut aussi de Vincennes qu'il partit pour ses deux croisades.

En 1315, Enguerrand de Marigny y comparut devant les juges qui le condamnèrent à être pendu à Montfaucon.

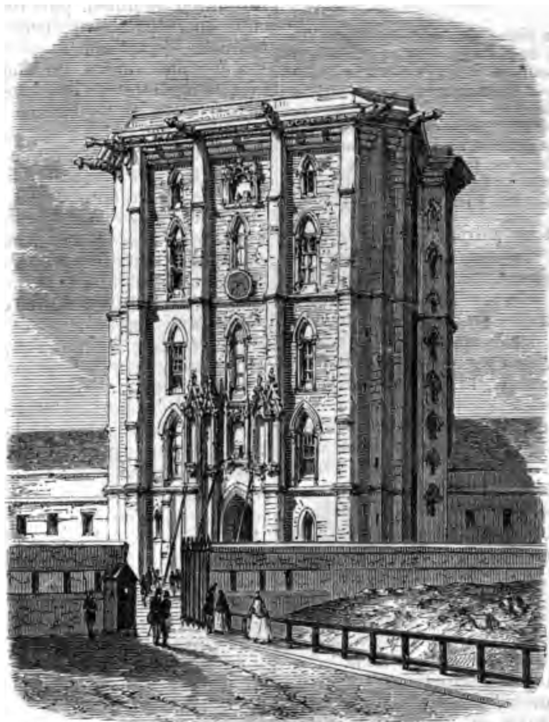
Louis X mourut à Vincennes en 1316, Philippe V en 1322, Charles IV en 1328. Charles V y naquit, en 1337; il y passa la plus grande partie de sa vie; il y rendit ses plus célèbres ordonnances et arrêtés, entre autres l'édit de la régence et de la tutelle des rois de France, dont la majorité fut fixée à 14 ans. La reine Isabeau de Bavière se retira au château de Vincennes pour s'y livrer à toutes sortes de désordres.

En 1422, Henri V, ce roi d'Angleterre qui avait conquis la plus grande partie de la France, mourut à Vincennes, sept se-

maînes avant Charles VI. Le château, plusieurs fois repris sur les Anglais, ne leur fut définitivement enlevé qu'en 1434. Louis XI en fit une prison d'État; mais ses successeurs continuèrent à l'habiter temporairement, bien qu'il eût cessé d'être une de leurs résidences habituelles. Charles IX y mourut le 30 mai 1574. Henri III y vint souvent. Après la journée des barricades, les ligueurs s'emparèrent du château et ne le rendirent à Henri IV qu'en 1594, après l'entrée du roi dans Paris.

Mazarin mourut à Vincennes, le 3 mars 1661.

Louis XIII et Louis XIV étaient venus quelquefois à Vincennes pour chasser dans le bois, mais ils n'y avaient fait que de courts séjours. Louis XV y passa quelques jours au commencement de son règne.



Porte d'entrée du château de Vincennes.

En 1784, après l'*Essai* de Mirabeau *sur les lettres de cachet*, Vincennes cessa d'être une prison d'État. En 1791, les habitants du faubourg Saint-Antoine marchèrent sur le donjon de Vincennes pour le jeter bas. L'œuvre de destruction était commencée, quand la Fayette arriva à la tête de forces suffisantes pour y mettre obstacle. Il faillit plusieurs fois être assassiné dans cette expédition.

Le 20 mars 1804, le duc d'Enghien, le dernier des Condés, enlevé violemment cinq jours auparavant du territoire de la

confédération germanique, fut jugé à Vincennes par une commission militaire, condamné à mort et exécuté la nuit même. On le fusilla dans les fossés du château, et on l'ensevelit au lieu même où il était tombé. Ses restes, exhumés le 20 mars 1816, par ordre de Louis XVIII, furent d'abord déposés dans une chambre du château, puis renfermés dans le monument élevé à sa mémoire dans la chapelle.

Sous le règne de Louis-Philippe, Vincennes a donné son nom aux bataillons de chasseurs à pied, formés par le duc d'Orléans et si renommés pour la justesse de leur tir.

Aujourd'hui Vincennes est une forteresse, une caserne, un arsenal et une école d'artillerie; c'est là que se font la plupart des expériences relatives au perfectionnement des armes à feu.

Quand on a franchi la porte d'entrée du château de Vincennes[1], on passe entre une double ligne de bâtiments affectés à divers services, avant d'atteindre la grande cour dans laquelle s'élèvent : à g., la salle d'armes, la chapelle, le pavillon de la reine; à dr., le donjon et le pavillon du roi.

La *salle d'armes* de Vincennes, construite en 1819, se divise en deux parties : le rez-de-chaussée, réservé au matériel d'artillerie; la salle d'armes proprement dite, au premier étage. La décoration en est vraiment belle. Elle renferme une quantité d'armes suffisante pour 120 000 hommes. Le second étage est affecté à la sellerie.

Entre la salle d'armes et la chapelle est l'entrée du fort neuf.

La **chapelle** actuelle — il y en eut deux autres, construites par saint Louis (1248) et Philippe de Valois (1337) — fut fondée, en 1379, par Charles V, continuée par Charles VI et par François Ier, achevée, en 1552, par Henri II. Le 18 août de cette année, Henri II y entendit la première messe sur un trône qui n'a été détruit qu'en 1792. En 1557, on y transféra l'ordre de Saint-Michel; en 1694, on y annexa la chapelle de Vivier en Brie (*V.* section XVI, p. 408). Le chapitre fut supprimé en 1784.

Convertie en un magasin après la révolution de juillet, puis rendue au culte en 1842, la chapelle de Vincennes a été complétement restaurée il y a quelques années. On admire surtout la légèreté et l'élégance de ses voûtes. Sept de ses vitraux sont de Jean Cousin (la rose est neuve). Ils représentent : les cinq du chœur, des sujets tirés de l'Apocalypse, et les deux de l'extrémité de la nef, les *quatre Saisons* et le *Jugement dernier*. Dans ce dernier, le peintre a représenté Diane de Poitiers, qu'on distingue à sa nudité et au ruban bleu qui entoure ses cheveux blonds.

En 1816, on avait élevé dans la chapelle (à g., à l'entrée du chœur) un monument à la mémoire du duc d'Enghien. Ce monument, enlevé de cette place après les événements de décembre 1851, est aujourd'hui dans l'ancienne sacristie (à g. du chœur), pièce trop basse et trop étroite pour le contenir. C'est du reste une œuvre fort médiocre du sculpteur Deseine. Il se compose de quatre figures en marbre : au second plan, le duc s'appuie sur la Religion; au premier plan, une femme éplorée représente la France en face du Crime armé d'un poignard et de serpents.

Le *pavillon du roi* a été transformé en caserne depuis 1793; le *pavillon de la reine* est affecté à divers services.

Le **donjon** est généralement visité après la salle d'armes et la chapelle. On découvre de la plate-forme un superbe panorama.

Ce donjon, entouré autrefois d'un fossé indépendant de celui du château, est une grande tour carrée avec une tourelle en saillie à chaque angle. Cette tour a 52 mèt. de hauteur. Ses

1. Pour visiter le château, visible le samedi, de midi à 4 h., il faut être muni d'une permission délivrée par la direction de l'artillerie, à Paris, ou par le commandant de l'artillerie de Vincennes.

murs ont 3 mèt. d'épaisseur. Un escalier en spirale, de 237 marches, conduit à la plate-forme. Dans la tourelle S. E. se trouve un autre escalier en spirale, plus large, et qui ne règne que du premier au deuxième étage; on le nomme l'escalier royal.

Le donjon a cinq étages. Le rez-de-chaussée, où étaient les cuisines, se compose d'une grande salle carrée, de 10 mèt. de côté (elle a été divisée). Sa voûte, élevée de 7 mèt. 15 c., est soutenue sous clef par un fort pilier. Dans chaque tourelle est une chambre de forme octogonale. Quand Vincennes était une résidence royale, le roi occupait le premier étage; la reine et les enfants, le deuxième; les frères et proches parents du roi, le troisième; les officiers de service et les domestiques étaient logés aux quatrième et cinquième; les grands officiers de la couronne, dans les tours de l'enceinte.



Chapelle du château de Vincennes.

L'histoire des prisonniers renfermés dans le donjon de Vincennes remplirait un volume; nous ne pouvons pas même mentionner leurs

noms, nous citerons seulement les plus célèbres : Enguerrand de Marigny, le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, et le duc d'Alençon; le colonel d'Ornano, le duc et le chevalier de Vendôme, tous trois fils naturels d'Henri IV; le duc de Beaufort, surnommé le *roi des halles;* les princes de Condé, de Conti, et le duc de Longueville, chefs de la Fronde; le cardinal de Retz; le surintendant Fouquet; Mme Guyon; Latude; Diderot; le comte de Mirabeau, qui y composa le ***Mémoire à mon père***, l'***Essai sur les lettres de cachet et les prisons d'État***, et les ***Lettres à Sophie***; le duc d'Enghien; les complices de Georges Cadoudal; les ministres de Charles X, MM. de Polignac, de Peyronnet, Guernon-Ranville et de Chantelauze; en 1848, MM. Raspail, Barbès, etc.

Aujourd'hui les anciennes prisons du château sont transformées en magasins pour l'artillerie de la place. On les montre rarement aux étrangers. Du reste, elles n'ont rien de bien curieux. On y voit, au rez-de-chaussée, une porte (la seconde) qui provient, dit-on, de la tour du Temple, où elle fermait la chambre de Louis XVI. La salle dans laquelle elle donne accès passe pour avoir été la salle de la question. Mirabeau fut, dit-on, enfermé dans l'oratoire du second étage, restauré il y a quelques années.

A l'entrée de Vincennes et à l'O. du donjon, se trouve l'*hôpital militaire*, inauguré le 1er juin 1858. C'est un vaste rectangle de 60000 mèt. carrés, dont 4350 sont occupés par les bâtiments. Presque en face s'élève une petite *chapelle* (1858). Une inscription rappelle que cette chapelle a été construite à la suite d'un vœu fait par l'impératrice Eugénie pour obtenir la naissance d'un fils.

La *fête patronale* de Vincennes se célèbre le dimanche qui suit le 15 août.

Le bois de Vincennes.

Pour se rendre au bois de Vincennes, les promeneurs ont le choix non-seulement entre divers modes de locomotion, mais entre divers points d'arrêt.

Les modes de locomotion sont: le chemin de fer de la Bastille à la Varenne-Saint-Maur, le chemin de fer de Paris à Lyon pour la station de Charenton, le chemin de fer de ceinture pour la station de Bel-Air et les omnibus A E, des Arts et Métiers à l'avenue de Vincennes, et R, de Saint-Philippe-du-Roule à la barrière de Charenton (*V.* ci-dessous, p. 438).

Les omnibus n'ont qu'un seul point d'arrêt: la lettre A E, en face du château, la lettre R, barrière de Charenton; le chemin de fer de Lyon n'a qu'une station, celle de Charenton; mais le chemin de fer de la Varenne a six stations où les promeneurs peuvent descendre pour explorer les diverses parties du bois.

La station de Bel-Air est la plus rapprochée du lac de Charenton et de l'Asile impérial. C'est à la station de Saint-Mandé qu'il faut descendre si l'on veut visiter le lac de Saint-Mandé et la partie du bois qui sépare ce lac du lac de Charenton et de Gravelle. La station de Vincennes dessert la ville et le château. Les stations de Fontenay et de Nogent sont à égale distance du lac des Minimes. Enfin la station de Joinville-le-Pont est la plus rapprochée du champ de courses, de la ferme Napoléon et du pavillon de Gravelle (*V.* le plan).

Si l'on ne veut pas faire la dépense d'une voiture particulière (2 fr. 75 c. l'heure) pour explorer, dans toutes ses parties, le bois de Vincennes, on peut se faire conduire aux barrières ou portes de Picpus et de Bel-Air, les plus rapprochées des lacs de Charenton et de Saint-Mandé.

Les itinéraires suivants sont recommandés aux personnes qui prendront une voiture à l'heure ou qui préféreront aller à pied (*V.* le plan).

1° Porte de Picpus (les promeneurs s'y rendront soit en voiture soit par le chemin de fer, station de Bel-



Cascade du lac des Minimes.

Air). — lac de Charenton, — promenade dans les îles, — asile impérial, — point de vue de Gravelle, — par la route de Gravelle aux Minimes, — tour du lac, — retour par le château et le lac de Saint-Mandé.

2° Station de Nogent, — lac des Minimes, — par la route de Gravelle au pavillon de Gravelle, — asile impérial, — lac de Charenton, — lac de Saint-Mandé, — château, — retour par la station de Vincennes.

En 1162, le bois de Vincennes n'était entouré que de petits fossés. Louis VII le fit clore de murs du côté de Paris, et bâtit à l'entrée, pour y loger un garde, la *tourelle* de Saint-Mandé. En 1183, Philippe Auguste continua la construction de la clôture, car il renferma dans ce bois des cerfs, des daims et des chevreuils que lui avait envoyés Henri II, d'Angleterre. Saint Louis éleva plus tard les murs qui longent la Marne. Le bois s'agrandit à diverses reprises. L'enceinte actuelle ne date que de 1671.

En 1731, Louis XV fit abattre, puis replanter le bois de Vincennes, pour en *rendre les promenades plus agréables aux habitants de Paris*. On éleva, à cette occasion, la pyramide située sur l'ancienne route de Saint-Maur, et qui portait une inscription commémorative.

Depuis le commencement de ce siècle, le bois de Vincennes a été diminué de près de moitié par le génie militaire, par le chemin de fer et surtout par la ville de Paris à laquelle il appartient actuellement et qui en a aliéné une partie. En 1816, on y établit, en face du château, un polygone reporté plus au S. E. en 1839. On y construisit, en 1839, une nouvelle salle d'artifices (l'ancienne, située derrière le donjon, ayant sauté en 1837), et un corps de garde dans le champ de manœuvres, qui s'étend au S. du château; en 1844, des salles d'artifices, entre le château et Saint Mandé; de 1841 à 1844, le nouveau fort; en 1846, les deux redoutes de la Faisanderie et de Gravelle, au S. E. du champ de manœuvres; en 1860, le tir national français, le long du polygone, à l'E. Une grande partie du bois, comprise entre le champ de manœuvres et le château, a été abattue à son tour; enfin le chemin de fer de la Varenne s'est creusé des tranchées entre Saint-Mandé et Vincennes, et entre Vincennes et Joinville-le-Pont.

Le bois de Vincennes n'offrait donc plus aux Parisiens les promenades agréables qu'ils devaient à Louis XV, lorsque Napoléon III résolut d'y faire exécuter des travaux analogues à ceux qui ont transformé le bois de Boulogne. Ces travaux ont été exécutés, depuis 1857, sous la direction de M. Vicaire, administrateur général des forêts et domaines de la couronne, par M. Bassompierre, ingénieur principal de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. En moins d'un an et demi, des rivières serpentèrent, des lacs furent creusés, au milieu de ces terrains arides où ne se voyait pas auparavant la plus petite flaque d'eau. Des chaussées macadamisées remplacèrent les routes royales et départementales qui traversaient le bois; d'autres routes, moins droites que les anciennes, furent ouvertes à travers les fourrés, dont les arbres magnifiques, habilement dégagés, forment de toutes parts d'agréables perspectives. Toutes ces routes sont bordées de larges trottoirs. Elles sont aussi pourvues de conduites d'eau, avec bouches de sortie, qui permettent d'arroser à la lance, ainsi qu'on le fait au bois de Boulogne. Plus de 40 kil. d'allées tracées à l'anglaise, de 4 à 8 mèt. de largeur, ont été ouverts pour les voitures et les cavaliers. La nature sablonneuse du sol a dispensé de les empierrer. Près de 15 kil. de sentiers de 2 mèt., à l'usage des piétons, ont été établis sous bois, de manière à favoriser la circulation le routes principales, or accourcis.

Malgré tous ces embellissements, le bois de Vincennes a conservé assez intacte, jusqu'à présent, la physionomie d'un bois pour continuer d'en porter le nom. Il n'est pas encore devenu un parc, comme l'ancien bois de Boulogne. Les bouquets d'arbres exotiques y sont plus rares et la végétation y conserve partout un caractère pittoresque et sauvage qui ne manque pas de charme. Malheureusement le bois est séparé en deux parties distinctes par le champ de manœuvres, vaste plaine, aride et nue, qu'il faut traverser pendant plus d'un kil., dans sa moindre largeur, si l'on veut visiter le bois en entier.

Nous signalerons d'abord les principales curiosités de la partie orientale du bois, la plus intéressante des deux.

La *rue de Paris*, qui passe devant la porte d'entrée du château, y conduit directement. On laisse, à **g.**, le *cours Marigny* et le bal d'Idalie; à dr., le nouveau fort, à l'extrémité duquel



Lac des Minimes.

on se trouve sur un carrefour. La *route des Sabotiers* rentre dans Vincennes, à g., et longe à dr. le côté oriental du fort; celle du *Grand-Maréchal*, en face, conduit, à travers bois, à la porte de Nogent; les *routes de Nogent* et *de Joinville*, qui se séparent un peu plus loin à dr., aboutissent aux portes du même nom. On peut prendre indifféremment l'une ou l'autre de ces deux dernières routes pour se rendre aux **Minimes** (2 kil. environ de la porte du château). On passe alors à d une jolie *villa*, qu'on laisse à g. Les **Minimes** étaient autrefois un enclos circulaire, de 600 mèt. de diamètre, et de 18 hect. de superficie, où Louis VII établit, en 1164, des religieux de Grammont, remplacés sous Louis XI par des Bons-Hommes ou Ermites, auxquels Henri III substitua, en 1584, des Minimes. Ceux-ci furent supprimés par un arrêt du conseil d'État du 17 mars 1784.

En 1857, les Minimes formaient encore un parc réservé, ou garenne, entouré de murs et planté d'arbres

verts. Ce fut sur ce point que l'on commença les travaux d'embellissement du bois. On y creusa un lac de 8 hect. de superficie, contenant trois îles, en partie boisées et d'une contenance totale de 6 hect. 200 000 mèt. cubes de terre, extraits de ce vaste bassin, furent employés aux remblais du chemin de fer de la Varenne-Saint-Maur, entre Nogent et Joinville. L'activité des travaux était telle qu'on n'enlevait pas moins de 800 mèt. cubes de déblais par jour. Ces déblais étaient transportés à l'aide d'un chemin de fer provisoire, établi dans une allée du bois.

Un pont conduit aujourd'hui dans l'*île* du N. ou *de Porte-Jaune*, la plus petite des trois. Elle renferme un chalet dans lequel est installé un café-restaurant. Les deux autres *îles* communiquent entre elles, mais on ne peut y parvenir qu'en bateau. A l'O. du lac, au bord d'une pelouse plantée de beaux marronniers et d'où se découvre tout le champ de manœuvres, la pyramide de Louis XV (600 mèt.) et le polygone de l'artillerie, se trouvent deux *pavillons* élégants, construits sur l'emplacement de bâtiments qu'habitait autrefois le garde général du bois.

On peut faire le tour du lac des Minimes en 20 min. par le chemin de piétons qui en longe les rives; et en 40 min. par l'ancienne allée circulaire qui a été conservée.

Le lac des Minimes est alimenté par une belle **cascade**, située à son extrémité supérieure, près de l'île de Porte-Jaune, et formée par deux ruisseaux dont on peut remonter le cours à travers bois. Le *ruisseau de Nogent*, à l'E., a 900 mèt. environ de longueur. Il longe à peu de distance la *route de la Ménagerie*, et traverse l'une des belles *pelouses* qui s'étendent de la porte de Fontenay à celle de Joinville-le-Pont. Ce ruisseau forme l'écoulement d'une *mare* située près de la station de Nogent, à peu près au point de rencontre des routes de Nogent et de la Ménagerie.

Le *ruisseau des Minimes* coule au S., dans la plus belle partie du bois. Il a près de 1200 mèt. de longueur et entoure plusieurs petites îles boisées d'un grand effet. Son point d'émergence se trouve, au delà de la route de Vincennes à Joinville, près de la redoute de la Faisanderie. La source de ce ruisseau n'est pas naturelle, mais artificielle. L'eau est amenée en cet endroit par des conduites souterraines en tôle bitumée, dont le point de départ est au lac de Gravelle (*V.* ci-dessous), et qui, après avoir donné naissance au ruisseau des Minimes, se continuent jusqu'à la mare de Nogent, pour y former le ruisseau du même nom et alimenter les conduites d'arrosement des routes voisines.

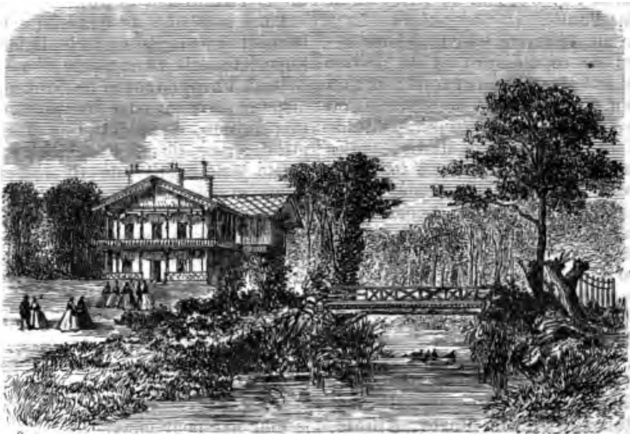
La source du ruisseau des Minimes marque de ce côté la fin du bois. A l'O. et au S. s'étendent le champ de manœuvres et la plaine de Gravelle, réunis pour former le *camp de Saint-Maur*, où les troupes de l'armée d'Orient bivaquèrent, en 1856, jusqu'au jour de leur entrée triomphale à Paris. A l'E., la route de Joinville à Nogent conduit au *fond de Beauté* (500 mèt.), tracé probablement sur l'emplacement qu'occupait autrefois (dans la partie du bois appelée le Faux parc) un château nommé *Château de Beauté*, et dont il ne reste aucun vestige. Près du fond de Beauté, on découvre de beaux points de vue sur la vallée de la Marne.

Au S. la *route militaire* conduit aux redoutes, après avoir laissé à dr. la *route de la Ferme*. La **Ferme Napoléon** occupe l'emplacement d'une ancienne faisanderie, détruite en 1844. lors de l'établissement du champ de manœuvres. Cette ferme, située à 500 mèt. de la source du ruisseau des Minimes, à 1 kil. 1/2 de la Pyramide, à 2 kil 1/2 de l'esplanade qui s'étend derrière le château, à plus de 3 kil. du donjon, a été établie pour l'expé-

rimentation des méthodes nouvelles d'agriculture et de tout ce qui intéresse l'exploitation agricole. M. Guérin-Méneville s'y livre depuis quelques années à des essais d'acclimatation des vers à soie de l'ailante. Un petit kiosque a été élevé à côté de la Ferme pour les personnes qui, sans la visiter, désirent y boire du lait chaud.

Les *redoutes de la Faisanderie* et *de Gravelle*, reliées par une communication fortifiée, sont destinées à remplir la lacune qui existait entre les forts de Nogent et de Charenton, éloignés entre eux de plus de 5 kil., et à défendre la presqu'île de Saint-Maur, notamment la tête du pont de Joinville. Leurs deux grandes faces, parallèles à la Marne, sont flanquées de tours et bastionnets à mur crénelé. L'intérieur renferme une caserne à l'épreuve de la bombe, et deux magasins à poudre. Leur entrée est fermée par un pont-levis.

A la redoute de la Faisanderie est établie une école normale de gymnastique pour les sous-officiers et soldats de l'armée.



Chalet du bois de Vincennes.

A 100 mèt. environ de la redoute de Gravelle, à l'O., se trouve le **lac de Gravelle**. C'est un vaste réservoir qui reçoit toutes les eaux destinées à l'alimentation des ruisseaux et des lacs du bois. « Pour obtenir l'eau nécessaire au bois de Vincennes, on a eu recours à la portion de force motrice non utilisée par MM. Darblay dans leur usine de Saint-Maur, à la chute de 3 mèt. 50 cent. du canal créé par Napoléon Ier. Cette portion de force met en mouvement deux turbines à double effet du système dit *géminé* de M. Fourneyron, qui font mouvoir, chacune séparément, deux corps de pompes. Celles-ci refoulent l'eau dans une grosse conduite en fonte de 35 cent. de diamètre, qui jette son débit dans le réservoir bitumé de Gravelle, établi sur le point culminant du bois de Vincennes, à près de 40 mèt. au-dessus du niveau de la Marne, à 14 mèt. au-dessus du lac des Minimes et à 25 mèt. au-

dessus du lac de Saint-Mandé. Le débit de la conduite est de 5 à 6000 mèt. cubes d'eau par 24 heures. Le réservoir de Gravelle contient 20 000 mèt. cubes environ ; il a été bétonné à cause de la mauvaise nature du sol et des carrières exploitées au-dessous. Le béton a 10 cent. d'épaisseur et une chape en mortier de 3 cent. » Du lac de Gravelle part, à l'E., la conduite qui va donner naissance au ruisseau des Minimes et de Nogent, après avoir fourni de l'eau, en passant, à la ferme Napoléon. A l'O. s'écoule le *ruisseau de Saint-Mandé*.

Avant de suivre les capricieux détours de ce ruisseau et de rentrer dans le bois, on peut gagner en 2 ou 3 min. le *rond-point* de Gravelle, où l'on jouit d'un magnifique point de vue sur le cours de la Marne, les îles nombreuses qu'elle forme près de Gravelle, la vallée de la Seine, le confluent des deux rivières, le champ de manœuvres et les différentes parties du bois.

Du *pavillon Robert*, qui couronne le plateau de Gravelle la vue s'étend de l'O. à l'E. dans un espace de 52 kil., et du N. au S. dans un espace de 48 kil., soit plus de 100 lieues carrées. On voit : **Maisons-Alfort**, la Seine, le chemin de fer d'Orléans, **Choisy-le-Roi**, **la Vieille-Poste**, **Thiais**, le fort de Charenton, **Vitry**, l'École vétérinaire d'Alfort, le fort d'Ivry, **Ivry**, **Villejuif**, **Saint-Maurice**, **Alfort**, le pont de Charenton, **Charenton**, le chemin de fer de Lyon, le Port-à-l'Anglais, **Bicêtre**, le Fort de Bicêtre, **Fontenay-aux-Roses**, le château de Meudon, le bois de Meudon, **Bellevue**, **Belleville**, **Romainville**, **Charonne**, **Vincennes**, le fort de Vincennes, **Montreuil-sous-Bois**, **Bagnolet**, le fort de Noisy-le-Sec, les tribunes des Courses, **Fontenay-sous-Bois**, le fort de Nogent, **Nogent sur-Marne**, **Chelles**, le fort de la Faisanderie, le viaduc du chemin de fer de Mulhouse sur la Marne, **Noisy-le-Grand**, **Petit-Bry**, **Champs**, **Brou**, le fort de Gravelle, le chemin de fer de Mulhouse, **Villiers-sur-Marne**, **Joinville-le-Pont**, **Saint-Maur**, **Chenevières**, **Gravelle**, le chemin de fer de la Varenne, **la Varenne-Saint-Maur**, **la Varenne-Saint-Hilaire**, la Marne, **Sucy**, le château des Piples, **Boissy-Saint-Léger**, **Créteil**, **Limeil**, **Valenton**, **Villeneuve-Saint-Georges**, **Mainville**, la forêt de Senart, le chemin de fer de Corbeil, **Vigneux**, **Draveil**, **Grigny**, **Ablon**, **Athis-Mons**, **Villeneuve-le-Roi**.

Dans la plaine de Gravelle, entre la redoute de la Faisanderie, la ferme impériale et la redoute de Gravelle, s'étend l'**hippodrome** de Vincennes disposé pour les steeple-chases. Cet hippodrome comprend une grande piste, semée de 13 obstacles et une petite piste coupée de 10 obstacles. Deux grandes tribunes publiques, de 100 mèt. de longueur chacune, s'élèvent sur la lisière du bois, à dr. et à g. de la tribune réservée à l'Empereur.

Les courses de Vincennes, placées sous le patronage du prince Joachim Murat, ont lieu au printemps (3 réunions), en été (1 réunion) et en automne (2 réunions). Des affiches placardées dans Paris indiquent à l'avance le jour fixé pour chaque réunion. Le prix de l'Empereur (10 000 fr.) est couru au printemps ; celui de la ville de Paris (10 000 fr.) en automne ; les autres prix varient ordinairement de 3000 à 5000 fr.

Les prix d'entrée sont ainsi fixés : enceinte du pesage, 20 fr., pour les dames 10 fr. ; pavillons, 5 fr. par personne ; intérieur de l'hippodrome, voitures à 4 roues, 20 fr. ; cavalier, 5 fr. ; piétons autour de l'hippodrome, 1 fr.

Le ruisseau de Saint-Mandé alimente le lac du même nom, près de la porte du Bel-Air, au N., après un parcours de 3 kil. 1/2. Pour gagner ce lac, on peut prendre les sentiers

qui bordent le ruisseau, la *route de la Tourelle* ou l'*avenue de Gravelle.*

Les bords du ruisseau sont très-agréables. Après avoir traversé une longue pelouse, on croise, à 1200 mèt. du lac de Gravelle, la route de la Tourelle, en un point où le ruisseau de Saint-Mandé se bifurque pour envoyer à l'O. l'eau nécessaire au lac de Charenton. A partir de ce point, la route de la Tourelle et le ruisseau se côtoient, à peu près jusqu'à l'extrémité du polygone de l'artillerie, qu'ils longent à l'O. Le ruisseau passe ensuite à g. des salles d'artifices, que la route va contourner à dr.; enfin tous deux se rejoignent à 200 mèt. env. à l'E. du lac. Un écoulement du lac des Minimes, qui passe sous le champ de manœuvres, près de l'esplanade du château, se réunit au ruisseau de Saint-Mandé, un peu en deçà du lac.

L'avenue de Gravelle, qui s'étend entre le rond-point de ce nom et la Marne, passe, à l'O., à côté des jardins de la maison de santé de Charenton-Saint-Maurice et de l'asile impérial de Vincennes, pour les ouvriers convalescents (*V.* ci-dessous). Ces deux établissements se cachent derrière des bouquets d'arbres. Si l'on veut aller au lac de Saint-Mandé, il faut quitter l'avenue de Gravelle près de l'asile impérial et prendre soit la *route Aimable*, soit la *route de l'Asile* qui, passant devant la porte de Saint-Mandé, mènent à l'extrémité occidentale du lac.

Le **lac de Saint-Mandé** a été établi dans une dépression de terrain traversée autrefois par un égout venant de Montreuil et formant en cet endroit une sorte de cloaque dont les émanations pestilentielles éloignaient tous les promeneurs. La création du lac permet aujourd'hui d'aller visiter cette partie du bois, l'une des plus belles au point de vue de la végétation. Une *île* boisée occupe le milieu de la pièce d'eau.

La superficie totale du bois de Vincennes, en y comprenant le champ de manœuvres, le polygone d'artillerie, le tir national et leurs dépendances, était encore, il y a peu de temps, de 1009 hectares; les murs de clôture avaient un périmètre de 16 632 mèt. Cette belle promenade a été considérablement augmentée par l'annexion d'un immense plateau qui s'étendait à l'O. entre Saint-Mandé, les fortifications de Paris, le chemin de fer de Lyon, Charenton et le bois actuel. Ce plateau dépendait autrefois presque entièrement du château de Bercy; il a été acheté en partie par la ville de Paris et converti en jardin anglais. Un lac de 20 hectares de superficie, le **lac de Charenton**, renfermant deux îles, y a été creusé; on y arrive par l'avenue Daumesnil et la porte de Picpus.

Près de la porte de Picpus, un batelier (10 c.) passe les promeneurs dans la première île, qui renferme un chalet et qui communique avec la seconde par un pont. La seconde île contient un café-concert et un pavillon du style grec, qui domine une belle grotte de rochers d'où l'on découvre une jolie vue. Un pont permet d'en sortir près du pavillon.

De grandes avenues relient cette nouvelle partie du bois avec les points principaux du bois actuel : Gravelle, l'asile impérial, Joinville, Saint-Mandé, l'esplanade du château, etc. Enfin, c'est sur ce plateau, près de la porte de Picpus, que la société d'arboriculture a établi ses jardins.

L'**asile impérial** pour les ouvriers malades ou convalescents est situé près de l'hospice de Charenton, à l'extrémité S. du bois et à 1 kil. de l'extrémité du lac de Charenton. On s'y rend par les omnibus de Charenton (lettre R). Fondé en 1855, par Napoléon III, construit sur les plans de M. Laval, architecte, et inauguré en 1857, il se compose d'un bâtiment principal dominé par un pavillon central en avant-corps (chapelle au rez-de-chaussée) et flanqué de

deux ailes. Une bibliothèque de 4000 vol., des salles de chant et de jeu, des promenoirs et un parc situé derrière l'établissement sont mis à la disposition des pensionnaires. Le service est fait par les religieuses Augustines. — Visite des malades : les dimanches, lundis et jeudis, de midi à 4 h. — Entrée publique pour les étrangers, les mardis, mercredis, vendredis et samedis, de midi à 4 h.

L'asile de Vincennes, qui a été inauguré le 31 août 1867, et qui contient 500 lits, reçoit temporairement, pendant leur convalescence : 1° les ouvriers atteints de blessures ou de maladies en travaillant sur des chantiers de travaux publics, dans le département de la Seine ; 2° les convalescents envoyés par les hôpitaux de Paris et de la banlieue; 3° Ceux qui sont envoyés par les bureaux de bienfaisance; 4° les ouvriers faisant partie d'une société de secours mutuels ayant pris un abonnement à l'asile; 5° les ouvriers appartenant à des établissements abonnés; 6° enfin, moyennant un prix de journée, les ouvriers ne rentrant dans aucune de ces catégories.

Les chambres des convalescents, situées au premier et au second étage, renferment chacune trois lits. Elles sont toutes tournées vers le midi.

Les convalescents auxquels leurs forces le permettent peuvent être employés aux travaux de la maison. Ils reçoivent, dans ce cas, une rétribution qui varie de 20 à 50 cent. par jour, et un supplément de 25 centilitres de vin à leurs repas.

Le prix des journées à l'Asile est fixé à 50 cent. pour les sociétés de secours mutuels, à 75 cent. pour les ateliers abonnés, à 1 fr. pour les ouvriers libres, venant directement de leur domicile.

Chaque jour un omnibus spécial va chercher les convalescents dans les hôpitaux de Paris ou même à domicile pour les transporter à l'Asile, d'où il les ramène aussi après leur entière guérison.

DE VINCENNES A MONTREUIL.

Pour aller de Vincennes à Montreuil, l'omnibus tourne à g. au sortir de la station et sort de Vincennes par la Pissotte. **Montreuil-sous-Bois** (9235 hab.; 2 kil. de Vincennes, 3 kil. des fortifications, 1 kil. de Bagnolet) est renommé par ses pêches, ses poires, ses cerises, ses fraises, ses vignes en espaliers, ses légumes et ses fleurs. La culture du pêcher, la plus importante, occupe 240 hectares et produit, chaque année, 12 à 15 millions de pêches. L'*église* (mon. hist.) est un bâtiment rectangulaire divisé en trois nefs et huit travées. Les travées du chœur datent de la fin du XIIe s.; les arcades des bas côtés, reposant sur des colonnes monocylindriques, sont surmontées de galeries semblables à celles de N. D. de Paris ; le clerestory est éclairé par de simples œils-de-bœuf. Les quatre travées de la nef, flanquées de chapelles latérales, sont des XVe et XVIe s. La façade est percée de trois portes et d'une rose centrale. La porte principale. malgré son arc en talon, offre des moulures toriques. Le tympan est occupé par un quatre-feuilles dont chaque lobe est à son tour subtrilobé. La rose qui le surmonte est formée de six cercles de pierre entourant un septième cercle central et encadrés par une archivolte ornée de feuillages.

Il existe à Montreuil une usine où l'on amorce les capsules et les étoupilles des armes de guerre. L'entrée en est interdite au public.

En face de l'église se trouve le bureau des omnibus qui vont directement (40 c.), au moins toutes les heures, à Paris, rue Saint-Paul, 40.

La fête patronale de Montreuil se célèbre le dimanche après le 29 juin.

Montreuil est à 3 kil. de **Rosny** (*V.* le *Chemin de fer de l'Est*, p. 398), situé à l'E., et à 2 kil. de **Bagnolet** (2924 hab.; 1 kil. des fortifications, 2 kil. de Romainville), situé à l'O. — Une



Asile de Vincennes.

route, partant de l'extrémité du village, conduit de Montreuil à Fontenay (3 kil.). En la parcourant, on jouit, à dr., d'une vue étendue sur le bois et le château de Vincennes.

DE VINCENNES A LA VARENNE-SAINT-MAUR.

La station de Vincennes se trouve à l'entrée d'un tunnel, long de 350 mèt. environ, et qui, passant sous la ville, se termine près de l'église. La tranchée qui lui succède empêche de voir le château et le bois, que l'on côtoie, à dr.

4e STATION. — FONTENAY-SOUS-BOIS.

2 kil. de Vincennes, 8 kil. de l'embarcadère, 11 kil. de Notre-Dame, par la route de terre, 3 kil. 500 mèt. de Montreuil-sous-Bois.

Omnibus de la station au village (10 c.).

Fontenay-sous-Bois (3092 hab.) est agréablement situé au N. E. du bois de Vincennes, qu'il domine. Il ne possède de remarquable que son *église* (mon. hist.), nouvellement restaurée et remontant aux XVe et XVIe s. La façade est moderne. Le chevet, rectangulaire, offre un beau vitrail représentant les Vertus théologales.

Fontenay est dominé, à l'E., par le fort de Nogent.

La station de Fontenay est à 6 min. du lac des Minimes (*V.* p. 424).

Le chemin de fer s'infléchit vers le S. E., toujours enfermé dans une tranchée, et continue de longer le bois.

5e STATION. — NOGENT-SUR-MARNE.

9 kil. de l'embarcadère de la Bastille.

24 trains par jour. — Des *omnibus* conduisent au village (10 c.), au Petit-Bry (4 kil.; 25 et 35 c.), à Noisy-le-Grand (6 kil.; 40 et 50 c.); et à Neuilly-sur-Marne (5 kil.; 30 c.).

La station de Nogent-sur-Marne (ligne de la Varenne) est reliée à la station de la ligne de Coulommiers et de Nangis (*V.* plus haut) par un embranchement de 2 kil.

Nogent-sur-Marne a été décrit p. 400.

La station de Nogent est à 10 min. du lac des Minimes (*V.* p. 424).

L'établissement que l'on voit à dr. de la station, si l'on quitte le chemin de fer, est une institution de demoiselles, dirigée par Mmes Boutet. La chapelle, se détachant des autres constructions, attire particulièrement les regards.

Près de la station se détache une route qui, laissant à g. le fort de Nogent, et à dr. le village, traverse la ligne de Paris à Mulhouse et conduit à Neuilly-sur-Marne (5 kil.; *V.* p. 401).

Le chemin de fer se dirige vers le S., sort du bois de Vincennes en même temps que de la tranchée, et laisse à dr. les redoutes qui bornent le Champ de manœuvres, au S. E., et derrière lesquelles se trouve la ferme Napoléon (*V.* ci-dessus, p. 424). On jouit, à g., d'une vue assez étendue sur l'autre rive de la Marne.

6e STATION. — JOINVILLE-LE-PONT.

11 kil. de Paris. Le village est, par les routes de terre, à 3 kil. 700 mèt. de Vincennes, 4 kil. de Charenton, 11 kil. 300 mèt. de Paris, 2 kil. de la porte de Nogent, 3 kil. de Fontenay-sous-Bois, 1 kil. de Gravelle, 1 kil. de Saint-Maur, 2 kil. de Port de Créteil, 3 kil. 500 mèt. de Champigny.

Joinville (2086 hab.), situé à g. de la station, n'était, il y a cent ans, qu'une dépendance de la commune de Saint-Maur, et se nommait *la Branche-Saint-Maur*. Elle fut érigée en commune en 1790, et, pour effacer le souvenir de son ancienne dépendance, elle obtint de Louis-Philippe de porter le nom de son troisième fils, le prince de Joinville.

La station de Joinville est à 15 min. du rond-point de Gravelle, à 5 min. de la ferme Napoléon et à 10 min. du champ de courses (*V.* p. 426).

Joinville est relié à la rive g. de la Marne par un pont de pierre. Un

espace vide, orné de gazon et planté d'arbres, sépare la commune en deux parties. Ces arbres et ce gazon couvrent la voûte sous laquelle passe le canal Saint-Maur.

Le **canal Saint-Maur** prend son origine à l'E. et à 240 mèt. au-dessous du pont de Joinville, traverse le coteau par un souterrain de 600 mèt. de longueur, et se termine à la sortie de ce souterrain par un vaste bassin de 314 mèt. de longueur. « Ce canal, dit M. Ernest Grangez dans son *Précis historique et statistique des voies navigables de la France*, rachète 13 kil. de rivière. Il a été exécuté aux frais de l'État, moyennant une dépense approximative de 3 millions. Il a été livré à la navigation le 10 oct. 1825. La longueur du canal, comprise dans le départ. de la Seine, est, entre ses deux embouchures dans la Marne, de



Entrée du canal de Saint-Maur.

1115 mèt. La pente est en étiage de 4^{m},30; elle est rachetée par une écluse d'un seul sas à talus perreyés. La longueur de ce sas est de 84^{m},25, sa largeur est de 7^{m},80; sa chute a 3^{m},75, ce qui donne 0^{m},55 pour la pente que prennent les eaux dans leur trajet. Mais, par suite des concessions de chutes d'eau faites à l'industrie et de consommations abusives, cette vitesse est notablement dépassée et portée ordinairement au double. »

La clef de voûte du souterrain est à 2^{m},25 au-dessus du plan d'eau d'étiage.

La traction des bateaux s'opère, comme sur la rivière, au moyen de chevaux. Un chemin de halage de 3 mèt. de largeur borde sous la voûte un des côtés du canal. On peut donc traverser à pied le souterrain dans toute sa longueur.

En débouchant du pont de Joinville sur la plaine de la rive g., on

trouve à sa g. **le Poulangis**, maison de campagne récemment restaurée. Elle a appartenu à M. Chapsal, célèbre grammairien, et maire de Joinville. Un assez grand parc s'étend par derrière jusqu'à la rivière. — A g. sont les derniers débris de l'ancien domaine du *Tremblay*.

A 1 kil. du pont, la route se bifurque : le bras de dr. conduit à (2 kil.) Champigny (*V.* ci-dessous) ; celui de g. mène à (3 kil.) Bry-sur-Marne et à (5 kil.) Villiers-sur-Marne (*V.* p. 401).

Au delà de Joinville, le chemin de fer entre dans une tranchée, passe sur le souterrain du canal Saint-Maur et descend par une rampe assez sensible. A la tranchée succède un remblais, du haut duquel la vue plonge, au delà de la Marne, jusqu'à Créteil, dont on aperçoit le clocher.

7e STATION. — SAINT-MAUR-PORT-CRÉTEIL.

2 kil. de Joinville, 13 kil. de la gare de la Bastille. Saint-Maur est, par la route de terre, à 11 kil. 800 mèt. de Paris, 1 kil. de Joinville-le-Pont, 4 kil. 500 mèt. de Charenton le-Pont, 1 kil. de Port-de-Créteil, 2 kil. 500 mèt. de Créteil, 2 kil. 1/2 d'Adamville, 3 kil. 1/2 de la Varenne-Saint-Maur, 5 kil. de Chennevières.

OMNIBUS pour Créteil (2 kil. 500 mèt. 10 c.).

Saint-Maur-les-Fossés (5621 hab.) est agréablement situé sur la rive dr. de la Marne, à moins de 800 mèt. de la rive g. : car, après avoir passé devant Saint-Maur, la Marne contourne une vaste presqu'île et revient presque au même point.

Le nom de *Castra Bagaudarum* a été assez souvent donné par les écrivains à la presqu'île de Saint-Maur. Sous Dioclétien, des paysans de la Gaule, réduits à la plus affreuse misère par les vices de l'organisation administrative des IIIe et IVe s., s'étant révoltés, se donnèrent le nom de Bagaudes, venu, dit-on, du mot celtique *Bagad*, bande insurgée. Battus par le César Maximien et poursuivis par les troupes romaines, ils cherchèrent un asile dans la presqu'île formée par la Marne. Après un long siége, ils y furent forcés, et périrent tous, l'an 286.

Plus tard, en 450, une foule de malheureux, fuyant devant Attila, se réfugièrent sur les bords de la Marne. Ils y furent égorgés par les Huns.

Pour consacrer ces souvenirs, un diacre de l'église de Paris, Blidégisile, obtint, dans le VIIe s., du roi Clovis II, la concession de toute la presqu'île, et y fonda un monastère, dont saint Babolein fut le premier abbé. Ce monastère, déjà en ruines au IXe s., fut reconstruit, en 818, par Begon, comte de Paris, qui s'en fit le protecteur.

L'abbaye, appelée d'abord *des Fossés*, fut mise sous la réforme de Cluny pendant le règne d'Hugues Capet, et transformée en collégiale en 1533. Les reliques de saint Maur se trouvaient dans le monastère.

Ce fut à Saint-Maur-les-Fossés que Louis XI signa, en 1465, le traité qui mit fin à la *ligue du bien public*.

Parmi les premiers chanoines de Saint-Maur, on ne peut oublier Rabelais, qui resta longtemps attaché, en qualité de médecin, au cardinal du Bellay, évêque de Paris. Il vint s'installer à Saint-Maur, en habit de bénédictin, vers 1537 ou 1538. Il dit de cette résidence, dans une lettre au cardinal de Châtillon, que c'est un « paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices, et tous honnêtes plaisirs d'agriculture et de vie champêtre. » Et, quand il fit paraître son troisième livre, qui est le deuxième du *Pantagruel*, il le signa : *François Rabelais, docteur en médecine, et calloier des îles Hyères.* Les îles Hyères désignaient assez clairement la presqu'île de la Marne où il séjournait alors.

Le cardinal du Bellay avait fait abattre le logis abbatial, et construire à la place, par Philibert Delorme, un élégant palais, d'architecture italienne, qui devint son séjour favori. Eust

du Bellay, son successeur, le vendit, avec les terres qui en dépendaient, à Catherine de Médicis, qui l'agrandit par des constructions nouvelles. Ce palais servit souvent de maison de plaisance à Charles IX et à Henri III. Il devint, en 1598, la propriété de Charlotte-Catherine de la Trémouille, veuve du prince Henri de Condé, l'aïeul du héros de Rocroi. Jusqu'à la Révolution il continua d'appartenir aux princes de Condé, qui en firent, par des embellissements successifs, une habitation magnifique. Le parc, qui dominait la Marne et sa pittoresque vallée, était un des plus beaux que l'on pût voir. Il ne reste plus rien aujourd'hui de ces grands travaux, ni du château lui-même, dont l'entretien aurait anéanti les revenus d'un simple particulier.

La fête de saint Maur se célébrait le 24 juin. Ce jour-là on exposait ses reliques, et on disait en son honneur une messe solennelle. Les moines l'avaient longtemps célébrée au point du jour. Les chanoines, renchérissant sur leurs devanciers, la célébrèrent à minuit. Cette messe donnait souvent lieu à des manifestations bruyantes et ridicules; elle fut interdite par M. de Vintimille, archevêque de Paris.

Il n'existe plus aujourd'hui aucun vestige de l'église abbatiale, si longtemps célèbre. Elle fut démolie vers le milieu du siècle dernier, après que le chapitre de Saint-Maur eut été transféré à Paris, et réuni à celui de Saint-Louis du Louvre. Il n'y a plus aujourd'hui à Saint-Maur d'autre édifice religieux que la petite *église* paroissiale, située sur la place d'Armes, à côté de la mairie. Le chœur est du XIII[e] s.; la nef n'offre aucun caractère.

La fête patronale de Saint-Maur-les-Fossés se célèbre le 3[e] dimanche de juillet.

Port-de-Créteil, situé à 1 kil. de Saint-Maur, était autrefois un hameau bâti au bord de la Marne, au S. de Saint-Maur, et presque vis-à-vis du village de Créteil, qui s'élève de l'autre côté de la rivière. On passait d'une rive à l'autre au moyen d'un bac. Le bac a été remplacé par un pont. L'espace qui séparait Port-de-Créteil de Saint-Maur s'étant peu à peu couvert de jolies maisons de campagne, ces deux villages se touchent aujourd'hui.

A quelques pas de Port-de-Créteil, était autrefois un petit bois, qui porte, sur les anciens plans, le nom de *bois Guimier*. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques bouquets d'arbres. Le propriétaire de ce bois, après en avoir abattu la plus grande partie, y a tracé des rues qu'il a baptisées du nom de ses enfants, — il y a la rue Léon, la rue Lucie, la rue Joséphine, etc., — puis il a divisé et vendu par lots le terrain traversé par ces rues nouvelles. Au centre il a dessiné une place, et, sur cette place, il a bâti une petite église. Sa spéculation lui a parfaitement réussi. Un grand nombre de jolies maisonnettes garnissent déjà ces rues nouvelles, et le commerce, attiré par la présence des consommateurs, y a fondé quelques établissements. C'est un village tout neuf, qui est sorti de terre en quelques années, village propre, élégant, coquet, tiré au cordeau, situé à 2 kil. 1/2 de Saint-Maur. Le fondateur, qui est un M. Adam, l'a nommé **Adamville**.

Une allée de peupliers sépare Adamville de la Varenne (*V.* ci-dessous).

De Saint-Maur à la station du Parc, on jouit d'une vue assez étendue. Des deux côtés de la voie, se groupent de nombreuses maisons de campagne.

8[e] STATION. — LE PARC DE SAINT-MAUR.

Cette station (16 kil. de la Bastille) dessert les nombreuses villas bâties sur ce parc. — Après l'avoir quittée, le chemin de fer, qui s'était déjà recourbé vers la g., reprend la direction de l'E., encaissé par des tranchées ou bordé d'arbres touffus.

9e STATION. — CHAMPIGNY.

16 kil. de la gare de Paris. Le village est, à 700 mèt. de la station, 14 kil. de Paris par la route de terre, 3 kil. 1/2 de Villiers-sur-Marne, 4 kil. de Joinville et de Saint-Maur, 3 kil. de Chennevières, 4 kil. d'Ormesson, 6 kil. de Laqueue-en-Brie.

Des *omnibus* conduisent de la station aux trois dernières localités (30 c.).

Champigny (2353 hab.) est très-ancien, et posséda un château fort qui fut pris par les Armagnacs en 1418. Il est situé sur la rive g. de la Marne et relié par un pont au hameau de *Champignolles*, où se trouve la station. Son *église*, des XIIIe et XVIe s., n'est pas remarquable à l'extérieur; mais l'intérieur offre un élégant triforium surmonté d'œils-de-bœuf qui remplacent les fenêtres supérieures (cette disposition originale, mais simple et gracieuse, se retrouve dans beaucoup d'églises de village aux environs de Paris bâties de 1175 à 1250 environ).

Le chemin de fer, tournant sur la dr., se dirige vers le S. On voit à g., sur la hauteur, au delà de la Marne, le village de Chennevières.

10e STATION. — LA VARENNE-SAINT-MAUR.

17 kil. de la Bastille, 1 kil. de Chennevières, 2 kil. d'Ormesson, 3 kil. de Sucy-en-Brie.

OMNIBUS pour Sucy-en-Brie (30 c.).

La Varenne-Saint-Maur, qui comprend, avec Adamville, plus de 1500 hab., dépend de la commune de Saint-Maur. On n'y trouve que des maisons de campagne. Au moyen âge, la Varenne était un hameau peuplé de cultivateurs, qui furent longtemps serfs de l'abbaye de Saint-Maur. Une église avait été bâtie dans le voisinage, sous l'invocation de saint Hilaire. Au siècle dernier, le duc Louis de Bourbon la fit abattre pour agrandir son parc, puis il la remplaça par un autre, qui fut construite un peu plus loin. Il n'en reste plus aucun vestige.

En 1858, un monument tumulaire remarquable, présumé celtique, fut trouvé à la Varenne et transporté au musée de Cluny.

Un beau pont de 3 arches, en fonte (péage, 5 c.), récemment construit, relie la Varenne avec **Chennevières** (748 hab.), situé sur la rive g. de la Marne, au sommet d'une pente assez escarpée. Chennevières possède une *église* du XVe s., dont la façade vient d'être reconstruite dans le premier style ogival; mais il est surtout remarquable par la vue splendide dont on y jouit sur Saint-Maur, Joinville, Vincennes, Paris et ses monuments, panorama supérieur à celui de la terrasse de Saint-Germain.

Au S. O. de Chennevières on trouve, à l'extrémité d'une belle avenue, le *château d'Ormesson*, édifice bâti en pierres et en briques, dans le style simple et noble du XVIIe s. Ce qu'il offre de plus remarquable, c'est qu'il s'élève du milieu d'une pièce d'eau. Il n'est pas grand; mais le parc qui en dépend est très-étendu.



Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon.

CHEMIN DE FER DE LYON.

SECTION XVIII.

DE PARIS A FONTAINEBLEAU[1].

L'**Embarcadère** du chemin de fer de Paris à Lyon est situé sur le boulevard Mazas, en face de la prison de ce nom, à l'extrémité de la rue de

1. *Embarcadère.* A Paris, boulevard Mazas.

7 *départs* par jour pour Fontainebleau. Service spécial de banlieue de Paris pour Brunoy. Pour les heures de départ, consulter les *Indicateurs de la semaine.*

La *durée du trajet* est de 1 h. 30 min. de Paris à Fontainebleau par les trains directs, de 1 h. 55 min. par les trains omnibus.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

kil.	Stations.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl fr. c.
5	Charenton........	» 50	» »	» 30
7	Maisons-Alfort.....	» 60	» »	» 40
15	Villeneuve-St-G....	1 70	1 25	» 90
18	Montgeron........	2 »	1 50	1 10
22	Brunoy...........	2 45	1 85	1 35
26	Combs-la-Ville....	2 90	2 20	1 60
31	Lieusaint.........	3 45	2 60	1 90
38	Cesson............	4 25	3 20	2 35
45	Melun.............	5 05	3 80	2 75
51	Bois-le-Roi.......	5 70	4 30	3 15
59	Fontainebleau.....	6 60	4 95	3 65

De Paris aux gares ci-dessous, et de chacune de ces gares à Paris, on paye pour l'aller et le retour :

		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Charenton....	sem..	» 70	» »	» 40
	dim..	1 »	» »	» 60

Lyon, ouverte par la ville de Paris pour le mettre en communication directe avec la Bastille, éloignée d'un kil. environ. Il a été construit sur les plans de M. Cendrier. La halle couverte a 210 mèt. de longueur sur 42 mèt. de largeur, et les rails sont, à leur point de départ, élevés de 38 mèt. 75 c. au-dessus du niveau de la mer, soit 12 mèt. environ au-dessus du niveau ordinarie de la Seine. La superficie totale de la *gare des marchandises* a été portée, par de récents agrandissements, de 72 000 mèt. carrés à 363 000 mèt. carrés ou un peu plus de 36 hectares; elle a 2 kil. de longueur, elle compte 4 kil. de quais et elle occupe environ mille personnes.

En arrivant par la rue de Lyon, on voit, à g., *le côté du départ*, à dr., *le côté de l'arrivée*.

A l'extrémité de *Bercy*, que le chemin de fer coupe en deux parties, on croise le chemin de fer de ceinture avant de sortir des fortifica-



Embarcadère du chemin de fer de Paris à Lyon (vue intérieure).

tions. A g. s'élevait jadis le *château de Bercy*, construit au XVIIe s., par l'architecte L. Levau, et démoli en 1861. Ce beau château a compté parmi ses propriétaires le marquis de Nointel, le financier Pâris, M. de Ca-

Maisons-Alfort { sem..	»	80	»	»	»	50
Maisons-Alfort { dim..	1	20	»	»	»	80
Villeneuve-St-Georges.	2	10	1	60	1	20
Montgeron............	2	50	1	90	1	40
Brunoy...............	3	10	2	30	1	70
Combs-la-Ville........	3	60	2	70	2	»
Lieusaint............	4	20	3	30	2	40
Cesson...............	5	30	4	»	2	90
Melun................	6	30	4	70	3	50
Bois-le-Roi..........	7	10	5	30	3	90
Fontainebleau........	8	20	6	20	4	50
Thomery..............	8	90	6	70	4	90
Moret-Saint-Mammès.	9	60	7	20	5	30
Montereau............	11	»	8	20	6	»

Observations. Les billets d'aller et retour, à prix réduits, sont valables pour quarante-huit heures; ceux délivrés dans la journée du samedi sont valables, pour le retour, jusqu'au lundi inclusivement; ceux délivrés la veille des jours de fêtes légales sont également valables, pour le retour, jusqu'au lendemain de ces jours.

Les billets d'aller et retour ne peuvent

lonne et M. de Nicolaï. Il avait été transformé en fabrique de papiers peints, puis en fabrique de sucre de betteraves.

On laisse à dr. **Conflans**, v. de 610 hab., situé à 1 kil. des fortifications, entre Bercy et Charenton, sur un coteau qui domine la Seine et la Marne, au confluent de ces deux rivières.

Conflans rappelle le traité honteux que Louis XI, bien résolu à ne jamais l'exécuter, signa avec Charles le Téméraire et ses autres grands vassaux révoltés sous le prétexte du bien public. Le château, bâti par l'archevêque de Paris, François de Harlay de Champvalon, servit aux retraites des archevêques de Paris jusqu'à la Révolution. M. de Quélen le racheta en 1824. Mais, le 13 février 1831, un service célébré à Saint-Germain l'Auxerrois en l'honneur du duc de Berri, et annoncé avec peu de prudence, fit éclater à Paris une violente émeute qui se propagea jusqu'à Conflans. La *villa* archiépiscopale fut envahie, dévastée, tout le mobilier détruit. Depuis, une communauté de religieuses du Sacré-Cœur, vouées à l'enseignement, y a été établie.



Ancien château de Bercy.

servir que pour les lieux de départ et de destination qu'ils indiquent. Ils donnent droit de circuler dans tous les trains, à l'exception des trains express. Les voyageurs qui descendent à une station située au delà de celle pour laquelle ils ont pris leur billet, payent, à leur arrivée, le supplément de parcours, au prix du tarif ordinaire.

Trains de plaisir. Tous les dimanches, l'administration du chemin de fer de Lyon fait, en outre, partir un train de plaisir de Paris pour Fontainebleau.

On part de Paris à 9 h. du matin et on arrive à Fontainebleau à 10 h. 30 min.

On repart de Fontainebleau à 9 h. du soir et on arrive à Paris à 10 h. 25 min.

Les prix des places sont ainsi fixés : 1re cl., 6 fr.; 2e cl., 4 fr. 50 c.; 3e cl., 3 fr. 50 c.

Omnibus spéciaux dans Paris. Rue de Rambuteau, 6; rue Coq-Héron, 6; rue Bonaparte, 59, ou place Saint-Sulpice, 12; rue Saint-Lazare, 108 et 110; rue Rossini, 1; boulevard de Strasbourg, 5 et 7 (ce dernier bureau délivre des billets).

1re STATION. — CHARENTON-LE-PONT.

5 kil. de la gare de Paris. Charenton est à 7 kil. 300 mèt. de Notre-Dame, 3 kil. de la barrière de Charenton, 4 kil. de la barrière de la Râpée, 3 kil. de Bercy, 4 kil. 500 mèt. de Créteil, 4 kil de Joinville-le-Pont, 2 kil. 500 mèt. de Maisons-Alfort, 3 kil. de Saint-Mandé, 4 kil. 500 mèt. de Vincennes par la route, 3 kil. du château par le bois, 3 kil. de Gravelle et du canal Saint-Maur.

Des *omnibus*, qui partent du boulevard Beaumarchais, nº 10, conduisent de Paris à Charenton [1].

Charenton-le-Pont, ch.-l. de c. de 6190 hab. (dép. de la Seine, arr. de Sceaux), se compose de plusieurs groupes d'habitations — *Conflans*, les *Carrières* et *Charenton* — jadis séparés, aujourd'hui réunis, et situés sur la rive dr. de la Marne. Le célèbre établissement pour le traitement des aliénés, qui a donné une notoriété européenne au nom de Charenton, dépend actuellement de la commune de *Saint-Maurice*, dont l'existence administrative date de 1842.

Les *Carrières* sont les premières maisons que l'on rencontre après Conflans. Leur nom dit assez comment cette partie du coteau fut longtemps exploitée. On arrive ensuite à la plus ancienne partie du bourg, à celle qui avoisine le pont qui, traversant la Marne, met Paris en communication avec la Brie; elle s'appelle, encore aujourd'hui, *Charenton-le-Pont*. Si l'on continue à remonter le cours de la Marne, on trouve une suite presque continue de maisons de campagne, de moulins et d'usines, qui prennent successivement le nom de *Saint-Maurice* et celui de *Gravelle*.

Saint-Maurice s'étend jusqu'à l'extrémité méridionale du canal Saint-Maur. Il possède là d'importantes usines métallurgiques, et plusieurs moulins appartenant à M. Darblay. Deux prises d'eau assez considérables, pratiquées aux dépens du canal, donnent à ces grands établissements le mouvement et la vie

Le trajet de la barrière de la Râpée au canal Saint-Maur en suivant la rive dr. de la Seine, puis la rive dr. de la Marne, offre une agréable promenade; la distance est de 7 kil. 1/2.

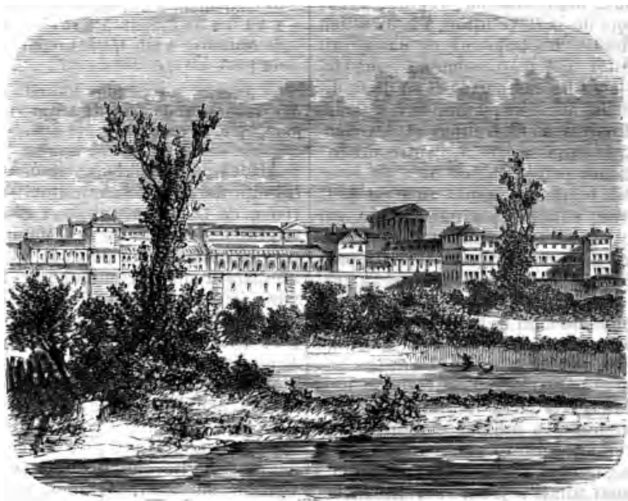
L'origine de Charenton se perd dans la nuit des temps. L'administration romaine a dû sentir de bonne heure le besoin de réunir Lutèce et Melodunum (Melun), que la Marne séparait. En lui attribuant le premier pont en

1.	SEMAINE. fr. c.	DIMANCHES ET FÊTES. fr. c.
De la Bastille à Bercy	» 70	» 40
De la Bastille aux Carrières et à Charenton	» 35	» 60
De Bercy (nouvelle barrière) à Charenton	» 25	» 30
Départs supplémentaires après 8 h. du soir.		
De la Bastille à Charenton	» 50	» 65
Da la barrière de Charenton à Charenton	» 30	» 35
Départs de minuit 10 min.		
Du boulevard de Strasbourg, 55 et 57, à Bercy (nouvelle barrière)	» 60	» 70
Du boulevard de Strasbourg à Charenton, Saint-Maurice et Alfort	» 90	1 10
De la Bastille à Bercy (nouvelle barrière)	» 50	» 60
De la Bastille à Charenton, Saint-Maurice et Alfort	» 80	1 »
De la barrière de Charenton à Charenton, Saint-Maurice et Alfort	» 50	» 70

Correspondance à la Bastille avec les lignes E F, P, Q, R, S, Z, les dimanches et fêtes exceptés, moyennant un supplément de 15 c. en venant de Charenton et de 20 c. en venant de Paris.

bois jeté sur cette rivière un peu au-dessus de son embouchure, on soutient donc une opinion très-probable. Des monuments manuscrits du VIIe s. désignent ce pont par le nom de *pons Carentonis*.

L'importance de sa position valut à Charenton plusieurs siéges au moyen âge. Les Normands prirent et rompirent le pont vers 865. En 1358, le dauphin, duc de Normandie, depuis Charles V, après s'être tenu, pendant trois mois, loin de Paris, où dominait Étienne Marcel, se rapprocha tout à coup de Charenton, s'empara du pont, s'établit aux *Carrières*, et intercepta tous les arrivages de la Marne et de la haute Seine. Charenton secoua le joug des Anglais en même temps que Paris, en 1436. Il fut encore pris, en 1465, par les princes révoltés contre Louis XI, et, en 1567, par les calvinistes. En 1590, Henri IV enleva le pont aux soldats de la Ligue



Établissement pour le traitement des aliénés, à Charenton-Saint-Maurice.

après un violent combat, malgré une grosse tour qui en défendait la tête.

Au commencement des guerres de la Fronde, le 8 février 1648, le prince de Condé, qui, la veille, était venu camper à Vincennes, enleva Charenton aux troupes parisiennes, après un combat assez vif, où Châtillon, l'un de ses amis les plus chers, fut blessé à mort. Il fit couper deux arches du pont, pour gêner l'approvisionnement de Paris, et abandonna cette position, n'ayant pas de forces suffisantes pour la garder. Les Frondeurs rétablirent aussitôt le passage par un pont-levis.

Au mois de février 1814, les Autrichiens s'emparèrent du pont de Charenton avant d'arriver à Paris.

Charenton-Saint-Maurice fut longtemps célèbre par le temple protestant dont Henri IV avait autorisé l'érection en 1606. Les catholiques mirent le feu à ce temple en 1621 et en 1671; et il ne fut détruit qu'après

la révocation de l'édit de Nantes. Son emplacement fut cédé à des religieuses bénédictines en 1701.

Longtemps auparavant, en 1642, un contrôleur des guerres, appelé Sébastien Leblanc, avait donné à des frères de la Charité une maison et un clos de vigne sis à Charenton-Saint-Maurice, pour former un hôpital de douze lits destiné aux malades en général, et, plus particulièrement, aux aliénés. Telle est l'origine du vaste établissement qu'on y admire aujourd'hui. Cette maison, réunie, à l'époque de la Révolution, à la direction générale des hôpitaux de Paris, prit bientôt des accroissements considérables. Elle fut partagée en deux divisions, affectées, l'une aux malades ordinaires de Charenton et des communes environnantes, l'autre aux infortunés privés de raison.

Les bâtiments, situés au bord de la Marne, dominés par une colline, par conséquent très-humides, étaient d'ailleurs assez mal disposés et peu appropriés à leur destination. Après 1830, on résolut de les reconstruire. Une somme de cinq millions fut à cet effet votée par les Chambres. L'hôpital quitta bientôt la vallée. De vastes bâtiments en arcades, couverts de toits aplatis, à la manière italienne, couronnèrent la colline, et l'on vit s'élever au centre une sorte de temple grec, qui sert de chapelle. Les visiteurs y sont admis le jeudi et le dimanche.

La *fête patronale* de Charenton se célèbre le deuxième dimanche de juillet et le premier dimanche de septembre.

On trouvera près du pont de Charenton des cafés et restaurants (Baillet, restaurateur, café Tartié, etc.).

En quittant la station de Charenton, le chemin de fer franchit la Marne entre le confluent de cette rivière avec la Seine et le pont de Charenton. Le pont sur lequel il passe se compose de cinq arches en fonte séparées par une île en deux parties, l'une, de deux arches, longue de 70 mèt., l'autre, de trois arches, longue de 84 mèt. Ce pont franchi, — on y découvre de jolis points de vue, — on croise la route de Paris à Lyon, on laisse à g. Alfort et son école vétérinaire, puis le fort de Charenton, au delà duquel est établie la station de Maisons-Alfort.

2e STATION. — MAISONS-ALFORT.

2 kil. de Charenton, 7 kil. de la gare de Paris. Maisons-Alfort est à 2 kil. 1/2 de Charenton, 9 kil. 800 mèt. de Paris, 2 kil. 1/2 de Créteil. Alfort est à 2 kil. de Maisons, 4 kil. 1/2 de Créteil, 1 kil. du pont d'Ivry.

On trouve à la station de Maisons-Alfort des voitures pour Créteil: 9 départs par jour; 20 c. en sem., 25 c. les dim.

Alfort, v. de 576 hab., situé à l'extrémité du pont de Charenton, sur la rive g. de la Marne, des deux côtés de la grande route de Paris à Melun, est une dépendance, au point de vue administratif, de la commune de **Maisons** (4049 hab.), laquelle, pour cette raison, s'appelle officiellement Maisons-Alfort. Alfort est connu pour son *École vétérinaire*, magnifique et utile établissement, fondé par Bourgelat en 1766. C'était, dès l'époque de sa création, une école *royale*, et ce titre lui fit, dit-on, courir quelques dangers au début de la Révolution. Mais la Convention en sentit si bien tout le prix, qu'elle exempta de la loi de recrutement les élèves et les professeurs. L'empereur Napoléon Ier la reconstitua et accrut son importance. Une ordonnance royale de 1826 lui donna quelques développements nouveaux.

Le nombre des élèves est ordinairement de 250, parmi lesquels on compte 40 élèves militaires qui, leurs études terminées, sont placés dans nos régiments de cavalerie et d'artillerie avec le titre de sous-aides vétérinaires et le grade de maréchaux des logis. Les autres, quand ils sortent

avec honneur de l'épreuve des examens, obtiennent le diplôme de médecin-vétérinaire.

On suit, dans cette école, des cours de chimie, de physique, de botanique, d'anatomie, de pathologie interne, de thérapeutique et de chirurgie, toutes ces sciences restreintes, on le comprend sans peine, à l'application spéciale qu'en doivent faire les élèves. Il y a même un cours de *jurisprudence vétérinaire.*

L'École d'Alfort est aussi un hôpital pour les chevaux et les chiens malades, qui sont soignés par les élèves sous la direction des professeurs. La pension d'un cheval est de 2 fr. 50 c. par jour, et celle d'un chien de 60 c. Il y a donc de vastes écuries et un chenil. On y a joint une porcherie et un troupeau de divers animaux, qui s'accroît de tous les individus de race étrangère importés en France par les soins de l'administration.

Un beau jardin botanique est annexé à l'École, avec quelques champs affectés à la culture de diverses plantes céréales et fourragères.

Nous n'avons pas l'espace nécessaire pour parler en détail de la machine hydraulique qui amène l'eau de la Marne dans l'établissement, ni des curieuses collections qu'on y trouve, ni des salles de dissection, ni du laboratoire de chimie, ni de la chapelle. Mais tout cela mérite d'être vu.

Maisons, où se trouve la station, possède une *église* de style roman, dont le clocher, la seule partie ancienne, est surmonté d'une flèche en pierre postérieure.

La terre de Maisons (*Mansiones*) fut donnée par Hugues Capet à l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés, à la prière de saint Maïeul, abbé de Cluny. L'abbé de Saint-Maur y créa plusieurs fiefs, et il faut croire que l'un de ces fiefs tomba dans le domaine royal, puisqu'un château y fut bâti par François Ier ou Henri II. Diane de Poitiers habita quelque temps ce château, après la mort de son royal amant.

La fête patronale de Maisons-Alfort se célèbre le dimanche de la Trinité et le 1er dimanche d'octobre. *Charentonneau* et le *château Gaillard* dépendent de la commune.

CRÉTEIL.

4 kil. 1/2 d'Alfort, 5 kil. de Charenton, 2 kil. 1/2 de Maisons, 1 kil. de Port-de-Créteil, 3 kil. de Bonneuil, 11 kil. 900 mèt. de Paris.

Les omnibus du boulevard Beaumarchais conduisent à Créteil pour 60 c. en semaine et 70 c. les dimanches et fêtes (8 départs par jour).

Les voitures de correspondance du chemin de fer font 9 fois par jour le trajet entre Maisons-Alfort et Créteil, et *vice versa* (pour 20 c. en semaine et 25 c. les dimanches et fêtes).

Créteil, v. de 2541 hab., se trouve situé près de la rive g. de la Marne, sur la route de Paris à Brie-Comte-Robert. Sa *fête patronale* se célèbre le 1er juillet. C'est un village fort ancien; il existe une charte de l'an 900, où Charles le Simple confirme des donations faites à son église de Saint-Christophe. Vers la fin du même siècle, la terre de Créteil appartenait au chapitre de Notre-Dame de Paris, qui, en 1547, la céda en échange aux évêques de Paris. Ceux-ci y firent bâtir un beau *château*, qui existe encore.

L'*église* de Créteil, dont la façade est surmontée d'un clocher du XIIe s. formant porche, est un édifice romano-ogival, remanié au XVe s.

Créteil n'est qu'à une très-petite distance de la Marne, et un pont de bois, jeté sur cette rivière en 1840, le met en communication avec Port-de-Créteil et Saint-Maur (voir ci-dessus, p. 433).

A 3 kil. de Créteil, à g. de la route de Boissy-Saint-Léger, se trouve **Bonneuil** (364 hab.), charmant village, construit au bord d'un petit bras de la Marne, appelé le *Morbras*, qui forme l'*île Barbière;* il est remarquable surtout par l'agrément de sa po-

sition; on y découvre de beaux points de vue, et on remarque dans son voisinage un château moderne, qui a longtemps appartenu au général Marbot, aide de camp du roi Louis-Philippe. L'*église* date du XIIIe s.

Pour Boissy-Saint-Léger et Grosbois, *V.* ci-dessous.

Au delà de Maisons-Alfort, le chemin de fer court en ligne directe, en inclinant un peu au S. E., parallèlement à la route de terre de Paris à Melun, qu'il longe pour ainsi dire sur sa g., dans une plaine fertile, mais peu pittoresque. La Seine coule à dr., à une distance qui varie de 500 mèt. à 2000 mèt.; sur sa rive g., souvent animée par les convois du chemin de fer d'Orléans, on aperçoit Ivry, Vitry, Choisy-le-Roi. Sur la g., s'élèvent les coteaux boisés qui portent Valenton, Limeil et Boissy-Saint-Léger. Au delà de la route de Choisy, on entre dans le départ. de Seine-et-Oise. On se rapproche de la Seine avant de s'arrêter à la station de Villeneuve-Saint-Georges.

3e STATION. — VILLENEUVE-SAINT-GEORGES.

8 kil. de Maisons-Alfort, 15 kil. de la gare de Paris, 11 kil. de Charenton, 16 kil. de Notre-Dame, 8 kil. de Grosbois, 2 kil. de Crosne, 2 kil. 1/2 de Montgeron, 3 kil. de Limeil et de Valenton, 6 kil. de Boissy-Saint-Léger.

VOITURES DE CORRESP. pour Boissy-Saint-Léger, par Valenton, Limeil et Brevannes (8 départs par jour, 40 c. en semaine, 60 c. les dimanches et fêtes).

Villeneuve-Saint-Georges, v. de 1069 hab., est très-agréablement situé sur la rive dr. de la Seine, à l'embouchure de la rivière d'Yères et au pied d'un charmant coteau, dont le point culminant atteint 132 mèt. Un pont suspendu le met en communication avec la rive g. du fleuve, sur laquelle on aperçoit, à plus de 2 kil., Villeneuve-le-Roi (*V.* section XX).

Villeneuve-Saint-Georges a longtemps appartenu à l'abbaye de Saint-Germain de Paris. En 1652, le duc Charles IV de Lorraine fut éconduit de ce village, où Turenne se disposait à l'attaquer, par un traité qui l'obligeait à rentrer dans son duché.

L'église de Villeneuve-Saint-Georges date des XIIIe et XVIe s. Les trois portes de la façade sont de la Renaissance.

Au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges on aperçoit à mi-côte, et au milieu d'un parc assez étendu, le *château de Beauregard*, ainsi nommé, sans aucun doute, à cause de la belle vue dont on y jouit. Ce château appartint autrefois à Claude le Pelletier, qui fut contrôleur général des finances après Colbert.

Les environs de Villeneuve-Saint-Georges offrent aux promeneurs un grand nombre d'excursions agréables. On peut aller à Crosne et à Yères en remontant la jolie vallée d'Yères (*V.* ci-dessous Montgeron).

BOISSY-SAINT-LÉGER.

Le château de Grosbois.

6 kil. de Créteil, 18 kil. de Paris, 3 kil. de Grosbois, 11 kil. de Brie-Comte-Robert, 6 kil. de Villeneuve-Saint-Georges, 5 kil. d'Yères, 3 kil. de Limeil, 4 kil. de Valenton.

Les voitures de correspondance du chemin de fer vont de Villeneuve-Saint-Georges à Boissy-Saint-Léger par Valenton, Limeil et Brevannes. — **Valenton** est un v. de 601 hab., agréablement situé à 3 kil. de Villeneuve-Saint-Georges, sur une colline d'où l'on découvre de belles vues; il possède de charmantes maisons de campagne. — **Limeil-Brevannes** (390 hab.) touche à Valenton. Son église est moderne, ses maisons de campagne sont nombreuses. Il doit son second nom au *château de Brevannes*, dont les jardins ont été dessinés par Le Nôtre. Mme de Sévigné vint souvent passer une partie de l'été à Eust

nes, chez Mme de Coulanges, qui y possédait une jolie villa.

Boissy-Saint-Léger, ch.-l. de c. de 927 hab., n'a de remarquable que sa position au sommet d'un coteau d'où l'on aperçoit les tours, les clochers, les dômes de Paris, et le mont Valérien, qui forme le fond du tableau. Au-dessous du village, du côté de Paris, est le *château du Piple*, voisin d'un petit hameau qui porte le même nom. Il appartient à M. le baron Hottinger.

Au sortir de Boissy-Saint-Léger, dans la direction opposée à Paris, la route est bordée, du côté g., par le mur (2 kil. de longueur) du parc de Grosbois, immense trapèze, qui contient 1700 arpents. A l'extrémité de ce mur on trouve une belle grille aux fers de lance dorés. C'est l'entrée du **château de Grosbois,** qu'on aperçoit à l'extrémité d'une longue et large avenue de peupliers. Il est en briques et en pierres, circonstance qui, jointe à son large développement et à la beauté sévère et grandiose de ses lignes, semble prouver qu'il fut construit au commencement du XVII[e] s. Le seigneur de Grosbois était alors le duc d'Angoulême, fils bâtard de Charles IX. Son fils, ruiné par ses désordres, fut, dit-on, réduit à fabriquer de la fausse monnaie pour payer ses dettes, et l'on raconte que Louis XIII, étonné de ne le voir jamais, lui ayant demandé un jour ce qu'il pouvait faire à Grosbois, il répondit : « Sire, je n'y fais que ce que je dois. » Au siècle dernier, le comte de Provence fut propriétaire de ce domaine et le réunit à celui de Brunoy. Séparé de Brunoy lors de la Révolution, Grosbois appartint successivement à Barras, au général Moreau, qui y fut arrêté en 1804, pour complicité dans l'affaire Cadoudal, et à Berthier, prince de Wagram, dont le fils l'occupe aujourd'hui. C'est une des plus belles demeures aristocratiques qu'il y ait en France.

En quittant Villeneuve-Saint-Georges, on traverse l'Yères près de sa jonction avec la Seine, on laisse à dr. la ligne de Corbeil-Malesherbes (V. section XIX) et on remonte la rive g. jusqu'au pied du coteau qui porte le village de Montgeron. Dans ce trajet on découvre sur la g. de charmants paysages, quand les talus des tranchées n'interceptent pas la vue.

4[e] STATION. — MONTGERON.

3 kil. de Villeneuve-Saint Georges, 18 kil. de la gare de Paris, 1 kil. 1/2 de Crosne, 3 kil. d'Yères, 4 kil. de l'Abbaye.

On trouve à la station de Montgeron des voitures de correspondance pour l'Abbaye, par Crosne et Yères (6 départs par jour; 35 c. en semaine et 50 c. les dimanches et fêtes).

Montgeron, en latin *mons Gironis* (1478 hab.) a pour unique rue la route de Melun. Le château, après avoir appartenu longtemps aux Budée, seigneurs d'Yères, fut possédé, sous Henri IV, par le chancelier de Sillery, et postérieurement, par le marquis de Boulainvilliers, prévôt de Paris. Il a été démoli en 1839 et remplacé par une villa moderne. Les jardins en étaient magnifiques. L'*église* de Montgeron a été récemment reconstruite dans un style prétendu roman. De nombreuses villas se construisent chaque année aux abords du chemin de fer.

Pour aller de Montgeron à Crosne et à Yères, on prend à g., à 500 mèt. au delà de l'église, un chemin qui passe sous le chemin de fer en laissant la station à g.

CROSNE.

1 kil. 1/2 de Montgeron, 2 kil. de Villeneuve-Saint-Georges, 2 kil. d'Yères.

Crosne (841 hab.) se trouve sur la rive dr. de l'Yères, dans la charmante vallée à laquelle cette rivière a donné son nom. Il posséda jadis un château qui appartint successivement à Philippe de Savoisy, chambellan de Char-

les V, à Olivier le Daim, au maréchal d'Harcourt, au duc de Brancas. Le portail et le chœur de l'*église* datent de la fin du XII[e] s. Crosne conserve la maison où naquit Boileau (rue Simon, n° 3). On lit au-dessus de la porte cochère ces quatre vers, gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

Ici naquit Boileau, ce maître en l'art d'écrire.
Il arma la raison des traits de la satire,
Et, donnant le précepte et l'exemple à la fois.
Du goût il établit et pratiqua les lois.

Une charmante route qui longe la rive dr. de l'Yères relie Crosne à Yères (2 kil. 1/2).

YÈRES.

L'Abbaye, les Camaldules, la Grange.

2 kil. de Crosne, 4 kil. 1/2 de Villeneuve-Saint-Georges, 1 kil. de l'Abbaye, 2 kil. de Brunoy, 6 kil. de Boissy-Saint-Léger, 3 kil. de Montgeron.

Yères (1288 hab.) est un des plus jolis bourgs des environs de Paris. Nulle part on ne voit de plus charmantes maisons de campagne. L'*église*, dépourvue d'intérêt, renferme d'anciens tableaux parmi lesquels on remarque le *Mariage de la Vierge*, la *Naissance du Christ*, et, surtout, la *Présentation de la Vierge*. Ce dernier paraît appartenir à l'école flamande de la première moitié du XVI[e] s.

Au XIV[e] s., la seigneurie d'Yères appartenait à la maison de Courtenay, branche collatérale de la famille royale qui avait donné des empereurs à Constantinople. Elle passa ensuite aux Budée, dont l'un fut secrétaire de Charles VIII, et devint, par son immense érudition et ses travaux sur la langue grecque, l'un des flambeaux du XVI[e] s. Il n'était pas l'aîné de la famille ; mais il avait une jolie petite maison dans le voisinage du château qu'habitait son frère. Il ne reste plus de cette maison que la porte d'entrée, qu'on voit sur la place du village. Elle est flanquée de deux larges tours rondes et construites en briques. Une belle source qui arrosait autrefois le jardin du grand helléniste s'appelle encore aujourd'hui *fontaine Budée*. On y a gravé son médaillon avec ce quatrain, attribué à Voltaire, qui en déclinerait probablement la paternité :

Toujours vive, abondante et pure,
Un doux penchant règle mon cours;
Heureux l'ami de la nature
Qui voit ainsi couler ses jours!

Au nord d'Yères s'élève le *mont Griffon*, dont le sommet boisé a 140 mèt. On peut y faire d'agréables promenades, et on y découvre de charmants points de vue.

A l'extrémité du bourg était jadis une *abbaye de Bénédictines*, qui avait été fondée en 1132. Elle eut une maison à Paris, dans la rue qui s'appelle encore aujourd'hui rue des *Nonnains-d'Yères*, et des abbesses de grande maison, entre autres, Marie d'Estouteville, qui réforma ce couvent au XV[e] s., et Marie de Pisseleu, sœur de la duchesse d'Étampes. Celle-ci fut déposée de sa charge à cause de sa conduite légère. L'abbaye n'a été détruite qu'à moitié pendant la Révolution. Il en reste deux grands corps de bâtiment appropriés depuis à une filature de laine. Cette fabrique et les maisons qui l'entourent forment comme un faubourg d'Yères, et s'appellent l'*Abbaye* (1 kil.). De l'Abbaye, en suivant la route, on atteint en 10 min. Brunoy (*V.* ci-dessous).

Au-dessus et presque au sommet de la colline qui surmonte le village d'Yères, s'élevait aussi un *couvent de Camaldules*, établi par la libéralité du duc d'Angoulême, fils bâtard de Charles IX, et propriétaire du domaine de Grosbois, dont ce terrain faisait partie. Quelques maisons de campagne ont pris la place de ce couvent, dont il ne reste plus que des caves, les débris d'une chapelle, et une lon-



gue terrasse plantée de marronniers, d'où l'on aperçoit toute la vallée.

Les Camaldules touchent immédiatement aux bois qui couronnent les hauteurs d'Yères. Le duc de Lorraine, en 1652, campa sur ce plateau. Le lieu où il s'établit s'appelle, depuis lors, le *camp des Lorrains*. Ces Lorrains étaient, à proprement parler, des bandits, et le souvenir de leurs excès n'est pas encore effacé dans la vallée d'Yères.

Quant au bois, détaché depuis longtemps du domaine de Grosbois, on le nomme à présent le bois de la Grange, à cause du **château de la Grange** (2 kil. d'Yères), qui en occupe la partie centrale. Son appellation la plus ancienne indiquait cette position : *la Grange du milieu*. A la fin du XVIe s. et au commencement du XVIIe, il appartint à la veuve du duc Henri de Guise, qu'Henri III fit assassiner. Tout porte à croire que ce fut cette princesse qui fit construire, sans doute à la place d'un château plus ancien, l'édifice dont on admire aujourd'hui les nobles proportions. Il est mi-parti de pierres et de briques, comme la plupart des constructions contemporaines d'Henri IV; il s'élève à l'extrémité d'une vaste esplanade rectangulaire, entourée de fossés, avec un pont et une grille au milieu de chaque côté. L'une de ces grilles s'ouvre sur la cour d'honneur et fait face à la porte principale. En avant de cette cour sont deux ours en bronze, qui semblent dater d'une époque beaucoup plus récente que le reste. Ce château passa, des mains de la duchesse de Guise ou de son fils, dans celles de Louis XIII, qui en fit un rendez-vous de chasse. On l'appela alors la Grange-le-Roi. Le comte de Saxe, depuis maréchal et vainqueur des ennemis de la France à Fontenoy, l'acheta vers 1720. On y voit encore ses armes sur les grilles extérieures, et son buste dans les appartements. Il appartient aujourd'hui à M. le comte du Taillis.

Une belle avenue de peupliers, longue de près de 2 kil., conduit de la Grange à la route de Provins, à quelques pas seulement de la Grille du château de Grosbois.

En s'éloignant de la station de Montgeron comme en y arrivant, on découvre à g. des points de vue charmants sur la vallée d'Yères. — A un remblai assez élevé succède une tranchée au delà de laquelle on traverse l'Yères sur un viaduc long de 119 mèt., et composé de 9 arches, ayant chacune 9 mèt. 67 d'ouverture. De ce viaduc la vue est aussi jolie sur la dr. que sur la g. Mais à peine l'a-t-on franchi, que l'on rentre dans une tranchée qui se continue jusqu'à la station de Brunoy.

5e STATION. — BRUNOY.

4 kil. de Montgeron, 22 kil. de la gare de Paris, 2 kil. d'Yères, 1 kil. de l'Abbaye, 1 kil. d'Épinay, 2 kil. de l'obélisque de la forêt de Senart, 3 kil. de Mandres, 5 kil. de Périgny, 9 kil. de Brie-Comte-Robert.

On trouve à la station de Brunoy des voitures de correspondance pour Brie-Comte-Robert, par Mandres et Périgny (5 départs par jour; 60 c.), pour Grisy et pour Servon, par Villecresnes et Santeny.

Brunoy est un charmant v. de 1500 hab., qui remonte à la première race. Dagobert légua au monastère de Saint-Denis une portion de cette seigneurie. Suger la donna au prieuré d'Essonnes, qui, à la fin du XVIe s., la vendit à Christophe de Lannoy, déjà propriétaire de l'autre partie.

On doit croire que les rois de France, de leur côté, y eurent longtemps une habitation, puisque Philippe VI y rendit un édit dont le texte existe encore. Le voisinage de la forêt de Senart avait dû les attirer dans cette vallée.

Le château de Christophe de Lannoy fut pillé et brûlé en 1590 par les ennemis d'Henri IV.

Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, prince d'Harcourt, épousa la petite-fille de Christophe de Lannoy, et son fils, seigneur de Brunoy du chef de sa mère, en fit donation à son neveu, François de la Rochefoucauld, célèbre par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Fronde, et plus célèbre encore par le livre des *Maximes.*

Au XVIIIe s., un sieur de Plonic acheta Brunoy des héritiers du duc de la Rochefoucauld, et le vendit, en 1722, au fameux financier Pâris de Montmartel, qui abattit l'ancienne demeure seigneuriale, construisit à la place un château moderne, qu'il décora avec un luxe royal et qu'il entoura d'un parc magnifique. Ce fut en sa faveur que la terre de Brunoy fut érigée en marquisat.

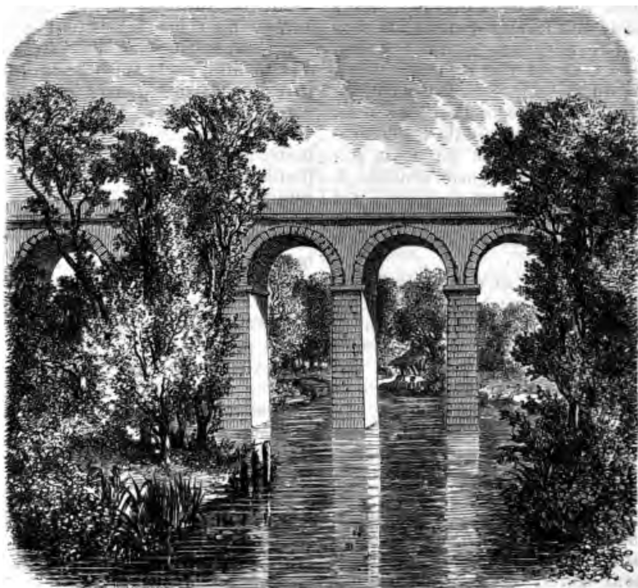
Son fils unique, le marquis de Brunoy, ne se fit remarquer que par ses excès et ses extravagances. A dix ans, il donna un coup de couteau à son précepteur qui lui faisait quelques observations sur sa tenue, à la table même de son père, et en présence de vingt convives. Agé de vingt ans, il épousa, à Paris, une fille de la maison d'Escars, partit pour Brunoy aussitôt après la messe, et ne voulut jamais revoir sa femme. Sa passion la plus vive était le goût des cérémonies religieuses. Après avoir fait mourir de chagrin successivement son père et sa mère, il célébra leurs funérailles avec un faste ridicule et les affectations les plus bizarres. Il organisait pour la Fête-Dieu des processions d'un luxe inouï, où l'on voyait figurer, sous des chasubles d'or, deux cents prêtres ou moines amenés à grands frais de toutes les paroisses et de tous les couvents d'alentour. Comme il donnait à ces divertissements étranges la plus grande publicité, les curieux de la cour et de la ville y accouraient en foule. Il hébergeait, il régalait tout le monde, les paysans comme les grands seigneurs, et la fête religieuse se terminait par une immense orgie. On peut juger de son goût par l'église de Brunoy, qu'il fit décorer comme on décorait alors les boudoirs des grandes dames. On remplirait un volume de ses folies. Il dévora ainsi la plus grande partie des 20 millions que lui avait laissés son père. Sa famille enfin le fit interdire. On ignore le lieu et la date de la mort du marquis de Brunoy. Il disparut du pays sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Son père et sa mère furent enterrés dans la crypte de la petite *église* de Brunoy (chœur du XIIIe s.). Leurs cercueils, en chêne et en plomb, ont été déplacés au moment de la restauration de cette église, en 1865. Ils portaient des traces de profanation : on les ouvrit, dit-on, en 1793, pour en retirer les trésors qu'on y croyait cachés.

Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, acheta Brunoy. Il accrut encore la magnificence de cette résidence, et y fit élever un petit château à côté du grand. Puis la Révolution abattit les deux châteaux et dépeça le domaine, dont chaque morceau vit s'élever une maison de campagne. Il y en a de fort belles et de charmantes, celle, entre autres, où Talma allait se délasser de ses travaux dramatiques. C'est la première qu'on aperçoit à g., après avoir franchi le pont qui est à l'extrémité du village. Martin, le célèbre chanteur, s'y construisit également une jolie habitation, qu'on appelle encore aujourd'hui la *Folie-Martin,* à cause des dépenses qu'il y a faites. Enfin, Lafon, le tragique, y eut aussi une maison. Mais aucune ne saurait être comparée à celle que fit construire, dans la plus belle position, sur un point d'où l'œil embrasse toute la vallée, le plus illustre des charcutiers de Paris sous la Restauration, M. Véro. La principale partie du petit château, dont il reste à peine quelques vestiges, est aujourd'hui la propriété de M. Balcarco, ministre plénipotentiaire de la République Argentine.

En 1815, après la bataille de Wa-

terloo, Louis XVIII, pour témoigner sa reconnaissance à lord Wellington, lui conféra le titre de marquis de Brunoy. Tel est le fait qui clôt l'histoire de ce charmant village, dont les environs offrent un grand nombre d'agréables promenades. Le site le plus pittoresque est celui du hameau des *Beausserons* (probablement une corruption de *bûcherons*, par lesquels il était autrefois habité). Ses coquettes habitations se voient de loin, à travers l'épais rideau de verdure qui couronne la lisière de la forêt de Senart.

Brie-Comte-Robert, ch.-l. de c. de 2792 hab. (Seine-et-Marne), à 9 kil. de Brunoy, sur la g., est une ville fort ancienne et qui a joué un rôle dans les guerres du moyen âge. Son commerce était fort important avant l'ouverture des chemins de fer de Paris à Lyon et de Paris à Mulhouse. De sa splendeur passée, il reste quelques ruines (rue du Château, au N. E. de la ville, près de la route de Paris) d'un *château* du XIIe s., flanqué de tours rondes et entouré de mares verdâtres, le rez-de-chaussée de l'hôpital, et l'église. *L'hôpital* (14 lits), au N. de la ville, a conservé un beau spécimen de l'architecture du XIIIe s. Ce sont six élégantes *arcatures* (mon. hist.) séparées en deux groupes par une *porte* ogivale dont l'archivolte, ornée de chevrons brisés et de feuilles quadrilobées, repose sur de légers faisceaux de colonnettes. Les archivoltes des arcatures sont séparées par des statuettes ou par des figures



Viaduc de Brunoy.

d'animaux. L'église (mon. hist.) date de la fin du XIIe et du XIIIe s., mais elle a été remaniée au XVIe s., surtout à la façade. Le chevet, terminé par un mur droit, est percé d'une rose à douze divisions. Cette rose encadre un magnifique vitrail du XIIIe s., représentant les mois et les saisons. Les bas côtés sont surmontés de galeries qui rappellent celles de Saint-Séverin de Paris; les fenêtres supérieures sont à deux divisions; leurs réseaux sont formés d'un simple oculus. Les chapelles latérales datent des XIVe, XVe et XVIe s. (débris de vitraux du XVIe s.). Dans le bas-côté N. se trouve un petit tombeau du XIIIe s., dont la statue représente un homme de guerre. La façade est de la Renaissance, sauf la porte centrale et celle de g., qui datent du XIIe s. Deux portes latérales remontent aussi à la construction primitive. Le clocher est du XIIIe s.

A 2 kil. à l'E., au village de **Grisy-Suisnes** (1025 hab.; château de *Villemain :* 14 kil. de Brunoy, 5 de Brie-Comte-Robert), on peut visiter le *château de la Grange*, bâti par François Ier. Le principal corps de logis et les six pavillons qui le composent sont encore entourés de fossés et accessibles par des ponts-levis.

En quittant la station de Brunoy, on aperçoit, sur le plateau de la Brie, le parc du *château de Cerçay*, où le fameux spirite Home vécut quelque temps retiré auprès de son ami T...., et qui est aujourd'hui la propriété de M. Rouher, ministre d'État.

Le chemin de fer franchit l'Yères sur un *viaduc* de 375 mèt. de longueur, composé de 28 arches, ayant chacune 10 mèt. d'ouverture, 26 mèt. 75 cent. d'élévation (hauteur moyenne), et 32 mèt. 85 cent. (hauteur maxima). De ce viaduc monumental, qui a été construit (1846-1847) par J. Locke et qui a coûté 1 500 000 fr., on découvre de charmants points de vue sur la vallée d'Yères. La voie ferrée longe ensuite à dr. une vaste propriété renfermant l'*asile Sainte-Hélène*, établi en 1861 pour les jeunes convalescentes.

On laisse à g. ***Épinay*** et ***Boussy-Saint-Antoine;*** sur les hauteurs on aperçoit ***Mandres*** (705 hab.) et ***Périgny*** (353 hab.), v. situes sur la route de Brunoy à Brie-Comte-Robert. Au fond de la vallée, à g., se trouvait, avant la Révolution, l'*abbaye de Jarcy*, dont les débris ont servi, entre autres usages, à la construction d'un moulin, où se voient, en guise de pavés, plusieurs pierres tumulaires avec leurs épitaphes très-bien conservées. Une tourelle de ce célèbre monastère de femmes fait actuellement partie d'une propriété où Boïeldieu composa, dans la plus profonde retraite, l'opéra de la *Dame blanche*. On laisse à dr. ***Quincy-sous-Senart*** (188 hab.; carrières de pierres à plâtre), près duquel on domine une dernière fois la vallée d'Yères, dont on s'éloigne pour traverser un vaste plateau. remarquable par sa fertilité.

A partir de Villeneuve-Saint-Georges, on s'est élevé sur 11 600 mèt. par une rampe variée de 4 à 5 millim. par mèt. Plus loin, on redescend vers Melun par une rampe de la même pente, mais sur 3600 mèt. seulement. On sort du département de Seine-et-Oise pour entrer dans celui de Seine-et-Marne. A g. se montre ***Varennes*** (231 hab.), sur la rive dr. de l'Yères.

6e STATION. — COMBS-LA-VILLE.

4 kil. de Brunoy, 26 kil. de Paris. Le village est à 1 kil. de la station, 5 kil. de Brie-Comte-Robert.

Combs-la-Ville, ancienne seigneurie donnée par le roi Dagobert à l'abbaye de Saint-Vincent, est un v. de 689 hab., situé à la g. du chemin de fer, sur un coteau qui domine la rive g. de l'Yères. Il possède de jolies maisons de campagne et plusieurs moulins. On ne le voit pas de la sta-

tion. Son *église*, à trois nefs fort délabrées, date du XIIIe s.

7e STATION. — LIEUSAINT.

5 kil. de Combs-la-Ville, 31 kil. de Paris. Le village est à 1 kil. 1/2 de la station, à 6 kil. 1/2 de Corbeil.

Lieusaint, v. de 650 hab., est situé à la dr. du chemin de fer, sur la route de terre qui traverse la forêt de Senart. On y remarque de belles pépinières, une fabrique d'instruments aratoires, une distillerie. L'*église*, qui conserve des parties du XIIe s., renferme plusieurs pierres tombales curieuses. Collé y a placé le lieu de la scène de sa *Partie de chasse d'Henri IV*. C'est dans ses environs que fut assassiné, en 1796, le courrier de Lyon. Lesurques subit le dernier supplice après avoir été injustement condamné comme l'un des auteurs de ce crime.

Au delà de la route de terre, le chemin de fer croise la belle avenue du *château de la Grange de la Prévôté*, propriété du sénateur comte Clary. Plus loin à dr. s'étend la *forêt du Rougeau* et au delà de *Nandy* (château) se dresse le clocher de *Savigny-le-Temple* (638 hab.).

8e STATION. — CESSON.

7 kil. de Lieusaint, 38 kil. de Paris, 1300 mèt. de Savigny-le-Temple.

VOIT. DE CORRESP. pour Seine-Port, sur la rive dr. de la Seine (4 kil.; 50 c. la semaine, 60 c. les dimanches et fêtes).

Cesson est un village insignifiant qui compte 438 hab.

On peut, de la station de Cesson, faire, à pied (4 kil.) ou par la voiture de correspondance, une agréable excursion à **Seine-Port**, charmant v. de 798 hab., agréablement situé sur a rive dr. de la Seine. M. Legouvé y possède une jolie maison de campagne. La Seine forme, à Seine-Port, une *île* appelée *Malaquais*, et y reçoit le ru de Balory, qui fait tourner trois moulins.

A 1300 mèt. au N. de Seine-Port, au-dessus du *château de Croix-Fontaine*, se trouve le *pavillon Bouret*, construit par le riche financier de ce nom, et qui appartient au vicomte Clary. 600 mèt. plus loin est le *pavillon Royal* (3 kil. de Seine-Port), où Louis XV venait souvent jouir du point de vue que l'on y découvre. Le pavillon Royal est à 7 kil. de Corbeil (*V.* section XX) par la route de terre; la route qui y conduit traverse *Saintry* et la *forêt de Rougeau*.

En face de ces deux pavillons s'étend une large presqu'île où se trouve le *château du Coudray*, qui a appartenu au maréchal Jourdan.

A 1 kil. en aval de Seine-Port et sur la rive g. du fleuve, en face de *l'Ormeteau*, se montre *Saint-Fargeau* (1039 hab.), qui possède de belles maisons de campagne. — Enfin à 1500 mèt. au S. de Seine-Port, à l'extrémité opposée du *bois de Sainte-Assise*, et près de la Seine, se trouve le *château* de Sainte-Assise, ancienne propriété des ducs d'Orléans, appartenant aujourd'hui au prince de Beauvau. On peut de ce château aller à Melun (8 kil. 1/2) par les *bois des Moines et des Joies*, et le *Mée*.

Au delà de Cesson, on entre dans une longue tranchée, divisée en deux parties; on laisse à dr. *le Mée* (650 hab.; manufacture de faïences, dont les produits sont justement renommés, au ham. des Fourneaux), avant de traverser la Seine sur un grand pont en fonte, composé de 3 arches ayant chacune 40 mèt. d'ouverture, et dont la hauteur au-dessus de l'étiage est de 22 mèt.

9e STATION. — MELUN.

7 kil. de Cesson, 45 kil. de Paris. **Melun** est à 1 kil. de la station, 17 kil. de Corbeil, par la rive dr. de la Seine, 22 kil. par la rive g., 18 kil. de Brie-Comte-Robert, 23 kil. de Verneuil, 27 kil. de Nangis, 6 kil. du château de Vaux-Praslin.

VOITURES pour : — Melun (au bureau; jour, 25 c., avec 10 kilogr.; nuit, 45 kil.

avec 30 kilogr.); — Barbison (1 fr.); — le Châtelet (1 fr. 25 c.); — Courances (coupé, 1 fr. 75 c., intérieur, 1 fr. 50 c.).

Melun, l'ancienne capitale du Gâtinais français, ch.-l. du départ. de Seine-et-Marne, est située au pied d'une colline et traversée par la Seine, qui la divise en trois parties. Le quartier de la rive g. (Saint-Ambroise) est le moins considérable; celui de l'île est le plus ancien; celui de la rive dr., le plus important, est la ville proprement dite. Leur population réunie s'élève à 11 408 hab.

Melodunum.... oppidum Senonum, in insula Sequanæ positum.... Cette phrase de Jules César, au septième livre des *Commentaires*, le premier monument historique relatif à l'existence de la ville de Melun, constate ce qu'elle pouvait être. L'île dont il est ici question n'égale pas, à beaucoup près, celle où la Cité des Parisiens fut longtemps enfermée.

Labiénus, le plus habile des lieutenants de César, avait reçu l'ordre de marcher de Sens sur Lutèce. Il suivit la rive g. de l'Yonne, puis celle de la Seine, et trouva les Parisiens campés et retranchés derrière un marais dont la position n'est pas bien connue. Après avoir reconnu l'impossibilité de le franchir, Labiénus revint sur ses pas jusqu'à Melun, chargea de soldats une cinquantaine de bateaux, s'empara de la ville, rétablit les ponts coupés par les Gaulois et passa sur la rive dr., qu'il suivit probablement jusqu'à l'embouchure de la Marne.

L'histoire ne parle guère de Melun sous l'administration romaine, ni sous les rois de la première race. Il n'en est question, sous les Carlovingiens, que pour rappeler les ravages des Normands. La ville fut pillée et brûlée par les Barbares cinq fois en cent trente-huit ans.

Sous les Capétiens, Melun devint une des places les plus importantes du royaume. Le roi Robert en fit son séjour de prédilection. Il y mourut en 1030, et Philippe Ier en 1108.

En 1102, Abélard y ouvrit une école publique, où il posa les fondements de sa doctrine.

En 1358, Jeanne de Navarre livra le château, l'île et la partie de la ville située sur la rive g. de la Seine, à son frère Charles le Mauvais. Le régent, depuis Charles V, dut venir l'assiéger avec des forces considérables. Pour la réduire il fallut l'héroïsme de du Guesclin. Il *avait juré par Dieu qui peina en croix et au tiers jour ressuscita, qu'il irait aux creneaux parler à la barette du Basque de Mareuil*, et il tint parole. Toutefois, renversé d'abord de son échelle lorsqu'il montait le premier à l'assaut, il se fût noyé dans les eaux du fossé, si le Bègue de Vilaines n'eût appelé ses compagnons à son secours. Revenu à lui, le connétable courut aussitôt à la brèche, et cette fois il tint son serment.

En 1420, Melun, qui était close de fortes murailles, se défendit avec une admirable énergie contre le roi d'Angleterre, Henri V, et le duc de Bourgogne, son allié. Henri V dut convertir le siége en blocus. « Les compaignons du dedans, dit un vieil historien, tiroient de grand couraige de canons et d'arbalestes, et plusieurs en tuöient. Et entre les aultres, y avoit un compaignon qu'on disoit estre religieux de l'ordre de Sainct-Augustin, dom Simon, moyne du Jard, près Melun, très-bon arbalestrier, auquel on fit bailler une très-bonne et très-forte arbaleste. Et quand les Anglois et les Bourguignons venoient près des fossés, et qu'il les pouvoit appercevoir, il ne failloit point à les tuer, et dict-on que lui tout seul, il tua bien soixante hommes d'armes, sans les aultres. » La ville ne se rendit que lorsqu'il n'y resta plus à manger ni un cheval, ni un chien, ni un chat. Le roi d'Angleterre déshonora sa victoire (si l'on peut appeler victoire le succès d'un blocus) par sa cruauté. Il fit décapiter le moine et un certain nombre de bourgeois. Les autres virent leurs biens confisqués, et les plus notables furent envoyés, avec leurs femmes et la plupart des gens d'armes, dans les prisons de Paris, où plusieurs moururent de faim. Dix ans plus tard (1430) les Mélodunois s'insurgèrent contre les Anglais et les contraignirent à se réfugier dans le château, qui dut capituler après douze jours de siége.

Melun fut occupée par les Ligueurs en 1589, et reprise d'assaut par Henri IV l'année suivante. Les troupes royales y détruisirent deux couvents dont les prédicateurs s'étaient signalés par leur violence. Depuis cette époque, elle n'a plus eu de catastrophe à déplorer. La cour y vint quelquefois, du temps de la Fronde, mais elle ne logea point au château, qui n'était plus habitable, et qui fut enfin démoli en 1740.

Melun est la patrie de Jacques Amyot,



Melun.

évêque d'Auxerre, le traducteur de Plutarque, dont une des rues du quartier septentrional porte le nom. Derrière Saint-Aspais, sur la maison n° 28, occupée par un pharmacien, on lit cette inscription : « Ici est né J. Amyot, le 30 octobre 1514. »

L'église principale de Melun, *Saint-Aspais* (mon. hist.), sur la rive dr. de la Seine, date du XVIe s. Sa forme est bizarre et irrégulière. De chaque côté de la nef principale s'étendent deux collatéraux soutenus par des colonnes d'une délicatesse remarquable. On vante les vitraux du chœur (XVIe s.) et les sculptures du chevet. Près de la porte de la sacristie, 6 médaillons en marbre blanc (1698) reproduisent des figures d'Apôtres et de Pères de l'Église. Parmi les tableaux exposés dans l'église, on remarque : *Les Enfants dans la fournaise*, d'un ancien maître inconnu; *La Cène*, panneau sur bois du XVe s ; un *Portement de croix*, par Pérignon. L'église **Notre-Dame** (mon. hist.), qu'on laisse à dr. dans l'île avant de traverser le bras principal du fleuve, mérite surtout une visite. Elle appartenait jadis à un couvent de filles, occupé maintenant par la *maison centrale de détention* du départ. de Seine-et-Marne (1200 détenus hommes), qui a été non-seulement agrandie, mais récemment déplacée pour dégager les abords de Notre-Dame. Cette église vient d'être restaurée avec le plus grand soin par M. Eug. Millet. On remarque surtout, à l'intérieur, les élégantes chapelles latérales du chœur, et, à l'extérieur, les deux tours heureusement reconstruites avec de jolies fenêtres romanes. La façade a été remaniée aux XIVe et XVe s. (beau portail du XVe s.). Une belle pierre tombale, dressée dans le bas côté S., présente l'effigie de Denis de Chailly et de sa femme Denise de Pisdoé, morts dans la première moitié du XVe s. Les travaux de nivellement exécutés sur la place Notre-Dame en 1864 ont fait découvrir quelques fragments de bas-reliefs, une statuette et une pierre portant l'inscription d'un autel dédié à Mercure et aux dieux Mânes par le préteur Drusus Germanicus, frère de Tibère. Ces antiquités ont été déposées au musée.

On remarque, dans l'île : (rue du Château), les restes de l'église du *Prieuré Saint-Sauveur* et du cloître (Renaissance), convertis en maisons particulières; la *maison de la Vicomté* (Renaissance), qui appartint à Fouquet, et, à l'extrémité orientale, la *tour de César* (il n'en reste que la base), seul vestige du vieux manoir des rois de France, détruit au XVIIIe s^e.

Dans le quartier Saint-Ambroise, les couvents des Ursulines et de la Visitation ont été convertis en casernes de cavalerie.

Le *clocher de Saint-Barthélemy* (1740), qui s'élève au haut de la ville, près de la préfecture, a été restauré en 1858.

L'*hôtel de ville*, commencé en 1847 a été terminé en 1848. L'architecte, qui a imité le style de la Renaissance, s'est habilement servi d'un vieil hôtel du moyen âge, et d'une ancienne tour. Il en a flanqué son édifice en construisant une tour exactement semblable à l'autre extrémité. L'intérieur renferme la *bibliothèque publique* (14 000 vol.) et un *musée* créé récemment par l'initiative de M. Courtois. On y remarque une intéressante collection des antiquités découvertes dans la ville et aux environs, et plusieurs œuvres d'art d'un grand mérite. Dans la cour a été érigée, le 20 mai 1860, une statue d'*Amyot*, en marbre, par M. Godin.

La *préfecture* s'élève au sommet de la colline que couvre le quartier septentrional de la ville, et la domine tout entière ainsi que la vallée. Un vaste jardin anglais descend de la façade jusqu'à la rivière.

La préfecture est à l'extrémité occidentale de Melun. Du côté opposé, se dresse, comme pour lui servir de pendant, le *château* (1766) *de Vaux-le-Pény* (qu'il ne faut pas confondre

avec Vaux-Praslin), beaucoup plus grand que la préfecture, précédé, comme elle, d'une belle pelouse en amphithéâtre et offrant, en outre, une magnifique futaie qui couronne le coteau. Une jolie promenade borde la Seine au-dessous de cette belle propriété. L'*église* de Vaux est du XIIIᵉ s.

L'ancien pont aux Moulins, sur la Seine, a été remplacé par un pont suspendu, très-hardi. C'est à cet endroit que se pêchaient les fameuses *anguilles de Melun*. Leur réputation est consacrée par ce proverbe: «l'anguille de Melun crie avant qu'on l'écorche,» qui rappelle aussi l'historiette suivante. Au moyen âge, dans la représentation théâtrale d'un mystère, on choisit pour jouer le personnage de saint Barthélemy, un acteur du nom de Languille. Son rôle était d'être écorché vif. Le malheureux, entrant dans la réalité de ce rôle, se mit à crier de toutes ses forces quand le bourreau fit mine de vouloir aussi remplir le sien. De là le proverbe.



Château de Vaux-Praslin.

La ville de Melun, qui n'avait pas, sous Louis XVI, 4000 habitants, a vu tripler sa population depuis qu'elle est devenue le ch.-l. du départ. de Seine-et-Marne. Jusqu'à la Révolution, elle avait été commune franche, protégée seulement par ses vicomtes, dont le domaine embrassait un vaste territoire situé au N. E. de la ville, vers le village de Maincy. La demeure seigneuriale, isolée à 6 kil. de Melun, s'appelait **Vaux-le-Vicomte.** Fouquet, surintendant des finances sous l'administration du cardinal Mazarin, acheta la vicomté de Melun, et remplaça le vieux château par un édifice immense et magnifique, où il offrit à Louis XIV une fête qui eut toute l'importance d'un événement. «Ce palais, a dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chap. XXV), et les jardins lui avaient coûté 18 millions, qui en valent aujourd'hui 35. Il avait bâti le palais deux fois et acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans des jardins immenses, plantés

en partie par le Nôtre, et regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. » Ces eaux, qui ne jouent plus aujourd'hui, n'étaient rien, après tout, comparées au château lui-même, chef-d'œuvre de Levau, et qui, sauf les injures du temps, reste encore tel que Fouquet le fit bâtir.

Les magnificences du dedans répondent à celles de l'extérieur. Les peintures sont de Charles Lebrun et de Mignard. Un seul détail suffira pour donner une idée de la munificence du surintendant: il faisait à Lebrun 10 000 livres de pension par année, outre le prix des tableaux.

Ce beau château est entouré d'un large fossé rempli d'eau et revêtu de maçonnerie. On y entre par un pont-levis. On en sort également par un pont-levis du côté du jardin. La cour d'honneur est précédée d'une vaste avant-cour, le long de laquelle s'étendent les *communs*. Cette avant-cour est fermée du côté de l'avenue par une large grille que soutiennent des *Termes* de grandeur colossale. Tous, malheureusement, sont plus ou moins mutilés; le château lui-même a été fort mal entretenu pendant es soixante dernières années. Leparc a 800 arpents; il est tout en lignes droites, suivant l'usage du XVIIe s. A l'extrémité du parterre s'étend une pièce d'eau ou canal creusé de main d'homme et alimenté par la petite rivière d'Anqueuil.

Les Mémoires du temps sont pleins de descriptions pompeuses de la fête que Fouquet donna à Louis XIV le 17 août 1661, et l'on peut en lire, dans les œuvres de La Fontaine, un récit très-détaillé en vers et en prose. La Fontaine était de la fête, et il eut le rare mérite de n'oublier jamais les services que Fouquet lui avait rendus. La perte du surintendant, préparée de longue main par ses deux collègues L Tellier et Colbert, était déjà résolue quand Louis XIV alla s'asseoir à sa table; mais le luxe de cette demeure et le faste de la réception augmentèrent singulièrement l'irritation du monarque, qui avait en effet le droit de se dire : « Toutes ces richesses ont été accumulées au détriment de l'État. » Fouquet fut arrêté à Nantes le 5 septembre, dix-huit jours après sa fête, enfermé successivement à Vincennes et à la Bastille, jugé en 1664 par une commission formée de conseillers au parlement, banni et incarcéré à Pignerol par ordre du roi, qui trouva que la commission avait été trop débonnaire.

Louis XIV ne voulut pourtant pas ruiner la famille de l'homme qu'il avait si rudement frappé. Le fils aîné du surintendant, Nicolas Fouquet, fut comte de Vaux. Il mourut en 1705. Le maréchal de Villars acheta de sa succession la terre de Vaux-le-Vicomte, que Louis XIV érigea, en sa faveur, en duché-pairie, et qui s'appela *Vaux-Villars*. Le duc de Villars, fils du maréchal, le vendit au duc de Praslin, ministre sous Louis XV. Elle n'est pas sortie de cette famille et s'appelle aujourd'hui *Vaux-Praslin*.

Le château de Vaux-Praslin est à 6 kil. de Melun, au N. E. La route de Meaux y conduit.

Excursion à l'abbaye du Lys.

Au sortir de la gare de Melun, au lieu de tourner à g. pour aller à la ville, les archéologues pourront prendre sur la g. un chemin qui, se dirigeant en ligne droite vers le S. O., laisse à dr. le *château de Bel-Ombre*, construit originairement pour la reine Blanche, et conduit à l'**abbaye du Lys** (2 kil.), située dans la commune de *Dammarie-lès-Lys* (999 hab.). Cette abbaye fut fondée vers 1212 par Alix de Mâcon et Blanche de Castille, qui y établirent des religieuses de Cîteaux. Saint Louis l'enrichit de ses bienfaits, et sa mère, en mourant, ordonna que son cœur reposât dans

PALAIS DE FON

A *Escalier de la Chapelle.*
B ——— *du Roi (ancienne chambre de la Duchesse*
C ——— *de François Ier*
D ——— *des Chasses.*
17 *Cabinet où Napoléon Ier a signé son abdication.*

Jeu de Paume

Jardin de l' Orangerie

Chapelle de la Ste Trinité

Tribune

Salle du Trône

Salle du Conseil

Appartements de Napoléon Ier

A 13 14 15 16 17 18 Chambre à coucher

COUR DU CHEVAL BLANC OU DES ADIEUX

Escalier du Fer à Cheval

Vestibule du Fer à Cheval

Galerie de François Ier

Terrasse

Salle des Gardes

Galerie des Assiettes

Appartements du Pape Pie VII

COUR DE LA FONTAINE

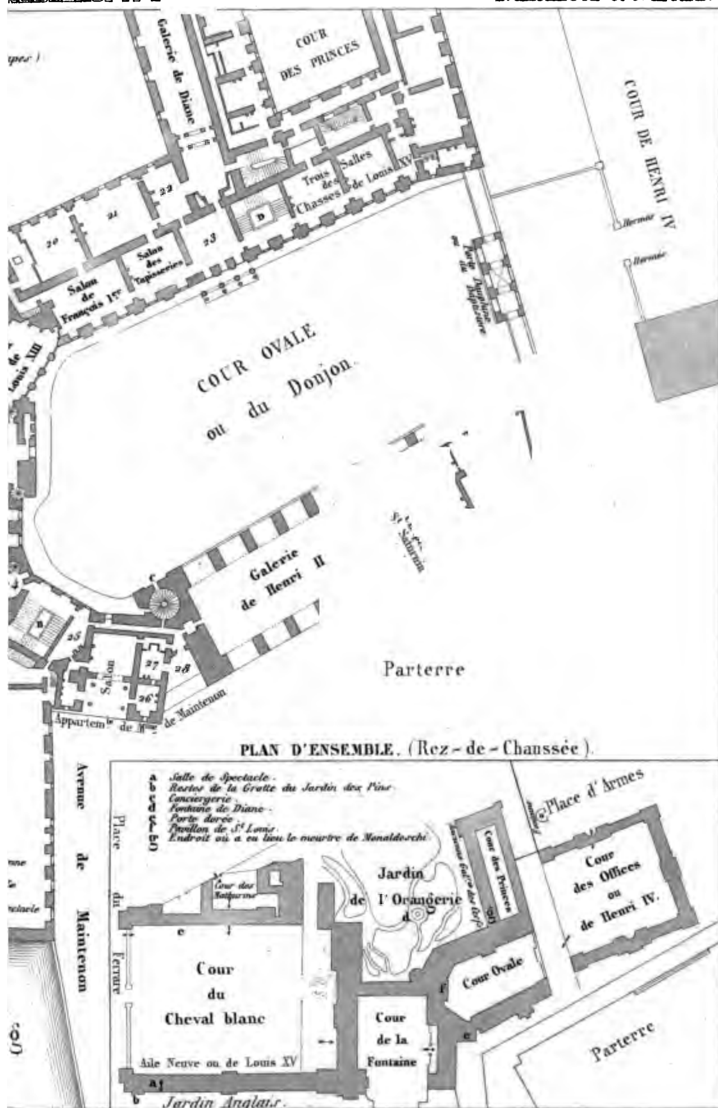
Corridor menant à la Salle de Spectacle

Appartements des Reines Mères

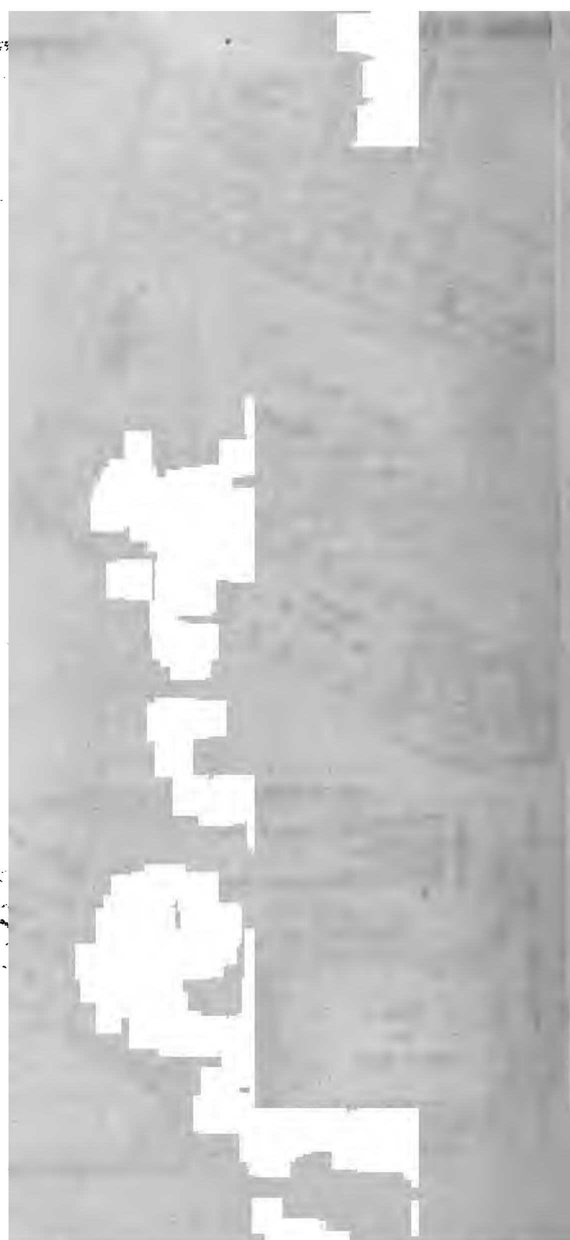
Jardin Anglais

Etang

Impr. Bollo. Rue Cassette, 8.



Gravé: le Plan par Lefèvre, la Lettre par P. Rousset.



l'église conventuelle. Les bâtiments du monastère sont détruits; il ne reste de l'église que des débris du chœur et des transsepts, beaux spécimens de l'art du milieu du XIIIe s. Sur l'emplacement de la nef, une inscription porte ces mots:

A LA MÉMOIRE DE BLANCHE DE CASTILLE, REINE DE FRANCE, MÈRE DE SAINT LOUIS. LE SOUVENIR DES VERTUS SURVIT AUX RÉVOLUTIONS DES SIÈCLES.

L'*église* paroissiale de Dammarie, qui datait du XIIe s., a été en grande partie refaite en 1859. En 1853, un coffret d'ébène recouvert d'une feuille d'argent peinte en vert sombre et orné de médaillons et des armoiries de Louis IX, y fut signalé par MM. Aufauvre et Fichot. Ce précieux meuble, possédé en effet, dit-on, par le saint roi, a été transporté au Musée des Souverains, à Paris. Une crosse du XIIIe s., restaurée au XVe, et possédée par la bibliothèque de Versailles, provient aussi du trésor de l'abbaye du Lys. On remarque à l'intérieur de l'église de Dammarie une superbe grille en fer forgé, des fonts et un bénitier sculptés, et un magnifique tableau de Van Schupper (XVIIIe s.), représentant la *Nativité*.

De Melun à Verneuil, *V.* page 405.

—

A peu de distance de la gare de Melun, le chemin de fer se rapproche de la rive g. de la Seine sur laquelle il offre de jolis points de vue. On passe dans un petit tunnel sous la cour d'honneur du *château de la Rochette*, puis on revoit la Seine, que l'on côtoie longtemps. Sur la rive dr. se montrent *Livry* (demeure seigneuriale du XVIIe s.), *Chartrettes*, puis *Fontaine-le-Port*. Fontaine et Chartrettes sont réunis à la rive g. de la Seine par deux ponts récemment construits. On longe la forêt de Fontainebleau, près de la Table du Roi et de la Mare aux Évées, avant de s'arrêter à la station de Bois-le-Roi.

10e STATION. — BOIS-LE-ROI.

6 kil. de Melun, 51 kil. de Paris, 8 kil. de Fontainebleau.

Bois-le-Roi, v. de 950 hab., se trouve situé à la dr. du chemin de fer, sur la lisière E. de la forêt de Fontainebleau. Les hameaux de *Sermaise* (château), de *Brolle* (château) et de *la Cave* en dépendent. L'*église*, du XIIe s., située à 800 mèt. du village (on la voit avant d'y arriver, à g. de la voie), est surmontée d'une flèche élégante. Depuis quelques années, de nombreuses maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque le magnifique château de M. Abel Laurent, agent de change à Paris, ont été construites à Bois-le-Roi. La Cave possède sur la Seine un port important pour l'exportation du bois et du grès de la forêt. Sermaise donne son nom à la plaine boisée située à la g. du chemin de fer.

Au delà de Bois-le-Roi, le chemin de fer, trop souvent encaissé entre deux talus qui gênent la vue, décrit deux fortes courbes dans la forêt pour se rapprocher de Fontainebleau. On passe sous la route de Fontainebleau à Valvin avant de s'arrêter dans la gare, à peu de distance de laquelle on aperçoit le *viaduc* courbe *de Changis*. Ce remarquable viaduc se compose de 30 arches de 10 mèt. d'ouverture et hautes de 20 mèt.

FONTAINEBLEAU.

59 kil. de Paris. La ville est à : 2 kil. 1/2 de la station, 17 kil. de Melun, 11 kil. de Moret, 16 kil. de Nemours, 8 kil. de Bouron, 10 kil. d'Ury.

Gare de Fontainebleau. — A droite, en sortant, buffet.

OMNIBUS. — A la station, les omnibus des principaux hôtels transportent dans la ville les voyageurs et leurs bagages. Ils repartent de Fontainebleau pour correspondre avec le passage des trains pour Paris; prix, 30 c.; rendu ou pris à domicile, 50 c. — Des voitures de corresp. conduisent aussi à Beaumont (36 kil.; 2 fr. 25 c.) et à Héricy (6 kil.; 50 c.).

HÔTELS : — *de France et d'Angleterre* (tenu par M. Dumaine), place du Château, vis-à-vis de la cour d'honneur du château ; — *de la Ville-de-Lyon* (M. Dumaine), rue Royale, 21 ; — *de Londres*, vis-à-vis d'une des grilles d'entrée du château ; — *de l'Aigle-Noir* (Ménage), place Napoléon III ; — *du Lion-d'Or*, place Napoléon III ; — *du Nord et de la Poste*, rue de Ferrare, 8 ; — *du Cadran-Bleu*, Grande-Rue, 9 ; — *de la Chancellerie*, Grande-Rue et rue de la Chancellerie, près du château ; — *de la Sirène*, rue de France, 34 ; — *de Moret*, rue du Parc, 5 ; — *Margotat*, rue de la Chancellerie : — *Hyest*, café-restaurant, rue Saint-Méry.

CAFÉS : — Bouland, place Napoléon III ; — Souchet (café du Commerce), Grande-Rue, en face de l'église ; — Rocher, Grande-Rue, 91 ; — Girault, Grande-Rue et rue de la Coudre ; — Café Lez (Parent Brunet), rue de France, 32.

LOUEURS DE VOITURES, DE CHEVAUX ET D'ANES : — Naigeon, sellier-carrossier, rue de France, 33, en face de l'hôtel de la Sirène ; établissement des mieux assortis en voitures de promenades de toutes sortes : calèches, breacks, victorias, paniers, chars à bancs, bons chevaux de selle ; possédant un manége d'équitation ; attelage de poste à 4 chevaux ; cochers choisis connaissant parfaitement la forêt. — L'autre principal loueur de voitures est Clémencet, sellier-carrossier, même rue, 15.

Outre les loueurs de voitures ci-dessus nommés, avec lesquels on traite de gré à gré pour les courses et pour les promenades en forêt, on trouve des voitures qui stationnent, dans la rue de la Chancellerie, le long du mur du *jardin de Diane*.

Le prix, pour les courses et promenades en forêt, est fixé de gré à gré, mais il est interdit aux voituriers et cochers d'exiger au delà des prix ci-après indiqués :

La course de Fontainebleau à la gare, *et vice versa*, est de 2 fr. 50 c. à domicile. *Promenades en forêt.* — Une voiture à 4 roues, 1 cocher et 2 chevaux, 5 places au moins, 4 fr. pour la première heure et 3 fr. pour chaque heure suivante ; — une voiture à 2 roues et 4 places au moins, 1 cocher et 1 cheval, 2 fr. par heure.

LIBRAIRES : — Lacodre, place Napoléon III, 6, à côté de l'hôtel de l'Aigle-Noir (cabinet de lecture, magasin de tabletterie en genévrier) ; — Tela, rue de France, 11 ; — Desprez, Grande-Rue, 100.

BAINS : — M. Molliex, rue Saint-Méry et rue Guérin ; — rue du Château.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — Bureau à l'hôtel de ville et rue du Château.

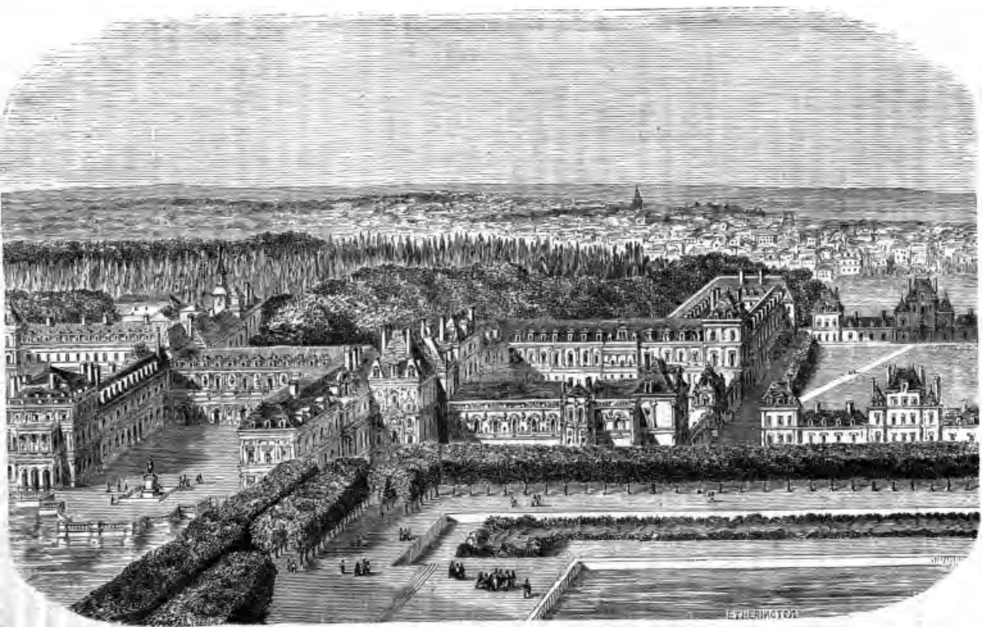
POSTE AUX LETTRES. — Grand bureau, rue des Sablons ; levée de la boîte pour Paris : 8 h. 20 min. du matin ; 1 h., 2 h. 30 min., 9 h. du soir. — Boîte à l'hôtel de ville, etc.

De la gare de Fontainebleau — les trains express ne s'y arrêtent même pas — on n'aperçoit ni la ville ni le château ; on ne découvre dans diverses directions que la forêt. Au delà et au S. O. du viaduc de Changis se montrent seulement un petit nombre de maisons à demi cachées dans des nids de verdure : c'est le village d'***Avon***, situé à l'extrémité orientale du parc, et dont la vieille église rappelle quelques noms célèbres à des titres divers. Une simple pierre tumulaire à l'entrée sur la dr. porte le nom de Monaldeschi. Du même côté, près du maître-autel, est le tombeau du peintre Ambroise Dubois, mort en 1615. Sous le porche extérieur, on lit les inscriptions tumulaires du naturaliste Daubenton et du mathématicien Bezout.

30 min. suffisent pour aller à pied de la gare à Fontainebleau, par une belle avenue de platanes. C'est une agréable promenade, le long de laquelle s'élèvent, à dr. et à g., d'élégantes habitations. La ville de Fontainebleau se développe et s'étend de ce côté seulement.

Pour bien voir Fontainebleau, c'est-à-dire son château et sa forêt, car la ville en elle-même n'a rien d'intéressant, il faut leur consacrer plusieurs journées. Une description complète de toutes les magnificences et de toutes les curiosités tiendrait trop de place dans ce volume [1]. Nous devons donc nous borner à les signaler ici, en quelques pages illustrées, au

1. Voir pour la description plus détaillée de la ville, du château, des jardins et de la forêt, l'*Itinéraire de Paris à Fontainebleau*, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-18 de 200 pages, illustré de gravures, accompagné de 2 cartes, 2 fr., chez Hachette et Cie.



Château de Fontainebleau, vu à vol d'oiseau.

voyageur qui passe emporté par la vapeur, avec le désir de venir les admirer un jour, où avec le regret de ne pas pouvoir aller les revoir en détail.

Histoire et description du château.

Il est fait pour la première fois mention du château de Fontainebleau sous le règne de Louis VII. Ce prince y tint sa cour, et y fonda la chapelle de Saint-Saturnin, consacrée par Thomas Becket. La forêt de Bière abondait en gibier. Les anciens rois de France, qui avaient tous la passion de la chasse, vinrent donc souvent à Fontainebleau. Saint Louis l'agrandit et le restaura. Toutefois le pavillon appelé aujourd'hui de son nom a été construit presque entièrement par François Ier. Charles V y fonde une bibliothèque. Charles VII y fait représenter ses victoires sur les murs. Puis ce château est abandonné. Louis XI se renferme à Plessis-lès-Tours ; Charles VIII préfère Amboise à ses autres résidences; Louis XII se plaît surtout au château de Blois.

François Ier fut le véritable créateur du château de Fontainebleau. Doué d'un heureux instinct, il s'adressa aux grands maîtres d'Italie ; mais Michel-Ange rejeta ses propositions; Léonard de Vinci ne vint en France que pour y mourir; Raphaël s'éteignit avant de pouvoir mettre la dernière main à son dernier chef-d'œuvre, la Transfiguration, qui était destinée à la France; Andrea del Sarto, entraîné par sa fatale passion pour une femme infidèle, abusa de la confiance du roi, qui l'avait chargé de lui acheter en Italie des tableaux et des statues. François Ier se vit donc, malgré lui, obligé de se contenter d'artistes du second ordre. Le Primatice, Rosso, Nicolo dell' Abate, Vignole, Serlio formèrent ce qu'on a appelé l'*École de Fontainebleau*. Cette école n'eut pas certainement toute l'importance que lui accorda Vasari, mais elle brilla d'un vif éclat. On ne doit pas oublier toutefois qu'elle eut pour contemporaine une école nationale d'une grande valeur, une école toute française, celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Pierre Lescot, de Germain Pilon. D'ailleurs, on ne sait pas d'une manière positive si les constructions élevées à Fontainebleau sous le règne de François Ier, la *cour Ovale*, la *chapelle Saint-Saturnin*, le *pavillon de la porte Dorée*, la *salle des Fêtes* (terminée par Henri II), la *galerie d'Ulysse* (détruite sous Louis XV), la *cour de la Fontaine*, la *galerie de François Ier*, la *cour du Cheval-Blanc*, furent l'œuvre d'artistes italiens, ou s'il faut les attribuer à des maîtres français dont les noms sont restés inconnus.

En 1536, Jacques V, roi d'Écosse, vint voir à Fontainebleau Madame Magdeleine, fille de François Ier, qu'il épousa l'année suivante.

En 1539, Charles-Quint demanda à François Ier la permission de traverser la France pour aller apaiser une sédition à Gand. Le P. Daniel raconte qu'il fut reçu hors de la forêt, à Fontainebleau, par une troupe de seigneurs et de dames « déguisés en forme de dieux et de déesses bocagères, qui, au son des hautbois, composèrent une danse rustique, puis se perdirent dans les ombres des bois. » Charles-Quint fut logé au *pavillon des Poêles*, et, « pendant plusieurs jours qu'il resta à Fontainebleau, le roy, dit Martin du Bellay, le festoya et lui donna tous les plaisirs qui se peuvent inventer, comme des chasses royales, tournois, escarmouches, combats à pied et à cheval, et sommairement toutes sortes d'esbattements. » Les dispositions de cette fête furent dues à Rosso. Cependant l'empereur quitta Fontainebleau dès que cela lui fut possible; il s'y sentait peu en sûreté, malgré l'appui qu'il avait rencontré chez Mme d'Étampes, que sa généreuse galanterie lui avait gagnée.

Les récits des fêtes somptueuses

données à l'occasion du baptême de François II, et, deux ans après, en 1545, pour le mariage d'Élisabeth, fille d'Henri II, avec Philippe II d'Espagne, sont parvenus jusqu'à nous. Parmi les magnificences qui furent déployées à ce mariage, il faut rappeler celle d'un buffet à neuf étages, en forme de pyramide, dressé dans la cour du Donjon (cour Ovale), où François Ier avait exposé toute la vaisselle en or massif, tous les vases et objets d'art entassés depuis des siècles dans les demeures royales, et parmi lesquels il y en avait qui remontaient jusqu'à Charlemagne, assemblage inappréciable d'objets rares et précieux, aujourd'hui perdu en partie. Des officiers placés près de la splendide étagère expliquaient ces curiosités aux étrangers.

François Ier meurt en 1547. Henri II lui succède. Diane de Poitiers monte sur le trône avec lui; son influence remplace celle de la duchesse d'Étampes et écarte pour plusieurs années celle de l'épouse d'Henri II, Catherine de Médicis, dont le goût florentin devait avoir en France une action si marquée sur les arts, comme son génie devait s'y exercer si violemment dans la politique. Diane de Poitiers vit avec joie s'éloigner la maîtresse du feu roi, qui avait été nommée la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Elle comprit qu'elle devait la remplacer dans la direction des fêtes et des embellissements, et s'appliqua à protéger les artistes et les poëtes. Elle devient la divinité du lieu. *Diane*, c'était là un heureux nom pour une époque d'engouement mythologique. Aussi l'art multiple-t-il l'image de la déesse chasseresse et ses emblèmes. Toutefois une critique plus attentive reconnaît aujourd'hui que les chiffres (deux D adossés dans un H) et les croissants mêmes que, par une équivoque facile, on attribuait à la maîtresse d'Henr II, appartiennent à Catherine de [illegible]icis.

Henri II continue les travaux commencés par François Ier. Il fait décorer, par Nicolo dell' Abate, sur les dessins du Primatice, la *salle des Fêtes*, la merveille du château de Fontainebleau, et qui porte son nom.

Mais les grâces folâtres, les jeux et les fêtes vont s'enfuir et céder la place aux intrigues politiques. Henri II meurt en 1559; et, sous le règne de ses successeurs, la France est en proie aux guerres civiles et religieuses. Sous François II, en 1560, il se tint à Fontainebleau une assemblée des notables, provoquée par la reine mère dans le but apparent de calmer les haines qu'avaient soulevées les dissensions religieuses, mais en réalité pour ranimer les calvinistes et s'en faire au besoin un appui contre les Guises, alors tout-puissants et qui la tenaient pour ainsi dire en tutelle. Les princes lorrains, le connétable de Montmorency, l'amiral Coligny, etc., s'y trouvèrent réunis. Manœuvrant avec habileté entre les deux partis qui se disputent la suprématie, et qui cherchent à enlever le jeune roi Charles IX jusque dans sa résidence de Fontainebleau, Catherine triomphe, et, arrivée au faîte du pouvoir, elle cherche à faire de sa cour un théâtre de plaisirs et de voluptés. Cent cinquante filles d'honneur dont elle s'entoure, et qu'elle a soin de choisir parmi les plus belles, deviennent les auxiliaires de sa politique. C'est avec cette escorte qu'elle se rend, le 31 janvier 1564, à Fontainebleau, pour y voir les ambassadeurs du pape, de l'empereur, du roi d'Espagne et d'autres souverains et princes catholiques, qui venaient demander que la France revînt sur l'édit de la pacification d'Amboise. La reine et le roi son fils ne crurent pas le moment opportun pour l'arène sanglante des discordes civiles; ils répondirent par un refus. Puis les fêtes commencèrent, où les chefs des deux partis luttèrent de courtoisie et de prouesses.

Ces fêtes furent splendides ; il faut

lire dans le P. Daniel, et même dans le grave Castelnau (ce dernier fut acteur dans les divertissements), le récit de ces sortes de représentations théâtrales jouées par les courtisans eux-mêmes, mélange gracieux de la poésie mythologique et des souvenirs de la Table ronde, et qui caractérise si bien cette époque. Il y eut des combats entre des Grecs et des Troyens luttant pour leurs dames, des tournois et des tours enchantées dont on fit le siége; les filles d'honneur de la reine mère y remplirent les rôles des sirènes, allégorie peut-être trop transparente et qui révélait les desseins artificieux de Catherine. Mais la troupe légère s'enfuit et se disperse de nouveau. Fontainebleau reste morne et désert jusqu'à l'avénement d'Henri IV.

Henri IV fut, après François I[er], le plus grand constructeur du château de Fontainebleau. Il doubla la superficie des bâtiments et des jardins. Il y fit travailler depuis 1593 jusqu'en 1609, et y dépensa la somme, énorme pour le temps, de 2 440 850 livres. Entre autres constructions, on lui doit la grande *galerie de Diane*, la *cour des Offices* et les vastes bâtiments qui l'encadrent, avec la porte d'entrée sur la place d'Armes; le dôme élevé au-dessus de la porte qui de la cour Ovale va à celle des Offices (c'est sous ce dôme qu'eut lieu le baptême de Louis XIII, et la porte prit le nom de *porte Dauphine*); les bâtiments de la *cour des Princes*; la restauration générale de la *chapelle de la Sainte-Trinité*; le pavillon du surintendant des finances. Il agrandit les jardins et fit creuser le *grand canal* de 1200 mèt. de longueur sur 39 de largeur, dans un vaste terrain qu'il planta de beaux arbres et qu'il orna de pièces d'eau, toutes détruites aujourd'hui, à l'exception de la pièce du Miroir. L'habile ingénieur italien Francini changea les dispositions du parterre planté par François I[er], qu'on avait nommé jusqu'alors le jardin du Roi, et qui fut appelé depuis le *jardin du Tibre*, à cause d'une figure colossale placée au centre d'une fontaine, sur un rocher factice et percé à jour. Cette statue, que François I[er] avait fait couler en bronze, fut fondue pendant la Révolution. On doit également à Henri IV le réservoir voûté, de 750 mèt. de longueur, qui prend son origine aux hameaux des Peleux et des Provençaux, et fournit 40 pouces d'eau limpide au château et à la fontaine de la place d'Armes.

Henri IV fit de longs séjours à Fontainebleau; il aimait à s'y livrer au plaisir de la chasse. « Le même jour, dit Sully, Sa Majesté, après avoir chassé à l'oiseau, fit une chasse au loup, et finit la journée par une troisième chasse au cerf, qui dura jusqu'à la nuit, malgré une pluie qui dura trois ou quatre heures. On était alors à six lieues du gîte. Le roi arriva un peu fatigué.... Voilà ce que les princes appellent s'amuser; il ne faut disputer ni des goûts ni des plaisirs. »

Gabrielle d'Estrées vint quelquefois à Fontainebleau; ce fut pour elle que le roi construisit la galerie de Diane. Le chiffre mystérieux d'un S barré par un trait qu'on se plaît à expliquer par le nom d'*Estrées*, est-il le chiffre de la concubine ou celui de Marie de Médicis comme le prétendent certains critiques plus avisés? Il faut se rappeler d'ailleurs que Gabrielle d'Estrées était morte quand Henri IV épousa Marie de Médicis. Cet emblème a été souvent employé à la Renaissance comme celui de *fermesse* (constance). Henri IV fit décorer de peintures la galerie de Diane, pour satisfaire, dit-on, un caprice jaloux de Gabrielle qui, à l'exemple de Diane de Poitiers, voulait aussi avoir son Olympe, où elle figurât avec le croissant sur la tête. Quand l'Olympe, commandé à Ambroise Dubois, fut prêt, la divinité était morte. Le croissant revint de droit à Marie



Cour de la Fontaine sous Louis XIII.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors.

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Louis XIII confia l'achèvement des travaux commencés par son père à J. de Noyer, qui brûla quelques nudités de grand prix, notamment la *Léda* de Michel-Ange. On doit à Louis XIII la continuation de la chapelle de la Sainte-Trinité et l'escalier de la cour du Cheval-Blanc, remarquable à cause des difficultés de sa construction.

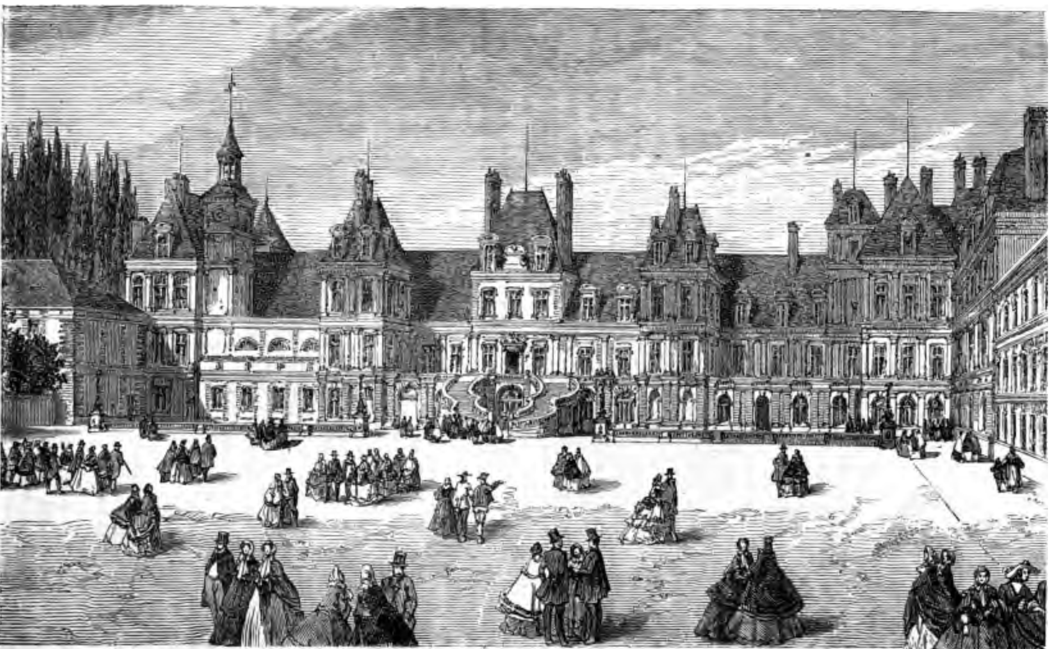
Le cardinal de Richelieu fut reçu à Fontainebleau, en 1625, avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche, une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut-être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1626). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1633, Louis XIII toucha 1269 malades des écrouelles réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou. Il occupa l'hôtel d'Albret, dépendance du palais, aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tallemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rompoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand *bonnet rouge* passera par la fenestre,
A *quarante onces* (*cinq marcs*) on coupera la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait établir ailleurs le siége habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles I[er] (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa toilette, cette femme alors âgée de 31 ans, « qui avait l'air, dit Mlle de Montpensier, d'un joli garçon; qui jurait Dieu, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les posait sur les bras de sa chaise.... » avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau. Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois après, elle épouvantait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château, l'assassinat de Monaldeschi. Le P. Lebel, supérieur des Trinitaires de la Rédemption, a laissé un récit émouvant et naïf de cet événement.

Le 10 novembre 1657, à une heure après midi, il fut appelé auprès de la reine. Il la trouva dans la galerie des Cerfs[1], ayant près d'elle trois officiers de sa suite, et parlant à un quatrième, le marquis de Monaldeschi. Elle montrait

1. Cette galerie fut convertie, sous Louis-Philippe, en appartements particuliers. Elle a été restaurée, et l'endroit où Monaldeschi a été assassiné est signalé aux visiteurs par une inscription.



Cour des Adieux ou du Cheval-Blanc.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors.

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Louis XIII confia l'achèvement des travaux commencés par son père à J. de Noyer, qui brûla quelques nudités de grand prix, notamment la *Léda* de Michel-Ange. On doit à Louis XIII la continuation de la chapelle de la Sainte-Trinité et l'escalier de la cour du Cheval-Blanc, remarquable à cause des difficultés de sa construction.

Le cardinal de Richelieu fut reçu à Fontainebleau, en 1625, avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche, une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut-être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1626). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1633, Louis XIII toucha 1269 malades des écrouelles réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou. Il occupa l'hôtel d'Albret, dépendance du palais, aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tallemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rompoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand *bonnet rouge* passera par la fenestre,
A *quarante onces* (*cinq marcs*) on coupera la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait établir ailleurs le siége habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles Ier (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa toilette, cette femme alors âgée de 31 ans, « qui avait l'air, dit Mlle de Montpensier, d'un joli garçon; qui jurait Dieu, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les posait sur les bras de sa chaise.... » avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau. Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois après, elle épouvantait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château, l'assassinat de Monaldeschi. Le P. Lebel, supérieur des Trinitaires de la Rédemption, a laissé un récit émouvant et naïf de cet événement.

Le 10 novembre 1657, à une heure après midi, il fut appelé auprès de la reine. Il la trouva dans la galerie des Cerfs [1], ayant près d'elle trois officiers de sa suite, et parlant à un quatrième, le marquis de Monaldeschi. Elle montrait

1. Cette galerie fut convertie, sous Louis-Philippe, en appartements particuliers. Elle a été restaurée, et l'endroit où Monaldeschi a été assassiné est signalé aux visiteurs par une inscription.



Cour des Adieux ou du Cheval-Blanc.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors.

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Louis XIII confia l'achèvement des travaux commencés par son père à J. de Noyer, qui brûla quelques nudités de grand prix, notamment la *Léda* de Michel-Ange. On doit à Louis XIII la continuation de la chapelle de la Sainte-Trinité et l'escalier de la cour du Cheval-Blanc, remarquable à cause des difficultés de sa construction.

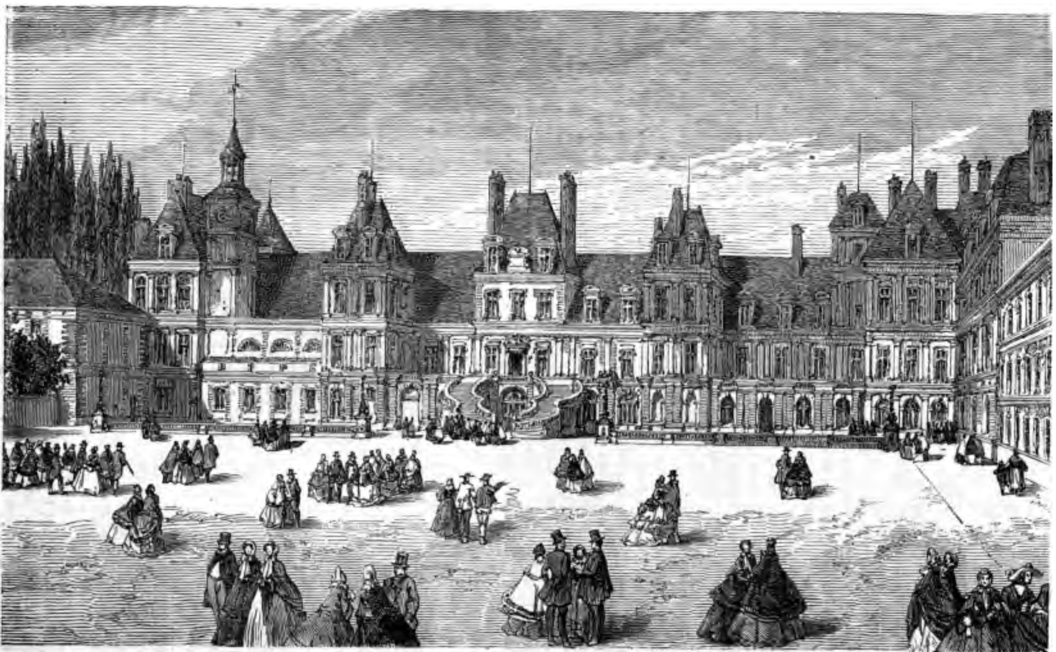
Le cardinal de Richelieu fut reçu à Fontainebleau, en 1625, avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche, une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut-être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1626). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1633, Louis XIII toucha 1269 malades des écrouelles réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou. Il occupa l'hôtel d'Albret, dépendance du palais, aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tallemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rompoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand *bonnet rouge* passera par la fenestre,
A *quarante onces* (*cinq marcs*) on coupera la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait établir ailleurs le siége habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles Ier (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa toilette, cette femme alors âgée de 31 ans, « qui avait l'air, dit Mlle de Montpensier, d'un joli garçon; qui jurait Dieu, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les posait sur les bras de sa chaise.... » avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau. Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois après, elle épouvantait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château, l'assassinat de Monaldeschi. Le P. Lebel, supérieur des Trinitaires de la Rédemption, a laissé un récit émouvant et naïf de cet événement.

Le 10 novembre 1657, à une heure après midi, il fut appelé auprès de la reine. Il la trouva dans la galerie des Cerfs [1], ayant près d'elle trois officiers de sa suite, et parlant à un quatrième, le marquis de Monaldeschi. Elle montrait

1. Cette galerie fut convertie, sous Louis-Philippe, en appartements particuliers. Elle a été restaurée, et l'endroit où Monaldeschi a été assassiné est signalé aux visiteurs par une inscription.



Cour des Adieux ou du Cheval-Blanc.

C'est à Fontainebleau qu'Henri IV vit naître son fils Louis XIII; c'est à Fontainebleau que fut arrêté le maréchal de Biron, son ancien compagnon d'armes et son ami, qui le trahissait alors.

Après la mort d'Henri IV, la régence orageuse et tracassière de Marie de Médicis laissa Fontainebleau désert pendant plusieurs années. Louis XIII confia l'achèvement des travaux commencés par son père à J. de Noyer, qui brûla quelques nudités de grand prix, notamment la *Léda* de Michel-Ange. On doit à Louis XIII la continuation de la chapelle de la Sainte-Trinité et l'escalier de la cour du Cheval-Blanc, remarquable à cause des difficultés de sa construction.

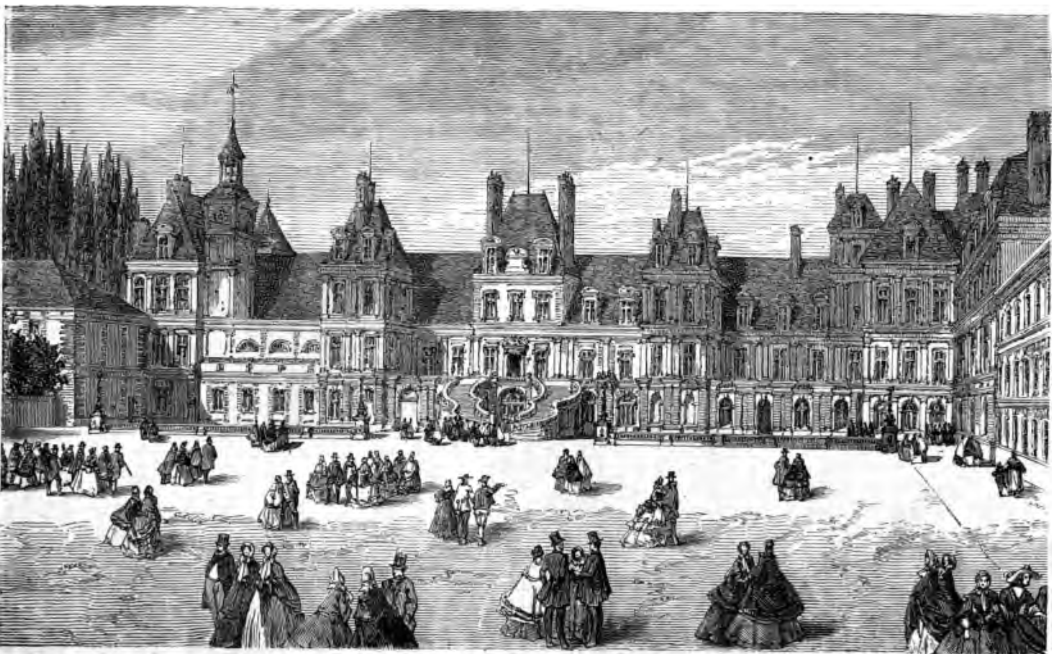
Le cardinal de Richelieu fut reçu à Fontainebleau, en 1625, avec une grande distinction. Le roi lui donna un festin dans la grande salle de bal; Marie de Médicis, une collation dans la galerie d'Ulysse, et Anne d'Autriche, une collation dans la galerie de Diane. Peu après, la cabale formée contre lui, et à la tête de laquelle était le frère du roi, voulut le faire enlever dans les environs de Fontainebleau, et peut-être le mettre à mort. Le comte de Chalais, amant de la duchesse de Chevreuse, qui s'était chargé de l'exécution du complot, alla le révéler à Richelieu; mais, continuant à trahir les uns et les autres, il fut arrêté par ordre de Richelieu, et il eut la tête tranchée à Nantes (1626). — Le jour de la Fête-Dieu de l'année 1633, Louis XIII toucha 1269 malades des écrouelles réunis dans l'allée royale, le long de l'étang, près du jardin des Pins. — Richelieu revint une dernière fois, en 1642, à Fontainebleau, après l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou. Il occupa l'hôtel d'Albret, dépendance du palais, aujourd'hui détruit. Il était malade et déjà près de la tombe. « On le portoit dans une machine, raconte Tallemant des Réaux, et, pour ne pas l'incommoder, on rompoit les murailles où il logeoit, et si c'étoit par eau, on faisoit une rampe dès la cour, où il entroit et descendoit par une fenêtre dont on avoit ôté la croisée. » Ce qui fit dire par allusion à la mort de Cinq-Mars, que cette prédiction de Michel Nostradamus s'était réalisée :

Quand *bonnet rouge* passera par la fenestre,
A *quarante onces* (*cinq marcs*) on coupera la teste.

Louis XIV séjourna souvent à Fontainebleau, mais il devait établir ailleurs le siége habituel de sa grandeur et de sa magnificence. Sous la régence d'Anne d'Autriche, Fontainebleau reçut la visite de la reine d'Angleterre, femme de Charles I[er] (1644). Après cette reine exilée et malheureuse, une autre reine du Nord, qui avait volontairement abdiqué, Christine de Suède, y vint à son tour, pendant un second voyage qu'elle fit en France. Cette reine si singulière dans ses manières et sa toilette, cette femme alors âgée de 31 ans, « qui avait l'air, dit Mlle de Montpensier, d'un joli garçon; qui jurait Dieu, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les posait sur les bras de sa chaise.... » avait reçu l'ordre de s'arrêter à Fontainebleau. Louis XIV vint lui rendre visite. Un mois après, elle épouvantait cette paisible résidence par une tragique histoire qui est restée le souvenir funèbre et sanglant du château, l'assassinat de Monaldeschi. Le P. Lebel, supérieur des Trinitaires de la Rédemption, a laissé un récit émouvant et naïf de cet événement.

Le 10 novembre 1657, à une heure après midi, il fut appelé auprès de la reine. Il la trouva dans la galerie des Cerfs[1], ayant près d'elle trois officiers de sa suite, et parlant à un quatrième, le marquis de Monaldeschi. Elle montrait

1. Cette galerie fut convertie, sous Louis-Philippe, en appartements particuliers. Elle a été restaurée, et l'endroit où Monaldeschi a été assassiné est signalé aux visiteurs par une inscription.



Cour des Adieux ou du Cheval-Blanc.

des lettres à ce dernier, et le força d'avouer que ces lettres étaient de lui. Il chercha d'abord à s'excuser. « Enfin il se jeta aux pieds de cette reine, lui demandant pardon, et en même temps, les trois hommes qui étaient là présents tirèrent leurs épées hors du fourreau et ne les remirent qu'après avoir exécuté ledit marquis. Alors se relevant, il tirait la reine tantôt dans un coin de la galerie, tantôt dans un autre, la suppliant toujours de l'écouter. Sa Majesté ne lui dénia jamais rien, mais l'écouta avec une grande patience. « Mon père, me dit-elle, soyez té« moin que je donne à ce traître et per« fide, tout le temps et plus qu'il ne « saurait désirer pour se justifier, s'il « peut.... » Après une heure de conférence, le marquis ne contentant pas cette reine par ses réponses, Sa Majesté me dit, d'une voix assez élevée, pourtant grave et modérée : « Mon père, je me retire et vous « laisse cet homme; disposez-le à la mort « et prenez soin de son âme. » Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi, je n'aurais pas eu plus de peine. »

Monaldeschi se jette de nouveau aux pieds de la reine; le P. Lebel la supplie à son tour : inexorable, elle sort de la galerie. Les trois hommes pressent Monaldeschi de se confesser, l'épée contre les reins. Leur chef lui-même va près de Christine pour la fléchir; il revient en disant à Monaldeschi de se préparer à la mort. Le marquis éperdu conjure le P. Lebel de venir à son aide. Le moine retourne près de la reine et la supplie « les larmes aux yeux et les sanglots au cœur; » elle refuse obstinément toute grâce. En vain essaye-t-il de lui démontrer qu'elle ne saurait ordonner un tel meurtre dans le palais du roi de France, et qu'il vaut mieux recourir aux voies ordinaires de la justice; Christine répond qu'elle est reine partout, et qu'en elle réside la justice absolue et souveraine sur ses sujets.

« Je rentrai alors dans la galerie, dit le P. Lebel, en embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en ses larmes. » Nous renonçons à suivre dans son récit les horribles détails de ce drame sanglant, de cette longue agonie prolongée par la cotte de mailles que Monaldeschi portait sous son pourpoint. La maladresse des assassins est égale à la lâcheté de la victime. Après avoir reçu un dernier coup d'épée, Monaldeschi « demeura plus d'un quart d'heure à respirer, durant lequel je lui criais et l'exhortais de mon mieux. Et ainsi ayant perdu son sang, il finit sa vie à trois heures et trois quarts après midi. Le chef des trois lui remua un bras et une jambe, déboutonna son haut-de-chausses et son caleçon, fouilla en son gousset et n'y trouva rien, sinon en sa poche un petit livre d'*Heures de la Vierge* et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous trois, et moi après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Elle me commanda d'avoir soin de l'enterrer et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes pour son âme. » Monaldeschi fut enterré à l'église d'Avon. Quelle avait été la cause de sa condamnation et de sa mort? Probablement la jalousie et la vanité blessée de Christine. « Ce n'était pas, a dit Voltaire, une reine qui punissait un sujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un crime. »

Malgré l'horreur qu'inspira ce crime, Christine fut accueillie à la cour et assista aux fêtes dont le jeune roi Louis XIV était le héros, et quelquefois un des acteurs. Un jour il récita des vers et dansa au *ballet des Saisons*, composé par Benserade, et qui fut joué en grande pompe à Fontainebleau, le 23 juillet 1661. C'est à cette époque qu'il devint amoureux de Mlle de la Vallière, pendant les fêtes qui suivirent la naissance du Dauphin.

En 1685, le prince de Condé meurt à Fontainebleau, où il était venu soigner sa belle-fille la duchesse de Bourbon, malade de la petite vérole.

Quand Louis XIV eut établi sa résidence à Versailles et à Marly, il faisait tous les ans le voyage de Fontainebleau. Il couchait ordinairement en route, soit à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, soit à Villeroy, chez le maréchal de ce nom; il voulait que sa cour fût nombreuse et brillante; tous les princes de la famille royale devaient être du voyage : c'était lui déplaire que d'être malade. Les princesses, même enceintes, ne pouvaient se faire excuser. C'est ainsi qu'il fit faire à la duchesse de Berri une fausse couche, en 1711. Pour lui obéir, elle vint en bateau jusqu'à Valvin.

Le 9 novembre 1700, un courrier apporta à Fontainebleau la nouvelle de la mort du roi d'Espagne, qui,



Château de Fontainebleau (cour des Fontaines), vu de l'étang des Carpes.

par son testament, appelait le petit-fils de Louis XIV au trône. « Le roi, qui allait tirer, dit Saint-Simon, contremanda la chasse.... Il manda aux ministres de se trouver à 3 heures chez Mme de Maintenon. Quelques jours après, la cour était de retour à Versailles, et Louis XIV y proclamait le duc d'Anjou roi d'Espagne. »

En 1717, Fontainebleau reçut la visite du czar Pierre I[er]. « Le lieu lui plut médiocrement, dit Saint-Simon, et point du tout la chasse, où il pensa tomber de cheval; il trouva trop violent cet exercice, qu'il ne connaissait point. Il voulut manger seul avec ses gens, au retour dans l'île de l'Étang. Il revint à Petit-Bourg dans un carrosse avec trois de ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avaient largement bu et mangé. » — En 1768, c'était un autre souverain du Nord, Christian VII, roi de Danemark, qui venait à Fontainebleau visiter Louis XV; il y assista à la première représentation de *Tancrède*.

Sous l'influence de Mme de Pompadour, une des dernières courtisanes-reines que Fontainebleau était habitué à voir à côté des souverains, un petit théâtre mesquin avait été construit dans la *salle de la Belle cheminée*. C'est là qu'en 1752 eut lieu la première représentation de l'opéra du *Devin du village*. Tout le monde se rappelle avoir lu dans les *Confessions* de J. J. Rousseau comment il y assista, placé sur le devant de la loge de l'intendant des menus plaisirs, faisant face à celle du roi, dans un équipage plus que modeste, la barbe longue et la perruque mal peignée, tour à tour humilié de sa tenue négligée, à cause des femmes élégantes qui l'entouraient, et honteux de sa pusillanimité, à cause de sa philosophie; il partit le lendemain matin pour éviter d'être présenté à Louis XV. — Un autre philosophe, moins facile à déconcerter que lui, et qui, d'ailleurs, était gentilhomme de la chambre, Voltaire, séjourna aussi quelques jours à Fontainebleau; il négligeait un peu les devoirs de sa charge. « Tous les soirs, écrit-il, je fais la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec *Sémiramis*. » Il était logé chez le duc de Richelieu avec Mme du Châtelet.

Fontainebleau n'eut point à rougir des honteux excès dans lesquels s'éteignirent les dernières années de Louis XV; l'arrière-petit-fils de Louis XIV y faisait seulement une apparition tous les ans. Il construisit la salle de spectacle, incendiée en 1856, et l'aile neuve de la cour du Cheval-Blanc; et, pour élever cette misérable bâtisse, il détruisit la galerie d'Ulysse.

Louis XVI vint à son tour chasser à Fontainebleau; Marie-Antoinette fit faire des dispositions intérieures dans le château; mais le séjour habituel de la cour était à Versailles, à Trianon.... Pendant la Révolution, Fontainebleau fut délaissé. En 1804, il servait de caserne à des prisonniers de guerre. Napoléon fit restaurer le château pour y loger le pape, qui venait le sacrer. Il y dépensa près de 12 millions. Le 25 novembre, à midi, il alla en habit de chasse dans la forêt au-devant de Sa Sainteté, à la croix de Saint-Hérem. Le Saint-Père était accompagné des cardinaux Antonelli, Borgia, di Pietro, Caselli, Braschi et de Bayane; il prit place dans la voiture à la droite de l'Empereur et arriva au château au milieu d'une haie de troupes et au bruit des salves d'artillerie. Plus tard, le souverain pontife, arrêté dans son palais, était transféré à Savone, puis en 1812 à Fontainebleau. Peu de temps après son retour de la campagne de Rus-1813, Napoléon, qui venait de chasser à Grosbois, se rend à l'improviste à Fontainebleau, entre brusquement dans l'appartement de Pie VII, et l'embrasse avec effusion; le pape

touché, l'accueille affectueusement. Le 25 janvier, à la suite d'une nouvelle entrevue, le Saint-Père signait le célèbre concordat de Fontainebleau, par lequel il résignait la souveraineté des États romains. Il ne devait pas tarder à protester contre cette renonciation.

En 1814, Napoléon, ayant laissé son quartier général à Troyes, arrive à Fontainebleau le 30 mars, sur le soir. Il espérait que Paris se défendrait assez pour lui laisser le temps de venir à son secours. La lâcheté des uns, la trahison des autres, la lassitude de tous, lui enlevèrent cette dernière espérance. Alors il adressa aux chefs de l'armée ennemie une déclaration où il réservait les droits de la régente et de son fils; mais, les souverains alliés ayant refusé de traiter sur cette base, il dut se résigner, après une lutte douloureuse avec lui-même, et il traça de sa main la formule suivante de son abdication :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses successeurs, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »



Grand canal.

Le *fac-simile* de cette déclaration, encadré sous verre, était conservé dans la pièce du palais où s'est consommé ce grand acte. Il en a été enlevé. On garde aussi le guéridon sur lequel cette abdication fut écrite. Un autre souvenir, le plus populaire de tous, assigne au palais de Fontainebleau une place mémorable dans l'histoire de l'Empire. Le 20 avril était le jour fixé pour le départ de Napoléon, que des commissaires étrangers devaient accompagner à l'île d'Elbe. Ce jour-là, il sort de son appartement à midi, suivi des généraux Drouot et Bertrand, descend vivement l'escalier du Fer-à-Cheval, s'arrête un moment sur les dernières marches, et, jetant un coup d'œil rapide autour de lui, donne ordre au général Petit de faire former le cercle aux soldats de la vieille garde, réunis dans la cour du Cheval-Blanc; il s'avance au milieu des officiers, et fait ses célèbres *adieux* à son armée. Après avoir serré dans ses bras le général Petit, il s'arrache au spectacle de ses soldats en larmes; ses officiers le conduisent en pleurant à sa voiture, et Fontainebleau retombe dans

le silence et la tristesse. « Un an plus tard, dit M. Vatout, le 20 mars 1815, Napoléon, dans cette même cour du Cheval-Blanc, passait en revue ses vieux grenadiers qui l'avaient accompagné à l'île d'Elbe et qui le ramenaient aux Tuileries! »

Louis XVIII fit décorer la galerie de Diane (aujourd'hui la bibliothèque). Ce fut à Fontainebleau qu'il reçut Caroline de Naples, fiancée du duc de Berri.

Charles X ne vint à Fontainebleau que pour y chasser. Le 30 juillet 1830, à six heures du matin, la duchesse d'Angoulême arrivait dans la cour du Cheval-Blanc de fatale mémoire, et y apprenait le triomphe de l'insurrection de Paris. Le 30 mai 1837, le mariage du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg était célébré au château.

Louis-Philippe a dépensé trois millions et demi à la restauration du palais de Fontainebleau. Ce qui restait des peintures de Rosso et du Primatice a été rajeuni par des peintres de talent. Des distributions nouvelles, des remaniements regrettables ou heureux ont modifié le palais à l'intérieur. La plus éclatante des restaurations opérées par Louis-Philippe est celle de la *galerie d'Henri II*. Au rez-de-chaussée, au-dessous de cette galerie, a été établie une vaste salle à manger, qui lui est égale en longueur. Parmi les autres restaurations, il faut mentionner encore celles de la chapelle Saint-Saturnin, de la salle des Gardes, de la salle de Saint-Louis, des salons de François Ier et de Louis XIII, de la galerie des Assiettes, de la porte Dorée, de plusieurs escaliers et vestibules, enfin la grande restauration de la galerie de François Ier, le dernier travail entrepris par Louis-Philippe, et qu'il ne put mener à terme.

Comme le montre ce résumé historique, le château de Fontainebleau proprement dit est formé de nombreux bâtiments construits à diverses époques, imposants par leur grandeur, mais confus dans leur disposition générale et disparates dans leur architecture. Leur étendue est telle que la toiture seule présente une superficie de 60000 mèt. carrés. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de toutes les œuvres d'art que renferme un aussi vaste monument. Nous le parcourrons cependant très-rapidement, en commençant par les cours, qui sont au nombre de cinq.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF DU CHATEAU [1].

Cour du Cheval-Blanc.

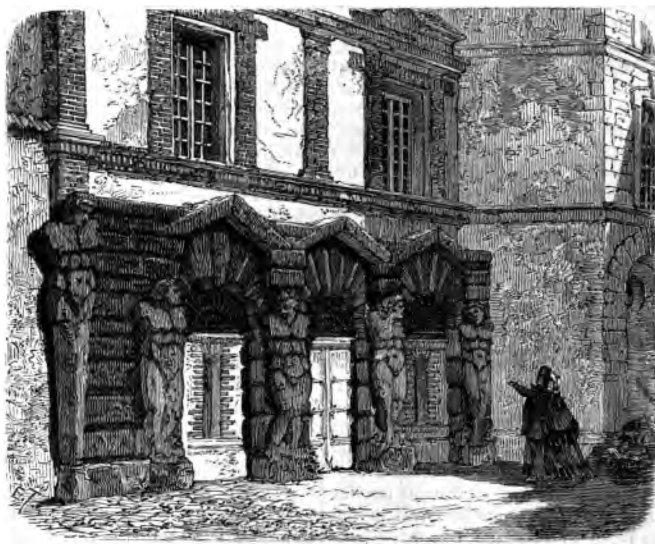
Cinq grandes cours sont comprises dans la vaste étendue des bâtiments formant l'ensemble du palais : **la *cour du Cheval-Blanc***, celle ***de la Fontaine***, celle du Donjon ou ***cour Ovale***, celle ***des Princes*** et la ***cour des Offices*** ou d'Henri IV. La cour du Cheval-Blanc doit son nom à un cheval en plâtre, d'après celui de la statue de Marc-Aurèle à Rome, moulé par Vignole pour Catherine de Médicis, et qui était placé sous un dôme au milieu de cette cour; il fut détruit en 1626. On la désigne aussi sous le nom de *cour des Adieux*, en mémoire des adieux de Napoléon à son armée, en 1814. Cette vaste cour, située à l'O.

1. Il y a deux entrées : l'une, sur la place Ferrare (aujourd'hui de Solferino), et par la grille de la *cour du Cheval-Blanc* (*V.* le petit PLAN D'ENSEMBLE, REZ-DE-CHAUSSÉE), l'autre, sur la place Napoléon III, par une petite porte située presque en face de l'hôtel de Londres, et ouvrant sur la *cour des Mathurins* (*V.* le même PLAN). De cette cour un passage mène dans la grande cour du Cheval-Blanc; et, dans celle-ci, à dr., on trouve la *conciergerie* (C du plan), où se tiennent des employés chargés de diriger les visiteurs dans l'intérieur du château. Il faut une permission spéciale pour visiter certaines parties du palais : les collections chinoises et japonaises, l'ancienne galerie des Cerfs, les petits appartements, le jardin de Diane, la salle de théâtre.

Le château est ouvert aux visiteurs tous les jours de 11 heures à 4 heures.

du château, a 152 mèt. de longueur sur 112 de largeur. Elle était entourée de bâtiments sur quatre côtés; elle ne l'est plus que sur trois seulement, le quatrième ayant été remplacé par une grille en 1810.

La façade principale, au fond de la cour, est composée de cinq pavillons principaux, à toits aigus et à deux étages, reliés entre eux par des corps de bâtiment formés d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Le pavillon du milieu est orné d'un *escalier en fer à cheval* célèbre, construit en 1634, sous Louis XIII par Lemercier; loué comme construction, mais d'une masse bien lourde par rapport au maigre pavillon central sur lequel il s'appuie. Il paraît qu'il aurait remplacé un escalier analogue, que Philibert Delorme décrit dans son *Traité d'architecture* comme son ouvrage.



Corps de garde.

Le grand corps de bâtiment à dr., en tournant le dos à la grille, est l'*aile neuve*, construite par Louis XV sur l'emplacement de la *galerie d'Ulysse* (*V*. p. 466). Cette aile fut occupée momentanément par l'école militaire qui fut transférée en 1803 à Saint-Cyr. C'est au-dessous du pavillon qui termine cette aile du côté de la grille qu'était, sous François Ier, la *grotte du Jardin des Pins* (*V*. le plan d'ensemble, *b*) [1]. L'aile du côté g. était occupée par les ministres. Au

1. On peut encore voir les restes de l'entrée de la grotte du Jardin des Pins. On passe, dans la cour du Cheval-Blanc, sous une arcade de l'aile neuve et l'on tourne à dr. dans une petite cour de service. Les figures colossales qui en défendent l'entrée sont formées de morceaux de grès rapportés, qui dessinent rudement les articulations et les muscles du corps. Déjà en 1731, l'abbé Guilbert dit que cette

fond de la cour, dans l'angle g., est le *jeu de paume*, élevé près de la galerie détruite des Chevreuils. — A partir de cet angle, les quatre pavillons de la façade sont : le *pavillon de l'Horloge* et celui *des Armes*, terminé en 1559, reconstruit en 1702 après un incendie ; le maréchal de Biron y fut enfermé. Ces deux pavillons sont adossés à la *chapelle de la Sainte-Trinité*. — Celui du milieu, terminé sous Charles IX, était nommé le *pavillon des peintures*, parce que François Ier y avait réuni des tableaux des grands maîtres italiens. — Le quatrième pavillon, à l'angle droit, fut d'abord appelé le *pavillon des Poêles*, à cause des poêles, venus d'Allemagne, que François Ier y avait fait placer ; plus tard il devint le *pavillon des Reines*, et fut habité par Catherine de Médicis et Anne d'Autriche.

Quoique François Ier destinât la cour, dite plus tard du Cheval-Blanc, aux fêtes et aux carrousels, « il est probable, dit M. Castellan, que d'abord il ne pensa point à agrandir la façade du château au delà de l'étendue de la cour de la Fontaine, qui est derrière, et dont la porte d'entrée se trouve entre les deux pavillons. Il est difficile de démêler, au milieu des modifications et des amplifications apportées à la façade principale, la juste part qui revient à chaque époque, celle de Serlio ou des architectes français. La construction de l'aile g. présente une particularité qui est répétée ailleurs et qui mérite d'être signalée. « Ordinairement la brique est employée dans le massif des murs et la pierre figure les chaînes ou l'ordre d'architecture de décoration ; ici c'est tout le contraire. »

Henri IV fit enlever le pont-levis jeté sur le fossé qui traversait la cour du Cheval-Blanc. Deux ponts furent établis sur ce fossé, l'un vis-à-vis de la cour des Fontaines, l'autre en face de la chapelle de la Sainte-Trinité. Le petit mur avec balustrade qui divise la cour du Cheval-Blanc a été construit du temps de Louis-Philippe, à l'endroit même où étaient autrefois les fossés.

grotte abandonnée était une serre de jardinier. On aperçoit aussi cette construction rustique à travers des arcades ouvertes du côté du jardin anglais.

Cour de la Fontaine.

Située à l'E. de la cour du Cheval-Blanc, entre cette cour, avec laquelle elle communique, et les bâtiments qui entourent la cour Ovale, la cour de la Fontaine est limitée au S. par l'*étang* et entourée de constructions sur trois côtés. Au fond se trouve la galerie de François Ier, au-dessus de la belle terrasse sur arcades, bâtie par Henri IV, ornée de son chiffre, et récemment restaurée. Des deux ailes, l'une, du côté du *jardin anglais*, est terminée par un pavillon d'angle dans le style et du temps de Louis XV ; l'autre, en face, avec une double rampe extérieure, est attribuée à Serlio. Ce dernier corps de bâtiment a perdu les statues qui en décoraient la façade. Une de ces statues était l'*Apollon du Belvédère*, coulé en bronze, qui est actuellement dans le jardin des Tuileries. Diverses parties de ces constructions ont été remaniées plusieurs fois, ce qui rend très-difficile aujourd'hui d'en restituer sûrement les époques.

Cette cour doit son nom à la fontaine qui y fut toujours établie, mais qui fut plusieurs fois changée. Dans un petit jardin carré créé par Henri IV et élevé sur maçonnerie dans l'étang, en avant du terre-plein de la cour de la Fontaine, on avait d'abord placé une statue d'Hercule, en marbre blanc, par Michel-Ange, statue provenant du palais Strozzi (Florence), acquise par Henri II, et que le nom du grand artiste ne sauva pas des enjolivements des doreurs. Le jardin et la statue ont disparu. La statue fut remplacée par une statue de Persée.

En 1810, on construisit une nou-

velle fontaine décorée d'une statue d'*Ulysse*, due au ciseau de M. Petitot. Cette statue a été récemment placée sur la terrasse qui domine le Parc et le canal, et remplacée par une statue de nymphe des eaux d'une attitude maniérée, qui semble manquer d'aplomb et présenter des lignes disgracieuses, à la hauteur où elle est hissée. Peut-être n'est-elle là que provisoirement. On doit, à ce qu'il paraît, restituer la statue de Persée, qui décorait jadis la fontaine.

Deux monstrueuses figures de lions, conquises en Chine et sculptées dans ce style grotesque cher aux habitants du Céleste-Empire, sont placées, comme deux dragons chargés d'en défendre l'entrée, devant le rez-de-chaussée du pavillon où sont déposées les riches collections chinoises et japonaises.

Porte Dorée.

Cette porte, ainsi nommée à cause de la richesse de sa décoration, donne



Porte Dorée.

accès sur la *chaussée de Maintenon*, élevée entre le parterre et l'étang, et conduisant à la forêt dans la direction du *mail d'Henri IV;* elle ouvre sur la cour Ovale. C'est là qu'était dans le principe l'entrée fortifiée du château. C'est par là que Charles-Quint fit son entrée en 1539. La porte Dorée a été élevée par François Ier et décorée, sur les dessins du Primatice, de diverses peintures mythologiques, restaurées en 1835 par M. Picot. Le pavillon auquel elle appartient fut construit sur d'antiques fondations; c'est là sans doute ce qui a motivé le biais de son plan par rapport aux édifices voisins. Il présente une façade partagée en trois parties égales, dans le sens horizontal ainsi que dans celui de la hauteur. La partie centrale est percée de grandes arcades superposées. Celle du bas sert de porte avec un vestibule ouvert; les deux autres étaient également ouvertes comme les

loges italiennes, et l'édifice, depuis qu'on les a vitrées, a perdu de son caractère monumental. Celle du premier étage correspond à l'appartement de Mme de Maintenon.

L'arcade du rez-de-chaussée, ou porte Dorée, est divisée en deux parties inégales; le portique extérieur renferme les deux compositions entièrement refaites par M. Picot: *Hercule revêtu d'habits de femme par Omphale*, et *Hercule retiré des bras d'Omphale*. On voit dans le portique intérieur : le *Départ des Argonautes*, *Tithon et l'Aurore* , *Diane et Endymion*, *Pâris blessé par Pyrrhus*, et, dans la voussure , *Céphale enlevé par l'Aurore*, et *les Titans foudroyés par Jupiter*.



Porte dans la cour Ovale.

Quelques-uns (et du nombre M. Picot, qui les a restaurées) ont voulu attribuer ces peintures à Rosso. Les deux plus anciens historiens de Fontainebleau, le P. Dan et l'abbé Guilbert, contredisent cette opinion; M. A. Poirson, dans un judicieux article publié en 1838 dans la *Revue française*, s'appuyant sur eux et sur un examen approfondi, les rend avec raison au Primatice. Cette restauration, du reste, ne donne qu'une idée bien incomplète de l'ouvrage primitif. Les peintures du Primatice avaient été exécutées à fresque; la restauration a employé le procédé de l'encaustique. Deux de ces tableaux avaient péri. Dans les six autres se retrouvaient les traits que, dans la peinture à fresque, l'artiste imprime avec un poinçon sur l'enduit encore frais, et avec lequel il trace d'abord l'esquisse. Des fragments de couleur, propres à faire juger de la manière, du ton, du coloris de la peinture originale, ont aussi été retrouvés.

Cour Ovale (autrefois *du Donjon*).

Le périmètre de cette cour, moins étendue du temps de Louis IX qu'elle ne l'est aujourd'hui, est en partie celui du château primitif. Les bâtiments qui l'entouraient constituaient une véritable citadelle défendue par un fossé et un pont-levis du côté de la porte du Dôme; ainsi s'explique, comme nous l'avons dit, la forme irrégulière de la cour. Henri IV fit supprimer les fossés, dits de l'*Ovale*, creusés sous François II, et qui limitaient, du côté de l'E., la cour, moins étendue avant l'adjonction des deux pavillons ajoutés par Henri IV. Le pavillon de saint Louis, qui en occupe le fond, est encore flanqué d'une tourelle, que l'on a regardée comme un reste de la demeure féodale, mais qui date de François Ier. Le château primitif a été détruit en grande partie, et ce qui reste d'antique est revêtu de décorations architectoniques qui en ont changé complétement le



Cour Ovale et baptistère de Louis XIII.

caractère et qui ne remontent guère qu'aux premières années du XVIe s. De là résulte une grande difficulté d'appréciation. Cependant les F qui sont restées sur certaines parties de la construction, ou les salamandres sur les murs extérieurs de la galerie d'Henri II, et qui ont été rétablies par Louis-Philippe, servent d'indication pour l'époque de François Ier. On retrouve aussi le chiffre d'Henri IV.

La portion la plus remarquable des bâtiments qui entourent la cour Ovale est une façade grandiose présentant deux rangs d'arcades; celles du premier étage correspondent à la galerie d'Henri II. François Ier ne construisit que cinq de ces arcades, à partir de la cour du Donjon jusqu'au portique de la chapelle Saint-Saturnin, encore existant sous Charles IX, et qui fut abattu sous Henri IV. Ce fut ce dernier qui prolongea cette façade et la lia par quatre autres arcades au pavillon d'angle, afin de régulariser la cour et de masquer les anciens con-



Cour Ovale.

tre-forts et les piliers du tour de la chapelle, qui, de ce côté, avaient autant de saillie qu'ils en ont du côté du parterre. On les retrouve encore à l'intérieur des constructions. Sur la ligne des bâtiments faisant face, de l'autre côté, à la galerie d'Henri II, on voit des consoles saillantes entre les croisées du rez-de-chaussée, et qui étaient sans doute destinées à supporter un balcon de fer. Elles offrent une grande variété d'ornements habilement sculptés. La construction d'une galerie supportée par quarante-cinq colonnes, et qui sert de communication entre les appartements, les a rendues inutiles. On attribue cette galerie à Henri IV.

Vers le milieu de cette façade s'élève un péristyle à deux étages. Les chapiteaux des pilastres et des colonnes se distinguent aussi par la variété de leur ornementation. On y retrouve l'F initiale du fondateur. Ce péristyle, qui offre une grande analogie avec ce qui reste de la chapelle

Saint-Saturnin, semble être de la même époque. On a voulu attribuer à Serlio, à cause du caractère italien de ce morceau d'architecture, la construction du péristyle de la cour Ovale, qui est évidemment d'une époque postérieure à celle des autres bâtiments sur lesquels il est appliqué. M. Castellan ne partage pas cette opinion; il considère au contraire ce péristyle comme un précieux échantillon du goût français avant l'arrivée des artistes italiens.

Les deux lignes de bâtiments qui bordent la cour Ovale sont terminées par deux pavillons à toit pyramidal[1] reliés par une terrasse qui ferme de ce côté la cour, et au milieu de laquelle s'ouvre la porte Dauphine.

A la place de cette porte, il y avait, avant Henri IV, un pavillon offrant au rez-de-chaussée un vaste péristyle elliptique qui servait d'entrée, et, d'après une opinion généralement admise, c'est à la forme de ce péristyle d'entrée qu'est due la dénomination de la cour. Sous Louis XIII encore on la nommait la *cour de l'Ovale.*



Porte Dauphine, dans la cour Ovale.

Des tournois eurent plusieurs fois lieu dans cette cour. En 1545 le Dauphin, plus tard Henri II, qui devait périr un jour dans un tournoi, commandait une des deux troupes contre le comte de Laval, et eut les honneurs de la journée. Les casques de sa troupe étaient ornés d'un croissant et les chevaux couverts de caparaçons, semés aussi de croissants. Ce fut Diane de Poitiers qui triompha. A cette même fête, au milieu de la cour, un buffet pyramidal avait été dressé. « On y plaça, dit Champollion-Figeac, toute la vaisselle du roi en or massif, tous les vases et objets d'art, dont pour quelques-uns on faisait remonter l'origine jusqu'à Charlemagne. Des officiers de la maison du roi expliquaient aux seigneurs anglais (venus à l'occasion de la paix) l'origine de ces merveilles. »

1. Celui qui est désigné dans le plan sous le nom de *pavillon du Dauphin* fut construit par Henri IV. Des dauphins sculptés ornent les chapiteaux des pilastres (*V.* la *porte Dauphine*). Ce pavillon a été restauré en 1855.

Porte Dauphine ou Baptistère.

Ce curieux monument, composé d'un premier ordre sévère et rude que couronne un dôme capricieux, fut élevé sous Henri IV, et reçut son nom à l'occasion du baptême de Louis XIII, âgé de près de cinq ans, qui eut lieu sous le dôme. Il a été restauré en 1862. Il a un aspect étrange, incohérent, sans être déplaisant, et il offre une sorte de problème dont M. Castellan a cherché la solution. « Il n'est personne, dit-il, qui ne reconnaisse au premier coup d'œil que la façade extérieure de cette porte présente un aspect complexe, qui, bien qu'ingénieusement combiné, n'en dénote pas moins des styles différents, appartenant à des époques distinctes. Le premier ordre toscan à bossages appartient visiblement au commencement du XVI[e] s., tandis que le couronnement et tout le reste de l'édifice portent les caractères de l'architecture des premières années du siècle suivant.... Il y a un siècle de distance entre les deux faces de ce monument. » M. Castellan présume que le premier ordre de la porte Dauphine est une sorte de placage provenant d'un édifice plus ancien ; et il l'attribue d'une manière incontestable à Vignole, à qui il fait, dans les travaux du château de Fontainebleau, une part qui n'est pas justifiée par la tradition. On remarquera, entre les colonnes, les masques antiques, en marbre blanc, de la Tragédie et de la Comédie. On voit sur ce monument les lettres initiales des noms d'Henri et de Marie de Médicis, et aux chapiteaux des pilastres, au lieu de volutes, des dauphins entrelacés.

Cour des Offices.

En avant de la porte Dauphine sont deux Hermès colossaux, d'un beau caractère, qui marquent l'entrée de la *cour des Offices* (*V.* le plan) ; ils se relient à un mur d'appui couronné d'une grille, qui dessine la direction de l'ancien fossé ; le pont qui traversait ce fossé existait encore à la fin du siècle dernier.

La cour des Offices, bâtie par Henri IV, a 87 mèt. de longueur sur 78 de largeur. On attribue la construction des bâtiments à un nommé François Jamin. La cour a sur la place d'Armes une entrée monumentale, d'une forme originale, où se lit cette inscription : *Henricus quartus Franciæ et Navarræ rex, christianissimus, bellator fortissimus, victor clementissimus, rebus ad majestatis et publicæ salutis firmamentum compositis, hanc regiam auspicato restauravit, immensum auxit, magnificentius exornavit. Anno* MDCIX.

Visite de l'intérieur du Palais.

Dans la description des salles intérieures du palais, nous suivrons l'ordre dans lequel les personnes, chargées d'accompagner les étrangers, le font le plus ordinairement parcourir aux visiteurs, en leur laissant à peine le temps de voir les curiosités signalées à leur attention. On passe sous l'escalier du Fer-à-Cheval, et l'on entre au rez-de-chaussée dans la chapelle de la Sainte-Trinité [1].

Chapelle de la Sainte-Trinité.

La porte d'entrée est à g. dans le vestibule, derrière le Fer-à-Cheval. On lisait autrefois dans cette chapelle cette inscription ultra-monarchique : *Adorate Deum et deinde regem.* Bien

1. L'ordre dans lequel on visite le palais à l'intérieur n'est pas invariablement fixé. On suit parfois l'ordre suivant : entrée par le pavillon du milieu ; — galerie des Assiettes ; — galerie des Bustes ; — appartements du Pape ; — chapelle de la Trinité (vue de haut) ; — galerie de François I[er] ; — appartements de l'Empereur et de l'Impératrice ; — bibliothèque ; — escalier des Chasses ; — salon de François I[er] ; — salle du pavillon Saint-Louis ; — salle des Gardes ; — chambre de la duchesse d'Étampes (escalier) ; — appartements Maintenon, exceptionnellement visibles ; — galerie d'Henri II ; — chapelle haute et basse Saint-Saturnin.

rée des ***Paralipomènes***, elle tait pas moins exorbitante et it au moins un commentaire. roles de saint Pierre, gravées ıe table de marbre au-dessus tribune du roi : *Deum timete; honorificate*, étaient sans doute es à en tenir lieu.

hapelle de la Sainte-Trinité fut n 1529 par François Ier sur l'o- de saint Louis. On retrouve d de la nef une arcade gothi- Ienri IV la hement dé- (*V.* p. 460). ntre Frémi- hargé d'exé- les peintu- la voûte, nça ce tra- 1608, deux ant la mort i IV, et le ıa sous XIII. Marie icis lui don- cordon de ier de Saint- . Ce peintre, nom et les es ne sont sez connus, à Paris en , mourut en Il posséda science de et de com- n, et une r d'exécu- en rares en à cette époque. Malheureuse- cette science, qui se montre xclut la naïveté. Il fait abus atomie, des raccourcis et des tives difficiles. Seize années s en Italie ont fait de lui un ur assidu de la manière soit hel-Ange, soit du Parmesan : voit tour à tour prédominer s ouvrages l'une ou l'autre de x tendances. Quelle que soit la valeur de ce peintre, mal ap- précié, il ne pousse pas l'art français dans une voie originale, et c'est encore avec lui l'art italien qui trône à Fontainebleau, comme au temps du Primatice et de Rosso. De tous ses grands travaux, il ne reste plus que ses peintures exécutées sur plâtre dans la chapelle de la Sainte-Trinité. Voici l'indication des divers sujets exécutés par Fréminet :



Péristyle de la cour Ovale.

Au centre de la voûte, cinq grandes compositions : 1° (au-dessus de la tribune) ***Noé faisant entrer sa famille dans l'arche***; 2° ***la chute des Anges***; 3° ***Dieu entouré des puissances célestes***; 4° ***l'ange Gabriel recevant de Dieu l'ordre d'annoncer le Messie à la Vierge***; 5° ***les saints Pères apprenant la venue du Messie***. — Sous l'arcade, derrière l'autel, ***l'Annonciation***. — Quatre ovales reliant les grandes compositions et représentant ***les quatre Éléments***. — Entre les trumeaux des fenêtres sont de grandes figures représentant les rois de Jérusalem : ***Saül, David, Salomon, Roboam, Abia, Aza, Josaphat et Joram***. — Grisailles à dr. et à g. des rois : ***les Patriarches et les Prophètes***. — Médaillons entre les grisailles : ***la Patience, la Diligence, la Clémence, la Paix***. — Les quatre angles de la voûte sont occupés par quatre tableaux : du côté de l'autel, ***la Foi*** et ***la Religion***; au-dessus de la tribune, ***l'Espérance*** et ***la Charité***.

Ces peintures avaient été profondément altérées et l'humidité en avait

détruit plusieurs, par suite du long état d'abandon dans lequel était resté le château. Une fissure considérable lézardait le centre de la voûte. La restauration des peintures de Fréminet, importante opération qui embrassait 37 caissons, a été confiée à M. Théodore Lejeune, qui a mené récemment à bonne fin cette entreprise.

« En 1856, dit M. A J. Du Pays, une suite de tableaux ovales furent placés sur les trumeaux, entre les croisées, comme projet de décoration de cette chapelle. Nous signalâmes alors, en la blâmant, l'inexplicable erreur de goût, par suite de laquelle ces tableaux, exécutés dans le style faux et conventionnel du siècle dernier, et signés des noms de Renou, de Lagrenée, étaient ainsi rapprochés des peintures grandioses de Fréminet. Ce contraste seul suffisait à faire rejeter un tel projet qui, en effet, n'a pas été adopté. »

Au-dessus de la porte s'élève la tribune du roi, en menuiserie ; dans le plan présenté par Fréminet, elle devait être revêtue de marbre. On y arrive par le vestibule du Fer-à-Cheval. Le pourtour de la nef est garni d'un lambris anciennement doré, de 5 mèt. 50 cent. de hauteur, orné de pilastres corinthiens. Il est question de rétablir les grilles en bois doré qui fermaient les chapelles latérales.

Le riche autel, œuvre de l'Italien Bordogni, date de Louis XIII. Entre les colonnes de brèche violette de l'autel, et dans des niches, sont les statues en marbre de Charlemagne et de saint Louis, et au-dessus quatre anges en bronze, attribués à Germain Pilon. Le tableau placé sur l'autel, une *Descente de Croix*, est de Jean Dubois. Deux anges, de proportion colossale, placés au-dessus de l'autel près de la voûte, supportent des écussons aux armes de France et de Navarre. Les armes des Médicis sont au-dessus de la tribune. Les chiffres d'Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, montrent que les travaux de décoration, commencés sous le premier de ces princes, furent terminés par son fils. Ces chiffres font partie des encadrements en stuc, couverts d'ornements dorés, qui entourent les peintures de Fréminet.

La chapelle de la Sainte-Trinité a vu la célébration de plus d'un mariage royal ou princier, entre autres de ceux de Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne, de Louis XV, et du dernier duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg. Napoléon III y a été baptisé en 1810.

En sortant de cette chapelle, on monte l'escalier A du plan et on arrive, au premier étage, à un vestibule monumental.

Vestibule du Fer-à-Cheval ou de la Chapelle.

Le vestibule du Fer-à-Cheval se fait remarquer par six belles portes massives en chêne sculpté, faites ou restaurées sous Louis-Philippe, qui a fait pratiquer trois des ouvertures de cette salle.

Ces six portes ouvrent sur la terrasse de l'escalier du Fer-à-Cheval, sur la tribune de la chapelle, sur l'escalier A, sur la galerie de François Ier, sur les appartements du Pape et sur la galerie des Assiettes. Par le couloir (nos 1 et 2 du plan), où sont deux tapisseries du temps de Louis XV (Jason et Médée) et par le passage voûté (no 2), on arrive à la galerie des Fresques.

Galerie des Fresques (vulgairement : *des Assiettes*).

Cette dernière dénomination provient des assiettes en porcelaine peintes et représentant les résidences royales, dont Louis-Philippe a bizarrement décoré les panneaux en bois de chêne et or de cette salle, créée par lui sur l'emplacement d'une terrasse en plein air. Il y a transporté aux plafonds des peintures d'Ambroise Dubois, peintre ordinaire

d'Henri IV (né en 1543, mort en 1614). Elles étaient autrefois dans la galerie de Diane. On remarque surtout une danse d'enfants autour du chiffre d'Henri IV. Ces peintures à fresque ont été transportées sur toile et restaurées par M. Alaux.

On traverse ensuite des pièces de passage, et on voit s'ouvrir à dr. un long couloir de l'aile de Louis XV, à l'entrée duquel s'achève la *galerie des Fastes*, où doivent être réunies les peintures représentant les principaux événements historiques du château. A l'extrémité est la nouvelle *salle de spectacle* (pouvant contenir 300 personnes et construite sur les plans de M. Lefuel). Laissant ce couloir à dr., on entre dans les appartements qui étaient jadis ceux des reines mères, et qui ont été depuis ceux du pape Pie VII. Sous Louis-Philippe, qui en a fait renouveler la décoration, ils étaient habités par le duc et la duchesse d'Orléans.

Anciens appartements des Reines-Mères et du papé Pie VII.

Cette partie du château fut appelée, sous François Ier, le *pavillon des Poêles*, à cause des grands poêles que ce prince y fit établir. Il prit ensuite le nom de *pavillon des Reines-Mères*, lorsque Catherine de Médicis le choisit pour son appartement.

N. B. — Dans la visite des diverses parties intérieures du château, il faut se rappeler que non-seulement les peintures, mais les décorations ont été restaurées, qu'une partie très-considérable de ces décorations a été faite à nouveau sous le règne de Louis-Philippe. L'ameublement a été complété à diverses époques, en grande partie sous l'Empire. Le nombre des objets d'ameublement destinés primitivement au château de Fontainebleau est excessivement borné.

Nous donnerons ici la description des diverses pièces qui composent l'appartement du Pape.

Antichambre (n° 3 du plan). — Cette pièce et les deux qui suivent ont la vue sur l'étang et sur la belle allée du jardin qui le borde. On y remarque deux tableaux de Vien, le maître de David (né en 1716 et mort en 1809), *la Marchande d'Amours* et *l'Amour fuyant l'esclavage.*

Salon d'attente (n° 4 du plan). — Les dessus de porte sont attribués à Mignard. Ancienne tapisserie des Gobelins représentant un sujet mythologique.

Salon de réception (n° 5 du plan). — Anciennes tapisseries des Gobelins, représentant : l'une, le *Parnasse*, l'autre, *Cérès.*

De ce salon, situé à l'angle du pavillon, on revient à g. par la suite des pièces qui donnent sur la *cour de la Fontaine.*

Chambre à coucher (n° 6 du plan). — Le bois de lit, de l'époque de Louis XIV, a été élargi et restauré sous Louis-Philippe.

Cabinet de toilette (n° 7 du plan). — On y remarquera une très-belle commode en marqueterie de l'ébéniste Riésener; les bronzes sont de Goutière.

Cabinet de travail du Pape (n° 8 du plan). — Un portrait de Pie VII, répétition de celui de David. Une commode de Boule.

Ancienne chambre à coucher des reines mères (n° 9 du plan). — Cette pièce, une des plus remarquables du château, est décorée de très-belles tapisseries anciennes des Gobelins (les *Batailles d'Alexandre*, d'après Lebrun). Le plafond, d'un décor d'arabesques riche et élégant, est délicieusement peint par Cottelle de Meaux. Les chiffres d'Anne d'Autriche sont plusieurs fois répétés, unis à ceux de Louis XIII. Au-dessus des portes se voient les portraits d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse.— Lit et meubles, en noyer sculpté, modernes.—C'est dans cette salle que Pie VII disait la messe pendant sa captivité, sur un autel qui a été transporté depuis dans la chapelle Saint-Saturnin.

détruit plusieurs, par suite du long état d'abandon dans lequel était resté le château. Une fissure considérable lézardait le centre de la voûte. La restauration des peintures de Fréminet, importante opération qui embrassait 37 caissons, a été confiée à M. Théodore Lejeune, qui a mené récemment à bonne fin cette entreprise.

« En 1856, dit M. A J. Du Pays, une suite de tableaux ovales furent placés sur les trumeaux, entre les croisées, comme projet de décoration de cette chapelle. Nous signalâmes alors, en la blâmant, l'inexplicable erreur de goût, par suite de laquelle ces tableaux, exécutés dans le style faux et conventionnel du siècle dernier, et signés des noms de Renou, de Lagrenée, étaient ainsi rapprochés des peintures grandioses de Fréminet. Ce contraste seul suffisait à faire rejeter un tel projet qui, en effet, n'a pas été adopté. »

Au-dessus de la porte s'élève la tribune du roi, en menuiserie ; dans le plan présenté par Fréminet, elle devait être revêtue de marbre. On y arrive par le vestibule du Fer-à-Cheval. Le pourtour de la nef est garni d'un lambris anciennement doré, de 5 mèt. 50 cent. de hauteur, orné de pilastres corinthiens. Il est question de rétablir les grilles en bois doré qui fermaient les chapelles latérales.

Le riche autel, œuvre de l'Italien Bordogni, date de Louis XIII. Entre les colonnes de brèche violette de l'autel, et dans des niches, sont les statues en marbre de Charlemagne et de saint Louis, et au-dessus quatre anges en bronze, attribués à Germain Pilon. Le tableau placé sur l'autel, une *Descente de Croix*, est de Jean Dubois. Deux anges, de proportion colossale, placés au-dessus de l'autel près de la voûte, supportent des écussons aux armes de France et de Navarre. Les armes des Médicis sont au-dessus de la tribune. Les chiffres d'Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, montrent que les travaux de décoration, commencés sous le premier de ces princes, furent terminés par son fils. Ces chiffres font partie des encadrements en stuc, couverts d'ornements dorés, qui entourent les peintures de Fréminet.

La chapelle de la Sainte-Trinité a vu la célébration de plus d'un mariage royal ou princier, entre autres de ceux de Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne, de Louis XV, et du dernier duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg. Napoléon III y a été baptisé en 1810.

En sortant de cette chapelle, on monte l'escalier A du plan et on arrive, au premier étage, à un vestibule monumental.

Vestibule du Fer à-Cheval ou de la Chapelle.

Le vestibule du Fer-à-Cheval se fait remarquer par six belles portes massives en chêne sculpté, faites ou restaurées sous Louis-Philippe, qui a fait pratiquer trois des ouvertures de cette salle.

Ces six portes ouvrent sur la terrasse de l'escalier du Fer-à-Cheval, sur la tribune de la chapelle, sur l'escalier A, sur la galerie de François Ier, sur les appartements du Pape et sur la galerie des Assiettes. Par le couloir (nos 1 et 2 du plan), où sont deux tapisseries du temps de Louis XV (Jason et Médée) et par le passage voûté (no 2), on arrive à la galerie des Fresques.

Galerie des Fresques
(vulgairement : *des Assiettes*).

Cette dernière dénomination provient des assiettes en porcelaine peintes et représentant les résidences royales, dont Louis-Philippe a bizarrement décoré les panneaux en bois de chêne et or de cette salle, créée par lui sur l'emplacement d'une terrasse en plein air. Il y a transporté aux plafonds des peintures d'Ambroise Dubois, peintre ordinaire

d'Henri IV (né en 1543, mort en 1614). Elles étaient autrefois dans la galerie de Diane. On remarque surtout une danse d'enfants autour du chiffre d'Henri IV. Ces peintures à fresque ont été transportées sur toile et restaurées par M. Alaux.

On traverse ensuite des pièces de passage, et on voit s'ouvrir à dr. un long couloir de l'aile de Louis XV, à l'entrée duquel s'achève la *galerie des Fastes*, où doivent être réunies les peintures représentant les principaux événements historiques du château. A l'extrémité est la nouvelle *salle de spectacle* (pouvant contenir 300 personnes et construite sur les plans de M. Lefuel). Laissant ce couloir à dr., on entre dans les appartements qui étaient jadis ceux des reines mères, et qui ont été depuis ceux du pape Pie VII. Sous Louis-Philippe, qui en a fait renouveler la décoration, ils étaient habités par le duc et la duchesse d'Orléans.

Anciens appartements des Reines-Mères et du papé Pie VII.

Cette partie du château fut appelée, sous François Ier, le *pavillon des Poêles*, à cause des grands poêles que ce prince y fit établir. Il prit ensuite le nom de *pavillon des Reines-Mères*, lorsque Catherine de Médicis le choisit pour son appartement.

N. B. — Dans la visite des diverses parties intérieures du château, il faut se rappeler que non-seulement les peintures, mais les décorations ont été restaurées, qu'une partie très-considérable de ces décorations a été faite à nouveau sous le règne de Louis-Philippe. L'ameublement a été complété à diverses époques, en grande partie sous l'Empire. Le nombre des objets d'ameublement destinés primitivement au château de Fontainebleau est excessivement borné.

Nous donnerons ici la description des diverses pièces qui composent l'appartement du Pape.

Antichambre (n° 3 du plan). — Cette pièce et les deux qui suivent ont la vue sur l'étang et sur la belle allée du jardin qui le borde. On y remarque deux tableaux de Vien, le maître de David (né en 1716 et mort en 1809), *la Marchande d'Amours* et *l'Amour fuyant l'esclavage.*

Salon d'attente (n° 4 du plan). — Les dessus de porte sont attribués à Mignard. Ancienne tapisserie des Gobelins représentant un sujet mythologique.

Salon de réception (n° 5 du plan). — Anciennes tapisseries des Gobelins, représentant : l'une, le *Parnasse*, l'autre, *Cérès.*

De ce salon, situé à l'angle du pavillon, on revient à g. par la suite des pièces qui donnent sur la *cour de la Fontaine.*

Chambre à coucher (n° 6 du plan). — Le bois de lit, de l'époque de Louis XIV, a été élargi et restauré sous Louis-Philippe.

Cabinet de toilette (n° 7 du plan). — On y remarquera une très-belle commode en marqueterie de l'ébéniste Riésener; les bronzes sont de Goutière.

Cabinet de travail du Pape (n° 8 du plan). — Un portrait de Pie VII, répétition de celui de David. Une commode de Boule.

Ancienne chambre à coucher des reines mères (n° 9 du plan). — Cette pièce, une des plus remarquables du château, est décorée de très-belles tapisseries anciennes des Gobelins (les *Batailles d'Alexandre*, d'après Lebrun). Le plafond, d'un décor d'arabesques riche et élégant, est délicieusement peint par Cottelle de Meaux. Les chiffres d'Anne d'Autriche sont plusieurs fois répétés, unis à ceux de Louis XIII. Au-dessus des portes se voient les portraits d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse.— Lit et meubles, en noyer sculpté, modernes.—C'est dans cette salle que Pie VII disait la messe pendant sa captivité, sur un autel qui a été transporté depuis dans la chapelle Saint-Saturnin.

Salon (nº 10 du plan). — On remarquera encore ici un plafond à compartiments, richement décoré et orné des chiffres d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, et des meubles anciens en tapisserie de Beauvais. Mais ce qui doit surtout fixer l'attention, c'est une admirable tapisserie exécutée d'après les dessins de Jules Romain, et composée de sujets variés. Cette tapisserie, d'une franchise de travail remarquable et qui, malgré l'action du temps, a conservé de vives couleurs, est une des plus parfaites qui aient été jamais faites; on pense qu'elle a été exécutée dans l'ancienne manufacture des Gobelins. Ce n'est plus ici la copie d'un tableau, c'est le carton d'un maître combiné pour la décoration.

Salle des officiers (*ancienne salle de billard*, nº 11 du plan). — La décoration en est analogue à celle de la salle précédente. Elle a été restaurée en 1836. Les tapisseries représentent des sujets tirés de l'histoire d'Esther. Deux meubles de la fin du xve ou du commencement du xvie s. méritent aussi d'attirer l'attention.

Antichambre (nº 12 du plan). — Tentures en cuir, imitation du cuir de Cordoue. Un bahut du temps de Louis XIII, acheté par le duc d'Orléans en 1837.

Ici se termine la visite des appartements de l'aile de bâtiment qui sépare la cour de la Fontaine de celle du Cheval-Blanc, et l'on rentre dans le vestibule du Fer-à-Cheval, d'où l'on était parti en commençant cette tournée. On passe de là dans les appartements de Napoléon Ier, adossés à la *galerie de François Ier* et ayant vue sur le *jardin de l'Orangerie*. Cette partie des bâtiments qui double la galerie de François Ier fut construite sous Louis XV et Louis XVI.

Appartements de Napoléon Ier.

L'ameublement des salles suivantes date en partie de l'Empire.

Antichambre des huissiers (nº 13 du plan). — On y a placé deux grands tableaux; l'un de ***Brenet*** (1785) : les dames romaines offrant leurs bijoux à la patrie en danger; l'autre, représentant un trait de Scipion, est de ***Jos. Vien***. On y voit aussi une horloge du temps de Louis XVI, comprenant plusieurs cadrans et destinée à servir de calendrier.

Cabinet des secrétaires de l'Empereur (nº 14 du plan). — Il contient, au milieu, un tableau d'***Amédée Vanloo;*** nymphes et bergers; à dr., le triomphe d'Amphitrite, par ***G.-Fr. Doyen;*** à g., bacchanales, par ***N. Hallé.***

Petite salle de passage (nº 15 du plan). — On y voit un tableau de fleurs de ***van Spaendonck.***

Salle des bains (nº 16 du plan). — Cette petite pièce coquettement décorée de peintures sur glace dans le goût de l'époque de Louis XVI, a été disposée sous Louis-Philippe. Les chaises et fauteuils sont du style Louis XVI.

La pièce suivante a une grande importance historique, non-seulement dans les annales de Fontainebleau, mais dans l'histoire de la France au xixe s.

Cabinet de l'abdication de Napoléon Ier (nº 17 du plan).

C'est ici que s'est accompli ce grand acte qui a mis fin à l'Empire. Le petit guéridon mesquin en acajou, sur lequel Napoléon a rédigé cette abdication, attire, au milieu de la salle, les regards de tous les visiteurs. En faisant basculer la table de ce guéridon, on aperçoit une petite plaque de cuivre contenant l'inscription suivante mise sous la Restauration, qui y a laissé des traces de ses ridicules anachronismes :

Le 5 avril 1814, Napoléon Bonaparte signa son abdication sur cette table, dans le cabinet de travail du roi, le deuxième après la chambre à coucher, à Fontainebleau. Louis-Philippe avait fait placer, sur une

console, un *fac-simile* de cet acte d'abdication, mis sous verre. Ce *fac-simile* a été enlevé depuis le rétablissement de l'Empire.

Cabinet de travail (nº 18 du plan). — Le bureau est du fameux ébéniste Jacob. Le plafond est décoré d'une peinture par Renaud, *la Force* et *la Justice*, dans le style académique banal du temps. Un buste de l'impératrice Eugénie, en marbre blanc, par M. de Nieuwerkerke.

Chambre à coucher. — Cette pièce possède une belle cheminée de l'époque de Louis XVI. Les encadrements dorés et sculptés des portes sont du même temps, et d'une exécution parfaite. Les Amours peints en grisailles, au-dessus des portes, sont de Sauvage. — Pendule ornée de camées antiques, donnée à Napoléon par Pie VII. — Lit de Napoléon, restauré sous Louis-Philippe.— Une commode de Boule.

Salle du Conseil

(Salon de famille sous Louis-Philippe).

Cette salle, de l'époque de Louis XV, mérite d'être remarquée comme l'une des plus élégantes du château. Sa décoration, exécutée par Boucher, porte des traces visibles d'une période de décadence, où l'art français manifesta toutefois des qualités vraiment originales. A notre époque, qui n'a pas eu assez de génie pour inventer un style particulier de décoration, il est peut-être puéril de récriminer à cet égard contre les peintres habiles du XVIIIe s. Sans doute, leurs œuvres faciles et légères n'ont aucune des tendances nobles et élevées de l'art; mais ils ont eu un style à eux, et, par-dessus tout, l'esprit, la verve et la grâce. Esprit, grâce et style maniérés, sans contredit, mais où se se réfléchissent merveilleusement les goûts de la société dans laquelle ils ont vécu et qui en sont restés la plus brillante expression. Quand on regarde sans prévention la salle du Conseil, peinte par Vanloo et Boucher, il est impossible de ne pas être charmé et séduit par son aspect d'une richesse si élégante, si pittoresque. Il n'y a rien au palais de Versailles ni à Trianon, dans aucune des pièces qui ont été décorées à la même époque, qui puisse permettre une comparaison. Ces compositions, peintes sur toile, sont placées dans de riches encadrements. La principale représente Apollon, dieu du soleil, sur un char, précédé de l'Aurore. Quatre autres encadrements sont remplis de ces Amours blancs et roses, enguirlandés de fleurs, qu'affectionnait Boucher. L'ensemble de la décoration se complète par seize panneaux en camaïeu rouge et bleu, représentant des allégories. Une ornementation légère et d'une exécution facile se marie heureusement à ces mignardises mythologiques.

Une grande table, placée dans cette salle, est en bois de Sainte-Lucie et d'un seul morceau. Les meubles sont en tapisserie de Beauvais. Cette salle fut sous Henri IV le cabinet du roi. Le maréchal de Biron en sortait lorsqu'il fut arrêté. Elle fut construite sous François Ier, restaurée sous Henri IV, et décorée sous Louis XIV et sous Louis XV. La partie circulaire sur le jardin de l'Orangerie, qui lui a donné sa forme définitive, n'a été, dit-on, construite qu'en 1782. Près des fenêtres un cabinet mystérieux est réservé entre la salle précédente et la salle du Trône qui suit.

Salle du Trône.

On attribue à Charles IX la construction de cette salle, qui fut, dans le principe, la grande chambre du roi. C'est Louis XIII qui la fit orner en 1642; Louis XIV l'agrandit de tout le cabinet qui se trouvait au fond, et où Biron fut arrêté. Le trône y fut placé. « Le plafond est une merveille en son genre. Il se compose de deux corps : le premier est à plusieurs compartiments accompagnant une mosaïque soutenue par huit Amours,

avec une couronne en relief sur fond d'azur, les armes de France et de Navarre, et quatre autres couronnes portées par des aigles dorés. Le deuxième corps est en forme de coupole enrichie de fleurs de lis, des chiffres de Louis XIV, et d'une ornementation d'une grande richesse. La cheminée est en menuiserie, comme le plafond, et du même style. Au-dessus se voit un beau portrait de Louis XIII en pied, d'après Philippe de Champaigne (l'original fut brûlé en 1793). Louis XIV mit, à la place du portrait de son père, un tableau de Dubois, *Flore et Zéphire*, qui y resta jusqu'au commencement de l'Empire; à cette époque, on le remplaça par le portrait de Napoléon. Louis XVIII y mit Louis XV; enfin Louis-Philippe y a restitué Louis XIII. Ce portrait de Louis XIII est accompagné de sa devise : *Erit hæc quoque cognita monstris*, qui fait allusion à la massue avec laquelle *ce nouvel Hercule*, ainsi que l'appela Malherbe, terrassa l'hérésie.

« La salle du Trône servait jadis aux réceptions d'ambassadeurs, et à plusieurs solennités qui se rattachent à l'histoire de la monarchie. »

On voit encore sur le parquet les traces de l'ancienne balustrade qui entourait le trône.

Le lustre en cristal de roche a, dit-on, coûté 50 000 fr.

. *Cabinet de toilette de l'Impératrice* (*Boudoir de Marie-Antoinette*, n° 19 du plan). — Cette pièce fut prise sur l'emplacement d'une plus grande, qui était décorée, sous Charles IX, de peintures représentant les portraits équestres des douze Césars, d'où le nom de *cabinet des Empereurs*, qu'elle conserva jusqu'au moment où Marie-Antoinette la fit transformer en boudoir. L'architecte Rousseau, à qui cette tâche fut confiée, s'en acquitta avec un goût digne d'éloges. Rien n'est plus gracieux et d'un meilleur effet que les élégantes et légères peintures des panneaux, sur fond d'or vert.

Le plafond, [illegible] arthélemy, élève de [illegible] ente l'*Aurore*; les [illegible] représentent les *Muses*.

[illegible] le parquet d'acajou massif est [illegible] le chiffre de Marie-Antoinette. — Louis XVI avait, à Fontainebleau comme à Versailles, un atelier de serrurerie. « Mais on lui attribue faussement, dit M. Champollion-Figeac, la confection des belles espagnolettes des fenêtres, ornées de guirlandes ciselées. » La cheminée est ornée de cuivres ciselés de Goutière. Deux petites consoles et un guéridon modernes méritent d'attirer l'attention.

Au-d[illegible]ssus de cette pièce, Marie-Ant[illegible]te avait un petit cabinet dé[illegible] à cause de sa décoration dans [illegible] goût oriental, sous le nom de *boudoir turc*. Un petit escalier dérobé y conduit, et du haut du palais, deux jours dérobés permettent de voir à dr. et à g. ce qui se passe dans les salles du bas (salles de François Ier et de Louis XIII, *V.* ci-dessous). On ne visite cette petite pièce qu'avec une permission particulière.

Chambre à coucher de la reine (n° 20 du plan). On pourrait appeler cette pièce la *chambre des cinq Maries*, car elle fut habitée successivement par Marie de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Amélie.

Le plafond, construit sous Louis XIII et sous Louis XIV, est splendide. Il se compose d'un grand médaillon environné de quatre autres plus petits, reliés ensemble par de somptueux encadrements. Le reste de la décoration et de l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI, et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire. On remarquera deux commodes de l'ébéniste Riésener, dont les cuivres sont exécutés et ciselés avec une grande netteté par Goutière. Ces meubles ne devra[illegible] pas être réunis, comme le [illegible] l'indique, à d'aut[illegible] style, et

appartenant à a même époque, disséminés dans les diverses parties du château ? Ils formeraient ainsi un ensemble intéressant et caractéristique de toute une époque. — Les tentures en soie du lit et des lambris ont été données par la ville de Lyon à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage, mais elles n'ont été mises en place que sous le règne de Napoléon Ier, qui les a fait racheter et poser où elles sont.

Salon de musique (n° 21 du plan). — C'était, au temps de Marie-Antoinette, le *salon du Jeu de la reine*. Il fut décoré par l'architecte Rousseau dans cette manière déjà un peu anguleuse et maigre, mais qui tenait encore par la grâce et le pittoresque au goût de l'époque précédente. Le plafond, représentant les *Muses*, est de Barthélemy, l'un des derniers disciples de l'école de Boucher, qui n'avait guère retenu de cette école que la facilité et la fadeur, sans la verve et l'éclat du maître. Les dessus de porte, en grisaille, sont du peintre Sauvage.

Ancien salon de Clorinde (n° 22 du plan). — Ce cabinet dut son nom au sujet des peintures qu'Ambroise Dubois y avait exécutées, dans six grandes compositions tirées de *la Jérusalem délivrée*. Deux de ces tableaux se voient encore aujourd'hui dans la seconde partie de la chambre de saint Louis, appelée par quelques-uns *Buffet du Roi*. Paul Bril y avait ajouté des paysages. Sous Louis XVI, cette pièce fut divisée en logements pour les femmes de la reine. Louis-Philippe y a substitué un salon dans le style de Louis XV, et a fait ouvrir une porte de communication dans le mur qui le séparait de la galerie de Diane.

Galerie de Diane. — Bibliothèque.

La galerie de Diane, longue de plus de 80 mètres, et dont les croisées donnent sur le jardin de l'Orangerie, fut construite par Henri IV, qui y fit peindre par Ambr[illegible] Dubois la légende mythologique de Diane (*V.* p. 460). On y arrive aujourd'hui, comme on y arrivait alors, par plusieurs degrés, qui rachètent la différence de niveau entre cette salle et celles des anciens bâtiments.

De la galerie d'Henri IV, des peintures de Dubois, il ne reste rien aujourd'hui. Tout tombait en ruine quand l'architecte Heurtaut proposa à Napoléon de faire tout reconstruire. La maçonnerie seule était terminée en 1815 ; et c'est la Restauration qui a fait exécuter la décoration actuelle. Louis XVIII, fidèle à sa tradition politique, data les travaux qu'il fit exécuter dans cette galerie de la *vingt-huitième année de son règne*, par une inscription placée sur les portes, et qu'on a eu le tort d'effacer depuis.

La galerie, voûtée en berceau, est partagée dans sa longueur en huit travées ; la voûte est ornée de peintures et de caissons chargés d'ornements dans le goût de la Restauration.

MM. A. de Pujol et Blondel furent chargés des peintures de cette salle, dont ils se sont partagé l'exécution. Nous indiquerons seulement les sujets principaux de ces peintures, sans style, sans originalité et sans caractère, appartenant à ce mode académique banal qui a trop longtemps dominé dans la décoration de nos édifices modernes, mais qui, particulièrement ici, à Fontainebleau, dans le voisinage des peintures du Primatice, de Rosso et de Fréminet, ne servent qu'à faire ressortir l'infériorité artistique des premières années du XIXe s. par rapport au XVIe s.

PREMIÈRE TRAVÉE : Au centre, *Esculape rend la vie à Hippolyte* (A. de Pujol). — DEUXIÈME TRAVÉE : Au centre, *Latone implore Jupiter, qui change les paysans de Lycie en grenouilles* (Blondel). — TROISIÈME TRAVÉE : Au centre, *le Sanglier de Calydon* (A. de Pujol). — QUATRIÈME TRAVÉE : Au centre, *Diane invoque Jupiter* (Blondel). — CINQUIÈME TRAVÉE : Au centre, *Nais-*

avec une couronne en relief sur fond d'azur, les armes de France et de Navarre, et quatre autres couronnes portées par des aigles dorés. Le deuxième corps est en forme de coupole enrichie de fleurs de lis, des chiffres de Louis XIV, et d'une ornementation d'une grande richesse. La cheminée est en menuiserie, comme le plafond, et du même style. Au-dessus se voit un beau portrait de Louis XIII en pied, d'après Philippe de Champaigne (l'original fut brûlé en 1793). Louis XIV mit, à la place du portrait de son père, un tableau de Dubois, *Flore et Zéphire*, qui y resta jusqu'au commencement de l'Empire; à cette époque, on le remplaça par le portrait de Napoléon. Louis XVIII y mit Louis XV; enfin Louis-Philippe y a restitué Louis XIII. Ce portrait de Louis XIII est accompagné de sa devise : *Erit hæc quoque cognita monstris*, qui fait allusion à la massue avec laquelle *ce nouvel Hercule*, ainsi que l'appela Malherbe, terrassa l'hérésie.

« La salle du Trône servait jadis aux réceptions d'ambassadeurs, et à plusieurs solennités qui se rattachent à l'histoire de la monarchie. »

On voit encore sur le parquet les traces de l'ancienne balustrade qui entourait le trône.

Le lustre en cristal de roche a, dit-on, coûté 50 000 fr.

. *Cabinet de toilette de l'Impératrice* (*Boudoir de Marie-Antoinette*, n° 19 du plan). — Cette pièce fut prise sur l'emplacement d'une plus grande, qui était décorée, sous Charles IX, de peintures représentant les portraits équestres des douze Césars, d'où le nom de *cabinet des Empereurs*, qu'elle conserva jusqu'au moment où Marie-Antoinette la fit transformer en boudoir. L'architecte Rousseau, à qui cette tâche fut confiée, s'en acquitta avec un goût digne d'éloges. Rien n'est plus gracieux et d'un meilleur effet que les élégantes et légères peintures des panneaux, sur fond d'or vert.

Le plafond, peint par Barthélemy. élève de Boucher, représente l'*Aurore*; les dessus des portes représentent les *Muses*.

Dans le parquet d'acajou massif est incrusté le chiffre de Marie-Antoinette. — Louis XVI avait, à Fontainebleau comme à Versailles, un atelier de serrurerie. « Mais on lui attribue faussement, dit M. Champollion-Figeac, la confection des belles espagnolettes des fenêtres, ornées de guirlandes ciselées. » La cheminée est ornée de cuivres ciselés de Goutière. Deux petites consoles et un guéridon modernes méritent d'attirer l'attention.

Au-dessus de cette pièce, Marie-Antoinette avait un petit cabinet désigné, à cause de sa décoration dans le goût oriental, sous le nom de *boudoir turc*. Un petit escalier dérobé y conduit, et du haut du palais, deux jours dérobés permettent de voir à dr. et à g. ce qui se passe dans les salles du bas (salles de François Ier et de Louis XIII, *V.* ci-dessous). On ne visite cette petite pièce qu'avec une permission particulière.

Chambre à coucher de la reine (n° 20 du plan). On pourrait appeler cette pièce la *chambre des cinq Maries*, car elle fut habitée successivement par Marie de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Amélie.

Le plafond, construit sous Louis XIII et sous Louis XIV, est splendide. Il se compose d'un grand médaillon environné de quatre autres plus petits, reliés ensemble par de somptueux encadrements. Le reste de la décoration et de l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI, et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire. On remarquera deux commodes de l'ébéniste Riésener, dont les cuivres sont exécutés et ciselés avec une grande netteté par Goutière. Ces meubles ne devraient-ils pas être réunis, comme le goût l'indique, à d'autres meubles pareils de style, et

appartenant à a même époque, disséminés dans les diverses parties du château ? Ils formeraient ainsi un ensemble intéressant et caractéristique de toute une époque. — Les tentures en soie du lit et des lambris ont été données par la ville de Lyon à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage, mais elles n'ont été mises en place que sous le règne de Napoléon Ier, qui les a fait racheter et poser où elles sont.

Salon de musique (n° 21 du plan). — C'était, au temps de Marie-Antoinette, le *salon du Jeu de la reine*. Il fut décoré par l'architecte Rousseau dans cette manière déjà un peu anguleuse et maigre, mais qui tenait encore par la grâce et le pittoresque au goût de l'époque précédente. Le plafond, représentant les *Muses*, est de Barthélemy, l'un des derniers disciples de l'école de Boucher, qui n'avait guère retenu de cette école que la facilité et la fadeur, sans la verve et l'éclat du maître. Les dessus de porte, en grisaille, sont du peintre Sauvage.

Ancien salon de Clorinde (n° 22 du plan). — Ce cabinet dut son nom au sujet des peintures qu'Ambroise Dubois y avait exécutées, dans six grandes compositions tirées de *la Jérusalem délivrée*. Deux de ces tableaux se voient encore aujourd'hui dans la seconde partie de la chambre de saint Louis, appelée par quelques-uns *Buffet du Roi*. Paul Bril y avait ajouté des paysages. Sous Louis XVI, cette pièce fut divisée en logements pour les femmes de la reine. Louis-Philippe y a substitué un salon dans le style de Louis XV, et a fait ouvrir une porte de communication dans le mur qui le séparait de la galerie de Diane.

Galerie de Diane. — Bibliothèque.

La galerie de Diane, longue de plus de 80 mètres, et dont les croisées donnent sur le jardin de l'Orangerie, fut construite par Henri IV, qui y fit peindre par Ambroise Dubois la légende mythologique de Diane (*V.* p. 460). On y arrive aujourd'hui, comme on y arrivait alors, par plusieurs degrés, qui rachètent la différence de niveau entre cette salle et celles des anciens bâtiments.

De la galerie d'Henri IV, des peintures de Dubois, il ne reste rien aujourd'hui. Tout tombait en ruine quand l'architecte Heurtaut proposa à Napoléon de faire tout reconstruire. La maçonnerie seule était terminée en 1815 ; et c'est la Restauration qui a fait exécuter la décoration actuelle. Louis XVIII, fidèle à sa tradition politique, data les travaux qu'il fit exécuter dans cette galerie de la *vingt-huitième année de son règne*, par une inscription placée sur les portes, et qu'on a eu le tort d'effacer depuis.

La galerie, voûtée en berceau, est partagée dans sa longueur en huit travées; la voûte est ornée de peintures et de caissons chargés d'ornements dans le goût de la Restauration.

MM. A. de Pujol et Blondel furent chargés des peintures de cette salle, dont ils se sont partagé l'exécution. Nous indiquerons seulement les sujets principaux de ces peintures, sans style, sans originalité et sans caractère, appartenant à ce mode académique banal qui a trop longtemps dominé dans la décoration de nos édifices modernes, mais qui, particulièrement ici, à Fontainebleau, dans le voisinage des peintures du Primatice, de Rosso et de Fréminet, ne servent qu'à faire ressortir l'infériorité artistique des premières années du XIXe s. par rapport au XVIe s.

Première travée : Au centre, *Esculape rend la vie à Hippolyte* (A. de Pujol). — Deuxième travée : Au centre, *Latone implore Jupiter, qui change les paysans de Lycie en grenouilles* (Blondel). — Troisième travée : Au centre, *le Sanglier de Calydon* (A. de Pujol). — Quatrième travée : Au centre, *Diane invoque Jupiter* (Blondel). — Cinquième travée : Au centre, *Nais-*

avec une couronne en relief sur fond d'azur, les armes de France et de Navarre, et quatre autres couronnes portées par des aigles dorés. Le deuxième corps est en forme de coupole enrichie de fleurs de lis, des chiffres de Louis XIV, et d'une ornementation d'une grande richesse. La cheminée est en menuiserie, comme le plafond, et du même style. Au-dessus se voit un beau portrait de Louis XIII en pied, d'après Philippe de Champaigne (l'original fut brûlé en 1793). Louis XIV mit, à la place du portrait de son père, un tableau de Dubois, *Flore et Zéphire*, qui y resta jusqu'au commencement de l'Empire; à cette époque, on le remplaça par le portrait de Napoléon. Louis XVIII y mit Louis XV; enfin Louis-Philippe y a restitué Louis XIII. Ce portrait de Louis XIII est accompagné de sa devise : *Erit hæc quoque cognita monstris*, qui fait allusion à la massue avec laquelle *ce nouvel Hercule*, ainsi que l'appela Malherbe, terrassa l'hérésie.

« La salle du Trône servait jadis aux réceptions d'ambassadeurs, et à plusieurs solennités qui se rattachent à l'histoire de la monarchie. »

On voit encore sur le parquet les traces de l'ancienne balustrade qui entourait le trône.

Le lustre en cristal de roche a, dit-on, coûté 50 000 fr.

. *Cabinet de toilette de l'Impératrice* (*Boudoir de Marie-Antoinette*, nº 19 du plan). — Cette pièce fut prise sur l'emplacement d'une plus grande, qui était décorée, sous Charles IX, de peintures représentant les portraits équestres des douze Césars, d'où le nom de *cabinet des Empereurs*, qu'elle conserva jusqu'au moment où Marie-Antoinette la fit transformer en boudoir. L'architecte Rousseau, à qui cette tâche fut confiée, s'en acquitta avec un goût digne d'éloges. Rien n'est plus gracieux et d'un meilleur effet que les élégantes et légères peintures des panneaux, sur fond d'or vert.

Le plafond, peint par Barthélemy. élève de Boucher, représente l'*Aurore*; les dessus des portes représentent les *Muses*.

Dans le parquet d'acajou massif est incrusté le chiffre de Marie-Antoinette. — Louis XVI avait, à Fontainebleau comme à Versailles, un atelier de serrurerie. « Mais on lui attribue faussement, dit M. Champollion-Figeac, la confection des belles espagnolettes des fenêtres, ornées de guirlandes ciselées. » La cheminée est ornée de cuivres ciselés de Goutière. Deux petites consoles et un guéridon modernes méritent d'attirer l'attention.

Au-dessus de cette pièce, Marie-Antoinette avait un petit cabinet désigné, à cause de sa décoration dans le goût oriental, sous le nom de *boudoir turc*. Un petit escalier dérobé y conduit, et du haut du palais, deux jours dérobés permettent de voir à dr. et à g. ce qui se passe dans les salles du bas (salles de François Iᵉʳ et de Louis XIII, *V.* ci-dessous). On ne visite cette petite pièce qu'avec une permission particulière.

Chambre à coucher de la reine (nº 20 du plan). On pourrait appeler cette pièce la *chambre des cinq Maries*, car elle fut habitée successivement par Marie de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Amélie.

Le plafond, construit sous Louis XIII et sous Louis XIV, est splendide. Il se compose d'un grand médaillon environné de quatre autres plus petits, reliés ensemble par de somptueux encadrements. Le reste de la décoration et de l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI, et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire. On remarquera deux commodes de l'ébéniste Riésener, dont les cuivres sont exécutés et ciselés avec une grande netteté par Goutière. Ces meubles ne devraient-ils pas être réunis, comme le goût l'indique, à d'autres meubles pareils de style, et

appartenant à a même époque, disséminés dans les diverses parties du château ? Ils formeraient ainsi un ensemble intéressant et caractéristique de toute une époque. — Les tentures en soie du lit et des lambris ont été données par la ville de Lyon à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage, mais elles n'ont été mises en place que sous le règne de Napoléon Ier, qui les a fait racheter et poser où elles sont.

Salon de musique (n° 21 du plan). — C'était, au temps de Marie-Antoinette, le *salon du Jeu de la reine*. Il fut décoré par l'architecte Rousseau dans cette manière déjà un peu anguleuse et maigre, mais qui tenait encore par la grâce et le pittoresque au goût de l'époque précédente. Le plafond, représentant les *Muses*, est de Barthélemy, l'un des derniers disciples de l'école de Boucher, qui n'avait guère retenu de cette école que la facilité et la fadeur, sans la verve et l'éclat du maître. Les dessus de porte, en grisaille, sont du peintre Sauvage.

Ancien salon de Clorinde (n° 22 du plan). — Ce cabinet dut son nom au sujet des peintures qu'Ambroise Dubois y avait exécutées, dans six grandes compositions tirées de *la Jérusalem délivrée*. Deux de ces tableaux se voient encore aujourd'hui dans la seconde partie de la chambre de saint Louis, appelée par quelques-uns *Buffet du Roi*. Paul Bril y avait ajouté des paysages. Sous Louis XVI, cette pièce fut divisée en logements pour les femmes de la reine. Louis-Philippe y a substitué un salon dans le style de Louis XV, et a fait ouvrir une porte de communication dans le mur qui le séparait de la galerie de Diane.

Galerie de Diane. — Bibliothèque.

La galerie de Diane, longue de plus de 80 mètres, et dont les croisées donnent sur le jardin de l'Orangerie, fut construite par Henri IV, qui y fit peindre par Ambroise Dubois la légende mythologique de Diane (*V.* p. 460). On y arrive aujourd'hui, comme on y arrivait alors, par plusieurs degrés, qui rachètent la différence de niveau entre cette salle et celles des anciens bâtiments.

De la galerie d'Henri IV, des peintures de Dubois, il ne reste rien aujourd'hui. Tout tombait en ruine quand l'architecte Heurtaut proposa à Napoléon de faire tout reconstruire. La maçonnerie seule était terminée en 1815 ; et c'est la Restauration qui a fait exécuter la décoration actuelle. Louis XVIII, fidèle à sa tradition politique, data les travaux qu'il fit exécuter dans cette galerie de la *vingt-huitième année de son règne*, par une inscription placée sur les portes, et qu'on a eu le tort d'effacer depuis.

La galerie, voûtée en berceau, est partagée dans sa longueur en huit travées ; la voûte est ornée de peintures et de caissons chargés d'ornements dans le goût de la Restauration.

MM. A. de Pujol et Blondel furent chargés des peintures de cette salle, dont ils se sont partagé l'exécution. Nous indiquerons seulement les sujets principaux de ces peintures, sans style, sans originalité et sans caractère, appartenant à ce mode académique banal qui a trop longtemps dominé dans la décoration de nos édifices modernes, mais qui, particulièrement ici, à Fontainebleau, dans le voisinage des peintures du Primatice, de Rosso et de Fréminet, ne servent qu'à faire ressortir l'infériorité artistique des premières années du XIXe s. par rapport au XVIe s.

PREMIÈRE TRAVÉE : Au centre, *Esculape rend la vie à Hippolyte* (A. de Pujol). — DEUXIÈME TRAVÉE : Au centre, *Latone implore Jupiter, qui change les paysans de Lycie en grenouilles* (Blondel). — TROISIÈME TRAVÉE : Au centre, *le Sanglier de Calydon* (A. de Pujol). — QUATRIÈME TRAVÉE : Au centre, *Diane invoque Jupiter* (Blondel). — CINQUIÈME TRAVÉE : Au centre, *Nais-*

avec une couronne en relief sur fond d'azur, les armes de France et de Navarre, et quatre autres couronnes portées par des aigles dorés. Le deuxième corps est en forme de coupole enrichie de fleurs de lis, des chiffres de Louis XIV, et d'une ornementation d'une grande richesse. La cheminée est en menuiserie, comme le plafond, et du même style. Au-dessus se voit un beau portrait de Louis XIII en pied, d'après Philippe de Champaigne (l'original fut brûlé en 1793). Louis XIV mit, à la place du portrait de son père, un tableau de Dubois, *Flore et Zéphire*, qui y resta jusqu'au commencement de l'Empire; à cette époque, on le remplaça par le portrait de Napoléon. Louis XVIII y mit Louis XV; enfin Louis-Philippe y a restitué Louis XIII. Ce portrait de Louis XIII est accompagné de sa devise : *Erit hæc quoque cognita monstris*, qui fait allusion à la massue avec laquelle *ce nouvel Hercule*, ainsi que l'appela Malherbe, terrassa l'hérésie.

« La salle du Trône servait jadis aux réceptions d'ambassadeurs, et à plusieurs solennités qui se rattachent à l'histoire de la monarchie. »

On voit encore sur le parquet les traces de l'ancienne balustrade qui entourait le trône.

Le lustre en cristal de roche a, dit-on, coûté 50 000 fr.

. *Cabinet de toilette de l'Impératrice* (*Boudoir de Marie-Antoinette*, n° 19 du plan). — Cette pièce fut prise sur l'emplacement d'une plus grande, qui était décorée, sous Charles IX, de peintures représentant les portraits équestres des douze Césars, d'où le nom de *cabinet des Empereurs*, qu'elle conserva jusqu'au moment où Marie-Antoinette la fit transformer en boudoir. L'architecte Rousseau, à qui cette tâche fut confiée, s'en acquitta avec un goût digne d'éloges. Rien n'est plus gracieux et d'un meilleur effet que les élégantes et légères peintures des panneaux, sur fond d'or vert.

Le plafond, peint par Barthélemy. élève de Boucher, représente l'*Aurore*; les dessus des portes représentent les *Muses*.

Dans le parquet d'acajou massif est incrusté le chiffre de Marie-Antoinette. — Louis XVI avait, à Fontainebleau comme à Versailles, un atelier de serrurerie. « Mais on lui attribue faussement, dit M. Champollion-Figeac, la confection des belles espagnolettes des fenêtres, ornées de guirlandes ciselées. » La cheminée est ornée de cuivres ciselés de Goutière. Deux petites consoles et un guéridon modernes méritent d'attirer l'attention.

Au-dessus de cette pièce, Marie-Antoinette avait un petit cabinet désigné, à cause de sa décoration dans le goût oriental, sous le nom de *boudoir turc*. Un petit escalier dérobé y conduit, et du haut du palais, deux jours dérobés permettent de voir à dr. et à g. ce qui se passe dans les salles du bas (salles de François Ier et de Louis XIII, *V.* ci-dessous). On ne visite cette petite pièce qu'avec une permission particulière.

Chambre à coucher de la reine (n° 20 du plan). On pourrait appeler cette pièce la *chambre des cinq Maries*, car elle fut habitée successivement par Marie de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, Marie-Louise et Marie-Amélie.

Le plafond, construit sous Louis XIII et sous Louis XIV, est splendide. Il se compose d'un grand médaillon environné de quatre autres plus petits, reliés ensemble par de somptueux encadrements. Le reste de la décoration et de l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI, et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire. On remarquera deux commodes de l'ébéniste Riésener, dont les cuivres sont exécutés et ciselés avec une grande netteté par Goutière. Ces meubles ne devraient-ils pas être réunis, comme le goût l'indique, à d'autres meubles pareils de style, et

appartenant à la même époque, disséminés dans les diverses parties du château ? Ils formeraient ainsi un ensemble intéressant et caractéristique de toute une époque. — Les tentures en soie du lit et des lambris ont été données par la ville de Lyon à Marie-Antoinette à l'occasion de son mariage, mais elles n'ont été mises en place que sous le règne de Napoléon Ier, qui les a fait racheter et poser où elles sont.

Salon de musique (n° 21 du plan). — C'était, au temps de Marie-Antoinette, le *salon du Jeu de la reine*. Il fut décoré par l'architecte Rousseau dans cette manière déjà un peu anguleuse et maigre, mais qui tenait encore par la grâce et le pittoresque au goût de l'époque précédente. Le plafond, représentant les *Muses*, est de Barthélemy, l'un des derniers disciples de l'école de Boucher, qui n'avait guère retenu de cette école que la facilité et la fadeur, sans la verve et l'éclat du maître. Les dessus de porte, en grisaille, sont du peintre Sauvage.

Ancien salon de Clorinde (n° 22 du plan). — Ce cabinet dut son nom au sujet des peintures qu'Ambroise Dubois y avait exécutées, dans six grandes compositions tirées de *la Jérusalem délivrée*. Deux de ces tableaux se voient encore aujourd'hui dans la seconde partie de la chambre de saint Louis, appelée par quelques-uns *Buffet du Roi*. Paul Bril y avait ajouté des paysages. Sous Louis XVI, cette pièce fut divisée en logements pour les femmes de la reine. Louis-Philippe y a substitué un salon dans le style de Louis XV, et a fait ouvrir une porte de communication dans le mur qui le séparait de la galerie de Diane.

Galerie de Diane. — Bibliothèque.

La galerie de Diane, longue de plus de 80 mètres, et dont les croisées donnent sur le jardin de l'Orangerie, fut construite par Henri IV, qui y fit peindre par Ambroise Dubois la légende mythologique de Diane (*V*. p. 460). On y arrive aujourd'hui, comme on y arrivait alors, par plusieurs degrés, qui rachètent la différence de niveau entre cette salle et celles des anciens bâtiments.

De la galerie d'Henri IV, des peintures de Dubois, il ne reste rien aujourd'hui. Tout tombait en ruine quand l'architecte Heurtaut proposa à Napoléon de faire tout reconstruire. La maçonnerie seule était terminée en 1815 ; et c'est la Restauration qui a fait exécuter la décoration actuelle. Louis XVIII, fidèle à sa tradition politique, data les travaux qu'il fit exécuter dans cette galerie de la *vingt-huitième année de son règne*, par une inscription placée sur les portes, et qu'on a eu le tort d'effacer depuis.

La galerie, voûtée en berceau, est partagée dans sa longueur en huit travées ; la voûte est ornée de peintures et de caissons chargés d'ornements dans le goût de la Restauration.

MM. A. de Pujol et Blondel furent chargés des peintures de cette salle, dont ils se sont partagé l'exécution. Nous indiquerons seulement les sujets principaux de ces peintures, sans style, sans originalité et sans caractère, appartenant à ce mode académique banal qui a trop longtemps dominé dans la décoration de nos édifices modernes, mais qui, particulièrement ici, à Fontainebleau, dans le voisinage des peintures du Primatice, de Rosso et de Fréminet, ne servent qu'à faire ressortir l'infériorité artistique des premières années du XIXe s. par rapport au XVIe s.

PREMIÈRE TRAVÉE : Au centre, *Esculape rend la vie à Hippolyte* (A. de Pujol). — DEUXIÈME TRAVÉE : Au centre, *Latone implore Jupiter, qui change les paysans de Lycie en grenouilles* (Blondel). — TROISIÈME TRAVÉE : Au centre, *le Sanglier de Calydon* (A. de Pujol). — QUATRIÈME TRAVÉE : Au centre, *Diane invoque Jupiter* (Blondel). — CINQUIÈME TRAVÉE : Au centre, *Nais-*

sance d'Apollon et de Diane (A. de Pujol.) — SIXIÈME TRAVÉE : Au centre, *Hercule, sur le Ménale, saisit la biche aux pieds d'airain* (Blondel). — SEPTIÈME TRAVÉE : Au centre, *Sacrifice d'Iphigénie* (A. de Pujol). — HUITIÈME TRAVÉE : *la Famille de Niobé* (Blondel).

A l'extrémité de cette galerie se trouve un salon décoré en stuc, dans le même style que la galerie. Les peintures sont de M. Blondel : au centre de la voûte, *Diane déesse de la nuit*. Les compartiments qui entourent ce tableau représentent des Amours et des Zéphirs portant des attributs de chasse : premier tableau à dr., *Vénus reçoit les plaintes de Diane ;* deuxième tableau, *Diane chasse Calisto ;* premier tableau à g., *Métamorphose d'Actéon ;* deuxième tableau, *Diane et Endymion*. — Grand vase en biscuit de Sèvres. — Un meuble vitré contient les plus belles éditions modernes et d'autres du XV[e] et du XVI[e] s. ; ainsi qu'un choix d'anciennes reliures ayant appartenu à des personnages célèbres.

A dr. et à g. de la galerie, quelques tableaux achetés aux expositions, sous la Restauration, n'offrent qu'un intérêt de curiosité comme spécimens de la peinture française à cette époque ; à g. (en revenant de l'extrémité de la galerie), Diane de Poitiers demandant la grâce de son père à François I[er], par Mme *Haudebourt-Lescau ;* à dr., en face, Clotilde engageant Clovis à embrasser le christianisme, par *Laurent*. Au milieu de la galerie, à g., portrait équestre d'Henri IV, par *Mauzaise*. Du même côté, avant le tableau de Mauzaise, saint Louis au tombeau de sa mère, par *Bouton ;* en face, Antoine de Bourbon donnant des joyaux à Jeanne d'Albret, par *Revoil ;* à g., saint Louis délivrant les prisonniers, par *Granet ;* en face, Tanneguy du Châtel sauvant le Dauphin, par *Richard*. — Près de l'entrée à g., Charlemagne traversant les Alpes, par *Hipp. Le Comte ;* en face, Jeanne d'Arc, par *Regner*.

De la galerie de Diane on passe dans l'antichambre (n° 23 du plan) des grands appartements, ayant vue sur la cour Ovale. Mais, avant de s'y engager, les personnes munies de permissions peuvent aller, à g., visiter les appartements des Chasses (appartement du prince impérial).

Escalier de la Reine [1] et appartements des Chasses (D du plan).

La cage de cet escalier fut décorée, sous le règne de Louis-Philippe, de plusieurs tableaux relatifs à des chasses : une grande toile de Charles Parrocel (1688-1752), représentant une chasse de Louis XV à Compiègne ; des chiens, par Fr. Desportes (1661-1743) et par Oudry (1686-1755).

A g. de cet escalier sont trois pièces contenant des tableaux de C. Vanloo, d'Oudry et de Desportes représentant des Chasses et des Chiens de Louis XV. On remarquera dans la seconde salle : le *Cerf forcé par Louis XV à la Roche-qui-Pleure* (Fontainebleau) ; et le *Cerf à l'étang de Saint-Jean* (Compiègne). Ces pièces ne sont montrées qu'aux personnes autorisées à les visiter.

Grands appartements.

A dr. de l'escalier des Chasses sont les grands appartements.

Antichambre (n° 23 du plan). — Cette pièce, donnant sur le portique de Serlio (cour Ovale), a été décorée par Louis-Philippe d'un plafond de sapin à compartiments dorés. Le roi fit enlever quatre grosses colonnes qui l'obstruaient et ouvrir une porte de communication avec le salon de Clorinde, situé par derrière. Trois panneaux en tapisseries des Gobelins (sujets allégoriques) furent placés à la même époque.

Salon des Tapisseries

(anciennement : *des Gardes de la Reine*).

Il est ainsi nommé à cause des belles et curieuses tapisseries de

1. On voit sur la rampe de fer de l'escalier le chiffre de Marie-Antoinette.

dre qui le décorent. Ces tapisse- représentent l'histoire de Psyché. plafond en sapin du Nord, re- quable par l'habile exécution de ıenuiserie, complète les décora- ; de cette pièce, entièrement ise à neuf sous Louis-Philippe.

Salon de François Ier.

:s dénominations des différentes s présen- quelque- de l'incer- le, comme peut aisé- t l'imagi- à cause eurs nom- x change- ts succes- le destina- ; ainsi cet- pièce fut efois l'an- ımbre des artements a reine ; servit de à manger ı famille :riale. Le ınd à com- ments a refait par s - Philip- Le roi fit ır sur les iilles des ıres en ta- rie des lins, exé- :s d'après les tableaux de M. Rou- lans le faux système artistique de :nre de décoration qui régnait à époque, et représentant Fran- Ier refusant aux députés de Gand ıppui à la révolte de leurs com- otes contre Charles-Quint; Fran- Ier à la Rochelle ; saint Louis et nvoyés du Vieux de la Montagne; Louis, arbitre entre le roi d'An- rre et ses barons (1264); Hen-



Cheminée du salon de François Ier.

ri IV et Crillon; un Croisé; la France; Henri IV à l'assemblée des notables à Rouen (1594); saint Louis recevant l'hommage du duc de Bretagne (1234); saint Louis prisonnier. Ces tapisseries ont été enlevées et remplacées par de vieilles tapisseries de Flandre, représentant des chasses princières. Les lambris et les deux portes de chaque côté de la cheminée datent de Louis XIII. La cheminée, d'une ornementation abondante, remonte visiblement à l'époque de François Ier.

Au milieu se trouve un charmant médaillon peint à fresque, attribué au Primatice, et représentant Mars et Vénus. Au-dessous de ce médaillon est un bas-relief en stuc, imité de l'antique. La restauration de cette cheminée a été complétée par des ornements en biscuit de Sèvres, d'un style douteux. On remarquera deux bahuts en ébène des XVIe et XVIIe s. Le meuble de ce salon est en tapisserie de Beauvais. Une porte, dissimulée dans l'angle de cette pièce, ouvre sur un escalier dérobé, montant au boudoir de Marie-Antoinette. (V. p. 482.)

Salon de Louis XIII.

Cette pièce, une des plus curieuses du château, appelée *grand cabinet*

du roi ou *chambre Ovale*, servit de chambre à coucher à Marie de Médicis ; c'est là qu'elle mit au monde Louis XIII, en 1601. Construite par François Ier, décorée sous Henri IV, elle a été restaurée en 1837, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans. Ambroise Dubois y avait peint quinze tableaux représentant les amours de Théagène et de Chariclée, sujet tiré d'un roman grec d'Héliodore, évêque du IVe s., que la traduction française d'Amyot a popularisé. Quatre de ces tableaux ont été supprimés sous Louis XV, qui fit élargir les portes, afin de donner passage aux robes volumineuses des dames. « Au milieu des arabesques et des dauphins qui font partie de la décoration, et du chiffre de Marie de Médicis, on voit briller l' S, entrecoupé d'un trait, qu'Henri IV mettait au commencement de toutes ses lettres, par allusion à sa passion pour Gabrielle d'Estrées (Esse-trait !). Étrange devise, et qui blesse également le goût et la morale. » Paul Bril décora aussi ce salon de petits paysages en fleurs.

Une petite glace carrée, de Venise, est, dit-on, une des premières qui ont été fabriquées. On remarque sur une console un grand coffret en ivoire.

« La petite porte, à côté de la place où est accouchée Marie de Médicis, conduisait à l'antichambre où fut arrêté le maréchal de Biron. » (Vatout.)

PAVILLON DE SAINT-LOUIS.

Salle de Saint-Louis.

Cette salle, divisée en deux pièces, séparées par une large porte vitrée, a subi des changements ; elle était, sous François Ier, appelée la chambre de Saint-Louis ; elle fut décorée alors dans le même style que la galerie dite de François Ier, à laquelle elle faisait suite. Les peintures à fresque, exécutées par Nicolo dell' Abate, sur les dessins du Primatice, les grandes figures, les fruits, les bordures de stuc, modelées par Paul Ponce ; toute cette riche ornementation, expression d'une époque, fut détruite, présume-t-on, sous Louis XIV et remplacée par une décoration fort simple. Le roi Louis-Philippe a fait couvrir d'ornements le plafond, peint en bleu, et tapisser les murailles de quinze tableaux, dont cinq modernes, représentant plusieurs traits de la vie d'Henri IV : Henri IV quittant Gabrielle; Henri IV et Sully blessé à Ivry; Henri IV chez le meunier Michaut; Henri IV et Sully à Fontainebleau; Henri IV et Sully chez Gabrielle. D'autres tableaux de Nicolas Loir représentent des Amours, avec différents attributs des Arts, des Saisons et de l'Industrie.

Louis-Philippe a fait placer sur la cheminée la statue équestre d'Henri IV par Jacquet, de Grenoble, qui faisait partie de la décoration de la *belle Cheminée*, dont les autres fragments se voient dans la salle des Gardes. On sait que cette belle cheminée était placée dans une salle où Louis XV bâtit depuis un théâtre. Un peu avant l'arrestation de Biron, Henri IV, averti de ses intelligences secrètes avec l'Espagne, se promenait dans cette salle, où le maréchal qu'il attendait vint le trouver. Henri s'arrêta devant sa statue de marbre blanc sculptée sur la cheminée et entourée de trophées : « Eh bien! cousin, dit-il à Biron, si le roi d'Espagne me voyait comme cela, que dirait-il? — Il ne vous craindrait guère, » répondit Biron. Le roi lui lança un regard qui le fit rentrer en lui-même.

Salle des Jeux, ou *Salon des Aides de camp*, seconde division de la chambre de Saint-Louis. Trois tableaux de la suite de l'histoire romanesque de Théagène et Chariclée, dont il est parlé à l'article précédent, y ont été transportés. L'un de ces tableaux, le dernier de la collection, dans l'angle à droite, représente l'union de Théagène et Chariclée, devenus prêtre et prêtresse du Soleil et de la Lune; on y voit le portrait de Dubois peint par

lui-même, et près de lui, les portraits de Sully et du fameux banquier Zamet, qui se disait seigneur de 1 700 000 écus. Cette salle contient également deux tableaux dont les sujets sont tirés de *la Jérusalem délivrée*.

Des pièces précédentes qui donnent sur la cour Ovale on passe à la salle des Gardes, ayant vue sur la cour de la Fontaine.

Salle des Gardes.

Cette salle, terminée en 1554 par Charles IX (la première de ce côté des appartements de réception), fut longtemps laissée dans un état presque complet d'abandon; la restauration, qui date du règne de Louis-Philippe (1834), est l'œuvre de M. Mœnch. Il ne subsiste guère de la décoration primitive que le plafond et la frise. « Le plafond fut exécuté sous les règnes de François Ier et d'Henri II. Il fut refait une première fois en 1661. » (Champollion-Figeac.) La boiserie, la tenture, imitant les vieilles tentures en cuir de Venise, sont modernes. Un magnifique parquet en marqueterie correspond, par son dessin, au dessin du plafond. La cheminée, œuvre de Jacquet et de son fils, qu'Henri IV fit placer en 1590, haute de 5 mèt. 30 cent. sur 4 mèt. de largeur, est formée d'une partie de fragments provenant de l'ancienne *Salle de la belle Cheminée* (*V.* ci-dessus); le chambranle et les montants sont modernes. Les deux figures de la *Force* et de la *Paix*, attribuées au sculpteur Francarville, appartenaient à la vieille cheminée, ainsi que la plus grande partie de l'ornementation qui encadre un buste d'Henri IV.

Le reste de la décoration de la salle se compose de cinq portes, vraies ou figurées, au-dessus desquelles se trouvent cinq petits médaillons en camaïeu, renfermant des portraits de François Ier, d'Henri II, d'Antoine de Bourbon, d'Henri IV, de Louis XIII. Sur les panneaux, ornés de figures allégoriques, des emblèmes et des devises traduisent le caractère le plus saillant de chacun de ces rois.

Petit salon de Louis XV.

On désigne sous ce nom une petite pièce située entre la salle des Gardes et le théâtre (aujourd'hui détruit) de Louis XV. Ce cabinet est orné de quelques peintures, parmi lesquelles on remarque celle du plafond, allégorie consacrée à Louis XV, protecteur des arts et des sciences. Un tableau curieux, attribué au Primatice et représentant une Diane chasseresse toute nue, y a aussi été placé. La tête, finement traitée, serait le portrait de Diane de Poitiers. Cette fois la mythologie serait en flagrant délit de flatterie courtisanesque.

Revenant dans la *salle des Gardes*, et traversant une petite pièce ovale (n° 24 du plan), où est placée une statue singulière, la Fécondité ou la Nature, on arrive à l'ancienne chambre de la duchesse d'Étampes.

Escalier du Roi (B., voir le plan).

Ancienne chambre de Mme d'Étampes (ou d'Alexandre).

Dans la partie supérieure de cet escalier était située originairement la chambre de la duchesse d'Étampes, appelée depuis la chambre d'Alexandre, du sujet des compositions peintes à fresque qui la décoraient. Elle fut diminuée sous Henri IV. Les peintures en ont été attribuées successivement à Rosso, à Nicolo dell' Abate et au Primatice. Ce fut Louis XV qui fit bâtir cet escalier, non pas cependant tel qu'il est aujourd'hui; car les voussures, décorées de médaillons contenant des portraits de rois de France qu'on y voit maintenant, remplacent un plafond, et remontent seulement à Louis-Philippe. La peinture du plafond, représentant l'*Apothéose d'Alexandre*, est d'Abel de Pujol (1838). — Les sculptures sont, dit-on, du Primatice: la reine Marie Leczinska en fit voiler les nudités.

C'est *le Primatice* qui a fourni les

dessins des compositions dont le héros est Alexandre, ou plutôt François I[er], qu'un peintre courtisan se plaît à comparer au grand conquérant macédonien. Rapetissant le héros de l'antiquité aux proportions du chevaleresque personnage de François I[er], l'artiste représente sa vie privée et ses faiblesses, comme pour excuser celles du roi. « Ces peintures, dit M. Poirson, ne sont pas licencieuses, mais elles sont libres; prince et maîtresse ont atteint la dernière limite des mœurs faciles. »

En 1569, *Nicolo dell' Abate* peignit plusieurs tableaux de la vie d'Alexandre. (On trouve, dans les comptes de dépenses du temps de Charles IX, qu'il lui a été payé 215 livres pour ces peintures, 16 autres tableaux, et pour la restauration d'un tableau du Titien.)

Ces tableaux sont au nombre de huit. Dès l'année 1642, quatre de ces tableaux, sans être détruits, étaient méconnaissables : l'enduit sur lequel trois étaient peints, le Festin à Babylone, la Mascarade de Persépolis, Alexandre cédant Campaspe, fut détaché du mur à l'époque de la transformation de cette chambre en escalier : et il ne reste rien de ces trois tableaux. Les autres furent abandonnés à l'action destructive du temps. Dans sa restauration, M. Abel de Pujol a substitué à la Mascarade de Persépolis une scène de son invention : Alexandre coupant le nœud gordien. « De quelque côté, dit M. Poirson, que l'on envisage l'altération que s'est permise M. Abel de Pujol, on la trouve également fâcheuse. La scène des masques de Persépolis était prise dans le même esprit que les autres morceaux de la chambre de Mme d'Étampes, tandis que le Nœud gordien est pris dans un ordre d'idées tout différent. Enfin, les moyens ne manquaient pas pour nous rendre cette page enjouée du Primatice : la gravure de la scène des masques existe à la Bibliothèque du roi. » Les huit c[illegible] es voit aujou[illegible] t le dos à la cou[illegible] ovale.

1° [illegible] aillon à droite : *Alexandre d*[illegible] *t Bucéphale;* 2° tableau : *Alexandre offrant une couronne à Campaspe;* 3° *Timoclée, dame thébaine, amenée devant Alexandre;* 4° tableau du fond : *Alexandre enfermant le poëme d'Homère dans une cassette;* 5° *Thalestris, reine des Amazones, vient trouver Alexandre.* (Cette peinture se trouvait au-dessus de la cheminée.) 6° Sur la partie gauche, médaillon : *Alexandre coupant le nœud gordien* (inventé par M. Abel de Pujol); 7° tableau : *Festin de Babylone;* 8° médaillon : *Alexandre donnant Campaspe au peintre Apelle.* « La restauration, dit M. Poirson, sur l'examen judicieux duquel on est heureux de pouvoir s'appuyer, a introduit dans ces peintures des changements notables.... M. Abel de Pujol a introduit dans plusieurs figures entières, et dans beaucoup de têtes, les formes adoptées par David et son école, qui diffèrent entièrement de celles de la Renaissance. Pour la restauration de ces tableaux, M. Abel de Pujol a employé le procédé de la peinture à l'encaustique. Par l'usage qu'il en fait, son coloris s'éloigne de celui de la fresque, ses teintes ont un fondu et un fini extrêmes, beaucoup de brillant.... quelque chose de vaporeux; le tout ensemble très-étranger à la manière que le Primatice avait adoptée. » M. Poirson signale l'Alexandre renfermant les œuvres d'Homère, et surtout le Festin de Babylone, comme deux restaurations scrupuleuses. Le médaillon n° 8 (Alexandre cédant Campaspe) est une composition charmante.

Du palier de l'escalier du Roi (B du plan), on entre dans une pièce de forme irrégulière (n° 25 du plan), et, de là, par un corridor étroit, situé derrière l'appartement de Mme de Maintenon, on se rend à la galerie d'Henri II.

Appartement de Madame de Maintenon.

Il faut une autorisation particulière pour le visiter.

Il comprend cinq pièces : le salon, la seule pièce un peu grande, se compose de la portion antérieure, qui formait, dans le principe, une *loggia* ouverte, et d'une autre partie en retraite et un peu sombre. On y remarquera un meuble de Boule d'une forme singulière. La tapisserie du canapé aurait été exécutée, dit-on, par les Demoiselles de Saint-Cyr. Elle est d'un éclat et d'une fraîcheur de couleurs qui, à notre avis, ne permettent guère de le croire.

A côté de ce salon sont deux petites pièces; l'une, sur le devant, est un cabinet de toilette (n° 26 du plan); on y a placé le joli tableau de *Lancret :* la Leçon de Flûte, et deux médaillons de fleurs, d'une merveilleuse exécution, en tapisserie de Beauvais; l'autre pièce, en retraite et peu éclairée, est la chambre à coucher (n° 27 du plan). On y a placé une commode de Boule. Ces diverses pièces sont comprises dans le pavillon dit de la *porte Dorée.*

Dans l'angle laissé libre entre ce pavillon et le bâtiment de la galerie d'Henri II, aligné sur un axe différent, il y a encore un boudoir (n° 28 du plan), faisant partie de l'appartement de Mme de Maintenon. On y a placé une petite commode en laque de Chine. — Selon une tradition douteuse, ce serait ici, dans ce salon de Mme de Maintenon, que fut signée la révocation de l'édit de Nantes. Elle fut effectivement signée à Fontainebleau. Mais ce n'est qu'en cette même année que l'appartement de la favorite fut disposé comme on le voit aujourd'hui.

Galerie d'Henri II (ou **salle des Fêtes**).

Cette galerie est la merveille du château de Fontainebleau. Elle fut construite par François Ier et décorée par Henri II (*V.* p. 459). Elle a 30 mèt. de longueur sur 10 mèt. de largeur. « C'est, dit M. Poirson (*Revue française*, 1839), la plus belle et la plus vaste qu'ait construite la Renaissance, dont elle porte le cachet. » Elle est éclairée par dix fenêtres, cinq sur le jardin et cinq sur la cour Ovale, ouvertes au fond d'autant d'arcades à plein cintre, qui forment des baies profondes de près de 3 mèt. Le plafond, plat, en bois de noyer, est divisé en caissons octogones, richement profilés à fond d'or et d'argent. Les dessins d'un riche parquet en boiserie correspondent aux divisions du plafond. Les murs, à une hauteur de 2 mèt., sont garnis de lambris en bois de chêne à filets et à chiffres et emblèmes d'or. Au dessus de ce magnifique revêtement, la galerie d'Henri II possède une décoration bien plus précieuse encore, celle des nombreuses compositions dont l'a enrichie l'abondante imagination du *Primatice*, et qui furent peintes à fresque par *Nicolo dell' Abate*, à partir de l'année 1552 (nous les énumérons plus bas). Au-dessus de la porte d'entrée, qui est basse, et dans toute la largeur de la salle, règne une tribune supportée par des consoles, dont l'appui en bois est orné de sculptures.

A l'autre extrémité, une cheminée monumentale occupe toute la hauteur de la salle. Elle se compose de deux parties. La partie inférieure est couronnée d'un entablement dorique, supporté aux deux extrémités par des colonnes. A l'origine, c'étaient des satyres de bronze; peut-être ceux que Cellini avait exécutés pour sa décoration de la porte Dorée, qui n'a jamais été mise en place. Ils furent enlevés et fondus en 1793. L'espace compris entre le vide de la cheminée et l'entablement est décoré d'un H gigantesque, accompagné de croissants, au milieu de lauriers entrelacés. La partie supérieure est formée d'un ordre de pilastres ioniques accouplés, supportant un entablement

avec une frise ornée d'enroulements, et présentant au centre les armes de France surmontées d'un croissant. La salle des Fêtes devait être voûtée : « Mais, dit Serlio, il survint un homme influent (*uomo d'autorità*), et de plus de bon sens que le *maçon* qui avait la conduite de cet édifice, » qui fit changer cette disposition. Les consoles qui devaient supporter la retombée des voûtes existent encore, et l'artiste chargé de la décoration picturale s'en est servi pour y appuyer ses figures principales.

On a dit justement que la salle des Fêtes reproduisait les passions et les goûts d'Henri II, les mœurs et les arts du temps. Henri II affichait sa tendresse pour Diane de Poitiers : aussi leurs chiffres sont-ils ici unis partout. « Les emblèmes de Diane, les arcs, les flèches et surtout les croissants, y sont prodigués à droite et à gauche de la cheminée ; deux tableaux représentent : *Diane chasseresse* et *Diane aux enfers*. Enfin, dans la dernière arcade de droite est peint le portrait, non plus de la déesse, mais de la maîtresse elle-même. Les attributs de Vénus et le Cupidon obligé sont ajoutés à cette figure d'après nature. — Tous les sujets, dit encore M. Poirson, sont empruntés à l'ancienne mythologie et pris dans ce qu'elle offre de plus poétique et de plus gracieux. La passion de l'époque, engouée pour l'étude de l'antiquité et pour la mythologie, comme on l'a été il y a quelques années pour les héros de Walter Scott, est accusée ici par le choix des sujets composés par le Primatice. »

Ces sujets sont au nombre de plus de soixante. Huit grandes compositions occupent les espaces compris entre les archivoltes des arcades. En partant de la tribune des musiciens, les quatre premières compositions sont, du côté du jardin : 1° *Cérès et des moissonneurs* ; 2° *Vulcain forgeant des traits pour l'Amour, sur l'ordre de Vénus* ; 3° *le Soleil, accompagné des Saisons et des Heures, parcourt le Zodiaque, Phaéton lui demande son char à conduire*[1] ; 4° *Philémon et Baucis récompensés pour avoir donné l'hospitalité à Jupiter, et les Phrygiens punis pour l'avoir refusée*. Les quatre autres compositions, en revenant du côté de la cour Ovale, sont : 5° les *Noces de Thétis et de Pélée* ; 6° *Assemblée des Dieux* ; 7° *Apollon et les Muses sur le Parnasse* ; 8° *Bacchus entouré de sa suite et d'animaux sauvages*.

Cinquante compositions plus petites décorent à l'intérieur les baies formées par les arcades. Ce sont, en faisant de nouveau le tour de la salle ; du côté de la cour Ovale : première croisée : 1° *Neptune* ; 2° *Bacchus* ou *Pomone et des enfants* ; 3° *Un Amour* ; 4° *Bacchus et des Naïades* ; 5° *Thétis*. — Deuxième croisée : 1° *Jupiter* ; 2° *Deux Nautoniers* ; 3° *Mars* ; 4° *Un vieillard et un jeune homme* ; 5° *Junon*. — Troisième croisée : 1° *Pan* ; 2° *Comus* ; 3° l'*Abondance* ; 4° *Esculape* ; 5° *Cérès*. — Quatrième croisée : 1° *Hercule* ; 2° *Caron et Cerbère* ; 3° *Le Sommeil* ; 4° *Saturne* ; 5° *Déjanire tenant la tunique*. — Cinquième croisée : 1° *Adonis* ; 2° *Deux vieillards tenant conseil* ; 3° *Un Amour* ; 4° *La Vigilance sous l'emblème d'un coq aux pieds d'une dormeuse* ; 5° *Minerve*. — Côté du jardin : Sixième croisée : 1° *Vénus et Cupidon* ; 2° *Narcisse* ; 3° *Enlèvement de Ganymède* ; 4° *Bellone* ; 5° *Mars endormi*. — Septième croisée : 1° *Une Naïade* ; 2° *Amphion* ; 3° *Vulcain tenant un filet* ; 4° *Un jeune homme et un vieillard couchés sur un lion ; allégorie de l'Assurance* ; 5° *Neptune*. — Huitième croisée : 1° *Hébé* ; 2° *la Résolution, sous l'emblème de deux vieillards* ; 3° *Janus, roi d'Italie* ; 4° *Nymphes et Naïades* ; 5° *Bacchus*. — Neuvième croisée : 1° *Cybèle* ; 2° *Mars et Vénus* ;

1. On prétend que le Primatice s'est représenté dans une figure placée derrière une colonne.

3° *Le dieu Hymen;* 4° *Cupidon endormi près d'une Nymphe;* 5° *Saturne endormi.*—Dixième croisée : 1° *Flore;* 2° *Morphée;* 3° *Jupiter tonnant;* 4° *L'Hiver;* 5° *Vulcain près de sa forge.*

A droite et à gauche de la cheminée sont encore quatre tableaux : l'un représente *Hercule* (en pantalon à crevés) *combattant le sanglier d'Érymanthe;* allusion à une action de François I[er], tuant un sanglier qui faisait de grands dégâts dans la forêt. Au-dessous est une figure de Diane aux enfers. L'autre retrace l'histoire d'un *gentilhomme combattant un loup-cervier*[1]. Au-dessous de ce tableau est une Diane au repos.— Dans le fond de la salle, au-dessus de la tribune, on voit un grand tableau représentant un *Concert.*

Toute cette décoration, la plus vaste de toutes celles de cette époque qui existent en France, fut exécutée sur les dessins du Primatice par Nicolo dell' Abate. Toussaint Dubreuil en



Salle des Fêtes, galerie d'Henri II.

répara une partie sous Henri IV. M. Alaux, chargé de la restaurer en 1834, a consacré trois ans à ce travail. Il a rétabli, à l'aide des gravures, les figures qui avaient entièrement péri, en prenant les fragments subsistants du coloris ancien comme modèles pour ce qu'il avait à reproduire. « Pour ne parler que des neuf grandes compositions, dit M. Poirson, le trait lui-même avait péri dans le tableau de *Vulcain*, où il ne restait plus que deux figures d'Amours en bas; dans la partie gauche de l'*Assemblée de Dieux;* dans le haut du tableau de *Cérès*. La couleur avait infiniment plus souffert que le trait. Il n'y avait plus trace de peinture dans le *Concert* de la tribune; dans le *Bacchus;* et, sauf une figure et une tête, dans *Philémon et Baucis*. Il ne res-

1. D'après un tableau de famille, que Millin a vu en 1804, dans le château de Bussy-Rabutin, ce serait un frère bâtard de Hugues de Rabutin, chevalier de Malte, et huissier de la chambre d'Henri II, qui aurait tué cet animal (en 1548) dans les environs de Fontainebleau.

tait d'ensemble de couleurs, quoique maltraitées, que dans le *Soleil et les Saisons* et dans *Apollon et les Muses*. M. Alaux a fait subir aux fresques un exact nettoyage; il a étendu sur la surface de chacune d'elles quelques couches de cire, chauffées ensuite au moyen de réchauds; les parties de couleur qui étaient ternies, mais non détruites, ont alors reparu. » Une portion du trait a pu être relevée sur le mortier, qui, miné par l'humidité, a dû être enlevé et remplacé par un enduit nouveau. M. Poirson estime que le trait subsistant ne dépasse pas la proportion de la moitié des peintures originales.

Ces détails serviront à guider les visiteurs dans le jugement qu'ils auront à porter sur ces peintures. Ajoutons qu'avant de subir la restauration de M. Alaux, elles avaient déjà subi celle de Toussaint Dubreuil, peintre d'Henri IV. C'est plutôt sur la tournure générale de ces figures que sur leurs traits particuliers qu'il faut chercher à apprécier les talents unis du Primatice et de Nicolo dell' Abate. Sans partager l'enthousiasme de M. Poirson, qui dit que « toutes les parties morales de la peinture sont traitées dans ces fresques d'une manière supérieure, et que souvent Primatice s'y est élevé jusqu'à la perfection de l'art, » on peut admirer avec lui la grâce extrême de quelques figures, telles que celles de Vénus, de Cupidon et des Grâces. Mais on désirerait souvent une ordonnance plus claire dans ces compositions; on peut leur reprocher la surcharge, et souvent la confusion des figures, d'autant plus sensible que l'espace occupé est plus restreint. Du reste, il faut reconnaître que, dans ce mode de grande peinture employée comme décoration à l'intérieur, le Primatice, préoccupé de ses souvenirs de Mantoue et de Jules Romain, visait moins à montrer une sage ordonnance qu'à déployer son abondante facilité, et à charmer par le jeu hardi et les attitudes gracieuses de ses figures. Les têtes sont, en général, petites. Le dessin est incorrect.

« Si l'on considère, à l'extérieur, la galerie d'Henri II, on remarque, dit M. Castellan, que la façade du côté du jardin n'offre, sur un simple soubassement percé de petites croisées, qu'un seul rang d'arcades, tandis que du côté de la cour il y a deux rangs superposés. Le projet de Serlio sans doute eût été plus savant et plus correct, mais il est douteux qu'il eût été d'un dessin aussi simple et d'un effet aussi grandiose et aussi original. »

Au delà de la galerie d'Henri II est la chapelle haute, dans un état complet d'abandon.

Chapelle haute.

Cette chapelle est au-dessus de celle du rez-de-chaussée, placée sous l'invocation de saint Saturnin. Du côté de la cour Ovale, elle est masquée par le placage des arcades qui continuent celles de la galerie d'Henri II; ses piliers extérieurs ont une saillie aussi prononcée de ce côté que du côté du parterre. C'est à François Ier qu'est due la construction de cette chapelle, comme l'indique l'inscription suivante sur un cul-de-lampe de la voûte : *Franciscus Francorum Rex, anno Dom.* 1545, *absolvi curavit*. Plus loin, on trouve la date de 1608, époque à laquelle furent exécutés, sous Henri IV, les ornements peints et dorés.

Napoléon Ier, se souvenant que jadis les rois de France avaient eu une bibliothèque à Fontainebleau, voulut aussi en créer une, à peu près inutile aujourd'hui, et il l'établit dans l'étage supérieur de la chapelle Saint-Saturnin; elle a été transportée depuis au-dessus de la galerie de François Ier, puis en dernier lieu dans la galerie de Diane (*V.* p. 483).

M. Barbier, l'auteur du *Dictionnaire des auteurs anonymes*, fut le premier bibliothécaire de Fontainebleau; sous Louis-Philippe, Casimir Delavigne remplit jusqu'à sa mort

cette honorable sinécure. On estime à trente mille le nombre des volumes qui composent cette collection. M. Octave Feuillet a succédé, comme bibliothécaire, à Champollion-Figeac.

De la galerie d'Henri II, on descend au rez-de-chaussée visiter la chapelle de Saint-Saturnin.

Chapelle Saint-Saturnin
(au rez-de-chaussée).

L'ancienne chapelle de Louis VII (*V.* p. 458) et de saint-Louis servit de fondation à celle que François Ier fit bâtir en 1544. Peut-être même la saillie prononcée des contre-forts, comme on les voit du côté du parterre, n'est-elle si forte que parce que l'architecte aura voulu consolider quelques portions des anciennes murailles conservées. On remarquera à l'extérieur de ces contre-forts les têtes de biche sculptées aux angles des chapiteaux, avec l'F de François Ier. La différence de niveau de cette chapelle (à laquelle on n'arrive qu'en descendant plusieurs marches) avec les planchers des bâtiments voisins semble attester que la disposition ancienne a été conservée dans la reconstruction de François Ier. L'ornementation intérieure fut successivement entreprise et continuée sous Henri II, sous Henri IV et sous Louis XIII. La chapelle Saint-Stanislas, tombée dans un état d'abandon et de délabrement complet, servait de magasin quand Louis-Philippe entreprit, en 1834, de la restaurer et de la rendre à sa destination première. Il y ajouta une tribune qui en changea le caractère primitif. L'autel est celui qui était placé dans les appartements des reines mères (*V.* p. 479), et sur lequel, suivant l'inscription que M. Lami, le régisseur du château, y a fait mettre, le pape Pie VII a dit tous les jours la messe pendant sa captivité, depuis le 20 juin 1812 jusqu'au 21 juin 1814.

Le principal ornement de cette chapelle consiste dans les vitraux exécutés à la manufacture de Sèvres, d'après les dessins de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, fille de Louis-Philippe. Ces vitraux sont divisés en vingt-sept compartiments, contenant différents sujets religieux: dans celui de dr., la jeune princesse, faisant, dans sa piété filiale, allusion au nom de sa mère, a représenté sainte Amélie offrant à la Vierge sa couronne avec cette inscription : *Regina reginæ patrona;* dans celui de g., elle a figuré l'apôtre saint Philippe, avec l'inscription : *Apostole, Regem tuere.* Ces inscriptions offrent aujourd'hui, après les démentis de l'histoire, un intérêt particulier.

Salle d'attente ou salle à manger
(rez-de-chaussée).

On sort de la chapelle Saint-Saturnin par un corridor qui mène à la vaste salle à colonnes que Louis-Philippe fit construire au-dessous de la galerie d'Henri II, sur l'emplacement occupé par une suite de pièces qui, depuis l'Empire, formaient le logement de la conciergerie. Le roi mit aussi cette salle en communication avec la cour des cuisines au moyen d'un passage souterrain. — Au sortir de cette salle, on gagne la porte Dorée, en laissant à dr. le vieil escalier en limaçon de François Ier (C du plan), dont la porte d'entrée sur la cour Ovale est reproduite p. 479. Après avoir vu la porte Dorée, on passe dans la *cour Ovale*, et l'on rentre dans le château par le pavillon de Saint-Louis.

Vestibule de Saint-Louis
(rez-de-chaussée).

Ce vestibule, aux murs épais et de style ogival, a été restauré et décoré de statues par Louis-Philippe. Au fond est un escalier neuf, construit également par Louis-Philippe, et dont la rampe en bois de chêne brut a été exécutée par M. Poncet. C'est par cet escalier que les visiteurs montent au premier étage pour aller visiter la galerie de François Ier.

Galerie de François Ier.

Cette galerie, construite par François Ier, est située au premier étage du bâtiment qui, formant le fond, et occupant toute la largeur de la cour de la Fontaine, sépare cette cour du jardin de l'Orangerie. Elle fut commencée en 1528, ornée de peintures en 1535 et terminée en 1544. Sa longueur est de 64 mèt. 318 millim., et sa largeur est de 5 mèt. 847 millim. Dans l'origine, elle était percée de fenêtres des deux côtés ; mais, quand Louis XV eut fait construire sur le jardin de l'Orangerie un bâtiment adossé à cette galerie, les fenêtres de ce côté se trouvèrent bouchées. La terrasse qui la précède a été construite par Henri IV.

La décoration de cette galerie est des plus intéressantes ; elle porte à un haut degré le cachet du goût artistique de cette époque de la Renaissance. Le plafond, divisé en autant de grands compartiments qu'il y a de travées, se compose de caissons de formes variées, en noyer, avec des moulures dorées. Un lambris du même bois, dont les panneaux sont ornés de sculptures représentant des armoiries, des trophées, des salamandres et des chiffres de François Ier, règne au pourtour, sur une hauteur de 2 mèt. Les trumeaux placés entre les fenêtres sont décorés de sujets peints, entourés de riches encadrements en stuc d'une ornementation variée, où des figures, soit en bas-relief, soit en ronde bosse, représentent toutes les fictions de la mythologie antique, des Nymphes, des Faunes, des Égypans groupés au milieu de cartouches, de guirlandes, de fruits et d'emblèmes.

Les sujets de peintures ne forment pas une suite, et se composent de scènes tirées de la fable ou d'allégories. La plupart de ces peintures sont de Rosso ; quelques-unes, qui dénotent une main moins habile, n'ont été exécutées peut-être qu'après sa mort. Elles furent même peintes à fresque, soit par lui, soit sur ses dessins, par ses élèves. « On prétend que *le Primatice*, chargé après la mort de Rosso des ornements des médaillons, les a multipliés à l'excès, et leur a donné des formes *ronflantes*, dans le but de nuire aux peintures de son rival. C'est là une opinion évidemment trop ingénieuse ; les peintures, les sculptures des statues, celle des ornements, appartiennent sans arrière-pensée à la décadence de l'école florentine. » Cette ornementation abondante est d'ailleurs tout à fait dans le goût de la Renaissance, Ces sculptures furent exécutées, dit-on, par Paul Ponce et Domenico del Barbiere.

La restauration de cette galerie a été commencée par Louis-Philippe, qui a eu le tort de faire surélever le plafond. Une frise composée d'ornements en relief trop lourds, ajoutée pour motiver cette surélévation, a été supprimée récemment, et remplacée par une décoration peinte. Il reste de la sorte un espace vide fâcheux entre le plafond et les statues et les ornements en relief, qui, de chaque côté de la galerie, montaient dans le principe jusqu'à la corniche. Les panneaux en chêne sculptés ont été réparés et dorés. Une portion considérable a été renouvelée. La restauration des peintures a été commencée par M. Couder. Cette restauration, un moment interrompue, est aujourd'hui terminée.

Voici l'indication des principaux sujets des fresques :

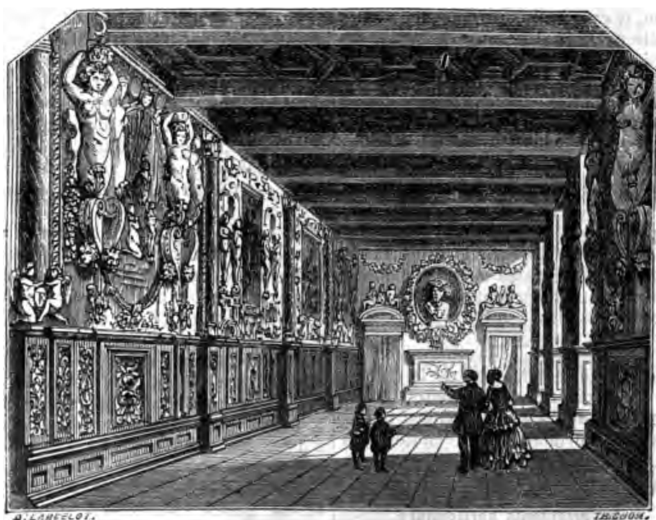
Côté de la cour de la Fontaine, en commençant du côté du vestibule du Fer-à-Cheval :

1° Le premier tableau est une représentation allégorique de la *Protection accordée aux lettres par François Ier* ; le roi ouvre un temple, devant lequel l'Ignorance est personnifiée par des personnages ayant un bandeau sur les yeux ; — 2° L'*Union des corps de l'État autour de François Ier*. Cette fresque ne doit pas être de Rosso, ou bien elle a été restaurée après lui

par une main négligente ; — 3° *Cléobis et Biton traînant le char de leur mère ;* — 4° *Danaé ;* cette figure, dessinée par *le Primatice* et peinte sous sa direction en 1537, par *Badouyn*, supplanta la Diane de *Rosso*, « introduisant ainsi dans la galerie de cet artiste un ouvrage qui en trouble l'uniforme exécution [1]. » Les deux petits médaillons qui l'accompagnent ont été conservés ; — 5° La *Mort d'Adonis ;* — 6° La *Fontaine de Jouvence* ou *l'Arrivée d'Esculape à Rome*. Si cette fresque est des plus médiocres, les deux médaillons qui l'accompagnent sont jolis ; — 7° Le *Combat des Lapithes et des Centaures*.

Au côté opposé, en retour, on voit :

1° *Vénus grondant l'Amour pour avoir abandonné Psyché*. Au-dessous on remarquera un petit tableau curieux, représentant l'ancienne disposition de la *Cour de la Fontaine* [1] telle qu'elle était du temps de François Ier ; — 2° L'*Éducation d'Achille*. Dans la restauration de cette composition, M. Couder a laissé prédominer les tons violacés, qui se remarquent



Galerie de François Ier.

1. Henri II, n'étant encore que Dauphin, avait obtenu que Rosso peignît dans un panneau Diane de Poitiers, sous la figure de la nymphe de Belle-Eau. La duchesse d'Étampes, qui régnait encore, ayant ordonné à Rosso de ne pas achever cette peinture, chargea le Primatice de peindre à la place une Danaé. Rosso acheva sa copie et exhala son mécontentement dans l'inscription mise au-dessous. Cette copie, qui appartient à M. le comte de Laborde, doit, suivant M. Champollion-Figeac, à qui nous empruntons ces détails, revenir au palais de Fontainebleau.

1. Dans ce petit tableau peint à fresque et représentant l'ancienne vue de cette galerie, il y avait dans le milieu de la façade trois croisées très-rapprochées sur la cour de la Fontaine. Elles correspondaient à un cabinet en avant-corps sur l'autre façade de la galerie, du côté du jardin de l'Orangerie. C'est dans cette pièce que François Ier conservait ses bijoux, ses camées, ses médailles et objets

aussi dans plusieurs de ses restaurations; — 3° Un *Naufrage*, qui a été beaucoup admiré; — 4° *Ruine de la ville de Troie* et la *Piété filiale d'Énée*; — 5° Un *Triomphe* (un éléphant richement caparaçonné); — 6° L'*Appareil d'un sacrifice*. Au-dessous de ce tableau une petite fresque représentant une *Ronde de Nymphes*, d'un dessin gracieux et élégant, semble être d'une autre main que celle à laquelle sont dues les peintures monumentales de la galerie. Nous l'avons vue, il y a peu d'années, presque complétement effacée avant la restauration de M. Couder.

En terminant la description de cette galerie, rappelons une observation transmise par l'architecte Ducerceau, savoir : que les édifices construits par François Ier le furent avec une telle précipitation, que 50 ans après ils avaient besoin d'être réparés.

Au-dessous de la galerie de François Ier étaient les bains de François Ier, que le Primatice avait décorés de fresques.

Ici, à cette extrémité de la galerie de François Ier, les visiteurs se retrouvent, après avoir parcouru toutes les salles principales du château, à leur point de départ, dans le vestibule du Fer-à-Cheval.

Appartements particuliers.

Il reste encore, en dehors des appartements que nous venons de parcourir, des appartements particuliers, que l'on ne visite qu'avec une permission spéciale, et qui n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt. Ces appartements sont : 1° Ceux de l'aile Louis XV, au premier étage, qui était habité, sous Louis-Philippe, par le duc de Nemours. On y voit deux jolis tableaux d'Hilaire; des vues de ruines par Robert; un paysage par M. Cabat; un grand tableau par M. Philippe Rousseau, représentant un aigle fondant sur des canards, etc.; 2° des appartements situés au rez-de-chaussée, et ayant vue sur le jardin de l'Orangerie, et particulièrement ceux qui occupent l'emplacement de l'ancienne *galerie des Cerfs*, que l'on restaure aujourd'hui dans son état primitif. C'est là que devront être placées l'épée et la cotte de mailles de Monaldeschi, près de la fenêtre où il *fut tué par ordre de Christine, le* 10 *novembre* 1657.

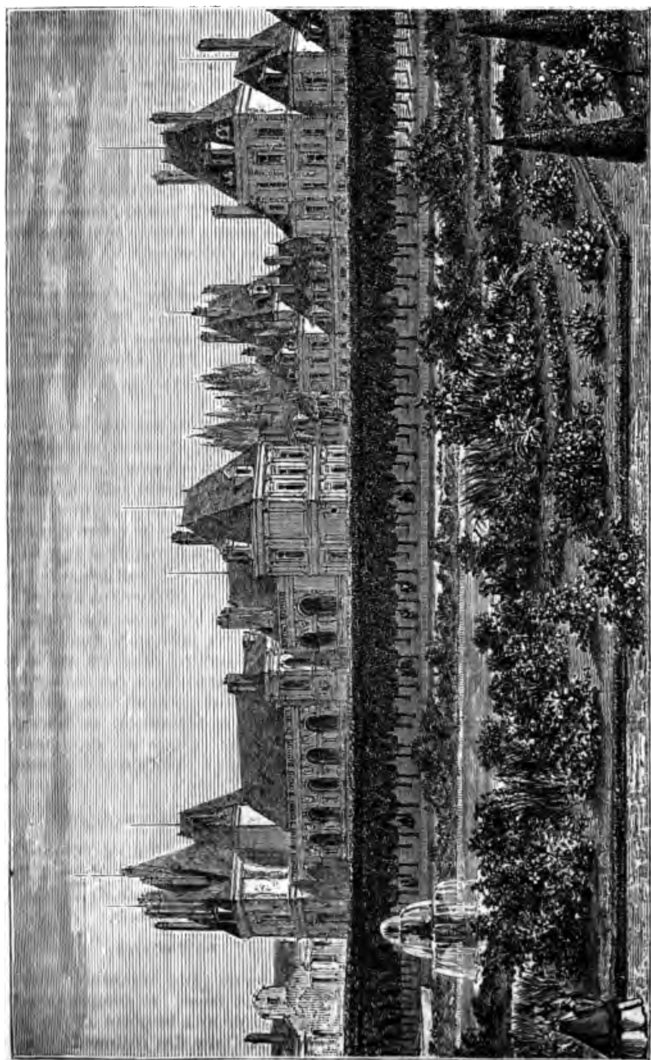
La *cour des Offices* ou *d'Henri IV*, avec les bâtiments qui l'entourent, forme une annexe importante du château, comme on peut le voir sur le *Plan d'ensemble* (*V.* p. 476).

Le *pavillon de Sully*, aujourd'hui isolé du château, se trouve à l'angle du Parterre (*V.* p. 500), près de la grille du parc qui s'ouvre sur la grande avenue conduisant à la porte d'Avon. Cet édifice paraît avoir été bâti primitivement par François Ier. C'était le logement du grand maître et du grand chambellan. C'est là qu'habitait Sully, qui, à ses autres titres, joignait celui de surintendant des bâtiments de la couronne. Il est aujourd'hui occupé par le prince Murat.

Anciens Jardins.

Dans l'origine, les rois, pour qui le château de Fontainebleau était une simple maison de chasse, ne durent avoir d'autre jardin que la forêt qui l'entourait. Puis les constructions, s'étendant, mais se fortifiant et s'entourant de fossés, durent seulement contenir une cour ou préau. Sous

précieux ou curieux, dans ces meubles en ébène, aux délicates arabesques et aux nombreux tiroirs, désignés sous le nom de *cabinets*. C'est là que, selon le récit de Benvenuto Cellini (dans son *Traité de l'Orfévrerie*), François Ier, en 1541, fit appeler un soir, après vêpres, l'artiste florentin, et lui montra plusieurs grands camées antiques et un merveilleux travail en filigrane, l'interrogeant sur les procédés de fabrication, dont il se montrait curieux. Cette petite pièce, richement décorée, a été détruite sous Louis XV.



Le château vu du Parterre.

aussi dans plusieurs de ses restaurations; — 3° Un *Naufrage*, qui a été beaucoup admiré; — 4° *Ruine de la ville de Troie* et la *Piété filiale d'Énée;* — 5° Un *Triomphe* (un éléphant richement caparaçonné); — 6° L'*Appareil d'un sacrifice*. Au-dessous de ce tableau une petite fresque représentant une *Ronde de Nymphes*, d'un dessin gracieux et élégant, semble être d'une autre main que celle à laquelle sont dues les peintures monumentales de la galerie. Nous l'avons vue, il y a peu d'années, presque complétement effacée avant la restauration de M. Couder.

En terminant la description de cette galerie, rappelons une observation transmise par l'architecte Ducerceau, savoir : que les édifices construits par François Ier le furent avec une telle précipitation, que 50 ans après ils avaient besoin d'être réparés.

Au-dessous de la galerie de François Ier étaient les bains de François Ier, que le Primatice avait décorés de fresques.

Ici, à cette extrémité de la galerie de François Ier, les visiteurs se retrouvent, après avoir parcouru toutes les salles principales du château, à leur point de départ, dans le vestibule du Fer-à-Cheval.

Appartements particuliers.

Il reste encore, en dehors des appartements que nous venons de parcourir, des appartements particuliers, que l'on ne visite qu'avec une permission spéciale, et qui n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt. Ces appartements sont : 1° Ceux de l'aile Louis XV, au premier étage, qui était habité, sous Louis-Philippe, par le duc de Nemours. On y voit deux jolis tableaux d'Hilaire; des vues de ruines par Robert; un paysage par M. Cabat; un grand tableau par M. Philippe Rousseau, représentant un aigle fondant sur des canards, etc.; 2° des appartements situés au rez-de-chaussée, et ayant vue sur le jardin de l'Orangerie, et particulièrement ceux qui occupent l'emplacement de l'ancienne *galerie des Cerfs*, que l'on restaure aujourd'hui dans son état primitif. C'est là que devront être placées l'épée et la cotte de mailles de Monaldeschi, près de la fenêtre où il *fut tué par ordre de Christine, le* 10 *novembre* 1657.

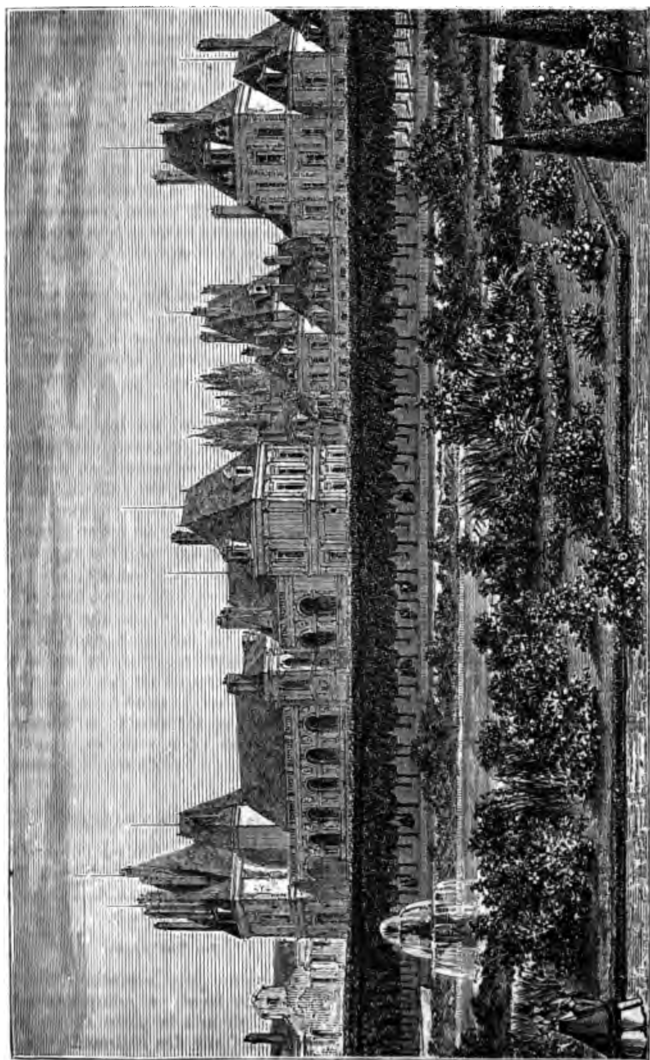
La *cour des Offices* ou *d'Henri IV*, avec les bâtiments qui l'entourent, forme une annexe importante du château, comme on peut le voir sur le *Plan d'ensemble* (*V.* p. 476).

Le *pavillon de Sully*, aujourd'hui isolé du château, se trouve à l'angle du Parterre (*V.* p. 500), près de la grille du parc qui s'ouvre sur la grande avenue conduisant à la porte d'Avon. Cet édifice paraît avoir été bâti primitivement par François Ier. C'était le logement du grand maître et du grand chambellan. C'est là qu'habitait Sully, qui, à ses autres titres, joignait celui de surintendant des bâtiments de la couronne. Il est aujourd'hui occupé par le prince Murat.

Anciens Jardins.

Dans l'origine, les rois, pour qui le château de Fontainebleau était une simple maison de chasse, ne durent avoir d'autre jardin que la forêt qui l'entourait. Puis les constructions, s'étendant, mais se fortifiant et s'entourant de fossés, durent seulement contenir une cour ou préau. Sous

précieux ou curieux, dans ces meubles en ébène, aux délicates arabesques et aux nombreux tiroirs, désignés sous le nom de *cabinets*. C'est là que, selon le récit de Benvenuto Cellini (dans son *Traité de l'Orfévrerie*), François Ier, en 1541, fit appeler un soir, après vêpres, l'artiste florentin, et lui montra plusieurs grands camées antiques et un merveilleux travail en filigrane, l'interrogeant sur les procédés de fabrication, dont il se montrait curieux. Cette petite pièce, richement decorée, a été détruite sous Louis XV.



Le château vu du Parterre.

François Ier, quand la forteresse féodale se transforma en palais de plaisance, les jardins devinrent un complément nécessaire de ces terrasses qui s'élevaient, de ces galeries qui surgissaient du sol et dans lesquelles, à la place des étroites meurtrières des anciens châteaux forts, de larges fenêtres étaient ouvertes, pour procurer aux nobles habitants l'agrément de la vue sur de riantes perspectives. L'arrangement de ces anciens jardins, comme Castellan en a justement fait la remarque, ressemblait beaucoup à celui dont Pline le Jeune nous a laissé la description. C'étaient des bosquets d'ifs, de cyprès et d'arbres taillés, des berceaux, de petits parterres à figures régulières, de petites allées à bordures de buis, avec des statues, des viviers, des volières.... puis des vignes et des vergers. La France dut emprunter alors à l'Italie la disposition des jardins de ses villas, comme elle lui empruntait son architecture et sa peinture; et, dans ces jardins, composés par des architectes, la verdure et les arbres n'étaient pour ainsi dire que l'accessoire. On consultera avec intérêt, à cet égard, un dialogue de notre Bernard Palissy, où il fait la description d'un *jardin délectable* selon ses idées; et l'ouvrage de Ducerceau contenant les plans des jardins de Fontainebleau (*Des plus excellents bastiments de France, par J. Audrouet Ducerceau*, 2 vol. in-4, 1576). Le plus grand charme des jardins de Fontainebleau consistait dans l'abondance des eaux qu'on y avait rassemblées de toutes parts. Pour les contenir, on construisit alors une énorme chaussée aboutissant à la *porte Dorée*, et fermant l'*étang*, dont le trop-plein s'échappait par des conduits ménagés dans un parterre.

Ce premier jardin subit sous Henri IV des changements importants. Sous François Ier, on l'appelait le *jardin du Roi;* il prit ensuite la dénomination de *jardin du Tibre.*

Louis XIV, à son tour, bouleversa le parterre d'Henri IV, puis, comblant les canaux, fit disparaître les ouvrages hydrauliques de Francini, et Le Nôtre fut chargé de donner au jardin une nouvelle disposition. C'est à peu près celle qu'il a encore aujourd'hui. Le Nôtre fit en effet élever autour du parterre la terrasse qui le domine d'une manière si agréable pour les promeneurs. Le bassin creusé au milieu des quatre carrés reçut au centre un rocher factice, qui n'a été détruit qu'en 1817.

Le *grand canal*, creusé par Henri IV, servit plusieurs fois à des fêtes nautiques durant la jeunesse de Louis XIV. Fontainebleau était alors le théâtre des plaisirs d'une cour jeune et galante.

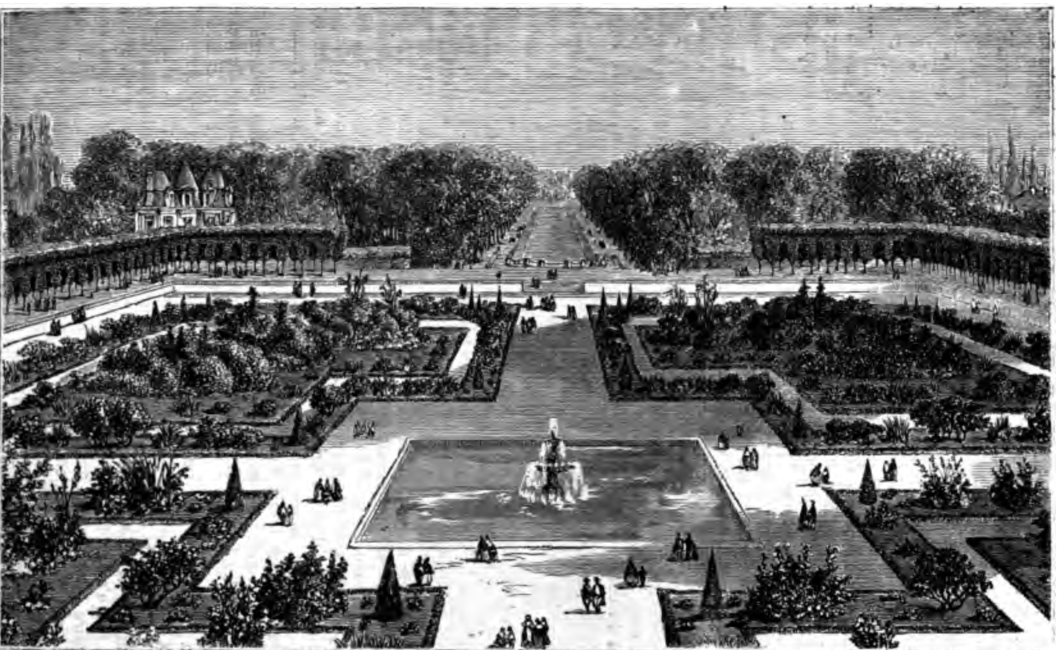
A voir aujourd'hui les jardins de Fontainebleau, si verdoyants et si luxuriants, on a peine à se rappeler qu'ils furent plantés sur un terrain ingrat, sec, stérile, et que, sous Henri IV même, ils se montraient encore obstinément rebelles aux soins et aux efforts de la culture. Un jour le Béarnais, se promenant avec d'Épernon dans les allées du parc, se plaignit à un jardinier, avec sa pétulance ordinaire, que les parterres étaient mal garnis de fleurs. « Sire, répondit celui-ci, je ne puis rien faire venir dans ce terrain-là. — Sèmes-y des Gascons, dit le roi en riant et en regardant d'Épernon; ils poussent partout. »

JARDINS DU CHATEAU.

Ils sont aujourd'hui au nombre de trois : le *Parterre*, le *jardin du Roi*, anciennement le *jardin de l'Orangerie*, et le *jardin Anglais.*

Le Parterre.

On nomme ainsi le jardin borné, au N., par la façade si compliquée du château (depuis la porte Dorée jusqu'à l'extrémité des bâtiments des Offices); à l'O., par l'allée de Maintenon, qui longe l'étang; à l'E., par les



Le Parterre.

grilles et la terrasse qui le séparent du parc; au S., par une pièce d'eau en fer à cheval, nommée le *Bréau* (entourant un bassin rond, dit *du Tibre*) et au delà de laquelle la vue s'étend sur la forêt dans la direction des rochers d'Avon. Le Parterre, qui forme un carré de trois hectares, est le jardin le plus fréquenté du château. L'entrée principale est par la *place d'Armes* et la *cour des Offices* (V. p. 476); on y entre aussi un peu plus loin par une grille ouverte dans l'angle de la *place d'Armes;* par une autre grille donnant dans les rues de Fontainebleau et derrière le pavillon de Sully; par une porte voisine des écuries, du côté du quinconce d'Avon; ou par l'allée de Maintenon, en y arrivant soit par la cour du Cheval-Blanc et la cour de la Fontaine, soit par la grille du côté du mail d'Henri IV.

Le jardin Anglais.

Le jardin Anglais est ouvert au public, et l'on y entre par la cour de la Fontaine. Borné par l'*aile neuve* du château, par le boulevard qui va à la barrière de l'Obélisque, par la route qui de l'Obélisque va à Moret et par l'allée de Maintenon, il occupe l'emplacement de divers bâtiments et de divers petits jardins qui ont successivement disparu. Là était le *jardin des Pins*, planté par François Ier, qui avait acquis tout ce terrain des religieux Mathurins. Le Nôtre métamorphosa ces jardins sous Louis XIV, y amena des eaux courantes; mais il paraît que ce jardin fut bientôt laissé à l'abandon.

La *fontaine Bleau*, qui passe aux yeux de quelques historiens pour avoir donné son nom au palais, occupait à peu près le centre de ce jardin, jusqu'au moment où Henri IV fit détruire les constructions en maçonnerie qui la recouvraient et qui dataient de François Ier, pour les remplacer par une charmille. Depuis elle a été perdue. Dans le plan donné par l'abbé Guilbert, en 1731, on voit, à l'extrémité de l'allée qui longe l'étang, un bassin rond désigné sous le nom de fontaine Bleau.

Les broussailles avaient envahi ce jardin abandonné, quand Napoléon le fit dessiner par l'architecte Heurtaut. Commencé en 1809, il fut terminé en 1812. Il fut planté d'arbres variés, de platanes, de sycomores, de saphoras, de catalpas, de tulipiers..... Le cyprès de la Louisiane s'y est multiplié, et les renflements ligneux de ses racines percent en beaucoup d'endroits les tapis de gazon.

L'Étang.

Louis XV fit construire, à l'extrémité de l'étang et du côté de l'allée de Maintenon, un bâtiment pour les écuries appelé le *Carrousel;* un autre bâtiment, le *Manége*, fut élevé en 1807 pour l'École militaire, alors logée dans le palais.

L'*Étang* borne d'un côté le jardin Anglais, et une magnifique allée de vieux arbres forme sur ses bords une agréable promenade. « Cette belle pièce d'eau (de 4 hect.), qui n'était qu'un cloaque, dit M. Jamin, quand François Ier l'acquit des religieux Trinitaires, dits Mathurins, fut, par les ordres de ce prince, creusée et renfermée presque entièrement dans un cadre de gresserie. » Au milieu, Henri IV fit élever un pavillon. Ce pavillon, construit dans sa forme actuelle sous Napoléon, a été restauré sous Louis-Philippe.

Les carpes. Cet étang, entouré de gazon, d'arbres, de saules pleureurs qui y baignent leurs longs rameaux pendants, forme, avec les bâtiments du palais qui le bornent du côté de la cour de la Fontaine, la plus charmante perspective. Il offre encore un autre attrait à la curiosité des visiteurs étrangers, qui ne manquent pas de se réunir sur le terre-plein de la cour de la Fontaine, pour y voir les ébats gloutons d'un nombre prodigieux de carpes dévorant les morceaux de pain qu'on leur

iennent parfois leur disputer les cy- ;nes. Ce passe-temps enfantin captive ·uelquefois trop longtemps des tou- istes, qui devraient mieux employer e temps très-court qu'ils peuvent ›asser à Fontainebleau, et il a donné ieu à une petite industrie, celle des ›ourvoyeuses des carpes, qui vendent ux amateurs les morceaux de pain tout aillés. « Cette pièce d'eau ayant été nise entièrement à sec en 1815, dit Champollion-Figeac, lors de l'occupation par les puissances étrangères, les poissons furent tous enlevés et pillés par les Cosaques : il n'y a donc pas de carpes plus anciennes que cette date. » Elle a été mise de nouveau à sec à la fin de l'année 1866, et 2000 carpes, mesurant de 18 à 30 cent., ont été vendues ; 1250 des plus grosses et beaucoup de petites, qu'on voulait conserver, ont été transportées dans


Jardin de Diane.

e bassin du milieu du parterre, jus- u'à ce que l'étang fût de nouveau empli d'eau.

Jardin de l'Orangerie ou jardin de Diane.

(D. Plan d'ensemble.)

Ce jardin réservé est enfermé e
es bâtiments du palais, et ...
levé qui en inte
e la ville. On y
u vieux château

din des Buis sous François Ier. Une volière, construite par Henri IV, fut remplacée sous Louis XIII par une orangerie qui lui fit donner le nom qu'il a conservé jusqu'ici. Cette orangerie, qui fermait le jardin du côté la ville, a été incendiée deux fois,
...es en ont disparu lors de
... du jardin en 1834.
...*euils*, également
dans le pro-
... au fond de la

cour du Cheval-Blanc ; elle formait sur ce jardin un retour d'équerre avec l'orangerie. On a désigné aussi ce jardin sous le nom de *jardin de Diane*, à cause de la statue en bronze de cette déesse, élevée au-dessus d'une fontaine ornée de têtes de cerf en bronze, d'où l'eau s'échappe et tombe dans un bassin de marbre blanc. Cette fontaine fut construite sous l'Empire. Henri IV avait déjà fait construire le bassin en marbre blanc.

On voit dans ce jardin un reste remarquable et original d'architecture de la Renaissance : deux cariatides égyptiennes supportant un fronton décoré de trois groupes d'enfants. Celui qui est au sommet du fronton soulève un casque, les deux autres tiennent un F entre leurs bras. Dans le tympan est sculptée une salamandre, au-dessous de laquelle on lit cette inscription : FRANC. I. FRANC. REX.

L'étendue de ce jardin a été considérablement augmentée par les acquisitions de Louis-Philippe. Un mur élevé le masquait entièrement du côté de la ville. Quelques ouvertures garnies de grilles, placées sous le règne actuel, sans permettre à la vue de s'étendre dans ce jardin perdu et peu fréquenté, ont contribué à l'embellissement de la place Napoléon III.

Le Parc.

D'une superficie de 84 hect., le parc s'étend à l'E. du Parterre et de Fontainebleau ; le *canal* que fit creuser Henri IV, et qui a près de 1200 mèt. de longueur sur 39 de largeur, le divise. Il est borné, au N., par les murs de la longue *treille du Roi;* au S., par les bois d'Avon, et à son extrémité, par les champs et les jardins maraîchers de Changis et d'Avon. On y descend du Parterre par deux rampes que ferment des grilles entre lesquelles est construit un château d'eau nommé *les Cascades*.

L'aspect solitaire et mélancolique de ce parc, les grands arbres qui mirent leurs puissantes ramures dans les eaux calmes du canal, s'harmonisent on ne peut mieux avec l'ensemble du château.

Bassompierre raconte qu'il gagna un pari de 1000 écus à Henri IV, qui avait prétendu que le canal qu'il venait de créer serait plein en deux jours. Huit jours ne suffirent pas à le remplir.

Une magnifique avenue, bordée d'ormes, plantés il y a 200 ans, traverse le parc dans sa longueur, parallèlement à celle des bords du canal, et conduit à Changis et à Avon.

La fameuse *treille du roi* produit, dit-on, année commune, 3 à 4000 kil. d'excellent chasselas.

A dr., et au commencement du parc en venant du Parterre, sont de vastes bâtiments connus sous le nom de *grandes écuries*, construits à la place où François Ier avait établi sa *héronnière*. Les grandes écuries peuvent contenir plus de 300 chevaux.

FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

Les personnes qui se proposent de consacrer un certain temps à parcourir à pied la forêt feront bien d'en étudier sur une *carte* la topographie, et d'y chercher les directions des promenades qu'elles veulent entreprendre. Il est important d'apprendre à s'orienter facilement sur la carte, afin de ne pas s'égarer et de ne pas perdre un temps précieux.

Ce n'est qu'en parcourant à pied la forêt qu'on peut en apprécier toutes les beautés pittoresques. Aussi avons-nous particulièrement développé les *promenades à pied*, et principalement les belles promenades qui sont dans le voisinage de la ville.

Les longues excursions devront se faire de préférence en voiture (*V.* p. 539). Un cocher, connaissant bien la forêt, s'arrêtera aux sites les plus pittoresques et les indiquera aux touristes, qui descendront de voiture pour aller les visiter à pied. De peur de s'égarer, si l'on doit s'éloigner à une certaine distance, il sera bon d'avoir deux sifflets, dont l'un sera confié au cocher, afin qu'il réponde à l'appel et qu'on puisse se diriger sûrement vers lui.

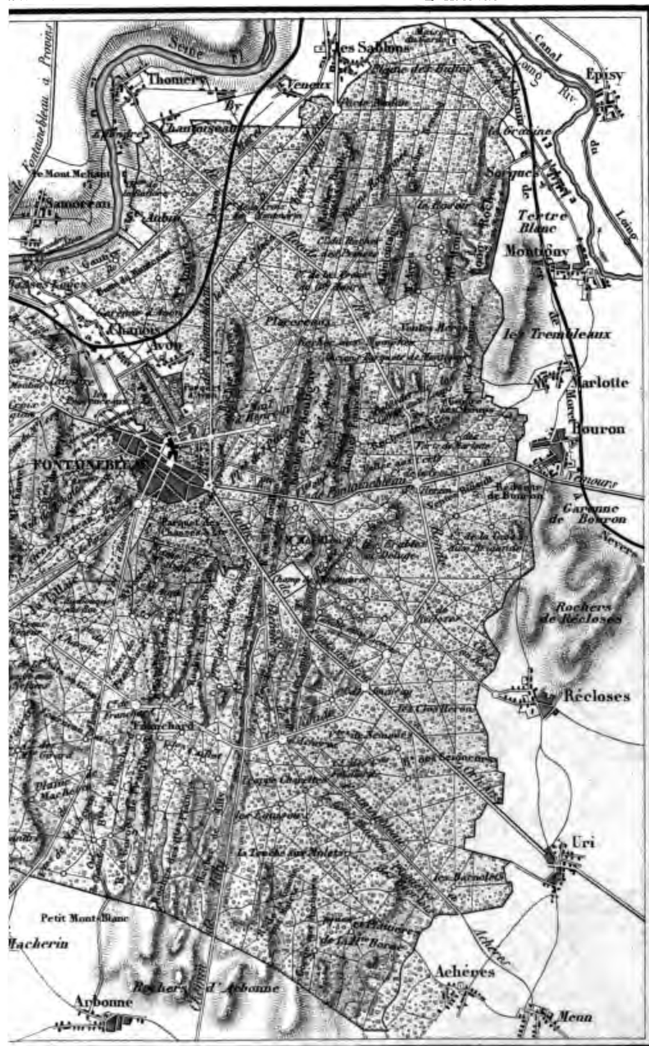
ENDROITS DE LA FORÊT OU L'ON TROUVE DES RAFRAÎCHISSEMENTS. — Le seul endroit où l'on puisse déjeuner et dîner

Itinéraire de la France par AD. JOANNE.



Dressé par A. H. Dufour — Impie de Bulle Rue Git-le-Cœur 4

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Gravé: la Topographie par Sengteller, la Lettre par P. Rousset.

4000 5000 6000 7000



dans la forêt est le *restaurant de Franchard* (p. 521). — En dehors de la forêt et à deux extrémités opposées, on peut aussi dîner aux auberges de *Barbison* (*V.* p 540) et de *Marlotte* (p. 536). — On trouve des rafraîchissements sur certains points de la forêt : à la *Pierre du 5 mai* (*V.* p. 513); à la *Fontaine Dorly* (p. 515); aux *Fontaines Sanguinède* et au *Mont Chauvet*; à la *caverne des gorges d'Apremont* (p. 524).

SIGNES INDICATEURS A CONSULTER DANS LA FORÊT. — *Marques rouges.* — De petits carrés rouges, placés par l'administration, sur les arbres ou les poteaux, dans les carrefours ou aux croisements de chemins, font face à la direction de Fontainebleau.

Poteaux. — De nombreux poteaux portent trois indications diverses. Premièrement, en tête, le nom du carrefour ou du chemin. — Secondement, des flèches indiquant les directions à suivre pour arriver à une autre localité désignée par le nom placé au-dessus de la flèche. — Troisièmement, les *flèches rouges* indiquant des directions vers Fontainebleau.

Marques bleues. — Ces marques sont spéciales aux tracés de promenades conçus et exécutés par M. Denecourt (p. 506). Elles deviennent pour les touristes un guide attentif et point importun, toujours présent aux endroits où ils pourraient être incertains sur la direction à suivre : elles leur permettent d'accomplir seuls et avec sécurité des excursions étendues à travers les plus beaux sites de la forêt. — Les lettres désignent des particularités intéressantes. — Outre ses marques bleues, M. Denecourt emploie aussi, mais rarement, de petites *étoiles rouges* aux points d'entre-croisement de plusieurs de ses promenades.

La forêt de Fontainebleau, dont la contenance est de 16 900 hect. et le pourtour de 80 kil., n'a pas moins de 20 000 kil de routes et de sentiers. Les rochers y occupent un espace qu'on évalue à 4000 hect. ; ils forment de longues chaînes, ou collines, qui s'élèvent souvent, ainsi que les plateaux de cette contrée, jusqu'à 100 mèt. [1] au-dessus du niveau de la Seine, et marchent parallèlement entre elles, presque en ligne droite, de l'E. à l'O. Si l'on traverse la forêt du S. au N., on a huit ou dix de ces chaînes à franchir ; quelquefois elles se rapprochent l'une de l'autre, et forment alors des gorges étroites e allongées. Le sable et le grès de ces collines constituent une assise très-puissante, atteignant, mais rarement à la vérité , jusqu'à 35 mèt. On remarque, à la partie supérieure, des bancs de 6 à 7 mèt. d'épaisseur, traversés très-irrégulièrement de nombreuses fissures, d'un grès généralement dur, et d'un grain si fin qu'il prend souvent l'aspect lustré : ce sont les plateaux élevés de la forêt. Leur surface ondulée n'est recouverte, dans de certains endroits, que d'un peu de terre végétale aride et improductive. C'est ce banc, connu sous le nom de banc Royal, qui est exploité de préférence pour le pavage ; il est dépourvu de fossiles. Au-dessous, on trouve une masse considérable de sable, quelquefois d'un blanc éclatant, plus ordinairement coupé de lits nombreux d'un sable jauni ou rougi par l'hydrate de fer, et renfermant de nombreuses masses irrégulières d'un grès plus tendre. Ce sable et le grès qu'il recouvre ont évidemment une origine commune, et ne diffèrent entre eux que par l'état solide ou mobile de leurs parties constituantes. Le grès n'est rien autre chose qu'un sable solidifié par un ciment siliceux. Ce mode de formation peut servir à expliquer les formes irrégulières que le grès affecte, et entre autres, ses cavités remplies d'un sable pulvérulent.

La formation sableuse n'est complète, dit M. de Senarmont, que dans les parties où elle est protégée par des lambeaux de calcaire lacustre supérieur qui la recouvrent. Partout ailleurs elle est dénudée profondément. Dans son ensemble, la forêt de Fontainebleau présente une ligne de faîte qui passerait à peu près par les carrefours des *Grands-Feuillards*, de *Franchard*, du *Grand-Veneur*, de

1. On appelle *platières* les plateaux couverts de grès, en massifs plus ou moins étendus, ou en blocs plus ou moins divisés.

Belle-Croix et de la *Table du Grand-Maître*.

On rencontre fréquemment des rochers mamelonnés à leur surface et offrant les traces d'une cristallisation plus ou moins régulière, imitant les mailles d'un filet. C'est un phénomène de désagrégation purement superficiel qui s'opère sous l'action des influences atmosphériques. Mais le phénomène qui a le plus attiré l'attention des curieux est celui des *cristaux de grès* ayant les formes polyédriques du carbonate de chaux. Cette métamorphose a été produite par la présence du carbonate de chaux dans le ciment qui a agglutiné les sables quartzeux. Tous les musées de l'Europe et les cabinets des amateurs possèdent des échantilons de ce grès nommé pseudomorphique, qu'on trouvait autrefois en abondance à l'extrémité du rocher de Saint-Germain.

Les huit ou dix chaînes qui traversent la forêt semblent être des lambeaux d'une ancienne assise de sable et de grès qui s'étendait sur toute la contrée, et qui aurait été en grande partie détruite par des cataclysmes postérieurs à leur formation. Les vallées qui les séparent auraient été formées par érosion et creusées par des courants sous-marins d'une grande puissance. Les roches horizontales formant le plateau d'une colline se continuent au même niveau sur le plateau des collines voisines; et, aux bords de chaque plateau, les immenses tables de grès, privées d'appui par l'entraînement dans des parties basses des sables sur lesquels elles reposaient, se sont brisées, affaissées par leur poids, et leurs débris ont produit, en glissant sur les flancs des collines et en s'entassant les uns sur les autres, ce chaos sauvage et pittoresque qui donne à la forêt de Fontainebleau un caractère si particulier.

Exploitation des grès. Les rochers isolés et disséminés sur le sol ne sont pas, comme on pourrait le croire d'abord, ceux qu'exploitent les carriers: ils ont acquis une trop grande dureté. Les masses recouvertes de terre ou de sable sont plus faciles à exploiter. Les carriers désignent les diverses qualités de grès par les noms bizarres de *pif*, *paf* ou *pouf*. Le premier, nommé aussi *grisar*, est trop dur; le second est celui qui sert pour le pavage; le troisième, mal agrégé, se réduit en sable sous les coups de masse.

« La quantité de pavés que l'on enlevait de la forêt avant 1848 s'élevait à environ 4 millions, dont le poids excédait 100 millions de kilog. Cette lourde marchandise ne produit à l'État qu'un droit minime qu'absorbe et au delà l'entretien des routes, facilement dégradées par les voitures de transport. Les sables blancs sont exploités par les verreries et les manufactures de glaces. On en expédie même pour l'Angleterre des chargements assez considérables. Ces exploitations occupent et font vivre près d'un millier de ménages à Fontainebleau et dans les communes limitrophes de la forêt. » (DENECOURT.)

Les espèces principales de la forêt sont le chêne, le hêtre, le charme et le bouleau. Le chêne, qui est l'arbre le plus commun, atteint dans certains endroits une hauteur considérable; on en rencontre qui ont jusqu'à 7 mèt. de circonférence. Quelques-uns de ces vieux arbres ont acquis une grande célébrité; « on ne les aborde qu'avec ce sentiment de vénération que l'homme, rapide passager de la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont supporté le poids et résisté à l'action des siècles. » Du reste, comme cela arrive souvent, la renommée n'appartient pas toujours aux plus dignes; et, sans les recherches et les nomenclatures de M. Denecourt, une foule d'arbres magnifiques, que les touristes vont aujourd'hui admirer, seraient restés inconnus.

Amant passionné de la forêt, le *sylvain* (tel est le surnom donné à



La forêt de Fontainebleau, vue prise au Gros-Fouteau.

M. Denecourt) a consacré sa vie et sa fortune à l'étudier dans toute ses parties, puis à en décrire les innombrables beautés, les richesses incon[illegible] avant lui, à en faciliter enfin l'e[illegible]tation en y ouvrant des sentiers [illegible] viron 150 kilomètres depuis 1844) en y traçant des signes indicate[illegible] qui dirigent le touriste vers les p[illegible] les plus dignes de sa visite.

A force d'explorer la forêt et ses roches, il n'est pas de grotte, de fissure naturelle qu'il n'ait découverte et où il n'ait cherché à pénétrer, à la manière d'un renard qui se glisse dans sa tanière. Ce genre de curiosités souterraines devint pour lui l'objet d'entreprises dispendieuses et hardies. C'est ainsi qu'il créa les passages des *Cinq Caveaux* et des *Montussiennes*, les grottes du *Serment* et du *Parjure*, etc., et plusieurs *fontaines* dont il sera parlé dans l'itinéraire de la forêt. Enfin, il éleva au milieu du bois, à l'extrémité du rocher *Cassepot*, très-peu visité jusque-là, une tour surmontée d'un belvédère, d'où l'on découvre plus de 60 lieues d'horizon. Cette création importante seule lui a coûté 3 500 fr. On lui a donné le nom de *Fort l'Empereur*, et l'administration a fait construire une belle route de calèches, par laquelle de nombreux voyageurs se rendent chaque jour à ce belvédère, devenu une des principales curiosités de [illegible] forêt. Quoique bientôt octogénaire, [illegible] a, depuis deux ans encore, créé, avec une ardeur qui ne se ralentit pas, de nouvelles promenades dans les gorges de Franchard et d'Apremont, dans le rocher de Saint-Germain, le mont Ussy, le rocher Bouligny, le long Rocher, etc.

Cette révélation de la forêt aux mille curieux qui accourent de Pa[illegible] à Fontainebleau a déplu d'abord aux artistes, qu'elle troublait dans leurs oasis jusque-là solitaires, où ils campaient comme des bohémiens. Mais cette impression s'est effacée ; et le bon Sylvain est l'objet de la sympathie de ceux [illegible] que c'est grâce à [illegible] nt aujourd'hui si [illegible] ir les plus beau[illegible] tés. Aimer sa forêt est un ti[illegible] sant pour être bien accueilli [illegible] et sa complaisance pour y [illegible] es amateurs qui en sont di[illegible] inépuisable. Ce dévouement [illegible] ues années, cette libéralité [illegible] lui au public qui en profite [illegible] our, et dont une grande par[illegible] re ce qu'il lui doit, ne sau[illegible] re laissés dans l'oubli. A qui [illegible] ulé avec tant de constance et [illegible] téressement pour tous, cha[illegible] apporter son offrande recon[illegible] e; et les amis de M. Denecourt [illegible] t eu raison d'obtenir de lui qu'un [illegible] gistre fût ouvert à son domicile pour que les touristes pussent y inscrire leur souscription et s'associer ainsi à des dépenses d'agrément public, dont il a accepté le fardeau avec une trop complète abnégation.

Dans le principe, on ne signalait guère à l'attention que cinq ou six des vieux arbres de la forêt de Fontainebleau : le *Bouquet du roi*, qui a péri dans ces dernières années, le *Clovis*, l'*Henri IV* et le *Sully*, la *Reine Blanche*, arbre du Bas-Bréau, incendié pendant l'hiver de 1856 par des imprudents qui firent du feu dans sa [illegible] ; le *Charlemagne* et le *Chêne* [illegible]

Les [illegible] us vieilles futaies sont, dans [illegible] age de la route de Fontaine[illegible] Paris, celles du *Bas-Bréau*, [illegible] e de la forêt du côté de *Chail*[illegible] *Gros-Fouteau*, de la *Tillaie du* [illegible], etc. Des futaies non moins re[illegible] bles, des *Érables* et du *Déluge*, [illegible] la route de Nemours, de la [illegible] *Évées*, ont disparu sous le [illegible] Louis-Philippe.

[illegible] nce la plus rare autrefois, [illegible] i a été trop multipliée depuis quelques années, c'est le pin. La culture en a été pratiquée en 1784. Déjà, au milieu [illegible] s., on avait essayé d'introduire la culture du pin maritime, naturalisé dans les landes

de Bordeaux. Le grand hiver de 1709 fit périr les plants. Une nouvelle tentative faite sous Louis XVI ne fut pas plus heureuse. Enfin M. Lemonnier, médecin de Marie-Antoinette, et bon botaniste, pensant que le pin du Nord ou pin sylvestre résisterait mieux aux grandes gelées, fit venir du Nord des plants et des graines, et en peupla le *rocher d'Avon*, où ils réussirent parfaitement. Depuis lors les pins ont envahi successivement les terrains les plus arides, et masqué de leur sombre végétation les collines de rochers restées nues jusque-là, contribuant ainsi à faire disparaître de jour en jour cet aspect de solitude sauvage qu'offraient certaines parties de la forêt, telles que les *gorges d'Apremont*, de *Franchard*, du *Houx*. Les semis de pins ont été surtout propagés sous le règne de Louis-Philippe.

L'étendue des repeuplements en bois résineux dans la forêt de Fontainebleau est aujourd'hui de 5000 hectares sur 16 900. Le pin sylvestre forme la majeure partie de ces repeuplements : c'est l'essence la mieux appropriée à l'état du sol, la plus productive et la plus propre à préparer les terrains sablonneux pour recevoir plus tard de bonnes essences feuillues. Dans quelques cantons, on voit beaucoup de houx et de genévriers, âgés de plusieurs siècles, dont le maigre et triste feuillage pend çà et là dans le voisinage des rochers.

La forêt de Fontainebleau n'était pas jusqu'ici bien aménagée. Elle était exploitée partie en taillis, partie en futaie pleine. On s'occupe maintenant de la repeupler et de préparer pour l'avenir l'exploitation en futaies, plus productive. A cet effet, plusieurs cantons, où ont été faits de nouveaux semis, ont été entièrement enveloppés et fermés de hautes palissades, très-serrées, pour les mettre à l'abri des animaux sauvages. Ces grands espaces clôturés offrent sur certains points des obstacles regrettables à la circulation. Toutefois des *échelles* placées aux extrémités permettent aux piétons de les franchir. Les plus belles futaies, les plus âgées, sont, du reste, un luxe végétal que l'on conserve seulement pour l'agrément pittoresque ; au delà d'une certaine période, les arbres perdent plus qu'ils ne gagnent. Le produit estimatif *moyen* de la forêt de Fontainebleau est évalué entre 350000 et 500 000 francs. Mais ce dernier chiffre est quelquefois de beaucoup dépassé par des coupes extraordinaires.

Dans un de ses derniers ouvrages, M. Denecourt donne une flore choisie de Fontainebleau, et les catalogues des oiseaux et des insectes que l'on y rencontre. Il évalue le nombre des cerfs à 50 environ ; des biches à 70 (ce nombre a beaucoup augmenté depuis) ; des chevreuils à 50, et des daims à 30, dont 26 femelles. Il n'y a plus de sangliers, mais ils étaient nombreux avant l'Empire. Au siècle dernier, on évaluait à 3000 le nombre des cerfs, biches et daims. La *vipère*, dont la piqûre est si redoutable, était très multipliée autrefois ; mais elle devient de plus en plus rare, car des primes ont été accordées pour sa destruction.

Au moyen âge, la forêt était appelée *Forêt de Bière*, nom faussement dérivé d'un chef danois, *Bier Côte de Fer*, qui, après avoir dévasté la Normandie et l'Ile de-France, vint, en 835, planter ses tentes dans la contrée située entre la lisière du bois et Melun, et qui exerça des cruautés inouïes. A l'époque où la forêt fut érigée en domaine royal, elle était plus resserrée dans ses limites qu'aujourd'hui ; François I[er] l'augmenta beaucoup, soit par des acquisitions de terrain, soit par des confiscations opérées sur des particuliers et des nobles. Les noms de plusieurs cantons, tels que ceux du *bois Gautier*, de *Mâcherin*, des *Ventes Bouchard*, *Chapellier*, *Girard*, etc., en sont la preuve. Les noms de plusieurs autres

cantons nous montrent ... furent autrefois habités : ... *Petites-Maisons*, le *carrefour du Puits fondu*, les *Écuries royales*.

La forêt de Fontainebleau a eu aussi sa légende du Chasseur noir, son Robin des Bois, sous le titre du *Grand Veneur*. « On cherche encore, dit Sully, de quelle nature pouvait être ce prestige, vu si souvent et *par tant d'yeux* dans la foret de Fontainebleau. C'était un fantôme, environné d'une meute de chiens, dont on ... tendait les cris et qu'on ... loin, mais qui disparaissait ... approchait. » Henri IV, selon les historiens du temps, entendit un jour des bruits de cor et d'aboiements de chiens, d'abord éloignés, puis tout à coup rapprochés de lui, et un grand homme noir et fort hideux leva la tête et dit : « *M'entendez-vous?* ou : *Qu'attendez-vous?* ou, selon d'autres: *Amendez-vous*, » et il disparut. En 1646 eut lieu, dans la forêt de Fontainebleau, une autre aventure assez peu connue. Mazarin, attaqué par un sanglier, mit bravement l'épée à la main et tua l'animal.

Les promenades dans la forêt de Fontainebleau peuvent être variées à l'infini; nous en décrirons un certain nombre[1].

PROMENADES A PIED.

DANS LE VOISINAGE DE FONTAINEBLEAU.

COTÉ DU SUD.

1. Au rocher d'Avon.

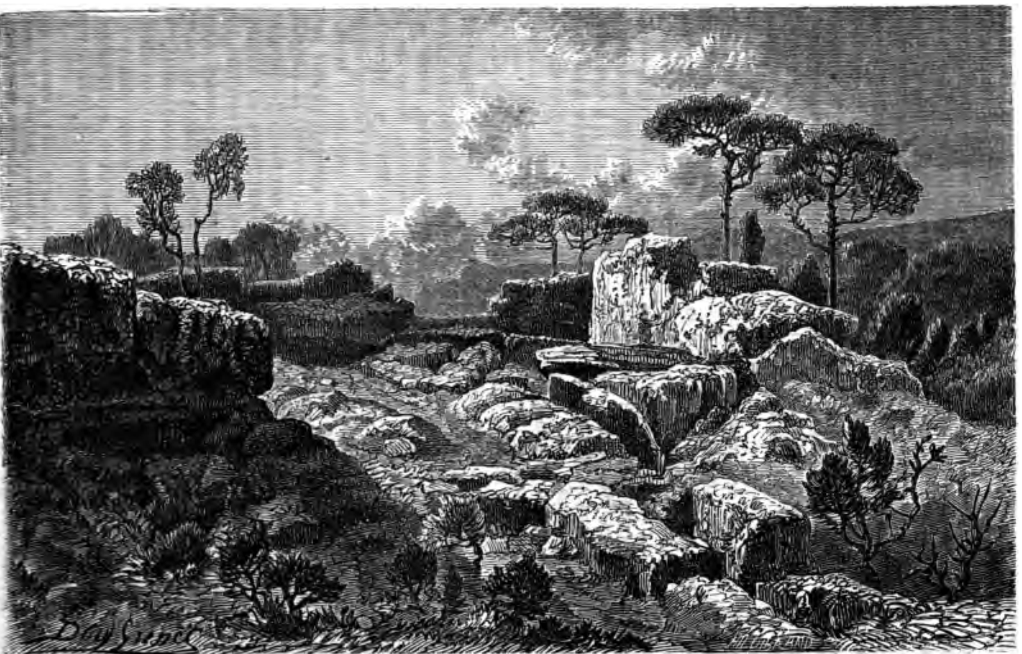
(Promenade de 2 heures.)

Lorsque François Ier et Henri IV élevèrent les façades du bâtiment situé au sud du château, les rochers d'Avon, que la vue rencontrait à l'horizon, étaient tout à fait nus : ils sont cachés aujourd'hui sous une forêt de pins maritimes, dont les têtes, élevées ...-dessus des rochers ... ciel une sil... pittoresque.

... aine des rochers d'Avon, long... 3 kil., sur une largeur d'en... 00 mèt., et située à peu de ... du parc, offre un but de promenade très-intéressant. Les sentiers ... us allons suivre, ouverts par ... ecourt, le pionnier infatigable ... rêt, circulent à travers ses si... plus pittoresques et ses rochers ... remarquables par leurs formes ou par leur entassement.

Pour aller au rocher d'Avon, il faut : partir du château par la grille située à l'extrémité de l'*avenue de* ... *non*, qui longe l'étang des ... (p. 500), traverser la route qui de l'obélisque (p. 500) conduit à Mo... et prendre immédiatement à g. une petite route sous bois, dont l'entrée est indiquée par des flèches bleues; quand on est arrivé à un carrefour de sept routes, prendre, presque en face, mais un peu à g., une route marquée par une flèche, la suivre, traverser un chemin, et un peu plus loin en laisser un autre à dr. Une marque bleue, sur une pierre à g., indique un sentier plus étroit ; on doit suivre ce sentier, traverser plusieurs groupes de grès, descendre un peu, et, après avoir atteint par un détour celui de la *grotte de la Biche Blanche*, descendre dans une petite vallée, passer à travers un nouveau chaos de rochers, au delà duquel on tourne à dr. pour remonter, continuer à suivre le sentier, en négligeant ceux qui s'ouvrent à dr. et à g., enfin croise un chemin (qui descend à g. et ramène au parc par une large avenue que l'on aperçoit d'une esplanade). Plus loin, au pied d'une colline, le sentier se bifurque; on prend à dr. celui de la marque bleue; arrivé vers le haut de la côte, on monte à g., à travers des rochers, pour jouir, du *Belvédère de Louis VII*, d'un point de vue que les arbres masquent tous les jours de plus en plus.

1. Les noms en *italique*, mis entre parenthèses, sont ceux qui se lisent sur les poteaux indicateurs placés par l'administration.



Rocher d'Avon.

On descend ensuite pour rejoindre le sentier, que l'on suit jusqu'à un autre sentier (*Route de Moret*), qu'il faut croiser, et on poursuit son chemin en consultant les marques bleues et en négligeant plusieurs sentiers à g.; arrivé à une route qui descend, à g., dans les excavations d'une carrière de sable, on aperçoit, au delà, se dessinant sur le ciel, au milieu des pins, un énorme bloc de grès surmonté d'un autre bloc d'aspect singulier (on peut aller visiter cette roche ainsi que le chaos qui l'entoure).

On pourrait aussi gravir, en face du point où l'on se trouve, le *mont Louis-Philippe*, couronné d'une belle plate-forme, et pousser encore plus loin sa promenade sur le rocher d'Avon ; mais cette excursion n'offrirait à la fin aucun intérêt, tandis que celle que nous allons indiquer est riche en beaux paysages.

De la route qui domine la sablière, il faut revenir par le sentier que l'on a parcouru, le quitter 70 pas plus loin, pour en prendre un autre à dr., nouvellement ouvert, qui contourne la crête de la sablière, descend en faisant de nombreux plis sur lui-même et aboutit à un sentier dans lequel on tourne à g.; 30 pas plus loin, on doit tourner à dr., vis-à-vis d'un petit bouleau portant une flèche bleue; remonter à travers de belles masses de grès, qui ajoutent au caractère sauvage de cette petite gorge, et traverser le passage des *Portes de fer* (à l'issue, remarquer la singulière porte naturelle, en anse de panier). La montée devient assez rude. On gravit un escalier ; on passe au *rocher de Lamartine;* puis, continuant à monter, on arrive au haut de la colline, d'où l'on jouit d'une belle vue. Une flèche indique la direction à suivre ; on descend deux marches, et, 12 pas plus loin, on découvre, à g., l'entrée de la *Retraite du Pasteur*, et à l'intérieur un banc pour s'y reposer. A peu de distance, on se trouve bientôt au milieu des *Gorgones*, roches aux formes bizarres ; là il faut descendre à travers les grès ; en suivant les marques, jusqu'à un chemin que l'on croise, et s'engager, en faisant des détours, à travers un labyrinthe de rochers et de grottes ; traverser ensuite une étroite vallée et un chemin ; prendre, en face, le sentier qui mène à de magnifiques masses rocheuses ; arrivé à leur base, les contourner par la dr. ; suivre les marques bleues qui invitent à entrer, entre d'énormes rochers, dans l'*antre de Vulcain*; y gravir quelques marches ; quelques pas plus loin en descendre d'autres ; passer à dr. à travers d'autres blocs de grès (marques bleues nombreuses) ; enfin descendre dans une petite vallée clair-semée d'arbres, à l'extrémité de laquelle le sentier aboutit, à dr., à une large avenue droite qui ramène à la grille du Parc.

2. Au mail d'Henri IV [1].

(Promenade à pied de 1 h. et 1/4.)

Pour se rendre au mail d'Henri IV, il faut partir du château (comme dans la promenade précédente), sortir par l'*avenue de Maintenon*, traverser la grande route de Moret et suivre le prolongement de cette avenue jusqu'au pied de la colline qui la termine et que l'on aperçoit devant soi. Quand on a gravi la côte, on peut se reposer sur un des bancs (les personnes qui voudraient éviter de monter cette pente roide pourraient prendre à g. un sentier signalé par des marques bleues, et beaucoup plus long, qui les amènerait au même point).

Traversant le rond-point, au milieu duquel s'élève un cèdre, planté en 1820, on aperçoit au S., sur le rocher Bouligny (*V.* ci-dessous), une partie

1. C'est sans doute dans l'avenue qui est au bas de la colline qu'Henri IV s'exerçait au jeu du mail, alors en usage, consistant à lancer une boule de bois avec un maillet de bois ayant un manche long et pliant.

de rochers nus (par suite d'un incendie). Si, en quittant le banc, on prend, trente pas plus loin, le premier sentier à dr., sentier qui contourne la hauteur (on peut aussi prendre le second, marqué d'une flèche bleue), et si on le suit, en évitant celui qui descend, on atteint, en une minute au plus, un endroit découvert d'où l'on jouit d'un admirable point de vue sur une vaste étendue de forêt, se prolongeant jusqu'à l'horizon. Un banc et une table de gazon ont été disposés à ce belvédère. Il semble que, en vue de cette solitude, on lirait avec une impression plus vive les romans où Cooper décrit si bien les forêts de l'Amérique, cachant dans leurs mystérieuses profondeurs des troupes dangereuses de sauvages indiens. — Au lieu de revenir par le même chemin, on peut descendre par un autre sentier au bas de la côte et regagner, sous bois, la route de Moret. De là on rentre en ville soit par la grille de l'avenue Maintenon, soit, à g., par la place de l'Obélisque.

3. Au rocher Bouligny.

(Promenade à pied de près de 3 h.)

La chaîne allongée du rocher Bouligny est située derrière le mail d'Henri IV (deuxième promenade), dont la sépare une petite vallée. La promenade du rocher Bouligny est des plus intéressantes; on n'y voit pas de vieilles futaies; on y est presque toujours ombragé par des pins; mais ses pentes abruptes et tourmentées, ses mystérieuses profondeurs, couvertes par des forêts de pins, la mousse épaisse qui les tapisse et qui s'illumine de teintes variées sous les accidents de l'ombre et de la lumière, lui donnent un caractère pittoresque tout particulier.

Sortant par la grille de l'avenue de Maintenon, comme dans la première promenade, on traverse le rond-point de la grande route de Moret, pour prendre, à dr. de l'avenue de Maintenon et d'un banc, une route de chasse (route du *Petit Mont-Chauvet*), indiquée par une marque bleue, et on la suit sans se détourner, en traversant le *Carrefour de Cheyssac*, la route de Montigny, le *Carrefour de Montespan*. Une allée bordée de pins du Nord, à l'écorce bronzée, amène, au pied du versant N. du mail d'Henri IV, à un carrefour que l'on traverse, en laissant une route à dr., pour prendre la *Route de la Plaine des Pins*, qui aboutit au *Carrefour de La Vallière*. On prend presque en face la *Route de La Vallière*, qui monte. Après environ cent dix pas, on s'engage, au bas de la montée, dans un petit sentier à dr., et on en suit les détours. Déjà on peut admirer l'aspect accidenté du site, ses belles roches, son tapis de mousse verdoyant. On passe devant une masse de grès, marquée par une étoile rose et nommée la *Grotte de lord Byron*.

Arrivé, vers le sommet, à une bifurcation du sentier, on pourra aller explorer toute la partie du rocher Bouligny qui se prolonge à dr.; les sentiers tracés par M. Denecourt et ses marques bleues guideront sans difficulté les touristes, qui verront là encore des scènes intéressantes; mais l'exploration de la chaîne étant assez longue, et la partie de g., que nous allons parcourir étant surtout riche en aspects pittoresques, nous nous bornons à décrire cette dernière.

On prendra, à la bifurcation, le sentier de g., en se dirigeant à l'E., suivant l'indication des marques bleues; arrivé sur le sommet, au bord d'un chemin encaissé (*Route de La Vallière*) qui descend à g. et à dr. (où un rond bleu indique que c'est par là qu'il faut descendre pour aller au Mont-Merle et à la gorge aux Loups), on traversera ce chemin et on reprendra le sentier en face. On pourra se reposer au *banc du Sphinx*, marqué par une lettre. Bientôt, parvenu à la crête très-étroite du rocher Bouligny,

on suivra le même sentier jusqu'à une bifurcation, où la flèche indique de prendre à g. A une seconde bifurcation, on prendra encore à g.; on remarquera une énorme table de grès renversée, marquée d'un rond bleu. Après avoir passé dans une fente de rocher, on tournera brusquement à dr. (on aperçoit un grès d'une forme bizarre, la *Licorne*); puis, tournant à g., on suivra le sentier, selon l'indication des marques, et en négligeant les autres sentiers. Une étoile rose appelle l'attention sur la *roche à Deux-Têtes*, placée en face.

A une bifurcation du sentier, il faut laisser celui de dr. et prendre celui qui s'ouvre en face. On domine de nouveau une profondeur accidentée et mystérieuse. On passe devant la *Grotte des Trois-Sœurs*, et on se trouve au milieu des grès de la partie dénudée, que l'on aperçoit du mail d'Henri IV (*V.* p. 510). Après avoir passé dans un tunnel, on remarque deux roches projetant une sorte de toit en avant. De là, on a en face la pente sablonneuse qui monte au mail d'Henri IV, et les regards s'étendent à perte de vue dans les directions de l'E. et de l'O.; de ce dernier côté on découvre les monts Aigus, le rocher Long-Boyau, les gorges du Houx. En arrivant sur la hauteur, on aperçoit un grès aux formes bizarres qui éveille l'idée fantastique de quelque monstre antédiluvien.

On suit de nouveau sur le plateau un sentier qui croise un autre sentier, et, après 170 pas environ, faisant un détour par un petit sentier à g., on arrive au bord du rocher à une sorte d'observatoire, très-bien nommé par M. Denecourt : le *point de vue du lac Vert*, à cause de l'immense étendue de forêt que le regard embrasse. Revenant au sentier, qui reste sur le haut plateau, on le suit encore un peu jusqu'à une bifurcation, à laquelle il faut bien faire attention, parce que les aiguilles desséchées de pins qui couvrent le sol la dérobent souvent à la vue. Une flèche bleue (nouvellement mise) indique qu'il faut prendre à g. : et, immédiatement, à dr., un rond bleu sur un rocher rappelle au promeneur qu'il est dans la bonne voie, le *sentier des Faunes*. On descend à g.; on traverse un passage étroit entre les grès; on aperçoit à dr. de belles murailles de grès; à g., un ravin de blocs moussus entassés. Cette descente est des plus pittoresques. Vis-à-vis d'une étoile rose, belle échappée de vue. A dr., énorme rocher : le *Deucalion*, marqué par un rond bleu. En avançant, on plonge les regards dans la sombre *gorge aux Hiboux*, que traverse un chemin. Enfin l'exploration du rocher Bouligny se termine à la *grotte de Lucifer*, au pied d'un magnifique entassement de rochers; et l'on descend, au fond du vallon, sur une route cavalière (*Route de la Fanfare*), qui amène à un carrefour de cinq routes. Il faut prendre la deuxième à g., marquée par une flèche. Bientôt on prend un petit sentier, également indiqué à dr., et l'on continue sa marche à l'ombre des chênes. En quatre minutes, on arrive à une autre route cavalière, que l'on suit à dr.; on descend sur la grande route de Montigny; on la traverse; on prend, vers la g., la première route (*Route d'Estrées*). Environ 75 pas plus loin, on entre, à g., dans un petit sentier à travers un taillis de châtaigniers. (Ce sentier aboutit au *Carrefour de l'Octogone.*) Prenant en face une route gazonnée et bordée de pins, on ne tarde pas à arriver à l'*Avenue de Maintenon*, et on aperçoit à dr. la grille du château.

CÔTÉ DE L'EST.

4. Au Calvaire, à la promenade de la reine Amélie, à la roche du cinq Mai.

(Promenade à pied de 3 h. 30 min.)

On sort de Fontainebleau par la Grande-Rue et la route de Melun, et

en six minutes on atteint l'entrée de la forêt. On aperçoit alors, vers la dr., sur la hauteur, la croix de pierre du Calvaire. Deux minutes plus loin, on voit, à g., la chapelle *Notre-Dame de Bon-Secours*, élevée en 1690, en souvenir d'un vœu et de la délivrance de M. d'Aubernon, gentilhomme du prince de Condé (1661), réédifiée sous la Restauration et restaurée récemment. Le cheval de M. d'Aubernon, après l'avoir renversé et traîné, s'arrêta en cet endroit. En face de la chapelle s'ouvre la *Route de la Bonne-Dame*. On entre dans cette route à dr., et, immédiatement, à g., dans le sentier indiqué par une flèche; après y avoir fait quelques pas, on croise un chemin et on prend, à g., un petit sentier indiqué par une marque. On en suit les détours, en montant; en huit minutes, on arrive devant une belle coupe de grès, reste d'une ancienne exploitation (les sables en sont colorés par l'oxyde de fer). Tournant à dr., on suit la base de l'escarpement. On passe devant une grotte récemment créée par M. Denecourt. 190 pas plus loin, on arrive au pied d'une rampe, que l'on monte. Arrivé sur le plateau, couvert de bruyères, on tourne à dr.; on suit le bord des crêtes jusqu'à un beau point de vue, dominant des masses de rochers. Tournant le dos à la vue, on prend le sentier qui s'offre en face (25 pas); puis on se dirige à dr. et on suit le sentier jusqu'à une sorte de petit carrefour, où quelques grès peuvent servir de siéges. Au lieu de continuer selon l'indication des marques bleues, on passera entre les deux grès, et on suivra, à dr., le sentier, qui, après 140 pas, débouche sur la route du *Calvaire*, dont on aperçoit, à dr., la croix de pierre, entourée de bancs (40 minutes depuis Fontainebleau). On embrasse, de là, un vaste horizon.

Après avoir admiré la vue, on s'éloigne de la Croix par la route de voitures, du côté dr.; cette route tourne bientôt à dr. Sept minutes plus loin, on aperçoit, à g., un sentier qui s'ouvre sur le plateau, entre des bruyères; il mène à la *Pierre du 5 Mai*. (Nous y parviendrons d'un autre côté.) A un endroit où la route, en remblai, est ombragée par de jeunes pins formant berceau, on prendra, à l'extrémité de ce berceau, immédiatement à dr., un petit sentier qui circule entre de curieuses masses de rochers, et regagne la route en quelques minutes. En vingt minutes depuis la croix, on arrive au *rond-point de la reine Amélie*, d'où l'on a une très-belle vue. De là, une large route, ouverte sous Louis-Philippe, descend à la station du chemin de fer.

Un peu avant d'arriver à l'Esplanade de la reine Amélie, on remarquera, à g., sur un rocher, *la Nemorosa*, figure en fonte bronzée, placée sur une paroi verticale, et sculptée par M. Adam Salomon. Au-dessus, on visitera le *belvédère de Nemorosa*, une des dispendieuses créations de M. Denecourt, qui date de 1866. Les regards embrassent, de ce belvédère, un vaste panorama (on peut distinguer, au N., sur la cime boisée d'une colline, à l'horizon, le massif carré du Fort l'Empereur).

Au lieu de revenir sur ses pas, par la même route, on prendra, sur la dr., au pied du belvédère, un sentier sur le versant oriental de la colline, dominant ce qu'on a appelé la *Petite-Kabylie*. On en suivra les détours le long des crêtes, et, en huit minutes, on atteindra un croisement de plusieurs sentiers, près duquel se trouve, à g., la *Pierre du 5 Mai*, comme l'appelle M. Denecourt, qui l'a découverte et mise en lumière, ou la *Pierre éponge*, comme on l'avait appelée d'abord. Il faut monter sur la petite esplanade disposée au-dessus, de manière à dominer du regard les anfractuosités profondes de cette roche aux formes fantastiques.

Une *buvette*, autorisée par l'admi-

nistration, est établie en cet endroit. On y trouve de la bière, de la limonade, des sirops, quelques gâteaux.... Des tables, des siéges recouverts de mousse, ont été improvisés dans ce site abandonné par les carriers.

On peut de là, soit regagner la route de voitures par le sentier dont il est parlé plus haut, soit par un sentier que l'on se fera indiquer, gagner la *fontaine Dorly* (p. 515). Au lieu de prendre cette voie, nous indiquerons aux promeneurs un sentier encaissé et ombragé, par lequel ils se rendront, en quelques pas, à la *fontaine Isabelle*, créée en 1866 par M. Denecourt; ils monteront la petite côte roide, à dr. de la fontaine; arrivés au sommet, ils tourneront à g., et, après 35 pas, ils prendront, à dr., un sentier qui va rejoindre la route de voitures, et ils se dirigeront de nouveau vers le Calvaire.

Pour revenir à Fontainebleau, on prendra, un peu avant d'arriver à la croix de pierre, et à l'angle d'une barrière en bois peinte en vert, un sentier qui descend, et tourne à dr., le long de belles assises de grès excavées. Après avoir fait 45 pas, on passe dans un défilé de rochers; à l'issue, on tourne à g. Le sentier se bifurque: ne pas prendre celui qui remonte, à dr., sur le plateau. 30 pas plus loin, nouveau et long défilé d'un beau caractère. Beaux aspects de rochers entassés; belle *grotte de Cybèle*, à dr. A une nouvelle bifurcation, il faut laisser encore le sentier de droite qui remonte sur le plateau, et continuer à descendre à travers un chaos de rochers très-pittoresques. Les méandres de ce sentier, récemment établi par M. Denecourt, aboutissent à une belle et spacieuse grotte. On doit suivre, sans se détourner, les détours du même sentier, jusqu'à un chemin que l'on traverse pour continuer en face. Arrivé à une route de voitures, on la traversera encore pour suivre le sentier qui s'ouvre en face. A moins de 300 pas on se trouve à [illegible]ur de clôture de la [illegible]tôt après, sur la route de Melun et à l'entrée de Fontainebleau.

5. Au Fort l'Empereur.

(Promenade à pied de 3 h. 30 min.)

Toute la première partie de cette promenade se fait comme dans la promenade précédente (nº 4, premier alinéa), jusqu'au point où l'on arrive sur la route du Calvaire.

De là on prendra, à g., la belle avenue droite, ombragée de pins du Nord, à l'écorce bronzée (*Route du Calvaire*). A son extrémité, elle aboutit au *Carrefour du Fort des Moulins*, où l'on prendra, en face, mais un peu à g., un petit sentier s'ouvrant à côté du poteau et qui est indiqué par une flèche (de l'autre côté du carrefour, en regard, un autre petit sentier mène à la fontaine Dorly). Ce sentier sous bois amène, en peu de temps, au *Carrefour de la Butte à Guay*, au milieu duquel s'élève un cèdre. On le traverse et on prend la deuxième route (*Route du Calvaire*) presque en face. Après 190 pas, et au point où cette route va descendre, on prend, à dr., un petit sentier indiqué par une flèche. Ce sentier, qui circule sur la pente de la colline, est désigné sous le nom de *sentier des Hêtres*, parce qu'il est ombragé par ces beaux arbres, aux branches longues et traînantes qui s'y étalent en berceau.

A l'issue de ce sentier, on descend à un carrefour, où s'élèvent quatre poteaux indicateurs; on le traverse et on prend, en face, un sentier sous les pins, qui monte à travers les rochers sur la colline dite *rocher Cassepot*. On voit une partie dénudée par un incendie, puis, à dr., une grotte et un banc. On suit toujours, en montant, le sentier principal, et on ne tarde pas à arriver au rond-point où M. Denecourt éleva, en 1852, une tour, qui devint plus tard le *Fort*

l'Empereur (1 h. de marche, depuis la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours). 44 degrés conduisent au haut de ce belvédère. Après avoir joui de la vue panoramique de l'immense horizon que l'on y découvre, on redescend par la route tournante, que l'administration a fait ouvrir, et on arrive bientôt à un carrefour de sept routes. En laissant deux routes à dr., on entre, près de l'issue de la seconde, dans un petit sentier sous des pins, qui contourne le pied de la *Butte à Guay*, dont les pentes, parsemées d'arbres, présentent un aspect pittoresque. Après l'avoir suivi pendant dix-huit minutes, on arrive à la mystérieuse *vallée Troubetzkoï*, ombragée par de beaux hêtres (nom donné en l'honneur de la famille russe qui habite le château de *Belle-Fontaine*, près des Basses-Loges). On traverse une route, pour prendre le sentier qui passe entre deux hêtres et gravit, en zigzags, la colline : en sept minutes on arrive, sur le plateau, à une route que l'on suit, à g. Environ 90 pas plus loin, cette route tourne à g. et aboutit bientôt à une esplanade, au-dessus de la *fontaine Désirée*, où descendent deux escaliers (datant de 1837). On jouit de là d'un assez beau point de vue : on aperçoit Héricy, Vulaines, Samoreau, Thomery, etc. On peut revenir directement par la route de voitures qui mène à la fontaine Désirée, mais il est plus intéressant de suivre le chemin suivant :

Tournant le dos à la fontaine Désirée, on trouvera, en avançant de 40 pas, un petit sentier, à g., que l'on suivra, selon l'indication des marques, en négligeant les autres sentiers. Il aboutit à un point de vue (où deux bancs et une table de pierre ont été placés récemment). Tournant le dos à la vue, on prendra, un peu à g., un sentier bordé de pavés. Ce sentier descend à la *fontaine Dorly* (1852). On continue à avancer par le sentier, qui tourne bientôt (une flèche bleue sur un pin indique la direction). Si on suit son développement le long des côtes de la colline, on ne tarde pas à arriver à la *roche du* 5 *Mai* (*V.* p. 513). — Pour le retour à Fontainebleau, voir à la fin de la quatrième promenade.

COTÉ DU NORD.

6. Au Mont-Ussy.

(Promenade à pied de 4 h. environ.)

Sortant par la rue de la Paroisse, on prend la route de voitures qui s'ouvre en face (on passe devant le cimetière, à dr.), et on la suit jusqu'au carrefour du *Mont Pierreux*, au milieu duquel se dresse un poteau indicateur. Là, cette route tourne à g., pour se bifurquer 70 pas plus loin; il faut prendre la branche de dr. (*Route du Roi*), ombragée de pins. On ne tarde pas à arriver à un banc, à dr. (quinze min. depuis la sortie de la rue de la Paroisse), d'où l'on jouit d'une vue étendue sur les chaînes de collines à l'horizon : à g., le rocher d'Avon avec ses têtes de pins se dessinant sur le ciel, le rocher Bouligny, etc. ; et dans le bas le château. Cette vue, du reste, est aujourd'hui en partie masquée par les arbres; et il suffirait de quelques élagages pour conserver cette perspective destinée aux promeneurs; mais, *de minimis non curat prætor*. A 60 pas de ce banc, il faut monter une petite côte, à dr. (on peut l'éviter en prenant un sentier derrière le banc); suivre le sentier à travers un jeune bois de chênes jusqu'à la rencontre d'une route; tourner à g., non par celle que le poteau indique comme la (*Route de la Butte aux Aires*), mais par celle qui s'ouvre derrière et descend plus rapidement, quand elle tourne à dr. On entre ici dans la futaie des *Fosses rouges*, une très-belle région de la forêt. On doit alors descendre, sans se détourner, jusqu'à un carrefour que l'on croise et prendre, en face, la (*Route de la Chaise Marie*); ou, ce

qui vaut mieux, afin d'éviter la poussière de cette route, prendre à 25 pas, à g., un sentier qui, après avoir circulé à travers un site de la région de la forêt dite le *nid de l'Aigle*, ramène à la route, vis-à-vis du *bouquet du nid de l'Aigle*, désigné par la lettre A, la cépée la plus remarquable peut-être de la forêt, car elle se compose de dix arbres, partant d'une même souche. La flèche indique, derrière, un sentier de peu d'étendue, qui, après avoir longé de beaux arbres, va aboutir, près d'une route, au *bouquet de Saint-Jean* (B), chêne magnifique, dont les mille branches s'élancent dans l'air, en divergeant comme un bouquet de feu d'artifice. On est arrivé au pied de la chaîne du Mont-Ussy. — Au lieu d'y pénétrer en s'y engageant en face, dans la petite gorge du *Charlemagne*, devront prendre les promeneurs qui ne sont pas trop pressés, une autre route qui fait un détour par le fond du *nid de l'Aigle*.

DÉTOUR PAR LE NID DE L'AIGLE.

Au pied du bouquet de Saint-Jean, le sentier se bifurque; — il faut prendre celui de g., et le suivre sans se détourner en consultant les marques, et en croisant plusieurs routes. Il mène au fond d'une petite vallée, au pied du chêne des *six Frères* (C); de là, revenant par la dr., il passe au pied du beau hêtre l'*Alexandre Dumas* (D), puis traverse un beau chaos de roches moussues. — Arrivé sur le plateau, on prendra le sentier en face, et on aura soin de bien consulter les marques, pour ne pas s'égarer en circulant à travers les tristes monticules des débris d'exploitation. — Descendu à la *Route de la Chaise Marie*, on la remontera pendant 40 pas pour prendre, à dr., un sentier qui, traversant d'anciennes exploitations de grès, va descendre dans la pittoresque gorge du *Charlemagne*, juste en face du chêne de ce nom, un des plus vénérables de la forêt.

CONTINUATION DE LA PREMIÈRE PROMENADE.

Au lieu de faire le détour ci-dessus, parvenu au pied du bouquet de Saint-Jean, il faut prendre le sentier de g., traverser un chemin de voitures, puis, 10 pas plus loin, un second, tourner, à dr., par un sentier d'une trentaine de pas qui aboutit à la large *Route du nid de l'Aigle*, croiser cette route, et, arrivé, en face, au pied de la colline boisée, prendre un sentier récemment ouvert à dr. de l'ancien, au pied d'un énorme bouleau. Après plusieurs détours, ce sentier aboutit (1 h. 25 min.) juste en face du *Charlemagne*, un des plus vieux chênes de la forêt, dont une branche maîtresse est retenue par une barre de fer. Cet arbre et ce site, éminemment pittoresques et bien connus des paysagistes, leur servent souvent d'objets d'études.

Si l'on se détourne un peu au milieu des rochers, à g., on aperçoit une grotte sous un entassement de roches moussues. Revenu au Charlemagne, il faut prendre, suivant la marque, le sentier montant derrière un autre vieux chêne qui en est voisin. Ce sentier aboutit, au moyen de marches, au plateau, où, tout près, à dr., la lettre K désigne le *charme d'Hélène*. « Nous avons ainsi nommé cet arbre, dit M. Denecourt, parce qu'au pied est une roche où madame la duchesse d'Orléans s'est reposée en visitant notre sentier, le 15 mai 1847. » — Le sentier tourne bientôt à dr.; on le suit sur la platière, pour descendre (en négligeant le sentier indiqué par une flèche, à g.) jusqu'au milieu du *chaos de Salvator Rosa*, que l'on contourne, pour traverser un étroit passage, entre des rochers, et, après plusieurs détours, passer sous une sombre galerie de rochers. Arrivé derrière un chêne creux, le *François Ier*, il faut en faire le tour, et descendre dans la petite vallée, où l'on voit devant soi, à g., un groupe de ro-



Forêt de Fontainebleau, vue prise du Nid de l'Aigle.

chers, sur lesquels se dresse le chêne connu sous le nom de *chêne des Fées*, dont on n'aperçoit ni la souche, ni les racines, mais qui, par une expansion de son écorce, s'attache à une saillie du rocher à la manière d'un suçoir de polype. — Du pied de ces rochers, on doit revenir un peu en arrière, prendre, à droite, le sentier (indiqué) qui gravit la colline et aboutit bientôt à une muraille de grès, qui semble barrer le chemin, et qui surplombe (*Roche de l'enchanteur Merlin*) ; en contre-bas est une petite grotte. Un sombre passage à travers les rochers sert d'issue. — Continuer à suivre les détours du sentier, qui offre des perspectives pittoresques sur des ravins boisés et des pins à l'écorce dorée (une coupe de bois, en 1856, a malheureusement abattu les plus beaux). Croiser une petite route, et prendre un des deux sentiers, indifféremment, qui s'offrent en face. A travers les éclaircies on aperçoit Fontainebleau, en suivant le bord escarpé du plateau. Le sentier, qui incline à g., ne tarde pas à descendre, à dr., dans une petite gorge formant un site pittoresque. — La lettre A, à g., désigne le *rocher de Fontange* (le sentier qui descend, à dr., passe par les roches dites *Montussiennes*, et ramène à Fontainebleau, en vingt-cinq min., par le *carrefour des huit Routes*). — Continuer de suivre le sentier qui, après avoir contourné les crêtes, tourne, à g., entre deux grès, sur lesquels sont les marques bleues, se replie deux fois sur lui-même, fait le tour de deux petits ravins, et, parvenu au pied de deux grands pins, passe, à dr., entre les rochers, puis débouche bientôt sur un chemin de voitures, au *belvédère de Montespan*, un des beaux points de vue du Mont-Ussy. L'administration, qui pourtant ne gâte pas les promeneurs, y avait fait établir un banc; mais des touristes en goguette se sont stupidement amusés à le précipiter du haut du rocher en bas. — Quitter la route tournante et prendre immédiatement, à dr., un petit sentier qui descend et aboutit à un sentier plus large, que l'on suit, à dr. (de peur d'erreur), bien qu'un peu plus bas il devienne un instant rocailleux. Après ce mauvais pas, on se trouve à une sorte de carrefour où se croisent plusieurs sentiers: il faut prendre immédiatement, à g., celui qui monte vers un amphithéâtre de rochers entassés (*chaos de Victor Hugo*), s'engage dans un défilé d'aspect sauvage, F, *antre du Déluge*, passe devant un bel entassement de rochers (H), puis, à un détour, découvre un lointain horizon. Un banc invite à se reposer au deuxième point de vue du Mont-Ussy, J, *belvédère de La Vallière*. — De là il faut reprendre le sentier qui est au-dessous du banc. Une étoile désigne, à l'extrémité du sentier, une longue roche, que l'on peut facilement soulever par ses extrémités, et qui, abandonnée à elle-même, oscille plusieurs fois. On aborde le *chaos de George Sand*, et bientôt on s'engage dans la belle *grotte de Maria Brunetti* (d'où descend un sentier qui ramène à Fontainebleau). Plus loin la lettre L désigne le *chaos de Shakspeare;* N, le *chaos de Schiller*. La lettre O signale une caverne en contre-bas, à dr.

Ici on doit faire attention aux marques pour suivre, à travers les dévastations d'un récent incendie, le sentier qui va aboutir, après plusieurs détours, à une route de voitures sablonneuse (*Route de Louise*); on croise cette route et on prend en face le sentier qui remonte la colline opposée. Il se bifurque vis-à-vis du *Gutemberg* (S), hêtre remarquable. Le bras de g. ramène, à travers des paysages encore intéressants, au carrefour de la *Croix d'Augas*, d'où l'on redescend, à dr., par la route de Melun, à Fontainebleau. Celui de dr., passant à travers des roches moussues et des hêtres, offre des aspects pittoresques. Arrivé sur le plateau, on

contourne le bord par un sentier, d'où l'on domine de beaux chaos, et qui amène à la *grotte Malena*, puis on descend de là dans une petite gorge, que dominent de beaux entassements de rochers. Il faut continuer à suivre le sentier, en évitant ceux qui descendent, à dr., vers la route. On laisse à g. un bloc de grès remarquable: X, *la Dame du Mont-Ussy*. Au bas de la colline, deux derniers blocs, énormes, les *roches d'Hercule*, fixent encore l'attention. — Après les avoir contournés, le sentier aboutit à une route de voitures; on tournera à dr., et dix pas plus loin on entrera dans la route de voitures, sablonneuse (que l'on a déjà coupée plus haut), on tournera à g., et, 70 pas plus bas, à un carrefour, on prendra la (*Route de Louise*), qui ramène directement à Fontainebleau, à l'entrée de la rue des Bois.

COTÉ DE L'OUEST.

7. Monts-Aigus.

(Promenade interdite depuis quelques années.)

Ce site, le plus pittoresque de tous les environs de Fontainebleau, et qui était le but de promenade favori des habitants et des touristes, a été enclos, par suite de l'agrandissement du parquet des chasses à tir. Comme le gibier s'y réfugiait, on l'a séparé bientôt après du parquet par un treillage. Il aurait été permis de croire que, reconnaissant l'inutilité de cet empiétement et donnant satisfaction à des réclamations unanimes, l'administration restituerait les Monts-Aigus au public. Mais nullement. Pour diminuer les regrets, on se contenta d'ouvrir le parquet des Monts-Aigus, trois fois par semaine, la première année. La seconde année on l'ouvrait deux fois par semaine seulement. La troisième année on ne l'ouvrait plus qu'une fois. Depuis il est resté fermé. Il est interdit au public; ne servant à rien, ni à personne.

PROMENADES A PIED

DANS LES PARTIES DE LA FORÊT PLUS ÉLOIGNÉES DE FONTAINEBLEAU.

COTÉ DE L'OUEST.

8. Aux gorges du Houx et de Franchard.

(Promenade de 5 à 6 h.)

GORGES DE FRANCHARD.

N. B. Franchard est le seul point de la forêt où l'on trouve un restaurant. — De jeunes garçons s'y tiennent dans la belle saison, s'offrant à conduire les voyageurs et à leur faire voir toutes les curiosités de la vallée de Franchard, et ils leur en montrent à peine la moitié. Si on les prend pour guides, on fera bien de spécifier à l'avance, d'après l'itinéraire tel qu'il va être tracé, ce que l'on a l'intention de visiter. — On ne descend pas en voiture dans la gorge de Franchard.

L'Itinéraire historique et descriptif de Franchard, par M. Denecourt (Fontainebleau 1867), contient une carte spéciale des gorges de Franchard. Prix : 1 fr.

La gorge de Franchard rivalise en aspects sauvages avec les gorges d'Apremont : mais, comme celles-ci, elle a perdu en partie cette aridité qui faisait de ses roches et de ses sables un désert brûlant pendant l'été, et que l'on comparait aux déserts de la Thébaïde ; elle est destinée à voir d'année en année la nudité de ses collines rocheuses disparaître sous la verdure des pins qui y ont été plantés. Voici en quels termes en parle Dangeau dans son Journal : « Lundi, 20 octobre 1687, Monseigneur et Madame coururent le cerf dans les forêts de Franchard, pays fort affreux, où l'on n'avait jamais chassé. »

Aujourd'hui Franchard est peut-être le point de la forêt de Fontainebleau le plus fréquenté par les touristes. Ils y viennent généralement en voiture. Le tracé de promenades à pied décrit ici, et passant par la gorge du Houx, offre un grand intérêt pittoresque.

Sortant de Fontainebleau par la

barrière de Paris, vaste rond-point, où l'on se trouve en face de deux grandes routes : à g., celle de Fleury, à dr., celle de Paris, on prend entre ces deux routes la route de chasse (du *Petit-Franchard*) ; on consultera attentivement les indications de marques bleues. A 3 minutes, on incline à g. par un petit sentier qu'indique la marque bleue. — Vingt-cinq minutes plus loin on traversera la *Route de Fleury*, pour prendre, en face, un sentier (à g.) qui gravit doucement la pente du *Mont-Fessas*, et amène, en inclinant à g., à une route sablonneuse qu'il croise, et, au bord du plateau, à une échappée de vue sur le Mont-Aigu.

Parvenu au point où le sentier se bifurque (celui de dr. conduit plus directement à la *Grotte du Parjure*, *V.* ci-dessous), suivons celui qui tourne brusquement à g. pour admirer les sites pittoresques de la *gorge du Houx*, qui ont échappé jusqu'à ce jour aux dévastations de plus en plus menaçantes des carriers.

Le sentier que l'on suit prend le nom de *sentier des grands Titans*; il circule entre des roches d'une masse



Mare aux Pigeons (Franchard).

imposante, et auxquelles M. Denecourt a donné divers noms. Arrivé à un carrefour de huit chemins, au milieu duquel s'élève un pin de lord Weymouth, on traverse ce carrefour en laissant une route à dr., et le sentier que l'on suit mène à la *Grotte du Chasseur Noir* (H), ouverte par M. Denecourt. On passe ensuite près du rocher *Grand Gousier* (I); à la lettre K, on se trouve dans le voisinage des déplorables dévastations de la belle gorge du Houx. — Il faut suivre le sentier à dr., qui, après une petite descente, aboutit sur une voie plus large que l'on parcourt un instant; croiser une route sablonneuse, au delà de laquelle on retrouve le sentier ; croiser deux autres chemins et monter un peu pour aborder les *rochers des Danaïdes*, dont un des plus considérables est l'*Atlas* (L). — Suivant les marques bleues, on passe dans deux espèces de couloirs (M. N), pour parvenir sur le plateau au *belvédère de la grotte du Parjure* (O), et bientôt après, en tournant à g., atteindre cette grotte (P), ainsi nommée par M. Denecourt[1].

1. Il avait, à grands frais, créé dans le Mont-Aigu une *grotte*, dite *du Serment*,

En sortant de la grotte, on tourne à dr.; on passe par un étroit déchirement entre les grès (R); et, revenant sur la platière, on gagne le *carrefour du Houx* (l'arbuste qui lui donnait son nom a depuis longtemps disparu). On a, à dr., une platière dénudée par un incendie. — Il faut couper le carrefour en laissant une route à g., et prendre une route cavalière, dont, à une bifurcation, on suit la branche de g.; descendre au (*carrefour des Oiseaux de Proie*), le traverser en laissant à dr. un sentier, qui va passer parmi des roches aux formes étranges (V), et près d'une mare au bassin rocheux; — croiser un chemin, à six minutes duquel les détours du sentier amènent à la *Route Ronde*, que l'on traverse pour retrouver, de l'autre côté, le sentier qui va parcourir la platière de Franchard. Après avoir croisé un deuxième chemin, on se trouve sur les bords de la *mare*



Entrée des Gorges de Franchard.

aux Pigeons. — A une bifurcation, on doit suivre à g. les marques bleues; croiser un chemin de voitures, à peu de distance duquel on atteint l'entrée de la *grotte de Velléda*. — On incline un peu à dr., on monte quelques marches, et, quand le sentier se divise, on prend à dr. (on aperçoit alors un grès isolé d'une forme bizarre). — Dans cette partie de la promenade où la complication des sentiers peut jeter un peu d'incertitude dans l'esprit du promeneur, il faut suivre très-attentivement les indications des marques. — A deux bifurcations du sentier, prendre à g.; puis bientôt à dr. (vers de petites lignes rouges). — Près de

parce que ses amis lui firent promettre que ce serait sa *dernière folie*. Mais, bientôt, désolé de voir cette grotte et sa pittoresque promenade soustraites au public, par suite de l'emprisonnement des Monts-Aigus (p. 519), il chercha un dédommagement dans le voisinage et le trouva dans ce site curieux et dans cette grotte au nom singulier.

la lettre A, remarquer une singulière cassure, formant une arche de pont dans une masse de grès. — Contourner les crêtes du plateau. — Laisser à dr. le sentier D menant à Franchard. — Passer près d'une mare à peu de distance de laquelle on atteint une plate-forme élevée, dominant une belle vue, et établie récemment par M. Denecourt, à l'endroit où avait été élevé, en 1667, un *Belvédère* pour *Marie-Thérèse*. De là, M. Denecourt fait revenir le promeneur sur ses pas et incliner à g., après avoir dépassé le n° 2, pour prendre le sentier désigné par la lettre E. On ne tarde pas à contourner le *rocher des Ermites*, dont les masses superposées forment une grotte, au bord du chemin sablonneux qui descend dans les gorges et en face de la fameuse *Roche qui Pleure*, et qui, depuis longtemps salie des niaises inscriptions en toutes langues des badauds, ne mérite plus l'incessant pèlerinage que son renom impose à une curiosité banale et trompée.

1re SECTION DE LA PROMENADE DES GORGES DE FRANCHARD. — De la Roche qui Pleure, on peut, en prenant à g. un sentier qui s'engage à travers les blocs de grès, et en suivant les marques bleues, parcourir une section de la promenade des gorges de Franchard, qui présente de l'intérêt, mais où le sentier est un peu tourmenté et difficile. Ce sentier va aboutir dans le bas des gorges de Franchard à un carrefour, d'où l'on monte à l'*antre des Druides* (*V.* plus bas).

Si l'on veut s'épargner ce détour, de la Roche qui Pleure, on descendra par la route sablonneuse dans les gorges, et là on aura encore le choix à son gré entre les deux directions, selon le temps dont on pourra disposer.

Veut-on parcourir les deux sections de la promenade, on tournera à dr. dans le sentier du bas des gorges, et on arrivera bientôt au carrefour désigné ci-dessus.

2e [illegible] DE LA [illegible]NADE. — Du carrefour, [illegible] montent à l'*antre des Druides*. — On prend celui de dr., qui monte en pente douce, en [illegible]ant des zigzags. Bientôt on peut s'abriter sous la voûte de l'*antre des Druides*. On continue à longer ce rocher. Le sentier, tantôt montant, tantôt descendant, va aboutir à un chemin de voitures, prolongement de celui qui vient de la Roche qui Pleure. Il faut croiser ce chemin et prendre de l'autre côté un autre sentier qui continue celui par lequel on vient de descendre.

3e [illegible]CTION DE LA PROMENADE. — [illegible]re sentier tortueux monte à [illegible] des accidents de terrain pit[illegible]ues. On traverse plusieurs ga[illegible] on croise un sentier; puis, par[illegible] à un petit plateau uni et verdoyant, on monte à g. quelques marches pour atteindre un banc, *belvédère de l'I[illegible]pératrice*, d'où l'on domine dans toute son étendue les gorges de F[illegible]ard. C'est le plus beau point de [illegible] de la promenade. On peut, en des[illegible]ant à travers les blocs de grès, [illegible]ne caverne naturelle, un peu [illegible]ssous à dr.

[illegible]OUR A FRANCHARD. — Prenant, à [illegible] banc, un sentier largement [illegible]ur les rochers, on ne tarde [illegible]dmirer un magnifique chaos de rochers; on passe au pied du *chêne de Maintenon*, à dr. On arrive devant le *cèdre d'Hélène* (entouré d'un treillage), en face de l'habitation des gardes et des ruines de l'Ermitage. Un peu vers la g., une construction carrée abrite un puits profond de 66 mèt., creusé en 1813. — Contournant, à dr., les restes de l'ancienne abbaye de Franchard, on aperçoit, à peu de distance, le *restaurant de Franchard*.

RUINES DE L'ABBAYE DE FRANCHARD. — Il existait jadis en ce lieu un antique ermitage, que Philippe Auguste donna, en 1197, à des r[illegible]ieux d'Orléans, à la demande de [illegible]mite Guillaume, qui, malgré une [illegible]aible con-

:ution, était venu s'y établir. On ssède une lettre (en latin) que lui ·essa Étienne, abbé de Sainte-Geviève de Paris, et dont on lira sans ıte avec intérêt quelques fragnts : « J'étais frappé de terreur, dit-il, à la pensée d'une solitude horrible, que les hommes et les es féroces elles-mêmes semblent .indre de l'habiter. L'herbe ne croît ; sur cette terre aride, et l'eau qui ıle goutte à goutte de la roche (la *che qui Pleure*) qui est proche de votre cellule, n'est ni belle à voir ni bonne à boire. La grossièreté de vos vêtements, l'austérité de vos aliments, la dureté de votre couche, permettent à peine quelques instants de sommeil pris à la dérobée; l'obligation de ne pas quitter votre cellule à moins de motifs graves, la crainte que les voleurs, qui ont déjà tué vos deux prédécesseurs, ne fassent encore de vous une troisième victime, tous ces motifs me poussaient à vous détourner de cette voie si pénible dans laquelle



Restaurant de Franchard.

ıs cherchez la perfection. Mais, rès ce que je vous ai vu supporter privations, j'ai pris en vous une ınde confiance.... De la prière pas- : à la lecture, de la lecture à la ·ditation. Ne lisez pas trop longnps pour ne pas vous fatiguer les ux ou la tête. Après une courte lec- ·e, promenez-vous dans votre cele, ou, sortant dans votre jardin, ɔosez votre vue affaiblie sur la verre du peu d'herbes qui y croisıt, ou examinez vos ruches, qui seıt pour vous un adoucissement et un exemple. » Les abeilles de l'ermite Guillaume devaient du moins lui fournir de bon miel, car elles aiment les bruyères qui croissent si abondamment dans la gorge de Franchard, et nous y avons vu autrefois des ruches nombreuses que des marchands de miel du Gâtinais y établissaient pendant la belle saison. On a dû les écarter de cet endroit à cause des accidents causés aux promeneurs, qui ont été piqués. Quelques moines se réunirent plus tard au P. Guillaume, qui devint leur prieur. Le mo-

nastère, érigé en abbaye, fut ruiné pendant les guerres du XIVe s. Il se transforma plus tard en un repaire de brigands, et, en 1712, Louis XIV en ordonna la destruction.

Retour a Fontainebleau (environ 5 kil.). Ce retour s'effectue à l'ombre de belles futaies. En revenant des ruines de l'Ermitage, et parvenu à l'extrémité de la clôture du restaurant de Franchard (côté du nord), il faut prendre à g., sous la futaie, le sentier indiqué par une marque bleue et qui va aboutir à la *route de Fleury*. Là, on prend en face la continuation du sentier sous la futaie du *puits au Géant* (le sentier de g., désigné [illegible] une marque rouge, conduit a[illegible] ges d'Apremont). — Plus [illegible] croise la *route Ronde*, et on [illegible] sentier qui traverse la belle [illegible] la *vente des Charmes*. On suit les marques bleues qui mènent à un rond-point, où ont été placés deux bancs, et au milieu duquel s'élève le *Jupiter*, un des plus vigoureux chênes de la forêt, surnommé, depuis, le *bo*[illegible] *du Prince Impérial*. En [illegible] rond-point, on laisse à dr. [illegible] et, suivant les marques [illegible], on croise une route, puis on traverse un carrefour, en laissant deux chemins à g. et un à dr. Celui que l'on prend, large et droit, conduit au vaste carrefour de la fosse à Rateau. On traverse ce carrefour en laissant une route à g. Bientôt, près d'une descente, on prend à g. un sentier qui, après en avoir coupé un autre, descend, en pente douce, la colline. Avant de parvenir en bas, ce sentier se bifurque; il faut prendre le bras de gauche, et, en moins de 2 min., on passe près du *Montebello*, hêtre magnifique, marqué d'une étoile rouge. On traverse une route, puis un carrefour, en laissant une route à g.; on suit, à peu près directement, le sentier le plus battu, qui conduit, en 15 m., sur la *Route de Paris*, d'où l'on aperçoit, à dr., l'entrée de Fontainebleau.

9. A[illegible] aux gorges [illegible]t.

Si l'on veut visiter, dans une même promenade, ces deux sites renommés de la forêt, il est préférable de se faire conduire en voiture jusqu'à Franchard. Dans le cas où l'on désirerait faire le trajet à pied, il faudrait supprimer la promenade dans la gorge du Houx, et, arrivé sur le plateau qui la domine (*V.* le commencement de la h[illegible]itième promenade), prendre l'allée [illegible]roite qui mène au (*Carrefour du Cèdre*), et de là à un autre carrefour de la *Route Ronde*, celui de la *Croix de* [illegible]*anchard*. Cette croix est élevée [illegible]n amas de grès au milieu du [illegible]four. Là, les indications ne man[illegible]t pas pour gagner, à travers la [illegible], à peu de distance, le restaurant de Franchard. — On irait (dans un sens inverse à celui indiqué dans le nº 8) au beau point de vue des [illegible]s de Franchard, *belvédère de* [illegible]*ératrice*. On bornerait là sa promenade, si l'on était pressé par le [illegible]s.

[illegible]tour a Fontainebleau. — Revenu à Franchard, on prendrait le sen[illegible]ui, partant de la clôture du restaurant de Franchard, aboutit à la [illegible]*te de Fleury*, et après l'avoir tra[illegible]e, on suivrait le sentier de g. qui ramènerait au *Carrefour de la gorge aux Néfliers*, d'où l'on descendrait par une belle route neuve dans les Gorges d'Apremont (*V.* la promenade suivante).

10. Les gorges d'Apremont.

« Les scènes les plus extraordinaires étaient autrefois celles offertes par les *gorges de Franchard* et *d'Apremont*. Cela n'était comparable à rien et jetait l'imagination dans un monde inconnu, étrange, formant le contraste le plus violent avec la nature du sol et des paysages des environs de Paris. On ne peut plus se faire aujourd'[illegible] idée de ce qu'é[illegible]t, [illegible]s gorges d'A-



Entrée des gorges d'Apremont.

premont, ces solitudes désolées où l'œil n'apercevait de toutes parts à l'horizon qu'une ceinture de blocs de grès, accumulés, étagés les uns au-dessus des autres, enveloppant une plaine de sable, comme si c'était quelque fond de mer, récemment abandonné par les eaux et où la végétation n'aurait encore pu se développer. Les semis de pins, faits sous le règne de Louis-Philippe, en étendant sur ces arides déserts un manteau de verdure uniforme, leur ont enlevé leur caractère. A la fin des jours d'été, les soleils couchants y versent toujours la même splendeur, mais la coloration et l'effet s'en amortissent sur le rideau des jeunes bois de sapins ; et le peintre chercherait vainement le spectacle de poétique tristesse qu'offrait alors ce site dans son âpre nudité. » (*Le Tour du Monde*, juillet 1867, A. J. Du Pays.)

Bien qu'elles aient perdu leur caractère de sauvage solitude, les gorges d'Apremont, voisines de la belle futaie du Bas-Bréau, sont néanmoins une des parties de la forêt les plus intéressantes à parcourir. Elles forment un ensemble très-compliqué de collines, de rochers, de vallons et de gorges, ayant 12 kil. de circuit, et elles exigeraient, à elles seules, une description longuement développée. Nous abandonnerons quelques parties de ce labyrinthe, telles que le *désert* et le *montoire d'Apremont* (*V.* plus bas) à l'initiative et aux recherches des promeneurs. Ils y trouveront encore d'ailleurs les marques bleues de M. Denecourt pour se guider. La promenade qui suit comprend les sites les plus remarquables des gorges d'Apremont :

Sortant de Fontainebleau par la barrière de Paris (*V.* 8ᵉ promenade), on remonte à dr. la route de Paris[1] jusqu'au pied de la [illegible] on prend à g., sous les pins, le [illegible]tier indiqué par une [illegible] l'on suit ce [illegible] dans ses détours (la lettre A [illegible]iquée sur un chêne indique qu'on [illegible] dans la *fosse à Rateau*). — Une [illegible]tion se présente ; on doit [illegible] le bras de dr. qui traverse [illegible] *Vallée des Chevreuils*, monte, croise un autre chemin, pénètre sous les ombrages de la belle futaie de *la Tillaie* (où l'on admirait, il y a quelques [illegible]nées, le chêne du bouquet du Roi), et amène au pied du *Pharamond*, un des plus vieux chênes de la forêt, et celui de tous dont le grand âge s'accuse de la manière la plus saisissante. Inclinant à g., le chemin va passer, à peu de distance, entre les deux magnifiques chênes le *Hoche* et le *Marceau* (C), derrière lesquels on retrouve le sentier qui va aboutir à un carrefour de la *route Ronde*, ouverte par Henri IV (6 kil. de la ville). On quitte alors le sol uni des futaies, et, au delà du carrefour, on entre dans les sites accidentés d'*Apremont*. — Après avoir croisé une petite route cavalière, on côtoie à dr. la gorge de la *Descente du Chasseur-Noir*; puis on chemine sous les pins, dans un site pittoresque. Plus loin, on peut se reposer dans une grotte, le *Rendez-vous des Druides*. La lettre K indique bientôt l'entrée de la *Descente d'Orphée*, qui mène au fond d'une petite gorge encaissée. La lettre L, placée au bas de la descente,

1. Si l'on veut visiter longuement et en détail la belle futaie du Bas-Bréau et les gorges d'Apremont, on peut se faire conduire en voiture (45 min.) au *carrefour de l'Épine*, d'où l'on renverra la voiture Là on est à l'entrée de la futaie du Bas-Bréau, qui s'étend des deux côtés de la grande route. On pourra visiter d'abord la futaie qui est à dr. Revenu au carrefour de l'Épine, on prend (à g. de la grande route) le premier chemin de voitures, qui entre sous la futaie, et se bifurque bientôt : le bras de dr. va au Bouquet de l'Empereur; — si l'on prend celui de g., on trouve bientôt, à g., un sentier qui, à travers des charmilles et des houx, conduit au *Nid d'amour*, partie de la futaie où l'on admire des ch[illegible]s hêtres magnifiques. Si l'on p[illegible]eu plus loin, on arrive à la bu[illegible]e à quelque distance du *Chêne cap*[illegible]

indique l'entrée du *désert d'Apremont*, sol nu autrefois, aujourd'hui tout couvert de pins. A une bifurcation du sentier, on doit avoir bien soin de ne pas prendre la branche de dr.; il faut suivre les marques bleues jusqu'au *carrefour du Désert*, indiqué par une croix rouge; traverser ce carrefour, en laissant deux routes à g. et trois à dr.; passer près d'une belle roche (M), et plus loin, après avoir encore croisé un chemin, près du *Cerbère du Désert* (N); franchir une route de voitures, et, continuant de marcher sous des pins, traverser un autre chemin, au delà duquel le sentier s'élève parmi les rochers. La lettre P indique l'entrée du *val des Mohicans*. — A une bifurcation du sentier, on prendra le bras qui monte à dr.; on redescendra ensuite un peu dans le haut de la *vallée* encaissée *des Mousquetaires;* puis on montera de nouveau, à travers des rochers, au *belvédère du Titien* (A), d'où l'on domine la futaie du *Bas-Bréau*. — Il faut continuer à marcher sur le plateau en suivant les sinuosités du sentier. A une étoile rose, on se détournera un peu à dr. pour admirer un magnifique point de



Caverne ténébreuse des gorges d'Apremont.

vue; puis, rentrant dans le sentier, on ne tardera pas à arriver à la *Caverne des Brigands*, où se vendent des rafraîchissements. A gauche, au bord du plateau, on jouit d'une belle vue sur les gorges d'Apremont.

De cette extrémité de la colline, on redescendra, en suivant les marques, par un sentier raviné; on croisera un autre sentier, sans avoir égard à la flèche rouge, à g.; et l'on prendra, à dr., un sentier (D), pour pénétrer (par le passage E) entre les masses de grès qui emprisonnent si singulièrement le *Chêne captif*.

Au bas de la chaîne rocheuse se trouvent sous la futaie, à g., près de la route, les tables et les bancs d'une autre buvette. De ce point, en suivant, à g., la route de voitures, on entrerait dans les gorges et le vallon d'Apremont.

Avant de s'y engager, on peut faire un détour pour aller dans le voisinage admirer d'autres sites. On traverse le carrefour du *Bas-Bréau*, en laissant une route à dr., et on visite le petit canton du *Nid d'amour*, à travers lequel M. Denecourt a tracé un sentier qui passe auprès des plus

admirables arbres de la belle *futaie du Bas-Bréau.* L'étoile rose en indique le commencement (*Raphaël*, chêne colossal; la *Fornarina*, hêtre en gerbe; *Pérugin*, autre chêne, etc....). On croise une route, le long de laquelle on voit de magnifiques arbres. Plus loin, on traverse un petit carrefour, en laissant deux routes à g. et deux autres à dr., pour gagner le *Bouquet de l'Empereur*, nom donné à un vieux chêne (le Briarée), qui s'élève majestueusement au milieu d'un carrefour.

Du Bouquet de l'Empereur, revenant vers la route de voitures, au bord de laquelle est établie la buvette dont il est parlé ci-dessus, on tourne à dr., et l'on suit cette route, qui traverse le *vallon d'Apremont* dans toute sa longueur, et se continue jusqu'au carrefour des Néfliers. Après s'y être un peu avancé, on remarquera à dr., au bord de la route, un vieux chêne aux branches tourmentées, désigné sous le nom du *Rageur* ou de l'*Orageux.* Plus loin, on passe à côté de la roche isolée de *Marie-Thérèse.* On arrive bientôt au milieu des magnifiques bouquets de chênes séculaires qui ornent le milieu du vallon. Ce site, surnommé le *dormoir de Lantara*, sert souvent de rendez-vous aux peintres qui viennent y faire des études de paysage. On traverse le *carrefour des gorges d'Apremont*, en laissant une route à dr. et deux à g. Celle que l'on suit prend bientôt un caractère plus pittoresque; on y admire des masses rocheuses qui la bordent, et des chênes séculaires, tels que l'*Henri IV* et le *Sully;* dans le reste du trajet jusqu'au carrefour de la gorge aux Néfliers, elle est réparée ou entièrement reconstruite. Ce travail date de l'année 1866.

Parvenu au (*carrefour de la gorge aux Néfliers*), on le traverse en laissant deux routes à g.; on suit la route principale pendant une centaine de pas, puis on prend, à dr., le sentier indiqué par une flèche bleue sur un hêtre, et l[illegible]re dans la futaie du *puits* [illegible] toute peuplée, ici, de [illegible]s cépées, dont les tiges nombreuses et divergentes donnent une physionomie particulière à ce canton forestier.

Plus loin, on croise la *Route Ronde* pour entrer dans la belle futaie de la *Vente des Charmes.* Des lettres signalent les plus beaux arbres. On croise souvent des chemins. Il est nécessaire de consulter attentivement les marques bleues. On arrive au Jupiter, aujourd'hui le *Bouquet du Prince Impérial.* Après s'être reposé sur un des bancs, on peut revenir à Fontainebleau comme à la 8e promenade (*V.* p. 524).

11. Le rocher Saint-Germain.

(Promenade de 5 heures.)

Il [illegible] d'abord se rendre au *carre-f*[illegible] *la Butte-aux-Aires* (comme à la [illegible] promenade, p. 532).

V[illegible]NTE. Pour éviter la route poudr[illegible]des voitures, on peut sortir de [illegible]inebleau par la rue de France [illegible] la *barrière de Paris*, dite de la [illegible]*urche.* Là, deux grandes routes se pr[illegible]tent : à g. la route de Fleury; en [illegible] la *Route de Paris.* Après avoir [illegible]tte dernière pendant environ [illegible], on prendra à dr. un sentier sous bois, que l'on remontera pendant environ 120 pas, puis on prendra, à g., un petit sentier qui, de ce carrefour, après avoir passé derrière une sablière profonde, aboutit à un sentier plus large, menant, à dr., au carrefour de la *Butte-aux-Aires.*

On peut se reposer sur un banc; ou, traversant le carrefour, prendre en face la (*route du Gros-Fouteau*). Après l'avoir parcourue pendant l'espace de 430 pas, on prendra, à g., un petit sentier, parfois difficile à reconnaître sous les feuilles mortes (l'entrée en est indiquée toutefois par un trait bleu sur un hêtre, à dr.). Une fois engagé dans ce sentier on le suivra, en coupant plusieurs routes de



Bas-Bréau.

chasse, guidé par les marques bleues. On admirera les magnifiques arbres de cette partie de la futaie du *Gros-Fouteau*. On pourra se reposer au banc du *carrefour du Prince Impérial;* et, reprenant le sentier qui s'ouvre à côté du banc, poursuivre sa marche sous les ombrages. Vingt et quelques minutes sont nécessaires, pour parcourir ce sentier dans toute sa longueur. Il vient aboutir à la route macadamisée qui suit les hauteurs de la Solle. On traverse cette route, et on prend immédiatement en face un sentier qui descend dans la vallée. Avant d'y descendre, on se détourne à g. de quelques pas pour admirer le point de vue du *Belvédère de Lavoisier :* on domine, en face, une colline, de forme conique, appelée le *Mont-Jussieu*. On voit à dr. la colline ondulée et rocheuse du *Mont-Chauvet*, puis la plaine du *Champ de Courses*, fermée vers le N. par la chaîne du *Mont-Saint-Germain*.

Redescendant de quelques pas, il faut alors s'engager, à g., contre les rochers, dans l'*antre de Raoul*, et continuer de descendre par un sentier pittoresque en zigzags. Au bas de la colline, et au sortir d'une autre grotte, on ne suivra pas le sentier indiqué par une marque bleue et conduisant, à g., à la fontaine Sanguinède; mais on prendra, à dr., celui qui est désigné par une ligne rouge, pour traverser une route sablonneuse et retrouver le sentier, qui, à travers des accidents pittoresques, côtoie la base du Mont-Jussieu et aboutit bientôt à une route de chasse, au delà de laquelle on entre, en face, dans un bois taillis. De ce point on arrive en dix minutes au pied du rocher Saint-Germain, après avoir croisé trois carrefours (une étoile au troisième), et traversé, selon l'indication des marques bleues, une autre partie de bois taillis pendant quelques centaines de pas.

Arrivé enfin au chemin qui longe la base de la colline du rocher Saint-Germain, on voit s'ouvrir en face deux sentiers; il faut prendre celui de dr. (marques bleues), qui conduit au *val de Guillaume Tell*, et remonter par une pente douce cette gorge riche en beaux accidents agrestes. Plus haut le sentier en rejoint un autre qui vient de *Belle-Croix*. On doit tourner à dr. en longeant des crêtes rocheuses (beau point de vue d'une esplanade, marquée par la lettre I). Bientôt on domine des gorges à g., et, s'avançant le long d'un rempart de roches qui se dresse à dr. (la lettre J signale le *Cheval Marin*, roche de forme singulière), on arrive au *Belvédère de la Chavignerie*, point culminant et beau point de vue du rocher Saint-Germain. On descend les méandres du sentier à travers des masses de grès, des hêtres et de vieux genévriers, et, après avoir croisé trois chemins, on traverse un carrefour en laissant une route à dr. Le beau *chêne du roi Robert* (lettre O) marque la moitié de la promenade.

On passe à travers des défilés formés par les rochers. Le sentier se bifurque; on prend le bras de droite; et la lettre P annonce la sombre *grotte de Robert-le-Diable;* à laquelle succède la *grotte d'Alice*, dont l'entrée est signalée par une étoile rose. Plus loin la lettre Q signale l'entrée des *cinq Caveaux*, une des plus hardies et des plus curieuses créations de M. Denecourt. Le hêtre marqué d'un R est consacré au souvenir d'un homme de cœur, mort en 1866 à Fontainebleau, de *Goldschmidt*, peintre et savant modeste, qui a découvert quatorze des petites planètes télescopiques de notre système. Après avoir croisé un chemin creusé d'ornières, on atteint trois beaux hêtres (lettre S).

Là le sentier se trifurque : au lieu de prendre le bras de dr. (flèche rouge) qui abrége un peu la promenade, on continue de suivre celui de g. (flèche bleue), et l'on arrive au *belvédère du bas Saint-Germain* (let-



Mare aux Ligueurs.

tre X). De là, il faut se diriger, selon les marques bleues, en descendant, à dr., quelques marches; les méandres du sentier vont aboutir à la *grotte Meyerbeer*, et bientôt après, à la plaine du champ de Courses. Après l'avoir traversée en se dirigeant vers la maison du garde que l'on aperçoit à g. des tribunes, on entre un instant dans le chemin dit la *route du Lion*, sur le bord duquel se trouve la maison du garde; mais, au lieu de la suivre, on prend à g., derrière cette maison, un sentier qui monte par des courbes bien ménagées à travers de magnifiques arbres et des accidents très-pittoresques, jusqu'à la route tournante des hauteurs de la Solle. On traverse le carrefour, en laissant une route à dr. En 5 min., on arrive à un autre carrefour que l'on croise également. Il ne reste plus qu'à traverser la chaîne du Mont-Ussy (*V.* p. 515), et 20 min. après on rentre à Fontainebleau.

12. Vallée de la Solle, fontaine Sanguinède, Mont-Chauvet.

(Promenade de 3 heures.)

La vallée de la Solle, située au N. O. de Fontainebleau, est l'une des parties de la forêt les plus fréquentées par les promeneurs. Elle est riche en beaux aspects, en points de vue, en mystérieux ombrages, en roches moussues, en sites variés et du caractère le plus pittoresque. Elle forme un large bassin, ouvert du côté de la route de Melun qui la borde, et compris entre deux longues chaînes de rochers (au S. le *Mont-Chauvet*, les *hauteurs de la Solle*; au N., le *rocher Saint-Germain* voir la promenade 11e). C'est dans la vallée de la Solle qu'a été établi, il y a peu d'années, l'Hippodrome ou champ de Courses.

Pour le commencement de la promenade, voir la 6e promenade. — Arrivé au *banc* (*V.* p. 515), il faut suivre la *Route du Roi*, route de voitures poudre[illegible] est le che[illegible] le p[illegible]gagner, en [illegible] la *Butte-aux*[illegible]*s*. Traversant ce carrefour, on [illegible]ra en face, entre deux rou[illegible]ntier, dont l'entrée est marquée par une flèche sur un hêtre. On s'a[illegible]ce alors sous les ombrages de [illegible] futaie du *Gros-Fouteau*, où l'on [illegible]re çà et là de beaux chênes [illegible]s parmi des hêtres, puis on trave[illegible]se un carrefour, au milieu duquel s'élève le *Superbe*, chêne magnifique, appelé aujourd'hui le *Bouquet de l'Impératrice*. Prenant le petit sentier qui s'ouvre en face, on le suit pendant 280 pas environ; on traverse un autre carrefour et on continue de suivre le sentier, à travers cette admirable futaie jusqu'à son issue à un carrefour (près de 30 minutes depuis le carrefour de la Butte-aux-Aires). Là, laissant à dr. la *Route de la Reine*, qui côtoie la hauteur de la Solle, et la *route de l'Amitié*, qui descend dans la vallée, on prend, en face, un sentier dont les détours à travers les grès et les bruyères vont aboutir, à dr., à la *fontaine Sanguinède* (on y trouve des rafraîchissements). — Après avoir joui, de là, d'un beau point de vue sur la vallée de la Solle, il faut revenir vers l'ouest sur la platière à la petite *mare aux Ligueurs*; suivre le sentier qui la côtoie et qui, faisant plusieurs détours (consulter les indications des marques bleues), [illegible]end dans une gorge ombragée, [illegible]et pittoresque. — A une bifurcation on prend à dr., puis on croise un sentier sablonneux, et l'on arrive à un carrefour, que traverse la route de l'Amitié. — Environ 140 pas plus loin, s'ouvre, à dr., le sentier qui côtoie la base du *Mont-Jussieu* (*V.* 11e promenade, p. 528). — La route de l'Amitié, que l'on suit, tourne plus loin à g.; celle que l'on continue à suivre prend le nom de *route des Tribunes*, et mèn[illegible]au champ de Courses. A [illegible]ir[illegible] pas du dernier carrefour, [illegible]ue bleue

tracée sur un hêtre indique l'entrée d'un sentier qu'il faut prendre sous la futaie. Ce sentier se bifurque : le bras de dr. conduit à l'ancienne salle de danse. Tournant à g., on ne tarde pas à atteindre le pied de la colline. Le sentier, la gravissant en zigzags à travers les rochers, finit par atteindre les hauteurs et la *fontaine* du *Mont-Chauvet*, d'où l'on jouit d'un beau point de vue. Cet endroit est, avec la fontaine Sanguinède, le principal rendez-vous de la Solle. C'est là que s'arrêtent les voitures. On y trouve des rafraîchissements. Une curiosité du site est une roche énorme, posée en équilibre, et à laquelle on peut imprimer un léger mouvement.

Pour revenir du Mont-Chauvet à Fontainebleau, il faut prendre en face une route sablonneuse, puis le sentier qui la continue, et, traversant le plateau en 3 minutes, on arrive sur la *Route de la Reine :* là on doit tourner à g. et prendre, à dr., sous bois, le sentier indiqué par une marque (et qui continue une déviation de celui du plateau). A deux min. ce sentier aboutit à la (*Route de la Chaise Marie*), que l'on descend à dr. — (On pourrait, un peu plus bas, tourner à g., et faire la promenade du Mont-Ussy, *V.* p. 515). — Arrivé au bas de la côte, on traverse le carrefour, on suit la route de voitures qui s'ouvre en face et où l'on remarque; à g., le *Bouquet du nid de l'Aigle* (*V.* p. 516). Cette route aboutit à un carrefour, d'où l'on peut revenir à Fontainebleau, soit, à g., par l'allée droite couverte; soit, en face, par le sentier qui monte sous une belle futaie (*V.* en sens inverse la promenade 6e, p. 515).

13. Autres promenades à la vallée de la Solle.

De Fontainebleau au *carrefour de la Butte-aux-Aires*, voir 11e promenade, p. 528. Après s'être reposé un instant sur le banc, il faut prendre en face la (*Route du Gros-Fouteau*), que l'on suit jusqu'au dernier carrefour, où elle aboutit sur la route tournante des hauteurs de la Solle. On y remarquera un *hêtre* dont le feuillage, formant un vaste parasol, abrite une banquette circulaire en gazon. Si l'on suit, à dr., pendant quelques pas, la route tournante, on arrive à un belvédère d'où l'on découvre un très-beau point de vue sur la vallée de la Solle, sur les rochers de Saint-Germain en face, et, à dr., sur le champ de Courses. Une stupide malveillance a arraché le banc que l'administration avait placé sur ce point.

On prend le sentier indiqué par un poteau sur lequel on lit : *Sentier conduisant au rocher des Deux-Sœurs et au rendez-vous des artistes.* — Le rocher portant l'inscription : *Rocher des Deux-Sœurs*, 1829, est une vieille célébrité de la forêt, pour laquelle les touristes et surtout les cochers qui les conduisent conservent un culte assidu, mais dont d'autres curiosités, mises depuis en lumière par M. Denecourt, ont un peu diminué l'intérêt.

On peut, de là, en s'avançant dans la même direction, gagner à peu de distance le *Belvédère Lavoisier* (*V.* p. 530), et en prenant, à g., le sentier qui suit les hauteurs, se rendre en peu de temps à la *fontaine Sanguinède* (*V.* p. 532).

14. Promenade à la Gorge aux Loups et à Marlotte.

(Promenade à pied de 4 h. 1/2 à 5 h.)

La *gorge aux Loups*, située vers la limite S. de la forêt, et l'un de ses sites les plus pittoresques, est, à cette extrémité, comme le Bas-Bréau à une autre, un canton de prédilection des peintres, dont la colonie habite dans le voisinage le village de Marlotte.

Pour aller à la gorge aux Loups il faut : suivre le commencement de la 3e promenade (du rocher Bouli-

gny) jusqu'au point où, arrivé au haut de la colline, on croise un sentier qui descend à dr. (*V.* p. 511); c'est le sentier, marqué d'un rond bleu, que l'on doit prendre. On traverse un carrefour de cinq routes, en en laissant une à g.; puis on aborde le *Mont-Merle*, dont on traverse le plateau, aujourd'hui dépouillé de ses ombrages. On traverse ensuite un carrefour de sept routes, en en laissant trois à dr.; puis un autre, en laissant une route à dr., et l'on arrive à l'entrée des débris du *Rocher Fourceau*, tout dévasté par les exploitations des carriers. Après l'avoir traversé en sept minutes, guidé par les marques bleues, on prend en face une route de chasse, qui monte doucement; on croise le *carrefour des ventes Bourbon*, en laissant deux routes à g. La route droite et bien ombragée, que l'on suit, traverse la *Route Ronde*, et pénètre sous la futaie des *ventes à la Reine*. On approche de la gorge aux Loups, mais on ne l'aperçoit pas en-



Gorge aux Loups.

core; et, sans le tracé de M. Denecourt, qui n'a négligé aucune de ses beautés, il serait très-difficile de s'y diriger. A g., s'ouvre un premier chemin qui y mène. Au lieu de descendre par ce chemin, M. Denecourt vous invite à continuer quelques pas encore pour prendre plus à g. un sentier à veine visible, mais indiqué par les marques bleues. Bientôt on pénètre dans la *Gorge Verte*, une des plus belles entrées de la gorge aux Loups; et l'on rencontre une route de voitures qui monte et que l'on suit. Inclinant à g., on arrive sur le plateau de la *Mare aux Fées*, que les chaleurs de l'été mettent à sec. Si on contourne cette mare à dr., on ne tarde pas à apercevoir à quelque distance le *Belvédère des Pins*, d'où la vue s'étend sur une jolie vallée boisée et sur le village de *Marlotte*. — De là on revient, par le sentier qu'a tracé M. Denecourt, sur le plateau de la mare aux Fées, que l'on achève de contourner, en passant sous au

magnifique charme, l'*arbre de Marie-Antoinette*, et au pied du *chêne de Molière*, près du *chêne Oranger*.

Il faut, pour reconnaître le sentier que l'on doit suivre, faire ici une attention particulière aux marques bleues. Lorsqu'on est dans la bonne voie, le sentier, curieusement tracé par M. Denecourt à travers les rochers et les chênes, et côtoyant toutes les curiosités pittoresques, permet d'admirer une grande variété de sites et d'objets, énumérés par le créateur de cette charmante topographie. On passe au *dormoir des vaches de Marlotte*, site remarquable par ses vieux chênes, puis on rentre sur le plateau où l'on a en vue la mare aux Fées à g. Le sentier, inclinant à dr., aboutit à une route encaissée, bordée d'arbres et de rochers, qui descend rapidement dans la gorge aux Loups, dont elle est une des plus belles entrées. Croisant cette route, on [re-



Mare aux Fées.

prend de l'autre côté la continuation du sentier que l'on suit sur le versant de la colline, à travers une suite d'accidents pittoresques et de passages de rochers. Après un certain temps donné à ce parcours, on redescend par un sentier en zigzags, et, continuant son exploration, d'après les marques bleues, on arrive à l'extrémité orientale de la gorge aux Loups. « Q[illegible] d vc[illegible] aurez contourné ce fond [illegible] us [illegible] rques, dit M. Deneco[illegible] nt vers la partie occidentale de la vallée, en longeant le bois taillis à votre dr. » On est arrivé au terme de l'exploration : à un hêtre au feuillage arrondi à la manière d'un oranger. On prend le sentier qui traverse une route de calèche et gravit la colline située en face, dans la direction de Fontainebleau.

Retour a Fontainebleau par la Forêt. — On passe près de deux derniers beaux chênes de la gorge aux Loups, le *Velasquez* et le *Murillo*. Le

sentier en pente douce arrive bientôt sur le haut de la colline. Plus loin on croise la *Route Ronde;* et, continuant à avancer sur le plateau des *ventes Bourbon*, on traverse un carrefour en laissant une route à dr. Une belle route ombragée ramène au *Rocher Fourceau*. On le traverse, ainsi que le *Mont-Merle* et le *Rocher Bouligny* et (si l'on veut continuer sa route en droite ligne) le *Rocher d'Avon*, lui-même, d'où l'on rentre à Fontainebleau par le parterre ou le parc du château.

Retour a Fontainebleau, par Marlotte et Montigny. — Quelques touristes, après avoir parcouru le site pittoresque de la gorge aux Loups, au lieu de revenir par la forêt, voudront peut-être aller visiter le village de Marlotte, qui est nommé plus haut et que l'on aperçoit du belvédère des Pins. Après avoir traversé ce village, tournant à g., il pourront gagner **Montigny** et y prendre le chemin de fer pour revenir à Fontainebleau.

Marlotte, v. de 497 hab., est, ainsi que Barbison (p. 540), fréquenté principalement par les peintres paysagistes, qui s'y établissent dans les auberges. Plusieurs peintres, et entre autres M. Ciceri, y ont acquis des propriétés.

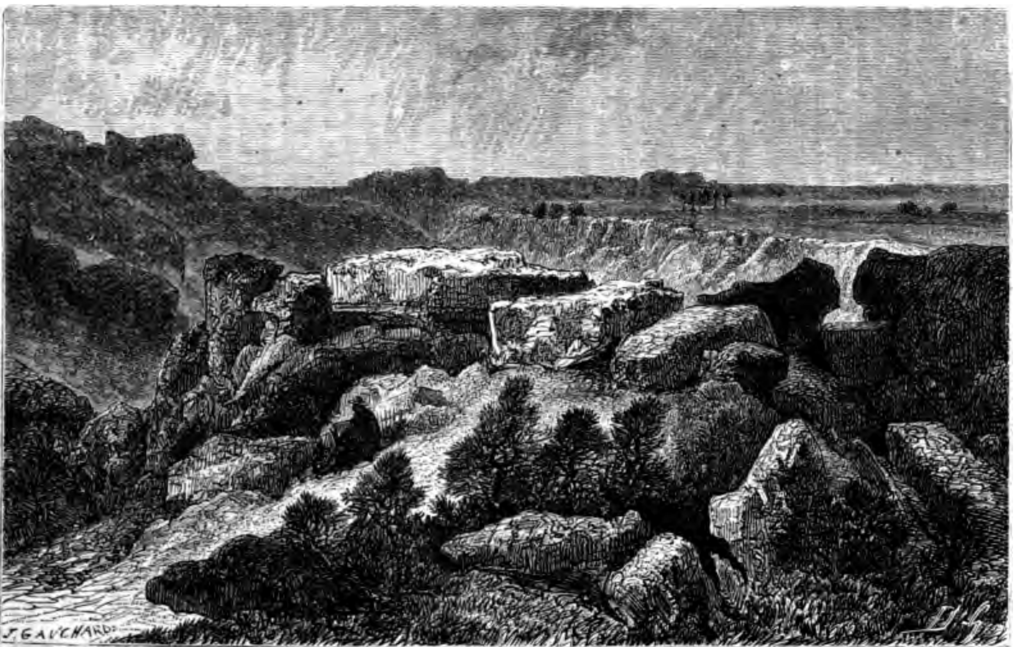


Marlotte.

15. Promenade au Long Rocher.

(Promenade de 8 heures.)

Le *Long Rocher* forme, à l'extrémité S. E. de la forêt de Fontainebleau, une chaîne de grès assez élevée. Sa longueur est de 4 kil. et sa largeur moyenne d'environ 700 mèt. Il présente un long plateau nu, sans arbres, mamelonné çà et là, et coupé de quelques vallées peu profondes. Le grès en est sur certains points exploité par les carriers. Le versant N. de la chaîne offre plusieurs gorges ou *dévaloirs*, où les entassements de rochers, couverts de mousse et ombragés de pins, ont un caractère de beauté remarquable. C'est à travers une de ces gorges que M. Denecourt traçait récemment un sentier pittoresque, désigné par lui sous le nom de l'*enfer du Dante*, le commencement du long sentier, que, bravant les rigueurs de l'hiver, il a développé sur le plateau du Long Rocher. Les nombreux détours de ce sentier touchent à tous les sommets, du haut desquels on jouit de beaux points de vue, descendent dans les vallons, gravissent



Le Long Rocher.

ou traversent les rochers les plus remarquables.

Différentes voies conduisent au Long Rocher :

1° Les promeneurs qui aiment à explorer à pied la forêt faisaient souvent le détour suivant[1] : après être sortis du parterre par l'avenue de Maintenon et avoir coupé la route de Moret, ils prenaient, à g., la route de Montigny, la suivaient jusqu'au *carrefour de la Croix du grand Maître*, et, inclinant à dr., franchissaient la *Malmontagne* (chercher à y voir l'*abîme* ou excavation en forme d'entonnoir, dont la cause de formation est inconnue), traversaient ensuite le *Mont-Aiveu* et atteignaient le pied du *Haut Mont* (y chercher un rocher, calcaro-siliceux, d'aspect singulier, comme s'il était carié). Continuant à se diriger vers la dr., ils ne tardaient pas à arriver à un des beaux *dévaloirs* du versant N. du Long Rocher.

2° De l'extrémité de la *gorge aux Loups*, il faut, si l'on veut aller visiter le Long Rocher, se diriger vers l'E., en suivant le chemin qui longe le *Rocher des Étroitures*, qu'on a sur sa dr. On gagne ainsi la base du Long Rocher et la belle montée du sentier de M. Denecourt, l'*enfer du Dante*. Parvenu sur le plateau, on n'a plus qu'à suivre le sentier selon les indications des marques bleues.

Après avoir parcouru et traversé dans toute sa largeur le Long Rocher, on pourrait, au lieu de revenir à Fontainebleau par la forêt, se diriger un peu à g., vers une porte d'issue de la palissade du bornage et descendre en une demi-heure à la gare du chemin de fer établie à *Montigny*, et d'où l'on reviendrait en moins de 40 min. à Fontainebleau.

1. La libre circulation est interrompue sur plusieurs points de ce trajet par de hautes clôtures, dont on a enfermé des cantons destinés à des repeuplements forestiers. Mais des portes et, à défaut de portes, des échelles permettent de franchir ces enclos.

3° On pourrait faire la course en sens inverse : partir de la gare de Fontainebleau, descendre à Montigny, se faire indiquer le chemin conduisant à la porte d'entrée du bornage de la forêt de Fontainebleau, et là inclinant un peu à g., gravir la colline du Long Rocher, chercher le sentier et les marques de M. Denecourt; une fois dans la bonne voie, parcourir ce sentier dans l'ordre inverse, et, arrivé à la fin de la course, tourner à g. pour gagner la gorge aux Loups (14e promenade).

16. A l'Hippodrome ou champ de Courses.

Un *champ de Courses* a été établi, il y a peu d'années, à l'entrée de la vallée de la Solle, à g. et en lisière de la route de Melun, sur une plaine déboisée et nivelée, entre les hauteurs de la Solle, au S., et les rochers Saint-Germain, au N. Le périmètre du terrain de courses est d'environ 2400 mèt.

On peut s'y rendre de deux côtés :

1° Par la grande *Route de Melun*, en sortant par la grande rue (comme à la 4e promenade), et en montant au carrefour de la *Croix d'Augas*, que l'on traverse directement pour suivre la grande route qui se continue en face. Cette voie est celle des voitures et des cavaliers. — La route suivante est plus agréable pour les piétons.

2° Sortant de Fontainebleau par la rue des Bois, on suit le long du mur de la plaine de l'hôpital, la route de voitures, qui bientôt tourne à g., en prenant le nom de *Route Doris*, puis traverse le *carrefour des huit Routes*, et se continue, en face, jusqu'à la *vallée du nid de l'Aigle* (*V.* p. 516). Là on monte, à dr., par la route *de la Chaise Marie*. Arrivé sur le plateau, on suit le prolongement de cette route, qui aboutit bientôt à la *route* tournante *des hauteurs de la Solle*. On traverse la route tournante pour descendre par la *route du Lion*, qui se termine au champ de Courses,

entre les *tribunes*, à g., et la maison du garde, à dr.

RETOUR A FONTAINEBLEAU. — Les piétons feront bien de prendre au retour une troisième route, tracée par M. Denecourt, plus ombragée et offrant de beaux aspects pittoresques. Cette route commence derrière la maison du garde, dont il a été parlé ci-dessus (*V.* 11e promenade, p. 528). Parvenu au haut de la côte, on se trouve encore sur la route tournante des *hauteurs de la Solle;* on la suit, à g., pendant 450 pas, jusqu'à une esplanade, d'où l'on domine le champ de Courses (on a en vue, en face, le rocher Saint-Germain; la butte isolée de Saint-Louis; puis le bois des Écouettes, et, à dr., le Rocher Cassepot). Après avoir joui du point de vue, on revient de 25 pas en arrière, et on prend une route qui part, à angle droit, de la route tournante. Cette route traverse, en ligne droite, un bois taillis et le plateau du Mont-Ussy. A 8 min., on croise la *Route de la Reine*, pour prendre le chemin qui s'ouvre en face. 60 pas plus loin, on croise la *route tournante des hauteurs du Mont-Ussy* (on peut se détourner un peu, en suivant celle-ci, à dr., pour jouir d'une belle vue). De ce point il n'y a plus que 25 min. de marche jusqu'à Fontainebleau. On prend, en face, le sentier qui descend à travers des pins et des rochers. Un peu plus bas est, à g., le pittoresque *chaos de Victor Hugo* (6e promenade, p. 515). Parvenu au bas de la descente, il faut prendre le sentier en face, qui bientôt croise une route, et va aboutir à la *Route de Louise,* par laquelle on revient directement à l'entrée de la rue des Bois.

PROMENADES EN VOITURE[1].

Si l'on excepte, des seize promenades qui précèdent : la 1re, du rocher d'Avon; — la 2e, du mail d'Henri IV; — la 3e, du rocher Bouligny; — la 6e, du Mont-Ussy, toutes les autres peuvent se faire en voiture; ou partie à pied, partie en voiture. Cette dernière combinaison doit être préférée; car, en prenant une voiture, on a l'avantage de pouvoir visiter, dans une journée, des parties de la forêt très-éloignées les unes des autres, et l'on explore ensuite, à pied, sans trop de fatigue, les sites les plus pittoresques et les plus accidentés des chaînes de collines.

Pour ce genre de courses, il est important d'avoir un cocher qui connaisse bien la forêt et qui ait assez de bon vouloir pour ne pas tronquer la promenade en faisant naître des impossibilités imaginaires. Afin d'éviter tout malentendu, on fera bien de déterminer d'avance, en l'étudiant, d'après le Guide, sur la Carte, la tournée que l'on veut faire, et on l'indiquera au loueur de la voiture.

Si cette tournée doit employer la journée entière, elle devra être combinée de manière à rencontrer des points de repos, où les chevaux pourront se rafraîchir. Les deux principaux sont Franchard et Barbison.

UTILE PRÉCAUTION. — Dans certaines promenades, celle du Rocher Saint-Germain entre autres, on reste éloigné de sa voiture pendant le temps, assez long, qui est employé à parcourir pédestrement tout le sentier pittoresque tracé sur les pentes de la colline. Durant ce trajet le cocher, faisant un long détour, descend dans la plaine du champ de Courses, où il va attendre les voyageurs. Il importe donc à ceux-ci de pouvoir se diriger sûrement à travers bois sur le point où la voiture stationne. A cet effet, on fera bien de se munir de deux sifflets au son aigu, et d'en confier un au cocher, de manière à ce qu'il puisse répondre à l'appel du coup de sifflet, et, en répondant, indiquer de quel côté il se trouve.

Les promenades de voiture les plus habituelles sont les suivantes : ***Fran-***

1. *V.* page 456 l'indication des loueurs de voitures et le tarif.

chard (p. 519); — la *Tillaie du Roi* (p. 526); — la *route tournante des hauteurs de la vallée de la Solle*, fontaine Sanguinède (p. 532); rocher des Deux-Sœurs (p. 533); — *fontaine du Mont-Chauvet* (p. 533); — le *Fort l'Empereur* (p. 514); — le point de vue de la reine Amélie (p. 513); le Calvaire (p. 513). — Viennent ensuite celles du *Bas-Bréau* (p. 528); — des *gorges d'Apremont* (p. 527); — de *Barbison* (p. 540); — de la *gorge aux Loups* (p. 533).

PROJETS DIVERS DE PROMENADES COMBINÉES, EN VOITURE.

1. Vallée de la Solle. — Fort l'Empereur.

(Environ 4 heures.)

La Butte aux Aires (p. 528); — la Tillaie (V. le Pharamond, p. 526); — les hauteurs de la vallée de la Solle: descendre de voiture à la fontaine Sanguinède (p. 532); — au rocher des Deux-Sœurs (p. 533); — au Mont-Chauvet (p. 533); — le Fort l'Empereur (p. 514); — le Calvaire (p. 513); — point de vue de la reine Amélie (p. 513).

2. Franchard. — Gorges d'Apremont.

(5 à 6 heures.)

Butte aux Aires; — Tillaie; — futaie de la vente des Charmes (bouquet du Prince Impérial); — Franchard (la voiture s'arrête au restaurant et on va visiter à pied les gorges); — gorges d'Apremont (descendre de voiture, si l'on veut monter à la caverne des Brigands (p. 527), ou au Chêne captif (p. 526); — belle futaie du Bas-Bréau (bouquet de l'Empereur): — revenir par le pavé de Chailly et la grande route de Paris.

3. Gorges d'Apremont. — Barbison.

Barbison est un village, d'aspect assez laid, situé à une extrémité occidentale de la forêt. Il dépend de la commune de Chailly et ne se compose que d'une seule rue. Il manque à la fois de verdure et d'eau; mais il est dans le voisinage des gorges d'Apremont et de la futaie du Bas-Bréau, sites aimés des peintres paysagistes; ils trouvent, en effet, à Barbison, un établissement hospitalier qui, grâce à eux, a acquis un tel renom, qu'il attire aujourd'hui un assez grand concours de visiteurs étrangers. Un certain nombre d'artistes y ont acquis des propriétés et établi leur domicile; nous citerons entre autres Théodore Rousseau, M. Millet, M. Brindel, M. Ziem, dans une maison qui a appartenu à M. Jacques.

La grande célébrité de la localité c'est l'*auberge Ganne*, aujourd'hui *Luniot-Ganne*, ou *hôtel des Artistes*, au milieu du village, à dr., en venant du Bas-Bréau. Toutes les illustrations du paysage moderne ont habité l'auberge de M. Ganne, y ont même demeuré des saisons entières; et un grand nombre y ont laissé des traces de leur passage. Les murailles, les panneaux des armoires, la cheminée, sont couverts d'études de paysages, d'esquisses peintes, de bacchanales enluminées, de *charges*, de portraits, qui transforment la modeste hôtellerie en une sorte de musée drolatique fait pour tenter la fantaisie d'un amateur.

4. Gorges d'Apremont et rocher de Saint-Germain.

La Tillaie; — carrefour de la gorge aux Néfliers; — gorges d'Apremont; — futaie du Bas-Bréau; — traverser la route de Chailly et quitter la voiture pour monter au point de vue du camp de Chailly; — redescendre et parcourir à pied la futaie du Bas-Bréau, qui est de ce côté (une autre partie est de l'autre côté de la grande Route).

Remonter en voiture au carrefour de l'Épine. La voiture gagnera (par la route au pied du rocher Châtillon) la Belle-Croix. — Là le cocher devra indiquer l'entrée du sentier du Rocher



Montigny

de Saint-Germain. On parcourra ce sentier à pied jusqu'au bas, où l'on retrouvera sa voiture sur un des côtés du champ de Courses. On pourra rentrer directement à Fontainebleau, ou faire un détour pour parcourir le beau bois des Écouettes, ou même pour aller visiter le Fort l'Empereur.

5. Gorge aux Loups.

Sortir de Fontainebleau par la place de l'Obélisque et la route de Nemours; plus loin, prendre à dr. la route de Récloses. (On peut descendre de voiture pour aller visiter le *Rocher des Demoiselles*, site pittoresque.) — La voiture, quittant la route de Récloses, gagnera, à g., par les Érables et Déluge, le carrefour des Forts de Marlotte; et l'on ira, à quelque distance de là, admirer le *point de vue de l'esplanade de Marlotte*. La voiture s'arrêtera près de la mare aux Fées, pendant la visite que l'on fera à pied dans la gorge aux Loups.

AUTRES SITES PITTORESQUES DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

QUE L'ON PEUT VISITER A PIED OU EN VOITURE.

Les personnes qui séjournent à Fontainebleau, après avoir parcouru ses sites



Entrée de Barbison; chemin des Vaches.

les plus renommés, dont le parcours est devenu si accessible grâce aux travaux de M. Denecourt, aimeront, sans aucun doute, à explorer des parties moins fréquentées, ou même peu connues, en se dirigeant elles-mêmes au moyen de la carte. Nous indiquerons ici quelques-uns de ces sites les plus remarquables.

1° La mare aux Évées. — Cette mare, où dans les chasses les cerfs viennent assez fréquemment se faire prendre, est située à l'extrémité N.O. de la forêt. Elle était autrefois entourée d'une magnifique futaie, coupée sous le règne de Louis-Philippe. On peut s'y rendre en voiture. — Pour y aller à pied (et ce serait une course assez longue) on pourrait traverser la vallée de la Solle; monter à Belle-Croix; voir la mare à Piat; gagner le carrefour du Beau Tilleul du Cabinet de Monseigneur; et continuer dans la direction du Rocher Canon (récemment enfermé dans une palissade; ce qui peut obliger à faire un détour).

2° Point de vue du camp de Chailly. — Rocher Châtillon. — Du carrefour du Beau Tilleul (indiqué ci-dessus), il faut gagner le point de

vue du camp de Chailly; descendre dans le Bas-Bréau; et, au retour, explorer le rocher Châtillon, où se trouvent encore des entassements de rochers très-pittoresques, mais que les exploitations des carriers détruisent de jour en jour. De là, par les Monts Saint-Père, on peut gagner la Croix du Grand Veneur et revenir à Fontainebleau par la belle route de Paris.

3° POINT DE VUE DU CAMP D'ARBONNE. — Du carrefour de la gorge aux Néfliers (p. 528), la route va directement au carrefour des monts Girard, aux ventes Alexandre et au point de vue du camp d'Arbonne, situé à une extrémité occidentale de la forêt. De là on domine la plaine de Macherin. On voit, au S., la chaîne de Franchard, et plus loin les tertres de sable blanc du *petit Mont-Blanc* et de la butte des *Sablons*, plus en arrière, deux des curiosités de la forêt, que les promeneurs qui ne craignent pas la fatigue feront bien d'aller visiter. Elles sont toutes deux en dehors du bornage de la forêt[1].



Église d'Avon.

Du point de vue du camp d'Arbonne, on peut descendre et traverser les ventes de Macherin, et revenir par la route droite de Fleury. Pour éviter la monotonie de cette grande route, on pourrait aller jusqu'aux gorges de Franchard et prendre de là la voie de retour ordinaire à Fontainebleau.

4° ROCHERS DES HAUTES PLAINES ET DE MILLY. — Ces chaînes accidentées, situées au sud des gorges de Franchard, sont très-intéressantes à visi-

1. En 3 h. 15 min. nous avons été de Fontainebleau au point de vue du camp d'Arbonne, en passant par le haut de la vallée de la Solle, le désert des gorges d'Apremont, le Chêne captif (p. 526) et la grotte des Barbisonières (rochers à l'extrémité S. O. des gorges d'Apremont); et, du point de vue du camp d'Arbonne, en 40 min., au petit Mont-Blanc.

ter; mais elles sont peu explorées, parce qu'elles sont restées en dehors des promenades tracées par M. Denecourt. On revient par le carrefour des ventes Caillot, et la gorge du Houx.

5° MARE AUX CORNEILLES. — ROCHER DU MAUVAIS PASSAGE. — Sortant de Fontainebleau par la place de l'Obélisque, on prend à dr. la grande route d'Orléans. On laisse à dr. le rocher de la Salamandre, et plus loin celui de la Combe. Quand on a dépassé ce dernier, on se dirige à dr. sur le carrefour de la mare aux Corneilles. On pourrait traverser la Route Ronde et aller jusqu'au beau carrefour des Grands Feuillards. — Au retour, on parcourrait le *rocher du mauvais passage*, prolongement oriental de la chaîne du rocher de la Combe. On pourrait traverser le Rocher des Demoiselles; et on reviendrait par le chemin de Récloses.

6° MARE D'ÉPISY. — ROCHER DES PRINCES. — ROCHER BESNARD. — A peu de distance de l'extrémité orientale des rochers d'Avon (p. 508) se trouve la mare d'Épisy; de là, se dirigeant au S. E., on pourrait traverser la Route Ronde; visiter le pittoresque rocher des Princes, voisin de la Malmontagne; et plus loin, dans la direction de Moret, le Rocher Besnard.

7° AVON. — MONT ANDARD. — BORDS DE LA SEINE. — RETOUR PAR LE BOIS GAUTIER. — Sortir du Parc par la grille à côté des bâtiments de la vénerie; en faire le tour, longer le parquet d'Avon; traverser *Avon* (V. p. 456); franchir le chemin de fer; gravir le mont Andard; descendre au carrefour de la Croix de Guise; franchir à g. (au moyen des échelles) la clôture du canton de la forêt qui a été ici entreillagé récemment. Du carrefour des Forts de Thomery, se diriger à g. vers le château de la Rivière; suivre les bords de la Seine (on passe devant la propriété de M. le comte de Ségur); remonter à g. par [illegible] et [illegible]ar les Basses-Loges, [illegible] la station du chemin de [illegible]ainebleau.

8° BOIS DE LA MADELEINE. — PONT DE VALVIN. — LES PLATRERIES. — Après avoir parcouru la forêt dans diverses directions, quelques touristes éprouveront peut-être le désir de varier leurs impressions, de sortir un instant des futaies aux épais ombrages, et d'aller chercher d'autres spectacles, de l'espace et de l'air, en descendant vers la Seine. La grande route conduit directement (en voiture) au *pont de Valvin;* mais les p[illegible]ns feront une promenade bien [illegible] agréable en passant par le *bois* [illegible] *Madeleine*, qui offre des aspects [illegible]resques. Arrivé à la gare du chemin de fer, on passe sur le pont jeté au-dessus de la voie, et deux cents pas plus loin on prend, à g., le chemin qui longe le chemin de fer, puis, à une certaine distance, on incline à [illegible], et bientôt on arrive au treillage [illegible]clôture de la propriété de *Belle-*[illegible]*ine*, appartenant au prince [illegible]betskoï, sur laquelle on découvre [illegible]quelques points de vue. Conti[illegible]t à avancer à travers le joli bois de la Madeleine dans la direction du N. E., on atteint une grande route, par laquelle on descend à dr., en quelq[illegible] min., au pont de Valvin. — On peut s'arrêter pour dîner et manger une matelote [illegible] la dernière maison à dr. du pont. — On peut aussi suivre le bord de la Seine à g. et aller dîner aux *Plâtreries* (15 min.), localité renommée pour ses matelotes. Pour le retour, on se ferait indiquer le chemin qui traverse le bois. — On pourrait calculer le temps du retour, de manière à profiter, au passage d'un train, des omnibus de la gare à Fontainebleau.

EXCURSIONS.

1. A Thomery et à Moret.

La route [illegible] F[illegible]ebleau à Thomery à tra[illegible] étant longue

et n'offrant pas d'intérêt, il est préférable de se rendre à Thomery en chemin de fer (5 kil., trajet en 10 min.; prix : 55 c.; 45 c.; 35 c.). De la station de Thomery, on gagne le village (25 min. à pied), en traversant la forêt. A l'extrémité d'une première avenue on croise la Route de Bourgogne et on prend en face, en inclinant un peu à dr., une avenue droite bordée d'acacias. Plus loin cette avenue descend un peu. Si l'on tourne à g., par la route la plus large, on arrive à l'extrémité de Thomery; si, au contraire, on continue à suivre la première direction, on monte à *Chantoiseau*, d'où l'on découvre une belle vue sur la vallée de la Seine et les collines boisées qui s'élèvent en face, et l'on descend dans Thomery près de l'église.

Thomery est un v. de 864 hab., bâti à 130 mèt. d'altit., et en amphithéâtre sur un coteau de la rive g. de la Seine. Son *chasselas*, dont Paris fait une si grande consommation, l'a rendu célèbre. Tout le coteau est divisé par des murs couverts d'espaliers et orientés vers le midi, de manière à donner au raisin toute sa maturité.



Thomery.

Les murs des maisons et des rues, également couverts de vigne, offrent à l'extérieur l'aspect d'un verger. On estime à 600 000 fr. le produit annuel de la vente moyenne du chasselas récolté à Thomery. Quelques Thomerillons vont, chaque année, chercher en Normandie et en Auvergne des pommes et des poires qu'ils expédient à Paris.

Les curieux visiteront avec intérêt les *serres* de M. *Rose Charmeux*, horticulteur primeriste, où l'on peut acheter des *chevelées* de chasselas, qui sont expédiées avec une indication sur la manière de les planter. Les cultivateurs conservent à Thomery, dans les bonnes années, du raisin jusqu'au mois de mars. Quand cette réserve est épuisée, ils vendent des primeurs, c'est-à-dire du raisin venu en serre chaude, qui se paye jusqu'à 12 francs la livre.

Si de Thomery on veut aller en chemin de fer à Moret, il faut revenir sur ses pas à la station. Mais il est plus intéressant de faire ce trajet à pied en passant par Champagne et Saint-Mammès (environ 1 h. 20 min.).

En sortant de la propriété de M. Charmeux, on prend à g. la route qui traverse une jolie vallée bordée

de vertes collines et mène au pont de Champagne en 15 min. Le village de *Champagne* (533 hab.) est situé à 115 mèt. d'altit. sur la rive dr. de la Seine. On monte un peu en face du pont, et, tournant à dr., on traverse le village dans toute sa longueur. On aperçoit à dr., de l'autre côté de la vallée, le village de *By*, où l'on peut distinguer le petit castel habité par Mlle Rosa Bonheur.

A un tournant de la route, en approchant de la Seine et de Saint-Mammès, on voit, à dr., l'embouchure de la rivière du Loing, et devant soi le beau viaduc courbe de Moret, haut de 20 mèt. et composé de 30 arches, larges de 10 mèt.

On arrive, en vingt et quelques minutes, de Champagne au pont de *Saint-Mammès*, v. de 961 hab., à 112 mèt. d'altit., sur la rive g. de la Seine, qui décrit ici une courbe pittoresque. On prend, en face du pont, la route qui traverse le village, où l'on remarque quelques vieilles maisons à escalier extérieur.

De Saint-Mammès à Moret il ne faut que 30 min. On passe sous le viaduc courbe. Deux arches en fonte donnent passage au *canal du Loing*, qui, long de 57 856 mèt., de Montargis à la Seine, continue le canal de Briare. Le paysage, près de Moret, prend un aspect pittoresque, surtout vu du pont. On aperçoit les restes des tours et des murailles de la ville du moyen âge. A l'extrémité du pont, une porte de la même époque donne entrée dans la rue principale, fermée à son extrémité par une porte semblable.

Moret-sur-Loing (hôt. : *de l'Écu de France, du Commerce*), V. de 1932 hab., située à 124 mèt. d'altit. (8 kil. de Fontainebleau par le chemin de fer. Trajet en 20 min. Prix : 90 c.; 70 c.; 50 c.), a une origine fort ancienne. Louis le Gros acheta, en 1128, de Foulques, vicomte de Gâtinais, le château de Moret, où les rois de France séjournèrent fréquemment. Henri IV créa comtesse de Moret sa maîtresse Jacqueline de Bueil. Une merveille de Moret était la maison dite de François Ier, ou plutôt de Marguerite de Navarre, qui fut habitée par Henri IV. La façade de cette maison, construite en 1523, était décorée d'élégantes sculptures et de médaillons attribués à Jean Goujon. Ces pierres sculptées ont été transportées en 1826 à Paris et rétablies sur la façade de la maison dite de François Ier, au Cours-la-Reine (Champs-Élysées).

Ce qui aujourd'hui attire particulièrement à Moret l'attention des visiteurs, c'est la belle **église** (mon. hist.), dont le chœur est de la fin du XIIe s., et dont l'ornementation sculptée extérieure est remarquable, surtout au portail, qui date du XVe s. Cet édifice aurait besoin d'une restauration. On y remarque plusieurs pierres tombales, entre autres celle de Jacqueline de Bueil, maîtresse d'Henri IV. La tour renferme une cloche de 1525. — A dr. de l'église est un *hospice* (on y voit une porte du XIIIe s.) dont les religieuses fabriquent et vendent un sucre d'orge renommé. Est-ce là qu'était ce « petit couvent borgne » dont parle Saint-Simon, et où Mme de Maintenon allait souvent, de Fontainebleau, visiter une *mauresse*, personnage mystérieux à qui on attribuait une naissance royale? — A quelque distance de l'église se dressent les restes d'un *donjon* quadrangulaire, à contre-forts, près duquel s'élevait le château où Fouquet fut enfermé pendant son procès. Dans la Grande-Rue, n° 28, se trouve une belle *maison* de la Renaissance. On remarque encore à Moret le *pont*, à arcades ogivales, et les deux *portes* (mon. hist. du XIVe s.), placées à cheval sur la rue qui forme le prolongement du pont.

De Moret on gagne, en moins de 20 min., par un beau boulevard planté de quatre rangées d'arbres, la station du chemin de fer.

10. Excursions à la vallée et aux rochers du Vaudoué, aux parcs et châteaux de Courances et de Fleury.

(Aller et retour, une journée en voiture.)

N. B. — Il est nécessaire d'avoir un cocher qui connaisse parfaitement les localités. (On en trouve chez M. Naigeon, loueur de voitures, rue de France, 33.)

Sortant de Fontainebleau par la *barrière de l'Obélisque* (à l'extrémité du boulevard de Magenta), on suit la route d'Orléans [1] jusqu'à la *croix de Souvray*. Là, tournant à dr., on gagne (par le beau *carrefour des Grands Feuillards*) la route d'Achères (400 hab.). D'*Achères* on entre dans la vallée du Vaudoué, où l'École prend sa source. Cette rivière est bordée de chaînes de rochers de grès. Après avoir arrêté la voiture au pied d'une de ces collines rocheuses, connue sous le nom de *rocher de la Justice*, parce qu'il y avait jadis à son sommet une potence destinée aux exécutions, on fera l'ascension de cette



Moret.

colline et on parcourra les bords du plateau pour jouir d'une vue très-étendue sur la plaine et les chaînes de collines d'une âpre tristesse, qui se succèdent jusqu'à l'horizon.

On passe du département de Seine-et-Marne dans celui de Seine-et-Oise, auquel appartient **Milly**, ch.-l. de c. de 2260 hab., situé sur l'Ecole, à égale distance à peu près entre Étampes et Fontainebleau. On peut y aller visiter la façade gothique d'un château fort. Milly n'est qu'à 7 kil. de Maisse (*V.* section XIX).

1. Quand la route neuve d'Arbonne à Achères sera terminée (elle ne le sera peut-être pas complètement avant 1870), il sera plus intéressant de se rendre à Achères de la manière suivante: Sortir de Fontainebleau par la barrière de la Fourche; prendre la *route de Fleury*, la suivre jusqu'à sa bifurcation avec la *route d'Arbonne*. D'Arbonne prendre, à dr., la *route d'Achères*; au commencement de la montée de la route, on pourrait descendre de voiture pour aller visiter, à dr., la butte si curieuse des *Sablons* (p. 543), où le sable blanc, sans cesse soulevé et remanié par le vent, prend des dispositions analogues à celles de la neige des glaciers.

A 4 kil. N. de **Milly** se trouve *Courances*, v. de 360 hab., où l'on s'arrêtera pour faire reposer le cheval et déjeuner à l'hôtel du *Cheval-Blanc* (les peintres qui voudront y séjourner y trouveront une installation convenable). Le *parc* du château de Courances, appartenant à la famille Nicolaï, mérite une visite. Ce parc est abandonné depuis 1830; ses arbres magnifiques sont enveloppés de lierres, dont les troncs gigantesques s'enlacent comme des lianes. Il y a là de précieux motifs d'études pour les peintres. Toute une population de corbeaux a établi son domicile aux sommets de ces vieux arbres. Pour empêcher qu'ils ne se multiplient en trop grand nombre, on en fait la chasse tous les ans dans la première quinzaine de mai, lorsque leurs petits commencent à prendre leur vol.

La voiture va, en une heure environ, de Courances (en traversant l'interminable village de *Cely*, 547 hab., église du XIII[e] s.), à *Fleury* (Seine-et-Marne), v. de 187 hab. On y voit un vaste *château* du XVI[e] s., entouré de fossés, appartenant aujourd'hui à la comtesse de la Rochejacquelein. Il a appartenu au cardinal de Richelieu On lit sur le fronton de la façade regardant le parc le monogramme A.-D. (Armand Duplessis). La chapelle est ornée, dit-on, de fresques, dues à Rosso et au Primatice. C'est la vue du canal tracé à travers le parc qui a donné à Henri IV l'idée d'en établir un pareil à Fontainebleau. — On revient de Fleury en 1 h. 15 min. à Fontainebleau. A peu de distance de Fleury on traverse le v. de *Forges*; et plus loin, *Macherin*, v. de 228 hab. Jusqu'à Fontainebleau, la route traverse en ligne droite la forêt.

11. Excursion à Larchant et à Nemours.

En voiture. — (Environ 10 heures.)

N. B. — Pour cette excursion, comme pour la précédente, il est nécessaire d'avoir un cocher qui connaisse bien les localités. (M. Naigeon, loueur d ance, 33.)

On peut aller à Larchant par deux voies différentes : — 1° Sortant de Fontainebleau par la barrière de l'Obélisque, on prend la route de Nemours, puis, à une certaine distance, à dr., la route qui mène à *Récloses* (9 kil. de Fontainebleau). 2 kil. plus loin, on jouit d'une assez belle vue sur la vallée et le village de *Villiers-sous-Grez* (699 hab.); mais les chemins de traverse conduisant à Larchant sont souvent mauvais, et il vaut mieux suivre de préférence la voie suivante : — 2° Sortant de Fontainebleau par la barrière de l'Obélisque, on prend la route d'Orléans, qui passe à la Croix de Souvray, on traverse *Ury* (10 kil. de Fontainebleau), v. de 585 hab., et 4 kil. plus loin, *la Chapelle-la-Reine*, ch.-l. de c. de 845 hab. (Seine-et-Marne; *église* du XV[e] s., mon. hist.; puits de 72 mèt. de profondeur). A la Chapelle-la-Reine, on quitte la grande route et l'on va par un chemin vicinal (5 kil.) à Larchant, où l'on trouve deux auberges.

Larchant, 19 kil. de Fontainebleau, v. de 648 hab., appartenait depuis les temps les plus reculés au chapitre de Notre-Dame de Paris. C'était, au moyen âge, une petite ville entourée de remparts. Elle fut détruite en 1778 par un incendie, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un village. Des reliques de saint Mathurin y attiraient de nombreux pèlerinages. On va y admirer aujourd'hui les ruines d'une **église** du XIII[e] s. (mon. hist.), dévastée en 1567 par les calvinistes. L'appareil de la construction en est très-remarquable et la masse très-solide. Le clocher, qui s'élève à 72 mèt. de hauteur, est déchiré par le haut et a perdu tous ses planchers. Sa partie inférieure renferme un beau portail à statuettes, restauré au XVI[e] s. ; l' supérieur date du XV[e] s. l le se compose de l'absid ssepts, sé-

parés, par un mur en maçonnerie, de la nef entièrement dévastée. Mais cette moitié d'église, conservée pour le culte, est elle-même dans un état de délabrement qui accuse la pauvreté de la commune. Le maître-autel est décoré d'une bonne copie d'un tableau de Poussin. Si l'église est fermée on va en demander la clef au presbytère, situé à dr.

On devra aller visiter (avec un guide pris dans le village) de beaux rochers de grès dans des collines du voisinage : la *roche du Diable*, à 1 kil. de Larchant ; et plus loin la *Chaudière du Diable*, rocher de forme singulière, présentant une masse creusée en dessous, sous laquelle on peut passer debout, et qui est portée par trois pieds ou piliers. Si, à quelque distance de là, on gravit la colline, on arrive à un entassement d'énormes rochers d'un aspect saisissant, et dépassant comme proportions ceux de la forêt de Fontainebleau ; à une des extrémités de ce massif on voit une belle excavation, nommée la *Caverne aux Voleurs*.

A 7 kil. de Larchant, **Nemours**, ch.-l. de c. de 3902 hab., situé sur le Loing, que franchit un beau pont en pierre, n'offre d'intéressant que son *château* du XII[e] s., flanqué de tours rondes et d'un donjon polygonal, et qu'habitèrent souvent les ducs de la maison de Savoie. L'*église Saint-Jean* (mon. hist.), du XII[e] s., a été remaniée au XV[e]. — Près de Nemours, on pourra monter sur la colline et les rochers de Saint-Pierre, où a été tracée une jolie promenade.

Au lieu de revenir par la grande route de Nemours à Fontainebleau (16 kil.), il est plus agréable de revenir par Montigny. En partant de Nemours, on laisse à g. successivement : (3 kil.) *Fromonville*, v. de 700 hab., sur le Loing ; les hameaux de ***Montcourt*** et de *la Boissière*, sur le canal du Loing ; puis on passe à ***la Genevraye*** (8 kil. de Nemours) ; on traverse le canal du Loing et une plaine marécageuse, à l'extrémité de laquelle on arrive au pont de ***Montigny*** (*V.* p. 538). Du pont, on a une vue pittoresque sur l'église du village et sur les bords verdoyants du Loing. — A l'extrémité du pont on tourne à g., on passe sous le chemin de fer, et l'on gagne ***Marlotte*** (*V.* p. 536). Après avoir traversé le village, on entre dans la forêt de Fontainebleau, et l'on rentre en ville par la grille du parc ou par la barrière de l'Obélisque.

SECTION XIX.

DE PARIS A MALESHERBES, PAR CORBEIL.

(LIGNE DE PARIS A MONTARGIS[1].)

De Paris à Villeneuve-Saint-Georges, le chemin de fer a été décrit ci-dessus section XVIII, p. 435-442.

Au delà de Villeneuve-Saint-Georges, laissant à g. la ligne de Lyon, on traverse une belle plaine dominée

1. *Embarcadère*, boulevard Mazas.

7 *départs* par jour pour Corbeil, 4 départs pour Malesherbes et Montargis. Trajet en 1 h. 10 min. jusqu'à Corbeil, en 2 h. 50 min. jusqu'à Malesherbes.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

kil.	Stations.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Charenton	» 50	» »	» 30
7	Maisons-Alfort	» 60	» »	» 40

à dr. par les coteaux d'Ablon, au delà de la Seine, et à g. par ceux de Montgeron et de Vigneux; à g. (1 kil.) se montre *Château-Frayé*. On aperçoit le chemin de fer de Paris à Orléans sur le bord opposé du fleuve.

4e STATION. — DRAVEIL. — VIGNEUX.

3 kil. de Villeneuve-Saint-Georges, 18 kil. de la gare de Paris. Le village est à 2 kil. 1/2 de la station (omnibus, 40 c.), 2 kil. 1/2 de Champrosay.

HÔTEL : — *de la Poste.*

Draveil (1918 hab.) possède plusieurs châteaux, (*Mousseaux*, *Draveil* (à Mme veuve Séguin), *la Folie*, *les Sables-Villiers*, etc.), et de jolies maisons de campagne. L'église, sans

15	Villeneuve-St-G....	1 70	1 25	» 90
18	Draveil-Vigneux....	2 »	1 50	1 10
23	Juvisy....	2 10	1 60	1 15
26	Ris-Orangis........	2 70	2 »	1 50
30	Évry...............	3 15	2 15	1 60
33	Corbeil............	3 25	2 25	1 70
36	Moulin-Galant......	4 05	3 »	2 20
41	Mennecy...........	4 60	3 45	2 55
47	Ballancourt.........	5 25	3 95	2 90
53	La Ferté-Alais	5 95	4 45	3 25
60	Boutigny	6 70	5 05	3 70
65	Maisse.............	7 30	5 45	4 »
71	Boigneville.........	7 95	5 95	4 30
77	Malesherbes........	8 60	6 45	4 70

Des *billets d'aller et retour à prix réduits* sont délivrés de Paris à toutes les stations jusqu'à Maisse et *vice versa* (les billets délivrés le samedi sont valables pour 48 heures; les billets délivrés le dimanche peuvent être utilisés le lundi matin) :

		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
Charenton.....	Sem..	» 70	» »	» 40
	Dim .	1 »	» »	» 60
Maisons-Alfort.	Sem..	» 80	» »	» 50
	Dim..	1 20	» »	» 80
Villeneuve-St-Georges..		2 10	1 60	1 20
Draveil-Vigneux.......		2 50	1 90	1 40
Juvisy............. ..		3 20	2 30	1 75
Ris-Orangis...........		4 »	3 »	2 25
Évry.................		4 30	3 20	2 40
Corbeil.........		4 50	3 40	2 55
Moulin-Galant.........		5 40	4 10	3 30
Mennecy..........		6 20	4 60	3 70
Ballancourt..		7 10	5 30	3 90
La Ferté..............		8 »	6 »	4 40
Boutigny..............		9 »	6 80	5 »
Maisse................		9 70	7 30	5 30

intérêt, renferme des reliques de saint Remi, qui en est la patron.

En face de l'église s'ouvre un chemin qui conduit à la station de Juvisy (2 kil. : on traverse la Seine en bateau).

Vigneux est un hameau (avec château) de 123 hab., dont la station porte aussi le nom (il n'en est éloigné que de 800 mèt. et dépend de Draveil). A 1500 mèt. au S. E. se trouve la *ferme des Bergeries*, possédée par la liste civile.

Champrosay sera décrit ci-dessous.

A 1 kil. environ de la station de Draveil, on traverse la Seine sur un pont biais en pierre, de 5 arches, en face d'Athis, dont on aperçoit longtemps le clocher, et l'on se rapproche de la ligne d'Orléans que l'on côtoie, pendant près de 2 kil., à une distance de 20 mèt. Les deux lignes ne se rencontrent qu'à peu de distance de la station de Juvisy, et se séparent aussitôt. On aperçoit à g. Draveil et ses châteaux; à dr., près de la ligne d'Orléans, le *château de Chaige* attire l'attention par la forme étrange des toits qui couronnent ses pavillons.

5e STATION. — JUVISY-SUR-ORGE.

5 kil. de Draveil, 23 kil. de la gare de Paris. Juvisy est à 2 kil. 1/2 d'Athis, 2 kil. 1/2 de Savigny, 2 kil. de Viry.

La station de Juvisy sépare les lignes d'Orléans et de Corbeil-Montargis et les dessert toutes deux.

Juvisy, v. de 510 hab., s'étend, à dr. de la station, sur la rive g. de l'Orge, au pied d'une gracieuse colline qu'embellissent son *château*, restauré par M. de Montessuy de 1857 à 1859, et son parc planté par Le Nôtre (belles pièces d'eau et curieuses grottes de rocailles). A côté du château est un pavillon construit au XVIIe s. pour recevoir Louis XIV, qui y présida plusieurs fêtes et y coucha une nuit. La façade est décorée de bustes antiques. Un escalier à double rampe conduit à un vaste salon dont le plafond offre une fresque (les no-

ces de l'Amour et de Psyché) peinte par des Italiens. Dans les appartements, parmi plusieurs toiles estimées, on remarque des tableaux de Coypel. La cour est décorée d'une belle reproduction en bronze du Mercure de Jean de Bologne. L'*église* est en partie romane. Sur la rive opposée de la Seine se montre le beau château de Draveil (*V.* ci-dessus).

Au-dessus de Juvisy, sur l'ancienne route de terre de Paris à Fontainebleau, se trouve, près de la ***Cour de France***, le ham. de ***Fromenteau***. Ce fut dans la maison de poste de ce ham. que, le 30 mars 1814, au matin, l'empereur Napoléon, qui se rendait aux Tuileries, reçut la dépêche par laquelle le duc de Vicence lui apprenait la capitulation définitive de Paris; il retourna à Fontainebleau, où, le 20 avril suivant, partant pour l'île d'Elbe, il fit ses célèbres adieux aux aigles et à la garde impériale (*V.* p. 467).



Le pont Godot.

A peine a-t-on quitté la station de Juvisy, que l'on aperçoit à dr. le village de **Viry-Châtillon** (575 hab.), dont l'*église*, du XIIe s., a été remaniée, surtout à l'extérieur. Le beau *château de Viry*, construit au XVIIIe s., appartient à Mme veuve Polonceau. Les habitants de Viry font un commerce de pierres meulières. L'un des moulins situés sur le territoire de la commune, celui de *Jopelin*, appartient à Mme la maréchale Davoust.

Perrault, le célèbre architecte de la colonnade du Louvre et de l'Observatoire, avait fait bâtir à Viry pour son père une maison qu'il habita longtemps.

Dans le temps où il y avait un royaume d'Orléans, ce royaume finis-

sait à Viry; il avait pour frontière le *pont Godot*, que représente notre gravure, et qui se trouve à peu de distance du pont construit tout exprès pour le chemin de fer, sur la route de Châtillon à Viry.

Le hameau de *Châtillon*, qui dépend de Viry, est situé entre le chemin de fer et la Seine. On passe devant le *château de l'Arbalète*, qui date du règne d'Henri IV, et qui appartient à M. Haudry de Soucy, puis on laisse Ris à dr. avant de s'arrêter à la station qui dessert ce village.

6e STATION. — RIS.

3 kil. de Juvisy, 26 kil. de la gare de Paris, 1 kil. 1/2 de Champrosay, 4 kil. de Draveil par la route de terre, 4 kil. de Soisy-sous-Étiolles, 5 kil. de Fromenteau.

Ris-Orangis (1101 hab.; *église* en partie du XIIe s.) n'a d'intéressant pour les étrangers que les **châteaux** qui l'environnent; mais c'est à sa station qu'il faut descendre si l'on veut aller faire une excursion dans la forêt de Senart, qui domine la rive



Le château de Fromont.

dr. de la Seine. Le *château* appartient à Mme la comtesse de Rigny.

Un pont suspendu d'une seule arche le relie au joli hameau de Champrosay, situé en face.

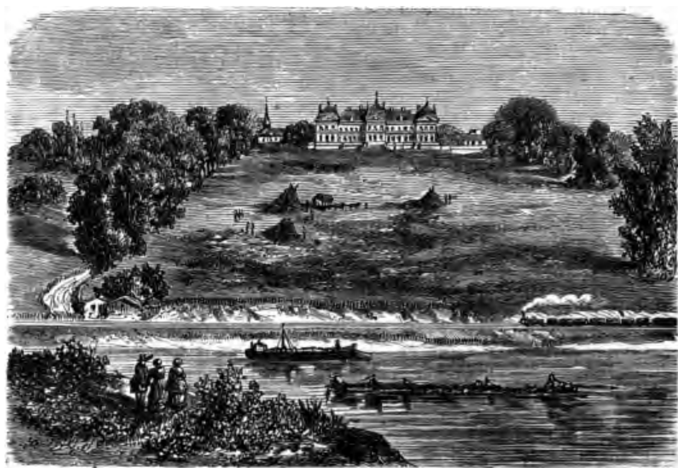
Champrosay dépend de Draveil. C'est un charmant village, presque entièrement composé de maisons de campagne qui jouissent de magnifiques points de vue sur la vallée de la Seine. Il occupe, en effet, la crête d'un coteau, au pied duquel coule le fleuve. Eugène Delacroix l'a longtemps habité. Derrière ses parcs s'étend la **forêt de Senart**, qui a une contenance de 2359 hectares et qui, dans la direction de l'E., mesure 8 kil. de longueur. La route de terre de Paris à Melun la traverse. Champrosay est à 2 kil. 1/2 de Draveil et à 3 kil. de Soisy-sous-Étiolles (*V.* p. 554). La route qui conduit à Soisy longe la crête de la colline; elle offre de charmants points de vue sur la Seine et les châteaux de la rive g.

Dès qu'on a quitté la station de Ris, on passe devant le **château de Fromont** (à dr.). Ce château, qui appartient actuellement à M. Rodrigue, a eu d'illustres propriétaires : les Tem-

pliers d'abord, le roi de France ensuite, puis Jacques-Auguste de Thou, l'intègre président, qui y médita plus d'un chapitre de l'*Histoire de mon temps*.

Au château de Fromont a succédé celui de ***Trousseau***, qui appartient à M. Haranger. Bientôt apparaît, du même côté, au delà de *la Briqueterie*, *Grand-Bourg*, dont l'ancien château est occupé par un pensionnat appartenant aux dames de Sion. Petit-Bourg attire ensuite les regards.

Petit-Bourg a eu d'étranges vicissitudes. Fondé par un chanoine, cédé, en 1639, par l'archevêque de Paris, à un greffier, en échange d'une maison de la rue Bourg-l'Abbé, agrandi par l'abbé de la Rivière, le favori du duc d'Orléans, il passe en 1695 à cette Athénaïs de Rochechouart, qui a immortalisé le nom du marquis de Montespan en supplantant Mlle de la Vallière dans le cœur inconstant de Louis XIV. Le fils légitime de Mme de Montespan, le duc d'Antin, en hérite;



Petit-Bourg.

il y reçoit avec un luxe inouï l'ancien amant de sa mère, alors l'époux de Mme de Maintenon, qui, vieux et fatigué, consent à s'y reposer un jour en allant de Paris à Fontainebleau; il y donne sa fastueuse hospitalité à Pierre le Grand, qui, au dire de Saint-Simon, s'y montra peu civilisé. Louis XV y vint souvent oublier les fatigues de la chasse avec des maîtresses d'un jour. Le château appartient ensuite à la duchesse de Bourbon, qui y succède aux marquis de Poyanne et de Raye. Devenu, à la Révolution, propriété nationale, il est acquis par un M. Perrin, fermier des jeux. En 1814, le prince Schwarzenberg y établit son quartier général, et, le 4 avril, y accepte la défection de Marmont aux conditions que ce dernier lui avait posées. En 1827, M. Perrin le vend à M. Aguado, qui l'embellit, l'agrandit et le répare pendant treize années, et qui l'abandonne quand, en 1840, après une résistance inutile, il se voit obligé de céder une partie de son parc au

chemin de fer de Corbeil. En 1843, M. Allier y fonde une colonie d'enfants pauvres, qu'un arrêté ministériel, du 29 avril 1848, transforme en une maison correctionnelle de jeunes détenus. Enfin, M. Decauville y a établi récemment des ateliers de tôlerie, de construction de chaudières, de machines à vapeur et de distilleries agricoles.

En face de Petit-Bourg, sur la rive opposée de la Seine, s'étend le joli village de **Soisy-sous-Étiolles**. Deux belles avenues d'arbres aboutissent à son petit port. A l'extrémité de la plus longue s'ouvre la grille principale du château, qui appartient à M. Subervielle. Sur l'emplacement du château existait, dès le XIVe s., un manoir qui appartint à Gilles Malet, bibliothécaire de Charles V, et au trop fameux barbier de Louis XI, Olivier le Daim. L'*église*, voisine de cette belle propriété, n'offre aucun intérêt. Mais, en face de la porte latérale, au-dessous d'un grand tableau représentant *le Christ et la Samaritaine*, se trouve un *Martyre de saint Barthélemy*, attribué à Ribera. D'après la tradition locale, ce tableau aurait été rapporté d'Espagne par un général de l'Empire, qui l'avait volé dans une église ou dans un couvent. C'est une œuvre de maître. A g. de la porte principale, sous la tribune de l'orgue, on remarque une pierre curieuse par ses dessins, ses peintures et ses mosaïques, représentant la *Mort de Notre-Seigneur*. Au-dessus on lit : « Monseigneur Giles Mater, chevalier, maître d'hostel du roi, châtelain de Pont-Sainte-Maxence, comte de Corbeil et seigneur de Soisy, etc. » La belle propriété que l'on remarque à l'extrémité supérieure du village, et qui a appartenu à M. Davelouis, a aujourd'hui pour propriétaire M. Talabot. Sur la route de Champrosay s'étend le parc de M. de Vandeuil.

Soisy-sous-Étiolles est à : 2 kil. d'Étiolles, 4 kil. 1/2 de Corbeil, 3 kil. de Champrosay.

7e STATION. — ÉVRY.

4 kil. de Ris, 30 kil. de Paris.

N. B. **C'est à Évry qu'il faut descendre si l'on veut aller visiter l'établissement de Petit-Bourg.**

Évry a 996 hab. Le château voisin de *Mousseau* appartient à M. Arnaud-Jeanti. Évry est relié par un beau pont suspendu de deux travées au village d'**Étiolles** (385 hab.), dont l'un des châteaux, qui a appartenu à M. Le Normand, mari de Mme de Pompadour, a aujourd'hui pour possesseur M. le comte Walewski.

8e STATION. — CORBEIL.

3 kil. d'Évry, 33 kil. de Paris, 1 kil. 1/2 d'Essonnes, 3 kil. d'Étiolles, 2 kil. de Saintry, 1 kil. de Saint-Germain-lez-Corbeil, 6 kil. 1/2 de Lieusaint.

HÔTELS : — *de la Belle-Image* ; — *du Mouton-Blanc*.
RESTAURANT : — *du Grand-Balcon*.

Corbeil est une V. de 5541 hab., ch.-l. d'arrond. du département de Seine-et-Oise, située à l'embouchure de l'Essonne dans la Seine, et divisée par la Seine en deux quartiers, que réunit un pont de 5 arches dont les piles sont en pierre, mais dont deux arches sont en bois. De ces deux quartiers, l'un, celui de la rive g., se compose de rues étroites et peuplées, et renferme de nombreux magasins ; il possède un quai bordé de jolies maisons, une halle construite par l'architecte Viel, en 1780, un immense magasin pour les farines destinées à l'approvisionnement de Paris, une promenade plantée d'arbres, un théâtre, un abattoir, de beaux moulins, exploités par M. Darblay, etc., etc. ; c'est le quartier commerçant de Corbeil. L'autre, celui de la rive dr., est le quartier aristocratique. Une rue longue, propre et bien bâtie, le traverse dans toute sa longueur. Il n'a pas de quai. Les terrasses de ses jardins sont bâties dans le fleuve. Derrière ce quartier, appelé le *Vieux Marché* ou l'*Ancien*

Corbeil, s'élève un riant coteau qu'embellit un château moderne. Un peu plus haut se montre le village de *Saint-Germain*, dont l'église, du XIIe s., est ornée d'un beau portail ogival.

Corbeil existait déjà au IXe s. En 1019, elle fut détruite par un incendie. Ses comtes la relevèrent peu à peu de ses ruines; mais ils étaient si turbulents que Louis le Gros la réunit à la couronne. Elle devint, dès lors, une châtellenie royale. Un moment Abélard, chassé de Melun, y établit son école; épuisé par un excès de travail, il dut aller se reposer dans son pays natal (1119). En 1262, saint Louis y reçut la visite de Jacques Ier, roi d'Aragon, dans son château fort, qui avait été bâti auprès du pont et dont elle dût plus d'une fois déplorer la construc-



Corbeil.

tion : car les divers partis qui se disputèrent la France, Armagnacs et Bourguignons, catholiques et protestants, essayèrent tour à tour de s'en emparer ou de s'y défendre. Condé l'assiégea en 1562 sans pouvoir la prendre. Le 19 avril 1590, elle ouvrit ses portes à Henri IV ; mais, aux mois de septembre et d'octobre de la même année, elle résista avec tant de succès au duc de Parme, que ce général furieux ordonna un dernier assaut en promettant le pillage à ses soldats : elle fut prise de vive force et saccagée. Le 10 novembre suivant, M. de Sivry, gouverneur de la Brie, la reprit par escalade en moins d'une heure.

Corbeil possédait autrefois cinq églises: *Saint-Jean en l'Isle*, fondée par la reine Ingelburge, l'épouse répudiée de Philippe Auguste (elle était des-

servie par douze prêtres de la règle de saint Augustin) ; *Saint-Jean de l'Ermitage*, prieuré ; l'*église de Notre-Dame*, qui avait un chapitre de douze chanoines présidés par un abbé ; la collégiale de *Saint-Guénault* ; et *Saint-Exupère* ou *Saint-Spire*, dont le chapitre se composait d'un abbé séculier, de douze chanoines et de six chapelains.

L'église Saint-Spire (mon. hist.) a seule survécu. Elle est située dans le quartier de la rive g. de la Seine, et séparée de la grande rue Saint-Spire par la belle porte du XIVe s. représentée dans notre dessin. Fondée en 950 par Haymon, premier comte de Corbeil, elle fut brûlée en 1138 et rebâtie six ans après. L'édifice actuel offre tous les caractères de la seconde moitié du XIIe s. Il se compose de trois nefs, d'un chœur à pans coupés dépourvu de bas côtés, et de chapelles. La façade est flanquée au centre d'une



Porte et église Saint-Spire, à Corbeil.

tour carrée éclairée par des ouvertures ogivales dont l'arc est orné de pointes de diamant. La porte principale offre un large tympan, dépourvu de sculptures. Lorsqu'on entre par cette porte, après avoir dépassé la travée que forme le clocher, on peut lire sur la muraille, à g., l'histoire de l'église, et les noms des abbés et des bienfaiteurs de Saint-Spire ; à dr. se trouvent les patrons des églises de Corbeil supprimées à la Révolution. La grande nef paraît avoir été voûtée au XIIe s., et le chœur ne doit pas être antérieur à cette dernière époque. Les chapelles latérales ne datent que des XIVe et XVIe s. Dans une des chapelles de dr. on peut voir la statue tombale du comte Haymon, qui paraît avoir été sculptée au XIIIe s. Dans la même chapelle se trouve le monument élevé à la mémoire de Jacques de Bourgoin, le fondateur du collége de Corbeil, mort en 1661. Sa

statue le représente couvert de son armure et agenouillé.

L'extérieur de Saint-Spire est fort délabré. L'intérieur a été restauré en partie avec un goût contestable; il y a vraiment trop de jaune dans les vitraux du chœur, qui renferme cinq châsses dorées. La chapelle de g. est ornée d'un tableau de Mauzaisse, né à Corbeil (un Exorcisme).

A la fin du siècle dernier, on voyait encore dans cette église un grand nombre d'œuvres curieuses en orfévrerie, en sculpture et en peinture. Le *Magasin pittoresque* a publié, dans le tome II de son intéressante collection, les scènes sculptées sur les *miséricordes* ou *patiences* des stalles du chœur, qui ont été détruites par le feu, ainsi qu'un dessin de la *châsse* en vermeil où étaient conservées les reliques de saint Leu, de saint Regnobert et de saint Spire, et dont la municipalité fit don à la Convention, qui l'envoya à la Monnaie. Cependant, bien que privés de leur belle châsse, les habitants de Corbeil n'en célèbrent pas avec moins de constance la fête de leur saint patron, le dimanche du mois de mai qui précède les Rogations. Cette fête, l'une des plus renommées des environs de Paris, attire chaque année une grande affluence.

L'église, fort laide, qui se trouve dans le quartier de la rive dr. de la Seine, est consacrée à saint Léonard.

Corbeil fait un commerce considérable de grains et de farines; elle possède d'importantes manufactures. L'une des plus grandes est la filature de Chantemerle, que l'on remarque à l'extrémité de la promenade, entre Corbeil et Essonnes.

Au delà de Corbeil, le chemin de fer s'éloigne de la vallée de la Seine pour longer celle de l'Essonne qu'il ne doit plus quitter qu'au delà de Malesherbes. On s'engage dans une tranchée et on aperçoit ensuite le village d'Essonnes, dont on laisse la plus grande partie à g. On voit à dr. la maison de Bernardin de Saint-Pierre (*V.* ci-après).



Maison de Bernardin de Saint-Pierre.

Essonnes (hôt. *du Croissant*), bourg industriel et commerçant de 3984 hab., situé à 20 min. de Corbeil, sur l'Essonne, est traversé par la route de terre de Paris à Fontainebleau. L'*église* date de la fin du XIIe s. et du XIIIe s. L'entrée principale, cachée sous un porche, est en ogive : l'archivolte est soutenue par deux colonnes torses. La nef n'est point voûtée ; le chœur, plus large et accompagné de bas côtés, se termine par un chevet droit. Le clocher est bâti à g., entre la nef et le chœur. Les ogives des fenêtres de cette tour sont à peine dessinées et ressemblent à des pleins cintres.

Pour aller de l'église à la *papeterie* (15 min.), on continue de suivre la rue de Paris, que l'on a prise en venant de Corbeil, et on trouve à dr. la rue d'Angoulême qui passe sous le chemin de fer et forme un coude sur la g. La papeterie d'Essonnes est un des plus beaux établissements industriels des environs de Paris et de la France. Fondée en 1840, dans le lieu même où un ouvrier nommé

Louis Robert inventa, en 1799, la machine à fabriquer le papier continu, elle s'étend sur 22 hect. de terrains traversés par l'Essonne, qui se divise en plusieurs chutes. Trois bâtiments distincts la composent. Le premier est consacré à l'emmagasinage, au triage et au délissage de chiffons, dont il renferme plus de 800 000 kilogr. empilés, classés et rangés; des femmes y sont occupées à revoir, à classer et à découper chaque fragment. Dans le second bâtiment s'opère le grillage, le lessivage, le défilage et le blanchiment. Le grillage consiste à expulser la poussière du chiffon, au moyen d'une espèce de blutoir. Le lessivage se fait dans 13 magnifiques cuviers en tôle pouvant contenir ensemble 8000 kilogr. de chiffons, et munis chacun d'une cheminée de dégagement et d'une soupape de sûreté. La salle où est établi l'atelier de blanchiment est sillonnée de voies de fer longeant les caisses où les wagons viennent déposer, pour être blanchi par le gaz, le chiffon commun arrivé au premier degré de fabrication; dans une salle contiguë, 16 énormes cuves en pierre reçoivent les chiffons fins et les cotons qui ont été blanchis au chlore liquide dans douze piles laveuses-blanchisseuses en fonte d'une seule pièce, munies chacune d'un tambour laveur.

Le troisième bâtiment, où s'opère le raffinage des pâtes, contient huit machines à fabriquer le papier continu, les lisses, les presses hydrauliques et la salle d'apprêt. Un atelier de ce bâtiment renferme sur un seul plancher 32 piles, garnies de leurs cylindres, qui font chacun de 200 à 225 tours par min. Dans ces piles, on colle et l'on colore les pâtes. Un autre atelier contigu en renferme 20. Ces trois grandes divisions de la papeterie d'Essonnes sont desservies par un chemin de fer de 300 mèt., que terminent deux plans inclinés qui permettent aux wagons chargés de chiffon blanchi de monter jusqu'au premier étage, où se trouvent les cylindres raffineurs.

Vingt-deux moteurs (sept moteurs hydrauliques et quinze machines à vapeur) mettent en mouvement l'immense matériel de cet établissement, qui consomme annuellement plus de 3 millions de kilogr. de chiffons, et produit dans le même temps près de 5 000 000 de kilogr. de papier. Parmi ces moteurs, qui représentent une force totale de 400 chevaux, on remarque six petites machines à vapeur de 7 chevaux pour lesquelles la papeterie d'Essonnes a pris un brevet sous le titre de *piles à vapeur*.

La papeterie d'Essonnes fabrique toutes les sortes de papier connues, mais spécialement les papiers d'impression, les papiers de couleur et les papiers brouillards.

Six cents ouvriers sont occupés dans ce vaste établissement; trois cents y sont logés gratuitement et ont la jouissance d'un jardin. Un réfectoire chauffé y reçoit, aux heures des repas, les ouvriers du dehors. Dix ou douze bains chauds y sont distribués gratuitement par jour aux ouvriers. Un médecin y donne des soins gratuits aux malades. Enfin, les enfants dont la famille est occupée dans l'usine y sont admis depuis l'âge de deux ans dans une salle d'asile et dans une école primaire gratuites, où ils sont chauffés et fournis de livres, de cartes et de tableaux.

Bernardin de Saint-Pierre se retira, en 1793, à Essonnes, dans une île où il avait fait construire, avec ses économies, une jolie petite maison que représente notre dessin. Il ne quitta sa retraite chérie que lorsqu'il fut nommé, en 1794, professeur de morale à l'École normale.

Cette maison est à moitié chemin du bourg d'Essonnes et de la papeterie.

Lorsqu'on a dépassé Essonnes, on laisse à 3 kil. sur la dr., le v. de *Lisses* (495 hab.; curieuse *église* ogivale du XVIe s. à deux nefs presque égales),

et on passe sur la rive dr. de l'Essonne, dont on va suivre la vallée, riche en petites églises des XIIe et XIIIe s. Tout près de la voie, à dr., se trouve la papeterie, et derrière les arbres, sur la rive g., se cache à 1 kil. *Villabé* (466 hab.; papeterie, filature de laine).

9e STATION. — MOULIN-GALANT.

36 kil. de Paris, 3 kil. de Corbeil, 2 kil. d'Essonnes.

Moulin-Galant (274 hab.) est un groupe de maisons qu'on aperçoit à dr. de la station, et qui dépend de Villabé. A la station de Moulin-Galant, le chemin de fer n'est séparé de la Seine que par un plateau de 600 mèt. de largeur. La papeterie en est à 500 mètres environ.

Après avoir décrit sur la dr. une courbe qui l'éloigne de nouveau du fleuve et la dirige un moment vers l'O., la voie ferrée laisse à dr. *Ormoy* (228 hab.; fabrique de chaînes d'or et d'argent, église du XIIIe s.); à g., on aperçoit le haut clocher de Mennecy.

10e STATION. — MENNECY.

41 kil. de Paris, 5 kil. de Moulin-Galant.

Mennecy, b. de 1412 hab., n'était qu'un hameau au XIVe s. Au XVIe s., Neuville de Villeroy, secrétaire d'État sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, s'y fit bâtir un *château*, aujourd'hui ruiné, qui appartient, avec le parc qui l'entoure, à Mme veuve Hibon.

En entrant à Mennecy on voit les deux énormes jambages de maçonnerie qui encadraient une porte urbaine, construite au dernier siècle. L'*église* est une curieuse construction du XIIIe s., à deux nefs égales sans abside. L'étage supérieur du clocher paraît être une addition du XVe s.

Au delà de Mennecy, on laisse à g. le parc et le château de Villeroy, et à dr., sur le versant opposé, *Écharcon* (382 hab.; papeterie importante). On longe à dr. des tourbières (*V.* ci-dessous); à g., on aperçoit le clocher à deux pignons de l'église (1544) de *Fontenay-le-Vicomte* (333 hab.), qui se cache aussitôt derrière les arbres.

Il existe à 200 mèt. de Fontenay, près de Corbeil, sur le côté droit de la route de terre, un bloc de grès énorme, conique, de 4 mèt. de largeur et de hauteur. Il est appelé le *grès de Fontenay*.

Vert-le-Petit (791 hab.; église ogivale) se montre sur la dr.

11e STATION. — BALLANCOURT.

47 kil. de Paris, 6 kil. de Mennecy. Le village est à 2 kil. à g. de la station; la poudrerie du Bouchet (à dr.) n'en est éloignée que de 600 mèt.

Ballancourt (1245 hab.) possède une filature de lin occupant 300 ouvriers et un beau *château* (*le Grand-Saulçay*) entouré de fossés d'eaux vives, construit au XVIIe s., et appartenant aujourd'hui à M. de Colbert-Chabannais. L'*église* date des XIIIe et XVIe s., comme la plupart de celles de la vallée de l'Essonne. Ballancourt possède une filature de lin, exploitée par MM. Feray et Cie et occupant 300 ouvriers environ.

La station de Ballancourt n'est qu'à 600 mèt. de la *poudrerie du Bouchet*. Cette poudrerie, qui existait depuis le XVIIe s. à Essonnes, a été transférée en 1824 au *Bouchet*, ham. de 72 hab., situé à 5 kil. de Marolles, ou à 6 kil. de la station de ce nom (*V.* Section XX). On y fabrique les diverses espèces de poudre dont l'usage est autorisé en France, savoir : la poudre à canon, la poudre à fusil, la poudre de chasse, la poudre de mine et la poudre pour le commerce extérieur. On y emploie concuremment tous les procédés de fabrication en usage dans les autres poudreries. Les usines marchent au moyen de trois chutes d'eau successives fournies par la petite rivière de Juine, qui se jette

dans l'Essonne à quelques pas au-dessous de l'établissement.

La quantité de poudre que peut produire le Bouchet en une année peut être évaluée en moyenne à 700 000 kilogr.

Bien que l'entrée des poudreries soit généralement interdite aux étrangers par mesure de précaution contre les accidents auxquels sont exposés ces établissements, ils peuvent être admis à les visiter lorsque le commissaire des poudres qui dirige la fabrication le juge convenable.

Près du Bouchet, et dans la vallée de l'Essonne, s'exploitent d'immenses *tourbières*, dont les produits, réduits de volume au moyen de la presse hydraulique, sont expédiés sur Paris où ils sont employés de diverses manières, et notamment au chauffage des fourneaux dans lesquels on fond l'asphalte avant de l'étendre sur les trottoirs.

On continue à longer les tourbières, à dr.; puis on s'enfonce dans deux tranchées successives. A dr. se trouve, à 2 kil., *Itteville* (807 hab.; église ogivale). Les coteaux rocheux qui bordent l'horizon se rapprochent



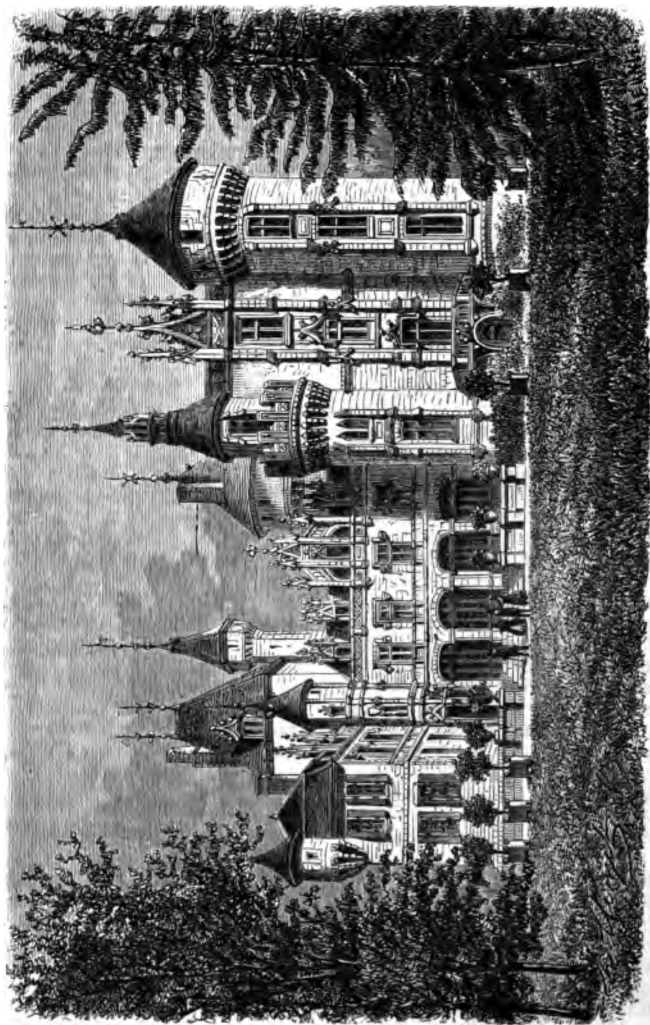
Château de Malhesherbes.

de la voie, tout près de laquelle, à dr., on aperçoit, au delà de *Boigny*, l'*église* de *Baulne* (394 hab.), qui date du XII[e] s.

12[e] STATION. — LA FERTÉ.

53 kil. de Paris, 6 kil. de Ballancourt.

On aperçoit de la station, à dr., parmi les arbres, le clocher de la **Ferté-Alais** (*Firmitas Adelaïdis*), ch.-l. de cant., V. de 860 hab., appelée autrefois *la Ferté-Baudouin*. En 1108, Louis VI vint en assiéger le château, qui appartenait à la famille de Montmorency, pour délivrer un de ses fidèles sujets, Eudes de Corbeil, qui y était retenu prisonnier. « Ansel de Garlande, sénéchal du roi, trouvant la porte de la forteresse ouverte, s'y précipita avec 40 chevaliers. Il se flattait d'enlever la place par un coup de main. Mais les ponts-levis se relevèrent derrière lui. Assailli en même temps dans les cours par des ennemis placés au-dessus de lui, il fut renversé de cheval, accablé par le nombre et porté dans le cachot même du comte de Corbeil. » Le roi parvint cependant à forcer le château, dont il traita les défenseurs avec sévérité.



Château de M. d'Aboville, près de Malesherbes. (*V.* page 564.)

L'église de la Ferté (mon. hist.) est un édifice cruciforme, sans bas côtés, terminé par trois absides et construit dans le style ogival primitif de la fin du XIIe s. Remarquable par la pureté de son style, elle mériterait de servir de modèle pour des constructions religieuses modernes. La nef, précédée de deux portes, dont l'une, fort basse, date du XVe s., comprend trois travées, éclairées par des fenêtres simples. De petits contre-forts, visibles au mur du S., à l'extérieur, entre les contre-forts du XIIe s., paraissent avoir appartenu à un édifice primitif. Le transsept est séparé de l'abside par une travée accompagnée de collatéraux. Ces collatéraux précèdent immédiatement les absidioles ou chapelles : sur l'un d'eux, à g., s'élève un gracieux clocher carré, dont les détails rappellent l'époque romane. Il est percé, au premier étage, d'une fenêtre en ogive, et, à l'étage du beffroi, de deux longues baies jumelles, occupant, sur chaque face, tout l'espace laissé entre les contre-forts. Cette disposition caractérise les tours d'églises de tous les environs de Paris. Le clocher de la Ferté est surmonté d'une flèche en pierre, assez bien conservée et qui n'a pas subi de restauration.

Parmi les débris de pierres tumulaires qui pavent le seuil de la porte principale, et dont plusieurs offrent de jolis détails d'ornementation, on lit ces mots, en caractères du XIVe s. : CY GIST RENAUT LE GRAS BORGOIS DE DE LA FERTE-AALES....

Devant l'église, un gros chapiteau, fort ancien, sert de base à une croix moderne. Le *château* que l'on voit, à l'O. de la ville, au milieu des prairies qu'arrose la rive g. de l'Essonne, dépend de la c. de *Cerny* (852 hab.; église dont le chœur date de 1230), village situé à 2 kil. de la Ferté.

Au delà de la Ferté, des tranchées cachent à g. *Guigneville*, v. de 188 hab. A dr., cachés par les arbres, se trouvent successivement *Dhuison* (328 hab.; église ogivale) et *Vayres* (302 hab.; église du XIIIe s.; beau château).

13e STATION. — BOUTIGNY.

60 kil. de Paris, 7 kil. de la Ferté.

Boutigny (537 hab.) possède une *église* intéressante du XIIe s., en forme de croix et dominée par un clocher central à deux pignons.

On parcourt des terrains ondulés et rocheux, et d'étroites plaines parsemées de prairies. Les tranchées et les arbres cachent, à dr., *Courdimanche* (126 hab.; église du XIIIe s. qui possède deux statues anciennes : la Vierge et sainte Barbe).

14e STATION. — MAISSE.

65 kil. de Paris, 5 kil. de Boutigny. Le village est à 1 kil. de la station, à dr.

CORRESP. pour Milly (7 kil.; 60 c.).

Maisse (864 hab.) possède des foires assez importantes. L'*église* date des XIIIe et XVe s. — Milly (7 kil. à l'E. de la station) a été décrit section XVIII, p. 547.

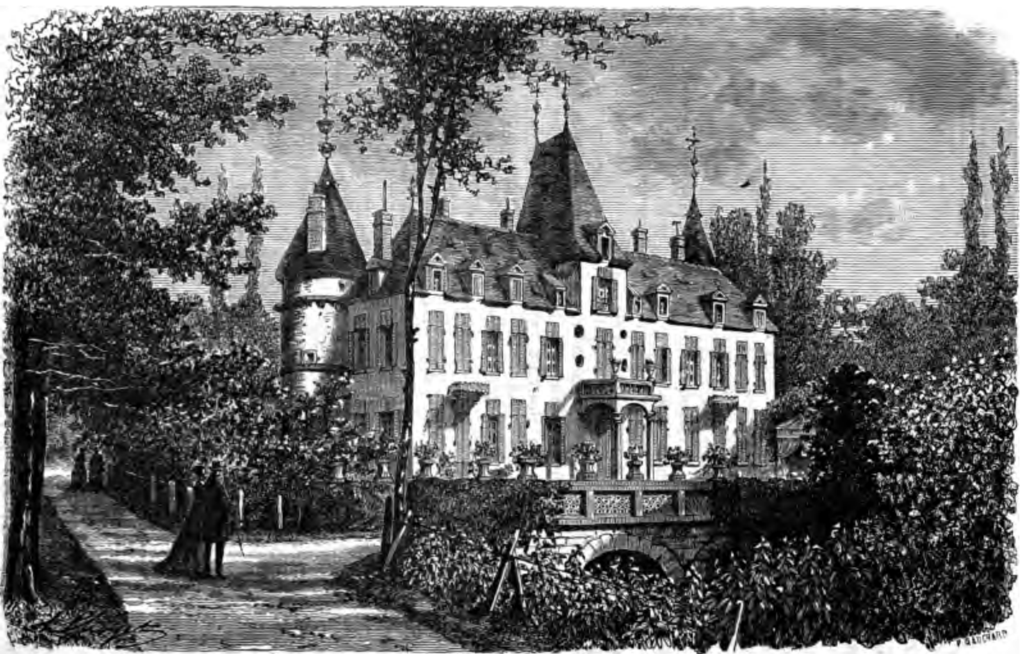
Le chemin de fer, bordé de prairies plantées d'arbres et resserrées entre des collines peu élevées, laisse à dr. les villages de *Gironville* (329 hab.) et de *Prunay* (119 hab.), qui possèdent des églises ogivales, et à g. *Buno-Bonnevaux*, v. de 372 hab., à l'entrée duquel on peut voir de la voie un ancien pont.

15e STATION. — BOIGNEVILLE.

71 kil. de Paris, 6 kil. de Maisse.

Boigneville, v. de 449 hab., à dr. de la station, conserve une belle *église* de la fin du XIIe s., ornée de fresques assez bien conservées. Sous le chœur se trouve une crypte.

Trois tranchées successives, des coteaux très-rapprochés et des ondulations de terrains dérobent le paysage aux regards. Passant du départ. de Seine-et-Ois[illegible]i du Loiret,



Château de M. Berryer, à Augerville. (V. page 564.)

on laisse à g. *Nanteau-sur-Essonne* (357 hab.).

MALESHERBES.

77 kil. de Paris, 6 kil. de Boigneville. La ville est à 1200 mèt. à g. de la station.

OMNIBUS à tous les trains, 30 c.

Malesherbes, ch.-l. de cant. de l'arrond. de Pithiviers, V. de 1847 hab., située sur la rive g. de l'Essonne, est un centre de commerce assez important. On y remarque une *église* du XIII[e] s., à trois nefs, terminée par un chevet droit, et surmontée d'un clocher octogonal élégant, un *château* du temps de Louis XIII, avec une chapelle ogivale (à M. le comte de Chateaubriand, petit-fils du président de Malesherbes) et un second **château**, celui **de Rouville**, majestueuse construction gothique à tours et à créneaux, située à 1 kil. au N. de la ville, sur une hauteur que baigne l'Essonne. Le château de Rouville, construit à la fin du XV[e] s., présente ces formes et ces détails qui préparaient les splendeurs de la Renaissance. Les tours cylindriques, peut-être un peu plus anciennes, sont percées d'un ou de deux rangs verticaux de fenêtres à croix de pierre, encadrées par des contre-forts. Des mâchicoulis les couronnent. Le plan des constructions est irrégulier. Les toits aigus des pavillons, les pinacles qui surmontent les lucarnes et encadrent leurs pignons, sont d'un effet pittoresque et gracieux. M. le comte d'Aboville, le propriétaire actuel, a fait réparer ce château avec autant de soin que de goût (*V.* p. 561).

Le vertueux président de Malesherbes fit planter, dans les propriétés qu'il possédait près du bourg, des platanes qui devaient raffermir le sol tourbeux des rives de l'Essonne. De nombreux propriétaires imitèrent son exemple : le sol s'est en effet raffermi, et l'on voit aujourd'hui, parmi les platanes qui subsistent encore, quelques-uns de ces arbres dont le tronc atteint 2 mètres de diamètre.

A 5 kil. au S. de Malesherbes, sur la g. de l'Essonne et à 600 mèt. à dr. de la route de Puiseaux, on peut aller visiter, à *Augerville*, v. de 291 hab., le beau *château* de M. Berryer (*V.* p. 563). Il se compose d'un corps de logis fort simple à un seul étage sur rez-de-chaussée, surélevé au centre en forme de pavillon. L'une des façades est flanquée de deux tours rondes, qui paraissent dater du XVI[e] s., comme tout le reste du château. Les fenêtres ont été toutes refaites.

« Le désintéressement de M. Berryer, comme avocat, l'abandon de la clientèle pour la politique, le goût des arts, l'existence somptueuse que lui imposaient ses hautes relations, le réduisirent plusieurs fois à un état de gêne qui le força, en 1836, de mettre en vente sa terre d'Augerville. Mais une souscription volontaire de ses amis politiques et de ses admirateurs lui rendit son domaine et sa fortune. » (*Dictionnaire des contemporains.*)

(Pour la suite de la route, jusqu'à Montargis, *V.* l'*Itinéraire général de la France, Bourgogne, Franche-Comté, Savoie*, par AD. JOANNE.)



Embarcadère du chemin de fer d'Orléans.

SECTION XX.

DE PARIS A ÉTAMPES.

L'**embarcadère** des chemins de fer d'Orléans, construit en 1867, par la société coopérative des maçons, s'élève en avant de l'ancien, dans

1. *Embarcadère*, quai d'Austerlitz, au delà du Jardin des Plantes et du pont d'Austerlitz.

14 *départs* par jour. Trajet en 2 h. 15 min., 1 h. 55 min., 1 h. 5 min.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

kil.		1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Vitry	» 65	» 50	» 35
10	Choisy-le-Roi	1 10	» 65	» 55
15	Ablon	1 70	1 25	» 90
17	Athis	1 90	1 40	1 05
20	Juvisy	2 10	1 60	1 15
22	Savigny-sur-Orge	2 45	1 85	1 35
24	Épinay	2 70	2 »	1 35
29	Saint-Michel	3 25	2 45	1 60
32	Brétigny	3 60	2 70	1 95
37	Marolles	4 15	3 10	2 10
40	Bouray	4 50	3 35	2 45
43	Lardy	4 80	3 60	2 65
46	Chamarande	5 15	3 85	2 85
49	Étrechy	5 50	4 10	3 »
56	Étampes	6 25	4 70	3 45

Billets d'aller et retour. — Des billets d'aller et retour de 1re cl. sont délivrés au prix ordinaire des billets de 2e cl., et des billets de 2e cl. au prix des billets de 3e cl. Le prix des billets d'aller et retour de 3e cl. est ainsi fixé :

	fr. c.
Choisy-le-Roi	» 80
Ablon	1 40
Athis-Mons	1 60
Juvisy	1 75
Savigny-sur-Orge	2 »
Épinay	2 »
Saint-Michel	2 40
Brétigny	2 90
Marolles	3 10
Bouray	3 70
Lardy	4 »
Étrechy	4 50
Étampes	5 25

De Paris à Bouray, Lardy, Étrechy et Étampes, les billets d'aller et retour ne sont délivrés que les dimanches et fêtes.

Cartes d'abonnement
(jusqu'à Marolles seulement).

	CINQ MOIS. 1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	TROIS MOIS. 1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.
Choisy	151 80	97 25	97 60	59 40
Ablon	216 85	162 05	130 10	97 25

l'espace compris entre le quai d'Austerlitz, la place Valhubert, le boulevard de l'Hôpital et l'ancienne rue de la Gare. Les dispositions adoptées par M. Renault, l'habile architecte auquel ces travaux ont été confiés, sont les mêmes que celles de l'ancienne gare. La façade des bâtiments de l'administration s'élève sur la place Valhubert; les bâtiments du départ s'étendent le long du quai; ceux de l'arrivée, qui leur sont opposés, ont leur entrée sur le boulevard de l'Hôpital.

Ces constructions se font remarquer par leurs belles proportions et le choix aussi bien que le travail des matériaux employés. L'ornementation en est très-sobre. Devant les bâtiments du départ s'étend une cour de 160 mèt. de longueur sur 39 de largeur, fermée par une grille le long du quai. Au centre s'élève un pavillon faisant avant-corps et renfermant : un vestibule de 38 mèt. sur 16, les bureaux pour les billets, un salon réservé pour l'Empereur, etc. Ce pavillon est flanqué de deux ailes de 60 mèt. de longueur sur 20 de profondeur, devant lesquelles s'étend une galerie couverte en forme de portique, comblant la saillie du pavillon; celle de dr. renferme la salle d'attente, qui a 1200 mèt. de superficie et que divisent des cloisons en menuiserie; celle de g., la salle des bagages (même superficie). Deux ailes importantes, faisant retour d'équerre vers le quai, comprennent le buffet, les bureaux de la télégraphie et de la poste, etc.

Deux statues colossales, représentant l'*Agriculture* et l'*Industrie*, sont adossées aux chaînes des angles du pavillon principal; au sommet des chaînes sont sculptés des écussons aux armes de Paris et d'Orléans. Les cinq grandes baies d'ouverture du vestibule sont séparées par des pilastres qui supportent également les armes des quatre villes les plus importantes du réseau. Dans l'entablement du pavillon se trouve l'horloge dominée par un élégant campanile. Les baies d'ouverture des ailes sont également séparées par des pilastres supportant les armes des autres villes principales du réseau.

Le bâtiment d'arrivée est un rectangle de 170 mèt. sur 14, dans œuvre, avec une aile en retour d'équerre. Sur le devant règne une cour de 195 mèt. sur 40. Ces bâtiments renferment un vestibule de sortie, une salle d'attente pour le public, une salle de distribution de bagages, etc. Une portion de la cour est protégée par un comble vitré destiné aux voitures de maître et de remise. Ses trottoirs, ainsi que ceux de la cour du départ, sont garantis par de vastes marquises.

La halle des voyageurs comprend l'espace intérieur de 51 mèt. 50 cent., qui sépare les bâtiments du départ de ceux de l'arrivée. Elle est couverte d'un comble unique en fer, sans points d'appui intermédiaires, prenant naissance à 17 mèt. au-dessus du sol et s'élevant dans le milieu à 27 mèt. 50 cent.

En tête de la gare se trouvent de vastes halles pour les marchandises de grandes vitesses, avec cours et dépendances.

Avant de sortir des fortifications, le chemin de fer d'Orléans traverse les *ateliers d'Ivry*, laisse à g. la *gare des marchandises* et croise le chemin de ceinture, qui va franchir à g. la Seine à peu de distance, sur un beau pont de 6 arches, pour se relier au chemin de fer de Lyon, situé le long de la rive opposée du fleuve.

Les fortifications dépassées, on voit s'étendre dans la plaine et sur la col-

Athis-M..	238 55	172 85	140 95	108 05
Juvisy...	271 05	205 25	162 65	124 25
Savigny-s.-Orge.	281 90	216 10	168 05	129 65
Épinay..	292 75	237 70	189 75	140 45
Saint-Michel.... / Brétigny.	325 25	237 70	216 85	172 25
Marolles.	379 50	280 90	292 75	216 10

line, à la dr. du chemin de fer, presque en face de Charenton, le village d'**Ivry** (10199 hab.). Des fabriques, des filatures, des raffineries y ont remplacé la plupart de ses anciennes villas. Parny y a pourtant composé quelques-unes de ses agréables poésies à Éléonore. Mlle Contat aimait à s'y reposer de ses triomphes passés en s'y préparant à ses victoires futures. Mme la duchesse d'Orléans, la mère du roi Louis-Philippe, qui y possédait le *petit château* où elle est morte, s'y est montrée si bienfaisante qu'elle n'y sera jamais oubliée. On découvre encore une belle vue sur la terrasse de l'ancien château qu'avait fait bâtir, au commencement du XVIIe s., le prévôt des marchands, Claude Bosc Dubois, et dont il ne reste plus, depuis la Révolution, qu'un pavillon et de beaux jardins. Enfin, le docteur Esquirol a fondé à Ivry une maison d'aliénés, qui continue de jouir d'une réputation méritée.

Le chœur et le clocher de l'*église* d'Ivry datent du XIIIe s.

Au delà d'Ivry, on voit sur la dr. les bâtiments modernes destinés aux incurables (hommes).

1re STATION. — VITRY.

6 kil. de Paris. Le village est à 2 kil. 1/2 d'Ivry et de Villejuif, 3 kil. de Maisons.

Vitry, v. de 3745 hab., qui compte autant de pépinières que de jardins, apparaît bientôt sur la dr., au delà du *fort d'Ivry*.

L'**église** de Vitry (mon. hist.), que domine un joli clocher reconstruit en 1848 dans le style ogival primitif, se compose d'une triple nef du XIIIe s., et d'un beau chœur en abside, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes, bâti au XIVe s. Le plan de l'édifice est d'une régularité rare aux environs de Paris; il faut dire cependant que rien n'y a été ajouté depuis le XIVe s.

Vitry possède un beau *château* dont le propriétaire, M. Dupetitval, fut assassiné, en 1792, avec toute sa famille et ses domestiques, par une bande de brigands que la police ne parvint jamais à découvrir.

Le clocher de Thiais se montre à dr. sur la hauteur; bientôt on commence à apercevoir et à longer la Seine à g., en deçà de la station de Choisy-le-Roi.

2e STATION. — CHOISY-LE-ROI.

4 kil. de Vitry, 10 kil. de Paris, 5 kil. 300 mèt. de Villejuif, 9 kil. de Sceaux, 1 kil. de Thiais, 3 kil. de Villeneuve-le-Roi, 3 kil. d'Orly.

Choisy (5172 hab.), simple hameau dépendant du village de Thiais, au commencement du XIIIe s., se composait d'une vingtaine de cabanes que des pêcheurs et des bateliers avaient bâties sur le bord de la Seine, et d'une chapelle dédiée par les mariniers à leur patron saint Nicolas. La prospérité du hameau s'accrut rapidement; en moins de vingt années, la chapelle devint église paroissiale. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui. L'*église* actuelle ne date que du XVIIIe s.

Sous Louis XIV, Mlle de Montpensier, nièce du roi, petite-fille d'Henri IV, et fille de Gaston, duc d'Orléans, se fit construire un château à Choisy, sur les bords de la Seine. Ce fut dans ce château, où elle avait tant de fois pleuré l'absence de Lauzun, détenu à Pignerol, qu'elle donna au jeune duc du Maine son duché d'Aumale, son comté d'Eu et sa principauté de Dombes, en échange de la grâce de son amant, grâce qui avait été obtenue à ces conditions et que lui apportait elle-même Mme de Montespan, la mère du duc du Maine. Mais le chagrin l'avait tellement changée que Lauzun n'eut pas assez de reconnaissance pour lui rester fidèle. De l'abandon il osa même en venir à l'outrage.

A la mort de la grande Mademoiselle, comme l'appelait Bossuet, le château de Choisy devint successive-

ment la propriété du grand dauphin, de Mme de Louvois, de la princesse de Conti, du duc de la Vallière, et enfin de Louis XV, qui le fit démolir pour en construire un plus agréable, destiné à lui servir de *petite maison*. *Choisy-Mademoiselle* s'appela dès lors *Choisy-le-Roi*. Dans cette résidence favorite, pour laquelle il dépensa des sommes énormes, Louis XV venait souvent oublier sa royauté et la faire tristement oublier aux autres. Aussi l'auteur de l'*Art d'aimer*, Gentil-Bernard, fut-il pourvu d'une véritable sinécure, lorsqu'on lui confia la bibliothèque de ce séjour consacré au plaisir et à la débauche.

Le château ou plutôt les châteaux, car il y avait le grand et le petit (on en trouvera une description détaillée dans la 1re édition de Dulaure), ont été détruits; des fabriques les ont remplacés; Choisy n'y a point perdu. L'industrie et le commerce y sont florissants, surtout depuis l'établissement du chemin de fer.

Choisy-le-Roi communique avec la rive dr. de la Seine par un pont de cinq arches, long de 123 mèt., large de 8 mèt., qui a été construit en 1810 et qui conduit à une charmante prairie. Il a des rues tirées au cordeau, de jolies maisons avec jardin, d'élégants magasins, et possède une manufacture de faïence (dans les ruines du château), des fabriques de maroquin, de soude, de produits chimiques, de toiles cirées, etc.

La *fête patronale* de Choisy se célèbre le dimanche après la Saint-Louis.

Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise*, né à Lons-le-Saulnier en 1760, est mort à Choisy-le-Roi le 27 juin 1836.

15 min. suffisent pour aller de Choisy-le-Roi à **Thiais**, v. de 1268 hab., situé à 14 kil. de Paris et à 4 kil. de Villejuif. On y remarque de jolies maisons de campagne. Dès le VIIIe s., l'abbaye de Saint-Germain possédait des vignes à Thiais, et l'abbé y tenait des assises deux fois par an. En 1248, tous les serfs y furent affranchis moyennant la somme de 1200 livres. L'*église* date du XVe s.; le clocher, fort délabré, est de la fin du XIIe s.

A 1 kil. au S. de Thiais est le hameau de *Grignon*. 1 kil. plus loin, on aperçoit sur la hauteur l'église **d'Orly** (659 hab.), dont la tour rappelle un glorieux souvenir. En 1360, deux cents braves s'y renfermèrent, jurant d'arrêter les Anglais qui avaient alors leur camp à Montlhéry et dévastaient tous les pays environnants. Un siége de trois mois n'abattit point leur courage; mais la faim les força de se rendre, et ils furent égorgés.

Plus près de la voie apparaît ensuite **Villeneuve-le-Roi** (403 hab.), assis, comme Orly, au flanc d'un coteau, dans une position riante et pittoresque; il domine la Seine, dont le séparent des champs et des prairies que sillonnent de nombreux sentiers. Sous Philippe Auguste, seigneur de ce pays, les Chartreux en achetèrent la propriété moyennant une obligation par laquelle ils se chargèrent de nourrir les chiens du roi. Aux Chartreux succédèrent Marcel, prévôt des marchands, puis Guillaume du Vair. Le ministre Claude Le Pelletier y fit construire, en 1697, un magnifique château, que son petit-fils vendit à M. de Ségur, et dont il ne reste plus qu'un pavillon.

Charles VIII avait un faible pour le vin de Villeneuve-le-Roi, qui jouit longtemps d'une assez grande renommée.

L'*église*, consacrée à saint Pierre, a été rebâtie en partie par Le Pelletier. Derrière la tour, se voit un reste de construction du XIIe ou du XIIIe s. L'intérieur renferme d'assez belles boiseries provenant d'un château voisin.

On remarque encore à Villeneuve le portail de l'ancien monastère (XIIIe s.), la *fontaine de Saintot*, alimentée par un canal souterrain de 100 mèt., des *huttes souterraines* gauloises, et le *menhir de Pierrefrite*.

On sort du département de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise.

De l'autre côté de la Seine, dont on se rapproche avant d'arriver à Ablon, s'étale un riant amphithéâtre de maisons et de jardins : c'est Villeneuve-Saint-Georges : ce sont les coteaux de Limeil et de Valenton, en deçà desquels on peut voir passer les trains du chemin de fer de Lyon, d'où se détache la ligne de Corbeil (*V.* ci-dessus, sections XVIII et XIX).

3e STATION. — ABLON.

5 kil. de Choisy, 15 kil. de la gare de Paris, 1 kil. 1/2 de Villeneuve-le-Roi, 2 kil. de Villeneuve-St-Georges, 2 kil. 1/2 d'Athis.

Ablon est un joli village qui s'étend sur le bord de la Seine et semble vouloir rejoindre le pont suspendu de Villeneuve-Saint-Georges. Il possède des caves renommées et d'agréables maisons de campagne, dont la plus belle appartient à M. Magne, membre du Conseil privé. L'église, rebâtie



Entre Choisy et Ablon.

en 1840, a été agrandie en 1857. L'édit de Nantes avait accordé à Ablon un temple où Sully et ses coreligionnaires parisiens venaient assister au service divin.

4e STATION. — ATHIS-MONS.

2 kil. d'Ablon, 17 kil. de la gare de Paris, 1 kil. de Mons, 2 kil. 1/2 de Juvisy.

Athis-Mons (803 hab.) se compose, comme son nom l'indique, de deux villages, réunis sous la Restauration, et qui se rapprochent tous les jours par des constructions nouvelles. Le premier de ces villages (en venant de Paris) se nomme Mons ; le second, Athis. Le chemin ombragé qui part de la station se bifurque à quelques pas : le bras de dr. monte à Mons, le bras de g. conduit plus directement à Athis (10 minutes environ).

Athis et Mons sont tous deux situés au sommet de la jolie colline boisée qui domine le confluent de l'Orge et de la Seine. Mons n'a rien de particulièrement intéressant, bien qu'il jouisse d'aussi belles vues qu'Athis.

Un document très-ancien mentionne la fertilité de ses vignobles. Athis, où quelques-uns de nos rois ont séjourné, et notamment Philippe IV en 1305, possède l'église paroissiale et des maisons de campagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

L'église, sans intérêt, est dominée par un beau *clocher* (mon. hist.) de la fin du XIe s., que termine une pyramide en pierre un peu moins ancienne, restaurée avec de la brique à l'époque ogivale.

Le *château* d'Athis, ancienne propriété de Mlle de Charolais, de la maison de Condé, récemment reconstruit dans le style Louis XIV, et acquis en 1865 par les Jésuites, renfermait de beaux tableaux et particulièrement les portraits de Mlle de Charolais et de ses sœurs, représentées avec l'habit franciscain.



Le pont des Belles-Fontaines.

Un peu au delà de l'église, on remarque une belle maison de campagne appelée autrefois le *château d'Oysonville* ou *des Carneaux*. Ce domaine était possédé, au XVe s., par le baron Pierre d'Allonville. Il devint la propriété du duc de Roquelaure vers 1718, passa successivement à sa fille, veuve du duc de Rohan-Chabot, à la veuve du maréchal de Villars et au duc de Villars, son fils, mort en 1770. Mme de Villars réunit à sa maison de campagne celle qui, au XVIIe s., appartenait à Conrart, et dans laquelle séjourna quelquefois Mlle de Scudéry.

Au delà de la station d'Athis-Mons, on aperçoit sur le plateau le clocher d'Athis, puis on laisse à dr. le *château de Chaige*, tout en côtoyant à g. la ligne de Corbeil pendant l'espace de 2 kil., à une distance de 20 mèt. environ.

5e STATION. — JUVISY.

20 kil. de la gare de Paris, 3 kil. d'Athis-Mons.

Juvisy, dont la station dessert également la ligne de Paris à Corbeil, a été décrit p. 550.

En quittant la gare de Juvisy, le chemin de fer d'Orléans remonte la vallée de l'Orge et passe sous la route de terre de Paris à Lyon par Fontainebleau. L'Orge coule à dr. au-dessous de deux ponts superposés appelés le *Pont des Belles-Fontaines*, parce qu'au milieu du pont supérieur sont, en face l'un de l'autre, deux piédestaux ou fontaines simulées, ornées de génies et de trophées. L'un de ces piédestaux, qui sont de fort mauvais goût, porte cette inscription :

LUDOVICUS XV, REX CHRISTIANISSIMUS, VIAM HANC DIFFICILEM, ARDUAM AC PENE INVIAM, SCISSIS DISJECTISQUE RUPIBUS, EXPLANATO COLLE, PONTE ET AGGERIBUS CONSTRUCTIS, PLANAM, ROTABILEM ET AMŒNAM FIERI CURAVIT, 1728.



Château de Savigny-sur-Orge.

« Louis XV, roi très-chrétien, en faisant fendre et briser des rochers, aplanir la colline, construire un pont et des chaussées, a transformé cette voie difficile, escarpée et presque impraticable, en une route unie, carrossable et agréable, 1728. »

La vallée de l'Orge est plus étroite et plus variée d'aspects que celle de la Seine. Du chemin de fer, construit à mi-côte, on découvre presque sans interruption de charmants paysages : à dr., des coteaux plantés de vignes ; à g., des prairies au milieu desquelles serpente l'Orge.

6e STATION. — SAVIGNY.

2 kil. 1/2 de Juvisy, 22 kil. de Paris, 2 kil. de Viry, 2 kil. de Villemoisson et d'Épinay, 1 kil. 1/2 de Morsang, 6 kil. de Longjumeau.

A **Savigny-sur-Orge**, v. de 1260 hab., on traverse l'avenue d'un beau

château entouré de fossés pleins d'eau vive, et flanqué de quatre tours. Ce château princier fut restauré et fortifié, en 1480, par Étienne de Vèze, chambellan de Charles VIII, mais gâté en 1735 par des additions malheureuses. Agnès Sorel y avait reçu plus d'une fois la visite de Charles VII. Les Ligueurs y soutinrent un siége en 1592. Plus tard, il fut habité par trois sœurs, qui devinrent, l'une après l'autre, les maîtresses de Louis XV: Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme la duchesse de Châteauroux. Enfin il abrita les derniers jours d'un des plus illustres généraux de l'Empire, le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Il appartient maintenant à Mme la princesse d'Eckmühl, et contient une curieuse collection de tableaux par Bidault et Thibault, reproduisant les maisons de plaisance des souverains de France et d'Allemagne. Les figures sont de Vernet. — L'église date du XVIIIe s., à l'exception de quelques parties du côté droit remontant au XIVe s.

Chateaubriand, qui a habité Savigny pendant six mois, y a terminé son *Génie du christianisme*.



Château de Grand-Vaux.

Sur la pente d'une colline, au milieu d'un hameau qui dépend de Savigny, et qu'on nomme *Grand-Vaux*, s'élève sur la dr. le château de M. Vigier. On en longe le parc. A peine a-t-on eu le temps d'y jeter un regard que l'on franchit l'*Yvette* sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mèt. au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mèt. d'ouverture. L'Yvette, qui descend de la belle vallée de Chevreuse, se jette dans l'Orge, à peu de distance d'Épinay, entre *Morsang* (520 hab.; château) et *Villemoisson*, qui attirent les regards sur la rive dr. de la rivière.

7e STATION. — ÉPINAY.

2 kil. de Savigny, 24 kil. de Paris, 1 kil. de Villemoisson, 4 kil. de Longjumeau, 4 kil. 1/2 de Longpont, 6 kil. de Montlhéry.

CORRESP. pour Longjumeau par Ballisis: 3 départs par jour; 5 kil. en 30 min., pour 40 c.

Épinay-sur-Orge, v. de 587 hab., situé à la dr. de la station, apparte-

nait, au VIIIe s., à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, si riche en domaines dans les environs de Paris. En 1298, un professeur de l'Université de Paris y ayant été assassiné, les meurtriers furent condamnés à une amende qui servit à l'entretien de quatre chapelains chargés de dire la messe à l'intention du défunt.

Épinay renferme quelques villas et un *château* dont le parc a été, dit-on, planté par Le Nôtre. De ce village dépendent aussi le château de Vaucluse (*V.* ci-dessous) et celui de *Charaintru* ou de *Sillery*, situé au N., sur le versant de la colline qui domine la rive g. de l'Yvette. Le château de Charaintru a été récemment rebâti dans de grandes proportions et entouré d'un beau parc. Au bas de la colline de la rive dr. de l'Yvette, on remarque une charmante maison de campagne à laquelle ont été adaptés, d'une manière très-heureuse, divers



Viaduc de l'Yvette.

ornements provenant de l'église de Notre-Dame de Corbeil. L'*église* d'Épinay, dont le chœur et la base de la tour datent du XIIIe s., renferme (au fond du collatéral g.) une verrière du XIVe s. représentant l'*arbre de Jessé*. Le sanctuaire se termine par un mur plat percé de trois baies ogivales.

La route d'Épinay à Longjumeau, d'où l'on découvre une belle vue à dr. sur le château de Charaintru et la vallée de l'Yvette, passe à *Balisis*, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, dépendance de Longjumeau, renommée pour son industrie et son commerce (tanneries, éducation d'abeilles, bestiaux, etc.).

LONGJUMEAU.

18 kil. de Paris, 2 kil. de Chilly-Mazarin, 5 kil. de Morangis, 4 kil. d'Épinay, 2 kil. 1/2 de Champlan, 5 kil. 1/2 de Palaiseau, 6 kil. de Montlhéry.

Longjumeau est un ch.-l. de cant. de 2317 hab. Situé sur la route de terre

de Paris à Orléans, il ne se compose, pour ainsi dire, que d'une rue; mais cette rue longue, généralement bien bâtie, bordée de nombreux magasins, présente un aspect passablement animé. Presque à son extrémité s'élève à g. l'*église*, du commencement du XIIIe s., considérablement remaniée au XVe. La façade est de cette dernière époque. L'archivolte de la porte centrale est découpée en gracieux festons. A g. s'élève, sur un contre-fort, une tourelle qui n'est autre chose qu'un conduit de cheminée et que l'on a prise longtemps pour une lanterne de cimetière.

L'ancienneté de Longjumeau ne saurait être contestée; les plaids publics des rois de France y furent quelquefois convoqués. Toutefois, son histoire n'a d'intéressant que la conclusion de la *Paix Boiteuse* (1568), qui interrompit pour six mois les guerres de religion. C'est aujourd'hui une ville industrielle (tanneries et mégisseries), mais surtout commerçante (graines, farines, vins, légumes, cuirs et bestiaux); il s'y tient des foires importantes. On peut aussi aller de Paris à Longjumeau par le chemin de fer de Limours. Des omnibus y conduisent de la station de Palaiseau (V. section XXIII), située à 5 kil. (25 cent. la semaine, 10 cent. les dimanches et fêtes).

A 2 kil. au N. E. de Longjumeau se trouve *Chilly-Mazarin* (360 hab.), dont le château a été démoli et doit être remplacé par une belle construction, pour M. Mocquart, notaire. Le parc est fort vaste. — On laisse à dr., en allant de Longjumeau à Chilly, le *château de Saint-Éloi*, récemment reconstruit par M. Galéas, et dont le parc a été démembré.

Si l'on continue de suivre la route de Chilly jusqu'à (5 kil. de Longjumeau) *Morangis*, v. de 205 hab., on rencontre sur la dr. un petit édifice carré du XVIIe s. tout en pierre et recouvert d'un dôme, qui abrite un réservoir d'eau. Un peu plus loin, en arrivant à Morangis, on aperçoit un *château* appartenant à Mme de Latour. Morangis est à 4 kil. à l'O. d'Athis et à 3 kil. au S. de Wissous.

De la station d'Épinay, on aperçoit à g. *Villemoisson* (271 hab.; château), sur la rive dr. de l'Orge. A peine a-t-on quitté la station, que l'on traverse l'Orge sur un viaduc de cinq arches ayant 8 mèt. d'ouverture et 15 mèt. de hauteur. Sur la rive g., se montrent le hameau du *Breuil*, dépendance d'Épinay, et le *château de Vaucluse*. Ce château, fief du domaine de Villebousin, portait au XVIIIe s. le nom de *la Gilquenière*, qui déplaisait fort à son propriétaire le bailli de Crussol d'Uzès. Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, y ayant été reçu plusieurs fois, lui donna son nom actuel. Après avoir appartenu, depuis la Révolution, au général baron Delaître, au général comte Dorsenne et à M. Dabrin, Vaucluse a été acheté par la ville de Paris, qui y a fait construire en 1867-1868, sous la direction de M. Bouteleu, architecte, un établissement considérable pour le traitement des maladies mentales. Derrière l'ancien château s'élèvent deux longues rangées de maisons blanches dont les toitures en tuile rouge attirent l'attention depuis le chemin de fer. Une chapelle romane, en forme de croix grecque, les domine et tranche vigoureusement sur la verdure du parc qui s'étend jusqu'au sommet de la colline. Plus près du chemin de fer, entre la voie et l'Orge, ont été construits en même temps tous les bâtiments d'une vaste ferme, dont l'exploitation sera sans doute confiée en partie aux aliénés les plus calmes.

A g. du chemin de fer s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Seguigny*, qui rappelle, dit-on, un souvenir historique. Un jour que Louis XIV y chassait, le vent emporta la coiffure d'une fille d'honneur de Madame, Marie de Fontanges, qui était, au dire

de l'abbé de Choisy, « belle comme un ange, mais sotte comme un panier. » Cependant la sotte eut l'esprit de remplacer aussitôt sa coiffure par un nœud de ruban ; et ce nœud de ruban était si joli, si gracieux, il faisait si bien ressortir la beauté de celle qui venait de l'imaginer, que Mme de Montespan, alors la maîtresse en titre de Louis XIV, eut bientôt une rivale. « Quelque étrange que fût ce doublet, dit Saint-Simon, il n'était pas nouveau : on l'avait vu de Mme de la Vallière et de Mme de Montespan, à qui celle-ci ne fit que rendre ce qu'elle avait prêté à l'autre. Mais Mlle de Fontanges ne fut pas si heureuse ni pour le vice, ni pour la fortune, ni pour la pénitence. Sa beauté la soutint un temps, mais son esprit n'y répondit en rien. Il en fallait au roi pour l'amuser et le tenir. Avec cela, il n'eut pas le loisir de s'en dégoûter tout à fait. » En effet, la nouvelle favorite ne jouit pas longtemps de son triomphe ; elle mourut à vingt ans, moins heureuse que sa coiffure, dont la vogue fut durable en France et s'étendit dans toute l'Europe.



Église de Longjumeau.

Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, voulut remplacer par un château moderne celui qu'avaient habité, à Sainte-Geneviève, Louis XIII et Louis XIV ; il n'eut que le temps d'en faire construire un pavillon. Le parc, où l'on arrive par une belle avenue, est d'environ 300 arpents. Le v. de *Sainte-Geneviève-des-Bois* (301 hab.) renferme une *église* en partie du XIIIe s., qui est le but d'un pèlerinage en l'honneur de la patronne de Paris.

En face de la forêt de Sequigny, sur l'autre rive de l'Orge, est le petit village de *Villiers-sur-Orge* (201 hab.), dont la seigneurie appartint à la fameuse marquise de Brinvilliers, et plus tard à Grimod de la Reynière, si connu pour ses excentricités. Au-

dessus du village, sur la colline, se montre le *château de Villebousin*, ancienne résidence des seigneurs de Longpont, entourée de fossés remplis d'eau vive. A l'extrémité S. de Villiers, on remarque la *Maison-Rouge*, maison de campagne derrière laquelle s'étendent de beaux jardins, et que Mme du Barry acheta vers le milieu du XVIIIe s. pour y loger sa mère sous le nom de Mme de Montrable. L'attention est bientôt attirée du même côté par le village de Longpont, son église mutilée et le beau château de Lormoy (*V.* ci-dessous).

Au sortir de la longue tranchée que l'on traverse avant de s'arrêter à Saint-Michel, on découvre sur la dr. un vaste et beau paysage, au milieu duquel la tour de Montlhéry attire les regards sur la colline haute de 104 mèt. qu'elle domine.

8e STATION. — SAINT-MICHEL.

3 kil. d'Épinay, 29 kil de Paris, 2 kil. 1/2 de Montlhéry, 2 kil. de Sainte-Geneviève.

CORRESP. pour : — Marcoussis, 6 kil., 50 c.; — Montlhéry, 3 kil., 30 c.

Saint Michel (611 hab.) n'a rien d'intéressant; mais de ce village, où la compagnie d'Orléans a établi de vastes ateliers, on peut aller visiter l'église de Longpont et la tour de Montlhéry.

Excursion à Longpont, à Montlhéry et à Marcoussis.

Après avoir franchi l'Orge au *moulin de Groteau*, on peut monter en moins de 30 min. à Montlhéry; mais, si l'on veut visiter Longpont, il faut prendre à dr., à 300 mèt environ de la rivière, un chemin qui longe le parc et le *château de Lormoy*. Ce château était la maison de plaisance des abbés commendataires de Longpont, qui le vendirent au comte de Flamarens. Sous la Restauration, il appartenait au duc de Maillé, qui y donna plusieurs fois des fêtes à la cour. M. Paturle, qui l'acheta en 1837, le fit reconstruire dans le style italien par l'architecte Charpentier. Le propriétaire actuel, M. Constant Say, l'a restauré et agrandi dans le style de Mansart. On vante surtout le vestibule, le grand escalier et une charmante chapelle construite dans le style du XIIIe s., à l'intérieur d'un pavillon.

Le parc, que traverse l'Orge et qui mesure près d'un kil. de longueur dans chaque sens, s'étend au N. jusqu'à la chaussée de Longpont et à l'E. jusqu'au chemin de fer. On y remarque de vastes pelouses et quelques belles futaies.

Longpont (625 hab.) doit son nom à une longue chaussée, qui le relie à la rive dr. de l'Orge, en donnant passage, par quelques arcades, aux divers bras de la rivière. Une vieille chapelle, dans laquelle se conservait une statue de la Vierge trouvée, dit-on, dans le creux d'un chêne, attirait déjà de nombreux pèlerins à Longpont, lorsque Gui Trousselle, comte de Montlhéry, et sa femme Hodierne résolurent de la remplacer par un édifice plus important. Ils commencèrent l'église actuelle, dont le roi Robert le Pieux posa la première pierre en l'an 1000, et fondèrent ensuite, pour la desservir, un prieuré où ils installèrent des Bénédictins de Cluny. La construction, commencée par l'abside, fut continuée aux frais de la comtesse Hodierne, qui se plaisait, disent les chroniqueurs, à servir de ses mains les ouvriers; mais elle ne put être entièrement achevée du vivant de la bienfaitrice. Le portail et la tour ne furent terminés qu'à la fin du XVe s. et grâce aux libéralités de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Dans son intégrité, l'église de Longpont se composait d'une nef avec deux collatéraux, d'un transsept, d'un chœur avec déambulatoire et d'une abside. La tour était surmontée d'une flèche pyramidale, et une autre flèche s'élevait à l'intersection de la nef et du transsept.

Cette flèche médiane fut démolie peu de temps après sa construction, à cause du tassement de l'édifice dû à la nature argileuse du sol sur lequel il repose. Au XVIe s., les Protestants mutilèrent affreusement toutes les sculptures du portail. Pendant la Révolution, les pierres tombales dont l'église était entièrement pavée furent enlevées pour la plupart et dispersées; le sol de l'édifice, se trouvant en contre-bas de la place voisine, fut sensiblement relevé, de telle sorte que les bases des colonnes et des piliers se trouvèrent enterrées de plus d'un mètre; mais l'ensemble de l'édifice fut du moins respecté. Les mutilations les plus odieuses datent de 1822. A cette époque, « appelée de la *restauration*, » m'écrivait, en 1866, M. le curé de Longpont, l'édifice était encore entier et la tour surmontée de sa flèche; pour éviter quelques frais de réparations, on jugea à propos d'abattre le chœur, le transsept et la flèche. La nef et le portail n'obtinrent grâce que sur les réclamations les plus vives du général Barrois, habitant de la paroisse. Pour accomplir l'œuvre de vandalisme, il fallut employer toutes les ressources des ingénieurs et dépenser une somme à peu près égale à celle qu'auraient exigée les travaux de consolidation. Depuis 1852, les débris de l'église sont classés parmi les monuments historiques, mais leur solidité a été gravement compromise par les démolitions opérées en 1822. Les dernières travées de la nef, surtout, n'ayant plus de point d'appui du côté de l'E., menacent ruine, et il a fallu étayer leurs arcades à l'intérieur; le chœur actuel et son plafond en plâtre sont minés par l'humidité. » M. l'abbé Arthaud, curé de Longpont depuis plus de vingt-cinq ans, s'emploie avec ardeur à réunir quelques ressources pour subvenir aux dépenses les plus pressées; il a fondé dans ce dessein l'*œuvre des pierres*, dont tous les souscripteurs s'engagent à donner au moins la valeur d'une pierre pour la restauration du monument; mais tout ce zèle sera longtemps encore impuissant si l'administration supérieure ne se décide enfin à entreprendre des travaux de plus en plus urgents.

Toute tronquée qu'elle est, l'église de Longpont mérite encore la visite des archéologues et des touristes. La façade se compose d'un portail ogival au-dessus duquel s'ouvre, dans le pignon, une rose de moyenne grandeur. A dr. et à g. de la porte, sous des dais sculptés, on remarque quatre statues colossales (deux *Apôtres*, *saint Denis* et *saint Laurent*) décapitées au XVIe s., comme celle de la *Vierge mère* qui s'adosse au trumeau; la statue de la Vierge a seule été restaurée en 1858. Dans le tympan de la porte sont sculptées en bas-relief trois scènes de l'histoire de la Vierge, également mutilées.

Les figures de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, qui ornaient autrefois la façade, ont aussi disparu, soit à la même époque, soit pendant la Révolution, et c'est à peine s'il reste quelques traces des armes de France et de Bretagne qui les accompagnaient. L'ogive du portail est bordée d'un cordon sculpté figurant des ceps de vignes chargés de raisins; une double voussure porte des statuettes mieux conservées que les grandes statues de l'ébrasement. A g. du portail, s'élève une tour carrée, percée à sa base d'une petite porte ogivale qui donne accès dans le collatéral du N. Cette tour, aujourd'hui privée de sa flèche, se termine par un toit sans caractère. Elle est soutenue par de puissants contre-forts et flanquée à l'angle N. E. d'une tourelle renfermant l'escalier. A l'étage supérieur s'ouvre, sur chacune des faces, une double baie ogivale très-allongée, surmontée d'un quatre-feuilles, le tout inscrit dans une ogive unique (le quatre-feuilles est aujourd'hui bouché ainsi que la partie inférieure des baies).

A l'intérieur, le sol de l'église, déblayé, a repris son niveau primitif, et il faut, en pénétrant dans le monument, descendre un escalier de dix ou onze marches. La nef, composée de six travées, est séparée des bas-côtés par de belles arcades romanes à double archivolte, surmontées d'un triforium aveugle, au-dessus duquel s'ouvrent de petites baies en plein cintre. La voûte à nervures repose sur des colonnes à chapiteaux de feuillage. Les voûtes des bas côtés sont en arêtes sans nervures.

A l'extrémité du bas côté N., la *chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde*, garnie de nombreux *ex-voto*, est un but de pèlerinage encore très-fréquenté, bien que l'ancienne madone miraculeuse ait été remplacée depuis la Révolution par une statue moderne. — Dans la *chapelle des fonts baptismaux* (à dr. du portail) se conservent quelques anciennes stalles sans intérêt. — De tous les personnages illustres inhumés dans l'église de Longpont et dont les restes sont aujourd'hui uniformément recouverts d'une couche de bitume qui a remplacé l'ancien dallage détruit au XVIIIe s., deux seulement sont maintenant signalés à l'attention du visiteur. Ce sont: la fondatrice Hodierne, comtesse de Montlhéry, qui reposa dans le cimetière commun jusqu'en 1640, ainsi que le constate une inscription latine gravée sur une longue dalle tumulaire; et Louis de France, comte d'Évreux, fils puîné de Philippe le Hardi et petit-fils de saint Louis, mort dans le prieuré le 19 mai 1318.

Au N. de l'église, un bâtiment moderne renferme, au rez-de-chaussée, la sacristie, et, au premier étage, la *Salle du trésor* où sont rassemblées, dans des reliquaires de toutes formes, de très-nombreuses reliques de la sainte Vierge, des Apôtres, de saint Joseph, de saint Marcel, évêque de Paris, de sainte Geneviève, de saint Denis, de saint Louis, roi de France, etc. Ces reliques, provenant pour la plupart de l'ancien prieuré, donnent lieu chaque année, le mardi de la Pentecôte, à une fête spéciale qui attire un grand nombre de pèlerins. Nous signalerons aussi, dans la salle du trésor, une *croix* en vermeil, de forme byzantine, renfermant des fragments considérables de la vraie croix; une *lampe* antique en terre cuite, qui passe pour celle du solitaire saint Macaire (IVe s.); et un charmant *portrait* de saint Bernard, peint sur émail.

Le prieuré de Longpont, enrichi par la munificence de plusieurs rois de France, et visité par Louis VI, Philippe le Bel, saint Louis, Philippe de Valois et saint Bernard, avait acquis des biens considérables et possédait, à Paris, une maison dont la chapelle, dédiée à saint Julien le Pauvre, fut cédée en 1655 à l'Hôtel-Dieu. Lors de la suppression des établissements religieux pendant la Révolution, il fut vendu et démoli en partie. Les derniers débris du cloître ont été abattus en 1822, en même temps que le chœur et le transsept de l'église. Ce qui subsiste des anciens bâtiments a été réuni au domaine de Lormoy et transformé en un corps de ferme.

Montlhéry est une petite ville de 1902 hab., située sur la route de terre de Paris à Orléans, à égale distance de Longjumeau et d'Arpajon (6 kil.), et sur les pentes de la colline que couronne le château auquel elle doit sa célébrité. Quelle qu'ait été son origine, la seigneurie de Montlhéry fut donnée, en 991, par Hugues Capet, à Théobald ou Thibaud, surnommé File-Étoupe, qui bâtit sur cette colline une forteresse redoutable. Cette forteresse n'avait pas moins de cinq enceintes et de trois terrasses élevées l'une au-dessus de l'autre. On n'y arrivait qu'après avoir ouvert cinq portes. Aussi, sous un successeur de File-Étoupe, devint-elle un vrai repaire de brigands. Le plus fameux de ces bandits, Guy Trousselle, s'était même rendu

si redoutable que, pour tirer Montlhéry de ses mains et en faire une propriété royale, le roi de France, Philippe Ier, n'hésita point à contracter une alliance avec lui, en lui donnant pour gendre son fils naturel Philippe. Ce fut alors que, confiant à Louis, son fils légitime, la garde d'un château si chèrement payé, Philippe Ier prononça ces paroles rapportées par Suger :

« Mon fils, garde bien cette tour qui m'a causé tant de peines et de tourments ; car, par la perfidie et la méchanceté de son seigneur, j'ai passé ma vie entière à me défendre contre lui, et je suis arrivé à un état de vieillesse sans avoir pu obtenir de lui ni paix ni repos. »

Ce sacrifice devait être inutile : Philippe de Mantes, le bâtard de Philippe Ier, disputa la possession de Montlhéry à son frère légitime Louis le Gros. Une guerre éclata, et le roi finit par se dessaisir de Montlhéry en faveur de Milon de Braie, vicomte de



Tour de Montlhéry.

Troyes. Celui-ci avait pour cousin Hugues de Crécy, qui affichait aussi des prétentions sur cette seigneurie et les soutenait les armes à la main. Hugues surprend Milon dans une embuscade, le saisit, le fait garrotter, le conduit prisonnier de château en château jusqu'à Montlhéry, dont il s'empare ; et là, pendant une nuit, il le précipite par une fenêtre, après l'avoir étranglé de ses propres mains.

Le bruit de ce forfait se répand et soulève partout la plus vive indignation. Hugues est cité devant la cour de son suzerain, Amaury de Monfort, pour répondre de sa conduite et se purger par le combat de Dieu de l'accusation portée contre lui. Il se présente au jour dit : le roi de France, le roi d'Angleterre, une foule de barons et de chevaliers siégent autour du champ clos. Hugues s'est avancé d'abord avec assurance ; mais tout à coup il se trouble, pâlit, déclare qu'il ne peut accepter le combat ; puis il fait l'aveu de son crime, abandonne au roi de France la forteresse de Montlhéry, et va dans un monastère cacher

sous une robe de moine sa honte et ses remords.

Devenus définitivement maîtres de cette importante seigneurie, les rois de France s'occupèrent d'ajouter de nouvelles fortifications au château (la tour et les autres constructions actuelles ne remontent pas au delà du XIIIe s.) et de fonder dans la ville des établissements utiles ou religieux. Saint Louis et sa mère, fuyant devant une insurrection des principaux seigneurs du royaume, se réfugièrent dans le château et s'y tinrent renfermés jusqu'à leur délivrance par le comte Thibaut de Champagne, qui avait été d'abord au nombre des révoltés. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit pendant que ses troupes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de Paris. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les troupes du Dauphin, qui pillèrent ou rançonnèrent également les malheureux habitants du bourg. Enfin, dans les premières années du règne de Louis XI, il donna son nom à l'une des plus étranges batailles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La noblesse féodale venait de s'insurger contre la royauté qui s'apprêtait à la détruire ou du moins à diminuer son pouvoir. Les principaux seigneurs du royaume, ayant formé la *ligue du Bien public*, marchaient sur Paris. Louis XI dévoila publiquement leurs véritables projets. « Si j'avais voulu, dit-il, augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au bien public; » puis il prit avec autant d'activité que de sagesse toutes les mesures nécessaires pour les empêcher de réussir. Heureusement pour lui, il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Les princes de Bourbon et d'Armagnac furent forcés de conclure une trêve ; le comte de Charolais, — ce fils du duc de Bourgogne qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Charles le Téméraire, — ne put s'emparer de Paris ni par ruse, ni par trahison, ni par force. Le roi s'était d'abord avancé dans le Berry contre le duc de Bourbon ; il revint à marches forcées au secours de sa bonne ville qui se trouvait menacée. Le comte de Charolais marcha de son côté à sa rencontre, espérant d'ailleurs se joindre au duc de Bretagne qui se faisait attendre. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry. Ni le roi ni le comte ne voulaient risquer une bataille; mais le sénéchal de Brézé, qui commandait l'avant-garde de l'armée royale, et qui se vantait d'avoir donné sa parole aux seigneurs et son corps au roi, dit: « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. » En effet, il engagea le combat malgré l'ordre formel du roi, et il fut tué un des premiers sans qu'on sût pour qui il se battait. Le mouvement donné, il fallut suivre; le roi et le comte de Charolais chargèrent; mais ils restèrent bientôt presque seuls sur le champ de bataille. Les deux armées s'enfuirent. « Du costé du roy, dit Philippe de Commines, fut un homme d'Estat qui s'enfuit jusques à Lusignan, sans repaistre, et du côté du comte, un autre homme de bien, jusqu'au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. » Qui avait vaincu ? on n'eût pu le dire. Louis XI se retira sur Corbeil, et le comte de Charolais occupa le champ de bataille. Peu de temps après, Louis XI, pour dissoudre la ligue, conclut le traité de Conflans, le plus humiliant que jamais roi de France eût souscrit avec ses sujets, et « par lequel, dit Commines, les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage; chacun emporta sa pièce. » Le roi accorda aux confédérés toutes leurs demandes, bien résolu, à l'avance, de ne pas exécuter le traité. Jamais, a dit avec raison un historien, la féodalité n'avait remporté une si grande victoire; elle se

trouvait, pour ainsi dire, reconstituée, et Louis XI n'était plus, comme Louis VI, que le suzerain de ses vassaux.

Détruit en partie par les guerres de religion, le château de Montlhéry devint peu à peu une carrière où les habitants de la ville voisine venaient chercher les pierres dont ils avaient besoin. Le 15 septembre 1603, un sieur de Bellejambe obtint des lettres patentes qui l'autorisaient à exploiter les murs du château, pour en tirer des pierres et les employer à la construction de sa maison de Bellejambe, située à l'O. et à une demi-lieue de Montlhéry, « sans qu'il puisse toucher à la tour du donjon. »



Ancien château de Montlhéry.

Les ruines de Montlhéry offrent encore un aspect imposant. Elles se composent de la tour du **donjon** (XIIIe s.), qui a 32 mèt. d'élévation, d'une tourelle accolée qui renferme un escalier de 132 marches, de quelques pans de mur et d'une autre tour, moins bien conservée, qui ne s'élève pas à plus de 10 mèt. au-dessus du sol. Quelques travaux ont été faits pour empêcher une plus grande dégradation de ces intéressants dé-

sous une robe de moine sa honte et ses remords.

Devenus définitivement maîtres de cette importante seigneurie, les rois de France s'occupèrent d'ajouter de nouvelles fortifications au château (la tour et les autres constructions actuelles ne remontent pas au delà du XIIIe s.) et de fonder dans la ville des établissements utiles ou religieux. Saint Louis et sa mère, fuyant devant une insurrection des principaux seigneurs du royaume, se réfugièrent dans le château et s'y tinrent renfermés jusqu'à leur délivrance par le comte Thibaut de Champagne, qui avait été d'abord au nombre des révoltés. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit pendant que ses troupes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de Paris. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les troupes du Dauphin, qui pillèrent ou rançonnèrent également les malheureux habitants du bourg. Enfin, dans les premières années du règne de Louis XI, il donna son nom à l'une des plus étranges batailles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La noblesse féodale venait de s'insurger contre la royauté qui s'apprêtait à la détruire ou du moins à diminuer son pouvoir. Les principaux seigneurs du royaume, ayant formé la *ligue du Bien public*, marchaient sur Paris. Louis XI dévoila publiquement leurs véritables projets. « Si j'avais voulu, dit-il, augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au bien public ; » puis il prit avec autant d'activité que de sagesse toutes les mesures nécessaires pour les empêcher de réussir. Heureusement pour lui, il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Les princes de Bourbon et d'Armagnac furent forcés de conclure une trêve ; le comte de Charolais, — ce fils du duc de Bourgogne qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Charles le Téméraire, — ne put s'emparer de Paris ni par ruse, ni par trahison, ni par force. Le roi s'était d'abord avancé dans le Berry contre le duc de Bourbon ; il revint à marches forcées au secours de sa bonne ville qui se trouvait menacée. Le comte de Charolais marcha de son côté à sa rencontre, espérant d'ailleurs se joindre au duc de Bretagne qui se faisait attendre. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry. Ni le roi ni le comte ne voulaient risquer une bataille ; mais le sénéchal de Brézé, qui commandait l'avant-garde de l'armée royale, et qui se vantait d'avoir donné sa parole aux seigneurs et son corps au roi, dit : « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. » En effet, il engagea le combat malgré l'ordre formel du roi, et il fut tué un des premiers sans qu'on sût pour qui il se battait. Le mouvement donné, il fallut suivre ; le roi et le comte de Charolais chargèrent ; mais ils restèrent bientôt presque seuls sur le champ de bataille. Les deux armées s'enfuirent. « Du costé du roy, dit Philippe de Commines, fut un homme d'Estat qui s'enfuit jusques à Lusignan, sans repaistre, et du côté du comte, un autre homme de bien, jusqu'au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. » Qui avait vaincu ? on n'eût pu le dire. Louis XI se retira sur Corbeil, et le comte de Charolais occupa le champ de bataille. Peu de temps après, Louis XI, pour dissoudre la ligue, conclut le traité de Conflans, le plus humiliant que jamais roi de France eût souscrit avec ses sujets, et « par lequel, dit Commines, les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage ; chacun emporta sa pièce. » Le roi accorda aux confédérés toutes leurs demandes, bien résolu, à l'avance, de ne pas exécuter le traité. Jamais, a dit avec raison un historien, la féodalité n'avait remporté une si grande victoire ; elle se

trouvait, pour ainsi dire, reconstituée, et Louis XI n'était plus, comme Louis VI, que le suzerain de ses vassaux.

Détruit en partie par les guerres de religion, le château de Montlhéry devint peu à peu une carrière où les habitants de la ville voisine venaient chercher les pierres dont ils avaient besoin. Le 15 septembre 1603, un sieur de Bellejambe obtint des lettres patentes qui l'autorisaient à exploiter les murs du château, pour en tirer des pierres et les employer à la con-



Ancien château de Montlhéry.

struction de sa maison de Bellejambe, située à l'O. et à une demi-lieue de Montlhéry, « sans qu'il puisse toucher à la tour du donjon. »

Les ruines de Montlhéry offrent encore un aspect imposant. Elles se composent de la tour du donjon (XIIIe s.), qui a 32 mèt. d'élévation, d'une tourelle accolée qui renferme un escalier de 132 marches, de quelques pans de mur et d'une autre tour, moins bien conservée, qui ne s'élève pas à plus de 10 mèt. au-dessus du sol. Quelques travaux ont été faits pour empêcher une plus grande dégradation de ces intéressants dé-

château entouré de fossés pleins d'eau vive, et flanqué de quatre tours. Ce château princier fut restauré et fortifié, en 1480, par Étienne de Vèze, chambellan de Charles VIII, mais gâté en 1735 par des additions malheureuses. Agnès Sorel y avait reçu plus d'une fois la visite de Charles VII. Les Ligueurs y soutinrent un siége en 1592. Plus tard, il fut habité par trois sœurs, qui devinrent, l'une après l'autre, les maîtresses de Louis XV: Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme la duchesse de Châteauroux. Enfin il abrita les derniers jours d'un des plus illustres généraux de l'Empire, le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Il appartient maintenant à Mme la princesse d'Eckmühl, et contient une curieuse collection de tableaux par Bidault et Thibault, reproduisant les maisons de plaisance des souverains de France et d'Allemagne. Les figures sont de Vernet. — L'église date du XVIII[e] s., à l'exception de quelques parties du côté droit remontant au XIV[e] s.

Chateaubriand, qui a habité Savigny pendant six mois, y a terminé son *Génie du christianisme*.



Château de Grand-Vaux.

Sur la pente d'une colline, au milieu d'un hameau qui dépend de Savigny, et qu'on nomme *Grand-Vaux*, s'élève sur la dr. le château de M. Vigier. On en longe le parc. A peine a-t-on eu le temps d'y jeter un regard que l'on franchit l'*Yvette* sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mèt. au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mèt. d'ouverture. L'Yvette, qui descend de la belle vallée de Chevreuse, se jette dans l'Orge, à peu de distance d'Épinay, entre *Morsang* (520 hab.; château) et *Villemoisson*, qui attirent les regards sur la rive dr. de la rivière.

7[e] STATION. — ÉPINAY.

2 kil. de Savigny, 24 kil. de Paris, 1 kil. de Villemoisson, 4 kil. de Longjumeau, 4 kil. 1/2 de Longpont, 6 kil. de Montlhéry.

CORRESP. pour Longjumeau par Balisis: 3 départs par jour; 5 kil. en 30 min., pour 40 c.

Épinay-sur-Orge, v. de 587 hab., situé à la dr. de la station, apparte-

nait, au VIIIe s., à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, si riche en domaines dans les environs de Paris. En 1298, un professeur de l'Université de Paris y ayant été assassiné, les meurtriers furent condamnés à une amende qui servit à l'entretien de quatre chapelains chargés de dire la messe à l'intention du défunt.

Épinay renferme quelques villas et un *château* dont le parc a été, dit-on, planté par Le Nôtre. De ce village dépendent aussi le château de Vaucluse (*V.* ci-dessous) et celui de *Charaintru* ou de *Sillery*, situé au N., sur le versant de la colline qui domine la rive g. de l'Yvette. Le château de Charaintru a été récemment rebâti dans de grandes proportions et entouré d'un beau parc. Au bas de la colline de la rive dr. de l'Yvette, on remarque une charmante maison de campagne à laquelle ont été adaptés, d'une manière très-heureuse, divers



Viaduc de l'Yvette.

ornements provenant de l'église de Notre-Dame de Corbeil. L'*église* d'Épinay, dont le chœur et la base de la tour datent du XIIIe s., renferme (au fond du collatéral g.) une verrière du XIVe s. représentant l'*arbre de Jessé*. Le sanctuaire se termine par un mur plat percé de trois baies ogivales.

La route d'Épinay à Longjumeau, d'où l'on découvre une belle vue à dr. sur le château de Charaintru et la vallée de l'Yvette, passe à *Balisis*, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, dépendance de Longjumeau, renommée pour son industrie et son commerce (tanneries, éducation d'abeilles, bestiaux, etc.).

LONGJUMEAU.

18 kil. de Paris, 2 kil. de Chilly-Mazarin, 5 kil. de Morangis, 4 kil. d'Épinay, 2 kil. 1/2 de Champlan, 5 kil. 1/2 de Palaiseau, 6 kil. de Montlhéry.

Longjumeau est un ch.-l. de cant. de 2317 hab. Situé sur la route de terre

de Paris à Orléans, il ne se compose, pour ainsi dire, que d'une rue; mais cette rue longue, généralement bien bâtie, bordée de nombreux magasins, présente un aspect passablement animé. Presque à son extrémité s'élève à g. l'*église*, du commencement du XIIIe s., considérablement remaniée au XVe. La façade est de cette dernière époque. L'archivolte de la porte centrale est découpée en gracieux festons. A g. s'élève, sur un contre-fort, une tourelle qui n'est autre chose qu'un conduit de cheminée et que l'on a prise longtemps pour une lanterne de cimetière.

L'ancienneté de Longjumeau ne saurait être contestée; les plaids publics des rois de France y furent quelquefois convoqués. Toutefois, son histoire n'a d'intéressant que la conclusion de la *Paix Boiteuse* (1568), qui interrompit pour six mois les guerres de religion. C'est aujourd'hui une ville industrielle (tanneries et mégisseries), mais surtout commerçante (graines, farines, vins, légumes, cuirs et bestiaux); il s'y tient des foires importantes. On peut aussi aller de Paris à Longjumeau par le chemin de fer de Limours. Des omnibus y conduisent de la station de Palaiseau (*V.* section XXIII), située à 5 kil. (25 cent. la semaine, 10 cent. les dimanches et fêtes).

A 2 kil. au N. E. de Longjumeau se trouve *Chilly-Mazarin* (360 hab.), dont le château a été démoli et doit être remplacé par une belle construction, pour M. Mocquart, notaire. Le parc est fort vaste. — On laisse à dr., en allant de Longjumeau à Chilly, le *château de Saint-Éloi*, récemment reconstruit par M. Galéas, et dont le parc a été démembré.

Si l'on continue de suivre la route de Chilly jusqu'à (5 kil. de Longjumeau) *Morangis*, v. de 205 hab., on rencontre sur la dr. un petit édifice carré du XVIIe s. tout en pierre et recouvert d'un dôme, qui abrite un réservoir d'eau. Un peu plus loin, en arrivant à Morangis, on aperçoit un *château* appartenant à Mme de Latour. Morangis est à 4 kil. à l'O. d'Athis et à 3 kil. au S. de Wissous.

De la station d'Épinay, on aperçoit à g. *Villemoisson* (271 hab.; château), sur la rive dr. de l'Orge. A peine a-t-on quitté la station, que l'on traverse l'Orge sur un viaduc de cinq arches ayant 8 mèt. d'ouverture et 15 mèt. de hauteur. Sur la rive g., se montrent le hameau du *Breuil*, dépendance d'Épinay, et le *château de Vaucluse*. Ce château, fief du domaine de Villebousin, portait au XVIIIe s. le nom de *la Gilquenière*, qui déplaisait fort à son propriétaire le bailli de Crussol d'Uzès. Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, y ayant été reçu plusieurs fois, lui donna son nom actuel. Après avoir appartenu, depuis la Révolution, au général baron Delaître, au général comte Dorsenne et à M. Dabrin, Vaucluse a été acheté par la ville de Paris, qui y a fait construire en 1867-1868, sous la direction de M. Bouteleu, architecte, un établissement considérable pour le traitement des maladies mentales. Derrière l'ancien château s'élèvent deux longues rangées de maisons blanches dont les toitures en tuile rouge attirent l'attention depuis le chemin de fer. Une chapelle romane, en forme de croix grecque, les domine et tranche vigoureusement sur la verdure du parc qui s'étend jusqu'au sommet de la colline. Plus près du chemin de fer, entre la voie et l'Orge, ont été construits en même temps tous les bâtiments d'une vaste ferme, dont l'exploitation sera sans doute confiée en partie aux aliénés les plus calmes.

A g. du chemin de fer s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Seguigny*, qui rappelle, dit-on, un souvenir historique. Un jour que Louis XIV y chassait, le vent emporta la coiffure d'une fille d'honneur de Madame, Marie de Fontanges, qui était, au dire

de l'abbé de Choisy, « belle comme un ange, mais sotte comme un panier. » Cependant la sotte eut l'esprit de remplacer aussitôt sa coiffure par un nœud de ruban; et ce nœud de ruban était si joli, si gracieux, il faisait si bien ressortir la beauté de celle qui venait de l'imaginer, que Mme de Montespan, alors la maîtresse en titre de Louis XIV, eut bientôt une rivale. « Quelque étrange que fût ce doublet, dit Saint-Simon, il n'était pas nouveau : on l'avait vu de Mme de la Vallière et de Mme de Montespan, à qui celle-ci ne fit que rendre ce qu'elle avait prêté à l'autre. Mais Mlle de Fontanges ne fut pas si heureuse ni pour le vice, ni pour la fortune, ni pour la pénitence. Sa beauté la soutint un temps, mais son esprit n'y répondit en rien. Il en fallait au roi pour l'amuser et le tenir. Avec cela, il n'eut pas le loisir de s'en dégoûter tout à fait. » En effet, la nouvelle favorite ne jouit pas longtemps de son triomphe; elle mourut à vingt ans, moins heureuse que sa coiffure, dont la vogue fut durable en France et s'étendit dans toute l'Europe.



Église de Longjumeau.

Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, voulut remplacer par un château moderne celui qu'avaient habité, à Sainte-Geneviève, Louis XIII et Louis XIV; il n'eut que le temps d'en faire construire un pavillon. Le parc, où l'on arrive par une belle avenue, est d'environ 300 arpents. Le v. de *Sainte-Geneviève-des-Bois* (301 hab.) renferme une *église* en partie du XIIIe s., qui est le but d'un pèlerinage en l'honneur de la patronne de Paris.

En face de la forêt de Sequigny, sur l'autre rive de l'Orge, est le petit village de *Villiers-sur-Orge* (201 hab.), dont la seigneurie appartint à la fameuse marquise de Brinvilliers, et plus tard à Grimod de la Reynière, si connu pour ses excentricités. Au-

château entouré de fossés pleins d'eau vive, et flanqué de quatre tours. Ce château princier fut restauré et fortifié, en 1480, par Étienne de Vèze, chambellan de Charles VIII, mais gâté en 1735 par des additions malheureuses. Agnès Sorel y avait reçu plus d'une fois la visite de Charles VII. Les Ligueurs y soutinrent un siége en 1592. Plus tard, il fut habité par trois sœurs, qui devinrent, l'une après l'autre, les maîtresses de Louis XV: Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme la duchesse de Châteauroux. Enfin il abrita les derniers jours d'un des plus illustres généraux de l'Empire, le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Il appartient maintenant à Mme la princesse d'Eckmühl, et contient une curieuse collection de tableaux par Bidault et Thibault, reproduisant les maisons de plaisance des souverains de France et d'Allemagne. Les figures sont de Vernet. — L'église date du XVIIIe s., à l'exception de quelques parties du côté droit remontant au XIVe s.

Chateaubriand, qui a habité Savi-



Château de Grand-Vaux.

gny pendant six mois, y a terminé son *Génie du christianisme*.

Sur la pente d'une colline, au milieu d'un hameau qui dépend de Savigny, et qu'on nomme *Grand-Vaux*, s'élève sur la dr. le château de M. Vigier. On en longe le parc. A peine a-t-on eu le temps d'y jeter un regard que l'on franchit l'*Yvette* sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mèt. au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mèt. d'ouverture. L'Yvette, qui descend de la belle vallée de Chevreuse, se jette dans l'Orge, à peu de distance d'Épinay, entre *Morsang* (520 hab.; château) et *Villemoisson*, qui attirent les regards sur la rive dr. de la rivière.

7e STATION. — ÉPINAY.

2 kil. de Savigny, 24 kil. de Paris, 1 kil. de Villemoisson, 4 kil. de Longjumeau, 4 kil. 1/2 de Longpont, 6 kil. de Montlhéry.

CORRESP. pour Longjumeau par Ballsis: 3 départs par jour; 5 kil. en 30 min., pour 40 c.

Épinay-sur-Orge, v. de 587 hab., situé à la dr. de la station, apparte-

nait, au VIIIe s., à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, si riche en domaines dans les environs de Paris. En 1298, un professeur de l'Université de Paris y ayant été assassiné, les meurtriers furent condamnés à une amende qui servit à l'entretien de quatre chapelains chargés de dire la messe à l'intention du défunt.

Épinay renferme quelques villas et un *château* dont le parc a été, dit-on, planté par Le Nôtre. De ce village dépendent aussi le château de Vaucluse (*V.* ci-dessous) et celui de *Charaintru* ou de *Sillery*, situé au N., sur le versant de la colline qui domine la rive g. de l'Yvette. Le château de Charaintru a été récemment rebâti dans de grandes proportions et entouré d'un beau parc. Au bas de la colline de la rive dr. de l'Yvette, on remarque une charmante maison de campagne à laquelle ont été adaptés, d'une manière très-heureuse, divers



Viaduc de l'Yvette.

ornements provenant de l'église de Notre-Dame de Corbeil. L'*église* d'Épinay, dont le chœur et la base de la tour datent du XIIIe s., renferme (au fond du collatéral g.) une verrière du XIVe s. représentant l'*arbre de Jessé*. Le sanctuaire se termine par un mur plat percé de trois baies ogivales.

La route d'Épinay à Longjumeau, d'où l'on découvre une belle vue à dr. sur le château de Charaintru et la vallée de l'Yvette, passe à *Balisis*, ancienne commanderie de l'ordre de Malte, dépendance de Longjumeau, renommée pour son industrie et son commerce (tanneries, éducation d'abeilles, bestiaux, etc.).

LONGJUMEAU.

18 kil. de Paris, 2 kil. de Chilly-Mazarin, 5 kil. de Morangis, 4 kil. d'Épinay, 2 kil. 1/2 de Champlan, 5 kil. 1/2 de Palaiseau, 6 kil. de Montlhéry.

Longjumeau est un ch.-l. de cant. de 2317 hab. Situé sur la route de terre

de Paris à Orléans, il ne se compose, pour ainsi dire, que d'une rue; mais cette rue longue, généralement bien bâtie, bordée de nombreux magasins, présente un aspect passablement animé. Presque à son extrémité s'élève à g. l'*église*, du commencement du XIIIe s., considérablement remaniée au XVe. La façade est de cette dernière époque. L'archivolte de la porte centrale est découpée en gracieux festons. A g. s'élève, sur un contre-fort, une tourelle qui n'est autre chose qu'un conduit de cheminée et que l'on a prise longtemps pour une lanterne de cimetière.

L'ancienneté de Longjumeau ne saurait être contestée; les plaids publics des rois de France y furent quelquefois convoqués. Toutefois, son histoire n'a d'intéressant que la conclusion de la *Paix Boiteuse* (1568), qui interrompit pour six mois les guerres de religion. C'est aujourd'hui une ville industrielle (tanneries et mégisseries), mais surtout commerçante (graines, farines, vins, légumes, cuirs et bestiaux); il s'y tient des foires importantes. On peut aussi aller de Paris à Longjumeau par le chemin de fer de Limours. Des omnibus y conduisent de la station de Palaiseau (*V.* section XXIII), située à 5 kil. (25 cent. la semaine, 10 cent. les dimanches et fêtes).

A 2 kil. au N. E. de Longjumeau se trouve *Chilly-Mazarin* (360 hab.), dont le château a été démoli et doit être remplacé par une belle construction, pour M. Mocquart, notaire. Le parc est fort vaste. — On laisse à dr., en allant de Longjumeau à Chilly, le *château de Saint-Éloi*, récemment reconstruit par M. Galéas, et dont le parc a été démembré.

Si l'on continue de suivre la route de Chilly jusqu'à (5 kil. de Longjumeau) *Morangis*, v. de 205 hab., on rencontre sur la dr. un petit édifice carré du XVIIe s. tout en pierre et recouvert d'un dôme, qui abrite un réservoir d'eau. Un peu plus loin, en arrivant à Morangis, on aperçoit un *château* appartenant à Mme de Latour. Morangis est à 4 kil. à l'O. d'Athis et à 3 kil. au S. de Wissous.

De la station d'Épinay, on aperçoit à g. *Villemoisson* (271 hab.; château), sur la rive dr. de l'Orge. A peine a-t-on quitté la station, que l'on traverse l'Orge sur un viaduc de cinq arches ayant 8 mèt. d'ouverture et 15 mèt. de hauteur. Sur la rive g., se montrent le hameau du *Breuil*, dépendance d'Épinay, et le *château de Vaucluse*. Ce château, fief du domaine de Villebousin, portait au XVIIIe s. le nom de *la Gilquenière*, qui déplaisait fort à son propriétaire le bailli de Crussol d'Uzès. Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, y ayant été reçu plusieurs fois, lui donna son nom actuel. Après avoir appartenu, depuis la Révolution, au général baron Delaître, au général comte Dorsenne et à M. Dabrin, Vaucluse a été acheté par la ville de Paris, qui y a fait construire en 1867-1868, sous la direction de M. Bouteleu, architecte, un établissement considérable pour le traitement des maladies mentales. Derrière l'ancien château s'élèvent deux longues rangées de maisons blanches dont les toitures en tuile rouge attirent l'attention depuis le chemin de fer. Une chapelle romane, en forme de croix grecque, les domine et tranche vigoureusement sur la verdure du parc qui s'étend jusqu'au sommet de la colline. Plus près du chemin de fer, entre la voie et l'Orge, ont été construits en même temps tous les bâtiments d'une vaste ferme, dont l'exploitation sera sans doute confiée en partie aux aliénés les plus calmes.

A g. du chemin de fer s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Seguigny*, qui rappelle, dit-on, un souvenir historique. Un jour que Louis XIV y chassait, le vent emporta la coiffure d'une fille d'honneur de Madame, Marie de Fontanges, qui était, au dire

de l'abbé de Choisy, « belle comme un ange, mais sotte comme un panier. » Cependant la sotte eut l'esprit de remplacer aussitôt sa coiffure par un nœud de ruban; et ce nœud de ruban était si joli, si gracieux, il faisait si bien ressortir la beauté de celle qui venait de l'imaginer, que Mme de Montespan, alors la maîtresse en titre de Louis XIV, eut bientôt une rivale. « Quelque étrange que fût ce doublet, dit Saint-Simon, il n'était pas nouveau : on l'avait vu de Mme de la Vallière et de Mme de Montespan, à qui celle-ci ne fit que rendre ce qu'elle avait prêté à l'autre. Mais Mlle de Fontanges ne fut pas si heureuse ni pour le vice, ni pour la fortune, ni pour la pénitence. Sa beauté la soutint un temps, mais son esprit n'y répondit en rien. Il en fallait au roi pour l'amuser et le tenir. Avec cela, il n'eut pas le loisir de s'en dégoûter tout à fait. » En effet, la nouvelle favorite ne jouit pas longtemps de son triomphe; elle mourut à vingt ans, moins heureuse que sa coiffure, dont la vogue fut durable en France et s'étendit dans toute l'Europe.



Église de Longjumeau.

Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, voulut remplacer par un château moderne celui qu'avaient habité, à Sainte-Geneviève, Louis XIII et Louis XIV; il n'eut que le temps d'en faire construire un pavillon. Le parc, où l'on arrive par une belle avenue, est d'environ 300 arpents. Le v. de *Sainte-Geneviève-des-Bois* (301 hab.) renferme une *église* en partie du XIIIe s., qui est le but d'un pèlerinage en l'honneur de la patronne de Paris.

En face de la forêt de Sequigny, sur l'autre rive de l'Orge, est le petit village de *Villiers-sur-Orge* (201 hab.), dont la seigneurie appartint à la fameuse marquise de Brinvilliers, et plus tard à Grimod de la Reynière, si connu pour ses excentricités. Au-

dessus du village, sur la colline, se montre le *château de Villebousin*, ancienne résidence des seigneurs de Longpont, entourée de fossés remplis d'eau vive. A l'extrémité S. de Villiers, on remarque la *Maison-Rouge*, maison de campagne derrière laquelle s'étendent de beaux jardins, et que Mme du Barry acheta vers le milieu du XVIIIe s. pour y loger sa mère sous le nom de Mme de Montrable. L'attention est bientôt attirée du même côté par le village de Longpont, son église mutilée et le beau château de Lormoy (*V.* ci-dessous).

Au sortir de la longue tranchée que l'on traverse avant de s'arrêter à Saint-Michel, on découvre sur la dr. un vaste et beau paysage, au milieu duquel la tour de Montlhéry attire les regards sur la colline haute de 104 mèt. qu'elle domine.

8e STATION. — SAINT-MICHEL.

5 kil. d'Épinay, 29 kil de Paris, 2 kil. 1/2 de Montlhéry, 2 kil. de Sainte-Geneviève.

CORRESP. pour : — Marcoussis, 6 kil., 50 c.; — Montlhéry, 3 kil., 30 c.

Saint-Michel (611 hab.) n'a rien d'intéressant; mais de ce village, où la compagnie d'Orléans a établi de vastes ateliers, on peut aller visiter l'église de Longpont et la tour de Montlhéry.

Excursion à Longpont, à Montlhéry et à Marcoussis.

Après avoir franchi l'Orge au *moulin de Groteau*, on peut monter en moins de 30 min. à Montlhéry; mais, si l'on veut visiter Longpont, il faut prendre à dr., à 300 mèt. environ de la rivière, un chemin qui longe le parc et le *château de Lormoy*. Ce château était la maison de plaisance des abbés commendataires de Longpont, qui le vendirent au comte de Flamarens. Sous la Restauration, il appartenait au duc de Maillé, qui y donna plusieurs fois des fêtes à la cour. M. Paturle, qui l'acheta en 1837, le fit reconstruire dans le style italien par l'architecte Charpentier. Le propriétaire actuel, M. Constant Say, l'a restauré et agrandi dans le style de Mansart. On vante surtout le vestibule, le grand escalier et une charmante chapelle construite dans le style du XIIIe s., à l'intérieur d'un pavillon.

Le parc, que traverse l'Orge et qui mesure près d'un kil. de longueur dans chaque sens, s'étend au N. jusqu'à la chaussée de Longpont et à l'E. jusqu'au chemin de fer. On y remarque de vastes pelouses et quelques belles futaies.

Longpont (625 hab.) doit son nom à une longue chaussée, qui le relie à la rive dr. de l'Orge, en donnant passage, par quelques arcades, aux divers bras de la rivière. Une vieille chapelle, dans laquelle se conservait une statue de la Vierge trouvée, dit-on, dans le creux d'un chêne, attirait déjà de nombreux pèlerins à Longpont, lorsque Gui Trousselle, comte de Montlhéry, et sa femme Hodierne résolurent de la remplacer par un édifice plus important. Ils commencèrent l'église actuelle, dont le roi Robert le Pieux posa la première pierre en l'an 1000, et fondèrent ensuite, pour la desservir, un prieuré où ils installèrent des Bénédictins de Cluny. La construction, commencée par l'abside, fut continuée aux frais de la comtesse Hodierne, qui se plaisait, disent les chroniqueurs, à servir de ses mains les ouvriers; mais elle ne put être entièrement achevée du vivant de la bienfaitrice. Le portail et la tour ne furent terminés qu'à la fin du XVe s. et grâce aux libéralités de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Dans son intégrité, l'église de Longpont se composait d'une nef avec deux collatéraux, d'un transsept, d'un chœur avec déambulatoire et d'une abside. La tour était surmontée d'une flèche pyramidale, et une autre flèche s'élevait à l'intersection de la nef et du transsept.

Cette flèche médiane fut démolie peu de temps après sa construction, à cause du tassement de l'édifice dû à la nature argileuse du sol sur lequel il repose. Au XVIe s., les Protestants mutilèrent affreusement toutes les sculptures du portail. Pendant la Révolution, les pierres tombales dont l'église était entièrement pavée furent enlevées pour la plupart et dispersées; le sol de l'édifice, se trouvant en contre-bas de la place voisine, fut sensiblement relevé, de telle sorte que les bases des colonnes et des piliers se trouvèrent enterrées de plus d'un mètre; mais l'ensemble de l'édifice fut du moins respecté. Les mutilations les plus odieuses datent de 1822. A cette époque, « appelée de la *restauration*,» m'écrivait, en 1866, M. le curé de Longpont, l'édifice était encore entier et la tour surmontée de sa flèche; pour éviter quelques frais de réparations, on jugea à propos d'abattre le chœur, le transsept et la flèche. La nef et le portail n'obtinrent grâce que sur les réclamations les plus vives du général Barrois, habitant de la paroisse. Pour accomplir l'œuvre de vandalisme, il fallut employer toutes les ressources des ingénieurs et dépenser une somme à peu près égale à celle qu'auraient exigée les travaux de consolidation. Depuis 1852, les débris de l'église sont classés parmi les monuments historiques, mais leur solidité a été gravement compromise par les démolitions opérées en 1822. Les dernières travées de la nef, surtout, n'ayant plus de point d'appui du côté de l'E., menacent ruine, et il a fallu étayer leurs arcades à l'intérieur; le chœur actuel et son plafond en plâtre sont minés par l'humidité. » M. l'abbé Arthaud, curé de Longpont depuis plus de vingt-cinq ans, s'emploie avec ardeur à réunir quelques ressources pour subvenir aux dépenses les plus pressées; il a fondé dans ce dessein l'*œuvre des pierres*, dont tous les souscripteurs s'engagent à donner au moins la valeur d'une pierre pour la restauration du monument; mais tout ce zèle sera longtemps encore impuissant si l'administration supérieure ne se décide enfin à entreprendre des travaux de plus en plus urgents.

Toute tronquée qu'elle est, l'église de Longpont mérite encore la visite des archéologues et des touristes. La façade se compose d'un portail ogival au-dessus duquel s'ouvre, dans le pignon, une rose de moyenne grandeur. A dr. et à g. de la porte, sous des dais sculptés, on remarque quatre statues colossales (deux *Apôtres*, *saint Denis* et *saint Laurent*) décapitées au XVIe s., comme celle de la *Vierge mère* qui s'adosse au trumeau; la statue de la Vierge a seule été restaurée en 1858. Dans le tympan de la porte sont sculptées en bas-relief trois scènes de l'histoire de la Vierge, également mutilées.

Les figures de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, qui ornaient autrefois la façade, ont aussi disparu, soit à la même époque, soit pendant la Révolution, et c'est à peine s'il reste quelques traces des armes de France et de Bretagne qui les accompagnaient. L'ogive du portail est bordée d'un cordon sculpté figurant des ceps de vignes chargés de raisins; une double voussure porte des statuettes mieux conservées que les grandes statues de l'ébrasement. A g. du portail, s'élève une tour carrée, percée à sa base d'une petite porte ogivale qui donne accès dans le collatéral du N. Cette tour, aujourd'hui privée de sa flèche, se termine par un toit sans caractère. Elle est soutenue par de puissants contre-forts et flanquée à l'angle N. E. d'une tourelle renfermant l'escalier. A l'étage supérieur s'ouvre, sur chacune des faces, une double baie ogivale très-allongée, surmontée d'un quatre-feuilles, le tout inscrit dans une ogive unique (le quatre-feuilles est aujourd'hui bouché ainsi que la partie inférieure des baies).

A l'intérieur, le sol de l'église, déblayé, a repris son niveau primitif, et il faut, en pénétrant dans le monument, descendre un escalier de dix ou onze marches. La nef, composée de six travées, est séparée des bas-côtés par de belles arcades romanes à double archivolte, surmontées d'un triforium aveugle, au-dessus duquel s'ouvrent de petites baies en plein cintre. La voûte à nervures repose sur des colonnes à chapiteaux de feuillage. Les voûtes des bas côtés sont en arêtes sans nervures.

A l'extrémité du bas côté N., la *chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde*, garnie de nombreux *ex-voto*, est un but de pèlerinage encore très-fréquenté, bien que l'ancienne madone miraculeuse ait été remplacée depuis la Révolution par une statue moderne. — Dans la *chapelle des fonts baptismaux* (à dr. du portail) se conservent quelques anciennes stalles sans intérêt. — De tous les personnages illustres inhumés dans l'église de Longpont et dont les restes sont aujourd'hui uniformément recouverts d'une couche de bitume qui a remplacé l'ancien dallage détruit au XVIIIe s., deux seulement sont maintenant signalés à l'attention du visiteur. Ce sont: la fondatrice Hodierne, comtesse de Montlhéry, qui reposa dans le cimetière commun jusqu'en 1640, ainsi que le constate une inscription latine gravée sur une longue dalle tumulaire; et Louis de France, comte d'Évreux, fils puîné de Philippe le Hardi et petit-fils de saint Louis, mort dans le prieuré le 19 mai 1318.

Au N. de l'église, un bâtiment moderne renferme, au rez-de-chaussée, la sacristie, et, au premier étage, la *Salle du trésor* où sont rassemblées, dans des reliquaires de toutes formes, de très-nombreuses reliques de la sainte Vierge, des Apôtres, de saint Joseph, de saint Marcel, évêque de Paris, de sainte Geneviève, de saint Denis, de saint Louis, roi de France, etc. Ces reliques, provenant pour la plupart de l'ancien prieuré, donnent lieu chaque année, le mardi de la Pentecôte, à une fête spéciale qui attire un grand nombre de pèlerins. Nous signalerons aussi, dans la salle du trésor, une *croix* en vermeil, de forme byzantine, renfermant des fragments considérables de la vraie croix; une *lampe* antique en terre cuite, qui passe pour celle du solitaire saint Macaire (IVe s.); et un charmant *portrait* de saint Bernard, peint sur émail.

Le prieuré de Longpont, enrichi par la munificence de plusieurs rois de France, et visité par Louis VI, Philippe le Bel, saint Louis, Philippe de Valois et saint Bernard, avait acquis des biens considérables et possédait, à Paris, une maison dont la chapelle, dédiée à saint Julien le Pauvre, fut cédée en 1655 à l'Hôtel-Dieu. Lors de la suppression des établissements religieux pendant la Révolution, il fut vendu et démoli en partie. Les derniers débris du cloître ont été abattus en 1822, en même temps que le chœur et le transsept de l'église. Ce qui subsiste des anciens bâtiments a été réuni au domaine de Lormoy et transformé en un corps de ferme.

Montlhéry est une petite ville de 1902 hab., située sur la route de terre de Paris à Orléans, à égale distance de Longjumeau et d'Arpajon (6 kil.), et sur les pentes de la colline que couronne le château auquel elle doit sa célébrité. Quelle qu'ait été son origine, la seigneurie de Montlhéry fut donnée, en 991, par Hugues Capet, à Théobald ou Thibaud, surnommé File-Étoupe, qui bâtit sur cette colline une forteresse redoutable. Cette forteresse n'avait pas moins de cinq enceintes et de trois terrasses élevées l'une au-dessus de l'autre. On n'y arrivait qu'après avoir ouvert cinq portes. Aussi, sous un successeur de File-Étoupe, devint-elle un vrai repaire de brigands. Le plus fameux de ces bandits, Guy Trousselle, s'était même rendu

si redoutable que, pour tirer Montlhéry de ses mains et en faire une propriété royale, le roi de France, Philippe Ier, n'hésita point à contracter une alliance avec lui, en lui donnant pour gendre son fils naturel Philippe. Ce fut alors que, confiant à Louis, son fils légitime, la garde d'un château si chèrement payé, Philippe Ier prononça ces paroles rapportées par Suger :

« Mon fils, garde bien cette tour qui m'a causé tant de peines et de tourments; car, par la perfidie et la méchanceté de son seigneur, j'ai passé ma vie entière à me défendre contre lui, et je suis arrivé à un état de vieillesse sans avoir pu obtenir de lui ni paix ni repos. »

Ce sacrifice devait être inutile : Philippe de Mantes, le bâtard de Philippe Ier, disputa la possession de Montlhéry à son frère légitime Louis le Gros. Une guerre éclata, et le roi finit par se dessaisir de Montlhéry en faveur de Milon de Braie, vicomte de



Tour de Montlhéry.

Troyes. Celui-ci avait pour cousin Hugues de Crécy, qui affichait aussi des prétentions sur cette seigneurie et les soutenait les armes à la main. Hugues surprend Milon dans une embuscade, le saisit, le fait garrotter, le conduit prisonnier de château en château jusqu'à Montlhéry, dont il s'empare; et là, pendant une nuit, il le précipite par une fenêtre, après l'avoir étranglé de ses propres mains.

Le bruit de ce forfait se répand et soulève partout la plus vive indignation. Hugues est cité devant la cour de son suzerain, Amaury de Monfort, pour répondre de sa conduite et se purger par le combat de Dieu de l'accusation portée contre lui. Il se présente au jour dit : le roi de France, le roi d'Angleterre, une foule de barons et de chevaliers siégent autour du champ clos. Hugues s'est avancé d'abord avec assurance; mais tout à coup il se trouble, pâlit, déclare qu'il ne peut accepter le combat; puis il fait l'aveu de son crime, abandonne au roi de France la forteresse de Montlhéry, et va dans un monastère cacher

A l'intérieur, le sol de l'église, déblayé, a repris son niveau primitif, et il faut, en pénétrant dans le monument, descendre un escalier de dix ou onze marches. La nef, composée de six travées, est séparée des bas-côtés par de belles arcades romanes à double archivolte, surmontées d'un triforium aveugle, au-dessus duquel s'ouvrent de petites baies en plein cintre. La voûte à nervures repose sur des colonnes à chapiteaux de feuillage. Les voûtes des bas côtés sont en arêtes sans nervures.

A l'extrémité du bas côté N., la *chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde*, garnie de nombreux *ex-voto*, est un but de pèlerinage encore très-fréquenté, bien que l'ancienne madone miraculeuse ait été remplacée depuis la Révolution par une statue moderne. — Dans la *chapelle des fonts baptismaux* (à dr. du portail) se conservent quelques anciennes stalles sans intérêt. — De tous les personnages illustres inhumés dans l'église de Longpont et dont les restes sont aujourd'hui uniformément recouverts d'une couche de bitume qui a remplacé l'ancien dallage détruit au XVIIIe s., deux seulement sont maintenant signalés à l'attention du visiteur. Ce sont: la fondatrice Hodierne, comtesse de Montlhéry, qui reposa dans le cimetière commun jusqu'en 1640, ainsi que le constate une inscription latine gravée sur une longue dalle tumulaire; et Louis de France, comte d'Évreux, fils puîné de Philippe le Hardi et petit-fils de saint Louis, mort dans le prieuré le 19 mai 1318.

Au N. de l'église, un bâtiment moderne renferme, au rez-de-chaussée, la sacristie, et, au premier étage, la *Salle du trésor* où sont rassemblées, dans des reliquaires de toutes formes, de très-nombreuses reliques de la sainte Vierge, des Apôtres, de saint Joseph, de saint Marcel, évêque de Paris, de sainte Geneviève, de saint Denis, de saint Louis, roi de France, etc. Ces reliques, provenant pour la plupart de l'ancien prieuré, donnent lieu chaque année, le mardi de la Pentecôte, à une fête spéciale qui attire un grand nombre de pèlerins. Nous signalerons aussi, dans la salle du trésor, une *croix* en vermeil, de forme byzantine, renfermant des fragments considérables de la vraie croix; une *lampe* antique en terre cuite, qui passe pour celle du solitaire saint Macaire (IVe s.); et un charmant *portrait* de saint Bernard, peint sur émail.

Le prieuré de Longpont, enrichi par la munificence de plusieurs rois de France, et visité par Louis VI, Philippe le Bel, saint Louis, Philippe de Valois et saint Bernard, avait acquis des biens considérables et possédait, à Paris, une maison dont la chapelle, dédiée à saint Julien le Pauvre, fut cédée en 1655 à l'Hôtel-Dieu. Lors de la suppression des établissements religieux pendant la Révolution, il fut vendu et démoli en partie. Les derniers débris du cloître ont été abattus en 1822, en même temps que le chœur et le transsept de l'église. Ce qui subsiste des anciens bâtiments a été réuni au domaine de Lormoy et transformé en un corps de ferme.

Montlhéry est une petite ville de 1902 hab., située sur la route de terre de Paris à Orléans, à égale distance de Longjumeau et d'Arpajon (6 kil.), et sur les pentes de la colline que couronne le château auquel elle doit sa célébrité. Quelle qu'ait été son origine, la seigneurie de Montlhéry fut donnée, en 991, par Hugues Capet, à Théobald ou Thibaud, surnommé File-Étoupe, qui bâtit sur cette colline une forteresse redoutable. Cette forteresse n'avait pas moins de cinq enceintes et de trois terrasses élevées l'une au-dessus de l'autre. On n'y arrivait qu'après avoir ouvert cinq portes. Aussi, sous un successeur de File-Étoupe, devint-elle un vrai repaire de brigands. Le plus fameux de ces bandits, Guy Trousselle, s'était même rendu

si redoutable que, pour tirer Montlhéry de ses mains et en faire une propriété royale, le roi de France, Philippe Ier, n'hésita point à contracter une alliance avec lui, en lui donnant pour gendre son fils naturel Philippe. Ce fut alors que, confiant à Louis, son fils légitime, la garde d'un château si chèrement payé, Philippe Ier prononça ces paroles rapportées par Suger :

« Mon fils, garde bien cette tour qui m'a causé tant de peines et de tourments; car, par la perfidie et la méchanceté de son seigneur, j'ai passé ma vie entière à me défendre contre lui, et je suis arrivé à un état de vieillesse sans avoir pu obtenir de lui ni paix ni repos. »

Ce sacrifice devait être inutile : Philippe de Mantes, le bâtard de Philippe Ier, disputa la possession de Montlhéry à son frère légitime Louis le Gros. Une guerre éclata, et le roi finit par se dessaisir de Montlhéry en faveur de Milon de Braie, vicomte de



Tour de Montlhéry.

Troyes. Celui-ci avait pour cousin Hugues de Crécy, qui affichait aussi des prétentions sur cette seigneurie et les soutenait les armes à la main. Hugues surprend Milon dans une embuscade, le saisit, le fait garrotter, le conduit prisonnier de château en château jusqu'à Montlhéry, dont il s'empare; et là, pendant une nuit, il le précipite par une fenêtre, après l'avoir étranglé de ses propres mains.

Le bruit de ce forfait se répand et soulève partout la plus vive indignation. Hugues est cité devant la cour de son suzerain, Amaury de Monfort, pour répondre de sa conduite et se purger par le combat de Dieu de l'accusation portée contre lui. Il se présente au jour dit : le roi de France, le roi d'Angleterre, une foule de barons et de chevaliers siégent autour du champ clos. Hugues s'est avancé d'abord avec assurance; mais tout à coup il se trouble, pâlit, déclare qu'il ne peut accepter le combat; puis il fait l'aveu de son crime, abandonne au roi de France la forteresse de Montlhéry, et va dans un monastère cacher

sous une robe de moine sa honte et ses remords.

Devenus définitivement maîtres de cette importante seigneurie, les rois de France s'occupèrent d'ajouter de nouvelles fortifications au château (la tour et les autres constructions actuelles ne remontent pas au delà du XIIIe s.) et de fonder dans la ville des établissements utiles ou religieux. Saint Louis et sa mère, fuyant devant une insurrection des principaux seigneurs du royaume, se réfugièrent dans le château et s'y tinrent renfermés jusqu'à leur délivrance par le comte Thibaut de Champagne, qui avait été d'abord au nombre des révoltés. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit pendant que ses troupes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de Paris. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les troupes du Dauphin, qui pillèrent ou rançonnèrent également les malheureux habitants du bourg. Enfin, dans les premières années du règne de Louis XI, il donna son nom à l'une des plus étranges batailles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La noblesse féodale venait de s'insurger contre la royauté qui s'apprêtait à la détruire ou du moins à diminuer son pouvoir. Les principaux seigneurs du royaume, ayant formé la *ligue du Bien public*, marchaient sur Paris. Louis XI dévoila publiquement leurs véritables projets. « Si j'avais voulu, dit-il, augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au bien public; » puis il prit avec autant d'activité que de sagesse toutes les mesures nécessaires pour les empêcher de réussir. Heureusement pour lui, il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Les princes de Bourbon et d'Armagnac furent forcés de conclure une trêve ; le comte de Charolais, — ce fils du duc de Bourgogne qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Charles le Téméraire, — ne put s'emparer de Paris ni par ruse, ni par trahison, ni par force. Le roi s'était d'abord avancé dans le Berry contre le duc de Bourbon; il revint à marches forcées au secours de sa bonne ville qui se trouvait menacée. Le comte de Charolais marcha de son côté à sa rencontre, espérant d'ailleurs se joindre au duc de Bretagne qui se faisait attendre. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry. Ni le roi ni le comte ne voulaient risquer une bataille; mais le sénéchal de Brézé, qui commandait l'avant-garde de l'armée royale, et qui se vantait d'avoir donné sa parole aux seigneurs et son corps au roi, dit: « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. » En effet, il engagea le combat malgré l'ordre formel du roi, et il fut tué un des premiers sans qu'on sût pour qui il se battait. Le mouvement donné, il fallut suivre; le roi et le comte de Charolais chargèrent; mais ils restèrent bientôt presque seuls sur le champ de bataille. Les deux armées s'enfuirent. « Du costé du roy, dit Philippe de Commines, fut un homme d'Estat qui s'enfuit jusques à Lusignan, sans repaistre, et du côté du comte, un autre homme de bien, jusqu'au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. » Qui avait vaincu ? on n'eût pu le dire. Louis XI se retira sur Corbeil, et le comte de Charolais occupa le champ de bataille. Peu de temps après, Louis XI, pour dissoudre la ligue, conclut le traité de Conflans; le plus humiliant que jamais roi de France eût souscrit avec ses sujets, et « par lequel, dit Commines, les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage; chacun emporta sa pièce. » Le roi accorda aux confédérés toutes leurs demandes, bien résolu, à l'avance, de ne pas exécuter le traité. Jamais, a dit avec raison un historien, la féodalité n'avait remporté une si grande victoire; elle se

trouvait, pour ainsi dire, reconstituée, et Louis XI n'était plus, comme Louis VI, que le suzerain de ses vassaux.

Détruit en partie par les guerres de religion, le château de Montlhéry devint peu à peu une carrière où les habitants de la ville voisine venaient chercher les pierres dont ils avaient besoin. Le 15 septembre 1603, un sieur de Bellejambe obtint des lettres patentes qui l'autorisaient à exploiter les murs du château, pour en tirer des pierres et les employer à la con-



Ancien château de Montlhéry.

struction de sa maison de Bellejambe, située à l'O. et à une demi-lieue de Montlhéry, « sans qu'il puisse toucher à la tour du donjon. »

Les ruines de Montlhéry offrent encore un aspect imposant. Elles se composent de la tour du **donjon** (XIIIe s.), qui a 32 mèt. d'élévation, d'une tourelle accolée qui renferme un escalier de 132 marches, de quelques pans de mur et d'une autre tour, moins bien conservée, qui ne s'élève pas à plus de 10 mèt. au dessus du sol. Quelques travaux ont été faits pour empêcher une plus grande dégradation de ces intéressants dé-

bris, et permettre aux curieux de les visiter sans danger. Un gardien y guette du matin au soir les étrangers afin de les faire descendre dans les caveaux et monter au haut de la tour, d'où l'on découvre un vaste et beau panorama (pourboire). Du reste, on jouit déjà d'une vue magnifique en se promenant dans les jardins nouvellement plantés qui entourent ces ruines pittoresques.

Entre la tour de Montlhéry et la route de Saint-Michel est un *tumulus* gaulois appelé la *Motte de Montlhéry*.

Pour entrer dans la ville, après avoir visité la vieille forteresse féodale, on peut passer par une porte, la *porte Baudry*, sur laquelle se lit l'inscription suivante: « Cette porte, bâtie en l'an 1015, par Thibaud File-Étoupe, fut rebâtie en 1589, sous Henri III, et restaurée sous le consulat de Bonaparte, l'an VIII de la République, par Goudron du Tilloy, maire. » En sortant, au contraire, de Montlhéry par cette porte, on descend à *Linas*, v. de 1183 hab., dont les maisons se confondent avec celles de Montlhéry.

La plus grande partie de l'*église* et le clocher de Linas datent du XIII[e] s. Cette église possède un tableau original de Philippe de Champaigne, une copie d'un tableau de Murillo et des pierres tombales gothiques.

Montlhéry est une petite ville bien bâtie, mais triste. On y remarque seulement les vieilles sculptures qui ornent la porte de son hospice civil. Son église ne vaut pas une visite.

A 3 kil. à l'O. de Montlhéry se trouve **Marcoussis**, v. de 1725 hab., qui doit son origine à un prieuré fondé sous la première race et dépendant de l'abbaye de Fontenelle ou Saint-Vandrille, en Normandie. Les prieurs ayant aliéné une partie du territoire, un fief laïque s'y établit et un château y fut élevé. En 1388, Marcoussis, dont le dernier seigneur était mort insolvable, devint le domaine d'un seigneur des environs de Lunel (en Languedoc), Jean de Montagu, maître d'hôtel de Charles VI, et qui possédait déjà des terres dans les environs. Jean de Montagu se forma une seigneurie assez étendue, dont Marcoussis fut la capitale; il rebâtit le vieux château, établit à côté un couvent de Célestins, reconstruisit le chœur de l'église du prieuré, aujourd'hui église paroissiale. Ses richesses, légitimement acquises, et surtout le crédit dont il jouissait auprès du roi, excitèrent la jalousie et la colère de Jean sans Peur, qui le fit accuser de concussion et condamner à mort par un tribunal tout dévoué. Dans un de ses moments lucides, Charles VI adressa de vifs reproches au duc sur une exécution si sommaire, et il fut procédé sans retard à la réhabilitation de Montagu. Son cadavre, retiré du gibet de Montfaucon, fut enterré avec pompe dans l'église du couvent des Célestins.

Le fief de Marcoussis appartint ensuite à la famille de Graville, qui fournit deux chambellans à Louis XI et un amiral (Louis de Graville, mort en 1516) à la France. Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I[er] vinrent souvent au château, pour chasser dans les environs. A la famille de Graville succéda celle de Balzac d'Entragues, qui posséda Marcoussis jusqu'au commencement du siècle dernier. On connaît la vive passion qu'Henriette d'Entragues inspira à Henri IV, de 1599 à 1609, et les malheurs qui en résultèrent pour le trop faible roi. Henriette d'Entragues, après lui avoir arraché une promesse de mariage, qu'elle garda longtemps, conspira contre lui avec l'Espagne (1604) pour donner la couronne à son fils naturel, le jeune duc de Verneuil, et arma, selon quelques-uns, la main de Ravaillac. Des entrevues entre le roi et Henriette eurent lieu au château de Marcoussis; et jamais le mauvais naturel de la duchesse ne put guérir entièrement Henri IV de sa passion.

A l'époque de la Fronde, les princes

de Condé, de Conti et le duc de Longueville furent enfermés dans le château de Marcoussis, du consentement du propriétaire, Léon de Balzac. Depuis cette époque, aucun fait bien important ne s'est passé à Marcoussis. Pendant la Révolution, le marquis de Puységur, craignant que le château ne devînt une prison d'État, le fit abattre. Il n'en reste qu'une *tour*. L'*église* date des XVe et XVIe s. ; on y remarque des restes de vitraux, des peintures murales et une belle statue de la Vierge du commencement de la Renaissance.

Quand on a quitté la station de Saint-Michel, on découvre encore, à dr., une jolie vue sur la vallée de l'Orge, dont on ne tarde pas à s'éloigner pour monter sur le plateau qui la sépare de la vallée de la Juine.

9e STATION. — BRÉTIGNY.

3 kil. de Saint-Michel, 32 kil. de Paris.

Brétigny, v. de 943 hab., est situé à l'extrémité du plateau, dans un petit vallon arrosé par plusieurs ruisseaux tributaires de l'Orge. L'église, qui couronne une hauteur, se nomme le *Guet Saint-Pierre*. — Un beau parc entoure le *château de la Fontaine*. — Le vin de Brétigny *fait danser les chèvres*, à en croire un proverbe.

Le traité, si humiliant pour la France, qui suivit la bataille de Poitiers, fut signé dans un village du même nom situé près de Chartres.

Au sortir de Brétigny, on laisse à dr. l'embranchement de Tours par Vendôme, que nous décrirons plus loin jusqu'à Dourdan (section XXI). On traverse une plaine bien cultivée et parsemée de taillis.

10e STATION. — MAROLLES.

5 kil. de Brétigny, 37 kil. de Paris.

Marolles, v. de 457 hab., occupe le point le plus élevé du plateau auquel il donne son nom ; le chemin de fer, qui a monté de 52 mèt. 36 cent. depuis Juvisy, est à 90 mèt. 50 cent. au-dessus de la mer.

De Marolles, on peut aller visiter la poudrerie du Bouchet (8 kil.), située près de la station de Ballancourt (*V.* ci-dessus, p. 559). La route qui y conduit passe par ***Saint-Vrain*** (5 kil.), v. de 743 hab., dont le château, jadis propriété de la Dubarry, qui l'habita avec le duc d'Aiguillon, appartient aujourd'hui à M. le vicomte de Mortemart. L'*église* de Saint-Vrain, bâtie du XIIIe au XVIIe s., renferme un dallage en mosaïque très-remarquable, posé en 1818.

Après avoir laissé à dr. le village de *Cheptainville* (486 hab.), on décrit une forte courbe près de la station de Bouray.

11e STATION. — BOURAY.

3 kil. de Marolles, 40 kil. de Paris.

Bouray (692 hab.) se trouve à plus d'un kil. de la station, sur la rive dr. de la Juine, près de laquelle on remarque le château pittoresque de ***Frémigny***, propriété de M. Léon Rolland.

Au delà de la station de Bouray, on traverse le beau parc du ***château de Mesnil-Voisin***, dont on aperçoit, sur la g., une aile et un bastion. Le château, qui appartient actuellement à Mme la princesse de Polignac, née de Choiseul, est sur la rive dr. de la Juine. Une avenue qui aboutit à sa façade remonte le versant boisé de la vallée que domine, à 124 mèt., une tour moderne. Plus loin, on voit, sur la hauteur, à g., la haute ***tour de Jeanville***. Rien de plus charmant que cette partie du trajet.

12e STATION. — LARDY.

3 kil. de Bouray, 43 kil. de Paris.

Lardy (669 hab.) rappelle tout à la fois Marguerite de Valois, qui s'y était fait construire une charmante retraite et qui y composa, dit-on,

quelques-unes de ses poésies, le marquis de Dangeau, qui y naquit en 1638, et le dernier seigneur, le maréchal duc de Broglie, qui termina une vie glorieuse de combats et de victoires dans l'exil, à Münster, en 1804.

Lardy dépassé, on aperçoit, dans la jolie vallée de la Juine, le château de *Gillevoisin*, dominé par le bois d'Auvers.

13e STATION. — CHAMARANDE.

3 kil. de Lardy, 46 kil. de Paris, 10 kil. d'Étampes.

Chamarande compte 359 hab. — L'*église*, sous l'invocation de saint-Quentin, possède un chœur assez remarquable de la fin du XIIe s. On découvre, à g., à l'extrémité d'une avenue que le chemin de fer a coupée, le *château de Chamarande*, construit au XVIIe s., par Mansart, pour Pierre Mérault, secrétaire de Louis XIII, et appartenant aujourd'hui à M. de Persigny. Les murs sont en grès d'Étrechy et en briques. L'eau vive de la Juine circule dans les fossés qui l'entourent. Une magnifique futaie décorait autrefois le parc planté par Le Nôtre; elle fut abattue par les spéculateurs qui avaient acquis cette belle propriété à la mort du marquis de Talaru. Quelques-uns des chênes séculaires qu'elle renfermait ont rapporté, dit-on, plus de 1000 fr. pièce. M. le duc de Persigny vient de faire restaurer le château, dont l'ameublement est très riche.

Le château de *Gravelles* se montre sur la rive dr. de la Juine, au-dessous du village d'*Auvers-Saint-Georges* (961 hab.).

14e STATION. — ÉTRECHY.

3 kil. de Chamarande, 49 kil. de Paris, 7 kil. d'Étampes.

Étrechy (1201 hab.) doit sa prospérité à l'exploitation des rochers de grès qui l'entourent et à son commerce de chevaux. Il s'appelait autrefois Étrechy-le-Larron, et l'auteur des *Antiquités des villes de France*, André Duchesne, ajoutait que c'était un « lieu duquel un long bois de hestres et futeaux s'estendoit jusques en cette vallée de Tourfour (Torfou), vraye retraite de voleurs et recommandable à si longues années par les pilleries et les meurtres qui s'y sont faits aux siècles passés. »

L'*église* d'Étrechy est un édifice entièrement du XIIIe s., à trois nefs et transsept. Le clocher, à un seul étage, est central. Le chevet droit, percé d'une fenêtre flamboyante, est accompagné de deux absides à pans terminant les collatéraux. La porte principale, surmontée d'une fenêtre triple, est simple, mais élégante.

Sur la dr., au fond d'un vallon sauvage et au milieu d'un bois pittoresque, se voient encore des ruines d'un ancien château fort, jadis flanqué de tours et environné de fossés profonds; c'est le *château de Roussay*, construit, dit-on, par les Templiers.

Le chemin de fer, en sortant d'Étrechy, traverse la grande route de Paris à Orléans sur un pont en biais. Près de la butte Saint-Martin, il n'est plus qu'à 77 mèt. 50 au-dessus du niveau de la mer; mais il ne tarde pas à remonter, car il s'élève de 13 mèt. 50 pour venir passer sur les coteaux qui bordent au N. et à l'O. la ville d'Étampes. Avant d'entrer dans les tranchées qui précèdent la gare d'Étampes, on a encore le temps de jeter un coup d'œil à g. sur la vallée de la Juine. Le *moulin de Pierre Brou* attire d'abord l'attention, près du *moulin de Vaux*, par l'originalité de sa construction. On laisse ensuite à g. le *château de Jeurre*, entouré de canaux où court une eau vive. Près de ce château est le village de ***Champigny***, dans lequel Diane de Poitiers s'était fait bâtir un château aujourd'hui détruit entièrement. Ce fut là

que, déchue de son pouvoir, elle alla, résignée, chercher dans l'ombre l'oubli de sa grandeur et de sa disgrâce. Henri II n'avait pas encore rendu le dernier soupir, lorsque Catherine de Médicis lui envoya l'ordre de restituer les pierreries de la couronne et de s'éloigner de la cour. « Le roi est-il mort? demanda-t-elle au messager de la reine. — Non, madame; mais il ne passera pas la journée. — Eh bien, je n'ai donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que, quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre longtemps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. »

Plus loin, enfin, sur la rive g. de la Juine, un beau massif d'arbres



Château de Chamarande avant la coupe de ses futaies.

— au-dessus duquel s'élève la tour de l'*église* (XIIe, XIIIe et XVe s.; nef inachevée; de ***Morigny*** (934 hab.), reste d'une abbaye de Bénédictins fondée au Xe s., — cache le *château **Brunehaut***, une des plus agréables promenades des habitants d'Étampes. On s'enfonce dans des tranchées, au sortir desquelles on aperçoit la ville d'Étampes entourée d'arbres et dominée par la tour Guinette.

15e STATION. — ÉTAMPES.

7 kil. d'Étrechy, 56 kil. de Paris.

BUFFET à ta gare.
HÔTELS : — *du Grand-Courrier et du Bois-de-Vincennes; — de la Ville-de-Rouen; — du Grand-Monarque.*
VOITURES DE CORRESP. pour *Pithiviers* (28 kil.), 3 dép. par jour, 2 fr. 75 c.

Étampes, en latin *Stampa*, existait déjà au VIe s. En 604, le roi

Thierry y remporta une victoire complète sur son oncle Clotaire, dont il fit prisonnier le fils Mérovée. 30 000 hommes restèrent sur le champ de bataille. On appelle encore *champ des morts* le terrain dans lequel ils furent ensevelis.

En 911, Étampes fut prise, pillée et saccagée par les Normands, sous la conduite de leur duc Rollon.

Plusieurs conciles se tinrent à Étampes aux XIe et XIIe s. Dans celui de 1130, appelé à se prononcer entre les papes Anaclet II et Innocent II, saint Bernard fit triompher la cause d'Innocent II. 17 années plus tard (1147), les principaux seigneurs du royaume, convoqués à Étampes par Louis le Jeune, qui se préparait à partir pour la terre sainte, y décidèrent que, pendant l'absence du roi, le pouvoir serait confié aux mains habiles de l'abbé Suger.

Le château des *quatre tours*, bâti au XIe s., à Étampes, par Constance, épouse en secondes noces du roi Robert, et habité par plusieurs rois de France, servit de prison, de 1200 à 1212, à la reine Ingelburge, sœur du roi de Danemark, pour laquelle Philippe Auguste conçut, le jour même de son couronnement (1193), une antipathie si étrange et si invincible que les contemporains l'attribuèrent à un maléfice. On sait les conséquences que cet inexplicable divorce eut pour la France. Trois ans après avoir répudié la reine, qu'il avait confinée d'abord dans un couvent du Tournaisis, à Cisoing, où il n'eut pas même l'humanité de pourvoir convenablement à ses besoins, Philippe, en dépit des menaces du souverain pontife, Célestin III, épousa Agnès de Méranie. Le successeur de Célestin, Innocent III, le somma d'abord vainement de rentrer dans le devoir et de renvoyer sa concubine; en 1200 il l'excommunia et il interdit l'exercice du culte dans tout le royaume. Philippe lutta longtemps contre le souverain pontife, mais il dut lui céder. Il se sépara d'Agnès de Méranie, reconnut la nullité de leur union, et reprit provisoirement Ingelburge. Agnès mourut bientôt de douleur, et Philippe, désespéré de sa mort, renvoya une seconde fois Ingelburge à Étampes, où il l'emprisonna pendant 11 années. Enfin, en 1212, comme il ne pouvait pas la forcer à prendre le voile, ni obtenir du pape l'annulation de son mariage, il la reprit dans un moment où de graves intérêts politiques lui rendaient nécessaire l'appui de Rome; mais elle ne fut jamais heureuse avec lui. Elle lui survécut plusieurs années. Sa prison devint, après sa mise en liberté, une prison d'État.

Philippe Auguste fut le dernier roi de la troisième race qui posséda Étampes en toute propriété. Elle appartint tour à tour à Blanche de Castille, mère de saint Louis, au frère de Philippe le Bel, à Charles d'Évreux, en faveur duquel Charles le Bel l'érigea en comté (1325), au duc de Berry (1355), qui la céda au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Pendant les sanglantes rivalités des Bourguignons et des Armagnacs, elle fut souvent envahie, rançonnée, pillée par le parti d'Orléans. En 1411, le Dauphin, qui faisait alors ses premières armes, vint l'assiéger avec les ducs de Bourgogne, les comtes de Nevers, de la Marche, de Penthièvre, etc. Elle s'empressa de lui ouvrir ses portes, mais le sire de Boisrodon s'enferma dans la forteresse, où il soutint un siége si long que le Dauphin allait le lever, lorsqu'un bourgeois de Paris, nommé Roussel, fit construire au pied d'une haute tour, dernier refuge des assiégés, une sorte de toit incliné, à l'abri duquel des ouvriers pratiquèrent une brèche. Boisrodon fut forcé de capituler. On rendit à leurs familles les dames et demoiselles de sa compagnie, qui, « pendant le siége, avaient, au dire de la chronique, tendu leurs tabliers aux assiégeants en signe de bravade, comme pour y recevoir

les pierres qu'on leur lançait et qui ne pouvaient les atteindre. » Boisrodon obtint la vie sauve, mais ses soldats, pour lesquels il n'avait rien stipulé, furent massacrés, à l'exception de trente, emmenés garrottés à Paris. Du reste, il eut une fin tragique. La reine Isabeau de Bavière le prit pour amant, et Charles VI, las de son insolence croissante, le fit jeter à la Seine, enfermé dans un sac sur lequel on lisait cette terrible inscription : « Laissez passer la justice du roi. »

Louis XI s'était emparé du comté d'Étampes : il le donna à Jean de Foix, comte de Narbonne. Après la mort de Gaston de Foix, tué à Ravenne, Anne de Bretagne hérita de ce comté qu'elle transmit à sa fille Claude de France, femme de François Ier. Au commencement du XVIe s., François Ier en fit un duché en faveur de Jean de Brosses, qu'il maria avec Anne de Pisseleu, sa maîtresse. Vaincue, sous Henri II, par Diane de Poitiers, Anne se retira dans un cloître,



Étampes.

cédant à sa rivale l'amour du roi et le titre de duchesse d'Étampes.

A demi ruinée par le séjour de six semaines que les troupes allemandes y firent en 1562, pendant les guerres de religion, prise d'assaut en 1567 par le capitaine Saint-Jean, frère du comte de Montgommery; rendez-vous des troupes de la Ligue en 1589; tombée enfin au pouvoir d'Henri IV dans la même année, la ville d'Étampes vit, en 1590, ses fortifications rasées par ordre d'Henri IV, sur la demande de ses habitants.

Pendant les troubles de la Fronde (1652), Turenne vint assiéger à Étampes l'armée du prince de Condé, que commandait le comte de Tavannes. Louis XIV, encore enfant, amené à ce siége par Mazarin, y eut, dit-on, le courage de passer d'un quartier à l'autre sous le feu d'une canonnade assez vive. Comme il demandait, le soir, à Laporte, son valet de chambre, si le canon lui avait fait peur, celui-ci, qui était ce jour-là créancier du roi et qui aurait bien voulu cesser de l'être, répondit : « Ordinairement on

n'a point peur, quand on n'a point d'argent. » Laporte ajoute dans ses *Mémoires :* « Il m'entendit et se prit à sourire ; mais personne n'en devina la cause. Le roi voyait quantité de malades et estropiés qui couraient après lui, demandant de quoi soulager leur misère, sans qu'il eût un seul douzain à leur donner : de quoi tout le monde s'étonnait fort. » En effet, le cardinal Mazarin venait d'enlever au jeune roi les cent louis d'or que lui avait comptés le surintendant des finances pour qu'il en fît une distribution aux soldats blessés.

Après deux semaines de bombardements et d'assauts inutiles, qui avaient été très-meurtriers, Turenne dut lever le siége d'Étampes pour aller attaquer l'armée du prince de Lorraine, campée près de Paris. Mais la ville était à moitié détruite, et la peste en décima bientôt les habitants ruinés. Vincent de Paul accourut à leur secours. Il soigna les malades, enterra les morts, pourvut au sort des orphelins, enfin releva complétement le moral de cette population abattue par tant de fléaux. Mais en 1663, La Fontaine, allant dans le Limousin, faisait encore d'Étampes la description suivante : « Nous regardâmes avec pitié ses faubourgs. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous côtés ; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la Grande. »

Le 3 mars 1792, le marché d'Étampes fut envahi par une bande d'imbéciles et de forcenés, armés de sabres et de fusils, qui taxèrent de force le prix du pain. Le maire, Henri Simonneau, les menaça de faire exécuter la loi martiale. Blessé par l'un de ces misérables, il leur dit avec fermeté : « Ma vie est à vous, vous pouvez me tuer, mais je ne manquerai pas à mon devoir. » Deux coups de feu l'étendirent mort. L'Assemblée nationale décréta en son honneur l'érection d'un monument qui n'a jamais été commencé. On se contenta de célébrer une fête que le même vote avait instituée.

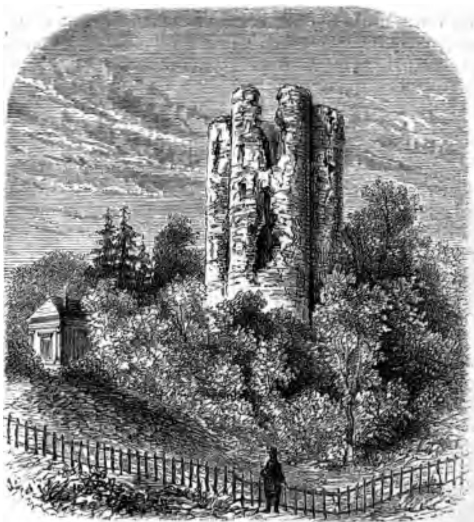
Étampes a réparé, par son industrie et par son commerce, tous les désastres des siècles passés. Elle est aujourd'hui une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, et elle a une population de 8228 hab., parmi lesquels on compte de riches propriétaires. Elle doit sa prospérité actuelle à ses beaux moulins, au commerce des graines et des farines, à ses lavages de laine, etc. Trente usines établies sur les nombreux cours d'eau voisins recueillent et réduisent en farine les blés de la Beauce et du Gâtinais ; il ne se fait pas moins de 300 000 fr. d'affaires, sur le blé *en poche*, au marché qui se tient tous les samedis à Étampes.

La gare du chemin de fer, située à mi-côte, dans la partie supérieure de la ville, est dominée par les ruines gigantesques et étrangement crevassées de la **tour Guinette**, seul reste de ce château formidable si souvent assiégé, pris et repris, et qui avait aussi, dit-on, été construit par le fils de Hugues Capet. Quelques étymologistes font venir son nom du vieux mot français *guigner*, voir de loin, observer, parce qu'en effet sa situation et sa hauteur la rendaient singulièrement propre à cet usage. A ce donjon, classé parmi les monuments historiques, on ne saurait assigner, suivant M. Viollet-le-Duc, une date antérieure à 1150, ni postérieure à 1170. Quoique fort ruiné, il possède encore plus de trois étages (27 mèt. environ). Il a la forme de quatre demi-tours rondes se touchant par leur diamètre ; ses murs ont 4 mèt. d'épaisseur, et renferment intérieurement les escaliers. Les voûtes du rez-de-chaussée et le plancher du premier étage, remplacé au XIIIe s. par une voûte, reposaient sur une grosse colonne centrale. Les pieds-droits des fenêtres, les arcs, les piles et les angles sont en pierre de taille ; le

reste de la maçonnerie est en moellon, réuni par un excellent mortier.

La tour Guinette appartient depuis 1849 à la ville d'Étampes, qui en a fait l'acquisition pour 7500 fr. Si l'on veut la visiter, il faut s'adresser au gardien. Autrefois on montait jusqu'au haut de la tour; mais les escaliers ou plutôt les échelles qui y conduisaient ayant été en partie détruites, les amateurs sont obligés de renoncer à cette ascension. En s'élevant sur les terrains vagues ou dans les champs qui avoisinent cette tour, habitée par les corbeaux, on découvre un joli point de vue.

Si l'on descend la rue qui aboutit à l'embarcadère, on se trouve en face de l'**église Saint-Basile**, dont la fondation remonte au roi Robert. L'édifice actuel, très-remarquable, est moins ancien. Il se compose de



Tour Guinette, à Étampes.

trois nefs, d'un transsept, d'un chœur terminé par un mur droit. Le portail central de la façade, la fenêtre qui le surmonte et le clocher central sont du XIIe s. Le reste date des XVe et XVIe s. Le portail est flanqué de chaque côté de trois colonnes ornées de torsades, de frettes et de divers autres dessins, et surmontées de beaux chapiteaux. L'archivolte est tout aussi riche : la voussure extérieure est ornée d'anges assez grossiers, comme toutes les sculptures romanes que l'on remarque à Saint-Basile ou à Notre-Dame. L'arc qui forme la baie est séparé du reste de l'archivolte par un espace qu'occupe la scène en miniature du *Jugement dernier*.

Les quatre travées de la nef sont accompagnées, à g., d'un second bas côté assez étroit, et à dr., d'un autre second bas côté plus étroit encore et de chapelles ménagées aux dépens de la saillie des contre-forts, et si peu

profondes qu'à peine reste-t-il la place d'un autel. Ces chapelles datent de la première Renaissance; aussi les petits retables en pierre qui surmontaient les autels, les arcatures, les culs-de-lampe suspendus au-dessous des voûtes offrent-ils le mélange le plus bizarre des formes ogivales et des formes antiques. La première chapelle, dédiée à N.-D. de Pitié, est ornée de bas-reliefs gothiques représentant en petit des scènes de la Passion.

Les clefs de voûte de la grande nef représentent (en commençant par le fond) *saint Sébastien*, *saint Laurent*, *saint Basile* et l'*Annonciation*. Celles des bas côtés sont très-finement sculptées.

Des deux portails latéraux, celui du N. est seul remarquable. Le clocher, roman de transition, est percé sur chaque face de quatre baies encadrées deux à deux par des ogives.

Le chœur est resté inachevé, car on voit au chevet, à l'extérieur, un médaillon au milieu duquel sont gravés ces mots: *Faxit Deus perficiar. Anno* 1559.

L'église Saint-Basile est restaurée en ce moment avec une rare intelligence par M. Sandrier, sculpteur, qui a refait la plupart des riches sculptures des nefs et des chapelles et a rétabli autant que possible les choses dans leur état ancien. M. Lenoir, secrétaire et archiviste de la mairie, a contribué à cette restauration. Les vitraux sont modernes, de couleurs brillantes et harmonieuses. Ils ont été exécutés par M. Lusson, à Paris, qui a restauré les verrières de la Sainte-Chapelle. Le vitrail du chevet, dû à Pinaigrier, est seul ancien; il représente *Jésus-Christ au Jardin des Olives* et le *Crucifiement*.

A peu de distance de Saint-Basile, à peu près au centre de la partie de la ville qu'on appelait autrefois Étampes-le-Châtel, s'élève l'**église de Notre-Dame** (mon. hist.), bâtie par Robert le Pieux pour un collége de chanoines. L'édifice actuel, tout entier du XIIe s., possède une crypte à trois nefs qui paraît plus ancienne. A l'extérieur, cette église se fait déjà remarquer par la singularité de son architecture. Ses murs sont, en grande partie, couronnés d'un rang de créneaux, comme ceux d'une forteresse. Aussi a-t-on pensé qu'elle complétait un système de fortifications déjà composé du palais et du château. Par une contradiction difficile à expliquer, les fenêtres, bien que romanes, sont d'une largeur peu commune. La tour du clocher (XIIe s.), d'une élégance rare dans les constructions en plein cintre, est surmontée d'une flèche octogonale en pierre qu'entourent à sa base quatre clochetons percés à jour; elle a été restaurée dans ces dernières années. Sa hauteur totale est de 62 mèt. Le portail latéral en ogive, qui s'ouvre sur la place du Marché était orné de curieuses sculptures malheureusement mutilées, représentant des scènes du Nouveau Testament, l'Annonciation, la Naissance du Christ, la Fuite en Égypte, etc. Six grandes statues ornent les jambages : l'archivolte est aussi décorée de statuettes assises, à chacune des voussures. Ce portail, bien que roman par ses moulures et l'exécution des statues, est déjà ogival par sa disposition.

La façade antérieure est aussi percée de trois belles portes d'un style moins ancien ; ces portes précèdent un porche ménagé sous la tour, entre l'enveloppe extérieure de la façade et le mur qui forme la façade intérieure.

Une autre porte, romane et en plein cintre, s'ouvre à g. du chœur, près du transsept N. Elle mérite aussi d'attirer l'attention.

L'intérieur de Notre-Dame ne ressemble à celui d'aucune autre église. Le chœur et le transsept n'ont aucune régularité de forme dans l'ensemble; mais plusieurs clefs de voûte en sont très-remarquables. L'une de

ces clefs est décorée de figures de rois représentés à mi-corps; deux autres présentent huit figures d'anges assis, quatre sur les arêtiers, les ailes abaissées, et quatre dans les angles des arcs, les ailes déployées. De chaque côté du chœur, terminé par un mur plat, sont deux chapelles en abside. Dans une de ces chapelles, à gauche du chœur, on remarque deux statues en pierre du XIIe s. : *saint Pierre et saint Paul.*



Église Notre-Dame d'Étampes.

Le mur terminal du transsept N. est percé d'une grande porte surmontée d'une fresque intéressante du XVIe s., et d'une autre porte plus petite. Ces deux portes, du XVe s., donnent accès dans la chapelle du sépulcre, aussi du XVe s., dont la voûte est ornée de peintures anciennes. Du côté opposé, à l'entrée du chœur, a été placée une jolie petite statue, signée Robert, 1846, et qui représente l'enfant Jésus contemplant une couronne d'épines.

Notre-Dame possède une cloche

magnifique et fort ancienne, qui porte l'inscription suivante en caractère fleuronné : *Marie ay nom la grousse, engroissie et nômée par Jehan, duc de Berry, d'Étampes la vallé Comte, l'an mil CCCC et ung fu coulée pour Dieu céans louer et sa mère honorer:* ..m.. *poise* (je pèse 400).

L'*église Saint-Gilles* est une construction du XIIe s., dont il ne reste qu'un joli portail en plein cintre et un clocher central. Le reste a été refait au XVIe s., et le bas côté du N. présente déjà le style de la Renaissance.

L'église St-Martin (mon. hist.), située à l'extrémité supérieure de la ville, dans le faubourg de ce nom, mérite la visite des archéologues, mais elle plaira médiocrement aux simples curieux. Elle est d'ailleurs en si mauvais état qu'elle menace ruine. Elle est du style de transition, mais plus ogivale que romane. On remarque surtout le rond-point, entouré de trois chapelles profondes en hémicycle, le triforium du chœur, et la tour isolée de la Renaissance qui masque l'ancien portail. Cette tour repose sur un terrain bourbeux qui a fléchi. Elle penche d'un côté ainsi que la façade de l'église, dont l'inclinaison est encore plus forte que celle de la tour. Saint-Martin, l'église la plus ancienne d'Étampes, fut fondée sous Clovis et rebâtie dans le cours du XIIe s.



Tour penchée de Saint-Martin, à Étampes.

La rue du Pain conduit à **l'hôtel de ville**, ancienne construction à tourelles récemment agrandie et restaurée, et en face de laquelle a été construite une *caisse d'épargne*. Le grand salon de réception de l'hôtel de ville a été décoré avec goût dans le style de la première Renaissance. On peut s'adresser au concierge pour le visiter.

Le *tribunal*, bâti sur l'emplacement du palais des Quatre-Tours, n'a d'autre mérite que d'être voisin de la prison, et flanqué de deux maisons destinées à loger la gendarmerie.

Dans la rue Sainte-Croix, les regards sont attirés par une maison qui, malgré les divers outrages qu'elle a subis, a conservé son caractère du XVIe s. C'est la *maison de Diane de Poitiers*. La cour intérieure mérite surtout la visite des amateurs. Ils y admireront une jolie porte et deux charmantes fenêtres surmontées de deux louves et ornées de sculptures (1554).

A l'angle de la rue Sainte-Croix et de la rue du Pain, une maison à tourelles, badigeonnée d'une assez vi-

laine couleur, passe pour avoir été l'*hôtel d'Anne de Pisseleu*. On remarque dans la cour, à dr., une porte basse surmontée d'un médaillon mutilé de François Ier, et un ravissant bas-relief au-dessus de la porte principale. Près du buste de François Ier, se lit la date 1538.

Sur la place du Théâtre, une statue en marbre d'*Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par M. Elias Robert, a été élevée en 1857 au moyen d'une souscription nationale. La ville a aussi érigé récemment, dans le théâtre, un buste à Mme Rose Chéri.

La vallée dans laquelle Étampes se trouve située est arrosée par trois cours d'eau qui fécondent de nombreuses prairies et qui font tourner, à Étampes seulement, les roues de près de trente usines; ces trois cours d'eau sont la *Juine*, la *Chaloutte* et la *Louette*. Ils se réunissent pour former la rivière d'Étampes. Il s'y pêche d'excellentes écrevisses. Leurs bords offrent d'agréables promenades. On appelle *promenade des prés* le boulevard qui longe la ville parallèlement au chemin de fer, mais du côté opposé. Cette promenade aboutit, près de l'église Saint-Martin, aux *Portereaux*, où l'on remarque des débris d'anciennes fortifications. La *promenade du Port*, située près de la porte de Paris, doit son nom à un port établi vers la fin du XVe s. et destiné à l'embarquement des blés de la Beauce, qu'un canal transportait à la Seine. Il n'existe plus aucun vestige de ce canal ni de ce port, mais la promenade en a conservé le nom. C'est dans cette promenade, ombragée de grands et beaux arbres, et près de laquelle on voit à dr. les anciennes murailles d'Étampes, que se tient à la Saint-Michel une foire importante, instituée, il y a sept siècles, par Louis VII, en faveur d'une ancienne maladrerie. Les deux terrasses plantées d'arbres, entre lesquelles passe le chemin de fer,



Hôtel de ville d'Étampes.

s'appellent, celle du bas, la *promenade d'Henri IV*, et celle du haut, la *promenade du Chemin de fer*. De cette dernière, on voit bien la ville et la vallée.

Un quartier d'Étampes porte le nom bizarre d'*Ecce homo*, parce qu'au milieu de la place de ce quartier s'élevait jadis une image du Christ couronné d'épines. Un jour on vit un pomme aiguiser un poignard sur la pierre qui supportait cette statue. « Que faites-vous là? lui demanda un des spectateurs. — J'aiguise un poignard qui fera longtemps parler de moi, » répondit-il. Cet homme était Ravaillac; ce poignard, celui avec lequel il tua Henri IV.

Si l'on doit en croire Philippe de Commines, les *fusées* auraient été inventées à Étampes, en 1465, par Jean Boutefeu ou des Serpents. Enfin, Étampes est la patrie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Les environs d'Étampes offrent d'agréables promenades : nous recommanderons surtout le beau parc du *château Brunehaut*, situé à 20 ou 30 min. de la ville, sur la route de Paris. On suit d'abord cette route jusqu'au delà du hameau de *Saint-Michel;* puis, on laisse à dr. le chemin de Morigny, et bientôt on trouve la grille du parc, complaisamment ouverte aux visiteurs. Le château doit son nom à un ancien manoir qui passait pour avoir été habité par la reine Brunehaut, et dont il ne reste aucun vestige. De construction toute moderne, il n'a en lui-même rien de remarquable; mais le parc, traversé par la Juine qui y forme une pièce d'eau, est aussi bien dessiné que bien entretenu; il renferme, outre de magnifiques pelouses, de très-beaux arbres et une colonne élevée en l'an IX de la République française, par Charles Viart, à la Concorde civile. Sur cette colonne on lit : « La jeunesse, apprenant les fautes de ses pères, saura que nous avons tourné les armes contre nous-mêmes. » Si l'on ne veut pas revenir à Étampes par le même chemin, on sort du parc à son extrémité supérieure, près du



Les Portereaux.

moulin, et, traversant la Juine, on va visiter, à ***Morigny***, situé sur la rive dr. de la rivière, le beau parc de Mme la baronne de Venancourt et l'église inachevée de l'ancienne abbaye, dont la nef tronquée date du XIIe s., le chœur, des XIIIe et XVe s. De Morigny on gagne Étampes en 20 ou 25 min., en suivant les rives de la Juine et en longeant le château de *Vaudouleurs*.

Excursion à Méréville.

On peut aller visiter, à 20 kil. d'Étampes, le château de Méréville, l'un des plus beaux des environs de Paris. On reprend le chemin de fer jusqu'à la station suivante : ***Monnerville*** (14 kil.; prix 1 fr. 60 c., 1 fr. 20 c. et 85 c.). Après avoir traversé le village (354 hab.), situé à g. de la voie, on se dirige



Château de Méréville.

vers le S. E., pour gagner ***Méréville***, ch.-l. de c. de 1641 hab., qui s'étend le long de la rive g. de la Juine.

Le **château de Méréville** fut bâti par la famille de la Tour du Pin, sous le règne de Louis XIV. Le banquier de Laborde l'acheta sous Louis XVI, et dépensa, dit-on, pour l'embellir, plus de 14 millions. Construit sur les dessins du célèbre architecte Bellanger, il est situé à mi-côte sur le versant g. de la Juine et flanqué de quatre tourelles. Au-dessous d'une vaste terrasse s'étendent des salles immenses où sont disposés la chapelle, l'office et les cuisines. Le grand salon renferme de beaux tableaux peints par Robert. Le parc, dont l'étendue est de 100 arpents, a été dessiné par Robert et par Joseph Vernet; la Juine y serpente à travers les gazons et les massifs, elle y forme des îles, elle

y épanche en cascades ses eaux qui vont ensuite se perdre sous des grottes où conduisent des ponts rustiques. On y remarque : une belle colonne rostrale érigée en mémoire de deux des fils de M. de Laborde, qui partagèrent le sort de l'infortuné La Peyrouse, un sarcophage dédié au capitaine Cook, et, au milieu de la forêt, une superbe colonne trajane, au sommet de laquelle on monte par un escalier de 99 marches. Le château de Méréville appartient aujourd'hui à M. le comte de Saint-Roman.

SECTION XXI.

DE PARIS A DOURDAN [1].

C'est à Brétigny (p. 583, 32 kil. de la gare de Paris) que se détache la ligne de Paris à Tours par Vendôme, que nous allons suivre jusqu'à Dourdan.

Après avoir laissé à g. le chemin de fer d'Étampes, et aperçu un instant, sur la dr., la tour de Montlhéry, on entre dans la jolie vallée de l'Orge. A dr. se montre, sur un coteau, le *château de Chanteloup* ou de *la Petite-Folie*; à g. celui de *la Norville*, bâti en 1663, et appartenant à M. le comte de Castries. Du village (408 hab.), on découvre de belles vues.

10e STATION. — ARPAJON.

5 kil. de Brétigny, 37 kil. de la gare de Paris, 19 kil. de Dourdan, 6 kil. de Montlhéry.

Arpajon (hôt. *du Lion d'Argent*), ch.-l. de cant. de l'arr. de Corbeil, V. de 2565 hab., s'appela jusqu'en 1721 *Châtres*, et c'est sous ce nom qu'elle fut détruite par Montgommery en 1567; puis rebâtie quatre ans après. La ville actuelle s'étend sur les deux rives de l'Orge, à dr. du chemin de fer. L'*église* date de la fin du XIIe s. (chœur et chapelles absidales) et du XVe s.; le portail, moderne, est une mauvaise imitation du style ogival flamboyant. On remarque à l'intérieur des pierres tombales des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe s.; et quelques tableaux du XVIIe et du XVIIIe s. De belles promenades ont remplacé les vieux remparts. Une importante fabrique de chaussures s'est établie à Arpajon, dont les marchés ont lieu le jeudi (veaux) et le vendredi (légumes).

A 500 mèt. à l'E. d'Arpajon se trouve *Saint-Germain*, village insignifiant de 479 hab.

On peut aller à pied d'Arpajon à Montlhéry (*V.* p. 578) par la route de Paris à Orléans (6 kil.).

Le chemin de fer passe sur la rive g. de l'Orge, laissant à g. le v. d'*Égly* (320 hab.), le château moderne (1857) et le joli parc de *Ville-Louvette*.

11e STATION. — BREUILLET.

4 kil. d'Arpajon, 41 kil. de Paris, 15 kil. de Dourdan.

VOITURES DE CORRESP. pour Bandeville (14 kil.), par Saint-Maurice (4 kil.), le Val Saint-Germain (11 kil.) et Saint-Cyr

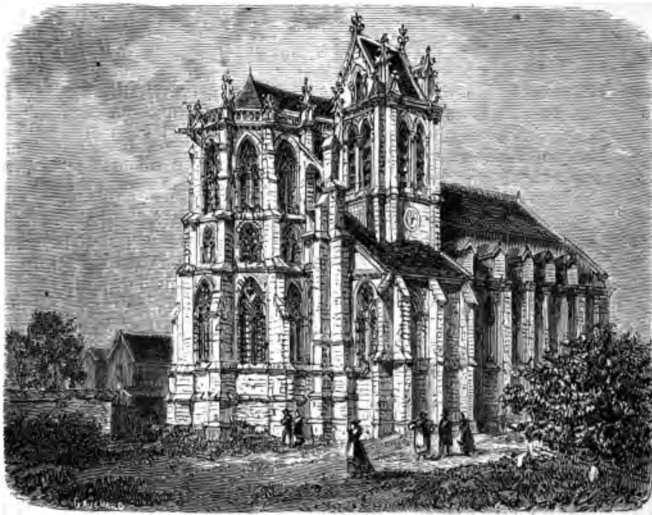
1. *Embarcadère.* A Paris, quai d'Austerlitz (*V.* pour les omnibus spéciaux dans Paris, p. 565).

7 *départs* par jour. La *durée du trajet* est de 1 h. 50 et 55 min. et de 2 h.

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.		fr. c.	fr. c.	fr. c.
32	Brétigny	3 60	2 70	1 95
37	Arpajon	4 15	3 10	2 30
41	Breuillet	4 60	3 45	2 55
47	Saint-Chéron	5 25	3 95	2 90
56	Dourdan	6 25	4 70	3 45

(13 kil.); prix, 1 fr.; aller et retour, 1 fr. 60 c. La route suit la vallée de la Celle.

Breuillet (641 hab.) est situé à dr. de la station. On peut de là visiter (2 kil. au S. E.) la hauteur (146 mèt.) où s'élève le v. de *Saint-Yon* (232 hab.). L'*église* de Saint-Yon, reconstruite il y a 15 ans, a un petit portail roman. Quant au village, il paraît avoir été une station romaine reliée à Dourdan par la route qui existe encore à mi-côte sur la rive g. de l'Orge. Au moyen âge c'était, dit-on, une ville nommée Hautefeuille. On voit près du sommet de la colline, au S., une porte à plein cintre, de construction très-ancienne, sinon romaine, et qui encadre une vue magnifique sur la vallée de l'Orge, les buttes de Bâville, etc. Saint Yon était autrefois invoqué pour la pluie; aux temps de sécheresse, les habitants des vallées voisines se rendaient encore, il y a 15 ans, en procession à son église.



Saint-Sulpice-de-Favières.

A 2 kil. 1/2 au S. de Saint-Yon, le v. de **Saint-Sulpice-de-Favières** (241 hab.) conserve une **église** du XIIIe s. (mon. hist.), qui compte parmi les plus belles des environs de Paris. Elle date de la 2e moitié du XIIIe s. et du XIVe s. Ses trois nefs s'élèvent à une très-grande hauteur; elle n'a ni transsept ni rond-point. La façade est percée de trois portes; celle du centre (XIVe s.) offrait la scène, aujourd'hui mutilée, du *Jugement dernier*. Le chœur, éclairé par un premier étage de fenêtres, un triforium à jour et des fenêtres supérieures, est flanqué au N. d'une tour à deux pignons. Les fenêtres, à meneaux, sont ornées de beaux **vitraux** coloriés ou en grisaille, du XVe s., représentant divers traits de la vie de Jésus-Christ et de saint Sulpice, archevêque de Bourges, aumônier de Clotaire II, mort en 644. Les

stalles, des XIV[e] et XV[e] s., au nombre de 22, sont sculptées, et leurs miséricordes offrent chacune un sujet. Plusieurs *dalles tumulaires* sont des XIV[e], XV[e] et XVI[e] s. Un pèlerinage très-fréquenté existait autrefois à Saint-Sulpice-de-Favières. M. Aubin, le curé actuel, s'efforce de le rétablir, et se propose de restaurer l'église[1].

A 4 kil. au N. de Breuillet se trouve le *château de Courson* (à M. le duc de Padoue); à 3 kil. à l'O. s'élève celui de **Bâville**, bâti sous Louis XIII, et ancienne résidence de la famille Lamoignon. Boileau, Mme de Sévigné, Mme de Grignan l'ont aussi habité et en parlent dans leurs écrits. Ce beau château est aujourd'hui possédé par la famille de Saulty. Son parc de 250 hect. est surtout remarquable par un accident de terrain unique aux environs de Paris et dont on ne trouve pas un autre spécimen, même à Fontainebleau. Ce sont les **buttes de Bâville.** Ces deux collines, isolées de toutes parts à leur base et dont les sommets sont séparées par une dépression profonde, sont formées de sable et de blocs de grès qui les revêtent entièrement et présentent de forts beaux aspects. Une petite forêt de pins, plantés au siècle dernier, enveloppe les buttes, ajoute beaucoup à leur hauteur comme ligne d'horizon et leur donne une grande importance dans le paysage. Aussi les découvre-t-on de fort loin dans toutes les directions. La plus élevée se nomme la *butte Saint-Nicolas*, l'autre la *butte Sainte-Catherine*. C'est presque une promenade alpestre à dix lieues de Paris.

Du haut des buttes de Bâville, on a de charmantes échappées de vue entre les pins.

Les voitures de correspondance qui conduisent de Breuillet à Bandeville passent au *Marais* (6 kil.; 80 cent. aller et retour), dont le *château*, bâti sous Louis XV, par Gabriel, appartint successivement à M. de Montmorin, à sa fille Mme de la Briche, qui y passa le temps de la Terreur, puis à M. Molé et au gendre de ce dernier, M. de la Ferté. Une grande pièce d'eau s'étend devant le château. Le parc est charmant parce qu'il est à peu près naturel.

Au delà du hameau de Jouy, la vallée de l'Orge, qui se rétrécit, devient plus boisée et plus pittoresque.

12[e] STATION. — SAINT-CHÉRON.

6 kil. de Breuillet, 47 kil. de la gare de Paris, 9 kil. de Dourdan. Le village est à 5 kil. du Val-Saint-Germain, 4 kil. de Saint-Maurice, 2 kil. du château de Bâville, 5 kil. de Villeconin, 1 kil de Miregaudon, 2 kil. du moulin de la Rachée.

Saint-Chéron, v. de 1036 hab., qui domine à dr. la station, offre de charmants environs. Les points de vue les plus remarquables sont Ville-Pierreuse, la ferme du Tertre, les rochers de Miregaudon, Chantropin, Segrais et Saint-Yon. On peut en 6 ou 7 heures parcourir ces différentes parties de la vallée dans l'ordre où nous les énumérons; c'est une des plus intéressantes promenades des environs de Paris.

Il faut avant tout visiter les buttes de Bâville (*V.* ci-dessus : course de 2 heures environ, aller et retour). Le reste du parc et le château sont moins intéressants.

En allant à *Ville-Pierreuse* (hauteur à 45 min. au S. O.), on découvre une belle vue sur la vallée de la Remarde, les buttes de Bâville, Bruyères-le-Châtel, Briis-sous-Forges, Courson, Saint-Maurice, etc. Des hauteurs de Ville-Pierreuse et du *Tertre* (25 min. à l'O. de Ville-Pierreuse), la vue est très-belle sur la vallée de l'Orge, que le regard embrasse depuis les environs de Dourdan jusqu'à Saint-

1. M. Patrice Salin, chef de bureau au Conseil d'État, a publié, en 1865, une intéressante notice sur l'église de Saint-Sulpice-de Favières; l'ouvrage est illustré de 14 planches. Paris, A. Leclère, éditeur.



Château de Bâville.

Yon. On descend du Tertre (10 min.) à Sermaise, d'où l'on revient en 1 h. par la vallée à Saint-Chéron.

Une promenade à la *Fontaine de la Rachée* demande 1 h. aller et retour. On traverse d'abord *Saint-Évroult* (20 min.), sur l'ancienne voie romaine de Saint-Yon à Dourdan, où ont été découverts un tombeau gallo-romain, des poteries, un cachet d'oculiste, des médailles, des tuiles romaines. A 10 min. d'Évroult se trouve la fontaine de la Rachée, dont les eaux abondantes, excellentes à boire, sont d'une admirable limpidité. Les abords de la fontaine ont été malheureusement transformés en lavoir. On peut, de la Rachée, visiter les ravins agrestes de la Charpenterie (25 min.) et de la Garenne de Saint-Évroult (10 min.).

Une ascension à la *tour de la Grange*, près de Villeconin, exige 2 h. aller et retour : on passe à (10 min.) *Miregaudon*, hameau situé au milieu des bois et sur la voie romaine de Saint-Yon à Dourdan. On gravit ensuite les hauteurs qui dominent Miregaudon, et d'où la vue est fort belle sur la vallée de l'Orge, les buttes de Bâville, Bruyères-le-Châtel et Saint-Yon. De nombreux rochers de grès donnaient à ces bois un aspect tout particulier; malheureusement ils sont livrés à l'exploitation. On monte par une jolie ravine (5 min.) sur le plateau de *la petite Beauce* que l'on traverse dans la direction du S. et où l'on trouve (40 min.) les ruines de la *tour de la Grange*, manoir du moyen âge sans intérêt architectural, mais d'un bel aspect. Le village de Villeconin, situé dans le vallon de la Remarde, au-dessous des ruines, ne mérite pas d'être visité.

Si l'on veut aller à *Souzy* (2 h., aller et retour), quand on est monté par Miregaudon sur la petite Beauce, on la traverse vers le S. E., et l'on descend, par un joli ravin, dans la vallée de la Remarde, à *Souzy* (découverte d'une mosaïque gallo-romaine en 1865). Les sources de la Remarde sortent par bouillons à travers le sable dans un vallon frais et verdoyant. On peut, de Souzy, visiter (30 min.) Saint-Sulpice et sa belle église (*V.* p. 597), ou (40 min.) le parc de *Segrais* (eaux admirables, beaux ombrages, belle vue sur la vallée). Le château de Segrais est insignifiant. On peut aussi, de Souzy, monter à la *Roche-Mobile* ou *Mabile*, d'où l'on découvre une vue ravissante sur le vallon de la Remarde, Segrais et Saint-Yon.

De Saint-Chéron à la *Roche-Mobile*, on compte 2 h., aller et retour.

L'excursion à *Chantropin* demande 2 h., aller et retour. On y jouit d'une belle vue sur la vallée. On peut de la Roche-Mobile revenir par Chantropin à Saint-Chéron.

Après avoir traversé le ham. de *Saint-Évroult* et croisé la route de terre, le chemin de fer laisse à g. *Sermaise* (527 hab.) et *Roinville* (560 hab.). Plus loin du même côté, le haut clocher des *Granges-le-Roi* (392 hab.), attire les regards sur une colline.

13ᵉ STATION. — DOURDAN.

9 kil. de Saint-Chéron, 56 kil. de la gare de Paris, 17 kil. d'Étampes, 16 kil. de Limours, 7 kil. de Saint-Arnoult, 7 kil. de Rochefort.

CORRESP. pour ces deux dernières localités; prix, 90 c. (les voyageurs allant à Paris ou en venant sont transportés gratis.)

Dourdan (hôt. : *du Croissant, de Lyon*), ch.-l. de 2 cant. de l'arr. de Rambouillet, et ville assez triste de 2914 hab., est située dans la vallée de l'Orge, entre la belle forêt de Dourdan au N. O. et celle de l'Orge au S. O. Elle fut au moyen âge une propriété directe de la couronne, et Philippe Auguste y fit bâtir le château dont on y voit encore aujourd'hui les restes. Le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, s'en empara

en 1411, et la ville ne rentra qu'en 1472 dans le domaine de la couronne, dont elle fut de nouveau distraite pour faire partie de l'apanage des ducs d'Orléans.

Dourdan possède deux monuments curieux. En arrivant de la station, on aperçoit d'abord le gros **donjon** de Philippe Auguste, tour cylindrique à deux étages (les parties supérieures ont été démolies), voûtés à nervures. Ce donjon occupe l'un des angles d'une vaste enceinte flanquée de tours, encore entourée de fossés profonds et occupée aujourd'hui par un beau jardin. La porte d'entrée, munie autrefois d'une herse et de mâchicoulis percés dans la voûte in-



Église et château de Dourdan.

térieure, est flanquée de deux tours demi-cylindriques. Près de l'entrée, se trouve la maison d'habitation du propriétaire des ruines et du jardin, M. Guillou, qui permet aux étrangers de les visiter en se faisant accompagner par le concierge.

L'**église**, des XIIe et XIIIe s., est en face de la porte du château. La façade, flanquée de deux tours inégales terminées par des toits aigus, date des XIVe et XVe s. A l'intérieur, l'édifice est composé de trois nefs avec chapelles latérales. Une travée, plus large que les autres et éclairée par deux fenêtres à quatre divisions, semble marquer la place d'un transsept qui n'a pas été construit. L'irrégu-

larité que l'on remarque dans l'ensemble et dans les détails de la façade n'est pas moins grande à l'intérieur, et provient en grande partie des remaniements que l'église a subis aux xv[e], xvi[e] et xvii[e] s. Les arcatures du triforium portent sur des colonnettes dont les fûts sont contournés en torsade, ronds ou simplement épannelés. Plusieurs colonnettes sont remplacées par des pilastres ornés de moulures du xv[e] s. et surmontés d'un chapiteau du xiii[e]. Quelques arcades des bas côtés offrent des moulures en zigzag. Deux chapelles, l'une à dr., l'autre à g., vers l'entrée du chœur, ont pour clef de voûte un gros chapiteau historié roman. Chacun présente sur sa face principale le même motif : *Jésus-Christ imprimant sa face dans un linge*. La plupart des fenêtres supérieures et une porte latérale, percée au N., datent du xv[e] s.

De Dourdan, on peut aller visiter les deux bourgs de Saint-Arnoult et de Rochefort, soit à pied, soit par la voiture de correspondance. On suit la route qui se présente à dr. du chemin de fer, en face de la station. Après avoir monté, elle traverse une partie du bois de Dourdan. A 3 kil. de Dourdan, on rencontre une 2[e] route, à dr. Le point où l'on se trouve forme avec les deux bourgs que l'on va visiter un triangle à peu près équilatéral, dont chaque côté a 4 kil. Si l'on continue à suivre la route qui vient de Dourdan, on arrive à Saint-Arnoult en traversant la forêt et en contournant une colline de 152 mèt. Si l'on prend le chemin qui se présente à dr., on arrive à Rochefort.

Saint-Arnoult (1374 hab.), sur le ruisseau de la Remarde, affluent de la Celle, fait un commerce de toile assez important. Il possède des filatures de coton, des fabriques de calicot, et des eaux minérales. On y voit des restes de fortifications du moyen âge; l'*église* renferme des vitraux intéressants du xvi[e] s. et une inscription de la même époque reproduisant une charte de 1301. Saint-Arnoult est aussi desservi par les voitures de correspondance de la station de Rambouillet (15 kil., 50 c.).

Rochefort (505 hab.) possède des filatures de lin, et fait le commerce des grains et de la laine. Il est desservi comme Saint-Arnoult par les voitures de correspondance de Dourdan et de Rambouillet (mêmes prix).

10 kil. séparent Rochefort de Limours (*V.* ci-dessous *les chemins de fer de Sceaux et de Limours*).

Pour la suite de la route de Paris à Tours par Vendôme, *V.* l'*Itinéraire général de la France : la Loire et le Centre*, par AD. JOANNE. Paris, Hachette et C[ie].

SECTION XXII.

CHEMIN DE FER DE SCEAUX[1].

Le chemin de fer de Paris à Sceaux a été concédé le 6 septembre 1844 et inauguré le 23 juin 1846. Il a deux voies jusqu'à Bourg-la-Reine. Dans le principe, il fut construit pour expérimenter un système nouveau inventé par M. Arnoux, celui des trains articulés, destinés à parcourir

1. *Embarcadère.* A Paris, ancienne barrière d'Enfer.
17 *départs* par jour. Trajet en 28 min. Trains supplémentaires les dimanches et jours de fête. Pour les heures de départ, consulter les *Indicateurs* de la semaine.

des courbes de très-faibles rayons, et à gravir en conséquence les plus fortes déclivités. Ce système, dont une longue expérience a démontré certains avantages, n'a cependant été appliqué jusqu'à ce jour sur aucune autre ligne.

L'*embarcadère* de Paris offre donc à l'intérieur, comme celui de Sceaux, un aspect tout particulier. La voie forme une sorte de raquette; de sorte qu'en partant de Paris on voit arriver derrière le train le convoi qui vient de Sceaux, et qui se range contre la marquise, tout prêt à repartir au premier signal, sans qu'il soit nécessaire, comme dans les autres gares, de retourner la locomotive et son tender.

Au sortir de la gare, après avoir laissé à dr. l'hospice de la Rochefoucauld, on franchit sur deux viaducs la rue de la *Tombe-Issoire* et la rue *Dareau*, jadis rue *des Catacombes;* puis on s'élève sur le flanc du côteau qui domine la rive g. de la Bièvre. De ce point, on découvre une vue étendue sur la vallée de la Bièvre, Bicêtre, la Glacière, Gentilly et une grande partie de Paris, que dominent



Embarcadère du chemin de fer de Sceaux et d'Orsay.

le lourd clocher de la nouvelle église Saint-Pierre, l'Observatoire, le Val de Grâce et le Panthéon. Sur la g. l'attention est attirée par les bâtiments neufs, construits pour un hospice d'aliénés sur l'emplacement de la

car il y a le service d'été et le service d'hiver.

Omnibus spéciaux desservant les trains au départ et à l'arrivée: rue de Londres, 8; rue Notre-Dame-des-Victoires, 28; rue Saint-Honoré, 130; place Saint-Sulpice, 6. Les lettres AG, J, AF et les Montrougiennes conduisent de tous les points de Paris à la gare.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

Semaine.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
3 Sceaux-Ceinture...	» 40	» 30	» 20
5 Arcueil-Cachan....	» 55	» 40	» 30
8 Bourg-la-Reine....	» 75	» 55	» 45
9 Fontenay........	» 90	» 60	» 45
11 Sceaux..........	1 »	» 65	» 50

Dimanches et Fêtes.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
3 Sceaux-Ceinture...	» 50	» 40	» 30
5 Arcueil-Cachan....	» 65	» 50	» 35
8 Bourg-la-Reine....	» 80	» 65	» 50
9 Fontenay........	1 »	» 75	» 55
11 Sceaux..........	1 10	» 85	» 65

***Billets d'enfants*. Au-dessous de 6 ans,**

forme Sainte-Anne (succursale de Bicêtre).

1re STATION. — SCEAUX-CEINTURE.

1 kil. 1/2 (3 kil. pour le tarif), de la gare de Paris, 4 kil. 1/2 de Notre-Dame.

Cette station est établie depuis 1867, au point de croisement du chemin de fer de ceinture. A peine l'a-t-on quittée, que l'on traverse les fortifications, et à dr. de la voie se dressent, au milieu d'amas de pierres blanches, de grandes roues dentelées, montées sur des charpentes qui ne paraissent pas assez fortes pour les soutenir Ce sont les entrées des carrières. Sur la dr., on aperçoit le fort de Montrouge, au delà de la route d'Orléans. Puis on entre dans une tranchée assez profonde avant de s'arrêter à la station d'Arcueil.

les enfants sont transportés gratuitement. Au-dessus de 6 ans, ils payent place entière.

Billets d'aller et retour.

Semaine.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Arcueil-Cachan.......	» 80	» 60	» 50
Bourg-la-Reine.......	1 10	» 90	» 80
Fontenay, Sceaux....	1 30	1 »	» 85

Les billets d'aller et retour sont délivrés, dans la semaine, à toutes les stations pour Paris, et à la gare de Paris pour les deux sections de la ligne.

Abonnements.

	TROIS MOIS D'ÉTÉ[1].		SIX MOIS D'ÉTÉ.	
	1re c.	2e c.	1re c.	2e c.
	fr. c.	fr. c.	fr.	fr.
Arcueil..........	82 50	60 »	110	80
Bourg-la-Reine...	112 50	90 »	150	120
Fontenay, Sceaux.	135 »	105 »	180	140

	SIX MOIS D'HIVER.		UN AN.	
	fr.	fr.	fr.	fr.
Arcueil...........	75	55	150	110
Bourg-la-Reine.....	100	80	200	160
Fontenay, Sceaux...	120	90	240	180

Les abonnements commencent le 1er et 15 de chaque mois.

1. Du 1er mai au 1er novembre.

2e STATION. — ARCUEIL.

2 kil. 1/2 de Sceaux-Ceinture, 7 kil. de Notre-Dame, 2 kil. 1/2 de Bicêtre, de Montrouge et de Bagneux, 2 kil. de Gentilly, 500 mèt. de Cachan, 3 kil. de Villejuif, 5 kil. de Sceaux.

Arcueil (5024 hab.) est situé à la g. du chemin de fer, dans la vallée de la Bièvre. Il doit son nom aux arches de son aqueduc (*Arculi*).

Cet aqueduc et son église méritent une visite. L'aqueduc existait déjà du temps des Romains; du moins on peut voir encore deux des arches bâties, selon toute vraisemblance, au IVe s., pour conduire les eaux de Rungis au palais des Thermes. L'aqueduc moderne, qui traverse le vallon de la Bièvre, a été construit sur les dessins de Jacques Desbrosses, en 1613, par ordre de Marie de Médicis, pour amener les mêmes eaux dans le jardin du Luxembourg; l'architecture en est remarquable, sa corniche est ornée de modillons et surmontée d'un attique. La première pierre en a été posée par Louis XIII, encore enfant. Il fut achevé en 1624. Il a 400 mèt. de longueur environ, et 24 mèt. d'élévation dans sa plus grande hauteur. Il se compose d'une épaisse muraille soutenue de chaque côté par des contre-forts entre lesquels sont vingt-quatre arcades d'environ 6 mèt. 20 c. de largeur; huit seulement de ces arcades, inégalement espacées, sont à jour, et la rivière de Bièvre passe sous deux d'entre elles. L'attique forme intérieurement une galerie voûtée et recouverte en dalles de pierre; dans le milieu de cette galerie est le canal où les eaux coulent entre deux banquettes qui permettent de parcourir, à pied sec, toute la longueur de l'aqueduc.

L'église (mon. hist.) est un gracieux édifice du commencement du XIIIe s., composé de neuf travées avec bas côtés, sans abside. Les sept travées du XIIIe s. sont éclairées par des oculus dans les collatéraux et au-des-



Bicêtre ou l'hospice de la vieillesse.

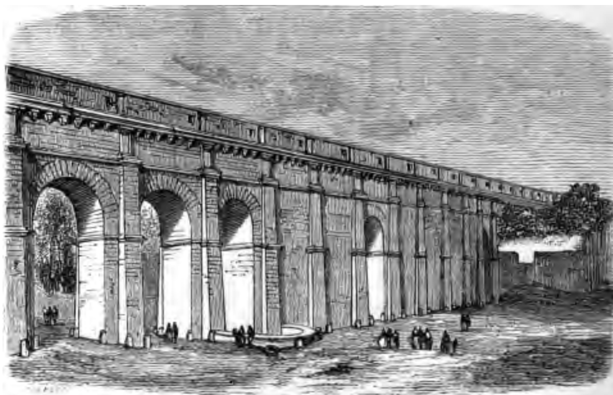
sus des arcatures du triforium. Les deux autres travées sont du XV[e] s. Près de la porte, un pèlerin a fait graver, au XVII[e] s., le diamètre de la grande cloche de Saint-Jacques de Compostelle.

Arcueil était jadis un séjour recherché à cause de son voisinage de Paris. Jodelle y posséda une maison de campagne où il reçut plus d'une fois la visite de Ronsard, et où l'on menait joyeuse vie. Laplace et Berthollet eurent aussi des maisons à Arcueil; enfin on peut y voir, au milieu du village, une maison appelée l'*Aumônerie*, qui appartint au trop fameux marquis de Sade.

La *fête patronale* d'Arcueil se célèbre le dim. qui suit la Saint-Denis.

A 5 ou 6 min. d'Arcueil se trouve le v. de **Cachan** (766 hab.).

D'Arcueil à Bourg-la-Reine, le chemin de fer reste presque constamment encaissé dans une tranchée profonde. Entre Bagneux et Cachan on passe, en décrivant une forte courbe, sous la route d'Orléans, puis les talus de la tranchée s'abaissent, et, au delà de la route de Bourg-la-Reine à Fontenay, on découvre sur la dr. un charmant paysage.



Aqueduc d'Arcueil.

3[e] STATION. — BOURG-LA-REINE.

2 kil. d'Arcueil, 8 kil. de la gare de Paris, 8 kil. de Paris, 1 kil. 1/2 de l'Hay, 2 kil. de Fontenay-aux-Roses et de Bagneux, 1 kil. 1/2 de Sceaux, 2 kil. de la Croix-de-Berny, 3 kil. d'Antony.

Omnibus, à Paris, rue Dauphine, 33 (prix : 60 c. en semaine et 75 c. le dim.).

On ne connaît pas bien l'origine de ce nom de **Bourg-la-Reine**, qui remonte au XII[e] s. Selon l'opinion la plus vraisemblable, après tout, ce village, qui portait d'abord le nom de Briquet ou de Vert-Pré, fut habité par la suite d'une reine de France, qui passait elle-même le temps de son veuvage à *l'Hay*, petit village dont on aperçoit le clocher au sommet d'un coteau, au delà de la route d'Orléans. Au XIV[e] s., Édouard III, s'avançant jusqu'aux portes de Paris (1359), s'établit à Bourg-la-Reine, d'où la disette le força bientôt de se replier sur Montlhéry. Dans les deux siècles suivants, Bourg-la-Reine eut encore

beaucoup à souffrir des guerres civiles et des guerres de religion.

C'est à Bourg-la-Reine qu'eut lieu, au mois de mars 1722, l'entrevue de Louis XV, âgé alors de douze ans, avec l'infante d'Espagne, plus jeune encore, qui devait partager son trône, et qui fut renvoyée trois ans plus tard à ses parents. Condorcet, proscrit par la Convention, s'y empoisonna en 1793; mais on chercherait en vain une modeste pierre qui indique la place où repose le célèbre auteur des *Progrès de l'esprit humain*.



Vue prise de l'aqueduc d'Arcueil.

Le *presbytère*, par une bizarrerie dont les exemples ne sont pas rares pendant les révolutions, a appartenu à Dupuis, l'auteur de l'*Origine de tous les cultes*. On voit encore la maison où eut lieu l'entrevue de Louis XV et de l'infante d'Espagne, bâtie, dit-on, pour la maîtresse d'Henri IV; la décoration de la chambre royale a même été respectée.

C'est à Bourg-la-Reine que le chemin de fer se bifurque. L'embranchement de Sceaux, que nous allons suivre, se dirige en ligne [dr., en inclinant à

l'O., sur la station de Fontenay-aux-Roses, dans un charmant petit vallon remarquablement fertilisé par la petite culture, entre les coteaux de Bagneux et de Fontenay à dr., et celui de Sceaux à g. L'autre embranchement, celui de Limours, que nous décrirons dans la section suivante, s'enfonce dans un tunnel presque au sortir de la station.

4e STATION. — FONTENAY-AUX-ROSES.

1 kil. de Bourg-la-Reine, 9 kil. de la gare de Paris. Le village est à 1 kil. de sa station, 2 kil. de Sceaux, 9 kil. 1/2 de Paris, 1 kil. de Bagneux, 1 kil. 1/2 de Châtillon, 2 kil. de Bourg-la-Reine, 2 kil. 1/2 de Clamart et du Plessis-Picquet, 3 kil. de Chatenay.

La station de Fontenay-aux-Roses dessert plutôt Sceaux que Fontenay, car elle en est plus rapprochée. Pour aller à Sceaux on tourne à g.; pour se rendre à Fontenay on prend à dr., au sortir de la station.

N. B. Les promeneurs qui veulent aller à Fontenay-aux-Roses se servent rarement du chemin de fer. Ils préfèrent avec raison les omnibus (*V.* section XXIV, pour les indications nécessaires) de Paris à Fontenay-aux-Roses par Châtillon.

Fontenay-aux-Roses (2386 hab.) remonte au XIe s.; il se nommait jadis Fontenay-lez-Bagneux; il quitta ce nom d'assez bonne heure pour prendre celui de Fontenay-aux-Roses, justifié jadis par le commerce qu'il faisait de cette belle fleur. Encore aujourd'hui ses habitants vendent, au printemps, une grande quantité de roses et de fraises.

En 1675, Colbert, qui possédait déjà la terre de Sceaux, acheta la seigneurie de Fontenay; un peu plus tard, elle passa, comme Sceaux et Châtillon, au duc du Maine. Si Fontenay n'a pas vu naître Chaulieu (on l'a dit souvent par erreur [1]), il a du moins possédé le jovial Scarron, dont la maison, située tout à l'extrémité du village, sur la route de Sceaux, a appartenu à M. Ledru-Rollin. J. Delort visita cette maison en 1821. « On me conduisit d'abord, dit-il, dans la chambre à coucher du poëte original. La première chose qui me frappe, c'est son portrait gravé en médaille, sur laquelle on lit :

J'ai vaincu la douleur par les ris et les jeux.

A côté, je reconnais la figure de Mignard peinte par lui-même et dont il fit présent à Mme de Maintenon, veuve alors de Scarron.... De la chambre à coucher, je passe dans un corridor où je trouve deux cartes géographiques faites par Scarron, et dont on aurait peine à s'imaginer l'originalité et le temps qu'il a fallu pour les dresser [1]. »

L'agréable situation de Fontenay, sur le sommet et sur le penchant d'un coteau entouré de riants paysages, en a fait depuis longtemps le rendez-vous des promeneurs qui craignent d'entreprendre des excursions lointaines; les maisons de campagne y sont nombreuses, la plupart fort jolies; deux ou trois ont des jardins et des parcs magnifiques.

L'institution Sainte-Barbe possède à Fontenay-aux-Roses une fort belle succursale, contenant plus de 300 enfants de six à onze ans.

La *fête patronale* de Fontenay-aux-Roses se célèbre le premier dimanche après le 16 juillet.

Les environs de Fontenay-aux-Roses sont sillonnés de chemins ou de sentiers. Nous les indiquerons plus loin.

De la station de Fontenay à l'embarcadère de Sceaux, la distance n'est, en ligne directe, que de 750 mèt. environ. La différence de niveau est de 22 mèt. La station de Fontenay-aux-Roses se trouve, en effet, à 74m,8 au-

1. Chaulieu est né, non pas à Fontenay-aux-Roses, mais au château de Fontenay, dans le Vexin normand.

1. *Mes voyages aux environs de Paris.*

dessus du niveau de la mer, et la gare de Sceaux à 96m,1 ; la gare de Paris n'est qu'à 64m,4. Pour gravir cette côte rapide en ligne droite, il eût fallu établir un plan incliné d'environ 3 cent. par mèt. Les constructeurs ne l'ont pas voulu. La loi de concession leur imposait, d'ailleurs, l'obligation de faire cette ascension au moyen de lacets et de courbes à faibles rayons. On s'élève donc, en décrivant des zigzags, de la station de Fontenay-aux-Roses à la gare de Sceaux, où la voie forme une raquette comme à la gare de Paris. Avant de s'arrêter devant la marquise, sous laquelle les voyageurs attendent le signal du départ, on remarque, sur la dr., les derniers débris de l'ancien parc de Sceaux.

SCEAUX.

2 kil. de la station de Fontenay, 11 kil. de la gare de Paris, 11 kil. de Paris, 2 kil. de Fontenay, 1 kil. 1/2 de Bourg-la-Reine, 3 kil. du Plessis-Picquet, 2 kil. 1/2 de Bagneux, 2 kil. de Chatenay, 4 kil. 1/2 d'Antony, 5 kil. de Verrières, de 7 à 8 kil. de Verrières et d'Igny par le bois de Verrières.

VOITURES DE CORRESP. pour Aulnay et Chatenay (30 c.).

OMNIBUS. — On peut aller de Paris à Sceaux par les voitures qui partent du passage Dauphine, 16. — Bureau, à Sceaux, près de l'église. — *Départs de Paris* à toutes les heures, depuis 9 h. du matin jusqu'à 9 h. du soir; *départs de Sceaux*, de 7 h. du matin à 7 h. du soir. *Départs supplémentaires*, les dim. et fêtes après 9 h. *Dernier départ*, pendant la belle saison, les dim. et jeudis, à minuit, après la fermeture des théâtres.

Prix unique, pour toutes les stations, 50 c. en semaine, 75 c. le dim. Par les départs supplémentaires, on paye 1 fr. et par le départ de minuit, 1 fr. 20 c.

RESTAURATEURS. — En sortant de la gare, on trouvera, dans la grande rue de Sceaux, qui s'ouvre à dr., au delà de la mairie et de l'entrée du parc, plusieurs pâtissiers et restaurateurs.

Sceaux (2578 hab.), ch.-l. d'arrond. de la Seine, est fort agréablement situé sur une colline, dont le point culminant atteint 102 mèt. d'altit., entre Bourg-la-Reine à l'E., Fontenay-aux-Roses au N., Chatenay au S., Aulnay et le Plessis-Picquet à l'O. Sa position est si agréable et si salubre, ses environs offrent de tous côtés de si délicieuses promenades, qu'un nombre considérable de Parisiens et d'étrangers viennent s'établir, pendant la belle saison, dans les jolies villas qui l'entourent.

L'origine de la petite ville de Sceaux ne paraît pas remonter au delà du XIIe s. Les premiers titres qui en font mention la nomment *Cellæ* (les Petites-Maisons). Sceaux n'était alors qu'un modeste hameau dépendant du village de Chatenay. En 1214, un chevalier qui revenait de Palestine, Adam de Cellis, y apporta les reliques de saint Mammès, martyr de Cappadoce, qui donna son nom à l'église. En 1597, Louis Potier de Gesvres, qui venait d'acheter la terre de Sceaux, y bâtissait le premier château; Antoine Potier, secrétaire d'État, le faisait ériger en châtellenie (1612), et, après sa mort au siége de Montauban, en 1621, le laissait à son frère, René Potier, duc de Tresmes et pair de France. Trois ans plus tard, la châtellenie se transformait en baronnie, et, grâce à la haute position de son seigneur, Sceaux accaparait les foires et les marchés qui jusque-là s'étaient tenus à Bourg-la-Reine.

Cependant Sceaux serait probablement resté un humble village si sa bonne fortune n'eût voulu que Colbert en devint acquéreur (1670). Il s'y fit bâtir un nouveau et vaste château, dont il confia la construction à Perrault. Le Nôtre créa un immense parc de plus de six cents arpents. Le peintre Lebrun fut chargé de la décoration du château, les sculpteurs Puget et Girardon ornèrent les bosquets des chefs-d'œuvre de leur ciseau; enfin, des aqueducs amenèrent dans le parc les eaux d'Aulnay, de Vaux-Robert, de l'étang du Plessis-Picquet, et l'on multiplia les bassins, les jets d'eau, les cascades. Colbert, qui était fier des merveilles de son domaine, et qui venait y passer tous les moments dérobés à la cour, y donna des fêtes magnifiques. Deux fois il y reçut la visite de Louis XIV. Il aimait à s'entourer de gens de lettres, de savants et d'artistes, et souffrait malaisément qu'on le dérangeât, quand il était dans leur so-

ciété. On raconte qu'un jour il s'entretenait avec Racine et Boileau, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée d'un prélat qui désirait visiter le château et le maître du château. « Qu'on lui fasse tout voir, s'écria Colbert, tout.... hormis moi. »

Le marquis de Seignelay, fils de Colbert, venait rarement à Sceaux; cependant il consacra encore des sommes importantes à l'embellissement de ce domaine. En 1685, il y fut honoré, comme son père, d'une visite du roi.

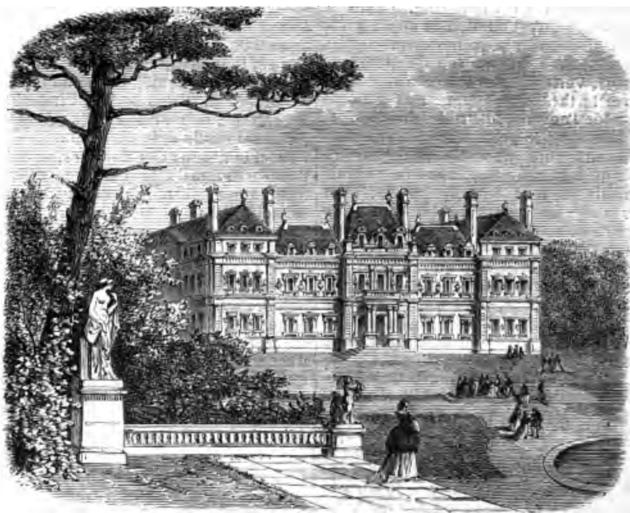
En 1700, le fils légitimé de Mme de Montespan, l'élève bien-aimé de Françoise d'Aubigné, le duc du Maine, fit l'acquisition du château. La duchesse sa femme, petite-fille du grand Condé, passionnée pour le plaisir et pour les fêtes, y eut bientôt réuni une véritable cour, galante et lettrée tout à la fois. Tandis que le duc, retiré dans une petite tourelle, s'occupait de géométrie et d'astronomie, dessinait de nouveaux bosquets, traçait le plan de nouveaux pavillons, la duchesse présidait, dans son appartement qu'elle appelait sa *Chartreuse*, de joyeuses réunions d'où son mari était exclu. « C'était, dit Saint-Simon, une femme dont l'esprit, et elle en avait infiniment, avait achevé de se gâter et de se corrompre par la lecture des romans et des pièces de théâtre, dans les passions desquelles elle s'abandonnait tellement, qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur et à les jouer publiquement elle-même. » Ce fut, en effet, la duchesse du Maine qui fit construire la salle de spectacle du château de Sceaux; le duc, qui était d'une dévotion un peu outrée, s'y serait volontiers opposé; mais elle l'avait rendu (c'est encore Saint-Simon qui parle) « petit et souple devant elle, en le traitant comme un nègre, le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole.... L'ascendant qu'elle avait sur lui était incroyable, et c'était *à coups de bâton* qu'elle le poussait en avant. »

Malésieu, à qui la duchesse avait fait présent d'une maison à Chatenay, était le grand ordonnateur des fêtes; l'abbé Genest, homme d'esprit, se montrait un des courtisans les plus assidus; Vertot, ce grand faiseur de siéges, poursuivait patiemment celui de Mlle Delaunay : mais, s'il faut en croire les assiégés, la place ne se rendit point. A Sceaux, pendant toute la saison d'été, les divertissements se succédaient sans relâche; c'était à qui inventerait une récréation nouvelle; bientôt les ours (ces grands jours d'été!) parurent trop courts à cette société avide de plaisirs, et l'on imagina de se divertir la nuit. Sceaux eut donc ses *grandes nuits* avec ballets, spectacles, concerts, feux d'artifice, joutes sur l'eau, simulacres de siéges, etc. « Leur commencement, comme de toutes choses, fut très-simple, dit Mlle Delaunay. Mme la duchesse du Maine, qui aimait à veiller, passait souvent toute la nuit à faire différentes parties de jeu. L'abbé de Vaubrun, un de ses courtisans les plus empressés à lui plaire, imagina qu'il fallait, pendant une des nuits destinées à la veille, faire paraître quelqu'un sous la forme de la Nuit enveloppee de ses crêpes, qui ferait un remercîment à la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le Jour; que la déesse aurait un suivant qui chanterait un bel air sur le même sujet.... L'idée en fut applaudie, et de là vinrent les fêtes magnifiques données la nuit par différentes personnes à Mme la duchesse du Maine.... La dernière de ces fêtes fut toute de moi, et donnée sous mon nom, quoique je n'en fisse pas les frais. C'était le Bon-Goût réfugié à Sceaux, et presidant aux diverses occupations de la princesse. D'abord il amenait les Grâces qui, en dansant, préparaient une toilette. D'autres chantaient des airs dont les paroles convenaient au sujet. Cela faisait le premier intermède. Le second, c'étaient les Jeux personnifiés qui apportaient des tables à jouer et disposaient tout ce qu'il fallait pour le jeu; le tout mêlé de danses et de chants par les meilleurs acteurs de l'Opéra. Enfin le dernier intermède, après les reprises achevées, étaient les Ris, qui venaient dresser un théâtre sur lequel était représentée une comédie en un acte : c'était la découverte que Mme la duchesse du Maine prétendait faire du carré magique, auquel elle s'appliquait depuis quelque temps avec une ardeur incroyable. La pièce était jouée par elle; chacun représentait son propre personnage. »

La duchesse du Maine créa à Sceaux le grand ordre de *la Mouche à miel*, dont la devise était : *Picola si, ma fa pur gravi le ferite* [1]. « La duchesse en était la reine. Elle portait une robe de satin vert brodée d'abeilles d'argent, un manteau de drap d'or et un diadème formé de mouches en émeraude. M. de Malésieu en était le grand maître; il était entièrement déguisé en abeille. Le héraut était vêtu d'une robe

1. Elle est petite, mais les blessures qu'elle fait sont grandes.

de satin incarnat semée d'abeilles d'argent, et coiffé d'un bonnet en forme de ruche. Les chevaliers, au nombre de trente-neuf, avaient des cottes de drap d'or semées d'abeilles d'argent et étaient décorés d'une médaille emblématique attachée avec un ruban citron. A la réception des chavaliers, on avait placé une énorme ruche au milieu d'un tapis vert semé d'abeilles d'argent. Dès que tout le monde fut placé, on enleva le haut de cette ruche, qui prit la forme d'un baldaquin. Alors apparut M. de Malésieu, comme placé sur un trône et déguisé en une monstrueuse mouche à miel, allongeant un dard de trois pieds de long. Tout étant ainsi disposé, le héraut lut les statuts de l'ordre, dont les principales conditions étaient d'être soumis aveuglément aux volontés de la reine, de respecter les mouches à miel, et même de se laisser piquer galamment par elles. Chaque récipiendaire devait jurer, par le mont Hymette, de les observer religieusement, sous peine d'être banni de l'ordre. Tout se termina par une ronde générale autour du grand maître, qui menaçait de son dard les chevaliers qui pourraient devenir



Ancien château de Sceaux.

félons. Quand un chevalier manquait, on choisissait parmi les aspirants, qui étaient toujours en grand nombre, et la nomination se faisait à la majorité des voix. » (Sinet.) Ajoutons que l'ordre de la Mouche à miel ne comptait pas seulement des chevaliers, mais aussi des chevalières.

Ce fut aussi à Sceaux que Louis XIV prit congé de son petit-fils partant pour monter sur le trône d'Espagne.

Le grand roi mort, les fêtes n'en allèrent pas moins leur train à la cour de Sceaux; seulement les intrigues politiques, les conspirations contre le Régent, remplissaient les intermèdes. On sait quel en fut le résultat : on enleva la duchesse à Paris, le duc à Sceaux, et on les conduisit, l'une à la citadelle de Dijon, l'autre à celle de Dourlans. Pendant une année que dura cette captivité, le duc eut le temps de réfléchir sur les inconvénients d'une ambition qu'il ne partageait pas; aussi fallut-il de longues et vives instances pour le ramener à Sceaux auprès de sa femme. Après la mort de son mari (1736), la duchesse renonça définitivement à la politique, et se livra plus que jamais, afin de charmer son veuvage, à sa double passion

pour les belles lettres et pour les plaisirs. Jamais sa cour n'avait été plus brillante : Voltaire, Fontenelle, Lamotte, Chaulieu, en étaient les principaux ornements.

Voltaire avait à Sceaux un appartement occupé avant lui par Saint-Aulaire [1], que la duchesse appelait son Apollon et son berger. C'est là que Voltaire composa trois de ses tragédies, *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*. La tragédie d'*Oreste* est dédiée à la duchesse du Maine, qui parait avoir eu un goût très-vif pour la simplicité du théâtre ancien, car elle avait fait traduire par Malésieu l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, et avait voulu jouer elle-même le personnage de l'Iphigénie. Quant à *Rome sauvée*, c'est aussi, à ce qu'on croit, une inspiration de la duchesse, qui voulait venger Cicéron du *Catilina* de Crébillon. En 1747, Voltaire faisait encore représenter sur le théâtre de Sceaux une comédie imitée de l'anglais, *la Prude*, dont il récitait lui-même le prologue; et le ton passablement libre de cette pièce montre assez qu'à la cour de Sceaux on pouvait tout dire et tout entendre. Enfin, c'est pour la fête de *la baronne de Sceaux* que Voltaire donnait au château d'Anet *l'Échange* ou *Quand est-ce qu'on me marie?*

La période brillante du château de Sceaux finit avec la duchesse du Maine, qui mourut en 1753. Son fils aîné, le prince de Dombes, le posséda deux années; tué en duel par le maréchal de Coigny, il le laissa à son second frère, le comte d'Eu, qui, tout en ajoutant de nouveaux embellissements à cette demeure déjà si somptueuse, y vécut vingt ans dans une sorte de retraite. Le duc de Penthièvre, cousin du comte d'Eu et beau-père de l'infortunée princesse de Lamballe, hérita du domaine, en 1775, et le conserva jusqu'à la Révolution. Il le donna alors à la duchesse d'Orléans, sa fille, qui n'en jouit pas longtemps, la Convention ayant mis sous le séquestre les biens des princes du sang. Le duc de Penthièvre venait peu à Sceaux; il y réunissait cependant quelquefois des gens de lettres. Florian, d'abord page, puis gentilhomme du duc, aimait le séjour de Sceaux, où il composa une partie de ses *Pastorales*. Les habitants le nommèrent, en 1790, commandant de la garde nationale; il y mourut en 1794.

Sceaux embrassa avec ardeur la cause de la Révolution; ses fêtes patriotiques en l'honneur de l'Agriculture, de la Vieillesse, de la Liberté, y attirèrent une foule immense de tous les environs et de Paris même, et redonnèrent un peu de vie au parc et au château, qui en étaient le théâtre. Cependant, en 1798, le domaine, qu'on avait destiné d'abord à devenir une école d'agriculture, fut mis en vente; l'acquéreur fit abattre les arbres du parc, démolir le château et les cascades, et se trouva en possession d'une ferme magnifique [1]. On peut juger de son étendue, car elle est tout entourée de murs. Heureusement, avant la vente, une commission de savants et d'artistes avait fait transporter au Luxembourg et aux Petits-Augustins l'*Hercule gaulois* de Puget, la statue de *Diane*, le groupe des *Lutteurs*, le *Silène*, l'*Antinoüs;* mais la chapelle, peinte à fresque par Lebrun, fut détruite. L'année suivante (1799), on allait abattre la partie du parc connue sous le nom de *Ménagerie;* déjà le pavillon était rasé, lorsqu'une société de propriétaires fit l'acquisition de ce petit domaine, qu'on appelle aujourd'hui le Parc. C'est là tout ce qui reste de la somptueuse demeure bâtie par Colbert et embellie à grands frais par la duchesse du Maine; mais aussi, c'est là qu'ont lieu, depuis près de soixante ans, ces bals célèbres qui, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, ont donné tant de vogue à la petite ville de Sceaux.

A vrai dire, l'origine du *bal* de Sceaux remonte à la Révolution française; on dansait alors dans la grande allée du parc et dans un rond-point près du petit château. Bientôt la mode adopta un massif de marronniers qui se trouvait au milieu de la ménagerie, et on y dressa une tente en toile, peu de temps après convertie en une magnifique rotonde ovale, dont les

1. Saint-Aulaire est connu surtout par ce charmant impromptu, en réponse à la duchesse du Maine qui lui demandait un secret :

> La divinité qui s'amuse
> A me demander mon secret,
> Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse;
> Elle serait Thétis, et le jour finirait.

1. L'acquéreur se nommait Lecomte. Sa fille a épousé M. le marquis, depuis duc, de Trévise, qui, en 1834, a fait fermer l'ancien parc jusqu'alors ouvert au public, et qui depuis a fait construire un nouveau château bien caché à tous les regards indiscrets.

arbres du parc ont fourni les matériaux. Sous la Restauration, quand les communications avec Paris n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui, une société assez élégante fréquentait le bal de Sceaux. Depuis l'établissement du chemin de fer, Sceaux s'est beaucoup démocratisé. A onze heures, les danses cessent, le feu d'artifice éclate, la cloche du chemin de fer annonce le dernier départ.

De la terrasse du parc de Sceaux, la vue s'étend au delà des coteaux de l'Hay ; on domine le vallon de Fontenay et celui de Bourg-la-Reine. De belles allées couvertes que séparent une fraîche pelouse et quelques plates-bandes assez bien entretenues, fournissent d'agréables ombrages aux promeneurs.

Un peu plus bas que la grille du parc, et vis-à-vis de l'entrée du chemin de fer, se trouve l'*église*. La chapelle de Saint-Mammès, quoique agrandie sous Louis XI, était devenue trop petite pour une population toujours croissante. Elle fut rebâtie au XVII[e] s., et on voit encore sur les médaillons de la voûte du chœur le chiffre de Colbert, qui acheva l'œuvre commencée par le duc de Tresmes. Peu remarquable à l'extérieur, l'église de Sceaux renferme un chef-d'œuvre de sculpture, un groupe en marbre de Tuby (1681), représentant le *Baptême de Jésus-Christ*, qui se trouvait autrefois dans la chapelle du duc du Maine. Un joli petit médaillon en marbre blanc, placé devant l'autel de la Vierge, représente la *Vierge couronnée par l'Enfant Jésus*.

Dans le cimetière on remarque les tombeaux de Florian et de Cailhava, l'auteur du *Tuteur dupé*.

Nous signalerons encore, à Sceaux, la *Maison des Pauvres*, rue Picpus, ancienne infirmerie du château, et la maison qu'on appelle le *Petit-Château*.

L'*industrie* manufacturière est presque nulle à Sceaux. La véritable industrie de Sceaux, comme de toute la banlieue S. de Paris, c'est la petite culture, la culture maraîchère.

DE SCEAUX AU PLESSIS-PICQUET, A ROBINSON ET A AULNAY.

A. Au Plessis-Picquet.

3 kil.

Pour aller de Sceaux au Plessis-Picquet, à Robinson et à Aulnay, il faut, au sortir de la gare du chemin de fer, tourner à dr. et remonter la grande rue de Sceaux. A 15 min. environ, on croise la route de Fontenay (à dr.) et celle de Chatenay (à g.). 5 min. plus loin, la jolie route ombragée de noyers que l'on a suivie se bifurque. Le bras de dr. mène en 15 min. au Plessis-Picquet, celui de g. conduit à Aulnay (*V*. ci-dessous).

Avant de monter au Plessis-Picquet, dont le point culminant est à 150 mèt., on laisse à dr. un petit étang situé à 104 mèt., au-dessous de la belle propriété de M. Vanlerberghe. Cet étang, auquel vient aboutir aussi la route de Fontenay-aux-Roses (*V*. ci-dessous), est alimenté par les eaux pluviales, au moyen de rigoles qui s'étendent jusqu'auprès du parc de Meudon. Il servait autrefois de réservoir pour les cascades qui jouaient à Sceaux, pendant la belle saison, le premier dimanche de chaque mois.

L'étang dépassé, on ne tarde pas à apercevoir le village, coquettement étagé sur le flanc d'un coteau et dominé par le clocher roman de sa petite église récemment restaurée. **Le Plessis** ou **le Plessis-Picquet** ne compte que 321 hab. Les maisons de campagne y sont peu nombreuses, mais princières; l'une d'entre elles a été la propriété de Colbert; Mlle Mars l'a, dit-on, habitée avec un colonel de ses amis; elle appartient aujourd'hui à M. Georges Hachette; celle qui lui fait face, de l'autre côté de la route, a pour propriétaire M. Bréton. En 1815, l'empereur Alexandre vint au Plessis rendre visite à son ancien précepteur, le colonel Laharpe..

Le Plessis-Picquet n'est qu'à 1200 mèt. de la route de Paris à Chevreuse, d'où l'on peut gagner les bois de Meudon en 15 ou 20 min. On compte 2 kil. du Plessis à Clamart, et 4 kil. du Plessis à Meudon.

B. **A Robinson et à Aulnay.**

Pendant l'été, des omnibus et des tapissières conduisent de la station de Sceaux à Robinson. Le prix d'une place est de 25 ou 30 c. A pied, 30 min. suffisent.

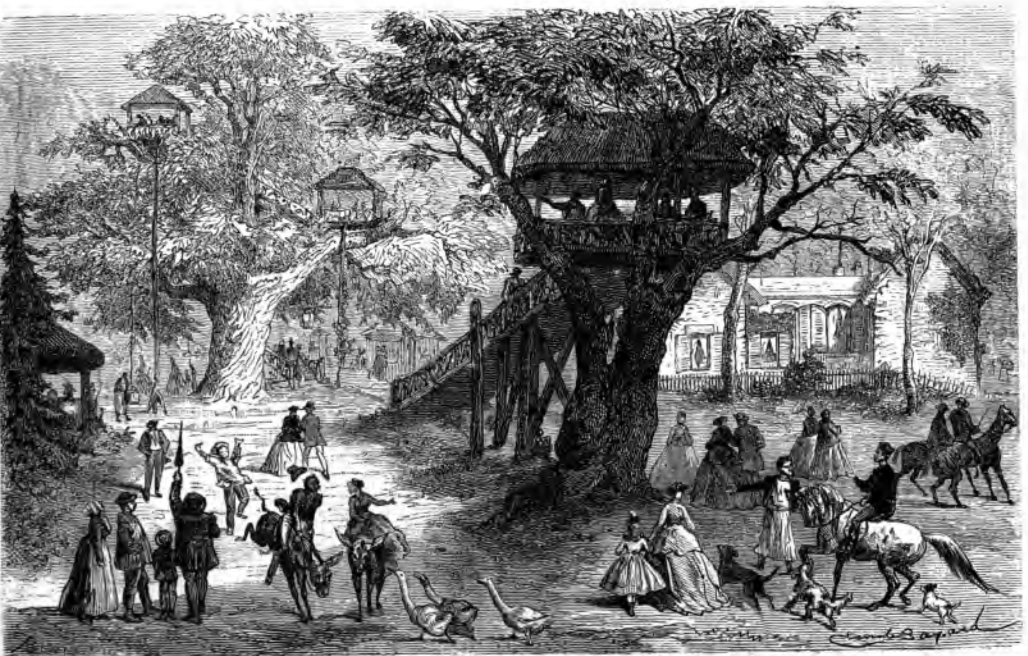
Robinson n'est qu'à 8 ou 10 min. du carrefour d'où part sur la dr. la route du Plessis-Picquet (V. ci-dessus). A 200 ou 300 mèt. au delà de ce carrefour, on laisse à dr. un chemin qui conduit également au Plessis-Picquet, et l'on tourne à g. De hideux cabarets ont déjà signalé le voisinage de Robinson, petit groupe de maisons et de baraques en planches qu'on est convenu d'appeler de ce nom. A dr. est une carrière de sable demi-rouge, qui trace un large sillon sur le flanc d'une colline, du sommet à la base, et qui s'aperçoit de fort loin; elle est dominée par une sorte de petite tourelle formant l'angle du vaste parc de M. Hachette, d'où l'on découvre un admirable panorama.

Robinson était encore, il y a une vingtaine d'années, une promenade solitaire, où l'on pouvait venir rêver agréablement à l'ombre des vieux châtaigniers. Vers la fin de 1848, un industriel acheta un des plus gros arbres et établit sur les deux maîtresses branches un plancher accessible par un escalier tournant autour du tronc. Son exemple fut suivi ; des cafés, des restaurants, etc., s'établirent sur et même dans les châtaigniers de Robinson. Ce hameau est aujourd'hui trop fréquenté les dimanches et jours de fêtes. On trouve à Robinson des cafés-chantants, des chalets, des cabarets, des carrousels, des tirs au pistolet et à la carabine, un cabinet d'histoire naturelle et même un petit temple de Robinson.

Au-dessous de Robinson, à l'entrée de la vallée aux Loups, se trouve le hameau d'**Aulnay** (120 hab.), dépendance de la commune de Chatenay. Il doit son nom aux aunes qui y étaient en très-grande quantité; mais le bois d'Aulnay, aujourd'hui, est un bois de châtaigniers.

La première maison que l'on rencontre à g., en descendant la vallée aux Loups, est celle d'Henri de Latouche; elle est facile à reconnaître au colombier revêtu de lierre qui la surmonte. Le poëte misanthrope vécut de longues années dans cette délicieuse retraite, et l'on peut remarquer que les seules fenêtres qui donnent véritablement du jour sont tournées vers la campagne. A Latouche succéda un jeune professeur dont le talent faisait concevoir les plus hautes espérances, Georges Farcy, qui fut tué à la révolution de Juillet sur la place du Carrousel.

Un peu plus loin, et du même côté, se présente une construction singulière, une maison moitié bourgeoise et moitié gothique, « décoration théâtrale, dont l'idée, plus poétique que raisonnable, signale le jeu quelque peu puéril d'une imagination remplie ordinairement de plus vastes conceptions, » Au reste, Chateaubriand fait lui-même justice de ces bizarreries : « Je fis, dit-il (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 100), quelques additions à la chaumière; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes. Mon projet était d'ajouter une tour au bout du pavillon; en attendant, je simulai des créneaux sur le mur qui me séparait du chemin : je précédais ainsi *la manie du moyen âge qui nous hébète à présent.* » Mais, si la demeure de l'auteur du *Génie du Christianisme* choquait le bon goût par ce mélange de prosaïsme bourgeois et de prétention archéologique, il n'en était pas de



Robinson.

même de son parc, un des plus beaux que l'on puisse voir. « Il y a quatre ans (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 1) qu'à mon retour de la Terre-Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvaient une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances : *spatio brevi spem longam reseces*. Les arbres que j'y ai plantés prospèrent; ils sont encore si petits, que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis autant que je l'ai pu des divers climats où j'ai erré; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions.... Ce lieu me plaît; il a remplacé pour moi les champs paternels, je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles ; c'est au grand désert d'Atala que je dois le petit désert d'Aulnay; et, pour me créer ce refuge, je n'ai pas, comme le colon américain, dépouillé l'Indien des Florides. Je suis attaché à mes arbres; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille; je les connais tous par leurs noms comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle. Ici, j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencérages*, l'*Itinéraire* et *Moïse*. » Cependant Chateaubriand se vit forcé de mettre en loterie sa chartreuse de la vallée aux Loups; trois billets seulement furent placés. Enfin, la maison et le parc furent vendus à l'enchère pour 51 000 fr. La propriété, après avoir passé dans les mains du vicomte Mathieu de Montmorency, appartient aujourd'hui à M. Sosthène de la Rochefoucauld.

De la vallée aux Loups, 15 ou 20 min. suffisent pour gagner à travers bois le *Petit Malabry*, cabaret situé sur la route de Versailles à Choisy-le-Roy, près de la belle propriété de Malabry et à l'entrée du bois de Verrières (*V.* ci-dessous Verrières, pour la description de ce bois).

DE SCEAUX A VERRIÈRES,

PAR CHATENAY.

4 kil. 1/2.

OMNIBUS, partant de la gare de Sceaux, jusqu'à Chatenay.

Deux chemins principaux, outre divers sentiers, mènent de Sceaux à Chatenay. La route que suit l'omnibus remonte la grande rue de Sceaux et se dirige à l'O. dans une allée de noyers jusqu'à un carrefour où viennent aboutir quatre routes. Le bras de dr. vient de Fontenay-aux-Roses; celui de face mène au Plessis-Picquet, à Robinson et à Aulnay; celui de g., qui tourne au S. en faisant un angle aigu avec la route de Sceaux, conduit à Chatenay. C'est une des plus agréables promenades des environs de Paris. Après avoir croisé un chemin qui relie Sceaux à Robinson, et laissé à dr., à mi-côte, un autre chemin menant à Aulnay, on vient traverser le ruisseau d'Aulnay sur le pont Aubry, et on remonte à Chatenay. A l'entrée du village, on laisse à dr. une route conduisant à Aulnay et au bois de Verrières (*V.* ci-dessous, *de Sceaux à Bièvre et à Igny*); et, à g., l'autre route venant de Sceaux, et que nous allons indiquer.

Cette route, plus courte d'un kil. environ et préférée par les piétons, quoique beaucoup moins agréable, est celle qui s'ouvre en face de la mairie de Sceaux. Laissant l'église à g., elle longe en descendant le mur de l'ancien parc de Sceaux, au

pied duquel court ou plutôt croupit un ruisseau fétide, remonte une allée de peupliers, puis se dirige brusquement au S. pour venir rejoindre, par deux bras, à l'entrée et au milieu de Chatenay, la route des voitures. — En continuant à suivre le mur du parc, on irait aboutir sur la route de Versailles à Choisy-le-Roi, à 1 kil. de la Croix-de-Berny, 700 mèt. de la halte de Berny (V. p. 619), et 1 kil. de la station d'Antony (p. 620).

CHATENAY.

2 kil. de Sceaux par la route, 1 kil. d'Aulnay, 3 kil. de Fontenay-aux-Roses, 2 kil. d'Antony, 2 kil. 1/2 de Verrières, 6 kil. environ d'Igny, de Bièvre et d'Amblainvilliers.

Chatenay (754 hab.) doit son nom aux bois de châtaigniers dont il était entouré, et dont on peut voir encore dans l'allée de Robinson d'admirables échantillons; il est situé sur le penchant d'un coteau couronné de bois, planté de vignes et d'arbres fruitiers, qui domine une campagne fertile et bien cultivée. Erminon, abbé de Saint-Germain des Prés sous Charlemagne, l'a mentionné. Les Templiers, au XIIIe s., la vendirent à un chanoine qui en fit présent au chapitre de Notre-Dame. Les habitants de Chatenay souffrirent cruellement de la dureté de ces derniers maîtres; mais la reine Blanche de Castille les tira de l'oppression.



Maison de Chateaubriand, à la vallée aux Loups.

Lorsque le duc du Maine eut fait l'acquisition de la terre de Sceaux, il acheta aussi la seigneurie de Chatenay, dont il fit don à l'académicien Malésieu, qu'il avait décoré du titre de chef de ses conseils ; il joignit à ce présent celui d'une fort jolie maison. Malésieu se trouvait ainsi à quelques pas de Sceaux, où la duchesse l'appelait à tout moment pour tracer le plan de fêtes nouvelles; aussi peut-on être bien certain que les conseils de la duchesse lui donnaient

plus d'occupation, que ceux du duc. Au reste, Malésieu reçut plus d'une fois Leurs Altesses dans sa seigneurie et leur rendit les fêtes qu'on lui donnait à Sceaux. Les habitants de Chatenay se montrent assez fiers de ces souvenirs, mais ils sont bien autrement orgueilleux, et avec raison, de l'honneur que leur fit Voltaire en venant au monde au milieu d'eux : Voltaire, selon quelques commentateurs, est né à Chatenay, le 20 février 1694.

Le seul monument de Chatenay est son *église*, dont l'intérieur renferme des colonnes datant, dit-on, du XIe s. Parmi les tableaux qui la décorent, on remarque une toile espagnole du XVIe s., *la Vierge et l'Enfant Jésus*, et sept copies de Lesueur représentant des épisodes de la vie de saint Bruno.

La charmante situation de Chatenay, enclavé entre les bois d'Aulnay et ceux de Verrières, y a fait construire un grand nombre de maisons de plaisance, toutes assez simples d'architecture, mais dont plusieurs sont entourées de jardins et de parcs magnifiques. L'industrie des habitants est nulle, et pourtant le village est fort riche : c'est qu'autour de Paris la petite culture fait de vrais prodiges.

De Chatenay, on peut aller en 15 ou 20 min. à Aulnay (*V.* ci-dessus) ; en 25 min., à la Croix-de-Berny (*V.* ci-dessous); en 1 h., à Igny et à Amblainvilliers, par le Buisson de Verrières (*V.* ci-dessous); en 1 h. 15 min. à Bièvre (*V.* ci-dessous).

De Chatenay à Verrières, on compte à peine une demi-heure de marche. On franchit la belle et large route qui va de Choisy-le-Roi à Versailles, puis on prend un chemin qui longe le coteau que] couronne le *Buisson* ou bois de Verrières (*V.* ci-dessous).

DE SCEAUX A AMBLAINVILLIERS, A IGNY ET A BIÈVRE,

PAR LE BUISSON DE VERRIÈRES.

1 h. 20 min. et 1 h. 30 min. à pied.

Divers chemins conduisent de Sceaux au Buisson de Verrières. Nous n'indiquerons ici que les deux principaux : l'un, le plus long et le plus agréable, passe par Robinson et par Aulnay (*V.* ci-dessus), croise, à *Malabry*, la grande route de Versailles à Choisy-le-Roi, près de l'endroit où, en 1815, le général Excelmans attaqua et défit deux bataillons prussiens (*V.* Rocquencourt, p. 190), et gagne en ligne directe le carrefour de l'Obélisque. L'autre prend, au contraire, la direction de Chatenay, longe les jardins des maisons de campagne de ce village, croise près du parc de la propriété de Mme de Boignes la route de Versailles à Choisy-le-Roi, et monte dans le bois en laissant à g. une carrière de sable. Au sommet de la côte, on voit à dr. une petite allée qui s'enfonce dans le bois en ligne droite. Il faut suivre cette allée, puis prendre le premier sentier que l'on trouve à gauche, et qui, après avoir croisé une belle et large avenue, conduit à la *Mare à Chalot*. De cette mare part au N. O. une allée qui mène en 5 min. à l'Obélisque. On la suit si l'on veut se rendre à Bièvre. Pour gagner Amblainvilliers et Igny, il faut prendre l'allée du S. O., la suivre jusqu'au second carrefour rond et prendre alors la seconde allée qui s'ouvre à g. Cette allée descend par une pente très-roide dans la vallée de la Bièvre, entre Amblainvilliers et Igny, au *pont dit Monseigneur*. Le premier sentier bien frayé que l'on y trouve à dr. descend directement à Igny; on le nomme le *Faux-fuyant d'amour*.

SECTION XXIII.

CHEMIN DE FER DE LIMOURS[1].

De Paris à Bourg-la-Reine (3e station) le chemin de fer de Limours a été décrit, p. 603 et suivantes.

En quittant Bourg-la-Reine, après avoir laissé à dr. l'embranchement de Sceaux, on traverse un petit tunnel au delà duquel on laisse à g., dans une profonde tranchée, l'ancien marché de Sceaux. On côtoie ensuite la route de Paris à Orléans, et, à la Croix-de-Berny (*halte*), on croise celle de Versailles à Choisy-le-Roi.

Berny est un hameau dépendant de la commune de Fresnes-lez-Rungis. On l'appelle la *Croix*, parce que c'est là que se croisent les routes de Paris à Orléans et de Choisy-le-Roi à Versailles. Les abbés de Saint-Germain des Prés y avaient une maison de plaisance, autour de laquelle vinrent se grouper les habitations dont se compose aujourd'hui le hameau. Ce château de Berny, dont on vantait la magnificence et les beaux jardins, et où Louis XIV fit loger, en 1676, les ambassadeurs du roi de Siam, fut détruit par la Révolution. Dès lors Berny ne fut plus, pendant une quarantaine d'années, qu'un gîte à moutons et une station pour les rouliers qui allaient de Paris à Orléans. Mais, en 1834, il acquit tout à coup une certaine célébrité : les champs qui le séparent du petit village de Lai (ou l'Hay), dont on aperçoit le clocher, vis-à-vis de Bourg-la-Reine, venaient d'être le théâtre du premier *steeple-chase* parisien. Pendant près de vingt années, Berny vit ses prairies envahies, les jours de course au clocher, par le beau monde du sport et du turf; aujourd'hui sa vogue est passée. La Marche, près de Ville-d'Avray (*V.* p. 132), a supplanté la Croix-de-Berny.

Fresnes-lez-Rungis (451 hab.; corresp. avec la halte de Berny) est situé à 2 kil. 1/2 de la Croix-de-Berny, 4 kil. de Sceaux, 6 kil. 1/2 de Villejuif, 12 kil. 1/2 de Paris, sur

1. Pour l'Embarcadère et les omnibus, *V.* les pages 602, 603 et 604. Des billets d'aller et retour et des abonnements sont aussi délivrés sur cette ligne.

8 *départs* par jour pour Orsay, 4 *départs* pour Limours. *Trajet* en 1 h. 44 min.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

kil.	La semaine.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Arcueil-Cachan....	» 55	» 40	» 30
8	Bourg-la-Reine....	» 75	» 55	» 45
11	Antony.........	1 »	» 65	» 55
14	Massy...........	1 30	1 »	» 75
17	Palaiseau.........	1 65	1 10	» 85
22	Orsay.............	2 20	1 50	1 20
26	Gif..............	2 90	2 20	1 60
31	Saint-Remi.......	3 45	2 60	1 90
36	Les Troux........	4 05	3 »	2 20
40	Limours..........	4 50	3 35	2 45

kil.	Dimanches et fêtes.	1re cl. fr. c.	2e cl. fr. c.	3e cl. fr. c.
6	Arcueil-Cachan....	» 65	» 50	» 35
8	Bourg la-Reine....	» 80	» 65	» 50
11	Antony...........	1 10	» 85	» 65
14	Massy............	1 35	1 10	» 85
17	Palaiseau........	1 85	1 35	1 10
22	Orsay............	2 45	1 85	1 35
26	Gif..............	Mêmes prix qu'en semaine.		
31	Saint-Remi.......			
36	Les Troux........			
40	Limours..........			

Les trains s'arrêtent, s'il y a lieu, à Berny et à Lozère, soit à l'aller soit au retour, pour y prendre ou déposer des voyageurs, qui payent dans ce cas, s'ils vont à Berny, les prix fixés pour la station d'Antony, et, s'ils vont à Lozère, ceux fixés pour la station d'Orsay. Des haltes doivent être établies aussi à Bures et à Courcelles.

un coteau au pied duquel coule la Bièvre. A 2 kil. plus loin, dans la même direction, est le village de **Rungis** (263 hab.; corresp. avec Berny), où l'on peut aller visiter la source dont l'aqueduc d'Arcueil conduit une partie de l'eau à Paris.

Antony n'est qu'à 1 kil. de la Croix-de-Berny.

4e STATION. — ANTONY.

2 kil. de Bourg-la-Reine, 11 kil. de la gare de Paris, 13 kil. de Notre-Dame, 4 kil. 1/2 de Sceaux, 2 kil. de Chatenay, 2 kil. 500 mèt. de Verrières, 2 kil. de Fresnes-lez-Rungis, 6 kil. de Longjumeau.

CORRESP. pour Wissous (4 kil.; 30 c.).

Antony (1650 hab.) est situé sur la rive g. de la Bièvre, et la route de Paris à Orléans forme sa principale rue. Le commerce y a surtout pour objet le bois et le plâtre; l'industrie, la fabrication de la bougie et la blanchisserie de la cire.

La première mention que l'on trouve de ce village est dans une charte de 829; dès le règne de Charles le Chauve, il appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les rois de France y avaient droit de gîte. François Ier, en 1545, établit à Antony par lettres patentes une foire annuelle qui se tient encore au jour fixé par ce monarque, le jeudi d'après la Pentecôte. Antony ne nous offre d'intéressant que son *église*, qui, comme beaucoup d'autres des environs de Paris, n'est qu'une salle rectangulaire, à trois nefs. Les deux travées du chœur sont de la fin du XIIe s., et sont flanquées, à g., d'un clocher dont les baies ont été surélevées après coup. Le reste est du XVe s.

La *fête patronale* d'Antony se célèbre le deuxième dimanche de mai.

Le v. de *Wissous* (811 hab.), au S. E. de la station d'Antony, possède une *église* dont le chœur, du style roman de transition, est surmonté d'un haut clocher du XIIe s., percé de longues fenêtres en plein cintre.

Au delà d'Antony, le chemin de fer franchit la Bièvre; puis, décrivant une forte courbe et changeant de direction, il s'éloigne de la route de Paris à Orléans pour courir au S. O., entre la route de Paris à Chartres (à g.), et la Bièvre (à dr.), dont il domine le niveau de 14 mèt. On découvre à dr. de charmants paysages sur la vallée de la Bièvre, au-dessus de laquelle se montrent les coteaux accidentés du Buisson de Verrières. On laisse sur la dr. le beau château de Migneaux et Verrières, puis, avant de s'arrêter à la station de Massy, on sort du départ. de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise.

5e STATION. — MASSY.

3 kil. d'Antony, 14 kil. de la gare de Paris, 1 kil. de Vilaines, 4 kil. d'Antony par la route de terre, 2 kil. 1/2 de l'entrée de Palaiseau, 2 kil. de Verrières, 2 kil. 1/2 d'Amblainvilliers.

CORRESP. pour Verrières (15 c.) et pour Morangis (6 kil.; 35 c.), par Chilly (4 kil. 1/2).

Massy compte 1174 hab. En 1160, un seigneur de Massy fut accusé de haute trahison et vit ses biens confisqués; sous Charles VII, un autre seigneur se joignit aux Anglais contre son souverain légitime, et porta témoignage contre la Pucelle d'Orléans. Il ne reste que d'insignifiants débris du château qui a appartenu aux seigneurs de Chilly-Mazarin; l'*église*, en reconstruction, offre un clocher de la fin du XIIIe s.

A la dr. de la station de Massy, au delà du hameau insignifiant de *Vilaines*, on aperçoit les murs du parc de Vilgenis (V. p. 622). On passe ensuite sous la route de Versailles à Fontainebleau, près de laquelle s'élèvent les premières maisons de Palaiseau.

Une route de 2 kil., suivie par les voitures de correspondance, conduit de Massy à Verrières en laissant à g. le château de Migneaux.

VERRIÈRES.

5 kil. de Sceaux, 2 kil. 1/2 de Chatenay, 2 kil. d'Antony, 1 kil. 1/2 d'Amblainvilliers, 3 kil. d'Igny, 4 kil. 1/2 de Bièvre, 2 kil. de l'Obélisque du bois de Verrières.

Sous le règne de Charlemagne, il est fait mention de **Verrières** (*Verdrariæ*) dans un titre de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les moines de cette abbaye vendirent l'affranchissement à leurs serfs au XIIIe s., mais à des conditions tellement onéreuses que cette liberté chèrement achetée ruina le village. *L'église*, à trois nefs, est précédée d'un joli portail du XIIIe s. dont le tympan est occupé par un gracieux quatre-feuilles encadrant une croix. Ce portail, restauré, est surmonté d'une petite rose du XVe s. Le clocher qui flanque le chœur est roman. Le reste de l'église, qui avait été fort mutilé, a été remanié dans le style du XIIIe s.

Une belle avenue de peupliers, longue de près d'un kilomètre, précède le château du duc de Cambacérès, le *château de Migneaux*, l'ancien manoir du seigneur de Verrières.



Prise d'eau à Rungis.

Le **bois** ou **Buisson de Verrières** couvre en partie le plateau et les pentes d'une colline accidentée, dont la Bièvre baigne la base à l'O. et au S. Ce bois, percé de belles allées et de nombreux sentiers, est l'une des promenades les plus agréables des environs de Paris. De la route qui en fait le tour et qu'on nomme le *cordon*, on découvre à l'O. et au S. de charmants points de vue sur la vallée de la Bièvre. C'est principalement au-dessus de Verrières, d'Amblainvilliers, d'Igny et de Bièvre, qu'il faut se placer pour jouir des plus beaux paysages. Du reste, il est difficile de s'égarer dans le buisson de Verrières. 45 min. suffisent pour le traverser dans sa plus grande longueur, du Petit-Bicêtre à Amblainvilliers; sa plus grande largeur, de Chatenay à Bièvre, n'est que de 3 kil. 500 mèt. Ses principales allées viennent, en outre, aboutir à un carrefour à peu près central, qu'on nomme l'*Obélisque*, et des poteaux indiquent aux promeneurs la direction qu'ils doivent suivre en quittant ce carrefour, pour aller à Malabry, au Petit-Bicêtre, à Bièvre, à Igny, à Verrières et à la mare à Chalot.

DE VERRIÈRES A BIÈVRE,

PAR AMBLAINVILLIERS ET IGNY.

4 à 5 kil.

Après avoir dépassé l'avenue du château de Migneaux, et laissé sur la dr. une belle maison de campagne, on ne tarde pas à apercevoir, presque en face de soi, au delà du *Moulin de Grais*, le **château de Vilgenis**, acquis, après le coup d'État de 1852, par le frère de Napoléon, Jérôme, ancien roi de Westphalie, qui y fit d'importants embellissements et qui y mourut le 24 juin 1860. Il appartient aujourd'hui à M. Alphonse Giroux. Avant d'atteindre le village d'*Amblainvilliers*, on laisse sur la dr. un chemin qui conduit à Bièvre et à Igny, en longeant la base du buisson de Verrières. La route de voitures traverse le village, qui dépend de Verrières, et où l'on remarque deux belles maisons de campagne. Au milieu de la côte, la route se bifurque. Le bras qui continue à descendre va rejoindre, à peu de distance, la route de Palaiseau à Bièvre; l'autre va longer à mi-côte la base de la colline que couvre le Buisson, pour passer devant le château d'Igny et le Petit-Vaupereux (*V.* ci-dessous).

6e STATION. — PALAISEAU.

3 kil. de la station de Massy, 17 kil. de la gare de Paris, 4 kil. d'Igny, 6 kil. de Bièvre, 3 kil. d'Amblainvilliers, 3 kil. 1/2 de Verrières, 4 kil. de Longjumeau, 2 kil. 1/4 de Massy, 5 kil. d'Orsay.

CORRESP. pour Bièvre (6 kil.), par Igny (4 kil., 30 c.); et pour Longjumeau (4 kil.), par Champlan (2 kil., 25 c. en semaine, 10 c. le dimanche).

Palaiseau (2029 hab.) est un ch.-l. de cant. de l'arr. de Versailles. Il se trouve agréablement situé sur la rive g. de l'Yvette, au pied d'un coteau boisé qui le domine de près de 100 mèt. On ne le voit pas de la station, bâtie au milieu d'une profonde tranchée.

On ne peut guère prononcer le nom de Palaiseau sans songer à la *Pie voleuse;* c'est en effet à Palaiseau que l'innocente Ninette faillit être victime des noirceurs d'une pie et de l'iniquité d'un *magistrat sexagénaire.* Mais à côté de ces événements tragicomiques, qui ont au moins le mérite de rappeler l'un des chefs-d'œuvre de l'art musical moderne, de véritables souvenirs historiques doivent aussi trouver leur place. Palaiseau existait dès les premiers temps de la monarchie française, si même son origine n'est pas plus ancienne encore. On voit en effet saint Rigomer et sainte Ténestine venir exprès du Maine pour présenter leurs hommages à Childebert Ier, fils de Clovis, dans son château de Palaiseau. Cent ans plus tard, saint Vandrille y vient aussi rendre visite à Clotaire III. Pépin donna cette terre aux moines de Saint-Germain des Prés, qui la vendirent en 950. Elle passa successivement alors en diverses mains, jusqu'au moment où elle fut érigée en marquisat, vers le milieu du XVIIe s., en faveur d'Antoine de Harleville, qui fut gouverneur de Calais.

L'*église* de Palaiseau, bâtie sur la pente d'un coteau et dédiée à saint Martin, est presque entièrement de la fin du XVe s.; la tour offre encore quelques modillons romans, et la porte principale, encadrée par une belle archivolte en plein cintre reposant sur de belles colonnettes, date du XIIe s. Sous le maître autel se trouve une crypte pratiquée à la faveur de la pente du coteau et assez éclairée pour servir de sacristie. On voit à toutes les arcades de la nef les armes des Harleville.

Palaiseau est le centre d'un commerce considérable de fourrages. C'est un de ces bourgs immenses dont l'unique rue n'a pas de fin, et qui font le désespoir du piéton. Il était autrefois plein d'animation et de bruit, grâce aux relations continuelles établies en-

tre Paris et Chartres; aujourd'hui, ce n'est que solitude et silence. Ses grands hôtels (et ils sont fort nombreux) ne reprennent un peu de vie que les jours de foire et de marché.

Mme George Sand possède à Palaiseau une petite villa qu'elle a habitée pendant plusieurs années.

Il faut monter jusqu'à la ferme des *Granges*, sur les hauteurs qui dominent Palaiseau, pour jouir d'un beau panorama. La vue est encore plus étendue et plus belle du sommet de la *butte de Chaumont*, mamelon isolé qui s'élève à 2 kil. au S. E., à g. de la route de Palaiseau à Longjumeau; son point culminant atteint 136 mèt.; à sa base, du côté de Longjumeau, est le v. de *Champlan* (556 hab). En face de Champlan, au pied des collines, se trouvent Villebon et Saulx-les-Chartreux, situés à 3 et 4 kilomètres de Palaiseau. *Villebon* a 688 hab. Son église a été consacrée en 1658. Son *château*, construit sous Louis XIII, appartient à M. le baron de Nivière, dont le haras a joui d'une réputation méritée. *Saulx-les-Chartreux* (2 kil. de Longjumeau) a 1058 hab. Le château de Mont-Huchet le domine au S. Les coteaux qui dominent Villebon et Saulx-les-Chartreux, et d'où l'on découvre de belles vues, ont fourni à l'exploitation un très-grand nombre de pavés.

Longjumeau est décrit ci-dessus, p. 573.

Excursion dans la vallée de la Bièvre.

DE PALAISEAU A VERSAILLES,

PAR IGNY, BIÈVRE, JOUY-EN-JOSAS ET BUC.

15 kil. par la route de voitures. Cette promenade, l'une des plus agréables des environs de Paris, doit être faite à pied, moitié par la route, moitié par des chemins vicinaux que nous allons indiquer. — Elle demande de 3 à 4 h.

Après avoir, à 1200 mèt. environ de l'entrée de Palaiseau, dépassé le faîte peu élevé qui sépare la vallée de l'Yvette de celle de la Bièvre, on découvre de charmants points de vue, à dr., sur le bois de Verrières, à g., sur le vallon au fond duquel se cache le village de *Vauhallan* (315 hab.; église ancienne restaurée par M. de Stadler; crypte, vitraux et tableaux curieux), en face de soi, sur la vallée de la Bièvre. A g. s'étendent les *bois du Pileux;* à dr. s'ouvre une des principales avenues du château de Vilgenis. On descend dans la vallée de la Bièvre à travers un délicieux verger, et bientôt on atteint le village d'Igny, à l'entrée duquel on remarque, sur la g., une charmante maison de campagne qui a été, dit-on, un ancien rendez-vous de chasse d'un prince de Condé.

IGNY.

3 kil. 1/2 de l'entrée de Palaiseau, 1 kil. 3/4 de Bièvre et de Vauhallan, 1 kil. d'Amblainvilliers, 3 kil. de Verrières, de 7 à 8 kil. de Sceaux.

Igny, v. de 670 hab. (cant. de Palaiseau), situé sur la Bièvre entre deux coteaux couverts de bois, n'aurait par lui-même rien d'intéressant, si M. Félix Tourneux, ingénieur, n'y avait pas fait construire en 1852 un magnifique château, qui sera désormais une des curiosités de la vallée de la Bièvre. Ce château, bâti dans le style de la Renaissance et orné de remarquables sculptures, attire de loin les regards, car il s'élève à mi-côte sur la rive g. de la Bièvre, près de la route directe de Verrières à Bièvre. Il s'appelle *Marienthal*. On en vante beaucoup le jardin d'hiver.

L'*église* d'Igny remonte au XIIIe et au XVe s.; mais des mutilations lui ont fait perdre en partie son caractère.

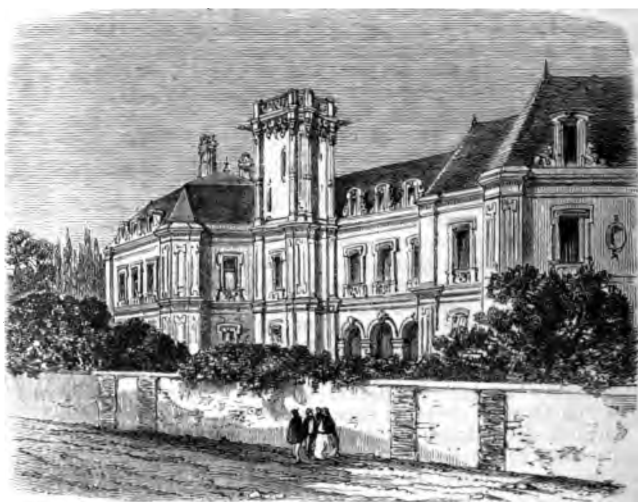
M. l'abbé Mullois a fondé à Igny, en 1855, un orphelinat agricole.

Les environs d'Igny offrent de nombreux buts de promenade. On peut monter en 30 min. jusque sur le plateau accidenté que couronne à l'E. le Buisson de Verrières (*V.* p. 621); mais on devra surtout gravir le co-

teau boisé qui domine l'église. De ce coteau, on découvre de délicieux paysages. En suivant la *rigole* creusée sur le bord du plateau, on irait, d'un côté, à Vauhallan, de l'autre, à Bièvre et à Jouy.

20 min. suffisent pour aller à pied d'Igny à Bièvre. Un sentier, plus court que la route des voitures, traverse les champs et les prairies de la vallée; du reste, la route est une allée de parc, où les points de vue varient sans cesse. Sur la dr., au delà de *Vaupereux*, et au-dessous du bois de Verrières, se montre, dans un bouquet d'arbres, une maison de campagne qui a appartenu à M. Lenormant.

La route d'Igny vient aboutir sur la route de Paris à Chevreuse. En gravissant la côte qui monte à g., on irait, par *Saclay* et par les *étangs* auxquels ce village a donné son nom, rejoindre à Gif la route de Palaiseau à Chevreuse (*V.* ci-dessous). Le sentier et le chemin qui s'ouvrent presque en face dans la direction de la vallée, mènent à Jouy-en-Josas (4 kil. environ) et méritent d'être recommandés. Pour gagner Bièvre, dont les maisons heureusement groupées autour de l'église attirent de loin les regards, il faut descendre à dr., franchir la Bièvre et gravir une côte pavée, à g. de laquelle on remarque la belle habitation de M. Try, substitut à la Cour impériale de Paris.



Château d'Igny.

BIÈVRE.

5 kil. 1/2 de l'entrée de Palaiseau, 16 kil. de Paris, 3 kil. du Petit-Bicêtre, 8 kil. de Châtillon, 6 kil. de Meudon, 9 kil. de Versailles (du château), 4 kil. de Jouy-en-Josas par la vallée, 4 kil. de Saclay.

Bièvre est desservi aussi par une voiture qui part de Paris, rue des Deux-Écus, n° 23, 1 fr. 25 c. et 1 fr. Le trajet se fait en 2 h. Cette voiture suit jusqu'à Châtillon la route décrite à la page 648, gravit la côte à laquelle ce village a donné son nom, traverse un plateau cultivé en-

tre le bois de Meudon à dr. et le Plessis-Picquet à g., croise au Petit-Bicêtre la route de Versailles à Choisy-le-Roi, et descend à Bièvre par l'étroit vallon de l'Abbaye-aux-Bois.

Bièvre (943 hab.) occupe le sommet d'un coteau, dans la belle vallée qu'arrose la rivière du même nom, et à l'entrée d'un petit vallon latéral d'où descend un petit ruisseau. Le cartulaire du prieuré de Longpont mentionne deux seigneurs de Bièvre du temps de Louis le Gros ou de Louis le Jeune. Le plus célèbre fut le marquis de Bièvre (1747-1783), l'auteur du *Séducteur*, qui se fit une si grande réputation par ses calembours recueillis en 1800 sous le titre de *Bievriana*. Son château, qui était fort beau, a été complétement démoli.

L'*église* de Bièvre (clocher ogival) ne mérite pas une visite.

En remontant le vallon latéral par lequel descend la route de Paris, on trouve à dr. une maison de campagne qui a appartenu à Frédéric Soulié.



Bièvre.

Près de cette maison de campagne s'élevait autrefois, dans le fond du vallon, l'**Abbaye du Valprofond**, plus connue sous le nom de l'*Abbaye-aux-Bois*, fondée vers le XIIe s. pour des Bénédictines. « La première abbesse dont on trouve le nom ne paraît, dit Lebeuf, qu'en 1204. Cette maison, ajoute-t-il, souffrit beaucoup durant les guerres sous Louis XI, sous l'abbesse Catherine de Torcy, qui gouverna depuis 1494 jusqu'en 1510 ; on observe que cette abbaye, composée alors de 24 religieuses fort pauvres, était quelquefois appelée *Notre-Dame des Ardans*. Jacqueline de Ballieu étant morte vers 1513, Étienne Poncher, évêque de Paris, y mit la réforme de Chezal-Benoît. La reine Anne de Bretagne, qui avait demandé cette réforme, lui fit donner alors le nom de *Val de Grâce*. » Cette abbaye fut ruinée en 1562 par les huguenots, et les religieuses se retirèrent à Saint-Jean de Beauvais, sous Louis XIII. En 1621, elles s'installèrent à Paris

au faubourg Saint-Jacques (*V.* dans *Paris illustré* le Val de Grâce), et plus tard elles vendirent leur ancien monastère, dont il ne reste plus aujourd'hui que des bâtiments de ferme.

La route de Bièvre à Versailles (9 kil. environ, en allant jusqu'au château) gravit au sortir du village la côte boisée que domine le *château de Belair*. Au tiers de cette côte, dans un petit bois d'arbres verts, s'ouvre un sentier sablonneux. Ce sentier monte en quelques min. à de charmantes grottes que M. de Plancy, ancien propriétaire du château de Belair, fit creuser dans des masses de grès au-dessous des murs de son parc, et qui ont été ensuite garnies à ses frais de bancs et de tables.

Au sommet de la côte, à l'endroit où la route fait un coude, on découvre une vue admirable sur la jolie vallée de la Bièvre, ses magnifiques prairies et ses charmants coteaux boisés. En la remontant du regard, on aperçoit à ses pieds le hameau des Roches, où l'on remarque les belles propriétés qui ont appartenu à M. Récamier et à M. Bertin de Vaux; puis Vauboyen, Jouy-en-Josas et l'aqueduc de Buc, qui se détache sur les bois du Désert. En la descendant, au contraire, on voit Bièvre, Igny, Palaiseau, et, au delà de la butte de Chaumont, on découvre parfois, quand le temps est clair, la tour de Montlhéry.

Mlle Louise Bertin possède actuellement la maison de campagne qui a appartenu à son père. C'est à elle que M. Victor Hugo a dédié cette jolie pièce de vers des *Feuilles d'automne*, intitulée Bièvre :

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes;
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes,
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là des saules pensifs, qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux;
Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses,
Qui montrent aux passants les jambes des faneuses,
Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie;
Et l'aqueduc au loin, qui semble un pont de l'air....

Parvenue sur le plateau, la route de Bièvre à Versailles contourne un petit ravin sauvage, laisse à dr. le château de Belair et la ***tour de Gizzy***, puis la route qui conduit par ***Villecoublay*** à Villebon (4 kil.; *V.* p. 112). et à Meudon (6 kil.; *V.* p. 116). Elle passe ensuite devant le château de ***Mont-Clain*** ou ***Montéclain*** et devant la *Cour Roland*, — deux grandes propriétés que sépare le ***bois de l'Homme mort*** qu'elle laisse à g., — avant de rejoindre, à la ferme de l'***Hôtel-Dieu***, la route de Choisy-le-Roi à Versailles. La ferme de l'Hôtel-Dieu est à 1 kil. de Vélizy (*V.* p. 127), 2 kil. de Viroflay (*V.* p. 126), 3 kil. de Chaville, 4 kil. du Petit-Bicêtre, 5 kil. du château de Versailles. Après l'avoir dépassée on laisse à g. : une route qui descend à Jouy, les bois des Mets, puis la route de Versailles à Jouy, et on ne tarde pas à descendre au ***Petit-Montreuil***, que l'on traverse avant d'atteindre la ville de Versailles proprement dite.

Cette route n'a rien de pittoresque. Les piétons devront lui préférer celle qui va être décrite. Entre Belair et Montéclain, on trouve à g. un chemin qui redescend dans la vallée de la Bièvre au hameau de ***Vauboyen***. De là on peut gagner Jouy par les deux rives de la Bièvre. Le chemin de la rive g. est trop souvent enfermé entre deux murs. Celui de la rive dr. offre de plus jolis points de vue; il passe près de la ***ferme de la vallée d'Enfer***, au pied de la ***butte du bois Chauveaux***, et vient aboutir à Jouy,

près de l'église (de 45 min. à 1 h. à pied, de Bièvre à Jouy par la vallée).

JOUY-EN-JOSAS.

4 kil. de Bièvre par la vallée, 4 kil. des Étangs de Saclay, 3 kil. de l'aqueduc de Buc. 4 kil. de Viroflay, 3 kil. de Vélizy, 7 kil. de Versailles (du château), par la route, 7 kil. par Buc et les bois de Satory, 4 kil. de l'Étang du Trou-Salé.

L'administration des chemins de fer de l'Ouest a établi un service de voitures entre Versailles (rue des Chantiers, rue du Plessis, place de la Mairie) et Jouy-en-Josas. Ces voitures desservent aussi les Loges. — Deux départs par jour 50 c. par place.

Jouy-en-Josas est un long village de 1384 hab. situé dans la vallée de la Bièvre, sur la rivière de ce nom, et traversé par la route de Versailles à Chevreuse. Au commencement du IXe s., cette terre appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qui



Grottes de Bièvre.

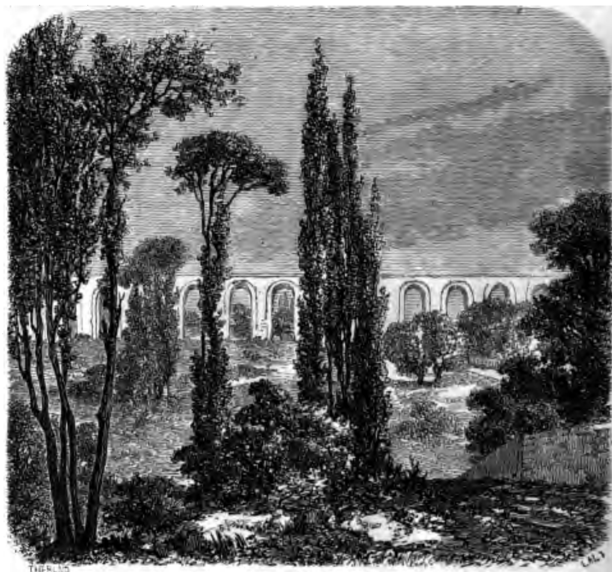
la perdit ou l'échangea pendant les siècles suivants. Parmi ses seigneurs on cite le connétable de Clisson; le marquis de Sourdis, qui la fit ériger en comté par lettres patentes du mois de décembre 1654; le duc de Chevreuse, qui la céda à un sieur Berthelot, secrétaire du roi; Roullier, qui fut ministre des affaires étrangères et de la marine. Le château actuel, de construction moderne, appartient à M. Mallet. Le parc n'a pas moins de 300 arpents. On y remarque de belles pièces d'eau et une vaste orangerie.

En 1760, Oberkampf fonda à Jouy une manufacture de toiles peintes, qui devint l'une des plus célèbres de l'Europe. Cette manufacture est depuis longtemps fermée.

L'église de Jouy-en-Josas date de 1545; mais l'arc triomphal et le clo-

cher doivent être du XIIIe s. Les renseignements qui suivent sont empruntés à l'*Almanach de Seine-et-Oise* pour 1856: « On a découvert derrière le maître autel de l'église de Jouy des sculptures très-délicates et très-bien conservées, dont l'exécution remonte au règne de François Ier. Ces sculptures ont été placées dans l'endroit le plus apparent de l'église.... La ferme du *Grand-Villetain* possédait une statue en bois de la Vierge. Cette statue, qui a plus de mille années d'existence, a été rapportée à l'église de Jouy. »

Au delà de la route qui monte par le vallon que domine la Cour Roland à la route de Versailles à Choisy-le-Roi, on aperçoit au-dessus des maisons de Jouy quelques maisons du hameau des *Mets*, situé à l'extrémité du plateau que recouvrent les bois du même



Aqueduc de Buc.

nom. On peut traverser ces bois pour gagner Viroflay (de 45 min. à 1 h.. *V.* p. 126). Le hameau situé plus loin dans la vallée de la Bièvre s'appelle le *Petit-Jouy*. A ce point (2 kil. de Jouy), la route se bifurque. Celle de g. monte, après avoir franchi la Bièvre, aux *Loges-en-Josas*, v. de 297 hab. (1 kil.); celle de dr. s'élève entre les bois des Mets à dr., et le bois des Gonards à g., pour gagner la route de Versailles à Choisy-le-Roi (2 kil.), qu'elle rejoint à 3 kil. du château. Les piétons doivent prendre le chemin qui s'ouvre en face, sur la rive g. de la Bièvre (il y en a un aussi sur la rive dr.): 10 min. leur suffisent pour atteindre l'**aqueduc de Buc**. Cet aqueduc, qui traverse toute la vallée, a, dans sa partie la plus élevée, 22 mèt. de hauteur et 488 mèt. de longueur; il a été construit en 1686 pour conduire

à Versailles les eaux des étangs de Saclay et du Trou-Salé.

De l'aqueduc de Buc on peut gagner directement (12 kil. environ) Chevreuse par l'*étang du Trou-Salé*, le village de *Toussus*, le château d'Orce, Cressely et Saint-Remi (*V.* ci-dessous *vallée de l'Yvette*).

A 5 min. de l'aqueduc, le joli village de **Buc** (548 hab., Seine-et-Oise, arr. et cant. de Versailles) s'est éparpillé sur les deux rives de la Bièvre. Mais l'église qui, du reste, n'offre aucun intérêt (statuette en pierre de la Vierge), et les principaux groupes d'habitations sont sur la rive dr. On remarque dans ses environs de nombreuses maisons de campagne.

A Buc, la route se bifurque encore; le bras de g. remonte la vallée de la Bièvre, entre le *bois de la Geneste* (rive dr.) et le *bois du Désert* (rive g.), jusqu'à la route de Versailles à Dampierre (environ 3 kil.), d'où 30 min. sont nécessaires pour gagner la porte de Satory à Versailles; l'autre bras, celui de dr., conduit en 45 min. à Versailles, et rejoint près du chemin de fer de l'Ouest la route de Palaiseau. Les piétons ne devront le suivre que jusqu'à la *porte du Cerf-Volant* (2 kil.). Ils entreront alors dans un joli petit bois, par lequel ils gagneront en moins de 20 min. la porte de Satory. (*Environs de Versailles*, p. 104).

DE PALAISEAU A ORSAY, A CHEVREUSE ET A LIMOURS.

Au sortir de la station, le chemin de fer remonte sur son versant septentrional la jolie vallée de l'Yvette. Après avoir dépassé l'église de Palaiseau qui domine la voie, à dr., on sort de la longue tranchée dans laquelle on était resté longtemps enfermé, et on découvre, à g., de charmants paysages : des prairies parsemées de bouquets d'arbres, sont encadrées dans des bordures de bois et arrosées par l'Yvette. A dr. s'élèvent des collines abruptes couvertes de broussailles, de bruyères, et sur lesquelles ont été établies depuis quelques années de nombreuses fraisières.

Quelques trains s'arrêtent à ***Lozère*** (20 kil. de Paris), ham. de 150 hab., au delà duquel on contourne et on longe à g. l'ancienne gare d'Orsay; puis, redescendant dans la vallée de l'Yvette, on franchit cette petite rivière sur un beau viaduc. On atteint alors la nouvelle gare, bâtie près de la rive dr. de l'Yvette, dans une tranchée profonde, au bas du coteau sur lequel s'étend Orsay (à g. de la voie). Un bel escalier pour les piétons, et un large chemin d'accès pour les voitures mettent la gare en communication avec le village.

7e STATION. — ORSAY.

6 kil. de Palaiseau, 23 kil. de Paris. Le village est, par les routes de terre, à 500 m. de la station, 16 kil. de Versailles par (9 kil.) Jouy-en-Josas, 10 kil. de Bièvre par Saclay, 11 kil. par (5 kil.) Palaiseau et (9 kil.) Igny, 9 kil. de Longjumeau, 11 kil. de Montlhéry, par (8 kil.) Marcoussis, 11 kil. de Limours par (5 kil.) Gometz-le-Châtel et (6 kil.) Gometz-la-Ville, 10 kil. de Chevreuse par (2 kil.) Bures, (4 kil. 1/2) Gif et (8 kil.) Saint-Remi.

HÔTEL *de l'Étoile.*

Orsay, v. de 1261 hab., est situé dans une position pittoresque, sur l'Yvette. Au delà des prairies au milieu desquelles coule la petite rivière, s'élève à dr. le versant boisé du plateau qui sépare la vallée de l'Yvette de celle de la Bièvre.

Le plus ancien souvenir historique qui se rattache à Orsay, est celui d'une bataille livrée dans les environs, du temps du roi Robert, entre le comte de Chartres, Eudes, et Burchard, comte de Corbeil, qui demeura vainqueur. En 1150, Simon d'Orsay était possesseur du château, qui, devenu plus tard un repaire de brigands, fut pris sous Charles VI. A partir de cette époque, l'histoire de ce village est assez insignifiante; on ignore même les noms des propriétaires du château; seulement, dans ces derniers temps, on trouve par-

mi eux un boucher, Mme Hulot, puis M. Arrighi de Padoue, beau-frère du général Moreau; enfin un M. Pourrat, « escompteur à Paris, et possesseur d'une grande fortune, qu'il doit en partie, ajoute naïvement Dulaure, aux grands besoins du commerce et de la librairie. »

Orsay ne possède que deux monuments : l'hôpital, dans une situation salubre, et l'*église*. L'église, dont quelques parties remontent aux XIIe et XIIIe s., et qui a été reconstruite en 1778, n'offre du reste que peu d'intérêt. Ce qui recommande Orsay à l'attention du promeneur, ce sont les charmants paysages dont il est entouré, c'est la riante vallée où il s'est développé et où il s'agrandit chaque année, ce sont les grands bois qui se prolongent au sommet des coteaux dans la direction de Rambouillet, les vastes prairies au milieu desquelles l'Yvette fait de gracieux détours entre ses bordures de peupliers et de vieux saules, le château de *Corbeville*, coquettement assis au sommet de la montagne et d'où l'on jouit d'une vue si étendue et si variée, ce sont enfin les carrières de grès rouge qui s'étalent sur le revers d'un profond ravin.

L'exploitation de ces carrières et d'autres carrières de pierres à bâtir forme la principale industrie des habitants d'Orsay.

En quittant la station d'Orsay, le chemin de fer remonte le versant du coteau, croise la jolie route de terre d'Orsay à Chevreuse, puis longe, par derrière, le parc du *château de Grand-ménil* appartenant à M. Fleury, et, 1 kil. plus loin, le village de *Bures*. On l'aperçoit à peine à travers les arbres de l'habitation dite : le *Grand Moulin*, qui formait autrefois le château de Bures et qui conserve encore des restes de tourelles et des fossés.

Bures (2 kil. d'Orsay) est un v. de 389 hab., bâti dans une riante position sur la rive dr. de l'Yvette; son *église*, d'apparence rustique, précédée d'une petite esplanade, a un aspect pittoresque. — Deux frères, Godefroy et Guillaume, seigneurs de Bures, se distinguèrent en Palestine au commencement du XIIe s., le second fut même vice-roi de Jérusalem pendant que le roi Baudouin II était retenu dans les prisons des Sarrazins. Au XVIe s., la seigneurie de Bures appartenait à la maîtresse de François Ier, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.

A dr. quelques gorges peu profondes coupent les hauteurs boisées au pied desquelles serpente l'Yvette.

A g. la vue est plus étroitement limitée par le coteau dont la voie ferrée occupe le versant; on découvre cependant de ce côté, un peu au delà de Bures, sur le sommet de la hauteur, *Gometz-le-Châtel*, v. de 354 hab. qui conserve quelques vestiges d'un château fort; au N. de Gometz, se trouve le *château de Montjay*.

8e STATION. — GIF.

3 kil. d'Orsay, 26 kil. de Paris; le village est à 2 kil. 1/2 de Bures, 1 kil. 1/2 de Saint-Aubin.

Gif, v. de 759 hab., sur le bord de l'Yvette (rive g.) à dr. de la station et du chemin de fer, renferme une *église* du XIIe s. et deux belles habitations : l'une appelée l'*Ermitage* et dont la voie ferrée contourne le parc, par derrière, est située à l'entrée du village, et appartient à Mme veuve Charles de Bonnaire; l'autre, à l'extrémité opposée de Gif, à dr. de la route de terre, est la propriété de M. Bourlon de Sarty. Le château est entouré d'un beau parc.

Le chemin de fer, qui côtoyait de très-près, à dr., la route de terre d'Orsay à Chevreuse, s'en écarte à partir de Gif et en reste séparé par l'Yvette et tout le fond de la vallée. — En sortant de la station de Gif, on aperçoit à dr., au milieu des bâtiments d'une ferme, quelques restes d'une abbaye de Bénédictins détruite à l'époque de la Révolution; parmi

ces ruines on remarque notamment la construction fort curieuse d'une fosse d'aisance. Un peu plus loin et du même côté, près de l'Yvette, quelques débris informes, connus sous le nom de ***ruines de Damiette***, indiquent l'emplacement d'un vieux manoir démoli depuis des siècles.

Au delà de Gif, de l'autre côté de l'Yvette, s'ouvre, sur le versant septentrional de la vallée, un vallon d'une certaine étendue (environ 9 kil. de longueur) remontant dans la direction du N. O. jusqu'auprès du village de *Voisins le Bretonneux*, situé entre *Guyancourt* et *Port-Royal*, sur la route de Versailles à Dampierre. En suivant ce vallon, après avoir croisé la route de Paris à Chevreuse qui vient de Saclay et qui descend dans la vallée de l'Yvette par la *Côte de la Belle-Image*, on trouve plusieurs moulins, puis (4 kil.) le beau *château d'Orce*, appartenant à M. de La Roche-Ambert, avant d'atteindre **Châteaufort**, v. de 553 hab., pittoresquement situé au sommet de la colline. Ce village, autrefois plus important qu'aujourd'hui, a été ruiné pendant les guerres de religion. Il doit son nom à une forteresse dont on voit encore deux tours fort élevées.

Du château d'Orce on peut gagner, à dr. (5 kil.), l'aqueduc de Buc, par Toussus (*V.* p. 629), ou (3 kil. 1/2) Saint-Remi (*V.* ci-dessous) par Cressely. Ces deux routes traversent des plateaux bien cultivés, mais monotones, avant de descendre, la première, dans la vallée de la Bièvre, la seconde, dans la vallée de l'Yvette.

Au delà de Châteaufort, on trouve le hameau de *Mérancis*, puis (3 kil.) *Magny-les-Hameaux*, v. de 476 hab., dont l'église renferme quelques belles pierres tombales provenant de l'abbaye de Port-Royal.

A 3 kil. environ de Gif, se montre sur la rive g. de l'Yvette, *Courcelles*, v. de 200 hab., possédant un joli château moderne. A g. la voie ferrée effleure le beau *château de Vaugien*, dont la façade se montre entre de grands massifs d'arbres. Cette habitation construite au commencement de ce siècle appartient à Mme de Thélusson. Le vaste parc qui l'entoure dépendait, en partie du moins, du château du Grand Rangonant dont les matériaux ont été utilisés pour la construction du château de Vaugien. Une portion des jardins et du parc de Vaugien auraient été, dit-on, dessinés par Le Nôtre. A dr. on découvre, au-dessus des bois, sur le versant N. de la vallée de l'Yvette, le *château de Beauplan*, de construction moderne. Derrière Beauplan, et hors de vue, se trouve le *château de Chevincourt* sur la route de Saint-Remi-lès-Chevreuse à Châteaufort par Cressely. Les jardins de Chevincourt, soigneusement entretenus, sont fort beaux. — On commence à apercevoir à dr. les ruines du château de Chevreuse, qui couronnent la hauteur dominant la ville au N.

9e STATION. — SAINT-REMI.

5 kil. de Gif, 31 kil. de Paris, 2 kil. 1/2 de Chevreuse, 5 kil. de Châteaufort, 6 kil. 1/2 de Dampierre.

CORRESP. pour Chevreuse et Dampierre.

Saint-Remi-lès-Chevreuse, v. de 410 hab., est situé à 250 à 300 m., à dr. de la station, sur l'Yvette, à son confluent avec deux ruisseaux descendant l'un de la vallée de Saint-Lambert ou de Milon, au N., et l'autre du petit vallon de Saint-Paul au S. — L'église, de construction ancienne, est ornée à l'intérieur de peintures décoratives dues à M. de Coubertin, peintre amateur de talent.

Saint-Remi formait autrefois une baronnie que les dames de la maison royale de Saint-Cyr ont possédée avec celle de Chevreuse.

En sortant de Saint-Remi, dans la direction de Gif, on rencontre à g.

un peu au delà du village le chemin de voitures qui gravit le coteau et qui, après avoir longé les jardins de Beauplan, passe devant Chevincourt, et se dirige par Cressely, Château-fort et Toussus sur Buc.

[Au N. de Saint-Remi, s'ouvre le vallon de Chapelle-Milon ou de Saint-Lambert (5 kil.), d'un aspect un peu triste, mais très-pittoresque (*V.* p. 141). — A 1500 mèt. environ, au delà de Saint-Lambert, on rejoint la route de Versailles, en face de l'entrée de Port-Royal. — A g. on aperçoit au milieu des arbres, le *château* moderne *de Vaumurier*. Ce château a remplacé un château, bâti au XVIIe s., par le duc de Luynes, fils du connétable qui, lié d'une amitié étroite avec les solitaires de Port-Royal, voulut se créer une résidence plus voisine de leur retraite que Dampierre. Du point d'embranchement, il y a environ 15 min. de marche jusqu'aux bâtiments de Port-Royal (*V.* p. 137).]

Excursion à Chevreuse, à Dampierre et dans les environs.

OMNIBUS : — pour Chevreuse; trajet, 15 min ; places, 20 c.; — pour Dampierre (par Chevreuse); trajet, 45 à 50 min.; places, 50 c.

Si l'on désire se rendre à pied, de la station de Saint-Remi à Chevreuse, on devra préférer l'itinéraire suivant, à la fois moins long et plus agréable que celui de l'omnibus.

A la sortie de la station, laissant Saint-Remi sur la droite, on tournera à g. en longeant le remblai du chemin de fer jusqu'à l'avenue magnifiquement ombragée du *château de Coubertin*. A l'extrémité de cette avenue, on prendra un chemin passant entre le château à g. et le potager clos de murs à dr.; on gagnera ainsi presque immédiatement une grande prairie que l'on traversera en diagonale par un sentier (à dr.) qui aboutit à un premier pont sur l'Yvette, qu'on ne franchira pas pour longer la rive dr. de la petite rivière. Après 5 min. de marche, on atteindra un second pont. — La ruelle qui s'ouvre dans son prolongement mène à l'entrée même de Chevreuse.

En sortant de la station, on tourne à dr. et après avoir franchi l'Yvette, on traverse Saint-Remi pour gagner la route de terre d'Orsay à Chevreuse. — On passe au bas du plateau de la Madeleine (à dr.) et bientôt on atteint une sorte de faubourg ou longue rue précédant la ville même; à g. se voit une petite *chapelle* moderne (1845) dédiée à saint Lubin.

CHEVREUSE.

2 kil. 1/2 de la station de Saint-Remi, 4 kil. de Dampierre, 12 kil. de la station de la Verrière, 18 kil. de Versailles, 19 kil. de Rambouillet, 10 kil. d'Orsay par la route de terre, 6 kil. environ de Port-Royal par la route de Versailles.

HÔTELS : — *Saint-Jacques ;* — *du Grand-Courrier.*

Chevreuse, ch.-l. de c., V. de 1869 hab., est bâtie assez irrégulièrement, sur la rive g. de l'Yvette, en partie au fond de la vallée, en partie sur les dernières pentes du coteau de la Madeleine que dominent les restes encore considérables du château de Chevreuse.

Le nom primitif de Chevreuse était *Caprosia*, sans doute parce que les bois qui l'entouraient, et dont la plus grande partie a été défrichée, abondaient en chevreuils. Les plus anciens titres qui en fassent mention sont de 975; c'était alors une petite abbaye sous le nom de Saint-Saturnin. Le premier seigneur connu est Milon de Chevreuse, qui vivait sous le roi Robert; dès ce temps-là déjà, le sire de Chevreuse était l'un des quatre seigneurs qui avaient le droit exclusif de porter sur leurs épaules le nouvel évêque de Paris, lors de son introni-

ı. Un second Milon abattit une
: des forêts voisines pour se dé-
ǝ contre Louis le Gros et Amau-
ˌ Montfort. En 1304, un An-
de Chevreuse est tué à la
le de Mons-en-Puelle. Il y portait
amme. En 1306 et 1308, Phi-
le Bel y reçut l'hospitalité ac-
agné de toute sa cour et de Ca-
ıe de Cour-
, impératri-
Constanti-
. Chevreuse
rt à souffrir
.nt les guer-
viles qui dé-
nt la France
le règne de
es VI; prise
ɜprise plu-
ı fois, pillée
endiée tour
:, elle resta
les mains
ɔurguignons
ɜs Anglais
'en 1436.
ɜs VII, ren-
ι possession
n royaume,
ı le château
Chevreuse,
François Ier
: faire don
ard à la du-
ǝ d'Étam-
Lorsqu'on
à la favo-
es libérali-
e son royal
t, la terre
ıevreuse fut
:e au car-
de Lorraine, et, le 12 mars
érigée en pairie en faveur de
e de Lorraine, fils de Henri de
, *le Balafré*. Claude de Lorrai-
tant mort sans postérité (1657),
ché de Chevreuse passa à sa
, Marie de Rohan-Montbazon,
vait épousé en premières noces
.nétable de Luynes, et qui, plus connue sous le nom de duchesse de Chevreuse, prit une si grande part aux intrigues du règne de Louis XIII et de la Fronde. Marie de Rohan laissa Chevreuse au duc de Luynes, fils de son premier mari. A la fin du XVIIe s. (1692), Louis XIV, ayant acquis une partie du domaine de Chevreuse, par suite d'échange avec le duc de Chevreuse, donna Chevreuse, qui était redevenue simple baronnie, aux dames de Saint-Louis établies à Saint-Cyr, et elles en conservèrent la propriété jusqu'à l'époque de la Révolution. Le château, qui était en ruines bien avant la Révolution et dont une portion avait été transformée en bâtiments de ferme, fut acheté en 1853 par le duc de Luynes, qui n'y fit faire aucune réparation importante.



Chevreuse.

L'église de Chevreuse, reconstruite au XIVe s. à la suite d'un ouragan qui avait renversé son beau clocher en flèche, est bâtie, comme toutes les églises des environs, en pierres de grès et en pierres meulières dont la nature ne comporte pas de travaux de sculpture décorative : aussi l'aspect de la construction est-il très-simple, pour ne pas dire nu. Le clocher, de forme carrée, à deux étages, est surmonté d'une flèche en ardoises; les étages sont indiqués par un cordon sculpté d'un travail intéressant. La

nef et les bas côtés présentent une suite d'arceaux à maçonnerie pleine, soutenant une voûte très-basse; au-dessus du chœur cette voûte en s'élevant un peu donne plus de grandeur à cette partie du vaisseau. L'intérieur de l'église est revêtu de peintures décoratives et de fresques, représentant divers épisodes religieux, dues à M. de Coubertin. Au fond du chœur, les fenêtres ont des vitraux de couleur, d'une exécution médiocre. M. L. Morize, qui a publié une notice intéressante sur Chevreuse, pense que quelques-uns des piliers de l'abside, l'escalier du clocher et quelques parties de ce clocher, pourraient être antérieurs à la reconstruction faite au XIVe s. L'église n'a pas d'entrée à l'O., les portes s'ouvrent sur les côtés N. et S.; en face de la porte méridionale, on remarque le portail du vieux *prieuré de Saint-Saturnin.* Il est formé d'une large arcade composée d'un double cordon qui rappelle le style roman par son ornementation; cette arcade est surmontée d'une petite statue du saint en grande partie dégradée. L'intérieur de la chapelle, dont il reste quelques débris, est devenu un magasin d'eau-de-vie et d'alcools. — En face du collatéral N., dans la rue de Versailles, n° 14, on voit dans une cour intérieure les restes curieux d'une construction du moyen âge. C'est une tourelle octogonale appuyée à un corps de bâtiment percé de larges fenêtres à meneaux. Cette ancienne demeure, appelée la *Maison des bannières*, communiquait, à ce qu'on prétend, avec le château, par un souterrain. Enfin nous signalerons, sur le chemin passant devant l'hôpital et rattachant la route de Versailles à celle de Dampierre, l'encadrement d'une porte, surmonté d'un écusson, qui appartenait à une vieille maison démolie depuis deux ou trois ans. Ce curieux encadrement a été transféré à sa place actuelle pour former l'entrée d'une propriété particulière. — Chevreuse, outre sa mairie qui vient d'être réparée, possède, outre un bel *hospice* et une *salle d'asile* dus à la générosité du dernier duc de Luynes, un important pensionnat de jeunes personnes, tenu par des religieuses.

L'édifice le plus intéressant de Chevreuse est son **château**, que l'on découvre de divers points de la ville. On y monte par plusieurs sentiers, tous d'une pente roide et de plus fort mal entretenus. La vue magnifique dont on jouit de l'esplanade du château dédommage sans doute de la fatigue de cette ascension, permise seulement aux piétons. Toutefois, il est fâcheux que la ville de Chevreuse n'ait pas encore eu la pensée de tracer, pour monter au château, un chemin bien entretenu et formant promenade, comme à Montfort. La vue y est fort belle. Bois, vallons, collines se groupent et se confondent dans le lointain : ici, c'est la vallée de l'Yvette que vient de parcourir le chemin de fer, et qui, vers la droite, remonte à Dampierre; plus loin, au delà de l'Yvette, la route de Rambouillet s'enfonce dans une gorge verdoyante; en face du spectateur se développent les hauteurs de Méridon couvertes de bois; à ses pieds s'étendent, pittoresquement groupées, les maisons de la petite ville que domine le clocher de l'église, enfin, immédiatement devant lui, se creuse comme un abîme de verdure rempli de buissons, de cultures, et que surplombe à pic le vieux mur qui soutient l'esplanade du château. — Les restes du château de Chevreuse occupent l'extrémité d'un plateau (168 mèt. d'altit.) appelé *plateau de Hauvillers* et plus habituellement *de la Madeleine*. Il doit ce dernier nom à un hameau qui dut lui-même le sien au voisinage de la chapelle du château (aujourd'hui complétement disparu), dédiée à sainte Marie-Madeleine.

Le château de Chevreuse, d'une physionomie encore imposante, comprend, au milieu de constructions pa-

rasites de date assez récente, deux belles tours rondes du profil le plus élégant, terminées à leur sommet par une sorte de corniche à modillons et enveloppées en partie par un lierre magnifique, un beau donjon barlong à contre-forts, du XIIe s., qui a malheureusement perdu le pavillon en flèche qui le terminait, quelques bâtiments accessoires et une partie du vieux mur d'enceinte. Au-dessous du château s'étendent des caves et des souterrains dont l'une des entrées s'ouvre dans le mur de soutènement de l'esplanade. En s'adressant au gardien qui habite le château, on obtient aisément la permission d'en visiter l'intérieur, et notamment la belle tour de l'O., où on voit de remarquables charpentes, et du haut de laquelle le regard embrasse un vaste horizon du côté de Paris.

L'industrie et le commerce de Chevreuse consistent principalement dans la culture des fleurs, des fruits et des légumes qui a pris une grande extension. Il s'y tient chaque semaine un marché pour les blés : mais après avoir été longtemps régulateur pour la contrée, il a beaucoup perdu de



Vallée de Chevreuse.

son importance. Chevreuse possède un moulin à farine largement installé et une tannerie considérable, la seule qui reste des établissements assez nombreux de ce genre qui y existaient il y a vingt-cinq à trente ans. Enfin plusieurs grandes carrières de pierre meulière sont exploitées aux environs.

Les bois qui enveloppent de tous côtés Chevreuse et les routes qui viennent y aboutir offrent, à peu de distance, de charmantes promenades. Nous indiquerons entre autres : — le *plateau de la Madeleine* et surtout le chemin pittoresque, à la limite S. du plateau, qui domine, au-dessus d'admirables blocs de rochers, la route de Versailles. Vers la moitié de ce chemin, près d'un joli groupe de pins couronnant l'escarpement, on découvre, particulièrement sur la g., un paysage d'une physionomie véritablement alpestre ; — la *route de Versailles*, par Port-Royal, jusqu'au hameau de Trottigny. On rencontre à dr. plusieurs sentiers, assez pénibles du reste, montant au plateau de la Madeleine, et on passe au pied des superbes escarpements rocheux, mêlés de plantations agrestes, que nous venons d'indiquer; — le *plateau de*

Jagny qui sépare les routes de Versailles à Chevreuse et à Dampierre. Des sentiers escarpés y mènent des deux côtés; — les ***hauteurs de Méridon:*** on prend la route de Rambouillet, et quand on a dépassé l'Yvette, au lieu de continuer à dr., on suit à g. un chemin qui ne tarde pas à entrer dans la forêt, et, après avoir suivi une large avenue plantée de superbes chênes, on atteint un plateau découvert, au milieu duquel s'élève une ferme. Tournant à dr. en suivant la lisière du bois, on arrive en quelques minutes à une prairie entourée de bois, sur laquelle se trouve une espèce de tourelle formant rendez-vous de chasse. Une arcade ou porte cintrée en ruines, d'un effet pittoresque, quelques débris de murailles enfouis dans l'herbe et les broussailles, et où se remarque une ouverture voûtée, donnant entrée dans des souterrains, sont les seuls restes du *château de **Méridon***, dont la fondation remonte au XIIIe s. Au-dessous de la porte en ruine passe un chemin creux qui occupe vraisemblablement l'emplacement d'un ancien fossé. — Cette dernière course demande environ 1 h. 20 min. de marche (aller et retour).

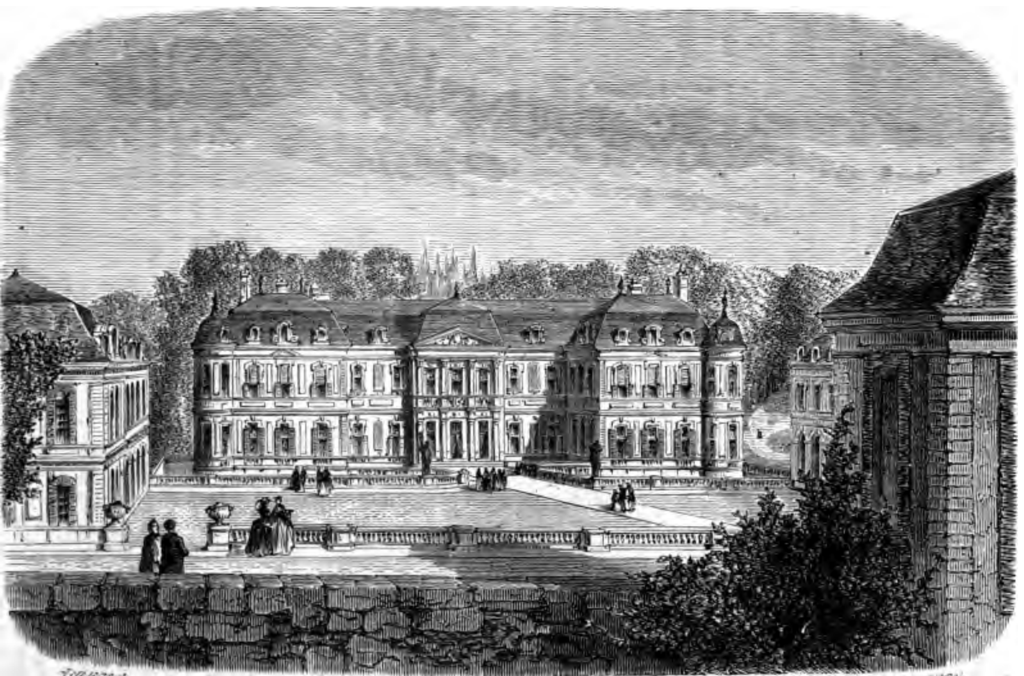
Excursion à Dampierre et aux Vaux-de-Cernay.

4 kil. 1/2 de Chevreuse à Dampierre, et environ 5 kil. de Dampierre aux Vaux-de-Cernay. — Service d'omnibus de Chevreuse à Dampierre.

La route de Chevreuse à Dampierre (route de voitures) s'ouvre dans le prolongement de la rue de Rambouillet. Après avoir traversé une plaine découverte, elle atteint et longe constamment à dr. le versant boisé du plateau de Jagny. — A g., à 15 min. de Chevreuse, on rencontre le *château de Mauvières* (XVIIIe s.), bâti sur la rive g. de l'Yvette, au fond d'un jardin-parc que l'on entrevoit à un saut-de-loup coupant le mur de clôture. Lorsqu'on a dépassé une superbe avenue menant à Mauvières, et, à dr., un joli chemin signalé par un abri rustique et qui conduit à Jagny, on atteint ***Saint-Forget*** (346 hab.), où commence le parc magnifique du château de Dampierre. Le mur de clôture qui borde tristement le chemin à g., pendant plus de 2 kil., laisse découvrir néanmoins quelques échappées de vue sur le parc, ses massifs d'arbres, ses pelouses, ses pièces d'eau, etc. On remarque au milieu des arbres une construction pittoresque, moderne, avec tourelles. — A 1 kil. environ de Saint-Forget, en face d'un saut-de-loup, on trouve à dr. un large sentier qui monte, sous bois, jusqu'au point culminant de la route de Versailles; ce détour allonge un peu le chemin; mais de cette hauteur on a sur la vallée de l'Yvette, sur celle des Vaux et sur le château de Dampierre une vue délicieuse, l'une des plus remarquables qu'offrent les environs de Chevreuse. — On redescendra ensuite la route de Versailles, qui est fort belle dans cette partie, jusqu'à Dampierre.

En continuant par le chemin du bas, après avoir dépassé une immense sablière (à dr.), on tourne à g., et, passant entre un étang et des dépendances du château, on arrive à Dampierre, en face même de la résidence vraiment princière des ducs de Luynes.

Dampierre est un joli v. de 669 hab., dans une riante position, entre l'Yvette et le ruisseau des Vaux-de-Cernay. — Le **château de Dampierre**, bâti au XVIe s. par le cardinal de Lorraine, et reconstruit, en grande partie, au XVIIe sur les dessins de Mansart, par le duc de Chevreuse, fils du connétable, s'élève entre le parc et une vaste cour d'honneur que ferme une belle grille. M. Duban l'a restauré en 1840. C'est un magnifique édifice, en briques avec chaînages en pierre, présentant en façade un corps principal de logis appuyé à deux bâtiments en retour flanqués de tou-



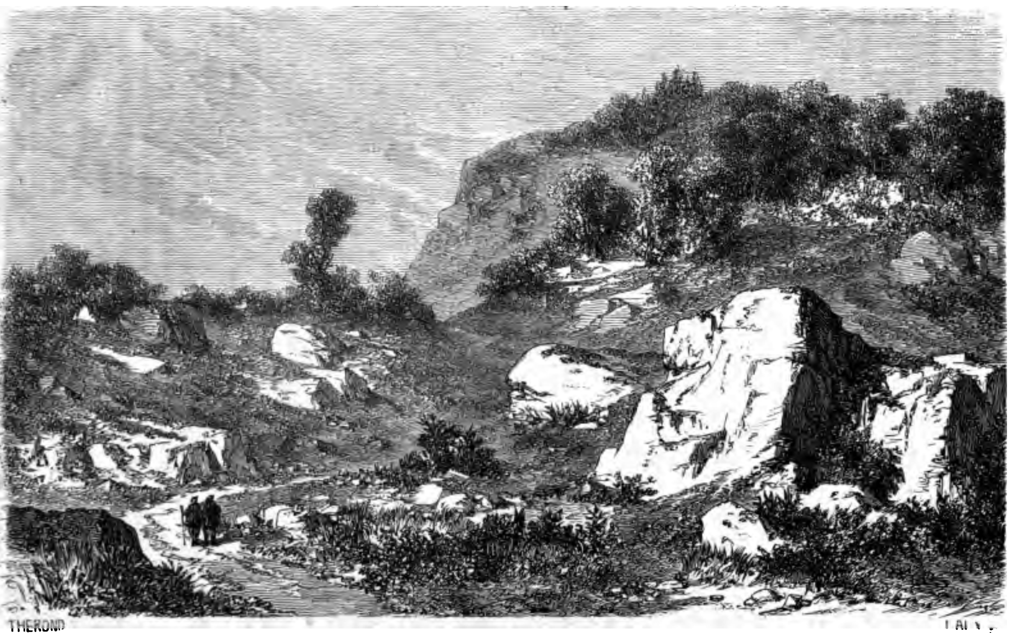
Château de Dampierre.

relles. Le corps de logis central est coupé par un élégant pavillon, à double rang de colonnes, surmonté d'un fronton; toute la construction est entourée d'un fossé rempli d'eau courante. Les appartements, richement décorés, renferment de nombreux objets d'art : tableaux et sculptures. On y remarque surtout : la galerie de tableaux, une bizarre ***statue de Minerve*** en ivoire, or et argent, par M. Simart; la ***Pénélope*** de M. Cavelier et une ***statue en argent*** de Louis XIII enfant (dans une chambre où il a couché) par M. Rude. Le parc, les jardins d'agrément, les potagers occupant une immense étendue de terrain sont admirables et entretenus avec le plus grand soin. L'avenue ombragée qui s'étend au S. depuis le château jusqu'à la porte de Senlisse est charmante; elle longe une belle pièce d'eau alimentée par le ruisseau des Vaux et entourant un îlot où se trouve un joli cabinet de travail.

N. B. — Une permission spéciale, accordée sur demande par écrit, est nécessaire pour visiter le château, qui n'est ouvert aux curieux que le vendredi de chaque semaine.

L'*église* de Dampierre, dont le clocher et le chœur sont anciens, est moderne pour le reste. L'intérieur (une nef et deux collatéraux) est revêtu de peintures et orné de vitraux de couleur. Sur le collatéral de g. se trouve la chapelle funéraire renfermant les caveaux de la maison de Luynes. Cette chapelle, décorée avec goût, est fermée par une grille en fer forgé; elle est éclairée par une fenêtre ogivale au fond et par deux petites ouvertures circulaires en rose sur les côtés. Elle renferme le ***tombeau*** et la ***statue*** de la dernière duchesse de Luynes, près de laquelle repose, depuis le mois de décembre 1867, le duc de Luynes son mari, à qui sa magnificence, son goût éclairé pour les arts et les sciences, les nombreux encouragements qu'il a accordés aux lettres et aux études archéologiques, ont valu la plus honorable renommée.

Quand on a dépassé le château et laissé à dr. l'église, à g. la maison d'école, on entre dans la vallée qu'arrose le ruisseau des Vaux-de-Cernay; à dr. on voit le village de Foucherolles dépendant de Dampierre; un peu plus loin, à g., on découvre ***Senlisse*** (481 hab.), au pied des hauteurs boisées renfermées dans le parc de Dampierre. A 20 min. de Dampierre on atteint, par une route bordée d'arbres à fruits et ressemblant à une allée de parc, le hameau de ***Garne***. 10 min. plus loin, commence un défilé magnifique singulièrement agreste et formant un ravissant paysage. A dr. la route est dominée par un versant boisé qui se prolonge jusqu'à l'abbaye des Vaux; à g. s'étendent de charmantes et fraîches prairies. La route, tournant à g., passe devant le ***Moulin des Rochers***, mais, au lieu de la suivre, on devra prendre, à dr., un étroit sentier circulant au bas du coteau, entre d'énormes blocs de rochers; il côtoie à g. le ruisseau des Vaux, qui fait de petites chutes sur les rochers qui obstruent son cours. — Ce curieux passage se nomme ***le passage des Cascades***. — A 7 ou 8 min. du moulin des Rochers, on rencontre le ***petit moulin***, et, 5 min. plus loin, le ***grand moulin*** près duquel s'élève un groupe de chênes admirables. Une chaussée passant devant le grand moulin permet de regagner la route de voitures; mais il est préférable de suivre le chemin pittoresque qui passe entre les hauteurs couvertes de bois, de bruyères et de rochers imposants, à dr., et un grand étang à g. Ce site solitaire, même sévère, offre un remarquable caractère de grandeur. A 20 min. à peu près du grand moulin, on laisse à g. un pont de construction ancienne par lequel on pourrait également regagner la route de voitures, et on longe le mur du parc de l'abbaye des



Vue prise dans la vallée des Vaux-de-Cernay.

Vaux; à dr., le coteau est couvert de hautes et magnifiques bruyères. 10 min. de marche environ amènent de là au vaste étang des Vaux-de-Cernay; le paysage, toujours pittoresque, devient plus riant. On franchit en tournant à g. un ancien pont de construction intéressante, puis la chaussée qui maintient les eaux de l'étang, et on se trouve à l'entrée de la vieille et célèbre abbaye des Vaux et du hameau du même nom.

La route de voitures passant devant le moulin des Rochers est beaucoup plus longue que le chemin que nous venons d'indiquer : elle traverse d'abord une gorge boisée, puis passe, au milieu de prairies, dans une campagne d'un aspect assez uniforme.

L'**abbaye des Vaux-de-Cernay**, fondée par Simon de Montfort, sire de Néauphle-le-Châtel, connétable de France en 1128, reçut, en 1306, la visite de Philippe le Bel et de toute sa cour. Parmi les abbés ou les simples moines qui l'ont illustrée, on doit surtout citer : Guy de Montfort, qui prit une part active à la guerre contre les Albigeois, en 1185, et devint évêque de Carcassonne; le moine *Pierre des Vallées-Cernay*, qui écrivit l'histoire de cette guerre; saint Thibaud, de la famille de Montmorency par son père et de Châteaufort par sa mère; Philippe Desportes, auteur de poésies légères. Henri de Bourbon, fils naturel d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, obtint les Vaux-de-Cernay avec beaucoup d'autres abbayes. En 1668, le roi Louis XV donna ce bénéfice à Jean Casimir, roi de Pologne, qui s'était retiré en France. Son dernier abbé commendataire fut Louis-Charles Duplessis d'Argentré, évêque de Limoges.

Quand la Révolution eut sécularisé les biens du clergé, quelques moines restèrent à l'abbaye des Vaux, mais ils l'abandonnèrent au mois de janvier 1791. L'État en prit alors possession, et, le 18 octobre 1792, il adjugea, comme bien national, à M. César-Philippe Depeuty, propriétaire à Clairefontaine, la maison conventuelle, les bâtiments, cour, enclos, etc., des Vaux-de-Cernay, pour le prix de 36 200 fr. payables en assignats. Depuis lors, ce domaine a souvent changé de propriétaire. L'un d'eux, le général baron Christophe, a détruit, en 1816, une partie de ses monuments. Après avoir ensuite appartenu à M. Deluage, il est passé dans les mains d'un nouveau propriétaire, un Anglais, qui y a fait exécuter d'importants travaux de restauration. Mais très-différent de son prédécesseur, qui permettait très-libéralement de visiter les restes de l'abbaye, le propriétaire actuel n'accorde que très-difficilement cette autorisation; du dehors, au surplus, on aperçoit très-bien les ruines de l'église conventuelle, l'une des parties les plus intéressantes de l'ancienne abbaye.

On trouvera, dans l'intéressante monographie publiée par M. Hérard, architecte [1], la description de l'abbaye des Vaux-de-Cernay, telle qu'elle était autrefois. Nous nous bornerons à constater son état actuel, en nous servant, avec son autorisation, du travail de M. Hérard.

« Les diverses salles du rez-de-chaussée du *bâtiment faisant le côté occidental du cloître* (la maison actuellement habitée par le propriétaire, celle par laquelle on entre), ont leurs murs et leurs voûtes ogivales construits en meulières, et les colonnes, chapiteaux et contre-forts construits en grès. On remarque que ces voûtes, dont l'édification date des premières années du XIIe s., sont des voûtes dites d'arête, sans nervures, qu'elles n'ont que des arcs-doubleaux reposant sur des colonnes, les unes isolées, les autres engagées dans les murailles. Elles sont enduites en mortier, et, sur les arcs-doubleaux

1. *Études archéologiques sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris*, II, les Vaux-de-Cernay. Paris, Didron, 1852.

seulement, sont tracés en couleur rouge clair les joints simulant un appareil. Ces salles servent aujourd'hui, les unes de celliers, les autres d'étables, d'écuries, etc.

« En saillie, vers l'ancien cloître, est le grand escalier.

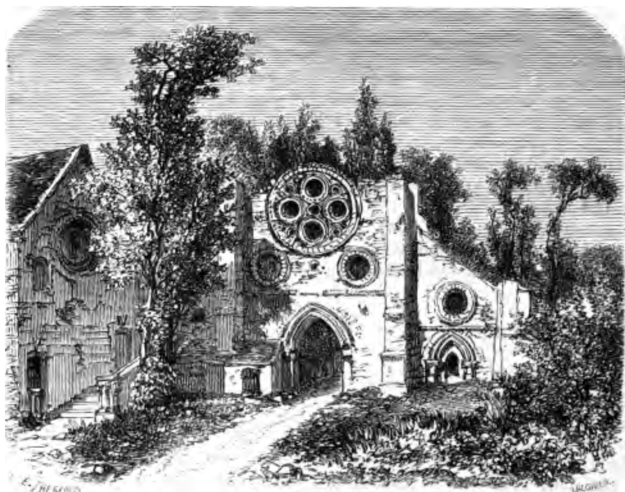
« Au seuil de l'une des portes de cet escalier, existe un fragment de pierre tombale sur lequel on lit :

....VDOVICI · CVIVS · II....

« Cet escalier est remarquable par sa grandeur; la rampe se compose de gros balustres en bois, parfaitement exécutés. Sur l'avant-dernière marche est un carreau de terre cuite à six pans, sur lequel a été écrit, avant la cuisson, ce qui suit :

L'année 1694, par Michel Chéron.

« Le *premier étage de ce bâtiment* n'offre rien d'intéressant, si ce n'est la pierre tombale qui sert maintenant de foyer à la cheminée d'une chambre située à l'extrémité méridionale dudit



Ruines de l'église des Vaux-de-Cernay.

bâtiment. Cette pierre représente un jeune moine, les mains jointes; sous ses pieds sont deux chiens prêts à se battre; au-dessus sont quatre petits moines priant; à dr. et à g., dans une décoration ogivale, des Pères portant une crosse, quoiqu'il ne soit pas démontré que le personnage fût un abbé.

« Au pourtour est écrit ce qui suit, en lettres gothiques :

HIC : IACET : BONE : MEMORIE : MICHAEL : Q...... SIS : DE : NEALPHA : CASTRO : QUI : OBIIT : ANNO : DNI : MCC : SEDO : II : KALENDAS : OCTOBRIS : AIA : EI : REQUIESCAT : IN : PACE : AMEN.

« Au-dessus de cet étage, sous un beau comble, est un vaste grenier dont la charpente, en bois de chêne, est parfaitement conservée.

« Le *grand corps de logis*, qui vient d'être décrit, et le *réfectoire* sont séparés par une cour au nord de laquelle est un bâtiment construit en grès au XVIIe s. Au rez-de-chaussée sont plu-

sieurs *petites pièces*, et au premier étage existe une *galerie* qui mettait en communication *le logement des supérieurs du monastère* avec des *chambres* dont on ne connaît pas l'usage.

« A l'extrémité méridionale du réfectoire existait un *vestibule*, dont la porte communique à l'une des galeries du cloître, bâti au XIIIe s., et dont on voit encore une partie assez considérable parfaitement conservée, et des restes de peintures représentant deux personnages nimbés.

« *L'église du couvent* est la construction la plus importante qui soit encore debout. Il reste le mur septentrional de la nef, le pignon occidental avec ses roses et ses deux portes, le collatéral méridional avec ses voûtes, et les deux chapelles du transsept méridional. Le collatéral et le transsept du côté du nord, ainsi que la voûte de la nef, ont été démolis.

« Cet édifice, de style ogival, est dépourvu de toute ornementation; il est construit en meulière hourdée en mortier; les parements intérieurs étaient enduits en mortier sur lequel était peint un appareil régulier d'assises.

« Le sol de l'église était dallé en grès, mais nous avons trouvé, dit M. Hérard, des fragments de carreaux vernissés que nous croyons avoir appartenu au chœur de l'église[1].

« Les *deux chapelles du transsept* sont voûtées en cul-de-four; à l'intérieur sont des traces de peintures sans intérêt.

« Sur le sol de l'une de ces chapelles, nous avons trouvé des fragments mutilés d'une tombe du XIVe s., ayant appartenu à un chevalier. Ces fragments, en pierre de schiste, portent des traces d'incrustation du métal qui a représenté ce personnage.

1. Dans une habitation dépendant du domaine des Vaux, et dont l'entrée principale est par le hameau de Cernay, existe un grand cabinet dont le plancher bas est recouvert de carreaux semblables.

« Dans la cour, au devant du pignon occidental (entrée principale de l'église), gisent çà et là des fragments considérables de sculptures de la Renaissance, tels que frises, corniches, pilastres. Dans le mur de clôture, sur la route et formant piliers de porte charretière, sont encore deux contreforts ornés de colonnettes et rinceaux sculptés avec beaucoup d'art.

« Dans le prolongement du bras septentrional du transsept est un long bâtiment, dont la partie contiguë à l'église n'existe plus. Là étaient la *sacristie*, la *salle du chapitre* et le *grand escalier du dortoir*. Mais à la suite existe encore une salle formée de quatorze travées sur la longueur et divisée en deux travées sur la largeur par des colonnes en grès avec chapiteaux sculptés. Les voûtes et nervures de ces salles sont construites en meulière.

« Cette partie du bâtiment contenait : au centre, le *chauffoir*, et, à l'extrémité septentrionale, le *parloir* et la *buanderie*. En saillie et sur la rivière des Vaux est une salle (rez-de-chaussée des communs du dortoir) maintenant comblée et que nous croyons avoir été le *lavoir*.

« Au premier étage de ce long bâtiment et au-dessus des salles précédentes existait le *dortoir*, reconstruit par saint Thibaud, de 1234 à 1247. Attenant au dortoir et à son extrémité nord est le *bâtiment des lieux communs*, formé de deux murailles encaissant la rivière et réunies à la partie supérieure par des arcs en ogive laissant entre eux un vide. »

A l'extrémité d'une avenue située un peu au delà de l'ancien dortoir sont encore des fragments de sculptures de la Renaissance. On y voit aussi une pierre tombale et un fragment d'une autre tombe.

Parmi les dépendances de l'abbaye se trouvent :

La *fontaine de saint Thibaud*, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est le bassin, qu'une inspiration mal-

heureuse a formé d'arcs provenant du cloître de la Renaissance. Non loin de cette fontaine est un petit monument ogival, que M. Hérard regarde comme le socle de la maîtresse croix du cimetière des Religieux;

Le *colombier*, construction des premiers temps de l'abbaye, mais dont le comble a été refait au XVIe s.;

La *source d'eau ferrugineuse*, qui consiste en une galerie principale et voûtée avec annexe de chaque côté;

Enfin, les *portes charretières et bâtardes* attenant au moulin, curieuse construction militaire du XVe s., où l'on voit encore une meurtrière.

Le *pont*, situé à l'extrémité nord de la chaussée qui retient l'étang, se compose de deux arcs en ogive, avec murs de soutènement et radier. Le mur d'enceinte dans lequel existait la porte est presque entièrement détruit; cependant on y voit encore deux meurtrières formées de plaques de grès.

Le *palais abbatial*, construit vers la fin du XVIIe s., a été tellement transformé que l'on chercherait vainement les restes de son ancienne splendeur. L'enclos de cet ancien palais est jonché de nombreux débris, parmi lesquels M. Hérard cite :

Les restes du cloître de l'abbaye, tels que des chapiteaux et des bases antérieurs au XVe s.; des arcs, des chapiteaux et des pilastres du XVIe s.;

Un fragment de tombe avec l'écu du personnage auquel elle a apparenu; enfin, la pierre qui recouvrit les restes de saint Thibaud depuis sa mort jusqu'à sa canonisation.

La *porte de l'abbaye*, située à l'extrémité méridionale de la route, qui, aujourd'hui, divise le domaine, est en plein cintre; elle présente, comme toutes les portes fortifiées, un passage pour voitures et un guichet pour piétons; sur les contre-forts existent encore des corbeaux en grès destinés à supporter les herses ou fermetures; elle paraît remonter à la fondation même de l'abbaye.

Le hameau de Cernay comprend quelques maisons en meulière, rebâties plusieurs fois depuis le XIIIe s., et qui n'offrent rien d'intéressant.

La *porte* dite *du Hameau*, construite en grès et en meulière, est ogivale; elle était surmontée de créneaux dont il reste des arrachements. On y voit encore les corbeaux et les mortaises nécessaires aux machines de guerre de ces temps éloignés.

M. Hérard a exploré aussi les villages environnants, et il a trouvé à Vieille-Église, servant de foyer chez des cultivateurs, MM. Buchère et Broxonne, deux pierres tombales: à Dampierre, au château de M. le duc de Luynes, une tombe d'abbé provenant de l'abbaye de Cernay; à Girouard, près de Lévy-Saint-Nom, des fragments ignorés et beaucoup plus considérables que ceux qui jonchent le sol du domaine des Vaux et de l'ancien palais abbatial, entre autres une frise sculptée longue de plus de 20 mèt., douze pilastres sculptés avec chapiteaux : deux de ces pilastres sont surmontés de leurs arcades. Tous ces monuments proviennent du cloître de l'abbaye, achevé au XVIe s.

Si, au retour des Vaux-de-Cernay, on ne veut ni prendre la route de voitures, ni revenir sur ses pas, on peut adopter la direction suivante : en face de la chaussée de retenue, dans un enfoncement que signale une sablière anciennement exploitée, on prendra à dr. un chemin qui remonte au haut du coteau, près d'une maison de garde, à l'entrée des *bois Maréchaux;* on suivra l'allée ombragée qui s'ouvre devant la maison du garde, et on ne tardera pas (5 à 6 min. de marche) à atteindre un vaste plateau. Dès lors, le chemin longe constamment la lisière du bois, à dr., et des terres cultivées, à g. Parvenu (15 à 20 min. de marche) à une plantation de châtaigniers qui borde la route à g., on continuera tout droit pour redescendre à Foucherolles et de là à

Dampierre, ou, ce qui vaut mieux, on prendra à dr. un bon chemin de voitures qui, après avoir traversé une charmante et fraîche zone de forêt, va aboutir à Garne (*V.* ci-dessus), d'où l'on regagnera Dampierre.

Excursion à Cernay-la-Ville, par la route de Rambouillet.

7 kil. 1/2. — Route de voitures.

On sort de Chevreuse, comme pour aller à Méridon; mais, après avoir franchi l'Yvette, on tourne à dr. pour prendre la route de Rambouillet que l'on suit constamment jusqu'à Cernay. On passe d'abord entre de riantes prairies, puis on traverse un vallon étroit, pittoresque, en longeant à dr. le parc de Dampierre; à g. la vue s'arrête sur le versant boisé du plateau de Méridon, au bas duquel se trouve *Choisel*, village de 423 hab. Un peu au delà se montre à demi, entre de hautes plantations, le *château de Breteuil*, entouré d'un vaste et beau parc. A la sortie du vallon on parvient à un plateau uniforme, cultivé en céréales et s'étendant à l'E. jusqu'à Limours (*V.* ci-dessous), au S. jusqu'à la forêt de Rambouillet, et brusquement coupé à l'O., à peu de distance de la route, par le vallon des Vaux-de-Cernay. On aperçoit à dr. une ou deux fermes et un joli pavillon du XVIIe s., avant d'arriver à *Cernay-la-Ville* (hôt. *Margat*), v. de 473 hab., où se trouve une source ferrugineuse et où l'on remarque quelques vieilles constructions. Cernay, comme Barbison et Marlotte à Fontainebleau, est un lieu de rendez-vous pour les peintres et les paysagistes, qui y viennent chercher les modèles d'arbres et les motifs de paysage que leur offre la vallée des Vaux, à laquelle Cernay est rattaché par un chemin s'embranchant à la hauteur du grand moulin, sur la route de voitures de l'abbaye des Vaux-de-Cernay. La salle à manger de l'hôtel Margat est tout entière revêtue de peintures (paysages, portraits, études de fantaisie, caricatures) sur lesquelles, entre autres noms, on lit ceux de MM. Breton, Nazon, Jundt, Héreau, Lauron, Lambinet, Leconte, Leforestier. On remarque entre autres un paysage attribué à M. Corot.

Excursion à Port-Royal.

6 kil. environ par la route de Chevreuse à Versailles, 4 kil. 1/2 par le plateau de la Madeleine (chemin de piétons).

Si l'on veut suivre la route de Versailles, on prend la rue qui longe le collatéral N. de l'église (rue de Versailles), et à son issue la route de Versailles. A la sortie d'un beau défilé boisé, appelé *la Roche-Couloir*, on rencontre à g. le hameau de *Trottigny* (2 kil. 500 mèt. de Chevreuse). La route passe à travers des terres cultivées, limitées à dr. par des bois. A 1 kil. de Trottigny, on atteint un carrefour (auberge à g.) où la route de Chevreuse se raccorde à celle de Dampierre à Versailles. On tourne alors à dr., et après 20 ou 25 min. de marche (2 kil. 1/2), on arrive à l'entrée de la vallée de Saint-Lambert; un sentier, qui se présente à g., conduit à une porte charretière donnant entrée dans l'enclos de Port-Royal. On prend à dr., puis ensuite on appuie à g. à travers une sorte de prairie-verger, vers le milieu de laquelle on remarque une ruine, qui paraît être le reste d'une tourelle, sans qu'on puisse cependant en préciser exactement la destination. Le sentier gagne le ruisseau de Port-Royal qu'il côtoie à dr., jusqu'au lieu dit *la Solitude*. — En face, un pont rustique donne accès dans une seconde prairie touchant immédiatement aux bâtiments de Port-Royal. En continuant de longer le ruisseau, on monte sur une chaussée au delà de laquelle se montrent un étang et les bois de Trappes. — En suivant cette chaussée (à dr.), on se trouve bientôt à l'entrée de la ferme de Port-Royal.

Si l'on veut suivre le chemin d'en haut, plus court et plus agréable, on montera jusqu'à l'esplanade du château, que l'on contournera pour prendre le premier chemin à g. Ce chemin traverse pendant 1500 mèt. la partie découverte du plateau, puis se prolonge par une allée de forêt que signalent, dans le premier tiers du parcours, un poteau indicateur et un petit pavillon de chasse; on continuera de la suivre en ligne droite, et, à 2 kil. de distance, après avoir descendu et remonté deux profondes fondrières, on ne tardera pas à déboucher sur la route de Versailles où on tournera à dr. pour redescendre (400 ou 500 mèt.) jusqu'à la vallée de Saint-Lambert (*V.* ci-dessus).

La voiture qui fait chaque jour le service des dépêches entre Chevreuse et Versailles a quatre places de voyageurs. Trajet, environ 2 h. 20 min.— Elle part habituellement à 8 h. 1/2 du matin de Versailles et à 2 h. de l'après-midi de Chevreuse.

DE CHEVREUSE A LIMOURS.

En quittant la station de Saint-Remi, le chemin de fer décrit une courbe sur un remblai élevé pour gagner le vallon de Saint-Paul. On entrevoit à dr. l'avenue et le *château de Coubertin*, et un peu plus loin, à g., dans une position agreste, le *château Saint-Paul* appartenant à M. Ditte. On remarque à dr. et à g. de vastes exploitations de carrières, et bientôt après on s'élève sur un plateau qui s'étend jusqu'à Limours.



Cernay.

10e STATION. — LES TROUX.

5 kil. de Saint-Remi, 36 kil. de Paris, 4 kil. de Limours.

La station des **Troux** dessert ce v. (172 hab.), situé à dr., et *les Molières*, v. de 524 hab., situé sur la g. Ces deux localités n'offrent aucun intérêt.

11e STATION. — LIMOURS.

4 kil. des Troux, 40 kil. de Paris. Le village est situé à 600 mèt. de la gare, 11 kil. d'Orsay, 4 kil. de Forges, 6 kil. de Briis, 16 kil. d'Arpajon, 15 kil. de Dourdan, 10 kli. de Rochefort, 14 kil. de Saint-Arnoult, 9 kil. de Cernay-la-Ville, 21 kil. de Rambouillet.

CORRESP. pour Forges et Briis.
HÔTEL *du Sabot-Rouge*.

Limours, ch.-l. de c. de 1104 hab., est situé dans un vallon. — En sortant

de la gare on tourne à g. et, dans le prolongement du chemin d'accès, on trouve une longue rue bordée de maisons de campagne et descendant à Limours; en tournant à g., à l'extrémité de cette rue, on gagne la place du Marché, sur laquelle la mairie et l'église ont leur façade.

L'*église*, bâtie sous François Ier, appartient à la dernière période du style ogival. Le portail est flanqué d'une tour demeurée inachevée. L'intérieur (une seule nef) est éclairé par des fenêtres ogivales à triples divisions, ornées de vitraux de couleur, d'une très-riche exécution.

Limours possède une charmante promenade tracée au milieu d'un bois, sur le versant d'un coteau, à l'E. de la ville. Outre plusieurs jolies maisons, on y remarque deux belles habitations entourées de très-beaux jardins.

L'industrie locale est principalement représentée par une fabrique importante de poteries, faïence et briques, une distillerie et des pépinières. Commerce de grains, farines, bois et charbons.

Excursion à Forges et à Briis.

Une route agréable mène de Limours à 4 kil.) Forges (30 à 35 min. par l'omnibus de correspondance).

Forges-les-Bains (établissement d'eaux minérales), v. de 722 hab., est situé dans une jolie vallée doucement inclinée de l'E. à l'O. et abritée des vents du N. par des collines de faible élévation, couronnées de bois.

Le premier emploi des eaux de Forges remonte à 1822, et il n'y a pas plus d'une trentaine d'années que l'*établissement*, dont la distribution a été améliorée en 1853, fonctionne régulièrement.

Les sources, très-nombreuses, fournissent une quantité d'eau considérable. Cette eau, employée également aux usages ordinaires, est d'une limpidité parfaite, agréable à boire et légère à l'estomac. Le hasard fit reconnaître en 1822 leur efficacité pour le traitement de certaines maladies et particulièrement pour les affections scrofuleuses chez les enfants. — Sans qu'on puisse encore parfaitement caractériser les causes déterminantes de leur action thérapeutique, celle-ci est néanmoins incontestable, et de nombreux cas de guérison ont prouvé leur vertu fortifiante. La présence de l'oxyde de fer semble avoir une part importante dans cette action tonique. L'analyse a fait reconnaître dans les eaux de Forges des sulfates de chaux et de soude, du carbonate de chaux, de l'oxyde de fer, des chlorures de calcium, de magnésium et de sodium et une substance organique dont la composition intime n'est pas encore bien déterminée.

Les eaux de Forges se prennent en boisson et en bains dans une proportion et pendant un temps pour lesquels il est indispensable d'avoir les conseils d'un médecin. (*V.* pour plus de détails sur le régime des eaux de Forges, la *Notice* publiée par M. Fr. Kozlowski, médecin à Forges.)

L'*Établissement des eaux* (dans la grande rue du village, à dr., un peu au delà de l'église) comprend deux pavillons d'habitation (salles de réunion et chambres meublées); celui de dr. renferme, en outre, les cabinets de bains et les appareils de douches. Le jardin qui s'étend derrière la maison renferme un large bassin à ciel ouvert, pour les bains froids, en pleine eau. — Le prix de la pension s'élève en moyenne à 250 fr. par mois (logement, table et usage des eaux). Bien que les eaux de Forges soient spécialement employées pour les affections scrofuleuses des enfants, elles sont aussi indiquées aux personnes de tout âge pour le traitement des chloroses, névroses, rhumatismes, paralysies et dispositions anémiques.

L'administration de l'assistance publique à Paris a créé à Forges un

hôpital placé dans une excellente position (à g. avant d'arriver à l'église), parfaitement aménagé pour les enfants alités atteints de scrofules ou d'infirmités analogues. Cet établissement, tenu avec un grand soin, mérite d'être visité. Le service médical en est placé sous la direction de M. le docteur Kozlowski.

L'église de Forges, bâtie sur un tertre dominant le village, présente à l'entrée latérale du S. quelques vestiges intéressants de sculptures de l'époque ogivale.

Outre la vallée de Chevreuse, que le chemin de fer de Limours a mis à 1 h. de Forges, on compte quelques curieux points d'excursion aux environs de Forges. Nous nous bornerons à indiquer l'excursion au (6 kil.) magnifique *château* du duc d'Uzès à *Bonnelles*, par le *château de Billy*, également remarquable; au château du duc de Padoue à (5 kil.) *Courson* (galerie de tableaux) par Briis; les belles serres de M. Demontis à *Soucy*, etc.

Si l'on veut revenir à pied à Limours, au lieu de suivre de nouveau la route de voitures, on prendra derrière l'église un joli chemin redescen-



Limours.

dant jusqu'au *château* pittoresque *du Pivot;* là, on tournera à g. par un sentier qui, passant à travers champs, vient aboutir à la principale rue de Limours, après avoir longé un beau jardin. (30 min. de marche environ depuis Forges.)

Le prolongement de la route de Forges mène directement (2 kil. — 10 min. par l'omnibus; 20 min. à pied) à *Briis-sous-Forges*, charmant village (802 hab.) bâti sur une éminence adossée à une colline boisée. *L'église*, dont l'intérieur est sans caractère, sauf le chœur qui présente des traces d'architecture ogivale, conserve au S. une curieuse porte du XIIe s. Derrière le chevet s'élève une grande et belle *tour* carrée, dernier reste du château de Briis où, suivant une tradition, contestée d'ailleurs, Anne de Boylen aurait passé une partie de sa jeunesse.

Briis, qui renferme plusieurs jolies maisons de campagne, n'est qu'à 10 à 11 kil. d'Arpajon (*V.* section XXI).

SECTION XXIV.

DE PARIS A FONTENAY-AUX-ROSES,

PAR CHATILLON ET BAGNEUX.

OMNIBUS. — Rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45, et rue Dauphine, 33.

Départs toutes les 20 min. et, les dim. et fêtes, tous les quarts d'heure. Bureau, à Fontenay, près de l'église. Trajet en 1 h. 10 min. de Paris à Fontenay, et en 1 h. de Fontenay à Paris.

Prix des places, jusqu'à Châtillon, Bagneux ou Fontenay, 60 c. en semaine, 75 c. les dim. et fêtes.

Après avoir dépassé les fortifications, on laisse à g. Montrouge; plus loin, du côté opposé, apparaît le fort de Vanves. Rien de plus laid que cette plaine, sur laquelle on n'aperçoit, quand les maisons qui bordent la route n'interceptent pas la vue, que les affreuses roues maigres qui sont destinées à monter les pierres du fond des carrières au niveau du sol. Mais on la traverse vite et à l'horizon se montrent les coteaux boisés de Châtillon, de Clamart et de Meudon. On aperçoit à g. le clocher de Bagneux avant d'atteindre les premières maisons de Châtillon.

CHATILLON.

7 kil. 1/2 de Paris, 1 kil. de Bagneux, 1 kil. 1/2 de Fontenay-aux-Roses, 2 kil. de Clamart, 8 kil. de Bièvre, 3 kil. 1/2 du Plessis-Picquet, 3 kil. de Sceaux.

Châtillon-sous-Bagneux (*Castellio*) doit sans doute son origine à une ancienne forteresse; il en est fait mention pour la première fois dans un cartulaire de Notre-Dame des Champs lez Paris, qui porte la date de 1192. La principale seigneurie, car il y en avait plusieurs, appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Un lieutenant criminel de Paris, Richard Tardieu, seigneur du Ménil, un des ancêtres de ce conseiller au Parlement dont Boileau peint, dans sa x^{e} satire, la sordide avarice, en fit l'acquisition. Colbert l'acheta à son tour, et elle passa au duc du Maine avec la baronnie de Sceaux. L'histoire a fait peu mention de Châtillon; cependant Monstrelet rapporte que le duc de Bourgogne Jean sans Peur campa sur la montagne pendant huit jours, en 1417, avant d'aller mettre le siége devant Montlhéry. Près de Châtillon on voit les débris d'une vieille tour transformée en moulin à vent; les habitants du pays l'appellent la *tour de Crouy*. Elle est à 162 mèt. au-dessus du niveau de la mer. *L'église* est enclavée dans des maisons qui ne laissent apercevoir que sa porte basse et ses contreforts grossiers. L'intérieur, orné de fresques récemment repeintes, est petit et bas. Les vitraux sont d'assez bon goût. En face se trouve la nouvelle mairie, qui, bien que fort simple, offre cependant un aspect agréable. En somme, Châtillon n'a rien à montrer, si ce n'est la belle vue dont on jouit du haut de ses collines.

La population de Châtillon est de 2238 hab.; ses ressources proviennent en grande partie de l'exploitation des carrières et de la culture maraîchère.

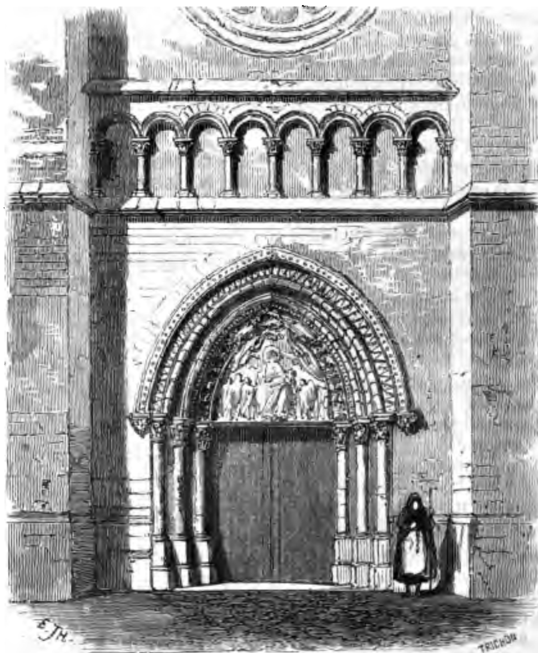
Du haut de la côte de Châtillon, on peut gagner en 30 min. (sans passer par Clamart) les bois de Meudon, qui offrent les plus agréables promenades des environs de Paris (V. p. 116).

Fontenay-aux-Roses est à 10 min. de Châtillon; on peut s'y rendre, soit en suivant la route, soit en se jetant sur la g., dans de petits sentiers bordés de cerisiers, de groseilliers et de fraisiers, et en se dirigeant sur le clocher de l'église. On peut aussi y aller par Bagneux. C'est une excursion qui ne demande qne 10 min.

BAGNEUX.

8 kil. 1/2 de Paris, 1 kil. de Châtillon et de Fontenay-aux-Roses, 3 kil. de Montrouge, 2 kil. 1/2 de Bourg-la-Reine, d'Arcueil et de Sceaux.

De Châtillon à Bagneux, 10 min. suffisent; les maisons se touchent presque, ou plutôt les deux villages



Portail de l'église de Bagneux.

sont reliés ensemble par un petit chemin bordé d'agréables maisons de campagne. Bagneux a, pour le Parisien, et par les mêmes raisons, autant d'attrait que Châtillon. Il est assis sur le même plateau, mais à l'extrémité opposée.

Bagneux, v. de 1358 hab., dont l'industrie consiste aussi dans l'exploitation de carrières de pierre et de plâtre, est un des séjours préférés des habitants de la rive g. qui peuvent se permettre les douceurs de la villégiature. Il mérite cette préférence par sa situation délicieuse au sommet d'une colline d'où l'on découvre, d'un côté, Paris et ses monuments, de l'autre le gracieux vallon que domi-

nent Sceaux et Fontenay. Bagneux existait déjà au VI[e] s.[1]. Le roi Dagobert y possédait des vignobles, et il y eut plus tard une commanderie de Templiers.

L'**église** (mon. hist.), des XII[e] et XIII[e] s., est couverte d'une voûte, soutenue en dehors par des arcs-boutants. La nef est décorée de petites galeries qui rappellent celles de Notre-Dame de Paris. Les fenêtres supérieures sont remplacées par des œils-de-bœuf. Le portail est fort mutilé. On y voit, dans un bas-relief très-détérioré, le Père éternel, accompagné de quatre anges portant des chandeliers. La pureté de style de l'église de Bagneux a d'ailleurs été altérée par une restauration générale, exécutée à une époque où l'art ogival était encore peu compris.

Un favori du cardinal de Richelieu, Benicourt, avait une maison de plaisance à Bagneux. Quand on démolit ce petit château, à la Révolution, on trouva dans un pavillon un puits dont l'ouverture était bouchée, et qui contenait des ossements, des bijoux, des débris de vêtements. On en conclut, avec quelque apparence de raison, qu'une partie de la demeure du favori avait été complaisamment convertie en oubliettes, et que Richelieu y avait fait enfermer plus d'une victime. Mais, si vraisemblable que soit cette supposition, rien de bien positif n'est venu en démontrer la vérité.

On peut se rendre de Montrouge à Bagneux par trois routes différentes : l'une est appelée *le pavé d'Orléans*, que l'on abandonne un peu avant Bourg-la-Reine pour prendre sur la dr.; l'autre est le chemin de Châtillon, car qui dit Châtillon dit Bagneux; enfin il est un petit sentier qui part de l'église de Montrouge, serpente à travers les blés et les seigles, grimpe sur un petit coteau planté de vignes, et débouche enfin au milieu même de Bagneux. On traverse ainsi la plaine presque sans s'en s'apercevoir, et l'on gagne sans fatigue ce premier rideau de collines, derrière lequel on rencontre, dans toutes les directions, les plus charmants paysages.

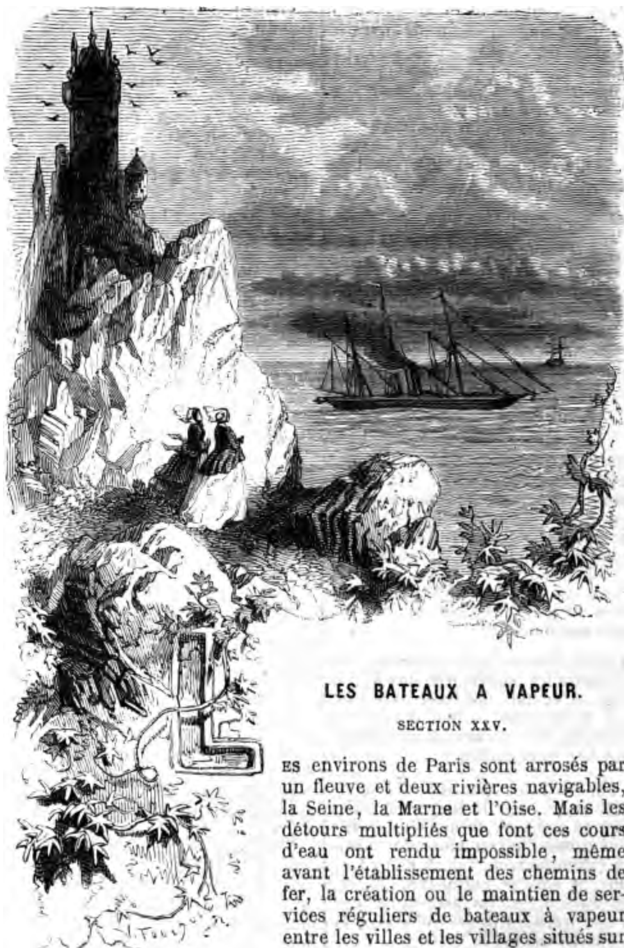
1. Quelques-uns veulent même voir dans Bagneux *Balneolum*, ce qui n'irait à rien moins qu'à en faire un établissement thermal du temps des Romains.

Fontenay-aux-Roses a été décrit ci-dessus, p. 608.

DE FONTENAY-AUX-ROSES AU PLESSIS-PICQUET, A ROBINSON ET A AULNAY.

Quand on sort de Fontenay par la *Voie creuse*, qui est bordée de noyers, on arrive en quelques min. au sommet d'une petite éminence d'où l'œil embrasse un panorama assez varié : prairies, grands bois, villages aux blanches maisons, et à l'horizon la gigantesque silhouette de la tour de Montlhéry. Un peu plus loin, les grands arbres qui bordent le chemin se croisent en berceau, et une côte assez rapide descend vers l'étang du Plessis. Avant d'y arriver, on trouve sur la dr., à l'endroit où se rencontrent les routes du Plessis et d'Aulnay, et vis-à-vis de la guinguette du *Coup du Milieu*, un sentier, qui, en 2 min., mène à la fosse Bazin. La fosse Bazin ne se décrit pas, mais on ne saurait venir à Fontenay sans la visiter : c'est une gorge des Alpes ou un col des Pyrénées, en miniature, bien entendu.

Le Plessis-Picquet et Aulnay sont décrits ci-dessus, *V.* p. 613 et 614.



LES BATEAUX A VAPEUR.

SECTION XXV.

Les environs de Paris sont arrosés par un fleuve et deux rivières navigables, la Seine, la Marne et l'Oise. Mais les détours multipliés que font ces cours d'eau ont rendu impossible, même avant l'établissement des chemins de fer, la création ou le maintien de services réguliers de bateaux à vapeur entre les villes et les villages situés sur leurs rives. Divers essais ont été tentés; ils ont échoué. Aujourd'hui, on ne voit sur la Seine d'autres bateaux à vapeur à long parcours que les bateaux toueurs de Paris à Rouen et au Havre, et deux ou trois petits bâtiments de commerce opérant le transport des marchandises entre Paris et Londres. Pour le transport des voyageurs, il n'existe, outre les *Mouches* qui desservent avec succès depuis 1867 l'intérieur de Paris, que deux ser-

vices sur Saint-Cloud et Longchamp (Bois de Boulogne) et un service sur Charenton.

N. B. — Les *Mouches* qui font le service intérieur de Paris étant toutes en correspondance avec les escales de départ pour la banlieue, nous donnons ici l'indication de leurs diverses stations en suivant l'ordre d'amont en aval :

Pont Napoléon III (fortifications), rive dr.
Pont de Bercy, rive dr.
Pont d'Austerlitz, rive g.
Pont de la Tournelle, rive g.
Hôtel de ville, rive dr.
Châtelet (en aval du pont au Change), rive dr.
Pont du Carrousel ou *des Saints-Pères* (en amont, quai Malaquais), rive g.
Pont-Royal (en aval), rive dr.
Pont de la Concorde (en aval), rive dr.
Pont des Invalides (en aval), rive dr.
Pont d'Iéna (en amont), rive g.
Pont de Grenelle (en aval), rive dr.
Auteuil, le Point-du-Jour (fortifications), rive dr.

Les départs ont lieu, de chaque station, toutes les dix minutes, depuis 8 h. du matin jusqu'à 9 h. du soir. — Le prix, d'une station à une autre, quelle qu'elle soit (en dedans des fortifications), est de 25 c.

I

DE PARIS A SAINT-CLOUD ET A LONGCHAMP.

1° SERVICE DES *MOUCHES*. — Le point d'embarquement et de débarquement pour les voyageurs de Paris à Saint-Cloud et *vice versa* est établi, pendant la semaine, à Auteuil (Point-du-Jour), à côté du pont-viaduc du chemin de fer de ceinture; le dimanche et les jours de fête au quai des Tuileries, en aval du Pont-Royal, rive dr. (premier ponton).

D'Auteuil à Saint-Cloud (la semaine). — Départ toutes les demi-heures, de 8 heures du matin à la nuit. Arrêts à toutes les stations de banlieue. — 30 c. d'Auteuil à Saint-Cloud; 20 c. d'une station intermédiaire à une autre station.

Du Pont-Royal à Saint-Cloud (les dimanches et les jours de fête). — Premier départ à 10 h. 5 min. du matin; à partir de midi 5 min., départ toutes les demi-heures (midi 35 min., 1 h. 5 min., 1 h. 35 min., et ainsi de suite) jusqu'à 9 h. 5 min. du soir. — Prix unique, 75 c. — Durée du trajet: à la descente, 25 à 30 min.; à la remonte, 1 h. environ.

A la descente, ces bateaux, lorsque le nombre des voyageurs n'est pas complet, s'arrêtent aux stations de l'intérieur de Paris situées en aval du Pont-Royal, mais uniquement *pour prendre des voyageurs*. Au delà des fortifications, ils s'arrêtent à toutes les stations, pour embarquer et débarquer.

A la remonte, ils prennent des voyageurs et en déposent à toutes les stations de banlieue, mais, de Billancourt, ils vont directement au Pont-Royal sans s'arrêter.

Du Pont-Royal à Longchamp (les jours de courses). — Les bateaux de Saint-Cloud (*V.* ci-dessus), depuis le départ de midi 5 min. jusqu'à celui de 4 h. 35 min. inclusivement, descendent jusqu'à Longchamp; des départs supplémentaires ont lieu, en outre, suivant les besoins du service. — Prix unique, du Pont-Royal à Longchamp, 1 fr. — Durée du trajet : à la descente, 35 à 40 min.; à la remonte, 1 h. 15 à 1 h. 30 min.

Les stations de banlieue entre Auteuil et Saint-Cloud sont les suivantes :

Billancourt (en amont du pont), rive dr.
Le Bas-Meudon, rive g.
Sèvres (en aval du pont), rive g.

Les bateaux du service de banlieue se distinguent de ceux qui font le service intérieur de Paris par un petit pavillon hissé à l'avant.

2° SERVICE DES GRANDS BATEAUX DE SAINT-CLOUD. — Embarcadère, quai d'Orsay, immédiatement en aval de la frégate, vis-à-vis de la caserne Bonaparte.

Du quai d'Orsay à Saint-Cloud (les dimanches et jours de fête seulement,

quand le temps est beau). — Départs toutes les demi-heures, de 10 h. du matin à 8 h. du soir. — Prix unique, 75 c. — Durée du trajet : 35 à 40 min. à la descente; 1 h. 15 min. environ à la remonte.

Du quai d'Orsay à Longchamp (les jours de courses seulement). — Départs à 1 h. et à 1 h. 1/2. — Prix unique, 1 fr. — Durée du trajet : 50 min. environ à la descente; 1 h. 35 ou 40 min. à la remonte.

Les bateaux de Saint-Cloud et de Longchamp font escale au pont de la Concorde (en aval), pour *prendre des voyageurs*, et à la descente seulement.

Pendant la durée de la fête de Saint-Cloud (le premier dimanche de septembre et les jours suivants), le service des *Mouches* et celui des grands bateaux subissent des modifications qui sont annoncées par des affiches spéciales.

Si l'on s'embarque pour Saint-Cloud au Pont-Royal ou au quai d'Orsay, on passe successivement sous les ponts de Solferino, de la Concorde, des Invalides, d'Alma et d'Iéna, en voyant se dérouler, des deux côtés du fleuve, une partie de la ville et de ses principaux monuments : à dr., le jardin des Tuileries, auquel font face, sur la rive g., les palais du Conseil-d'État et de la Légion d'Honneur; à dr. encore, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, le Cours-la-Reine, la manutention militaire et la place pittoresque du Roi-de-Rome; à g., le palais du Corps-Législatif, le ministère des Affaires Étrangères, l'esplanade et le dôme des Invalides, la manufacture des tabacs, les écuries de l'Empereur et le Champ de Mars. On longe ensuite, à g., l'*île des Cygnes*, que de grands travaux, exécutés sous la Restauration, ont convertie en une jetée longue et étroite, formant, au milieu de la Seine, une promenade plantée d'arbres. A l'extrémité occidentale de cette île s'appuie le pont en bois de Grenelle.

Les hauteurs de Passy, d'Auteuil et du Point-du-Jour, couvertes de jolies maisons et de jardins étagés, charment bientôt la vue, à dr., tandis que, sur la g., on commence à découvrir, par delà la plaine de Grenelle et les cheminées de ses usines, Vanves, Issy et son château (*V.* ci-dessus, p. 109). En face, l'attention est depuis longtemps attirée par le magnifique viaduc du chemin de fer de Ceinture dont les arches, au-dessus de la Seine, reposent sur un pont inférieur de cinq travées, ouvert aux voitures et aux piétons. Sur la dr. ce gigantesque viaduc se continue, en décrivant une ligne courbe, jusqu'à la gare d'Auteuil près du bois de Boulogne.

Quand on a dépassé le viaduc, on se trouve hors de Paris et l'œil embrasse un charmant paysage. En avant, se dressent les riants coteaux de Fleury et de Meudon (p. 111). Le château de Meudon et sa terrasse dominent toute la vallée. Le viaduc sur lequel le chemin de fer de l'Ouest franchit le val Fleury dessine ses arcades sur la verdure de l'horizon.

Le fleuve décrit une courbe immense pour aller passer au pied des collines boisées de Sèvres et de Saint-Cloud. A g., on longe l'*île de Billancourt*, qui servit d'annexe au Champ de Mars pendant l'Exposition universelle de 1867; le pont de Billancourt s'y appuie. L'*île Séguin* vient ensuite, au delà des Moulineaux et du Bas-Meudon. On distingue bientôt les premières villas de Bellevue (p. 119), puis, en se dirigeant vers le N., Sèvres (p. 120), Saint-Cloud (p. 8), son église moderne, le château, le parc avec sa cascade et ses beaux ombrages sur lesquels se profile la blanche silhouette de la Lanterne de Démosthènes. A dr., Boulogne-sur-Seine et son joli clocher s'offrent à la vue, en deçà du bois de Boulogne. Plus loin, à g., bien au delà du pont de Saint-Cloud où l'on s'arrête, se dresse le Mont-Valérien (p. 7), dominant le village de Suresnes et l'hippodrome de Longchamp.

II

DE PARIS A CHARENTON.

SERVICE DES *MOUCHES*. — Service quotidien. — Départ du pont Napoléon III (fortifications), toutes les demi-heures, de 8 h. du matin à 9 h. du soir. — 15 c. par personne.

La promenade de Paris à Charenton par le bateau à vapeur présente peu d'intérêt. Au delà des fortifications, on ne voit à dr. qu'une plaine dominée par le clocher et le fort d'Ivry. A g. se montrent le nouvel entrepôt de Bercy, les derniers débris du parc de ce nom, le petit village de Conflans et Charenton-les-Carrières, en avant du bois de Vincennes. A peine a-t-on atteint le confluent de la Seine et de la Marne, que l'on passe sous le viaduc du chemin de fer de Lyon, pour s'arrêter au pont de Charenton.

Charenton est décrit dans la section XVIII, p. 438.

N. B. — A la fin du mois de mai 1868, au moment où s'imprimait la dernière feuille de ce volume, un service hebdomadaire de bateaux à vapeur a été inauguré entre Paris et Rouen. Le steamer *Aigle*, de la force de 50 chevaux (buffet-restaurant à bord), part tous les dimanches, à 8 h. 30 min. du matin, du quai des Tuileries. Voici le tarif des places pour les escales des environs de Paris :

Argenteuil	1 fr.	» c.
Bougival Le Pecq	1	25
Maisons	1	50
Conflans Andrésy	1	75
Poissy	2	»
Triel	2	25
Meulan	2	50
Mantes	3	»

D'une station à la station suivante le prix est toujours de 50 cent. — Les enfants de 3 à 10 ans payent demi-place, ainsi que les militaires et marins non gradés. — Il est perçu 1 fr. par chien.



INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

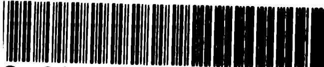
S

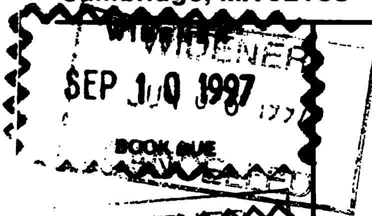
T

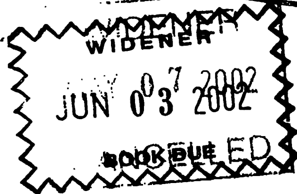
V

Y

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.


3 2044 044 485 332


WIDENER
SEP 10 1997
BOOK DUE


WIDENER
JUN 03 2002
BOOK DUE

